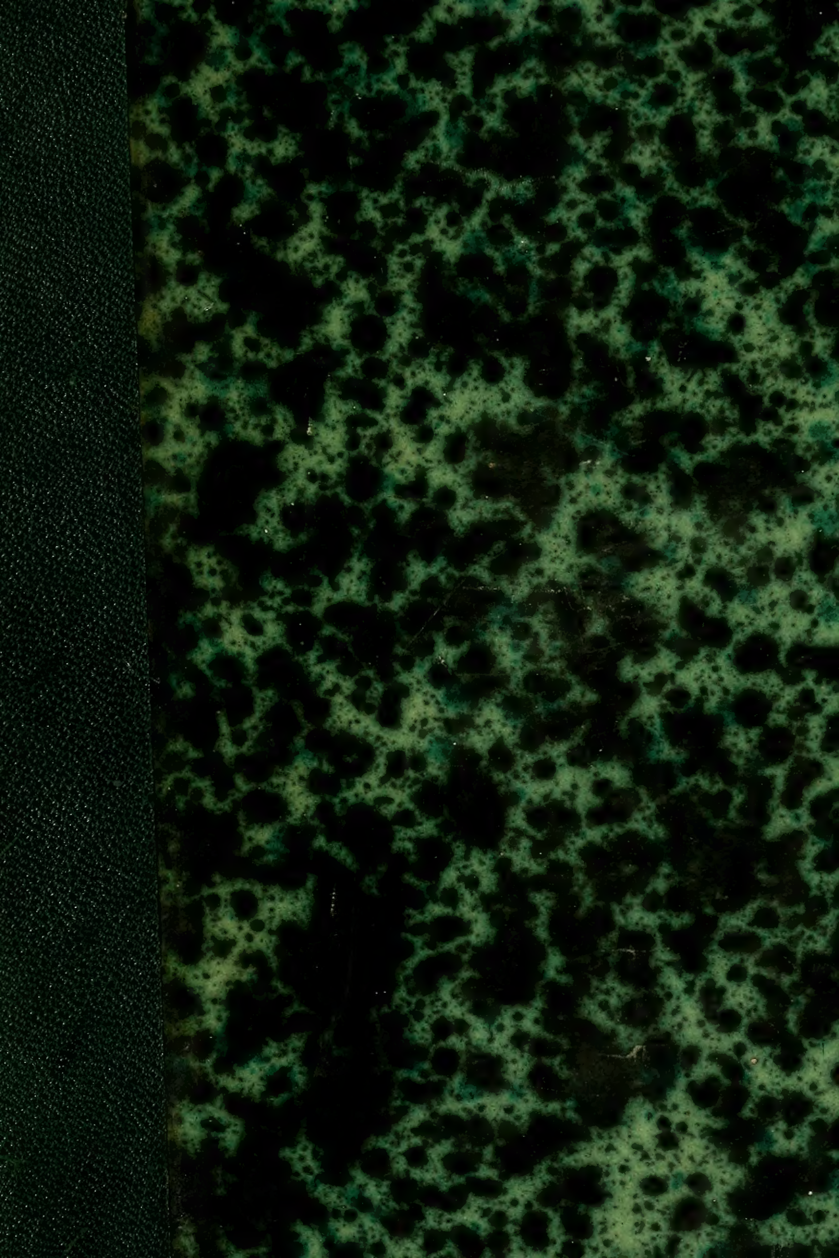






NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

7840. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

IX

L'ASIE ANTÉRIEURE

CONTENANT

5 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 155 CARTES DANS LE TEXTE

ET 85 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE IX

L'ASIE ANTÉRIEURE

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

I

Que les premières familles « aryennes » aient posé les pierres de leurs foyers dans les plaines de la Bactriane, dans les vallées de l'Hindou-kouch, dans celles du Caucase ou dans les steppes de la Scythie, c'est principalement vers l'Asie Antérieure et vers l'Égypte que les historiens de l'Europe sont ramenés par l'étude des documents anciens. En remontant par la pensée le cours des siècles, on voit les ténèbres s'épaissir sur les régions, aujourd'hui si brillantes, de l'Occident, tandis que la lumière apparaît à l'orient de la Méditerranée, à la fois sur les bords du Nil africain et dans les contrées de l'Asie limitrophes, sur les côtes et dans les îles de l'Ionie, sur les plages syriennes, les rives de l'Euphrate et les plateaux de l'Iran. Nos origines restent inconnues, mais les commencements de la civilisation qui s'est développée de siècle en siècle, pour devenir le pa-

trimoine commun des peuples de l'Europe et du Nouveau Monde, se retrouvent dans les contrées sud-occidentales de l'Asie. N'est-ce pas là que les mythes des Hellènes placent les premiers Olympes et font naître les dieux? N'est-ce pas là aussi que, d'après les légendes recueillies par juifs, chrétiens et musulmans, fleurissait l'arbre de la vie, à l'ombre duquel s'éveillèrent le premier homme et la mère universelle? C'est dans la Chaldée, dans les monts du Caucase indien, dans les oasis de l'Iran que l'on cherchait le paradis terrestre : le Masis de l'Arménie, le Nizir du Kourdistan[1], le Demavend de la Perse, ou telle autre montagne de l'Asie Antérieure, porterait encore sur sa croupe les débris de l'arche où se réfugia la famille échappée au flot débordé. Plus tard, les chrétiens, cheminant vers l'ouest, et les mahométans, poussant leurs conquêtes vers l'est, accrurent à l'infini le nombre des monts « témoins du déluge ». On les retrouve des Pyrénées, dans le Capsir et en Andorre, jusqu'en Afghanistan, au mont de Nour ou Noé, dans le pays des Siah-Poch, et au « Trône de Salomon », dominant les plaines de l'Indus.

Lors des origines de l'histoire proprement dite, les premiers faits précis se dessinent dans les contrées sud-occidentales de l'Asie et en Égypte, considérée par les anciens, surtout par Hérodote[2], comme appartenant au monde asiatique par la rive droite du Nil. Là les groupes de nations commencent à se classer sous les noms de Sem, de Japhet et de Cham, peut-être aussi, — d'après de nombreux orientalistes, — sous ceux de Sumer et d'Accad, contraste qui se retrouve dans l'opposition de Perses et de Mèdes, d'Iran et de Touran. Les diverses populations, des plateaux de l'Asie centrale aux îles de la Méditerranée et aux déserts de l'Afrique, sont énumérées suivant leurs races, leurs coutumes, leurs industries; sur des cylindres et des prismes se lisent des inscriptions babyloniennes qui constituent des monuments ethnologiques et géographiques de la plus haute importance. Un des mythes les plus anciens raconte la dispersion des peuples au pied de la tour de Babel; mais, en dépit de la « confusion » des langues, l'histoire chaldéenne commence à suivre chacune de ces nations en marche, à en noter les étapes, les guerres et les croisements.

La forme géographique de l'Asie Antérieure — nom sous lequel on peut comprendre, avec Ritter, toute l'Asie des anciens jusqu'à l'Indus, — rend bien compte des privilèges de cette contrée comme centre de civilisation. Non seulement elle se trouve à peu près vers le milieu géométrique du

[1] Fr. Lenormant, *Le Déluge et l'Épopée babylonienne; — Les Premières Civilisations*
[2] *Histoires*, livre IV, 45.

groupe de terres qui composent l'Ancien Monde, elle offre en même temps les passages les plus faciles entre les trois continents et les grands versants maritimes. Du bassin du Nil aux vallées du littoral syrien, il suffit de franchir une lisière de sable; des rivages de l'Asie à ceux de l'Europe, on n'a qu'à traverser un bras de mer, plus étroit que bien des fleuves. Du versant de l'océan Indien à celui de la Méditerranée, l'Asie Antérieure présente deux routes naturelles, celle de l'isthme de Suez et celle, bien plus importante dans l'histoire de la civilisation, que parcourent les eaux de l'Euphrate et du Tigre, et qui communique par des brèches nombreuses avec les ports de la Syrie. Quant aux chemins qui du haut Euphrate vont rejoindre les vallées riveraines de la mer Noire, on peut dire qu'ils unissent le versant de l'Océan des Indes à la fois au bassin de la Méditerranée et aux terres tournées vers les golfes atlantiques, car le grand axe des monts qui constitue le faîte de l'Europe, des Alpes au Balkan, s'arrête au bord du Pont-Euxin, et le littoral de la Bessarabie, à l'est des Carpates, appartient déjà au revers septentrional du continent européen. En réalité, le Danube, quoique ses eaux aident à former le courant qui se jette dans la Méditerranée par le Bosphore et les Dardanelles, est un fleuve du versant atlantique[1].

Une grande partie de l'Asie Antérieure se compose de plateaux élevés, dont quelques-uns atteignent même 2000 mètres, mais les côtes sont profondément découpées par les golfes et les baies de la mer. L'océan des Indes, qui baigne les rives méridionales de l'Arabie, pénètre au loin entre le Mekran et le pays d'Oman, puis, se rétrécissant en détroit au sud de l'îlot d'Ormuz, forme la mer intérieure appelée golfe Persique. De l'autre côté de l'Arabie, la mer Rouge emplit une dépression du sol d'une étonnante régularité, telle que le reste du monde n'en offre pas un second exemple, et se divise, de chaque côté du massif triangulaire de Sinaï, en bras secondaires d'une remarquable symétrie. La Méditerranée baigne Chypre, décrit une succession de golfes sur les côtes méridionales de l'Asie Mineure, et par mille ramifications et détroits transforme en une autre Grèce d'îles et de péninsules toute la rive orientale de la mer Égée. Une mer qui est plutôt un grand lac, — l'ancienne Propontide ou « Avant-mer », — unit l'Archipel au Pont-Euxin, qui se reploie vers l'est entre le Caucase et les monts d'Arménie. Enfin le bassin fermé de la Caspienne complète le cercle des eaux marines autour de l'Asie Antérieure. Il faut tenir compte aussi des lacs, Ourmiah, Van et autres encore, qui sont assez

[1] Duponchel, *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1882.

vastes pour offrir en maints endroits l'aspect de golfes océaniques. Çà et là des plaines ont remplacé d'anciens bras de mer. La plus remarquable est l'immense campagne de la Babylonie qui continue le golfe Persique dans la direction de la baie d'Alexandrette et coupe en deux moitiés bien distinctes toute l'Asie mahométane : au sud l'Arabie avec les chaînes côtières de la Palestine et de la Syrie, au nord et à l'est les montagnes de l'Asie Mineure et les plateaux d'Iran.

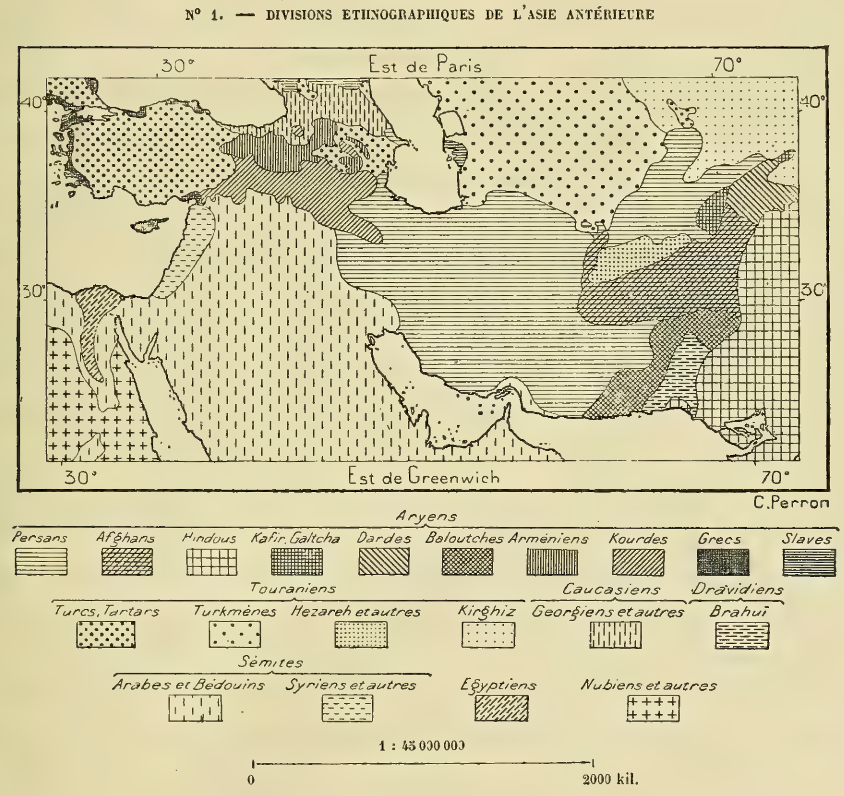
Grâce aux mers qui l'environnent de toutes parts et aux vastes plaines de la Mésopotamie qui s'avancent jusqu'à une faible distance de la Méditerranée, l'Asie Antérieure, centre de l'Ancien Monde, est en même temps une région presque insulaire, et put ainsi, pendant le cours de l'histoire, devenir facilement le lieu de rencontre de populations différentes par l'origine et les mœurs. En aucune autre contrée de la Terre, les races principales qui se font équilibre dans le monde n'ont eu plus de représentants civilisés contrastant aussi nettement les uns avec les autres. Les peuplades du nord de l'Asie, confondues de nos jours sous le nom général de race ouralo-altaïque, avaient pénétré sur les hautes terres, bien au sud de l'Oxus, prétendue limite de l'Iran et du Touran, et à toutes les époques de l'histoire s'est perpétuée la lutte entre les deux éléments ethniques. De nos jours encore, elle continue entre Persans et Turkmènes; au sud de l'Hindou-kouch, maintes populations, notamment les tribus des Aïmak et des Hezareh, rappellent les invasions mongoles; mais la lutte n'amène-t-elle pas tôt ou tard la fusion, et dans toute l'histoire des nations d'Orient ne retrouve-t-on pas la double origine de la civilisation, symbolisée par le conflit incessant des dieux? Des éléments ethniques appartenant, sinon à la race noire, du moins à une souche négroïde, celle des Kouchites, frères des Éthiopiens, étaient également représentés par diverses nations de l'Asie Antérieure. Quelques traces de la présence de ces tribus sur les plateaux de la Susiane se retrouvent dans les processions de captifs figurées par les bas-reliefs des palais ninivites[1]; Nemrod, le « grand chasseur devant l'Éternel », est l'ancêtre légendaire de ces peuples mythiques. De tout temps, la facilité des communications entre les deux bords de la mer Rouge eut pour conséquence un mélange des races entre Arabes et Africains; toutefois l'élément nègre proprement dit ne paraît avoir jamais eu d'importance relative dans l'histoire des nations de l'Asie occidentale; les parts décisives d'influence, après avoir appartenu aux Touraniens et aux Kou-

[1] Layard, *Niniveh and Babylon, Narrative of Discoveries*; — G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, vol. II.

chites, furent dévolues aux Sémites dans les régions du sud, aux Aryens dans celles du nord. Toute la péninsule d'Arabie et la Syrie jusqu'à l'Euphrate sont le domaine des premiers; sur les plateaux d'Iran, dans les montagnes d'Arménie et dans certaines parties de l'Asie Mineure, les Aryens ont la prépondérance numérique.

Dans l'ensemble du mouvement historique, l'Asie Antérieure a précédé l'Europe, mais c'est précisément suivant la même direction que la civilisation s'y est propagée. L'axe de l'Ancien Monde, pour le commerce et la mar-

N° 1. — DIVISIONS ETHNOGRAPHIQUES DE L'ASIE ANTÉRIEURE



che des idées, est incliné du sud-est au nord-ouest. La zone de plus grande vitalité dans l'histoire des nations s'étend de l'Inde aux îles Britanniques en passant par la Mésopotamie, l'Ionie asiatique et les terres de l'Archipel, les péninsules méditerranéennes et la France. Avant que l'Europe appartînt au monde policé, et lorsque le commerce de l'Asie vers l'Occident se faisait avec des tribus barbares, l'activité des échanges avait naturellement son principal foyer dans les régions du littoral asiatique. La légende des Argonautes et de la « Toison d'or » témoigne des relations qui eurent lieu jadis entre les montagnards du Caucase et les marins hellènes; mais l'his-

toire parle surtout des grands marchés qui s'élevèrent sur les côtes de la Syrie. On sait quels services immenses les Phéniciens rendirent à l'humanité, non seulement en explorant les rivages de l'Europe occidentale et en dirigeant des caravanes à travers les brèches naturelles qui font communiquer les vallées méditerranéennes avec celles de l'Océan, mais bien plus encore en portant à tous les peuples l'alphabet phonétique, emprunté aux hiéroglyphes des Égyptiens; c'est grâce à eux que fut connue dans le monde cette méthode ingénieuse qui permettait de reproduire les langages des peuples, même sans les comprendre. Rencontrant sans cesse des étrangers qui parlaient avec mille accents divers des dialectes de toute origine, les Phéniciens devaient être frappés surtout de la différence des sons, et comment les figurer, si ce n'est en employant les signes dont les Égyptiens se servaient pour rendre des idées, de même que les sons des mots correspondants? Ils dégagèrent les caractères choisis de tout sens idéographique et l'appliquèrent uniquement à reproduire la prononciation des mots. C'est ainsi que l'esprit se libéra du symbolisme primitif et que l'écriture devint la reproduction pure de la parole, par l'effet d'une inconsciente collaboration entre les marchands de Syrie et les populations barbares de l'Occident. Les découvertes géographiques des Phéniciens, leurs navigations lointaines autour de l'Europe et de l'Afrique, leurs voyages dans l'intérieur des terres, le long des fleuves et par les portages, les apports de métaux, de bois, de gommes, de tissus, de poteries, d'objets manufacturés de toute espèce, que les archéologues ont retrouvés depuis en tant de contrées, préparèrent les tribus des forêts occidentales à la civilisation future en les mettant en rapports d'échanges les unes avec les autres. A eux surtout est dû ce travail de transition préhistorique sans lequel l'histoire proprement dite n'eût jamais commencé pour le monde européen; aux peuples civilisés qui devaient naître ils léguaient ce qui devait les rapprocher à jamais et faire naître l'humanité du chaos des nations ennemies, l'écriture alphabétique[1]. C'est à bon droit que l'œuvre des Phéniciens dans l'ensemble de la civilisation est symbolisée par les voyages de l'Hercule tyrien, conquérant le monde.

Cinq ou six siècles après les Phéniciens, les Hellènes vivant sur le littoral de l'Asie Mineure prirent aussi une très large part à la découverte du monde occidental; leurs colonies se distribuèrent sur les rivages de la Méditerranée et jusque au bord de l'Océan; comme négociants, ils disposaient même d'un moyen d'échange qui manquait aux Phéniciens : ils

[1] E. Renan, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation.*

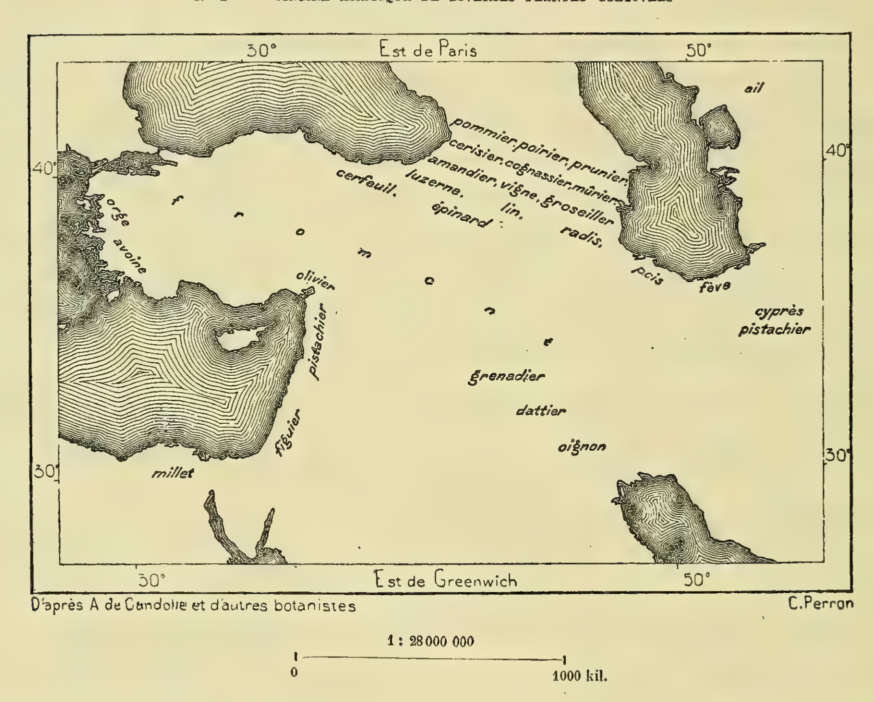
possédaient la monnaie, signe représentatif des marchandises de toute espèce; tandis que les trafiquants de Tyr et de Sidon, n'ayant pour la plupart de commerce qu'avec des tribus barbares, troquaient directement leurs articles de pacotille contre les denrées locales[1], les Ioniens, en relations d'affaires avec des peuples civilisés comme eux, avaient besoin d'un signe de valeur précise qui leur permît d'acheter, même sans avoir sous la main les objets d'échange. Mais combien d'autres découvertes, faites dans un monde plus élevé que celui du lucre, sont dues à ces Grecs de l'Asie, les prédécesseurs des Européens dans presque tous les grands travaux de l'esprit! Milet, la métropole de si nombreuses colonies, était, il y a vingt-cinq siècles, le foyer des études géographiques ; c'est là qu'enseignait Thalès et qu'Anaximandre, Hécatée, Aristagoras, dressèrent les premières cartes connues. Halicarnasse, voisine de Milet, vit naître Hérodote, le « père de l'histoire et de la géographie », le premier écrivain qui s'occupa d'ethnographie comparée[2], le conteur charmant, naïf de langage, mais toujours sagace dans l'observation, équitable et précis dans les jugements, haut par la pensée, assez impartial pour aimer jusqu'aux barbares, tout en plaçant les Grecs et surtout les Athéniens au-dessus des autres hommes. Et que de noms à peine moins illustres à citer dans ce glorieux pays vers lequel nous nous retournons pour saluer notre aurore et d'où nous vient l'écho lointain du chant des Homérides, berçant les peuples nos aïeux dans leur civilisation naissante!

Le nom d'Asie ou Asiade semble avoir appartenu d'abord à une simple province lydienne[3], et c'est par extension qu'il s'appliqua d'abord à toute la péninsule d'Anatolie, puis à l'ensemble du continent, grandissant, pour ainsi dire, sous les pas des voyageurs. On apprit peu à peu combien les terres helléniques situées à l'orient de la mer Égée étaient petites en comparaison de la grande Asie. Néanmoins cette appellation d'Asie Mineure résume bien le rôle historique de la péninsule comprise entre le Pont-Euxin et la mer de Chypre. C'est qu'en effet celles des nations en marche qui ne franchirent pas le Caucase, pour contourner la mer Noire en cheminant vers l'ouest, se sont rencontrées à l'extrémité du continent, dans cet espace limité de trois côtés par la mer. Pressées les unes contre les autres, peuplades et nations d'origine différente n'ont pas toutes gardé leurs traits distinctifs et plusieurs se sont diversement mêlées ou même confondues sans qu'il soit possible de reconnaître avec certitude leurs éléments ethni-

[1] Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations.*
[2] Oppert, *Société d'Ethnographie*, séance du 2 mars 1882.
[3] Hérodote, *Histoires*, IV, 45.

ques. Mais rien ne se perd dans le laboratoire immense de l'humanité : le génie de chacune des races composantes se retrouve dans l'histoire de l'Asie Mineure et dans son influence sur la civilisation de l'Europe. Les tribus du nord, généralement désignées sous le nom de « touraniennes » et souvent considérées avec dédain comme inférieures aux nations classées parmi les « Aryens », ne paraissent point avoir eu dans l'ensemble de l'œuvre un rôle moindre que celui des autres races. Ce sont elles qui

N° 2. — ORIGINE ASIATIQUE DE DIVERSES PLANTES CULTIVÉES



1 : 28 000 000

0 — 1000 kil.

enseignèrent aux peuples voisins le travail du fer et d'autres métaux[1]. Sans doute elles ont aussi la gloire de nous avoir donné la plupart de nos animaux domestiques. En tout cas, c'est bien vers les contrées où vivaient des Touraniens, aux origines de l'histoire, que les zoologistes cherchent l'aire de dispersion des animaux devenus les principaux compagnons de l'homme : c'est là, dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, au pied de l'Ararat, sur les pentes du Caucase, sur le plateau d'Iran, que se trouvaient réunis les ancêtres sauvages du chien, du bœuf, de la chèvre, du mouton, du porc, peut-être aussi du chameau[2]. Des deux espèces primitives

[1] G. Rawlinson, *The five great Monarchies;* — Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations ;* — Maspero, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient.*

[2] Gabriel de Mortillet, *Le Préhistorique.*

de chevaux, l'une serait le cheval « aryen », l'autre le cheval mongol ou « touranien »[1]. C'est probablement aussi de l'Asie Antérieure que viennent la plupart des plantes cultivées les plus utiles, telles que l'olivier, le prunier, l'amandier, la vigne, et peut-être le pêcher, le lin et la luzerne, les fèves et les pois, et surtout l'avoine, l'orge et le froment[2]. S'il en est ainsi, la légende n'a-telle pas raison de faire naître l'homme moderne dans ces contrées? Qu'était l'animal humain avant qu'il sût faire germer du sol le grain nourricier, symbolisé par les Grecs sous la forme de la déesse, fille de Demeter, qui, tantôt noire et terrible, va régner sur les ombres des morts, tantôt blanche et joyeuse, apparaît sur la Terre pour se couronner de bleuets au bord des fontaines?

Les races du Nord eurent aussi leur part notable d'influence dans le développement moral des nations qui habitent le vaste quadrilatère de l'Asie Mineure. On retrouve leur esprit dans les cultes de l'Orient, surtout dans les pratiques de la magie, semblable au chamanisme des Samoyèdes et des Toungouses. Ces races donnèrent aussi leurs divinités, reléguées d'ailleurs par les Hellènes dans le monde souterrain comme celles de peuples inférieurs ; ce sont les monstres aux cent bras, les êtres difformes qui arrachent le minerai des entrailles de la terre et qui forgent le métal dans les cavernes retentissantes, surveillés par Vulcain, le dieu boiteux, risée des habitants de l'Olympe. De même que les Chaldéens, dont l'enseignement astronomique, trente fois séculaire, se perpétue dans les signes du zodiaque, jusque dans notre division duodécimale et notre groupement septennaire des jours[3], les peuples sémitiques ou sémitisés de l'Asie Mineure eurent aussi une double part dans le développement des nations, à la fois par leur commerce et par l'influence religieuse. Tandis que dans le monde hellénique les groupements de citoyens avaient surtout un caractère civil, ils se constituaient en « congrégations » dans la Phrygie et dans les États voisins ; les prêtres y commandaient au nom des dieux, et le sanctuaire était toujours le centre de la ville[4]. Ces subtiles religions orientales, qui s'attachent surtout au culte de la mort, identifiée avec la vie par la résurrection qui succédait toujours au sacrifice, menaçaient de l'emporter sur les cultes joyeux de la Grèce, lorsqu'une

[1] Sanson, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1869 ; — Piétrement, *Chevaux dans la période préhistorique et historique.*

[2] Alphonse de Candolle, *Géographie botanique raisonnée ; — Lieux d'origine des plantes cultivées.*

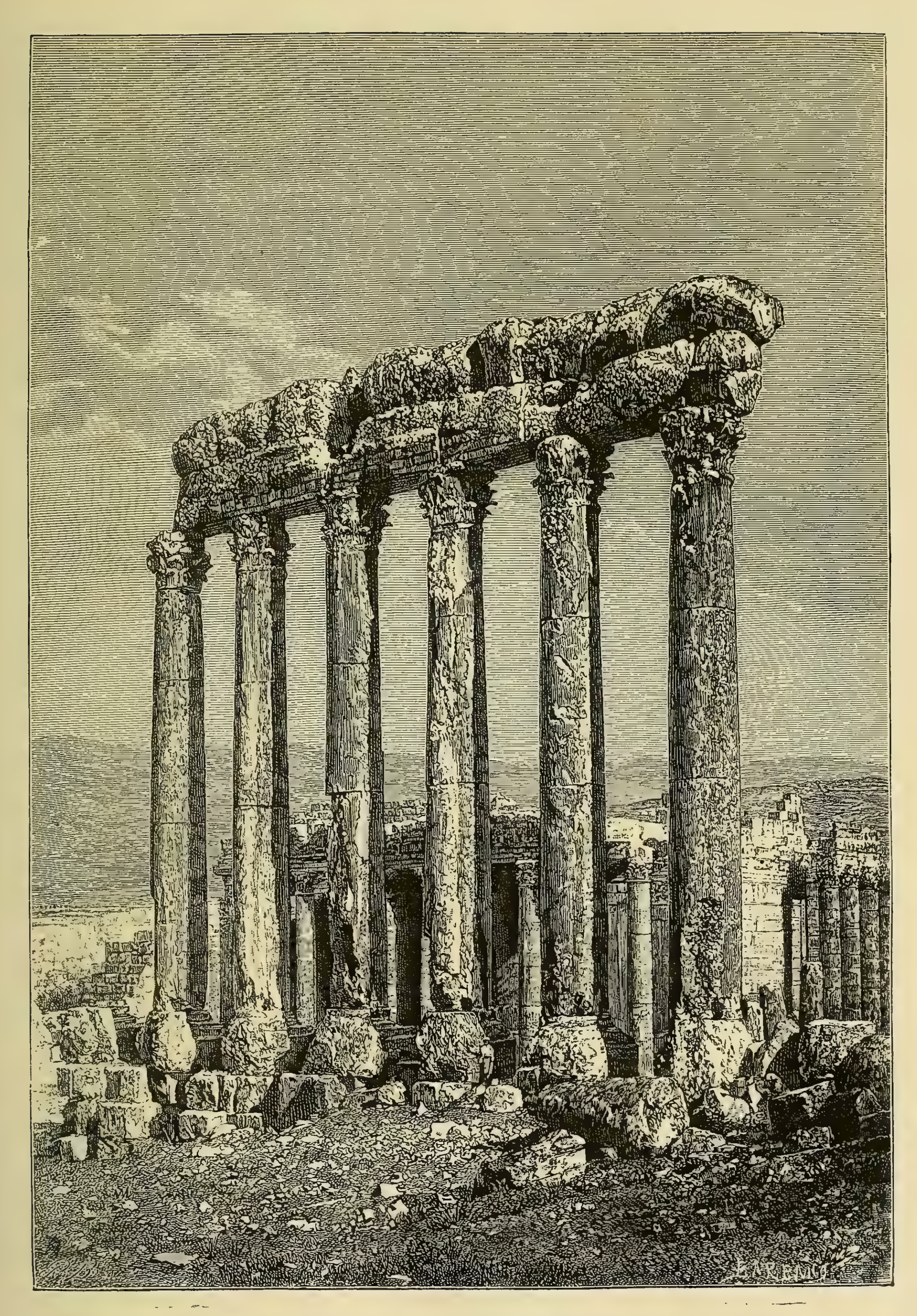
[3] Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations ;* — Oppert, *Anciennes Populations de la Mésopotamie,* Société d'Ethnographie, 1883.

[4] W. M. Ramsay, *Athenæum*, 23 déc. 1882.

autre religion, le christianisme, attribuée par la tradition aux pays sémitiques, mais toute pénétrée des éléments iraniens, et préparée par la philosophie grecque et alexandrine, se propagea sur le monde occidental, renversant les temples des dieux. Dans cette révolution religieuse ce fut peut-être l'Asie Mineure qui eut la plus grande part. C'est un Juif cilicien, Paul, devenu grec par le génie, qui fut l'apôtre le plus zélé de la nouvelle doctrine et qui lui donna pour auditoire, non plus le cercle étroit des enfants d'Israël, mais la foule immense des Gentils. Dès les premiers temps de la prédication, les « Sept églises d'Asie » furent les principaux foyers de propagande et de conversion, et lorsque la religion du Christ, enfin constituée, formula son dogme en termes précis, c'est dans une cité de l'Asie Mineure, à Nicée, que furent promulgués les articles de foi encore répétés dans les communautés chrétiennes. Aux flots qui portèrent en Europe la religion du Christ succédèrent, quelques siècles plus tard, les vagues d'une autre religion, et les grandes batailles qui décidèrent du triomphe de l'Islam autour du bassin de la mer Noire se livrèrent dans la péninsule de l'Anatolie.

Et les contrées où se sont accomplis tous ces grands évènements sont retombées dans le silence et presque dans la mort! Cette région des origines, où la légende place les premiers hommes et où naquit du moins notre civilisation, cette terre sacrée où, vers l'aurore de l'histoire, le poète nous montre les hommes et les dieux combattant sous les murs d'Ilion; ces villes fameuses, Babel et Ninive, Ecbatane et Suse, Baalbek et Palmyre, Antioche et Damas, qui resplendissent d'un tel éclat dans le passé, que sont-elles devenues en comparaison de l'Europe, jadis parcourue par les tribus barbares, et des cités de l'Occident, où se pressent des millions d'hommes, conquérants des antiques solitudes? A trois mille années d'intervalle, quel étonnant contraste! Alors, c'est dans la vallée de l'Euphrate, succédant à celle du Nil, que se trouvait le centre du monde occidental, et l'Europe était la région de l'ombre, l'espace inconnu. Maintenant le foyer de lumière a cheminé vers l'ouest et les ténèbres se sont appesanties sur l'Orient. On peut dire que l'Asie Antérieure est plus vivante par son passé que par son histoire contemporaine. Même en voguant devant les murs d'Hillah, on ne se répète que le nom de Babylone, et dans les déserts où rôde le Bédouin, on voit surgir devant sa pensée les grandes figures de Moïse et de Mahomet, de Sémiramis et d'Alexandre!

Par le nombre des habitants, connu d'une manière approximative, l'Asie Antérieure n'a pas moins déchu que par l'importance relative de sa culture. Dans leur ensemble, les contrées qui s'étendent de la côte du Mekran à

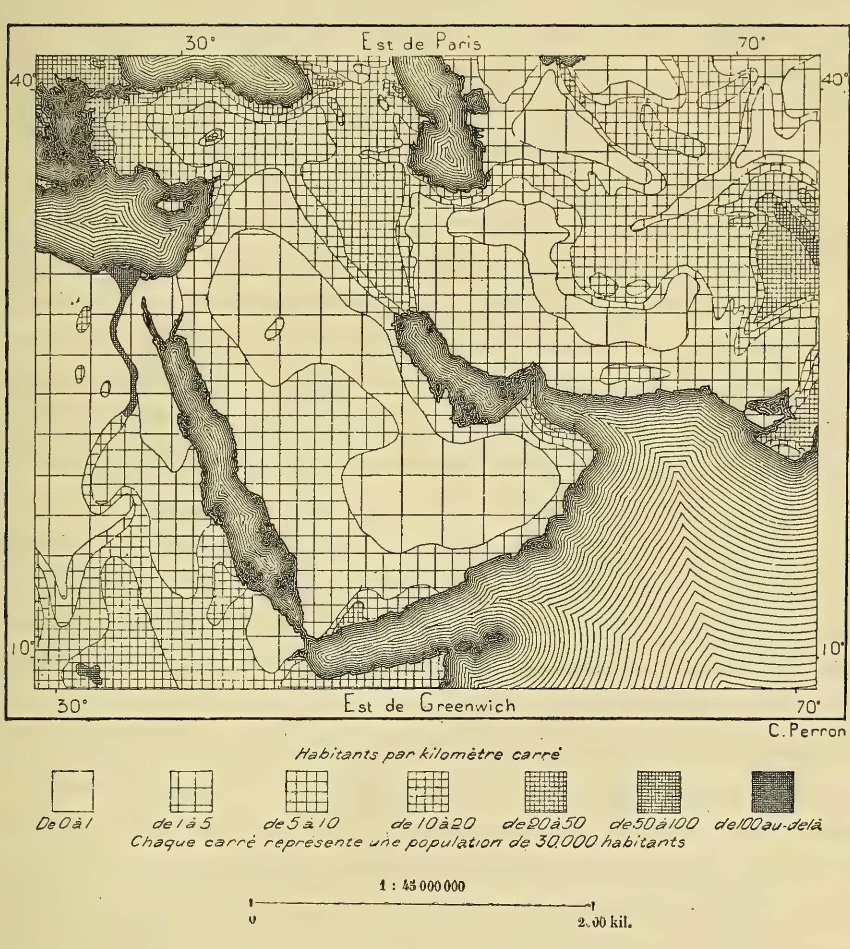


BAALBECK. — RUINES DES DEUX TEMPLES

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. E. Bonfils.

celles de l'Anatolie grecque, ont une superficie égale aux trois quarts du continent d'Europe, mais leur population est probablement dix fois moindre[1], et, loin de s'accroître, elle semble plutôt diminuer. Quelles sont les

N° 3. — DENSITÉ DES POPULATIONS DE L'ASIE ANTÉRIEURE.



causes de cette décadence qui inspira tant de pages éloquentes aux historiens et aux moralistes? Faut-il les chercher seulement dans les guerres intestines, les invasions qui ont si souvent ravagé ces contrées? Mais

[1] Superficie et population de l'Asie Antérieure, sans la Caucasie, en nombres approximatifs :

	Superficie.	Popul. probable.	Popul. kilom.
Turquie d'Asie, Samos, Chypre . .	1 899 069 kil. carr.	16 360 000 hab.	8,6 hab.
Arabie, Aden	2 507 400 »	3 725 000 »	1,5 »
Perse	1 648 195 »	7 655 000 »	5 »
Afghanistan (sans le Turkestan). .	638 350 »	4 200 000 »	6,6 »
Baloutchistan	276 515 »	350 000 »	1,3 »
Ensemble.	6 969 529 kil. carr.	32 290 000 hab.	4.6 hab.

depuis Attila que d'exterminateurs ont parcouru l'Europe dans tous les sens, et cependant la terre a refleuri, les populations se sont reformées après le passage des conquérants ! Toutefois on doit reconnaître que dans l'Asie Antérieure la bande du territoire de civilisation était relativement étroite et beaucoup plus exposée aux guerres d'invasion que les contrées de l'Europe méditerranéenne et atlantique : entre la Perse et l'Asie Mineure la zone de culture et de population ne formait plus qu'un isthme étroit ; de même entre l'Asie Mineure et l'Égypte. Déjà déchirées par les luttes intestines, les populations de l'Iran, de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Asie Mineure, avaient en outre à redouter leurs voisins du sud et du nord, d'un côté les Arabes, de l'autre les nomades altaï-ouraliens de toute langue et de toute tribu, Mongols ou Turkmènes. Ces ennemis, que protégeaient les solitudes, étaient invincibles parce qu'ils étaient insaisissables ; ils attendaient l'occasion propice, puis se montraient soudain pour raser les villes, massacrer les populations ou les réduire en esclavage. Déjà plusieurs fois depuis le commencement des âges historiques, les civilisations spontanées de l'Asie occidentale ont été périodiquement fauchées comme l'herbe des prairies. Les ancêtres des Turcs, qui dominent dans les régions de l'Asie situées à l'ouest de l'Iran, étaient au nombre de ces terribles destructeurs. Et combien peu de tribus ont trouvé en elles-mêmes assez d'éléments de renaissance pour se reformer en nations ! La masse est restée dans une servitude honteuse et les vices se sont attachés comme une lèpre à tous ces peuples sans liberté.

Pour expliquer l'amoindrissement des populations occidentales de l'Asie, on allègue aussi l'épuisement du pays qui leur fournit le grain, on se demande si le sol de l'Asie Antérieure n'a pas perdu à la longue sa force nourricière pour les générations, et s'il peut reprendre sa vertu avant des siècles d'abandon. Il est certain que les terres des plateaux et des pentes, qui ne sont pas soumises aux inondations périodiques, comme les campagnes arrosées par le Tigre et l'Euphrate, finissent par être privées de leurs éléments chimiques et deviennent graduellement improductives : le laboureur qui s'acharne à les cultiver, et souvent pour que d'autres s'emparent des produits, est tôt ou tard obligé de cesser son ingrat labeur, et les famines viennent continuer périodiquement l'œuvre commencée par la guerre. Même les œuvres qui jadis avaient été les plus utiles tournent au détriment de l'homme : les constructions démolies recouvrent les terrains de leurs décombres et rougissent le sol de la poussière de leurs briques, les canaux obstrués épandent leurs eaux dormantes dans les campagnes ; tandis que d'un côté le désert s'accroît par l'appauvrissement des

cultures, de l'autre gagne le marécage, propageant au loin la fièvre et la mort.

Quelle que soit, dans l'histoire de la décadence des peuples asiatiques, l'influence de ces deux éléments, les guerres d'invasion et l'épuisement du sol, il existe probablement une autre cause d'amoindrissement de leur rôle historique, l'assèchement graduel de la contrée. Quoique entourée de tous les côtés par des eaux marines, l'Asie Antérieure a cependant un climat continental comme si elle se trouvait environnée de terres. C'est qu'en effet les vents dominants de l'hémisphère septentrional, le courant polaire du nord-est et le contre-courant venu de l'équateur, ont à parcourir l'un et l'autre toute une moitié de l'Ancien Monde, sur des espaces de plusieurs milliers de kilomètres, avant de se rencontrer sur les plateaux d'Iran et dans les plaines de la Babylonie. Dans cette région, les deux vents opposés sont parmi les plus secs de la Terre : leur parcours est indiqué au travers de l'Asie et de l'Afrique par une large zone de déserts, du Gobi au Sahara. L'Arabie et la Perse, la première surtout, ont leur grande part de solitudes pétrées ou sablonneuses. Si les moussons, appelées de la mer par la chaleur du sol, n'apportaient une faible quantité d'eau, arrêtées d'ailleurs en partie par les montagnes côtières, ces régions seraient complètement inhabitables. Le manque d'eaux courantes est tel dans l'Asie Antérieure, que l'Arabie n'a pas une seule rivière permanente, et que de Karatchi à Teheran, sur un espace de 1600 kilomètres en droite ligne, un voyageur franchit tous les fleuves sans que l'eau d'un seul lui monte jusqu'aux genoux. La part d'humidité n'est suffisante, pour faire naître spontanément une riche végétation, que sur les rivages méridionaux de la Caspienne et de la mer Noire, où les vents du nord ont à traverser des étendues marines avant de frapper la côte, et çà et là sur les bords de la Méditerranée, où les vents, chargés d'humidité, sont infléchis vers le littoral. Il est probable que toute l'Asie Antérieure, quinze fois plus grande que la France, roule à la mer, par ses bouches fluviales, une masse liquide à peine supérieure à celle des rivières françaises.

Il y a quelques milliers d'années, aussi bien que de nos jours, les conditions générales du climat empêchaient l'Asie Antérieure de recevoir une quantité considérable d'eau pluviale et ses fleuves étaient, proportionnellement à leur bassin, bien moins abondants que ceux de l'Europe occidentale; mais de nombreux indices permettent de croire que cette région de la Terre était néanmoins mieux arrosée qu'elle ne l'est actuellement. Dans leur ensemble, les descriptions que nous ont laissées les auteurs anciens ne nous donnent pas l'idée d'une si grande pauvreté du sol en eaux

courantes. Même des nomades vivant au milieu des rochers ou des sables, sur les confins du désert, ne verraient plus de nos jours, dans la terre de Canaan, un « pays découlant de lait et de miel »; des contrées fertiles jadis ont perdu leurs arbres, leurs champs et jusqu'à leurs gazons et leurs broussailles[1]. Comment, en Asie Mineure, les cités commerçantes du littoral ionien auraient-elles pu acquérir une si grande importance, comment la civilisation locale aurait-elle pu s'élever à un pareil degré de splendeur, si, derrière l'étroite zone de la région côtière, ne s'étaient pas trouvés, comme réservoirs de force vitale, des espaces suffisamment arrosés pour nourrir des populations beaucoup plus denses qu'elles ne peuvent l'être de nos jours? Et les cités du désert, Palmyre, Baalbek, dont les habitants avaient amassé assez de trésors pour édifier les temples somptueux dont on admire encore les débris, comment auraient-elles pu se dresser ainsi au milieu des solitudes si elles n'avaient été entourées de plus vastes oasis, fournissant en abondance les vivres nécessaires aux résidents et à la foule des étrangers? Depuis que les voyageurs modernes ont commencé l'œuvre d'exploration de l'Asie Antérieure, ils ont reconnu dans la Turquie d'Asie, l'Iran et le Baloutchistan de vastes espaces, jadis populeux, qui sont maintenant changés en déserts; des villes assiégées par les sables ont été partiellement englouties ; des terrasses d'anciennes cultures se voient sur des pentes rocheuses où ne croîtrait plus un brin d'herbe ; des rivières autrefois navigables ne portent plus de barques; l'emplacement d'anciens lacs n'est plus reconnaissable que par des marécages, des couches de sel ou des nappes d'argile[2].

En dépit de l'assèchement du sol dans l'Asie Antérieure, cette région de l'Ancien Monde ne peut manquer de reprendre une importance de premier ordre. La position qui lui valut jadis une part prépondérante dans l'œuvre de la civilisation avait cessé d'être dominante dans l'histoire depuis que les principales routes du commerce étaient celles de l'Océan; mais la ligne droite reprend toute sa valeur dans les relations internationales et la grande route de l'Europe aux Indes tend de plus en plus à repasser par la vallée de l'Euphrate et les plateaux de l'Iran. L'Asie occidentale revendique de nouveau les avantages que lui donne la possession du centre géographique de l'Ancien Monde. Le milieu précis de la figure irrégulière formée par les trois continents d'Europe, d'Asie et d'Afrique n'est point éloigné des plaines où s'élevèrent les cités fameuses de la Perse et de l'Assyrie; il se

[1] O. Fraas, *Aus dem Orient;* — Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale.*
[2] Goldsmid; — Mac Gregor; — Griesbach; — O. Fraas; — Blanford; — H. Rawlinson; — R. Burton; — Alf. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients.*

trouve à l'angle sud-occidental de la mer Caspienne. La tour de Babel, borne centrale des races qui descendirent chacune vers son côté de l'horizon, se dresse bien, comme le dit la légende, sur les confins de trois mondes : à l'est, l'immense Asie se prolonge au loin vers l'Océan où « naît le soleil » ; au sud, l'Arabie brûlée annonce le voisinage du continent d'Afrique ; au nord-ouest, l'Anatolie est déjà comme un parvis de l'Europe. Par le détroit de Suez, qui la sépare de l'Égypte, l'Asie Antérieure est redevenue

N° 4. — CENTRE DE FIGURE DE L'ANCIEN MONDE.



pour le commerce maritime le centre de gravité du groupe continental ; par le croisement des chemins de fer futurs, elle sera également tôt ou tard le marché central de l'Ancien Monde. Quant au milieu précis des populations, on ne saurait encore l'indiquer, même approximativement, puisque d'un côté le nombre des Africains, de l'autre celui des Chinois ne sont évalués que d'après des appréciations en grande partie hypothétiques. On doit se borner à marquer ce point central d'après les données les plus communément admises[1]. Suivant ces documents provisoires, qui se

[1] Behm und Wagner, *Bevölkerung der Erde*, Ergänzungsheft, n° 69, Mitth. von Petermann.

rectifient d'année en année, le centre de population de l'Ancien Monde tomberait dans la région sud-occidentale du plateau tibétain, c'est-à-dire dans un pays presque complètement désert; mais l'accroissement rapide des Européens ramène de plus en plus le point d'équilibre dans la direction de l'ouest, vers les passages de l'Hindou-kouch, si importants dans l'histoire comme voies de communication entre les deux moitiés du monde aryen. Il est impossible que, par un phénomène de gravitation naturelle, un mouvement de concentration des peuples ne succède pas au

N° 5. — CENTRE DES POPULATIONS DE L'ANCIEN MONDE.



mouvement de dispersion qui se produisit par la marche de la civilisation vers l'Occident, car les milieux changent incessamment, sinon en eux-mêmes, du moins par leur action sur l'homme, qui dans le cours des temps ne cesse de renouveler et de modifier sa puissance d'accommodation à tout ce qui l'entoure.

Sans doute l'annexion de l'Asie Antérieure au monde occidental pour la culture, le commerce, l'exploitation industrielle sera une œuvre longue et difficile; il n'est pas douteux non plus que la civilisation matérielle importée de l'ouest ne reçoive des Orientaux l'impression de leur génie, si

souple en apparence, et pourtant si tenace. L'Asiatique n'acceptera jamais servilement ce que les étrangers lui auront enseigné : il asiatise tout ce qu'il touche[1], et les Grecs, les Romains apprirent jadis à leurs dépens ce qu'il en coûtait de vivre au milieu de ces populations orientales. Ce n'est pas à eux qu'échut le rôle de civilisateurs; au contraire, ils furent subjugués par les mœurs et les religions des pays où ils vivaient et durent s'en faire les propagateurs dans l'Occident. Mais de nos jours les Grecs de l'Asie, les Arméniens, les Syriens, quelle que soit du reste l'originalité de leurs caractères nationaux, ne sont-ils pas entraînés de plus en plus dans le mouvement scientifique contemporain ? Ils ajoutent leur initiative à celle des colons et des visiteurs étrangers, et c'est ainsi que le pays, se transformant peu à peu du pourtour vers l'intérieur, entre dans la sphère d'attraction européenne. Les applications de la science se ressemblent dans tous les pays du monde, et que de ressources négligées, que de trésors sans emploi possèdent encore ces contrées ! Que de richesses auront à leur disposition les héritières de Sidon et de Tyr ! Quoique le pays souffre du manque d'eau et qu'il en ait encore perdu depuis les commencements de l'histoire écrite, cependant bien des ruisseaux tarissent dans le désert, ou coulent inutilement dans la mer ou dans l'Euphrate, des torrents temporaires se forment dans les montagnes sans que des canaux d'irrigation ou des aqueducs en captent les eaux. Les contrées fertiles dévastées par la guerre et restées sans habitants se repeupleront sous un régime de paix. Le mouvement de reflux civilisateur vers l'Orient, qui a rattaché la Hongrie, les États danubiens, la Grèce, la Russie, au monde européen de la culture et du travail industriel, et qui déjà dans l'Asie Antérieure a renouvelé l'aspect de cités nombreuses, syriennes ou grecques, se continuera vers l'Euphrate et le plateau d'Iran.

Déjà la reconquête de l'Orient par les nations européennes avait été tentée une première fois, lors des croisades. Pendant près de deux cents années, de la fin du dixième à la fin du douzième siècle, alors que les populations catholiques de l'Occident et les Turcs convertis à l'islamisme étaient encore dans toute la ferveur de leur foi, alors aussi que les richesses industrielles de l'Orient, soies, velours, mousselines, armes, métaux ouvrés, apparaissaient aux demi-barbares émerveillés de l'Occident comme les trésors les plus désirables, un mouvement presque continuel de migrations guerrières se fit d'Europe en Asie; des centaines de mille hommes périrent dans les batailles, auxquelles l'amour des conquêtes et l'avidité du

[1] De Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale; — Trois ans en Asie.*

butin avaient d'ailleurs plus de part que le zèle du prosélytisme; des millions de guerriers, de captifs, de servants, succombèrent dans les camps et sur les routes, et pourtant, après deux siècles de massacres et de pestes, les croisés durent abandonner l'Orient sans avoir pu conserver une seule forteresse en terre ferme. Néanmoins la pression de l'Occident sur l'Orient avait eu pour résultat de prolonger la durée de l'empire de Byzance, en reportant bien au delà du Bosphore le théâtre de la lutte entre les deux religions rivales; en outre, malgré la défaite des armées européennes, elle rapprocha par le commerce les peuples méditerranéens de la croix et du croissant, et les marchands de l'Italie apprirent à fréquenter tous les chemins de l'Asie Antérieure : peu à peu ils obtinrent par des échanges pacifiques plus de trésors que les chevaliers n'en avaient conquis par le glaive. Certainement l'ascendant politique de l'Europe n'eût pas manqué de s'accroître rapidement dans le monde oriental, malgré la chute de Constantinople, si la circumnavigation de l'Afrique et surtout la découverte du Nouveau Monde n'avaient détourné le courant des entreprises et transféré aux nations de la péninsule Ibérique la prééminence commerciale qu'avait eue l'Italie : c'est ainsi que la rupture d'une digue change tout à coup la direction des eaux débordées. Les découvertes de Colomb obligèrent, pour ainsi dire, l'Europe à faire volte-face, et les peuples de l'Orient gagnèrent un répit de trois cents années dans cette lutte héréditaire de continent à continent, commencée déjà lors des temps mythiques par l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

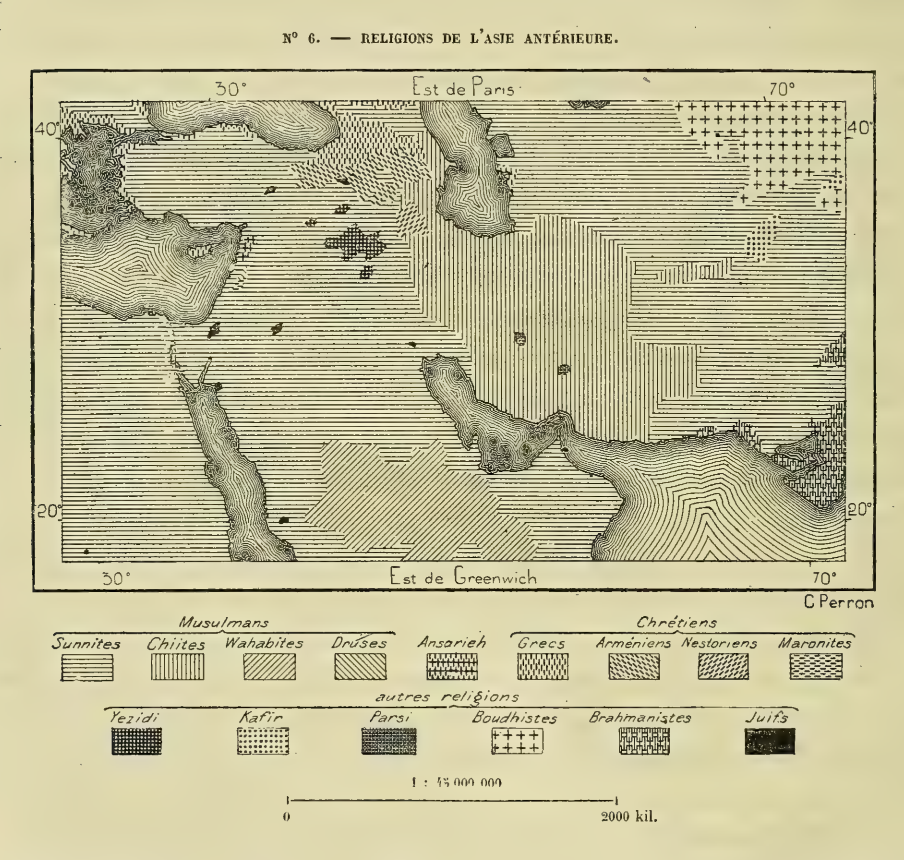
Actuellement, la pression de l'Occident se fait sentir plus fortement que jamais, sans toutefois que la ferveur religieuse ait, comme aux temps de Pierre l'Ermite et de Gautier Sans-Avoir, une part de quelque importance dans la « question d'Orient »; elle ne pourrait être qu'un prétexte. Si les nations de l'Europe occidentale tenaient à conquérir le Saint-Sépulcre, il leur suffirait presque de le vouloir : la seule difficulté serait de désigner les gardiens, et si les musulmans en restent les maîtres, ou plutôt les surveillants, c'est pour maintenir la paix entre les zélés protestants, catholiques romains et grecs, qui se disputent la possession du tombeau. Au point de vue de la conquête, qui tant de fois a précédé, en la retardant, la véritable annexion par le travail et la communauté des intérêts, les puissances européennes s'équilibrent suffisamment pour empêcher que l'une ou l'autre d'entre elles s'adjuge une trop grosse part des territoires en litige. Cependant le partage du monde mahométan est déjà commencé, non seulement dans la Turquie d'Europe, mais aussi dans toute l'Asie Antérieure. La Russie, non contente de s'emparer des vallées transcau-

casiennes du Rion et du Kour, a saisi les forteresses les plus redoutables des montagnes d'Arménie et détient les passages qui lui permettraient de lancer à volonté ses armées sur Constantinople, Alep ou Bagdad. De l'autre côté de la Caspienne, les Russes ont également conquis plus d'une position d'où il leur serait facile d'attaquer les régions vitales de la Perse, et grâce à la possession des oasis turkmènes, ils sont à l'entrée même de la route des Indes par la vallée du Heri-roud. Les Anglais, rivaux des Russes pour l'hégémonie politique de l'Asie, ont pris aussi leurs gages en s'établissant à l'un des angles de la Méditerranée orientale, dans l'île de Chypre, qui domine à la fois les côtes méridionales de l'Asie Mineure et celles de la Syrie, à proximité du grand coude de l'Euphrate et des régions les plus menacées par l'avance des Russes en Arménie. A l'entrée du golfe Arabique, sur le grand chemin de la navigation à vapeur, ils occupent aussi le port d'Aden, et grâce à quelques subventions distribuées aux chefs de tribus, leur gouvernement est suzerain de presque toutes les populations côtières. Ce n'est pas tout : dans mainte cité de l'intérieur, en Perse, en Anatolie, dans l'Irak Arabi, les consuls britanniques sont beaucoup plus maîtres que les gouverneurs eux-mêmes et leurs invitations sont des ordres. Dans les montagnes de la Syrie, chez les Druses et les Maronites, la véritable souveraineté a été souvent attribuée, souvent disputée à la France, suivant les oscillations de la politique et les revirements de la diplomatie. De même Jérusalem se trouve, par les ambassades, sous l'autorité de toutes les puissances d'Europe, ayant tour à tour voix prépondérante, selon la direction du vent qui souffle dans la Corne d'Or.

Les deux religions qui naquirent dans la Palestine, judaïsme et christianisme, ne sont représentées maintenant dans l'Asie Antérieure que par des communautés relativement peu importantes. Les Juifs ne sont en groupes considérables qu'à Jérusalem et dans quelques villes du territoire environnant. Quant aux chrétiens, c'est également en Palestine, autour du Saint-Sépulcre et d'autres lieux vénérés, que se sont constituées les églises ferventes. Ailleurs, il n'y a guère de chrétiens que dans les régions helléniques et arméniennes de l'Asie Mineure et dans les montagnes du Liban. La très grande majorité des habitants en Turquie d'Asie, et dans les autres contrées de l'Asie Antérieure la totalité de la population, appartiennent à l'Islam. L'Arabie, où se trouvent les villes saintes du mahométisme et d'où la foi s'est propagée dans le reste du monde, est encore le vrai centre de la religion, et c'est là que vivent ses plus zélés apôtres. Mais, si ardente que soit la foi musulmane dans quelques contrées, l'unité de religion dans cette partie du continent est loin de donner la cohé-

sion politique à ses peuples : la coalition panislamique dont on parle souvent n'est point à craindre pour les puissances européennes qui se disputent la domination de l'Orient. D'abord, la secte fervente des Wahabites, qui observe scrupuleusement les enseignements du prophète, n'a point d'importance numérique, si ce n'est dans l'intérieur de l'Arabie, où elle n'est pas en contact direct avec l'étranger. La plus grande partie de l'Asie mahométane, d'un côté la Turquie, de l'autre la Perse, se trouve divisée entre les sunnites et les chiites, qui se tiennent mutuellement en exécra-

N° 6. — RELIGIONS DE L'ASIE ANTÉRIEURE.



tion; dans mainte province, le ghiaour est considéré comme un être moins impur que le musulman de la secte ennemie. En d'autres pays, l'indifférence est générale; la plupart des Bédouins n'ont jamais eu d'autre divinité que leur lance, et même on les a vus attaquer des pèlerins revenant de la Mecque. Enfin, chez la plupart des Turcs, les croyances ont perdu leur force active; elles ont dégénéré en un morne fatalisme, prélude de la mort. Si les conversions de mahométans au christianisme sont presque sans exemple, il ne faut point attribuer cette résistance à la force de leurs convictions; elle provient des longues rivalités, même des haines tradition-

nelles de race à race, et de mille contrastes qu'offrent les mœurs et les habitudes de pensée. Les plus indifférents sont les plus rebelles aux tentatives des chrétiens. De quels arguments ceux-ci pourraient-ils se servir qui ne les ramenât vers la foi de leurs ancêtres !

Mais la population musulmane de l'Asie Antérieure eût-elle, prise dans son ensemble, la plus grande ferveur et la plus intime cohésion morale, les conditions géographiques du territoire qu'elle occupe ne lui permettraient pas de résister avec succès dans une guerre collective contre des puissances européennes. De vastes déserts, des espaces sans eau partagent ces régions de l'Asie en contrées distinctes, sans communications les unes avec les autres, et la grande voie extérieure que donne la mer appartient aux flottes occidentales. Les profondes découpures du littoral séparent doublement les populations indigènes en laissant pénétrer les vaisseaux européens jusqu'à de grandes distances à l'intérieur des terres; même par ses deux fleuves principaux, l'Euphrate et le Tigre, l'Asie Antérieure se trouve, pour ainsi dire, coupée en deux au point de vue stratégique : de la tête de navigation fluviale à la Caucasie russe, il ne reste entre les deux moitiés de l'Asie musulmane qu'un isthme étroit de territoires montagneux. Politiquement, le panislamisme est bien moins redoutable dans son berceau qu'il ne l'est dans l'Inde, où quarante-huit millions de musulmans sont unis par la communauté du culte, les intérêts du patriotisme, et dans le continent africain, où des multitudes en nombre encore inconnu ont la force que donne le groupement géographique, et celle, bien plus grande, qu'elles puisent dans l'élan de la propagande.

CHAPITRE II

AFGHANISTAN

MONTAGNES DES KAFIR, KABOUL, HERAT, KANDAHAR

I

Par les hautes terres de l'Afghanistan oriental, que limitent au nord les crêtes neigeuses de l'Hindou-kouch ou Caucase indien, l'Asie Antérieure touche à ce « Toit du monde » qui est le centre orographique du continent et où confinent également l'Inde, l'Empire Chinois et les territoires de l'immense Russie. En cette région, l'une des moins explorées du continent, le socle de plateaux sur lequel s'élèvent les grands sommets dépasse en altitude les plus hautes cimes des Pyrénées, et cependant c'est à une petite distance à l'ouest que s'ouvrent les passages les plus fréquentés de tout temps entre les plaines du Turkestan et la vallée de l'Indus : de là l'extrême importance militaire de l'Afghanistan et son rôle plus grand encore dans l'histoire du commerce et des migrations.

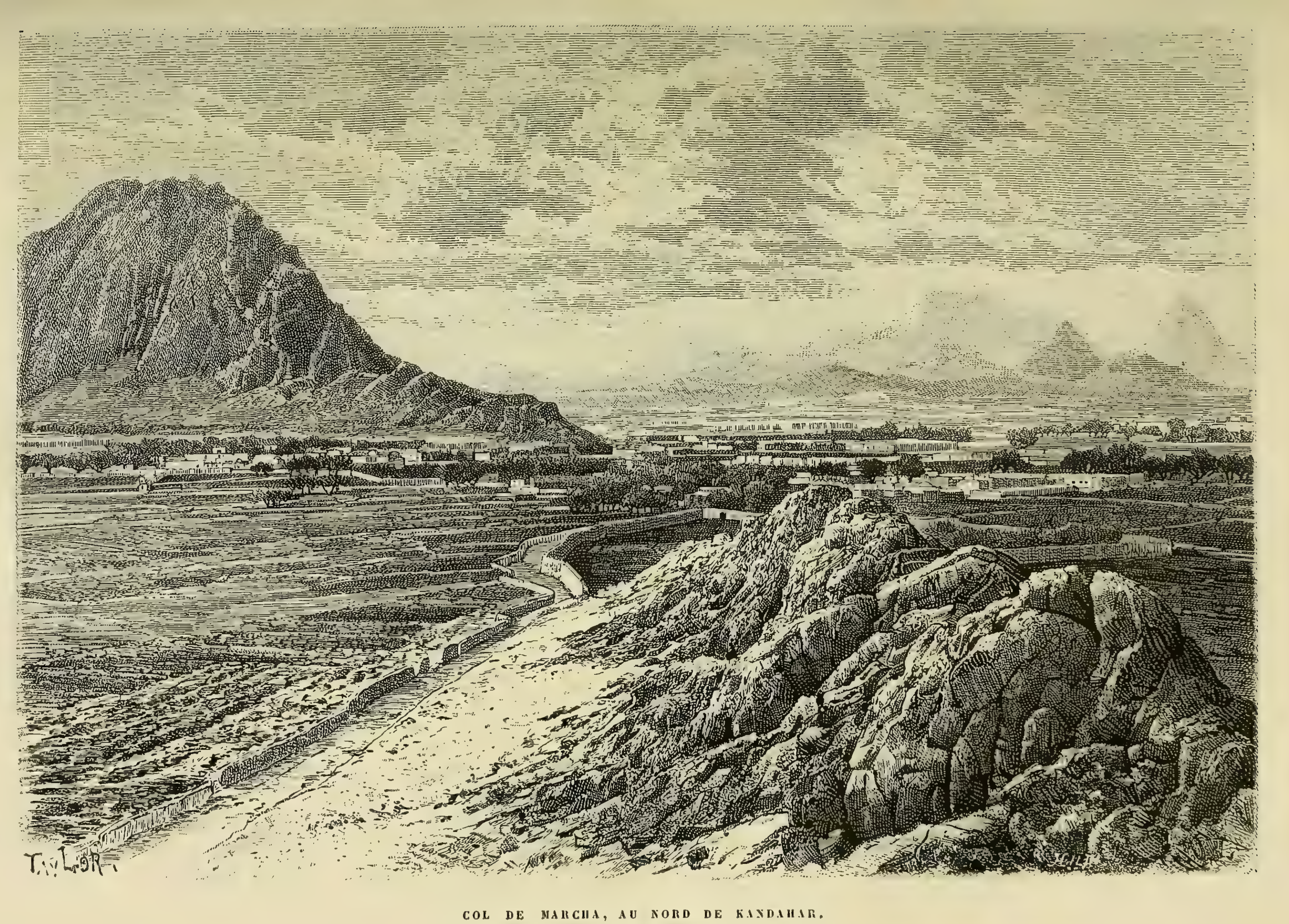
Quoique ni tradition ni légende ne parlent des traversées de la montagne aux temps des ancêtres aryens, cependant la proche parenté, presque l'identité des cultes, des cérémonies, des prières, et la ressemblance des langues et des civilisations sur les bords des « Sept Fleuves » iraniens et des « Sept Fleuves » hindous ne permettent pas de mettre en doute que les portes des montagnes entre les deux versants ne fussent bien connues et utilisées. Les expéditions d'Alexandre, puis la constitution d'États hellénisés s'étendant de la Bactriane jusqu'au revers des monts neigeux et peut-être dans le cœur de l'Inde, rattachèrent de nouveau les deux extrémités du monde aryen par ces défilés de l'Hindou-kouch, puis les missionnaires bouddhistes, et probablement aussi des convertisseurs armés, choisirent ces mêmes passages pour mettre l'Inde en relations avec les contrées de l'Asie septentrionale et celles de l'Extrême Orient; les gigantesques images

taillées depuis des siècles sur les rochers de Bamian ont vu défiler devant elles bien des expéditions de guerre, de propagande ou de commerce qui ont eu des résultats considérables dans l'histoire du monde. Les Mongols, les Turks, les Persans ont pratiqué ces routes du faîte asiatique, et maintenant Russes et Anglais, campés les uns dans les plaines de l'Oxus, les autres dans l'hémicycle fortifié dont Pechaver occupe le centre, attendent, à ce que croient fermement les indigènes, le signal de l'escalade et des combats. En cet endroit, la largeur du plateau qui sépare la vallée de l'Indus et les pentes tournées vers le Turkestan ne dépasse guère 300 kilomètres; Kaboul, que les armées anglaises ont déjà conquise trois fois, n'est qu'à une centaine de kilomètres du seuil élevé où commence ce versant du nord auquel on peut donner sans erreur géographique le nom de « versant russe »; des canons anglais, des ambassades moscovites ont déjà franchi le seuil de Bamian. Au nord-ouest de l'Afghanistan, entre Merv et Herat, il est un espace où le faîte disparaît presque entièrement, où nul obstacle ne s'opposerait aux armées en marche. Il suffirait de quelques journées de travail à des escouades d'ouvriers pour tracer une route qui permettrait de se rendre en voiture des bords de la Caspienne à Kandahar[1].

Dans son ensemble, l'Afghanistan peut être considéré comme une région de passage : c'est le Roh, pays montueux mentionné simplement par d'anciens auteurs comme la région comprise entre Touran, Iran et Hind[2]. Continuation orientale du plateau d'Iran, il sépare les deux foyers de civilisation, l'Inde et le bassin de l'Euphrate, et sa principale importance lui vient des chemins qui réunissent les deux contrées. Les cités qui s'y élèvent, dans les vallées fertiles, au milieu des oasis, à l'entrée des gorges, sont mentionnées dans l'histoire surtout en raison de leur valeur stratégique et des avantages qu'elles offrent aux armées pour la conquête ou la défense de territoires éloignés. C'est ainsi que Herat, Kandahar, Ghazni, Kaboul sont souvent désignées sous le nom de « clefs » de l'Inde. « Depuis l'antiquité la plus reculée, disait, en 1602, l'historiographe d'Akbar, Kaboul et Kandahar sont regardées comme les portes de l'Hindoustan : l'une y donne entrée du Touran, l'autre de l'Iran; et, si ces places sont bien gardées, le vaste empire de l'Inde est à l'abri des invasions étrangères[3]. »

Et pourtant, malgré les expéditions de guerre qui ont si fréquemment traversé le pays, malgré les efforts de nombreux explorateurs, dont quel-

[1] Lessar; — H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, 1883.
[2] Raverty, *Notes on Afghanistan and part of Baluchistan.*
[3] Abou'l Fazel, *Ayin Akbary.*

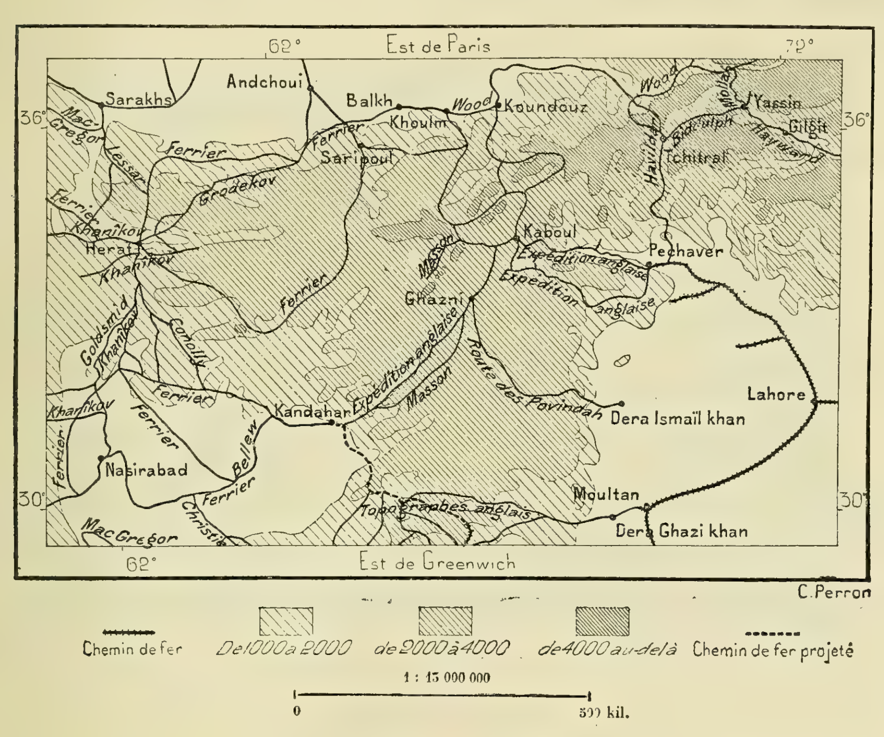


COL DE MARCHA, AU NORD DE KANDAHAR.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Burke

ques-uns ont péri à la tâche, tels que les deux Conolly, Lord, Forbes, Burnes, l'Afghanistan n'est point encore bien connu. Plusieurs itinéraires étudiés avec soin par des officiers d'avant-garde ont été tenus longtemps secrets par les chancelleries, et les cartes précieuses de ces chemins moisissent en des cartons oubliés; les territoires situés à l'écart des voies stratégiques sont restés inexplorés; la plupart des voyageurs modernes qui ont pénétré dans la contrée ont suivi les traces laissées par

N° 7. — ITINÉRAIRES DE L'AFGHANISTAN.



les armées en marche. La route directe entre Kaboul et Herat par le pays des Hezareh n'a encore été suivie par aucun Européen; en vain l'Anglais Mac-Gregor tenta de s'aventurer dans cette direction : désavoué par son propre gouvernement, il dut rebrousser chemin sur l'ordre formel de l'émir[1]. D'ailleurs, les massifs isolés et les chaînes de montagnes qui hérissent le socle du plateau transforment mainte région de l'Afghanistan en un dédale de défilés et de vallées habitées par des gens à mœurs sauvages qui en rendent l'accès périlleux. A part les diverses routes de Kaboul et de Kandahar et certaines régions limitrophes de l'Inde, dans le

[1] *Journey through Khorassan in* 1875.

Soulaïman-dagh, la superficie du pays n'est figurée sur les cartes que d'une manière approximative, grâce aux itinéraires des voyageurs européens et aux points dont ils ont déterminé la position astronomique, principalement dans le voisinage des frontières de la Perse et de l'Inde. Quant à la population, elle ne peut être évaluée d'après des documents précis : le seul recensement des familles qui ait été jamais fait date du temps de Nadir-chah, qui voulait connaître la valeur de sa conquête pour le rendement des impôts et la levée des troupes; c'est d'après ce compte sommaire, établi il y a près d'un siècle et demi, que l'on désigne encore, malgré les guerres, les croisements et les migrations, telle ou telle tribu comme composée de tant de centaines ou de milliers de familles[1]. Actuellement, les voyageurs sont en désaccord d'un tiers ou d'un quart dans leurs appréciations : de moins de 3 millions à plus de 5, tel est l'écart qui se présente pour le nombre des Afghans, sans tenir compte des habitants du Turkestan, gouverné officiellement par des représentants de l'émir de Kaboul[2].

Le territoire afghan, indépendamment des irrégularités de ses frontières politiques, est un plan qui s'incline au sud-ouest, de l'angle nord-oriental du Kafiristan vers la dépression marécageuse dans laquelle se déversent les eaux du Hilmend. Deux rebords élevés limitent les côtés supérieurs du plateau : au nord, l'Hindou-kouch et ses prolongements occidentaux, désignés parfois sous la dénomination classique de Paropamisades; à l'orient, diverses chaînes, dont la principale est le Soulaïman-dagh. Les arêtes de montagnes qui se dressent sur le plateau compris entre les crêtes bordières se ramifient suivant différentes directions; cependant elles se profilent pour la plupart dans le sens de l'inclinaison générale du pays, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest, et c'est dans ce sens que coulent les eaux des vallées intermédiaires.

De toutes les chaînes de l'Afghanistan, la plus haute et la plus régulière est celle qui continue le rempart du Karakoroum, en se reployant vers le sud-ouest : c'est l'Hindou-koh ou « mont des Hindous », plus connu sous le nom de Hindou-kouch ou « Meurtrier des Hindous », peut-être par une allusion de cruelle ironie à la mortalité des marchands qui se risquent au milieu de ses neiges, s'exposant aux vents glacés pour aller faire l'usure chez les Tadjik et les Uzbeg. C'est aussi à cette chaîne maîtresse que des auteurs modernes ont appliqué ce nom de « Caucase indien », tandis que

[1] Bellew, *Races of Afghanistan*.

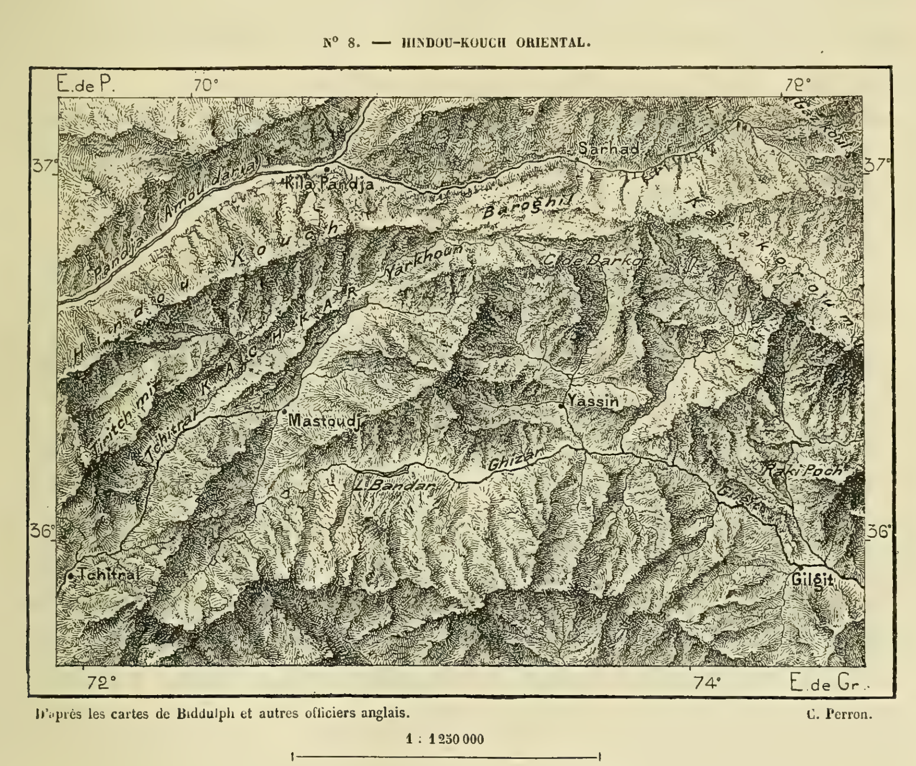
[2]

Superficie de l'Afghanistan au sud de l'Hindou-kouch.	Population probable.	Population kilométrique.
638 350 kilomètres carrés.	4 200 000 habitants.	6,6 habitants.

les Grecs l'appelaient tout simplement « Caucase » : ils y voyaient le prolongement des crêtes ponto-caspiennes et leurs écrivains cherchaient à flatter Alexandre, en le proclamant vainqueur de ces monts que n'avait pu franchir Hercule[1]. Nombre d'auteurs arabes donnent aussi à l'Hindou-kouch le nom de Bilauristan (Bilor, Bolor) ou « Région du Cristal », à cause des pierres précieuses qu'on y trouve en quantités considérables[2].

La partie la plus élevée du faîte de l'Hindou-kouch n'est pas la crête par

N° 8. — HINDOU-KOUCH ORIENTAL.



D'après les cartes de Biddulph et autres officiers anglais. C. Perron.

1 : 1250000

0 — 100 kil.

laquelle il s'unit au Karakoroum, au nord de la haute vallée de Yasin. En cet endroit, l'interruption est presque complète : en remontant la vallée du Mastoudj, tributaire de l'Indus par le Tchitral, le Kounar et la rivière de Kaboul, on peut s'élever sans peine à travers les pâturages, interrompus de quelques escarpements, au col ou plutôt au large seuil herbeux de Baroghil, où les riverains du haut Oxus amènent leur bétail : d'après l'explorateur indigène, connu sous la désignation de « mollah », qui traversa cette partie du faîte en 1874, le seuil entre les deux bassins de l'Indus et de

[1] Grigoryev, *Commentaires à la traduction russe de la Géographie de Carl Ritter.*
[2] Raverty, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, nov. 1864.

l'Amou-daria aurait seulement 5660 mètres de hauteur; l'Anglais Biddulph, qui s'est également promené dans les prés fleuris du Baroghil, dit qu'on pourrait en cet endroit traverser facilement en voiture le faîte de l'Asie[1]. Les grands sommets s'élèvent, non sur cette partie du socle de l'Hindou-kouch, mais au sud, dans une chaîne qui prend son origine à l'extrémité occidentale du Karakoroum et se dirige au sud-ouest entre la vallée du Mastoudj et les rivières qui descendent à l'est vers le Gilgit et l'Indus. Cette chaîne latérale, désignée parfois sous le nom de « montagnes de Lahori », d'après un col qui la franchit vers le milieu de son développement, a des cimes beaucoup plus élevées que celles de l'Hindou-kouch proprement dit. Un de ses pics, qui se dresse à 40 kilomètres au sud-ouest du seuil de Baroghil, a 6856 mètres; un autre, à l'est de Tchitral, s'élève à 5760 mètres et, par une crête encore plus haute, se rattache à un massif oriental, dont la pointe suprême, encore innommée, dépasse 5910 mètres : c'est plus que la hauteur de l'Elbrouz, le géant du Caucase[2].

En se prolongeant à l'ouest, puis au sud-ouest, l'Hindou-kouch se redresse peu à peu et paraît d'autant plus grand que le haut Oxus descend de plus d'un millier de mètres en longeant la base septentrionale de la chaîne. Une montagne superbe, qui, vue de Mastoudj et de Tchitral, occupe avec ses pyramides étincelantes et ses puissants contreforts tout un côté de l'horizon, s'élève à plus de 7500 mètres, sur un chaînon méridional de l'Hindou-kouch : c'est le Tiritch mir, rival des sommets du Karakoroum[3]. Mais là aussi, dans ces régions de rochers et de frimas, l'homme arrive à se frayer un passage pendant de courtes semaines d'été. L'Ichtirak et l'Agram, au nord de Tchitral, sont constamment obstrués par les neiges et des animaux de charge ne peuvent y passer; mais plus à l'ouest, contournant le massif du Tiritch mir, ils gravissent le Nouksan ou « Pas du Malheur », dont la brèche, plus haute que le Mont-Blanc, franchit la chaîne à une altitude de 5100 mètres. Le sentier qui s'élève vers le col est « coupé dans la glace et la neige », c'est-à-dire qu'on doit en tailler les marches à la surface d'un glacier; c'est aussi probablement à des champs de glace que se rapportent les récits des indigènes sur un lac du Tiritch mir entouré de colonnes en marbre blanc. Deux autres cols plus occidentaux, le Khartaza et le Dora, sont, comme le Nouksan, accessibles aux caravanes : le Dora paraît être le plus facile; son altitude est évaluée

[1] Douglas Forsyth, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1879.
[2] Clements Markham, *Proceedings of the Geographical Society*, feb. 1879.
[3] Biddulph, *Tribes of the Hindoo Koosh*.

à 4800 mètres[1]. Au delà, le faîte de séparation entre les torrents qui descendent au sud dans le Kafiristan et ceux qui coulent au nord dans le Badakchan et le Koundouz est encore inviolé par les voyageurs européens; mais on sait que des Kafir du versant méridional mènent leurs bestiaux sur les pentes du nord : ce fragment du rempart des monts n'est donc pas infranchissable.

La crête ne redevient connue dans ses traits généraux qu'à l'ouest du col d'Andjouman. Sur un espace de plus de 200 kilomètres, la chaîne, disposée en croissant ayant sa convexité tournée vers le nord-ouest, est coupée d'une vingtaine de brèches, dont la hauteur varie de 3500 à 4500 mètres : quelques-unes sont accessibles même aux caravanes de chameaux. Parmi ces cols, il en est qui ont un nom dans l'histoire : le Kawak, le premier passage à l'ouest de l'Andjouman, est peut-être celui qui vit passer Alexandre; le pèlerin Hiouen-thsang le choisit pour retourner en Chine, les Anglais Wood et Lord pour rentrer dans l'Inde. Tamerlan franchit la chaîne au col de Thal. Le Chibr, à l'est de Bamian, est le col où passa le plus fréquemment le sultan Baber. Celui de Kouchan, qui coupe vers son milieu le croissant de la chaîne, est peut-être le sentier le plus fréquenté : le mont qui le domine, haut de près de 6000 mètres, et que l'on voit aussi bien de Koundouz au nord que de Kaboul au sud, est le sommet connu spécialement sous le nom de Hindou-koh ou Hindou-kouch; c'est là que se tiendrait en embûche le géant de la légende, massacrant les Hindous[2]. Nulle part la chaîne ne présente un aspect plus fier, grâce aux quatre vallées en forme de losange qui enceignent complètement la base des monts : au nord le Sourgh-ab et l'Inder-ab, qui s'unissent dans le lit commun du Koundouz ou Ak-seraï; au sud le Ghorband et le Pandjhir, allant au-devant l'un de l'autre pour se jeter ensemble dans la rivière de Kaboul. Le versant septentrional est d'une régularité presque parfaite : c'est un mur incliné, noir à la base et blanc au sommet, rayé à hauteur variable, suivant les saisons, par la ligne horizontale qui limite les neiges[3]. Au sud, le contraste de la vallée et des montagnes est peut-être plus saisissant encore, par la richesse merveilleuse de sa flore en arbustes et en herbes des prairies : l'auteur de l'Ayin Akbari dit qu'on y trouve cinquante espèces de tulipes.

Le vaste espace triangulaire compris entre l'Hindou-kouch et la chaîne de Lahori est presque en entier occupé par des montagnes qui s'abaissent

[1] Montgomerie, *Havildar's Journey*, Proceedings of the Geographical Society, 1872.
[2] *Asiatic Researches*, VI; — Clements Markham, ouvrage cité.
[3] Wood, *Journey to the Source of the River Oxus.*

graduellement vers le sud-ouest. Quoique les voyageurs européens n'aient réussi encore à pénétrer que dans une petite partie de ce territoire, ils ont pu cependant en mesurer de loin un grand nombre de cimes dépassant 4000 et 4500 mètres en hauteur. Au nord de la rivière de Kaboul, quelques sommets situés à 40 kilomètres seulement de la vallée ont plus de 5000 mètres, et leurs contreforts, sciés par le travail d'érosion, se prolongent au sud pour aller rejoindre le Sefid koh : de là cette succession de défilés et de gorges sauvages par lesquelles on descend de la plaine de Kaboul dans le bassin de Pechaver. La ramification la plus occidentale de cette région montagneuse se détache de l'Hindou-kouch immédiatement à l'est du col d'Andjouman; à une centaine de kilomètres au sud-ouest, elle est coupée à des intervalles rapprochés par trois cluses d'où s'échappent les trois rivières Pandjhir, Parwan, Ghorband, qui vont se jeter dans la rivière de Kaboul. Au delà de ces brèches, le rempart recommence pour former la chaîne de Paghman, première barrière qu'ont à traverser les voyageurs quand ils veulent se rendre directement de la capitale des Afghans au passage de Bamiân. La route pierreuse, mais d'ailleurs très facile, n'a qu'à s'élever d'environ 1500 mètres, de Kaboul au seuil inégal d'Ounah ou Honaï, formé, sur un espace d'environ 8 kilomètres, par la voussure granitique du Paghman, puis elle redescend dans la vallée du Hilmend pour attaquer les pentes du Hadjikak ou celles de l'Irak, passages de l'Hindou-kouch central; en 1839 et en 1840, les Anglais franchirent l'Irak sans trop de peine avec des convois d'artillerie[1]. Le choix du col d'Ounah pour la route ordinaire des caravanes entre l'Inde et la vallée de l'Oxus explique comment la capitale actuelle, Kaboul, a dû se placer dans l'étroit bassin qu'elle occupe; cité de guerre et de commerce, elle devait s'élever dans le voisinage immédiat du chemin que suivent les armées et les approvisionnements. Lorsque les voies fréquentées étaient celles qui passent par le Ghorband, la capitale était bâtie à l'issue des trois vallées qui convergent vers la plaine de Damân-i-koh ou « Pied-mont » : c'est là que se réunissent les troncs communs des sentiers qui franchissent les dix-huit cols de l'Hindou-kouch : là sans doute était la cité bâtie par Alexandre, *Alexandria ad Caucasum*, surveillant la bifurcation des routes de la Bactriane[2]. Nulle cité n'était mieux placée au point de vue stratégique et commercial et n'occupait une plus admirable position par la fertilité du sol environnant, l'abondance des eaux, l'éclat de la verdure et la beauté

[1] Kaye, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1879.
[2] A. Cunningham, *Ancient Geography of India*

des horizons. Cette plaine, la plus vaste de toute la région nord-orientale de l'Afghanistan, se trouve, il est vrai, à la hauteur moyenne de 2000 mètres, mais sous la latitude de Chypre, de la Crète, d'Oran et de Tanger. La végétation y est celle de la zone tempérée : des platanes ombragent les places; des abricotiers et d'autres arbres fruitiers des mêmes espèces que ceux de l'Europe méridionale entourent les villages; des mûriers et des vignes recouvrent les pentes inférieures étagées en terrasses; le vert des prairies, des champs de céréales et de tabac, et les couleurs vives des

N° 9. — HINDOU-KOUCH OCCIDENTAL.



D'après les cartes de l'état-major anglais. C. Perron

1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

jardins contrastent avec les tons bruns ou jaunâtres des escarpements pierreux et avec la blancheur éclatante des sommets du lointain Hindoukouch et des avant-monts. A l'extrémité orientale de l'amphithéâtre du Daman-i-koh, au pied des hauteurs désignées sous le nom général de Kohistan ou « Pays des Montagnes », et non loin de la rivière Pandjhir, s'étend un petit désert appelé le Reig Rawan ou « Sable Mouvant ». A l'endroit où ces amas de molécules siliceuses s'appuient sur des rochers, suivant un angle de près de 45 degrés, le sable que le vent soulève et qui retombe dans les fissures de la pierre fait entendre un son semblable au bruit loin-

tain du tambour, accompagné d'une musique aérienne comme celle de la harpe[1]. Les anciens auteurs parlent d'armées ensevelies dont les instruments continuent de résonner sous terre.

A l'ouest de la dépression de l'Hindou-kouch et des cassures du sol qu'emprunte le chemin de l'Inde à la Bactriane par les cols d'Irak, de Hadjikak, et le défilé de Bamian, la région montagneuse qui constitue le faîte de séparation a près de 200 kilomètres en largeur et se compose de chaînes parallèles très escarpées, dont les crêtes s'alignent pour la plupart dans le sens de l'est à l'ouest. Ces monts, gardés par les tribus mongoles des Hezareh, sont d'ailleurs très peu connus, rejetés dans l'ombre, pour ainsi dire, par le mur puissant du Koh-i-Baba, qui se dresse presque isolé, au nord de la haute vallée du Hilmend. Le pic suprême, désigné spécialement sous le nom de « Père des Monts » appliqué à l'ensemble du massif, atteint 5486 mètres et sa pyramide blanche, portée sur un cube irrégulier de roches noires, domine immédiatement à l'ouest le passage de Hadjikak; un autre sommet, dont la pyramide occupe le centre de la chaîne, dépasse également l'altitude de 5000 mètres. Peut-être n'est-ce pas, du côté de l'ouest, le dernier pic constamment neigeux des chaînes diverses confondues sous le nom de Paropamisades, car l'arête qui se prolonge de l'est à l'ouest entre les sources du Mourgh-ab et le cours supérieur du Heri-roud, porte le nom de Sefid koh ou « montagne Blanche » : Ferrier, qui l'a traversée au milieu de juillet, dit expressément que des neiges « recouvrent en tout temps les cimes élevées. »[2] Des vallées, où croissent les pins et les chênes, entremêlés d'épines-vinettes et d'autres arbustes, séparent les contreforts : du haut des cimes, on voit les nappes argentées des rivières briller au milieu du vert des prairies, mouchetées de points noirs par les tentes des nomades. Au nord, se prolonge une autre chaîne également orientée dans le sens de l'est à l'ouest : c'est le Tirband-i-Turkestan, le rempart méridional des plaines de l'Oxus.

En se développant à l'ouest, le Sefid koh s'abaisse graduellement : au nord-est de Herat, la route de Maïmeneh le franchit par un col, le Mazret-i-Baba (Karrel-i-Baba), où la neige ne séjourne que du mois de décembre à la fin d'avril[3]. Au delà il n'y a plus même une chaîne de montagnes, mais un simple renflement du sol; pour se rendre de la plaine du Mourgh-ab à Herat par le col de Tchechmeh-sebz ou par celui de Khombou,

[1] Wood, *Journey to the Source of the river Oxus;* — Masson, *Various Journeys in Balochistan, Afghanistan, the Panjab and Kalat.*

[2] *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan, le Béloutchistan et le Turkestan.*

[3] Grodekov, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* août 1880.

on n'a qu'à s'élever de 300 mètres environ. De ce faîte, connu sous le nom de Barkhout, on redescend ensuite dans la vallée du Heri-roud sans rencontrer d'accidents de terrain[1]; en cet endroit, la hauteur du relief montagneux n'augmente que d'un tiers celle du plateau qui le porte. La chaîne qui se rattache au massif du Koh-i-Baba et qui se développe de l'est à l'ouest, parallèlement au Sefid koh, dont le sépare la vallée du Heri-roud, est moins haute que la « montagne Blanche » et doit son nom de Siah koh ou « montagne Noire » à la teinte foncée de ses roches, rarement parsemées de neiges; mais elle maintient plus uniformément son caractère de chaîne : au sud de Herat, elle forme le faîte de partage entre les deux versants de l'Asie, et le chemin le plus court qui réunit Herat au bassin du Hilmend en traverse la crête à près de 2000 mètres d'altitude. Le prolongement occidental du Siah koh va rejoindre les monts du nord de l'Iran, par le mont pyramidal de Siang-i-Tokhter, tandis qu'au sud le pays de Gour, — mot synonyme de Kohistan (Kouhistan), de Djebel ou région des montagnes, — est découpé par les rivières en d'innombrables rameaux se dirigeant pour la plupart vers le sud-ouest et se terminant dans le désert par des promontoires déchiquetés comme ceux que vient heurter le flot de la mer. Mais au centre de cette région des montagnes, vers laquelle ne se sont pas encore dirigés les gravisseurs, se dresse un sommet, probablement d'origine volcanique, à en juger par la forme du cône et par la multitude des sources thermales qui jaillissent à sa base, le Tchalap dalan, que Ferrier dit être « un des plus hauts du monde ». Au milieu de juillet, le voyageur vit cette montagne couverte de neige jusqu'à une grande distance au-dessous de la pyramide terminale. Ses puissantes racines recouvertes de forêts et de pâturages s'étendent sur un vaste territoire parsemé de villages et de tentes. Cette contrée paraît être une des principales régions de l'Afghanistan pour la variété des minéraux : on y trouve, mais sans en exploiter les gisements, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du soufre, du charbon, des rubis et des émeraudes[2].

La « montagne Blanche » des Paropamisades n'est pas la seule qui porte ce nom; un autre Sefid koh, sinon plus élevé et plus considérable par son relief, du moins beaucoup plus connu dans l'histoire militaire de l'Asie, s'élève dans la région nord-orientale de l'Afghanistan, au sud des percées par lesquelles la rivière de Kaboul s'échappe vers les plaines du Pandjab; son nom afghan, qui a le même sens que Sefid koh, est Spin ghour. Le

[1] Lessar, *Proceedings of the Geographical Society*, jan. 1883.
[2] Ferrier, ouvrage cité.

Sefid koh proprement dit, sans ses prolongements occidentaux, se développe de l'est à l'ouest sur un espace d'environ 200 kilomètres et se maintient presque partout à une hauteur dépassant 3800 mètres. Le sommet le plus élevé, qui a gardé son appellation sanscrite de Sikaram, atteint 4761 mètres, et plus à l'est une autre cime, le Keraïra, est son rival en hauteur et en majesté de formes. Malgré son nom, le Sefid koh n'est pas couvert de neige en toute saison : d'août en janvier, on n'y voit plus de stries blanches, si ce n'est en quelques ravins abrités du soleil et du vent. Mais, quoique inférieur en altitude à d'autres chaînes de l'Afghanistan, le Sefid koh oriental est probablement le plus imposant des remparts, celui qui présente les sites les plus grandioses, grâce aux ravinements du sol qui ont dégagé la base des monts du côté de l'est et permettent de contempler de terrasse en terrasse l'admirable étagement des cimes. Cette région de l'Afghanistan a été parcourue dans tous les sens par les voyageurs et les officiers anglais; déjà en 1879 six pics de la chaîne maîtresse, y compris le principal sommet, avaient été gravis par eux[1]. Le Sefid koh est en deçà de la « frontière scientifique » tracée naguère par les Anglais, puis abandonnée aux tribus afghanes : les emplacements futurs des camps et des sanatoires sont marqués sur les cartes dans le voisinage des cols, près des eaux courantes et des pentes ombreuses.

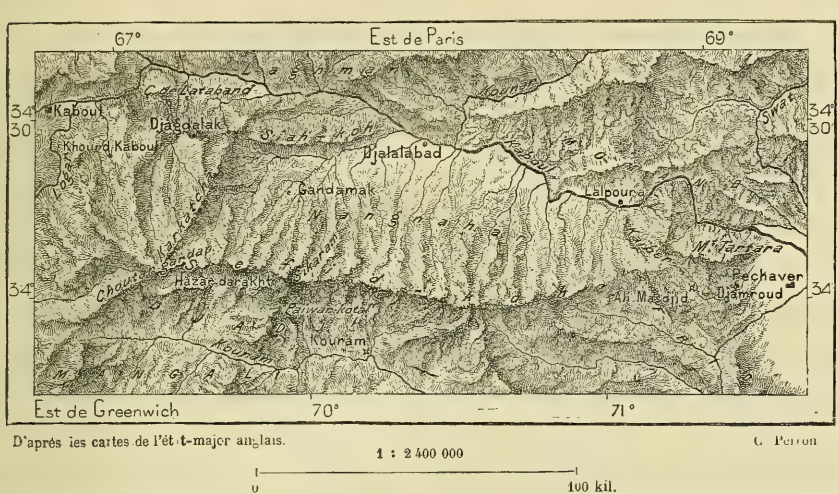
A son extrémité occidentale, le Sefid koh projette vers le nord tout un éventail de chaînons qui vont à l'encontre d'arêtes appartenant au système de l'Hindou-kouch : les cluses de la rivière de Kaboul sont la seule interruption entre les roches opposées. La plus élevée de ces crêtes détachées du Sefid koh est la chaîne de Karkatcha, dont le massif terminal, près de la rivière de Kaboul, prend le nom de Siah koh ou « montagne Noire », par contraste avec les hauts sommets neigeux de la grande chaîne. Le Karkatcha est traversé par le col de même nom (2400 mètres) et plus au nord par une brèche ou *kotal* moins élevée, le pas de Djagdalak, mot qui résonne encore lugubrement aux oreilles des Anglais, car c'est là et à quelque distance à l'est, près de Gandamak, que furent massacrés par les Afghans, en 1842, les derniers survivants de la garnison échappée de Kaboul[2]. Tous les cols des autres chaînons situés plus à l'ouest, le Lataband, le Haft kotal, le col du Petit Kaboul, ou Khourd-Kaboul, rappellent également des faits de guerre, victoires ou défaites des Anglais dans leurs trois invasions de l'Afghanistan. La route qui longe au midi le rempart du Sefid koh a pris

[1] Gerald Martin, *Proceedings of the Geographical Society*, oct. 1879.
[2] Lady Sale, *A Journal of the Disasters in Afghanistan*, 1841-1842.

aussi une grande importance au point de vue stratégique, et pendant la dernière guerre les noms de Païwar kotal, col ouvert au sud du Sikaram, et de Choutar-gardan, « Cou de Chameau », à l'angle sud-occidental de la « montagne Blanche », étaient parmi les plus fréquemment cités. Enfin, à l'est de la chaîne, les derniers promontoires dont les rocs abrupts viennent s'enraciner dans la plaine de Pechaver sont contournés par d'autres défilés où le sang humain a souvent rougi les eaux des cascatelles.

Le plus fameux de ces passages, le Khaïber, évitant les gorges de la rivière de Kaboul, serpente au sud, puis à l'ouest du mont Tartara (2072 mètres) et rejoint le fleuve, vis à vis de Lalpoura, à 65 kilomètres en amont

N° 10. — SEFID KOH DE L'AFGHANISTAN ORIENTAL.



D'après les cartes de l'état-major anglais. C. Perron

1 : 2 400 000

0 — 100 kil.

de la plaine. Des forteresses, les unes encore debout, les autres en ruines, s'élèvent sur les rocs qui bordent le chemin ; d'autres monuments, des stoupas, des tombeaux et des restes d'édifices, témoignent que des conquérants ne furent pas les seuls à utiliser ce passage : les missionnaires bouddhistes suivirent ce chemin, que prirent ensuite Mahmoud le Ghaznévide, Baber, Akbar, Nadir, Ahmed-chah et les généraux anglais. Akbar y construisit une route facile pour les chars. Le col que prit Alexandre et que paraissent avoir suivi les premiers conquérants de l'Inde est un de ceux qui passent au nord de la rivière de Kaboul, dans le pays des Yousouf-zaï[1]. Entre les deux séries d'obstacles formés par les contreforts du Sefid koh, à l'est et à l'ouest de la chaîne, les pentes qui s'inclinent de la crête vers la rivière de Kaboul sont beaucoup plus régulières et finissent par se perdre dans

[1] Raverty, *Notes of Afghanistan and some parts of Baluchistan.*

les campagnes du Nangnahar ou des « Neuf Rivières[1] », — des « Neuf Monastères », d'après d'autres étymologistes[2]. — Peu de régions sont plus riches et plus belles que ce bassin avec ses cent villages entourés de jardins, de vergers et du rideau sombre des cyprès, laissant voir çà et là les cimes de l'amphithéâtre neigeux. De même que dans l'Amérique espagnole les pentes des plateaux sont divisées par les indigènes en *tierra caliente* et en *tierra fria*, suivant leur climat et leurs produits, de même le bassin du Nangnahar est le Germsil ou « pays Chaud », tandis que les terrasses élevées appartiennent au Serdsil ou « pays Froid[3] ».

Les ramifications méridionales du Sefid koh peuvent être considérées dans leur ensemble comme formant les degrés extérieurs du plateau de l'Afghanistan. Chacune des terrasses successives est séparée de la précédente par une chaîne bordière, moins élevée au-dessus de sa base occidentale qu'au-dessus de la base opposée : pour monter des bords de l'Indus aux plaines herbeuses de l'intérieur, il faut gravir une succession d'échelons séparés les uns des autres par des terrasses de largeur inégale. La chaîne que l'on désigne ordinairement par l'appellation de Soulaïman-dagh occidental est la plus élevée, sinon par les pics isolés, que nul voyageur n'a encore mesurés, du moins par la hauteur moyenne de sa crête. Au sud de la brèche du Choutar-gardan, qui la sépare du Sefid koh, elle se dirige sans grandes inflexions vers le Baloutchistan et va former le mur extérieur du plateau, à l'ouest des déserts de Katchi Gandava, ancien golfe creusé dans l'épaisseur des monts. Le Soulaïman-dagh occidental est le faîte de partage entre les eaux qui descendent à l'Indus et celles qui s'écoulent vers les bassins intérieurs du plateau; il constitue aussi une limite politique, les tribus qui vivent à l'est de sa crête ne reconnaissant point d'ordinaire la suzeraineté de l'émir de Kaboul; elles parcourent la contrée en toute indépendance, ou bien n'acquittent que des impôts temporaires, lorsqu'elles franchissent la limite avec leurs troupeaux. Une autre chaîne, le Soulaïman central ou « Montagne des Pouchtou », est tracée sur la plupart des cartes comme la continuation de l'arête qui se détache du Sefid koh près de sa grande cime, le Sikaram, et que traverse le chemin du Païwar kotal; mais il n'est pas certain qu'elle se continue régulièrement : des indigènes qui ont parcouru la contrée n'ont vu qu'un plateau montueux, sans chaîne caractérisée[4]. Enfin, à l'est, les diverses rangées de montagnes, sans compter les

[1] Wood, *Journey to the river Oxus*, commenté par Yule.
[2] Bellew, *Races of Afghanistan.*
[3] Clements Markham, *Proceedings of the Geographical Society*, I, 1879.
[4] Raverty, *Notes of Afghanistan and some parts of Baluchistan.*

massifs détachés qui s'avancent vers l'Indus, sont comprises sous le nom de Soulaïman-dagh oriental ou Mihtar Soulaïman; quoique coupées en de nombreux tronçons par le Kouram, le Totchi, le Gomoul, le Zhob et les autres rivières nées sur les monts occidentaux, elles n'en constituent pas moins un système orographique d'une remarquable unité. Les pentes boisées sont rares sur les escarpements de rochers tournés vers l'Hindoustan; quand le soleil les éclaire, ils resplendissent comme la braise; dans leurs âpres gorges, la chaleur réverbérée par les parois blanches, rouges ou jaunâtres, devient intolérable. Dans mainte vallée, les villages semblent se confondre avec les pierres environnantes : on ne voit que débris, au milieu desquels poussent çà et là quelques maigres broussailles.

Les diverses chaînes latérales du système, grès ou calcaires, sont presque uniformément parallèles : alignées du nord au sud ou du nord-est au sud-ouest, elles ont toutes leur longue pente regardant vers le plateau, tandis que du côté de l'Inde les escarpements sont abrupts. En maints endroits, il est impossible d'en tenter l'escalade : au sud du col de Gomoul on compte sept de ces rangées parallèles; plus au sud, là où passe la rivière Souri, les crêtes successives sont au nombre de douze, disposées « en ordre militaire »[1]. Les rangées occidentales, les plus élevées et visibles des plaines de l'Indus par-dessus les autres arêtes, sont parfois désignées par les Afghans sous le nom de Koh-i-Siah (Siah koh) ou « montagne Noire », tandis que la partie basse du système est le Koh-i-Sourkh (Sourkh koh) ou « montagne Rouge ». De distance en distance, les chaînes sont coupées de cluses ou *darah* à parois verticales, au fond desquelles coulent pendant la saison pluvieuse des torrents éphémères : la disposition des montagnes donne à leur cours la forme d'une ligne brisée dont toutes les parties se succèdent à angle droit[2]. La montagne la plus élevée du Soulaïman-dagh oriental (3560 mètres), le Pirgoul ou le « Saint Bleu », domine les massifs situés au nord du passage de Gomoul. Le groupe le plus fameux est celui auquel on donne spécialement le nom de « Trône de Salomon », Takht-i-Soulaïman, et dont on voit de la plaine la double cime se dressant aux deux extrémités d'une crête de 8 kilomètres de longueur. Le sommet du nord, qui est aussi le plus haut[3], est une de ces nombreuses cimes sur lesquelles se serait arrêtée l'arche de Noé; une niche pratiquée dans le rocher, près d'un groupe de pierres considéré comme un temple, est le

[1] Raverty, ouvrage cité.
[2] Walker, *Journal of the Geographical Society*, 1862.
[3] 3444 mètres, d'après Walker, 3343 mètres d'après d'autres.

« trône » où s'asseyait Salomon pour contempler l'immense abîme du monde. Dans la partie méridionale de la chaîne, le Soulaïman-dagh perd son étonnante régularité et ne se présente, au sud-ouest de Sakki Sarwar, que sous la forme de plateaux de gravier ou d'argile rouge. Puis les monts de Soulaïman sont brusquement coupés au sud et l'ensemble du système se reploie à l'ouest pour former le massif du Ghandari, comparable, avec ses contreforts divergents, à un énorme centipède pétrifié[1]. Cette région méridionale du Soulaïman-dagh a été récemment explorée par les officiers anglais et l'on y a trouvé de nombreuses vallées qui s'inclinent graduellement des plateaux vers la plaine et qui à mi-hauteur ont des forêts, des champs bien arrosés, des villages populeux. L'une de ces vallées, le Boraï, qui descend à l'est vers le confluent de l'Indus et du Satledj, semble être destinée à devenir un jour, grâce à la facilité de ses pentes, le chemin principal de Moultan au plateau de l'Afghanistan.

A l'ouest des chaînes bordières de Salomon, tout l'angle du plateau compris entre les grandes montagnes du nord et de l'orient est occupé par des rangées de hauteurs faciles à traverser, ne surmontant leur socle que de six à huit cents mètres. Sauf les arêtes de jonction, ces montagnes sont uniformément alignées du nord-est au sud-ouest et s'abaissent graduellement à mesure qu'elles s'éloignent de leur point d'origine; la principale des chaînes, entre le Hilmend et le Tarnak, est le Goul koh ou la « montagne Bleue », ainsi nommée des fleurs qui en émaillent les pentes. Au nord de Ghazni, un col, le Cher dahan ou « Mâchoire de Lion », par lequel on se rend dans la vallée du Logar et à Kaboul, s'élève encore à 2750 mètres, tandis qu'au-dessus de la plaine de Kandahar les sommets n'atteignent même pas 2000 mètres : la plupart ne dominent les campagnes que de trois ou quatre cents mètres, mais ils n'en paraissent pas moins superbes, grâce à la netteté de leur profil, à la forme hardie de leurs contours, au contraste que présente la campagne verte avec leurs rocs resplendissants. Quelques massifs terminent brusquement les promontoires en se dressant bien au-dessus des hauteurs environnantes : tel est, au nord-est de Kandahar, le pic de Khand, presque toujours revêtu de neige; tel est aussi, près de Ghirisk, le Chah Maksour, dont les créneaux calcaires atteignent plus de 3000 mètres. A l'est de Farah, l'angle sud-occidental de tout le système orographique de l'Afghanistan est formé par le Koh Pandj Angoucht ou le « mont des Cinq Doigts », un « Pentodactyle » comme le Taygète du Péloponèse.

[1] Raverty, ouvrage cité.

Au sud de la plaine de Kandahar, d'autres chaînes, se rattachant à l'arête maîtresse de Soulaïman-dagh occidental, reprennent une hauteur considérable et forment du côté du Baloutchistan un double rempart de frontière que les Anglais ont eu soin de ne pas abandonner : tout en évacuant la cité de Kandahar, ils ont maintenu leur avant-garde dans les positions dominantes. La crête de Khwadja Amran, mur septentrional, dont les parois d'ardoise noire contrastent plus de la moitié de l'année avec les neiges blanches, est traversée par le col fameux de Khodjak, haut de 2286 mètres : c'est le passage qu'ont suivi d'ordinaire les armées anglaises, mais le tracé du futur chemin de fer, franchissant la chaîne du côté de l'ouest, emprunte le col de Gwadja, beaucoup moins élevé; au delà, les monts vont se perdre dans le pays de Chorawak, à l'ouest des dernières terres explorées par les officiers anglais[1]. Le mur du midi, quoique plus haut, a des brèches plus faciles; le pic à double cime de Takatou, dominant la route du côté de l'orient, dépasse 3650 mètres en altitude. Entre les deux murailles s'étend le fertile bassin de Pachang, improprement désigné sous le nom de Pichin, territoire d'une extrême importance militaire par les approvisionnements qu'il fournit en abondance aux garnisons et aux armées en marche : c'est là, au bord de l'eau saumâtre de la Kakar Lora, qu'est tracée officiellement la limite du Baloutchistan.

A l'exception des rivières qui naissent sur les pentes de l'Hindou-kouch et du Sefid koh oriental, toutes celles qui parcourent le sol de l'Afghanistan vont se perdre en des bassins fermés ou s'évaporent dans les sables avant d'atteindre le fleuve qui pourrait les conduire à la mer. La rivière de Kaboul, on le sait, est celle qui recueille presque toutes les eaux de la région montagneuse du nord-est; probablement elle roule à elle seule une masse liquide aussi considérable que celle de tous les autres courants réunis du territoire afghan. Le Kophès, Kophen ou Kaboul, dont la vallée a servi de chemin à tous les conquérants de l'Inde, naît à la base des monts Paghman, puis en aval de la cité qui lui a donné son nom moderne, il s'unit à la rivière plus abondante de Logar, alimentée en partie par les torrents que versent les montagnes de Ghazni. Plus bas vient le Pandjhir, formé de tous les cours d'eau que les neiges de l'Hindou-kouch envoient dans la plaine du Daman-i-koh. En aval de la jonction, de moindres torrents

[1] Biddulph, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1880.

accourent de part et d'autre, du Nangnahar au sud, du Lakhman ou Lamghan au nord, pour rejoindre le fleuve principal, puis, à quelques kilomètres en aval de Djalalabad, le puissant Kounar s'élance d'un étroit défilé à la rencontre de la rivière de Kaboul, dont il double peut-être le volume; ses riverains le considèrent comme la rivière principale : c'est le même cours d'eau qui naît au Baroghil sous le nom de Mastoudj et qui prend ensuite l'appellation de Tchitral et de Kamah. On comprend que cet impétueux torrent change de nom, puisque en divers endroits de son cours les voyageurs sont obligés, pour se rendre d'un point à l'autre de la vallée, de faire un long détour par les montagnes; ainsi de Tchitral au village d'Asmar, au nord duquel gronde une puissante cataracte, il faut gravir les pentes du Lahori, franchir un col de 4260 mètres, redescendre dans la vallée de la Pandjkora, puis gagner un autre passage de plus de 3000 mètres de hauteur. Dans cette région de montagnes, de même que dans le Kachmir et les Himalaya, on traverse les torrents sur des ponts élastiques, tressés de lianes et d'osier; mais pour franchir les grosses rivières telles que le Kounar et le Swat il faut se servir d'outres gonflées, comme au passage des courants du Pandjab[1]. Le dernier torrent de quelque importance qui se jette dans la rivière de Kaboul est le Swat, formé par la rivière de même nom et la Pandjkora; on lui donne souvent le nom de Landi Sind ou « Petit Indus », pour le distinguer de l'Abou Sind ou « Grand Indus ». C'est dans la province britannique de Pandjab que s'unissent les eaux du Swat et de l'Indus, dérivées en mille canaux d'irrigation. Quoiqu'il arrose toute la plaine de Pechaver, le Kaboul ne paraît point inférieur au Sind quand il rejoint ce fleuve en amont d'Attok.

Au sud du Sefid koh, le Kouram, alimenté par les neiges fondantes pendant plus d'une moitié de l'année, est la seule rivière dont les filets d'eau, non encore bus par le sable du lit, finissent par atteindre l'Indus; tous les autres torrents, nés sur les pentes des montagnes de Soulaïman, sont complètement taris ou épuisés par les agriculteurs avant d'arriver jusqu'au fleuve. Ainsi le Gomoul, dont le bassin, d'après Walker, n'a pas moins de 35 000 kilomètres carrés, et qui, lors des inondations, étale quelquefois dans la plaine une nappe de 16 kilomètres en largeur, n'a plus une goutte d'eau durant les sécheresses. De l'autre côté du pays afghan, dans le pays des Turkmènes, les rivières de Khoulm, de Balkh, de Siripoul, de Maïmeneh se perdent aussi sur la route de l'Oxus; de même le Mourgh-ab, né sur les pentes septentrionales des Paropamisades, se ramifie, puis s'éteint dans

[1] Masson, *Various Journeys in Balochistan, Afghanistan*, etc.



RIVIÈRE DE KABOUL. — VUE PRISE PRÈS DE CUZERGAO, VALLÉE DE CHARDEH

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

l'oasis de Merv, qu'entourent de trois côtés les solitudes immenses. Le Heri-roud ou « rivière de Herat » fournit une plus longue carrière; prenant sa source entre la montagne Blanche et la montagne Noire, il coule d'abord au sud-ouest et à l'ouest, puis, se heurtant contre les montagnes de la Perse, il se rejette vers le nord pour entrer aussi dans les plaines du Turkestan et disparaître dans les sables sous le nom de Tedjen : il n'atteint plus ces plaines où s'étendait un vaste lac, maintenant desséché[1], dont le sol est au-dessous du niveau de la Caspienne. Les indigènes racontèrent à Ferrier qu'avant la fin du dix-huitième siècle le cours du bas Heri-roud se portait beaucoup plus à droite dans la direction du Mourgh-ab.

Le seul bassin fermé compris en entier dans le territoire de l'Afghanistan est celui de Ghazni : il s'étend sur un espace d'environ 17 000 kilomètres carrés, d'après les cartes tracées sommairement suivant les données des voyageurs anglais. La rivière principale de ce bassin, le Ghazni, naît sur le revers méridional des monts qui versent leurs eaux à l'Indus, par le Chintz, le Logar et le Kaboul; grossie de nombreux affluents et réglée par un barrage, — Band-i-Soultan ou « Digue du Sultan », que fit élever Mahmoud le Ghaznévide, — elle se dirige au sud et au sud-ouest, comme pour aller rejoindre les tributaires du Hilmend; mais, traversant des plaines où ne tombent que rarement les pluies, elle s'affaiblit peu à peu et se perd, à 2150 mètres d'altitude, dans un lac au niveau changeant qui, suivant les saisons, gagne sur les marais environnants ou se retire en entier dans la cavité centrale de la dépression. Ce lac est l'Ab Istada ou « Eau Dormante » des Ghilzaï nomades : sa profondeur au centre est de 4 mètres à peine. La concentration des particules salines dans le bassin a donné à la masse liquide une extrême amertume, telle que les poissons apportés par les eaux douces du Ghazni meurent à l'embouchure; les plages sont couvertes de leurs débris. D'après des récits faits par les indigènes aux explorateurs anglais du Soulaïman, le lac se serait épanché en 1878 par-dessus le barrage des collines sur le versant du Hilmend. Comme dans tous les autres bassins, c'est au manque de courant vif que doit être attribuée la salinité du lac.

Le bassin du Hamoun, qui comprend avec une moitié de l'Afghanistan une étendue considérable de la Perse et du Baloutchistan, reproduit en grand les phénomènes de l'Ab Istada. Il occupe une superficie d'environ 500 000 kilomètres carrés, soit approximativement la surface de la France, et le fleuve principal du système hydrographique, le Hilmend, a plus de

[1] Lessar; — H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, jan. 1883.

1100 kilomètres : c'est le cours d'eau le plus abondant de l'Asie entre l'Indus et le Tigre; les Grands-Mogols disaient de lui qu'il « était le fossé et que Kandahar était le fort défendant leur empire du côté de l'ouest[1] ». D'autres rivières de plusieurs centaines de kilomètres de long se déversent également dans le bassin du Hamoun; telles le Roud-i-Sabzawar ou Harout-roud, le Farah-roud, le Kach-roud : il est vrai que, pendant la saison des sécheresses, ces courants, presque taris dans la région des plaines, ne sont reconnaissables qu'à leurs berges bordées de tamaris, de mimosas, de palmiers nains. Durant les pluies, ce sont des fleuves larges et impétueux : parfois des caravanes, campées sur les rives du Farah-roud ou du Harout-roud, ont dû attendre des semaines entières avant de pouvoir tenter le passage. Des voyageurs, arrivés le soir dans un village qu'ils croyaient être toujours entouré d'étendues argileuses, se sont réveillés dans une île; les pluies de la nuit, séjournant sur ce sol sans pente, avaient changé la plaine en un lac sans bornes visibles, et pour quitter le campement il fallait attendre que l'évaporation eût fait disparaître la nappe d'eau, le sol étanche du désert n'absorbant qu'une faible part d'humidité[2].

Le Hilmend (Helmand), qui naît à moins de 60 kilomètres à l'ouest de Kaboul, entre le Paghman et le Koh-i-Baba, coule d'abord à l'altitude de 3500 mètres; la voie historique de Bamian à Pechaver le traverse à une vingtaine de kilomètres de ses sources. Peu connu dans la plus grande partie de son cours supérieur, le Hilmend est déjà un fleuve puissant là où, près d'entrer dans la plaine, il contourne les collines herbeuses du Zamindawar : ses rives sont à 900 mètres l'une de l'autre. Même à l'époque des eaux moyennes, la largeur du courant dépasse 300 mètres; les cavaliers qui le traversent ont de l'eau jusqu'à l'étrier; des bateaux à vapeur pourraient naviguer sur le Hilmend pendant plusieurs mois[3]. A peine entré dans la plaine, il reçoit de l'ouest, en temps de crue, son principal affluent, l'Argand-ab, formé lui-même des quatre rivières, l'Argand-ab supérieur, le Tarnak, l'Arghesan et le Dori, qui se réunissent près de Kandahar et, par la convergence de leurs vallées, donnent à cette ville une si grande importance comme entrepôt de commerce. Mais, saignées sur tout leur parcours par des canaux d'irrigation, ces rivières n'apportent d'ordinaire qu'un faible tribut à l'Argand-ab, et celui-ci est arrêté à 25 kilomètres de son confluent par la « digue de Timour », qui en distribue toute l'eau

[1] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1879.
[2] Nicolas de Khanikov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale*.
[3] Ferrier, *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan, le Béloutchistan et le Turkestan*.

dans la plaine[1]; le Hilmend lui-même déverse toutes ses eaux surabondantes dans les rigoles riveraines. Des deux côtés, il est bordé, à 1 ou 2 kilomètres de distance, par une zone de campagnes, le Germsil ou « pays Chaud », traversé dans tous les sens par des fossés qui portent l'eau fertilisante : des restes de levées témoignent du soin avec lequel les habitants du pays, jadis beaucoup plus nombreux, réglaient le cours du fleuve; son nom même, reproduit en grec sous la forme d'Arymanthos, aurait le sens de « rivière Endiguée[2] ». Autrefois des ponts de bateaux unissaient les deux bords : la citadelle de Bost, détruite par Nadir chah, commandait un de ces passages[3]. Maintenant le Hilmend développe au sud, puis à l'ouest et au nord, sa grande courbe finale de 450 kilomètres, en déplaçant ses méandres et en rongeant ses rives. Il paraît que les érosions se font principalement sur la berge droite, sous l'impulsion des sables qu'apportent les vents du sud et qui se déposent sur la rive gauche, en agrandissant le désert[4]. D'après la tradition, le Hilmend se serait autrefois dirigé au sud-ouest vers la dépression du Zirreh[5].

La partie basse du Seïstan ou Sistan, figurée sur la plupart des cartes comme un lac ou du moins comme un marécage, est dans presque toute son étendue une plaine sans eau. Loin de présenter un obstacle aux communications, elle est au contraire plus facile à traverser que les terres environnantes, coupées de canaux d'irrigation, semées de rochers ou couvertes de dunes; en outre, elle offre aux montures un excellent fourrage. Un pays aussi facile d'accès ne saurait constituer qu'une frontière purement conventionnelle. La Perse s'est emparée de la région la plus fertile du Seïstan, à l'est du prétendu lac; les routes les plus fréquentées passent à travers la dépression et les voyageurs ne la reconnaissent qu'à la verdure du sol, interrompue pourtant en maints endroits par les plaques blanches des efflorescences salines et par des sables mouvants. Seulement au nord s'étend le Naïzar, mer de roseaux rabougris, tout jaunes pendant la saison des sécheresses; quand les pâtres y mettent le feu, les nuages grisâtres de la fumée contrastent à peine avec la couleur terne de la végétation. Ces joncs servent de pâture aux bestiaux tant qu'ils sont encore tendres; plus tard, ils sont employés à faire des nattes, des parois de cabanes, des instruments de diverses espèces et des radeaux, qui suffisent au passage

[1] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1879.
[2] Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna;* — H. Rawlinson, *Journal of the Geogr. Society* 1873.
[3] Yacout; Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse.*
[4] Griesbach, *Memoirs of the Geological Survey of India.*
[5] Goldsmid, *Eastern Persia.*

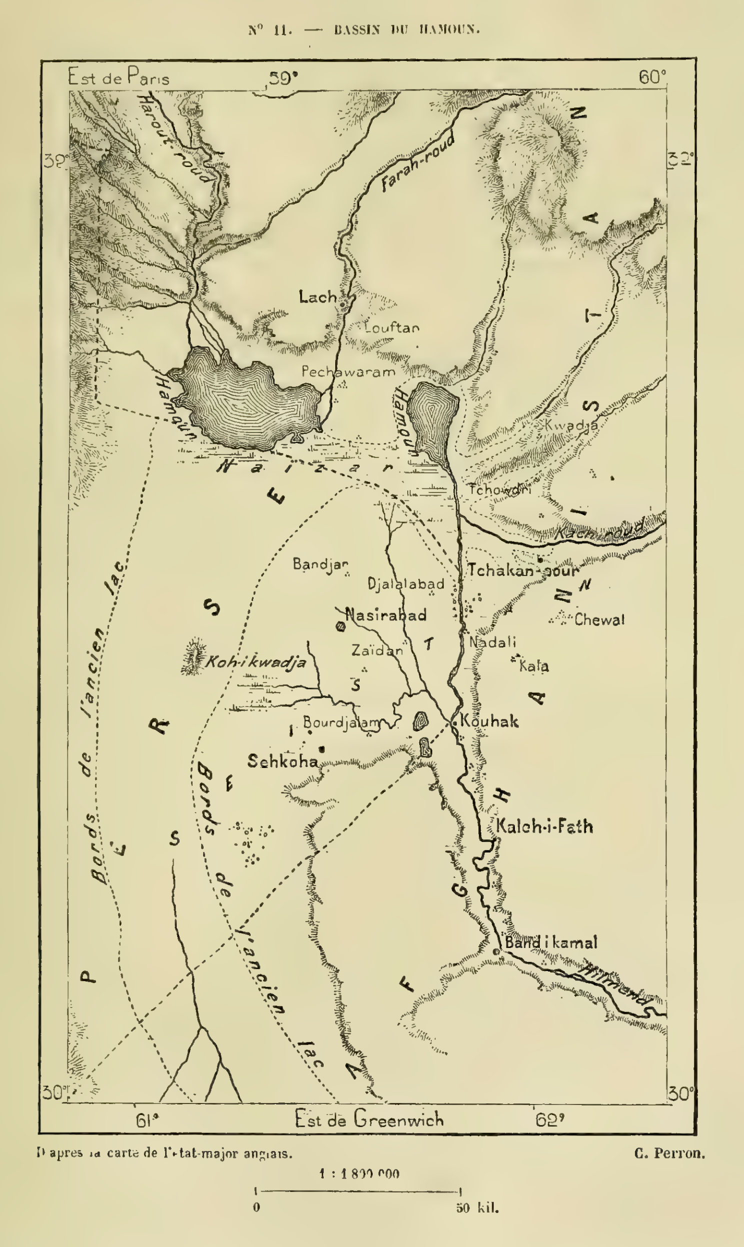
des marais. Au sud du Naïzar les limites d'un ancien bassin lacustre sont indiquées çà et là par des berges argileuses à la base desquelles venaient frapper les eaux; quelques terrasses coupées brusquement sur tout leur pourtour, comme des fonds de terre alluviale érodés soudain par l'abaissement des eaux, sont couvertes de plantes salines, excellent pâturage pour les chameaux et les moutons[1]. Une butte, le Koh-i-Kwadja, ou château de Roustem, qu'assiégea vainement l'armée de Nadir chah[2], s'élève isolément au milieu de la plaine; mais au nord de la région des marais, près des coteaux, se dressent plusieurs autres cônes rocheux, de formation basaltique, comme le « château » de Roustem[3]. Au sud-est de la grande dépression du Seïstan, maintenant à sec, s'étend un autre bassin desséché, le Zirreh (God-i-Zirreh), couvert de poussière saline; tous les ruisseaux du Baloutchistan qui se dirigent vers cette dépression s'évaporent complètement à la sortie des montagnes : on peut juger de ce qu'est devenu l'ancien lac par l'aventure de Mac Gregor marchant pendant deux jours et demi sur ses bords avant de trouver un trou d'où suintât un peu d'eau saumâtre[4]. Dans l'ensemble, la plaine du lac desséché de Seïstan ou de Roustem se développe en un croissant de 400 kilomètres de longueur, parallèle au cours inférieur du Hilmend. Son altitude, évaluée diversement de 370 à 470 mètres, est la cote la moins élevée de tout l'Afghanistan.

Les lacs actuels, connus par les Persans sous le nom de Hamoun, — c'est-à-dire « Étendues », — ne sont que les expansions latérales des fleuves arrivés dans la région sans déclivité du Seïstan. Les derniers voyageurs nous montrent sur leurs cartes deux de ces lacs, celui de l'ouest, que forment le Harout-roud et le Farah-roud, et le Hamoun de l'est, dans lequel s'épanchent le Kach-roud et le Hilmend. Du reste, ces nappes d'eau ne cessent de changer de place, comme les cours inférieurs des rivières qui s'y déversent. Pendant la saison des crues, le Hilmend et les autres cours d'eau apportent des boues en abondance, et les déposant dans les parties les plus basses de la cavité qui les reçoit, vont étaler plus avant leurs nappes d'inondation; pendant la période des sécheresses, au contraire, le fleuve, devenu trop faible pour atteindre le lac de crue, ne peut plus recreuser en arrière le bassin déjà comblé, et son courant profite de la moindre brèche des rives pour se rejeter latéralement dans la plaine. Les canaux d'irrigation creusés à droite et à gauche du lit majeur facilitent les chan-

[1] Nicolas de Khanîkov, mémoire cite
[2] Beresford Lovett, *Eastern Persia; — Journal of the Geographical Society*, 1874.
[3] Leech, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, february 1844.
[4] *Wanderings in Balochistan.*

gements de cours : telle fosse d'arrosement, devenue le bras principal du Hilmend, est abandonnée à son tour par les eaux et disparaît sous des rangées de dunes, tandis qu'une autre rigole reçoit toute la masse du

N° 11. — BASSIN DU HAMOUN.



D'après la carte de l'État-major anglais. C. Perron.

1 : 1 800 000

0 50 kil.

courant. Ainsi qu'en témoignent les récits des historiens et les descriptions des voyageurs, l'hydrographie locale n'a cessé de changer depuis les temps de l'antiquité classique. Les errements du Hilmend et les déplacements du Hamoun, qui en sont la conséquence nécessaire, se font sur un

espace de plus de 150 kilomètres en longitude, sur une latitude de 80 kilomètres au moins[1]. C'est principalement en aval de Band-i-Kohek, village situé exactement à l'est de Sekoha, capitale du Seïstan de Perse, que le Hilmend a fréquemment changé de cours : partout dans la plaine on retrouve des traces de ses anciens lits. Avant 1830, il se jetait à l'ouest et formait alors un « hamoun » près de la colline de Koh-i-Kwadja; à la suite d'une grande inondation, il abandonna ce lit pour se porter au nord et s'étaler en lac terminal à 100 kilomètres au nord-ouest du bassin précédent[2]. Les crues et les apports d'alluvions forcent ainsi constamment les cultivateurs à manier leur réseau de canalisation. Autrefois le principal barrage du Hilmend, situé près de Roudbar, à la convexité méridionale de la grande courbe du fleuve, rejetait les eaux dans un large canal qui se dirigeait vers l'occident pour arroser toute la partie de la plaine qui s'étend au midi. Ce canal n'existe plus et les puissantes assises de la digue, formées d'énormes briques de près d'un mètre carré[3], sont devenues inutiles. Cités et villages se sont déplacés en même temps que les canaux; il est peu de contrées où l'on rencontre autant de ruines, d'ailleurs simples amas de décombres parmi lesquels ne se trouve aucun débris de monuments remarquables. Le déplacement fréquent des rivières et des canaux d'arrosement explique les contradictions de voyageurs qui parlent du Hamoun tantôt comme d'un lac d'eau douce[4], tantôt comme d'une étendue d'eau saumâtre ou fortement salée. En effet, telle nappe d'inondation récente est encore l'eau pure du fleuve, tandis que telle autre région inondée de la plaine, depuis longtemps sans communication avec le courant vif, s'est graduellement saturée de sel. Une seule espèce de poisson, désignée par Goldsmid sous le nom de barbeau, vit dans les eaux du Seïstan[5]. Des oiseaux aquatiques, oies, cygnes et canards, recouvrent le lac en bancs tellement pressés, que l'eau disparaît sous leur foule, et quand ils s'envolent l'air en est obscurci; Khanîkov a vu l'une de ces bandes formant un carré compact de plus d'un kilomètre de côté. Les Seïstani prétendent connaître d'avance la hauteur future des crues par l'élévation à laquelle ces oiseaux font leurs nids au-dessus des eaux du lac. Souvent des nuées de moustiques emplissent l'air, et certaines espèces de taons, dont les piqûres sont très dangereuses, s'acharnent à poursuivre les chevaux, si bien qu'il faut, en

[1] H. Rawlinson, mémoire cité.
[2] Arthur Conolly, *Journal of the Asiatic Society*, n° 130.
[3] Ferrier, *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan*, etc.
[4] Nicolas de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale.*
[5] *Journal of the Geographical Society*, 1873.

descendant de sa monture, s'empresser de la cacher au fond d'une écurie sombre[1].

L'Afghanistan, pris dans son ensemble, est très faiblement arrosé, et ne peut se comparer pour l'abondance des pluies aux contrées de l'Europe occidentale. Les plateaux que limitent à l'est les arêtes du Soulaïman-dagh sont compris, comme l'Hindoustan, dans l'aire des vents alizés du sud-ouest; mais les courants aériens qui viennent heurter les montagnes du Konkan et du Malabar et qui versent dans leurs vallées de si prodigieuses quantités de pluie, se sont chargés de vapeurs en glissant dans tout leur parcours à la surface de la mer des Indes, tandis que les alizés du Baloutchistan et de l'Afghanistan sont plutôt des vents continentaux. C'est dans les régions équatoriales de l'Afrique, au sud de la côte des Somali, qu'ils se forment, pour longer ensuite le littoral, au nord-ouest de l'Océan; à peine ont-ils à traverser deux bras de mer, ceux du golfe d'Aden et du golfe d'Oman. Ils ne portent qu'une faible part d'humidité, si ce n'est lorsque des reflux leur ont fait traverser toute l'étendue de l'océan Indien, et c'est presque uniquement aux montagnes élevées du nord de l'Afghanistan, aux deux Sefid koh, au Koh-i-Baba et à l'Hindou-kouch, qu'ils réservent leurs neiges et leurs pluies.

Ainsi, quoique peu éloigné de la mer, le plateau des Afghans se trouve dans la zone des climats continentaux, sur le chemin des vents venus du Haut Nil et de l'Arabie : mainte solitude de son territoire a le même aspect que les déserts de l'Iran, situés également sur le parcours des vents secs. Comme dans tous les pays à climat continental, les extrêmes de température offrent dans l'Afghanistan un grand et rapide écart. Sur les roches nues et les terrains argileux des hauts plateaux, il fait alternativement très froid et très chaud, non seulement de l'hiver à l'été, mais aussi de la nuit au jour suivant. Ainsi la neige tombe parfois à Kandahar, la « Porte de l'Inde ». Dans le Khorassan de Herat, près de Kousan, l'armée d'Ahmed chah perdit, dit-on, 18 000 hommes par le froid dans une seule nuit. D'autre part, quoique Ghazni se trouve à 2556 mètres d'altitude, la température s'y est élevée, dit-on, à 55 degrés à l'ombre, chaleur d'autant plus difficile à supporter que la nuit avait été plus fraîche. Aussi la ville afghane est-elle, comme Mascate, Aden, Bouchir, Dadhar, Sibi, Chikarpour, du nombre des cités auxquelles s'applique le dicton connu : « Puis-

[1] Beresford Lovett, *Journal of the Geographical Society*, 1874.

que tu as créé cette fournaise, qu'avais-tu donc besoin, Allah, de créer l'enfer? » La chaleur est terrible, mortelle parfois lorsque le vent soulève la poussière et la promène en trombes à la surface des plateaux. L'Afghanistan est une des contrées où ces météores redoutables ont été le plus fréquemment observés; dans le Seïstan, les vents chauds du midi ressemblent parfois au simoun et l'on cite des exemples de gens qui ont été suffoqués par ce souffle brûlant.

Les violents écarts de température ont pour conséquence d'activer l'évaporation, tantôt par l'effet de la chaleur, tantôt par celle du rayonnement dans l'air pur. L'eau, déjà trop rare dans plus d'une moitié de l'Afghanistan, se trouve ainsi diminuée et c'est avec une grande économie qu'on l'utilise. Les agriculteurs afghans et perses sont des plus habiles à construire les *karez*, *khariz*, *kanat* ou aqueducs souterrains, ingénieuse imitation des rivières qui coulent dans les galeries des roches calcaires et que révèlent de distance en distance des puits d'effondrement : dans toutes les régions mal arrosées de l'Afghanistan se rencontrent des villages et des hameaux dont le nom rappelle l'existence de ces travaux indispensables. Ces cours d'eau cachés, ainsi protégés contre l'évaporation, sont entretenus pour la plupart avec un très grand soin, car ils portent avec eux la vie de populations entières. Il en est, — tel celui de Ghazni, — qui n'ont pas moins de 30 à 40 kilomètres de longueur et qui reçoivent sous terre de nombreux affluents ayant leurs sources ou bassins de captage à cinquante et même à plus de cent mètres de profondeur; des puits verticaux, creusés de distance en distance, permettent aux ouvriers de descendre dans le canal pour le nettoyer et en consolider les parois. Les terres de déblai, accumulées en buttes à côté des orifices, montrent de loin sur les pentes des collines le parcours des ruisseaux souterrains[1].

Le manque d'eau, les froids succédant à de fortes chaleurs, la hauteur moyenne considérable du sol ont pour conséquence d'appauvrir la flore de l'Afghanistan. Même en comparaison des âpres rochers du Pandjab, ceux de maintes régions du Soulaïman-dagh et des plateaux paraissent dépouillés de verdure; en certains districts on ne voit que la pierre nue; on ne rencontre un peu de verdure que dans les fonds, là où quelque humidité suinte entre les blocs de rochers. Des palmiers nains, des oliviers, des arbres à fruit entourent les cabanes, et des cyprès, des saules, des peupliers croissent au bord des ruisseaux. Sur un espace qui comprend plus d'une moitié

[1] Carl Ritter, *West-Asien*; — O'Donovan, *Merv Oasis;* — Jane Dieulafoy, *Tour du Monde,* 1883.

de la contrée, la végétation ne se présente que sous l'aspect d'une tache verte au milieu de l'étendue blanche, grise ou rougeâtre des argiles ou des roches. Le contraste est si grand entre les pentes nues des monts et les oasis de la base que les clans de pillards y voient une sorte de compensation « providentielle » : « Les autres ont la terre, nous avons la force, » disent-ils[1].

Mais si la nature a été peu généreuse envers l'Afghanistan pour la variété des plantes et l'opulence du feuillage, elle a donné à la plupart des fruits et des grains une saveur toute particulière : les sucs se distillent d'autant mieux que le végétal est soumis à de plus grands écarts de température; les céréales de toute espèce fournissent d'excellents produits, de même que les arbres à noyaux, abricotiers, pêchers, pruniers, amandiers. Les grenadiers ne croissent pas à Kaboul, mais ils prospèrent dans l'Afghanistan méridional. « Les meilleures grenades du monde sont celles de Kandahar[2]. » Les vignes sauvages donnent des grappes savoureuses, jusqu'à plus de 2000 mètres d'altitude, sur les pentes du Kohistan. Le noyer se rencontre également, comme arbre forestier, et ses fruits sont très appréciés : dans aucun pays peut-être cet arbre n'atteint les mêmes dimensions; il en est, dans la haute vallée du Kouram, dont le tronc a plus de 5 mètres en circonférence[3].

Les régions de l'Afghanistan où la végétation a le plus de force et d'éclat sont naturellement celles du nord-est, où les eaux coulent avec le plus d'abondance. Dans les vallées de l'Hindou-kouch et du Lahori, de même que sur les pentes du Sefid koh, mais seulement au-dessus de 2100 ou 2150 mètres, les chèvres viennent encore brouter les jeunes pousses, hauteur à laquelle on pourrait se croire en plein Himalaya, au milieu des forêts de Dalhousie ou de Simla : des platanes croissant sur les terrasses voisines du col de Païwar ont plus de 10 mètres de tour. En gravissant les montagnes on rencontre d'abord des chênes, puis le deodar, l'if, le genévrier, diverses espèces de pins et de sapins : un *abies* croît sur le Sefid koh jusqu'à l'altitude de 3350 mètres. Plus haut on ne voit plus que des genévriers en broussailles et de petits bouleaux, au delà desquels il n'y a que des herbes et des carex, jusqu'au-dessus de la limite inférieure des neiges persistantes, partout où le sol et l'air ont assez d'humidité pour entretenir la vie des plantes. On a remarqué que dans le Soulaïman-dagh les arbustes sont des espèces himalayennes, tandis que les plantes her-

[1] Walker, *Journal of the Geographical Society*, 1862.
[2] Ferrier, *Voyages dans la Perse, l'Afghanistan*, etc.
[3] Aitchison, *Proceedings of the Geographical Society*, oct. 1879.

bacées appartiennent à l'aire occidentale[1]. Dans leur ensemble, les flores de l'Afghanistan et de l'Himalaya occidental ressemblent beaucoup à celle de l'Europe : dans les forêts ce sont les mêmes plantes sauvages, dans les jardins les mêmes espèces cultivées. Le Seïstan est la seule région afghane où croisse le dattier. Le myrte se rencontre un peu plus au nord, dans les campagnes d'Anardereh[2].

La faune de l'Afghanistan ne se distingue pas non plus par des types qui lui appartiennent en propre : dans les vallées basses les plus rapprochées du Pandjab vivent les animaux des plaines, léopards, hyènes et chacals; les régions de l'Hindou-kouch, de même que celles du Karakoroum, de l'Himalaya et du Trans-Himalaya, sous les climats correspondants, ont en grande partie la faune tibétaine, chamois et chevreuils, chèvres d'espèces diverses, ours noirs et bruns, loups et renards; des sangliers gîtent dans les roselières du Hamoun; la gerboise ou rat-kangourou, qui dort dans son terrier de septembre en avril, se rencontre en multitudes sur toutes les étendues pierreuses; enfin, dans les plaines du midi, comme dans les solitudes voisines du Seïstan et du Khorassan, bondissent les gazelles, et des ânes sauvages parcourent la campagne en escadrons, soulevant autour d'eux des trombes de poussière. Encore au dix-septième siècle le rhinocéros gîtait dans les forêts du bas Afghanistan, en amont de Pechaver; Djehanghir l'y chassait avec son père Akbar[3]. Elphinstone, Raverty parlent de lions qui vivraient encore dans les vallées chaudes, mais aucun naturaliste ne les a vus; Blanford doute aussi de l'existence du tigre[4]. Les dromadaires et autres chameaux du Seïstan sont renommés pour leur endurance, leur force et la rapidité de leur course; dans quelques pays de montagnes, notamment chez les Tchar Aïmak, où ces animaux ne peuvent servir pour le transport des marchandises, on les garde uniquement pour leur laine, qui sert à fabriquer l'étoffe des tentes[5]. Les brebis du Zamindawar et du pays des Aïmak sont peut-être celles qui fournissent les plus belles laines de l'Asie. Les Afghans n'emploient guère qu'un cheval de somme, le yabou, animal à jambes courtes et à formes grossières, mais très résistant; quelques tribus, surtout dans le voisinage de Herat, ont de belles races de chevaux, inférieures toutefois aux admirables coursiers turkmènes, récemment introduits en Angleterre par la voie de Teheran[6]. Très habiles chas-

[1] Stewart, *Journal of the Geographical Society*, 1862.
[2] N. de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale.*
[3] Raverty, *Notes on Afghanistan and some parts of Balochistan.*
[4] *Eastern Persia*, vol. II, *Zoology and Geology.*
[5] Ferrier, ouvrage cité.
[6] Baker and Gill, *Clouds in the East.*



VUE PRISE AU COL DE PAÏWAR.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Burke.

seurs, les Afghans nomades ont aussi d'excellents chiens, lévriers, courants et chiens d'arrêt : comme les Turkmènes et les Radjpoutes, ils pratiquent encore l'art de la fauconnerie, presque oublié maintenant dans les pays d'Europe ; les Seïstani savent même dresser à la chasse des oies et des canards[1].

II

Afghanistan n'est pas le nom que les habitants de la contrée donnent eux-mêmes à la terre comprise entre l'Inde et la Perse : ils l'appellent Poukhtoun-khwa ou « Contrée des Pachtanah[2] » et leur idiome est le pouchto ou poukhtou. Dans l'Hindoustan, on connaît les Pachtanah sous la désignation générale de Rohilla ou « Montagnards », et plus communément sous celle de Pathans, qui, d'après Lassen et d'autres auteurs, serait dérivée de leur nom indigène ; l'appellation d'Afghans leur vient peut-être du mot sanscrit Açvaka (Assaka), c'est-à-dire « Cavaliers », bien méritée par les chevauchées de guerre qu'ils faisaient à travers les plaines[3]. On sait que d'après une tradition locale, à laquelle les premiers voyageurs anglais ont donné plus de corps qu'elle ne possédait sans doute et qu'ils ont peut-être même contribué à propager dans le pays, les Afghans se disent d'origine juive et prennent pour ancêtre le roi Saül, de la tribu de Benjamin; mais ces prétentions, encore admises par des auteurs britanniques, tels que Raverty, Bellew, Talboys Wheeler, ne sauraient avoir de valeur sérieuse dans un pays où maint petit prince fait remonter sa généalogie jusqu'à Skander à Deux Cornes, où des tribus entières se disent issues du fabuleux Roustem, de Djemchid, l'antique héros des épopées persanes, de Mahomet, le prophète d'Allah. Il est certain que parmi les Afghans, de même que parmi les Tadjik et les Iraniens, on rencontre fréquemment des hommes au front haut et bombé, à l'œil avide, au nez aquilin, aux lèvres épaisses, à la barbe abondante, qui ressemblent à des marchands sémites; mais est-il étonnant qu'il en soit ainsi dans un pays qui se trouve sur le grand chemin des guerres et des invasions entre l'Inde et l'Asie Antérieure? Les races se sont constamment mélangées en Afghanistan par les migrations, les conquêtes, les rapts de tribu à tribu. L'histoire nous montre d'abord les Afghans comme des clans de montagnards habitant

[1] Euan Smith, *Eastern Persia*.

[2] Poukhtoun ou Pouchtoun, — au pluriel Pakhtanah, Pachtanah, — suivant les dialectes.

[3] Vivien de Saint-Martin, *Année Géographique*, 1863.

les frontières occidentales de l'Hindoustan; mais en s'emparant de tous les pays qui s'étendent en dehors de leur première patrie, d'un côté jusque dans le bassin du Gange, de l'autre jusqu'au Seïstan, ces tribus se sont unies à des populations d'origines diverses, dont elles ont changé la langue et le nom[1]. Dorn et Lassen croient avoir retrouvé la nation poukhtou dans les Pactiyces que mentionne Hérodote, d'après Scylax, et qui habitaient précisément au sud-est des Perses, à l'ouest du bassin de l'Indus[2]; bien que le nom des Pactyices ne soit pas cité par les historiens d'Alexandre, les appellations de nombreuses peuplades dans lesquelles se divise la nation afghane ont été reconnues dans la nomenclature des poèmes sanscrits[3].

La langue poukhtou appartient à la famille aryenne, et les mots sémitiques mêlés à son vocabulaire lui sont venus non de l'hébreu, mais de l'arabe, depuis la conversion des habitants du Poukhtoun-khwa au mahométisme : l'alphabet dont se servent les Afghans est aussi l'alphabet arabe, d'ailleurs tout à fait impropre à la transcription des sons d'une langue indo-européenne. Les philologues n'ont pas encore fixé d'une manière précise la place qui appartient au poukhtou parmi les langues aryennes. Est-il issu du zend, ou bien faut-il y voir un idiome intermédiaire entre les dialectes persans et ceux de la famille indienne et plus rapproché de ces derniers[4]? La dernière opinion est la plus généralement admise : on considère le poukhtou comme une langue qui s'est détachée très anciennement de la souche commune; elle paraît être plus voisine du persan que du hindi. Rude et gutturale, « comme si le vent froid descendu de l'Hindou-kouch forçait ceux qui la parlent à tenir la bouche à demi fermée », cette langue passe pour une des moins agréables de l'Orient : c'est un « parler de l'enfer », d'après un dicton attribué sans raison à Mahomet[5]. La littérature nationale n'est pas aussi pauvre qu'on le croyait naguère : elle comprend des poèmes héroïques, des chants d'amour, dont quelques-uns ont été recueillis par Raverty, quelques ouvrages de théologie, de jurisprudence, même de grammaire[6]. Les sciences sont enseignées en persan et les auteurs les plus goûtés sont, malgré la différence des langues, les poètes de l'Iran. Les Pachtanah sont très amateurs de chant et de musique : les flûtes sont parmi les objets qu'ils achètent le plus dans l'Hindoustan[7].

[1] H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1873.
[2] Dorn, *History of the Afghans*; — Lassen, *Indische Alterthumskunde*; — Henry, *Études Afghanes.*
[3] Vivien de Saint-Martin, *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde.*
[4] Trumpp, *Grammar of the Pašto.*
[5] Lassen, ouvrage cité.
[6] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1854, n° VI.
[7] Yavorskiy, *Poutechestvie Rousskavo Posolstva po Avganistanou.*

Dans la plupart des tribus, le type afghan se distingue par la solidité de la charpente et la force de la musculature : les hommes sont vigoureux et bien découplés, marcheurs intrépides, travailleurs adroits. Ils ont la tête allongée[1], des pommettes saillantes, un nez de forte saillie, la lèvre inférieure en général très épaisse, d'épais sourcils, la barbe et la chevelure grossières, presque toujours noires : le type blond ou châtain ne se montre guère que chez les montagnards du Kafiristan, de race différente. Les Afghans occidentaux, les plus rapprochés de la Perse, ont une nuance de peau plus claire que ceux des régions orientales ; ils sont de couleur olivâtre, tandis que dans le voisinage de l'Hindoustan les Afghans, ressemblant à leurs frères les Radjpoutes, sont d'un brun tirant sur le noir. Tous ont le regard ferme et fier, indice de leur courage naturel. Comparés aux Persans, ils sont brusques, presque grossiers, négligés dans leur mise. En temps de paix, lorsque les hommes échappent aux passions mauvaises que développe la guerre, cruauté, vengeance, ruse, soif de pillage, l'Afghan est hospitalier, sincère, magnanime : « Celui qui n'ouvre pas sa porte à l'étranger n'est pas un Afghan, » dit le proverbe. Les femmes sont en général très respectées et dirigent le ménage avec intelligence et fermeté. « Va t'enrichir dans le Hind, va t'amuser dans le Kachmir, mais prends femme chez les Afghans, » dit un proverbe de l'Orient[2]. Sobre et discret, ardent à l'entreprise, le Poukhtoun sacrifie volontiers le plaisir au travail, mais il ne fait pas bon marché de son indépendance comme le Persan ou l'Hindou ; d'une absolue résignation dans les malheurs qu'il ne peut éviter, il résiste énergiquement à l'oppression, si ce n'est à la cour, là où prévalent les mœurs capricieuses et cruelles du pouvoir absolu[3]. La plupart des voyageurs anglais se plaignent de l'extrême mauvaise foi des Afghans ; mais les Européens qui ont parcouru le pays ne sont-ils pas venus en maîtres pour la plupart et leur présence même n'était-elle pas considérée comme une insulte ? Il n'est pas étonnant que les indigènes, plus faibles que les Anglais dans presque tous les conflits, aient eu recours à la mauvaise foi contre des ennemis détestés. Quand leur haine est soulevée, ils s'y livrent avec fureur et persévérance : « Dieu te garde de la vengeance d'un éléphant, d'un serpent cobra ou d'un Afghan ! » dit un proverbe des mahométans hindous.

Les diverses tribus afghanes, qui se donnent toutes un patriarche pour

[1] Indice céphalique : 0,77, d'après sept mensurations (Duhousset, *Études sur les populations de la Perse*).

[2] A. Conolly, *Journey to the North of India*.

[3] M. Elphinstone, *An account of the Kingdom of Caubul* ; — De Gobineau, *Trois ans en Asie*.

ancêtre, constituent autant de républiques distinctes. Chacun de ces petits États se divise lui-même en clans et en sous-clans, *zaï* ou kheil, dont les moindres se composent de quelques familles. Tous ces groupes ont une constitution analogue : le moindre clan, le kheil le plus infime, a son chef, généralement choisi en raison de sa naissance, et l'ensemble des clans est gouverné par un khan, désigné par l'émir de l'Afghanistan dans la plupart des cas, mais parfois aussi élu par les membres de la tribu. Son autorité n'est pas absolue; l'assemblée des chefs de clans, la *djirga*, présidée par le khan, décide dans toutes les circonstances graves; elle seule donne, par la connaissance des coutumes, la sanction dont le chef a besoin pour l'accomplissement de ses actes. Il est rare que la tribu ne reconnaisse pas la vraie souveraineté dans l'assemblée de ses anciens : le vieil esprit de communauté domine encore. Ahmed chah lui-même, le conquérant de l'Inde, maître absolu des millions d'hommes s'agitant dans la plaine, n'était dans son propre pays que le premier chef parmi d'autres chefs, ses égaux en droit. Toutefois la balance du pouvoir varie singulièrement dans les groupes de familles afghanes, suivant les mille alternatives de rivalités privées, de vengeances et de guerres dont le pays a presque constamment à souffrir : il arrive même que l'on choisit un dictateur, disposant de tous les pouvoirs pendant la période du danger; mais, après la fin des troubles, ce chef rentre dans la vie privée, sans droit supérieur à celui des autres membres de la tribu. Souvent aussi, des confédérations temporaires se font entre plusieurs kheil, et les djirga unies s'érigent en conventions pour la conduite de la guerre ou la conclusion de la paix. Même commandé par émir, khan ou djirga, l'Afghan aime à se croire libre. « Nous sommes tous égaux! » dit une parole que l'on répète souvent aux voyageurs anglais, et quand ceux-ci leur vantent la puissance monarchique : « Nous préférons nos discordes, disent-ils, nous préférons nos alarmes; que notre sang coule, s'il le faut, mais nous ne voulons pas de maître! » Si les désordres locaux sont fréquents dans le Poukhtoun-khwa, il est certain que les tribus éloignées des villes échappent non seulement au régime d'oppression sans mesure, mais aussi aux révolutions générales qui déciment les populations de l'Asie Antérieure soumises au pouvoir absolu[1]. La plupart des tribus n'ont jamais eu d'esclaves : c'est un crime pour l'Afghan que de « vendre des hommes »; il les tue, mais ne les avilit pas.

Les pratiques de la vengeance héréditaire n'ont point disparu de l'Afghanistan et certaines tribus se font toujours la guerre, non pour un intérêt

[1] Mountstuart Elphinstone, ouvrage cité.

déterminé, mais pour le « prix du sang ». Toutefois les médiations sont fréquentes. Les djirga interviennent entre les familles et quelquefois un kheil est choisi comme arbitre entre deux groupes ennemis; dans ce cas, les coupables sont généralement condamnés à livrer une ou plusieurs femmes en mariage aux hommes de la famille ou de la tribu offensée. Telle est l'une des causes principales du mélange de sang entre les diverses populations afghanes. Les pratiques de l'hospitalité aident aussi au croisement des tribus : les familles étrangères sont accueillies généreusement sur le territoire du clan, des terres leur sont distribuées et leur chef est admis parmi les membres de la djirga; toutefois ces hôtes peuvent continuer de se gouverner par leurs propres coutumes. Outre ces étrangers spécialement favorisés, il en est d'autres, les Hamsoyeh ou « Voisins », qui sont considérés comme les « clients » de la tribu et qui d'ordinaire ne sont pas mis en possession des terres qu'ils cultivent; cependant il est rare qu'après une ou deux générations ils ne finissent pas par se confondre avec la tribu hospitalière. Tandis que des éléments d'origine diverse se groupent ainsi en une seule famille, mainte tribu se divise en fractions hostiles à la suite de quelque violence privée ou de dissensions politiques. L'affixe de *zaï* ou « fils » qui s'ajoute à la plupart des noms de tribus et de clans n'indique pas avec rigueur la véritable descendance : il n'est souvent qu'un signe distinctif sans valeur précise. C'est ainsi que lors des évènements qui précédèrent la dernière invasion britannique, les Kabouliens s'étaient divisés en Cavagnari-zaï, favorables à l'alliance anglaise, que représentait le résident Cavagnari, et en Yakoub-zaï, ennemis de l'étranger que haïssait aussi l'émir Yakoub[1]. Souvent les intérêts communs groupent toutes les tribus d'un même territoire contre d'autres tribus, quelle que soit d'ailleurs la race originaire : c'est ainsi que des Ghilzaï et des Tadjik, mais tous Logari ou « gens de Logar », combattent d'autres Ghilzaï et d'autres Tadjik, habitant le Laghman[2].

Les rapports contradictoires des voyageurs, provenant de la variété et du changement des noms de tribus, ne permettent pas de classer rigoureusement les kheil suivant leur vraie parenté. Les tableaux officiels publiés par les envoyés anglais et ceux de l'état-major russe n'ont entre eux qu'une ressemblance lointaine. Néanmoins on peut tenter une classification générale. D'après tous les écrivains, la tribu dominante parmi les quatre cents kheil des Afghans est celle des Dourani, à laquelle appartient la famille

[1] Bellew, *The Races of Afghanistan.*
[2] Holdich, *Proceedings of the Geographical Society*, febr. 1881.

régnant actuellement dans le pays : elle comprend peut-être le cinquième de la population totale de l'Afghanistan, au sud de l'Hindou-kouch. Au commencement du siècle dernier, les gens de la tribu s'appelaient Avdali (Abdali) ; mais Ahmed chah, le conquérant de l'Inde, ayant pris le titre de Dour et Douran ou « Perle des Perles », la nation de laquelle il était issu changea son nom en celui de son chef. Le territoire des Dourani comprend la plus grande partie de l'Afghanistan méridional, toute la vallée moyenne du Hilmend, entre le pays des Ghilzaï et le Seïstan, la plaine de Kandahar, le Zamindawar et les massifs montagneux des environs de Farah. Dans cette tribu afghane, les pasteurs sont fort nombreux ; cependant ils ne constituent pas la majorité, même chez les Alizaï du Zamindawar. Tous ces bergers sont nomades et possèdent au moins deux campements, le kichlak ou station d'hiver, qui se trouve dans la plaine, et l'aïlak ou station estivale, établie dans la montagne : c'est avec ravissement que les pâtres parlent du jour où ils quittent la région basse, suivis des troupeaux joyeux, pour aller planter leurs tentes dans les pâturages fleuris des hautes vallées ou du plateau. Enorgueillis de leur parenté avec la famille royale, les Dourani, — parmi eux surtout le clan d'Ahmed chah, les Popalzaï, et celui des souverains actuels et de la plupart des hauts fonctionnaires, les Barikzaï, — sont, de tous les Afghans, ceux qui ont le moins bien défendu leurs institutions républicaines.

Au nord-est de Kandahar, les vallées et les plateaux que limite à l'orient le rempart du Soulaïman-dagh appartiennent pour la plupart aux Ghilzaï ou Ghildji, appelés aussi Mattaï, et répartis en une cinquantaine de clans. Ils se disent d'origine turque et seraient venus de l'ouest au dixième siècle[1] : ce sont les Khildji ou Khaladji des auteurs arabes. Ils se convertirent de bonne heure à l'Islam, sans toutefois abandonner certaines pratiques de leur ancien culte ; d'après la tradition, ils auraient été chrétiens, unis à ceux de la Géorgie ou de l'Armenistan, et l'on cite en témoignage le fait, d'ailleurs sans valeur probante, que leurs vêtements sont brodés de croix et que leurs femmes se croisent les bras sur la poitrine avant de pétrir leur pain[2]. Quoique se tenant pour distincts des Afghans, ils parlent la même langue, ont le même aspect physique et les mêmes coutumes ; il faut voir en eux de vrais Pachtanah, devenus tels par les croisements, quelle que soit d'ailleurs la part faite primitivement aux étrangers par la conquête ; ils se distinguent en général par une noble prestance

[1] Bellew, *Afghanistan and the Afghans* ; — Masson, etc.
[2] Masson, *Various Journeys in Balochistan, Afghanistan*, etc.

et une grande régularité de traits. Les Ghilzaï furent autrefois la tribu la plus puissante de la contrée : ce sont eux qui conquirent la Perse au commencement du siècle dernier, et c'est à l'épuisement causé par ces guerres qu'il faut attribuer sans doute la révolution qui les a placés au second rang; mais ils ont gardé l'orgueil de leur race. Le régime républicain s'est maintenu chez eux beaucoup mieux que chez les Dourani; chaque clan, presque chaque famille s'administre en pleine indépendance et rarement s'ingère dans le gouvernement des autres communautés : la paix entre les tribus n'est guère troublée que dans les époques de commotion générale, alors que se recrutent les armées de l'émir. Très hospitaliers, les Ghilzaï entretiennent dans chaque commune un fonctionnaire spécial, un « euxène », chargé d'accueillir les étrangers et de fournir à tous leurs besoins. Le groupe le plus considérable des Ghilzaï est le Soulaïman-kheil, qui se divise en clans nombreux errant dans les pâturages des montagnes de Salomon et descendant en hiver sur le versant qui regarde l'Hindoustan. Les bergers ghilzaï des districts méridionaux sont obligés chaque année de suivre leurs troupeaux dans les plaines voisines de Kandahar, et se trouvent ainsi, pendant la saison de transhumance, dans un état de vasselage forcé à l'égard des Dourani de la plaine. Quant aux Ghilzaï de Kaboul, mêlés aux gens de toute race que le commerce, la guerre et les intrigues de cour ont attirés vers la capitale, ils ont pour la plupart perdu leurs caractères distinctifs. Les Afghans qui massacrèrent les Anglais en 1842 étaient Ghilzaï pour la plupart.

Les tribus afghanes du nord-est, dans le bassin de la rivière de Kaboul et sur les hauteurs avoisinantes, sont classées quelquefois sous l'appellation générale de Berdourani, imaginée par Ahmed chah, mais inconnue des clans eux-mêmes. Le groupe le plus considérable est celui des Yousouf-zaï ou « Fils de Joseph », qui vivent en partie dans la plaine de Pechaver, mais en plus grand nombre dans les vallées afghanes du nord et du nord-ouest[1]. D'après Elphinstone, les « Fils de Joseph » seraient au nombre de 700 000; toutefois il leur attribuait un territoire beaucoup trop étendu, de l'Hindou-kouch aux montagnes Salines du Bannou, et plusieurs tribus, désignées sous d'autres noms, étaient comptées par lui comme appartenant à cette famille; d'après Raverty, elle comprendrait cent mille « hommes d'épée ». Les Yousouf-zaï sont divisés comme les Ghilzaï en une multitude de clans, mais les incursions de pillage qu'ils ont fréquemment entreprises dans les riches plaines de l'Inde, leurs pratiques d'émigration

[1] *Nouvelle Géographie universelle*, vol. VIII

guerrière à la solde des souverains, leurs relations constantes avec les marchands de toute race qui passent dans le voisinage de leurs campements, ont corrompu leurs mœurs. Les dissensions intestines sont très fréquentes entre les Yousouf-zaï. Ainsi qu'ils le répètent eux-mêmes, un saint leur a laissé sa bénédiction en disant : « Vous serez toujours libres, mais vous ne serez jamais unis! » Comme les anciens Juifs, que la plupart des missionnaires anglais donnent pour ancêtres aux Fils de Joseph, — d'ailleurs sans preuves historiques, — les Yousouf-zaï et d'autres tribus voisines, tels que les Mahomed-zaï et les Swati, procèdent après une certaine période, dix, vingt et trente ans, à une nouvelle distribution des terres : on décide à la courte paille entre clans et familles, et le cultivateur change de résidence pour aller occuper le lot qui lui est temporairement assigné[1] ; celui qui proteste contre le sort ou qui se dispute avec d'autres pour les limites de son champ est expulsé de sa tribu et perd à la fois terre, femme, enfants et droits civils. Ce régime de la propriété, qui rappelle l'ancienne possession communautaire, n'empêche pas que les champs des Yousouf-zaï ne soient parfaitement soignés et en excellent rapport[2], mais en beaucoup de districts les pratiques de l'esclavage ont eu pour résultat une grande décadence agricole et industrielle. Divers clans réduits en captivité, ainsi que des prisonniers de guerre ramenés jadis de l'Hindoustan, ont été répartis entre les tribus des Yousouf-zaï et des Swati, qu'ils aident pour la culture du sol et les autres travaux. Ces esclaves, connus sous le nom de *fakir*, reçoivent quelquefois, comme jadis les moujiks russes, la permission de se livrer dans les villages au commerce ou à l'exercice d'un métier personnel, mais ils doivent payer une taxe à leur maître, sans compter l'impôt prélevé par la djirga.

Les Swati, ainsi nommés du fleuve dont ils habitent la vallée en de nombreux et populeux villages, ressemblent beaucoup aux Yousouf-zaï, mais ils se distinguent par certaines pratiques. Ainsi les morts sont ensevelis dans les jachères destinées à être bientôt remises en culture. Quand le laboureur lance la charrue dans le champ des morts, il les avertit : « Relevez-vous! relevez-vous! voici la charrue qui vient! » Mais que le soc déchire les cadavres et ramène des lambeaux de chair à la surface : « C'est bien, dit-il, les morts s'en vont à la Mecque bénie »[3]. Au sud des Swati, les Momound habitent les rives du Kaboul, non loin des clans Afridi, qui occupent les vallées orientales du Sefid koh, et que pensionnent les

[1] Raverty, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1862, n° III.
[2] Mountstuart Elphinstone, ouvrage cité.
[3] Raverty, mémoire cité.

Anglais pour leur faire entretenir et surveiller les routes de la montagne entre Pechaver et Kohat. A l'ouest, les Chinwari, moins batailleurs que les Afridi, sont entrepositaires du commerce et convoyeurs des marchandises sur la route de Kaboul. A l'ouest et au sud-ouest du pays des Afridi, la région comprise entre les chaînes parallèles du système des monts Soulaïman appartient à des tribus indépendantes ou bien changeant leurs maîtres, — l'émir d'Afghanistan ou la reine d'Angleterre, — suivant les alternatives des guerres et des migrations. Ainsi les Bangach (Bagach), qui vivaient dans la vallée moyenne du Kouram ou Kourmah, sont descendus vers Kohat et se trouvent maintenant presque tous sous la juridiction britannique ; ils fournissent de nombreux mercenaires à l'armée indienne[1]. Les Touri, qui ont remplacé les Bangach dans leur ancien territoire, recherchent aussi le patronage de l'empire indien, car, en leur qualité de chiites, ils ont à redouter les violences ou l'oppression de leurs voisins, de foi sunnite[2]. Mais la plupart des tribus rejettent toute allégeance politique dès que les soldats étrangers se sont retirés de leurs montagnes. Une de ces nations d'hommes libres est celle des Djadji, dont les douze clans vivent dans les hautes vallées du Kouram et de ses affluents. Ennemis mortels des Touri, ils résistèrent bravement aux Anglais pendant la dernière invasion; leur malheur est d'être divisés par les vengeances héréditaires, qu'ils désignent simplement par le nom d'échange. C'est presque toujours entre beau-père et gendre que commence la guerre : la coutume veut que le fiancé soit admis chez les parents de la jeune fille et vive à leur foyer pendant les quatre ou cinq années qui précèdent le mariage; mais à la fin on lui demande un prix d'achat tellement élevé, qu'il préfère ordinairement enlever sa femme. Il faut alors que le sang coule : ou bien le père tuera le ravisseur, ou bien il sera tué par lui. Les voisins des Djadji, tous d'origine turque et constituant ensemble une turbulente « fraternité »[3], les Mangal, les Khosti ou Karlarni, les Chita de la vallée de Totchi, n'ont guère plus de respect pour la vie humaine.

Les nombreux kheil des Waziri campent sur les degrés extérieurs du Soulaïman-dagh, au sud du Bannou. Ils jouissent aussi de leur indépendance politique, mais on peut les considérer comme entrés définitivement dans le cercle d'attraction de l'Angleterre, grâce à l'émigration qui dirige chaque année un grand nombre de leurs jeunes gens vers les plaines de l'Indus. Cependant il est encore des Waziri presque sauvages, dont les

[1] Rowney, *The wild Tribes of India.*
[2] Gerald Martin, *Proceedings of the Geographical Society*, oct. 1879.
[3] Raverty, *Notes on Afghanistan and some parts of Balochistan.*

Anglais ont fait, pour ainsi dire, la découverte pendant la dernière guerre : tels sont les Mahsoud, admirables de force et de bravoure, qui vivent dans la vallée du Chaktou, affluent du Totchi. Ils se servent de l'épée courte et du bouclier; ils manient la fronde avec adresse, et c'est avec de telles armes qu'ils attaquent les Anglais, munis de leurs carabines perfectionnées : en 1874, il s'emparèrent de la petite ville de Tank, dans la plaine du Deradjat [1].

Les Waziri, très batailleurs, laissent néanmoins passer les caravanes de Povindah ou « Coureurs », appartenant en majorité à la grande tribu des Lohani, qui s'adonne presque exclusivement au commerce; elle comprend aussi beaucoup de Ghilzaï, des Kharoti et des Nasar. Sans se confier absolument à la générosité des Waziri, les Povindah, pour être sûrs de continuer leur route, se groupent par centaines, même par milliers, assez nombreux pour s'ouvrir un chemin par l'épée si la taxe payée aux chefs de tribus ne paraît pas suffisante. En été, ces marchands-soldats campent sur les plateaux, dans le district de Ghazni, puis en automne ils descendent vers l'Indus, avec leurs familles et leurs troupeaux, soit par le col de Gomoul ou Gwhalari, soit par d'autres brèches de la montagne, et ne remontent à leurs campements qu'au mois d'avril [2] : on a vu des caravanes de huit à dix mille individus. Parmi les marchands lohani, il en est qui voyagent régulièrement de Bokhara jusqu'au centre de l'Inde, tantôt perdus dans les tourmentes de neige, tantôt cheminant dans le désert sous la chaleur, risquant sans cesse d'être dépouillés par les brigands ou ruinés par le fisc et se faisant payer à l'arrivée, par un prix décuple ou centuple de la valeur première des marchandises, tous les dangers encourus, toutes les misères subies. En franchissant l'Indus, ils laissent femmes, enfants et vieillards dans les campements du Deradjat, au milieu des troupeaux, et déposent leurs armes, inutiles dans leurs courses à travers l'Hindoustan; ils ne les reprennent qu'au retour vers les plateaux; des banderoles et des piques, plantées au sommet des buttes qui bordent le chemin, rappellent la mémoire de ceux qui meurent pendant le voyage. Le mouvement total des échanges auxquels les Povindah servent d'intermédiaires par les diverses routes de l'Afghanistan, entre les défilés de Khaïber et le col de Bolan, est évalué à plus de 37 millions de francs [3]. Environ douze mille marchands, avec leurs convois de chameaux, passent chaque

[1] Young, *Proceedings of the Geographical Society*, sept. 1882.

[2] Mir Abdoul Kerim Boukhary, *Histoire de l'Asie centrale*, publiée par Ch. Schefer; — Andrew, *Our scientific Frontier*.

[3] *Ocean Highways*, febr. 1874.

année par le col de Gomoul. Depuis le commencement des grands travaux publics de l'Inde, de nombreuses escouades de Povindah vont travailler sur les chantiers.

Du côté du sud, vers le pays des Baloutches, diverses tribus appartiennent encore à la famille des Afghans, quoiqu'elles aient fréquemment fait partie d'États politiques distincts du royaume de Kaboul; maintenant elles sont partiellement sous la dépendance de l'Angleterre, qui a maintenu sa « frontière scientifique » entre Kandahar et Kwatah. Ainsi les

N° 12. — COL DE GOMOUL.



D'après l'Indian Atlas. C. Perron

1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

Pichin et les Tari ou Tarim, qui vivent au sud des montagnes de Khodjah-Amram, sont devenus les vassaux de l'empire indien et leurs principales ressources leur viennent du commerce entretenu avec les garnisons anglaises. Une grande partie de la population de ces vallées se compose de Seïd (Sayad), qui se disent Arabes et même descendants du prophète, quoique purs Afghans; très adonnés au commerce, ils font surtout le trafic des chevaux, et comme maquignons ils parcourent toutes les provinces de la péninsule Cisgangétique : l'usage de l'hindoustani est très commun dans leur pays. Les Kakar, occupant également, principalement dans la vallée

de Boraï, un territoire indiqué sur les cartes modernes comme annexé à l'Hindoustan, sont néanmoins restés indépendants, grâce à la nature du pays qu'ils habitent, entre les chaînes parallèles du Soulaïman-dagh : le nom même de la région, Yaghistan, a le sens de « Terre libre »[1]. Les tribus voisines les représentent comme des brigands ; mais si ce n'est en quelques districts disputés, ce sont des bergers paisibles, se distinguant de la plupart des autres tribus afghanes par leurs mœurs pacifiques ; quand la guerre se rapproche de leur pays, ils émigrent vers d'autres pâturages et ne restent en communication avec leurs voisins que par les rares marchands, hindous et lohani, qui viennent dans leur pays et auxquels ils accordent une généreuse hospitalité. La tribu des Nasar, encore plus nomade que les clans des Kakar, peut être comparée aux Bandjari de l'Hindoustan et aux Tsiganes de l'Europe : elle n'a ni résidence fixe, ni campements réguliers d'hiver et d'été ; elle erre sur les plateaux et dans les vallées basses, suivant les alternatives des saisons, les vicissitudes des alliances et des guerres et les caprices de son esprit d'aventure. Les Nasar nomment un conducteur ou chef de caravane pour la durée de chaque voyage ; mais dès que les tentes sont dressées, chaque membre de la tribu reprend son entière liberté[2].

Quoique les Afghans constituent la grande majorité des habitants de la contrée qui porte leur nom, la plupart des voyageurs les rencontrent à peine, car, à l'exception des soldats et de quelques marchands, les Pouchtanah ne résident point dans les villes : propriétaires du sol, ils habitent surtout les domaines qu'ils ont hérités des conquérants leurs ancêtres. Les citadins que voient les étrangers à Kaboul, à Kandahar, à Ghazni, à Herat, et même les villageois des alentours de ces capitales, sont pour la plupart des Tadjik, et c'est d'après eux qu'on s'est plus d'une fois laissé entraîner à juger la race afghane, avec laquelle ils n'ont de commun ni la langue ni les mœurs. Les Tadjik de l'Afghanistan, dont les groupes sont épars dans tout le pays, excepté dans les districts de pâturages, ressemblent à ceux qui vivent de l'autre côté de l'Hindou-kouch, dans le Turkestan : depuis longtemps établis dans le pays, ils ont conservé certains archaïsmes qui n'existent plus dans la langue des Iraniens occidentaux[3]. Sur l'un comme sur l'autre versant, les Tadjik, c'est-à-dire les « Couronnés », les « Gens à tiare »[4], descendent d'anciens maîtres

[1] Temple, *Proceedings of the Geographical Society*, 1879.
[2] Mountstuart Elephinstone, ouvrage cité.
[3] N. de Khanîkov, Notes à la traduction de l'*Iran*, par Carl Ritter.
[4] N. de Khanîkov, *Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse*.

politiques de la contrée, diversement croisés avec les autres habitants, Afghans et Perses, Arabes, Uzbegs et Turcs : on leur donne souvent, à Kaboul comme à Bokhara, le nom de Parsivan ou Parsi-Zeban, — qui signifie « Ceux qui parlent persan » ; — on les appelle également Sartes, mais cette désignation est prise en mauvaise part. Ce sont les Tadjik de l'Afghanistan qui constituent les trente-deux corps de métier, qui tiennent boutique, expédient les marchandises, représentent, en un mot, la vie industrielle et commerciale de la nation. Ce sont aussi les Tadjik des villes qui forment la classe lettrée et qui ont empêché les Afghans de retomber dans la barbarie, où tant de guerres sanglantes semblaient devoir les entraîner. Un certain nombre de Tadjik cultivent le sol, surtout dans l'Afghanistan occidental, mais les propriétaires sont rares parmi eux : la plupart de ces agriculteurs sont asservis à des maîtres afghans. Quant aux Kohistani, qui peuplent le Daman-i-koh et les vallées tributaires du Pandjhir, ils peuvent être considérés comme formant une classe à part des autres Tadjik : ils leur ressemblent par l'intelligence et l'amour du travail, mais ils n'ont pas leurs mœurs pacifiques et ne se laissent pas soumettre avec la docilité de leurs compatriotes des villes.

Après les Tadjik, les principaux représentants de la classe bourgeoise dans l'Afghanistan sont les Hindki et les Kizîl-bach. Les Hindki ou Hindous sont presque tous marchands ou prêteurs sur gages et c'est entre leurs mains que vont se perdre aussi bien les produits du travail des Afghans que ceux de leurs rapines. Les Kizîl-bach ou « Têtes Rouges », d'origine turkmène, de même que leur nom, et venus de Perse aux temps de Nadir chah, se sont maintenus à l'écart des autres groupes ethniques de la contrée. La plupart, surtout à Kaboul, se rattachent à la cour ou aux administrations supérieures, en qualité de secrétaires, d'intendants, d'employés de toute espèce. Habitués à l'obéissance, serviles envers leurs maîtres, et, d'autre part, accoutumés à donner des ordres à la foule qui se presse autour des palais, ils ont contracté les vices qui sont la conséquence de ce genre de vie : on les accuse d'insolence, de faste, de cruauté, de perfidie. Les Têtes Rouges qui vivent à Herat et dans les environs, s'adonnant comme les Tadjik au commerce et à l'industrie, ne méritent point ces reproches : les mœurs et le caractère sont ceux que leur donne le milieu.

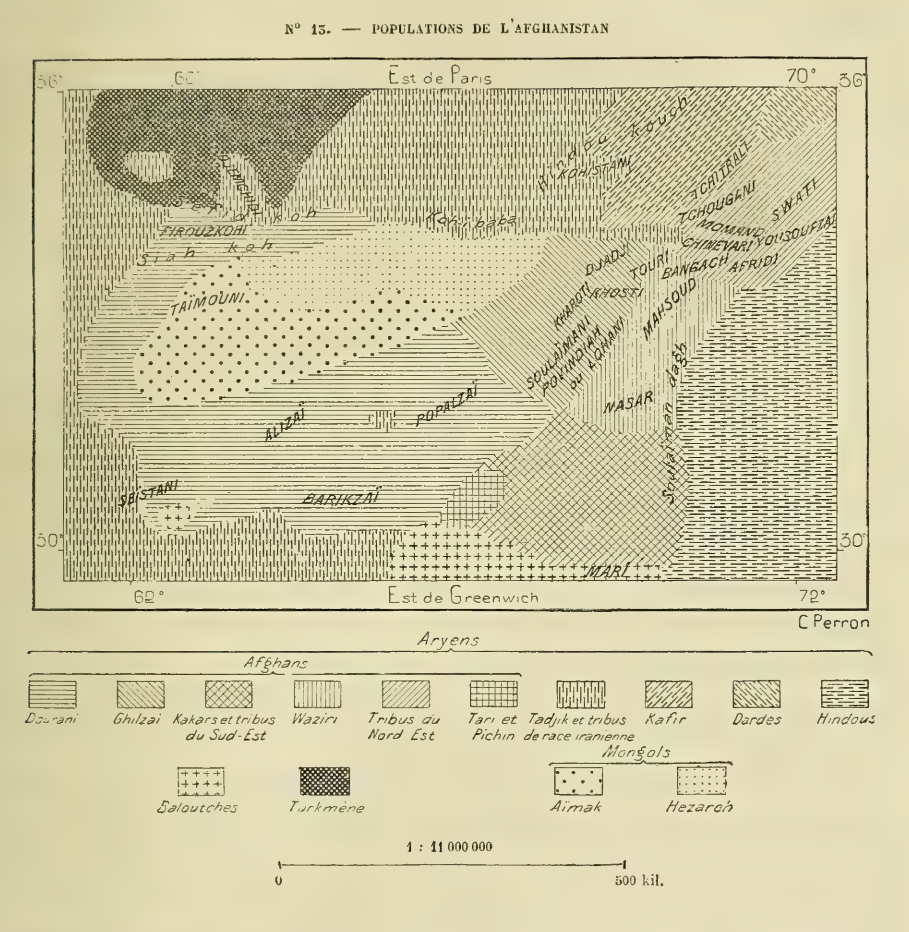
Au nord et à l'est des Tadjik du Kohistan, à l'ouest des Swati, des Momound et des Yousouf-zaï, au sud-ouest des Dardes de Gilgit et du haut Indus, la région montagneuse est habitée par des indigènes auxquels on donne le nom de Kafir ou « Infidèles », parce que la plupart d'entre eux ont refusé jusqu'à maintenant de se convertir au mahométisme chiite

ou sunnite; plus souvent encore on les désigne par l'appellation de Siah-Poch ou « Noir-Vêtus », à cause des peaux de chèvres noires dont ils s'habillaient tous autrefois[1]; mais un des clans kafir, peu considérable, il est vrai, porte des toisons blanches, — d'où son nom de Sefid-Poch[2]. D'ailleurs l'habitude de prendre des vêtements de coton blanc ou de couleur devient de plus en plus générale chez les Kafir, et c'est par un abus de langage qu'on continue de les appeler « Noir-Vêtus ». Le seul clan kafir dont les femmes aient conservé l'ancienne coiffure nationale est celui des Bouchgali ; elles portent sur la tête une coiffe à deux cornes ayant chacune plus d'un pied de longueur. Les « Infidèles » des vallées de l'Hindou-kouch ont réussi à se maintenir indépendants, grâce à la difficulté d'accès de leur pays, contourné à l'ouest et au sud par les voies historiques de la Bactriane à l'Hindoustan : l'âpreté des cols, l'étroitesse des cluses et surtout l'inextricable lacis de la végétation dans les fourrés qui bordent les rivières ont encore mieux défendu les Kafir que leur valeur naturelle.

Combien sont-ils? On les a évalués au nombre d'un demi-million, mais en comptant avec eux toutes les populations comprises entre l'Hindou-kouch, la rivière de Kaboul et la frontière hindoue : les Kafir proprement dits ne doivent guère être plus de 150 000. Du reste, aucun voyageur moderne n'a encore pénétré dans l'intérieur de leur pays. En 1840, lors de sa visite dans le Badakchan, Wood vit quelques Siah-Poch et fut invité par eux à venir dans leur patrie, où il trouverait « autant de vin et de miel qu'il pourrait en désirer », mais l'explorateur anglais ne put répondre à cette invitation; une quarantaine d'entre eux, jouant de la cornemuse et marchant au pas, se présentèrent aussi dans un camp anglais pour voir leurs « frères », qui les repoussèrent avec mépris. En 1878, deux ambassades spéciales envoyées par des tribus de Siah-Poch s'adressèrent à l'Anglais Biddulph, séjournant alors à Tchitral, et lui demandèrent instamment de les accompagner dans leurs montagnes, mais la mission dont Biddulph était chargé ne lui permit pas d'accueillir la requête des envoyés kafir. On ne connaît ces montagnards que par ceux d'entre eux qu'on a rencontrés en dehors de leur pays, soit comme marchands ou bergers, soit plus fréquemment comme esclaves sur les marchés de Kaboul. Un Siah-Poch a même été amené en Europe par Leitner. Une seule excursion a été faite au nord de Djalalabad, dans le pays des Kafir : pendant la guerre de 1879,

[1] W. Bellew, *Kashmir and Kashgar.*
[2] Biddulph, *Tribes of the Hindoo Koosh.*

l'officier anglais Tanner, accompagné de quelques hommes, pénétra dans le Darah Nour et visita les villages tchougani d'Aret et de Choulout[1] en gravissant les cols du Ramkand (mont de Rama ?), d'où la vallée que parcourt la rivière de Kaboul apparaît comme un abîme avec ses villes et ses villages, petits espaces grisâtres environnés de verdure.



N° 13. — POPULATIONS DE L'AFGHANISTAN

Yule et Rawlinson croient que les Kafir ne sont autres que des Hindous aryens refoulés depuis longtemps dans le « Pays des montagnes », appelé par eux Wamastan[2]. D'après Trumpp, qui a vu quelques Siah-Poch, les hommes de cette race ne différeraient pas des Hindous du Nord ; cependant il est contredit à cet égard par tous les autres observateurs, pour lesquels le type kafir est, dans toute l'Asie, celui qui se rapproche le plus des traits européens. Il n'est pas rare d'en rencontrer ayant les cheveux blonds

[1] *Proceedings of the Geographical Society*, march 1881.
Journal of the Asiatic Society of London, 1862.

et les yeux bleus comme des Anglais ou des Allemands du nord, mais la plupart ont la chevelure brune ou châtain clair et l'œil gris; la nuance de leur peau ne serait pas plus foncée qu'elle ne l'est en moyenne parmi les Occidentaux[1]. On a voulu retrouver dans les Siah-Poch les descendants de Macédoniens laissés dans les montagnes par Alexandre[2]; mais, avant de se trouver en relations avec les Européens, ils ignoraient le nom de Sikander, et, cherchant un illustre ancêtre, se donnaient pour être des Arabes « issus de Mahomet »[3]. Maintenant que plusieurs d'entre eux ont vu des Anglais, ils se disent les « frères » des conquérants de l'Inde, et ceux-ci, de leur côté, se sont imaginé souvent que les montagnards du Kafiristan étaient presque des compatriotes. Plus d'une fois des écrivains ont proposé au gouvernement anglo-britannique de prendre pour alliés les Siah-Poch de l'Hindou-kouch, de recruter une armée dans leurs tribus, de bâtir des forteresses dans leur pays et de tourner ainsi les populations afghanes pour assurer définitivement la domination de l'Angleterre sur le royaume de Kaboul. D'autre part, des patriotes russes se sont dit avec une apparence de raison que les « Noir-Vêtus » peuvent être tout aussi bien les frères des Slaves que ceux des Anglo-Bretons et ils les annexent d'avance à la « Sainte Russie »[4] : ils voient en eux l'avant-garde future des Russes sur le chemin de l'Inde.

Ignorant les spéculations auxquelles on se livre à leur endroit dans les camps des deux grandes puissances qui se disputent l'Asie, les Siah-Poch constituent d'ailleurs un des groupes ethniques les moins homogènes politiquement : ils se divisent en dix-huit clans ennemis les uns des autres; excepté pendant la saison des récoltes, qui est une période de paix armée, la guerre sévit en permanence entre les villages[5]. En outre, les Kafir entrent fréquemment en lutte avec leurs voisins mahométans. Ceux-ci cherchent à faire des prisonniers, un esclave kafir étant en général considéré comme ayant autant de valeur que deux esclaves d'une autre race ; les guerriers kafir au contraire ne manquent jamais de tuer les vaincus. Il n'est pas chez eux de gloire plus grande que celle du meurtre et, pour conquérir la dignité de *bahadour* ou de *souroum nali*, il faut avoir abattu quatre têtes de sa main. La coutume n'exige d'aucun héros un nombre plus considérable de hauts faits, mais on approuve ceux qui « pour leur plaisir »

[1] Masson, *Various Journeys in Balochistan, Afghanistan*, etc.
[2] Wood, ouvrage cité.
[3] G. T. Vigne, *Visit to Ghuzni, Kabul and Afghanistan.*
[4] Terentiev ; — Biddulph, ouvrage cité.
[5] Tanner, *Notes on the Dara Nur, Northern Afghanistan, and its Inhabitants.*

ne se contentent pas de quatre victimes. Ces vaillants érigent dans le voisinage de leur maison une haute perche surmontée d'une grossière effigie humaine, dans laquelle ils percent autant de trous qu'ils ont tué d'individus : un simple trou ne représente qu'une vie de femme, une floche de laine passée dans l'ouverture rappelle la mort d'un homme[1]. La femme dont le mari ou le père a tué des musulmans orne sa chevelure de caouris ou passe un ruban rouge autour de son cou. Les malheureux qui n'ont pas eu la chance d'abattre une tête doivent manger à l'écart, loin de la table des héros[2]. Cependant il est extrêmement rare que des disputes éclatent entre deux individus d'un même clan, et quand ils se battent, les deux adversaires doivent se dépouiller de leurs vêtements, jeter leurs armes et se réconcilier après la lutte, en présence de tous les habitants du village.

Une des causes de guerres fréquentes entre tribus est l'obligation pour le Siah-Poch d'aller conquérir femme en dehors de sa tribu, en jetant des flèches teintes de sang dans la maison où se trouve celle qui lui plaît[3] : strictement exogame, il considère toutes les jeunes filles du village comme ses sœurs. Tandis que les « Infidèles » vont au loin ravir des femmes, les mahométans pénètrent en pays kafir pour y acheter ou prendre de force des captives destinées aux harems des grands : les femmes Siah-Poch sont les « Circassiennes » de l'Afghanistan. Un clan assujetti au souverain de Tchitral est obligé de lui envoyer chaque année un tribut de miel et de beurre, d'étoffes, de vases précieux et de bétail, auquel il faut joindre un convoi de jeunes filles et d'enfants des deux sexes. En général, les femmes sont très peu respectées par les « frères des Anglais ». Ce sont elles qui sont chargées à la fois de tous les travaux du ménage et de la culture; en maints endroits, elles labourent à côté du bœuf et les jougs seraient construits de manière à s'adapter à leurs épaules[4]. Dans la plupart des tribus, la polygamie est permise; ailleurs elle est défendue. Il est peu de contrées où les mœurs diffèrent davantage de clan à clan, suivant les mille changements introduits dans la coutume par les guerres, l'esclavage, les influences religieuses et les croisements. Tandis que chez les Siah-Poch vus par Biddulph le lien conjugal est très relâché, les cas d'infidélité sont sans exemple en d'autres tribus. Là il suffit qu'une jeune fille soit soupçonnée pour mettre tout le village en révolution : sous peine de

[1] Trumpp, *Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, 1866.
[2] Raverty, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1859, n° IV.
[3] Theobald, *Journal of the Asiatic Society*, 1859.
[4] Biddulph, ouvrage cité.

mort, les coupables doivent se dénoncer, leurs demeures sont brûlées et ils sont eux-mêmes bannis à jamais. La route qu'ils ont suivie pour s'enfuir est tenue pour impure et les anciens du village offrent des sacrifices de propitiation au bord du premier torrent traversé par les fugitifs[1]. Dans les tribus de l'intérieur, la propriété est aussi respectée que l'honneur des familles. L'objet perdu par un Kafir restera pendant des années à l'endroit où il est tombé, sans que personne le ramasse. L'assassin renvoie scrupuleusement aux parents les dépouilles de sa victime. Les messagers qui parcourent le pays peuvent voyager sans crainte, pourvu qu'ils portent leurs lettres au bout d'une perche fleurie[2].

Les dialectes des diverses tribus ou *gali* diffèrent trop les uns des autres pour que les Kafir de districts éloignés puissent se comprendre mutuellement; cependant les linguistes ont reconnu que la souche commune des langages du Kafiristan est bien aryenne et se rapproche du sanscrit. De même, les cultes des « Infidèles » appartiennent à la famille des religions védiques. Quelques noms de divinités, — tel celui d'Indra, appelé aussi Imbra par certaines tribus, —rappellent ceux du panthéon des brahmanes et leurs sacrifices ressemblent aux holocaustes qui se célébraient autrefois sur les bords des Sept Rivières; d'autres appellations témoignent de l'influence qu'eut jadis le culte de Siva. Comme les Hindous, les Kafir ont une vague adoration pour le dieu suprême, mais leurs hommages s'adressent spécialement à d'innombrables divinités représentées par pierres, arbres, animaux ou effigies grossièrement taillées, dans le genre du fameux Vichnou de Djagganath : ce sont elles que l'on implore pour avoir la pluie ou le beau temps, pour détourner la maladie, la disette ou la guerre. Certaines pratiques semblent aussi empruntées aux Guèbres : le feu est soigneusement entretenu, et nul souffle impur ne doit l'atteindre[3]. Le serpent, que l'on retrouve dans toutes les mythologies, est un des êtres les plus vénérés par les Kafir; jamais ils ne tuent ce gardien des trésors cachés, de peur d'attirer quelque grand désastre sur leur pays. L'étranger qui aurait l'audace de pénétrer dans un de leurs sanctuaires serait précipité du haut d'un roc.

Les Siah-Poch reconnaissent des frères d'origine dans la plupart des tribus mahométanes des vallées avoisinantes. Ils savent que leur territoire était jadis beaucoup plus considérable et qu'ils ont été graduellement refoulés des plaines vers la région des neiges, en perdant non seulement

[1] Trumpp, mémoire cité.
[2] Masson, ouvrage cité.
[3] Raverty; — Théobald, mémoires cités.

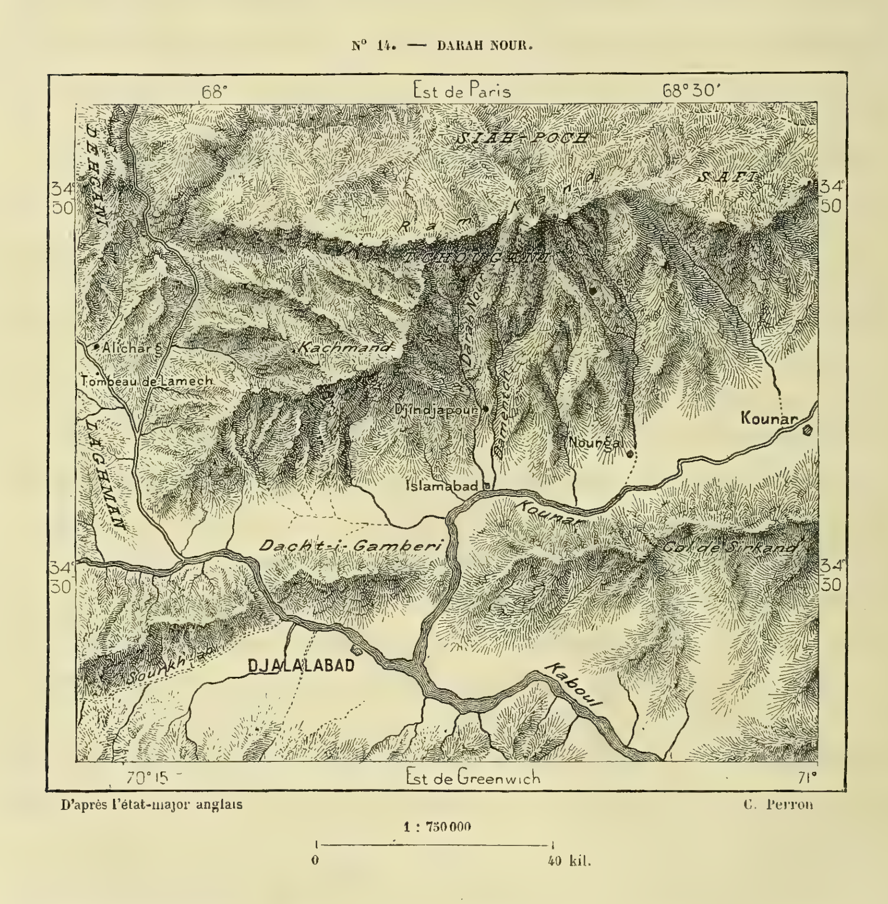
leurs richesses, mais aussi leur civilisation, « car leurs ancêtres, disent-ils, savaient lire et écrire comme les pandits hindous. » Non seulement la ressemblance des traits et des langues témoigne de la communauté d'origine entre les Siah-Poch et mainte tribu limitrophe convertie à l'Islam, mais de nombreuses coutumes des « Infidèles » se sont aussi maintenues en pays musulman. Ainsi l'usage des escabeaux est à peine moins commun chez les mahométans de la montagne que chez leurs frères Siah-Poch; ils s'asseyent rarement « à la turque », en croisant les jambes, et ne s'accroupissent pas « à la persane »; les uns et les autres sont de grands buveurs de vin; enfin Siah-Poch païens et Siah-Poch convertis, quel que soit leur idiome, comptent par vingtaines, et leur unité de troisième ordre, répondant à notre centaine, est vingt fois vingt[1]. Les femmes des tribus musulmanes d'origine kafir ont l'habitude de marcher le visage découvert comme les femmes des Infidèles et prennent part à tous les travaux du dehors. Certaines peuplades peuvent être considérées comme formant la transition entre les « Noir-Vêtus » et les montagnards convertis, tels que les Safi, c'est-à-dire les « Purs ». Une des tribus afghanisées à demi est celle des Tchougani, qui vivent à côté des Safi dans le Darah Nour ou « Vallée de Noé » et sur le bas Kounar, au nord-est de Djalalabad; on leur donne souvent le nom de Nimchah ou « Moitié l'Un moitié l'Autre ». Par leurs mariages, ils sont à la fois Afghans et Siah-Poch, et généralement ils cherchent à rester en relations d'amitié avec tous leurs voisins. Ce sont eux et les Tchitrali qui servent d'intermédiaires pour l'exportation des beaux animaux du pays kafir, bœufs, chiens de chasse et brebis. Grâce au produit de ces ventes, un grand nombre de communautés d'Infidèles sont fort à l'aise et se bâtissent de maisons à plusieurs étages, constructions vastes et commodes, ornées de boiseries gracieusement sculptées, et se groupant en villages qu'entourent de hautes et solides palissades.

Si l'Afghanistan possède les plus purs des Aryens dans les « Noir-Vêtus », il a reçu aussi parmi ses populations de nombreuses tribus appartenant à la souche mongole. Les Hezareh (Hazarah) ou les « Mille », — ainsi nommés sans doute à cause de leur fractionnement en une multitude de petits États, — habitent les vallées du Koh-i-Baba et du Siah koh, dans les hauts bassins du Hilmend et du Heri-roud : occupant presque toute la contrée montueuse qui sépare Kaboul de Herat, ils forcent armées et caravanes à faire un grand détour au sud par Kandahar et Farah; tandis que de Kaboul à Herat la distance en droite ligne ne dépasse guère 600 kilomètres, la

[1] Ferrier, *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan*, etc.

route historique suivie de tout temps par la guerre et le commerce est plus longue de moitié. Les Hezareh sont un des groupes de tribus auxquels il est le plus difficile d'assigner leur vraie place parmi les nations. Ils sont incontestablement d'origine mongole, ce que confirme d'ailleurs le nom de Moghel qui leur est donné par les Ghilzaï : leur physionomie kalmouke, leurs yeux petits et bridés, leurs pommettes saillantes, leur face aplatie, les poils rares et hérissés de leur barbe, témoignent de leur filiation, et

N° 14. — DARAH NOUR.



D'après l'état-major anglais — C. Perron

1 : 750 000

0 — 40 kil.

du reste leurs propres traditions, de même que les récits unanimes des écrivains orientaux, les associent pour la race aux populations « tartares ». D'après Abou'l Fazil, l'historiographe d'Akbar, les Hezareh seraient venus au treizième siècle, envoyés par Mangou-khan au sud de l'Hindou-kouch; mais comment se fait-il que ces envahisseurs mongols, ne se trouvant pas en contact avec les Persans, et de toutes parts entourés d'Afghans ou de Turkmènes, aient, à l'exception d'une seule tribu, complètement oublié leur langue et parlent un dialecte iranien d'une grande pureté, à peine mélangé de quelques mots turks, empruntés à leurs voi-



TYPES ET COSTUMES AFGHANS. — GROUPE DE HEZAREH

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Burke.

sins du Turkestan[1]. Rawlinson pense que les traditions se rapportent à une invasion de moindre importance que ne l'a dit Abou'l Fazil; d'après lui, les Hezareh, établis dans le pays depuis les temps les plus reculés, se seraient trouvés en relations avec les Perses à l'époque de la plus grande influence civilisatrice de l'Iran[2]. Les nombreuses ruines de cités que décrivent les indigènes témoignent d'un état de culture bien supérieur à celui qui existe de nos jours dans la contrée.

Il n'est guère de kheil hezareh qui soit nomade, si ce n'est au nord du Sefid-koh occidental[3]. Ceux du sud habitent des villages permanents composés de maisonnettes basses, couvertes en chaume et à demi enfoncées dans la terre; des tours, percées de meurtrières, s'élèvent sur une butte au-dessus du village et peuvent servir de refuge aux habitants en cas d'attaque soudaine. En faisant choix de résidences fixes, les Hezareh ont gardé néanmoins mainte coutume de leurs aïeux mongols; ils aiment surtout les courses de chevaux et, comme cavaliers, ils ne sont guère moins habiles que les Khalkha des steppes du Gobi. Quoique possédant un génie poétique assez remarquable pour que leurs déclarations d'amour se fassent généralement par des improvisations en vers[4], les Hezareh sont très inférieurs aux Afghans en civilisation, et d'ordinaire leurs voisins de Herat et de Kaboul les tournent en ridicule à cause de leur naïveté; il n'est pas de saillies niaises que ne leur prêtent les Tadjik avisés. Toutefois ceux-ci ne se moquent pas toujours des barbares du Siah-koh : ils les craignent aussi comme magiciens et leur attribuent le pouvoir de brûler le foie dans le corps de leurs ennemis par la seule vertu de leur regard; sans doute des pratiques analogues à celles du chamanisme se sont maintenues chez les Hezareh. Très hospitaliers, les « Mille » ont aussi, en mainte tribu, gardé la coutume de céder leur femme à l'étranger pendant toute la durée de son séjour[5]. D'ailleurs les femmes jouissent d'une grande liberté : ce sont elles qui dirigent le ménage et surveillent les travaux des champs ; quand la guerre éclate, elles prennent part au conseil, montent à cheval et combattent comme les hommes. Rien ne se fait dans l'intérêt de la famille sans qu'elles soient consultées; il est sans exemple que les hommes lèvent la main sur elles.

Le gouvernement des tribus hezareh est monarchique. La tribu la plus riche, celle qui se donne le titre de Ser khané ou « Tête de Maison », est

[1] Mountstuart Elphinstone, *An account of the Kingdom of Caubul;* — Leech, H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

[2] *Journal of the Geographical Society*, 1873.

[3] Ferrier ; — Grodekov.

[4] Minaïev, *Notice sur les contrées du haut Amou-daria, Exploration*, 1861.

[5] Mountstuart Elphinstone, ouvrage cité; — Ferrier, *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan*, etc.

considérée par tous les autres clans comme formant une classe supérieure. Chaque peuplade obéit à un beg ou sultan, qui rend la justice, impose des amendes, condamne à la prison et même à la peine de mort. Souvent ces petits chefs guerroient entre eux; souvent aussi ils entrent en confédérations temporaires, soit pour dépouiller un puissant voisin, soit pour refuser l'impôt aux envoyés de l'émir de Kaboul; la carte politique du pays change incessamment, suivant les vicissitudes des combats, les intérêts et les caprices des souverains. Mais, dans le voisinage des tribus afghanes, la plupart des clans hezareh ont abandonné leur régime politique d'origine étrangère pour s'organiser en petits groupes républicains comme ceux des Ghilzaï. Sur le pourtour de la contrée des Hezareh, les croisements ont en maints endroits modifié sensiblement la race et l'on rencontre un grand nombre de Mongols à physionomie afghane, de même que des Ghilzaï dont les traits ressemblent à ceux des Kalmouks. C'est par l'intermédiaire des peuplades de race croisée que se fait le commerce des Afghans avec les Hezareh, d'ailleurs simple mouvement d'échanges en nature, presque sans importance économique. De nos jours, les Hezareh émigrent en foule dans l'Hindoustan, où ils travaillent comme cantonniers, puisatiers et terrassiers; des milliers d'entre eux sont esclaves de maîtres afghans.

La différence de culte est probablement la raison qui fait classer les Aïmak comme une nation à part, distincte des Hezareh. Tandis que ceux-ci sont chiites comme les Persans, les Aïmak, — c'est-à-dire les « Tribus » par excellence, — sont d'ardents sunnites comme les Afghans; mais les clans aïmak, du moins ceux de l'est, ne diffèrent point des « Mille » pour l'origine : comme eux, ils descendent de Mongols, et même plusieurs kheil, notamment une peuplade des montagnes de Herat, dont tous les hommes exercent de père en fils la profession de charbonniers, parlent des dialectes mongoliques. Les Aïmak, dont la tribu principale porte encore le nom tout mongol de Kiptchak, habitent les pâturages montueux du Ghour, au sud du pays des Hezareh, les hautes vallées de l'amphithéâtre de montagnes qui entoure le bassin de Herat et les pentes septentrionales du Paropamisus, sur le versant turkmène; en outre, des Taïmouri, l'une des « Quatre Tribus » ou Tchahar Aïmak[1], se sont établis à l'ouest de Herat, en plein territoire persan. La plupart des Aïmak vivent encore en « hordes », c'est-à-dire sous la tente; leurs *ourdou*, disposés irrégulièrement près d'une tour de défense qui abrite le chef, se composent de tentes en feutre

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. VII.

gris ou en peaux noires; les villages de leur pays ne sont guère habités que par des Tadjik. Aussi belliqueux que les Hezareh et dominés comme eux par des chefs ayant un pouvoir absolu, les gens des « Tribus » sont redoutés pour leur férocité. Elphinstone raconte qu'à la suite de combats il leur arrivait de boire le sang de leurs victimes et d'y tremper leurs barbes. D'après Ferrier, les filles de quelques tribus n'auraient le droit de se marier qu'après avoir combattu à côté des hommes dans les expéditions guerrières.

Au milieu du chaos des tribus qui se déplacent volontairement ou qui sont transportées de force, et qui pendant le cours des siècles se mélangent diversement, il est difficile de reconnaître la véritable origine de mainte peuplade, à laquelle d'ailleurs chaque voisin donne un nom différent. Telle tribu est désignée par les uns comme étant de souche mongole, tandis que les autres lui donnent une filiation aryenne. Ainsi les Djemchidi, dont les cinq mille familles vivent dans la haute vallée du Mourgh-ab, sous des tentes de joncs tressés[1], sont classés parmi les Aïmak, alors qu'ils sont bien persans : à les en croire, nulle tribu ne serait d'un sang iranien plus pur, puisqu'ils prétendent descendre du fabuleux Djemchid, le héros des épopées de la Perse; leur langue et le type régulier qu'offre le visage de la plupart d'entre eux ne permettent pas de douter de leur origine aryenne; mais les guerres continuelles, les migrations incessantes, la vie dans les campements leur ont donné les mœurs et le caractère de leurs voisins les Turkmènes; ils sont pillards comme eux, et quand l'occasion s'en présente, ils attaquent les caravanes. Il paraît que de malheureuses expéditions ont beaucoup diminué leur nombre depuis le commencement du siècle[2]. Les Firouz-kouhi des environs de Herat sont aussi des Aïmak persans, déplacés par Tamerlan; la patrie originaire de ces bannis est le district iranien de Firouz-kouh, à la base des contreforts méridionaux du Demavend.

Outre les races principales qui se partagent le territoire de l'Afghanistan, combien d'émigrants de pays étrangers ont été amenés dans le pays par la guerre, le commerce ou l'appel des souverains! Quelques Juifs, un plus grand nombre d'Arméniens, qui disputent les emprunteurs indigènes aux banquiers hindous; des Abyssins, des Kalmouks, des Arabes, des Lezghiens, des Kourdes, achetés comme esclaves ou venus comme aventuriers, se rencontrent parmi les gardes de l'émir et dans les garnisons; des Turkmènes, des Baloutches, des Brahoui campent sur les confins et font de fré-

[1] Nic. de Khanîkov, *Ethnographie de la Perse.*
[2] A. Vambery, *Voyages d'un faux derviche.*

quentes incursions dans l'intérieur de la contrée. Toutes les nations de l'Asie occidentale sont représentées dans ce pays où les Européens ont pénétré si rarement, excepté dans les trois campagnes où les Anglais s'ouvrirent une voie par le canon[1].

III

Très faiblement peuplé en proportion de son étendue, l'Afghanistan ne peut avoir qu'un petit nombre de villes; même en certains districts les seuls groupes d'habitations ne sont que des réunions de tentes, déplacées de saison en saison, suivant la marche des troupeaux. D'après Elphinstone, la moitié des Afghans occidentaux vivaient encore sous la tente au commencement du siècle.

Dans les régions nord-orientales, entre la vallée du Kaboul et l'arête de l'Hindou-kouch, les montagnards de diverses races, Kafir, Dardes ou Afghans, habitent tous des villes ou des villages, pour lesquels ils ont généralement choisi quelque bassin d'alluvions fertiles ou le penchant d'une colline abritée des vents froids et tournée vers le midi, côté de la chaleur et des pluies. De même que celles des Alpes, les villes de l'Hindou-kouch se composent pour la plupart de plusieurs hameaux, dont la forme même révèle de loin les traits encore invisibles de la topographie locale. Les seuls monuments qui donnent un aspect de puissance à ces pauvres petites capitales de montagnards et les font ressembler quelque peu aux riches cités de la plaine, sont leurs châteaux forts à tours crénelées et des édi-

[1] Populations de l'Afghanistan, au sud de l'Hindou-kouch, en nombres approximatifs :

Afghans	Dourani	700 000	2 100 000 hab.
	Ghilzaï	400 000	
	Yousouf-zaï, Swati et autres tribus du nord-est	600 000	
	Waziri » de l'est	200 000	
	Kakar » du sud-est	200 000	
Iraniens	Tadjik et Parsivan	500 000	800 000 »
	Kohistani	200 000	
	Seïstani	50 000	
	Djemchidi et Firouz-kouhi (Tchahar Aïmak)	50 000	
Kafir ou Siah-Poch			150 000 »
Tchougani, Tchitrali, Dardes, etc.			300 000 »
Mongols	Hezareh	300 000	600 000 »
	Taïmouri et Kiptchak (Tchahar Aïmak)	300 000	
Turcs et Turkmènes			100 000 »
Hindki, Kizîl-bach, Kourdes, Arabes et autres étrangers			150 000 »

fices religieux, dominant pour la plupart des ruines fort étendues. Dans la vallée du Swat, il existe encore une de ces constructions, parfaitement conservée, coupole ovoïde de 27 mètres de hauteur entouré de dix étages circulaires de niches : le nom de ce sanctuaire, Chankar dar, semble rappeler le culte de Chankar, l'un des noms sanscrits de Siva[1]. Des villages fortifiés de la vallée du Swat, Tarrnah et Tchahil, enferment chacun un millier de familles dans leur enceinte de murs; un autre était la résidence de l'Akhound, vieillard vénéré qui n'avait presque aucun pouvoir politique, mais que le bruit public dans l'Inde septentrionale représentait comme un prophète tout-puissant, menaçant la domination britannique et pouvant déchaîner contre elle, quand il lui plairait, des révoltés wahabites par dizaines de milliers[2]. Dans la haute vallée de la Pandjkora ou rivière des « Cinq Clans », qui s'unit au Swat, en amont de son entrée dans le Pandjab, d'autres bourgs, appartenant à la nation darde des Bouchkar, sont plus grands que Tchahil : Tall et Kalkot sont habités l'un et l'autre par quinze cents familles. Miankalaï, sur le même fleuve Pandjkora, mais dans la région inférieure du bassin, est la capitale du petit royaume afghan de Djoundoul. Plus vaste est celui de Dir, dont le bourg central, dominé par une forteresse, est le point de départ du sentier qui s'élève vers le col de Lahori, puis redescend dans la vallée de Tchitral ou Kaskar, le Kachgar de l'Hindou-kouch.

Des villes relativement importantes se succèdent le long du fleuve de Tchitral, le Kounar, dont le cours égale celui de la Seine, mais qui roule une plus grande quantité d'eau. Mastoudj, à 2300 mètres d'altitude, s'élève dans un charmant bassin de pâturages, à la rencontre des chemins de Yasin, par le plateau de Chandour, et du haut Oxus par le seuil de Baroghil. Tchitral ou Tchitlal, dont les villages dispersés bordent le torrent des deux côtés de la vallée, est le chef-lieu de l'État le plus puissant de la région des montagnes : le *mihter* ou *badchah*, qui réside dans le fort de la rive droite, commande peut-être à 200 000 Dardes et Kafir, divisés en de nombreuses tribus, de rang inégal, les unes dispensées de l'impôt, les autres asservies, obligées de fournir jusqu'à des esclaves de leur propre sang; lui-même est tributaire du maha radjah de Kachmir, auquel il envoie chaque année des chiens, des chevaux et des faucons[3]. Dans la région inférieure du bassin fluvial se succèdent d'autres capitales : Asmar, Chigar Seraï et Kounar, qui a donné son nom au cours inférieur du fleuve, où flottent de

[1] Biddulph, *The Tribes of the Hindoo-Koosh.*
[2] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1862, n° III.
[3] Biddulph, ouvrage cité.

longs trains de bois; les deux dernières villes sont gouvernées par des chefs afghans. Quelques orpailleurs ramassent les pépites que les eaux charrient et mêlent aux sables du Kounar.

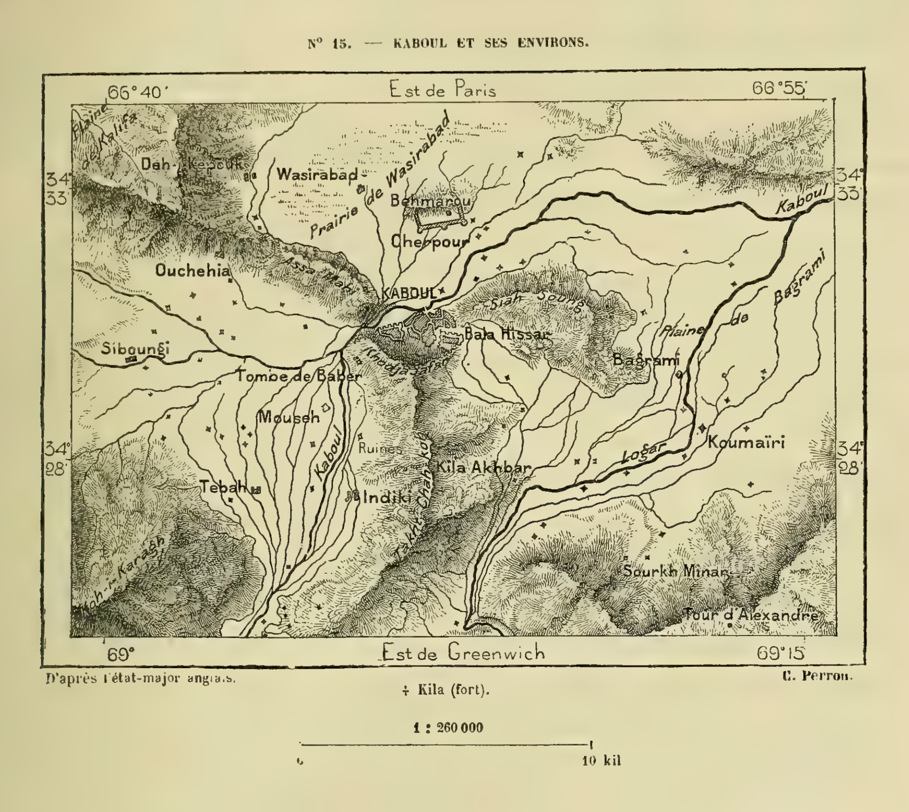
Les villages du pays des Kafir, qui s'étend à l'ouest du Tchitral, ne sont point connus et les hautes vallées du Pandjhir et du Ghorband n'ont que des bourgs sans importance. On ne trouve de villes proprement dites que dans les campagnes du Daman-i-koh, ancien fond lacustre, où se réunissent les eaux versées par une chaîne neigeuse de plus de 200 kilomètres de longueur. C'est là que s'éleva jadis, d'après la plupart des historiens, la cité d'Alexandrie, bâtie par le Macédonien pour surveiller les routes de la montagne convergeant dans la plaine. La ville moderne de Tcharikar, située à moins de 20 kilomètres à l'ouest de la jonction du Ghorband et du Pandjhir, à la base du Paghman, est probablement l'héritière directe de l'antique Alexandrie. La plaine voisine est désignée sous le nom de Bagram, dérivé, dit-on, de Vigrama ou « cité capitale » qui appartint longtemps au chef-lieu du Daman-i-koh : la ville, désignée aussi par la tradition sous le nom de Chehr Younan ou « Cité grecque », existait encore lors de l'invasion des Mongols et l'explorateur Masson a retrouvé dans les décombres environ soixante mille monnaies bactriennes, des anneaux, des amulettes, et d'autres objets, presque tous en cuivre[1]. Au sud de Tcharikar, une autre ville du Daman-i-koh élève ses tours et ses mosquées sur les pentes d'une colline au sommet couronné de verdure. Cette ville pittoresque, Istalif, est la plus agréable de tout l'Afghanistan par la douceur du climat, la fraîcheur des eaux courantes, la magnificence des platanes, la richesse des jardins et des vergers. En 1842, les Anglais, obligés de quitter le pays et prévoyant peut-être les prochains désastres, laissèrent un témoignage de leur séjour en livrant aux flammes la charmante cité.

Kaboul, la capitale actuelle du Poukhtoun-kwha, est une cité fort ancienne, « la plus ancienne de toutes », disent les indigènes : d'après une légende locale qui expliquerait la corruption des indigènes, c'est là que tomba le diable lorsqu'il fut jeté hors du ciel[2]. Les habitants montrent encore avec orgueil la « tombe de Caïn », faisant ainsi remonter jusqu'aux origines du monde l'histoire des crimes qui se sont accomplis dans leur pays si souvent inondé de sang. Il est certain que la ville existait aux temps de l'expédition d'Alexandre : les historiens la mentionnent

[1] Charles Masson, *Various Travels*, etc. — A. Cunningham, *Ancient Geography of India* ; — Cl. Markham, *Proceedings of the Geographical Society*, feb. 1879.

[2] *Blackwood's Magazine*, july 1875.

d'abord sous le nom d'Ortospana ou « Camp Blanc »[1], et celui de Caboura apparaît déjà dans Ptolémée; des restes de constructions dans lesquelles on reconnaît le type grec ou gréco-bactrien, le Sourkh-Minar ou « Minaret Rouge » et la « colonne d'Alexandre », s'élèvent au sud-est, sur la route de l'Inde. A la fin du quinzième siècle, Baber, qui ne connaissait point dans le monde de lieu comparable au « paradis de Kaboul », en fit la capitale de son immense empire, et l'on voit encore au sud-ouest de la ville,



N° 15. — KABOUL ET SES ENVIRONS.

D'après l'état-major anglais. C. Perron.

+ Kila (fort).

1 : 260 000

0 — 10 kil

parmi les jardins, l'enclos de marbre blanc découpé en arabesques et couvert d'inscriptions qui fut érigée sur la tombe de cet empereur. Timour, le fils d'Ahmed chah, fit également choix de Kaboul pour sa résidence, et depuis plus d'un siècle cette ville a gardé son rang de capitale du royaume. Même sans l'importance officielle que lui donne le séjour de l'émir, Kaboul ou telle autre cité voisine ne pouvait manquer d'attirer un grand concours de marchands, car elle est située sur la voie historique de l'Inde à la Bactriane, au centre de ces fertiles plaines où les caravanes peuvent enfin se reposer de leur pénible voyage, d'environ 300 kilomètres,

[1] H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1843.

à travers un quintuple rempart de montagnes souvent obstruées de neiges. Les autres routes de l'Hindou-kouch qui s'unissent dans le Daman-i-koh viennent rejoindre à Kaboul le chemin qui est devenu la voie maîtresse et accroissent ainsi la valeur de la cité comme lieu de résidence et d'échanges. Grâce à son altitude, qui dépasse légèrement 1900 mètres au niveau de la rivière, Kaboul jouit d'un climat tempéré comme les villes de l'Europe situées à dix degrés plus au nord; ses jardins, où l'on se repose à l'ombre durant l'été et qui ne reçoivent de neige que pendant un ou deux mois d'hiver, offrent une halte charmante à ceux qui se préparent à gravir les crêtes glacées de l'Hindou-kouch ou à descendre vers les plaines torrides du Pandjab. Les fruits de Kaboul sont renommés dans tout l'Orient : Baber se vante dans ses mémoires d'avoir enrichi de trois espèces de cerises les vergers de Kaboul.

La ville, bâtie en aval d'un défilé que ferment d'anciennes fortifications, occupe une longueur d'environ 5 kilomètres, sur la berge méridionale du fleuve auquel elle a donné son nom et qui va rejoindre à une quinzaine de kilomètres en aval un cours d'eau plus abondant, le Logar. A l'ouest, de l'autre côté du défilé, s'ouvre un vaste bassin triangulaire de campagnes bien cultivées, qu'ombragent des peupliers et des saules, mais autour desquelles s'élèvent des monts trop dépouillés de leur verdure; à l'est, un promontoire des collines porte le quartier militaire de Bala hissar ou de la « Haute Forteresse », naguère environné d'une forte enceinte que les Anglais ont partiellement détruite en 1880. Le quartier du Bala hissar forme une sorte d'escalier de fortifications; le degré supérieur en est la citadelle; en bas est le palais de l'émir, dont les murailles enferment aussi des jardins. La ville elle-même est traversée dans tous les sens par des murs, qui la partagent en cellules distinctes comme celles d'un gâteau de cire dans une ruche. Mais pour la régularité géométrique la ville afghane ne ressemble guère à une cité d'abeilles; les parois mitoyennes sont démolies en maints endroits, et leurs brèches se relient avec les ruelles serpentines en un labyrinthe inextricable; le tremblement de terre de 1874, qui renversa un millier de maisons, accrut encore le dédale en obstruant les allées. Kaboul ne présente une ordonnance quelque peu régulière que dans ses « bazars » ou rues commerçantes, la longue rue de Chou et le Tchahar Tchaouk ou « Quatre Places » : c'est là que travaillent la plupart des ouvriers, selliers, charpentiers, forgerons. Un grand nombre d'habitants ont quitté la ville pour les faubourgs qui se prolongent au nord-ouest et au nord, des deux côtés du torrent. Pour commander la ville de leurs canons, les Anglais s'étaient établis au nord-est, sur la colline de

Cherpour ou Behmarou, massif de conglomérat haut de 240 mètres et déjà choisi par Chir Ali comme emplacement de forteresse. Cette colline a sur Bala hissar l'avantage de s'élever isolément au milieu des plaines et de n'être pas dominée par des hauteurs environnantes; mais les prairies de Wazirabad, souvent inondées, vicient l'atmosphère de leurs émanations impures. On prêtait à Chir Ali l'intention de déplacer la capitale et de la reconstruire au pied de la colline de Cherpour. La ville paraît jadis avoir été bâtie sur les bords du Logar. Les débris de l'antique cité, désignés sous le nom de Bagram ou Bagrami, c'est-à-dire « Capitale », comme les ruines de l'Alexandrie du Caucase, se retrouvent à 12 kilomètres à l'orient du Bala hissar.

Sur la route de Kaboul à Pechaver, Djalalabad est la ville intermédiaire, lieu d'étape obligé de tous les voyageurs. Les montagnes du Sefid koh, que l'on voit se dresser au sud jusqu'à la crête terminale et, du côté du nord, les promontoires du pays des Kafir rappellent à l'homme des plateaux qu'il se trouve encore dans l'Afghanistan, mais le climat est déjà celui de l'Inde. Située à 556 mètres d'altitude seulement, en aval des cluses par lesquelles la rivière de Kaboul traverse le Siah koh, Djalalabad occupe le centre du bassin de Nangnahar, abrité de toutes parts contre les vents. La chaleur est souvent accablante dans ce vestibule de l'Iran, surtout au pied des rochers sur lesquels se reflètent les rayons du soleil; mais le sol fertile de la campagne est en maints endroits ombragé d'arbres touffus. Par la fécondité des terres environnantes, aussi bien que par sa situation sur une voie historique, Djalalabad est une ville nécessaire; elle ne peut manquer de prendre une grande importance, quand la rivière de Kounar, dont elle commande le confluent, ne parcourra plus, comme de nos jours, des régions presque désertes, habitées par des barbares et des marchands d'esclaves. En hiver, la population de Djalalabad est plus que doublée, — décuplée, disent quelques voyageurs, — par les bergers redescendus des pâturages des alentours. Plus bas, bordant la rivière de Kaboul, ne se trouvent que des villages et des bourgs; le plus important est celui de Lalpoura, à l'entrée afghane du défilé de Khaïber, que garde, à l'autre extrémité, le fort anglais de Djamroud.

Au sud de la « Montagne Blanche », sur le versant oriental du Soulaïmandagh, la plupart des groupes d'habitations, tels que Kouram, chef-lieu de la vallée du même nom, ne sont que des agglomérations de huttes en terre entourées d'un mur des mêmes matériaux. Dans la vallée du Totchi, une antique cité, maintenant déchue, prend encore le nom de Chehr ou Chahr, signifiant la « Ville » par excellence; elle exporte des chevaux

remarquables pour leur endurance et pour leur vigueur[1]. Kanigouram, dans le pays des Waziri, est une ville de forgerons, occupant la crête et les pentes d'une roche étroite, entourée d'un cirque de collines; les maisons sont perchées sur des échafaudages en bois de sapin entre lesquels est ménagée la rue, à peine assez haute pour laisser passer les cavaliers[2]. Makin, au nord de Kanigouram, est aussi une populeuse bourgade.

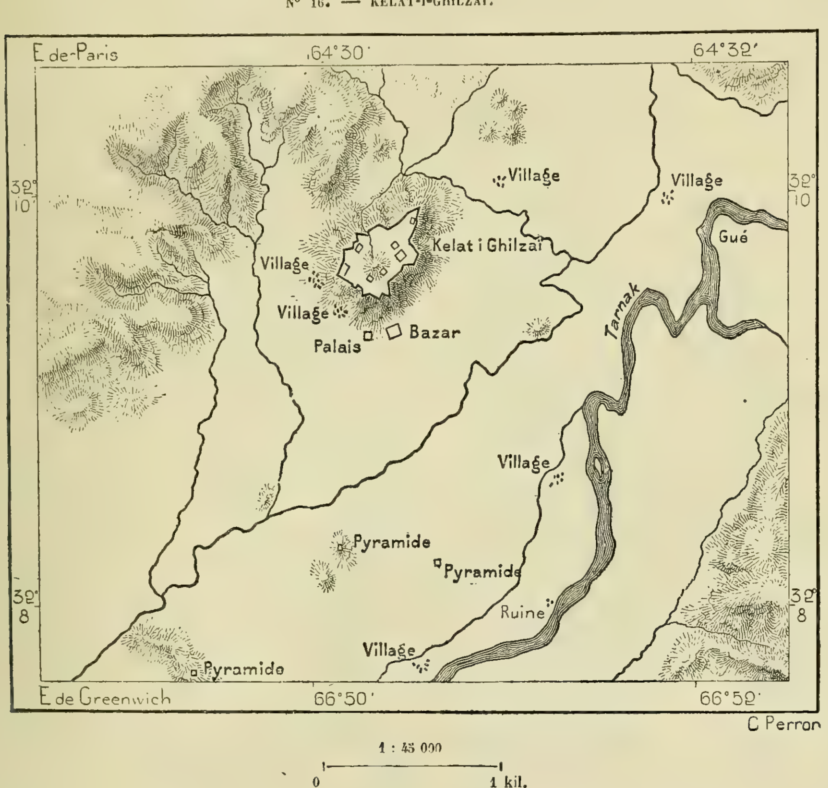
A l'ouest du Soulaïman-dagh, il faut, pour retrouver une ville méritant ce nom, traverser le faîte de partage et redescendre sur le versant du Hilmend. Ghazni, la principale cité bâtie sur la route militaire de Kaboul à Kandahar, fut au onzième siècle la capitale d'un empire qui s'étendait des plaines de Delhi aux grèves de la mer Noire, et pourtant la ville dont le nom est devenu dans l'histoire celui de Mahomet le « Ghaznévide », conquérant de l'Inde, ne paraît pas avoir les avantages qui conviendraient à une cité capitale. Située à 2356 mètres d'altitude, dans une région chaude en été, très froide en hiver et parcourue de vents redoutables, Ghazni est en outre privée d'eaux abondantes et de fertiles campagnes; elle n'a pas même la beauté des horizons. « Je me suis toujours demandé, dit le sultan Baber, comment des princes qui régnaient sur l'Hindoustan et le Khorassan ont pu établir le siège de leur gouvernement dans un si misérable pays! » Il est vrai qu'aussitôt après avoir été abandonnée comme résidence royale, Ghazni perdit presque toute sa population; mais elle a toujours gardé de l'importance comme place stratégique entre Kaboul et Kandahar. La ville est construite au pied d'une longue arête de rocs gypseux, çà et là recouverte d'un peu de terre végétale, et portant sur la plus haute saillie une citadelle aux murs inégaux, flanqués de bastions et couronnés de tours. Ce château fort est connu, comme celui de Kaboul, sous le nom de Bala hissar. Quoique Ghazni n'ait jamais été une grande cité, cependant des ruines s'étendent au nord de la ville actuelle sur un espace considérable[3]. Là sans doute s'élevait la « Fiancée Céleste » de Mahmoud, la mosquée de marbre et de granit qu'il dressa en souvenir de ses conquêtes. Deux minarets très élégants, ornés d'inscriptions koufiques et reposant sur de hauts soubassements de forme étoilée appartenaient probablement à cette mosquée. On donne à Ghazni le nom de « seconde Médine », à cause du grand nombre de personnages illustres dont cette ville possédait les tombeaux. Celui du Ghaznévide se voit encore dans l'ancienne ville, mais il n'a plus les portes en bois de sandal que Mahmoud

[1] Raverty, *Notes on Afghanistan and some parts of Balochistan.*
[2] Walker, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXXII, 1862.
[3] Vigne, *Visit to Ghuzni, Kabul and Afghanistan.*

avait enlevées à Somnath, dans la péninsule du Kattyawar; prises en 1842 par les Anglais, elles furent transportées à Delhi comme un trophée. Il est douteux cependant que ce soient bien là les portes antiques.

Ghazni est peuplée de Hezareh et de Ghilzaï; Kelat-i-Ghilzaï ou « Château des Ghilzaï », l'autre place stratégique de la route militaire de Kaboul à Kandahar, n'a guère pour habitants que des gens de la tribu qui lui a valu son nom. Cette place, située à 1762 mètres d'altitude, n'est point une ville proprement dite; c'est une forteresse irrégulière enfermant des casernes et

N° 16. — KELAT-I-GHILZAÏ.



1 : 45 000
0 — 1 kil.

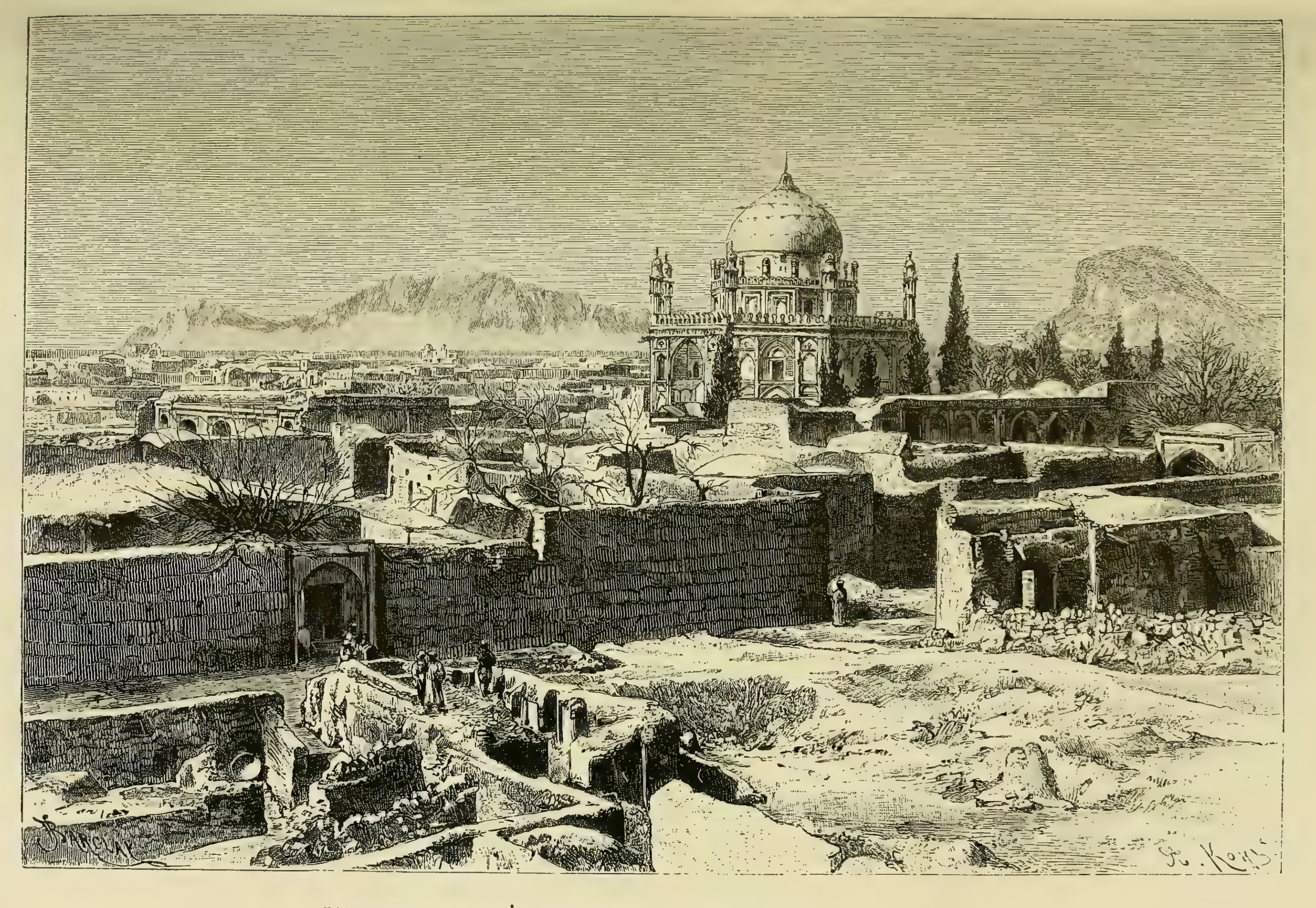
des magasins, qui se dresse sur une butte isolée, en avant d'un plateau pierreux séparant la vallée de l'Argand-ab et celle du Tarnak. Au pied du monticule fortifié se blottissent des villages de cultivateurs et se groupent quelques constructions, qui pourraient servir de noyau à une cité, palais, bazar, entrepôts. Des campagnes richement cultivées bordent les deux rives du Tarnak et les canaux d'irrigation qui en sont détournés; des ruines nombreuses éparses dans la plaine et des amas de pierres sur les hauteurs, restes de tours à signaux, de fortins ou de tombes, rappellent l'importance qu'eut de tout temps la place de Kelat-i-Ghilzaï comme lieu de dé-

fense et de ravitaillement. Pendant la dernière guerre, lorsque le général Roberts abandonna Kaboul avec toute son armée pour se porter vers Kandahar, le « Château des Ghilzaï » fut le principal point d'appui de ses opérations.

Kand ou Kandahar, dans laquelle des étymologistes voient une ancienne « Alexandrie », tandis que d'autres dérivent son nom d'une antique Ghandara des Hindous, a plusieurs fois changé de place, comme la plupart des villes de l'Asie. La cité d'Arachosia, — en sanscrit Harakwati, — s'élevait au sud-est, là où se trouve, au milieu des solitudes riveraines de l'Argand-ab, le poste ruiné d'Olan Robat ou Chahr-i-Tohak[1]. A cette cité succéda la « vieille Kandahar », qui n'a pas complètement disparu : à 5 kilomètres de l'enceinte moderne, au pied de coteaux abrupts et se terminant par une arête vive, se voient encore des murailles solides, des restes d'édifices et les bastions d'un Bala hissar qui fut jadis un des plus forts de l'Afghanistan et qui résista pendant onze mois aux forces de Nadir chah. Mainte place de la Vieille Kandahar a été mise en culture et des rigoles d'irrigation serpentent dans les anciennes rues. Une autre Kandahar, celle de Nadir, fondée par le conquérant au milieu du dix-huitième siècle, exista pendant quelques années; ses murs, parfaitement conservés, s'élèvent à 5 kilomètres environ au sud de la Kandahar actuelle, bâtie par Ahmed chah, le fondateur de la dynastie actuelle. Il fit choix de cette ville pour capitale de son royaume, et le plus majestueux édifice compris dans l'enceinte est le temple à coupole émaillée qui recouvre sa tombe et dans laquelle nichent des milliers de pigeons bleus. Nul mieux que le conquérant ne pouvait se rendre compte de l'extrême importance stratégique de Kandahar, la « clef de l'Inde ». Située sur le chemin semi-circulaire de Kaboul à Herat que suivent les caravanes et les armées, commandant l'issue des vallées de l'Argand-ab et du Tarnak, ainsi que les défilés des montagnes qui séparent l'Inde des plaines du Hilmend, elle a de plus l'immense avantage de se trouver dans une région fertile où des armées peuvent se ravitailler sans peine; du côté du sud et du sud-ouest, elle est inattaquable, de vastes territoires déserts empêchant dans cette direction l'approche de forces ennemies.

Le quadrilatère de Kandahar, dont les longs côtés sont orientés dans le sens du méridien, est situé à 1066 mètres d'altitude, dans une plaine qui s'incline en pente douce au sud-est vers la rivière Tarnak; les eaux d'irrigation qui alimentent la ville et qui transforment les campagnes environ-

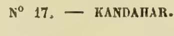
[1] H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1843.

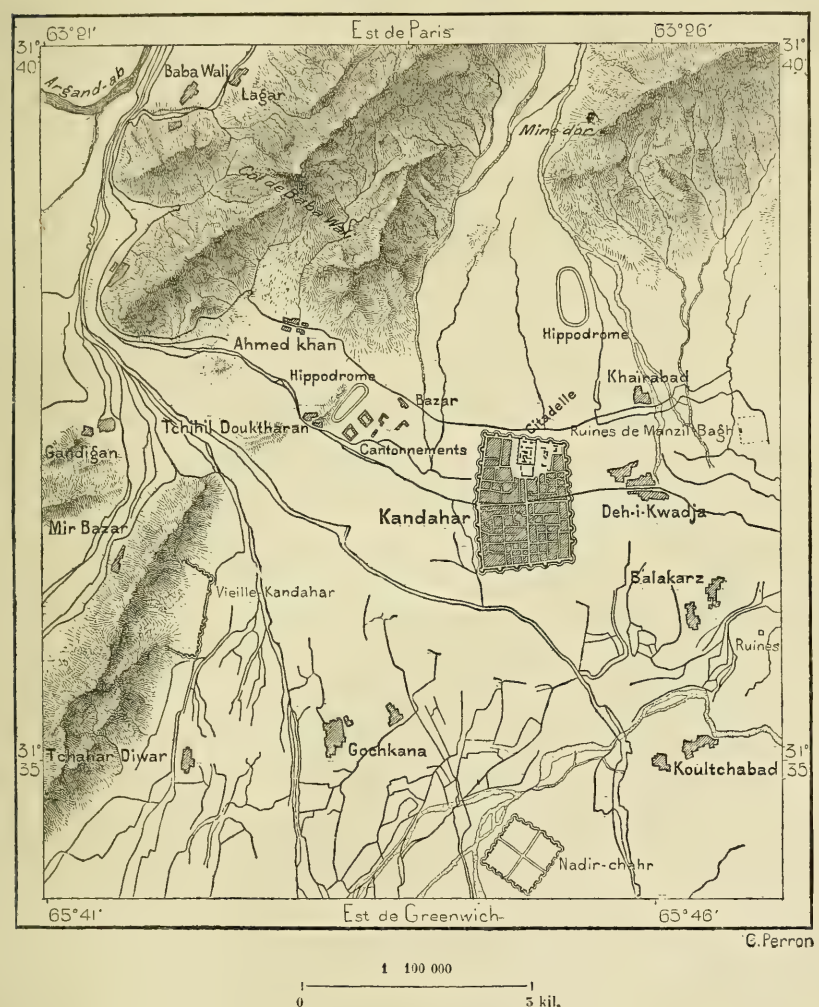


KANDAHAR, TOMBE D'AHMED CHAH. — VUE PRISE DE LA CITADELLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Burke.

nantes en un immense jardin, sont dérivées de l'Argand-ab et contournent à l'ouest le promontoire extrême de la chaîne du Goul-koh, coupé d'une brèche profonde, le col de Baba-Wali : c'est là qu'en 1880 se livra la bataille par laquelle les Anglais firent lever le siège de Kandahar. Des vergers dévastés, des canaux changés en marécages rappellent ces récents


N° 17. — KANDAHAR.



1 : 100 000

0 — 5 kil.

conflits. L'enceinte de la ville, flanquée de plus de cinquante tours et s'appuyant au nord sur une citadelle, est en assez mauvais état, mais l'intérieur de la cité contraste heureusement avec Kaboul pour la régularité et la propreté des rues. Deux avenues principales se croisent à angles droits au milieu de la ville et la divisent ainsi en quatre parties égales; au nord la citadelle et, sur les autres faces, trois portes limitent ces quartiers. Les

rues secondaires sont tortueuses pour la plupart; mais les maisons qui les bordent, construites en pierre ou en pisé, sont plus larges, mieux aménagées que celles de Kaboul et presque toutes ont leur jardin. Cependant il ne manque pas de ruines dans Kandahar; environ quatre cents maisons furent renversées en 1874 par l'écroulement d'un pan de l'enceinte : peut-être ce désastre eut-il pour cause la même secousse du sol qui démolit une partie de Kaboul. La croisée des deux grandes rues de Kandahar, au-dessus de laquelle s'arrondit un dôme, forme le centre du bazar et presque toujours vendeurs, acheteurs et passants s'y pressent en une foule compacte. La rue orientale, qui mène à la porte de Kaboul, est occupée surtout par les marchands d'étoffes, tandis que la rue de Herat, qui se dirige à l'occident, retentit sans cesse du marteau des chaudronniers et des forgerons. La rue des potiers, des teinturiers, des vendeurs de fruits est celle du sud, qui aboutit à la porte de Chikarpour; la rue de la citadelle est bordée de grands magasins, où se vendent les marchandises anglaises et russes. Les trafiquants du bazar appartiennent à toutes les races de l'Asie Antérieure, mais le gros de la population kandaharienne est dourani : à cet égard, l'ancienne capitale d'Ahmed chah contraste avec les autres villes afghanes. Une mine d'or, dont le rendement est d'ailleurs sans importance, est exploitée au pied des hauteurs qui s'alignent au nord de la plaine.

On sait que Kandahar se trouvait naguère en deçà des « frontières scientifiques » de l'Empire Indien et qu'elle fut rendue par les Anglais à l'émir de l'Afghanistan longtemps après Kaboul. C'est à Kandahar que devait aboutir le chemin de fer de Chikarpour, premier tronçon de la ligne de l'Inde à l'Asie Mineure. La voie ferrée n'a pas encore gravi les degrés du plateau, mais elle se continue par des routes praticables à l'artillerie et les Anglais ont fait choix pour station militaire de la frontière du bourg de Tchaman ou de la « Prairie », d'où ils ne sont qu'à trois journées de marche de Kandahar. De leur camp, solidement appuyé aux contreforts du Khodja-Amran, les généraux britanniques surveillent l'extrémité orientale de la grande route militaire qui traverse tout l'Afghanistan du sud-est au nord-ouest. Mais s'ils devaient s'avancer sur le chemin de ronde des plateaux afghans, où s'arrêteraient-ils sans avoir l'air de redouter les avant-postes des Russes campés à l'autre extrémité de la route? Au delà de Kandahar, ne leur faudrait-il pas pousser jusqu'à Kouchk-i-Nakoud, le « Diamant du Désert », pour y effacer le souvenir de la défaite subie en 1880? Puis ne serait-il pas nécessaire d'occuper la forteresse de Ghirisk, qui commande le passage du Hilmend et les vallées du Zamindawar, et près de laquelle se voient tant de fortifications ruinées, preuve de l'importance qu'on atta-

cha toujours à ce point stratégique? N'y aurait-il pas urgence à s'assurer la possession de Farah, place forte située à l'angle sud-occidental des monts de l'Afghanistan et de la grande route militaire, à proximité des riches campagnes du Seïstan? Ne faudrait-il pas occuper aussi la forteresse du Seïstan, Lach ou la « Falaise », bâtie sur une butte entourée de murs crénelés, presque inexpugnables sans les nouveaux engins de guerre? Enfin, la place de Sibzawar ou Sebzar, qui tient en respect la tribu des Aïmak, pourrait-elle être négligée par le conquérant? Cette ville, qui a remplacé l'ancienne Isfezar, est la dernière étape stratégique au sud de Herat, et des prophètes de malheur y marquent d'avance le conflit des armées. Au sud-ouest, entouré de grenadiers, le village tadjik d'Anardereh occupe, près de la frontière persane, le pied d'une montagne fendue dans toute sa largeur par une fissure qui n'offre nulle part plus d'un demi-mètre; c'est un coup d'épée d'Ali, dit la légende[1].

Herat, « Porte de l'Inde », ainsi nommée de son importance stratégique, et « Perle du Khorassan » — appellation qu'elle doit à la fertilité de sa plaine et à la richesse de ses produits industriels, — est l'une des plus anciennes cités du monde, « la plus ancienne », affirment ses habitants, et à certaines époques de son histoire elle fut au nombre des métropoles les plus populeuses. A l'époque d'Alexandre, Aria était une grande cité. Au douzième siècle, disent les historiens persans, elle était la « reine, la glorieuse », et contenait dans ses murs « 444 000 maisons habitées, 12 000 boutiques, 6000 bains publics et caravansérails »[2]; au siècle suivant, Djenghiz-khan s'emparait de la ville après six mois de siège et en faisait égorger les habitants, au nombre d'un million six cent mille; quarante individus seulement auraient échappé aux recherches des Mongols et pendant quinze ans ils restèrent la seule population de l'immense entassement de ruines. Précisément à cause de l'extrême importance de sa position, Herat fut cinquante fois attaquée, cinquante fois détruite; cinquante fois elle se releva de ses décombres. Située sur les confins de la Perse et de l'Afghanistan, elle n'a cessé d'être disputée par ces deux puissances limitrophes, et si elle se trouve encore sous la puissance de l'émir de Kaboul, quoique par la langue des habitants et sa position géographique elle soit une dépendance de la Perse, la cause en est à l'Angleterre, qui intervint deux fois pour obliger les Persans à lever le siège ou à rendre leur conquête. De nos jours, l'équilibre politique a changé : la Russie est devenue la puissante voisine

[1] N. de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de la Perse orientale*.
[2] Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse, par Yakout*.

de Herat et ses ingénieurs étudient la contrée pour y jalonner les futurs chemins de fer. La vallée du Heri-roud forme une entrée naturelle par laquelle Turkmènes et Mongols ont maintes fois trouvé le chemin du plateau. C'est par là que peuvent désormais pénétrer les Russes.

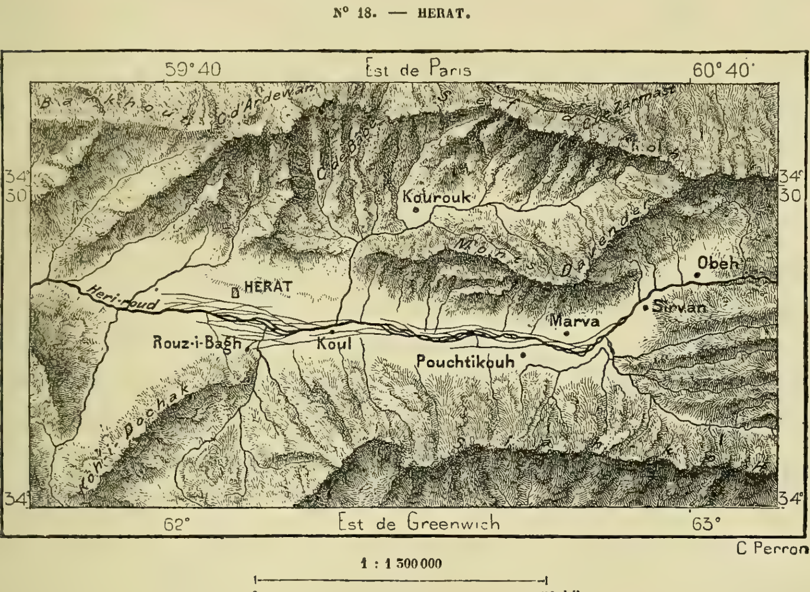
Située à 800 mètres environ, — altitude moindre que celle de la plupart des autres villes afghanes, — Herat occupe le centre d'une plaine des plus fertiles, que le Heri-roud parcourt de l'est à l'ouest, et que des collines accompagnent des deux côtés, diminuant en hauteur vers l'occident. Des amas de ruines, des tombeaux se montrant çà et là à travers les bouquets de pins, rappellent l'époque de la prospérité de Herat, alors qu'elle s'étendait sur un espace dix fois plus considérable et qu'un chien « pouvait courir sur les toits », de la forteresse jusqu'à tous les villages de la plaine. L'enceinte de la ville actuelle, quadrilatère allongé dans le sens de l'est à l'ouest, n'est pas un rempart proprement dit : c'est plutôt un talus de hauteur inégale, 25 mètres en moyenne, et séparé de la campagne par un fossé profond; des chemins couverts sont pratiqués dans l'épaisseur du talus, formé principalement de débris d'anciennes murailles et des constructions attenantes[1]. Sur le flanc septentrional de la place s'élève la citadelle, Ekhtiar-eddin, ouvrage solide, mais commandé par une butte énorme, éloignée de moins d'un kilomètre, que l'on dit avoir été élevée par Nadir chah[2]. Herat, comme Kandahar, est divisée en quatre îlots par deux rues transversales, dont la croisée, naguère surmontée d'une coupole, est devenue le centre du bazar; les magasins, les échoppes, les ateliers se continuent de part et d'autre le long des rues maîtresses. Les ouvriers de Herat ont gardé leur réputation pour la fabrication des lames, des tapis, des cotonnades, mais c'est de l'étranger, Russie et Angleterre, que proviennent maintenant presque toutes les marchandises exposées dans le bazar. La population de la cité varie singulièrement suivant les évènements politiques de l'Asie iranienne, dont Herat, à cause de sa position centrale, reçoit le contre-coup; en 1858, il ne s'y trouvait plus que 7000 résidents : la plupart des chiites avaient quitté la ville pour ne pas subir l'oppression des Afghans. Mais le nombre des habitants s'accroît rapidement pendant chaque période de repos. Une notable proportion des Herati se compose de représentants d'anciennes familles, grandeurs déchues bien à leur place dans une cité ruinée : Ferrier y rencontra des descendants de Djenghiz-khan, de Timour le Boîteux, de Nadir chah.

La plupart des monuments de Herat, palais, caravansérails et mosquées,

[1] Ferrier, *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan*, etc.
[2] J. Mac Neill, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1844.

se trouvent dans la banlieue, mais ruinés; il n'en reste plus que de pittoresques débris, çà et là quelque tour, une arcade, une paroi couverte de faïences vernissées, d'autant plus belles que leurs couleurs doucement nuancées se montrent sous l'ombre des platanes. Les campagnes qui entourent Herat ont en Orient la réputation d'être baignées par l'atmosphère la plus salubre, grâce au vent du nord qui souffle pendant l'été : « Si la terre d'Ispahan, l'air de Herat et l'eau du Kharezm étaient réunis au même endroit, l'homme y serait immortel! » dit un proverbe de l'Iran[1]. Cependant l'eau du Heri-roud, « claire comme la perle », est aussi l'une

N° 18. — HERAT.



des plus pures de l'Asie iranienne et c'est grâce à ses neuf grands canaux et à leurs innombrables ramifications que Herat est devenue la « Ville des Cent Mille Jardins ». Les dix-sept espèces de raisins, les nombreuses variétés de melons, les abricots exquis de Herat sont vantés dans le Khorassan et l'Afghanistan; dans ces jardins, dit Conolly[2], les consommateurs mangent à leur gré des fruits qui leur conviennent, et payent leur écot d'après la différence de leur poids à l'entrée et à la sortie. En dehors des jardins arrosés, les campagnes de Herat ont aussi leurs plantes cultivées : telle est l'ombellifère assa fœtida, l'*ink* des Afghans, que les Européens abhorrent à cause de son odeur, mais qui fournit aux Iraniens un de leurs mets

[1] Carl Ritter, *Erdkunde, Asien*, vol. VIII.
[2] *Journey to the North by India.*

les plus recherchés, ainsi qu'une espèce de résine, très utilisée comme médicament ; c'est probablement le *silphium* des anciens.

En amont de Herat se trouvent encore quelques agglomérations méritant le nom de ville. Telle est, sur la route de Maïmeneh, la capitale du pays des Djemchidi, Kouroukh, devenue célèbre par ses nombreuses sources thermales ; dans la ville même, il n'en jaillit pas moins de dix-huit. Obeh possède aussi des sources chaudes, et, dans le voisinage, ses inépuisables carrières de marbre blanc, qui fournissent les matériaux employés pour les tombeaux de Herat[1]. Tout le pays est riche en veines de plomb argentifère et autres gisements miniers, mais l'exploitation en est depuis longtemps abandonnée.

A l'ouest de Herat, dans la vallée du Heri-roud, les villes ruinées de Ghourian et de Kousan n'ont d'importance que par leur position dans le voisinage de la frontière politique de la Perse. D'après Khanîkov, Ghourian aurait eu en 1820 plus d'habitants que Herat ; maintenant ce n'est guère qu'un fort pittoresque entouré de masures, mais le pays environnant est admirable. Les bords du Heri-roud, à peine cultivés, sont en maints endroits ombragés de grands arbres formant des bosquets et même des forêts. Le gibier s'est assemblé dans ces bas-fonds en multitudes ; le voyageur fait lever lièvres, perdrix, faisans ou coqs de bruyère ; les daims, les onagres, les sangliers et des fauves d'espèces diverses peuplent aussi ces fourrés. La nature sauvage a repris son empire dans mainte région du Khorassan afghan, jadis si populeux et si bien cultivé. Il en est de même au sud de Herat, dans le pays montueux des Hezareh et des Aïmak, où les ruines de cités sont nombreuses, mais où l'on ne trouve plus que des villages. Zerni ou Ghour, la capitale de la contrée, a presque cessé d'exister[2] : Ferrier y rencontra quelques Guèbres, les seuls qu'il ait vus dans l'Afghanistan ; mais ce fait paraît douteux à la plupart des historiens[3].

[1] N. de Khanîkov, ouvrage cité.

[2] Villes de l'Afghanistan et du Dardistan, dont la population approximative est indiquée par les voyageurs :

AFGHANISTAN.	
Kaboul.	75 000 hab.
Kandahar	60 000 »
Herat.	50 000 »
Ghazni	8 000 »
Istalif	5 000 »
Tcharikar	5 000 »
Kanigouram	5 000 »
Makin.	4 000 hab.
Djalalabad	3 000 »
Zerni.	1 200 »
DARDISTAN.	
Tall, d'après Raverty.	7 500 »
Kalkot »	7 500 »
Tchahil »	5 000 »
Tarrnah, d'après Raverty	5 000 »
Tchitral, d'après Biddulph.	3 000 hab.

[3] Spiegel, *Erânische Alterthumskunde.*

IV

La faible densité de la population, l'hostilité des tribus et des races, le manque de villes, de routes et de ponts ont pour conséquence nécessaire une grande infériorité de l'Afghanistan parmi les contrées asiatiques dans les travaux de l'agriculture et de l'industrie. Il est vrai que certaines vallées et quelques oasis des plaines sont cultivées avec soin et que les canaux souterrains, les barrages, les rigoles d'irrigation témoignent d'un labeur soutenu pendant des siècles par des populations entières. Dans les districts agricoles où la terre est divisée en petites propriétés et où chaque famille possède la sienne et la travaille elle-même, sans la concéder à fermiers ou à métayers et sans employer les bras d'esclaves, la productivité du sol est très remarquable; souvent les habitants du pays ont pu, bien à contre-cœur, nourrir des armées d'invasion sans épuiser complètement les ressources de leurs domaines. Mais en temps ordinaire le froment, nourriture principale des Afghans, et les autres produits du sol ne servent qu'à l'alimentation locale ; le commerce d'exportation ne s'empare que des denrées d'un faible poids et d'une certaine valeur relative, fruits conservés, graines et gommes médicinales. Situés au-dessus des plaines brûlantes, les plateaux tempérés et les vallées froides de l'Afghanistan devraient fournir en abondance les productions de leur climat aux populations hindoues ; mais ce trafic est presque nul. L'activité industrielle des Tadjik de Kaboul et des autres cités afghanes n'alimente pas non plus un mouvement d'exportation ; les Povindah ou Coureurs vendent à leurs compatriotes beaucoup plus de marchandises européennes qu'ils n'ont de denrées afghanes à livrer en échange aux Anglais et aux Russes, aux Bokhariotes et aux Hindous. Le gouvernement anglo-indien ayant renoncé à l'occupation de Kaboul et de Kandahar a fait interrompre en même temps la construction des chemins de fer qui devaient rattacher ces deux villes au réseau de la Péninsule; les deux voies ferrées s'arrêtent, l'une à l'entrée du défilé du Khaïber, l'autre au pied des montagnes de Bolan; viaducs, ponts, tranchées, endiguements, tunnels, tout a été abandonné d'un coup, quoique ces travaux représentent une dépense déjà faite de plus de 15 millions. Mais, tandis que ces entreprises sont délaissées, un autre chemin de fer s'approche des frontières de l'Afghanistan, celui que les Russes construisent des bords de la mer Caspienne aux oasis turkmènes du Daman-i-koh. On se demande avec intérêt lesquels, des Anglais ou des Russes,

obligés par la force même des choses à se disputer l'ascendant politique sur les peuples de l'Iran, arriveront les premiers à prendre la possession commerciale du territoire afghan par leurs locomotives; d'avance le pouvoir appartient à ceux qui mettront les habitants du plateau en communication facile avec le reste du monde.

Il est peu probable que l'Afghanistan se maintienne en État distinct jouissant d'une réelle indépendance : il faudrait pour cela que les populations de la contrée eussent un patriotisme commun et la foi dans leurs destinées. Or Afghans, Hezareh, Tadjik, Kizîl-bach, Kafir sont ennemis les uns des autres, et même les tribus de la race dominante n'ont aucune cohésion politique. Presque toutes les guerres antérieures ont été considérées comme n'ayant d'intérêt spécial que pour les tribus dont les chefs avaient à conquérir ou à perdre le premier rang. Ghilzaï, Kakar, Waziri, Yousouf-zaï, Lohani, ne se tiennent pas pour solidaires de leur souverain et de ses grands chefs barakzaï; ils approvisionnent l'étranger, lui fournissent des guides et des convoyeurs sans avoir l'idée qu'on puisse leur donner le nom de traîtres : ils n'ont d'autre patrie que l'espace occupé par la famille du clan. Quant au gouvernement central, les Afghans de toute tribu et les autres habitants du Poukhtoun-khwa sont accoutumés depuis plus d'un demi-siècle à l'idée que la vraie souveraineté est disputée entre Calcutta et Moscou. Pas un voyageur européen ne pénètre dans l'Afghanistan qu'on ne l'interroge aussitôt sur la rivalité des deux grands États conquérants et sur les chances de victoire définitive qui favorisent l'un ou l'autre : tel est le grand sujet de discussion dans les bazars, où des porteurs de nouvelles remplissent le même rôle que la presse politique en d'autres pays[1].

L'opinion générale des Afghans, consultés par les Anglais eux-mêmes, se prononce en faveur de la Russie. « Si peu agréable qu'il soit d'en faire l'aveu, dit Mac Gregor[2], il n'y a pas de doute que les Russes ont pour eux le prestige et que d'avance on voit en eux les envahisseurs de l'Inde. » Les Russes, il est vrai, n'ont pas encore mis le pied sur le territoire de l'Afghanistan, mais on sait que toutes les expéditions faites par eux dans l'Asie centrale se sont terminées par une conquête; de leur côté, les Anglais ont pendant les cinquante dernières années envahi trois fois l'Afghanistan, mais à quel prix? En 1842, après trois années d'occupation, les garnisons anglo-indiennes de Kaboul et d'autres places, fortes d'environ 13 000 hommes, durent évacuer le pays; harcelés par des foules armées et ne trouvant

[1] Yavorskiy, ouvrage cité.

[2] *Journey through the province of Khorassan.*

sur la route ni repos, ni abri, ni nourriture, les malheureux Anglais succombèrent à la fatigue, à la faim, au froid, aux maladies ou furent massacrés en détail. Trois hommes seulement échappèrent au désastre, le plus grand qu'ait jamais eu à subir la fortune de l'Angleterre. Dans la récente guerre, les Anglais ont eu aussi à réparer un grave échec, la défaite de Kouchk-i-Nakoud, et quoiqu'ils aient abandonné cette fois le pays de leur plein gré, sans qu'un seul ennemi tentât de les poursuivre dans leur retraite, la légende propagée de tribu en tribu ne manqua pas de les représenter comme des fugitifs. Leur attitude justifie pleinement le mot que l'on prête à Ahmed chah parlant de son pays : « Méfiez-vous de ma ruche; les abeilles y sont, mais il n'y a point de miel! » Pour éviter les difficultés diplomatiques et les causes d'intervention, le gouvernement anglais ne permet que rarement à ses sujets de voyager en temps de paix sur le territoire afghan. Jusque dans l'Afghanistan occidental, sur la route de Farah à Herat, se rencontrent de distance en distance des caravansérails que les Anglais ont construits et dont ils n'osent plus se servir : en 1840, il y a bientôt un demi-siècle, les avant-postes des Anglais se trouvaient au nord du col de Bamian, là où sont aujourd'hui ceux des Russes, et leurs canons se voient encore au fond des torrents qui se dirigent vers l'Oxus[1].

L'émir du Poukhtoun-khwa, ancien hôte de la Russie, pensionnaire actuel de l'Angleterre, représente bien l'état politique de son pays, sollicité par deux puissances rivales. Son royaume est beaucoup plus vaste que ne pourrait l'expliquer son pouvoir réel : ce sont les deux États protecteurs qui ont tracé les limites des provinces tributaires de Kaboul. Au nord de l'Hindou-kouch, du Koh-i-Baba, du Siah koh, les pays de montagnes et les plaines qui s'étendent jusqu'à l'Oxus sont une dépendance naturelle du Turkestan russe, et si le gouverneur général qui règne à Tachkent ne veillait aux frontières, les agents qui viennent recueillir l'impôt pour l'émir de Kaboul dans le Koundouz et le Badakchan seraient bientôt massacrés. De même, sur les confins méridionaux de l'Afghanistan, nombre de tribus n'acquittent leurs taxes que par crainte des Anglais, les puissants alliés de leur souverain. Les cités rivales de Kaboul, Kandahar, Herat ne font partie d'un même État qu'en vertu d'un « équilibre asiatique » garanti temporairement par les deux grands États européens qui commandent en Asie.

Comme les autres souverains des contrées orientales, l'émir, chah ou

[1] Kaye, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1879.

padichah de l'Afghanistan est tenu pour maître absolu, mais son pouvoir est limité non seulement par le *chariat* ou « chemin des fidèles », c'est-à-dire par les traditions religieuses et civiles de l'Islam, il est contenu surtout par les privilèges des sirdar et ceux des tribus républicaines ; à la fois maître absolu des Tadjik, chef des Dourani, suzerain des autres tribus, il ordonne, conseille ou prie suivant la part d'autorité que lui ont laissé prendre ses sujets. Certaines charges sont héréditaires dans les familles et il ne pourrait en priver les ayants droit sans offenser gravement toute la tribu et risquer une insurrection. Un grand nombre de clans ne reçoivent ni les magistrats, ni les collecteurs d'impôts nommés par lui, et s'administrent, se taxent eux-mêmes en envoyant au suzerain la part établie par la coutume. Ainsi limité, le pouvoir royal se transmet, sinon de père en fils, suivant l'ordre de primogéniture, du moins dans la même famille. Jadis les sirdar ou grands chefs désignaient le souverain ; c'est maintenant le gouvernement anglais qui s'est emparé du privilège de nomination ; il s'est également réservé le droit de contrôle par l'envoi d'un haut dignitaire résident à la cour de Kaboul ; mais il a trouvé prudent de nommer un Afghan, et non un Anglais, à cette charge périlleuse pour un étranger.

Lorsque le district de Pechaver et tout le Daman-i-koh oriental, entre l'Indus et le Soulaïman-dagh, faisaient partie de l'Afghanistan, l'émir était un riche personnage ; ses revenus dépassaient 50 millions de francs ; la plaine lui donnait l'argent, le plateau lui fournissait les hommes[1]. De nos jours, les hautes terres devant suffire à tout, soldats et impôts, les revenus annuels du trésor sont évalués seulement à une quinzaine de millions. La cour, jadis très fastueuse, a dû restreindre ses dépenses, et les grands personnages qui, suivant le cérémonial persan, ne devaient entrer au palais que revêtus d'habits magnifiques et portant des armes incrustées de métaux précieux, peuvent se montrer désormais sous une tenue plus modeste. Les revenus de l'impôt sont employés presque exclusivement à l'entretien de l'armée ; quoique la plupart des soldats, commandés par des feudataires sans rapport de subordination les uns avec les autres, soient levés dans les tribus obligées au service militaire en échange de l'exemption des taxes, et que les approvisionnements soient presque toujours fournis gratuitement dans les lieux de garnison, les dépenses n'en sont pas moins considérables, surtout pour l'achat et la fabrication du matériel de guerre. En 1879, lorsque la guerre éclata entre l'Afghanistan et l'Empire Indien, l'émir avait dans ses arsenaux 379 pièces de canon et

[1] Mountstuart Elphinstone, *Kingdom of Caubul.*



L'ÉMIR CHIR ALI, LE PRINCE ABDALLAH YAN ET CHEFS DOURANI

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Burke.

50 000 fusils, provenant d'ateliers anglais ou bien imités par les ouvriers afghans. Les exercices, dirigés par des instructeurs ayant déserté l'armée britannique, sont commandés en langue anglaise.

Les diverses provinces sont administrées par un *haukim* et commandées militairement par un *sirdar;* mais il arrive fréquemment que le même personnage, surtout lorsqu'il appartient à la tribu des Dourani, exerce les deux charges à la fois. Dans les districts habités par des nomades ou n'ayant qu'un petit nombre de villages permanents, le gouverneur ne fait son apparition que pour recueillir l'impôt et mettre fin aux disputes. Le *kazi* qui l'accompagne prononce les jugements et fixe les amendes.

Les provinces de l'Afghanistan proprement dit, délimitées surtout par le relief du sol, sont énumérées dans le tableau suivant :

PROVINCES.	DISTRICTS.
I. Kaboul	Kaboul, Hautes vallées du Kaboul et du Logar, Daman-i-koh. Ghorband, Hautes vallées du Ghorband et du Pandjhir. Laghman, Terres riveraines de la rivière de Kaboul, entre la capitale et Djalalabad. Safi et Tagao, Vallées de l'Hindou-kouch entre le Daman-i-koh et le Kafiristan. Djalalabad, basse vallée de la rivière de Kaboul. Ghazni, Bassin du Ghazni et montagnes des alentours.
II. Kandahar	Kandahar, Pays des Dourani orientaux. Kelat-i-Ghilzaï, Vallée du Tarnak, Goul koh. Ghirisk. Farah, Bassin du Farah-roud.
III. Seïstan	Lach, Chakansour.
IV. Herat	Herat, Bassin moyen du Heri-roud. Kerroukh, Haut bassin du Heri-roud. Obeh. Ghourian, Bas Heri-roud. Sibzawar, Bassin de l'Ardrachkan. Chahband, Pays des Aïmak.
V. Pays des Hezareh.	
VI. Kafiristan	Mastoudj, Kaskar ou Tchitral, Kounar, Bouchkar, Pandjkora (Djoundoul), Dir, Badjaour.

En outre, les khanats du Turkestan, au sud de l'Oxus, dépendent du royaume de Kaboul, quoique dans la région géographique dont la cité russe de Tachkent est devenue le centre ; ce sont les États, très différents en importance et en population, de Ouakhan, de Badakchan, Koundouz, Balkh, Andkhoï, Chibirkan, Ak-tcha, Saripoul, Meïmeneh, Gourzivan, Darzab.

CHAPITRE III

BALOUTCHISTAN

I

Le pays des Baloutches n'a pas même l'ombre d'indépendance politique. En réalité, il n'est qu'une province de l'Empire Indien. Sa province la plus fertile, et de beaucoup la plus populeuse en proportion de son étendue, le Katchi-Gandava, appartient géographiquement à la région des plaines, et depuis longtemps les Anglais y ont établi des cantonnements militaires. Sur le plateau, la forteresse principale, Kwatah, est également occupée par une garnison britannique, surveillant d'un côté la cité afghane de Kandahar, de l'autre la capitale baloutche de Kalat; enfin, dans cette ville, un résident anglais donne au souverain des conseils qui, venant de la part du vice-roi des Indes, sont toujours obéis. Le long de la côte, les petits ports, peuplés surtout de marins et de marchands qui se trouvent sous la juridiction directe de l'Angleterre, sont de véritables colonies hindoues, et le télégraphe transcontinental, qui longe le littoral, n'a cessé d'être protégé par des soldats que paye le gouvernement de Calcutta. Plusieurs officiers anglais, notamment le colonel Mac Gregor, ont été envoyés en Baloutchistan pour étudier les lieux d'ancrage de la côte et les routes stratégiques se dirigeant du littoral aux plateaux afghans; cependant il reste encore dans le pays bien des espaces inexplorés, non qu'ils soient inaccessibles ou défendus contre la curiosité des voyageurs par des populations indomptables, mais ce sont de monotones solitudes, des pays de sables, d'argiles salines et de rochers. Il est probable que de longtemps encore ces régions ne seront connues que d'après les dires plus ou moins concordants des indigènes. Ainsi la contrée, en grande partie déserte, qui s'étend, sur un espace d'environ 70 000 kilomètres carrés, au sud de la rivière Hilmend, jusqu'aux

montagnes de Wachati ou Koh-i-Sabz et au Sianeh koh, est tenu pour un territoire sans valeur et sans maître : tandis que Hughes en fait une partie de l'Afghanistan, une dépendance naturelle du bassin dont le Hamoun occupe la dépression terminale[1], la plupart des cartes le représentent comme appartenant au khan de Kalat. Il est certain que ce territoire peut être attribué d'avance au vassal de l'Angleterre, car dans cette contrée de l'Asie ce sont les Anglais qui tracent les frontières. Déjà la carte offi-

N° 19. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DU BALOUTCHISTAN.



cielle dressée en 1872 aux bords mêmes du Hilmend par Goldsmid marque la frontière commune de la Perse, de l'Afghanistan et du Baloutchistan au Koh-Malak-i-Siah ou « Mont du Roi Noir » à l'ouest du Hamoun, et de cette pointe mène directement la limite baloutche à la grande courbe du Hilmend, en aval de Roudbar. Ainsi la superficie du Baloutchistan égalerait la moitié de la France; mais ce vaste territoire, d'après les évaluations les plus larges, n'a pas même la population d'une cité de deuxième ordre : en y comprenant la province de Katchi-Gandava,

[1] *The Country of Balochistan.* London, 1877.

qui appartient ethnographiquement et géographiquement à l'Inde, le Baloutchistan n'a pas un demi-million d'habitants[1].

La partie la plus élevée du khanat est celle qui confine à l'Afghanistan : aussi a-t-elle reçu des indigènes le nom de Kohistan ou « Pays des Monts », qui appartient à un si grand nombre de contrées dans l'Asie mahométane. Peut-être le double sommet du Takatou, sur la frontière afghane, au nord de Kwatah, est-il le point culminant du territoire; cependant il est probable que d'autres cimes, dans le chaînon du Tchihil-Tan, ou des « Quarante Hommes », à l'ouest de Kwatah, sont légèrement plus élevées; dans le Koh-i-Mouran ou « Mont des Serpents », qui se dresse plus au sud, entre Mastang et Kalat, quelques pointes atteignent, d'après Cook, à la hauteur du Takatou, soit 3650 mètres; le Kalipat, au nord de la future ligne de chemin de fer, aurait aussi la même élévation. Dans leur ensemble, tous ces monts Brahoui, qui forment le rempart oriental des plateaux au-dessus de la plaine de Katchi-Gandava, s'alignent avec une étonnante régularité en murs parallèles, dont la direction est celle du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Sculptées en gradins inégaux, taillées en pyramides ou hérissées d'aiguilles, ces montagnes calcaires sont en maints endroits complètement dépourvues de végétation; seulement quelques forêts de genévriers mêlent leur verdure pâle au bleu de l'air et aux reflets roses de la roche éclairée par le soleil; suivant les heures du jour, avec leurs changements d'ombre et de lumière, les monts apparaissent tantôt comme un voile rose ou violet à peine visible, comme une vapeur transparente, tantôt comme des cônes de lave en fusion d'un rouge étincelant[2]. Entre les chaînes parallèles s'ouvrent quelques bassins, jadis emplis par des eaux lacustres, et maintenant vidés par les torrents. Il en est que des prairies verdoyantes, des bouquets d'arbres font ressembler lointainement aux fraîches vallées des Alpes; mais il en est d'autres aussi que l'aridité du sol rend sinistres à voir : ce sont des fragments du désert enfermés dans un amphithéâtre de montagnes. Tel est le Dacht-i-Bedaoulat ou « Plaine Désolée » que les montagnes du Mardar ou de « l'Homme Mort » séparent de Kwatah : le chemin de l'Inde par le défilé de Bolan traverse cette plaine redoutée où s'engouffrent les vents, soulevant en été des trombes de poussière, en hiver des tourbillons de neige; souvent des voyageurs ont péri dans ces tourmentes.

De même que la plupart des chaînes calcaires, les remparts parallèles des monts Brahoui sont coupés de distance en distance par des fissures

[1] Superficie et population du Baloutchistan, d'après Behm et Wagner :

276 500 kilomètres carrés.	350 000 habitants.	1,3 hab. par kilomètre carré.

[2] Richard Temple, *Proceedings of the Geographical Society*, sept. 1880.

transversales, au fond desquelles passent les torrents, permanents ou temporaires, descendant de vallée en vallée : mainte fissure où coulent les eaux présente une série de lignes brisées, à angles brusques, d'une régularité presque géométrique; alternativement les eaux, pendant la saison des pluies, serpentent dans une vallée normale, puis s'engouffrent dans une cluse rectiligne, au sortir de laquelle reprend leur cours régulier entre deux crètes parallèles. Dans cette contrée, qui naguère manquait de tous chemins artificiels, les seules routes étaient celles qui suivaient ces torrents, creusant le sol de terrasse en terrasse; mais elles n'étaient praticables que pendant la saison des sécheresses ou des eaux moyennes, lorsque le flot ne remplissait pas la fissure des cluses. Onze chemins de cette espèce rattachent le plateau de Kalat à la plaine de Katchi-Gandava, mais tous n'ont pas encore été explorés par des Européens. Le plus facile est celui de Miloh ou Moula; à partir de l'oasis de Gandava, le sentier s'élève par une pente graduelle, moins forte que celle de bien des grandes routes, et, contournant au sud un chaînon de montagnes élevées, gagne le plateau de Djalawan; mais cette route est fort longue et n'atteint les hautes terres que bien au sud de la capitale du khanat. Le chemin des monts Brahoui qui paraît avoir été le plus fréquenté pendant toute la période historique est celui qui, au sortir de l'oasis de Dadar, à l'extrémité septentrionale du Katchi-Gandava, pénètre dans les gorges de Bolan et remonte ce long défilé jusqu'à la « Plaine Désolée ». Les armées anglaises ont fréquemment emprunté ce passage dans leurs invasions de l'Afghanistan et les ingénieurs ont transformé l'ancien chemin raboteux, interrompu çà et là par le torrent, en une belle route carrossable où se croisent les convois d'artillerie. Mais le Bolan est désormais abandonné par la plupart des voyageurs; le principal chemin de commerce entre Chikarpour et Kandahar est celui qui s'amorce à la voie ferrée déjà construite jusqu'au nord de Sibi, dans la vallée de Harnaï, à l'altitude d'environ 900 mètres.

La région la plus élevée du socle de plateaux qui porte les diverses chaînes des monts Brahoui est précisément celle où s'est bâtie Kalat, la capitale du khanat des Baloutches : ainsi que l'indique la divergence des cours d'eau, qui de ce faîte rayonnent vers tous les points de l'espace, pour aller se perdre dans les déserts ou les campagnes irriguées, il faut descendre du plateau de Kalat, quelle que soit la direction que l'on prenne : c'est là ce qu'avait déjà constaté Pottinger dans son voyage entrepris au commencement du siècle[1]. L'altitude de Kalat, qui est de 2050 mètres, n'est égalée

[1] *Travels in Belootchistan and Sinde.*

que par bien peu de cimes dans les diverses chaînes de montagnes situées au sud des monts Brahoui. Les arêtes parallèles qui commencent au delà du défilé de Moula et qui se prolongent presque sans déviation, dans la direction du nord au sud, sont, il est vrai, une des limites naturelles les mieux indiquées et séparent comme un mur les hautes terres baloutches des plaines du Sind; mais c'est moins par leur élévation que par le

N° 20. — PASSAGES DU BALOUTCHISTAN SEPTENTRIONAL.



Chemin de fer construit. Chemin de fer projeté.

1 : 900 000

0 50 kil.

manque d'eau, et en conséquence par leurs solitudes, qu'elles constituent frontière entre les deux pays. Ces montagnes de Khirtar ou de Hala n'ont qu'un pic mesuré dépassant 2100 mètres : la plupart des hauts sommets ont de 1500 à 1800 mètres au-dessus de l'Indus et dépassent seulement de quelques centaines de mètres le sol des plateaux qui s'étendent à l'occident. Nulle part ces monts ne présentent de difficultés au passage; de même que les hauteurs des Brahoui, ils sont traversés par des ravins prenant leur origine sur le plateau baloutche. En suivant le lit de torrents, on peut franchir complètement la chaîne sans avoir une seule

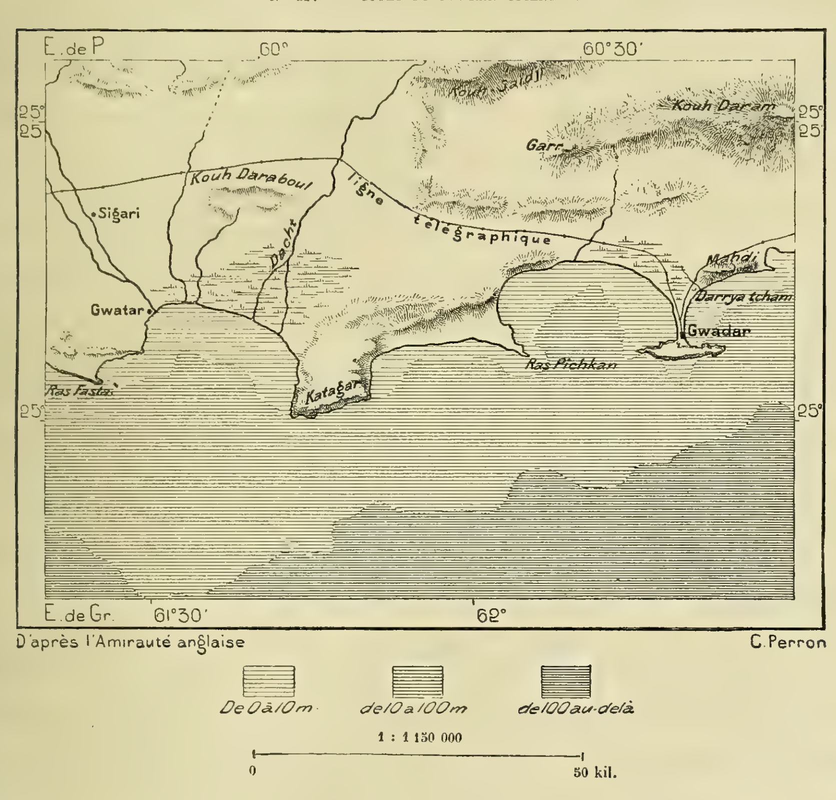
montagne à escalader : c'est ainsi qu'en Espagne on descend de la Manche dans la vallée du Guadalquivir sans gravir la Sierra Morena.

A l'occident du Khirtar, le plateau du Baloutchistan s'abaisse par degrés vers la mer d'Arabie. Une saillie de monts qui se dégage du faîte de Kalat pour se diriger vers le sud-ouest forme la ligne de partage entre le bassin du Mechkid et le versant maritime s'inclinant au sud. De nombreuses arêtes s'alignant pour la plupart de l'est à l'ouest, et toutes plus hautes et plus escarpées du côté du midi que du côté du nord, indiquent les degrés de l'immense escalier; mais, si l'on ne tient pas compte des mille irrégularités de détail, l'ensemble du plateau méridional se compose de trois marches, la plus haute ayant 1200 mètres d'altitude moyenne, la seconde 600 mètres, et la troisième, qui longe le littoral, dominant les flots de quelques dizaines de mètres. Presque toutes les saillies de séparation entre ces degrés sont coupées de cluses ou de larges détroits, de sorte que des caravanes d'hommes et de chameaux peuvent traverser le pays dans toutes les directions sans qu'il ait été nécessaire de tracer des routes.

La côte du Baloutchistan, généralement désignée sous le nom de Mekran, se développe de l'est à l'ouest, parallèlement aux chaînes de l'intérieur, mais non sans de nombreuses sinuosités. Les roches gréyeuses ou les terres argileuses du littoral que le heurt des vagues a coupées en abruptes falaises, de 100 à 120 mètres de hauteur, et qui ne cessent de reculer devant le flot, se succèdent uniformément, séparées les unes des autres par des baies à courbe régulière, où la houle dépose le sable enlevé aux promontoires voisins. Il est peu de côtes sur le pourtour des continents où l'on puisse étudier des exemples plus remarquables de massifs insulaires rattachés au continent par des isthmes de sable. La péninsule de Gwadar, celle d'Ormara, qui s'avancent dans la mer en forme de marteau, limitant à droite et à gauche des nappes d'eau tranquilles, arrondies en un demi-cercle parfait, présentent un aspect analogue à celui de la presqu'île de Giens et d'autres îles tenant à la terre ferme par des levées sablonneuses. Mais il semble que le littoral du Baloutchistan ait notablement émergé depuis la formation de ces isthmes, car leur niveau est actuellement bien supérieur à celui des basses grèves : ou bien le littoral s'est exhaussé, ainsi que l'admettent la plupart des géologues, ou bien la mer s'est retirée. Malgré ces découpures du littoral, la côte du Baloutchistan n'offre point d'abris commodes aux grands navires. Nulle part, les eaux ne sont profondes à proximité immédiate du littoral et c'est à trois, quatre kilomètres du rivage seulement que peuvent approcher les forts vaisseaux de

guerre. Pendant toute la durée de la mousson du sud-ouest, entre mars et septembre, il serait presque impossible de tenter un débarquement de troupes, à cause de la violence du ressac; même pendant le beau temps, c'est-à-dire en hiver, les brisants sont un obstacle redoutable aux libres communications avec l'étranger[1]. Le lit marin, formé d'argile comme les plaines du littoral, s'incline suivant une déclivité très douce vers la haute

N° 21. — COTES DU MEKRAN ORIENTAL.



mer; mais à l'endroit où la sonde mesure une épaisseur d'eau de 40 à 50 mètres, la chute se fait brusquement vers l'abîme de l'océan des Indes : les falaises sous-marines ont de six à sept cent mètres[2].

De même que les îles de Ramri et de Tchedouba, dans l'Indo-Chine anglaise, les côtes baloutches sont parsemées de foyers souterrains où des eaux thermales font bouillonner l'argile. Au moins dix-huit volcans de boue s'élèvent en diverses parties du Mekran; en maints endroits du littoral, ils sont parmi les traits principaux du paysage; dans la province de Las,

[1] Mac Gregor, *Wanderings in Balochistan.*

[2] A. W. Stiffe, *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1874, vol. XXX, n° 177.

limitrophe de l'Hindoustan, sept de ces cônes s'alignent près du rivage de la mer : une légende les désigne comme des fragments de la déesse Dourga coupée en morceaux; les pèlerins hindous qui les visitent tirent leur horoscope du bouillonnement des vases[1]. Près de la rivière du Por ou Pouri, à l'ouest du havre de Sonmiani, un de ces volcans de boue thermale, complètement isolé au milieu de la plaine, a plus de 120 mètres de hauteur et sa coupe terminale a 150 mètres de tour : c'est le Radj Ram Tchander ou Tchander Koups. Les cimes de ces buttes sont percées de cratères d'où s'épanchent lentement des vases, et d'où parfois s'élancent des jets d'eau, qui retombent ensuite sur les pentes et les érodent en ravins divergents. L'eau mêlée à la boue qui s'échappe des cônes est toujours salée; d'après les indigènes, les éruptions ne se font qu'à l'heure des marées; aussi les volcans sont-ils désignés sous le nom de Darrya-tcham, « Yeux de la Mer »[2]; ceux dont les cratères sont oblitérés auraient cessé d'être en communication avec l'Océan. Peut-être les collines d'argile déchiquetées par les pluies qui s'élèvent en diverses parties du littoral sont-elles aussi les restes d'anciennes éruptions.

Le Baloutchistan est un des pays les plus secs de l'Asie, quoique la mousson du sud-ouest vienne le frapper et que ses gradins se présentent de manière à favoriser le bon arrosement des terres; ils se succèdent du sud au nord et la région la plus élevée se trouve à l'angle nord-oriental du plateau, de sorte que tous les nuages de la zone aérienne inférieure à 2000 mètres doivent se déchirer aux aspérités du sol et se déverser sur l'une des terrasses du Baloutchistan. Il tombe en effet des averses considérables pendant la saison d'été, et l'un des passages de la route principale du khanat, au sud de Khozdar, porte le nom de « Col Pluvieux »; quelques-uns des bassins fermés, de même que les vallées comprises entre deux chaînes de hauteurs parallèles, sont pendant les périodes de pluies changés en lacs temporaires, mais ce sont là des évènements rares. La mousson qui frappe les côtes du Baloutchistan s'est elle-même partiellement desséchée en passant sur les déserts de l'Arabie méridionale; elle n'apporte qu'une faible part d'humidité, insuffisante pour alimenter les rivières et leur donner un cours permanent jusqu'à la mer, trop faible même en beaucoup d'endroits pour assurer un débit constant aux fontaines les plus abondantes. Les laboureurs de race hindoue qui habitent les oasis du Baloutchistan ont, à l'exemple des Iraniens, creusé des karez ou aqueducs

[1] Goldsmid, *Journal of the Geographical Society*, 1863.
[2] Hilt, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, IX, 1840; — Goldsmid; — Mac Gregor.

souterrains dans quelques-unes des vallées les plus fertiles, mais les Baloutches proprement dits ne savent pas même entretenir ces canaux[1]; presque tous les cultivateurs n'ont d'autres ressources que les eaux des *noudi* ou torrents éphémères. Il est prudent, en pays baloutche, de porter sa provision d'eau pure, de crainte de rencontrer seulement des mares boueuses ou salines. Cependant l'aspect du sol lui-même semble indiquer que les eaux courantes arrosaient autrefois la contrée en bien plus grande abondance. Les traces d'anciennes inondations, même des plages et des lits abandonnés se voient en des vallées qui de nos jours sont complètement arides; mainte butte d'argile, jadis baignée par une eau fluviale, a gardé la marque d'érosion tracée par le courant, et se termine par une masse surplombante, en saillie au-dessus de cette rainure circulaire : on dirait de gigantesques champignons[2]. Des sondages faits dans le voisinage du littoral ont prouvé que des nappes d'eau coulent dans les profondeurs du sol[3].

Les rivières baloutches qui descendent directement vers la mer d'Arabie coulent pour la plupart perpendiculairement à la côte et n'ont qu'un étroit bassin; même dans un pays pluvieux, elles n'auraient qu'un faible courant. Le Dacht ou « rivière de la Plaine », qui se dirige vers le littoral, dans le voisinage immédiat de la frontière persane, a plus d'eau que les autres fleuves côtiers, parce que dans son cours supérieur il suit une des dépressions ouvertes entre deux des gradins parallèles à la côte et que son bassin se trouve ainsi notablement agrandi; cependant il n'atteint pas la mer pendant une moitié de l'année; les voyageurs cheminent sur la barre émergée qui coupe l'embouchure. Le fleuve Mechkid, appartenant au bassin fermé du Baloutchistan nord-occidental, est le cours d'eau le plus abondant de la contrée. La plupart de ses hauts affluents naissent en Perse dans le pays de Sarhad ou du « Froid » et coulent vers le sud-est comme pour aller se jeter dans la mer d'Arabie; réunies à leur entrée dans le Baloutchistan, au sud du Sianeh koh, ces eaux torrentielles courent vers l'est, à la rencontre du Rakchan, venu du pays de Pandjgour, puis se rejettent vers le nord pour traverser les cluses qui séparent le Sianeh koh du Koh-i-Sabz, âpre crête de rochers ne méritant guère son nom de « Montagne Verte ». Il est dangereux de s'engager dans ces « étroits » que l'eau grondante du Mechkid remplit fréquemment de falaise à falaise. Les inondations sont particulièrement redoutables dans ce pays dont le sol ne se

[1] Miles, *Journal of the Geographical Society*, 1874.
[2] Mac Gregor, ouvrage cité.
[3] Barns, *Journal of the Geographical Society*, 1867.

compose guère que de roches dures ou d'argiles imperméables : là où le flot de crue est encaissé entre deux parois qu'il ne peut franchir, il se gonfle soudain de toutes les eaux de pluie apportées par les affluents et les ravins latéraux. « Ne t'arrête pas dans le lit du Mechkid, dit un proverbe que se répètent les voyageurs ; ne t'arrête pas, même pour attacher les courroies de ton soulier ! » Mais en temps ordinaire le Mechkid, bu par l'air sec de la vallée, a même cessé d'exister au sortir des cluses du Koh-i-Sabz, là où son lit prend la direction du nord-ouest, précisément opposée à celle des affluents supérieurs : seulement quelques mares dans le sable indiquent le récent passage d'un courant. En 1810, lorsque Pottinger parcourait la contrée, il descendit le lit du Mechkid sur un espace de quelques kilomètres : ignorant la géographie de ce pays encore inexploré, il croyait remonter vers la source du torrent, tant il est facile de se tromper en cheminant au milieu de sables remaniés par le vent. Si des tamaris ne bordaient les rives, on ne pourrait reconnaître en maints endroits qu'on se trouve au milieu d'un lit fluvial.

Le Mechkid ne roule jamais ses eaux d'inondation jusque dans la dépression du Seïstan, ainsi que le représentent encore plusieurs cartes d'après les récits des premiers explorateurs européens ; même une chaîne de hauteurs limite au sud le bassin semi-circulaire occupé par les marais, les étendues herbeuses et les salines qui ont remplacé l'ancien lac. Le *hamoun* ou marécage dans lequel se perdent les eaux du Mechkid en temps de crue occupe la partie centrale des solitudes de Kharan, entre le 28[e] et le 29[e] degré de latitude ; Mac Gregor en a longé la rive orientale, mais sans pouvoir reconnaître si l'étendue resplendissante qu'il voyait à l'occident était une nappe d'eau ou seulement un mirage ; nulle part il n'aperçut de fourrés de roseaux pareils à ceux des lacs du Seïstan ; mais çà et là des bouquets de tamaris indiquent le bord. La nature du sol qui entoure le Hamoun el Mechkid prouve que là aussi, comme dans le lac du Seïstan, l'horizontalité du sol a pour conséquence de déplacer fréquemment la nappe lacustre, bassin d'eau douce quand elle est formée par une récente inondation du fleuve, réservoir d'eau saumâtre ou saline quand elle s'est maintenue longtemps au même endroit. Tandis qu'une partie de la plaine est fertile, quoique soumise rarement à la culture, d'autres espaces d'où l'eau s'est complètement évaporée sont recouverts d'une plaque saline de plusieurs décimètres d'épaisseur, dont les caravanes qui passent découpent des plaques pour les vendre dans les contrées voisines. A l'ouest du Hamoun el Mechkid, s'étend, disent les indigènes, un autre marécage, le Kindi ou Talah, qui reçoit les eaux septentrionales du bassin. Enfin, au nord-est du

Baloutchistan, la rivière de Chorawak, la Lora, va se perdre aussi dans un hamoun au milieu du désert.

D'après Mac Gregor, le désert de Kharan est beaucoup plus facile à traverser que mainte solitude sablonneuse de la Perse et que les régions sans eau de l'Arabie et de l'Afrique. Il est bien connu des caravanes, chaque route a ses lieux de repos marqués d'avance par les guides; partout on peut compter pour sa journée au moins sur un puits d'eau saumâtre et sur quelques touffes de plantes pour les chameaux. Mais il est certaines régions du désert que les voyageurs évitent avec soin, et où la mort serait inévitable pour eux s'ils étaient surpris par le semoun, le vent de « poison » ou de « flamme ». Dans ces solitudes, les dunes se déroulent comme des vagues et il est presque impossible de continuer sa marche sur un sol qui s'éboule et dans un nuage de poussière que fait tourbillonner le vent; parfois aussi l'air est tranquille et cependant rempli d'un brouillard de sable où l'on ne peut respirer qu'avec peine; ce phénomène encore inexpliqué proviendrait, disent les Baloutches, de l'action des rayons solaires sur la fine poussière de sable. Dans la partie orientale du désert, Pottinger eut ainsi à parcourir pendant cinq jours une région de dunes s'élevant en moyenne à la hauteur de 5 à 6 mètres seulement et se succédant toutes dans la direction de l'ouest à l'est, celle du vent principal de ces parages. Les dunes, composées non de sable grossier, blanc ou jaunâtre, mais d'une fine poussière rougeâtre, débris d'argiles et de grès, ont leur longue pente tournée vers l'ouest, d'où vient le vent; le talus d'écroulement, qui s'avance plus ou moins vite, suivant la force du courant atmosphérique, est incliné vers l'est. Lorsque les chameaux ont à traverser cette mer de poudre en venant du Mechkid, ils montent sur le versant occidental de la dune et se laissent glisser sur les genoux, de la crête à la base du versant oriental[1]. Au nord du Hamoun el Mechkid, Mac Gregor contourna un grand nombre de dunes d'une formation différente et cheminant, sous l'impulsion d'un vent local, dans une autre direction, celle du nord au sud. Quelques-uns de ces monticules ont une vingtaine de mètres au-dessus de la plaine et tous sont disposés, avec une régularité parfaite, en forme de croissant, offrant leur longue pente extérieure au nord et leur escarpement de chute au midi; dans l'hémicycle abrité par les deux cornes avancées un régiment pourrait trouver place[2]. Enfin, sur les frontières de l'Afghanistan, les sables et la poussière d'argile progressent surtout dans la direction du

[1] Pottinger; — Carl Ritter, *Asien*, *Iran*.
[2] *Wanderings in Balochistan*.

sud-ouest au nord-est[1]. Ne pourrait-on admettre l'hypothèse que, sur les plateaux du Baloutchistan comme dans les plaines du Thar indien, la forme et l'orientation des dunes dépend, dans une certaine mesure, des vibrations du sol?

Le Baloutchistan est, par l'étagement et l'exposition de ses terrasses, un des pays où, dans un espace relativement peu étendu, les climats locaux présentent le plus grand contraste. Dans les bassins argileux ou rocheux du littoral marin, de même que dans la plaine de Katchi-Gandava, au pied des monts Brahoui, que d'endroits comparés proverbialement à l'enfer à cause de la chaleur accablante qu'on y subit, et sur les plateaux, à plus de 2000 mètres d'élévation, que d'espaces découverts, où les voyageurs, exposés à toute la violence des vents froids, ont à craindre en hiver d'être ensevelis sous la neige! Naturellement, la végétation offre un contraste correspondant à celui du climat; mais dans les plaines comme sur les plateaux, il est peu de régions où se voient de véritables forêts. Il n'existe point de grands arbres dans le Baloutchistan : ceux qui dépassent 8 ou 10 mètres sont les géants du monde végétal. Sur les pentes des montagnes croissent des espèces de genévriers, et le happour, *ziziphus jujuba*, dont le bois est très apprécié pour la construction; dans les vallons, les hameaux sont entourés de platanes, de mûriers, de tamariniers, de mélias azedarach; des saules ombragent le bord des ruisseaux. Presque tous les arbres fruitiers dont l'Asie Antérieure est la patrie originaire prospèrent dans le Baloutchistan, abricotiers, pêchers, poiriers, pommiers, coignassiers, pruniers, grenadiers, amandiers, noyers, figuiers, vignes; les manguiers et les dattiers des plaines donnent d'excellents fruits. Dans les terres chaudes de la contrée, la plante la plus commune est le pich (*chamærops ritchiana*), espèce de palmier nain dont les racines rampantes se prolongent à 4 et 5 mètres dans le sol. Cette plante est aussi utile au Baloutche que le bambou l'est au Barman : on en mange le fruit et les jeunes pousses, on en fabrique de l'amadou, des cordes, des sandales et surtout des nattes, qui sont d'un très bon usage[2].

Aux altitudes correspondantes, la faune du Baloutchistan, bien peu connue avant l'exploration de Saint-John, ne diffère point de celle des plateaux afghans, des plaines du Hilmend et de l'Indus. Il n'est pas exact, comme on le croyait naguère, que le lion, devenu si rare dans l'Inde, se soit encore maintenu dans certaines parties du pays baloutche; mais les léo-

[1] Griesbach, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. XVIII, part I. 1881.
[2] Mac Gregor, ouvrage cité; — Floyer, *Unexplored Baluchistan*.

pards y sont communs, et l'on y trouve des hyènes, des loups, des sangliers, ainsi qu'une espèce d'ours noir, qui se nourrit de racines. Les gazelles se rencontrent fréquemment dans le voisinage du désert, et les escadrons d'ânes sauvages se tiennent pendant le jour dans les solitudes où l'eau et la végétation font complètement défaut. Le grand gypaète, semblable à celui des Alpes, vole au-dessus des plateaux, mais on ne le rencontre jamais près de la côte, ni à moins de 1200 mètres d'élévation. La pie, si commune en Europe, ne se voit que dans une seule partie du Baloutchistan, à Kalat ; mais il est quelques espèces d'oiseaux qui ne se trouvent point en dehors du pays des Baloutches : tel est la charmante nectarinia, brillant de toutes les couleurs de l'iris [1]. Le lézard *uromastix*, que de loin on prendrait pour un lapin blotti à l'entrée de son terrier, gîte dans les sables : les Persans lui donnent le nom de « suceur de chèvres », prétendant qu'il bêle comme le chevreau pour attirer les chèvres et les téter. D'après Miles, il y aurait des crocodiles dans le haut Dacht. Les golfes du Mekran sont très poissonneux; Saint-John croit que le nom du pays est dérivé de Mohi-Khoran ou « Mangeurs de Poissons. » Les habitants du littoral méritent en effet cette appellation d'Ichtyophages, que leur donnèrent aussi les compagnons d'Alexandre.

II

Les Baloutches, dont le nom est appliqué au khanat de Kalat, de même qu'à toute la Perse sud-orientale, ne sont pas la population dominante du Baloutchistan, et c'est probablement en dehors du khanat, en Perse, dans dans la province indienne du Sind et dans le Radjastan, que se rencontrent surtout, soit en tribus, soit en groupes épars, les représentants les plus nombreux de la race ; le Baloutchistan, pays montueux et infertile, est un des pays qui contribuent pour la plus forte part au mouvement d'émigration vers l'Inde. On classe ordinairement les Baloutches parmi les Aryens et l'on en fait des frères des Persans, descendants des indigènes qui furent convertis à l'Islam à l'époque des Abassides [2]. Il est probable qu'au moins une partie des Baloutches ne sont pas indigènes de la contrée : les Baloutches de la frontière afghane, à en juger par les traits du visage, sont évidemment mongolisés, et ressemblent à s'y méprendre à des Kirghiz [3].

[1] Blanford, *Eastern Persia*, vol. II, *Zoology and Geology*.
[2] Spiegel, *Eran*.
[3] Nicolas de Kkanîkov, *Tour du Monde*, 1861.

Des traditions unanimes donnent à d'autres tribus baloutches. — de même qu'à des familles brahoui[1], — l'occident de l'Asie pour lieu d'origine; elles seraient venues de la Syrie ou de la péninsule Arabique, vers le temps du Prophète, disent les uns, beaucoup plus tard, suivant d'autres; diverses tribus arabes des environs de Damas et d'Alep porteraient les mêmes noms que des clans baloutches du Mekran et de Katchi-Gandava[2]. D'ailleurs la plupart des Baloutches ne paraîtraient nullement dépaysés au milieu d'Arabes. Si ce n'est sur les plateaux, presque tous sont très bruns; ils ont le regard perçant, le front haut, la figure allongée, la chevelure et la barbe abondantes; maigres et vifs dans leurs mouvements, habiles à tous les exercices du corps, ils seraient de parfaits Bédouins dans les déserts de Syrie; nombre d'entre eux se livrent aussi au brigandage. La langue des Baloutches est un dialecte très rapproché du persan moderne, mais dont tous les mots sont altérés par une prononciation bizarre, bien différente de celle des Iraniens; les expressions relatives à la religion sont empruntées à l'arabe et celles du commerce et des métiers viennent des idiomes hindous. Quelques chants, des récits d'exploits, répétés de mémoire par des chanteurs itinérants, composent toute la littérature nationale; l'idiome usuel de la cour est le leur, mais la langue écrite est le persan.

La religion des Baloutches est le mahométisme sunnite; seulement sur la frontière persane, quelques clans, devenus chiites, sont les âpres ennemis du gros de leur nation. Autrefois il eût été plus dangereux à un Persan chiite qu'à un chrétien de traverser le Baloutchistan[3]. Comme les Afghans, les Baloutches se divisent en un grand nombre de kheil, qui parfois changent de nom aussi bien que de résidence : on les désigne soit d'après leurs ancêtres, soit d'après la province qu'ils habitent, soit aussi d'après leurs mœurs ou quelque trait saillant de leur histoire. La nomenclature des tribus diffère chez presque tous les voyageurs, mais les grandes divisions naturelles correspondent au milieu géographique. Les Baloutches des terres hautes sont désignés en masse sous le nom de Nharoui, tandis que ceux de la plaine basse, dans le Katchi-Gandava, sont des Rind ou « Braves » et des Maghsi ou Moghasi; mais ceux-ci peuvent être déjà considérés comme appartenant à une nation distincte par l'effet des croisements et des mœurs. Ils ne parlent plus baloutche, leur idiome est le djatki, forme du sindi employée par la grande masse des Djat cultivateurs. Tandis que, parmi les Baloutches, les uns habitent des ghedan ou tentes de feutre noir, les

[1] Hart, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1841.
[2] Emil Schlagintweit, *Ausland*, 1876 ; — H. Green, *Journal Officiel*, 23 février 1877.
[3] H. Pottinger, *Travels in Beloochistan and Sinde.*



MENDIANT BALOUTCHE.

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de M. Burke.

autres se bâtissent des cabanes ou même habitent des espèces de forts en pisé. En maints endroits un même groupe de familles possède les trois espèces de demeures.

Dans certaines régions du plateau, les alliances et les croisements ont confondu les races, et de nombreuses familles, même des tribus, forment une classe médiaire entre les Baloutches et les Brahoui. Ceux-ci sont à l'état le plus pur dans la région centrale du Baloutchistan, surtout dans les provinces de Sarawan et de Djalawan; le territoire occupé par les Baloutches se développe en demi-cercle à l'ouest, au nord et au nord-est du pays qu'on pourrait appeler le « Brahouistan. » D'après Masson, les Brahoui auraient pénétré dans le pays par la direction de l'ouest, et leur nom même, Ba-roh-i, « Venus du Désert », indiquerait leur origine occidentale[1]; les plus purs sont les Mirvari, sur les confins du désert de Karan. Cependant, à en juger par la situation centrale qu'ils occupent sur le plateau, il est à croire qu'ils sont indigènes ou du moins les habitants les plus anciennement établis dans cette région du plateau iranien : ce sont probablement les descendants des Gédrosiens rencontrés par Alexandre. Leur langue, très différente de celle de toutes les populations qui les entourent, a bien reçu dans son vocabulaire un très grand nombre de mots persans et quelques termes hindous et pouchtou, mais le fond de l'idiome offre de si frappantes ressemblances avec les parlers dravidiens qu'on doit les classer dans la même famille : l'analogie se retrouve surtout entre le brahoui et le langage des Gond, dans les régions montagneuses du centre de l'Inde. D'après la langue, qui d'ailleurs ne possède aucun monument écrit[2], il est donc probable que les Brahoui sont un reste de ces antiques populations dravidiennes qui, avant l'arrivée des Aryens, occupaient toute la péninsule Gangétique, une partie de l'Iran, et se rattachaient peut-être aux populations ouralo-altaïques : l'invasion des conquérants iraniens les refoula dans les régions montagneuses et les isola les uns des autres[3].

L'aspect physique des Brahoui justifie cette hypothèse des philologues. Ne ressemblant ni aux Persans ni aux Arabes, ils ont en général le visage beaucoup plus rond et plus aplati que les Baloutches, la taille plus ramassée, les os plus gros et plus courts; ils ont surtout la peau plus noire; on ne voit point de blonds parmi eux comme parmi les Baloutches. Non moins hospitaliers que les autres habitants du plateau, ils sont plus véridiques, moins portés à la vengeance, à la cruauté, à cette avarice, qui est le vice

[1] *Journey to Kalat.*
[2] Bellew, *From the Indus to the Tigris.*
[3] Chr. Lassen, *Indische Alterthumskunde.*

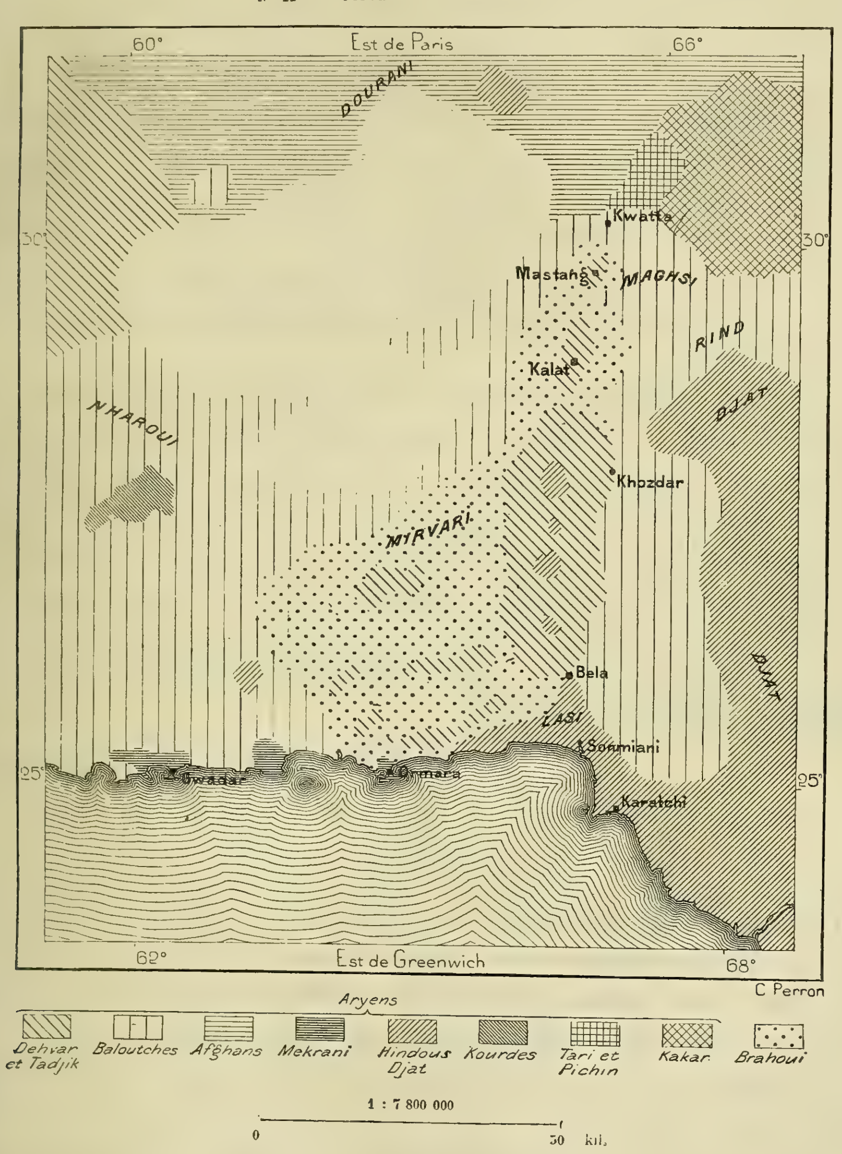
dominant des Baloutches, ayant toujours l'air « besoigneux et affamé ». Très laborieux, les Brahoui se détournent rarement de leur travail pour se livrer à des guerres de clan, et quand les disputes éclatent, ils se laissent aisément persuader par leurs femmes à conclure la paix. Celles-ci sont très respectées, et si l'une d'entre elles venait à être tuée dans un combat, les Brahoui des deux partis opposés y verraient une calamité publique. Ces tribus laissent aussi à leurs fils et à leurs filles quelque initiative dans la recherche de l'épouse et de l'époux, tandis que chez les nobles Baloutches le fils, fiancé d'avance par ses parents, n'a pas même le droit de voir sa future. Chez eux, la simple promesse faite par les familles est réputée engagement d'honneur. Le fiancé qui meurt avant la célébration des épousailles est immédiatement remplacé par son frère cadet[1]. Dans le pays brahoui, des buttes ou *tcheda* sont érigées sur les tombeaux des morts au bord des routes, et des cercles de pierre ou *tchap* rappellent les mariages célébrés dans les tribus nomades ; un bloc dressé au milieu du rond indique l'emplacement où se tenait le musicien de la noce[2].

Subordonnés politiquement aux Baloutches et aux Brahoui, dominateurs du pays, les habitants des villages et des bourgs, connus d'ordinaire sous le nom de Dehvar ou Dekhan, c'est-à-dire « Paysans », sont en réalité des Tadjik, comme ceux des villes afghanes et du Turkestan : ils parlent le persan et leur type physique ne diffère point de celui que présentent leurs frères de race. Très pacifiques, ne protestant jamais contre les violences et les abus d'autorité dont ils ont à souffrir de la part des conquérants du pays, ils ne demandent qu'à vivre tranquilles, à s'occuper en paix de leurs métiers ou de la culture du sol; leur race s'est maintenue pure dans la plupart des provinces, les mariages entre Dehvar et femmes des tribus conquérantes étant interdits par la coutume. Dans le voisinage du littoral, notamment dans la province de Las, limitrophe du Sind, ce sont des Noumri ou Loumri, parents des Djat de l'Hindoustan, qui exploitent le sol et exercent les industries. Comme les Baloutches, ils se divisent en un grand nombre de kheil, provenant des différences de l'occupation et du séjour, mais on reconnaît facilement qu'ils appartiennent tous à la même famille ethnique et les dialectes qu'ils parlent se rattachent à l'idiome djatki : ils représentent un groupe intermédiaire des Iraniens aux Hindous. Même pour la religion on remarque de l'une à l'autre nation des transitions bizarres; c'est ainsi que dans certaines tribus Mahomet est vénéré comme

[1] H. Pottinger, ouvrage cité.
[2] Bellew, ouvrage cité.

la dixième incarnation de Vichnou. En outre, des Hindous proprement dits, Baniah du Goudzerat et de Bombay, ou bien Moultani, Chikarpouri, Marwari, forment une part considérable de la population des villes et

N° 22 — POPULATIONS DU BALOUTCHISTAN.



c'est par leur entremise que se fait presque tout le commerce du pays.

Quelques tribus d'Afghans sur la frontière, dans le voisinage de Kwatah, des communautés d'Arabes sur le littoral du Mekran, des groupes de guerriers kourdes amenés à cinq cents lieues de leur pays par les aventures de la guerre, enfin des esclaves importés de Mascate et pour la plu-

part nègres ou croisés de sang noir, sont également au nombre des résidents de diverses races vivant sur le territoire baloutche. Mais il s'y trouve aussi de purs nomades, parlant une langue spéciale, les Louri, qui ne diffèrent en rien des Tsiganes de l'Europe danubienne. Grands musiciens, ils parcourent le pays en faisant danser des ours et des singes, dressés à de grotesques gambades. Chaque bande, commandée par un « roi », a son diseur de bonne aventure qui prétend connaître les secrets de la magie et qui prédit le sort par l'étude des mains, par la combinaison des nombres et la disposition des figures que le sable dessine sur une plaque vibrante : c'est grâce à cette divination que les Louri réussissent le plus souvent à s'introduire dans les familles, pour y voler, dit-on, soit des objets précieux, soit des enfants; car, au Baloutchistan comme en Europe, l'opinion populaire accuse ces nomades de toute espèce de crimes aussi bien que de maléfices[1].

Quant aux dominateurs politiques de la contrée, les Anglais, ils ne sont représentés dans le territoire de leur vassal, le khan de Kalat, que par un bien petit nombre de personnes. Leurs sujets et protégés de diverses nations sont nombreux dans le pays, mais les maîtres eux-mêmes ne se montrent que rarement sur le plateau, en dehors de la capitale et de leurs places fortes de Kwatah et de Khozdar. On ne les voit guère que dans les terres basses du Katchi-Gandava, aux abords des cantonnements militaires et de la voie ferrée, et dans les bourgs du littoral où se trouvent des stations du télégraphe continental.

III

Plusieurs des provinces dans lesquelles se divise le Baloutchistan ne sont habitées que de nomades et les « villes » n'y sont que des groupes de tentes. Les villages et les bourgs composés de véritables maisons ne se trouvent que dans la partie orientale et dans les districts méridionaux.

Les Anglais n'ont pas daigné établir leur place de guerre dans le voisinage de la résidence. Sûrs de leur pensionnaire de Kalat, qui n'a point d'armées à ses ordres et ne commande qu'à des tribus sans cohésion politique, ils tenaient surtout à surveiller la frontière afghane et la route qui mène de Chikarpour à Kandahar. La ville de Kwatah (Quettah, Kot, Chal, Chal-kot), occupée par un détachement de l'armée des Indes, est

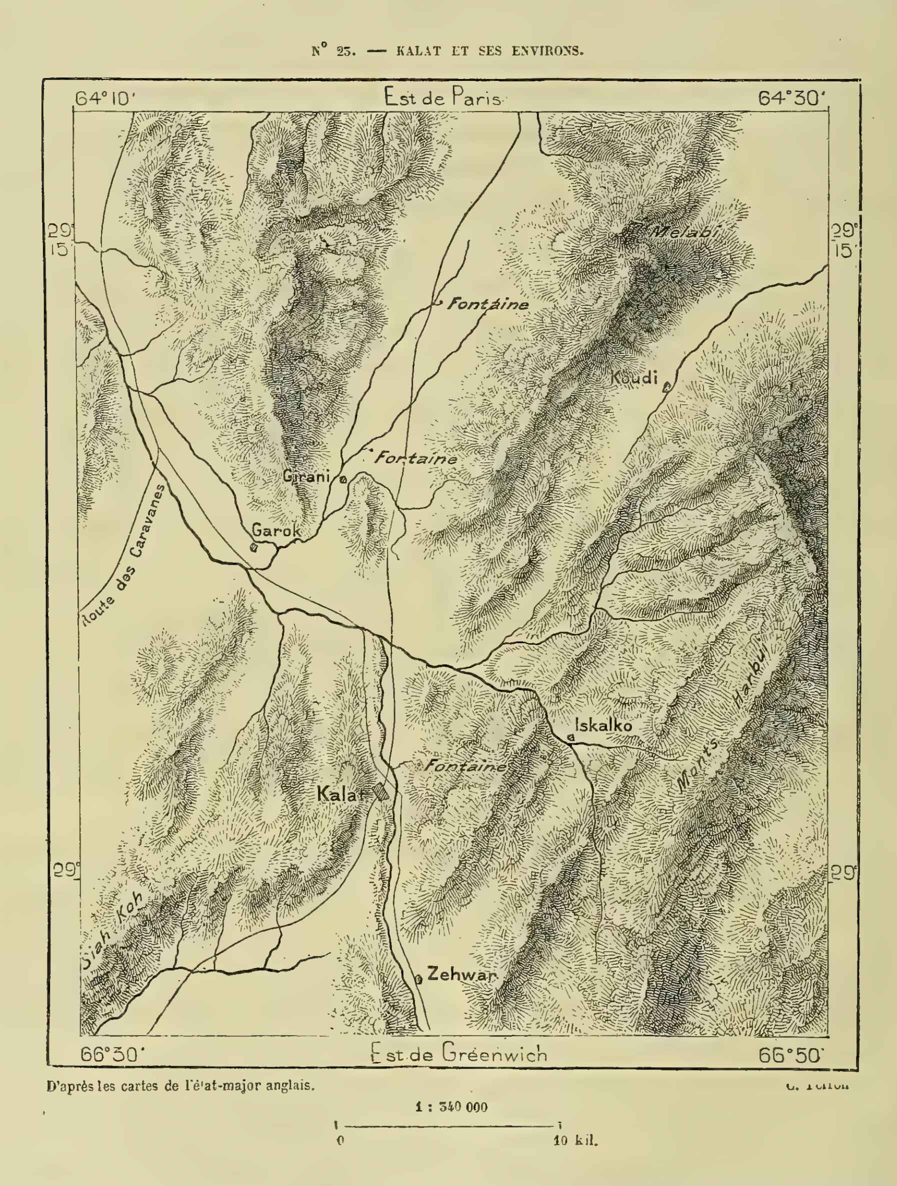
[1] H. Pottinger, ouvrage cité.

située dans un bassin appartenant autrefois à l'Afghanistan et qui se trouve actuellement à trente kilomètres à peine du ruisseau formant la limite officielle du territoire baloutche; c'est au pied de la citadelle qu'aboutissent les deux routes de l'Inde par le défilé de Bolan et de Tchapar, et celle qui vient de Kandahar par le col de Khodjak; en outre, des chemins faciles mènent au sud vers la capitale du khanat. Il est donc naturel que le khan de Kalat, puis ses protecteurs les Anglais, aient fait choix de ce point stratégique, le Chal des Brahoui, pour y établir un *kot* ou *kwatah*, c'est-à-dire une forteresse : des tours, qui se voient çà et là, à l'entrée des cluses de montagnes, témoignent de l'importance que les anciens conquérants du pays attachaient à la possession de ce district. Une ville, relativement considérable, puisqu'elle se compose de plus d'un millier de maisons, s'est fondée sous la protection du fort. Kwatah, peuplée principalement d'Afghans, de Brahoui et d'Hindous, offre aux Anglais des avantages spéciaux comme station sanitaire : située à 1700 mètres d'altitude, elle se trouve, pour ainsi dire, ramenée vers une zone tempérée correspondante à celle de l'Europe occidentale; sur les prairies herbeuses qui s'étendent à perte de vue autour de Kwatah, les soldats ont tout l'espace nécessaire pour se livrer à leurs jeux athlétiques. Mastang, la ville d'étape entre Kwatah et Kalat, a le même climat que la place forte anglaise, et les eaux d'irrigation dont elle dispose sont mieux utilisées. Elle est complètement entourée de jardins et de vergers, produisant les meilleurs fruits du haut Baloutchistan; ses raisins surtout ont une grande réputation.

Kalat, c'est-à-dire le « Château » par excellence, doit au choix qu'en a fait le khan comme capitale de son royaume, d'être devenue la ville la plus populeuse de tout le pays baloutche. Elle possède en effet de très grands avantages, puisque sa position sur le versant d'un faîte élevé lui permet de commander les routes de l'Inde, de la mer, des frontières persanes et de l'Afghanistan; mais ces privilèges militaires sont achetés par un climat beaucoup plus rude que celui des vallées environnantes. Bâtie à l'extrémité d'une chaîne de montagnes rocheuses, Kalat est exposée à toute la violence des vents du nord et la neige y recouvre le sol pendant plus de deux mois; le froment et l'orge y mûrissent plus tard que dans les Iles Britanniques, quoique à 25 degrés plus près de l'équateur. Dans la plaine qui s'ouvre au nord-ouest et dont les eaux s'écoulent vers la Lora de Pichin, une source d'eau pure et très abondante, qui jaillit près de la nécropole royale, arrose les jardins de la cité et met en mouvement les aubes de ses moulins. D'après Pottinger, qui vante la source de Kalat comme la

plus forte qu'il ait jamais vue, l'eau en serait plus froide pendant le jour que pendant la nuit. Dans le voisinage de la capitale actuelle du Baloutchistan se voient les ruines informes de trois autres cités considérables,

N° 23. — KALAT ET SES ENVIRONS.



D'après les cartes de l'état-major anglais.

1 : 340 000

0 — 10 kil.

prouvant que depuis un temps immémorial cette région du plateau eut toujours une grande importance.

Au sud-est de Kalat commence une autre vallée qui deviendait tributaire de l'Indus, par le défilé de Moula, si les eaux y coulaient en abondance; les ruines d'une cité, comme on en rencontre si fréquemment dans le khanat, s'élèvent près de l'origine du ravin et la paroi d'une roche



KALAT. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Slom, d'après Ch. Masson, *Travels in Balochistan, Afghanistan.*

voisine porte une inscription grecque. Une ville moderne, Zehr ou Zerhi, entourée d'un rempart de terre et construite, comme Kalat, en briques à demi cuites retenues par un cadre en charpente, donne son nom à l'une des vallées latérales de la Moula et à la tribu de Brahoui qui l'habite. C'est



N° 24. — OASIS DE KATCHI-GANDAVA.

D'après l'Indian Atlas. C. Perron.

1 : 440 000

0 20 kil.

la ville principale que traversent les voyageurs sur la route de l'Inde. A l'issue de la gorge, là où les eaux du torrent se ramifient en canaux d'irrigation au milieu des jardins, s'élève Gandava, le chef-lieu de la province de Katchi-Gandava; elle a pris une certaine importance comme lieu de garnison anglaise et comme résidence d'hiver du khan. Autrefois la ville la plus populeuse de la plaine était la cité de Bagh ou « Jardin », au

nord-est de Gandava, dans une oasis de palmiers limitée à l'est par le désert. Bagh possédait le monopole des mines de soufre exploitées dans les montagnes voisines, non loin du bourg de Choran. Au nord de la plaine, Dadar et Sibi sont les stations terminales du chemin de fer de l'Indus aux monts afghans.

Grâce à la voie ferrée de l'Indus et à son embranchement dans la plaine de Katchi-Gandava, Kalat et tout le Baloutchistan du nord communiquent maintenant avec la mer par le port de Karatchi. La route directe de Kalat à Sonmiani est délaissée comme trop pénible, à cause du manque d'eau; dans cette longue descente d'environ 550 kilomètres, les caravanes ne trouvent que six endroits où les sources coulent avec assez d'abondance pour qu'elles ne les tarissent pas au passage[1]. Khozdar, une de ces stations, où les Anglais entretiennent une petite garnison de cipayes pour commander la descente du seuil de Moula, n'a déjà plus le climat du plateau; située à 1200 mètres d'altitude, elle est entourée de jardins où croissent des palmiers et d'autres plantes du littoral, et sa population, composée en grande partie d'Hindous, est aussi d'origine méridionale. Les mines de plomb et d'antimoine qui se trouvent à l'ouest de Khozdar, près de Sekran, ne sont plus exploitées. De vastes ruines, des amas de décombres, des restes de tours *ghar-bastas* ou « palais d'infidèles »[2], prouvent que le pays, sans doute mieux arrosé qu'il ne l'est de nos jours, était aussi beaucoup plus populeux, et maint fragment d'architecture témoigne de la civilisation des anciens habitants de la contrée. Au nord-ouest de Bela, dans la province de Las, une de ces villes ruinées a conservé son nom, Chehr-i-Rogan. Elle couronne le sommet d'une falaise de conglomérat au pied de laquelle coule un des affluents de la rivière Pourali, l'Arabis des marins grecs; en bas se groupent des maisonnettes qu'habitaient les pauvres de la ville et la roche est percée de galeries qui servaient d'entrepôts et de demeures.

Sonmiani, le port de la province de Las ou de la « Plaine » et jadis celui de tout le Baloutchistan oriental, eut une certaine importance, et les Anglais l'auraient peut-être choisi pour en faire un lieu de transit pour leur commerce, si Karatchi n'avait pas eu sur l'ancien « port d'Alexandre » l'avantage décisif de se trouver dans le voisinage du delta de l'Indus. Dépourvu d'abri artificiel, le port de Sonmiani, où ne peuvent ancrer les navires ayant un tirant d'eau de plus de 5 mètres, est exposé à toute la violence

[1] Pottinger; — Carless; — Hughes.
[2] Mac Gregor, ouvrage cité.

de la mousson du sud-ouest, et l'eau du Pourali, qui se jette en temps de crue dans la baie voisine, après avoir arrosé les jardins de Bela, de Dreh, de Layari, est trop corrompue d'ordinaire pour que les marins puissent l'utiliser : il leur faut parfois se faire approvisionner d'eau par des embarcations de Karatchi. Les habitants se procurent de l'eau fraîche en creusant dans le sable au-dessus du niveau de marée; mais si l'on tarde à la puiser, elle devient graduellement saumâtre[1]. Dépendance commerciale de l'Hindoustan, cette partie du khanat se rattache également à la Péninsule par l'origine et le culte d'un grand nombre de ses habitants. Une montagne qui s'élève dans la région occidentale de la province, près de la rivière Aghor ou Hinghol, porte le temple fameux de Hingladj, où se rendent des milliers de pèlerins hindous. On y sacrifie encore des animaux à la déesse Kali et les parois d'une caverne sacrée sont badigeonnées du sang des victimes. Les pèlerins zélés ne quittent pas le temple de Hingladj sans visiter l'îlot d'Achtola ou Satadip, situé au large de la côte entre les ports d'Ormara et de Pasni : un sanctuaire vénéré s'élève sur ce rocher sans eau, l'« Ile Enchantée » de Néarque.

Les petits ports de la côte, à l'ouest de Sonmiani, fréquentés jadis par les traitants portugais, dont quelques forts existent encore sur la côte[2], ne sont que des groupes de cabanes, simples nattes tendues sur des perches : Ormara, possédant deux havres, Pasni, dominée par un « palais du télégraphe » qu'habitent des employés anglais, sont d'insignifiants villages; mais Gwadar, le chef-lieu du Mekran baloutche, est une véritable cité pour les tribus à demi sauvages des alentours, une capitale, fameuse à plus de cent lieues à la ronde par la magnificence de ses édifices. Bâtie dans une situation très pittoresque, sur la langue de sable qui joint une île rocheuse à la terre ferme et aux montagnes de Mehdi découpées en dômes et en aiguilles, la ville groupe ses maisonnettes en nattes autour d'une forteresse carrée, d'où l'on voit à ses pieds les demi-cercles presque tangents des deux baies, avec leurs barques et leurs navires de toutes formes. Aux Baloutches, qui constituent le gros de la population, sont venus se joindre des gens de toutes les nations commerçantes de l'Orient, Persans, Baniah de l'Inde et de Zanzibar, Juifs et Malais; les Arabes sont peu nombreux, mais ce sont eux qui commandent. La grande industrie de Gwadar est la pêche : d'après Mac Gregor, les indigènes auraient des centaines de bateaux et une trentaine de gros bâtiments pour

[1] Mich. Biddulph, *Proceedings of the Geographical Society*, april 1880.
[2] Masson, *Various Journeys in Balochistan, Afghanistan*, etc.

les voyages de Mascate, de Karatchi, de Bombay et du Malabar. Les paquebots britanniques touchent deux fois par mois à l'escale de Gwadar et la mettent en relations directes de commerce avec le monde civilisé; elle importe surtout des cotonnades et d'autres étoffes, des bois de construction, du riz, du sucre, tandis que pour l'exportation les caravanes de l'intérieur lui apportent des laines, du coton brut, du beurre de la vallée de Kedj et les excellentes dattes de Djalk et du Pandjgour; elle expédie aussi de grandes quantités de poissons salés et des ailerons de requins pour les gourmets chinois. Dans les flancs de la colline qui domine la presqu'île de Gwadar se voient les restes d'un vaste réservoir, de construction portugaise [1].

On cite fréquemment Kedj comme ville principale du Mekran baloutche, mais il n'y a point de cité de ce nom : le Kedj est un ensemble d'oasis ayant chacune son village distinct[2]. De même Tamp, Mand, Nigor, Sami, Dacht, Parom, Pandjgour sont des confédérations de hameaux épars au milieu d'oasis. Les jardins de Pandjgour, arrosés par des karez dont on attribue la construction aux génies, produisent dix-sept espèces de dattes [3].

Le khan appartient à la famille baloutche des Kambarani, qui se prétend d'origine arabe et ne donne point ses filles en mariage à des hommes de tribus différentes. Résidant alternativement à Kalat et à Gandava, il étend nominalement son empire sur un vaste territoire, mais parmi les vassaux du vice-roi des Indes il est l'un des moins puissants et des moins riches; son principal revenu est la pension que lui servent ses protecteurs. D'après le premier traité de 1841, qu'une armée anglaise de 1260 hommes, apparaissant devant Kalat, obligea le souverain à signer, celui-ci dut se déclarer vassal soumis, jurer de se laisser toujours guider par les bons offices du militaire anglais résidant à sa cour, concéder au gouvernement britannique le droit de placer des garnisons dans toutes les villes du Balou-

[1] Green; Goldsmid, *Journal of the Geographical Society*, 1863.

[2] Hajee Abdun Nubee of Kabul, translated by Robert Leech, *Journal of the Asiatic Society o Bengal*, n° 153.

[3] Villes principales du Baloutchistan, avec leur population approximative :

Kalat, d'après Bellew.	14 000 hab.	Mastang.	4 000 hab.
Zerhi, d'après Cook	10 000 »	Bagh.	3 000 »
Gandava.	5 000 »	Gwadar, d'après Mac Gregor. . .	2 500 »
Bela, d'après Carless.	4 500 »	Khozdar.	2 500 »
Chal ou Kwatah, d'après Bellew .	4 000 »	Ormara, d'après Miles	2 000 »
Sonmiani	1 500 hab.		

tchistan où il serait jugé convenable, promettre sa « coopération subordonnée » en toute circonstance, enfin accepter le subside annuel qui le transformait en un simple fonctionnaire de l'État voisin. Des brouilles ont eu lieu, et dans ce cas les allocations ordinaires ont été retenues à Calcutta; mais aussi la bonne conduite a été récompensée et le traitement du khan de Kalat a été porté de 125 000 à 250 000 francs. D'ailleurs les traités dictés par l'Angleterre ont eu pour conséquence de consolider le pouvoir du khan sur ses propres vassaux, en transformant à son profit la constitution de l'État. Naguère le Baloutchistan était, comme le pays des Afghans, en plein régime féodal et fédératif : certains kheil, complètement indépendants pour la gérance de leurs affaires intérieures, ne se rattachaient aux autres clans que par des conventions de bonne amitié; d'autres tribus étaient gouvernées par des chefs ou sardar qui se disaient les égaux du khan ou se tenaient quittes de soumission après avoir payé leur tribut ou rendu leur hommage. Mais le gouvernement anglais, puissance souveraine, ignore ces chefs secondaires : il ne traite qu'avec le khan; c'est lui qu'il rend responsable de la tranquillité du pays et qu'il aide au besoin contre les feudataires trop remuants ou les tribus insoumises. Les deux plus grands personnages de l'État après le khan sont toujours les deux chefs brahoui, les sardar de Djhalawan et de Sarawan; son vizir héréditaire appartient à la communauté des Dehwar ou Tadjik, ceux qui, par l'acquittement régulier des impôts, contribuent presque exclusivement à l'entretien de l'État. Quant aux petites tribus du Mekran, elles sont réellement indépendantes du pouvoir central, et le port de Gwadar, loué à l'imam de Mascate, est gouverné par un de ses officiers. La force armée dont le khan dispose est d'environ 5000 hommes. Le budget annuel n'atteint pas un million de francs.

Les divisions politiques du Baloutchistan proprement dit, sans la région des déserts et les districts revendiqués par la Perse, sont les suivantes :

PROVINCES.	CAPITALES.	DISTRICTS PRINCIPAUX.
Chal.	Kwatah (Ketah).	
Kalat.	Kalat.	
Katchi-Gandava.	Gandava.	
Sarawan.	Sarawan.	Sarawan, Nouchki, Kharan, Mouchki.
Djhalawan.	Khozdar.	Khozdar, Sohrab, Wadd, Kolwah.
Las.	Bela.	
Mekran.	Gwadar.	Mekran, Dacht, Kedj, Pandjgour, etc.

CHAPITRE IV

LA PERSE

I

Ce nom de Perse ou Farsistan n'est appliqué de nos jours dans le pays même qu'à une petite province du royaume. Les Persans désignent leur patrie par l'antique dénomination d'Iran, qui d'ailleurs est employée géographiquement pour toute la contrée des plateaux compris entre le bassin de l'Euphrate et celui de l'Indus. Au point de vue historique, le mot d'Iran s'étend dans un sens encore plus large, comme contraste avec le mot de Touran : il se rapporte à toutes les populations civilisées, d'origine iranienne plus ou moins pure, qui, non seulement sur le plateau, mais aussi dans les plaines de l'Oxus, se sont attachées au sol et se livrent à des industries fixes au milieu des nomades à demi sauvages venus du nord. Dans l'histoire de l'Asie Antérieure, le nom d'Iran représente les traditions du travail et de la culture intellectuelle ; il rappelle la longue durée de nations puissantes résistant aux assauts des tribus barbares qui se succédaient de siècle en siècle. Conscients et fiers de leur antiquité comme race policée, les Persans regardent avec mépris les populations des alentours, moins cultivées ou plus jeunes dans l'histoire de la civilisation ; quels que soient les progrès des Occidentaux dans la science, les arts et l'industrie, ils se considèrent néanmoins comme étant fort supérieurs en noblesse héréditaire à ces tard-venus dans le monde. Il est certain que la part de l'Iran dans l'œuvre commune de l'humanité a été des plus considérables. On sait que pour les origines de leurs idiomes les peuples de langues aryennes sont ramenés vers les plateaux où se parlait le zend, et que de tout temps le langage de la Perse fut pour les populations voisines le dialecte civilisé par excellence ; encore de nos jours, Afghans et Baloutches affectent de parler le persan pour grandir dans l'estime de leurs auditeurs. Même dans

l'Hindoustan, la littérature persane lutta longtemps d'influence contre le sanscrit et les langues qui en sont dérivées : naguère le vocabulaire de l'hindoustani, si répandu dans toute la Péninsule, se composait principalement de mots persans, apportés par les conquérants iraniens.

Et quelle influence de premier ordre le pays de Zoroastre n'a-t-il pas exercé sur le développement religieux dans l'Asie Antérieure et en Europe! C'est dans les livres sacrés des anciens Perses que la lutte des deux principes est exposée avec le plus de force et c'est à eux que les religions postérieures ont emprunté leurs croyances affaiblies à la lutte éternelle du « Bon » et du « Méchant », entourés de leurs armées respectives d'anges et de démons. Dans les premières évolutions du christianisme, l'action de la Perse se manifesta par l'apparition de sectes nombreuses, et de nos jours encore les doctrines chrétiennes en gardent l'ineffaçable trace. Le culte spécialement connu sous le nom de « persan » n'a plus guère d'adhérents dans sa propre patrie et l'on n'en voit de communautés florissantes que chez les Parsi de l'Inde; mais, tout en se convertissant à l'islamisme, les Iraniens ont donné à la religion victorieuse une forme nouvelle : ils sont devenus chiites, rompant ainsi l'unité du mahométisme, qui dans les autres pays est presque exclusivement sunnite, à l'ouest dans la Turquie d'Asie, au sud-ouest et au sud en Arabie, à l'est dans l'Afghanistan et dans l'Inde, au nord chez les Turkmènes. Depuis la naissance du chiisme, le mouvement de création religieuse a continué en Perse et le panthéisme contemporain des Occidentaux se rattache, plus fortement qu'on ne s'imagine d'ordinaire, aux idées asiatiques de divinisation universelle, qui n'ont trouvé nulle part de plus fervents interprètes que chez les poètes persans. Toute idée philosophique, tout dogme nouveau trouvent en Perse d'éloquents défenseurs ou de zélés apôtres. L'Iran est un des principaux centres de formation pour les religions humaines.

Ce pays dont l'œuvre a été si considérable dans l'histoire de l'Asie et du monde, ne représente pourtant par le chiffre de sa population qu'une bien faible fraction de l'humanité. Quel est le nombre total des habitants de l'Iran, en y comprenant Turks, Kourdes, Baloutches et Arabes? Dix millions au plus. Les évaluations ordinaires faites par les voyageurs et les employés européens et indigènes les plus instruits varient entre 7 et 8 millions d'habitants[1]. Occupant une superficie égale à trois fois celle de la France,

[1] Superficie et population de la Perse :

1 647 070 kilomètres carrés. 7 655 000 habitants. 5 habitants par kilomètre carré

(Houtum-Schindler, Behm et Wagner, *Bevölkerung der Erde*, VII.)

la Perse est cinq fois moins populeuse, quinze fois moins en proportion du territoire; même une grande partie du pays est complètement déserte. Quoique divers auteurs parlent de cinquante millions de Persans qui auraient peuplé l'empire de Darius, il ne paraît pas non plus que dans les temps asiatiques, lors de ses jours les plus prospères, les populations se soient pressées en multitude dans l'Iran : les sables, les argiles dures, les nappes de sel, quoique s'étendant alors sur une aire moins vaste que dans la période actuelle, limitaient d'un côté la région des cultures, arrêtée de l'autre par les roches escarpées des montagnes. C'est aux peuples conquis des plaines environnantes que les souverains de la Perse demandaient surtout leurs armées prodigieuses, composées de plusieurs centaines de mille hommes, et les approvisionnements immenses dont ils avaient besoin pour leurs campagnes en Scythie, en Égypte, dans l'Asie Mineure, en Thrace et en Grèce. Mais si faible dans le monde ancien qu'ait été l'importance numérique des Perses, ils jouissaient du privilège que leur assurait la situation géographique de leur pays.

Historiquement, le plateau d'Iran est le lieu de passage où devaient s'engager les peuples de races diverses dans leur marche d'orient en occident. En cette région de l'Asie, la mer Caspienne d'un côté, de l'autre le golfe Persique, rétrécissent le continent à un espace moindre de 700 kilomètres; en retranchant de cet isthme les terres basses et malsaines de la côte, ainsi que les régions trop montueuses pour qu'on pût facilement les parcourir, l'espace réservé au mouvement des migrations entre les deux moitiés du groupe continental est de 500 kilomètres environ. Les steppes inconnues de la Scythie, au nord de la mer Hyrcanienne, ne servaient de campements qu'à des nomades barbares, sans relations avec les peuples civilisés; l'histoire proprement dite, celle dont la trace ne se perd pas dans la mémoire des peuples, ne pouvait avoir pour théâtre que l'étroit plateau compris entre l'Elbourz et les monts de la Susiane. C'est là que devaient se rencontrer les représentants des races différentes, avec leurs langues, leurs civilisations, leurs religions, et que devaient par conséquent se développer les idées nouvelles, provenant du contact et de la pénétration mutuelle de ces éléments distincts ayant eu leur évolution propre. De tout temps, pendant les âges historiques, des populations d'origine « touranienne » se sont trouvées en juxtaposition avec les « Aryens » sur les plateaux d'Iran. Jadis les Mèdes et les Perses, de nos jours les Turki et les Farsi, sont, parmi tous les éléments ethniques en présence dans la contrée, ceux qui représentent les deux grandes races de l'Asie Centrale. Guerres ouvertes, dissensions intestines, rivalités provin-

ciales et locales se perpétuent entre les habitants d'origine différente, et nul doute que cette lutte incessante n'ait contribué pour une forte part à la naissance de la doctrine iranienne sur le conflit éternel des deux principes; mais du moins tous ces ennemis, se léguant de siècle en siècle la bataille sans fin, ne sont-ils point passés sans mêler leur sang et leur génie, ainsi qu'en témoignent l'histoire, les religions et les poèmes! L'Iran était un laboratoire où les tribus se modifiaient rapidement, différentes à leur sortie de ce qu'elles étaient à l'entrée. A l'issue de l'étroit corridor des plateaux iraniens, les peuples émigrants trouvaient l'espace plus libre devant eux. D'un côté ils pouvaient descendre dans la vallée de l'Euphrate et gagner les côtes de Syrie et pénétrer en Égypte par le littoral, de l'autre ils voyaient s'ouvrir à l'ouest les routes de l'Asie Mineure et de l'Europe par les détroits et la mer Égée, ou bien encore ils avaient le choix entre les chemins de la Transcaucasie, communiquant avec les plaines sarmates par les diverses « portes » du Caucase, à l'est, au milieu ou à l'ouest de la chaîne. Ainsi divergent de la Perse occidentale les grandes voies historiques se dirigeant vers l'Égypte, l'Europe méridionale et les régions du nord.

Jadis presque inexpugnable au centre de l'immense édifice continental, la Perse ne se trouve plus de nos jours dans les mêmes conditions géographiques. Au sud, la mer, qui défendait autrefois les abords de la contrée, invite au contraire les tentatives de l'étranger; au nord, la mer Caspienne ne va plus se perdre dans les solitudes inconnues, elle est contournée par des routes militaires et des chaînes de colonies, et des lignes régulièrement desservies par des paquebots font communiquer les ports et les routes des rivages opposés. Ainsi la Perse qui, il y a deux mille années, n'avait rien à redouter sur ses flancs du nord et du sud, est précisément menacée de ces deux côtés, et par les deux États prépondérants de l'Asie, dont les capitales sont à Londres et à Saint-Pétersbourg. Entre ces rivaux, l'Iran n'a plus qu'une indépendance fictive. Déjà en 1723 les Russes s'étaient emparés pour un temps de toute la rive occidentale de la Caspienne; depuis 1828 ils ont pris à la Perse ses provinces de la Transcaucasie, et par un récent traité ils ont modifié à leur profit la frontière, naguère indécise, qui limite la région des Turkmènes; enfin, l'îlot d'Achour-adé, qu'ils occupent à l'angle sud-oriental de la Caspienne, est un poste de surveillance d'où les Cosaques pourraient en quelques jours se présenter devant la résidence du chah. Dans le golfe Persique, devenu « lac anglais », comme la Caspienne est un « lac russe », la suprématie incontestée appartient aux consuls britanniques; même une garnison de cipayes occupe la pointe de Djask, à l'entrée du golfe, et la

moindre démonstration navale suffirait pour enlever au gouvernement persan le produit de toutes ses douanes maritimes. C'est par la volonté de l'Angleterre que le chah de Perse a dû renoncer à la conquête de Herat et laisser « rectifier » ses frontières dans le Seïstan. A l'intérieur du pays, les officiers russes, de même que les Anglais, sont accueillis comme des maîtres, et peuvent en toute sécurité dresser des cartes, lever des

N° 25. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DE LA PERSE DEPUIS MARCO POLO.



1 : 18 000 000

0 — 500 kil.

plans, recueillir pour l'étude stratégique du pays les renseignements nécessaires, tenus en grande partie secrets dans les archives militaires des deux empires. Quoique la Perse ait été visitée fréquemment depuis Marco Polo, quoiqu'on lise encore avec le plus vif intérêt les voyages de Thévenot et de Chardin, et que pendant ce siècle des ouvrages du plus haut mérite aient été publiés par des explorateurs français et allemands, cependant les documents cartographiques de beaucoup les plus importants sont ceux qui ont été rédigés par des Anglais et des Russes, sur l'invitation de leurs gou-

vernements respectifs. C'est d'après les relevés faits sur le terrain par deux généraux, l'Anglais Williams et le Russe Tchirikov, qu'a été délimitée la frontière turco-persane dans le pays des Kourdes.

II

Sans limites naturelles précises du côté de l'est, où l'Afghanistan et le Baloutchistan continuent le plateau, les plaines et les montagnes de l'Iran, cette contrée forme sur ses trois autres faces un ensemble géographique bien distinct. Des plissements du sol au-dessus des oasis turkmènes et le long des côtes méridionales de la Caspienne, d'autres plissements au bord de la mer d'Oman et du golfe Persique, enfin des montagnes en gradins dominant les plaines de la Mésopotamie, constituent le rempart extérieur de la Perse. Dans l'intérieur de cette enceinte montueuse s'étendent des plaines creusées vers le centre et n'offrant sur une grande partie de leur surface que des sables, des argiles dures et des salines. La population de l'Iran s'est portée principalement sur le pourtour du pays, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, dans les vallées qui fournissent l'eau nécessaire à ses cultures; loin de se présenter en masse compacte, elle se distribue ainsi en deux colonnes convergentes, l'une de l'est à l'ouest, l'autre du sud-est au nord-ouest, qui se rencontrent entre la Caspienne et la haute vallée du Tigre, dans la province de l'Aderbeïdjan; c'est là, au point de jonction des deux zones de peuplement et de culture, que s'élève Tabriz, la cité la plus populeuse de la Perse; là s'établit l'unité de la contrée. Si l'on néglige les irrégularités de détail, les régions peuplées sont disposées en forme d'angle, coïncidant avec celui que présentent dans leur ensemble les chaînes bordières du plateau.

Au nord-est, la crête extérieure qui constitue la limite naturelle de l'Iran et du Turkestan est en réalité, malgré l'éloignement et la cavité intermédiaire de la Caspienne, le prolongement régulier du mont Caucase. La péninsule d'Apchéron, le seuil sous-marin, les bancs et les îlots qui vont rejoindre la pointe de Krasnovodsk en séparant les deux profonds abîmes de la Caspienne, enfin les deux massifs du Grand Balkan et du Petit Balkan indiquent de la façon la plus nette l'existence d'un axe de jonction entre le grand Caucase et le « Caucase des Turkmènes » qui, sous les divers noms de Kouran dagh, Kopet dagh, monts de Gulistan, Kara dagh, se continue jusqu'à la cassure dans laquelle passe le Heri-roud : au delà, les montagnes, qui se reploient dans la direction de l'est, puis du nord-est, appartiennent

au système du Paropamisus. Toute cette région du Caucase des Turkmènes commence à être connue dans ses détails topographiques, grâce aux explorations des géomètres russes chargés de délimiter la frontière. La carte au 84000e, achevée depuis quelques années pour la région du bas Atrek, se continue pour tout le Daman-i-koh ou « Piémont » turkmène jusqu'aux oasis de Sarakhs et de Merv.

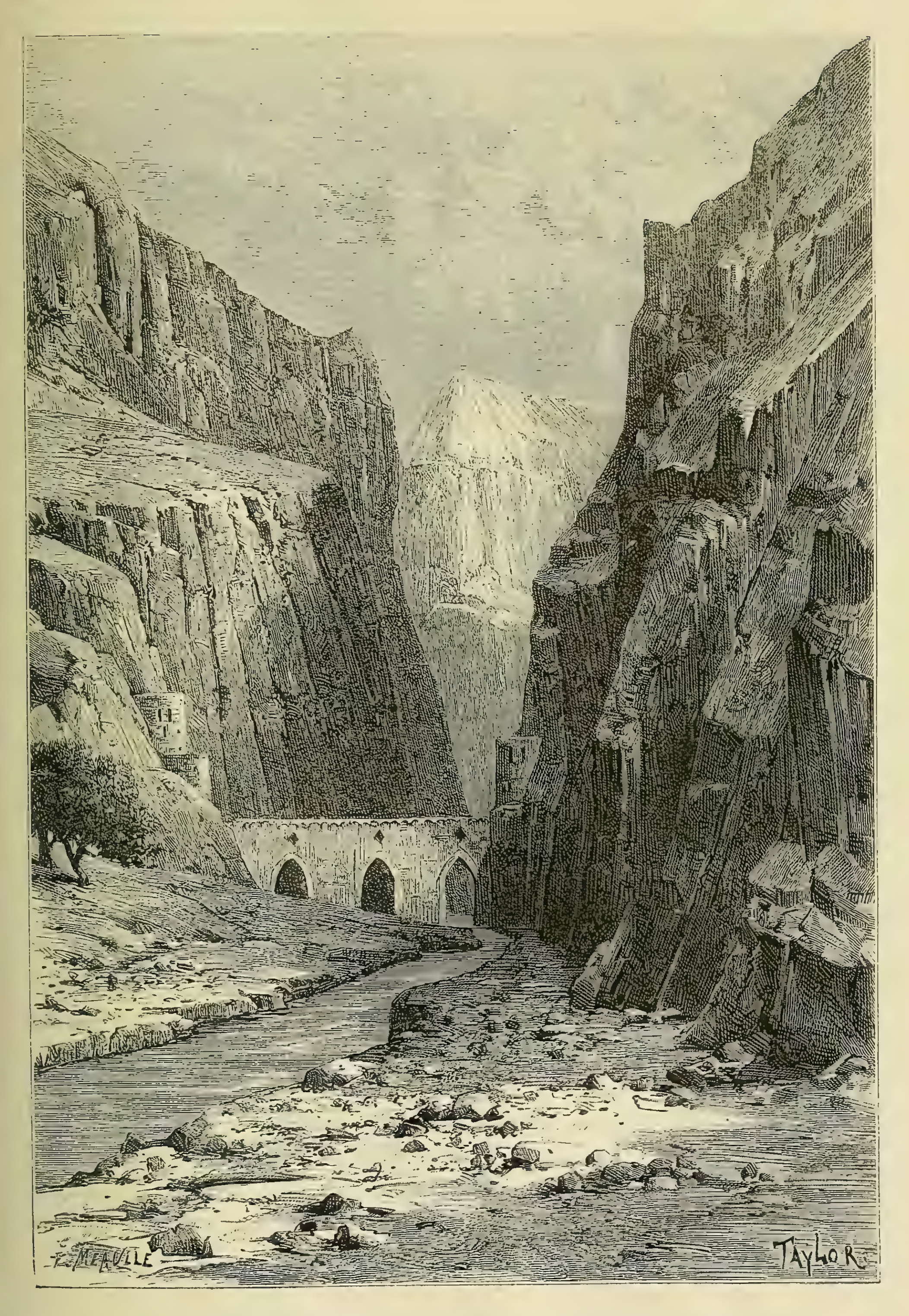
En vertu du traité de limites ratifié en 1882, de riches vallées tributaires de l'Atrek, possédant de vastes pâturages et de magnifiques forêts de chênes et de cèdres, ont été rendues à la Perse; mais en échange les Russes succèdent à l'Iran dans leurs prétentions à la suzeraineté de Merv, la « clef de l'Inde »; ils ont pris aussi à la Perse quelques-unes des vallées du Kopet-dagh, à l'ouest d'Askhabad et au sud de la forteresse rasée de Gök-tepe, naguère si vaillamment défendue; en cet endroit, qui rappelle les exploits de la conquête, ils se sont attribué tout le versant de la montagne, jusqu'au faîte de partage, et disposent ainsi à leur gré des eaux qui arrosent les champs et les jardins de leurs sujets les Turkmènes.

Ce qui donne une importance exceptionnelle à cette chaîne bordière de l'Iran, c'est qu'elle possède des sources et des ruisseaux dont l'eau s'évapore à une faible distance des montagnes dans les sables de la plaine. Les Persans, habitants de la région haute, sont les propriétaires naturels des fontaines et ils en usent pour l'irrigation de leurs champs. Mais sous ce climat, dont le ciel est trop avare de pluies et où les étés sont brûlants, l'eau est rarement assez abondante pour satisfaire tous les riverains; gens d'amont, gens d'aval deviennent forcément les ennemis les uns des autres. Quand les montagnards cultivateurs, appuyés sur des armées, disposaient de la force nécessaire, ils ne manquaient pas d'utiliser jusqu'à la dernière goutte l'eau de leurs torrents; ils en suivaient le cours, établissant des barrages de distance en distance, creusant des canaux sur les pentes, accroissant à droite et à gauche la zone des cultures. Aux époques de la puissance persane, toute la zone de l'Atok ou « Arrêt des Eaux », — c'est-à-dire le Daman-i-koh, — était envahie par les Iraniens : les Turkmènes étaient rejetés dans le désert, une rangée de villes et de forteresses défendait contre eux la région des terrains cultivables, où se perdaient les derniers filets humides[1]. Mais aussi, quand les redoutables cavaliers turcomans s'étaient ouvert une brèche dans la ceinture de forts, avec quelle furie de vengeance ils brûlaient les villes, capturaient ou massacraient les hommes qui les avaient privés de l'eau nourricière, des fraîches vallées, de

[1] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, january 1883.

la verdure des champs et des prairies! Avant l'arrivée des Russes, la guerre se continuait sans trêve entre Persans et Turkmènes de la frontière, et ceux-ci, devenus les plus forts, pénétraient par toutes les gorges des montagnes pour aller ravager les vallées situées au delà; les haines traditionnelles, exaspérées encore par les différences de race, de religion et de mœurs, étaient alimentées par une cause incessamment agissante, l'inégale répartition des eaux : des deux peuples, l'un pouvait se nourrir des produits du sol, l'autre avait à subsister par le pillage. Maintenant la toute-puissante volonté de la Russie a tracé la frontière, ici donnant aux Turkmènes les sources des rivières, ailleurs les laissant aux Persans, avec interdiction pour eux d'accroître l'étendue des champs riverains ou d'augmenter le nombre ou la section de leurs canaux, sous menace d'une « punition sévère ». Mais peuvent-ils empêcher les sécheresses, et si les Turkmènes protégés par la Russie ne voient pas arriver le courant sur lequel ils comptaient, n'accuseront-ils pas leurs ennemis héréditaires? La guerre, changeant de forme, prendra peut-être un caractère diplomatique entre les deux puissances, mais la frontière même, empêchant une méthode de culture commune au profit de tous les intéressés, n'interdit elle pas la conciliation aux peuples limitrophes?

La chaîne bordière, dans sa partie orientale, est assez uniforme en altitude; ses montagnes, dont les pentes supérieures sont couvertes de genévriers, s'élèvent de 2400 à 3150 mètres. Quelques chaînons avancés et des contreforts séparent cette haute crête et la plaine; d'en bas on n'aperçoit en maints endroits que les hauteurs de ces massifs secondaires. L'un d'eux est une montagne fameuse en Asie, le Kelat-i-Nadir, ainsi nommée, « fort de Nadir », parce que le célèbre conquérant en avait fait une de ses citadelles. C'est un roc calcaire de forme allongée ayant 35 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur moyenne de 10 kilomètres; ses parois escarpées s'élèvent de 300 à 400 mètres au-dessus de la plaine, offrant en certains endroits des redressements verticaux de 100 et même de 200 mètres de hauteur. Un torrent né dans les montagnes du sud pénètre par une fissure dans l'intérieur du Kelat-i-Nadir et se répartit en canaux d'irrigation qui fécondent la terre végétale éparse dans les cavités du plateau; en temps ordinaire, les eaux des rigoles d'arrosement sont assez abondantes pour rentrer dans le lit du torrent et s'échapper dans les plaines par la cluse qui traverse le rocher du sud au nord; des marécages qui se sont formés à l'issue des eaux rendent parfois l'air de la contrée fort insalubre. Les deux portes où passe le ruisseau, de même que trois autres brèches ouvertes dans les parois de circonvallation,



KELAT-I-NADIR, GORGE D'ARGHAVAN-CHAH

Dessin de Taylor, d'après Mac-Gregor.

sont fortifiées avec soin, et sur le point le plus élevé du rocher, à l'ouest du massif, se dresse une citadelle, maintenant en ruines, au milieu de laquelle un village a surgi. De l'ancien palais fortifié de Nadir, la vue s'étend au loin sur les plaines grises des Turkmènes, tandis qu'au sud se profile la longue chaîne du Kara dagh ou « Montagne Noire », se continuant à l'ouest par le Hazar Masdjid ou les « Cent Mosquées ». Le pic le plus élevé qui donne son nom à la rangée de pics se découpe en une multitude d'aiguilles, que l'imagination fervente des pèlerins de Meched compare à des minarets gigantesques[1].

Au nord-ouest du « Fort de Nadir », d'autres massifs placés en dehors du versant septentrional de la chaîne limitent les riches et fertiles bassins du Dereghez ou « Val des Tamaris », les plus verdoyants que possède la Perse, après les régions du littoral caspien, dans le Ghilan et le Mazanderan. C'est au pied de ces monts avancés que s'arrête actuellement, à la station d'Askhabad, le chemin de fer construit par l'armée russe lors de la guerre contre les Turkmènes Tekke et destiné sans doute à se continuer dans un avenir prochain vers l'Afghanistan en longeant la base des montagnes ; les ingénieurs russes ont aussi proposé de tracer une voie ferrée qui franchirait la chaîne par l'une des vallées du Dereghez et redescendrait au sud-est dans la direction de Meched. A quelque distance au delà du col de Garm-ab, les deux versants de la chaîne maîtresse font partie des nouvelles possessions russes : la frontière descend dans la vallée du Sambar, puis traverse son affluent le Tchambir, et longeant la ligne de partage entre le bassin du Sambar et celui de l'Atrek, va rejoindre le confluent des deux rivières. Dans cette région, les monts s'abaissent graduellement vers la Caspienne et le plateau d'Iran peut être escaladé sans peine par les voyageurs qui suivent les nombreuses vallées ouvertes entre les ramifications divergentes des chaînes de montagnes. Les Turkmènes pillards connaissent bien ces chemins qui leur permettaient naguère de prendre à revers les populations du plateau, sans avoir à gravir la chaîne orientale, dressée comme un rempart au-dessus de leurs steppes.

L'Atrek, le principal affluent de la Caspienne, sur sa rive asiatique, est la rivière qui a donné son nom à tout le bassin compris entre le Kopet dagh et le plateau d'Iran. En remontant la vallée maîtresse, dont la longueur n'est pas moindre de 500 kilomètres, on atteint ainsi, près de Koutchan, à plus de 1350 mètres d'altitude, une haute plaine qui forme le seuil de partage entre le versant de la Caspienne et celui du Heri-roud. Là est

[1] Napier, *Journal of the Geographical Society*, 1876 ; — Gill and Baker, *Clouds in the East*.

un exemple bien remarquable de ce fait, que les lignes de séparation pour l'écoulement des eaux ne coïncident pas toujours avec les arêtes de montagnes. Dans cette région de la Perse, on voit de toutes parts l'horizon fermé par des chaînes élevées, et cependant ce sont des renflements à peine perceptibles du sol qui rejettent les eaux, d'un côté vers la Caspienne, de l'autre vers la rivière de Herat. Comme pour tant d'autres rivières, de même pour le haut Atrek les indigènes indiquent comme la vraie source, non celle dont l'émissaire a le cours le plus long, mais celle dont le flot est permanent. Cette fontaine, connue sous le nom de Kara Kazan ou « Noir Chaudron », est un bassin ayant une cinquantaine de mètres en largeur; l'eau monte du fond en mille filets verticaux et vient s'épanouir à la surface en bouillons, qui se déplacent incessamment en entrecroisant leurs rides circulaires. L'eau du Noir Chaudron est légèrement thermale[1].

Au sud de la dépression longitudinale dans laquelle se fait le partage des eaux se dressent d'autres montagnes, moins élevées en moyenne, mais dominées par quelques sommets plus hauts que les grandes cimes du Caucase des Turkmènes. Ainsi l'un des sommets que l'on aperçoit à l'ouest de Meched dépasserait 3300 mètres; un autre, le Chah Djehan, dominant le seuil de partage entre l'Atrek et le Kachaf roud, aurait la même élévation; enfin au sud-ouest et à l'ouest de Boudjnourd, deux monts atteindraient une hauteur encore plus considérable, l'Ala dagh ou « Mont Bigarré » (3750 mètres) et le Kourkoud (3810 mètres). Dans leur ensemble, ces diverses chaînes de la Perse nord-orientale se développent parallèlement à la longue chaîne bordière du Kopet dagh, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est; mais elles sont plus irrégulières dans leurs allures et coupées d'un plus grand nombre de brèches. Néanmoins elles sont plus pénibles à traverser, à cause de la rareté des eaux et du manque de verdure : les pluies qu'apportent les vents polaires, celles qui sont entraînées par les courants équatoriaux sont également arrêtées au passage par les montagnes bordières du plateau; il n'arrive plus que de rares ondées sur les hauteurs situées au dedans de l'enceinte iranienne.

L'ensemble de la zone montueuse qui limite la Perse au nord-est varie singulièrement en largeur. Tandis qu'à l'occident l'épaisseur de la muraille qui sépare les plaines d'Astrabad de celles de Chahroud, — la région caspienne des espaces déserts de la Perse centrale, — est d'une quarantaine de kilomètres à peine, à l'orient des chaînes parallèles s'ajoutent à l'arête principale des montagnes, et de l'ouest à l'est elles occupent une largeur

[1] Gill and Baker. *Clouds in the East.*

de plus en plus considérable, de manière à se développer en demi-cercle à l'est du grand désert. Entre la Perse et l'Afghanistan, sous le méridien de Meched, les arêtes qui se succèdent du nord au sud, presque toutes orientées suivant la direction normale des montagnes persanes, du nord-ouest au sud-est, sont au nombre d'une douzaine, sans compter les saillies secondaires : de Meched au Seïstan, la route suivie par les caravanes présente une succession continuelle de montées et de descentes dont quelques-unes sont très pénibles par l'escarpement et la hauteur des pentes; presque partout on se trouve à plus de 1000 mètres d'altitude et mainte brèche des montagnes dépasse 2000 mètres. D'autre part, les dépressions qui séparent les chaînes parallèles sont en maints endroits des espaces sablonneux et déserts. Ainsi, quoique toutes ces allées intermédiaires soient autant d'avenues naturelles qui mettent en communication la Perse et l'Afghanistan, cependant les difficultés des routes, soit qu'elles passent à travers les sables, soient qu'elles escaladent les monts, ont contribué à faire de cette contrée une « marche » entre les deux États; en outre, les incursions des Turkmènes, qui dans ces régions favorables aux embuscades pénétraient en cavalcades forcenées jusqu'à plus de 500 kilomètres de leurs plaines, ont grandement aidé à faire une véritable frontière de ces contrées où se rencontrent les Perses et les Afghans[1]

Les montagnes qui dominent de leurs pentes boisées l'hémicycle méridional des côtes de la Caspienne sont généralement désignées sous le nom d'Elbourz, qui cependant n'appartient qu'à un massif isolé, celui qui se dresse au nord-ouest de Teheran : c'est là l'antique Albordj, la « montagne première d'où naquirent toutes les autres », le centre des sept « parties symétriques de la Terre qui correspondent aux sept cieux des planètes et aux sept cercles de l'enfer », le « sommet lumineux qui touche au ciel, la source des eaux et le berceau des hommes »[2].

En réalité, toutes ces hauteurs qui se dressent entre la mer russe et le plateau persan ne constituent pas une chaîne unique, mais des fragments distincts se rattachant les uns aux autres par des chaînons secondaires. Le premier massif oriental est l'un des plus élevés : c'est le Chah kouh (Chah koh)[3] ou « mont Royal ». Sa crête déchiquetée, contrastant par ses dents de scie avec les dômes et les tables de la plupart des autres montagnes de l'Elbourz, s'élève immédiatement à l'ouest des croupes herbeuses, si impor-

[1] Mac Gregor, *Narrative of a Journey through the province of Khorassan.*

[2] Boundehech; — Eugène Burnouf; — Michel Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique.*

[3] *Kouh* en Perse, *koh* en Afghanistan, sont le même mot iranien désignant les chaînes de montagnes, les massifs ou les cimes isolées.

tantes au point de vue militaire, qui séparent les plaines d'Astrabad et celles de Chahroud : c'est là que passe l'une des voies historiques les plus fréquemment suivies entre l'Iran et le Touran. La hauteur du seuil, au col de Tchaltchanlyan, est de 2620 mètres, et les aiguilles les plus élevées du mont Royal dominent le passage d'une hauteur d'environ 1500 mètres; des amas de neige emplissent toute l'année les cavités septentrionales les plus rapprochées de la cime, au grand chagrin des montagnards, qui sont tenus de payer un tribut de neige au gouverneur d'Astrabad. Le village Chahkouh-Bala, situé probablement à 2400 mètres d'altitude sur la pente septentrionale du mont, passe pour être le groupe d'habitations le plus haut de la Perse. Des gisements de charbon et des assises de sel gemme se trouvent dans les roches calcaires et gréyeuses du Chah kouh et des montagnes voisines.

Un col, plus fréquenté que celui de Tchaltchanlyan, parce qu'il abrège d'une journée le chemin des voyageurs qui se rendent de Teheran dans la province d'Astrabad, contourne à l'ouest le sommet du Chah kouh : c'est le Chamcherbour ou le « Col taillé par l'Épée » ; les indigènes y voient une œuvre d'Ali et racontent que le héros, après avoir fendu la montagne, jeta son glaive dans la Caspienne : de là viennent les tempêtes qui la bouleversent souvent. Peu de passages ressemblent plus à un portail ouvert de main d'homme que cette autre brèche de Roland, moins haute et moins grandiose toutefois que celle des Pyrénées. Le défilé du haut, long d'environ 135 mètres et large de 5 à 6 mètres, est dominé de part et d'autre par deux rocs en forme de piliers qui sont parfaitement dégagés du reste de la montagne, et dont les parois polies ont de 6 à 10 mètres de hauteur : d'après Napier, dont l'opinion paraît inconciliable avec le texte des auteurs, cette porte naturelle serait le passage auquel les Grecs avaient donné le nom de « Pyles Caspiennes »[1]. Il est certain que le Chamcherbour est une des routes les plus anciennes de la Médie. Diverses superstitions locales témoignent du caractère sacré qu'avait pris cette région visitée par des hommes de tous pays. C'est ainsi qu'un rocher situé près du village d'Astana, là où plusieurs routes se rencontrent au sud-ouest du col, porte l'empreinte d'un pied que protège une barrière contre l'importune curiosité des libre-penseurs, si nombreux en Perse : cette marque, après avoir été attribuée à des dieux, est vénérée maintenant par les chiites comme un témoignage de la visite d'Ali. Près de là jaillit une source puissante, probablement la plus forte de la Perse entière : c'est la Tchesmeh-i-Ali ou

[1] *Journal of the Geographical Society*, 1876.

« Fontaine d'Ali », qui, d'après Napier, aurait un débit de près de 3 mètres cubes à la seconde. Elle fertilise les champs d'Astana, créant une verte oasis au milieu de tous ces rochers jaunâtres, d'une nudité désolante, comme presque tous ceux du versant méridional de l'Elbourz; mais elle est bien plus appréciée pour ses vertus mystérieuses de purification que pour ses propriétés fertilisantes; les pèlerins qui se rendent à la ville sainte de Meched ne manquent pas de se plonger dans ses eaux. D'ailleurs il paraît que la source d'Ali est efficace pour le traitement des maladies cutanées.

N° 26. — MONTAGNES ET COLS D'ASTRABAD.



Au delà du Chamcherbour, la chaîne maîtresse, connue sous les noms spéciaux de Hazar djar et de Savad kouh, se prolonge régulièrement au sud-ouest, présentant à la Caspienne des pentes rapides couvertes de la plus riche végétation et s'abaissant au contraire du côté du plateau par une succession de terrasses, les unes rocailleuses, les autres gazonnées, et n'ayant de végétation arborescente que dans quelques cavités où sourdent les eaux des fontaines. La rivière la plus abondante de cette partie du Mazanderan, le Tilar ou Talar, reçoit ses premières eaux non du versant septentrional des montagnes, mais du versant méridional; il naît sur le plateau de Khing, à plus de 2850 mètres d'altitude, puis, réunissant un

grand nombre d'affluents, se perce une issue à travers la chaîne de l'Elbourz; une route, naguère très fréquentée avant la construction d'un grand chemin tracé plus à l'ouest, s'engage dans cette cluse et descend vers la côte de la Caspienne; elle sert aux caravanes qui apportent du bois, du charbon et des approvisionnements à la capitale. Une haute montagne, le Nezwar (3965 mètres), domine le défilé du côté de l'orient, entouré presque circulairement par des affluents du Talar. Des ruines de forteresses, attribuées à Alexandre le Grand comme tant d'autres édifices de la contrée, défendent les abords du col, près du village de Firouz-kouh. Une chaîne parallèle, beaucoup moins élevée et composée en grande partie de conglomérats et de débris roulés, sépare cette partie de l'Elbourz des plaines désertes de l'intérieur : on l'appelle montagne de Samnan, d'après la ville la plus importante de la route qui en longe la base méridionale. Un contrefort de cette chaîne qui s'avance au loin dans le désert en interrompant la route est très probablement celui dont les seuils, connus aujourd'hui sous le nom de Sirdara, avaient reçu jadis l'appellation de « Pyles Caspiennes » ; des ruines nombreuses de fortifications témoignent de l'importance qu'on attachait à la possession de ce passage, qui évite un long détour par les plaines salines du sud ou les monts escarpés du nord[1].

La plus haute cime de l'Elbourz, le Demavend, dressant sa pyramide à 2000 mètres au-dessus des monts environnants, n'appartient point géologiquement au même système orographique; c'est un volcan, composé en entier de roches éruptives et de cendres, tandis que toutes les montagnes qui forment le piédestal du Demavend consistent en assises sédimentaires, calcaires et grès dont les strates n'ont été nullement dérangées par l'apparition du cône supérieur[2]; l'amas de scories a été rejeté par les crevasses du sol au-dessus du relief antérieur des monts et des plateaux, et l'on peut voir en maints endroits les roches ignées recouvrant les strates calcaires; cependant on remarque à l'est du volcan une énorme crevasse qui forme à peu près la ligne de séparation entre les matières rejetées du sol et les couches sédimentaires. Le cône central est un peu incliné vers l'ouest, comme si sa base orientale avait été soulevée ; un demi-cercle ébréché, reste d'un cratère plus ancien, entoure le pic comme une autre Somma autour d'un Vésuve plus grand[3]. La hauteur du volcan, le cône le plus élevé de la Perse, a été diversement évaluée : tandis que Kotschy, le premier Européen qui ait atteint le cratère après le botaniste Aucher Eloy, lui donnait une altitude

[1] Ouseley, Fraser, Tuilhier, Morier ; — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.
[2] E. Tietze, *Verhandlungen der geologischen Reichsanstalt*, 1877, nº 2.
[3] F. di Filippi, *Note di un Viaggio in Persia.*



LE DEMAVEND. — VUE PRISE AU NORD-OUEST

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Polak.

de 4200 à 4500 mètres seulement, en jugeant d'après les zones végétales, Thomson, Lemm, d'autres encore, ajoutaient plus de 2000 mètres à cette évaluation. Ivachintzov a mesuré 5628 mètres par des opérations trigonométriques : les écrivains persans, qui voient dans le Demavend, avec leur ignorance complète de la mesure, le mont le plus élevé de la Terre, parlent de 30 kilomètres de hauteur[1]. De Teheran on le voit, même pendant la nuit, dominer l'horizon, et quand le soleil se lève derrière l'Elbourz, sa grande ombre noire se projette au loin sur les vapeurs de la plaine; on l'aperçoit même de la base des montagnes de Kachan, par delà la zone des déserts. Il ne semble pas que depuis les temps historiques le Demavend ait eu des éruptions, mais des colonnes de vapeur s'élèvent fréquemment des fissures du sommet et surtout du cône adventice de Doudi kouh ou « mont de la Fumée » qui s'élève sur la pente méridionale : ces vapeurs ont parfois fondu les couches de neige qui recouvrent le cône terminal et les petits glaciers des ravins circulaires, causant ainsi de violents déluges, qui ont entraîné des avalanches de débris sur les terrasses inférieures. Des fontaines thermales très abondantes, naissant sur le pourtour de la montagne, et répandant la même odeur sulfureuse que les fumerolles de la cime, sont formées de neiges fondues suintant sous les couches de cendres; on ne les emploie qu'au traitement des maladies, les agriculteurs les ayant reconnues funestes à la végétation. En outre, les ruisseaux ferrugineux et ceux qui déposent du travertin s'écoulent en très grande abondance des pentes du Demavend. D'après de Filippi, le volcan était encore en activité lorsque déjà, sur le plateau d'Iran, les alluvions avaient comblé les anciens lacs.

D'après la légende, le Demavend ou Divband, la « Demeure des Div ou Génies », a vu s'accomplir presque tous les évènements cachés sous le voile des mythes. C'est là, disent les mahométans de Perse, que s'arrêta l'arche de Noé; là vécurent Djemchid et Roustem, chantés par les épopées; là Feridoun, vainqueur du géant Zohak, alluma un feu de joie, qui rappelle peut-être d'anciennes éruptions; là est enfermé le monstre, et les vapeurs de la montagne sont la fumée de ses narines; là aussi est cloué un Prométhée, Yasid ben Djigad, dont le foie, sans cesse renaissant, est rongé par un oiseau gigantesque[2]. Les grottes des volcans sont remplies de trésors, gardés par des serpents, mais les indigènes ne vont y chercher que le soufre contenu dans les parois du cratère et des fumerolles voisines. L'escalade de la

[1] Czarnotta, *Mittheilungen von Petermann*, 1859, II.
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII; — Melgounov, *Das südliche Ufer des Kaspischen Meeres.*

montagne est pénible, quoique la pente soit partout régulière et que les nappes de lave et les talus de cendre ne soient nulle part coupés de précipices : pour se garantir du mal de montagne, que les exhalaisons du sol contribuent parfois à rendre dangereux, les gravisseurs ont l'habitude de mâcher de l'ail ou de l'oignon. Il arrive fréquemment que des chercheurs de soufre périssent en des tourmentes soudaines, qui soulèvent à la fois les neiges et les cendres, mêlées aux vapeurs sulfureuses, et rendent l'atmosphère irrespirable. Des bords du cratère, dont la cavité, dépassant 300 mètres de tour, est remplie de glace, on domine un immense horizon, de plus de 100 000 kilomètres carrés; mais il est rare que l'espace ne soit pas brumeux; à travers le voile gris des poussières et des vapeurs, on distingue à peine au pied de la montagne les taches noires indiquant les jardins d'Amol, et la nappe bleue de la Caspienne, limitée par la ligne jaunâtre de la plage, recourbée en demi-cercle. Du côté des plateaux iraniens, on devine, plutôt qu'on ne voit, les cités entourées de leurs jardins; il faut descendre sur les terrasses avancées pour avoir sous les yeux le tableau précis de l'étendue, tachetée d'oasis, « pareille à la peau de la panthère »[1].

Au nord-ouest du Demavend, la chaîne de l'Elbourz prend la direction du nord-ouest, presque parallèlement au littoral de la Caspienne, mais en se rapprochant peu à peu de la côte. Le Totchal, la montagne dont la longue croupe domine au nord la plaine de Teheran, atteint l'altitude de 3900 mètres, et plusieurs cols de cette partie de l'Elbourz dépassent 2500 mètres : il en est où des réduits en partie souterrains ont été aménagés près du seuil pour abriter bêtes et gens contre les tourmentes de neige. Au nord-ouest de Teheran, une des cimes, non la plus haute, est désignée spécialement sous le nom d'Elbourz; une autre, la montagne suprême des Alpes de la Perse septentrionale, est un de ces « Trônes de Salomon » qui se trouvent en tout pays musulman : le Takht-i-Soulaïman de l'Elbourz n'aurait pas moins de 4400 mètres de hauteur[2]; au milieu de juillet, il resplendit encore de l'éclat des neiges, mais on n'y a point vu trace de glaciers, soit actuels, soit anciens[3]; la Perse, où tant d'indices semblent témoigner d'une période antérieure des pluies et des neiges, n'aurait pas eu de période des glaces. C'est à faible distance au sud-est du Trône de Salomon, au-dessus de gorges d'un accès difficile, dominée par le mont Siyalar, que se dresse

[1] Kotschy, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1859; — Rosenburg, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, mars 1876.
[2] Von Godel-Lannoy, *Allgemeine Zeitung*, oct. 1880.
[3] De Filippi, ouvrage cité.

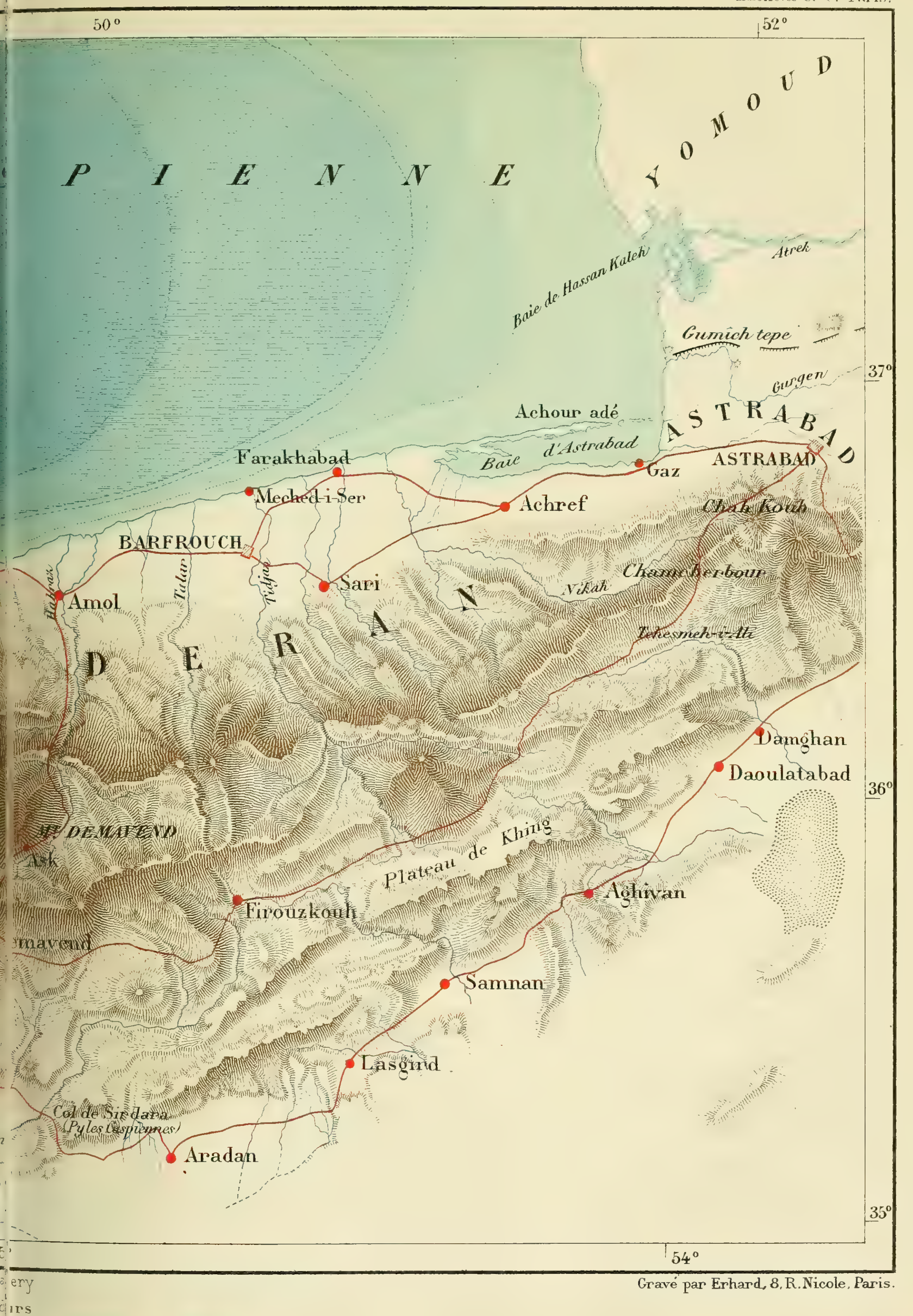
TEHERAN ET



Slom d'après les Cartes de Napier, Stewart, Melgounov, Saint John, etc.

DEMAVEND

Hachette et Cie Paris.



Gravé par Erhard, 8, R. Nicole, Paris.

ery
irs

de 200 à 500m
de 500 et plus

100kil

1,650,000

le roc sourcilleux d'Alamout ou « Nid d'Aigle », dont le « Vieux de la Montagne », le roi-prêtre des « Assasins », c'est-à-dire des fidèles enivrés de « hachich », avait fait sa principale forteresse et le dépôt de ses rapines. Après un long siège, cette place fut prise par les Mongols en 1270; les autres cent châteaux de la secte durent également se rendre; mais la religion, dite des Ismaïli, existe encore, et le descendant direct du Vieux de la Montagne réside à Bombay, paisible sujet britannique, entretenu par les impôts volontaires de ses fidèles [1].

Au delà du Takht-i-Soulaïman s'allongent les croupes pâtureuses du Saman, les monts s'abaissent et la chaîne est traversée dans toute son épaisseur par un fleuve abondant, le Sefid roud (rivière Blanche), qui naît dans les montagnes du Kourdistan, et qui longe sur un espace d'environ 200 kilomètres la base méridionale de l'Elbourz avant de trouver la brèche qui lui permet de s'échapper vers la Caspienne : à l'ouest du Heri roud, le Sefid roud est le seul cours d'eau qui perce de part en part la région faîtière formant le diaphragme de l'Asie occidentale. Aussi cette brèche, fort curieuse au point de vue géographique, ne l'est pas moins par les phénomènes de son climat local. Tous les voyageurs parlent du redoutable vent du nord, qui pendant l'été monte de la mer Caspienne et pénètre dans la gorge du Sefid roud, d'abord peu violent, mais gagnant incessamment en force à mesure qu'il s'engage plus avant dans le défilé, et soufflant en ouragan à l'issue de la cluse, là où le pont de Mendjhil traverse le torrent; les vapeurs légères apportées par ce vent de la mer se condensent sur le plateau au contact de couches d'air plus froides et vont en nuages épais s'enrouler autour des monts. Après les premières heures de la journée, on se garde de passer sur le pont de Mendjhil, de peur d'être emporté par le vent; les animaux refusent eux-mêmes d'avancer. On comprend facilement l'origine de ce courant atmosphérique : pendant les chaudes journées d'été, les vallées garanties des vents du nord par les massifs de l'Elbourz s'emplissent d'une atmosphère brûlante; l'air de la Caspienne, attiré par ce foyer d'appel, se précipite dans l'entonnoir du Sefid roud et sans relâche s'introduit sous les couches ascendantes de l'air du plateau. En hiver, c'est le phénomène contraire qui a lieu : le vent froid des hauteurs s'engouffre dans la gorge du Sefid, appelé par la température moins froide de la Caspienne [2].

La chaîne de montagnes qui reprend de l'autre côté de la rivière

[1] H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

[2] Aucher Eloy, *Relations de Voyages en Orient;* — Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1876; — Melgounov, ouvrage cité.

Blanche pour contourner la baie d'Enzeli, puis se reployer au nord et projeter dans la mer ces promontoires d'Astara, d'où s'écoule le torrent qui marque la frontière entre la Perse et la Russie, est considérée d'ordinaire comme appartenant à un système orographique distinct de celui de l'Elbourz; elle est le prolongement des monts de Talîch, dont les premières collines s'élèvent dans la Transcaucasie au-dessus de la steppe de Mougan. La crête de ces monts est, en droite ligne, à une vingtaine de kilomètres des plages caspiennes; en maints endroits les escarpements se présentent comme un rempart au-dessus de la mer. Pourtant plusieurs brèches de la chaîne permettent de gagner le plateau de l'Aderbeïdjan, et deux chemins qui partent, l'un du poste russe d'Astara, l'autre du petit port de Kerganroud, traversent la montagne à 1980 mètres; plus au sud, un sentier qui contourne les pentes septentrionales de l'Ak dagh n'a pas moins de 2700 mètres. Entre ces deux versants du Talîch, le contraste est soudain : d'un côté, on aperçoit la mer entre les branches des arbres croissant sur la pente rapide; de l'autre s'étendent les pentes doucement ondulées d'un plateau presque dépourvu de végétation[1].

L'étroite zone littorale qui forme entre les montagnes et la Caspienne les deux provinces de Ghilan et de Mazanderan est une contrée tellement différente de la Perse par l'aspect, la nature du sol, le climat, les productions, qu'on doit y voir plutôt une dépendance géographique de la Caucasie qu'une partie de l'Iran, auquel ce territoire se rattache politiquement. Le contraste est si grand entre le plateau s'étendant au midi de l'Elbourz et les vallées fertiles de sa base septentrionale, que maints auteurs ont cherché dans cette opposition tranchée une des causes principales du dualisme qui constitue le fond de l'ancienne religion persane. Il est vrai que si le Mazanderan, comparé aux âpres solitudes du plateau, représente un paradis par l'abondance de ses eaux, la force et l'éclat de sa végétation, la fécondité de ses jardins, il est aussi le pays du mal par les bêtes féroces qui parcourent ses forêts, par les moustiques dont les essaims obscurcissent l'atmosphère, et surtout par l'air fiévreux qui naît de ses marais et décime les habitants : cette contrée si belle était précisément celle que peuplaient les mauvais génies. « Si tu veux mourir, va dans le Ghilan, » dit un proverbe de la Perse. Une autre cause qui devait faire considérer le bas Mazanderan comme un pays maudit, comparé aux régions supérieures, c'est que les « héros », c'est-à-dire les conquérants, vivaient dans la montagne et sur les collines avancées, tandis que dans les régions de la plage

[1] Thielmann, *Streifzüge im Kaukasus*, etc; — Häntsche, *Talysch, eine geographische Skizze.*

non protégées par des marais travaillaient des peuples asservis ou tributaires et par conséquent méprisés. Une zone côtière, qui se développe sur une longueur d'environ 600 kilomètres et dont la largeur est de 15 à 20 kilomètres seulement, ne pouvait évidemment devenir le domaine d'un peuple autonome; les habitants du haut pays, descendant à l'improviste des montagnes, étaient d'avance les maîtres de ces riches bourgades qu'ils voyaient à leurs pieds. Si frappant que soit le contraste du sol, du climat et des cultures entre les plateaux d'Iran et les campagnes basses du Mazanderan, il symbolise beaucoup moins nettement l'opposition du bien et du mal que ne le fait, dans la Perse proprement dite, le passage soudain des sables mouvants ou des âpres rochers du désert à l'oasis ombreuse et verdoyante, emplie du murmure des fontaines, du chant des oiseaux, et cachant une cité populeuse dans les profondeurs de sa verdure.

Les vapeurs de la Caspienne et celles qu'apportent les vents polaires ont plus fait que tout autre agent géologique pour donner au Mazanderan sa parure de végétation. La quantité de pluie qui tombe sur les versants de l'Elbourz n'a pas encore été reconnue par des observations comparées ; mais d'après les évaluations approximatives il pleuvrait au moins cinq fois plus sur les pentes septentrionales de la montagne que sur les pentes opposées, tournées vers l'Iran [1]. Quand les nuages pluvieux montent de la mer, on les voit presque toujours s'arrêter à la crête même des monts, limités nettement par l'air sec qui repose sur les plateaux [2]. Après les grandes averses, l'eau douce que le vent de la mer avait jetée sur les monts et que les torrents ont rapportée, recouvre jusqu'à une grande distance le flot salé de la Caspienne; une tradition, rapportée par Plutarque, dit qu'Alexandre but de cette eau dans sa campagne d'Hyrcanie. Par l'effet des pluies, le relief des monts diffère complètement entre les deux côtés des Alpes persanes. Tandis qu'au sud l'Elbourz se redresse en terrasses régulières, faiblement entamées par les météores, les escarpements du nord sont entaillés dans tous les sens de ravins profonds dont les débris sont étendus sur le sol de l'étroite plaine en graviers et en limons : de chaque colline avancée on voit se succéder le long de la côte les arêtes parallèles de promontoires dont les derniers vont se perdre dans la brume; chacune de ces lignes indique l'entrée d'une vallée avec ses vallons latéraux et tout un système de torrents, de rivières et de canaux d'irrigation. Quoique se développant au nord du 36[e] degré de latitude, les côtes

[1] Oliver Saint-John, *Eastern Persia.*
[2] G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1881.

du Mazanderan ont une végétation sinon tropicale, du moins aussi riche que celle du midi de l'Europe. Au nord de la Caspienne s'étendent partout les steppes et les déserts, au sud on parcourt des campagnes italiennes où croissent figuiers, amandiers, grenadiers, citronniers, orangers; sur les collines croissent des fourrés de buis et des cyprès entourent les villages et les châteaux; plus haut, les forêts, qui recouvrent les pentes jusqu'à l'altitude de 2000 mètres, ressemblent à celles de l'Europe centrale et consistent surtout en frênes, hêtres et chênes : les Européens domiciliés à Teheran n'ont qu'à traverser un col de l'Elbourz pour se croire de nouveau dans leur patrie. Les campagnes cultivées de la base sont d'une extrême fécondité : ainsi que le disait Strabon, « le grain tombé des épis suffit à y faire lever une moisson nouvelle; les arbres y servent de ruches aux abeilles et laissent le miel dégoutter de leurs feuilles ».

Le Mazanderan continue d'être le jardin de la Perse, et Teheran lui demande le riz, le froment et les fruits, les soies grèges, aussi bien que le bois et le charbon de ses forêts et les poissons de la Caspienne. On comprend que les souverains de la Perse aient veillé à la défense de cette riche province contre les incursions des pillards turkmènes qui parcourent au sud-est de la Caspienne les vallées de l'Atrek et du Gurgen. Très facile à défendre du côté de l'occident, où les promontoires se rapprochent de la mer en ne laissant que d'étroits passages, la plaine du Mazanderan s'ouvre au contraire assez largement à sa bouche orientale, vers la vallée du Gurgen, la « rivière des Loups », qui donna son nom à l'Hyrcanie des anciens. Il a donc fallu couper cette entrée par des murs et des tours, s'appuyant d'un côté sur la mer, de l'autre sur les montagnes : c'est le rempart qui devait arrêter les Yadjoudj et les Madjoudj, les tribus de « Gog et de Magog », ainsi que les nommaient les auteurs arabes du moyen âge. Mais ces murailles furent plus d'une fois franchies et la population du Mazanderan comprend un grand nombre de cultivateurs, descendus des Turkmènes nomades.

Quoique la Caspienne soit très profonde à une faible distance du littoral, puisque la sonde indique des abîmes de 750 mètres à la distance de 50 kilomètres seulement, la côte du Mazanderan est complètement dépourvue de bons ports; les alluvions qu'apportent les nombreux torrents de l'Elbourz sont reprises par les flots de la mer et distribuées le long des plages. Presque partout la côte se développe en ligne droite ou en courbes très allongées; la seule forte saillie du littoral est formée par les dépôts du Sefid roud, dépassant d'au moins 25 kilomètres le tracé normal du rivage. Cet empiètement des terres sur la mer explique la naissance de la vaste baie intérieure dans laquelle s'écoulent les eaux de la branche occi-

dentale du delta. Les vagues, s'emparant des troubles apportés par la rivière Blanche, en ont formé, de pointe à pointe, un cordon littoral enfermant une nappe d'eau qui faisait autrefois partie de la mer : c'est le Mourd ab ou la « Mer Morte » des Persans. Ses eaux, quoique s'étendant sur un espace d'environ 400 kilomètres carrés, n'ont aucune profondeur; les bateaux ne peuvent y naviguer qu'en un petit nombre de chenaux tortueux; le grau d'Enzeli, qui fait communiquer l'étang avec la mer Caspienne, ne laisse passer que des embarcations de 50 ou 60 centimètres de quille; des roselières, prolongeant au loin les fonds de la mer Morte, ont valu au Ghilan son nom, qui signifie « Pays des Marais ». Les terres les plus hautes de la plaine sont, comme dans tous les deltas, celles qui bordent le fleuve. Par ses crues annuelles, le Sefid roud n'a cessé d'exhausser ses rivages[1]; d'après une tradition constante, Langheroud ou « Fleuve de l'Ancrage », ville située de nos jours à plusieurs kilomètres de la mer, aurait été un port de la Caspienne, encore au milieu du siècle dernier, et l'on aurait trouvé des ancres dans le sol de cette ville.

Le golfe d'Astrabad, à l'angle sud-oriental de la mer Caspienne, ressemble à la mer Morte du Ghilan, mais il est plus profond et plusieurs passages y font pénétrer le flot vif du large; les navires calant plus de 4 mètres peuvent entrer dans ce bassin par un temps favorable. Une flèche, à laquelle les Russes ont donné le nom de Potemkin, sépare le golfe de la haute mer; elle se rétrécit peu à peu de l'ouest à l'est et se termine par deux îles, dont la plus grande, Achour-adé, a été choisie pour station navale par le gouvernement russe : des fourrés, peuplés de gibier, occupent presque tout le cordon littoral. Le golfe d'Astrabad offre dans l'ensemble de ses contours l'aspect d'un territoire inondé plutôt que celui d'une baie de formation primitive : il semblerait que l'ancien rivage a été rompu et que les campagnes situées au delà ont été submergées par les eaux montantes. Les phénomènes d'immersion que l'on a constatés en maints endroits du littoral caspien, notamment à Bakou, et tout près d'Achour-adé, à la « Butte d'Argent » ou Goumîch-tepe, rendent très probable cette invasion de la mer dans le golfe d'Astrabad. D'ailleurs on remarque également des traces de dépression des eaux caspiennes en plusieurs endroits du rivage, sur la côte du Mazanderan; des mouvements en sens opposé n'ont cessé de se produire dans le niveau maritime. A diverses hauteurs au-dessus de la plage actuelle, on suit du regard les lignes tracées par le choc des vagues à l'époque où la mer intérieure tenait peut-être encore au Pont Euxin. Quel-

[1] Melgounov, ouvrage cité.

ques-unes de ces rives délaissées sont bordées de troncs d'arbres que les flots avaient à demi enfouis dans la vase ; ces bois sont d'espèces identiques à ceux des forêts voisines, que les torrents charrient vers la mer et que l'on voit, après les fortes crues, flotter en multitudes le long des côtes. Les coquillages mêlés au sable des plages anciennes appartiennent tous à des espèces vivant actuellement dans les mers voisines et quelques-uns ont gardé la fraîcheur de leurs nuances; mais, par une remarquable exception, les cardiacés, si communs de nos jours dans la Caspienne, ne se retrouvent point sur le littoral abandonné : on y voit un indice de changements importants qui auraient eu lieu dans le régime de la mer depuis le retrait des eaux. Des roches de grès se forment encore de nos jours sur les côtes méridionales : on y trouve non seulement des coquilles et des morceaux de bois, mais aussi des restes de l'industrie humaine, ce qui prouve que l'agglomération de ces sables en pierre est bien un phénomène contemporain[1].

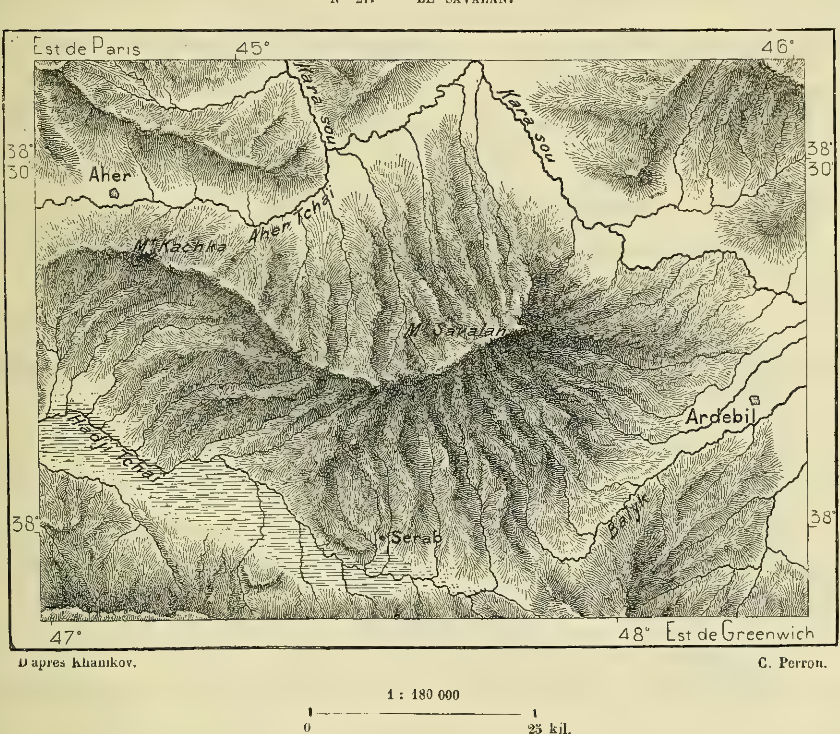
A l'ouest des montagnes de Talîch, se dresse un mont presque isolé, que sa forme conique désigne de loin comme un volcan : c'est le Savalan, dont la croupe suprême s'élève à 4844 mètres et que recouvre presque constamment une couche de neige; depuis les temps historiques, on ne parle pas d'éruption de cendres ou de laves qui aient ébranlé cette montagne. Les voyageurs qui l'ont gravie n'y ont trouvé que des traces de cratère; mais d'abondantes sources thermales jaillissent à sa base. A l'est, au nord, au sud, le Savalan est complètement séparé des monts environnants; seulement à l'ouest, un chaînon de hauteurs le relie au Kara dagh, ou « montagne Noire », dont la crête se développe en demi-cercle au sud des gorges de l'Araxe et va rejoindre en Arménie le massif de l'Ararat. La montagne Noire est l'arête qui limite au nord-ouest le plateau de l'Iran, fermant ainsi la longue avenue qui s'ouvre entre l'Elbourz et les monts du Kourdistan. Mais on ne peut point dire que cette chaîne, longée au nord par la frontière russe, soit une limite naturelle. Les monts du nord de la Perse, ceux de la Transcaucasie méridionale et de l'Arménie turque constituent dans leur ensemble un même système orographique unissant les chaînes de l'Iran à celles de l'Asie Mineure : c'est la région montueuse à laquelle Carl Ritter donne le nom d'isthme médique[2]. En cette contrée, le sol même des plaines est très élevé : la plus profonde dépression, représentée par la cavité du lac d'Ourmiah, dépasse 1300 mètres d'altitude.

Dans l'angle nord-occidental de la Perse, la plus haute montagne, un

[1] Tietze, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1875.
[2] *Erdkunde, Asien*, vol. VIII.

des pics sacrés des Iraniens, est le Sehend (3546 mètres), dont la base circulaire a 150 kilomètres de tour et qui plonge par ses racines dans le bassin du lac d'Ourmiah : c'est du haut de cet observatoire naturel que Monteith dressa la carte de l'Azerbeïdjan, qu'il voyait étendu à ses pieds[1]. Le fier massif, formé de roches trachytiques auxquelles s'appuient des calcaires, des schistes, des grès, des conglomérats, est très abondant en sources de toute espèce, thermales et froides, acidules, ferrugineuses, sulfureuses : ce

N° 27. — LE SAVALAN.



D'après Khanikov. C. Perron.

1 : 180 000

0 — 25 kil.

sont des fontaines du Sehend qui alimentent les réservoirs de Tabriz; sur le versant occidental, les eaux très chargées de sel qui descendent vers le lac d'Ourmiah en augmentent la teneur saline. Une caverne profonde de la montagne, l'Iskanderiah ou « grotte d'Alexandre », émet en abondance de l'acide carbonique et les animaux qui pénètrent dans cette fissure du sol périssent infailliblement; des amas d'ossements encombrent l'entrée : d'après les indigènes, c'est au fond de l'antre, gardé par cette atmosphère empoisonnée, qu'Alexandre aurait enfoui ses trésors[2]. Les

[1] *Journal of the Geographical Society of London*, 1833.

[2] Tavernier; — Ouseley; — Browne; — Monteith; — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.

roches du versant oriental sont veinées de cuivre et de plomb argentifère; les gens du pays vont y faire leur provision de minerai uniquement pour en retirer le plomb au feu de leur cuisine, ignorant que ce métal est mêlé à une grande quantité d'argent, que d'ailleurs ils ne sauraient pas extraire[1].

Au sud du Savalan, la région triangulaire comprise entre l'Elbourz et les chaînes bordières de la Perse occidentale est occupée par divers massifs et chaînons qui forment la transition entre les deux systèmes orographiques. Le plus imposant de ces massifs, parallèle à l'Elbourz et s'y rattachant par son extrémité sud-orientale, est parfaitement limité des trois autres côtés par la longue courbe que décrit la rivière du Kizîl ouzen avant de s'unir au Chah roud pour entrer dans la gorge de Mendjhil. C'est le célèbre Kaflan kouh, qui est à la fois une frontière météorologique et historique. Au nord, le pays est plus humide : c'est la région des eaux courantes et des pâturages; au sud l'air est plus sec, le sol plus aride. D'un côté la population est principalement composée de Turcs; de l'autre elle est persane en majorité. Aussi le Kaflan kouh, malgré sa faible hauteur, comparée à celle de l'Elbourz, des monts du Kourdistan et de l'Arménie, et malgré la facilité de la route, trop mal pavée, qui l'escalade, est cependant considéré comme faisant partie du diaphragme médian de tout le continent d'Asie[2]; d'ailleurs il appartient en effet à la ligne de faîte pour le partage des eaux entre la Caspienne et le désert persan; son nom aurait le sens de « Mont des Limites » et non celui de montagne des Tigres, comme on l'explique d'ordinaire[3]. Le Kaflan kouh se compose de marnes redressées et çà et là changées en une sorte de porcelaine par des éruptions de porphyre[4]. La haute chaîne du Khamseh, qui se prolonge au sud, séparée de l'Elbourz par la vallée du Chah-roud, est, comme le Savalan, très riche en métaux; un des chaînons que l'on traverse pour se rendre de Sultanieh à Kasvin est en entier une masse de pierre ferrugineuse dont la teneur métallique est très élevée[5].

Les chaînes du Kourdistan, dressant quelques-uns de leurs sommets à une élévation presque aussi considérable que celle du Sehend, se rattachent au massif du Tendurek et, comme ce cône, qui fait face à la double cime de l'Ararat, elles sont en partie d'origine volcanique; un cratère s'est ouvert dans cette région des montagnes et ses laves se sont écoulées en un large

[1] Czarnotta, *Geologische Reichsanstalt*, 1852, II.
[2] Chardin, *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*.
[3] Ouseley, *Travels in the East;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.
[4] De Filippi, *Note di un Viaggio in Persia.*
[5] Czarnotta, mémoire cité.

fleuve de pierre au-dessus des sables et des graviers de la vallée de Selmas, affluent nord-occidental du lac d'Ourmiah; en certains endroits la rivière coule entre des falaises basaltiques de 100 mètres de hauteur[1]. Les montagnes du faîte semblent consister pour la plupart en porphyres trachytiques, comme le Sehend; elles commencent sur le territoire turc; seule-

N° 28. — CHAINES BORDIÈRES DU KHOUZISTAN.



D'après Haussknecht. C. Perron.

1 : 1600000

0 — 20 kil.

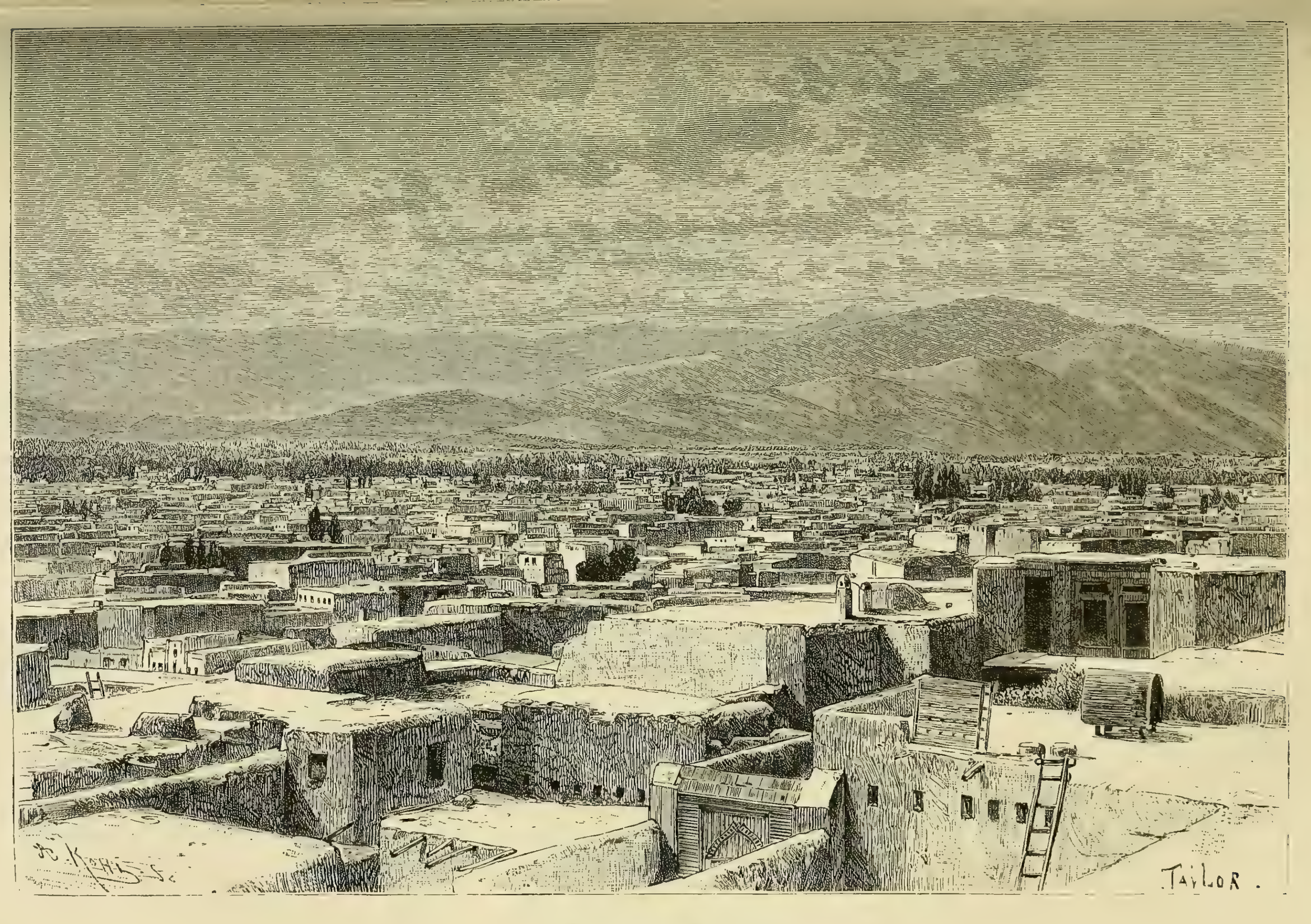
ment au sud du lac d'Ourmiah, la frontière persane, d'ailleurs purement conventionnelle, se reploie à l'ouest d'une première arête, pour descendre ensuite dans la plaine et contourner la base des montagnes. Il n'est guère de plissements du sol qui, dans l'ensemble, aient une plus frappante régularité que ceux de la Perse occidentale. Ils se dirigent uniformément du nord-ouest au sud-est, en s'inclinant un peu plus vers le sud que le Caucase ponto-caspien et que le « Caucase des Turkmènes ». La plupart des

[1] Loftus, *Quarterly Journal of the Geographical Society*, aug. 1, 1855.

chaînes sont composées de roches calcaires et crétacées de formation tertiaire, tandis que les avant-monts rapprochés du Tigre sont pour la plupart des nummulites et des grès plus récents; parmi toutes ces montagnes, il n'existe que des noyaux granitiques de peu d'étendue, à l'exception de celui qui se dirige du lac d'Ourmiah vers Ispahan. Les monts du rebord iranien sont désignés parfois sous l'appellation générale de Zagros, que lui donnèrent les Grecs ; mais ce nom appartient spécialement à la chaîne qui se dresse comme un rempart immédiatement au-dessus des plaines de la Mésopotamie, et que la longue vallée de la Kerkha sépare des chaînes orientales du Louristan et du Khouzistan. Les montagnes bordières de la Perse s'alignent comme les crêtes du Jura, des Alleghany, du Matra hongrois, des monts de Bosnie, du Soulaïman-dagh, et pour la plupart elles sont coupées de distance en distance par de larges brèches ou *teng*, ouvertes non dans la partie la plus basse des chaînes crétacées et nummulitiques, mais précisément à travers les voussures les plus élevées; nulle part on ne peut mieux constater que certaines gorges des monts sont dues à la fracture du sol et non au travail lent des érosions; les rivières s'y engagent par de brusques détours, pour descendre ensuite dans les vallées normales comprises entre les chaînes parallèles, puis disparaître de nouveau dans une cluse latérale[1]. Les murs qui par centaines s'étagent des plaines de la Babylonie aux plateaux de l'Iran entre les défilés des rivières reproduisent ainsi cette disposition, que l'Anglais Raverty, habitué à la manœuvre des troupes, compare aux « bataillons en colonnes de compagnies ». Le socle de chaque chaîne est d'autant plus élevé qu'il est plus rapproché des hautes terres de l'Iran; en venant de la plaine, il faut monter par une succession de degrés et de cluse en cluse, qui ont fait donner à cette région le nom de Tengsir ou « Pays des Teng ».

Quelques-unes des chaînes de la Perse occidentale sont aussi uniformes dans leur élévation générale que dans leur direction, mais il en est cependant dont les crêtes sont fort inégales. Avant que la commission anglaise désignée pour la fixation des frontières persanes à l'est et à l'ouest eût exploré scientifiquement les monts iraniens, on leur donnait une hauteur moindre que la véritable : les successions de montées et de descentes ayant trompé la plupart des voyageurs, ils étaient tentés de mesurer plutôt l'élévation relative que l'altitude absolue de la montagne, calculée d'après le niveau de la mer[2]. L'une de ces hautes cimes est le fameux Elvend, le Revand

[1] Loftus, mémoire cité ; Blanford, *Eastern Persia*.
[2] Oliver Saint-John, *Eastern Persia ;* — *Mittheilungen von Petermann*, n° 2.



HAMADAN ET L'ELVEND. — VUE PRISE DU TOIT D'UNE MAISON ARMÉNIENNE, AU SUD-EST

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Polak.

de la mythologie iranienne; ce mont de granit et de quartz s'élève à 3270 mètres; la cité de Hamadan, qu'il domine au sud, est à 1877 mètres. Pendant huit mois de l'année, l'Elvend est couvert de neige. Au sud d'Ispahan, l'Alidjouk aurait plus de 4200 mètres; mais de toutes les chaînes celle qui atteindrait la plus grande élévation est le Kouh Dinar, qui se profile au nord de Chiraz, parallèlement à la côte du golfe Persique. On l'aperçoit de la mer, près de Bouchir, à plus de 200 kilomètres de distance et par-dessus d'autres arêtes de montagnes qui dépassent 3000 mètres; d'après Oliver Saint-John, des pics du Dinar auraient au moins 1000 mètres de plus qu'on ne leur attribuait autrefois; la principale cime, le Kouh-i-Dena dépasserait 5200 mètres : dans toute l'Asie Antérieure, à l'ouest de l'Hindou-kouch, elle ne le cèderait qu'au seul Demavend. Quelques-uns des monts les plus bas de la région du Tengsir sont encore plus difficiles d'accès que les colosses du plateau ; les cassures de la roche leur ont donné en certains endroits des parois verticales de cinq et six cents de hauteur et formé ainsi des forteresses naturelles ou *diz*, dont on ne peut réduire les habitants que par la faim. Le dernier souverain national de la Perse, Yezdidjerd, chercha pendant quelque temps un asile contre les Arabes dans une de ces citadelles de rochers[1]. Dans la Perse méridionale, les monts s'abaissent peu à peu, mais leur ordonnance est changée. Les mouvements profonds du sol qui ont reployé les chaînes du nord parallèlement au golfe Persique et à son ancien prolongement septentrional, maintenant comblé par les alluvions du Tigre et de l'Euphrate, ont donné aussi aux saillies du Laristan une direction parallèle à celle des côtes du détroit d'Ormuz; là, c'est principalement de l'ouest à l'est qu'elles sont alignées : un des sommets qui se dressent sur un de ces chaînons parallèles, au nord-est de Bandar Abbas, le Djebel-Boukoun, atteint 3230 mètres. La grande île de Kichm, qui borde le littoral au sud des montagnes du Laristan, est orientée dans le sens du sud-ouest au nord-est : on dirait qu'en cet endroit la pointe aiguë de l'Arabie méridionale qui se termine au Ras Masandam a pénétré par des roches profondes dans les assises des monts persans et les a reployées vers le nord, comme si elles étaient composées de matières visqueuses. Les autres îles du littoral de l'est, dans le golfe Persique, sont de simples fragments de montagnes côtières, partiellement immergées et suivant l'orientation générale des monts persans.

Sur le plateau d'Iran proprement dit, les plissements du sol qui s'élèvent au-dessus des étroites vallées en culture et des espaces déserts suivent,

[1] Loftus, mémoire cité.

comme les chaînes bordières de la Perse occidentale, la direction normale du nord-ouest au sud-est. Sur une longueur de 1800 kilomètres, des bords du Kizil ouzen, dans l'Azerbeïdjan, aux montagnes de Bampoucht, dans le Baloutchistan, s'aligne, sans d'autres interruptions que celles des cols et des cluses et sans autres irrégularités que de légères inflexions de l'axe, une chaîne de montagnes qui çà et là prend un caractère vraiment alpin. Le Garghich, au sud-ouest de Kachan, et le Darbich, au sud-est, ont l'un et l'autre plus de 3500 mètres; le Chir kouh, au sud de Yezd, est un massif alpestre de près de 4000 mètres, dont le dôme suprême, ressemblant par son profil au Mont-Blanc des Alpes, est zébré de neiges jusqu'à la fin de l'été et garde même quelques névés persistants[1]; divers sommets du Djamal-Baris ou des « Monts Froids », et le cône basaltique Kouh-i-Hazar, au sud-ouest et au sud de Kirman, dépassent 4200 mètres, d'après Oliver Saint-John; le Kouh-i-Birg, sur la frontière du Baloutchistan, atteint encore 2400 mètres. A en juger par quelques noms des pays encore mal explorés qui se trouvent dans cette partie de la Perse sud-orientale, les monts en seraient assez élevés : l'une des arêtes est connue par l'appellation de Sefid kouh ou « montagne Blanche » et toute une région de ce Kouhistan ou « Pays des Monts » est désignée uniformément par Baloutches et Persans comme le Sarhad ou « Terre Froide ». Près de l'extrémité méridionale de cette chaîne maîtresse qui traverse l'Iran dans presque tout son diamètre, et qui, entre Kirman et Bampour, est en grande partie composée de roches éruptives, deux cônes volcaniques, le Nauchadour et le Basman, ainsi que d'autres monts à cratères moins élevés, dans le pays de Narmachir, se dressent près des bords de la cavité qui fut une mer intérieure et que remplissent aujourd'hui les sables du désert[2]. Or il est à remarquer que le prolongement de l'axe iranien par le Sehend irait précisément atteindre au nord-ouest un autre massif volcanique, celui de l'Ararat. Le long de la côte méridionale, sur le golfe Persique et la mer d'Arabie, on remarque des traces d'oscillations qui se rattachent peut-être à des phénomènes volcaniques. Le Mekran de Perse, comme celui du khanat de Baloutchistan, présente de nombreux monticules qui furent des cônes d'éruptions boueuses. Au large du port de Djask, une butte d'argile qui surgit du fond de la mer est probablement un de ces anciens volcans de boue[3].

Les petits groupes insulaires qui s'élèvent sur le plateau, au milieu des

[1] Stack, *Six Months in Persia.*
[2] Pottinger, *Travels in Beloochistan and Sinde.*
[3] A. Stiffe. *Quarterly Journal of the Geological Society*, 1874, vol. XXX.

sables et des argiles du désert, ont aussi l'orientation générale des monts persans, celle du nord-ouest au sud-est. Cependant la plus connue de ces îles de montagnes, le Siah kouh, qui se dresse à 150 kilomètres environ de Teheran, en plein désert, suit plutôt la direction de l'ouest à l'est : massif de trapp et de trachyte, il mérite bien son nom de « montagne Noire » et contraste par les nuances foncées de ses roches supérieures avec quelques assises crétacées de sa base. Quoique ne dépassant guère 1500 mètres par ses pointes les plus élevées, il présente néanmoins un aspect grandiose, grâce à son isolement au-dessus des plaines du désert, qui dans cette région n'a guère plus de 600 mètres d'altitude. Comme l'Elbourz, quoique à un bien moindre degré, le Siah kouh offre une remarquable opposition entre ses versants du nord et du sud : celui-ci est nu, comme brûlé, tandis que les pentes septentrionales sont revêtues de broussailles. Aux yeux des nomades des alentours, qui viennent y faire leur provision de bois, ces mâquis paraissent de magnifiques forêts[1].

La vaste région de forme triangulaire qu'enferment les montagnes de la Perse n'est guère qu'un désert, — argile, sable, rochers ou sel, — parsemé de rares oasis. Pour se faire une idée vraie des régions les plus habitées du Khorassan, il faut s'imaginer, dit Mac Gregor, « un petit cercle vert autour de chaque village indiqué sur la carte et recouvrir tout le reste d'une teinte brune »[2]. Les espaces déserts, enfermés de tous les côtés par des montagnes, furent certainement une mer intérieure, à l'époque où fumaient encore les volcans qui se dressent au nord de la plaine. Les strates régulières observées par de Filippi sur les bords de l'Ahvar, au sud-est de Sultanieh, prouvent que le travail de comblement s'est fait à une époque relativement récente. Là des couches de cailloux, de sable, d'argile, revêtues de terres végétales, sont superposées à des bancs de débris dans lesquels se trouvent des restes de l'industrie humaine, os taillés, poteries, fragments de charbon végétal; sur un espace de plus de 70 kilomètres en longueur on peut observer cette distribution des couches, preuve qu'il ne s'agit point d'un remaniement d'origine récente. Ainsi le sol actuel de cette région de la cavité iranienne n'existait pas encore lorsque l'homme, dont les poteries ont été transportées dans la plaine par les eaux courantes, vivait déjà sur la pente des monts environnants[3]. Ce sont les décombres de l'enceinte, transportés probablement à une époque neigeuse, contemporaine de l'époque glaciaire des Alpes, qui ont fini par combler en entier la médi-

[1] Tietze, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1875.
[2] *Narrative of a Journey through the province of Khorassan.*
[3] De Filippi, *Note di un Viaggio in Persia.*

terranée persane. Au-dessous de chaque mont du pourtour se prolongent dans la plaine des talus de débris que les cours d'eau temporaires ont ravinés pour en distribuer la poussière au loin, puis les vents ont continué l'œuvre de comblement en transportant les matériaux les plus légers dans les cavités du plateau en couches de siècle en siècle plus épaisses. Sur tout le plateau d'Iran, de même que dans l'Afghanistan et le Baloutchistan, se voient d'énormes amas de sables et de poussières argileuses qui ressemblent aux « terres jaunes » de la Chine, mais que le manque d'eau rend impropres à la végétation[1]. Si considérable qu'ait été le travail de désagrégation des roches, la mer intérieure de l'Iran n'a d'ailleurs pu cesser d'exister que par l'excès d'évaporation : des pluies abondantes auraient permis au grand lac de se maintenir en exhaussant son niveau à mesure que se remplissait le lit, jusqu'à ce qu'il trouvât quelque brèche dans l'enceinte triangulaire des monts pour épancher son trop-plein vers la mer.

Dans les déserts du sud-est de la Perse, ce sont les sables qui dominent. Le vent les dispose en monticules qui se déplacent à chaque tempête, effaçant les traces des caravanes, recouvrant parfois les cultures dans le voisinage des fontaines et des ruisseaux temporaires, assiégeant même les villages et les cités. Il est des murailles auxquelles la friction des sables poussés par le vent a donné le poli du marbre; il en est aussi que les dunes ont escaladées, pénétrant dans la place et forçant les habitants à émigrer[2]. D'autres déserts, dont les sables ont été en entier balayés par les orages, n'offrent plus que la roche dure; d'autres encore sont des étendues de graviers semblables à des lits de torrents desséchés. En une même journée, les caravanes traversent des terrains très différents; les stries d'argile et les sables alternent avec les cailloux et les rochers. L'une des solitudes, au nord-ouest du Seïstan, est justement connue sous le nom de Dacht-i-Naoumed ou « Plaine du Désespoir »; pour y guider ses courriers et ses troupes, Nadir chah y fit élever de distance en distance de hautes colonnes indiquant la direction à suivre. A l'est de ce désert, sur la frontière afghane, s'élève un roc isolé, célèbre par la musique des sables qu'y fait glisser le vent. Ce roc, appelé Reig Rawan comme la colline sonore de la vallée de Pandjhir, dans l'Afghanistan nord-oriental, se fait entendre jusqu'à près de 2 kilomètres[3].

Le désert le plus redouté de la Perse est connu par les populations du Khorassan sous le nom de Lout ou Loth, mot qui, d'après quelques

[1] Grisebach, *Memoirs of the Geological Survey of India*, vol. XVIII, p. 1.
[2] Mac Gregor; Floyer; Stack, etc.
[3] Bellew, *From the Indus to the Tigris.*

auteurs, aurait le sens de « Solitude », et qui, suivant d'autres, rappellerait l'existence d'anciennes villes disparues, de Sodomes et de Gomorrhes. Le Lout est revêtu dans presque toute son étendue d'une couche de gros sable cimenté par le sel; une arène plus fine que soulève le vent recouvre ce plancher solide. Séparant les montagnes de Kirman et celles du Khorassan méridional, il est complètement inhabité et n'a qu'un petit nombre de puits; pour le traverser dans sa partie la moins large, les caravanes doivent fournir une marche de trois jours et de quatre nuits. Cette « terre maudite » n'a point d'égale en aridité sur toute la surface du continent asiatique, du moins au nord de l'Arabie; le Gobi et le Kizîl-koum des Kirghiz, comparés au Lout, sont des terres fertiles. Au dixième siècle déjà, Istakhri disait que le « Sahara persan », qu'il ne connaissait pas sous son nom actuel, était le plus morne désert parmi toutes les contrées soumises à l'Islam. Quand on le contemple du haut de quelque colline des alentours, on le voit s'étendre à perte de vue, semblable à une « masse de métal incandescent d'un rouge pâle » : aucune ombre ne raie l'immense surface éclairée d'une lumière intense depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Cependant l'aspect du Lout est un peu moins désolant que ne l'est celui de mainte steppe dans le Turkestan russe, car la courbe de l'horizon n'y forme nulle part un cercle absolument régulier; des montagnes bleuâtres ou violettes, pareilles à de légers nuages, rompent la monotonie de l'espace et montrent aux voyageurs la direction à suivre[1].

En général, les parties les plus creuses des bassins persans sont occupées par des marécages salins qui contrastent avec les sahara sablonneux; on leur donne dans les régions de l'Iran septentrional le nom de *kewir*, et dans l'Iran méridional ceux de *kefih* et *kafah :* le plus vaste est celui qui se prolonge dans le désert au nord des montagnes de Tebbes. Un autre kewir, que l'on dit avoir 75 kilomètres de circonférence, se voit du haut de la « montagne Noire », dans la direction de Kachan; mais le mirage trompeur en double peut être la surface réelle, de même que près de Kom il change incessamment la forme du Kouh Telismah ou « mont du Talisman[2] » : au fort de l'été, l'étang n'existe plus, ses eaux boueuses sont remplacées par une terre rouge striée par les blanches efflorescences salines. D'autres grands kewir, restes de lacs, sont épars dans les vallées parallèles du pays de Kirman, affectant, comme les arêtes de montagnes, la direction du nord-ouest au sud-est. La plupart des fonds salins offrent un

[1] Dupré; — Nicolas de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale.*
[2] Chardin, *Voyage en Perse;* — Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman;* — Carl Ritter, *Asien.*

sol très inégal, percé en divers endroits de petites cavités qui rendent la marche très difficile aux chameaux; cependant les fondrières sont rares sur le pourtour du marais proprement dit. En hiver, la terre humide est noire, raboteuse, comme si elle avait été retournée par la charrue; mais en été elle se recouvre d'une pellicule de sel cristallin, sous laquelle les boues se maintiennent longtemps; en certains endroits il y a danger à traverser ces fonds au sol trompeur. La partie la plus basse de kewir, au nord de Yezd, ne dépasse probablement pas 600 mètres d'altitude[1]; mais plus au sud-est, dans le sahara de Lout, la cavité du plateau se creuse de plus en plus; à Dihi-Seïf, au nord-est de Kirman, de Khanîkov a trouvé le sol à 380 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer; d'après lui le point le plus bas serait probablement à 120 ou 150 mètres d'élévation absolue.

Il est difficile d'évaluer, même approximativement, quelle est, comparée à ces bassins sans issue, la proportion des versants extérieurs de la Perse qui s'inclinent soit au nord vers la Caspienne, soit au sud vers le golfe Persique ou la mer d'Arabie. D'ailleurs les superficies respectives des aires ont certainement changé pendant les époques géologiques : tel fleuve, lorsqu'il roulait une masse d'eau considérable, atteignait la mer, tandis qu'il se perd aujourd'hui dans un marais de l'intérieur; tel lac, enfermé de tous les côtés par un cercle de hauteurs, se déversait autrefois sur le versant maritime par une brèche de son enceinte. Des changements du même genre s'accomplissent encore de nos jours de saison en saison : la plupart des cours d'eau qui atteignent la mer dans leur période de crue s'arrêtent en route pendant la saison des sécheresses; alors quelques centaines de litres par seconde représentent le volume total des eaux qui de cette partie du continent font retour vers la mer. Mais si les rivières périodiquement tributaires de la Caspienne ou de l'océan Indien étaient considérées comme indiquant d'une manière permanente le versant extérieur de l'Iran, c'est à un peu plus du tiers de la superficie du territoire qu'il faudrait évaluer ces régions d'écoulement. Les deux autres tiers de la Perse se composent de bassins fermés, sans communication avec la Caspienne ou l'Océan[2].

Les petits cours d'eau qui descendent de l'Elbourz pour aller se jeter dans

[1] Mac Gregor, *Narrative of a Journey through Khorassan.*

[2] Versants de la Perse, d'après Oliver Saint-John :

Pente océanique.	350 000 kil. carr.	Bassin du Hamoun. . . .	105 000 kil. carr.
» Caspienne.	260 000 »	» d'Ourmiah	55 000 »

Autres bassins fermés. . . . . 850 000 kil. carrés.

la Caspienne sont les seuls qui, à égalité de bassin, puissent se comparer aux rivières de l'Europe occidentale. L'Atrek et le Gurgen n'ont plus que des eaux traînantes et marécageuses lorsqu'ils atteignent la mer. Quant au Sefid roud, qui roule une masse d'eau plus considérable, il n'est cependant pas assez profond pour servir à une navigation sérieuse et diverses tentatives faites pour transporter des marchandises par cette voie n'ont eu aucun succès. Le golfe Persique ne reçoit aucun fleuve qui ne soit guéable en toute saison et qu'une flèche de sable ne sépare de la mer pendant l'été; ses principaux affluents, le Djerrahi, le Hindiyan ou Zohreh, la Chems-i-Arab, et plus au sud le torrent qui porte le nom de Sefid roud ou « rivière Blanche », comme le cours d'eau de l'Azerbeïdjan, ne sont que de simples ouadi. Cependant la Perse possède un fleuve navigable jusqu'à la mer, le Karoun ou Kouran, formé des torrents de la Susiane du nord et du Louristan méridional; mais ce courant ne roule plus qu'une faible partie de ses eaux directement au golfe : un canal artificiel l'a détourné vers le Chat el Arab, et maintenant il n'est plus guère qu'un affluent du grand fleuve comme les rivières d'amont, la Diyala et la Kerkha, nées dans la Perse occidentale. Le Karoun devrait être la grande voie d'accès du plateau pour le transport des marchandises expédiées par le golfe Persique, car il a plus d'un mètre de profondeur en tout temps et les bateaux à vapeur peuvent le remonter à 250 kilomètres de son embouchure. Sur toute cette longueur de cours, il n'existe qu'un seul obstacle, formé par un seuil de roches gréyeuses, près de l'ancienne ville forte d'Ahwaz. En cet endroit, des collines, ou plutôt des blocs de grès d'une centaine de mètres de hauteur, qu'on prendrait de loin pour des édifices élevés de main d'homme, rétrécissent la vallée; le fleuve s'engage dans une cluse et descend en rapides entre les saillies de rochers, tous alignés en arêtes parallèles à l'axe des montagnes persanes. Il y a plus d'un demi-siècle déjà, en 1836, l'Anglais Estcourt remontait le Karoun en bateau à vapeur jusqu'aux rochers d'Ahwaz; six ans plus tard, Selby franchissait l'obstacle et ne s'arrêtait qu'à 2 kilomètres en aval de Chouster[1]. Le canal d'Ab-i-Gargar, à l'ouest du fleuve principal, entre Chouster et le confluent du Dizfoul, offre encore plus de facilités à la navigation et, pendant deux mois de l'année, le Dizfoul porte bateau jusqu'à la ville du même nom. Ainsi tout un réseau de voies fluviales pourrait exister dans cette région de la Perse, surtout si l'on creusait, ainsi qu'il a été proposé par des ingénieurs, un canal d'environ 2 kilomètres de long pour contourner Ahwaz. D'après M. Dieulafoy, il

[1] *Journal of the Geographical Society of London*, 1844.

suffirait de réparer le barrage et les écluses d'Ahwaz pour que des bateaux à vapeur de 600 tonneaux et de 120 cheveaux de force pussent monter jusqu'à Chouster.

Les eaux qui descendent vers les bassins intérieurs sont en proportion beaucoup moins abondantes encore que celles des versants maritimes : la preuve en est dans l'assèchement de ces innombrables dépressions du plateau, dont toute l'humidité s'est évaporée ou bien se perd dans les vases des marais salins. Un lit de rivière, qui descend des montagnes de Khouz, entre au sud dans le désert de Lout et traverse dans toute sa longueur la région des solitudes ; mais, de mémoire d'homme, on ne l'a jamais vu rempli d'eau ; même dans les années pluvieuses, le courant ne dépasse pas la région des cultures, et pourtant ce lit est profondément creusé dans le sol par l'action longue et constante d'un ancien courant; ce serait là une des nombreuses preuves d'un changement de climat dans le plateau d'Iran[1]; d'après la tradition, la mer du grand désert s'écoula en un jour, lors de la naissance de Mahomet[2]. Actuellement, la quantité des pluies, très faible dans toute la Perse, si ce n'est sur les pentes septentrionales de l'Elbourz, est moindre encore sur les régions du plateau ; en moyenne, elle ne saurait être évaluée à une tranche annuelle dépassant 25 centimètres, et dans la Perse centrale, de même que sur les confins du Baloutchistan, elle est encore de moitié moins forte[3]. La cause de cette pauvreté du ciel de la Perse en nuages et en pluies est la même que dans les régions situées plus à l'est : l'origine des vents est franchement continentale. Tandis que les deux grands bassins maritimes d'où proviennent les averses, d'un côté l'océan Indien, de l'autre la Méditerranée, sont situés au sud-ouest et à l'ouest, les courants aériens qui luttent pour la prépondérance et qui se succèdent sur le territoire persan sont le vent du sud-est, qui vient de passer sur l'Afrique et l'Arabie, et le vent du nord-est, qui a dû traverser le continent dans presque tout son diamètre, de la Sibérie polaire aux steppes du Turkestan : c'est ce vent redouté des « cent vingt jours », qui souffle dans certaines parties de la Perse, notamment dans le Seïstan, avec une telle violence, que les arbres ne peuvent prendre racine dans le sol[4] : c'est dans cette contrée venteuse que s'est faite, paraît-il, l'invention des moulins à vent[5]. Aussitôt après la récolte, des ailes en jonc

[1] N. de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale.*
[2] Khanîkov ; — Stewart, *Proceedings of the Geographical Society*, 1881.
[3] Oliver Saint-John, *Eastern Persia; — Mittheilungen von Petermann*, 1877.
[4] Bellew, *From the Indus to the Tigris ;* — Mac Gregor, *Journey through Khorassan.*
[5] Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, par Yacout ; — Reinaud, *Géographie d'Aboulféda.*

et en feuilles de palmiers sont ajustées au bout d'un cylindre dans l'intérieur d'une tour, ouverte du côté du nord-est, où s'engouffre le vent; sous l'impulsion continue de l'air, le cylindre tourne et avec lui la meule de la base.

Traversé par les vents également desséchants qui viennent soit de l'équateur, soit du pôle, l'air qui repose sur les plateaux iraniens est d'une extrême siccité; dans le désert de Lout, Khanîkov reconnut que l'humidité relative de l'air était seulement de 11,2 pour cent : c'est le plus fort degré de sécheresse qui ait été reconnu jusqu'à maintenant à la surface de la Terre; à Kirman, au milieu des cultures, elle varie encore de 16 à 20 centièmes. En été et en automne, l'air est tellement sec, même dans la Perse occidentale, que des objets en métal abandonnés sur les terrasses au froid de la nuit restent brillants pendant des mois entiers. Durant les marches nocturnes, on voit parfois les chevaux faire jaillir des gerbes d'étincelles en agitant leur queue. C'est au manque de vapeurs dans l'atmosphère qu'il faut attribuer les écarts extrêmes de température constatés entre le jour et la nuit. Au mois de juillet on a vu le thermomètre marquer seulement 13 degrés avant le lever de l'aurore et monter à 62 degrés au soleil à huit heures du matin[1]. Quelquefois l'air s'obscurcit de « brouillards secs », pendant lesquels il ne se dépose ni poussière ni rosée; les petits tourbillons de poussière sont presque journaliers; on les voit surgir entre neuf heures et onze heures du matin, suivant la chaleur solaire, et ils augmentent graduellement en nombre et en volume jusqu'à deux heures de l'après-midi. Parfois il se forme aussi de grands nuages de poussière, limitant l'horizon comme un mur. La chaleur estivale est souvent aussi forte que dans le Sahara d'Afrique; près de Meched, des provisions de stéarine et de sulfate de soude furent liquéfiées par la chaleur de l'air : ce qui suppose une température de 65°,5 pour l'intérieur des coffres où elles étaient enfermées. Khanîkov attribue au foyer brûlant du désert de Lout la flexion vers le sud des lignes isothermiques de toute la Perse septentrionale. Tandis que dans le Turkestan russe ces lignes sont très espacées, elles se pressent pour ainsi dire au sud des montagnes bordières du Khorassan, que longe la courbe isothermique de 12 degrés; l'action calorifique de la dépression du Lout se ferait même sentir jusque dans le Mazanderan, dont la végétation, comparée à celle des autres rivages de la Caspienne, a presque le caractère tropical. Le vent empoisonné du *badeh simoun*, privé de toute vapeur d'eau, qui souffle parfois du désert, princi-

[1] M. Dieulafoy, *Notes manuscrites*.

palement près du littoral, dans le voisinage de Bandar Abbas, est fort redouté des voyageurs; ils racontent que les personnes suffoquées bleuissent promptement et que leurs membres se détachent.

On comprend avec quel soin jaloux les agriculteurs persans, ceux du moins que l'oppression n'a pas détournés de tout labeur, cherchent à capter à l'issue des montagnes le moindre filet d'eau pour l'utiliser dans leurs champs et leurs jardins, où il se change en sève et en fruits. Les aqueducs souterrains, connus en Perse sous le nom de *kanat* ou *kanot*, sont, comme en Afghanistan, creusés avec une sorte de divination, entretenus avec zèle, car la vie de tous en dépend; quand les eaux profondes viennent à manquer par suite d'un dessèchement général de la contrée ou par l'effet des éboulements, les villages sont abandonnés. Les cultures ne sont guère possibles que dans les vallées des montagnes, car la Perse n'est pas un pays de pluies estivales; il n'y pleut d'ordinaire qu'en hiver et au printemps; l'été se passe en entier sans que le ciel soit troublé par un orage. Durant cette saison, il ne se trouve donc un peu d'eau que dans les régions alpines, où la fonte des neiges alimente les sources profondes; en bas, le sol est doublement desséché, d'un côté par la chaleur du soleil, de l'autre par le drainage souterrain des kanat [1]. En dehors des hautes vallées, combien peu ce pays triste, nu, brûlé de la Perse, ressemble aux régions idéales évoquées par les poésies de Hafiz et de Sadi! Il faut voyager longtemps sur le plateau et redescendre dans les dépressions intermédiaires du Tengsir avant de trouver les bosquets odorants pleins d'oiseaux chanteurs et les frais ruisseaux coulant sous les buissons de roses. Ces merveilles sont des créations du poète, cherchant dans son imagination ce que la nature ne lui offrait pas. Le célèbre Band-Emir chanté par les poètes de l'Orient et de l'Occident comme un beau fleuve coulant sous les frais ombrages n'est qu'un canal détourné par une digue de la petite rivière qui traverse la plaine de Persépolis. Tellement précieuses sont les eaux dans ce pays aride, qu'un vulgaire réservoir est célébré comme le serait ailleurs un lac aux eaux transparentes, bordé de pittoresques rochers et de pentes ombreuses!

Au nord-ouest du plateau d'Iran, mais déjà dans la région des hautes terres arméniennes, se trouve le plus vaste réservoir d'eau de la Perse, le seul qui mérite vraiment le nom de lac : c'est la Dariatcha ou « Petite Mer », le lac d'Ourmiah, de Maragha ou de l'Armenistan, que domine à l'orient le haut massif du Sehend. Les îles du lac, ses promontoires, la

[1] H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

montagne dont les roches plongent dans l'eau, la vue grandiose de l'Ararat neigeux, varient les tableaux à l'infini ; les bords, arrosés par des pluies plus abondantes que celles de la Perse méridionale, ont plus de bosquets : ils sont aussi moins déserts et des villes, des bourgs, des châteaux se montrent sur tout le pourtour des rivages. Mais la « Petite Mer » est loin d'offrir des abîmes comparables à ceux des lacs de l'Europe centrale : la partie la plus creuse du bassin, mesurée par Monteith, vers l'extrémité nord-occidentale, est seulement de 14 mètres. En moyenne, l'épaisseur d'eau ne dépasse probablement pas 5 mètres : ainsi, quoique s'étendant sur un espace d'environ 4000 kilomètres carrés, le lac d'Ourmiah représente pourtant un volume liquide de six à huit fois moins considérable que le Léman,

N° 29. — LAC D'OURMIAH



qui est d'une si faible étendue relative. Il est à remarquer qu'au large de la ville d'Ourmiah le lac s'abaisse de la rive occidentale à la rive orientale par une succession de cinq plateaux d'une régularité parfaite : d'abord, la sonde marque uniformément un mètre, puis deux mètres et demi, et successivement quatre, six et sept mètres. En certains endroits, les rives marécageuses se continuent au loin par des fonds à peine immergés de quelques centimètres. Plus de cinquante îles et récifs se dressent au-dessus de l'eau, et dans le nombre il en est trois, l'île des Chevaux, l'île des Moutons et l'île des Anes, qui sont assez grandes pour que les riverains les utilisent comme terres de culture et de pâturages. L'eau du lac d'Ourmiah est plus saline et plus riche en iode que celle de la mer, plus même que celle de la mer Morte : les nageurs ne peuvent y plonger et leur corps se recouvre aussitôt d'une couche de sel brillant au soleil comme la poussière de diamant; d'après Wagner, les bains pris dans cette eau saline et iodurée seraient souverains pour la guérison de diverses maladies; tandis que l'eau de l'Océan ne contient en sels qu'un trentième de son poids, le lac d'Ourmiah en donne un cinquième[1]. Dès que le vent souffle, une écume salée se forme en grandes nappes à la surface de l'eau; sur les vases des bords, le sel se dépose en dalles de plusieurs décimètres d'épaisseur, ayant en certains endroits cinq et six kilomètres de large. Les habitants de la contrée pourraient à leur aise venir y faire leur provision de sel comme en carrière; dans les endroits où le bord est facilement accessible, ils ont établi des salines semblables à celles des plages méditerranéennes; mais en général ils préfèrent le sel gemme des montagnes voisines, plus facile à obtenir et d'une plus grande pureté. Aucun poisson, aucune espèce de mollusque ne vit dans les eaux du lac, mais on y voit par myriades de petits crustacés à queue fine, constituant une espèce particulière[2]; ils servent de nourriture à des cygnes et à d'autres oiseaux qui viennent s'abattre en bandes sur le lac. On y trouve aussi des espèces d'insectes qui n'existent point ailleurs, et une flore saline spéciale est née dans les vases qui bordent les rivages et qui rendent presque tout le pourtour du lac absolument inabordable. Ces masses limoneuses, noirâtres ou d'un vert sombre, offrant parfois des reflets métalliques et répandant une odeur infecte, occupent une large zone au bord du lac et se continuent au-dessous de la surface jusqu'à une grande distance : elles renferment de la magnésie, du fer, ainsi qu'une très forte proportion de débris organiques; les résidus

[1] Poids spécifique de l'eau du lac d'Ourmiah : 1,1555.
(Hitchcock; — Loftus, *Quarterly Journal of the Geological Society*, aug. 1, 1855.)

[2] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden.*

huileux de cette décomposition donnent une telle consistance à la surface liquide, que, même sous l'impulsion d'une brise violente, l'eau poussée contre les plages ne se soulève pas en vagues; en hiver, cette masse, à demi congelée, se change en une espèce de bouillie.

Des fontaines abondantes jaillissent du fond du lac en maints endroits, traversant la masse saline de leurs colonnes d'eau pure; mais les sources les plus remarquables coulent près du rivage, au nord-ouest du lac, dans le voisinage de la plaine du Selmas, et au sud-est, non loin du village de Dihkergan. Ces sources sont connues sous le nom de « fontaines de marbre »; d'après l'opinion commune des indigènes, que partagent la plupart des voyageurs européens, elles déposeraient en effet des couches marmoréennes; c'est à elles certainement qu'il faut attribuer la formation de ces assises que l'on exploite dans les environs de Dihkergan et qui ont fourni des matériaux aux plus beaux palais de la Perse et de l'Asie Antérieure. Ce « marbre de Tabriz » est ordinairement d'un blanc de lait, jaunâtre ou rosé, et présente l'éclat du quartz; souvent il forme des concrétions pareilles aux stalactites, et les oxydes qu'il contient le nuancent des plus belles couleurs. Il s'est très probablement déposé à l'époque où les fontaines, dont la température actuelle ne dépasse pas 18 degrés centigrades, avaient une chaleur beaucoup plus élevée; de nos jours, elles ne laissent plus à leur issue que de petits feuillets très minces et d'un blanc de neige, d'ailleurs complètement semblables en composition au marbre du voisinage. En outre, les sources déposent des tufs grossiers, dont quelques-uns se mêlent au limon en agglomérations noirâtres. La plupart des sources jaillissent de cônes de travertin qu'elles ont elles-mêmes déposés; quand elles ont obstrué leurs issues, elles s'ouvrent un passage au pied des anciennes buttes et en érigent graduellement de nouvelles[1].

Le niveau du lac d'Ourmiah a fréquemment changé. D'après la tradition des riverains, le bassin s'étendait jadis sur un espace beaucoup plus considérable; mais il fut aussi un temps où il était réduit à de bien moindres dimensions : un monstre prodigieux, disent-ils, vit au fond du lac et tantôt boit, tantôt revomit les eaux de la Petite Mer. Que le lac d'Ourmiah ait été plus étendu jadis, l'aspect même de la contrée le démontre; d'anciennes plages se prolongent au loin à une distance considérable du rivage actuel, sur le pourtour de rochers maintenant éloignés des flots; des îles, telles que la montagne de Chahi ou mieux Chah-i-kouh, au nord-ouest du lac, vers Tabriz, sont devenues des péninsules, et des presqu'îles

[1] Chardin, *Voyages en Perse;* — Moritz Wagner, ouvrage cité.

se sont de tous les côtés rattachées à la terre ferme. Mais, d'autre part, le lac avait été autrefois assez bas pour qu'un souverain des âges mythiques, Roustem ou Djemchid, ait pu construire à travers la partie méridionale du bassin, entre Ourmiah et la rive opposée, une digue servant en même temps de chemin pour les hommes et les chars : nombre d'indigènes prétendent avoir vu les vestiges de cette chaussée sous l'eau transparente; au commencement du siècle, un chef afchar, n'ayant pas d'autre moyen de traverser le lac, aurait suivi la digue, sans y trouver nulle part plus de quatre pieds d'eau[1].

Depuis que des Européens visitent la contrée, l'abaissement du niveau lacustre a été considérable, ce qui s'explique d'ailleurs par le fait que les cultures se sont étendues, utilisant par conséquent les eaux d'irrigation d'une manière plus complète. L'accroissement et la diminution du territoire cultivé ont sur la contenance du bassin lacustre une influence directe, probablement plus importante que les oscillations du climat avec leur alternance de sécheresse et d'humidité. Que les versants du lac se couvrent de champs cultivés, et l'eau, retenue en route, ne peut plus atteindre la cavité centrale; qu'ils se dépeuplent au contraire, laissant les torrents reprendre la liberté de leur cours, le bassin dans lequel ils se jettent s'accroît de nouveau. La ligne changeante des plages indique ainsi par ses empiètements et ses reculs les balancements de l'histoire elle-même pour les populations riveraines : c'est là un phénomène analogue à celui que Humboldt et Boussingault ont décrit pour le lac de Ticaragua ou Valencia; mais sur les bords de la mer de l'Azerbeïdjan, les résultats doivent être beaucoup plus considérables. Le bassin du lac d'Ourmiah, jusqu'à la ligne de partage où naissent tous ses affluents, dépasse 50 000 kilomètres carrés, et la masse d'eau pluviale tombée dans cette région, ne fût-elle en moyenne que de 25 centimètres par an, représente une masse totale d'au moins dix milliards de mètres cubes, soit à peu près la moitié de l'eau amassée dans la cavité centrale. Suivant la proportion des écoulements, que règle la culture des terres environnantes, les contours du lac doivent changer d'autant plus rapidement que la nappe d'eau s'étale en moindres épaisseurs. Puisque la superficie du lac Majeur, pourtant si profond, change d'une quarantaine de kilomètres carrés entre la période des sécheresses et celle des crues, on peut juger des alternances que présente la surface du lac d'Ourmiah, dont une si grande partie n'est guère qu'un marécage. La navigation ne peut évidemment avoir d'importance sur ce bassin sans pro-

[1] Carl Ritter, ouvrage cité ; — H. Rawlinson, etc.

fondeur : cependant quelques bateaux à voile voguent dans les parages éloignés des bas-fonds; le transport des marchandises et de rares voyageurs se fait ordinairement au moyen de radeaux. En 1838, un oncle du chah s'était fait nommer grand-amiral du lac, et tout d'abord, pour établir son monopole de navigation, il avait commencé par saisir et briser tous les bateaux appartenant à des particuliers[1].

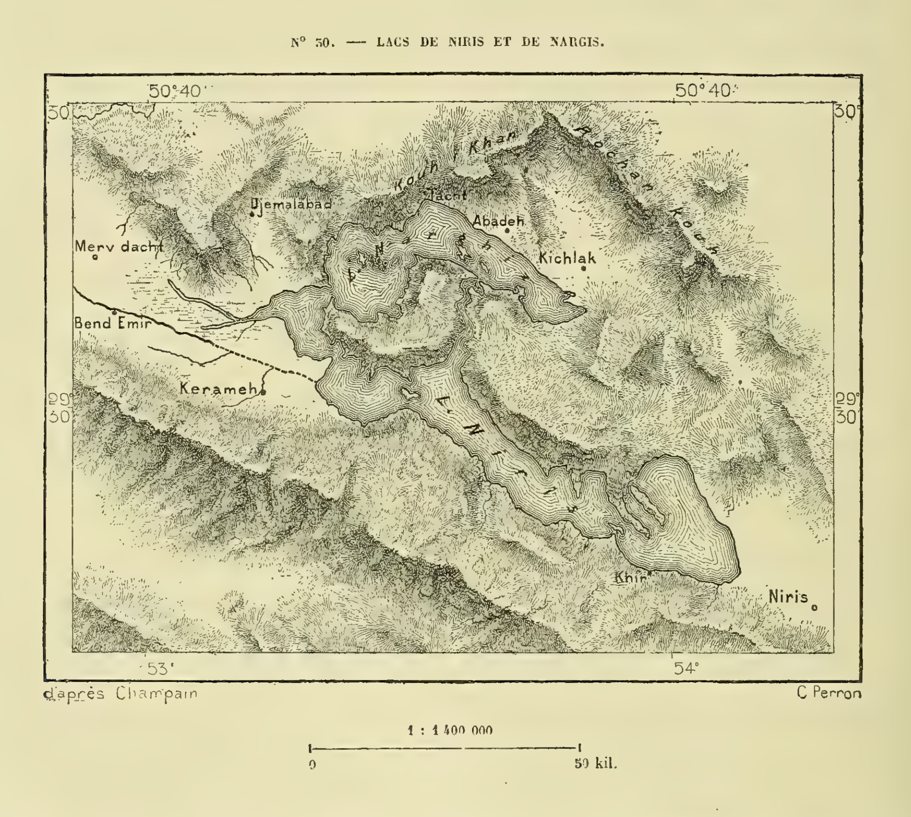
Le lac d'Ourmiah reçoit un grand nombre de rivières, dont la plus importante est le Djaghatou, venu des montagnes du sud. Une des branches maîtresses, le Sarouk, reçoit une partie de ses eaux d'un puits de 300 pas de tour qui s'ouvre au sommet d'une butte calcaire, désignée comme tant d'autres sous le nom de Takht-i-Soulaïman ou « Trône de Salomon »; sans nul doute, ce monticule de forme ovale et d'environ 50 mètres de hauteur a été graduellement formé par les eaux elles-mêmes, qui déposent des couches de travertin autour de leur orifice. Le puits a précisément la même profondeur que les assises de travertin; mais ce n'est point au fond de ce gouffre que se trouve la source : elle doit emplir d'abord de vastes réservoirs dans les montagnes, car, si considérables que soient les emprunts faits à l'étang de la colline pour l'irrigation de la plaine environnante, le niveau lacustre se maintient toujours au même point. Des amas de pétrifications, provenant du passage de canaux dérivés de la grande source, s'élèvent çà et là autour du Trône de Salomon; il en est un qui a la forme d'un dragon et que la légende dit en effet être un monstre changé en pierre par le fils de David. A l'ouest, un autre monticule, appelé Zindan-i-Soulaïman ou « Prison de Salomon », s'élève plus haut que le tertre de l'étang actuel, soit à plus de 60 mètres, mais il est de même origine; il a également été édifié par des eaux pétrifiantes, et le milieu du cône est occupé par un puits vertical, la « prison » dans laquelle Salomon enfermait les génies coupables. C'est par là que s'élevait autrefois l'eau chargée de carbonate de chaux; mais le gouffre est vide aujourd'hui : l'eau s'est échappée par une issue des roches. De toutes parts, autour des deux puits, jaillissent des fontaines minérales et thermales, acidules, sulfureuses et calcaires[2].

Le bassin dans lequel se déversent les égouts du canal de Band-Emir, le lac de Niris ou de Bakhtegan, est, dans toute la Perse méridionale, celui qui pourrait le mieux se comparer à un lac, non pour la profondeur, mais pour l'étendue de la surface inondée. Il se prolonge au sud-est de l'ancienne Persépolis entre deux rangées de montagnes parallèles, sur

[1] Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1880.
[2] Rawlinson, mémoire cité.

une distance d'environ 100 kilomètres, coupé en plusieurs bassins secondaires par des îles et des promontoires, mais se ramifiant aussi en bras tortueux dans les vallées latérales et s'unissant par deux détroits à un deuxième réservoir, le Tacht ou Nargis, situé de l'autre côté des montagnes du nord. Des vases et des tourbières le continuent au nord vers Persépolis dans la plaine de Merv. L'eau en est salée, comme celle d'un petit lac, la Deriah-i-Nemek, qui lui est parallèle, dans la vallée de Chiraz, et parfois, à

N° 50. — LACS DE NIRIS ET DE NARGIS.



la fin de l'été, on y voit flotter des blocs de sel, pareils aux glaçons des mers polaires[1]. Les monts calcaires qui se reflètent dans l'eau bleue, les ruines qui se dressent sur les rochers de la côte et dans l'une desquelles les indigènes voient un ancien temple du feu, les tamaris du bord et les saules des vallons riverains, les flamants et les canards qui volent en bandes au-dessus de l'eau, donnent un grand charme aux paysages du Niris, mais ce n'est en réalité qu'une nappe d'inondation permanente : on peut avancer à des centaines de mètres du rivage sans avoir de l'eau plus haut que les genoux et la vase que soulèvent les pas répand une odeur suffocante. C'est

[1] M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*

un fait remarquable, que les auteurs anciens ne parlent pas de ce lac, pourtant situé dans une des régions les plus célèbres et les plus commerçantes du monde antique. Ibn Haukal est le premier qui le mentionne, au dixième siècle, et depuis cette époque tous les géographes en ont parlé[1]. Il est probable qu'autrefois, lorsque le pays était couvert de cités et de cultures, les eaux qui s'échappent des gorges de montagnes étaient utilisées jusqu'à la dernière goutte : il n'en restait plus pour s'étaler en marécage dans la plaine maintenant inondée. D'ailleurs, quand même un cours d'eau eût serpenté dans le fond de la vallée, il suffisait d'un léger exhaussement du sol, d'un éboulis ou de la formation d'un talus de terres alluviales dans la partie inférieure du bassin pour faire naître le lac.

Comme lieu de passage entre l'orient de l'Asie et le monde occidental, la Perse présente naturellement, suivant l'altitude, l'humidité, le climat spécial de ses différentes régions, froid sur les plateaux, brûlant sur le littoral de l'océan des Indes, les plantes et les animaux appartenant à l'aire turkmène, à celles de l'Afghanistan, de l'Arabie ou du Caucase. La Perse est le pays des contrastes. Les forêts du Ghilan et du Mazanderan avec leurs arbres entourés de lianes et les gazons fleuris de leurs clairières semblent appartenir à un autre monde que les plateaux salins, où se montre de distance en distance quelque broussaille grise. Là, même dans les temps préhistoriques, il n'y eut point de forêts ; le cultivateur n'a point eu à déboiser le sol, comme en tant d'autres contrées : c'est au contraire à son industrie que sont dus les vergers entourant les villes de leur ceinture verdoyante[2]. Même en ne considérant que les régions fertiles de la Perse, celles-ci offrent une singulière différence dans l'aspect de leurs flores, car toutes ces contrées à sol fécond sont en même temps des pays montueux et les aires végétales s'y entrecroisent en mille détours, causés en même temps par la succession des cotes d'altitude et des lignes de latitude. Toutes les hauteurs sont comme autant d'îles dont le sommet est habité par les espèces des régions plus froides ; l'inégalité du relief parsème la contrée de flores insulaires et l'on ne peut indiquer que d'une manière toute générale les limites des aires comme formées par des lignes continues. Dans le nord de la Perse, le blé se cultive jusqu'à 2720 mètres sur les pentes des montagnes ; les rizières occupent des bas-fonds, dans le voisinage du lac d'Ourmiah, à plus de 1250 mètres ; dans cette partie de l'Azerbeïdjan, les figuiers sont rares et ne croissent que dans les endroits abrités, tandis que la vigne prospère

[1] Ouseley, *Travels in the East;* — Carl Ritter, *Asien,* vol. VIII.
[2] M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*

sur les pentes de l'Elvend jusqu'à 2278 mètres ; en revanche les magnolias et les camellias, qui vivent sous le climat humide des Iles Britanniques, ne se voient point en Perse à température égale[1]. Les palmiers ne se cultivent que dans les basses vallées des chaînes bordières et au sud-est du plateau, jusqu'au nord de Tebbes, sur les confins du désert ; mais on les retrouve au nord, sur les rivages de la Caspienne, et principalement dans les jardins de Sari ; d'après la tradition locale, tout le littoral caspien de Mazanderan aurait été naguère ombragé de palmiers, remplacés maintenant par d'autres espèces végétales. En moyenne, la flore de la Perse, si l'on considère le littoral de la Caspienne comme un pays distinct, est beaucoup plus pauvre que celles de la Transcaucasie et de l'Europe occidentale. C'est une exagération poétique de répéter avec le proverbe : « Dans le Fars on ne peut faire un pas sans marcher sur les fleurs ! »

Le remarquable caractère d'unité que présente le plateau de l'Iran, si bien limité de trois côtés par des chaînes bordières, pourrait faire croire que par sa faune la Perse se distingue nettement des contrées avoisinantes. Il n'en est rien. La faune persane diffère si peu de celle des pays limitrophes, qu'on pourrait la croire d'immigration récente. La cause en est sans doute à l'assèchement récent de la contrée ; le pourtour seul était émergé et c'est de là que peu à peu les espèces se sont répandues vers le centre à mesure que se retiraient les eaux[2]. Les montagnes, les plateaux, les solitudes de l'Iran, continuant à l'ouest le Pouchtoun-khwa, ont aussi leurs bandes de gazelles et d'ânes sauvages, des léopards, des sangliers, des ours, des loups et des renards ; le Baloutchistan iranien ressemble à celui de Kalat, et, des deux côtés de la frontière, le Mekran offre les mêmes espèces, d'ailleurs bien peu nombreuses ; la Perse occidentale a sur ses pentes extérieures la faune de la Mésopotamie, celle du Kourdistan dans ses vallées, celle des plateaux sur ses rochers et dans ses kewir ; enfin, les régions arrosées du nord-ouest, les plaines de l'Azerbeïdjan et surtout les pentes septentrionales de l'Elbourz appartiennent à l'aire de l'Arménie et du bas Caucase par les animaux qui les habitent aussi bien que par l'aspect de leur végétation. Les sommets des monts isolés, tels que le Sehend et le Savalan, ont non seulement la flore caucasienne, mais aussi mainte espèce animale qu'on ne retrouve qu'au delà de l'Araxe, notamment diverses espèces de papillons[3]. D'après une légende, qui se rattache peut-être à un

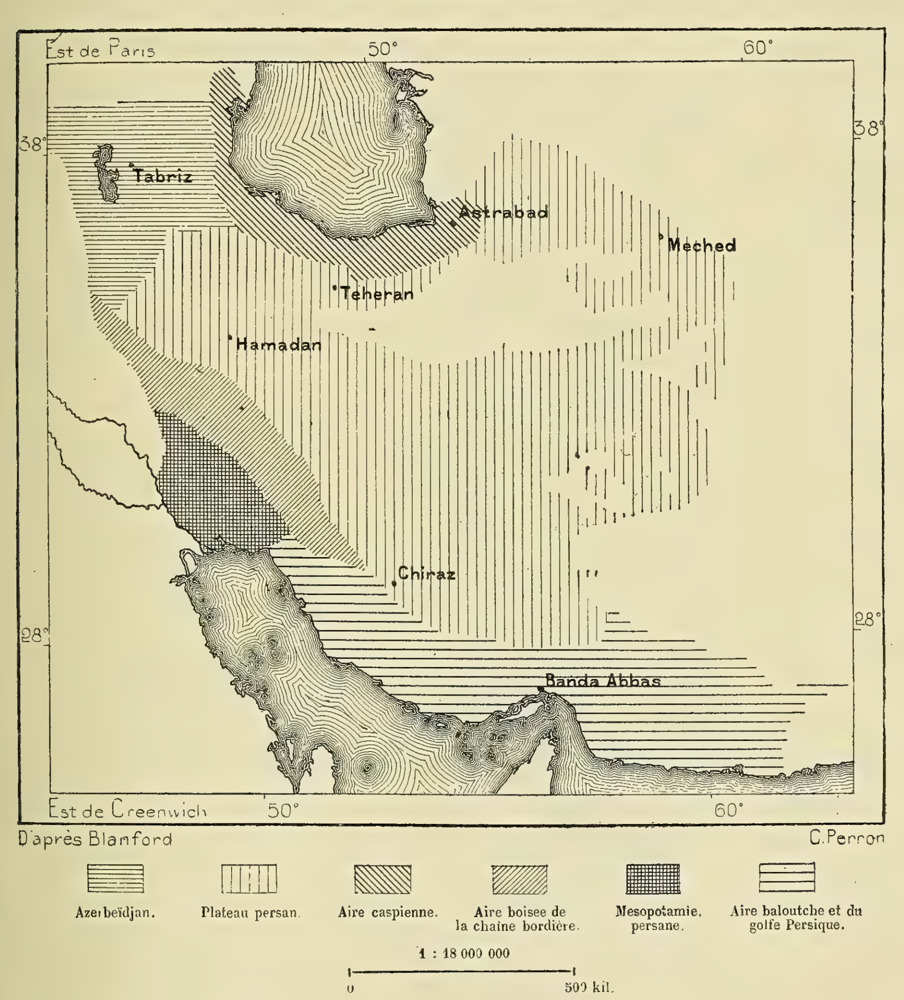
[1] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden* ; — N. de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*.

[2] De Filippi, *Note di un Viaggio in Persia* ; — O'Donovan, *Road to Merv*.

[3] Moritz Wagner, ouvrage cité.

fond de vérité, les forêts du Mazanderan étaient autrefois peuplées d'éléphants, qui furent exterminés par le héros Roustem[1]; par son climat, sa flore et sa faune, de même que par mainte coutume de ses habitants, cette basse région ressemble à une vallée de l'Inde. Le taureau sauvage que

N° 31. — FAUNES DE LA PERSE.



les souverains d'Assyrie chassaient dans les montagnes du Kourdistan a cessé d'y exister[2]; mais le lion, animal sans crinière, moins puissant que le lion d'Afrique, s'est maintenu dans les vallées des chaînes bordières entre le plateau d'Iran et les plaines du Tigre ; on en rencontre souvent à l'ouest des montagnes de Chiraz, dans les forêts de chênes, où l'abondance des

[1] Melgounov, *Reise nach dem südlichen Ufer des Kaspischen Meeres.*
[2] Layard, *Monuments of Nineveh;* — G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité.*

glands fait pulluler les sangliers [1]. Le tigre vit aussi dans les bois du Mazanderan. Le chamois est un des animaux les plus communs de la région des montagnes; on le voit des montagnes de Bouchir, à 500 mètres d'altitude, jusque sur les hautes croupes de l'Elbourz, à 4000 mètres. Parmi les petits animaux, on a cherché vainement sur les plateaux le rat, que les naturalistes disaient autrefois être originaire de la Perse; on ne le trouve qu'aux bords de la Caspienne, où les navires l'ont importé. Dans son ensemble, la faune persane est pauvre en espèces, mais les reptiles, surtout les lézards, à physionomie tout africaine, y sont représentés par un grand nombre de formes. Les poissons ne peuvent être nombreux, à cause de l'assèchement annuel des rivières ; c'est dans les courants souterrains des kanat que se rencontrent la plupart de leurs espèces, dont beaucoup se sont accommodées à ces eaux ténébreuses en perdant leurs organes visuels [2]. Les escargots et autres mollusques de terre manquent complètement, sans doute à cause de la sécheresse du pays [3].

Quant aux animaux domestiques, la Perse est, du moins pour une espèce, le cheval, au nombre des pays qui possèdent les plus belles races. Dans les villes qui confinent au Turkestan, le cheval d'origine arabe a pris des formes qui le font ressembler d'une manière étonnante au cheval de course anglais, mais il a de plus une force d'endurance sans pareille [4]. Les chevaux kourdes, moins grands que ceux du Khorassan, sont plus gracieux et non moins ardents; « la monture du plus misérable Kourde serait remarquée en Europe dans les haras royaux » [5]. Dans un grand nombre d'écuries du Fars, on a l'habitude de donner aux chevaux la compagnie de petits cochons, et la plus étroite amitié naît entre ces animaux si différents les uns des autres [6]. Les chameaux du Khorassan et du Seïstan sont très estimés, et les forts animaux de ces races portent sans fléchir des charges de 250 kilogrammes, le poids ordinaire des chameaux de caravane variant entre 50 et 75 kilogrammes. Les moutons, appartenant comme ceux de toute la région des steppes à l'espèce des moutons à grosse queue, atteignent dans certains districts une taille extraordinaire et fournissent une laine d'une rare finesse. Parmi les variétés de chiens, il en est une fort laide, mais d'une singulière vigilance, qui a la spécialité d'accom-

[1] Aucher Eloy; — Blanford, *Eastern Persia.*

[2] Fraser, *Journey into Khorassan.*

[3] Moritz Wagner, ouvrage cité.

[4] Ferrier, ouvrage cité; — V. Baker, *Clouds in the East;* — Stewart, *Proceedings of the Geographical Society*, 1881.

[5] Moritz Wagner, ouvrage cité.

[6] Wills, *The Land of the Lion and Sun.*



CAVALIERS KOURDES

Dessin de E. Burnand, d'après une photographie de M. le capitaine Barry.

pagner les caravanes; ils vont et viennent de l'une à l'autre station, changeant sans cesse de compagnons, et les servant tous avec la même fidélité[1]. Les Persans ont aussi des lévriers *tazi* d'une élégance rare et supérieurs aux espèces européennes par la rapidité de leur course. Les chasseurs du pays savent encore dresser diverses variétés de faucons.

De même que les flores et les faunes, des populations très différentes par l'origine se sont rencontrées sur le territoire d'Iran, les unes ayant gardé leur caractère distinct, les autres croisées en un type nouveau. Les principaux éléments ethniques de la contrée sont les Iraniens proprement dits, les Turco-Tartares, les Kourdes et les Arabes.

Le gros de la population persane habite la partie méridionale du plateau, de Kirman à Kermanchah, et l'une des provinces de cette région porte même spécialement le nom de Fars ou Farsistan, c'est-à-dire « Pays des Farsi » ou Persans : l'appellation générale pour la race entière est celle d'Irani. Pris en masse, les Persans sont, parmi les peuples de la Terre, un de ceux qui se rapprochent le plus du type de la beauté, tel que le comprennent les Européens. De taille bien prise, élégants et souples, larges de poitrine et d'un noble port de tète, ils ont pour la plupart des traits réguliers, dont l'ovale pur est entouré d'une chevelure noire et bouclée; mais l'habitude de porter de hauts bonnets de laine ou de poil rend chez les hommes la calvitie très commune. Les yeux, presque toujours bruns, si ce n'est dans le Fars, sont grands et bien fendus; les sourcils, parfaitement arrondis, se rejoignent parfois au-dessus du nez, et chez les femmes le pinceau aide à la nature pour unir les deux arcs; les cils sont longs et recourbés; le nez, légèrement aquilin, surmonte une bouche dont les lèvres ne sont ni saillantes, ni étroites; le menton, rarement trop large, disparaît chez l'homme sous une barbe abondante, soyeuse, ondulée. Il n'est pas de contrée où les écoles présentent un spectacle plus ravissant qu'en Perse : on voit avec délice ces enfants aux boucles noires, accroupis sur les nattes, et suivant les gestes de l'instituteur de leurs grands yeux bruns et du jeu de leur physionomie mobile.

Par la forme du crâne, les Iraniens tiennent le milieu entre les Sémites et les Afghans. Mais si l'on prend pour types des vrais Persans les Guèbres de Yezd, dont Khanîkov a rapporté cinq crânes, étudiés par de Baer, la boîte osseuse des Iraniens se distingue par une capacité considérable; très

[1] Brugsch, *Reise der preussischen Gesandtschaft nach Persien* 1860 *und* 1861.

dolichocéphale[1], elle est moins haute que chez les Sémites, mais plus haute que chez les Touraniens; la partie supérieure du crâne est aplatie. Le bas-relief de Darabgherd, qui représente le triomphe de Sapor sur Valérien, en l'an de 260 de l'ère vulgaire, figure des Persans et des Romains : par ceux dont les têtes sont nues, on peut constater que les crânes des Persans étaient alors, comme de nos jours, relativement longs, peu élevés et plats par le haut[2]. En général, les Iraniens ont la pomme d'Adam à peine saillante, les os plus minces que la majorité des Européens, et les attaches d'une grande finesse. Les mains et les pieds sont petits et flexibles; il est difficile de rencontrer des hommes marchant mieux que les Persans : les instructeurs étrangers donnés à l'armée par le gouvernement sont étonnés des étapes que peuvent fournir leurs troupes sans fatigue apparente[3]. Ils sont également frappés de voir un si petit nombre d'hommes n'atteignant pas ou dépassant à peine la taille moyenne, qui est d'environ 1m,50 : à cet égard, il y a beaucoup moins de diversité qu'en Europe. Il est très rare de rencontrer des Persans affligés d'obésité : le médecin Polak, pendant de longues années de séjour, a vu seulement trois Iraniens qu'on eût remarqués en Europe pour leur grosseur. Jadis le tatouage était généralement pratiqué chez les femmes : toutes se faisaient pointiller quelques dessins sur le menton, le cou, la poitrine et le ventre; cet usage a disparu des villes et devient de plus en plus rare dans les campagnes de la Perse occidentale; mais dans la province de Kirman et le Baloutchistan persan le tatouage est encore coutumier[4]. Une autre habitude, générale dans certains districts de la Perse et qui se fait parfois comme une cérémonie religieuse, est de manger de la terre : ainsi, non loin de Reï, l'ancienne Raghès, se trouve une mosquée où les femmes seules ont le droit d'entrer, et dont le sol, composé d'un détritus de roches grises et jaunes, est creusé à coups de dents par les fidèles. Mais cette pratique si commune de la « géophagie » provient surtout d'un appétit dépravé : dans presque tous les bazars des grandes villes se vendent des boules de kaolin ou d'argile blanche moins fine destinées à satisfaire ce goût[5]. Un vieil usage persan, qui se maintient en quelques villages, est de se faire saigner à chaque nouvelle lune : de là le teint mat et cadavéreux des habitants,

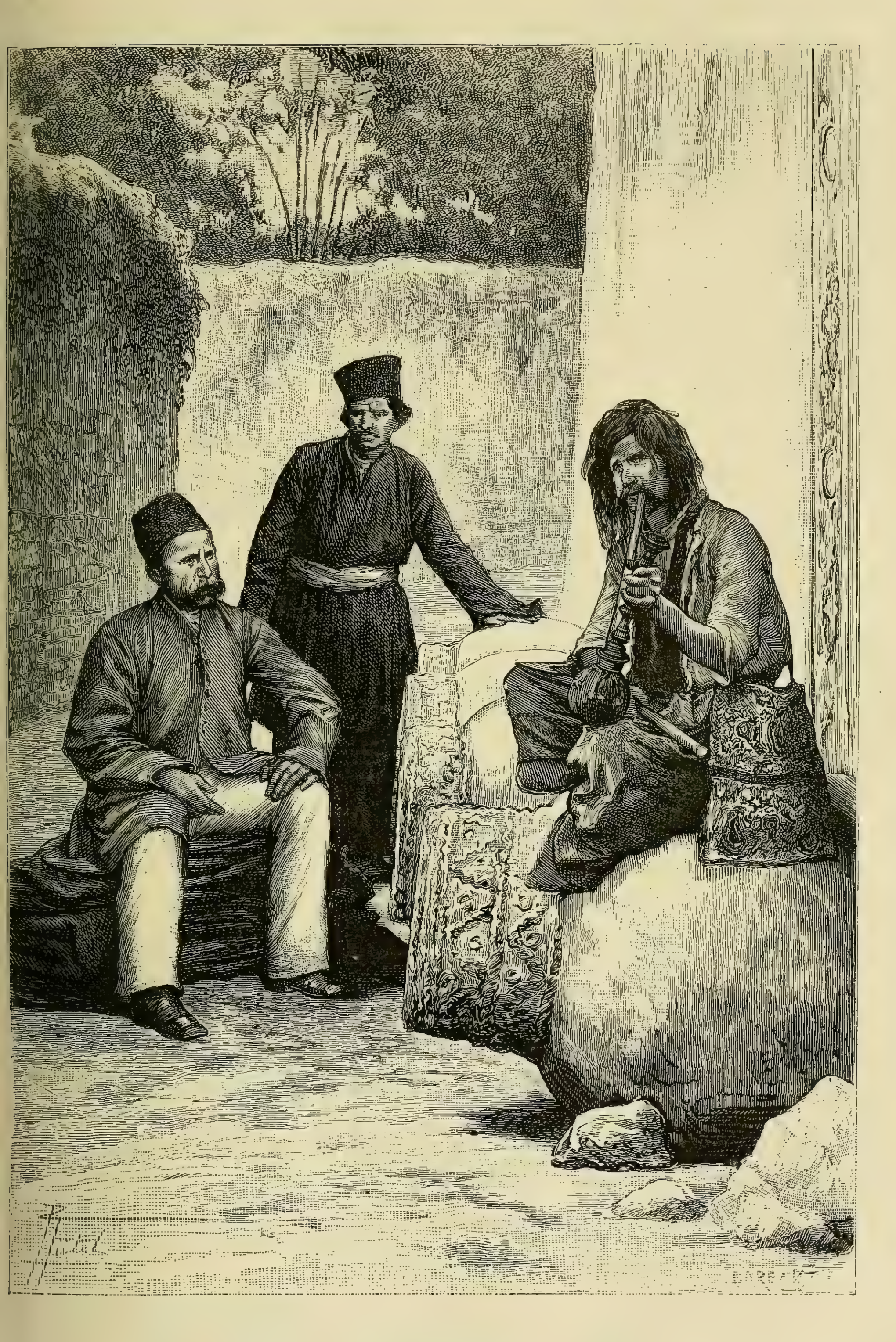
[1] Indice céphalique des Guèbres du Yezd : 0,70. (Duhousset, Khanîkov.)

[2] Flandin; — Khanîkov, *Ethnographie de la Perse.*

[3] Polak, ouvrage cité; — Baker, *Clouds in the East.*

[4] Ker Porter, *Travels in Persia;* — Gasteiger, *Von Teheran nach Beludschistan;* — Wills, *The Land of the Lion and Sun.*

[5] Polak, ouvrage cité; — A. Goebel, *Bulletin de l'Académie des sciences de Pétersbourg,* tome V, 1863; — Tietze, *Verhandlungen der Geologischen Reichsanstalt,* 1875, VIII.



TYPES ET COSTUMES. — NOBLE, DERVICHE ET MENDIANT PERSANS

Dessin de P. Fritel, d'après des photographies de Madame Dieulafoy.

qui a fait croire à maint voyageur que la région était des plus insalubres[1].

Le type persan paraît être le plus pur dans les régions orientales et centrales de la contrée et dans les vallées des montagnes, ainsi du reste qu'on était porté à le présumer avant toute étude directe, par ce fait que les invasions, les immigrations, les croisements pacifiques ont eu lieu principalement dans les régions fertiles de l'ouest et que les habitants des oasis, gardés par les déserts, et ceux des hauts vallons, défendus par les escarpements, ont été moins souvent visités : c'est ainsi que les habitants de Kahroud, dans les montagnes qui s'élèvent entre Kachan et Ispahan, ont encore la fierté d'aspect des « compagnons de Cyrus » et parlent un dialecte que l'on croit être rapproché du pehlvi[2]. En d'autres endroits écartés, cette langue, qui fut l'idiome officiel de l'Iran jusqu'à la conquête arabe, se serait aussi maintenue. Mais presque partout la race est très mélangée et l'ancien dialecte a disparu. Chaldéens, Kourdes, Sémites, ont eu de tout temps une influence considérable par leur mélange avec les populations persanes de l'Occident; sous les héritiers d'Alexandre et sous les Arsacides, l'élément grec ou hellénisé vint exercer aussi une certaine action. Plus tard, la domination des Arabes introduisit le sang sémitique jusque dans les couches les plus profondes du peuple iranien. Depuis des milliers d'années, des nègres de race pure ou mélangée, des Abyssins, des Somali, entrent en Perse de gré ou de force par la voie des ports, et peut-être même que certains districts de la Susiane étaient jadis le domaine de populations rapprochées des noirs par le teint et l'origine; le nom de la province persane du Khouzistan rappellerait encore le séjour de ces anciens Kouchites, croisés maintenant avec les Iraniens[3]. Les Turkmènes et autres peuplades tartares ont aussi une part dans le renouvellement graduel de ces populations qu'ils ont si souvent rançonnées. Enfin, l'importation de milliers et de milliers d'esclaves georgiennes et circassiennes pendant près de trois cents années, jusqu'à la conquête de Tiflis par les Russes, au commencement du siècle, a certainement fait beaucoup, au moins dans la région nord-occidentale de la Perse, pour embellir la race. De leur côté, les Persans se sont répandus bien au delà des limites de leur patrie : on sait que, sous le nom de Tat et de Talïch, ils habitent la Transcaucasie au nombre d'environ 120 000, et que dans le Khorassan, l'Afghanistan, la Transoxiane, ils constituent en maints endroits le fond de la population sédentaire : là ils se nomment Sart, Tadjik, Parsivan.

[1] Khanîkov, *Ethnographie de la Perse.*
[2] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde;* — M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*
[3] G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité,* vol. II.

L'un des beaux peuples de la Terre, les Persans sont aussi l'un des plus intelligents. La promptitude de leur compréhension, la finesse et le tour poétique de leurs idées, la puissance de leur mémoire étonnent les Européens; mais ils ont trop de facilité naturelle pour qu'ils croient nécessaire d'avoir une grande persévérance : ils manquent de fixité dans l'esprit[1]; avoir compris leur paraît suffisant, ils ne cherchent point à approfondir. Héritiers d'une longue civilisation et pleinement conscients de leur supériorité intellectuelle sur les populations voisines, ils sont malheureusement leurs inférieurs en courage : Arabes, Kourdes, Turcs et Turkmènes, Afghans, Baloutches ont eu constamment l'initiative de l'attaque dans les guerres ou les révolutions locales, et le royaume est gouverné par un souverain d'origine étrangère, successeur d'autres dynasties conquérantes. Privés de la liberté, qui seule pourrait renouveler leur civilisation, régénérer leur force créatrice, les Iraniens sont obligés de vivre sur leur passé, observant religieusement les traditions anciennes. Ils ne sont pas moins rigides observateurs de la politesse que les Japonais et les Chinois; dans le moindre village, si ce n'est en des circonstances exceptionnelles causées par le fanatisme religieux, l'approche de l'ennemi ou du collecteur d'impôts, la population reçoit poliment l'étranger. En aucun pays le grand « art de se lever et de s'asseoir » n'est mieux connu et pratiqué avec plus de grâce et de réserve. Habile à veiller sur chacun de ses mouvements, sur le moindre frémissement de ses traits, le Persan d'âge mûr contraste avec les enfants de sa propre race, si vifs et si enjoués pour la plupart. Il aime à parler, à donner un libre cours à son esprit et à son éloquence naturelle; mais il sait parfaitement maintenir un air grave, quand il lui est utile de le faire, modérer son geste, distinguer dans la hiérarchie sociale les inférieurs, les égaux et les supérieurs de tout rang, prendre l'attitude convenable envers tous, présenter même la gorge à un maître comme pour l'inviter à lui couper le cou. Dans la conversation, il sait placer les proverbes et les vers des poètes qui conviennent à sa position ou à ses intérêts, et, sans effort apparent, diriger la pensée de son interlocuteur vers le sujet qu'il veut aborder. « Pigeon avec pigeon, faucon avec faucon! » répète le Persan pour expliquer comment son langage change du tout au tout suivant l'interlocuteur. Quelle différence entre ce Parsi de nos jours, dressé au mensonge par une longue servilité, et le libre Perse d'autrefois, le fils du « Pur Iran »[2], pour lequel « la chose la plus infâme était

[1] Gobineau, *Trois ans en Asie Centrale;* — H. Vambery, *Sittenbilder aus dem Morgenlande.*
[2] Hérodote, I, 138; — Burnouf; — Carl Ritter, etc.

de mentir »! La franchise livrerait sans recours le paysan entre les mains de ses oppresseurs; il s'est donc habitué de père en fils à ruser, et souvent parvient ainsi à éviter la ruine : un village d'Europe où les taxes seraient levées de la même manière qu'en Perse, serait condamné à la famine dès la première année; mais le cultivateur iranien réussit quand même à sustenter sa misérable vie et à labourer ses champs. Les gens habiles qui emploient leurs talents non seulement à se défendre, mais aussi à faire leur chemin dans le monde, deviennent fort redoutables par leur esprit d'intrigue et leurs mensonges, mis presque toujours au service de la cupidité. Un des types les plus communs en Perse est celui des *fouzoul*, qui ne reculent devant aucune bassesse pour « manger »: ce sont là les individus qui se présentent les premiers aux Européens comme domestiques, intendants, courriers ou simples donneurs de conseils, et ce sont eux qui par leurs vices contribuent le plus à faire juger trop sévèrement leur nation[1]. D'ailleurs, que de contrastes de l'une à l'autre extrémité de l'Iran, entre le Talìch vigoureux et brave et l'homme de Kachan que tous méprisent comme un lâche, entre le fin Chirazi, dont les yeux rayonnent d'intelligence, et le lourd cultivateur du Mazanderan, que l'on appelle *yabou* comme ses chevaux de charge!



FEMME NOBLE PERSANE.
D'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Aux premiers âges de l'histoire, le plateau d'Iran était habité dans sa partie méridionale par des Aryens, et de l'autre côté par des Mèdes, « allophyles » touraniens ayant leur langue propre, quoique obéissant à une caste aryenne comme la nation perse. De même le pays est encore divisé entre deux races[2], descendant des anciennes avec plus ou moins de mélange, et la

[1] Polak, *Persien und seine Bewohner*.
[2] Jules Oppert, *Le Peuple et la langue des Mèdes*.

distribution ethnique a probablement peu changé. Le groupe des Turcs et des Turkmènes, qui vient immédiatement après les Iraniens par ordre d'importance numérique, représente la race conquérante ; mais, comme les Mandchoux en Chine, il subit l'influence de la race conquise. Les Turcs, il est vrai, disposent officiellement du pouvoir et l'armée se recrute presque en entier dans leurs rangs ; mais les Persans travaillent avec plus d'intelligence : ils se sont emparés de l'industrie manufacturière, dirigent les affaires, constituent, en un mot, la part civilisée de la nation. Comparés aux Iraniens, les Turco-Tartares de la Perse ont le crâne moins allongé, la face moins ovale, les traits moins expressifs, les yeux moins grands, le nez plus gros, la mâchoire plus large et plus solide. En général, ils sont de taille plus élevée et de musculature plus forte ; à côté des Persans, ils semblent lourds et gauches. Ils sont aussi beaucoup moins rusés et souvent laissent retourner dans les mains du Persan ce qu'ils lui avaient d'abord enlevé par la force. D'ailleurs ils méprisent les anciens maîtres du pays, et dans les districts purement persans ils n'obéiraient qu'avec trop de facilité aux paroles de chefs leur ordonnant de mettre les villes à feu et à sang. Mais, en dépit de la commune origine, ces Turcs de Perse ont aussi toujours combattu les Osmanli avec un extrême acharnement ; la haine de secte les éloigne beaucoup plus des Anatoliens que la différence de race ne les sépare de leurs concitoyens persans, chiites comme eux. Leur idiome diffère un peu de celui des Osmanli et se prononce beaucoup plus durement ; cependant les Turcs de l'Asie Mineure et ceux de la Perse se comprennent. Parmi ceux-ci il en est peu d'ailleurs qui ne connaissent aussi le persan, mais il est rare qu'ils le parlent avec pureté. Pendant la première moitié du siècle, la langue de la cour était le turc ; de nos jours, c'est le persan.

La tribu turque à laquelle on concède aujourd'hui le premier rang est celle des Kadjar, qui défendait le passage de l'Atrek et dont le chef a pris le gouvernement du royaume d'Iran ; néanmoins il a gardé l'orgueil de sa race étrangère : les monnaies du chah des Persans, en même temps khan des Turcs, font encore, à la suite de son nom, mention de son titre de Kadjar. Les Afchar, qui jadis avaient la prééminence nobiliaire et dont une tribu donna naissance au conquérant Nadir-chah, le « Fils de l'épée », sont restés de beaucoup les plus nombreux ; au commencement du siècle, leurs diverses tribus comprenaient 88 000 familles. Les Kara-gözlu de Hamadan, les Chah-seven d'Ardebil sont aussi des peuplades puissantes, et la dernière a le privilège de fournir au chah ses cent gholam ou gardes du corps. Les territoires où la population turco-tartare se trouve le plus

en force sont naturellement ceux du nord et du nord-ouest, les plus rapprochés du pays d'origine. Dans l'Azerbeïdjan, ils embrassent presque tous les habitants de la campagne; mais jusque dans le centre de la Perse on les rencontre en colonies nombreuses. Quelques-unes des hordes de

N° 52. — POPULATIONS DE L'IRAN.

Aryens

Ghilani. Tadjik et Talich. Afghans. Baloutches. Ali Allahi. Kourdes. Nestoriens et Chaldéens. Arméniens.

Turks et Turkmènes. Mongols. Arabes.

C. Perron

1 : 16 000 000

0 — 500 kil.

Turcomans, les Kachkaï, venues dans le pays à l'époque de Djenghiz-khan, campent dans les environs de Chiraz, de Forg et de Taroun, au sud-ouest de l'Iran, et sont assez nombreuses, assure-t-on, pour former au besoin une armée de trente mille cavaliers. Ces tribus étaient autrefois des plus redoutées. Chaque Turcoman croyait avoir le droit de répandre le sang de

tout homme qui lui déplaisait; la plus grande marque d'affection qu'il pût donner à un compatriote était de lui offrir le sang qu'il avait fait couler : « Regarde ce sang comme s'il avait été répandu par toi! Je le mets sur ta tête![1] »

Dans les hautes terres iraniennes de l'orient, les immigrants de race turque appartiennent à ces tribus turkmènes qui, depuis les premiers temps de l'histoire écrite, sont toujours en guerre contre les gens du plateau. On sait qu'avant l'extermination des Tekke et la prise de possession de leur pays par les Russes, Persans et Turkmènes se disputaient incessamment les pâturages des montagnes bordières et surtout le cours supérieur des ruisseaux alimentant les canaux d'irrigation. Les Iraniens avaient rarement le beau rôle dans ces combats. Il arrivait qu'à la vue des agresseurs, les Persans khorassaniens, pourtant les descendants de ces Parthes qui firent trembler les légions romaines, jetaient leurs armes, présentaient leurs mains à la corde et liaient eux-mêmes leurs compagnons, sachant néanmoins qu'ils allaient être livrés à une servitude pire que la mort[2]. De leur côté, les gouverneurs persans faisaient aussi des captifs, mais seulement lorsque, disposant de forces considérables, ils pouvaient surprendre à l'improviste un petit campement de Turkmènes isolés. D'ordinaire les paisibles cultivateurs du plateau n'avaient d'autre ressource que de se réfugier dans les tourelles de défense qui, par dizaines de milliers, s'élèvent au milieu des champs dans la région des frontières; ils laissaient passer la terrible cavalcade, puis, sortant de leurs retraites, ils rentraient dans les villages pour voir ce que leur avaient laissé les Turkmènes et compter le nombre des manquants. Lorsqu'une des tours de défense avait été prise par les Turcomans, les gens du pays ne manquaient pas de la démolir pour en construire une autre, espérant qu'elle échapperait au mauvais sort de l'ancienne.

Certainement les pillards venus de la plaine auraient pu sans peine s'établir sur les hauteurs conquises, mais leur vie vagabonde, leurs mœurs de cavaliers les ramenaient sans cesse dans les régions basses, voisines du désert. Cependant un certain nombre de tribus conservaient leur terrain de conquête, les unes pour y continuer une existence nomade entre les pâturages d'hiver et les pâturages d'été, les autres pour y fonder des villages permanents et se livrer à l'agriculture. Dans le Mazanderan, sur le versant septentrional de l'Elbourz, de même qu'au sud de l'Atrek, et dans le

[1] Dupré, *Voyages en Perse,* tome I.
[2] De Blocqueville, Ferrier, Vambéry, Mac Gregor, etc

Khorassan, jusqu'aux limites du désert, on rencontre des campements et des villages de Turkmènes, descendants des coureurs de la steppe. De nos jours, l'immigration continue, mais sous une forme pacifique : les marchés d'esclaves à Khiva et à Bokhara sont fermés, la guerre a cessé sur les frontières, que surveillent les sentinelles russes, et, devenues inutiles, les tours de défense des montagnes bordières tombent en ruine[1].

Les populations kourdes qui vivent au nord-ouest et à l'ouest du territoire persan ressemblent aux Turkmènes par la bravoure et les mœurs guerrières, mais elles n'appartiennent point à la même race. Occupant en Perse, dans la Transcaucasie russe, et dans l'Arménie turque presque toute la région faîtière et dispersés autour de ce massif central en de nombreux archipels et en îlots, les Kourdes ne sont point constitués en nation ; mais c'est sur le territoire turc qu'ils sont en plus grand nombre et que vivent leurs tribus les plus puissantes, ayant le mieux conscience de leur importance politique. Les Kourdes des montagnes du Zab, du Tigre et de l'Euphrate, en dehors de la Perse, forment le point d'appui de la race entière, à l'exception des tribus que le gouvernement iranien a établies de force près du golfe Persique, dans les montagnes bordières du Kopet dagh, ou même au milieu des Baloutches du sud-est. Il est aussi des populations que l'on doit considérer comme appartenant au groupe ethnique des Kourdes, quoiqu'elles n'en portent pas le nom. Tels sont les Louri, d'après lesquels a été appelée la province du Louristan, embrassant les vallées du haut bassin de la Kerkha ; leur nom est appliqué parfois à tous les nomades de la Perse. La langue des Louri diffère assez de celle des Kourdes pour constituer un dialecte spécial, et ils se croiraient insultés si on les confondait avec les Kourdes, plus souvent désignés par eux sous le nom de Lek. Ceux-ci, les aborigènes, auraient tardé à se convertir au mahométisme, tandis que les Louri, dès les premiers temps de l'Islam, avaient accepté la foi des conquérants arabes[2]. Leur principale tribu, qui est en même temps la plus importante de la Perse entière par la cohésion de ses clans, est celle des Feïli, qui habite le haut bassin du Karoun, en amont de Chouster et de Dizfoul ; d'après Morier, elle comprendrait cent mille tentes ; son organisation est toute féodale. Quelques clans des Louri portent des noms d'animaux comme les tribus de Peaux-Rouges : ils se disent Corbeaux, Pieds-Jaunes, Jambes-de-Loup.

Les tribus qui, avec celles des Kourdes et des Louri, ont le mieux conservé

[1] Lessar, *Mittheilungen von Petermann*, X, 1882.
[2] Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1877.

leur type et leurs coutumes sont les Bakhtyari, c'est-à-dire les « Heureux » ou les « Vaillants », du Louristan et de la Susiane. Suivant quelques auteurs, il faudrait voir en eux de véritables Kourdes; mais leurs dialectes se rapprochent du persan. Physiquement, ils se distinguent aussi par des traits spéciaux. D'après M. Duhousset, qui eut sous ses ordres tout un régiment de Bakhtyari, les hommes de cette race ont, parmi tous les Iraniens, le crâne le plus brachycéphale[1]. Trapus, robustes, bien musclés comme les Kourdes, ils ont en général le teint brun, une chevelure noire ondulée, l'œil ombragé d'épais sourcils, le nez gros et aquilin, s'abaissant sur la lèvre, le menton carré, les pommettes saillantes : même sous leur costume de bergers, on voit en eux les soldats et l'on est frappé de la ressemblance qu'ils offrent avec les figures représentées sur les monnaies sassanides[2]. Les Bakhtyari, comme les autres tribus pastorales, campent en été sous la tente, dans les pâturages que la coutume leur assigne ou qu'ils ont conquis par la force de leur bras; en hiver ils habitent les petits villages de la plaine ou des pentes inférieures. Les deux grandes divisions des Bakhtyari, les Haft Leng ou « Sept Pieds » et les Tchahar Leng ou « Quatre Pieds », ainsi nommés de la proportion de leurs impôts, se partagent en clans ou *tirha*, en groupes de familles régis patriarcalement par des chefs qu'assiste d'ordinaire un conseil des anciens; quelques-unes des tribus sont considérées comme ayant une noblesse particulière, soit à cause de la généalogie de leurs chefs, soit en vertu de leurs exploits ou de leurs richesses; d'autres se trouvent à l'égard des tribus plus puissantes dans une sorte de vasselage et la tradition leur attribue une origine inférieure, turque ou persane[3]. Naguère les Bakhtyari étaient fort redoutés comme brigands et pillards de caravanes, et pour se rendre de Chiraz ou d'Ispahan dans le bassin inférieur de l'Euphrate, les voyageurs prenaient grand soin d'éviter leur territoire : un explorateur récent, Mackenzie, n'a pas craint de se confier à eux et n'a eu qu'à se louer de leur bon accueil et de leurs prévenances[4].

Quant aux Arabes et aux Baloutches, qui sont aussi parmi les habitants de la Perse, la plupart de leurs tribus occupent des territoires limitrophes à leur pays d'origine : les peuplades arabes, qui prétendent être originaires du Nedjed, campent au sud-ouest dans la partie de la plaine du Karoun qui d'après eux a reçu le nom d'Arabistan; de même les Baloutches de Perse habitent au sud-est du royaume une province qui fit jadis partie du

[1] Indice céphalique des Bakhtyari : 0,91.

[2] Duhousset, *Études sur les populations de la Perse;* — Khanîkov, *Ethnographie de la Perse.*

[3] Rich ; — Bode ; — Rawlinson ; — Layard ; — Houtum Schindler, etc.

[4] *Proceedings of the Geographical Society*, March 1883.

Baloutchistan et qui en a gardé l'appellation; d'après Floyer, ils sont en général plus grands et plus forts que ceux du Khanat et plusieurs de leurs clans appartiennent à la famille des Rind ou « Braves » des frontières de l'Inde; dans certains districts, ils ne sont pas moins redoutés que les Turkmènes ne l'étaient naguère dans le Khorassan, et parfois on a vu ces brigands, montés sur des chameaux rapides, qui font jusqu'à 150 kilomètres par jour, pénétrer dans le voisinage de Kirman et de Yezd; mais ils ne tuent pas leurs victimes comme les Turkmènes : ils se bornent à les dépouiller[1]. Parmi les tribus errantes qui parcourent les plateaux de la Perse et que l'on évalue parfois au quart, ou même au tiers de la population totale[2], il en est beaucoup qui se donnent une origine arabe plus ou moins justifiée par la descendance de leurs chefs; mais, quelle que soit leur filiation, ils n'en sont pas moins devenus des Iraniens par le langage et l'aspect. Tels sont les « Arabes » du district de Veramin, au sud-est de Teheran : leur langage est le persan de la contrée et leur type ne se distingue point de celui de leurs voisins; les croisements ont transformé peu à peu les anciens immigrants arabes en de véritables Persans.

Turcs ou Kourdes, Arabes ou Baloutches, Persans même, tous les nomades ou semi-nomades de la Perse dont la principale richesse consiste en troupeaux, et qui vivent en été dans les campements des montagnes pour redescendre en hiver dans le voisinage des cités, sont compris sous l'appellation générique d'Iliat ou « Familles ». Suivant les vicissitudes politiques, leur nombre s'accroît ou diminue; lorsqu'une province souffre de la rapacité d'un gouverneur ou du passage des armées, les Iliat Chehr-Nichin qui s'étaient accoutumés à une résidence fixe et à la culture du sol abandonnent leurs villages pour reprendre leur vie errante comme Sahara-Nichin; dans les temps propices, des tribus se fixent sur les terrains qui leur sont concédés[3]. Seuls les Kaouli, Louli ou Karatchi, qui sont les Tsiganes de la Perse et que l'on voit çà et là campant aux abords des villes, ne changent point. S'accommodant à toutes les religions, sans en avoir aucune, habiles à dire la bonne aventure, forgerons, étameurs, fabricants de tamis et d'ustensiles de ménage, maquignons et voleurs, ils ressemblent à leurs congénères d'Europe : c'est parmi eux que le chah fait choix de ses coureurs[4]; on évalue à quinze mille environ le nombre des familles tsiganes. Quant aux Louti, ce sont à proprement parler les baladins et les

[1] Stewart, *Proceedings of the Geographical Society*, Sept. 1881.

[2] Morier; — Goldsmid; — Lovett; — Oliver Saint-John; — Häntsche.

[3] E. Tietze, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 15 juli 1875.

[4] Polak, *Persien, Das Land und seine Bewohner*.

montreurs d'ours, les prestidigitateurs, mais on confond d'ordinaire sous ce nom les gens des tribus les plus diverses, associés les uns aux autres pour le vol et le brigandage.

Les Arméniens, jadis fort nombreux sur le territoire persan, ne sont plus représentés maintenant dans le pays que par de faibles communautés. La grande majorité de ceux qui peuplaient les districts septentrionaux de la province d'Azerbeïdjan, soit de quarante à cinquante mille individus, quittèrent la Perse en 1828, pour aller s'établir dans l'Arménie russe, où la moitié succomba de froid et de faim; deux mille cinq cents familles seulement étaient restées dans le pays. En dehors de l'Azerbeïdjan, les Arméniens de la Perse ne sont que des immigrants. En 1605, lorsque le chah Abbas Ier les fit émigrer de leur patrie des bords de l'Araxe, coupant les canaux et les ponts, démolissant même les demeures sous les yeux des bannis, douze mille familles transférées à Ispahan survécurent aux fatigues de l'exil et bientôt s'enrichirent par leur travail; Chardin, qui vit à Ispahan la colonie arménienne dans toute sa prospérité, vante son industrie et son intelligence commerciale; mais, depuis cette époque, l'oppression des gouverneurs avait réduit la plupart des Haïkanes à la misère. Dans ces derniers temps, ils sont considérés presque comme des sujets russes et jouissent de la protection spéciale du puissant ambassadeur, dont les conseils sont presque des ordres; leur situation s'est fort améliorée, mais quelques-unes de leurs communautés sont encore peu florissantes, et presque tous leurs jeunes gens émigrent pour aller chercher fortune en Transcaucasie, à Constantinople, dans l'Inde et jusqu'à Java et en Chine. Interrogé par le voyageur Polak, le patriarche d'Ispahan, dont le diocèse s'étend de Hamadan à Batavia, évaluait à vingt mille seulement les ouailles dispersées de son troupeau. Dans les hautes vallées situées au nord-ouest d'Ispahan, quelques villages sont habités uniquement par des cultivateurs haïkanes, vaillants montagnards qui se distinguent singulièrement des Arméniens timorés des villes et qui savent défendre leurs récoltes contre les pillards bakhtyari des alentours[1].

Les Juifs sont encore moins nombreux que les Arméniens sur le territoire persan; on n'en compte pas même vingt mille, avec ceux qui pratiquent leur culte en secret, mais que l'on sait être de faux convertis: très méprisés, ils habitent dans chaque ville un *ghetto*, pareil à ceux qui se trouvaient autrefois dans les villes d'Europe, et leurs maisons ont des portes basses où l'on se courbe en entrant et qu'il est facile de barricader.

[1] Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1877.

Comme les Juifs d'Europe, ils offrent deux types bien distincts : les uns ont la figure régulière et noble, les yeux noirs, le front grand, les autres la large face à gros nez et à chevelure souvent crépue. Ils parlent le persan, mais un dialecte mêlé de mots anciens et avec un accent particulier ; d'ordinaire ils gesticulent beaucoup, ce qui contribue à les faire mépriser par les Iraniens, pour la plupart très sobres de mouvements. Comme en Europe, les Juifs aiment les métiers où ils ont à manier les étoffes précieuses et les métaux ; ils sont joailliers, brodeurs, tisseurs de soie ; ils s'occupent aussi de la fabrication du vin, des eaux-de-vie, des acides, et connaissent l'art d'allier et de séparer les métaux. C'est parmi eux que se forment les meilleurs médecins de la Perse, héritiers de la réputation de leurs aïeux, aux temps des califes. Les musiciens et les chanteurs sont presque tous Juifs.

La colonie européenne en Perse se compose d'un petit nombre d'aventuriers et de marchands, sans compter le personnel des ambassades et les spécialistes, professeurs, médecins, industriels ou militaires, appelés dans le pays pour diriger certains travaux ou instruire des régiments. Tous se considèrent comme des visiteurs, et la population les évite comme étrangers : sans relations intimes avec les familles persanes, il est presque sans exemple qu'ils aient choisi l'Iran comme leur seconde patrie ; les déserteurs de l'armée russe, presque tous Polonais, qui s'étaient jadis réfugiés en grand nombre sur le territoire persan, se sont convertis et maintenant on les classe parmi les Iraniens. La Perse n'est pas entrée dans le cercle d'attraction de l'Europe comme l'Égypte et l'Asie Mineure ; cependant les conditions du climat et du sol, de même que les évènements politiques, permettent d'affirmer que dans un avenir prochain les immigrants russes ou de nationalités soumises au tsar ne manqueront pas dans les villes du Mazanderan, du Ghilan et de l'Azerbeïdjan, mais leur action directe sur la civilisation du pays sera longue à se faire sentir. La race iranienne, forte de son long passé de culture, est une des plus tenaces qui existent et la plupart des Européens, loin de changer les populations avec lesquels ils se trouvent en contact, se transforment eux-mêmes en Asiatiques. C'est ainsi qu'autrefois les petites colonies grecques de l'Asie Centrale se fondirent dans les peuples environnants[1].

L'ancienne religion de Zoroastre n'est plus pratiquée que par un pe-

[1] De Gobineau, *Trois ans en Asie*.

tit nombre de Persans, et sous une forme très différente de celle qui devait prévaloir aux temps où furent proclamées les doctrines du Zend-Avesta. On sait que les Parsi ou Zardouchti ont leurs principales communautés en dehors de l'Iran, à Bombay et dans les cités voisines : dans la Perse même, ils sont un peu plus de 8000 et ne se présentent en groupes compacts que dans le district de Yezd ou Yezdan, c'est-à-dire la « Cité de la Lumière[1] ». Encore au dixième siècle, lors du voyage d'Ibn Haukal, chaque village avait son temple, ses prêtres, son livre saint[2]; mais, depuis cette époque, les « autels du feu » dressés jadis au sommet des collines ont tous été détruits, à l'exception de celui de Taft, dans le voisinage de Yezd; les prêtres n'osent plus y allumer la flamme sacrée, composée de douze feux distincts, dont le premier a été allumé directement par le soleil au moyen d'une lentille[3]; les autels de Yezd ne sont que de simples réchauds cachés au fond de noires masures. Ailleurs on n'en voit plus que des restes, indiqués par la tradition locale, et ils ne sont plus désignés dans le pays que sous leur nom arabe d'*atech-gaz* ou *atech-kadé;* l'ancienne appellation pehlvi est oubliée. Mais les Guèbres ont conservé le droit d'ensevelir leurs morts suivant les rites et près de chaque ville où se trouve l'une de leurs communautés une *dakhmé* ou tour du silence s'élève sur un roc isolé. Abhorrés comme idolâtres, les Guèbres auraient été exterminés depuis longtemps s'ils ne possédaient une lettre du calife Ali leur promettant sa protection : ce qui d'ailleurs ne les dispense point de l'impôt spécial exigé des infidèles; leur nombre diminuait naguère par des enlèvements de jeunes filles, que l'on convertissait au mahométisme et qui, devenues membres de la grande famille de l'Islam, ne rentraient plus chez leurs parents. Encore de nos jours, les plus riches marchands guèbres ne peuvent monter que sur des ânes; ils sont tenus de mettre pied à terre toutes les fois qu'ils rencontrent un musulman et doivent aussi porter à leurs vêtements des marques de couleurs particulières pour que la foule les distingue toujours des « vrais croyants » et puisse les poursuivre d'insultes sans risque de se tromper[4]. Cependant la situation des adora-

[1] Recensement des Parsi en 1879 :

Yezd et villages environnants	6483
Kirman » »	1498
Teheran » »	150
Autres villes	57
Ensemble	8188

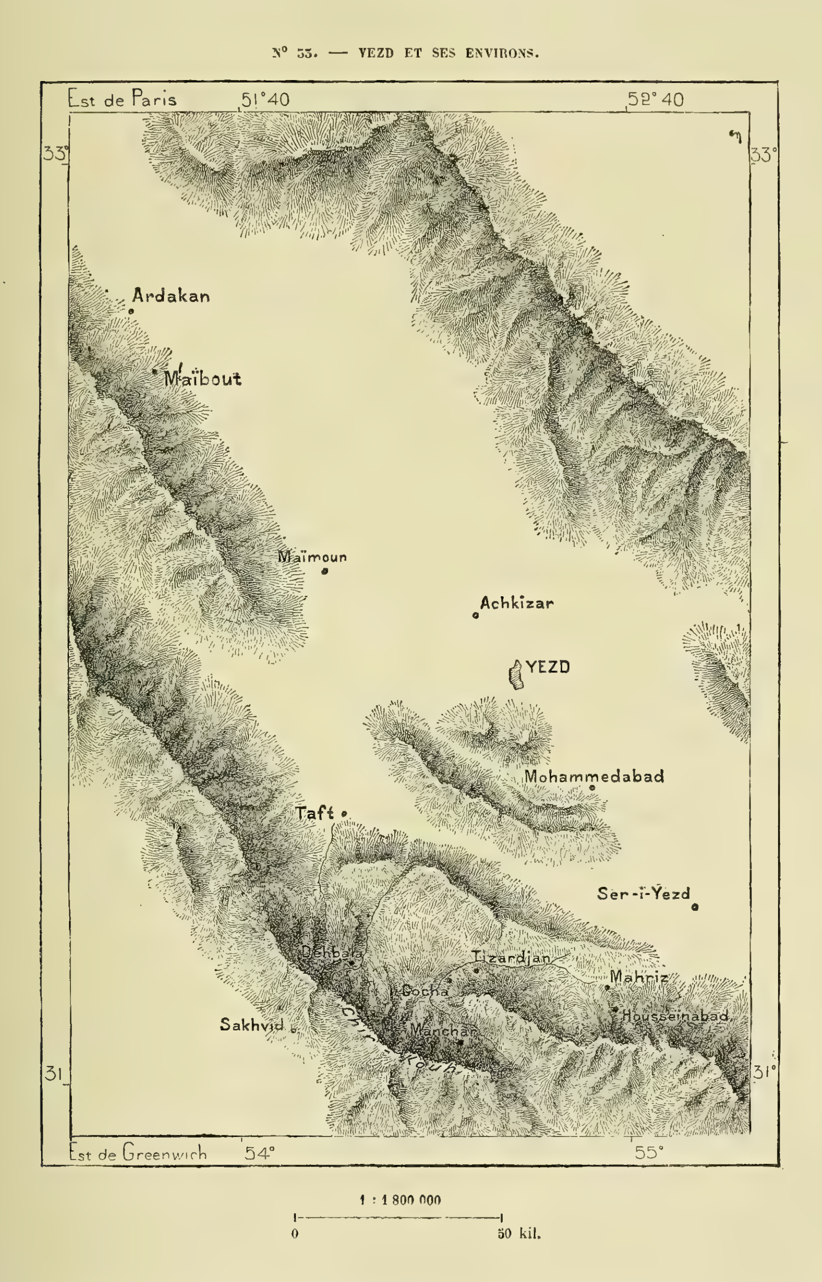
[2] Gödel-Lannoy, *Allgemeine Zeitung*, märz 1883

[3] H. Petermann, *Reisen in Orient.*

[4] Gasteiger, ouvrage cité.

teurs du feu s'est fort améliorée depuis le milieu du siècle, grâce à l'esprit de solidarité des Parsi de l'Inde, qui envoient à leurs coreligionnaires iraniens de l'argent pour payer les impôts et pour entretenir des

N° 33. — YEZD ET SES ENVIRONS.



écoles, et qui dans mainte circonstance ont fait intervenir les demandes et les conseils de l'Angleterre. En outre, quelques rares Persans, fiers de leur histoire, se sentent portés de sympathie vers ces hommes qui restent fidèles, dans l'Iran moderne, aux traditions de la Perse antique; parmi

les sectes de fondation nouvelle, il en est qui cherchent à se rapprocher de l'ancienne religion de Zoroastre, et travaillent même à la restauration du culte ancien[1]. La grande épopée persane, le Chah-nameh de Firdousi, célèbre le culte des aïeux en termes qui semblent voiler une certaine ironie contre la religion nouvelle : « Nos pères adoraient aussi Dieu. Les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, eux se tournaient vers le feu aux vives couleurs. » De nombreuses cérémonies civiles de la Perse rappellent l'ancien culte. Ainsi, dans le Khorassan, lorsqu'une députation de villageois vient à la rencontre d'étrangers pour leur faire honneur, les délégués portent, en été comme en hiver, un pot rempli de braise ardente[2]. Dans toute la Perse, la fête par excellence est celle du Neurouz, célébrée le 20 mars en l'honneur du renouveau solaire.

Comme intermédiaires du commerce avec l'Inde, les Guèbres de Yezd et de Kirman ont un rôle d'une certaine importance, et dans leur trafic ils se distinguent des Persans par la sûreté de leur parole. Au point de vue religieux, la plupart se laissent gouverner aveuglément par leurs prêtres ou *mobed*, qui répètent des prières et des formules en pehlvi, qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Les cérémonies, très compliquées, sont devenues la religion tout entière et l'attention des officiants se porte exclusivement sur l'attitude à prendre, les paroles à prononcer, l'ordre dans lequel doivent être placés les foyers sacrés, les branches bénites du homa (*sarcostema viminalis*), les coupes contenant le jus de la plante divine, les vases d'encens, les mortiers où se broient et se mélangent les ingrédients des gâteaux traditionnels; l'initiation des garçons ne consiste qu'à leur donner la chemise qui les protègera contre les influences du démon, puis à les ceindre de l'écharpe qui leur procurera la force et la vertu pour les bonnes œuvres. L'antique foi dualiste s'est graduellement transformée en monothéisme; sauf les pratiques, la religion des Guèbres persans ne présente aucune différence avec celle des musulmans voisins. Pour se faire bien venir de ceux-ci, les adorateurs du feu prétendent que Zerdoucht ou Zoroastre, l'auteur de leur livre sacré, est le même personnage que juifs, chrétiens et musulmans, tous « gens du livre », connaissent sous le nom d'Abraham; dans toute discussion, les interlocuteurs leur concèdent poliment qu'il en est ainsi[3]. Une sorte de schisme s'est produit entre les Parsi de l'Iran et ceux de Bombay, mais la cause en est purement matérielle et ne tient nullement à des questions de dogme : séparés les uns des autres

[1] E. Renan, *Mélanges d'histoire et voyages.*
[2] A. de Khanîkov, *Mémoires sur l'Ethnographie de la Perse.*
[3] De Gobineau, *Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale.*

pendant des siècles, les deux groupes de religionnaires ont cessé d'avoir le même calendrier et prononcent diversement certains mots de la liturgie[1]. Guèbres de l'Iran et Guèbres de l'Inde ont le même cérémonial, et livrent également leurs morts aux aigles et aux vautours. Presque toutes les unions se font entre proches parents, cependant on n'a point remarqué que les Guèbres soient inférieurs à leurs voisins mahométans pour la pureté du sang et la beauté des traits. Du reste, chez tous les Persans, les premiers mariages se font presque toujours entre cousins germains.

Les neuf dixièmes de la population persane appartiennent officiellement au mahométisme chiite : on peut dire que le patriotisme national a pris cette forme religieuse pour réagir contre les Arabes et les Turcs. Les limites de la secte correspondent d'une manière générale avec celles de la nation, et même en plusieurs endroits elles coïncident parfaitement : la frontière des religions est aussi bien marquée que celle des États. Tout en imposant leur culte, les conquérants arabes, les « Mangeurs de lézards », ainsi qu'on les désigne avec mépris, n'étaient point devenus les frères de ces vaincus auxquels ils avaient apporté leur foi ; un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis l'invasion de la Perse et la chute de la dynastie des Sassanides, que la réaction politique commençait à se faire, mais comme simple revendication dynastique : les Persans tenaient plus que les Arabes eux-mêmes au maintien du califat dans la famille de Mahomet. C'est qu'Ali, le neveu et gendre du prophète, avait donné pour épouse à son fils Housseïn la dernière fille du roi sassanide Yezdidjerd : le sang du prophète et celui des souverains héréditaires de l'Iran se trouvaient ainsi réunis dans la famille d'Ali. Mais lorsque le malheureux calife eut été massacré dans la mosquée de Koufa, lorsque ses fils Housseïn et Hassan eurent été égorgés avec parents et amis dans la plaine de Kerbela, la dynastie sassanide s'éteignit en même temps que celle de Mahomet. Grande fut la douleur parmi les musulmans de Perse, et les circonstances horribles dans lesquelles s'était accompli le drame ajoutèrent au sentiment de pitié que l'on ressentait pour la famille exterminée. La légende s'empara bientôt de ces faits pour les transfigurer, en faire une lutte entre les deux empires, deux religions, deux forces à jamais ennemies comme celles de l'ancien dualisme mazdéen. Les partisans d'Ali le placèrent sur le même rang que Mahomet ; ils en firent le « lieutenant », le *wali* d'Allah ; chez un grand nombre de chiites, Ali est la divinité par excellence, le successeur d'Ormuzd ; une secte spéciale, celle des Ali-Allahi, Nosaïri ou Naseri, qui comprend non seule-

[1] Martin Haug, *Essays on the Sacred Language, Writings and Religion of the Parsis.*

ment des Iraniens, mais aussi des Turcs et peut-être même des fragments de tribus juives et nestoriennes, ne fait aucune différence de nature entre Allah et la dernière et la plus parfaite de ses mille et une incarnations terrestres, le calife Ali[1]. Il est aussi des sectes qui se vouent à l'adoration spéciale des douze imam, les descendants du calife vénéré. D'autre part, Omar est considéré comme une sorte de Satan, que le vrai fidèle doit maudire. Tous les ans un jour spécial est consacré à la célébration de la mort d'Omar et les pèlerins vont en foule à Kachan visiter le prétendu tombeau de son meurtrier.

La secte chiite, d'abord persécutée, conquit graduellement toutes les populations persanes, mais elle ne devint religion d'État que dans les premières années du seizième siècle, avec la dynastie des Sefvides. Elle fait encore des prosélytes, à l'est dans l'Afghanistan, au nord-ouest chez les Tartares de la Transcaucasie, enfin dans la Perse elle-même, et témoigne de sa vitalité par le développement d'une littérature nationale, née dans le peuple, en dehors de l'influence des prêtres. Autrefois les scènes commémoratives célébrées en l'honneur d'Ali et de ses fils consistaient seulement en prières, en lamentations, en processions funèbres, accompagnées de ces tortures volontaires qui font des cérémonies chiites un si effroyable spectacle[2]. Les personnages du drame, Ali, Housseïn, Hassan, les enfants et les femmes massacrés à Kerbela, figuraient dans ces représentations, mais en témoins muets du crime; ils ne parlaient ni n'agissaient, tandis que de nos jours ils sont devenus acteurs; les *tazieh*, comparables aux « mystères » du moyen âge, sont maintenant de véritables pièces dans lesquelles les auteurs, inconnus pour la plupart, ont introduit les monologues, les dialogues, les péripéties imprévues, osant même toucher à la légende pour donner aux situations un intérêt plus poignant. Des troupes d'acteurs, composées presque toutes d'Ispahani, qui sont parmi tous les Persans réputés comme ayant la voix la plus sonore et l'accent le plus pur, se sont formées pour donner des représentations théâtrales dans les diverses cités de l'Iran, et de nombreux artistes, surtout ceux qui figurent les enfants et les femmes de la famille du prophète, sont arrivés à la gloire et à la fortune. Sur quelques scènes on a représenté d'autres mystères que le massacre de Kerbela : peu à peu un théâtre national se constitue[3]. Les familles des seïd ou *seyed*, parents du prophète Mahomet, qui forment au moins la cinquantième partie de toute la population persane, prennent une

[1] Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana.*

[2] Verechaguine, *Tour du Monde*, 1868.

[3] De Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale.*

part spéciale à la direction des tazieh comme intéressées à la gloire de leurs prétendus aïeux, mais parmi ces familles il n'en est peut-être pas une seule qui puisse alléguer une raison valable en faveur de son titre. Jadis les seïd avaient, pour ainsi dire, tous les droits, même celui de dire la vérité au souverain!

Les chiites ne se distinguent pas seulement des sunnites par le souvenir de dissensions politiques et par le sentiment national, mais la longue séparation a eu naturellement pour conséquence un changement notable dans le culte et les dogmes. En Perse, l'ancienne caste des mages s'est graduellement reformée par la réunion des docteurs de chaque cité. La hiérarchie des prêtres s'est reconstituée dans la secte des chiites persans beaucoup plus fortement que chez les sunnites, et le Coran, loin d'être livré, comme en pays turc ou arabe, à la libre interprétation des fidèles, ne peut être lu et commenté que par les mollahs. Les images, qui sont en horreur aux sunnites, et que le vrai croyant ne manquera pas de déplacer ou de fuir quand il fait sa prière, ne choquent nullement les chiites de Perse[1] et dans presque toutes les maisons de l'Iran se voit une peinture représentant le prophète Ali; seulement l'artiste, se sentant incapable de reproduire les traits merveilleux de beauté que la tradition attribue au gendre de Mahomet, le peint toujours cachant sa figure sous un voile. A certains égards, le chiisme indique donc un retour vers les religions antérieures au mahométisme, et les sunnites ont quelque droit à les accuser d'appartenir encore au culte de Zoroastre; cependant il est certains passages du Coran dont les chiites donnent une interprétation plus conforme aux explications des premiers commentateurs que ne l'est celle des sunnites actuels. Les chiites affectent d'être plus orthodoxes que les Arabes, de même qu'ils prétendent avoir voulu maintenir contre eux l'ordre de succession légitime au califat.

Mais, tout en appartenant officiellement aux communautés chiites, la plupart des Persans professent en secret des idées fort différentes de celles qui leur sont enseignées par le Coran. Chacun tient à tenir sa foi de ses propres spéculations religieuses, ce qui entraîne une singulière diversité de croyances : le même individu adhère successivement à des doctrines différentes. Les opinions en conflit se neutralisent mutuellement et les grands mouvements religieux de la foule sont devenus presque impossibles. Quoique le clergé se soit réservé l'interprétation des saints livres, chaque Persan se croit théologien et ne craint nullement d'aborder les sujets les

[1] A. de Beaumont, *L'Architecture en Perse*. (*Revue des Deux Mondes*, 1er sept., 15 oct. 1866.)

plus abstraits, dût-il arriver à l'hérésie. Du reste, il est convenu dans toute la Perse que chaque homme a le droit de déguiser sa pensée et de confesser en apparence une foi qu'il renie en secret : même le chiite voyageant au milieu des sunni peut, sans être accusé de lâcheté par ses coreligionnaires, se donner comme partisan de cet Omar qu'il exècre dans le fond de son cœur. Cette feinte religieuse est ce qu'on appelle le *ketman;* personne n'en est dupe, mais tous font semblant d'y croire, et comptent sur la réciprocité pour leurs propres opinions. Les ouvrages des sectaires persans ont, comme ceux de maint philosophe du moyen âge, deux sens parfaitement distincts, le sens officiel et direct, qui est en tous points conforme à la théologie enseignée dans les écoles, et le sens caché, mystique, dont les disciples ont la clef et qui se commente dans les conciliabules secrets[1].

Il est donc impossible de suivre le mouvement des sectes dans le monde persan : on ne les connaît que dans leurs traits généraux et l'on chercherait vainement à les énumérer. Chez les Iliat les divers groupes de populations comprennent toutes diversement le mahométisme, et même les « Gens de Vérité », ainsi que se nomment les Ali-Allahi, la pratiquent des manières les plus différentes. Telle tribu loure, d'après Ferrier, vénère le grand saint Baba Bouzourg, tandis qu'elle ignore Mahomet. Les Kirindi, qui vivent près de Kermanchah, ont pour dieu leur ancêtre Daoud et sont forgerons comme lui. Les Baloutches de la Perse, que l'on dit sunni, sont pour la plupart sans religion et se bornent à déchirer des lambeaux de leurs vêtements pour l'attacher aux buissons ou à jeter des pierres sur les tas qui s'élèvent au bord des chemins. Dans le Mazanderan, des peuplades de bûcherons ignorent aussi Mahomet, et dans les régions du sud-est de la Perse maint lettré, qui cite toujours Hafiz, tandis qu'il connaît à peine le Coran, n'est pas éloigné de mettre le poète de Chiraz à la place du prophète[2]. Chez les Persans policés, la doctrine la plus commune, déguisée comme toutes les autres sous le voile du ketman, est celle des Soufi. Au fond, ils ne tiennent aucun compte des pratiques musulmanes, qui pour eux sont une pure apparence, ne révélant en rien la pensée intime de l'homme intérieur. Déjà dans le quatorzième siècle, la voix de Chemseddin, plus connu sous le nom de Hafiz, proclamait en vers admirables la morale humaine en dehors de toute formule mystique et de tout espoir de récompense. Se répétant ces

[1] Population de la Perse, classée par religions, d'après Houtum Schindler :

Chiites	6 860 000	Nestoriens.	23 000
Sunnites et autres sectaires. .	700 000	Juifs	19 000
Arméniens.	43 000	Guèbres.	8 000

[2] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*

vers et mainte autre parole de leurs auteurs célèbres, les Soufi témoignent à l'occasion de leur indépendance religieuse, qui chez les uns n'est qu'un pur scepticisme, et chez les autres s'allie aux spéculations métaphysiques. La plupart des Soufi seraient classés en Europe parmi les panthéistes : ils croient à l'union intime de toutes choses en Dieu et, reconnaissant en conséquence leur propre divinité, voient en eux-mêmes le centre de toutes choses. Les prêtres malveillants disent qu'un certain nombre de docteurs soufistes recommandent l'ivresse du hachich ou de l'opium, parce que dans le vertige du rêve tout se confond, tous les objets se transforment, tous les contours s'effacent, parce qu'on se replonge alors dans le vague primitif de l'universelle divinité. Les Persans ne sont pour la plupart que trop portés à chercher l'extase dans l'ivresse que donnent les narcotiques ou les boissons ardentes, et c'est avec empressement que des milliers d'entre eux s'avilissent, essayant de contempler le grand tout du fond de leur propre démence[1].

La secte qui pendant ce siècle a le plus profondément remué la société persane est celle des babistes, car elle ne borna pas son œuvre à la propagande religieuse; son action finit par se faire sentir dans la vie politique de la nation et des guerres civiles acharnées en furent la conséquence. A leurs conceptions théologiques, où la théorie des nombres et des points, considérés comme manifestations divines, joue un très grand rôle, les disciples du mirza Ali Mohammed, plus connu sous le nom de Bab ou « Porte », joignaient tout un idéal de société nouvelle, et cet idéal ils le réalisaient dans leurs propres groupes. Entre eux, ils ne connaissaient d'autre moyen de gouvernement que la bienveillance, l'affection mutuelle, la politesse, et dans les cas graves il devait leur suffire d'en appeler à l'arbitrage. Ils s'interdisaient de frapper les enfants et veillaient à ce que, pendant tout le temps des études, les rires ni le jeu, « rien de ce qui peut les rendre heureux », ne leur fût interdit. Le Bab condamne la polygamie, le divorce, l'usage du voile, il recommande aux fidèles de s'occuper avec sollicitude du bonheur de leurs femmes, de leur joie constante et de ne point leur refuser les parures qui siéent à la beauté. Du reste, les femmes prirent une part considérable à la propagande du babisme, et parmi les apôtres de la secte nul n'a laissé un renom plus grand de dévouement, de force et d'éloquence que la belle Zerrin Tadj ou « Couronne d'Or », surnommée « Son Altesse la Pure » ou bien Gourret-oul-Aïn, la « Consolation des Yeux ». Plusieurs écrivains d'Europe ont classé les Babi parmi les sectes communistes, mais

[1] Chardin; De Gobineau; Fraser; Polak, ouvrages cités

à tort : le Bab ne recommandait point la mise en commun de toutes les propriétés, mais il exhortait les riches à se considérer comme les dépositaires du bien des pauvres et à faire part de leur superflu à ceux qui manquaient du nécessaire[1]. L'éloquence de Bab était si persuasive, qu'on cherchait à l'expliquer par des légendes : il lui suffisait, disait-on, de donner une datte à un auditeur pour en faire un disciple.

A l'époque où se formula leur doctrine, le Bab et ses disciples ne songeaient nullement à conquérir le pouvoir; leurs premiers enseignements furent tout pacifiques, mais les persécutions des prêtres, menacés dans leur casuel par la secte naissante, entraînèrent les novateurs à la révolte. En 1848, cette année de frémissements populaires et de guerres civiles, aussi bien dans l'Extrême Orient que dans l'Europe occidentale, la Perse eut également ses révolutions intestines. Après de sanglants combats, tous les Babi du Mazanderan furent passés au fil de l'épée, puis la cité insurgée de Zendjan, sur les confins de l'Azerbeïdjan, fut livrée à l'incendie et au massacre, et le Bab fut mis à mort. Quelques sectaires échappés au sort de leurs compagnons ayant essayé de se venger sur la personne du chah, celui-ci donna l'ordre d'exterminer tous ceux qui professaient encore la doctrine d'Ali Mohammed. Les conseillers de la couronne eurent une idée atroce, celle de distribuer les captifs aux grands officiers de l'empire, afin que le souverain pût juger du dévouement de ses sujets, de leur fidélité sans arrière-pensée, par les supplices qu'ils infligeraient à leurs victimes. Chacun se tint pour averti et les tortures furent exquises. Tel courtisan fit taillader ses prisonniers à coups de canif, les écorcha lentement, les disséqua; tel autre les fit ferrer aux mains et aux pieds et les déchira par le fouet. Enfants et femmes cheminaient entre les bourreaux, couverts de mèches enflammées qui leur brûlaient les chairs. Au-dessus du silence de la foule épouvantée, on n'entendait que les cris des tortureurs et le chant, de plus en plus faible, des suppliciés : « En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui ! »

Il ne paraît pas toutefois que les massacres aient réussi à supprimer le babisme. D'après l'opinion commune, la secte serait plus nombreuse que jamais et d'autant plus redoutable pour le gouvernement que le secret cache désormais l'œuvre des communautés. On ne lui connaît pas de chefs en Perse, mais elle a des sectateurs jusque chez les chefs officiels de la religion d'État[2] et ceux-ci correspondent facilement avec le successeur du

[1] Mirza Kazem-beg, *Journal Asiatique*, 1866 ; — De Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale*.

[2] M. Dieulafoy, *Notes manuscrites*.

Bab, qui réside en Turquie d'Asie et que visitent les pèlerins persans attirés par les sanctuaires de Kerbela et de Nedjef. Quelle que soit la puissance réelle dont il dispose, il n'en est pas moins certain que la Perse traverse actuellement une période critique de son histoire; bien des changements intimes, indiquant un développement original de son génie, promettent de s'accomplir dans ce pays, au moment même où la pression de l'extérieur, croissant de plus en plus, menace la Perse de lui faire perdre jusqu'au semblant d'indépendance politique.

Fort sociables et d'ailleurs obligés de se grouper à cause de l'insecurité du pays et des nombreuses guerres qui ont dévasté la contrée, les Persans ont un grand nombre de villes : proportionnellement à la population totale, la part des cités est beaucoup plus considérable que dans la péninsule Cisgangétique : mainte ville est tout à fait isolée dans le désert, sans faubourgs dans sa banlieue, sans maisons éparses dans les campagnes des alentours. La superficie occupée par les agglomérations urbaines est en général beaucoup plus grande qu'elle ne le serait en Europe pour un même nombre d'habitants. Les maisons sont basses et entourées de cours et de constructions diverses. Les palais des hauts personnages, avec leurs dépendances, forment de véritables quartiers où l'étranger peut s'égarer dans le dédale des passages et des cours. Mais, si vastes et si agréables que soient ces demeures, il est rare qu'on les habite longtemps; presque toujours le nouveau propriétaire laisse tomber en ruines le palais de son prédécesseur : soit par simple amour du changement, soit, plus fréquemment encore, pour éviter le mauvais sort qui a frappé celui qu'il remplace, il élève d'autres constructions à côté des anciennes, et la ville s'agrandit d'autant. La peur d'un destin fatal fait déplacer aussi villages, bourgades et cités : à côté de villes nouvelles, on voit s'étendre au loin de vastes ruines que les habitants eux-mêmes ont volontairement faites pour obtenir une meilleure chance. Tous les débris qui couvrent le sol, amas de boue que dissolvent les pluies, ne sont donc pas, comme l'ont cru de nombreux voyageurs, des preuves que la contrée était jadis beaucoup plus populeuse[1].

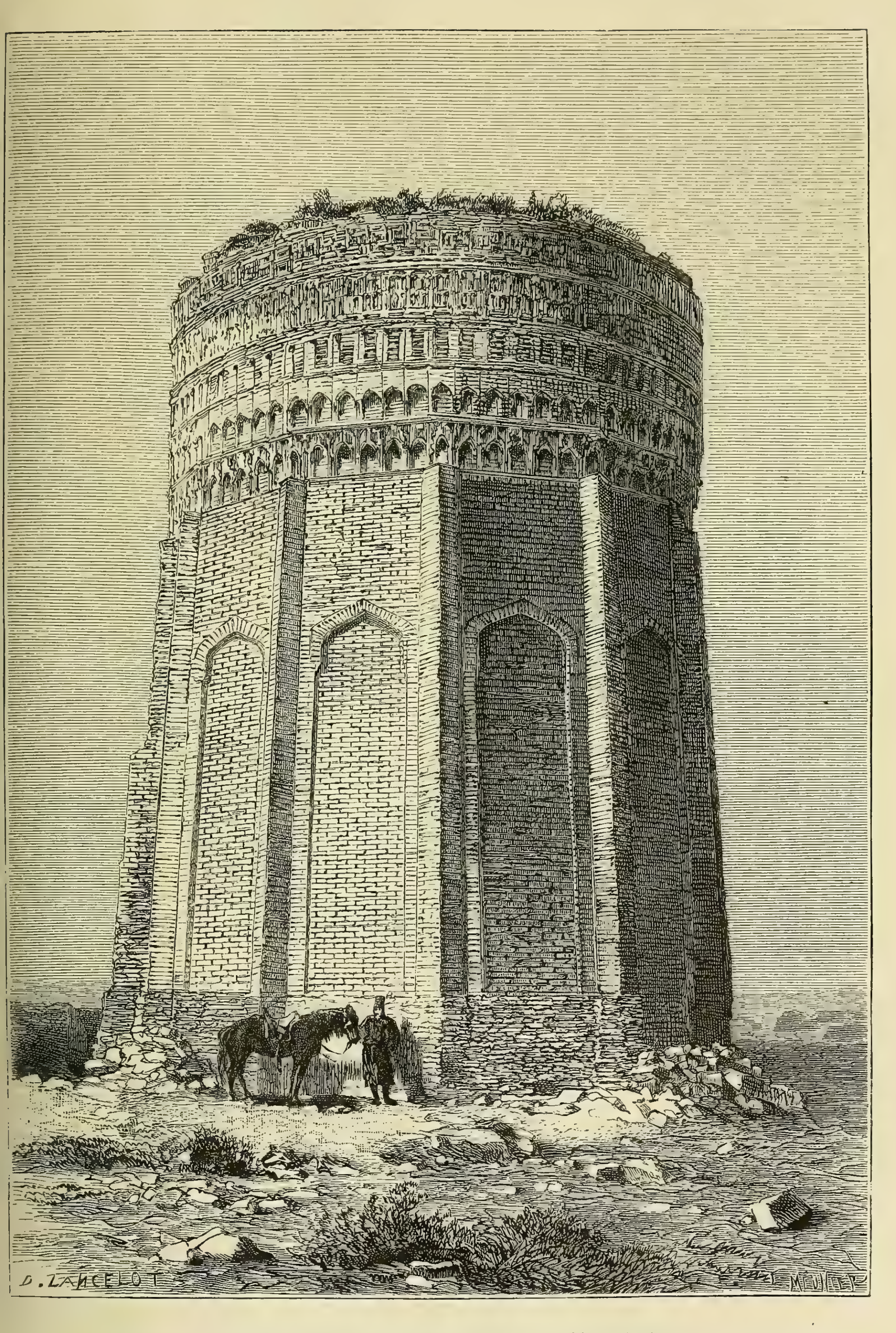
Mais il est des cités qui doivent se maintenir à la même place, soit à cause des avantages naturels de la position ou des fontaines qui y jaillissent,

[1] Mac Gregor, *Narrative of a Journey through Khorassan;* — Polak, *Persien und seine Bewohner;* — J. Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.

soit à cause des souvenirs religieux qui s'y rattachent. Telle est la ville de Meched, la capitale actuelle du Khorassan ou « Pays du Soleil », l'agglomération urbaine la plus populeuse de la Perse nord-orientale. C'est au tombeau de l'imam Reza, l'un des disciples d'Ali, qu'elle doit toute son importance; avant que ces ossements n'attirassent la foule des pèlerins, la « sainte Meched » n'était qu'un simple village, quoique une légende d'origine moderne en attribue la fondation au fabuleux Djemchid. D'ailleurs la position de Meched n'est pas de celles qui, par le croisement des voies naturelles, assurent à une ville un rôle considérable. Située à 930 mètres d'altitude, dans une plaine peu fertile que n'arrose même pas un ruisseau permanent, à une dizaine de kilomètres au sud du Kachaf roud, l'un des tributaires occidentaux de la rivière de Herat, Meched n'a de communications faciles qu'avec le haut bassin de l'Atrek, qui se prolonge au nord-ouest entre les deux chaînes parallèles du Kopet dagh et de l'Ala dagh; il faut traverser des chaînes de montagnes élevées pour se rendre dans toutes les autres parties du Khorassan, à l'ouest vers Nichapour et Damghan, au sud vers Tourbat-Haïdari, au sud-est vers Tourbat-Cheïkh-i-Djami et Herat, au nord-est vers Sarakhs, au nord vers Kelat-i-Nadir. Mais les chemins du pèlerinage sont devenus ceux du commerce : les cent mille fidèles qui visitent chaque année le tombeau de l'imam sont autant d'acheteurs et de vendeurs qui entretiennent la vie industrielle dans la cité, et Meched a pris le rang de métropole commerciale du Khorassan, qui avait si longtemps appartenu à Herat. Nadir-chah fit choix de Meched pour capitale de son immense empire.

Le seul monument curieux de la ville sainte est la mosquée, dont la coupole dorée, ornée à la base de faïences multicolores, bleues et jaunes sur un fond blanc, s'arrondit au-dessus de la pierre sacrée, à peu près au centre géométrique de la cité. Jusqu'à nos jours, nul Européen non déguisé en pèlerin n'a pu pénétrer dans ce monument, qu'il eût profané de sa présence[1]; une chaîne d'airain indique la limite que l'infidèle ne peut franchir; tous les animaux domestiques égarés au delà de cette barrière appartiennent de droit à l'imam, c'est-à-dire aux cinq cents prêtres qui vivent de l'autel. Le parvis de la mosquée sert de lieu d'asile aux criminels, et ce refuge assuré a contribué pour une certaine part à faire peupler la ville; tous les pèlerins qui viennent faire leurs dévotions au tombeau de l'imam reçoivent deux fois par jour pendant une semaine un plat de pilau aux frais du saint. La bibliothèque de l'imam possède près de 3000 ouvrages, dont

[1] O'Donovan, *Merv Oasis*.

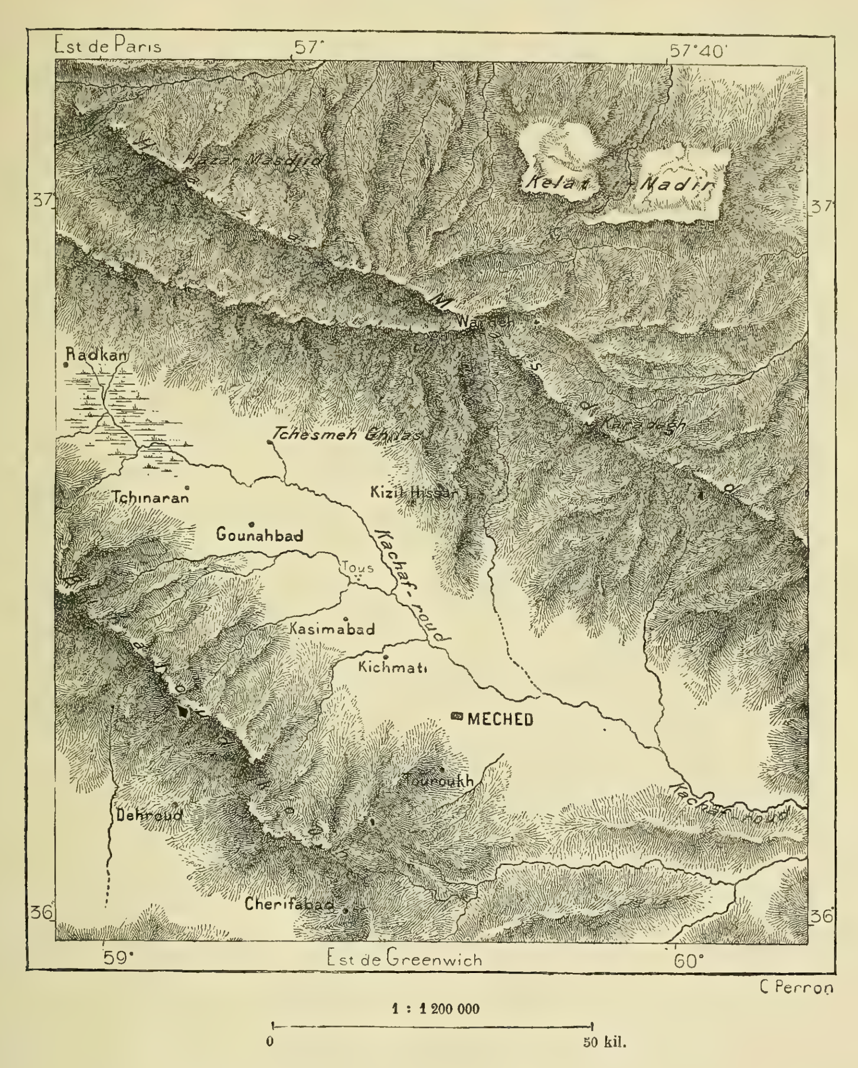


TOUR DE MÉIMANDAN, SUR LA ROUTE DE DAMGHAN A MECHED

Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie communiquée par Madame Dieulafoy.

quelques-uns sont de fort grand prix[1]. Le temple sacré partage en deux l'avenue centrale ou *khiaban*, rue de plus de deux kilomètres et demi, qui traverse Meched de l'ouest à l'est, de la porte de Koutchan à celle de Herat;

N° 34. — MECHED ET KELAT-I-NADIR.



au milieu de cette rue, ombragée de platanes et bordée de nombreuses boutiques, coulent les eaux d'une rigole ou plutôt d'un égout, au-dessus duquel les gens du voisinage ont mis des planchers mobiles pour aller respirer l'air frais du soir, tout mêlé qu'il est aux odeurs immondes de l'eau putride. L'enceinte de la ville enferme de vastes espaces occupés par

[1] N. de Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale.*

des cimetières, où l'on apporte de cinq cents kilomètres à la ronde les cadavres des musulmans dévots, qui veulent monter au ciel en compagnie de l'imam Reza. Quelques jardins se trouvent aussi dans l'enceinte et d'autres espaces cultivés s'étendent en dehors de la muraille ; mais les habitants de la ville ont surtout à compter sur les approvisionnements que leur apportent les caravanes, en échange de tapis, d'armes, de métaux travaillés et des vases de « pierre noire », espèce de stéatite[1] dont les carrières voisines leur fournissent les matériaux. Parmi les habitants de Meched, on compte quelques centaines de juifs, qui durent, en 1839, acheter leur vie par la conversion à l'Islam, mais qui n'ont que le nom de mahométans et n'en gardent pas moins leur foi.

Au nord-ouest de Meched, la région de la plaine qui appartient encore au bassin du Heri roud est parsemée de villages kourdes, tous fortifiés et capables de résister aux attaques des bandes de Turcomans. Deux villes seulement, l'une et l'autre peuplées de Kourdes, se trouvent dans cette région, l'un des greniers de la Perse : Kasimabad et Radkan, situé près des marais où le Kachaf roud prend sa source. Les chameaux les plus grands, les plus forts et les plus résistants au froid viennent de cette partie du Khorassan. Les meilleurs animaux sont croisés du chameau de la Bactriane à deux bosses et du dromadaire ou chameau d'Arabie ; tandis que la charge ordinaire d'un chameau ne dépasse pas 140 kilogrammes, elle est de 280 et même de 300 kilogrammes pour ces métis[2]. Au nord de Kasimabad, les ruines de la ville de Tous parsèment la campagne près d'un torrent qui se jette dans le Kachaf roud : c'est dans cette fameuse cité que vint mourir Haroun-ar-Rachid. C'est aussi là que naquit, vers 940, et que mourut Firdousi, auteur de la grande épopée persane, le Chah-nameh : au commencement du siècle, une petite chapelle indiquait l'endroit de sa sépulture ; de nos jours, la tradition seule désigne le lieu où il repose. Le célèbre astronome Nassir-Eddin, fondateur de l'observatoire de Maragha, était aussi l'un des enfants de Tous. Il ne reste plus aucun débris curieux des édifices de cette ville, dont la tradition populaire attribue la ruine à Djenghiz khan, le destructeur par excellence ; mais Tous ne s'est dépeuplé que dans les dernières années du dix-huitième siècle[3].

Souvent assaillies par les Turkmènes, les villes du versant septentrional des montagnes, au nord de Meched, n'ont pu grandir et prospérer, comme elles ne manqueront pas de le faire dès que la paix per-

[1] H. W. Bellew, *From the Indus to the Tigris.*
[2] Stewart, *Proceedings of the Geographical Society*, sept. 1881.
[3] N. de Khanikov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale.*

mettra de cultiver les pentes fertiles de Dereghez ou « Val des Tamaris » et que les campagnes de la plaine ne seront plus dévastées. Mohammedabad, Lutfabad, naguère encore de pauvres bourgades, deviendront certainement d'importantes villes quand les grains, les raisins et autres fruits, les laines et les grossières étoffes des Turkmènes viendront s'y échanger contre les produits des manufactures persanes. Mais que de villes détruites, que de débris entassés dans ces régions si fertiles, cultivées autrefois par les populations laborieuses de la Margiane! Des promontoires qui s'avancent dans la plaine du Tedjen, on peut voir en maints endroits l'horizon tout dentelé des ruines « innombrables » de tours et de murailles tremblottant dans le mirage[1]. Çà et là des cités entières, avec leurs rues, leurs places, leurs forteresses, leurs murs d'enceinte, sont restées en état parfait de conservation, telles qu'elles étaient au jour où elles furent abandonnées; leurs seuls habitants sont maintenant les léopards et les chacals. La grande ville de Khivabad, que Nadir-chah avait peuplée de captifs khiviens et bokhariens, est une de ces cités fantômes, que traversent hâtivement les voyageurs, mais où nul indigène ne prendrait un logis. Les Turkmènes qui cultivent les terres de Khivabad habitent tous la plaine du Tedjen, à 25 et 30 kilomètres au nord, mais à aucun prix ils ne consentiraient à camper dans l'intérieur de l'enceinte; pour se défendre contre un envahisseur, ils bâtiraient plutôt une nouvelle ville à côté de l'ancienne. A l'est de Lutfabad, le « Séjour de la Grâce », une autre ville de beaucoup antérieure, Khousrou-tepe ou le « Mont de Chosroës », est évitée de la même manière, et c'est en vain que le khan de Dereghez a voulu y établir une colonie de Turkmènes. Parmi les villes abandonnées, il en est que les habitants ont dû quitter à cause du changement de cours des rivières : c'est ainsi qu'Abiverd, dont le nom se trouve sur presque toutes les cartes, a cessé d'exister; elle est remplacée par le gros bourg de Kahka, vers lequel se dirige maintenant l'abondante rivière de Laïn-sou[2]. Diverses ruines désignées par le nom de *Kilich*, *Kalisa* ou *Kalisi*, — c'est-à-dire église, — témoignent de l'existence d'anciennes communautés nestoriennes dans ce pays, que se disputent maintenant les chiites iraniens et les sunnites turcomans[3]. Des monticules artificiels s'élèvent de distance en distance sur les confins du désert, de Khivabad à Sarakhs[4].

Près de Mohammedabad, la capitale actuelle du Dereghez et le princi-

[1] Edmond O'Donovan, *The Merv Oasis*.
[2] E. O'Donovan, ouvrage cité.
[3] O'Donovan ; — Stewart; — H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, sept. 1881.
[4] Vambéry ; — Lessar, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchesva*, 1882.

pal marché des Turkmènes Tekke, une tour ruinée marque l'emplacement de la tente où naquit ce Turc féroce de la tribu des Afchar qui devait plus tard porter le nom de Nadir-chah et gouverner si cruellement son immense empire, des vallées du Caucase aux rives de la Djamna. Kelat-i-Nadir ou la « forteresse de Nadir », située sur le plateau presque inexpugnable qui commande les plaines du Tedjen entre Mohammedabad et Sarakhs, est restée le chef-lieu militaire de la contrée et le gouvernement persan y entretient une forte garnison; mais le point stratégique de la Perse nord-orientale le plus jalousement défendu, et celui dont la conquête a coûté le plus de sang pendant ce siècle, est la ville de Sarakhs, bâtie sur le Heri roud, à l'entrée de ce fleuve dans la plaine des Turcomans. Plus encore que Merv, Sarakhs peut être considérée comme la porte de l'Inde : c'est par là que des armées pénètreraient le plus facilement entre la Perse et l'Afghanistan dans la vallée de Herat. « Sarakhs sera le point de défense pour l'Angleterre ou le point d'attaque pour la Russie[1]. » Des ruines nombreuses, des forts isolés dans la plaine, des monticules où s'élevaient des ouvrages de défense témoignent des combats qui se sont livrés pour la possession de la pauvre cité. Des soldats, des marchands juifs, quelques résidents turkmènes, telle est la population de Sarakhs; les campagnes environnantes n'offrent que de rares cultures, mais elles pourraient être transformées en un vaste champ de céréales, grâce aux canaux d'irrigation du Tedjen et à l'eau que l'on trouve partout en creusant le sol à cinq ou six mètres de profondeur.

Au sud de Meched, une seule ville appartient au bassin du Heri roud, celle de Tourbat-Cheïkh-i-Djami, située sur le Djam, non loin de la frontière afghane. Les autres villes de cette région montueuse occupent toutes des vallées ou des pentes dont les eaux, peu abondantes d'ailleurs, vont se perdre dans les déserts. Au midi de Meched, sur un seuil des montagnes, Touroukh et Cherifabad ont de l'importance comme carrefours des routes de l'ouest, du sud et de l'est, suivies par les pèlerins qui se dirigent vers la ville sainte : c'est près de là que se trouve la crête du Tepe-is-Salam ou « Butte du Salut », d'où les pèlerins venus du plateau aperçoivent pour la première fois les coupoles dorées de Meched et se prosternent en invoquant Allah. A une petite distance au sud s'élèvent les montagnes de sel de Kafir-kalah — « Château des Infidèles » — où s'approvisionnent les marchands de Meched et de toute la contrée environnante. Au nord-ouest du col de Cherifabad, un autre passage, celui de Dehroud, fait communiquer la plaine

[1] Mac Gregor, *Journey through Khorassan.*

de Meched avec celle de Nichapour. L'escalade est difficile, et quelquefois impossible pour les bêtes de somme, à cause des neiges qui recouvrent le sentier pendant l'hiver; mais de ces hauteurs, qui atteignent probablement 3000 mètres[1], on descend au sud-ouest dans une des régions les plus fertiles et les plus pittoresques de l'Iran : les villages y sont comme perdus au milieu des arbres fruitiers, des ruisseaux murmurent dans tous les vallons, des cascades brillent entre les crevasses des rochers, le chemin serpente sur les gazons fleuris; le voyageur, habitué aux dunes, aux étendues sableuses, aux rocs, aux boues, aux argiles et aux nappes salines des sahara et des kewir, se demande avec étonnement s'il est bien dans cette Perse orientale où la végétation se montre en si rares oasis autour des cités[2]. La capitale de cette contrée, Nichapour (Niçabour, Nichaour), un des « paradis » iraniens, la Niçaya ou Nisæa bénie par Ormuzd, un des lieux mystérieux où la légende grecque fait naître Dionysos, eût certainement offert plus d'avantages que Meched comme métropole de l'Iran oriental. Ibn Haukal la mentionne, avec Herat, Merv, Balkh, comme l'une des quatre capitales du Khorassan; Ibn Batouta l'appelle « un petit Damas ». Yacout, qui avait parcouru dans tous les sens le monde mahométan, dit n'avoir pas vu de cité « qui pût lui être comparée ». Avant l'invasion de l'Iran par les Mongols, Nichapour était « la cité la plus florissante, la plus riche et la plus peuplée de la Terre, et les caravanes se donnaient rendez-vous dans ce vestibule de l'Orient[3]. » La ruine de Nichapour fut « le plus grand malheur qui eût encore accablé l'Islam ». De nos jours, cette « ville royale du Khorassan » n'est plus qu'une cité déchue, malgré la fertilité des campagnes environnantes, qui donnent d'excellents fruits, des céréales, du coton et autres denrées. Les montagnes de Binaloud, entre Meched et Nichapour, sont très riches en roches précieuses et en veines de métal, or, argent, cuivre, étain, plomb et fer : au nord-ouest de la ville, on exploite le malachite en belles variétés; ailleurs on recueille du salpêtre pour la fabrication des poudres ; à Chandiz, non loin de Meched, des carrières fournissent de beaux marbres d'un blanc jaunâtre, et, près de Maden, la « Mine » par excellence, se trouvent des couches de sel gemme et des gisements de turquoises. Ces pierres, qu'on découvre dans la roche porphyrique et dans les conglomérats, sont retirées de la gangue par une colonie de mineurs amenée du Badakchan, le pays des rubis ; la plupart sont associés, le travail de tous profitant à chacun ; mais il est aussi

[1] Beresford Lovett, *Eastern Persia.*

[2] Ferrier, *Voyage en Perse*, etc.; — Euan Smith, *Eastern Persia*, etc.

[3] Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, par Yacout; — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.

des familles isolées ayant loué toute une mine au trésor[1]. Les ouvriers affirment que les turquoises ou « pierres de bonheur » « mûrissent », c'est-à-dire gagnent en couleur, après avoir été retirées du sol, mais un printemps ne suffit pas, il leur faut mille années pour prendre tout leur éclat[2].

La ville de Sebzewar, située à l'ouest de Nichapour, sur la route de Teheran, ressemble à la plupart des autres cités de la Perse orientale par l'aridité des campagnes environnantes; elle occupe une étroite vallée entre deux déserts de sel. Sultanabad, généralement désignée sous le nom de son district, Tourchiz, est séparée par de hautes montagnes du bassin auquel appartiennent Nichapour et Sebzewar; fort commerçante, elle possède des champs bien arrosés et de très vastes terrains de pâture, qui s'étendent au loin vers le désert et que parcourent par milliers des bergers nomades, de race baloutche : d'après Ferrier, l'ensemble des campements comprendrait 8000 tentes. Tourbat-i-Haïdari, la « Coupole de Haïdar » ou du Lion, appelée aussi Tourbat-Isakhan, a subi de grandes vicissitudes pendant ce siècle : située sur le chemin de Meched à Kirman, à la hauteur de 1355 mètres, dans une vallée d'où l'on ne peut sortir qu'en traversant des cols élevés, elle est néanmoins un centre de commerce et son bazar est très fréquenté. Conolly, en 1833, n'y comptait que 800 maisons; dix ans plus tard, Ferrier les évaluait à 3000; une trentaine d'années après, en 1872, l'expédition anglaise commandée par Goldsmid n'y trouvait plus que 200 familles; la terrible famine de l'année précédente avait enlevé les sept huitièmes de la population. De nos jours, elle a repris sa prospérité. Elle appartient à une peuplade d'origine tartare, venue, dit Bellew, à l'époque de Tamerlan. Au sud-est, la ville de Khaf, voisine de la frontière afghane, est importante comme chef-lieu de la tribu aïmak des Taïmouri. Dans les montagnes environnantes vivent aussi des Hezareh, à physionomie mongole comme ceux de l'Afghanistan, mais de religion sunnite.

La partie méridionale du Khorassan, moins riche en ruisseaux que le territoire montagneux du nord-est de la Perse, est par cela même beaucoup moins productive et moins populeuse. Les villes y sont rares, mais, situées en dehors du grand chemin des conquérants, elles ont eu moins à souffrir des assauts et des guerres que les cités du nord; les habitants ont eu plus souvent à redouter la famine que les ennemis. Badjistan, au sud de Sultanabad, est un des lieux de culture et de marché les plus fréquentés de la

[1] Revenu annuel de la location des 14 mines de turquoises en 1878 : 77 000 francs.
(Houtum Schindler, *Izv'estiya Kavk. Otd'ela,* 1878.)

[2] Fraser; A. Chodzko; Eastwick, *Mittheilungen von Petermann*, 1883.

région, et les caravanes viennent y acheter des étoffes très durables en soie grossière et en poil de chèvre. Kakh, appelé aussi le « Village du Bonheur », est une ville sainte, grâce au tombeau d'un frère de l'imam Reza, et, comme Badjistan, elle est célèbre par ses étoffes, draps recouverts de broderies en soie, de diverses couleurs et de dessins variés; Kakh est une ville de forgerons, et ses campagnes produisent de grandes quantités d'opium et de coton. Toun, ancienne capitale du district de Toun et Tebbes, n'a guère plus d'importance que les autres petites villes de la contrée, et elle est bien déchue, s'il est vrai qu'elle ait eu, comme le veut la tradition, « mille mosquées et deux mille citernes » ; sa vaste citadelle heptagonale est en partie occupée par des jardins. Le chef-lieu actuel, Tebbes, située beaucoup plus à l'ouest, à 600 mètres d'altitude environ, dans une des parties les plus basses du plateau, est presque environnée par le désert. Elle n'a point d'industrie, et sa population, l'une des plus fanatiques de l'Iran, est fort misérable; mais, placée à l'extrémité occidentale de la région montueuse du Khorassan, elle est le point de départ obligé des caravanes qui ont à traverser les plaines dans la direction de Yezd ou d'Ispahan; elle est comme un port au bord d'une mer périlleuse. Les voyageurs, exténués de fatigue par la traversée des sables, y trouvent au moins des eaux pures et des ombrages. Des dattes, du tabac, de l'opium et de l'assa-fœtida recueillie dans les solitudes voisines, telles sont les denrées exportées par les caravanes de Tebbes.

Le district de Kaïn ou du Kouhistan, qui s'étend à l'est de celui de Toun et Tebbes, sur les confins de l'Afghanistan, a également changé de chef-lieu. Kaïn, l'ancienne capitale, située sur les confins de la « Plaine du Désespoir », qui s'étend à l'est vers Farah, n'est guère qu'une ruine : ses murs sont percés de brèches et les broussailles ont envahi ses jardins et ses safranières; des huit mille maisons qu'enferme l'enceinte, quinze cents au plus sont habitées[1]; les fortifications, construites jadis par les Guèbres sur le sommet de la colline, ne sont plus que des amas de débris, mais on voit encore les « tours du silence » où les adorateurs du Feu déposaient leurs morts. Birdjand (jadis Mihrdjan), la capitale moderne, est l'une des villes les plus animées de la Perse orientale; ses trois mille maisons, avec leurs toits en dôme qui les font ressembler à des ruches d'abeilles, se pressent sur les pentes de coteaux arides, à l'issue de quatre aqueducs souterrains; au cœur de l'été, quand tarissent les fontaines environnantes, les campagnards immigrent dans la cité, dont la population se trouve ainsi

[1] Bellew, *From the Indus to the Tigris*,

temporairement doublée. Le commerce est très actif, mais les tapis fameux que l'on vend dans toute la Perse comme les produits de l'industrie de Birdjand sont tissés presque exclusivement dans le village de Darakch[1], à 80 kilomètres au nord-est, par des ouvriers qui descendent d'émigrants de Herat[2]. Les indigènes parlèrent à l'expédition anglaise, en 1872, d'un platane énorme, qui se trouverait à 35 kilomètres au sud-est de Birdjand, à Gulfanz, et qui n'aurait pas moins de 62 mètres en circonférence : le tronc creusé servirait de parc à brebis, cependant quelques branches porteraient encore des feuilles. Serait-ce, demande Yule, le fameux Arbre Sec de Marco Polo?

Nih, dans le voisinage du Seïstan, est remarquable par l'abondance de ses eaux thermales, captées comme les eaux fraîches en des aqueducs souterrains et employées pour l'irrigation du sol. Des mines du voisinage, où l'on exploitait le cuivre et le plomb, sont maintenant abandonnées; mais par les dimensions des anciens puits, des chambres et des galeries taillées dans le roc vif, ainsi que par l'ensemble des travaux d'attaque, on reconnaît qu'à l'époque où se poursuivaient ces entreprises, la population de la contrée était bien plus civilisée que de nos jours[3]. De même les monuments dont on voit les débris dans le Seïstan, l'ancien Sedjestan, sur les routes de Nih au Hilmend, témoignent d'un passé plus glorieux que le présent : c'est là, dans le pays natal de Roustem, que s'est déroulée en grande partie l'histoire héroïque de l'Iran, et plusieurs fois depuis ces temps éloignés, les Seïstani eurent un rôle considérable dans les destinées de la Perse; sous la domination arabe, c'est dans le Seïstan que le parti national fit les premières tentatives sérieuses pour reconquérir l'indépendance. Des amas de ruines, aussi nombreux sur le territoire persan que dans la partie afghane du Seïstan, rappellent la première prospérité. La capitale actuelle, Nasirabad, située à peu près à moitié chemin entre la dépression du Hamoun et le Hilmend, se compose de deux cités distinctes, l'ancienne et la nouvelle, enfermées chacune dans son enceinte d'argile; la population est formée en grande partie d'émigrants du Khorassan, qu'avait chassés la famine. Sekouha ou « Trois-Montagnes », au sud de Nasirabad, avait précédemment le titre de capitale du Seïstan : une citadelle domine l'une des trois buttes d'argile qui ont valu son nom à la ville. A l'est, dans une région des plus fertiles qu'arrosent des canaux dérivés du Hilmend, un autre monticule argileux, aux pentes coupées de précipices et de ravins, porte la forte-

[1] Euan Smith, *Eastern Persia.*
[2] Fr. Forbes, *Journal of the Geographical Society*, 1844.
[3] Goebel ; — De Khanîkov, mémoire cité.

resse de Kalah nau ou « Château neuf », un des ouvrages de défense les plus solides et les plus pittoresques de la Perse; une petite ville se blottit au pied de ces retranchements[1].

L'angle nord-occidental du Khorassan appartient au bassin de la Caspienne. L'avenue de montagnes dans laquelle se trouve la plaine de Meched se prolonge au nord-ouest bien au delà des sources du Kachaf roud et se continue par la haute vallée de l'Atrek, sans qu'un seul faîte de rochers indique la séparation des versants.

La ville de Koutchan ou Kabouchan est située non loin du seuil, mais déjà sur la pente caspienne, à l'altitude de 1265 mètres : à cette hauteur, le climat présente la température moyenne de l'Europe centrale : les raisins y mûrissent, mais sans perdre complètement leur acidité; cependant la ville est entourée d'un vignoble ayant en certains endroits plusieurs kilomètres de largeur. Koutchan a été fréquemment ruinée par les tremblements de terre et, pour éviter de nouveaux désastres, les gens du pays ont reconstruit la plupart des maisons sur un nouveau modèle : des pieux plantés obliquement dans le sol et soutenant à leur extrémité supérieure une poutrelle de faîte forment toute la charpente; des couches d'argile recouvrent les deux versants de ce toit posé sur la terre[2]. Quoique ressemblant de loin à un amas de ruines, Koutchan est une cité commerçante. Peuplée principalement de Kourdes, plus travailleurs que Turcs et Persans, elle fait un grand trafic de chevaux, de laines, de denrées agricoles : toute la plaine environnante, fertile et bien abritée des vents du nord, pourrait devenir un immense jardin. Point stratégique fort important à cause de sa situation dans le voisinage du seuil, entre l'Atrek et le

[1] Villes du Khorassan et du Seïstan, situées dans les bassins fermés de l'est, avec leur population approximative :

KHORASSAN.		Kakh (Goldsmid)	4 000 hab.
Meched (Goldsmid)	80 000 hab.	Kahka (Lessar)	3 000 »
Birdjand (Goldsmid)	15 000 »	Dehroud (Euan Smith)	3 000 »
Sebzewar (Goldsmid)	12 000 »	Radkan (Houtum Schindler)	3 000 »
Tebbes (Mac Gregor)	10 000 »	Khaf (Clerk)	2 500 »
Badjistan (Bellew)	10 000 »	Kaïn (Mac Gregor)	2 500 »
Nichapour (O'Donovan)	9 000 »	» (8000 d'après Bellew.)	
Sultanabad (Stewart)	5 000 »	Sarakhs (Lessar)	2 000 »
Toun (Mac Gregor)	5 000 »	SEÏSTAN.	
Tourbat-Cheïkh-i-Djami (Ferrier)	4 000 »	Nasirabad (Goldsmid)	6 000 hab.
Tourbat-i-Haïdari	4 000 (?)	Sekouha (Goldsmid)	5 000 »
Kalah nau (Goldsmid)	4 000 hab.		

[2] Mac Gregor, *Narrative of a Journey through Khorassan.*

Kachaf roud, Koutchan est un lieu de garnison et de campement; à 2 kilomètres et demi vers le nord-est, on montre la colline où fut tué Nadir-chah, assiégeant la cité révoltée.

La charmante petite ville de Chirwan, située plus bas dans la vallée de l'Atrek, est à moitié chemin de Boudjnourd, qui se trouve non sur les bords du fleuve, mais dans un bassin latéral, au pied de montagnes d'un

N° 35. — KOUTCHAN ET LA SOURCE DE L'ATREK.



1 : 1 800 000

0 50 kil.

aspect superbe; des peupliers et d'autres arbres entourent la ville, laissant à peine entrevoir çà et là ses murailles et ses toits plats. Boudjnourd a quelque industrie : on y fabrique des chaudrons, et ses tisseurs préparent des soieries qui ne le cèdent point en finesse aux plus belles du Khorassan. Quoique entourée de trois murailles, Boudjnourd ne pourrait résister qu'à des ennemis dépourvus de canons, tels que ces cavaliers turkmènes qui parcouraient jadis la contrée. Avant que les Russes eussent annexé les

territoires au nord de l'Atrek et construit le chemin de fer qui longe la base du Kopet dagh, Boudjnourd était environnée de nomades; c'est la sentinelle avancée du monde iranien dans les pays du Touran.

A l'ouest, il n'y a de villes proprement dites ni dans le bassin de l'Atrek, ni dans la vallée supérieure du Gurgen. Ces régions de pâturages appartiennent aux populations nomades; il faut descendre jusque dans le voisinage de la Caspienne pour trouver une cité considérable. Astrabad, la « Ville de l'Étoile », ou Asterabad, la « Ville des Mules », est certainement, bien qu'elle n'ait jamais été au nombre des grandes cités, l'une de ces agglomérations urbaines qui doivent naître du sol, pour ainsi dire, au croisement naturel des routes de migration. Astrabad est située près de l'angle sud-oriental de la Caspienne et commande la bifurcation des deux chemins qui longent la côte du sud et celle de l'orient. En outre, des voies historiques ouvertes dans la direction de l'est convergent vers Astrabad, puisque les deux rivières Gurgen et Atrek entrent dans la Caspienne à une petite distance de la ville; enfin, c'est au sud que le diaphragme de montagnes qui sépare l'Asie septentrionale de l'Asie méridionale a le moins d'épaisseur; en cet endroit précis s'ouvrent les brèches où de tout temps devait se faire le passage entre les deux moitiés du continent, Iran et Touran. Astrabad a de plus les avantages locaux que donnent l'abondance des eaux, la fertilité des campagnes et la proximité d'un port, qui, sans être bon, est l'un des moins périlleux de la Caspienne. Mais Astrabad, ville de transit, devait aussi fatalement devenir une place de guerre. Situés sur les frontières de races différentes, ayant chacune leur genre de vie, leurs instincts héréditaires, leurs ambitions rivales, les campements ou les bourgs de cet étroit territoire compris entre la Caspienne, l'Atrek et l'Elbourz n'ont cessé de voir défiler les armées, soit de barbares s'élançant à la conquête et au pillage, soit de civilisés repoussant les nomades dans leurs steppes. Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on contemple ce flux et reflux entre les nations, et par delà le siècle d'Alexandre, par delà le règne de Cyrus, les légendes parlent toujours de guerriers passant et repassant sur cette voie des massacres. De nos jours, un nouvel élément est venu se joindre à ceux qui étaient en lutte : la Russie, conquérante de toute l'Asie septentrionale, s'est substituée aux populations touraniennes comme voisine des Iraniens, et la ville d'Astrabad est située au point de contact des deux États.

La tribu turque des Kadjar, à laquelle appartenait la famille qui règne actuellement sur la Perse, domine dans la plaine d'Astrabad; l'ancien palais des khans, situé au centre de la ville, en est encore le plus bel édifice et

sert de résidence aux principaux personnages de l'administration. La ville elle-même est un groupe de masures enfermées dans une enceinte d'environ 5 kilomètres, mais la muraille est percée de brèches nombreuses et les sangliers viennent gîter par familles dans les broussailles des terrains vagues; quant aux chacals, ils parcourent les rues pendant la nuit, dévorant les charognes et mêlant leurs cris aux hurlements des chiens. Astrabad n'a qu'une faible industrie; elle fabrique des savons à l'huile de sésame et surtout des tapis de feutre, où se mêlangent le poil de chameau, le poil de chèvre et la laine de brebis, foulés et pétris sur des nattes de roseaux, et qui sont presque inusables[1]. Les campagnes environnantes, arrosées par le Kara sou et plus au nord par le Gurgen, produisent d'abondantes récoltes et dans les jardins on recueille des mandarines et des grenades exquises. Les seuls gisements métallifères des environs qui soient exploités sont des mines de plomb.

Le port d'expédition pour les denrées d'Astrabad est Kenar-Gaz (Bandar Gaz ou simplement Gaz), à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la ville, au sud-est de l'île russe d'Achour-adé, et sur le bord de cette « petite mer » appelée baie d'Astrabad; les négociants, tous Arméniens, exportent une grande quantité de coton, du buis coupé dans les montagnes voisines, et, entre autres denrées, des « loups » ou excroissances de noyer, très appréciés par les fabricants de meubles à Paris et à Vienne. Outre ces exportations destinées au commerce lointain, Gaz expédie aussi des bois de construction aux Turcomans et aux Russes des côtes orientales de la Caspienne. Le port, malgré sa faible profondeur, ne peut manquer d'accroître son trafic, grâce à son heureuse position à l'angle de la mer Intérieure et à la richesse des contrées voisines en denrées de toute espèce; mais c'est précisément à cause de l'avenir commercial promis à ce village maritime que le gouvernement persan refuse à ses habitants de construire des jetées et d'améliorer les routes d'accès : il redoute d'attirer l'attention de son puissant voisin sur les avantages de Gaz comme station navale[2].

La plaine d'Astrabad n'a d'autres monuments que ses ouvrages de défense et ses nombreuses buttes funéraires, dont quelques-unes sont disposées de manière à présenter trois étages en retrait. Les constructions les plus curieuses sont celles de Gumîch-tepe ou « colline d'Argent », qui se trouvent encore sur le territoire persan, à une petite distance au nord de l'em-

[1] Edm. O'Donovan, *The Merv Oasis.*
[2] Edm. O'Donovan, ouvrage cité.

bouchure du Gurgen, et au sud de la grande baie de Hassan-kaleh. On sait que Gumìch-tepe, ainsi nommé parce que les chercheurs de trésors y ont fréquemment trouvé des monnaies d'argent, est considéré par les gens du pays comme l'œuvre d'Alexandre[1]; quoi qu'il en soit, elle se rattache à un ensemble de travaux militaires considérable : un rempart, le Kizîl Alan ou « Muraille Rouge », relie le Gumîch-tepe à un autre puissant massif de briques, le Karasouli, et se continue jusqu'à Boudjnourd, par une triple ligne serpentine de retranchements qu'indique une série de buttes située sur la ligne de partage entre le Gurgen et l'Atrek; ces murs, qui défendaient les Persans du moyen âge contre les populations redoutées désignées sous les noms de Yadjoudj et Madjoudj, ont un développement total de plus de 350 kilomètres; ils passent près d'une ancienne ville de Gurgen et se terminent, vers la Caspienne, par des chaussées sur lesquelles on traverse les marais à pied sec. Le village de Gumîch-tepe, groupe de kibitkas que domine la « colline d'Argent », est un des rares campements fixes appartenant aux Turkmènes Yomoud; les habitants, presque tous pêcheurs, possèdent une centaine de barques et capturent à la bouche du Gurgen, en prodigieuses quantités, les poissons qui leur servent à préparer le caviar, expédié en Russie par des négociants arméniens. Gumîch-tepe, de même que les autres campements turkmènes, se distingue des villages persans par l'absence de fortifications. Les Turkmènes comptent sur la précision de leur tir et la force de leur bras; les Persans n'ont confiance qu'en la hauteur et la solidité de leurs murailles.

A l'ouest d'Astrabad, quelques villes, fort misérables en comparaison de ce que devraient être les marchés agricoles d'un pays aussi fertile, se succèdent dans la plaine littorale du Mazanderan; elles ne sont reliées que par de mauvais sentiers serpentant dans les broussailles ou dans les eaux marécageuses. Il ne reste plus guère que des pierres éparses de la chaussée que fit construire Chah-Abbas au commencement du dix-septième siècle; les muletiers en évitent avec soin les fondrières. Le même souverain avait fait élever les palais somptueux d'Achref, à la base et sur les premières pentes d'un promontoire d'où l'on voit toute la baie d'Astrabad et, par delà le cordon littoral de Potemkin et d'Achour-adé, l'immense étendue de la Caspienne. Ces palais, séparés les uns des autres par des murs et compris dans une enceinte commune, sont très dégradés; pillés par les bandes insurgées du cosaque Étienne Razin[2], dévastés par l'incendie, puis

[1] *Nouvelle Géographie universelle*, tome VI.
[2] Melgounov, *Das südliche Ufer des Kaspischen Meeres.*

abandonnés à l'action du temps, ces édifices n'ont plus qu'un petit nombre d'appartements habitables; mais les jardins qui les entourent et qui sont devenus des fourrés de végétation, sont uniques en Perse pour la richesse et la variété des arbres : de la colline, où le chah Abbas avait fait construire un observatoire, on contemple ce merveilleux ensemble de verdure et de fleurs, séparé en massifs par les ruisseaux, les étangs et les ruines : çà et là autour des jardins se montrent quelques maisons du village d'Achref, à peine visibles sous les branches entremêlées.

Sari, située plus à l'ouest dans les campagnes qu'arrosent le Tedjen et d'autres rivières capricieuses dans leur cours et leur débit, est comme Achref, une ville déchue; encore au commencement du siècle, elle aurait eu, d'après Fraser, plus de 30 000 habitants, quatre fois plus que de nos jours. La tradition attribue à Sari la plus haute antiquité : c'est une de ces villes où se seraient accomplis quelques-uns des évènements prodigieux que racontent les épopées persanes. D'Anville et Rennell ont essayé d'identifier Sari avec l'antique Zadra-karta, la plus grande cité de l'Hyrcanie, où l'armée d'Alexandre s'arrêta pour sacrifier aux dieux. On montre dans le voisinage quelques amas de décombres, qui seraient les restes de monuments préhistoriques. Feridoun, le héros légendaire de la Perse, serait enterré sous le seuil d'une mosquée qui s'élève sur l'emplacement d'un temple du feu, et les débris d'une tour auraient appartenu au tombeau de ses deux fils[1]. De même qu'Achref, Sari est entourée d'un immense jardin, et les campagnes des alentours sont couvertes de mûriers, de cotonniers, de cannes à sucre, de rizières; elle possède un port sur la Caspienne, à la bouche du Tedjen : c'est le village de Farah-abad, la « Demeure de la Joie », dont les habitants s'occupent de la pêche et de la préparation du caviar. Lors du voyage du « pèlerin » Pietro della Valle, en 1618, Farah-abad (Ferhabad), que venait d'édifier Chah-Abbas, était la « cité principale du Mazanderan »; plusieurs de ses rues avaient une lieue de longueur, et la superficie de la ville égalait, si elle ne la dépassait, celle de Rome ou de Constantinople; une population considérable, formée de mahométans, de chrétiens, de juifs, gens de toute nation et de toute race importés des pays les plus lointains, se pressait dans les larges avenues de la cité nouvelle[2].

Barfrouch, Barferouch ou Bar-fourouth, c'est-à-dire le « Grand Marché », n'a pas l'antiquité de sa voisine Sari; il y a trois siècles, elle n'était qu'un

[1] Gmelin; — Melgounov; — Fraser, etc.
[2] *Viaggi di Pietro della Valle, parte prima.*

village. Mais, située dans une région moins parsemée de marécages que les autres villes du bas Mazanderan, et mieux placée pour communiquer avec Teheran par les cols de l'Elbourz, Barfrouch est devenue pendant ce siècle la cité la plus importante de la Perse sur le littoral de la Caspienne : Fraser, en 1822, lui attribuait même une population supérieure à celle de toute autre cité de l'Iran. Son bazar est un des plus riches de l'Orient, et son port, situé à Meched-i-Ser, à l'embouchure de la rivière Baloul, qui se jette dans la Caspienne à une vingtaine de kilomètres au nord, est le plus animé de la côte, malgré la difficulté des abords. Les navires jaugeant 200 tonneaux mouillent à plus de 2 kilomètres au large; les négociants, presque tous arméniens, viennent charger surtout des cotons, portant en échange des articles manufacturés en Russie. Une des villes du district, Ali-abad, au sud-est du chef-lieu, est le centre agricole des rizières, des champs de cotonniers et de cannes à sucre. Au sud-ouest de Barfrouch, le bourg de Cheïkh-Tabrisi, sur une colline facile à défendre, rappelle l'insurrection et le massacre des Babî : des mille défenseurs de la citadelle pas un ne survécut.

Amoul ou Amol est, comme Sari, une cité historique, et la tradition en fait même remonter la naissance à l'âge des génies et des dieux : aux temps de Yacout, elle était la « première ville du Tabaristan », nom que l'on donnait alors à la province du littoral. La ville actuelle n'est pas située sur le même emplacement que l'ancienne Amol, mais elle est bâtie en entier des matériaux trouvés dans les ruines. Déchue de sa puissance et de son industrie, Amol n'a plus ses fabriques de cotonnades et de tapis, mais, comme les autres cités de la « Lombardie persane »[1], elle a les riches productions du jardin qui remplit toute la zone comprise entre les contreforts de l'Elbourz et la mer; c'est à cette ville qu'aboutit la route carrossable construite de la capitale aux plaines du Mazanderan par la vallée du Lar, à l'est du Demavend. A l'ouest, quelques villages du district se sont enrichis par l'exploitation des mines de fer, de cuivre et de plomb; mais au delà, l'espace libre au pied des montagnes est trop étroit pour que l'agriculture rudimentaire de la contrée puisse faire vivre des populations nombreuses : il faut longer la côte sur une distance d'environ 250 kilomètres, jusqu'au delta du Sefid roud, avant d'atteindre une autre agglomération rurale. Ce Kouhistan ou « Pays des Montagnes » n'a que de faibles villages et des campements de Tsiganes et d'Iliates. Vers l'extrémité occidentale de cette région, près du village de Sakhtesar, jaillissent les

[1] Ouseley; — D'Arcy Todd; — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.

sources sulfureuses abondantes, appelées « Eaux-Chaudes » (Ab-i-Germ), et plus loin les montagnards recueillent en quantité de l'asphalte dur, dont ils fabriquent des bijoux[1].

La petite Lengheroud et la ville plus grande de Lahidjan sont les chefs-lieux des districts du Ghilan situés à l'orient du Sefid roud, ceux dont le sol asséché offre le plus de facilités pour la culture du mûrier et des autres arbres qui font, avec le riz des terres plus basses, la richesse du littoral. Cependant la ville principale du Ghilan s'élève à l'ouest du Sefid roud, au milieu de marécages et de boues d'où s'échappent des vapeurs empestées. Ce sont les nécessités du commerce qui ont fait surgir la commerçante cité de Recht, sur le chemin qui des plateaux de l'Iran mène à la « mer Morte » ou golfe d'Enzeli, par la vallée du Sefid roud; là se trouve le principal marché de la Perse pour les soies grèges et les cocons, jadis fort important avant que la maladie des vers à soie ne dévastât les magnaneries des alentours. Recht expédie des tapis composés de morceaux différents formant mosaïque et les habitants d'Enzeli lui envoient une grande quantité de caviar, des nattes de jonc, des ailes et plumages d'oiseaux pour l'ornement des costumes féminins. En une seule année, on a pêché dans le Mourd ab plus de deux millions de *lucioperca*, et même en un seul jour les filets capturèrent 300 000 carpes de l'espèce *cyprinus cephallus*, qui atteignent en moyenne 30 centimètres de longueur[2]. Des Russes, des Arméniens, des Juifs servent de commissionnaires au commerce de Recht, et naguère des Povindah de l'Afghanistan, des Baniah hindous se rencontraient dans cette ville avec des marchands européens.

Le port, l'un des plus dangereux mouillages de la Caspienne, est situé à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de la ville, devant la barre d'Enzeli, qui fait communiquer la haute mer avec le bassin marécageux du Mourd ab. Les marchandises transbordées, naphte de Bakou, objets manufacturés de la Russie, sont introduites dans le marigot par des bateaux plats et déposées sous les hangars de Pir-i-bazar, où elles sont reprises et portées à travers les marais aux entrepôts de Recht. Les difficultés du transport et les dangers du mouillage d'Enzeli sont de grands obstacles au commerce local, et le creusement d'un canal de navigation unissant la ville à un port artificiel de la côte décuplerait les échanges. Mais à la question commerciale se mêle une question politique : le gouvernement persan craint de donner trop d'importance au trafic d'une cité qui, par la

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.
[2] Gustave Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1881.

force des choses, devient, au point de vue du trafic, une dépendance de l'empire russe, comme elle le fut au point de vue administratif. Déjà plusieurs fois des capitalistes européens ont proposé la construction d'un chemin de fer de Recht à Teheran et l'on ne saurait douter que dans un avenir prochain la première voie de communication rapide entre l'intérieur de la Perse et le reste du monde ne s'ouvre, en effet, par la brèche du Sefid roud et le littoral du Ghilan. Dès que le réseau des voies ferrées de la Russie d'Europe aura rejoint celui de la Transcaucasie, le prolongement des rails dans la direction de la Perse deviendra l'une des nécessités du trafic international.

A l'ouest et au nord de Recht, dans la direction de la Russie, il n'y a plus de villes proprement dites sur le territoire persan; les plus fortes agglomérations ne sont que des villages : Fumen, ancien chef-lieu de district; Mazoul ou Mazoullä, bâtie sur une roche escarpée et peuplée surtout de forgerons; Kerganroud, port côtier où quelques navires russes viennent charger du bois de noyer. Au sud de Recht, la vallée du Sefid roud donne accès sur le plateau d'Iran; mais la région naturelle du Ghilan s'arrête aux défilés par lesquels les eaux se précipitent du niveau supérieur vers le bassin de la Caspienne. D'ailleurs la route ne suit point le cours du fleuve, elle s'élève par brusques lacets sur les hauteurs qui dominent la cluse à l'occident et d'où l'on aperçoit à ses pieds les gorges profondes où blanchissent les eaux. La ville de Roudbar, appelée souvent « Roudbar des Olives », se prolonge, sur un espace d'au moins 5 kilomètres, dans une plaine remplie d'oliviers et autres arbres fruitiers; les olives, — fruit qu'on ne trouve dans aucune autre partie de la Perse, — sont employées surtout pour la fabrication des savons[1]. En amont, le pont de Mendjhil, construit à une petite distance au-dessous du confluent du Chah roud et du Kizîl ouzen, qui forment le « fleuve Blanc », est pris comme limite entre les deux provinces du Ghilan et de l'Irak-Adjemi. Ce pont, dont les neuf piles sont creusées à l'intérieur de manière à servir de caravansérail, est considéré par les indigènes comme une merveille d'architec-

[1] Villes du bassin de l'Atrek, du Mazanderan et du Ghilan, avec leur population approximative :

KHORASSAN.	
Koutchan (Stewart)	12 000 hab.
Boudjnourd »	7 500 »
Chirwan »	2 500 »
MAZANDERAN.	
Barfrouch (Stack)	30 000 hab.
Amol »	10 000 »
Astrabad »	8 000 »
Sari (Melgounov)	8 000 hab.
Gumîch-tepe (O'Donovan)	3 500 »
GHILAN.	
Recht (Melgounov)	27 000 hab.
Lahidjan »	8 000 »
Roudbar »	5 000 »
Lengheroud »	3 000 »
Enzeli »	2 500 »

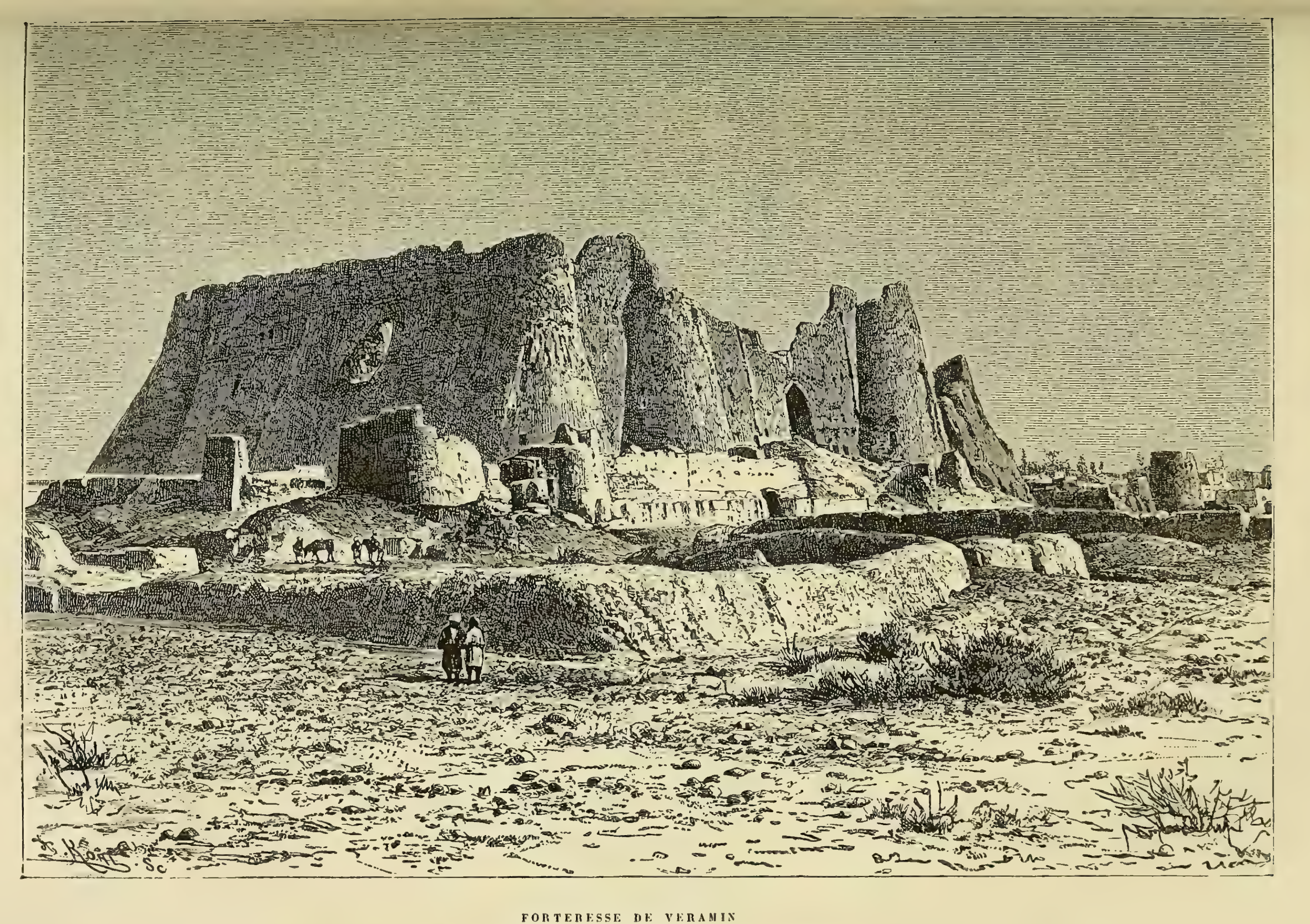
ture : c'est le fameux pont que l'on n'ose traverser quand soufflent les vents du matin et du soir.

Chahroud, « Rivière Royale », est le nom de la ville qui garde au sud l'entrée des routes de l'Elbourz redescendant de l'autre côté des montagnes dans la plaine d'Astrabad. Cette position lui assure une certaine importance commerciale et des caravanes y portent le riz et autres denrées du Mazanderan. Naguère l'animation de la ville provenait de ce que les pèlerins de Meched étaient obligés de s'y réunir pour se former en troupes capables de résister aux Turkmènes : jusqu'à cette étape, située à mi-chemin entre Teheran et la ville sainte, ils pouvaient voyager en groupes peu considérables, mais au delà une faible caravane eût été trop en danger. Chahroud a quelque industrie; ses cordonniers, les plus habiles de la Perse, travaillent pour les élégants Iraniens revenus d'Europe. Les centaines de jardins qui entourent la ville, ainsi que Bostam, située à 6 kilomètres plus au nord, ressemblent de loin à une forêt; abricotiers, figuiers, mûriers entremêlent leurs branches et les murs disparaissent sous les festons de la vigne. Bostam, que domine une mosquée à minaret tremblant, est fameuse pour la quantité de ses pommes, et jadis ses eaux passaient dans tout l'Iran comme souveraines pour guérir nombre de maladies, même l'amour[1]. Dans les pâturages des montagnes voisines paissent des chevaux renommés parmi les plus beaux de la Perse.

Au sud-ouest de Chahroud, Damghan, autre étape sur la route de Meched à Teheran, fut jadis une grande cité, et l'on voit encore, dans les environs, des ruines couvrir une vaste étendue. Les voyageurs ont vainement cherché parmi ces décombres quelques restes de l'antiquité, car c'est à Damghan ou Damaghan que la plupart des savants placent l'ancienne capitale des Parthes, à laquelle les Grecs avaient donné le nom de Hecatonpylos, la Ville aux « Cent Portes »[2]. Damghan partage en effet avec Chahroud l'avantage d'être placée à la convergence de « cent » chemins descendant de l'Elbourz et de nombreuses routes y aboutissent des villes du plateau persan. Si nul édifice antique ne se retrouve en cet endroit, du moins la tradition parle d'une « cité d'Argent » qui aurait été élevée dans le voisinage; à l'est se dresse la tour ronde de Meïmandan, au couronnement d'arabesques. La prospérité de la ville aux Cent Portes provenait surtout des eaux d'irrigation qui lui étaient amenées de l'Elbourz par canaux souterrains, et Yacout signale comme l'un des « plus beaux monu-

[1] Yacout, Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse.*

[2] Rennell, *Geographical System of Herodotus ;* — Carl Ritter, *Erdkunde, Asien*, vol. VIII.



FORTERESSE DE VERAMIN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

ments qu'il ait vus dans le monde » le réservoir d'où l'eau se distribuait à Damghan, dans les cent vingt villages et les champs de tabac des alentours. Cette eau, qui permettait à la culture d'avancer sur le désert, était celle qui s'élance de la montagne près du col de Chamcherbour par la fontaine d'Ali.

Semnan, située comme Damghan sur la route de Teheran, la même que parcourut l'armée d'Alexandre poursuivant Darius, n'eut pas autrefois la valeur stratégique de la « Ville aux Cent Portes », mais elle l'égale en population, et ses édifices, mosquées, caravansérails, bains publics, sont mieux entretenus. Les rues, ombragées d'arbres, sont nettoyées par des ruisseaux d'eau courante qui descendent de la montagne et vont fertiliser dans les alentours de magnifiques jardins dont chacun, entouré de murs et défendu par une tour ronde, pourrait soutenir un assaut de Turkmènes. Quoique située à 250 kilomètres de Teheran, Semnan est la dernière ville digne de ce nom que l'on rencontre avant d'atteindre la capitale. Les nombreuses tours de défense et buttes artificielles, presque toutes d'origine militaire, qui se succèdent sur le chemin, témoignent de l'extrême importance attachée à la possession de cette route qui relie les deux moitiés de la Perse : une de ces buttes, celle de Lazghird, porte la grande tour ronde à deux étages et ceinte de galeries bizarres, sans garde-fou, qui sert de demeure à toute la population villageoise. Aux yeux des indigènes, tous les tepe de la contrée sont les restes de tours élevées autrefois par les adorateurs du Feu : on leur donne le nom de Ghebr-abad ou « Demeure des Guèbres » ; mais il est probable que plusieurs de ces tertres sont les restes de terres hautes érodées circulairement lors du retrait des eaux[1] ; presque tous ont servi de camps retranchés et de points d'appui à des villages. Jadis, des feux allumés sur les buttes servaient de signaux, et d'un tertre à l'autre les nouvelles se communiquaient rapidement à travers le désert salé jusqu'à l'Elbourz[2].

L'antique Veramin, dont l'appellation est restée à toute la contrée environnante, a cessé d'exister : sur l'emplacement de cette ville, qui succéda à Rhagès comme capitale de la Perse et qui précéda Teheran, il ne se trouve que les débris d'une puissante forteresse, des maisons de campagne isolées et une belle mosquée construite au milieu du quatorzième siècle et décorée de belles faïences à reflets métalliques[3] ; non loin, le misérable village d'Aïwan-i-Kaïf garde l'entrée occidentale du passage, considéré par la

[1] F. di Filippi, *Note di un Viaggio in Persia.*

[2] Duhousset, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 8 janv. 1883.

[3] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.

plupart des historiens comme ayant été la « Porte Caspienne ». Dans cette région, les principales agglomérations urbaines, Demavend et Firouz-kouh, s'élèvent dans les vallées ombreuses de l'intérieur, entre les grandes montagnes de l'Elbourz et les contreforts avancés. La route directe de Teheran à Astrabad passe par ces deux villes et par le col de Chamcherbour, près de la fontaine d'Ali. La forteresse ruinée qui domine le rocher presque vertical de Firouz-kouh ou « Mont de la Victoire », tout percé de grottes, aurait été fondée, dit la légende, par Alexandre le Grand. Au nord, un chemin fréquenté traverse la chaîne de l'Elbourz en s'engageant dans une brèche, fort dangereuse en hiver par ses tourmentes de neige.

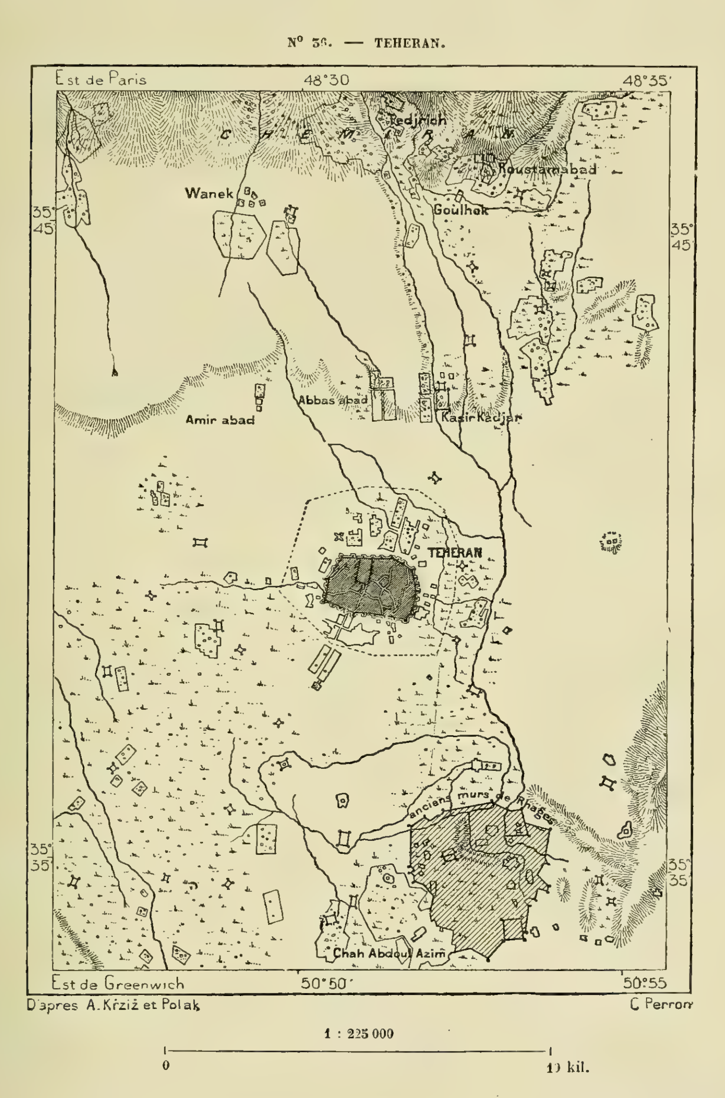
La capitale actuelle de la Perse, Teheran, quoique située sur les confins du désert, dans une plaine où l'on ne peut créer de jardins que par des canaux d'irrigation, n'occupe pas une mauvaise position géographique, comme il semblerait au premier abord. Elle se trouve à peu près au milieu de la grande courbe que présente le croissant des montagnes au sud de la mer Caspienne et par conséquent surveille également bien les provinces orientales et les provinces occidentales. En outre, elle s'adosse au massif de l'Elbourz et les cols qui traversent la crête permettent de descendre, soit à l'est vers le Mazanderan et Astrabad, soit à l'ouest vers le Ghilan. Teheran a sur les anciennes capitales du sud, Chiraz et Ispahan, l'avantage stratégique de faire front à la Russie, c'est-à-dire à l'ennemi le plus menaçant; elle est à égale distance des frontières de l'Atrek et de celles de l'Araxe. La dynastie actuelle, issue de la tribu des Kadjar, n'a pas sa résidence trop éloignée du lieu d'origine, qui pourrait en circonstances graves devenir son lieu de refuge. Enfin, Teheran, jouissant du climat tempéré que lui donne son altitude de 1161 mètres, dispose des produits de zones diverses, grâce aux montagnes qui s'élèvent dans son voisinage immédiat, et pendant les chaleurs elle se complète par les villas d'été, où l'air est frais et salubre, où les eaux ruissellent en abondance.

Teheran ou plutôt Tihran, la « Pure », est une ville moderne, l'héritière de la Rhaï ou Rheï des Arabes, qui succéda elle-même à l'antique Raghès. Les murs de Rhaï, dont le développement total est de 36 kilomètres, se voient encore dans la plaine qui s'étend au sud de Teheran, mais l'espace enfermé dans l'enceinte n'a plus même de ruines, si ce n'est deux tours, qui furent probablement des tombeaux[1]. Rhaï est maintenant une campagne cultivée avec quelques hameaux épars; le sol retourné par la charrue livre encore des monnaies d'or et d'argent. Plusieurs fois conquise et détruite,

[1] Duhousset; — Jules Laurens.

Rhaï ne se releva pas après le passage des Mongols au milieu du treizième siècle, et la vie se porta dans la ville naissante du nord, Teheran, considérée d'abord comme une simple dépendance de la capitale. Néanmoins, ainsi qu'il arrive presque toujours, le sanctuaire religieux se maintint dans la ville déchue, qu'une légende dit avoir été la patrie de Zoroastre : les lieux

N° 36. — TEHERAN.



d'adoration ne se déplacent pas aussi facilement que les citadelles et les palais. Un ancien faubourg de Rhaï, où s'élève le tombeau d'un martyr vénéré, le chah Abdoul Azim, est devenu une petite ville, sous le vocable du saint : on y trouve des bazars, des bains, un grand caravansérail et de belles rues plantées d'arbres, rayonnant autour de la mosquée qui renferme le tombeau de l'imam.

La capitale actuelle est, comme Rhaï, entourée d'une enceinte percée de brèches. Copiée sur les fortifications de Paris, la muraille de Teheran est bâtie en matériaux moins résistants; en maints endroits, les talus d'argile se sont écroulés dans les fossés extérieurs. Il ne serait pas difficile de la remettre en état pour résister à une insurrection, mais en cas de siège et de bombardement elle n'opposerait aucun obstacle sérieux à l'ennemi. Récemment on a élevé quelques murs, amorce d'une deuxième enceinte qui enfermera tous les faubourgs, doublant l'étendue officielle de la cité; toutefois il s'en faut que l'espace compris dans l'intérieur de la première muraille soit couvert de maisons; des carrières, des amas de décombres, des terrains arides et jaunâtres y contrastent avec les jardins touffus. Le voyageur qui s'approche n'aperçoit par-dessus les murailles ni tours, ni coupoles qui lui révèlent le voisinage d'une capitale, et même quand il est entré, il ne voit d'abord que de misérables huttes en terre. Mais les portes sont vraiment belles avec leur grande ogive, les colonnes qui les encadrent, les faïences émaillées qui les décorent : l'éclat et l'heureux choix des couleurs, l'élégance et la variété des lignes et des figures prouvent que les Persans, si déchus qu'ils soient au point de vue de la civilisation matérielle, ont gardé leur originalité artistique ; à cet égard ils ne sont nullement les inférieurs des Occidentaux.

Dans la ville même les deux influences sont en lutte, l'ancien esprit conservateur et la manie de l'imitation d'Europe. Le grand bazar ressemble à ceux des autres cités de l'Orient : c'est un quartier séparé, percé de ruelles appartenant chacune à des artisans du même métier ou à des marchands vendant les mêmes objets; mais dans le voisinage du palais se voient déjà des magasins disposés comme ceux de l'Occident. Presque toute la ville est un labyrinthe de rues irrégulières embarrassées de décombres, coupées de fondrières, nettoyées seulement par les chiens et les chacals; toutefois les quartiers aristocratiques ont leur boulevard, planté d'arbres, éclairé au gaz et parcouru de voitures élégantes. Des constructions à l'européenne s'élèvent dans le nouveau Teheran, mais ce qui en fait la beauté c'est toujours le jardin à l'orientale qu'entourent les balcons ouvragés, les arcades à tentures de soie : dans ces retraites paisibles où jaillissent des fontaines d'eau pure, semant des perles de cristal sur les fleurs odorantes, on se trouve comme à cent lieues de la cité. Les alentours, surtout du côté du nord, où les kanat amènent de la montagne une grande abondance d'eau, sont couverts de jardins, ayant presque tous gardé leur apparence de réduits fortifiés, quoique les habitants de la banlieue n'aient plus à redouter les attaques des Turcomans. A Teheran et dans les villages des alentours, les



TEHERAN. — VUE PRISE SUR LA ROUTE DE KASVIN.

Dessin de M. Duhousset, d'après nature

cigognes, ces oiseaux respectés et presque vénérés du peuple, manquent complètement, tandis que les maisons et les ruines de Veramin ont chacune leur nid[1].

Au commencement du siècle, l'étranger qui eût essayé de séjourner à Teheran pendant les chaleurs aurait été certainement emporté par les fièvres ou les autres maladies qu'engendrent les ordures. La capitale, en devenant plus vaste, s'est nettoyée et assainie; cependant dès que l'été commence, la population aisée ne manque pas d'émigrer vers les hauteurs du nord, couvertes de villages et de maisons de campagne auxquels on donne le nom collectif de Chemiran ou Chimran, dû peut-être à une légende de la reine Semiramis[2]; les mœurs nomades des Turcs échangeant leur kichlak d'hiver pour leur yaïlak d'été se sont heureusement maintenues. Au moins un tiers des Teherani émigrent dans la même semaine et les convois de chevaux et bêtes de somme portant meubles, tapis, tentes, vivres, ont plusieurs kilomètres de longueur; on ne compte pas moins de 2000 chameaux seulement pour le transport des bagages du roi[3]. Les fournisseurs, les mendiants, les soldats, la police suivent la cour et les ambassades dans leurs villages respectifs, et tel site isolé pendant l'hiver se trouve transformé soudain en un champ de foire. Le palais royal de Niaveran, autour duquel se groupe la population, est bientôt entouré d'une véritable ville de baraques, le sol se couvre de débris et l'air est empoisonné de miasmes impurs : la cour émigre alors une seconde fois, pour aller camper sous la tente, à plus de 2000 mètres d'élévation, au bord du Lar, dans les vallons fleuris qui s'ouvrent à la base du Demavend. Ask, sur les pentes du volcan, se peuple de Teherani et ses sources thermales (Ab-i-Germ) reçoivent des milliers de visiteurs. L'ambassade russe et l'ambassade anglaise possèdent chacune un village d'été, où la seule autorité reconnue est celle du tsar et de la reine d'Angleterre; le palais moscovite est à Zergendeh, celui du ministre britannique à Goulhek; l'ambassade française réside à Tedjrich, à l'ombre de magnifiques platanes, dont l'un était déjà fameux il y a deux siècles. Les habitants de Goulhek, dispensés de tout impôt, jouissent d'une grande prospérité, si l'on en juge par le bon entretien des maisons, les arbres et les fleurs qui ornent les bords des chemins, l'animation des rues où se croisent incessamment les voitures. Tous les jardiniers de Goulhek sont Guèbres.

[1] E. Tietze. *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Wien*, 15 juli 1875.
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.
[3] Émile Duhousset, *Le Tour du Monde*, 1860; — J. E. Polak, *Persien, das Land und seine Bewohner*.

Naguère Teheran n'avait d'autre route carrossable que celle du palais d'hiver au palais d'été; elle est unie maintenant à Kasvin, par une voie large de 12 mètres, qui se continuera jusqu'en Transcaucasie par Zendjan et Tabriz : des télègues de construction russe parcourent rapidement le chemin d'environ 150 kilomètres qui sépare Teheran de Kasvin. Cette ville, qui fut aussi pendant un temps capitale et où l'on voit maint débris de sa grandeur passée, a repris une certaine importance pendant la deuxième moitié de ce siècle, grâce au mouvement des voyageurs et des marchandises entre l'Iran et le Caucase. Les jardins des alentours, conquis sur le désert, sont parmi les « paradis » de la Perse; entrevues des vignes ou des plantations de pistachiers qui bordent les chemins, les portes émaillées de la ville, ombragées de platanes, présentent un tableau pittoresque.

Sultanieh, qui est également l'un des principaux lieux d'étape sur la route nord-ouest, fut aussi capitale, avant la cité d'Ispahan; déchue de son rang, elle perdit sa population et n'est plus guère qu'un amas de ruines. Contrastant avec ces décombres et ces masures, la puissante mosquée de Sultanieh, élevée par un prince mongol, paraît d'autant plus grande, mais sa coupole magnifique, entourée d'un cordon de faïences multicolores, est lézardée; les six minarets d'angle sont démolis ou penchés, la masse hexagonale de l'édifice a perdu presque tous ses ornements extérieurs, et sur le pourtour de la nef les arabesques et les phrases du Coran, qui se détachent en faïences d'un bleu d'azur ou autres nuances, sont dégradées ou cachées par des peintures modernes de mauvais goût.

Zendjan, au nord-ouest de Sultanieh, également sur la route de Russie, est aussi une ville tombée. Détruite une première fois par les Mongols, et en grande partie livrée aux flammes après le siège de huit mois qu'y soutinrent les Babi, la malheureuse cité n'a pas réparé ses ruines. Du côté du nord, c'est la dernière ville de l'Irak-Adjemi; on y parle encore persan, tandis que de l'autre côté de la montagne de Kaflan-kouh, dans l'Azerbeïdjan, le turc est le langage usuel des habitants de Mianeh. Cette ville, « la plus misérable de la Perse », est située sur un torrent qu'alimentent les neiges du Sehend, et qui va se jeter dans le Kizîl ouzen, la branche maîtresse du Sefid roud. De tous les lieux d'étape, Mianeh est le plus redouté des étrangers : là, plus que dans toute autre ville de Perse[1], pullule la redoutable « punaise » *argas persica*, dont la morsure n'incommode guère l'indigène, mais a causé chez les voyageurs de nombreux cas de maladie grave et même de mort. C'est à Mianeh que mourut

[1] Ouseley; — Kotzebue; — Polak; — O'Donovan; — Gasteiger.

en 1667 l'illustre voyageur Thévenot. A une petite distance au nord-ouest, dans une contrée bien arrosée, l'un des « greniers » de la Perse, se trouve le gros village de Tourkmantchaï, célèbre par le traité de 1828, qui cédait à la Russie les territoires d'Erivan et de Nakhitchevan, ainsi que la domination absolue sur la Caspienne.

Tabriz (Tebriz, Tauris), la capitale de l'Azerbeïdjan et naguère la ville la plus populeuse de l'Iran, est l'ancienne Kandsag des Arméniens, fondée à la fin du quatrième siècle de l'ère vulgaire. Elle est située dans le bassin du lac d'Ourmiah, et la masse brune de ses constructions recouvre un sol légèrement incliné, au milieu d'une plaine que dominent au nord-est et à l'est des roches nues, au profil vigoureux, tandis qu'au sud s'élève le cône régulier du Sehend. Des milliers de jardins arrosés par « neuf cents canaux » entourent la ville, contrastant par leur feuillage touffu avec l'aridité des collines. Vue des hauteurs, Tabriz, dont la muraille n'a pas moins de 18 kilomètres de tour et qui projette encore des faubourgs le long des routes divergentes, paraît être l'une des grandes villes du globe; mais quand on a pénétré dans l'enceinte et que l'on parcourt le labyrinthe des rues fangeuses, on reconnaît sans peine qu'elle ne saurait, comme aux temps de Chardin, se comparer aux capitales de l'Europe : à cette époque, en 1673, elle aurait eu 300 caravansérails, un bazar de 15 000 boutiques, 250 mosquées et 550 000 habitants. Tabriz n'a pas eu seulement, comme la plupart des autres cités persanes, à souffrir des sièges et des incendies, elle est en outre très exposée aux tremblements de terre : l'histoire parle de cinq grandes secousses qui la détruisirent partiellement, ensevelissant des milliers de victimes; en 1727, soixante-dix mille personnes auraient été englouties ou écrasées; en 1780, le nombre des morts aurait été de quarante mille. Ainsi s'explique la pauvreté de Tabriz en édifices remarquables, malgré son antiquité, la richesse de ses négociants, la puissance des souverains et des gouverneurs qui y résidèrent, la beauté des matériaux employés pour la construction des palais : laves, porphyres, marbres et faïences. Le plus fier monument, la citadelle, masse carrée de 25 mètres de hauteur, paraît encore intact, mais de près on voit que son couronnement est tombé, que le mur est fissuré de lézardes et que les douves sont comblées par les décombres; c'est dans les fossés de la citadelle que fut massacré le Bab en 1848. La mosquée « bleue », jadis une merveille, qui, avec tant d'autres édifices religieux, valut à la cité son nom de « Coupole de l'Islam », s'écroula en 1780 : il n'en reste que des piliers et les fragments d'un portail, utilisés par les voisins comme une carrière pour la construction de leurs masures. Les mosaïques de

faïence, représentant des fleurs en guirlandes, sont juxtaposées avec une telle précision qu'on n'en voit pas les joints[1].

L'importance commerciale de Tabriz et surtout le voisinage de la Russie ont fait choisir la capitale de l'Azerbeïdjan comme résidence du prince héritier. Située près de l'angle nord-occidental de l'empire, non loin des frontières de la Transcaucasie russe et de la Turquie, Tabriz est l'entrepôt obligé des marchandises : aussi s'est-elle relevée après chaque désastre. Toute une colonie de négociants étrangers, dans laquelle dominent les Arméniens, mais où les Occidentaux sont également représentés, s'y est établie; en 1832 déjà le mouvement total des affaires entre Tabriz et l'étranger était évalué par Fraser à 25 millions de francs. Le bazar, cité dans la cité, est rempli d'étoffes russes, anglaises, et autres produits des manufactures européennes. Les denrées du bassin d'Ourmiah, entouré d'un amphithéâtre de montagnes, ne trouvent de marché propice que dans cette ville située sur la route internationale. Quoique très froide en hiver, la contrée a toutes les cultures de la zone tempérée, et quelques-uns de ses fruits, surtout les amandes et les abricots, sont fort appréciés. En été, tous les habitants aisés vont se reposer dans les villages ombreux du Sehend, au bord des eaux minérales qui jaillissent en abondance des roches volcaniques. Les bains de Lala, près du bourg prospère de Sirdaroud, sont très fréquentés. L'une des vallées voisines est un des trois « paradis » de l'Iran chantés par les poètes[2].

Les autres villes de l'Azerbeïdjan sont aussi environnées de jardins et de vergers. Au nord-est de Tabriz, dans une vallée tributaire de l'Araxe, la ville d'Ahar possède de très riches mines de fer. Ardebil, également dans le bassin de l'Araxe, près de l'angle nord-occidental du territoire, au débouché des cols principaux qui traversent les montagnes de Talîch vers la mer Caspienne, a dans ses environs de riches gisements de cuivre, et son bazar est amplement approvisionné de marchandises russes. Sa grande mosquée, qui recouvrait le tombeau du cheikh Sefi, possédait une précieuse bibliothèque emportée par Paskievitch à Saint-Pétersbourg, mais on y voit encore, en mauvais état, une collection de porcelaines chinoises et persanes[3]. Marand, située au nord, sur le grand chemin de la Russie, au milieu des campements d'Iliates Yekenlu, est une antique cité où musulmans et Arméniens montrent le tombeau de la femme de Noé. Marand est cachée par des rideaux de peupliers et des vergers touffus; de même Khoï,

[1] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.
[2] H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1841.
[3] Thielmann, *Streifzüge in den Kaukasus.*

ville qui se trouve à l'ouest près de la frontière turque, dans une haute plaine unie d'environ soixante kilomètres de tour, est perdue dans une véritable forêt : on ne reconnaît la cité qu'après avoir franchi ses fortifications régulières, élevées au commencement du siècle par le général Gardanne. Parmi tous les arbres domine le mûrier, dont les baies exquises ne ressemblent en rien aux mûres insipides d'Europe[1]. Au nord-ouest de Khoï, sur la grande route d'Erzeroum et de Trébizonde, la ville arménienne de Makou s'élève sur un talus, au pied d'un rocher percé d'une énorme caverne : on dirait une gueule prodigieuse s'ouvrant pour engouffrer la ville. La grotte n'a pas moins de 200 mètres de large et l'arcade du cintre a un développement d'environ 400 mètres; un castel habité par un chef kourde s'élevait au commencement du siècle dans le fond même de la caverne. Le toit de l'antre est formé par une puissante coulée de lave qui s'est épanchée sur la roche calcaire; dans les environs on voit de nombreux puits naturels dont l'eau des torrents a foré le cintre en passant, au-dessous des laves dures, dans la roche inférieure plus friable[2].

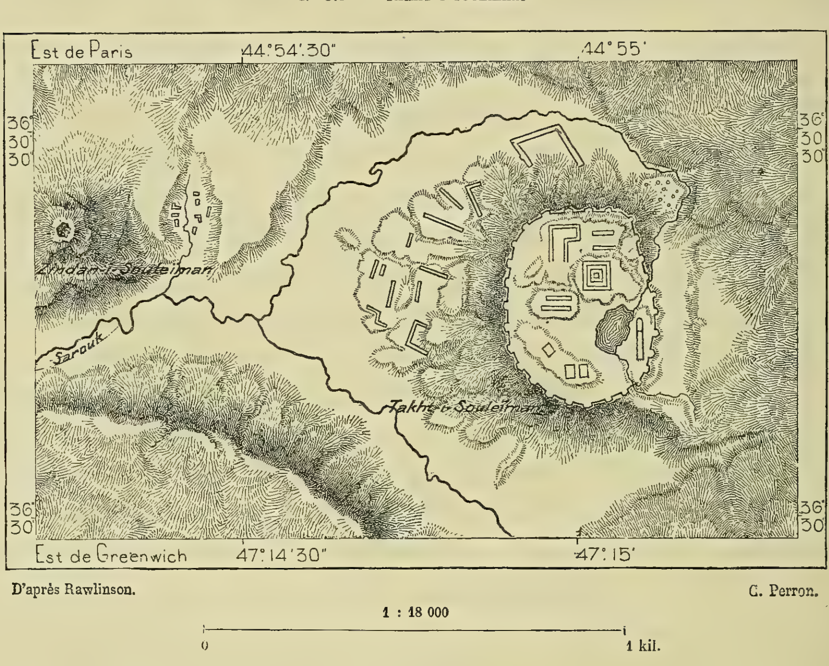
La grande ville d'Ourmiah (Ourmidj), bâtie au pied des montagnes, dans une plaine qui s'incline vers la « Petite Mer », est aussi entourée de jardins qui séparent les faubourgs et pénètrent entre les différents quartiers jusque dans le voisinage du bazar; une grotte voisine est désignée comme ayant été la demeure de Zoroastre. De la station de Seïr, que des missionnaires américains ont fondée en 1831, on voit à ses pieds toute l'admirable plaine boisée avec ses « trois cent soixante » villages nichés dans la verdure, que limite par de gracieuses courbes le bleu des eaux lacustres. Un de ces villages, Gujtapa, est en entier peuplé de nestoriens convertis au protestantisme. Le village d'Ada, séparé de celui de Soupourghan par le Mazlou tchaï, s'est également rattaché à la foi nouvelle, apportée de par delà l'Atlantique; les autres bourgs de nestoriens et de chaldéens ont gardé leurs anciens rites. Khousrava, dans la vallée du Selmas, à l'ouest de la ville mahométane de Dilman, est le centre religieux des chaldéens catholiques[3]. Ces bourgs de la frontière entretiennent un commerce considérable avec les deux États limitrophes, les empires russe et ottoman, mais c'est par l'intermédiaire de la contrebande que se font les transports.

Au moyen âge, la charmante Maragha, située au milieu de vignes et de vergers, sur les pentes méridionales du Sehend, devait sa renommée à ses fondations scientifiques : là vivait, pendant la deuxième moitié du treizième

[1] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden.*
[2] Monteith, *Journal of the Geographical Society*, 1834; — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.
[3] Arsenis et Kiepert, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin.*

siècle, le célèbre astronome Nassir-Eddin; le khan mongol Houlagou lui bâtit un observatoire, à côté du château dans lequel il avait déposé ses richesses, et toute une académie se groupa dans la petite ville naguère inconnue. Nassir-Eddin avait fixé la position de son observatoire à 37 degrés 20 minutes de latitude septentrionale et 82 degrés de longitude à l'est des Iles Fortunées[1]. La charmante Binab, très propre, entourée de riches vergers et de vignobles, est la ville moderne qui a succédé en par-

N° 37. — TAKHT-I-SOULAIMAN



D'après Rawlinson. C. Perron.

1 : 18 000

0 1 kil.

tie à Maragha. Le bourg turc appelé Chehr-i-Mayandab, dans la basse vallée du Djaghatou, est un lieu déchu.

Une ville très importante s'élevait autrefois au sud-ouest vers les sources de la rivière maîtresse du Djaghatou. Ses ruines entourent le lac ou plutôt le puits jaillissant de Takht-i-Soulaïman; on y retrouve les restes d'un grand temple du Feu qui fut probablement le plus fréquenté de l'ancienne province d'Atropatène; d'après Rawlinson, cet édifice et les constructions des alentours seraient les ruines de l'Ecbatane médique[2]. La légende moderne en a fait le « Trône de Salomon » et l'on montre au nord-

[1] Position approximative d'après les cartes actuelles :

Longitude.	46° 9′ Est de Greenwich.
Latitude.	57° 22′ Nord.

[2] *Journal of the Geographical Society*, 1841.

est une autre colline couverte d'édifices, le Takht-i-Balkhis, où siégeait la reine de Saba, conversant à travers l'espace avec son royal amant. L'ancienne route de Ninive à Raghès passait par la cité sacrée; elle franchit la grande chaîne de la frontière par un col très élevé, où nul voyageur ne se hasarde en hiver. Le seuil est indiqué par un « pilier bleu » — d'où le nom de Kali chin donné au passage — portant une inscription cunéiforme; sur une chaîne plus basse, située déjà sur le territoire turc, est une autre « pierre écrite » que les Kourdes considèrent comme un talisman, presque comme un magicien, car ils l'invoquent comme un être vivant. Schulz prit une copie des inscriptions, mais il fut assassiné et son journal de voyage n'a pas été retrouvé; quant à Rawlinson, chassé par une tourmente de neige, il ne put que voir les piliers et s'enfuir. La bourgade la plus populeuse, sur le versant iranien du col, est Soudj boulak ou « Froide Fontaine », la capitale des Mikri, tribu kourde qui a presque entièrement abandonné ses habitudes nomades. Dans le voisinage, Monteith a découvert l'autel du Feu le mieux conservé de l'Atropatène; il est soutenu par huit colonnes taillées dans le roc[1].

Au sud de l'Azerbeïdjan et du bassin dont les eaux s'écoulent par le Kizil ouzen dans la mer Caspienne, les ruisseaux qui naissent à l'orient de la chaîne bordière tarissent dans le désert avant d'avoir pu former une rivière commune; l'ancienne ramure fluviale n'est indiquée que par des marais et des champs de sel. Au nord du désert, Teheran, Kasvin, Sultanieh, et au sud Hamadan, Koum, Kachan, appartiennent à la même région hydrographique, bien que séparés de nos jours par les sables et les argiles dures.

Hamadan, l'antique Agbatane ou Ecbatane, le Hagmatana des inscriptions cunéiformes, ramène la pensée vers les époques antérieures à l'histoire : elle apparaît grande cité dès les premiers temps racontés par les écrivains de la Grèce et de l'Asie. A l'époque où les mouvements de la guerre et du commerce portaient vers l'ouest le centre de gravité de l'Iran, Ecbatane avait une très heureuse position comme capitale d'État. Située vers le milieu de l'espace compris entre la mer Caspienne et le golfe Persique, précisément sur la limite des Mèdes et des Perses, des Turcs et des Iraniens, elle

[1] Villes de l'Azerbeïdjan, avec leur population approximative :

Tabriz.	100 000 hab.	Binab (Rawlinson)	7 500 hab.
Khoï	55 000 »	Soudj boulak (Rawlinson). . .	6 000 »
Ourmiah (N. von Seidlitz). . .	25 000 »	Chehr-i-Mayandab » . . .	5 000 »
Maragha.	15 000 »	Makou	4 000 »
Ardebil	12 000 »	Marand (Dieulafoy).	4 000 »

Ahar. . . . . 3 500 hab.

commande, à l'est de la chaîne bordière, le seuil de partage des eaux et l'entrée des passages qui se dirigent vers la partie centrale de la Mésopotamie, là où s'élevait jadis la grande Babylone et où Bagdad se trouve de nos jours. Il ne reste plus de l'ancienne Ecbatane que des amas de décombres, dans lesquels des archéologues cherchent à retrouver l'emplacement de la septuple muraille d'Hérodote aux sept couleurs rehaussées

N° 38. — HAMADAN ET L'ELVEND.



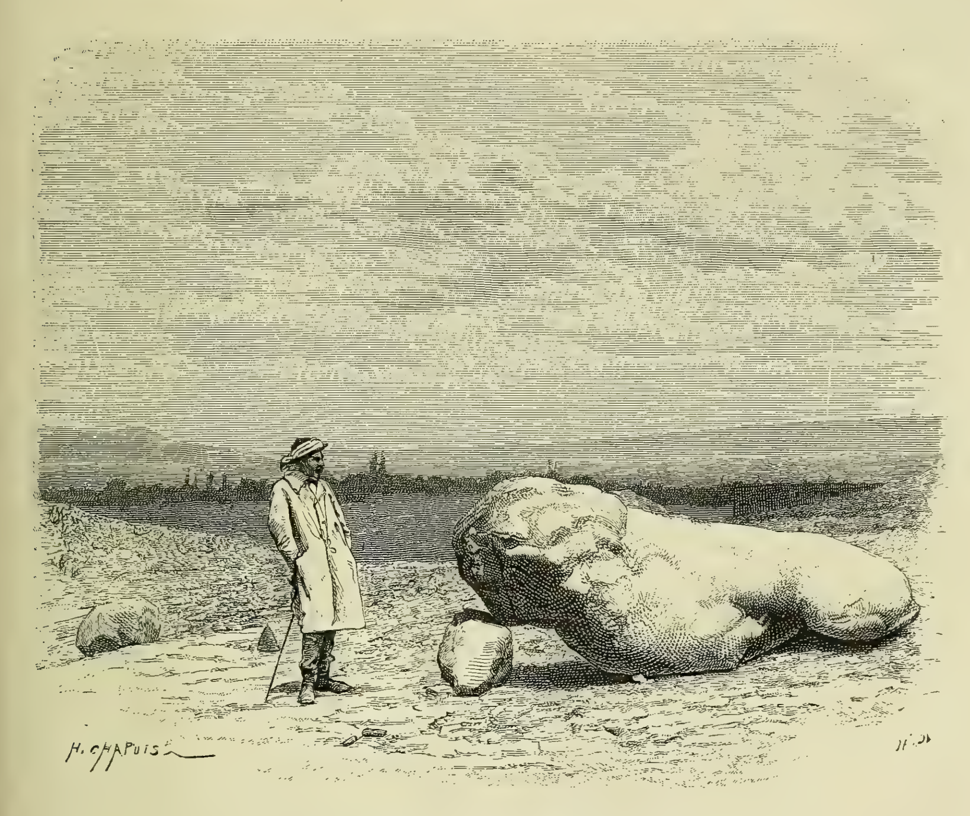
D'après Haussknecht. C. Perron

1 : 540 000

0 20 kil.

d'or, symbolisant les planètes, et celui de la citadelle où les souverains déposaient leurs richesses, où le conquérant Alexandre entassa son prodigieux butin. Quelques noms rappellent l'ancienne gloire d'Ecbatane : ainsi près de la colline que couronnaient les fortifications centrales, une terrasse est désignée comme le Takht-Ardechir ou « Trône d'Artaxerxe » ; non loin de la ville se voient les restes d'un lion, en pierre sonore, que les habitants considèrent comme le protecteur magique de la cité contre le froid et

la faim. Une coupole peu ancienne, de construction analogue à celle des édifices mahométans du même genre, est en grand honneur parmi les résidents juifs et attire de nombreux pèlerins : c'est le prétendu tombeau de Mardochée et d'Esther, devant lesquels les Hébreux racontent, comme ayant vraiment eu lieu, le massacre par leurs aïeux de 70 000 Perses, sous les yeux du complaisant Artaxercès ; la communauté juive est plus forte à



HAMADAN. — LE LION RÉSONNANT.
Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de M. Polak.

Hamadan que dans toute autre ville persane ; elle comprend un millier de familles[1]. Le fameux médecin bokhariote Avicenne (Ibn Sina) fut enseveli à Hamadan

Située près de la base de l'Elvend, que blanchissent presque toujours les neiges et où les derviches, même ceux de l'Inde lointaine, viennent pieusement chercher des simples, la ville est traversée par des eaux courantes et « seize cents fontaines » y jaillissent, dont l'une versant une eau thermale ; des kanat, dont le creusement est attribué aux souverains des

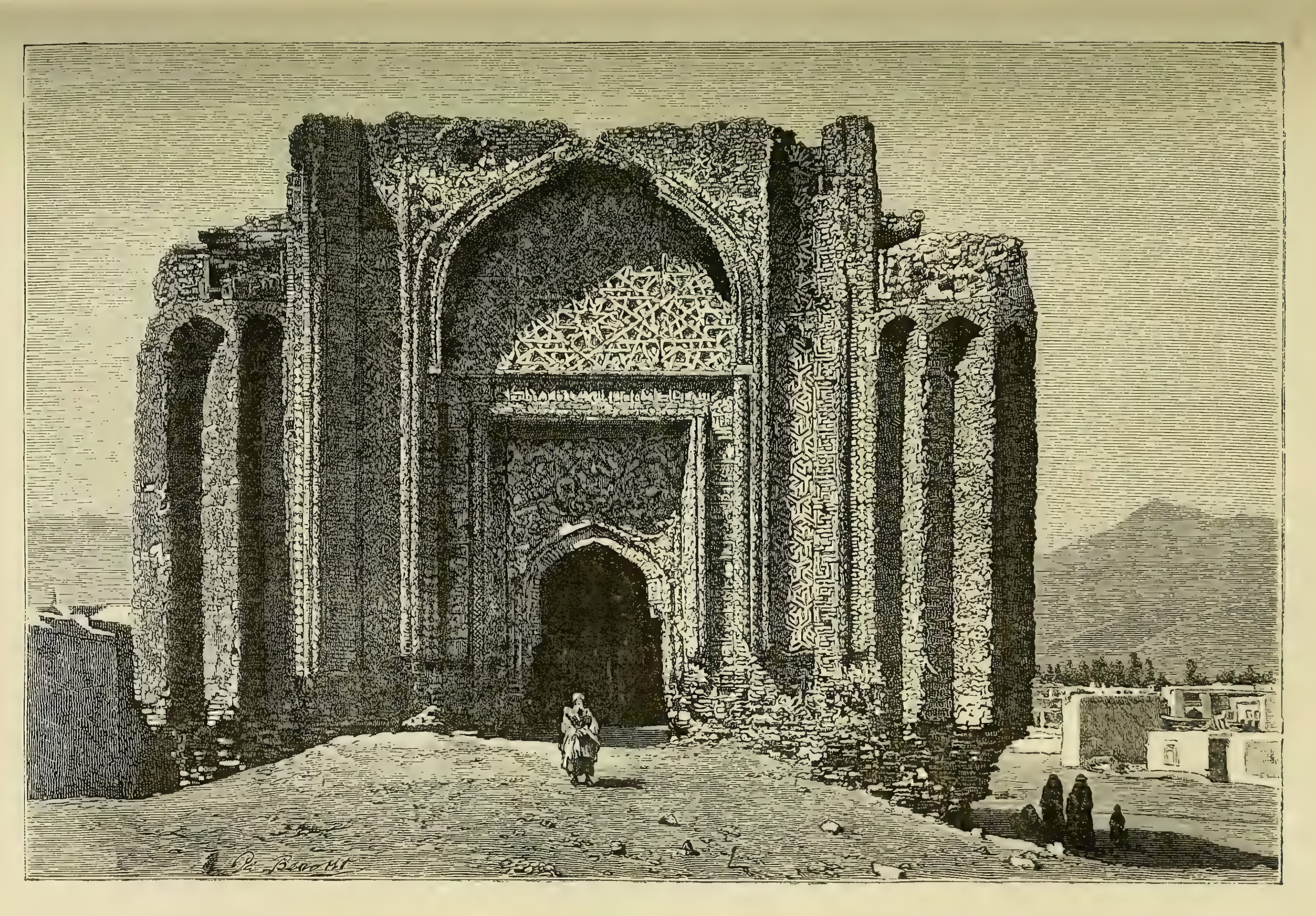
[1] H. Petermann, *Reisen im Orient*.

époques mythiques, apportent leurs eaux d'une distance de 50 à 60 kilomètres et la profondeur des puits d'origine n'est pas moindre de 100 mètres[1]. L'altitude du sol, d'environ 1500 mètres, l'exposition des pentes tournées vers les vents polaires et la proximité des neiges rendent le climat hivernal de Hamadan assez pénible pour les Persans, mais la fraîcheur de l'été en fait un des séjours les plus agréables; les vignobles donnent d'excellents vins blancs que Bellew compare aux crus de la Moselle, et des vins rouges qui ressembleraient au bordeaux ordinaire. La ville n'a d'importance industrielle que pour la préparation des cuirs, la fabrication des selles et harnais, le tissage et la teinture des tapis, mais elle fait un commerce considérable avec la Mésopotamie et ses bazars sont pourvus de marchandises de toute espèce. Hamadan peut être considérée comme la capitale des Turkmènes occidentaux de la Perse, dont les campements parsèment les plaines et les vallées environnantes. A l'est, sur l'une des routes qui mènent à Teheran, la ville de Saveh, qui possède des restes grandioses du moyen âge, s'élève sur les confins du désert.

A l'orient de la région des pâturages que parcourent les Turkmènes et sur la lisière des sables, la ville de Koum ou Kom élève sa coupole dorée au-dessus du tombeau de « Fatima l'Immaculée », la sœur de l'imam Reza. Les femmes y viennent en foule pour y implorer la fécondité, la beauté, le bonheur domestique. Autour du sanctuaire sont épars « quatre cent quarante quatre » tombeaux de sainteté moindre, où cependant les prières sont méritoires, puis, au delà, s'étend à plusieurs kilomètres un champ des morts où dorment les fidèles qui ont eu le bonheur de mourir ou d'être transportés dans la ville sainte. Après Meched, Koum, que ni Juifs ni Guèbres ne peuvent profaner de leur présence, est le lieu de pèlerinage le plus vénéré sur le territoire iranien; mais, en comparant l'état actuel de la cité avec celui que nous dépeignent Chardin et autres écrivains antérieurs au dix-neuvième siècle, il est certain que la piété a diminué. Koum n'a plus ses vingt mosquées; elle a perdu son commerce et son industrie, si ce n'est pour la fabrication des vases poreux[2] : ce n'est qu'une grande ruine ressemblant à une nécropole plus qu'à une cité. Le désert qui s'étend au loin, les collines ocreuses ou blanches de sel qui du côté de l'ouest limitent l'horizon, forment le paysage désolé qui convient à la cité déchue.

Kachan, au contraire, la ville centrale de l'Irak-Adjemi, le principal lieu

[1] M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*
[2] *Journal officiel*, 28 juin 1876; — Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883



HAMADAN. — MOSQUÉE RUINÉE DU XIVe SIÈCLE

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie de M. Polak.

d'étape sur la route de Teheran à Ispahan, est en pleine prospérité. Située au pied de montagnes qui lui fournissent de l'eau, non toutefois en assez grande abondance, Kachan s'est entourée de vergers, de vignes, de jardins, de melonnières, de cultures en terrasses, où l'on sait utiliser les engrais, négligés dans la Perse septentrionale. C'est comme ville industrielle qu'elle s'est fait un nom : elle possède des fabriques de faïence, de joaillerie, des ateliers pour le tissage des fils d'or et d'argent, des teintureries, des chaudronneries, des manufactures de velours, de brocarts, les plus beaux de la Perse; c'est là que s'est maintenu l'art de peindre en mosaïque les parois intérieures des coupoles et des bains. Kachan, la « fiancée parmi les villes iraniennes », est, en effet, l'une des plus propres, une de celles dont les maisons sont construites avec le plus de goût et les pavés entretenus avec le plus de soin. Par sa position, elle semble destinée à devenir le centre des chemins de fer persans; elle possède déjà les meilleures routes après Teheran, et quelques-uns des magnifiques caravansérails qui se trouvent aux étapes de ces chemins sont entretenus avec soin comme aux temps du constructeur, le chah Abbas. De la même époque date un des plus grands travaux d'utilité générale qui existe en Perse : le Band-i-Kouhroud ou « Digue du Torrent de la Montagne » que l'on voit au sud-ouest de Kachan, sur la route d'Ispahan. La muraille de retenue, en amont de laquelle les eaux s'étalent en lac, s'élève à 40 mètres de hauteur entre deux rochers[1]. A Kachan, on redoute les scorpions presque autant que les punaises à Mianeh; heureusement d'innombrables cigognes aident à débarrasser la contrée de ces hôtes dangereux.

Le chemin de caravanes qui va directement de Hamadan à Ispahan en suivant la base orientale des montagnes bordières du plateau, est beaucoup moins fréquenté que la route maîtresse de Teheran à Kachan et à Ispahan; jusqu'à une époque récente, les marchands avaient à y redouter les attaques des Bakhtyari. Sultanabad, ville murée qui s'élève vers le milieu de la route et dont la garnison devrait éloigner les pillards, est une misérable agglomération de masures, mais le district environnant est un de ceux qui ont le plus d'activité pour la fabrication des tapis : il n'est pas une cabane des villages environnants où les femmes ne soient à leur métier, attachant leurs laines de diverses couleurs et poussant la navette; dans les montagnes des environs on recueille en abondance la manne ou *geïzingebin*, exsudation sucrée produite par un ver qui vit sur les feuilles d'une espèce de tamaris. Au sud-est de Sultanabad, dans la direction d'Ispahan, se suc-

[1] H. Brugsch, *Reise der preussischen Gesandschaft nach Persien in* 1860 *und* 1861.

cèdent Khumeïn, entourée de vastes ruines; la cité délabrée de Gulpaïgan, alimentée par un kanot que fit creuser Haroun-ar-Rachid; puis le long village de Khonsar, dont les maisons, percées de fenêtres s'ouvrant sur la route, rappellent les constructions du nord de l'Italie. Sur un espace d'une douzaine de kilomètres, on chemine entre ces gracieuses maisonnettes par des bosquets, des jardins et des prairies. Les villages que l'on traverse en entrant dans la plaine d'Ispahan sont également entourés de vergers, de massifs verdoyants, de champs où croissent les cotonniers, les tabacs, les céréales. Tihran, Nedjefabad se succèdent, formant une inter-

N° 59 — ISPAHAN ET SES ENVIRONS.



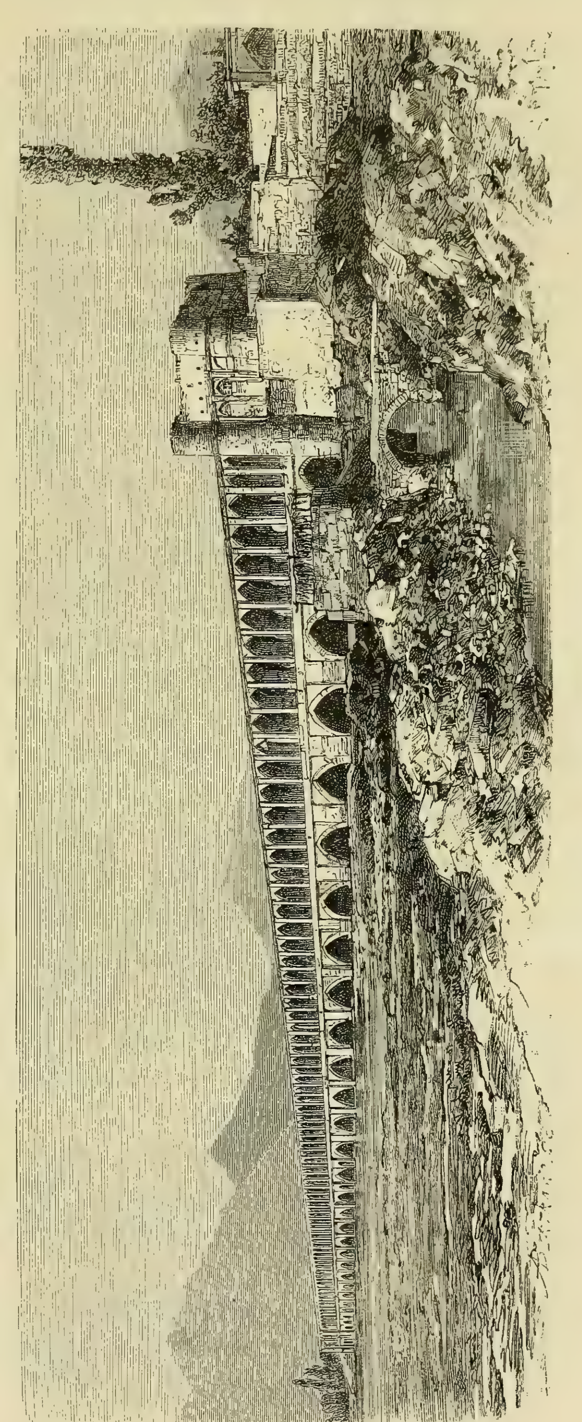
1 : 1 100 000

0 — 50 kil.

minable rue entre les murs des jardins, puis on entre dans la cité par une admirable allée de platanes, une des merveilles de l'Iran.

Ispahan (Isfahan, Isfahoun) n'est plus la « Moitié du Monde », ainsi que ses habitants le disaient autrefois en vantant la splendeur de ses édifices, la richesse de son industrie, la beauté de ses jardins. La plus grande partie de l'espace qu'enferme l'enceinte de 37 kilomètres est inhabitée; des palais, des mosquées et des bazars où se pressait la foule ne sont plus qu'un amas de ruines; chacals et renards gîtent au milieu des débris. Parmi les décombres on cherche par la pensée la pyramide de 70 000 crânes que fit dresser Tamerlan pour rappeler aux générations suivantes la vengeance qu'il tira de la ville rebelle. Et pourtant, Ispahan s'était rele-

vée du désastre, et sous le règne d'Abbas, au dix-septième siècle, elle devint l'une des grandes cités du monde, contenant au moins un demi-million d'habitants : les divers « mémoires » que se fit remettre Chardin relativement à la population d'Ispahan et de ses faubourgs variaient dans leurs évaluations de six cent à onze cent mille personnes; le nombre des maisons dépassait trente-deux mille. Entrepôt du commerce de l'Asie Centrale, la ville était devenue un rendez-vous de négociants; les maisons de Hollande et d'Angleterre y avaient des représentants, et les Arméniens posssédaient de riches ateliers dans le faubourg qui porte le nom de Djoulfa, en souvenir de la cité brûlée des bords de l'Araxe. L'industrie d'Ispahan était sans rivale dans le reste de l'Iran, et l'on peut juger par les édifices qui datent de cette époque à quelle science des procédés et à quelle sûreté de goût étaient arrivés ses artistes.



ISPAHAN. — PONT SUR LE ZENDEH ROUND.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Dieulafoy.

La prise d'Ispahan par les bandes afghanes, puis les guerres qui désolèrent la contrée et le déplacement de la capitale, qui suivit l'établissement

de la dynastie kadjare, ruinèrent complètement la cité, et depuis, la famine a maintes fois interrompu l'œuvre lente de la restauration. Cependant le bazar est toujours très animé et de nombreux métiers tissent encore des étoffes de coton et de soie et fabriquent des tapis. La riche corporation des peintres n'a pas trop dégénéré depuis l'époque où des milliers d'artistes décoraient les palais d'Abbas. Ceux-ci, malgré leur état de ruine et d'abandon, n'en sont pas moins les plus remarquables de la Perse : c'est dans ces pavillons, dans les collèges, dans les mosquées qui entourent la grande place ou maïdan, que le style iranien montre toute sa puissance et son originalité, qu'il a su le mieux utiliser les éléments étrangers d'architecture, jusqu'aux toitures chinoises, pour les combiner dans un harmonieux ensemble[1]; on y voit même de grandes fresques murales qui plaisent par le coloris sans trop choquer par le dessin et la composition. Toutefois l'art ispanien moderne est moins pur, à la fois moins élégant et moins noble que celui de l'époque seldjoucide et mongole, du onzième au treizième siècle[2]. La plupart des jardins ont été transformés en champs ou en potagers et les eaux courantes, jadis distribuées en fontaines, en jets d'eau, en cascatelles, sont emprisonnées en des aqueducs au milieu des plants de tabac ou de légumes; mais quelques-unes des allées subsistent, plus belles même qu'autrefois, grâce au temps et à l'abandon. L'avenue d'environ 4 kilomètres qui mène au Zendeh roud (Zaïnda roud) ou « Fleuve de la Vie » est la gloire d'Ispahan et se termine dignement par un pont de 34 arcades recouvert par une élégante galerie à jour. Plus bas, un autre pont, qui est aussi une merveille de construction, traverse le Zendeh roud; il se continue du côté d'aval par une place dallée sous laquelle passe le fleuve pour rejaillir plus bas en s'épanchant par masses écumeuses sur des degrés de marbre. Le pont supérieur rattache à la ville le grand faubourg de Djoulfa, encore habité par les descendants des Haïkanes immigrés au commencement du dix-septième siècle. Dans ce chef-lieu religieux des Arméniens orthodoxes de la Perse, de l'Inde et de l'Extrême Orient, il ne se trouve plus que six cents familles de la nation; mais au nord-ouest, dans la vallée de Feridoun, haute de plus de 2500 mètres, qui confine au pays des Bakhtyari, plusieurs villages sont entièrement peuplés d'Arméniens; dans quelques communautés, tous les Haïkanes, venus de Géorgie, se sont convertis à l'Islam, mais ils parlent encore la langue géorgienne[3], et les femmes, comme celles d'Erivan, ont la bouche couverte d'un ban-

[1] De Gobineau, *Trois ans en Asie.*
[2] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883; — M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*
[3] Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft der Erdkunde zu Berlin*, 1877.

deau. Protégés par la Russie, et d'ailleurs plus instruits, plus actifs que la plupart des Persans qui les entourent, les Arméniens d'Ispahan ont repris une grande influence dans les affaires commerciales. Les Juifs peuvent aussi considérer Ispahan comme leur capitale en territoire iranien : c'est là qu'ils sont le plus nombreux et, dans le bazar, des centaines de boutiques leur appartiennent. Deux voyageurs français sont morts à Ispahan, Aucher Eloy et Hommaire de Hell.

Les campagnes d'Ispahan sont parmi les mieux arrosées et les plus fertiles du plateau : l'altitude de la plaine, qui est de 1432 mètres, lui donne un climat tempéré, où prospèrent les plantes de la zone subtropicale; on y cultive la vigne, le cotonnier, le tabac, le pavot, des légumes de toute espèce et surtout des melons, les meilleurs de la Perse; les coignassiers donnent des fruits d'une odeur exquise, que, lors des visites officielles, on se fait passer de main en main, pour en savourer le parfum. De nombreuses ruines, des villages, des sanctuaires interrompent les espaces verdoyants et des pigeonniers pittoresques s'élèvent, isolés ou par groupes, bien mieux entretenus d'ordinaire que les maisons voisines. Ce sont des tours rondes, ornées de cordons et de filets de briques simulant des créneaux : sur la terrasse supérieure s'arrondit une coupole centrale entourée d'autres coupoles, en forme de ruches, dont chaque brique est séparée de l'autre par une ouverture : en quelques instants, les nuées de pigeons qui tourbillonnent autour du dôme ont disparu dans l'intérieur. Parmi les mosquées des environs, la plus curieuse est celle de Koladoun, ornée de minarets d'environ 5 mètres de hauteur placés à droite et à gauche de la coupole. Chacune de ces tourelles peut être mise en mouvement par les secousses d'un homme et l'on sent alors distinctement vibrer l'autre tour et frémir tout l'édifice comme agité par un tremblement de terre. Ce phénomène des « minarets branlants », que les fidèles du lieu attribuent à la vertu du saint enterré sous la coupole, est dû, ainsi que l'a constaté M. Dieulafoy[1], à l'existence de charpentes auxquelles sont attachés les minarets, d'ailleurs fort légèrement construits, et pivotant facilement sur un axe intérieur : on observe le même phénomène dans une mosquée de Bostam[2].

Les Ispahani et les Chirazi sont jaloux les uns des autres et se renvoient volontiers des dictons malveillants; les premiers seraient avides, et faux les seconds. Cet antagonisme provient de ce que leurs cités, les plus im-

[1] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.
[2] N. de Khanikov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale.*

portantes de la Perse méridionale, ont souvent lutté pour l'hégémonie commerciale ou politique et que l'une et l'autre prétendent au titre de métropole artistique et littéraire. Moins grande qu'Ispahan, Chiraz est capitale du Farsistan, c'est-à-dire de la Perse par excellence, et sa population est presque exclusivement iranienne. En outre, elle est l'héritière des capitales d'empire qui s'étaient succédé dans le voisinage et dont l'une fut la puissante Persépolis. Renommés pour leur intelligence, leur esprit, leur beau langage, les Chirazi se considèrent comme les représentants de la civilisation nationale et supportent impatiemment la domination des Kadjar de Teheran : le Bab Ali-Mohammed, dont les prédications mirent en danger la dynastie, était natif de Chiraz, et dans cette ville se groupèrent ses premiers disciples. Pour contenir la population du Fars, le gouvernement persan a soin d'y envoyer des soldats turcs, afin que les haines de race aident les garnisaires à maintenir les habitants dans l'obéissance.

Chiraz n'a pas d'aussi magnifiques ombrages que sa rivale, Ispahan, mais la végétation y est d'un aspect plus méridional. Quand on descend dans la plaine par la route de Persépolis ou du nord-est, on aperçoit soudain la ville au détour d'un défilé, et la vue des jardins, des allées de cyprès, des coupoles resplendissantes et de la plaine bleuâtre se relevant vers la base des montagnes neigeuses, fait pousser au voyageur un cri d'admiration : « Allah est grand! » Tel est le sens du nom « Teng-i-Allahu-Akbar » que l'on donne au passage d'où l'on voit se dérouler le magnifique tableau. Quoique se trouvant encore à 1350 mètres d'altitude, Chiraz, le « Ventre du Lion », est déjà, relativement aux cités du plateau, une ville du midi; là commence pour les Iraniens le pays des « terres chaudes »; les palmiers qui s'élèvent çà et là dans la plaine indiquent la transition d'une zone à l'autre. Tandis qu'Ispahan est sur le revers oriental du système des chaînes bordières, Chiraz se trouve dans la Cœlé-Persis ou « Perse Creuse », l'une des dépressions intermédiaires qui séparent deux chaînes parallèles, et ses eaux s'écoulent dans un petit bassin fermé, sorte de Caspienne en miniature. Quoique déjà sur l'un des degrés extérieurs qui descendent du plateau vers le golfe Persique, Chiraz est parfaitement défendue du côté de la mer par les crêtes régulièrement alignées du Tengsir ou « Pays des Défilés »; il serait facile à quelques régiments résolus d'en protéger les abords. Mais si favorisée à tant d'égards, la ville a de grands désavantages. Les tremblements de terre y sont fréquents et l'histoire en cite plusieurs qui furent désastreux : tel celui de 1855, qui renversa plus d'une moitié des maisons, écrasant dix mille personnes sous les murs. En été, l'air est insalubre et la fièvre décime les populations.

N'emplissant même pas son enceinte de 6 kilomètres, Chiraz ressemble actuellement à un grand village et n'a guère d'autres édifices curieux que ses mosquées. Son industrie n'est pas florissante; cependant la colonie juive se compose de joaillers habiles; des Persans fabriquent de merveilleux ouvrages en marquetterie de bois et d'ivoire, une eau de rose renom-

N° 40. — CHIRAZ ET PERSÉPOLIS.



1 : 750 000

0 — 20 kil.

mée, et quelques Arméniens s'occupent du commerce. Le vin est mauvais; ce nectar des poètes vient de campagnes situées à une cinquantaine de kilomètres : c'est une boisson capiteuse et parfumée, que l'Européen trouve d'abord d'un goût assez étrange, mais à laquelle il s'accoutume bientôt; de même que les roses, qui ne pourraient se comparer à celles des jardins de l'Occident, le vin de Chiraz doit sa réputation aux vers qui l'ont

célébré. Le tabac et autres denrées du pays ne donnent lieu qu'à une faible exportation, mais comme station de transit, la ville occupe une position exceptionnelle, puisque les chemins des ports du golfe Persique viennent y aboutir; toutefois ces chemins sont mauvais et les difficultés du transport grèvent les marchandises de si lourds frais supplémentaires que le commerce préfère d'autres voies, celles de Kermanchah et de Tabriz. Inférieure pour le mouvement des échanges aux autres grandes villes de la Perse, Chiraz a du moins la supériorité que lui donnent l'intelligence et l'érudition littéraire de ses habitants : elle est la « Maison du Savoir ». Des trois plus fameux poètes de l'Iran, Hafiz, Sadi, Firdousi, les deux premiers étaient de Chiraz, où nul Persan ne passe sans visiter leurs tombeaux. La dalle de marbre qui recouvre depuis cinq cents ans les ossements de Hafiz porte en lettres d'or deux de ses odes; non loin de cette pierre fut enterré Rich, l'explorateur du Kourdistan. Le monument de Sadi, situé à quelque distance, près d'un village appelé Sadiyeh, d'après le nom du poète, est moins bien entretenu, sans doute parce que l'auteur du Gulistan n'est pas rangé, comme Hafiz, parmi les écrivains sacrés, et pourtant, ainsi que Sadi le dit de lui-même dans son épitaphe : « Nul rossignol n'a modulé de plus doux chants dans le jardin du savoir! » Près du tombeau s'ouvre un gouffre, d'origine certainement artificielle, dont la profondeur dépasse 200 mètres[1].

Les savants sont unanimes à chercher l'emplacement de l'ancienne Persépolis, la « cité des Perses », au lieu dit Istakhr, situé à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Chiraz, sur la route d'Ispahan. En cet endroit commence une chaîne de collines de marbre gris qui se continue dans la direction du sud-est, dominant une large plaine, aujourd'hui marécageuse, le Merv-Dacht, dans laquelle le Band-Emir, affluent du lac Neris, serpente à l'ombre des saules; un barrage, surmonté d'un pont de treize arches, retient les eaux de la rivière pour les faire refluer dans les mille canaux de la plaine; trois rocs isolés, les monts Istakhr, se dressent au milieu des alluvions. Les terrains en pente douce qui s'inclinent des coteaux et des rochers vers les campagnes du Band-Emir et vers son tributaire le Polvar ou Poulvar, présentent un admirable site pour la construction d'une ville et sans effort la pensée relève l'amphithéâtre de palais. D'ailleurs il en reste quelques fragments. Cette ruine, la plus belle de la Perse, est un ensemble de murs et de colonnes que les indigènes, avec une admiration mêlée de terreur, nomment le « Trône de Djemchid ». On sait maintenant,

[1] Stack, *Six Months in Persia;* — M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*

par le déchiffrement des signes cunéiformes gravés sur les parois, que le principal des six palais était celui de Xerxès, « le roi des rois, le fils du roi Darius, l'Achéménide »; mais, à en juger par l'inachèvement des sculptures et des inscriptions, il semblerait que le bâtisseur ne put terminer son œuvre. D'après la tradition, l'incendie détruisit l'édifice, quoiqu'on ne voie sur le marbre aucune trace de feu et que même des colonnes aient gardé leur poli, « si uni et si clair, disait Herbert au dix-septième siècle, que nul miroir d'acier n'en approche ». Des mahométans iconoclastes ont abattu les faces des taureaux ailés et toutes les représentations de figures humaines. Le temps aussi a renversé des murailles, détruit des colonnes, mais tel qu'il est, l'édifice présente encore un ensemble grandiose. Un double escalier, dont un homme à cheval gravirait facilement les larges degrés de marbre noir, mène sur la terrasse carrée qui porte le monument. En 1765, Niebuhr compta dix-sept colonnes, reste des soixante-douze qui avaient fait donner au palais le nom des « Cent Minarets »; actuellement, plus d'un siècle après, douze subsistent, portant des restes de chapiteaux. Au delà, sur les trois paliers successifs de la terrasse, pavée de marbre, se voient des murs ébréchés, des portes, des piliers, des ruines informes où l'archéologue a néanmoins fini par reconnaître la disposition des salles publiques et des appartements privés[1]. Quelques sculptures et maint détail de construction rappellent l'influence égyptienne, mais l'ensemble est d'une grâce élégante qui témoigne de la « parenté » existant à cette époque entre l'art de la Perse et celui de la Grèce[2]. Les architectes qui bâtirent le palais de Xerxès avaient certainement vu les temples grecs de l'Ionie et les monuments de la Lydie[3].

Au-dessus du Trône de Djemchid, sur une paroi de la montagne de marbre, assez rapprochée du sommet, apparaissent trois entailles faites pour les tombeaux des souverains. En face, sur la montagne du Nakch-i-Roustem, qui se dresse de l'autre côté du Poulvar, se voient les ouvertures d'autres sépulcres royaux, que les indigènes disaient jadis être les « prisons du vent »[4]. Une de ces tombes renfermait les ossements de Darius, fils d'Hystaspes, ainsi que le révèle une inscription; les Achéménides, ses successeurs, à l'exception de Darius Codoman, reposaient dans les autres cryptes. Les excavations sont taillées de manière à former une gigan-

[1] Loftus, *Suza and Persepolis;* — Eugène Flandin et Pascal Coste, *Voyage en Perse;* — M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*

[2] H. Brugsch, *Reise der preussischen Gesandschaft nach Persien in* 1860 *und* 1861.

[3] M. Dieulafoy, *Académie des inscriptions;* — *Journal officiel de la République française,* 18 septembre 1882.

[4] Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse, par Yacout.*

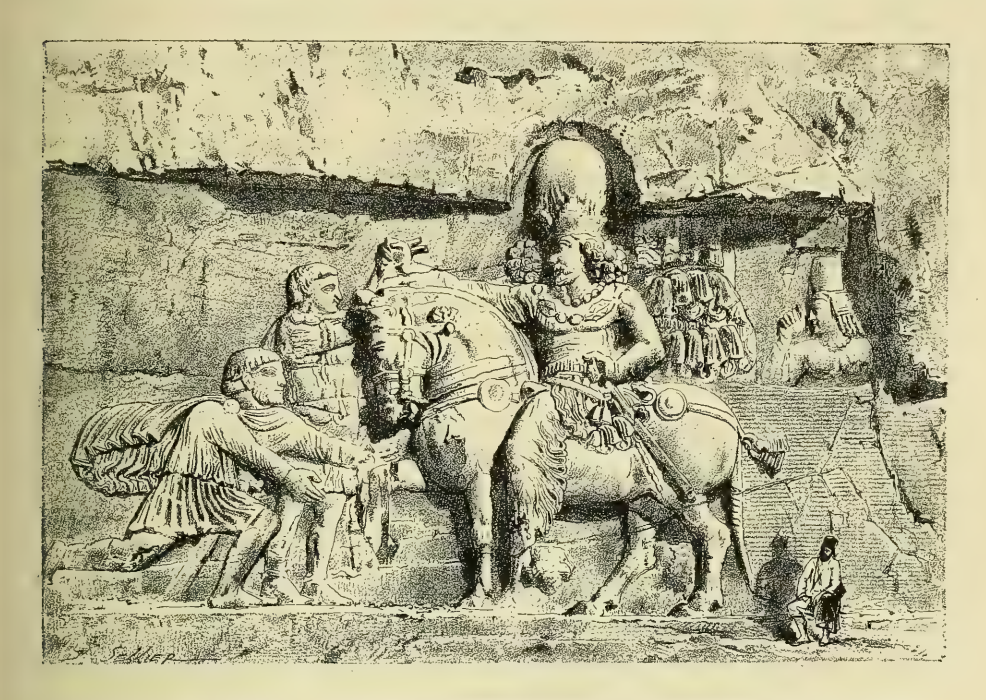
tesque croix dont la partie transversale figure un péristyle de temple, tandis que la partie supérieure montre le roi trônant sur un pavois que portent les peuples vaincus. A la base du rocher, les rois Sassanides ont aussi voulu laisser des monuments de leur gloire en taillant dans la pierre des bas-reliefs représentant divers évènements de leur règne : la plus curieuse de ces sculptures montre le roi Sapor étendant généreusement la main sur la tête de Valérien, l'ennemi vaincu[1].

D'après la plupart des archéologues, le tombeau de Cyrus, souverain toujours vivant dans les traditions iraniennes, se trouverait dans la même contrée, non loin du village de Meched-i-Mourghab, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Persépolis. Là s'étend, environnée d'âpres montagnes, accessible seulement par des gorges où la route est taillée dans le roc, une vaste plaine parsemée de débris et traversée par le Mourgh-ab ou « l'Eau des Oiseaux », la même rivière qui plus bas, sous le nom de Poulvar, va rejoindre le Band-Emir, près du Trône de Djemchid. Une grande ville s'élevait certainement en cet endroit à l'époque de Cyrus. Un pilier porte encore l'image du souverain divinisé, que désigne une inscription précise : « Moi Cyrus, le roi, l'Achéménide! » Un tombeau que les gens du pays disent être celui de la « mère de Salomon » et sur lequel on lit une inscription arabe, est tenu par la plupart des voyageurs pour le monument funéraire de Cyrus, et les restes d'une plate-forme, de construction analogue à celle du Trône de Djemchid, seraient les substructions d'un ancien temple du Feu où le roi glorieux aurait, lors des grandes fêtes, attisé la flamme devant le peuple assemblé. Toutefois il est douteux que la plaine de Meched-i-Mourghab soit bien celle de l'antique Pasargades, avec laquelle tous les savants l'identifiaient naguère, car les textes placent cette ville sainte beaucoup plus à l'est, dans le pays de Kirman, et non dans une campagne unie, mais au sommet d'un mont[2]. De même que les monuments d'Istakhr, ceux de Meched-i-Mourghab ont été construits par des architectes connaissant le style hellénique : c'est en Lydie et dans l'Ionie qu'ils avaient trouvé leurs modèles de temples et de tombeaux[3].

La ville de Darab ou Darabdjerd, située à 200 kilomètres au sud-est de Chiraz, près des sources d'un torrent dont les eaux s'écoulent pendant la saison des pluies vers le golfe Persique, est une des cités que l'on cherche à identifier avec l'antique Pasargades; mais on n'y a trouvé aucun monument, aucun débris qui rappelle le nom de Cyrus. Néanmoins il est certain

[1] Flandin et Coste, *Voyage en Perse*.
[2] Oppert, *Académie des Inscriptions*, séances du 29 septembre et du 6 octobre 1882.
[3] Dieulafoy, mémoire cité; — W. Oncken, *Weltgeschichte in Einzeldarstellungen*.

que la ville est fort ancienne : Firdousi en fait le théâtre de plusieurs évènements de son épopée mythique, et de nombreux autels du Feu se montrent sur les rochers environnants. Le nom même de la ville signifierait « Enceinte de Darab ou Darius »[1], et un rocher poli d'une montagne voisine est orné du bas-relief représenté en tant d'autres endroits de la Perse, l'agenouillement de Valérien devant Sapor; les sculptures, d'un aspect grandiose, sont malheureusement fort dégradées, et l'on n'y voit aucune trace



VALÉRIEN AUX PIEDS DE SAPOR. — BAS-RELIEF DU TOMBEAU DES ROIS A NAKCH-I-ROUSTEM, PRÈS DE PERSÉPOLIS.
Dessin de P. Sellier, d'après une photographie de M. Dieulafoy.

d'inscription. Un autre monument antique des environs de Darab est un temple souterrain taillé dans le roc, mais n'offrant que des parois lisses, sans bas-reliefs ni statues. Lors de l'invasion des Arabes, c'est à Darab que se réfugia le dernier Sassanide, Yezdidjerd, avant de mettre le désert entre lui et ses vainqueurs. Au nord du Darab, la ville de Niris, qui a donné son nom au lac le plus considérable du Farsistan, fut naguère un des centres du babisme; les persécutions ont dépeuplé la contrée[2].

Dans le Farsistan septentrional, c'est-à-dire sur le plateau, en dehors de la région des défilés, il n'existe que deux villes de quelque importance,

[1] Ouseley, *Travels in the East.*
[2] Goldsmid, *Eastern Persia.*

Abadeh, située à moitié chemin entre Chiraz et Ispahan, et Koumicheh, plus rapprochée d'environ 100 kilomètres de l'ancienne capitale de l'empire. Cette ville, qu'entourent de hautes murailles, mérite bien son nom, qui signifie « Lieu de cultures », car les campagnes environnantes, parsemées de villages et labourées avec soin, sont très productives. Abadeh possède une industrie spéciale, celle de la sculpture sur bois; ses habitants sont d'une extrême habileté à tailler dans le bois de poirier étuis, écritoires, cuillers, boîtes, jeux d'échecs. Jusque dans le nord de l'Iran, ces « articles d'Abadeh » disputent le marché aux produits similaires importés d'Europe. Au nord-ouest d'Abadeh, sur la route de Koumicheh, un autre lieu fortifié, Yezdikhast, occupe le sommet d'un rocher de conglomérat qui se dresse isolé dans une large fissure du plateau comme un écueil s'élevant d'un fond de mer. Les maisons et les tours semblent continuer le roc, mais en dehors de ces constructions lézardées des échafaudages branlants se projettent au-dessus du précipice; la foule bariolée des femmes et des enfants s'y presse quand une caravane apparaît, cheminant au bas du rocher. La ville n'est accessible que par un ancien pont-levis : çà et là quelques restes de murs sont désignés par les habitants comme des autels ou des châteaux de Guèbres et le nom de la ville (Yezd-i-Khast), analogue à celui de la cité guèbre Yezd, paraît en effet rappeler le séjour des adorateurs du Feu.

La chaîne de montagnes, coupée de larges brèches, qui se prolonge du nord-ouest au sud-est, sur la lisière du grand désert, est, comme les arêtes du Farsistan, bordée de villes et de bourgades situées à l'issue des vallons, là où se ramifient les torrents avant de se perdre dans la plaine. Naïn, sur la grande route de Kachan à Yezd, à peu près vers le milieu du chemin, est une de ces villes, voisines des solitudes, où l'eau se divise en mille aqueducs; les habitants, comme ceux de Kachan et d'Ispahan, savent apprécier les engrais et les recueillent avec le plus grand soin; l'industrie locale est celle des poteries, et des indigènes auraient été envoyés en Europe pour se perfectionner dans leur art, mais en revenant ils s'aperçurent, dit Goldsmid, qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre de leurs compatriotes. Au sud, le versant opposé de la montagne domine Koupa, l'une des cités prospères du plateau. Enfin, dans la belle avenue de montagnes qui remonte dans la direction du sud-est se succèdent Agda, Ardakan, Maïbout. Ardakan est la plus populeuse et la plus commerçante. Maïbout s'est appauvrie, ainsi que les villages des alentours, par la substitution du pavot à presque toutes les autres cultures. Afin de s'enrichir rapidement par la vente de l'opium, quelques grands propriétaires forcent leurs tenan-

ciers à faire de tous leurs terrains un vaste champ de pavots : les vivres se font de plus en plus rares et plus chers, sans que les salaires se soient élevés; l'industrie s'arrête et les habitants émigrent[1]. On rencontre même des villages complètement abandonnés.

Yezd, qui ne communique avec le reste de l'Iran que par des routes de caravanes traversant des plateaux argileux, des rochers ou des dunes de sable, est une cité du désert : de toutes parts les solitudes entourent l'oasis de mûriers où sont enfermés la ville et les villages de la banlieue. En certains endroits, le désert commence aux portes mêmes de Yezd : le sable s'amasse contre les murs et le vent le fait tourbillonner dans l'enceinte[2]; des quartiers sont ainsi menacés de disparaître comme a disparu une première cité de Yezd, appelée aussi Askizar, dont on voit les débris à 16 kilomètres au nord-ouest, sur la route de Kachan. On comprend que, dans cette ville partiellement assiégée par les sables, l'eau soit ménagée avec le plus grand soin : presque tous les réservoirs ou *ab-ambar* sont au-dessous du sol et l'on y descend par des volées de degrés pareils aux escaliers des étangs souterrains de Bombay.

Malgré son isolement au milieu du plateau, non loin du centre géométrique de la Perse, Yezd est une des villes prospères de l'Iran; elle a des filatures, des métiers à tisser, des teintureries, des fabriques de sucre candi. Pour l'industrie des soies, elle est le « Manchester persan » : ses manufactures sont nombreuses et quelques-unes font marcher plusieurs dizaines de métiers. Les cocons fournis par l'oasis environnante ne suffisant pas pour alimenter les trois cents fabriques, les marchands importent des soies grèges du Ghilan, du Khorassan, même de Herat; quant aux exportations d'étoffes, elles se font en dehors de la Perse jusqu'à la Mecque et autres villes d'Arabie par la voie de Mascate. Yezd entretient même des relations indirectes avec la Chine, par l'expédition de caisses d'opium, chaque année plus nombreuses. Les intermédiaires presque uniques sont les membres de la communauté guèbre, la seule importante qui existe encore en Perse : naguère la concurrence des musulmans leur interdisait les manufactures et le trafic; les adorateurs du Feu se livraient presque exclusivement au jardinage et à la culture du cotonnier, surtout à l'espèce dont la fibre brune sert à tisser les vêtements dont le port est obligatoire pour les Guèbres. Peu d'années après avoir reçu le droit de trafiquer, ceux-ci eurent conquis le monopole des échanges : l'un de ces négo-

[1] Gasteiger, *Von Teheran nach Baludschistan.*
[2] Mac Gregor, *Journey through Khorassan.*

ciants parsi possède plus de mille chameaux[1]. La population locale se compose en grande partie de seïd, qui prétendent descendre du Prophète : la présence d'un élément religieux différent a naturellement surexcité leur fanatisme. La ville a été surnommée « Cité de l'Adoration » et les habitants, très fiers de cette épithète, tâchent de la justifier par une extrême intolérance[2]. Récemment encore, le meurtre d'un Guèbre n'était jamais puni. A une vingtaine de kilomètres au sud-ouest, le gros bourg de Taft, où les Guèbres ont conservé le plus longtemps le privilège de pouvoir allumer publiquement le feu sacré, a gardé quelque industrie, surtout pour la fabrication des feutres. Une caverne voisine, dont les galeries se prolongent à des lieues dans l'intérieur de la montagne, renferme de très riches mines de plomb ainsi que des gisements de turquoises[3].

En suivant, au sud-est de Yezd, la grande route des caravanes qui serpente dans la plaine argileuse entre les deux chaînes de montagnes parallèles, on ne voit, sur plus de 200 kilomètres, que des caravansérails isolés et quelques maisons délabrées : c'est avec surprise que le voyageur aperçoit, après cette longue marche dans le désert, une véritable ville, Bahramabad, entourée de champs de pavots, alternant avec des jardins et des plantations de cotonniers. Grâce à la convergence de plusieurs routes, Bahramabad prospère et, de faible village qu'elle était récemment, elle est devenue centre de population. Des Parsi, même des Baniah hindous, y ont fondé de puissantes maisons de commerce. Au nord, sur le versant septentrional des montagnes du Nougat, près de Baghabad, on exploite de très riches mines de plomb.

Kirman ou Kerman, capitale de l'une des grandes provinces de la Perse, a gardé le nom des Carmanes ou Germanes dont parlent les anciens, mais comme Yezd, elle a changé d'emplacement : les restes d'une vaste cité, au milieu de laquelle ne se dresse aucune tour, aucune mosquée, s'étendent au sud de la ville actuelle ; à l'ouest, on voit aussi des amas de décombres ; enfin au nord, le faubourg des Guèbres a été presque entièrement démoli à la fin du siècle dernier. Entouré d'une muraille de forme irrégulière et s'appuyant sur une citadelle carrée, le Kirman actuel occupe une surface d'un kilomètre de côté, à la base occidentale d'un promontoire que couronne une forteresse ruinée, le « Château de la Fille ». L'altitude de Kirman est d'environ 2000 mètres ; aussi la température hivernale est très froide, mais en été les chaleurs sont très pénibles à sup-

[1] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*
[2] Khanîkov, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie Centrale;* — Floyer, ouvrage cité.
[3] Goebel ; — De Khanîkov, mémoire cité.

porter, et les maisons, de même que celles de Yezd, de Maïbout et autres villes du centre de la Perse, sont coiffées d'un *badghir* ou ventilateur en forme de tour, dans lequel s'engouffre l'air pour rafraîchir les appartements inférieurs. Encore à la fin du siècle dernier, douze mille familles guèbres résidaient à Kirman et dans les villages avoisinants, mais les persécutions et les conversions forcées ont réduit la communauté à un faible chiffre : ils sont quinze cents à peine. Depuis la visite de Marco Polo, Kirman a perdu l'industrie des armes, mais ses broderies, ses tapis sont toujours estimés et l'on y fabrique des châles, inférieurs à ceux de Kachmir en exquise douceur au toucher, leurs égaux en finesse de tissu et en élégance de dessin[1] : on se sert de *kark* ou fin poil de chèvre, mêlé à la soie pour la fabrication de ces étoffes, qui s'expédient ensuite dans toutes les parties de la Perse et même à l'étranger, par Bandar-Abbas. Kirman envoie aussi le kark de chèvre aux fabricants d'Amritsar, qui le mêlent dans leurs tissus au *pachm* du Tibet[2]. La principale station de la route de Kirman à Bandar-Abbas est la ville industrieuse de Saïdabad, ou mieux Seïdabad, la « ville des Seïd », entourée de rivières qu'alimentent les monts neigeux, mais qui s'épuisent à une faible distance : le sable jaune contraste avec la plus riche verdure.

Kirman est, au sud-est de la Perse, dans les contrées de l'intérieur, la dernière station où parviennent les lettres et les dépêches d'Europe[3] : le voyageur qui s'aventure au delà, d'oasis en oasis, ne retrouvera de communications avec le monde civilisé qu'en descendant vers le littoral du Baloutchistan ou en gagnant à l'est la vallée de l'Indus. Presque toute la population se compose de Baloutches nomades qui poussent devant eux leurs troupeaux de chameaux, de chèvres, de brebis; leurs villes et leurs forteresses ne sont que des lieux de refuge contre les pillards. Pourtant il ne manque pas de terrains fertiles dans les vallées, que Marco Polo trouva couvertes de cités, de villages et maisons de plaisance; même quelques pentes de montagnes présentent le spectacle de vastes forêts, bien rare dans la Perse orientale. Un des sites les plus charmants est la campagne qui entoure la mosquée de Mahan ou Mahoun, à 26 kilomètres au sud-est de Kirman : le bel édifice décoré de faïences émaillées, sur lesquelles frissonne l'ombrage de platanes centenaires, recouvre les ossements de Nimet oullah, le « Nostradamus de la Perse ». Rayin ou Rayoum, situé plus au sud-est, entre le mont Djoupa et le Djamal Baris, est un énorme

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] Yule; — Floyer, *Unexplored Baluchistan.*
[3] Gasteiger, ouvrage cité.

village aux maisons éparses au milieu des vignes et des noyers; un cercle de peupliers entoure chaque jardin; dans ce charmant village on ne voit pas une ruine, ce tableau presque inévitable dans toute agglomération urbaine de la Perse. Encore au milieu du siècle, tous les habitants de Rayoum vivaient dans un vaste fort, parfaitement conservé, qui couronne une hauteur voisine[1].

Bam, la ville la plus peuplée du Kirman oriental, pourrait être qualifiée de nomade, comme la plupart des cités persanes. Quelques murs, des amas informes, situés au pied d'un rocher isolé dans la plaine, sont les restes de l'ancienne Bam; la nouvelle s'est élevée depuis le milieu du siècle, à un kilomètre plus au sud. C'est l'une des villes les plus propres de l'Iran, c'est aussi l'une de celles qu'entourent les plus beaux jardins. Elle est déjà dans le Germsir ou « pays Chaud » ; orangers, citronniers, palmiers, donnent une physionomie méridionale à la jeune cité, mais presque immédiatement au delà recommence le désert. Entre la station de Rigan ou « Mer de Sable » et la ville de Bampour, sur un espace d'environ 200 kilomètres en droite ligne, se montrent des ruines, mais pas une maison habitée, et les caravanes sont obligées d'emporter des provisions pour toute la route. Bampour elle-même, la capitale du Baloutchistan de Perse, n'est qu'un groupe d'une centaine de huttes en paille se pressant en désordre au pied d'une butte artificielle qui porte une forteresse croulante. En 1881, il n'y avait qu'une seule maison en pisé : toutes les autres demeures n'étaient que des cabanes immondes ne protégeant leurs habitants ni contre le soleil, ni contre le froid, le vent ou la pluie. La ville ne possède ni école, ni bain, ni mosquée, à peine quelques jardins, quoique la plaine environnante soit d'une grande fertilité et que les cultivateurs disposent des eaux abondantes que roule le torrent de Bampour. Le village de Poura ou Tehré, situé à une vingtaine de kilomètres au nord, est beaucoup plus prospère, ce qu'il doit à sa position sur une pente de colline au-dessus des fourrés de la plaine, à la salubrité relative de son climat et surtout aux avantages de la propriété personnelle. Les habitants cultivent chacun son propre terrain, tandis que les gens de Bampour travaillent comme mercenaires dans les propriétés de la couronne[2].

Bampour est encore à 300 kilomètres du poste de Mechkid, où passe la frontière officielle entre les deux Baloutchistan, de Perse et de Kalat; mais dans tout ce vaste territoire il n'y a point de villes, à peine des hameaux,

[1] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*
[2] Gasteiger, ouvrage cité.

des campements et des forts à l'état d'entretien ou en ruines. Djalk, c'est-à-dire la « Désolée », que l'on figure sur la carte comme la capitale d'un vaste district, est simplement un groupe de fortins qu'entourent des cultures et des bouquets de dattiers[1]. De même Pip, Bint, Angouran sont des oasis avec hameaux épars. Dans ces contrées que parcourent les pillards baloutches, on n'est plus en Perse, quoique les délimitations politiques aient donné ce territoire à l'Iran. Bampour même est une bourgade plus hindoue que persane : son nom est hindoustani ; les habitants, presque noirs comme des Djat, pratiquent la religion sunnite, en horreur aux chiites du plateau d'Iran ; les femmes se passent des anneaux dans le nez et se noircissent les dents en mâchant la noix de bétel[2].

Les côtes du Mekran attribuées politiquement à la Perse ne sont pas plus populeuses que celles de l'est qui dépendent du khanat baloutche : quelques oasis, éparses comme des îles au milieu de la mer, égayent de distance en distance les régions arides de l'intérieur, et de petits havres se succèdent le long du littoral. Khobar (Tchaobar ou Tchaoubar), situé sur une pointe, à l'entrée d'une baie qui pénètre profondément dans l'intérieur, et Djask, bâti à la racine d'un promontoire, au bord d'une rade ouverte, où le flot vient mourir parmi les palétuviers, sont les villages où se fait le trafic principal ; ils ont aussi quelque importance comme stations du télégraphe continental rattachant Londres à Calcutta par le Caucase et la Perse. C'est à 50 kilomètres à l'ouest, au Ras-el-Kouh ou « Cap de la Montagne », que la côte change de direction et se recourbe au nord, parallèlement à la pénin-

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1844.

[2] Villes du plateau et des bassins fermés de l'Iran autres que la Caspienne et le lac d'Ourmiah, avec leur population approximative :

IRAK ADJEMI.	
Teheran (Goldsmid)	100 000 hab.
Kachan (Euan Smith)	70 000 »
Ispahan (Goldsmid)	60 000 »
Yezd (Gasteiger)	50 000 »
Kasvin (Goldsmid)	25 000 »
Zendjan	20 000 »
Koum (Euan Smith)	20 000 »
Hamadan (Bellew)	15 000 »
Koupa (Stack)	15 000 »
Nedjefabad (Stack)	15 000 »
Khonsar »	14 000 »
Damghan (Houtum Schindler)	13 000 »
Semnan (Goldsmid)	12 500 »
Ardakan (Stack)	10 000 »
Chahroud (Goldsmid)	8 000 »
Goulpaïgan (Stack)	8 000 »
Bostam (Khanîkov)	8 000 hab.
Naïn (Stack)	5 000 »
Maibout (Floyer)	5 000 »
Taft (Mac Gregor)	5 000 »
FARSISTAN.	
Chiraz (Goldsmid)	25 000 hab.
Abadeh	5 000 »
Koumicheh	4 000 »
KIRMAN	
Kirman (recensement en 1878)	41 170 hab.
Bahramabad	10 000 »
Saïdabad (Stack)	8 000 »
Rayin (Euan Smith)	6 000 »
Mahoun »	5 000 »
Bam (Saint-John)	2 500 »
BALOUTCHISTAN PERSAN.	
Bampour (Floyer)	1000 hab.

sule arabe du cap Masandam, pour former la manche de communication entre la mer d'Oman et le golfe Persique.

Le fameux port, jadis connu sous le nom de Gambroun ou Komron et désigné depuis le règne du chah Abbas comme le « Port d'Abbas », Bandar-Abbas ou Bander-Abbas, n'est plus le havre dans lequel se concentrait tout le commerce extérieur de la Perse. La difficulté des sentiers menant à Chiraz par-dessus les multiples rangées qui bordent le plateau, ainsi que l'extrême chaleur des étés et l'insalubrité du littoral, enfin l'éloignement du centre de la Perse ont diminué l'importance relative de ce port : Chiraz communique maintenant avec l'étranger par Bouchir; Ispahan et Hamadan font surtout leurs échanges avec Bagdad par la voie de terre et tout le nord de l'Iran est en relations avec l'Europe par Tabriz ou Enzeli; il ne reste plus à Bandar-Abbas que le commerce de Yezd et de Kirman. Quoique portant le nom de port, Bandar-Abbas n'a qu'une rade et les vagues viennent se briser en rouleaux écumeux sur sa grève, mais les navires ordinaires peuvent mouiller à 2 kilomètres, sur un fond de 6 mètres; l'île de Kichm, celles de Larek et d'Ormuz garantissent la rade des vents du large. Des bateaux à vapeur font régulièrement escale à Bandar-Abbas pour charger les tapis de Kirman, les soieries de Yezd, de l'opium, des dattes, du poisson; dans la foule des négociants, des commis, des marins, on rencontre des hommes de toute race, Asiatiques, Européens et nègres. Toutes les maisons nouvelles sont pourvues de tourelles à air où le vent s'engouffre pour circuler dans la demeure et en abaisser la température; mais les meilleurs aménagements n'empêchent pas que pendant l'été l'air ne semble sortir d'une fournaise. Dans cette saison, tous ceux qui ne sont pas absolument obligés de résider au port s'enfuient pour les maisons de campagne. Sourou, village situé à 15 kilomètres à l'ouest, au milieu des dattiers, est un des principaux lieux de villégiature, mais la grande oasis est celle de Minao ou Minab, occupant, à 87 kilomètres à l'est, l'issue d'une vallée que dominent des pics bizarres et des roches surplombantes; sous les ombrages de l'immense jardin, on n'a plus à craindre le souffle brûlant qui passe sur le désert sablonneux et salin de Bandar-Abbas, ni la réverbération des roches arides du Djebel-Ghinnoh. L'eau qui a valu à Minab son nom, « Eau des Boues » ou des « Alluvions », se répand de toutes parts au milieu de vergers qui produisent des fruits excellents, amandes, citrons, oranges, goyaves, mangues et grenades[1]. Les dattes sont exquises et les embarcations arabes qui viennent mouiller à l'embouchure du torrent en

[1] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*

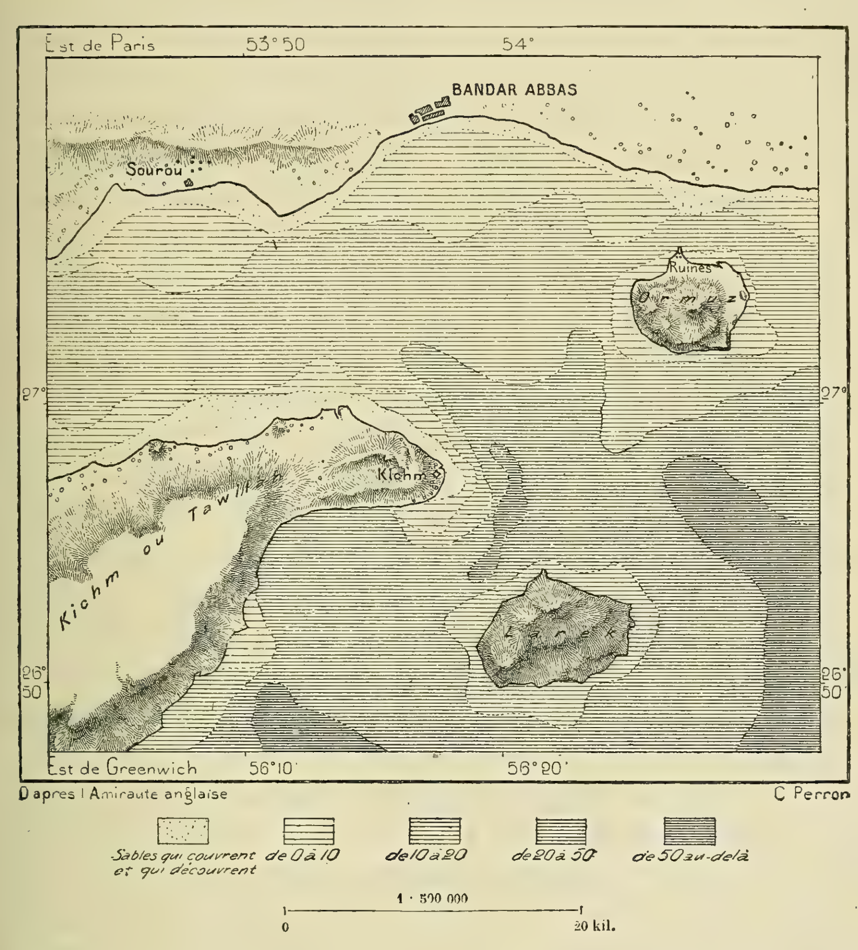


BANDAR-ABBAS. — VUE PRISE DU LARGE

Dessin de Th. Weber, d'après Mac Gregor.

exportent chaque année environ 1500 tonnes. Pendant la saison de la cueillette, les immigrants affluent de 200 kilomètres à la ronde; de là ce nom de Maghistan ou « Pays des Dattes » donné à Minab[1]. La récolte du coton est également très importante, de même que celle du henné (*lawsonia*

N° 41. — ORMUZ ET BANDAR-ABBAS



alba), cet arbuste dont les racines rougeâtres servent à la teinture et dont les feuilles sont employées par les femmes de l'Orient pour se colorer les ongles, la paume de la main et la plante des pieds : le henné de Minab s'exporte à Bombay, mais la plus grande partie de la récolte est envoyée à Yezd et à Kirman[2].

A l'époque de Marco Polo, c'est en terre ferme que se trouvait la cité de

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.

[2] Mouvement commercial de Bandar-Abbas en 1877 :
12 850 000 francs (d'après Houtum Schindler).

Hormos ou Ormuz, qui était alors le centre d'un commerce « immense » et où venaient les marchands de l'Inde avec des navires chargés d'épices, de pierres précieuses, de perles, d'étoffes de soie et d'or, de défenses d'éléphant. L'emplacement de la vieille cité, en partie couvert de ruines, a été retrouvé sur le cours du Minab, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest du fort qui s'élève au centre de l'oasis des jardins[1]. Dévastée par les Mongols, Ormuz se reconstruisit dans une île, de forme presque ronde, située à 6 kilomètres environ de la terre ferme : c'est la ville dont Albuquerque s'empara au commencement du seizième siècle et où se firent, an profit des navigateurs portugais, les échanges des denrées les plus précieuses de l'Orient et de l'Occident. La ville était située dans la partie de l'île la plus rapprochée du continent; il s'y trouve encore un petit village signalé de loin par un minaret et par une forteresse portugaise, en bon état de conservation. Des palais, des églises s'élevaient en diverses parties de l'île d'Ormuz, et la plus haute colline, qui dépasse 200 mètres, portait une chapelle servant en même temps d'amer, Nostra Senhora de la Penha; des citernes profondes sont creusées dans le roc. Jalouse du commerce des Portugais, la compagnie anglaise des Indes fit alliance avec la Perse et, après un long siège, le fort dut ouvrir ses portes; la ville fut pillée et démolie; même les matériaux de construction furent emportés pour servir aux édifices de Bandar-Abbas[2]. Les quelques embarcations d'Ormuz n'exportent plus que du poisson salé, une terre ocreuse qui sert de matière colorante, et du sel que l'on recueille, après les pluies, dans les ravins étincelants de blancheur, qui découpent les collines de l'intérieur, composées de sel gemme.

L'île de Kichm ou Tawilah, c'est-à-dire « l'Ile Longue », qui s'étend à l'ouest d'Ormuz, parallèlement à la côte de l'Iran, est une terre considérable qui semble avoir fait jadis partie du continent; elle n'en est séparée que par un canal de 2 à 10 kilomètres de largeur qui serpente autour des promontoires et des plages basses couvertes de palétuviers; même de grands navires à voile, aidés par la marée, peuvent s'engager dans ce long canal d'une centaine de kilomètres, car aux seuils les plus élevés on mesure une épaisseur d'eau de 6 à 7 mètres. L'île possède de bons mouillages, notamment celui de Left, au milieu du canal; mais en dépit de son excellente position entre deux mers, en face de l'Arabie et dans une concavité profonde du littoral persan, la longue terre n'a point de grands

[1] Pelly; — Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] A. W. Stiffe, *The Geographical Magazine,* april 1874.

entrepôts. La bourgade appelée Kichm, comme l'île, et bâtie à son extrémité orientale, près d'un ancien fort portugais de l'île, vis-à-vis d'Ormuz, n'a guère que des fruits à offrir aux marchands : de rares oasis, où l'on cultive de l'orge, des melons, quelques arbres fruitiers, se montrent sur les terrains en pente revêtus d'une mince couche de terre végétale. Dans son ensemble, l'île, rocheuse et dépourvue de végétation, coupée de collines grises ou blanchâtres, calcaires ou salines, ou couverte d'efflorescences de soufre, est l'image de la désolation : des voyageurs la comparent à des plateaux sous-marins récemment surgis des flots; d'autres à une terre ravagée par le feu et ne formant plus qu'un amas de scories. Les Anglais y fondèrent, à l'extrémité occidentale, l'établissement militaire de Basidouh (Bassadore) pour commander l'entrée du golfe Persique, mais ils durent l'abandonner à cause du manque d'eau et de l'intolérable chaleur; toutes les provisions, solides et liquides, nécessaires à la petite garnison, devaient être expédiées de Bombay. En été, la plupart des indigènes eux-mêmes vont chercher un refuge sur le continent, dans les bosquets de Minab; les mines de soufre et de sel ne sont exploitées par les Arabes que pendant cinq mois de l'année. Cependant une espèce d'antilope vit dans cette île de pierre et de sel[1].

Hendjam, qu'un chenal de 2 kilomètres sépare d'une pointe méridionale de la grande île, avait été également désignée comme futur poste de marine britannique; mais on a dû y renoncer pour les mêmes raisons; à moins de précautions exceptionnelles, un Européen n'y passerait pas l'été sans succomber à la folie ou à la mort. Pourtant l'île fut autrefois très populeuse; des milliers de maisonnettes en pierre sont éparses dans les creux, ainsi que de nombreuses citernes revêtues d'un ciment indestructible; des restes de cultures en terrasses se voient sur les pentes; à l'extrémité septentrionale on reconnaît encore les ruines d'une ville considérable, où s'élevaient deux mosquées. De nos jours, les seuls habitants sont environ 200 familles arabes venues de Chardjah, sur la côte d'Oman; ils se sont établis au sud pour exploiter les bancs d'huîtres perlières; une source avare leur fournit un peu d'eau saumâtre. Dans l'intérieur, des massifs de rochers sont composés de sel, que des corps étrangers rayent de rouge, de jaune, de vert; une fissure qui s'ouvre dans une colline de calcaire et de sel gemme se termine par une caverne remplie de pyrite qui brille comme l'or à la lueur incertaine des lampes[2].

[1] Whitelock, *Journal of the Geographical Society*, 1838.
[2] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*

Lindjah, première escale des bateaux à vapeur qui entrent dans le golfe Persique, est un village long de 3 à 4 kilomètres qui borde la grève ombragée de dattiers et que domine au nord un mont s'élevant à près de 1200 mètres; le mouillage est meilleur et plus rapproché de la rive qu'à Bandar-Abbas : c'est dans ce port que se fait la vente des nacres et des perles de Bahreïn aux négociants de l'Inde[1]. Les marins de Lindjah, Arabes et Africains, possèdent environ 150 embarcations, dont une dizaine employées à la pêche des perles, et construisent des navires en bois importé de l'Inde; des barques de 500 et même de 800 tonneaux ont été récemment lancées de leurs chantiers. Au delà de Lindjah jusqu'à Bouchir, la côte persane, escarpée, coupée de promontoires, sans eau et sans végétation, habitée seulement par quelques tribus d'Arabes pillards, n'a encore été parcourue par aucun explorateur européen; mais là aussi se trouvent des ports qui eurent autrefois un commerce considérable. A l'extrémité d'une plaine marécageuse qui s'étend à l'ouest du Lindjah et qui sépare des montagnes de l'intérieur quelques massifs, jadis insulaires, le petit village de Tcharak se trouve au pied d'un fort et entouré de dattiers. C'est là que s'élevait au neuvième siècle de l'ère vulgaire la grande ville de Siraf, dont Ibn Haukal vante les richesses : là venaient s'échanger l'aloès, l'ambre, le camphre, les perles, l'ivoire, le bois d'ébène; même des navires chinois y chargeaient les précieuses denrées de la Perse et de l'Arabie[2]. Tombée au pouvoir d'un chef arabe qui possédait l'île de Kaïs, Siraf perdit peu à peu son commerce au profit du chef-lieu politique, situé dans les mêmes parages, à 35 kilomètres au sud-ouest, et Kaïs devint le principal rendez-vous des marins à l'entrée du golfe Persique; puis, au commencement du quatorzième siècle, ce rôle échut à l'île d'Ormuz, devenue indépendante du souverain. On voit encore sur la plage septentrionale de Kaïs les ruines d'une grande ville arabe, près de laquelle les Anglais fondèrent pendant ce siècle un établissement militaire, abandonné depuis; les jardins, les champs et les bouquets de palmiers donnent à cette île un aspect riant que n'ont pas les autres terres éparses dans le golfe Persique. Au delà de Tcharak, les petits havres, Bandar-Nakhl ou le « Port des Palmiers », Bandar-Bisaïtin, Bandar-Kongoun, ne sont visités que par les petites embarcations des pêcheurs arabes.

Le versant maritime de la Perse qui s'incline au sud-ouest par une succession de degrés inégaux n'est connu que par les itinéraires des voyageurs

[1] Lewis Pelly, *Journal of the Geographical Society*, 1864 — Stack, *Six Months in Persia;* — Denis de Rivoyre, *Obock et Bassora.*

[2] Renaudot; — Ouseley; — Von Kremer, *Culturgeschichte des Orients.*

qui ont suivi l'une ou l'autre des routes de Chiraz à Bandar-Abbas. Le chemin du nord, qui coupe les vallées supérieures et franchit à de grandes élévations les crêtes de montagnes transversales, passe par l'antique cité de Darab, puis à Forg, entourée de dattiers, et à Taroun, plus riche encore en fruits de toute espèce, mais située déjà dans la région basse exposée à la malaria. Une autre route passe par la haute vallée du Prestaf, où se trouve la grande cité déchue de Fasa ou Fesa, devenue de nos jours un groupe de charmants villages dans une forêt de dattiers. Le chemin du sud, descendant directement au midi de Chiraz les premiers gradins du versant maritime, se détourne ensuite au sud-est, gagne la ville de Djaroun (Yaroun) où finit la culture de la vigne, puis traverse plusieurs arêtes de collines pour atteindre Lar : c'est l'ancienne capitale du Laristan, royaume qui s'étendit autrefois sur toute la région littorale, de l'île de Bahreïn, sur la côte d'Arabie, à l'île de Diu, appartenant à l'Hindoustan[1]. Au seizième siècle, la monnaie de Lar, morceau d'argent en forme de noyau de datte, que le souverain du Laristan marquait à son nom, était le signe d'échange le plus répandu dans toute la Perse. En s'emparant des routes maritimes, le chah Abbas détruisit le royaume de Lar, et la ville perdit rapidement son importance; elle n'est plus même chef-lieu de province. Elle fait pourtant un commerce assez considérable; ses habitants se vantent d'élever les plus forts chameaux de la Perse et de récolter les meilleures dattes. Lar n'a point de monuments antiques, mais Firouzabad, groupe de villages comme Fasa, situé à moitié chemin de Chiraz à la mer dans la « région des Passes », est fort riche en sculptures sur roc, représentant des scènes de bataille, et en constructions antérieures à l'Islam; un temple ruiné se dresse au sommet d'un promontoire. Cette région de l'Iran, dont Strabon vante la beauté, est en effet une des contrées les plus agréables de la Perse par la limpidité des eaux, l'éclat de la végétation, la forme superbe des montagnes; c'est aussi le pays où se voient quelques-uns des monuments du style le plus pur[2].

Bouchir ou Bandar-Bouchir, le port du golfe Persique où vient aboutir la route la plus fréquentée du plateau de l'Iran, est de création moderne Nadir-chah, ambitieux de conquêtes sur mer, fit choix de cette rade, la plus rapprochée de Chiraz, pour lancer une flotte, et la ville qu'il fonda reçut le nom d'Abou-Chehr ou « Père des Cités », transformé graduellement en Bouchir. Elle avait été précédée par un autre centre commer-

[1] Dupré, *Voyage en Perse;* — Carl Ritter, *Asien,* vol. VIII.
[2] D'Arcy Todd; — Kinneir; — Carl Ritter, *Asien;* — M. Dieulafoy, *Notes manuscrites.*

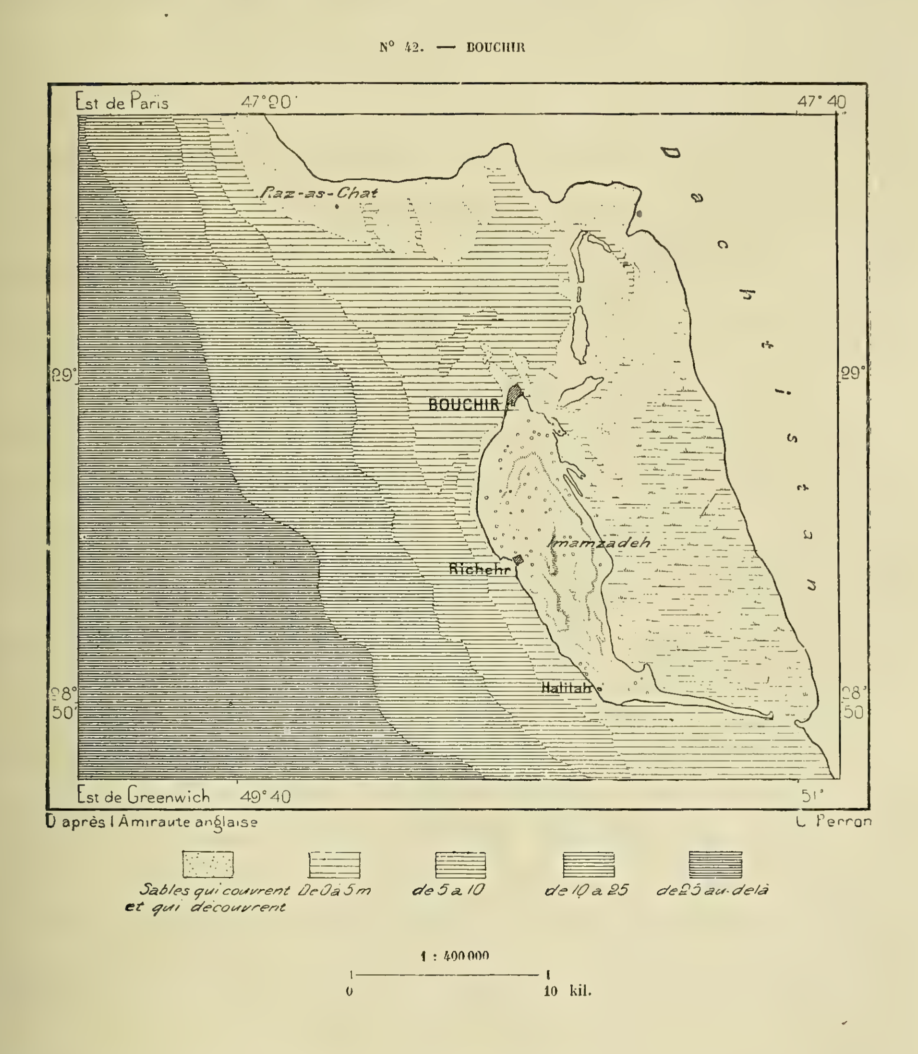
cial, Richehr, dont l'emplacement est signalé de loin par un fort portugais : on voit encore sur la plage des décombres amoncelés ; le sol des berges recèle des cornalines, gravées et non gravées, dont Richehr faisait jadis grand commerce avec Ratnapour, près du golfe de Cambaye : d'après les auteurs orientaux, sept cent familles s'occupaient à tailler et à graver des devises et figures symboliques sur ces pierres, qu'elles expédiaient dans les villes de l'intérieur. Bouchir, où se concentre actuellement presque tout le commerce maritime de la Perse, n'offre pourtant aucune des conditions indispensables à l'établissement d'un bon port. Elle est située à l'extrémité septentrionale d'une île allongée que l'exhaussement du sol a rattachée au continent; l'ancien détroit qui s'étend à l'est vers la plaine déserte est encore un marécage au sol incertain, tandis qu'au nord une baie, s'arrondissant en demi-cercle dans l'intérieur des terres, n'est recouverte à marée basse que par un mètre d'eau; îlots et bancs de sable affleurent au ras du flot. Seulement les petites embarcations peuvent contourner la pointe et mouiller à l'est de la ville, dans une fosse profonde de 4 à 8 mètres; les grands navires ancrent au large, à 7 et 8 kilomètres de la côte. Les négociants, parmi lesquels prédominent les Arméniens, expédient des vins, des tabacs et surtout de l'opium destiné aux ports chinois; ils importent de Batavia du sucre en quantités considérables, et les paquebots anglais leur apportent les mille objets de fabrication européenne[1]. La terre insulaire de Bouchir, limitée par une berge du côté du continent, a des fontaines d'eau fraîche et d'eau thermale, et quelques bouquets de palmiers auprès desquels les marchands étrangers ont établi leurs maisons de campagne; mais les principaux lieux de villégiature sont dans l'intérieur des terres, sur les pentes des monts Gisakan et Khormoudj, qui dominent la ville et les jardins de Barasdjan. L'île de Kharag, qui s'élève en pleine mer entre Bouchir et les bouches de l'Euphrate, a été souvent occupée par des pirates ; elle fut aussi au milieu du dix-huitième siècle une colonie hollandaise, ou plutôt un nid de corsaires commandés par un ancien consul néerlandais ; l'île contenait alors quelques milliers d'habitants. En 1840, les Anglais y avaient établi garnison.

Sur la route, ouverte pendant neuf mois de l'année, qui réunit Bandar-Bouchir et Barasdjan à Chiraz par les cols élevés de la « Fille » et de la « Vieille Femme » (2209 mètres), le principal lieu d'étape est la ville de Kazeroun, située à 890 mètres d'altitude, dans un de ces plissements du sol

[1] Revenu de la douane de Bouchir en 1880 : 600 000 francs.
Valeur approximative des échanges : 18 000 000 francs.

qui séparent les chaînes parallèles du Tengsir. C'est là que commence l'Iran proprement dit, pour le climat et la population; plus bas, disent les Persans, la région du littoral, le Dachtistan, est déjà l'Arabie. Kazeroun, qui fut jadis une grande cité, célèbre par son industrie et son commerce, n'est plus qu'une petite ville entourée de ruines et n'ayant d'importance

N° 42. — BOUCHIR



que par ses champs de tabac et ses marchés aux chevaux, où les tribus errantes du voisinage viennent mettre en vente d'admirables coursiers. C'est à une trentaine de kilomètres au nord de Kazeroun, dans une autre de ces dépressions qui se dirigent uniformément du nord-ouest au sud-est, que se trouvent les vastes ruines de Chapour ou Sapor, l'antique résidence des Sassanides. Il est peu de vallées en Perse qui aient des eaux courantes en plus grande abondance, des bosquets plus touffus et plus odo-

rants : Chapour est un des « paradis » de l'Asie[1]. Pourtant la cité ruinée ne s'est pas reconstruite; les nomades continuent de faire paître les troupeaux dans l'enceinte des palais. En aucune autre vallée persane, on ne voit de si nombreuses sculptures taillées. Sur le monticule qui porte l'acropole, de même que sur les parois des rochers qui enferment la vallée, de grands caissons découpés dans le roc forment comme un amphithéâtre de bas-reliefs, où les montagnes elles-mêmes racontent les hauts faits de Sapor, ses chasses, ses victoires, ses audiences solennelles. Les types et les costumes des personnages divers, Romains, Arabes, Persans, Hindous, représentés dans ces annales de pierre, donnent de l'intérêt à cette histoire du roi, qui montait à cheval, le pied posé sur la nuque d'un empereur captif. Les parois sculptées de Chapour, divers fragments trouvés parmi les ruines et une statue colossale renversée qui obstruait l'entrée d'une grotte, sont dus évidemment au travail d'artistes grecs, peut-être prisonniers[2].

D'autres restes antiques, roches taillées, autels du feu, citadelles, se voient dans toute la région du Tengsir, au sud-est vers Firouzabad, au nord-est vers Ram Hormuz et Babahan ou Bebehan, ville ouverte entourée de palmiers; dans le voisinage, des sources de naphte coulent des rochers de gypse. En certains districts, les châteaux forts, rappelant un état social analogue à celui de la féodalité en Occident, se dressent au sommet de chaque rocher : un guide du voyageur Ouseley évaluait à « cinq mille » le nombre de ces castels ruinés, qui pour la plupart se rattachent aux légendes de la « Fille », nom sous lequel se perpétue le souvenir de la déesse Anahid[3].

La Perse ne possédant, si ce n'est dans la province de Chouster, que les vallées supérieures des affluents du Tigre, les villes sont peu nombreuses sur ce versant parcouru par des tribus de pasteurs; cependant l'importance des routes qui mettent le plateau en communication avec la Mésopotamie a fait surgir quelques cités dans les vallées de passage. La région du nord, où coulent les premières eaux du petit Zab et de la Diyalah, et qui appartiennent à la province relativement peu importante d'Ardilan,

[1] Ouseley, *Travels in the East.*

[2] Eugène Flandin, *Voyage en Perse.*

[3] Villes du versant maritime de la Perse, avec leur population approximative :

Bouchir.	14 000 hab.	Babahan (Wells).	4 500 hab.
Minab.	10 000 »	Djaroun	4 000 »
Bandar-Abbas.	8 000 »	Firouzabad (Stack).	4 000 »
Lar.	8 000 »	Fasa.	4 000 »
Kazeroun (Stack)	8 000 »	Taroun	3 000 »
Barasdjan (Mac Gregor). . . .	6 000 »	Forg.	2 000 »

Khobar (Floyer). . . . . 1 000 hab.

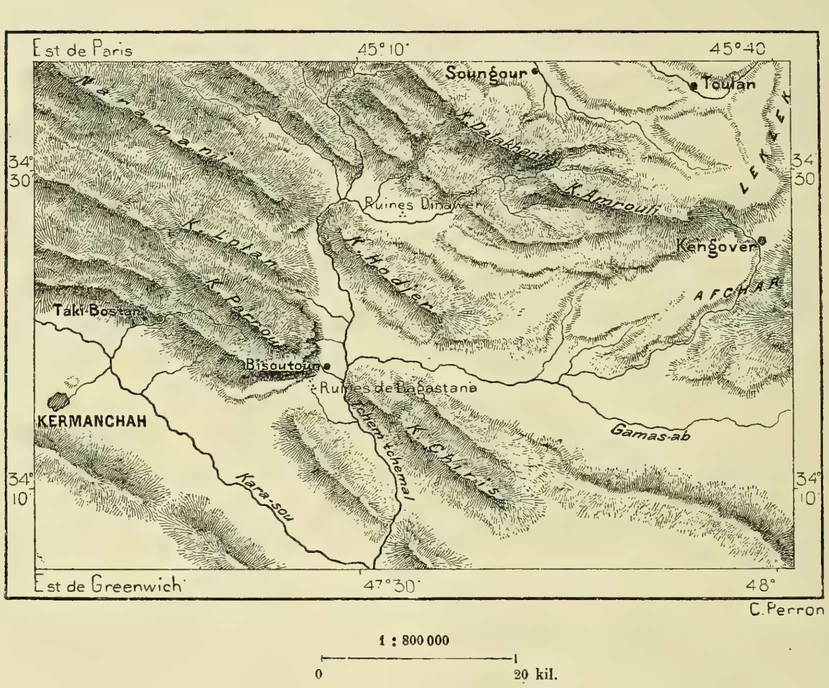
traversée de crêtes montagneuses, n'a que des voies peu fréquentées : aussi n'y existe-t-il que deux villes, la charmante Bana, qui couronne une colline boisée entre deux vallons cultivés, et la cité moderne de Senna (Sihnah), résidence d'un wali de Kourdes iraniens, située dans un bassin fertile entouré de campements. Senna n'est persane qu'au point de vue politique : les chrétiens, Nestoriens et Chaldéens, sont nombreux dans la contrée; les tribus nomades sont composées d'Ali-Allahi et autres « gens de la Vérité ». La population mahométane du versant mésopotamien est entièrement sunnite : la chaîne bordière sépare les deux religions, celle de la Perse et celle de la Turquie.

La route historique d'Ecbatane à Babylone, de Teheran et Hamadan à Bagdad, celle que suivit Alexandre à son retour de l'Iran, et que prirent après lui d'innombrables expéditions de guerre et de commerce, contourne les contreforts méridionaux du massif de l'Elvend et ses roches gravées d'inscriptions cunéiformes pour descendre de contrefort en contrefort dans la vallée de la Kerkha ou Kerkhera, le Kara sou, l'« Eau Noire » des Turcs, le Choaspes des anciens. Kongaver ou Ghendjaver, un des premiers lieux d'étape, est situé au pied de montagnes qui ressemblent à celles de l'Attique par la netteté du profil et l'harmonie des formes; mais la plaine de Kongaver est tout autrement riche que celle d'Athènes en eaux courantes et en massifs de verdure. La petite ville persane a aussi son acropole, dominée par un édifice qui fut à la fois temple et citadelle, comme le Parthénon. C'est le sanctuaire qu'Isidore, dans le premier ou le deuxième siècle de l'ère vulgaire, dit avoir été consacré à Artémis, l'Anahid des Perses, cette « Fille » en l'honneur de laquelle sont désignés tant de rochers, de passages, de vieux châteaux dans les contrées de l'Iran. Le temple, souvent utilisé comme forteresse par des bandes de brigands, n'est plus qu'un amas de débris; cependant on y voit encore quelques restes précieux d'architecture, des colonnes de proportions élégantes, de beaux chapiteaux sculptés représentant des fleurs de lotus. L'influence grecque n'est pas moins visible dans le monument de Kongaver que dans celui de Persépolis. Au milieu de la plaine se dresse un monticule isolé, peut-être d'origine artificielle, portant aussi des ruines que l'on croit être celles d'un temple du Soleil, où les offrandes et les prières alternaient avec celles qui, sur l'autre colline, s'élevaient vers l'Artémis lunaire.

En aval de Kongaver, les eaux descendues de l'Elvend s'unissent au Gamas ou Gamas-ab, descendu de la vallée où se trouve Nehavend, la « ville de Noé », célèbre dans les annales de l'Islam par la « victoire des victoires » que l'armée du calife Omar remporta sur Yezdidjerd, le dernier souve-

rain de la dynastie nationale; les pâturages des monts environnants, où le chah entretient une partie de sa cavalerie, sont réputés les meilleurs de l'Iran. Au-dessous de la jonction des torrents, le fleuve entre dans une cluse, d'aspect formidable, où parois s'exhaussant au-dessus de parois ne laissent pénétrer qu'une lumière affaiblie. Une haute montagne, hérissée d'aiguilles, termine le défilé au nord du Gamas-ab : c'est le Bisoutoun, au pied duquel se blottit le village, devenu fameux dans l'histoire de l'archéologie. Nul monument n'eut plus d'importance que ses inscriptions pour

43. — KERMANCHAH.



1 : 800 000

0 — 20 kil.

aider au déchiffrement des écritures cunéiformes et ouvrir une large perspective vers les temps oubliés : c'est à Bisoutoun, on peut le dire, que, grâce aux travaux de Grotefend et de Burnouf, s'est accomplie, pour l'étude de l'histoire antique, la plus grande révolution du siècle, analogue au renouvellement qui s'est produit dans les recherches religieuses et philologiques par la découverte du sanscrit et du zend[1].

Le rocher de Bisoutoun ou Behistoun, dont le nom diffère à peine de l'ancienne appellation de l'époque grecque, — Baghistan ou « Lieu des Jardins », — s'élève à 450 mètres de hauteur verticale au-dessus de prai-

[1] Darmestetter, *Essais orientaux*.

ries où paissent les troupeaux. Une abondante source cristalline jaillit à la base de la roche, que surmontent des bas-reliefs presque détruits, moins par le temps que par les conquérants qui ont fait sculpter des figures nouvelles sur les figures anciennes ; de même les inscriptions grecques ont été partiellement effacées sous des écritures arabes. D'autres sculptures, taillées à une grande hauteur sur la paroi, sont aussi accompagnées de quelques inscriptions difficiles à reconnaître; mais la table fameuse étudiée avec tant de soin existe encore presque en entier. Sur un espace d'environ 45 mètres en largeur et 30 mètres en hauteur, la roche a été nivelée et polie et dans ce vaste cadre le roi Darius, fils d'Hystaspes, a fait graver un millier de lignes racontant en trois langues, perse, mède, assyrien, sa victoire sur Babylone et les vœux qu'il fit à son retour. A la base de la pierre écrite se voient les débris d'une terrasse par laquelle les visiteurs accédaient au monument; mais rien ne reste des sculptures de Baghistan dont parle Ctésias et qu'il attribuait à Sémiramis. Les parois polies où sont gravées les inscriptions sont revêtues d'une légère couche de silicate qui les préservait contre les intempéries. Les Perses connaissaient déjà il y a vingt-quatre siècles l'art de durcir le rocher[1].

Les mêmes escarpements qui portent les inscriptions de Bisoutoun se continuent à l'ouest et prennent au nord-est de Kermanchah le nom de Tak-i-Bostan, « Voûte des Jardins », qui rappelle les jardins suspendus attribués à la souveraine légendaire. Immédiatement au-dessus de la plaine fleurie, et près d'une fontaine abondante qui s'élance de la roche calcaire, deux salles ont été taillées dans le roc, à l'époque des Sassanides, ainsi qu'en témoignent le style des sculptures et les inscriptions pehlvi déchiffrées par Silvestre de Sacy. La petite grotte date du quatrième siècle de l'ère vulgaire; la grande, qui est de beaucoup la plus ornée, aurait été taillée, ou du moins aurait reçu ses sculptures, deux ou trois siècles plus tard, à la veille de la conquête arabe. Les scènes de chasse qui décorent les murailles sont représentées avec une vigueur et une pureté de dessin dont les autres monuments de Perse n'offrent pas d'exemple : elles sont dues évidemment aux artistes grecs qui vivaient à la cour sassanide[2]. Kermanchah, située dans la plaine fertile, à quelques kilomètres de Tak-i-Bostan, n'était qu'une petite ville à la fin du siècle dernier : au commencement du siècle, elle devint l'une des premières cités de la Perse, comme capitale des provinces du Kourdistan, dont Ali-mirza, fils du chah Fath-Ali,

[1] Rawlinson ; — Brugsch, etc.
[2] H. Rawlinson, *March from Zohab to Khuzistan, Journal of the Geographical Society*, 1839.

avait fait un véritable royaume : des officiers de toute nation, parmi lesquels l'illustre Rawlinson, un de ceux qui ont le mieux étudié la géographie et l'histoire de cette contrée, vivaient alors à Kermanchah et y fondaient des arsenaux et des fabriques d'armes; des artisans accouraient de la Perse, de la Turquie et de l'Armenistan. Depuis cette époque, la ville a de nouveau diminué en population et en industrie. La plupart des danseuses persanes appartiennent à la tribu des Sousmani, qui campe dans le voisinage de Kermanchah[1].

Au delà, la grande route historique de l'Iran à la Mésopotamie, s'éloignant du Choaspes, qui prend la direction du sud et du sud-est, passe dans la ville de Kirind, chef-lieu de plusieurs tribus kourdes appartenant à des sectes diverses, surtout à celle des Ali Allahi. Au delà, on traverse un pays montagneux pour s'élever graduellement vers la crête de Zagros, le mur naturel qui limite à l'occident le plateau de la Perse et d'où l'on descend vers Zohab et les plaines de la Mésopotamie; la ligne de séparation entre les climats, entre les flores et les faunes, contourne la base du rempart; de l'un à l'autre côté les nations et les langues diffèrent; l'histoire a pris un autre cours. Sur la pente inclinée vers la Turquie, un château, Tak-i-Girrah ou l' « Arche du Chemin », marquait la frontière politique : on y voit encore un haut portail de marbre blanc que Ker-Porter crut pouvoir identifier avec les « Portes du Zagros » ou Zagri Pylae, dont le nom (Zarg pil) subsisterait encore dans celui du village de Sarpil, Sarpoul ou Saripoul. Quoi qu'il en soit, il est peu de limites naturelles mieux tracées que celles du Zagros, et si les campagnes de Zohab, qui s'étendent à l'ouest, appartiennent à la Perse, c'est uniquement par droit de conquête; depuis que ce pachalik lui a été enlevé, au commencement du siècle, la Turquie n'a cessé d'en revendiquer la possession. Historiquement ce pays, loin d'être iranien, est au contraire l'une des régions classiques de la Mésopotamie; sur l'emplacement occupé par le bourg de Holwan s'éleva jadis une des puissantes cités d'Assyrie, dans laquelle plusieurs archéologues avaient cru, mais à tort, retrouver Calach, capitale temporaire de l'empire des plaines.

Au sud de Bisoutoun et de Kermanchah, la rivière, qui plus bas prend le nom de Kerkha, ne baigne jusqu'à l'Euphrate les murailles d'aucune cité considérable. Actuellement, on ne voit, sur ce cours d'environ 600 kilomètres, que des ruines et de rares villages; dans tout le bassin, occupé presque en entier par les bergers kourdes, louri et bakhtyari, il n'existe

[1] Polak, ouvrage cité

qu'une seule ville, Khorramabad, située sur le torrent du même nom, sous-affluent oriental de la Kerkha. La position de Khorramabad est singulièrement pittoresque; un mur de rochers, qui suit, comme toutes les montagnes du Louristan, la direction normale du nord-ouest au sud-est, s'interrompt soudain pour laisser passer la rivière, puis se redresse au delà d'une brèche, large d'environ 1200 mètres; mais au milieu de l'espace libre il reste un fragment du rempart naturel, bloc isolé, escarpé de toutes parts et donnant naissance près du sommet à une source très abondante. Ce rocher, entouré à la base d'une double muraille, est le fort de Khorramabad; un élégant palais, des jardins, un vaste réservoir occupent la partie supérieure du monticule; au bas s'étend la ville, prolongeant ses faubourgs entre les jardins ombreux.

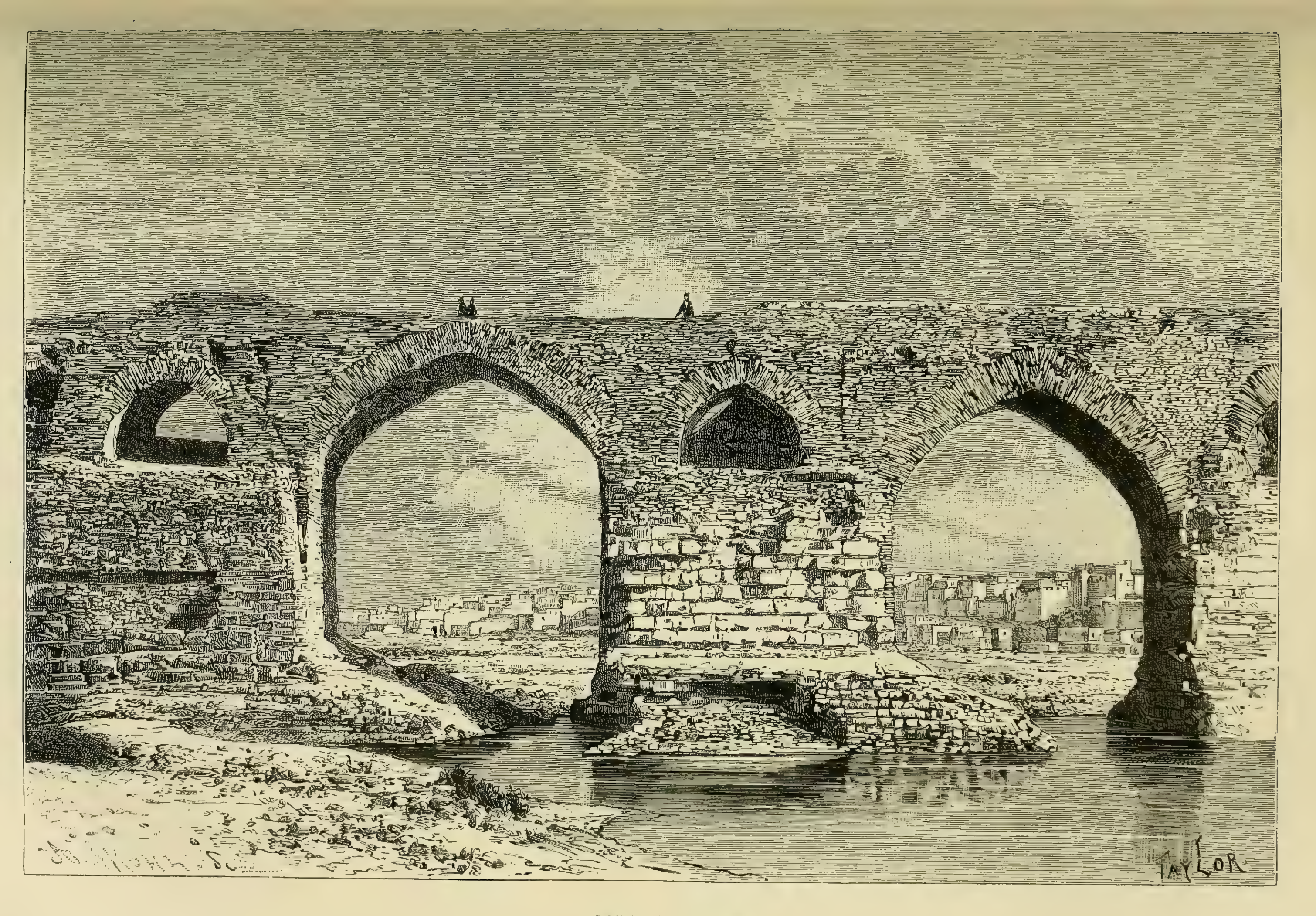
La chaîne des cités ruinées se développe à l'ouest, parallèlement à la crête bordière qui sépare le pays montagneux des plaines de la Mésopotamie. Une première ville abandonnée, Sirwan, est située dans un défilé, au bord d'un affluent occidental de la Kerkha; les maisons se pressent les unes contre les autres, mais toutes les collines des alentours sont couvertes d'anciennes demeures, au milieu desquelles s'élèvent çà et là de petits obélisques, désignant les tombeaux des Louri. Quelques édifices de la vaste cité, fort bien construits en pierre de taille, sont en parfait état de conservation : voûtes, corridors, galeries, labyrinthes souterrains, toute l'architecture sassanide se retrouve dans la ville sans habitants. Des brigands louri ont pris pour retraite les cryptes du palais de Nouchirvan, le fondateur de la ville; Rawlinson, qui se préparait à visiter une « pierre talismanique » placée à l'entrée de la tombe où le souverain repose « sur un lit d'or et d'argent », dut s'éloigner avant d'avoir terminé l'œuvre d'exploration. Roudbar, situé au confluent de la Kerkha et du Kirind, est aussi une grande ruine des temps sassanides, et plus au sud, dans une vallée latérale de la Kerkha, Seïmarah ou la cité de Chosroës, Chehr-i-Khousraou, semble être une reproduction exacte de Sirwan pour le site, l'aspect général et le style d'architecture, mais elle est encore plus étendue et un palais de proportions plus grandioses la domine. Ce monument est le « Trône de Chosroës », ainsi nommé de l'ennemi d'Héraclius qui en avait fait sa résidence d'hiver[1].

Mais, de toutes les ruines de la contrée, nulle n'a laissé un nom plus retentissant que celles de Suse ou Chouz, d'après lesquelles tout le pays est souvent appelé Susiane. La situation géographique de l'ancienne

[1] H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, 1839.

capitale est des plus heureuses : en cet endroit la rivière Dizfoul, affluent du Karoun, se rapproche de la Kerkha; les deux cours d'eau, développant leurs méandres à la rencontre l'un de l'autre, ne sont plus qu'à une distance de 15 kilomètres et la plaine qui les sépare est assez unie pour qu'on y ait creusé de nombreux canaux d'irrigation dérivés des deux rivières; en outre, un canal naturel d'écoulement, le Chapour ou Chahwer, assez large et assez profond pour recevoir les embarcations de commerce, s'est formé en amont de Suse, et descend au sud-est vers la rivière Karoun : la plaine de Suse est donc une petite Mésopotamie, et le sol en est aussi fécond que celui des bords de l'Euphrate; c'est à peine si au printemps les chevaux peuvent traverser l'herbe épaisse qui recouvre les campagnes arrosées par le Chapour. Les ruines ou plutôt les buttes herbeuses qui font reconnaître l'emplacement de l'antique cité occupent un espace de 10 à 12 kilomètres de tour et sont dominées par une plateforme carrée d'environ un kilomètre de côté, qui portait jadis la citadelle; un monticule artificiel, de 50 mètres de hauteur, dressant ses talus escarpés au nord-ouest de la terrasse, indique l'endroit où s'élevaient les plus solides murailles de l'acropole. Nul précieux débris ne subsiste de la capitale jadis si fastueuse : quelques chapiteaux épars, des fûts de colonne, des pierres sculptées, c'est tout; mais on a pu reconnaître le plan du grand palais commencé par Darius et terminé par Artaxercès Mnénon ; il ressemblait au « Trône de Djemchid » à Persépolis. Le prétendu tombeau de Daniel, qu'ombragent quelques platanes au bord du Chapour, est un simple mausolée de briques, où les musulmans des alentours viennent en pèlerinage; mais ils n'y voient plus la pierre qu'ils considéraient comme un talisman protecteur de la contrée : c'était une dalle de couleur noirâtre portant une inscription bilingue, en hiéroglyphes et en caractères cunéiformes. Les Anglais Monteith et Kinneir essayèrent en vain de l'acheter; Gordon obtint d'Ali-mirza, le prince du Kourdistan, le droit d'enlever le précieux monument épigraphique, mais les habitants le rachetèrent par un présent de 40 000 francs et deux chevaux arabes du plus grand prix[1]. Malheureusement, la légende parlait d'immenses richesses enfouies sous la pierre sacrée : un étranger la fit sauter pour découvrir le trésor, et précisément les plus grands désastres, peste, inondation, famine, se succédèrent comme pour donner raison aux superstitions populaires. D'après Loftus, il resterait quelques fragments de la pierre sacrée, maçonnés dans un pilier[2].

[1] Ouseley, *Travels in the East.*
[2] Loftus, *Quarterly Journal of the Geological Society*, aug. 1855.



PONT DE DIZFOUL

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

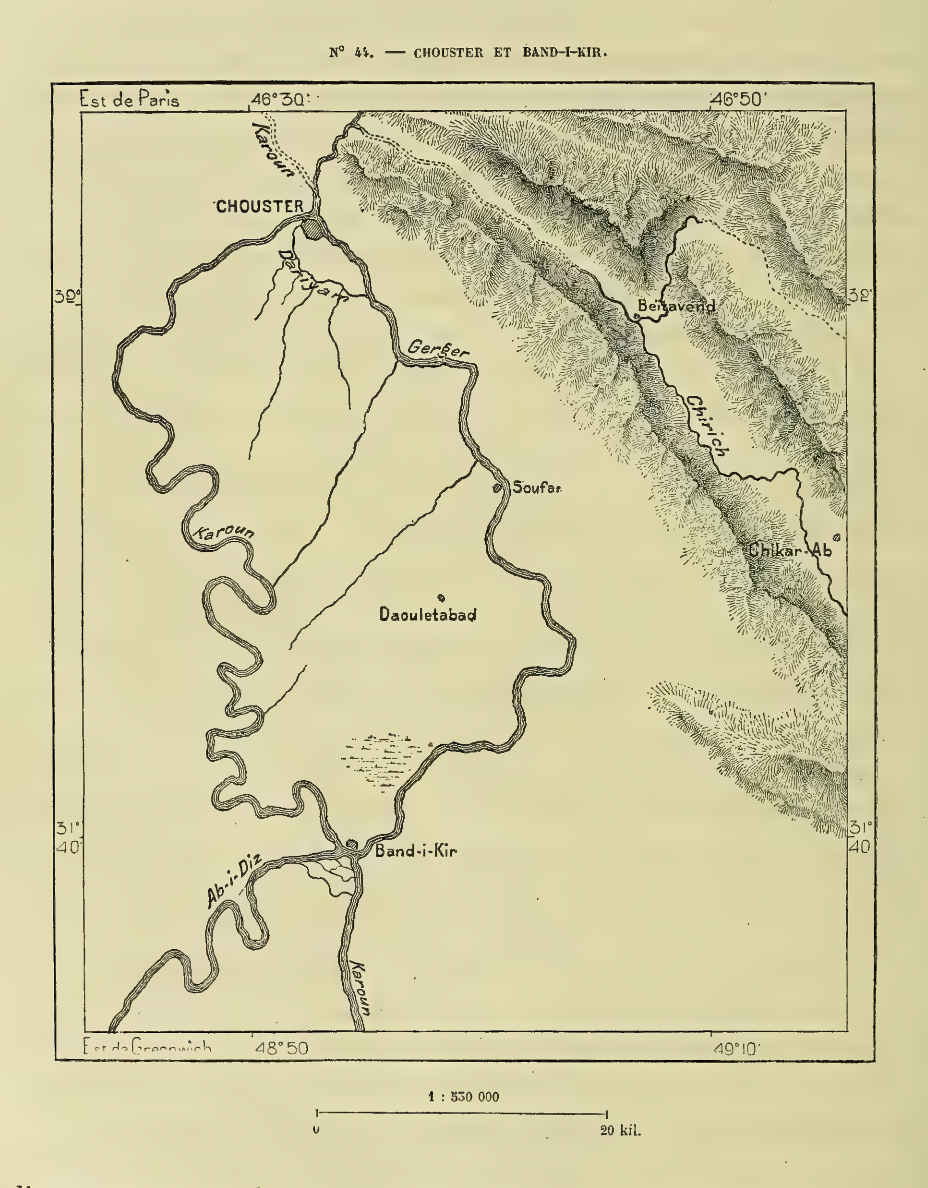
La rivière de Dizfoul, le principal affluent du Karoun, prend naissance comme le Gamas-ab, branche maîtresse de la Kerkha, dans une des hautes vallées longitudinales qui séparent les chaînes parallèles et forment le rebord du plateau. Tandis que le Gamas-ab coule au nord-ouest vers Nehavend, le Dizfoul descend au sud-est vers Bouroudjird, fameux par ses beaux pâturages, où paissent les chevaux par milliers, puis, perçant successivement chacune des arêtes rocheuses du Louristan, entre à Dizfoul dans la région des plaines. Il serait impossible de suivre le cours de la rivière par les cluses où elle se glisse; il n'existe qu'un sentier de Bouroudjird à Dizfoul, et ce chemin, qui escalade toutes les chaînes parallèles des rochers, n'est pas même en entier praticable aux vaillants chevaux persans. Bouroudjird, ville dont la muraille a 10 kilomètres de tour, est fort industrieuse, et de cent kilomètres à la ronde les Louri viennent y acheter des feutres et des étoffes, donnant en échange chèvres, brebis, chevaux et mulets. Dizfoul, située dans le voisinage de Suse, peut être considérée comme l'héritière de cette grande cité : les petits bateaux remontent, mais très irrégulièrement, la rivière jusqu'à la ville et chargent les laines, les cotons, les indigos, les céréales, le bitume, le soufre qu'apportent les paysans des alentours; l'industrie locale est très active; les marais des environs produisent les roseaux dont on fait les meilleures plumes, expédiées dans tout l'Orient, de Constantinople à Calcutta[1]. Actuellement, Dizfoul, le « Manchester » du Khouzistan, est la plus populeuse ville de toute la Perse des plaines. Au nord-est est le fameux Kaleh-Diz ou château du Roc, ainsi nommé d'une tour naturelle qu'on escalade au moyen d'échelles, de cordages et de marches taillées dans la pierre : cette forteresse naturelle, complètement inexpugnable, est la résidence d'un chef bakhtyari, qui fait cultiver les champs du plateau supérieur; il y possède quelques troupeaux de brebis, jadis sauvages, que l'impossibilité de fuir a fini par apprivoiser. Les animaux de labour sont hissés et descendus par des cordes[2].

Chouster, ou la « Petite Suse », sur le Karoun ou Kouran, était la première ville de l'Arabistan avant la peste de 1832; depuis cette année fatale, qui la laissa presque déserte, elle a de nouveau grandi. Comme Dizfoul, elle a l'avantage de se trouver à l'entrée de vastes et fertiles plaines, sur un fleuve, sinon facilement navigable, du moins accessible aux embarcations, et de plus elle est le point de départ indiqué pour la route qui, tôt ou tard, se dirigera vers Ispahan à travers le pays des Bakhtyari. Les tra-

[1] Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1879.
[2] Layard, *Journal of the Geographical Society*, 1846.

vaux hydrauliques qui transformeraient Chouster en un port de rivière commerçant sont peu considérables en comparaison de ceux qui se firent au troisième siècle de l'ère vulgaire, sous le règne de Sapor et peut-être sous la direction de son prisonnier, l'empereur Valérien; une de ces

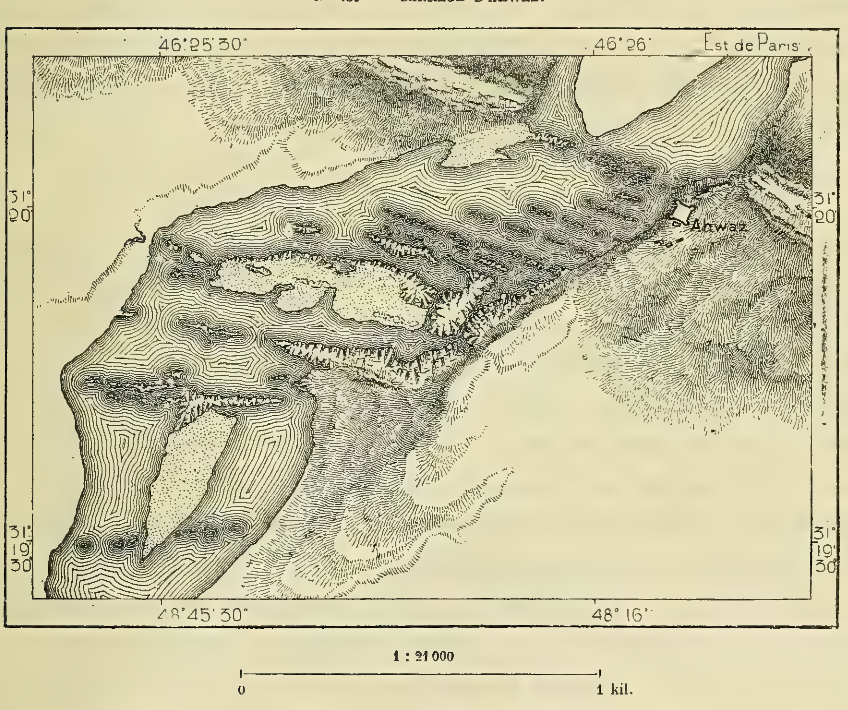
N° 44. — CHOUSTER ET BAND-I-KIR.



digues porte encore le nom de Band-i-Kaïsar ou « Barrage de l'Empereur ». En amont de la ville, à un coude brusque du fleuve, on fit une coupure dans la berge gréyeuse de la rive gauche et l'on creusa un canal, dans lequel la partie détournée du courant a pris graduellement, sous le nom de Gerger, l'aspect d'une rivière naturelle, avec ses méandres, ses bancs

d'alluvions, ses oscillations de niveau. Les deux bras se rejoignent à plus de 50 kilomètres en aval de la coupure, enfermant une île que les canaux d'irrigation ont transformée en un vaste jardin. Pour disposer d'une pente suffisante dans la partie supérieure de cette campagne insulaire, il fallut ouvrir une tranchée à ciel ouvert, puis un tunnel, à travers le rocher qui porte le château de Chouster; un autre canal, le Dariyam ou « fossé de Darius », fut creusé en aval de la cité entre les deux rivières, afin d'isoler complètement la place. Presque tous ces grands travaux de canalisation se sont maintenus depuis quinze siècles et témoignent d'une science qui

N° 45. — BARRAGE D'AHWAZ.



ne se retrouverait plus chez les ingénieurs persans, s'ils n'avaient pris le chemin des grandes écoles européennes.

A Band-i-kir, l'endroit où se réunissent le Karoun et le Gerger, débouche aussi la rivière de Dizfoul ou l'Ab-i-Diz, et le fleuve, définitivement formé, serpente vers le Chat-el-Arab. Ahwaz, près des rochers et du reste de digue qui constituent le seul obstacle à la navigation du bas Karoun, n'est plus, de même que les autres villes situées au sud sur le Djerrahi et sur le Hindian, qu'un pauvre bourg, dont les maisons sont comme perdues au milieu des ruines et des tombeaux d'une antique cité. Mais plus bas une nouvelle ville a surgi, Mohammerah, située sur une langue de terre entre le Karoun

et le bas Euphrate : c'est le port fluvial de la Perse, mieux situé que Bassorah pour le grand commerce et cependant bien inférieur par le mouvement des échanges. Mohammerah a l'avantage d'être plus rapprochée du golfe Persique et, de plus, elle communique avec la mer par une bouche ouverte en entier sur territoire persan, celle de Bamouchir, qui était autrefois l'embouchure indépendante du Karoun, lorsque ce fleuve ne s'unissait pas au Chat-el-Arab : à marée basse, les navires tirant près de 3 mètres peuvent entrer dans cet estuaire. Cependant Mahommerah n'utilise guère ses privilèges; il est rare qu'un bateau à vapeur remonte le fleuve jusqu'au barrage d'Ahwaz. La région basse de l'Arabistan, qui appartient politiquement à la Perse, en est en réalité complètement séparée par les chaînes parallèles des monts, que ne traverse encore aucune route de trafic; le port persan du Chat-el-Arab n'expédie d'autres denrées que celles de Dizfoul et de Chouster[1].

Il n'est pas de peuple que l'on puisse dire supérieur aux Persans pour la promptitude et la clarté de l'intelligence, pour l'aptitude à tous les travaux de l'esprit aussi bien que pour l'habileté dans tous les métiers, et pourtant l'influence actuelle de la Perse sur le reste de l'Asie est presque nulle : c'est aux siècles antérieurs qu'il faut remonter pour trouver l'origine des mouvements d'expansion qui pénétrèrent d'idées persanes les religions et les philosophies occidentales et qui donnèrent à la langue, à la littérature et aux industries de l'Iran une si grande part d'action dans les Indes et dans tout le monde musulman.

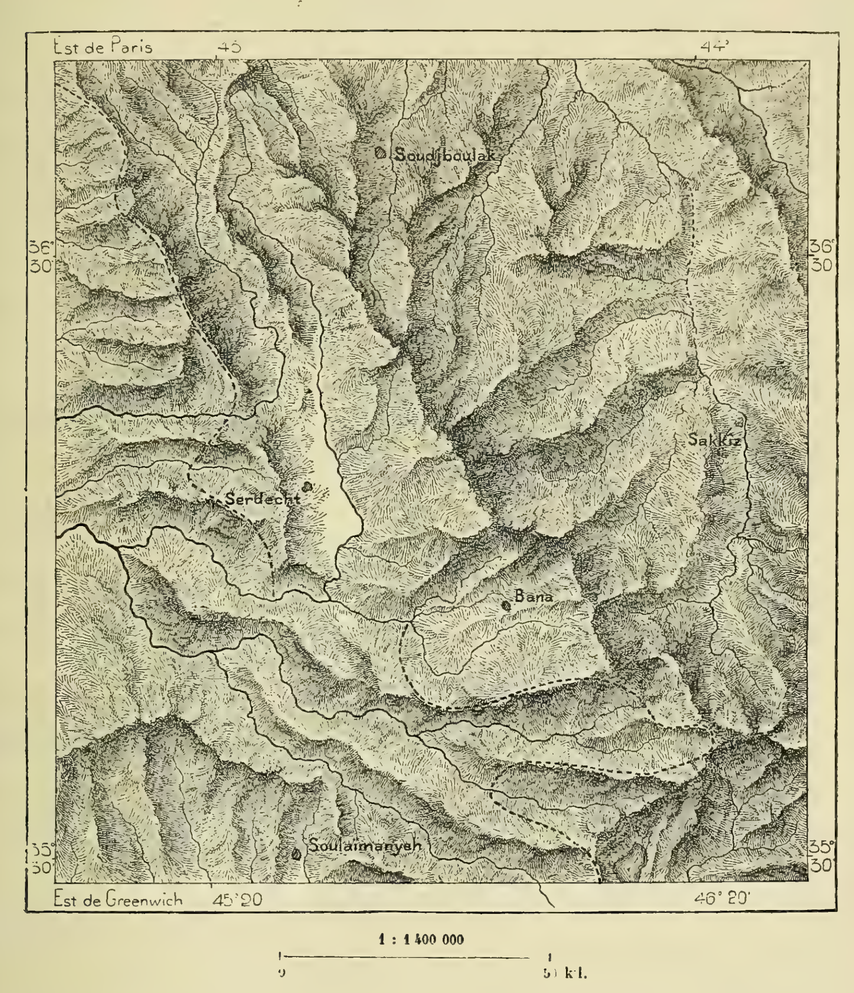
D'abord il faut tenir compte de ce fait important, que les Persans proprement dits ont décru en valeur numérique, comparativement aux autres habitants du plateau iranien, de l'Inde et de l'Asie Antérieure. On sait combien la population de l'Inde s'est accrue; de même, celle de la Transcaucasie s'est augmentée, tandis que celle de la Perse, autant qu'il est possible d'en juger en l'absence de toute statistique précise, a diminué

[1] Villes persanes du versant de l'Euphrate, avec leur population approximative :

ARDILAN.		IRAK ADJEMI.	
Kermanchah	30 000 hab.	Bouroudjird (Houtum Schindler)	20 000 hab.
Senna (Rich).	8 000 »	Nehavend »	5 000 »
Kirind (Floyer)	6 000 »	KHOUZISTAN OU ARABISTAN.	
Bana (Castaldi)	3 000 »	Dizfoul (Houtum Schindler) . .	25 000 hab.
LOURISTAN.		Mohammerah.	10 000 »
Khorramabad (Rawlinson). . .	5 000 hab.	Chouster (Millingen).	8 000 »
		Bebehan (Wells).	4 500 hab.

depuis le commencement du siècle par l'effet des pestes, des famines et des invasions turkmènes, kourdes et baloutches. En Perse, le nombre des maladies est moins grand que dans l'Europe occidentale, et quelques-unes de celles qui font le plus de victimes en Occident, telles que la tuberculose, le

N° 46. — RÉGION DE LA PESTE DANS LE KOURDISTAN.



rachitisme, sont assez rares, mais les affections épidémiques sont toujours meurtrières[1]; là où elles ont passé, les vides se font pour des générations entières; à cet égard, l'Iran présente les mêmes phénomènes que l'Europe du moyen âge. La lèpre existe encore dans le Khamseh, entre Kasvin et Tabriz; dans le Laristan, presque tous les habitants, à l'exception des esclaves nègres, ont à souffrir du bouton d'Alep ou du ver de Médine, et dans le Dar-

[1] Polak, *Persien, das Land und seine Bewohner.*

distan, il est au moins une personne sur trois qui souffre d'ophthalmie. Le peste a fréquemment sévi en Perse et même c'est dans les montagnes des Kourdes de l'Azerbeïdjan qu'elle paraît avoir un de ses foyers d'éruption; en 1870, en 1878, elle éclata dans le district de Soudj-boulak et près de la ville de Bana, pourtant si charmante et si salubre à tous autres points de vue[1]. Le fléau frappe d'abord les tribus nomades avant de s'attaquer aux populations sédentaires, puis du pays kourde se propage vers le sud, se dirigeant constamment vers l'embouchure des fleuves[2]. Mais aucune maladie n'est plus redoutable dans l'Iran que celle de la faim. Nul doute que, lors des grandes disettes, la mortalité n'ait surtout frappé les Persans qui habitent les villes et les régions du plateau insuffisamment arrosées; elle a fait proportionnellement moins de victimes parmi les autres races, Turcs, Kourdes, Louri, Bakhtyari, Kachkaï, qui vivent dans les pays montagneux, au bord des sources et des torrents, et parmi les tribus nomades, errant de pâturage en pâturage avec leurs bestiaux. Avant de reconquérir son influence à l'extérieur, la nation persane doit se reconstituer elle-même, puis reprendre son travail d'assimilation sur les autres éléments ethniques de l'Iran.

Un deuxième fait, plus considérable dans ses résultats, devait diminuer l'influence de la Perse sur les nations de l'Asie Antérieure : son isolement presque complet au point de vue des communications internationales. Tout l'espace compris entre Tabriz et Bampour, entre Chouster et Meched, disparaîtrait soudain; que le nombre des voyageurs entre l'occident et l'orient de l'Asie ne diminuerait pas d'un seul. Quoique, par la configuration du continent, le plateau iranien semble être le lieu de passage obligé des Indes en Europe, et qu'en effet les grandes migrations d'hommes et d'idées s'accomplirent autrefois par cet « isthme médique », resserré entre le bassin de l'Euphrate et la Caspienne, ce mouvement s'est entièrement arrêté. Les expéditions et les conquêtes de Nadir-chah, puis le reflux des Afghans et l'expulsion de ces étrangers sont les derniers conflits qui rappellent l'ancienne importance de la contrée comme terre de passage. De nos jours, la Perse, loin d'être l'intermédiaire des Indes et de l'Occident, est enfermée, pour ainsi dire, entre deux voies nouvelles, au nord celle que les annexions russes ont ouverte à travers les steppes kirghizes et turkmènes, et au sud le chemin de la mer, suivi régulièrement par les paquebots côtiers. La question capitale pour la Perse est, sinon de redevenir la

[1] Arnaud; — Mahé, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*
[2] Tholozan, *Histoire de la peste en Perse et en Mésopotamie.*

grande route aryenne, comme aux anciens âges, du moins de se rattacher au réseau des communications qui contournent son territoire. Mais cet indispensable progrès est accompagné lui-même de graves dangers pour une nation faible et environnée d'ennemis; ce n'est pas impunément qu'elle facilitera l'escalade de ses montagnes aux armées étrangères.

On évalue seulement aux deux tiers de la population le nombre des agriculteurs persans et l'étendue du sol qu'ils cultivent ne comprend certainement pas un cinquantième du territoire. Même cette faible partie de la surface de l'Iran appartient presque en entier à d'autres qu'aux laboureurs et aux jardiniers : il est peu de contrées où le régime de la grande propriété soit plus général. De vastes étendues font partie du domaine royal et les paysans qui les mettent en valeur sont soumis à un régime qui diffère peu du servage. D'autres terres, dont l'ensemble est encore beaucoup plus considérable, mais qui sont incultes pour la plupart, constituent les biens de la couronne, à laquelle les a données la confiscation ou la conquête, et d'ordinaire elles sont concédées temporairement à des favoris ou à des créanciers. Les mosquées, les écoles, les fondations pieuses de toute espèce sont, comme personnes morales, au nombre des grands propriétaires et leurs biens s'accroissent d'année en année, non seulement par les legs et les héritages, mais aussi par les conventions secrètes de fonctionnaires prévaricateurs, qui, redoutant une confiscation totale de leurs propriétés par le souverain, lèguent leurs champs à l'église, à charge par elle de leur payer rente viagère. La pays entier était menacé de devenir un immense *vakouf* (*wakf*) ou domaine de « mainmorte », lorsque Nadir-chah reprit aux mosquées une partie considérable de leurs immeubles; mais la situation économique actuelle est redevenue ce qu'elle était à l'époque du conquérant et l'on se demande si prochainement une semblable mesure de salut public ne sera pas nécessaire. Quant aux propriétés privées d'une certaine étendue, elles sont en général confiées à des métayers, auxquels on donne l'eau d'irrigation, la semence et le cheptel en échange des deux tiers ou des trois quarts du produit. Il arrive que des propriétaires aggravent d'une manière intolérable les conditions du bail; alors les métayers mettent le feu à leurs cabanes, abattent les arbres qu'ils ont plantés, chargent leur petit avoir sur les bestiaux et vont chercher au loin un maître moins cruel[1]. D'après Stack, il n'existerait en Perse aucun vestige de communautés villageoises semblables à celles de l'Inde, et cependant lui-même parle de villages dont les habitants partagent chaque année la plaine

[1] Polak, *Persien, Das Land und seine Bewohner.*

avoisinante ou *sahra* en autant de bandes longitudinales qu'il y a de « charrues ». A chacune d'elles, c'est-à-dire à chaque chef de famille est attribuée une de ces bandes de terrain[1].

L'impôt fixe qui pèse sur la propriété agricole est la double dîme et ce prélèvement d'un cinquième s'accroît de toutes les redevances supplémentaires que se font payer les exacteurs pour s'enrichir eux-mêmes et satisfaire les grands personnages auxquels ils doivent leurs fonctions. Si les sauterelles ravagent les champs, si la sécheresse brûle les récoltes, le paysan, incapable de payer le fisc, est complètement ruiné; c'est alors qu'ont lieu ces famines qui dépeuplent des villages entiers et changent en déserts des villes florissantes. Quand la neige d'hiver ne recouvre pas en couche épaisse les sommets et les flancs des montagnes, la disette s'annonce; les torrents s'arrêteront, épuisés à la sortie des hautes vallées et les galeries souterraines des kanat resteront sans eau. Cependant des régions sont assez favorisées par le climat pour qu'on puisse les cultiver, même sans irrigation : telles sont les provinces du nord-ouest et celles du littoral caspien. Les moyens dont le laboureur dispose sont primitifs : la charrue n'est qu'une pointe de fer au bout d'un tronc d'arbre, et la herse n'est souvent qu'un fagot de branches, ou bien un assemblage de planches armées de silex à la face inférieure; mais le paysan sait admirablement se servir de la bêche et c'est par les cultures soignées des vergers et des jardins, bien plus que par les travaux des champs, qu'il fait preuve d'intelligence et d'industrie. Dans le midi, il sait aussi utiliser les engrais et même en fabriquer pour les différentes espèces de plantes. Comme dans les villes de l'Europe, on prépare à Ispahan des engrais artificiels et des guanos très énergiques mêlés à la colombine des pigeonniers[2]. Depuis qu'il existe une petite colonie d'Européens à Teheran, plusieurs espèces de plantes d'utilité et d'agrément ont été introduites dans le pays; la pomme de terre est devenue commune dans l'Azerbeïdjan.

La culture des céréales se fait principalement dans les provinces occidentales, de Tabriz à Hamadan et à Kermanchah; dans les bonnes années, un certain mouvement d'exportation des blés se porte vers Bouchir, Bagdad et la frontière de l'Araxe, mais la plus grande partie de l'excédent des récoltes reste invendue à cause de la difficulté des transports; lors d'une visite que l'Anglais Napier fit dans la province d'Ardilan, il constata que cet excédent inutile, pour le seul district de Kermanchah, était d'environ

[1] *Six Months in Persia.*
[2] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883

80 000 tonnes : l'écart des prix pour une charge de froment, entre Kermanchah et Teheran, était alors du simple au quintuple[1]. Des différences plus fortes encore se produisent pour le riz, qui constitue la principale nourriture des classes aisées et que l'on cultive seulement dans les provinces du littoral caspien. Outre le froment, le riz et une espèce de millet que l'on emploie pour les qualités inférieures de pain, on ne récolte d'autre céréale que l'orge, réservée à la nourriture des chevaux; nulle part on ne cultive l'avoine[2]. Tous les légumes d'Europe sont connus des Persans, et quelques espèces, notamment les aubergines, les oignons, les concombres, dont il se fait une consommation prodigieuse, valent mieux que celles des jardins de l'Occident. Les fruits constituent aussi l'une des grandes richesses de l'Iran; les melons et les pastèques sont exquis. La vigne, que l'on cultive dans les vallées de 600 à 1500 mètres d'altitude, donne des raisins très appréciés, même à l'étranger, dans l'Inde et en Russie, où on les expédie après dessiccation sous le nom de *kichmich*. Dans les régions du nord il faut enterrer le cep pour le garantir des froids; dans celles du sud on l'enfouit pour le protéger contre les chaleurs; enfin en certains districts de Khorassan on ne peut le faire croître qu'à l'abri de hautes murailles, qui le défendent des vents polaires[3]. Les abricots et autres fruits secs ou confits sont aussi expédiés en Russie, et chaque année s'accroît leur importance commerciale. Les arbres fruitiers de l'Europe tempérée du nord, pommes, poires, cerises et prunes, croissent dans les régions basses du plateau à côté des pêchers et des abricotiers, mais leurs fruits ont peu de saveur; c'est dans les montagnes, où les arbres, soumis aux froids de l'hiver, mûrissent lentement leurs fruits, que ceux-ci peuvent être comparés aux bonnes variétés occidentales. On sait que les pêches de l'Iran sont exquises et longtemps on crut qu'elles étaient originaires de ce pays, dont elles portent le nom dans les idiomes occidentaux; d'après les recherches de M. de Candolle, c'est de Chine que serait venu le pêcher[4].

L'agriculture comprend de nombreuses plantes industrielles. Le mûrier n'est pas cultivé uniquement pour ses baies, très appréciées dans les campagnes de Teheran; on récolte aussi les feuilles pour l'élève des vers à soie, dont les cocons sont utilisés dans les fabriques de Tabriz, de Kachan, de Yezd; en outre, un certain commerce de soies grèges se fait avec l'Europe par la voie de la Transcaucasie; mais la maladie des vers à soie,

[1] Bateman Champain, *Proceedings of the Geographical Society*, march 1883.
[2] Polak, ouvrage cité.
[3] Goldsmid, *Eastern Persia*.
[4] A. de Candolle, *Origine des plantes cultivées*.

qui a fait son apparition dans le Ghilan en 1864, a diminué la récolte des deux tiers. Parmi les plantes textiles, on ne cultive guère le lin, et le chanvre ne sert qu'à la préparation du hachich; mais le cotonnier est une des cultures ordinaires dans toute la Perse occidentale, même jusque dans les régions froides de l'Azerbeïdjan, autour de Khoï et d'Ourmiah, où la température n'est pas assez élevée pour les variétés américaines de la plante. Le ricin fournit presque toutes les huiles d'éclairage employées dans le pays; les feuilles du henné (*lawsonia*) et la manne d'Ispahan sont expédiées, réduites en poussière, dans toutes les contrées de l'Orient. Les districts méridionaux, surtout le Laristan, qui produisent le henné, donnent également le meilleur tabac de la Perse, bien connu dans tout l'Orient, et même en dehors du monde musulman depuis la guerre de Crimée; il est très fort, moins parfumé que celui d'Ispahan, et sert principalement aux fumeurs de narghilé : les mahométans, à l'exception des wahabites, fument d'autant plus qu'ils boivent moins. Le narcotique dont la culture a le plus augmenté dans les dernières années est le pavot, dont les Iraniens ont enseigné l'usage aux Chinois [1]. L'opium de Yezd et d'Ispahan fait une concurrence de plus en plus redoutable à celui de l'Inde sur les marchés de la Chine; presque tous les Persans ont l'habitude d'en prendre au moins une pilule par jour; ils en donnent même à leurs chevaux; mais il est très rare que l'usage de cette drogue aille jusqu'à l'abus, comme il arrive fréquemment pour le hachich du chanvre : « Le pauvre, quand il en prend seulement la valeur d'un drachme, lève une tête superbe au-dessus des émirs. » Tandis que les champs de pavot s'étendent, les plantations de canne à sucre diminuent [2]. On ne voit plus, sur les bords du Karoun et des rivières du Farsistan, ces forêts de cannes qui entouraient Ahwaz, Chapour et autres cités; la Perse, où des médecins arabes inventèrent au dixième siècle, suivant toute probabilité, l'art de raffiner le sucre [3], demande actuellement cette denrée aux Marseillais et aux marchands hollandais de Java.

Les populations nomades sont proportionnellement plus nombreuses qu'avant la conversion des Iraniens à l'Islam. Le seul fait de la conquête arabe introduisit dans la contrée de puissantes tribus qui gardèrent sur le plateau les mœurs errantes qu'elles avaient eues dans la plaine, sur les

[1] Mahé, *Géographie médicale, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

[2] Exportation de l'opium par le golfe Persique :

Année fiscale 1871-1872 :	870 caisses	ayant une valeur de		1 522 000	francs.
» 1880-1881 :	7700	»	»	» 21 175 000	»

[3] Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII; — A. von Kremer, *Kulturgeschichte des Orients.*

confins du désert. Puis les guerres intérieures, l'affaiblissement des communautés civilisées, le dépeuplement des villes attirèrent d'autres étrangers, Turcs et Turkmènes, Kourdes et Baloutches, et le territoire occupé par ces nomades, à la fois bergers et brigands, s'accrut aux dépens des cultivateurs. Les déplacements de populations entières, déportées d'une province dans une autre, eurent pour conséquence de jeter dans la vie nomade nombre de familles qui, de père en fils, avaient mené une existence sédentaire. Enfin, les exactions et les violences des gouverneurs n'ont souvent laissé aux villageois que la ressource de quitter champs et cabanes pour aller vivre de mendicité, d'aventures ou de pillage. Pris en masse, les nomades ne contribuent à l'ensemble des richesses nationales que par l'élève des bestiaux. Ils ont des troupeaux de brebis assez considérables pour suffire à la consommation des Iraniens, qui mangent presque exclusivement la viande de mouton; les tribus n'ont d'autre monnaie, d'autre moyen d'échange que les brebis. Elles vendent aussi les toisons, mais sans se donner la peine de les nettoyer et ne prennent aucun souci d'embellir la race. Les chèvres, qu'on élève rarement pour la viande, fournissent aux industriels de Kirman cette laine ou duvet qui sert à fabriquer les châles les plus fins. On recueille aussi pour la confection des feutres les poils de chameaux, qui tombent en grosses touffes au printemps. Les nomades ont peu de chevaux, mais beaucoup d'ânes et de mulets pour le transport de leurs approvisionnements et de leurs tentes. Dans leurs campements les hommes ne se livrent à aucun travail industriel; les femmes, plus actives, tissent pour le marché des villes des nattes, des tapis grossiers, des couvertures.

Depuis des siècles, les artisans de la Perse n'ont guère modifié leurs procédés et c'est en vain qu'on a voulu fonder, près de Teheran et autres grandes villes, des manufactures semblables à celles de l'Europe : le manque d'expérience chez les ouvriers, la cherté du combustible, l'improbité des chefs, les hauts prix de revient ont toujours amené la ruine de ces établissements construits à grands frais. Le goût des objets de fabrication étrangère, qui se répand de jour en jour, est facilement satisfait par le commerce; maint article de pacotille importé d'Europe se vend deux ou trois fois meilleur marché que le produit similaire dû au travail indigène. Ce sont les industriels russes qui profitent en majeure partie de ce déplacement. Vers le milieu du siècle, presque tous les objets qui se vendaient dans les bazars provenaient d'Angleterre, mais la concurrence de la Russie, d'abord timide, a disputé, puis conquis le nord de la Perse sur les marchands britanniques, et ceux-ci n'ont plus qu'une étroite zone de vente

autour du port de Bouchir. Comme dans l'Afghanistan et en Asie Mineure, la prépondérance russe, au point de vue commercial, de même qu'au point de vue politique, devient de plus en plus évidente. Les conditions géographiques sont trop favorables à la Russie pour que les négociants anglais puissent espérer de reconquérir le marché perdu. Par la Transcaucasie, les steppes de Daman-i-koh et le littoral de la Caspienne, le domaine russe touche à la Perse; les routes d'accès, par Tabriz, Recht, Barfrouch, Astrabad, qui lui permettent d'expédier ses marchandises dans les villes du plateau et de recevoir des denrées en échange, sont beaucoup plus faciles que les chemins ouverts aux Anglais par les ports du golfe Persique : sur un espace de 310 kilomètres, le rude sentier qui monte de Bouchir à Chiraz n'a pas moins de six cols difficiles à franchir[1].

La conséquence fatale de cette invasion des marchés par les objets de fabrication étrangère a été, sinon la ruine, du moins la déchéance de l'industrie nationale. Certainement la Perse n'a plus autant d'habiles ouvriers qu'à l'époque où Chardin visitait les bazars d'Ispahan; la poterie fine notamment ne se retrouve plus dans les cités manufacturières. Toutefois il est encore des industries florissantes et pour aucune les traditions de l'art ne sont tout à fait perdues. Les Persans sont très habiles dans l'art de damasquiner les métaux, et leurs aciers, leurs cuivres ouvrés, gravés au burin, brodés d'argent et découpés en dentelles excitent à bon droit l'admiration des étrangers. Dans le Khorassan, on fabrique des sabres d'une trempe admirable, et dans les arsenaux les ouvriers ont appris, sous la direction d'Européens, à faire d'excellentes armes de tir et même de précision[2]. Inventeurs du narghilé, dont le nom arabe est dérivé du mot *nardjil* ou noix de coco, parce qu'on se servait jadis de ces noix comme réservoirs pour l'eau que traverse la fumée, les Persans, surtout ceux d'Ispahan et de Chiraz, sont encore les meilleurs fabricants des beaux *kalian*, qu'ils ornent d'or ou d'argent ciselé et rehaussé de pierres précieuses[3]. Quoique presque toutes les cotonnades, de couleur unie ou imprimées, viennent d'Europe, plus d'un Persan respectueux du temps passé leur préfère le solide *kerbas* ou *kalemkar*, de fabrication locale, orné de fleurs et d'arabesques imprimées à la main; les lainages grossiers des Turkmènes et des Kourdes ne sont pas complètement abandonnés pour les draps importés d'Allemagne ou de Pologne. Les feutres décorés de figures et d'inscriptions sont encore une fabrication pour laquelle les Persans

[1] Bateman Champain, *Proceedings of the Geographical Society*, march 1883.
[2] F. de Filippi, *Viaggio in Persia*.
[3] Vambery, *Sittenbilder aus dem Morgenlande*.

n'ont point de rivaux. Les brocarts et les velours de Kachan sont fort appréciés, de même que certaines étoffes de soie tissées à Yezd; les tapis de Kirman sont connus du monde entier pour la solidité et la légèreté du tissu, pour le charme du dessin et l'harmonie des couleurs. Dans cette industrie, les ouvriers nationaux n'ont pas à se faire les imitateurs de l'Europe, tandis qu'en Occident on copie leur travail, sans atteindre à la variété et à l'élégante symétrie de leurs figures; c'est toujours dans le Fars que les Persans du nord achètent leurs tapis, dont les couleurs ne se fanent pas comme celles de provenance européenne. Malheureusement le tissage des étoffes se fait à Yezd, à Kachan, à Kirman, dans des conditions tout particulièrement insalubres. A cause de l'extrême sécheresse de l'air, les ouvriers sont obligés de travailler au fond de caves où des bassins remplis d'eau entretiennent une humidité constante, afin que les fils restent toujours élastiques et souples[1]. Pourtant la paye est des plus misérables : pour tisser un châle de mille francs, qui leur rapportera seulement quatre cents francs, trois ouvriers travaillent ensemble pendant une année; trente-cinq centimes par jour, tel est le gain journalier du tisseur de Yezd et de Kirman[2].

La capitale étant située dans le voisinage de la Caspienne et recevant par cette voie et par la Transcaucasie la plus grande partie de ses approvisionnements et de ses marchandises, aussi bien que ses visiteurs, il est naturel que les projets de routes, — et ils sont fort nombreux, — soient presque tous relatifs à la partie nord-occidentale, entre Teheran et la frontière russe; déjà même des concessions formelles de lignes ferrées avaient été faites, mais elles ont été retirées, et peut-être en partie à cause de la crainte des invasions futures. Néanmoins ces projets auront été vainement écartés; le jour viendra où la volonté du puissant voisin prononcera d'une manière définitive : quand les chemins de fer de la Transcaucasie seront reliés eux-mêmes au réseau de la Russie d'Europe et se prolongeront dans la direction de la frontière persane, cette limite ne tardera pas à être franchie et les locomotives graviront les pentes du plateau. Sans doute les obstacles matériels sont considérables, et pour atteindre Teheran, dont l'altitude dépasse celle de toutes les villes françaises, à l'exception de Montlouis et de Briançon, il faudra franchir des seuils élevés; mais ce sont là des difficultés devant lesquelles ne reculent plus les ingénieurs. Dès que le sol uni du plateau sera conquis par les locomotives, il sera facile de rami-

[1] Stack, *Six Months in Persia*; — Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.
[2] Gasteiger, *Von Kirman nach Baludschistan*.

fier la ligne de rails vers les cités importantes de l'Iran; même il ne serait pas impossible de continuer le chemin de fer jusqu'à l'Inde anglaise en lui faisant traverser dans tout son parcours des régions peuplées : des stations telles que Chahroud, Nichapour, Herat, Farah, Kandahar assureraient à la voie ferrée le trafic local, qui fera complètement défaut à tout chemin tracé plus au nord dans les steppes et les sables de l'Asie russe.

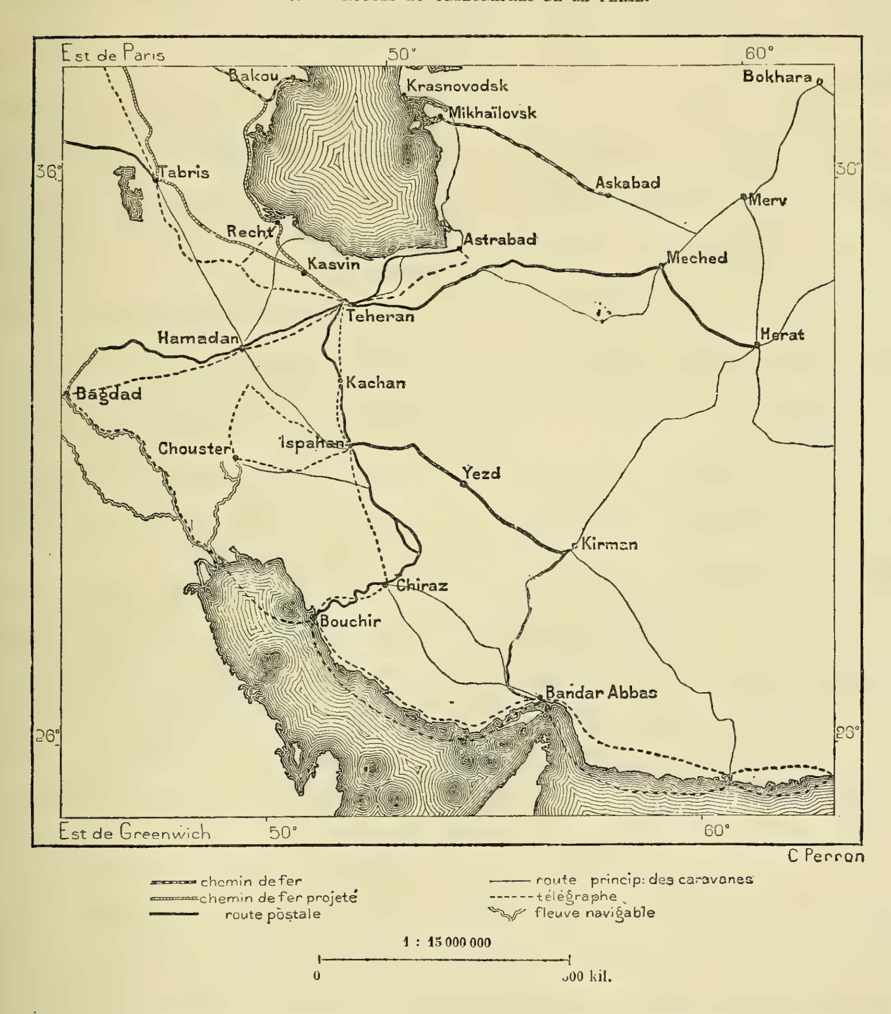
On a projeté la construction d'une autre ligne pour aborder la Perse. Partant de Bagdad, elle remonterait le cours de la Diyalah jusqu'à Khanikin, la dernière ville turque, puis elle suivrait par la vallée du Holwan l'ancienne « route royale » d'Alexandre; mais les travaux à faire pour franchir les chaînes bordières et gravir les pentes du plateau seraient des plus coûteux, et longtemps encore on reculera devant la formidable entreprise. L'œuvre urgente est de remplacer par des routes carrossables les mauvais sentiers qui montent de la plaine et de la mer vers les plateaux. Quatre chemins surtout seraient indispensables : celui de Bagdad à Hamadan, par le tracé de la « route royale », une voie de Chouster à Ispahan, prolongeant la ligne de navigation du Karoun[1] et les deux montées de Bouchir et de Bandar-Abbas à Chiraz et à Kirman. Mais, disent les Persans, « les Européens n'auraient pas de routes s'ils avaient des chevaux comme les nôtres[2], » et ils ne s'occupent nullement d'améliorer leur viabilité. Actuellement, le seul chemin carrossable, sans compter ceux qu'offre la surface unie des déserts argileux ou salins, est la route de Teheran à Kasvin, parcourue par les télègues russes. Autour de grandes villes, comme Ispahan, on ne voit pas une seule charrette, tandis que près de Khonsar elles sont d'un usage général[3].

Tout le commerce de l'Iran se fait par le moyen de caravanes, qui se forment dans les cités du plateau, pour se rendre soit jusqu'à un autre marché considérable de la Perse, soit dans une cité de l'extérieur, comme Erzeroum ou Bagdad. Dans les régions occidentales, où les routes sont tracées sur le flanc de montagnes abruptes, les marchandises sont transportées à dos de mulet : on ne se sert de chameaux que pour les chemins relativement unis du plateau et des régions orientales. Mainte caravane se compose de plusieurs centaines d'animaux de charge, qui se suivent un à un, sous la conduite d'un cheval éprouvé, fier de sa bruyante sonnette qui retentit au loin dans le silence de la nuit. Il est rare que les voyages se fassent de jour, sous la chaleur du soleil : c'est à la clarté des

[1] Dieulafoy, *La Perse ouverte, Philosophie positive*, mai-juin 1883.
[2] Polak, *Persien, das Land und seine Bewohner*.
[3] Stack, *Six Months in Persia*.

étoiles que se font les étapes, d'une longueur moyenne de 30 à 36 kilomètres; le jour on se repose au bord des puits ou des mares, ou bien, dans les pays d'eaux et de verdure, sur les rives ombragées des ruisseaux. Sur les seize routes principales, dites « routes du chah », des relais ou *tchaparkhané* sont établis de distance en distance pour le service de la poste,

N° 47. — ROUTES ET TÉLÉGRAPHES DE LA PERSE.



et les voyageurs et leurs bêtes trouvent un abri en de vastes caravansérails. Presque tous ces édifices, dont quelques-uns sont de vastes dimensions et même de proportions architecturales, datent du chah Abbas; mais depuis cette époque on ne les a jamais réparés et leurs abords sont obstrués de décombres; la plupart des ponts élevés par l'ordre du même souverain sont devenus trop dangereux pour qu'on s'y aventure et l'on évite soigneusement les pavés disjoints, épars au milieu des fondrières.

Il est vrai que le temps a peu de valeur en Perse, et si la route est pénible, il en coûte peu de cheminer lentement : on voit fréquemment des vieillards entreprendre sans compagnon des voyages de plusieurs centaines de lieues avec autant d'insouciance que s'ils allaient visiter le hameau voisin[1]. Sur la voie la plus fréquentée, celle de Teheran à Recht, on met d'ordinaire sept jours à faire le trajet, d'environ 300 kilomètres. Il faut un mois pour se rendre à Bouchir, quarante jours pour atteindre Bandar-Abbas, deux mois pour aller jusqu'à la frontière baloutche, au delà de Bampour.

L'ensemble du commerce extérieur de la Perse est évalué à 150 millions de francs; un droit fixe de 5 pour 100 est prélevé sur toutes les marchandises à l'entrée et à la sortie[2]; mais à cette taxe, la seule qu'aient à payer les étrangers, s'ajoutent pour les indigènes des impôts d'octroi et de douane intérieure : par cette bizarre fiscalité les négociants européens sont « protégés » contre leurs concurrents de la Perse[3]. A l'intérieur, les relations commerciales augmentent d'année en année, ainsi qu'en témoigne l'accroissement constant des télégrammes expédiés par les indigènes. Outre le télégraphe anglo-indien qui emprunte le territoire persan de Tabriz à Bouchir, le gouvernement iranien a fait rattacher par un réseau de fils toutes les grandes cités de l'empire[4]. La plupart des préposés aux bureaux télégraphiques sont des membres de la famille royale[5].

On comprend que la moralité publique soit peu développée dans un pays où le divorce est si fréquent, où les unions temporaires pour une période de vingt-cinq jours, ou même d'une moindre durée, sont régulièrement consacrées par les mollah; il est peu de femmes qui atteignent l'âge de vingt-quatre ans sans avoir eu deux ou trois maris[6]; celles que le divorce atteint le plus rarement sont les épouses qui avant le mariage étaient déjà parentes de l'époux : elles commandent à toute la famille et souvent elles exercent une influence considérable, même en dehors de l'*enderoun*. L'esclavage existe encore et les Arabes de Mascate importent toujours dans l'Iran des nègres et des Somali qu'ils vendent au plus offrant; les captifs baloutches et turkmènes sont les seuls blancs qui soient réduits

[1] A. de Gobineau, *Tour du Monde*, 1860; — Floyer, *Unexplored Baluchistan*.

[2] Commerce de la Perse en 1880 : 151 800 000 francs, dont un tiers à l'importation, deux tiers à l'exportation.

Droits de douane : 4 600 000 francs.

[3] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883.

[4] Lignes télégraphiques en 1881 : 5134 kilomètres.

[5] O'Donovan, *The Merv Oasis*.

[6] De Gobineau, *Trois ans en Asie*.

en servitude[1]. D'ailleurs les esclaves sont généralement traités comme s'ils faisaient partie de la famille et le nom qu'on leur donne d'ordinaire est celui de *batcha* ou « enfants ». Ils peuvent devenir propriétaires, bien qu'en droit tout ce qu'ils acquièrent appartienne à leur maître[2].

L'instruction élémentaire est plus développée en Perse que dans certaines provinces de l'Europe. A presque toutes les mosquées s'annexe une école ou médressé; tous les enfants des villes et ceux de la plupart des villages apprennent à réciter des versets du Coran, des strophes de leurs poètes; leur goût poétique est assez développé pour que chaque Persan, dans les bazars, les boutiques, les campements des caravanes, prenne plaisir à la récitation des idylles de Hafiz ou des vers de Firdousi; des milliers d'entre eux sont eux-mêmes fort habiles à composer des vers, à rédiger des mémoires sur un point de science, sur un dogme théologique ou sur un problème d'alchimie. Dès le milieu du siècle, on traduisait en persan, sous la direction de M. de Gobineau, des ouvrages tels que le *Discours sur la Méthode*. Le titre de *mirza*, placé, il est vrai, au commencement ou à la fin du nom, suivant le sens qu'on lui donne, signifie également « prince » ou « lettré » : « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs, » répètent les Persans avec le Prophète. Cependant l'imprimerie, introduite à Tabriz dès le commencement du siècle, est encore peu utilisée; les manuscrits sont reproduits surtout par la lithographie; une belle écriture étant considérée comme une des acquisitions les plus précieuses, on tient à se servir du procédé qui respecte le plus la forme élégante des lettres manuscrites. Les Persans ont aussi quelques journaux à Tabriz, Teheran, Ispahan; mais ces feuilles, rédigées sous les yeux des gouverneurs, sont loin d'être, comme dans les pays d'Europe, l'un des « pouvoirs de l'Etat ».

La Perse est un empire déchu en étendue territoriale et en population, de même que par l'importance relative de son commerce et l'activité de son industrie, mais le souverain du pays n'a point subi de diminution officielle de son pouvoir et le langage qu'il tient à ses peuples n'est pas moins fier que celui d'Artaxercès ou de Darius, quand ils célébraient leur gloire, par des inscriptions gravées sur le roc, dans les langues de sujets innombrables. Que sont les « Majestés » d'Europe, les « rois par la grâce de

[1] Polak, ouvrage cité.
[2] Gasteiger, *Von Kirman nach Baludschistan*.

Dieu », en comparaison de ce « Roi des Rois, élevé comme la planète Saturne, Pôle de l'Univers, Puits de Science, Marchepied du Ciel, Souverain sublime à qui le soleil sert d'étendard et dont la magnificence est pareille à celle des Cieux, Monarque dont les armées sont nombreuses comme les étoiles ? » Parmi les maîtres des peuples, en est-il un plus légitime que cette « Émanation de Dieu même? » Chacun répète en Perse les vers de Sadi : « Tout vice que le prince approuve devient une vertu. » « Chercher un avis contraire au sien, c'est se laver les mains dans son propre sang ! » Mais la toute-puissance du chah est bien menacée. Aux yeux de tous, le chah n'est qu'un souverain de fait, non un monarque légitime, car il n'est pas Alide, et d'après la doctrine incontestée les descendants d'Ali, qui sont en même temps, par les femmes, ceux de Yezdidjerd, ont seuls droit au trône de l'Iran[1]. Les titres grandioses que possède le khan de la pauvre tribu turque des Kadjar, devenu chah de Perse, n'empêchent pas que son pouvoir ne soit maintenant bien limité. Son dernier conflit avec une puissance européenne eut lieu en 1857, alors que les Anglais débarquèrent une petite armée à Bouchir et bombardèrent Mohammerah. Depuis lors, il n'a plus, dans sa politique étrangère, qu'à se conformer aux avis qui lui sont donnés par les ministres résidant à sa cour. Il a surtout à tenir compte des conseils de l'ambassadeur russe, car il ne saurait oublier que le maintien de son pouvoir dépend uniquement de la volonté du puissant voisin. En 1829, lorsque l'illustre écrivain Griboyedov, ministre à la cour de Teheran, eut été massacré, et que le tsar Nicolas dédaigna d'en tirer vengeance, le gouvernement de la Perse comprit quel était le seul moyen d'obtenir son pardon; depuis cette époque il s'est fait le vassal de Saint-Pétersbourg. Le royaume se transforme graduellement, mais sûrement, en une province russe : les nouveaux maîtres n'ont à supporter ni les frais ni les responsabilités de la conquête. Les avantages de la domination ne leur en appartiennent pas moins.

Même pour le gouvernement intérieur, le pouvoir royal est limité par les préceptes du Coran, par la coutume, par l'influence des *mouchtehid* et des autres prêtres que la vénération générale investit d'autorité; ils ont aussi à tenir compte de l'avis des ambassades, à redouter même la force d'une certaine opinion publique; ils craignent plus encore les jugements défavorables des journaux européens. Mais aucune délégation représentative ne siège auprès du trône. Les ministres que choisit le chah et dont il règle à son gré le nombre et le rang, ne sont que des serviteurs qu'il

[1] De Gobineau, *Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale*.

comble d'honneurs ou fait étrangler suivant son caprice. Les principaux vizirs sont ceux des affaires étrangères, de l'intérieur, des finances, de la justice, de la guerre, des fondations pieuses. Un des vizirs les moins influents est celui des sciences. Un auteur sérieux raconte que l'un de ces ministres dut sa nomination à une heureuse idée, l'envoi d'une dépêche annonçant la maturité des melons.

Le régime administratif est celui des anciennes satrapies. Les provinces obéissent à des *hakim* ou gouverneurs, « piliers et soutiens de l'État », qui, choisis pour la plupart dans la famille royale et résidant à Teheran, sont remplacés dans les provinces par des vizirs secondaires. Leur pouvoir, émanation de l'autorité royale et sans appel, comprend le droit de vie, de torture et de mort. « Le roi ne sourit que pour montrer ses dents de lion, » dit le proverbe persan, rapporté par Chardin; il ne manque pas d'exemples récents de gens que le maître, se couvrant du manteau rouge, le « manteau de la colère », a fait murer vifs dans les constructions d'un palais, déchirer à coups de fouet ou brûler à petit feu. L'emprisonnement, coûteux au trésor, est une des peines les moins appliquées; il est rare que la captivité d'un condamné dure des mois; le jour du nouvel an ouvre toutes les prisons[1]. Les chefs de district sont souverains dans leur circonscription, de même que les kelanter ou commandants de police préposés au gouvernement des villes. Comme dans les autres pays musulmans, la jurisprudence se confond avec la religion; les cheikh-el-islam siègent comme juges dans les chefs-lieux de province et nomment les tribunaux secondaires, les magistrats chargés de trancher les différends et de juger les délits en appliquant comme il leur convient, soit les décisions du Coran, soit les précédents fournis par la coutume. Cependant on trouve dans chaque ville et dans beaucoup de villages les rudiments d'une justice et en même temps d'une représentation populaires : tous les marchands se réunissent pour élire leur syndic, chargé de concilier les intérêts et de défendre la communauté devant juges et gouverneurs, mais en outre tenu pour responsable de tout désordre qui pourrait avoir lieu dans son domaine. En cas de dommage, c'est à lui de le compenser; aussi la police, grâce à une surveillance intéressée, est-elle beaucoup mieux faite en Perse que dans la Turquie d'Asie[2]; les gens des villages ne sont point armés et rarement leurs discussions dégénèrent en disputes. Les populations nomades ont une organisation distincte, mais, comme les provinces, elles forment

[1] F. de Filippi, *Note di un Viaggio in Persia;* — Wells, *The Land of Lion and Sun;* — Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey;* — De Gobineau, *Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale.*
[2] H. Petermann, *Reisen im Orient;* — De Gobineau, *Trois ans en Asie.*

des groupes strictement monarchiques. Le chef de tribu, ou l'ilkhani, dépend directement du chah ou du hakim, et prenant aussi le titre de « pilier de l'État », est le seul maître et seigneur de la peuplade dont il garantit l'obéissance.

L'armée se compose principalement de Turcs et de Turkmènes levés dans les provinces du nord-ouest, où les instincts guerriers sont beaucoup plus développés que dans les pays habités par les Persans proprement dits; les chefs kachkaï, les ilkhani bakhtyari, les cheikh de l'Arabistan fournissent des bandes de cavaliers redoutés. Chaque grande tribu d'Iliat doit équiper un *foudj*, c'est-à-dire une troupe de 800 cavaliers pour le service des frontières. Les chrétiens et les Guèbres sont exemptés du service, de même que les gens de Kachan, qui ont une réputation traditionnelle de couardise[1]; le soldat ou *serbaz*, c'est-à-dire « l'homme qui joue sa tête », n'est pris que dans les races guerrières. Dans son ensemble, cette armée, différente par l'origine du peuple qu'elle est chargée de tenir en soumission, n'est que trop disposée à traiter les habitants en vaincus et souvent s'est elle-même payé les arriérés de solde en pillant un district. Jusqu'en 1875, les soldats appartenaient au roi pendant toute leur vie et ne rentraient dans leurs foyers qu'en congés temporaires; actuellement, si l'on en croyait les documents officiels, le service serait réduit à douze années et le recrutement se ferait par tirage au sort, avec faculté de remplacement; mais ces réformes ne sont faites que sur le papier. En réalité l'ancien système est maintenu : l'homme qu'on enrôle est celui qui paye le moins cher sa rançon[2]. L'armée régulière ou *nizam*, dans laquelle entrèrent jadis beaucoup de déserteurs russes, est équipée et disciplinée à l'européenne, sous la direction d'instructeurs étrangers; depuis le commencement du siècle, des officiers français, anglais, autrichiens, ont travaillé à l'organisation des troupes, à la construction des forteresses et à l'approvisionnement des arsenaux; de nos jours, ce sont principalement des Russes et des Austro-Hongrois qui sont chargés de l'enseignement militaire; sauf quelques escadrons de cavaliers costumés en cosaques, les soldats ont l'uniforme autrichien. D'après les états officiels, l'armée comprendrait 77 bataillons d'infanterie à 800 hommes, 79 régiments de cavalerie, 20 régiments d'artillerie, 1 bataillon de pionniers. L'ensemble de l'armée dépasserait 100 000 hommes, disposant de 200 canons, mais en moyenne il n'atteint pas la moitié de cet effectif; une dizaine de mille hommes

[1] De Bode, *Travels in Luristan ;* — Polak; — J. Dieulafoy, ouvrages cités.
[2] Jane Dieulafoy, *Tour du Monde*, 1883;— M. Dieulafoy, *Notes manuscrites*.

forment un corps spécial chargé de la gendarmerie et de la police. Le gouvernement est économe, et même pour l'entretien de l'armée il ne dépasse pas les limites de son budget. Quant à la flotte de guerre, elle se réduit à quelques barques de douaniers et au yacht de plaisance ancré dans la rade d'Enzali et commandé par un amiral; en vertu des traités, la Caspienne est une mer exclusivement russe.

La Perse est un des rares États qui n'ont pas de dette publique et n'enrichissent pas les capitalistes européens par des emprunts, contractés à taux usuraires. La couronne possède même un trésor où s'amassent les métaux, les bijoux, les pierres précieuses, représentant, dit-on, une valeur d'une centaine de millions, soit environ deux fois les recettes annuelles, évaluées à 45 ou 50 millions de francs; peut-être, comme au temps de Chardin, se garde-t-on de faire l'addition totale, par crainte de porter malheur au trésor. Les deux sources principales du revenu sont l'impôt foncier, fixé à un cinquième des produits, — non compris les frais supplémentaires de prélèvement, — et les douanes, que des régisseurs afferment pour 5 à 6 millions par an; Bandar-Abbas, quelques autres ports et des îles des rives méridionales sont loués à l'imam de Mascate. En outre, le gouvernement décrète quand il lui plaît des impôts supplémentaires, soit dans tout l'empire, soit dans un district spécial, ce qui permet aux gouverneurs de se livrer aux exactions les plus criantes et cause la ruine des populations pour de longues années; l'arrivée du hakim dans une ville, de même que son départ, oblige les communes à lui payer un viatique, consistant en ducats offerts sur un plat d'or ou d'argent, en cachemires précieux, en mulets et en chevaux; jadis on sacrifiait des brebis et même des bœufs à leur approche. Chaque fonctionnaire ajoute à son traitement officiel le produit des impôts volontaires ou forcés qui pèsent sur ses subordonnés : c'est le supplément d'honoraires connu sous le nom de *mokatel*.

Les monnaies de la Perse, pièces d'or, d'argent et de cuivre, faites de lingots importés de Russie, sont frappées dans presque toutes les grandes villes, même jusqu'à Sikohah, dans le Seïstan; symboles de la puissance royale, les pièces d'or et d'argent portent le nom du roi, Nassir-Eddin le Kadjar, et quelques-unes même ont son effigie, malgré la défense du Coran. Autrefois les *toman* étaient en or pur; maintenant ils contiennent une forte proportion d'alliage et la plupart sont rognés : les marchands ne les acceptent qu'au poids. Officiellement, le système monétaire est, depuis 1879, le même que celui de la France. Le toman se compose de dix *kran* ou francs, qui se subdivisent à leur tour en dix doubles *chaï* (*chaghis*)

ou décimes ; les autres divisions sont les mêmes que celles du système monétaire français.

Le tableau suivant donne la liste des provinces et des gouvernements avec leurs villes principales et leur population approximative. Les limites des gouvernements, de leurs districts et des *boulouk* ou cantons changent fréquemment, suivant la faveur dont jouissent les *chah-zadeh* ou fils du roi et les autres grands personnages chargés de l'administration du pays, car leurs revenus s'accroissent et diminuent avec la superficie de la province.

PROVINCES.	GOUVERNEMENTS.	CAPITALE.	AUTRES VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
Azerbeïdjan .	Azerbeïdjan.	Tabriz.	Ourmiah, Khoï, Maragha.	1 400 000
Irak Adjemi.	Khamseh. Kasvin. Teheran. Hamadan. Koum. Kachan. Ispahan. Yezd.	Zendjan. Kasvin. Teheran. Hamadan. Koum. Kachan. Ispahan. Yezd.	Damghan, Semnan, Chahroud, Bostam, Saveh, Goulpaïgan, Khonsar, Nedjefabad, Koupa, Naïn, Taft, Ardakan, Maïbout.	1 320 000
Kourdistan. .	Ardilan. Kermanchah.	Senna. Kermanchah.		260 000
Louristan . .	Bouroudjird.	Bouroudjird.	Khorremabad.	300 000
Farsistan . .	Chiraz.	Chiraz.	Bouchir, Kazeroun, Firouzabad.	1 200 000
Arabistan ou Khouzistan .	Chouster.	Chouster.	Dizfoul, Bebehan.	600 000
Kirman . . .	Kirman.	Kirman.	Bahramabad.	600 000
Malaïr Toursikan . . .	Bampour.	Bampour.		100 000
Ghilan . .	Ghilan.	Recht.	Lengheroud, Enzeli.	400 000
Mazanderan .	Mazanderan.	Sari.	Barfrouch, Amol.	250 000
Astrabad. . .	Astrabad.	Astrabad.		150 000
Khorassan. .	Khorassan.	Meched.	Nichapour, Koutchan, Chirwan.	1 000 000

CHAPITRE V

TURQUIE D'ASIE

I

De même que la Turquie d'Europe, la partie de l'Asie Antérieure que gouverne le sultan de Constantinople est une région politique démembrée, un reste d'empire, et maint territoire ne lui appartient qu'à demi, comme par la permission des grandes puissances européennes. Au nord-est, la Russie a récemment rectifié la frontière à son profit, en s'emparant des points stratégiques au faîte de partage; d'avance on désigne les chemins par où ses armées descendront vers l'Euphrate et les districts arméniens et kourdes qu'elle annexera aux autres déjà conquis. L'Angleterre, sans pouvoir empêcher ces changements politiques, comme elle s'y était imprudemment engagée en assumant le protectorat des possessions turques de l'Asie, a voulu prendre sa part du butin et s'est attribué l'île de Chypre, d'où elle pourra du moins surveiller les évènements. Il n'est pas jusqu'aux Grecs du littoral qui, par la constitution de la petite principauté de Samos, sous la suzeraineté officielle de la Porte, n'aient commencé l'œuvre de revendication contre les Ottomans.

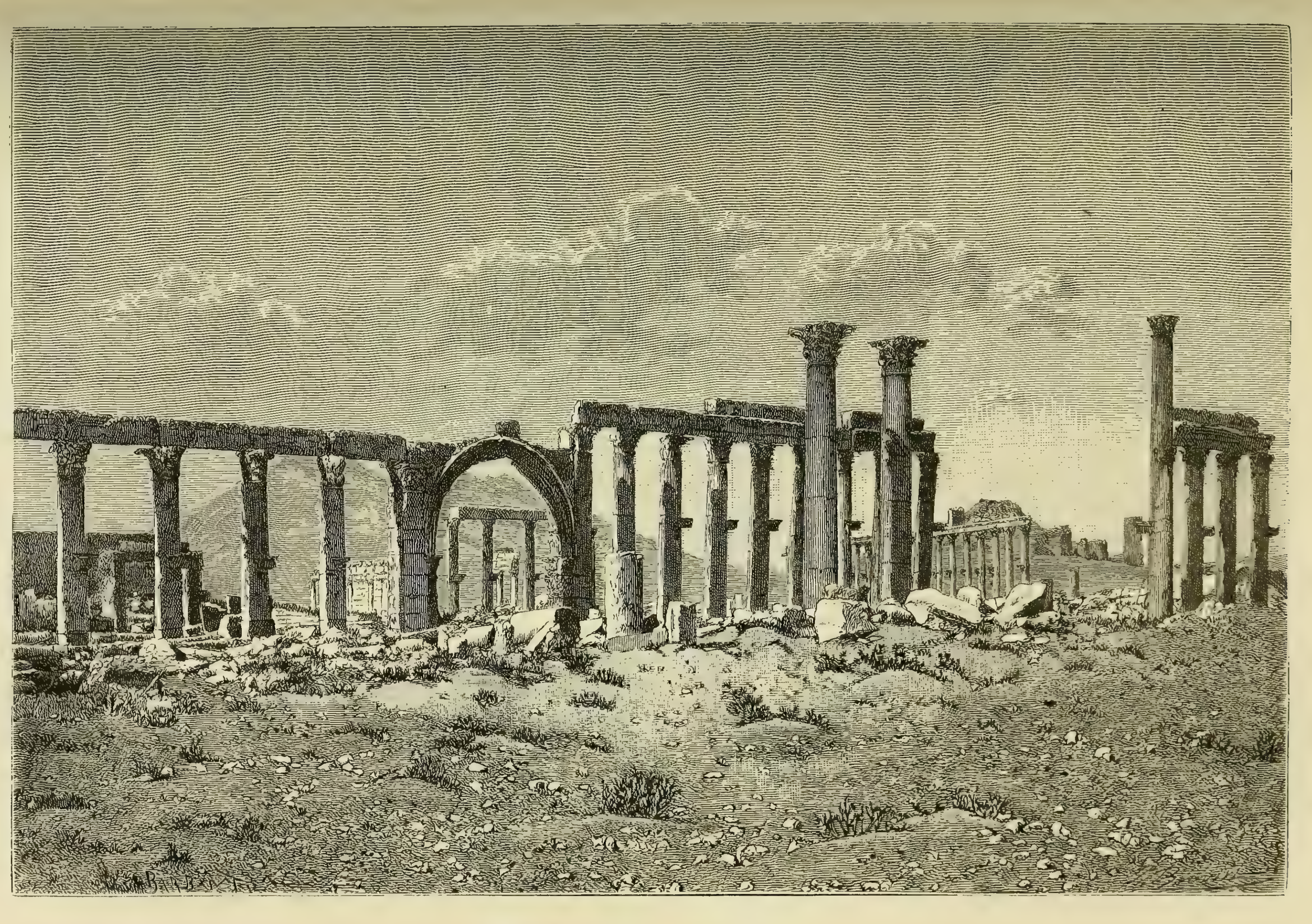
Et tandis que, sur les frontières et sur les côtes, l'empire turc de l'Asie est menacé dans son intégrité soit par l'étranger, soit par des sujets qui reprennent leurs droits, il perd sa cohésion à l'intérieur par des conflits de tribus et de classes : on démolit la façade, et l'édifice se lézarde à l'intérieur. Grecs et Turcs, Lazes, Kourdes, Arméniens, Maronites, Druzes, Ansarieh s'agitent comme si le lien qui les rattache en un même faisceau politique devait bientôt être rompu. Maint territoire indiqué sur les cartes comme appartenant au padichah, est habité par des tribus réellement indépendantes. En outre, des régions désertes ou dévastées séparent les unes des autres diverses provinces de l'empire, et dans la partie méridionale il faut marcher de longues journées à travers les solitudes pour se

rendre des vallons cultivés du Liban aux rives de l'Euphrate. Depuis l'époque romaine, les espaces incultes se sont accrus en étendue; autour de Palmyre et d'autres cités, on ne voit plus que des tentes de nomades; les serpents se glissent entre les pierres descellées des temples. Nulle statistique précise ne permet de l'affirmer avec certitude[1], mais la plupart des voyageurs s'accordent à dire que de nos jours les vides s'accroissent encore entre les groupes de population; les campagnes se sont partiellement dépeuplées depuis le milieu du siècle, en beaucoup de districts par la famine, ailleurs par l'émigration et dans tout le territoire musulman par les fréquentes levées de soldats destinés pour la plupart à ne plus revoir le sol natal.

Il convient donc de traiter à part comme autant de pays distincts, quelles que soient les divisions administratives officielles, les contrées de la Turquie d'Asie qui présentent une certaine unité par leurs contours géographiques, leur histoire ou l'origine des populations. Le bassin fermé de Van et les massifs montagneux du Kourdistan et de l'Arménie, entre la Transcaucasie et le haut Euphrate, constituent l'une de ces régions naturelles. La plaine de la Mésopotamie, où se fondèrent de puissants empires et où se dressèrent des cités fameuses, est également un territoire ayant eu son évolution historique propre et formant un ensemble géographique bien délimité. Il en est de même pour la péninsule de l'Asie Mineure, dont le littoral, bordé d'îles et d'îlots, développe en une immense courbe sa zone de cultures et de villages autour de plateaux faiblement peuplés et occupés en partie par des steppes salines. Chypre, qui fait maintenant partie du prodigieux empire de la Grande-Bretagne, doit être aussi étudiée à part et dans son histoire elle s'est distinguée par un rôle original, comme intermédiaire de la Phénicie et de la Grèce. Enfin la Syrie et la Palestine, long territoire montagneux, que limitent d'un côté les eaux de la Méditerranée, de l'autre les sables du désert, est bien un tout géographique, et dans l'histoire du monde ses habitants ont exercé une influence capitale par leurs découvertes, par les échanges et la transmission des idées. Quant aux possessions turques du littoral d'Arabie, c'est avec l'ensemble de la péninsule dont elles font partie qu'il faut les étudier.

[1] Superficie et population de l'Asie turque, avec Samos et Chypre, en nombres approximatifs, d'après Behm et Wagner :

Superficie.	Population probable.	Population kilométrique.
1 900 000 kilomètres carrés.	16 350 000 habitants.	9 habitants.



RUINES DE PALMYRE. — LA COLONNADE

Dessin de Ph. Benoist, d'après une photographie communiquée par M. Rey.

II

LAZISTAN, ARMÉNIE ET KOURDISTAN

LITTORAL DU PONT, BASSINS DU LAC DE VAN ET DU HAUT EUPHRATE.

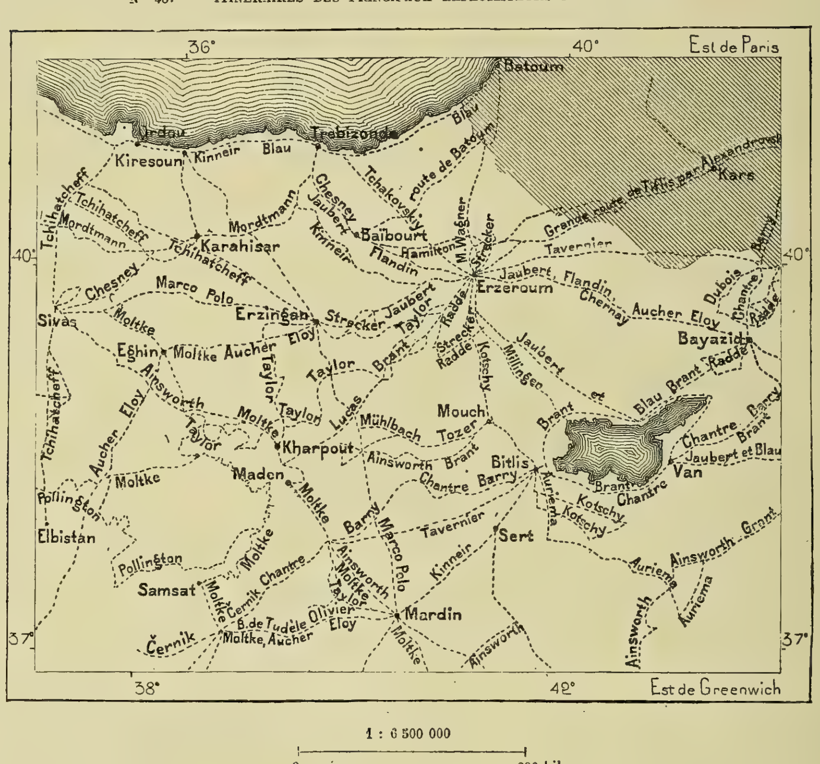
Si les limites politiques actuelles de la Turquie d'Asie ne coïncident point avec des frontières naturelles, du moins la borne angulaire qui sépare les trois domaines du tsar de Russie, du chah de Perse et du sultan des Osmanli est-elle des mieux choisies : le massif de l'Ararat. La délimitation des trois empires se trouve sur le col ouvert entre le grand cône et le cône inférieur. A partir de ce point, la frontière politique de la Turquie suit jusqu'à 150 kilomètres à l'ouest la ligne du partage des eaux, entre les bassins de l'Araxe et de l'Euphrate. Cest là, tous le comprennent, une limite provisoire. Parmi les explorateurs qui ont parcouru la contrée dans tous les sens, les Russes ne sont pas les moins nombreux, mais leurs cartes et leurs plans sont destinés pour la plupart aux études stratégiques de l'état-major, et si l'on en juge par les souvenirs des guerres antérieures, c'est par de nouvelles annexions que se termineront les conflits. L'Elbourz peut répéter au Tandourek, au Bingöl-dagh, au mont Argée ce qu'il disait jadis au Kazbek dans les vers de Lermontov : « Tremble, je vois là-bas, vers le septentrion brumeux, quelque chose qui ne présage rien de bon ! De l'Oural au Danube les armées s'ébranlent ; les batteries aux flancs cuivrés s'avancent avec un bruit sinistre, et les mèches fumantes se préparent pour les batailles ! »

A l'ouest du mont Ararat, une chaîne, hérissée de cônes volcaniques, d'une faible élévation relative au-dessus de la crête, limite de son mur abrupt les campagnes verdoyantes du bassin d'Etchmiadzin. Quelques sommets, le Tchinghil, le Perli-dagh, d'autres encore, dépassent la hauteur de 3000 mètres, soit environ 1500 mètres au-dessus de la plaine ; mais en se prolongeant en sinuosités dans la direction de l'ouest, puis du sud-ouest, la chaîne s'abaisse graduellement, en même temps que s'élève à sa base septentrionale la vallée de l'Araxe. Vers la région des sources, elle se redresse et forme, avec d'autres chaînes convergentes, le Bingöl-dagh ou « Mont aux mille Lacs » (3752 mètres), dont les neiges d'hiver et de printemps alimentent les eaux ruisselant de toutes parts : à l'orient l'Araxe, au nord et au sud les deux branches maîtresses de l'Euphrate, Kara sou et Mourad, reçoivent tous ces torrents. Au delà du nœud du Bingöl, la

région montagneuse, dont la crête principale est parallèle au littoral de la mer Noire, se continue vers l'ouest à 250 kilomètres et, s'abaissant de croupe en croupe, livre enfin passage à la rivière de l'Eau noire ou Kara sou, qui se recourbe brusquement vers le sud-est pour rejoindre l'autre branche de l'Euphrate.

Une arête élevée, qui se profile dans la direction du nord, rattache le massif du Bingöl-dagh aux montagnes d'Erzeroum et forme à l'orient du cirque où se rassemblent les premières eaux du Kara sou un faîte de sépa-

N° 48. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DE L'ARMÉNIE.



1 : 6 500 000

0 — 200 kil.

ration sinueux et coupé de brèches nombreuses : c'est là que passe la grande route stratégique d'Erzeroum à Kars. Le Palandöken, qui s'élève directement au sud d'Erzeroum, est la plus haute cime (3145 mètres) du vaste cercle qui entoure le bassin ; mais, plus à l'ouest, le chaînon latéral du Yerli-dagh, que contourne le premier grand méandre du Kara sou, porte quelques sommets ayant une altitude encore plus considérable. Au nord du bassin d'Erzeroum, un autre massif très élevé, le Ghiaour-dagh ou « mont des Infidèles », forme un nœud comparable au Bingöl comme centre de rayonnement des eaux ; le torrent de Tortoum-sou qui va rejoin-

dre le Tchorouk, tributaire de la mer Noire, descend de ses pentes septentrionales, puis, gonflé de plusieurs autres ruisseaux, plonge en une cascade admirable, l'une des « plus belles de l'Ancien Monde », et s'engouffre en de profonds défilés entre des parois de laves hautes de 300 mètres[1]; au sud-est, des torrents appartiennent au versant Caspien par l'Araxe et la Koura; enfin au sud, sur les pentes du Doumli-dagh, contrefort du mont des

N° 49. — BINGÖL DAGH.



Infidèles, jaillit, à 2570 mètres d'altitude, la fontaine mère de l'Euphrate, affluent du golfe Persique. Presque toutes les grandes sources se forment dans des galeries de montagnes calcaires; celle-ci naît dans les porphyres et les trachytes[2]. L'eau froide, presque glaciale (3°,3), qui sort de la vasque du rocher, est célèbre dans les légendes arméniennes; c'est à l'endroit même d'où s'élance l'abondante source qu'aurait été enfouie la « vraie croix » avant d'être transportée à Constantinople : au moment où le bois fut retiré du sol, apparut la veine d'eau pure; dans la prairie environ-

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.
[2] Moritz Wagner, *Reise nach dem Ararat und dem Hochlande Armenien*.

nante jaillissent vingt autres fontaines ajoutant leurs filets au ruisseau principal. Les Turcs eux-mêmes vénèrent la source de l'Euphrate et disent que son eau lave les péchés ordinaires, mais tue ceux que poursuit la colère d'Allah[1]. Unie à d'autres torrents, dont l'un égale l'Euphrate en volume liquide, l'eau sainte descend dans le bassin d'Erzeroum, où s'étalent au printemps, lors de la fonte des neiges, les vastes marais de Sazlik; la plaine, couverte de joncs, est peuplée d'oies, de canards sauvages et autres oiseaux aquatiques; en sortant de ces marécages, l'eau sombre de l'Euphrate, coulant avec lenteur dans un lit vaseux, mérite bien le nom de Kara sou que lui ont donné les Turcs. Il est très probable que les marais de Sazlik sont le reste d'un lac qui emplissait autrefois tout le bassin d'Erzeroum; néanmoins Radde n'a pu, malgré de longues recherches, y trouver aucune espèce de coquillages lacustres[2] : les débris végétaux, qui ont formé dans la plaine une épaisse couche d'humus, et les couches de cendres volcaniques rejetées des volcans ont recouvert l'ancien lit des eaux.

Les montagnes qui entourent la plaine où s'étendait jadis le lac d'Erzeroum sont en grande partie d'origine ignée, et çà et là on voit sur les crêtes se dresser des cônes de scories d'une régularité parfaite; mais les courants de lave sont rares : à cet égard, ces volcans ne peuvent se comparer à ceux de l'Arménie orientale, à l'Ararat, au Tendourek, au Seïban, ni surtout à l'Alagöz, dont le manteau de laves a plus de 150 kilomètres en circonférence. Aux portes mêmes d'Erzeroum, près des monts qui enceignent la partie méridionale du bassin, s'élève un volcan dont le cratère était jadis rempli d'eau; la pression de la masse liquide a rompu la paroi septentrionale de la coupe et creusé un ravin qui s'ouvre au nord vers les marais du Kara sou. Le plus haut et le plus remarquable de ces volcans par sa belle forme conique, rappelant celle du Vésuve, est le Sichtchik, qui se dresse au nord-ouest d'Erzeroum dans la chaîne du Ghiaour-dagh, à plus de 1100 mètres au-dessus de la plaine et à 3184 mètres d'altitude totale : il est presque en entier formé de cendres meubles très pénibles à gravir. Au milieu du cratère, beaucoup plus grand que celui du Vésuve actuel, s'élève un cône de scories, masse brune et noire, entouré d'une prairie circulaire que le printemps orne de fleurs. Bien abrité des vents du nord, qui retardent et appauvrissent la végétation des sommets environnants, le vallon annulaire compris entre les parois

[1] Strecker, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, vol. IV.
[2] *Izv'estiya Kavkazskavo Otd'ela*, tome V, 1878.

extérieures du Sichtchik et le cône central, possède la flore la plus riche en espèces et la plus éclatante en couleurs de toute la région[1].

Des montagnes disposées en forme de chaîne, dont la direction générale est parallèle au littoral de la mer Noire, accompagnent au nord la vallée du Kara sou pour aller se perdre à l'ouest dans le plateau de Sivas. Plusieurs massifs, ayant chacun leur nom particulier, s'élèvent sur le parcours de cette chaîne, le Paryadres des anciens, mais l'appellation générale qu'on lui donne est ordinairement celle de Kop-dagh, d'après une montagne (3300 mètres) que contourne à l'est et au nord la route carrossable d'Erzeroum à Trébizonde; le col que franchit ce chemin, le plus remarquable de la Turquie comme œuvre d'ingénieur, est à la hauteur de 2700 mètres, presque l'altitude du Stelvio, dans les Alpes centrales. Au nord s'ouvre la vallée du Tchorouk, qui forme, avec celle du Kharchout ou rivière de Goumîch-khaneh, une dépression semi-circulaire d'une étonnante régularité. Du port de Batoum, près duquel le Tchorouk tombe dans la mer Noire, à Tireboli, situé à l'embouchure du Kharchout, on peut cheminer comme par une immense avenue entre deux rangées de pics : on n'a qu'à traverser un col de 1900 mètres, près du village de Vavoug, entre les sources des deux rivières. Le vaste croissant circonscrit par ces cours d'eau est occupé par une rangée de hautes montagnes, les Alpes pontiques, dont une cime, au sud-est de Rizeh, le Khatchkar, dépasserait 3600 mètres; un col voisin a 3268 mètres, d'après Koch. Dans cette région du Lazistan, les sentiers sont obstrués par les neiges pendant plus de six mois : « les oiseaux eux-mêmes, disent les indigènes, ne peuvent voler en hiver par-dessus la montagne[2]. » A l'ouest du Kharchout, les montagnes qui longent la côte vers le Kizîl irmak sont moins élevées que les Alpes du Pont; néanmoins elles sont encore assez hautes pour rendre les communications difficiles de l'un à l'autre, et de distance en distance elles projettent vers la mer de hauts promontoires entre les vallons du littoral. Une de ces limites naturelles est le Yasoun bouroun, ou le « cap de Jason »; le rocher porte encore le nom du navigateur légendaire qui dirigea sa nef vers la mystérieuse Colchide. Des traces nombreuses d'anciens glaciers, moraines, parois striées et moutonnées, se voient dans les hautes vallées des Alpes pontiques : les laves, les porphyres et autres roches éruptives qui constituent ces montagnes et celles qui se prolongent à l'ouest du Kharchout vers le Ghermili ou l'ancien Lycus, ont été rayés par le burin des glaciers. Partout dans

[1] Moritz Wagner, ouvrage cité.
[2] Strecker, mémoire cité.

cette région l'activité volcanique paraît avoir eu lieu avant la période glaciaire; les seuls indices des foyers souterrains sont de fréquents tremblements de terre et la présence de nombreuses sources thermales qui jaillissent à la base des monts et dans les hauts[1]. D'après Strecker, le sommet du Kolat-dagh (2900 mètres), qui se dresse sur la crête de la grande chaîne, à plus de 50 kilomètres au sud de Trébizonde, serait le mont Thèchès, d'où les Dix Mille, commandés par Xénophon, aperçurent enfin la mer et la saluèrent de cris joyeux comme le terme de leurs maux. Mais cette croupe n'est point d'un accès facile pour une armée avec tous ses bagages et ses convois d'approvisionnements, et sur le versant septentrional la descente du Kolat-dagh est impraticable. C'est plus près de la mer et sur un seuil traversé par route ou sentier qu'il faut chercher le lieu, si souvent mentionné par les anciens, d'où les Grecs virent à leurs pieds les verdoyants rivages et l'étendue des eaux resplendissantes. Cependant il existe au sud du Kolat-dagh et même du col de Vavoug, tout près du chemin que durent suivre les Grecs, une montagne de 2400 mètres d'altitude, du sommet de laquelle on voit parfaitement la mer; sur la plus haute croupe s'élève un tertre de blocs porphyriques d'une dizaine de mètres, entouré d'autres amas en forme de cônes tronqués. M. Briot, qui découvrit ce monument, le considère comme une butte commémorative dressée par les Grecs, et la croupe qu'elle surmonte serait le mont Thèchès[2].

L'immense labyrinthe des Alpes d'Arménie ou de l'Anti-Caucase, qui occupe toute la région comprise entre le bassin de la Koura transcaucasienne, la mer Noire et le haut Euphrate, embrasse aussi, au sud et au sud-ouest de l'Ararat, le vaste bassin du lac de Van et la contrée qui l'entoure jusqu'à la frontière persane. Le sol de cette région est partout très élevé. Au sud du Perli-dagh, une dépression du plateau renferme un lac, le Balik-göl, ou « lac des Poissons », dont l'altitude n'est pas moindre de 2237 mètres; un torrent en épanche le trop-plein dans un tributaire de l'Araxe. Le Mourad ou Euphrate méridional, qui coule au sud de ce bassin lacustre, parcourt, à 2000 mètres, une âpre vallée resserrée entre les blocs de lave descendus des cratères et des crevasses volcaniques. Les escarpements arides, les pitons déchirés qui dominent les éboulis, donnent un aspect sauvage, presque terrible, à ces solitudes pierreuses. Au nord s'élève la masse puissante de l'Ararat aux roches noires rayées de neige; au sud se prolonge une chaîne moins élevée, mais de pente formidable.

[1] Palgrave, *Essays on Eastern Questions.*
[2] Briot, *Notes manuscrites.*

L'Ala-dagh ou « Cime Bigarrée »[1], d'où s'épanchent les plus hautes sources de l'Euphrate, atteint 5518 mètres; plus fière encore, la cime qui s'élève directement à l'est, le Tandourek, a 5565 mètres au point culminant de son cratère ovale. De tous les volcans arméniens, le Tandourek ou Tantour-lou, c'est-à-dire le « Réchaud », appelé aussi Sounderlîk-dagh, ou la « Montagne du Poêle », et désigné en outre sur les premières cartes russes sous les noms de Khour et Khori, est le mont d'Arménie qui a conservé les plus nombreuses traces de l'ancienne activité. Le principal cratère, immense creux d'environ 2000 mètres de tour et de 550 mètres en profondeur, n'a plus ni laves, ni vapeurs, et les eaux d'un petit lac se montrent au fond du gouffre; mais à une centaine de mètres plus bas des fumerolles s'échappent des fentes. Sur le versant oriental s'ouvre une caverne d'où s'élancent des vapeurs non sulfureuses, d'environ 100 degrés centigrades; un mugissement continu s'entend au fond du gouffre; pendant une des guerres de la Transcaucasie, les Russes et les Turcs, campés dans le voisinage les uns des autres sur deux versants opposés d'un contrefort du Tandourek, crurent entendre une canonnade lointaine, et l'alarme fut donnée dans les deux camps. A la base nord-occidentale du Tandourek, — sur le prolongement de l'axe qui passe par la caverne, le cratère principal et un deuxième cratère d'éruption, — jaillissent les abondantes sources sulfureuses de Diyadin, recouvrant le sol de leurs incrustations calcaires, diverses de formes et de couleurs, et formant un ruisseau thermal qui descend en cascatelles fumantes vers les eaux froides du Mourad tchaï[2]. En 1859, la principale fontaine se trouvait plus bas; une secousse violente, qui ébranla le sol jusqu'à Erzeroum, la fit tarir; mais les eaux s'ouvrirent bientôt une nouvelle issue. D'ailleurs de fréquents changements doivent se produire dans la région des sources par l'effet des concrétions qui modifient rapidement le relief. Taylor vit une multitude de petits geysirs s'élevant de 2 à 3 mètres au-dessus du sol, puis disparaissant soudain : on eût dit une danse de fantômes[3]. Quelques années plus tard, Abich ne put découvrir ces jets intermittents[4]. En aval des sources, le Mourad disparaît sous un tunnel de basalte, qui se continue par une tranchée profonde entre deux parois verticales.

Le Tandourek est un nœud de chaînons divergents. Au nord-ouest se

[1] Les montagnes de ce nom sont très nombreuses dans toutes les contrées de langue turque. Sous la forme Allah-dagh, leur sens est celui de « Montagnes divines ».

[2] Jaubert, *Voyage en Arménie.*

[3] *Mittheilungen von Petermann*, 1869, XI.

[4] *Zapiski Kavkaskavo Otd'ela*, 1873.

prolonge l'arête qui va rejoindre le Perli-dagh et que franchit la route d'Erzeroum à Tabriz : elle paraîtrait devoir être la frontière entre la Turquie et la Perse ; mais la haute vallée orientale dans laquelle se trouve le lac Balîk et d'où s'écoule le torrent du même nom, est attribuée à l'Empire Ottoman. La chaîne de montagnes qui commence immédiatement à l'est du Tandourek, en face des deux sommets de l'Ararat, constitue aussi dans son ensemble une limite naturelle, et celle-ci, grâce aux Kourdes indépendants qui en occupent les deux versants, est respectée par les deux empires limitrophes. Sur le versant oriental, vers le lac d'Ourmiah, elle ne projette que de courts chaînons, se terminant par de brusques promontoires, tandis qu'à l'occident, vers le lac de Van, plusieurs contreforts se prolongent au loin et vont se perdre dans le plateau, d'une altitude moyenne de 2000 mètres. La chaîne elle-même n'atteint 3000 mètres que par un petit nombre de pics. L'arête des monts de Hakkiari qui se recourbe au sud, pour longer la rive méridionale du lac de Van, ne paraît pas avoir de cimes plus élevées, quoique, d'après Moritz Wagner et Rich, il s'y trouverait encore des « glaciers », c'est-à-dire probablement des champs de neige durcie au fond de quelques ravins. Au nord et au nord-ouest, un autre rempart complète le cercle de montagnes et de terres élevées qui entoure la cavité lacustre et sur le faîte se dresse un ancien volcan, le Seïban ou Sipan, haut de 3600 mètres environ, d'après Fanshawe Tozer, et revêtu de neiges pendant dix mois. Grâce à son isolement, au cône blanc qui le termine, à la nappe bleue dans laquelle il se reflète, ce volcan apparaît plus grand que mainte autre montagne plus élevée, mais située au milieu d'un massif ou dans le voisinage d'autres sommets. Shiel le comparait au Demavend et attribuait la même hauteur aux deux volcans, qui diffèrent pourtant d'au moins 2500 mètres. On a vu aussi dans le Seïban un rival du mont Ararat, et la légende raconte qu'en s'abaissant, les eaux du déluge poussèrent d'abord l'arche de Noé sur le Seïban, puis, la ramenant au nord, la firent échouer définitivement sur l'Ararat ; naguère les Arméniens y apportaient un mouton sans tache pour l'égorger au bord du cratère[1]. La coupe suprême, profonde de 150 mètres, et remplie de neige en hiver, de fleurs en été, quelquefois aussi contenant un petit lac, est entourée de scories blanchâtres se dressant en pitons. De l'une ou l'autre de ces buttes, qui lui font enceinte, on contemple au nord l'immense horizon des montagnes d'Arménie, se développant en une courbe de 300 kilomètres, du Bingöl-dagh à l'Ararat. Au sud, on voit le cratère latéral

[1] M. Wagner, ouvrage cité.

qu'emplit l'Aghir göl ou le « lac Immobile »; plus loin s'étend le bassin du lac de Van, avec ses criques, ses golfes, les marais qui le prolongent et l'amphithéâtre des monts qui l'entourent; au pied occidental du volcan s'étend le petit lac de Nazik, bassin d'eau douce situé sur le faîte de partage entre le lac de Van et l'Euphrate, dans chacun desquels il envoie un ruisseau, du moins dans la saison pluvieuse[1]. Vers le sud-ouest, la brume se confond avec les vagues linéaments des plaines. Les derniers degrés du plateau d'Arménie se terminent au-dessus des campagnes mésopotamiennes par une ligne dentelée de falaises, creusée de profondes indentations par les rivières et des torrents, mais offrant dans son ensemble une direction régulière du sud-est au nord-ouest, en prolongement de la chaîne bordière du Louristan. A l'ouest du lac, le Nimroud-dagh, presque entièrement composé de cendres, penche vers les eaux son énorme cratère que l'on dit avoir plusieurs kilomètres de largeur[2], et sur la rive méridionale s'ouvre une baie elliptique, coupe d'un volcan partiellement immergé. Toute la haute Arménie est un pays volcanique, souvent agité par les tremblements de terre. Les sources thermales y sont plus nombreuses que dans les plus riches montagnes de l'Occident, telles que les Pyrénées et l'Auvergne.

Le lac de Van, le Tosp des Arméniens, — d'où le nom de Thospitis que lui donnaient les anciens, — est de 336 mètres plus élevé que celui d'Ourmiah; son altitude est de 1625 mètres. Son étendue, évaluée à 3690 kilomètres carrés, est un peu moindre que celle de la mer de l'Azerbeïdjan, mais il a une profondeur plus considérable[3]; à 3 kilomètres à l'ouest de Van, la sonde ne touche le fond qu'à plus de 25 mètres[4], et dans la partie méridionale du bassin le lit est beaucoup plus creux : la contenance totale du lac de Van est certainement supérieure à celle du lac d'Ourmiah. Quant à la baie nord-orientale, qui s'avance à 60 kilomètres dans l'intérieur des terres, ce n'est guère qu'une nappe d'inondation, où les torrents forment au printemps de vastes deltas d'alluvions. D'après une tradition locale, cette baie était autrefois une fertile campagne où serpentaient deux rivières, et celles-ci se prolongeaient au sud-ouest vers Bitlis; on verrait encore sur l'ancien confluent un reste de pont recouvert par les eaux. Les renseignements recueillis par Jaubert, par l'Arménien Nersès Sarkisian, par Auriema, Loftus et Strecker, ne laissent aucun doute au

[1] Layard, *Nineveh and Babylon;* — Millingen, *Wild Life among the Koords.*
[2] Fanshawe Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor.*
[3] Monteith, *Journal;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. IX.
[4] Millingen, ouvrage cité.

sujet de changements considérables subis par le niveau de cette mer intérieure. De 1838 à 1840, elle monta de 3 à 4 mètres. Les riverains racontèrent à Loftus qu'au commencement du dix-septième siècle l'eau s'était élevée de la même manière pendant quelques années, puis qu'elle avait baissé de nouveau. Des années de sécheresse exceptionnelle arrêtent les progrès des eaux, mais après un recul temporaire l'œuvre d'envahissement reprend avec plus de force. Plusieurs îles du littoral ont été recouvertes par le flot; d'anciennes presqu'îles, maintenant détachées, se changent en îlots, constamment réduits en étendue. La route qui longe le littoral du nord doit être, de génération en génération, reportée plus avant dans l'intérieur; la ville d'Ardjich, au bord de la baie nord-orientale, a presque entièrement disparu, et le bourg d'Adeldjivas, au nord du grand bassin, est menacé par la crue; de même, sur la rive orientale, la lisière du lac s'avance vers la cité de Van, qui en a déjà remplacé une plus ancienne; le village d'Iskella est en partie délaissé; les bateliers attachent leurs barques à des troncs d'arbres qui se trouvent maintenant loin du rivage; des puits, envahis par les eaux d'infiltration, ne donnent plus qu'un liquide saumâtre : peut-être est-ce à des invasions du lac qu'il faut attribuer les légendes relatives à de grandes cités ensevelies au fond des eaux. Quelle est la cause de cet accroissement, phénomène contraire à celui que l'on observe dans presque tous les autres bassins lacustres de l'Asie? A moins qu'un remous local des airs n'entraîne dans cette région plus de nuages pluvieux qu'autrefois, il faut admettre l'explication que donnent les riverains eux-mêmes : des fissures souterraines d'où s'échappent des sources abondantes vers les hauts affluents du Tigre, se seraient partiellement oblitérées, et le réservoir, recevant par les neiges et les pluies plus de liquide que n'en prennent l'évaporation et les émissaires souterrains, augmente en étendue jusqu'à ce que l'équilibre s'établisse ou que le trop-plein s'épanche au sud-ouest dans le torrent de Bitlis. Des bergers nomades, disent les indigènes, auraient roulé une grosse pierre à l'entrée de l'un des entonnoirs de fuite, analogues aux catavothres des lacs de la Grèce, et depuis ce temps le niveau s'élèverait graduellement, mais sûrement. Il serait intéressant de contrôler par l'observation directe les assertions des indigènes relatives à l'obstruction des gouffres et de constater tout d'abord si les sources signalées comme des effluents souterrains du lac lui ressemblent en effet par la teneur saline. A l'orient de Van, un autre bassin, l'Ertchek, accroît son niveau[1]; cette crue de deux lacs voisins donne quelque

[1] Strecker, *Mittheilungen von Petermann*, n° VII, 1863.



LAC DE VAN. — BAIE DE TADWAN ET MONT DE NIMROUD

Dessin de Slom, d'après une photographie du capitaine Barry. (Mission de M. Chantre.)

probabilité à un changement du climat. L'Ertchek ressemble aussi au lac de Van par la teneur de ses eaux; seulement, d'après Millingen, il contiendrait une très forte proportion d'arsenic; les champs inondés par ses crues sont stérilisés pour de longues années.

Quoi qu'il en soit, la masse liquide enfermée dans le bassin de Van a concentré le sel que lui apportent ses tributaires, et sans en contenir une aussi forte proportion que le lac d'Ourmiah, elle en renferme assez pour que ni hommes ni animaux ne puissent la boire : les troupeaux vont s'abreuver aux embouchures des rivières et les pêcheurs renouvellent leur provision d'eau potable en puisant à une fontaine qui jaillit du fond et bouillonne à la surface. Moins salées que celles du lac de l'Azerbeïdjan, les eaux de la mer arménienne hébergent des espèces plus développées : aux embouchures des rivières on pêche en quantités considérables un poisson, que Jaubert croyait, à tort, être identique à l'anchois de la mer Noire, si abondant dans la rade de Trébizonde; c'est une ablette (*cyprinus Tarichi*), ainsi que l'a reconnu le naturaliste Deyrolle. Toutefois ce poisson ne vivrait pas dans les parties salines du bassin[1]; il ne se montre dans la couche supérieure que de mars au commencement de mai, époque où les eaux douces, provenant de la fusion des neiges, s'étalent au-dessus des eaux plus lourdes du lac; pendant tout le reste de l'année on n'en voit plus un seul; tous ceux que n'ont pas dévorés les innombrables cormorans se sont réfugiés dans les ruisseaux tributaires. On croyait autrefois qu'ils se tenaient dans les profondeurs du lac[2]. Dans le bassin du Nazik, dont l'eau est douce pourtant, on aurait observé la même disparition annuelle des poissons[3]. Les résidus salins qui se forment sur la plage de Van, de même qu'autour du bassin d'Ertchek, consistent pour moitié en carbonate et en sulfate de soude, que l'on utilise pour la fabrication du savon et que l'on exporte jusqu'en Syrie[4].

Les bateaux sont rares sur le lac de Van; cependant le voyageur Tozer l'a traversé récemment sur une embarcation de pêche accompagnée de cinq bâtiments de charge. Les missionnaires américains de Van y lancèrent en 1879 un bateau à vapeur démontable, dont toutes les pièces avaient été envoyées de Constantinople à dos de chameau ; mais il ne paraît pas que l'entreprise ait réussi[5].

[1] Ernest Chantre, *Notes manuscrites;* — Fanshawe Tozer, ouvrage cité.
[2] A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse;* — Millingen, ouvrage cité.
[3] Layard, ouvrage cité.
[4] Deyrolle, *Tour du Monde*, 1er semestre 1876
[5] Fanshawe Tozer, ouvrage cité.

L'existence même des lacs de Van, d'Ourmiah, du Goktcha de Transcaucasie et des nombreuses cavités lacustres du plateau d'Akhaltzikh, entre Kars et Tiflis, prouve que le climat des plateaux arméniens a sur celui de la Perse l'avantage d'être beaucoup plus humide. Tout le Lazistan et la région montagneuse qui avait reçu des anciens le nom de Pont se trouvent en effet sous l'influence de la mer Noire au point de vue météorologique. Les vents d'ouest et du nord-ouest dominent, apportant en abondance les pluies pendant les tempêtes d'été, les neiges durant l'hiver. La précipitation d'humidité est loin d'y être aussi considérable que sur les pentes méridionales du Caucase, dans la Mingrélie et l'Imérie, où la tranche annuelle de pluie dépasse 2 mètres; mais il est dans le Lazistan des vallées favorisées où les nuages déversent plus d'un mètre d'eau [1]pluviale : d'après un missionnaire américain, la quantité de neige tombée à Bitlis, sur le versant méridional des montagnes qui dominent au sud le lac de Van, aurait été de 5 mètres et demi pendant l'hiver de 1858 à 1859; c'est une épaisseur de neige qui représente plus de 40 centimètres d'eau. Quoique nulle observation précise ne permette de l'affirmer encore avec certitude, on peut évaluer à près d'un demi-mètre la quantité moyenne d'humidité que reçoivent les hautes terres de l'Arménie.

Certaines régions, telles que le plateau d'Oltî, auquel des montagnes élevées forment une barrière contre les vents humides, ont rarement la pluie qui serait nécessaire aux cultures; comme dans les régions de la Transcaucasie du versant caspien, il faut capter les ruisseaux et les ramifier en mille fossés dans les terrains de labour. Mais la plus grande partie de l'Arménie méridionale, malgré la barrière des Alpes pontiques, est soumise à l'influence des souffles pluvieux de l'ouest, qui se dirigent de la mer sur le plateau de Sivas, puis vont s'engouffrer dans les vallées occidentales, ouvertes en forme d'entonnoirs : c'est ainsi que toute la haute vallée du Kara sou, jusqu'au bassin d'Erzeroum, reçoit les vents de la mer Noire. Ils soufflent principalement pendant l'hiver et recouvrent de neiges épaisses l'amphithéâtre des monts autour des sources de l'Euphrate; en été, les vents du nord et de l'est, dérivation du grand courant polaire qui traverse le continent d'Asie, apportent un air sec qui dissout les nuages, mais il arrive aussi que de brusques tempêtes, provenant de l'ouest, se terminent par de violentes averses. En outre, les vents du sud-ouest, qu'envoie la Méditerranée, apportent aussi leur part d'humidité et déchirent leurs nuages aux escarpements; même par le beau temps, un léger brouil-

[1] Radde, *Izv'estiya Kavkaskavo Otd'ela,* 1878.

lard adoucit les contours des monts et nuance le paysage de teintes délicates[1]. Sur le versant septentrional, l'excédent d'humidité que reçoivent les Alpes arméniennes forme des rivières, telles que le Tchorouk et le Kharchout, dont la masse est très considérable en proportion du bassin, et sur le versant méridional il alimente l'Euphrate et le Tigre, dont les flots réunis dans le Chat-el-Arab dépassent tout autre courant compris entre l'Indus et le Danube et même sont près de deux fois supérieurs au Nil. Dans le circuit atmosphérique et fluvial, c'est la mer Noire qui par les pluies et le lit de l'Euphrate se déverse incessamment dans le golfe Persique.

Au bord du Pont-Euxin les villes jouissent d'une température moyenne assez douce. Rarement les froids de la côte descendent à 6 degrés au-dessous du point de glace, et l'influence modératrice de la mer empêche les chaleurs estivales de dépasser 25 degrés [1]. Loin de la mer, qui rapproche les extrêmes du climat annuel, les populations de l'Arménie turque souffrent alternativement de froids intenses et de violentes chaleurs. Il n'y a guère de printemps à Erzeroum ; on y voit les neiges de l'hiver fondre en quelques jours, changeant soudain les torrents en larges fleuves ; les extrêmes observés, du jour le plus froid au jour le plus chaud de l'année, sont de — 25 et de + 44 degrés. Des séries d'observations prolongées seront nécessaires avant que l'on puisse comparer sûrement ce climat à celui des contrées d'Europe et d'Asie qui sont déjà bien connues au point de vue météorologique [2] : on a vu des différences de 33 degrés entre l'aurore et midi [3]. Les froidures hivernales, les gelées de printemps retardent la végétation, mais en été les plantes se hâtent de croître et de mûrir ; la nature fait explosion, pour ainsi dire, aux mois de mai et de juin. Le froment parcourt toutes les phases de sa végétation entre la foliation et la maturité dans l'espace de deux mois, mais le soleil de l'été le brûlerait dans sa fleur si des canaux d'irrigation ne lui fournissaient l'humidité nécessaire. Jusqu'à 1800 mètres on cultive le froment, et à 2100 mètres d'altitude on voit encore des orges ; mais à ces hauteurs les récoltes

[1] Climat de Trébizonde, dans les diverses saisons, d'après 6 années d'observation :
6°8, janvier ; 24°3, août ; 15°5, année. Extrême des mois, 29°9 à —2°6.
Pluies 566 millimètres.
(Hann, *Behm's Jahrbuch*, IX, 1882.)

[2] Climat d'Erzeroum pendant les diverses saisons (1987 mètres) :

	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.	Année.
D'après Tchihatcheff (3 années). .	—10°,8	9°,9	24°,3	10°,3	8°,45
» Małama (3 années). . . .	—4	10°,8	24°,2	7°,9	9°,72

[3] Małama, *Vilayet d'Erzeroum* (en russe) ; — Radde, mémoire cité.

sont menacées par les brusques retours du froid, aux premiers jours de l'automne. En moyenne, les cultures s'élèvent moins haut dans les Alpes arméniennes que sur les pentes géorgiennes du Caucase, situées pourtant sous une latitude plus septentrionale. La forme des montagnes en est probablement cause : tandis que les chaînes de l'Arménie laissent pénétrer le vent du nord par de nombreuses brèches, le rempart uniforme du Caucase abrite les plantes qui croissent sur son versant méridional. Les aires végétales entrecroisent leurs limites suivant les climats locaux. C'est ainsi que dans les campagnes de Van croissent encore l'oranger et le citronnier, mais l'olivier ne peut y vivre[1]. En France, la zone de l'olivier est au contraire celle qui s'avance le plus vers le nord.

Dans le voisinage de la mer Noire, la végétation pontique ressemble à celle de la Mingrélie, sans l'égaler toutefois pour la variété des espèces et l'éclat des couleurs[2]. L'Arménie est un des pays de l'Asie Mineure où les arbres fruitiers donnent les produits les plus savoureux et où les botanistes croient avoir retrouvé la patrie d'espèces nombreuses, entre autres la vigne et le poirier; « le Lazistan, disent les indigènes, est la patrie des fruits[3]. » Dans la Turquie asiatique, il n'est pas de région plus verdoyante que celle des environs de Trébizonde : de la base au sommet, les collines, revêtues d'une couche régulière de terre végétale ou bien divisées en terrasses par les murs de soutènement, sont vertes de jardins, de prairies et d'arbres à feuillage persistant ou caduc. Les citronniers, les oliviers, entourent les villes et villages de la rive et plus haut viennent les noyers au large branchage, les châtaigniers, les chênes; de loin les azalées et les rhododendrons éclatent en nappes rouges sur les pentes des montagnes. C'est aux fleurs des azalées qu'on attribue l'action vénéneuse du miel qui enivra et frappa de folie les soldats de Xénophon. Le botaniste Koch n'a pu retrouver ce miel dans les régions caucasiennes, mais on le vend dans tous les marchés de la côte pontique entre Batoum et Orlou; les indigènes le soumettent à la cuisson et le mélangent avec du sucre pour le rendre inoffensif[4].

Dans l'intérieur des terres, les montagnes de l'Arménie sont presque toutes dépouillées de végétation arborescente; on ne voit que rochers et pâturages. En ce pays qui pourrait être recouvert de forêts, maint district

[1] Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase.*

[2] A. Jaubert; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

[3] Koch, *Wanderungen in Orient;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. XVIII.

[4] Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — *Zeitschrift der Gesellschaft für allgemeine Erdkunde*, Band IV; — Mahé, *Géographie médicale*, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

n'a d'autre combustible que la bouse de vache. Les oiseaux sont rares, à l'exception de ceux qui nichent dans les anfractuosités des rocs. Les fauves, qui appartiennent aux mêmes espèces que ceux des montagnes de Transcaucasie, manquent de retraites sur ces espaces nus ou gazonnés; presque toutes les pentes sont le domaine des bergers et de leurs moutons à grosse queue, gardés par des chiens à demi sauvages, plus dangereux souvent que l'ours ou le loup. Les chevaux qui paissent dans les prairies de l'Anti-Caucase et du Pont sont de belle race, mais ils le cèdent en force aux chevaux turkmènes et en grâce des mouvements aux animaux persans; quoique pleins de feu, ils sont toujours d'une extrême douceur. Du reste, les Kourdes, comme la plupart des autres habitants de l'Arménie et de l'Asie Mineure, préfèrent guider les animaux par la voix que par le fouet. Le buffle qui traîne le char n'est dirigé que par le chant; quand le conducteur se tait, l'animal s'arrête[1]. Les pâtis de l'Arménie turque, plus herbeux que ceux de la Perse à cause de la plus grande humidité de l'air et de l'abondance des sources, nourrissent des millions de bêtes qui servent à l'alimentation de Constantinople et des nombreuses cités de l'Asie Mineure. Millingen pense que le nombre des brebis éparses sur les pâturages compris entre l'Ararat et le golfe Persique n'est pas moindre de 40 millions. Au commencement du siècle, Jaubert évaluait à quinze cent mille les brebis que Stamboul recevait chaque année des montagnes de l'Arménie. Envoyées par troupeaux de quinze cents à deux mille têtes, elles passaient de croupe en croupe, en suivant constamment la région des pâturages et n'atteignaient le Bosphore que dix-sept ou dix-huit mois après le départ. Alep, Damas, même Beïrout, sont également approvisionnés de viande par les bergers de l'Arménie et du Kourdistan, et dans leurs campagnes les armées turques dépendent pour leurs vivres des habitants du haut Euphrate[2]

Les habitants du Pont, de l'Arménie turque et du Kourdistan, évalués à plus de deux millions d'individus[3], appartiennent en grande partie aux

[1] Millingen, *Wild Life among the Koords.*

[2] A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse.*

[3] Population des vilayets de Trébizonde, d'Erzeroum et de Van en nombres approximatifs, d'après Yerizov, Mordtmann, etc.:

Turcs et Turcomans	800 000 hab.	Lazes	100 000 hab.
Arméniens	600 000 »	Tcherkesses	50 000 »
Kourdes	450 000 »	Turcs	50 000 »
Autres	20 000 hab.		

mêmes races que les populations de la Transcaucasie : ethnologiquement, les deux contrées limitrophes ont la même unité qu'au point de vue géographique. De part et d'autre, quoique sous différents noms, vivent des Géorgiens; Erzeroum la turque est arménienne comme Erivan la russe; des pasteurs kourdes mènent leurs troupeaux sur les bords du Goktcha aussi bien que sur ceux du lac de Van : la frontière politique n'est point une limite naturelle entre les peuples. Il est vrai que des migrations en sens inverse, qui n'étaient pas toutes spontanées, ont eu lieu d'un territoire à l'autre lors de chaque nouvelle conquête de la Russie. C'est ainsi que de 1828 à 1830 plus de cent mille Arméniens de Turquie et de Perse, espérant trouver la liberté en pays chrétien, allèrent demander asile au gouvernement russe et reçurent les terres abandonnées par les émigrants kourdes et tartares, qui, de leur côté, avaient fui en pays mahométan. De même, depuis 1877, des échanges de population se sont faits entre l'Arménie turque et les provinces annexées à la Transcaucasie russe. Les Turcs d'Ardahan et de Kars ont suivi vers Erzeroum et Sivas la retraite de leurs armées, ceux d'Artvin se sont dirigés vers le plateau de Van, tandis que des Haïkanes du haut Tchoroukh, d'Erzeroum, de Van venaient prendre, autour des forteresses moscovites, les places laissées vacantes. Dans l'ensemble, c'est l'empire ottoman qui a le plus gagné à l'échange; les musulmans ne veulent plus vivre sous la domination russe et vont rejoindre leurs frères, tandis que nombre d'Arméniens de la Turquie redoutent encore moins la brutalité des pachas que les tracasseries de l'administration moscovite[1]. Les invasions russes ont eu pour résultat principal de transformer l'Arménie en Turkestan[2].

Cependant ces changements considérables dans l'équilibre des éléments ethniques, changements qui furent accompagnés d'une effrayante mortalité, causée par la famine, les fièvres, la nostalgie, sont loin d'avoir produit une délimitation ethnologique coïncidant avec le tracé conventionnel de la frontière. On comprend quels avantages diplomatiques et militaires la contiguïté de populations d'une même origine donne au gouvernement russe en cas de conflit avec la Porte. Au nom de ses sujets, les Grousiens de Transcaucasie, il peut s'immiscer dans les affaires des Grousiens de Trébizonde; comme maître des bergers kourdes, il lui serait facile de

[1] Mouvement dans le territoire annexé à la Russie, de 1878 à 1881 :

Immigration.	21 890
Émigration.	87 760
Perte.	65 870

[2] Palgrave, *Notes on Eastern Questions*.

revendiquer la surveillance de ces nomades d'un territoire à l'autre; mais surtout comme protecteur des Arméniens, comme possesseur de la ville sainte d'Etchmiadzin, il serait dans son rôle politique en demandant des réformes et l'autonomie administrative pour les frères de ses protégés. Dans la Turquie d'Europe, il a pu élever sa puissante voix en faveur des Bulgares et leur faire attribuer un territoire s'étendant jusqu'auprès du golfe de Salonique; de même, survienne l'occasion propice, il sera tout armé d'un prétexte d'intervention pour les communautés arméniennes éparses de la vallée d'Erzeroum jusque sur le versant du golfe d'Alexandrette, en face de Chypre, la nouvelle conquête de l'Angleterre. Quant à la Grande-Bretagne, elle ne saurait songer à garantir d'une manière efficace les frontières actuelles de l'empire ottoman contre les Russes; si elle a mis le gouvernement turc en demeure d'assurer l'ordre dans ses provinces anatoliennes, c'est afin d'avoir un prétexte pour retirer sa promesse imprudente de protection; elle menace parce qu'elle ne peut plus agir.

Il est triste de penser qu'une contrée aussi riche, l'une des plus belles et des plus fécondes de la zone tempérée, celle qui a probablement donné, en proportion de son étendue, le plus grand nombre de plantes alimentaires, soit de nos jours si peu utilisée par l'homme : c'est au plus à 6 habitants par kilomètre carré que l'on peut évaluer la population, et l'on a tout lieu de croire qu'elle diminue. Pourtant la race dominante, celle des Turcs, ou plutôt des Turcomans, — car la plupart sont encore constitués en tribus, — a de fortes qualités, qui sembleraient devoir lui assurer une part considérable dans le travail des nations. Laborieux, patients, tenaces dans le travail commencé, les Turcomans reprennent, sans se lasser, l'œuvre interrompue par les invasions. Conscients de la gloire de leurs aïeux, les Kara Koyounli et les Ak Koyounli, c'est-à-dire les « Bergers Noirs » et les « Bergers Blancs », ils ont gardé un sentiment de cohésion nationale qui manque à la plupart de leurs voisins, et lors des mélanges de races, c'est généralement à leur avantage qu'elle s'accomplit : Lazes, Tcherkesses, Kourdes, finissent en maint district par s'unir à eux, surtout là où les mœurs nomades ont fait place à la vie agricole. C'est dans cette forte population des Turcomans, et non dans les alliances, les retours de fortune militaire ou le concours des « capitaux européens », que la Turquie devrait chercher les éléments de sa « régénération »[1].

Les Lazes du littoral et les Adjar des montagnes côtières, entre Batoum et Trébizonde, sont des Grousiens de religion mahométane, non

[1] Palgrave, ouvrage cité.

moins élégants, gracieux et beaux que leurs frères de la Géorgie; leur idiome, très rapproché du dialecte que l'on parle dans les campagnes de la Mingrélie, est mélangé de mots turcs et grecs[1]. La différence de religion, celle du régime politique, et surtout les habitudes d'émigration temporaire, générales dans le Lazistan, différencient de plus en plus le parler des Grousiens soumis à la Russie et celui des Lazes du Gourdjistan turc; dans quelques districts, même sur le haut et sur le moyen Tchoroukh, le turc est devenu l'idiome commun. Les Lazes sont industrieux, hardis à l'entreprise, chercheurs d'aventures. Jadis ils se livraient volontiers à la piraterie et leurs petites barques se hasardaient par les tempêtes à la poursuite des bateaux de commerce; maintenant ils s'occupent de pêche et du transport des marchandises; des milliers d'émigrants vont à Constantinople exercer les métiers de portefaix, d'arrimeurs, de chaudronniers[2]. Ceux qui restent sont pâtres ou laboureurs et l'on admire le soin avec lequel ils établissent leurs terrasses de cultures sur le flanc des montagnes. Dans le district du Lazistan proprement dit, limité à l'ouest par le cap Kemer (Kemer bournou), les Lazes constituent presque toute la population; au delà, vers Trébizonde, et plus loin jusqu'à Platana, ils se présentent en communautés de moins en moins nombreuses, clairsemées au milieu des résidents turcs et grecs. Les Tcherkesses, les Abkhazes et autres réfugiés du Caucase dont l'immigration annuelle est d'environ six mille, forment après les Grousiens l'élément ethnique le plus important de la contrée; ils s'unissent volontiers aux indigènes dans une même nation, grâce à la beauté des filles géorgiennes, que les nouveau-venus recherchent comme épouses[3]. Les Arméniens n'ont qu'un petit groupe de villages autour de Kopi, sur les frontières du district de Batoum, et la colonie grecque se réduit à quelques familles isolées dans les villes et les bourgades de la côte. Dans certains vallons de l'intérieur, notamment à Djivislik, sur la route de Trébizonde à Gumich-khaneh, se trouvent des populations intermédiaires, des « Mezzo-Mezzo », que l'on ne saurait classer ni parmi les Turcs musulmans, ni parmi les Grecs chrétiens : le matin ils conversent en turc et vont à la mosquée; le soir ils parlent grec et célèbrent les mystères chrétiens[4]. Descendants d'Hellènes, mais d'Hellènes croisés de Lazes et convertis à l'Islam au dix-septième siècle, ces villageois bilingues et à religion double font mystère devant les Osmanli de leurs cérémonies chrétiennes, mais leur secret est

[1] Rosen, *Ueber die Sprache der Lasen.*
[2] *Izv'estiya Kavkavskavo Otd'ela*, tome V, 1877-1878.
[3] Palgrave, ouvrage cité.
[4] Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — Eli Smith; — Flandin; — Palgrave, etc.

connu de tous et dédaigneusement toléré. D'ailleurs leur mahométisme n'est point hypocrisie pure : les rites des deux religions leur deviennent par habitude également nécessaires. Peut-être faut-il voir en eux les descendants de ces Macrones dont parle Hérodote comme pratiquant la circoncision : ils auraient été « musulmans » avant la conquête du pays par les soldats de l'Islam[1].

Nulle part, pas plus en Turquie que dans la Transcaucasie, les Haïkanes ou Arméniens ne vivent en corps de nationalité compacte, mais sur le versant méridional de la vallée du Tchoroukh, de même que dans celles des branches maîtresses du haut Euphrate, ils constituent la population dominante; en Asie Mineure, dans le bassin du Djihoun, ils peuplent exclusivement quelques hautes vallées; c'est là que, de la mer Noire à la Méditerranée, se sont le mieux conservées les traditions du royaume d'Arménie. On ignore le nombre des Haïkanes : leur situation politique ayant donné lieu à de vives discussions, des exagérations se sont faites dans les deux sens, suivant les intérêts de la polémique : d'après les uns, les Arméniens des provinces restées à la Turquie seraient encore de deux à trois millions; d'après les autres, ils ne seraient plus que cinq cent mille. Les statistiques officielles, faites sur de simples évaluations locales, ne tiennent pas toujours un compte régulier des diverses nationalités; néanmoins les proportions relatives des races distinctes étant connues d'une manière générale par les explorations des voyageurs, on peut en déduire le nombre approximatif des Arméniens turcs : il est probablement de sept à huit cent mille; ainsi le tiers environ de la nation haïkane se trouverait sur territoire osmanli. A Erzeroum, de même qu'à Constantinople, les Arméniens se distinguent des Turcs par un esprit plus ouvert et plus libre, un plus grand amour de l'instruction, plus d'initiative dans le commerce et l'industrie; dans le vilayet de Van, il n'est pas une maison qui n'ait été construite par eux, pas une étoffe indigène qu'ils n'aient tissée, à peine un fruit qui ne vienne de leurs jardins. Ils émigrent volontiers, et sans compter ceux qui s'expatrient pour échapper aux exactions des pachas ou aux incursions des pillards kourdes, on en rencontre des milliers à Stamboul et dans les autres cités de l'Anatolie et de la Turquie d'Europe; ils y travaillent surtout comme maçons, manœuvres et portefaix ; à Constantinople le nom de Van Ermenisi, « Arménien de Van », s'emploie comme le mot « Auvergnat » dans les grandes villes de France. Des villages entiers ne sont peuplés que de femmes laissées

[1] De Gobineau, *Trois ans en Asie.*

par leurs maris et leurs frères pour s'occuper des propriétés de la famille.

Tandis que le centre de gravité de la population arménienne se trouve sur territoire russe, au pied du mont Ararat, c'est en pays turc que les Kourdes[1] ont leurs tribus les plus nombreuses : le vrai milieu de leur domaine se trouve sur le plateau de Van; mais leur terrain de parcours est immense. En comptant au nombre des Kourdes les Louri et les Bakhtyari des chaînes bordières de l'Iran et les diverses peuplades qui ont été transportées par les souverains de la Perse dans le Khorassan et sur les frontières du Baloutchistan, on reconnaît que peu de nations de l'Asie Antérieure sont éparses sur plus vaste territoire : la zone qu'ils occupent, presque sans solution de continuité, du voisinage de Hamadan à Aïntab, n'a pas moins de 1000 kilomètres, sur une largeur moyenne de 250. Ils se répartissent sur trois empires; mais ceux de la Russie, relativement peu nombreux, entourés d'Arméniens, de Géorgiens et de Tartares, n'ont aucune cohésion avec les tribus principales. La plupart des tribus reconnaissent la suzeraineté de la Porte; celles de l'Orient dépendent de la Perse et diverses peuplades des régions les moins accessibles, notamment celles des montagnes du Dersim, au sud-ouest d'Erzeroum, vivent encore en petits États indépendants[2]. Dans les vallées où ils sont groupés en tribus compactes, notamment dans le bassin du grand Zab, ils constituent une nationalité assez puissante pour qu'en face de Turcs et de Persans ils aient l'ambition de former un État distinct. Parmi les révoltes qui ont eu lieu depuis le milieu du siècle, et notamment depuis la dernière invasion russe, plusieurs avaient certainement pour but la conquête de la liberté politique : on a même fait des tentatives pour la fondation d'une « ligue kourde ». Il est rare que des dissensions éclatent entre des tribus kourdes; elles ne s'attaquent d'ordinaire qu'à des gens d'autre race.

Épars sur une si grande étendue de pays, les Kourdes sont loin d'offrir un même type physique et certainement ils appartiennent à des races différentes. Les uns sont croisés de Turkmènes ou de Turco-Tartares, les autres mélangés d'Arméniens ou de Persans; quelques tribus, considérées comme étant d'origine arménienne pure, passent pour être issues d'anciennes

[1] Dans le territoire turc le nom ethnique se prononce *Kurde* ou *Kurt*. Les Arabes appellent la nation *Kart*, au pluriel *Ekrat*. Eux-mêmes se disent *Kartmantché*.

(Ernest Chantre, *Notes manuscrites;* — Millingen, *Wild Life among the Koords.*)

[2] Populations kourdes, évaluées approximativement :

Kourdistan turc et autres contrées de la Turquie d'Asie.	1 500 000	habitants.
Perse (non compris les Louri et les Bakhtyari)	500 000	»
Afghanistan et Baloutchistan.	5 000 (?)	»
Transcaucasie russe.	15 000	»



TYPES ET COSTUMES. — RICHES KOURDES

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

communautés chrétiennes converties à l'Islam. Presque tous les soldats turcs cantonnés dans les montagnes des Kourdes se marient à des filles du pays[1]. La diversité des physionomies répond à celle des filiations; des Kourdes sont laids et grossiers, tandis que d'autres pourraient disputer aux plus beaux Tcherkesses le prix de la grâce et de la force. Ceux qui vivent dans les bassins des lacs d'Ourmiah et de Van et que l'on considère

N° 50. — POPULATIONS DE L'ARMÉNIE TURQUE.



1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

comme les descendants des Koudraha mentionnés sur les inscriptions de Persépolis, des Kardoukhes et des Gordyens dont parlent les auteurs grecs, sont de taille moyenne et de forte carrure, de traits fiers et bien accusés; mais les Kourdes de la frontière persane ont généralement le front fuyant, les sourcils larges et bien séparés, les cils longs, une grande bouche, un menton avancé, un nez fortement aquilin, pointu et aux ailes très charnues[2]. Dans un grand nombre de tribus, les Kourdes, comme les Per-

[1] Millingen, *Wild Life among the Koords.*

[2] Duhousset, *Étude sur les populations de la Perse,* Revue orientale et américaine, 1865.

sans, teignent leurs barbes touffues et leurs chevelures en rouge ou en noir; il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont naturellement les cheveux blonds et les yeux bleus : on pourrait les prendre pour des Allemands[1]. Cinq crânes kourdes mesurés par M. Duhousset se distinguent par une remarquable brachycéphalie[2], et contrastent d'une manière frappante avec ceux des Persans orientaux, des Afghans, des Hindous; cependant la grande diversité que les Kourdes présentent au point de vue physique ne permet pas de voir dans ces quelques mensurations l'expression d'un fait général. Les missionnaires américains, très nombreux dans le pays kourde, en comparent les habitants aux Peaux-Rouges.

L'ensemble de la physionomie kourde rappelle, dit M. Duhousset, « celui de l'animal carnassier, » mais il ne manque pas de beauté. Les enfants sont charmants et, dans les pittoresques convois des nomades, nul tableau n'est plus gracieux que celui des petites têtes souriantes que l'on voit sortir des bissacs attachés en arrière de la selle, sur le flanc des chevaux[3]. Les femmes, qui ne se voilent jamais la face, ont en général les traits d'une régularité sévère, de grands yeux, un nez aquilin, des formes robustes, une longue chevelure nattée dont le noir foncé s'harmonise avec la nuance légèrement bistrée de la peau; mais on regrette qu'en de nombreuses tribus elles se défigurent, comme les Hindoues, en se passant un anneau d'or dans la narine. Braves comme les hommes et prenant les armes au besoin, elles aiment aussi les bijoux et les beaux costumes, mais il est rare qu'elles puissent s'en parer : les maris se les réservent. Le Kourde recherche les étoffes chères et bariolées, les couleurs éclatantes, les coiffures hautes, enroulées de châles splendides : au poids de son costume il ajoute l'arsenal de sa ceinture, pistolets, couteaux et yatagans, le fusil qu'il porte en bandoulière, la longue lance décorée de flèches et de rubans sur laquelle il s'appuie; mais pour les combats il prend soin de s'armer plus à la légère. Bagdad expédie dans les montagnes kourdes des tiges de bambous pour les lances et des peaux de rhinocéros pour les boucliers[4].

Dans son voyage à travers les pays kourdes du plateau, M. Duhousset n'a pas remarqué de différence physique entre les chefs et la foule des cultivateurs qui labourent les champs kourdes; mais les explorateurs et les missionnaires qui ont séjourné longtemps au milieu des tribus sont unanimes à reconnaître dans la plupart des peuplades kourdes, en Perse et dans la

[1] Polak, *Persien, Das Land und seine Bewohner.*
[2] Indice céphalique des Kourdes : 0,86. Indice moyen, d'après Ernest Chantre : 0,81.
[3] James Creagh, *Armenians, Koords and Turks.*
[4] Thielmann, *Streifzüge in dem Kaukasus.*

Turquie d'Asie, deux castes bien distinctes, appartenant probablement à des souches ethniques différentes : ces deux castes sont les *kermani* ou *assireta*, c'est-à-dire les nobles, et les *gouran* ou paysans. Ceux-ci, quatre ou cinq fois plus nombreux que les premiers dans le Kourdistan méridional, sont considérés, et probablement à juste titre, comme les descendants d'une nation vaincue et asservie[1] : on les appelle raya dans la Turquie d'Asie, de même que les autres serfs de la glèbe. Dans certains districts ils sont en effet des esclaves, obligés de cultiver le sol pour des maîtres qui s'arrogent sur eux le droit de vie et de mort. En aucune circonstance, ils ne peuvent s'élever au rang de guerriers : ils n'ont qu'à se soumettre à la destinée, à changer de maîtres quand l'issue des combats l'a ainsi ordonné. De leur côté, les nobles ou soldats se croiraient déshonorés s'ils se livraient à l'agriculture; le seul travail pacifique permis à ces hommes supérieurs est le soin des troupeaux; le pillage et la guerre, soit pour leur propre compte, soit comme mercenaires, sont les seules occupations dignes d'eux en dehors du métier pastoral; en certains districts, ils se distinguent par le port d'un manteau rouge[2]. Moins beaux en général que les Kourdes de la caste des gouran, ils ont des formes plus lourdes, des visages aux angles saillants, des yeux petits et enfoncés. Les gouran ont des figures plus douces, plus régulières et se rapprochant du type grec[3]. Quelques familles de Tchinghianeh ou Tsiganes, en tout semblables à ceux de l'Europe, et les Tere-kameh, que l'on croit être d'origine turque à cause de leur idiome, vivent aussi parmi les Arméniens et les Kourdes. Les Tere-kameh habitent une centaine de villages près de la frontière persane.

Le dialecte diffère aussi bien que les traits. Les parlers sont aussi très distincts entre les tribus éloignées : un Kourde des montagnes de la Cilicie comprendrait difficilement un Kourde du Kopet-dagh. La structure commune de tous leurs dialectes est essentiellement iranienne; le vocabulaire est enrichi de mots persans chez les tribus orientales; chez celles de l'occident et du nord il abonde en termes arabes et turco-tartares; les mots syriaques sont fort nombreux dans quelques districts; en Transcaucasie, les Kourdes emploient des expressions russes; le zaza, que l'on parle à Mouch et à Palou, offre quelques analogies avec l'idiome des Ossètes caucasiens. D'après Lerch, la langue kourde se divise en cinq dialectes, dont l'un, le kermandji, est parlé dans toutes les tribus à l'occident de Mossoul[4].

[1] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden.*
[2] Millingen, *Wild Life among the Koords.*
[3] Rich, *Narrative of a Residence in Koordistan.*
[4] *Forschungen über die Kurden und die Iranischen Nordchaldäer.*

Tous ces idiomes sont rudes, résonnant comme par une série d'explosions, mais ils ont moins de sifflantes et de gutturales que la plupart des langages que parlent les nations voisines. Quelques chants populaires, qui célèbrent les montagnes, les fleuves, les héros, sans longs développements poétiques, mais avec un sentiment profond, à cela se résume la littérature originale; les missionnaires américains y ont ajouté la traduction de la Bible et de quelques ouvrages religieux. N'ayant pas d'écriture propre, les Kourdes se servent de l'alphabet arabe modifié par leurs voisins persans, et ceux qui s'élèvent par l'instruction abandonnent d'ordinaire leur propre langue pour celle des Iraniens ou des Turcs policés; leur nom même, Kourdes, est d'origine persane et signifie « Forts » ou « Puissants ». Il est vrai que les Tartares dérivent ce mot de *Gourd* ou « Loup », se vengeant par cette étymologie ironique de la cruelle rapacité d'un peuple dont ils ont eu souvent à souffrir. Les Kourdes prétendent volontiers à une descendance arabe, et l'on peut croire qu'en effet un certain nombre de leurs chefs appartiennent à cette race de conquérants.

Baloutches ni Bédouins, Apaches ni Patagons ne dépassent les Kourdes des tribus guerrières par les instincts de pillage et l'art de les satisfaire. Le chef, dont le château fort domine comme une aire d'aigle l'entrée des gorges, entretient une bande de voleurs qui courent les chemins des alentours et lui rapportent le butin. Le vol à main armée est considéré comme l'acte honorable par excellence, mais ils méprisent la contrebande, qu'il serait facile d'exercer dans ce pays montueux où se rencontrent les frontières de trois États : ce trafic interlope leur paraît au-dessous de leur dignité. Néanmoins ils profitent de cette juxtaposition des limites pour organiser leurs expéditions, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, de manière à faire peser la responsabilité sur leurs voisins et à mettre la frontière entre eux et les troupes qui les poursuivent. Qu'il s'agisse de satisfaire leur haine de race et de religion contre les Arméniens, ils sont alors dans leur véritable élément et se préparent joyeusement à des expéditions de vol. C'est pour éviter ces dangereux voisins que tant de districts arméniens se sont dépeuplés au profit de la Transcaucasie; en mainte région des plateaux, les villes, les groupes de villages arméniens sont comme assiégés par ces pillards; personne n'ose s'aventurer en dehors de la limite des jardins. Les peines terribles appliquées aux brigands, même le bûcher et le pal, n'épouvantent point les tribus, et souvent même les poussent à de terribles représailles; réprimées ici, les luttes recommencent ailleurs, obligeant parfois le gouvernement turc à des expéditions militaires. D'après Polak, il existerait une secte kourde chez

laquelle le vol serait sévèrement défendu sur les vivants, mais permis sur les morts, et les sectaires se croiraient autorisés par conséquent à tuer ceux dont ils convoitent la fortune. En temps ordinaire cependant, les voleurs kourdes respectent la vie humaine; ils ne tuent point ceux qu'ils dépouillent et laissent même des vivres et des vêtements aux pauvres dans les villages qu'ils ont pillés. Toutefois le consul anglais Abott, ayant tenté de se défendre, fut bâtonné et laissé nu sur la route de Diyadin, au milieu de ses serviteurs épouvantés[1]. Ils ne versent le sang que pour venger une insulte personnelle ou héréditaire; mais, pour accomplir ce devoir sacré de la vendette, on les a vus s'attaquer et s'entr'égorger jusque dans la mosquée. Les chefs, auxquels les tribus obéissent aveuglément, tiennent table ouverte et rendent en festins les présents qu'ils ont reçus et les produits du pillage; l'étranger est très bien accueilli quand il se présente en hôte.

Pris en masse et malgré leurs mœurs guerrières, les Kourdes sont plus honnêtes et plus sûrs que leurs voisins d'autres races; en général, ils respectent leurs femmes et leur laissent une beaucoup plus grande liberté que n'en ont les Turques et les Persanes, mais le travail incessant leur fait une existence des plus pénibles et l'on dit que fréquemment les mères, voulant épargner à leurs filles une vie aussi misérable que la leur, les font périr sitôt après la naissance. Toutefois les Kourdes n'ont jamais, comme les Tcherkesses, auxquels ils ressemblent à tant d'égards, vendu leurs jeunes filles aux pourvoyeurs des harems. Malgré toutes leurs qualités, les Kourdes sont menacés dans leur existence en maint district de la Perse et de la Turquie; ils diminuent, et çà et là se fondent avec les populations environnantes. Les serfs paysans qui constituent la masse principale des habitants n'ont aucun intérêt à maintenir le lien qui les rattache à la caste guerrière, et celle-ci est condamnée à s'épuiser par son genre de vie, qui est la lutte envers et contre tous : les haines religieuses contribuent à l'œuvre de destruction, du moins en Perse, car les trois quarts des Kourdes sont sunnites fervents, et les Iraniens, en qualité de chiites, croient bien faire en opprimant ou en tuant les hérétiques.

Dans cette contrée de passage où se sont mélangés les débris de tant de peuples, les cultes les plus divers ont laissé leurs vestiges; une peuplade kourde du sandjak de Sert (Saërt) a même été signalée à M. Chantre comme n'ayant aucune religion. Parmi les tribus des plateaux arméniens

[1] James Creagh, ouvrage cité.

et kourdes, on trouve non seulement des mahométans et des chrétiens de toute secte, mais encore des héritiers inconscients de l'ancien mazdéisme. Les Kizîl bach ou les « Têtes Rouges » — mot qui, dans l'Afghanistan et en d'autres contrées de l'Orient, s'applique à des gens de race persane — sont Kourdes pour la plupart : sur 400 000 sectaires[1], 15 000 seulement appartiennent à la race turkmène, et deux ou trois tribus se disent arabes. Les Têtes Rouges, dont les communautés principales vivent dans le bassin moyen de l'Euphrate, sur les bords du Ghermili et du haut Kizîl irmak, sont comptés par les musulmans au nombre des sectes chrétiennes, parce qu'ils boivent du vin, ne voilent pas leurs femmes, pratiquent les cérémonies du baptême et de la communion[2]. De tous les sectaires, les Kizîl bach sont ceux que leurs voisins accusent le plus obstinément — à tort ou à raison — de célébrer des fêtes nocturnes où règne la promiscuité la plus complète : de là le nom de Terah Sonderan ou « Éteigneurs de Lumières » sous lequel ils sont généralement désignés[3]. Le chef religieux des Kizîl bach réside dans le Dersim, près du fleuve Mourad[4].

D'autres sectaires abhorrés sont ceux que leurs voisins appellent « Adorateurs du Diable ». Les Kourdes Yezidi ou Chemsieh, quoique fort peu nombreux, cinquante mille au plus, sont épars sur un espace très considérable : ils sont cantonnés principalement dans les montagnes de Sindjar au nord des campagnes de la Mésopotamie, mais il en existe aussi sur les plateaux de Van et d'Erzeroum, ainsi qu'en Perse et dans la Transcaucasie, près des rives orientales du Goktcha[5]; une de leurs colonies s'était même avancée jusqu'au Bosphore, en face de Constantinople[6]. Haïs, exécrés par leurs voisins de toute religion et de toute race, tantôt obligés de combattre, tantôt fuyant devant leurs persécuteurs, réduits par la famine et par les maladies plus encore que par le glaive, ils ont pourtant réussi à maintenir de siècle en siècle leurs pauvres communautés, sans avoir comme les Juifs le solide point d'appui que donnent un corps de traditions écrites, l'histoire d'un long passé d'indépendance : ils n'ont que leur foi et le souvenir des luttes de la veille pour s'encourager à celles du lendemain; ils prétendent que leur grand saint, le cheikh Adi, écrivit un livre de doctrine, Aswat ou le « Noir », mais aucun document ne prouve la vérité de

[1] Taylor ne croit pas devoir les évaluer à plus de 250 000.
[2] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868.
[3] Peter Lerch, mémoire cité ; — A. Vambery, *Allgemeine Zeitung*, 27 déc. 1877; — Millingen, *Wild Life among the Koords*.
[4] Ernest Chantre, *Tableau des tribus kurdes*.
[5] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden*.
[6] Von Hammer-Purgstall; — Carl Ritter. *Asien*.

cette assertion, inventée probablement pour se faire respecter par les musulmans [1]. Nulle part ils ne vivent indépendants; les Yezidi du Sindjar, Kourdes croisés d'Arabes qui depuis des générations vivaient en républiques autonomes dans leurs citadelles de rochers, furent en grande partie exterminés en 1838; on enfuma les grottes dans lesquelles la plupart s'étaient réfugiés; les femmes furent vendues comme esclaves et les misérables débris des tribus durent accueillir des maîtres musulmans.

En comparant les récits des voyageurs qui ont visité les Yezidi dans les divers districts où ils sont dispersés, on constate de telles différences, qu'on a cru devoir admettre des origines multiples pour les sectaires classés sous le nom d'Adorateurs du Diable. Dans le voisinage des Arméniens, ils paraissent se rattacher à la même souche ethnique et des documents précis mentionnent le milieu du neuvième siècle et un village du district de Van comme l'époque et le lieu où la religion, d'abord simple schisme du dogme arménien, prit son origine. Dans le Sindjar, au contraire, on attribue aux Yezidi une origine arabe et leur culte serait dérivé de l'Islam. En Perse, ils sont considérés comme descendant des Guèbres; pourtant le nom même qui leur a été donné les relie au monde musulman, puisqu'il est celui de Yezid, le calife abhorré, coupable du meurtre de Housseïn, le petit-fils du prophète. Enfin, les tribus kourdes les confondent souvent avec les sectes chrétiennes des plaines inférieures et font sur les uns et les autres les récits les plus bizarres : il n'est pas d'abominations qu'on ne leur prête, pas de fantaisies qu'on n'imagine sur leur compte. Leurs cérémonies diffèrent suivant les pays : il en est qui baptisent leurs enfants et qui font le signe de la croix [2]; en certains districts ils pratiquent la circoncision, ailleurs elle est défendue; les jeûnes sont strictement observés chez les Yezidi voisins de l'Arménie, tandis que d'autres Adorateurs du Diable se croient libres de manger en tout temps; ici règne la polygamie, là une monogamie stricte; jadis la plupart étaient toujours vêtus de bleu, actuellement ils abhorrent cette couleur et sont voués au blanc. D'ailleurs, les sectaires persécutés ont dû, comme les hérétiques du chiisme persan, apprendre à simuler les cérémonies des cultes officiels : il n'est pas de saint chrétien ou musulman, sunnite ou chiite, qu'ils n'acceptent comme leur et qu'ils ne vénèrent avec une ferveur apparente.

Le lien commun entre les Yezidi de diverse origine et de cultes distincts est l'adoration du *melek* Taous, leur roi Paon ou Phénix, Seigneur de Vie,

[1] Frederick Forbes, *Journal of the Geographical Society*, 1839.
[2] Azahel Grant, *The Nestorians*.

Esprit Saint, Feu et Lumière, qu'ils représentent sous la forme d'un oiseau à tête de coq, placé sur un chandelier. Son premier ministre est Lucifer, l'étoile du matin, qu'ils n'ont cessé de respecter, malgré sa chute. Déchus eux-mêmes, disent-ils, de quel droit maudiraient-ils l'ange tombé, et puisqu'ils attendent leur propre salut de la grâce divine, pourquoi le grand foudroyé ne reprendrait-il pas son rang comme chef des armées célestes? Peut-être même les prophètes Moïse, Mahomet, Jésus-Christ étaient-ils son incarnation; peut-être est-il déjà remonté au ciel pour accomplir de nouveau, comme ministre suprême, les ordres du dieu législateur. Ils sont saisis d'horreur en entendant blasphémer le nom de l'Archange par musulmans ou chrétiens, et l'on dit que peine de mort est prononcée chez eux contre celui qui se servirait du nom de « Satan »; ceux qui l'entendent ont pour devoir de tuer l'insulteur, puis de se tuer eux-mêmes[1]. Ils évitent même toute combinaison de syllabes qui pourrait rappeler le terme d'insulte. Ils accomplissent religieusement les ordres de leurs prêtres et nombre d'entre eux vont en pèlerinage au lieu sacré du cheikh Adi, qui se trouve au nord de Mossoul, sur la route d'Amadiah; leur pape ou cheikh-khan réside au bourg de Baadlî, situé sur une roche escarpée, mais le sanctuaire est dans un autre village, Lalech, où vécut un prophète, le « Mahomet » des Yezidi : c'est là que se font les grandes cérémonies et que l'effigie sainte du melek Taous est exposée à la vénération des fidèles; le matin, quand le soleil se lève à l'horizon, la foule des pèlerins salue la lumière en se prosternant par trois fois[2]. Les voyageurs, même les missionnaires catholiques et protestants qui ont été accueillis chez les Yezidi et qui devaient naturellement frémir à la pensée d'être en présence des Adorateurs du Diable, sont unanimes à les représenter comme moralement très supérieurs à tous leurs voisins, nestoriens ou grégoriens, sunnites ou chiites. Ils sont d'une probité parfaite, destructeurs et pillards quand la guerre est déclarée, mais, en temps de paix, respectueux jusqu'au scrupule de tout ce qui appartient à autrui. Ils se montrent d'une prévenance sans bornes à l'égard de l'étranger, bienveillants les uns envers les autres, doux et fidèles dans le mariage, très appliqués au travail. Les poésies qu'ils chantent en labourant le sol ou en se reposant aux veillées du soir sont tantôt des fragments d'épopées qui célèbrent les hauts faits des aïeux, tantôt des strophes d'amour, pleines de sentiment, parfois aussi des invocations plaintives. « Le chacal ne déterre que

[1] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868.
[2] Niebuhr; — Garzoni; — Rich; — Ainsworth; — Rousseau; — Forbes; — Perkins; — Wagner.

les cadavres, il respecte la vie; mais le pacha, lui, ne boit que le sang des jeunes. Il sépare l'adolescent de sa fiancée. Maudit soit celui qui sépare deux cœurs qui s'aiment! Maudit soit le puissant qui ne connaît pas la pitié! Le tombeau ne rendra pas ses morts, mais l'Ange Suprême entendra notre cri ! »

Des sectes chrétiennes sont aussi représentées parmi les populations du Kourdistan. La principale est celle que l'on désigne ordinairement sous le

N° 51. — MISSIONS CATHOLIQUES ET PROTESTANTES CHEZ LES NESTORIENS ET LES CHALDÉENS.



nom de Nestoriens, que d'ailleurs ils n'acceptent pas : ils se disent eux-mêmes « Nazaréens messianiques », « Nazaréens de Syrie » ou simplement Nazaréens, et leur langue est en effet un dialecte araméen, provenant de l'ancien syriaque; les missionnaires ont eu l'idée d'enseigner l'hébreu à leurs écoliers, qui le comprennent avec une étonnante facilité, et, pour ainsi dire, sans l'apprendre[1]. Plus nombreux que les Yezidi, — peut-être deux cent mille[2], — ils sont répandus comme eux sur un vaste territoire, et c'est probablement à leur secte qu'appartenaient les Nestoriens de

[1] Ernest Renan, *Association scientifique de France*, 1878.
[2] Millingen, *Wild Life Amongs the Koords*.

Chine, dont il ne reste plus que le souvenir, et les Nassareni-Moplah de la côte de Malabar, qui ont encore le syriaque pour langue sacrée et reconnaissent pour chef le patriarche de Babylone, résidant à Mossoul. On ne sait à quelle époque ni à quelle occasion les Nazaréens de la Perse et du Kourdistan turc quittèrent leur patrie syrienne pour s'établir au milieu de populations différentes par la race, la langue et les mœurs : cet évènement est sans aucun doute antérieur à l'hégire. Lorsque les musulmans s'emparèrent de la Mésopotamie, ils ne se donnèrent point la peine d'envahir la région montagneuse de Djoulamerk, entre les deux lacs d'Ourmiah et de Van, où les Nestoriens avaient leurs forteresses et leurs communautés importantes. Indépendants de fait, les chrétiens se croyaient inattaquables; mais en 1843 les Kourdes musulmans des alentours, encouragés par les autorités turques, se ruèrent sur les villages nestoriens : les hommes qui se défendirent furent passés au fil de l'épée; on emmena les femmes en captivité, et les garçons, circoncis, devinrent par force des mahométans, ennemis futurs de leurs propres familles. Actuellement, la Turquie n'a pas de sujets plus soumis que les chrétiens de Djoulamerk. Comme les Kourdes des environs, ils se divisent en deux classes, les nobles ou *assireta*, et les paysans, peu différents des esclaves. Toute une hiérarchie de prêtres les gouverne sous le patriarcat d'un prêtre-roi, désigné sous le nom de Mar Chimoun ou « Seigneur Simon ». L'ordre de succession au pontificat se fait de l'oncle au neveu ; pendant la grossesse, la mère du futur patriarche est astreinte au régime végétarien, qui est celui des prélats; si son espoir est trompé et qu'elle donne naissance à une fille, elle est condamnée à la vie religieuse[1].

Les Nestoriens se préoccupent peu des subtilités théologiques sur la nature humaine et sur la nature divine de Jésus-Christ, qui eurent pour conséquence le schisme de Nestorius; mais les différences des cérémonies ont suffi pour créer des haines séculaires entre eux et les autres sectes religieuses. Les Chaldéens, c'est-à-dire les chrétiens de la Mésopotamie et du Zagros, qui vivent pour la plupart dans les régions basses, autour de Diarbekir et au nord de Bagdad, se sont rattachés depuis le seizième siècle, du moins officiellement, au catholicisme de Rome. Ils ont cependant conservé diverses pratiques de leur ancien culte et leurs prêtres se marient, à l'exception des grands dignitaires; mais un certain nombre de missionnaires catholiques tâchent de rapprocher peu à peu les rites chaldéens de ceux de l'Église d'Occident. Quant aux Nestoriens, restés fidèles

[1] Eugène Boré, *Mémoires d'un voyageur en Orient ;* — Millingen, ouvrage cité.

au culte nazaréen de Syrie, ils sont principalement, depuis 1831, sous l'influence de missionnaires protestants américains, qui entretiennent une soixantaine de stations dans leur pays et contribuent au traitement des prêtres indigènes et à l'entretien des écoles; maintes fois ils protégèrent d'une manière efficace les montagnards chrétiens contre les Turcs et les Kourdes.

Les villes sont relativement peu nombreuses dans ces pays montueux d'Arméniens et de Kourdes, si fréquemment désolés par les incursions de pillage et les grandes expéditions de guerre. La famine s'ajoute souvent aux maux qui affligent la contrée. Lorsque le manque de pluies ou toute autre cause a privé les cultivateurs de leur récolte habituelle, il ne leur reste qu'à manger les herbes des champs, à se pétrir du pain de glands et d'écorces; n'ayant point d'argent, ils ne peuvent acheter de blé dans les provinces voisines, dont les séparent de rudes sentiers. Les malheureux qui ne meurent pas de faim vont mendier chez les tribus voisines; le voyageur traverse alors des villages complètement abandonnés et des villes où les décombres occupent plus d'espace que les maisons. Une moitié de la population mène une existence semi-nomade, entre les pâturages d'hiver et les pâturages d'été, et les pauvres constructions qu'élèvent ces pâtres sont de celles que le temps a bientôt confondues avec le sol environnant. La tente, habitation d'été du pasteur kourde, se présente sous un aspect autrement imposant que l'humble cabane d'hiver : le cône de feutre noir, contrastant avec l'étendue verte des prairies, s'élève à 5 ou 6 mètres de hauteur et se rattache par de longs cordages en crin au cercle des pieux enfoncés dans le sol. Du côté où la vue s'étend le plus loin sur l'horizon montagneux, les bords de la tente sont relevés à double hauteur d'homme par des poteaux inclinés dont les pointes festonnent le feutre en courbes régulières, et par cette large ouverture on voit, occupés à leurs travaux, les personnages de l'intérieur, tantôt à demi voilés par l'ombre, tantôt se détachant en lumière sur le fond noir. Les logis d'hiver, aussi bien ceux des Arméniens que ceux des Kourdes, sont pour la plupart des huttes à demi souterraines, dont les toits, recouverts de terre, se distinguent à peine du sol contigu; les mêmes herbes croissent sur la maison et sur les terrains environnants, au printemps et en été les mêmes fleurs s'y épanouissent. Si l'on ne voyait les pyramides de fumier desséché qui s'élèvent à côté de chaque demeure, on passerait sur un village sans remarquer son existence. Quelques chefs puissants parmi les Kourdes possèdent de grandes maisons en pierre ayant même des cheminées de marbre, mais toujours

distribuées de manière à ce que le maître ait sous les yeux les chevaux qui font sa gloire et sa joie : un mur à hauteur d'appui sépare l'écurie de la grande salle et porte les colonnes qui soutiennent le toit[1].

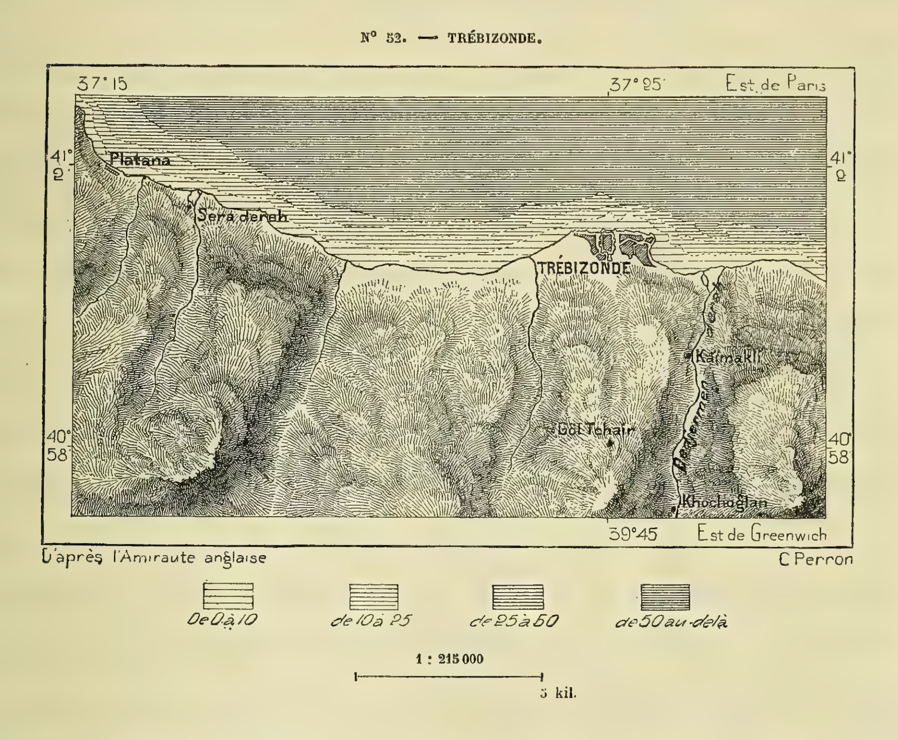
A l'ouest de Batoum et du delta du Tchoroukh, que la Russie a séparés des possessions turques, les marins longent le littoral sur un espace de plus de 150 kilomètres avant d'apercevoir une ville ou même une bourgade importante. Atina, antique colonie grecque qui porta jadis le nom d'Athéné comme la capitale de l'Attique, n'a que des maisons éparses et, dans le voisinage, quelques débris de murs auxquels on donne le nom d'Eski-Tirabzon ou « Vieille Trébizonde ». Rizeh est une petite escale dominée par une redoute et visitée par les acheteurs d'oranges, de noisettes et d'une toile solide, la toile dite « de Trébizonde », que tissent les femmes lazes des environs. Of et Surméné sont des groupes de cabanes devant lesquels mouillent quelques barques.

Trébizonde, le Trapezos des Grecs, le Tirabzon des Osmanli, est l'une des antiques cités de l'Asie Mineure : il y a plus de vingt-six siècles qu'une colonie de Sinope s'établit en cet endroit. Elle fut la capitale du Pont, et au moyen âge devint le chef-lieu d'un empire : c'est là qu'au commencement du treizième siècle, Alexis Comnène fonda ce royaume, détaché de Byzance, qui arrêta pendant plus de deux siècles et demi le flot des mahométans vainqueurs et dont la gloire fut si longtemps célébrée par les romans de chevalerie : les poètes de l'Occident aimaient à répéter ce nom sonore de Trébizonde. Constantinople était tombée, que la capitale de l'empire des Comnène résistait encore; depuis qu'elle a succombé, elle n'est plus que chef-lieu de province, mais elle a toujours gardé une certaine importance comme marché de la Perse sur la mer Noire; de tout temps elle a été le port où débarquent passagers et marchandises à destination de l'Iran et où les caravanes apportent les denrées que la Perse expédie en Occident. Sans doute la ville n'a qu'une mauvaise rade, et pendant les mauvais temps les navires doivent aller mouiller plus à l'ouest, devant la gracieuse Platana, entourée de vergers; Trébizonde ne se trouve point à l'issue d'une vallée pénétrant à de grandes distances dans l'intérieur, et l'étroit vallon de Dedjermen que l'on voit échancrer au sud-ouest le rempart des montagnes ne fournit au commerce que de faibles ressources; la route qui s'élève au sud sur les plateaux traverse des régions difficiles, souvent obstruées par les neiges, exposées au vent froid; néanmoins ce chemin, le plus court et le plus facile qui relie à la mer les hautes terres de l'Azer-

[1] Millingen, *Wild Life among the Koords.*

beïdjan par le col de Bayazid et la plaine d'Erzeroum, est une voie historique par excellence, la diagonale maîtresse de l'Asie Antérieure entre l'Inde et le Pont-Euxin. De nos jours, le pénible sentier qui reliait Trébizonde à Erzeroum a été remplacé par une route carrossable de 340 kilomètres, dont les pentes ne sont nulle part supérieures à 10 centimètres par mètre et que gravissent les convois d'artillerie; mais une voie détournée, celle des chemins de fer, qui commencent aux ports de Batoum et de Poti

N° 52. — TRÉBIZONDE.



pour se diriger vers Bakou, et se continuer tôt ou tard vers la Perse par le littoral de la Caspienne, menaçait déjà d'enlever à Trébizonde la plus grosse part de son commerce. Presque tous les sucres expédiés de France, les thés et les tissus envoyés par l'Angleterre, avaient abandonné la voie d'Erzeroum pour prendre le chemin de la Transcaucasie; les exportations persanes avaient aussi notablement diminué, surtout à cause du manque absolu de sécurité et du mauvais état des chemins qui traversent le pays kourde[1]. Toutefois l'interdiction du transit transcaucasien pronon-

[1] Mouvement commercial de Trébizonde en 1881 :

Importations. . . .	43 529 555 francs,	dont	16 744 110	pour la Perse.
Exportations	24 932 950 »	»	3 793 390	de la Perse.
Ensemble. . . .	68 262 505 francs,	dont	20 537 500	pour le transit de Perse.

(Querry, *Bulletin consulaire français*, 1882.)

cée par le gouvernement du tsar doit avoir pour conséquence de rendre son ancienne activité au chemin d'Erzeroum. Tel convoi entre Trébizonde et la Perse comprend quinze cents bêtes de somme.

Le trapèze de murailles qui a valu son nom à la cité existe encore. Du moins le plan des premiers remparts, reconstruits plusieurs fois, se retrouve dans la vieille enceinte aux tours tapissées de lierre; au sommet du promontoire, entre deux précipices, se dresse une forteresse rattachée par une arête de quelques mètres de largeur à la montagne voisine de Boz tepe, le « mont Gris », composé de trachyte et de cendres volcaniques. Le palais des Comnène, dont le mur occidental est en même temps celui de la citadelle, domine à pic la gorge profonde et verdoyante que longe la courbe serpentine du rempart; un château ruiné termine les fortifications du côté de la mer et ses pierres sculptées forment écueil : c'est à peu près tout ce qui reste de l'antique Trapezos. La ville turque, bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la colline, élève ses maisons peintes, ses minarets et ses bouquets d'arbres au-dessus de la berge, couverte de caïques, et des entrepôts du quai, aux colonnades tendues de filets. En dehors des murailles, au sommet d'un coteau qui commande la ville à l'orient, le quartier moderne du Ghiaour-Meïdan ou « Place des Infidèles » est habité par les Arméniens, les Grecs et les négociants d'Europe; là s'arrêtent les caravanes de l'intérieur : parfois des centaines de chameaux sont réunis sur la grande place. Visitée presque journellement par des paquebots, la ville change peu à peu de physionomie et prend l'aspect des autres ports du littoral, où les gens à costume européen s'emparent graduellement des grandes rues, refoulant les pittoresques indigènes dans les rues latérales. Dans la population mêlée, la colonie persane est assez considérable et fournit à la ville presque tous ses ouvriers d'art; les tailleurs sont Arméniens; les Turcs, comme dans la plupart des autres villes du territoire qu'ils ont conquis, n'occupent, à part les places de fonctionnaires, que les moindres emplois : ils balayent la ville, portent les fardeaux et vont pêcher au large le *khamsi*, espèce d'anchois dont on fait dans tout le nord de l'Anatolie une grande consommation. Quelques grossières poteries et les fruits des jardins qui entourent la ville d'une ceinture verdoyante, tels sont les autres produits de Trébizonde. Au sud, sur une haute terrasse et dans une grotte énorme qui s'ouvre sur les flancs du Kolat-dagh, huit ou dix mille pèlerins « grecs » visitent chaque année au mois d'août la fameuse Panagia de Soumelas ou Miriam ana, la « mère Marie ». Même les femmes turques viennent en grand nombre implorer son intercession contre la fièvre ou la stérilité; elle peut écarter tous les fléaux, mais c'est surtout

contre les sauterelles que sa puissance éclate; de la Paphlagonie à la Cappadoce, elle est connue sous le nom de la « Panagia des Sauterelles »[1]. D'immenses domaines, sur les rives méridionales de la mer Noire, entre Trébizonde et Constantinople, appartiennent au monastère.

A l'ouest de l'antique cité grecque, d'autres noms rappellent que l'influence hellénique fut jadis prépondérante sur le littoral du Pont. Tireboli ou Taraboulous est une des nombreuses Tripoli ou « Trois Cités » dont les murailles donnaient asile aux habitants d'une triple origine. Elle a sur Trébizonde l'avantage d'être située à la bouche d'une rivière assez abondante, le Kharchout, mais cette rivière s'engage en des cluses trop étroites pour qu'une route puisse en suivre le cours, et le chemin qui pénètre dans l'intérieur par Gumich-khaneh est encore plus montueux et plus difficile que celui de Trébizonde. Plus loin, sur la côte, se montre le petit port de Kiresoun, autre colonie grecque, l'ancienne Kerasos, aux murs cyclopéens, d'où Lucullus apporta jadis à Rome les premiers plants de cerisiers : l'ancienne dénomination de l'arbre, *keraz* en arménien, prouve que la ville lui doit son nom[2]. Lors du voyage de Tournefort, Kiresoun était entourée de forêts de cerisiers; néanmoins ce sont principalement des noisettes que l'on exporte de la contrée. En 1881, les habitants en ont vendu 3500 tonnes, pour un million et demi de francs; le tiers des achats est fait par des négociants russes, qui chargent les noisettes sur des bâtiments à voiles.

Entre Trébizonde et Erzeroum, le principal lieu d'étape est Baïbourt, située dans le bassin du Tchoroukh, sur sa haute branche orientale, au pied de la montée du Kop-dagh. Ce n'est qu'un amas de masures et de ruines, pareil à toutes les autres villes des montagnes de l'Arménie turque, à l'exception d'Erzeroum; un important château fort de construction seldjoucide domine la bourgade, moins fier toutefois que l'une des forteresses voisines, le Ghenis-kaleh ou « Château-Génois », élevé jadis par les commerçants italiens sur la route de la Médie[3]. Les mines d'argent des environs de Baïbourt ne sont pas plus exploitées que celles de Gumich-khaneh ou « Maison d'Argent », située plus à l'ouest, dans le haut bassin du Kharchout, sur une colline abrupte qu'entoure un cirque de granit. Encore au milieu du siècle, ces gisements argentifères étaient les plus productifs de l'empire ottoman; ils ont été en partie submergés[4].

[1] Fallmerayer, *Fragmente aus dem Orient.*
[2] Kiepert; — Carl Ritter, *Asien*, vol. XVIII.
[3] M. Wagner, ouvrage cité.
[4] Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse.*

Gumich-khaneh était l'école minière par excellence et les ingénieurs de Constantinople venaient y étudier leur profession. A une vingtaine de kilomètres au sud-est de Baïbourt, des mines de cuivre, dont le puits principal descendait à plus de 400 mètres, occupaient environ 500 mineurs[1]. Toute la vallée de Tchoroukh est parsemée de ruines : châteaux, églises et cités. L'ancienne Ispir n'est qu'un amas de décombres ; il n'y a point de villes dans la partie de la vallée laissée aux Turcs par les Russes, qui se sont emparés de la partie inférieure du bassin, où se trouve la populeuse agglomération d'Artvin. Toute cette contrée pourrait être transformée en un immense jardin, comme les campagnes de la vallée latérale du Tortoum ; le bourg de même nom alimente Erzeroum de fruits et de légumes[2]. C'est dans le voisinage que s'élèvent, sur un plateau entouré de montagnes, l'église et le monastère d'Evek Vank, le plus remarquable monument de l'art géorgien. En amont de son confluent avec le Tchoroukh, la vallée de Tortoum est barrée par un éboulis qui a fait refluer les eaux du torrent et formé un lac de 105 « coudées » de profondeur.

Erzeroum a conservé une partie de son ancienne importance comme dernière citadelle de la Turquie contre les envahisseurs russes et comme point de convergence des caravanes dans les montagnes de l'Arménie : là se rencontrent les chemins de Trébizonde et de Batoum, ceux de Sivas et de Diarbekir, de Bagdad, de Teheran et de Tiflis. Le principal commerce de transit, celui de la mer Noire à la Perse, a diminué depuis l'ouverture des chemins de fer de la Transcaucasie, et lors des deux invasions russes, en 1829 et en 1877, les ouvriers arméniens les plus habiles et les plus industrieux, notamment les travailleurs en métaux, ont abandonné la ville pour suivre les conquérants. Privée en grande partie de son commerce et de son travail, menacée en outre de nouvelles agressions et de changements politiques prochains, Erzeroum est une des villes de l'Asie turque qui ont le plus souffert et où les ruines occupent le plus d'espace. Le séjour en est redouté par les étrangers à cause des rigueurs de l'hiver, et tous ceux qui le peuvent s'empressent de la quitter pour une résidence plus agréable. Située à 1960 mètres d'altitude, dans une plaine sans ombrages et coupée de marais, elle a pendant plus d'une moitié de l'année ses rues obstruées de neige ; le vent l'amasse en tourbillons autour des demeures, et pour maintenir les communications de porte à porte, il faut se servir de la pelle pendant des semaines entières ; les malheureux qui

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.
[2] Deyrolle, *Voyage dans le Lazistan et l'Arménie*, Tour du Monde, 1er sem. 1876.

vivent dans les huttes des faubourgs, en pierre ou en pisé, ferment la seule ouverture de leur tanière pour ne pas mourir de froid. La plupart des voyageurs, voyant Erzeroum en été, ne peuvent imaginer combien est triste son aspect pendant les froidures; ils admirent le bel amphithéâtre des montagnes, les cônes réguliers des volcans neigeux, les pentes fleuries des collines et les grasses prairies des fonds où viennent se refaire les animaux des caravanes. Le sol de la plaine, composé de cendres rejetées

N° 53 — ERZEROUM.



1 : 640 000

0 — 20 kil.

par le cratère du Sichtchik et mêlées aux alluvions fluviales et lacustres, est d'une extrême fertilité, qui compense les désavantages du climat d'hiver; les récoltes sont en général très abondantes; par ses riches cultures, le bassin d'Erzeroum devait être un poste avancé de la civilisation au milieu des populations nomades.

La colline isolée sur laquelle s'élève depuis des siècles la citadelle d'Erzeroum explique le choix de cet endroit comme centre stratégique. L'ancienne ville arménienne d'Arzen, où les caravanes venaient échanger leurs

denrées, était située plus à l'est : le fort de Théodose ou Theodosiopolis, qui fut bâti au commencement du cinquième siècle au-dessus de la ville de Garin ou Karin, prit aussi le nom d'Arzen, mais ce fut l'Arzen-er-Roum, ou l'Arzen des « Romains », c'est-à-dire des Grecs de Byzance. Peu de cités furent plus fréquemment assiégées et conquises : place forte des Byzantins, des Persans Sassanides, des Arabes, des Mongols, des Turcs, des Russes, elle fut successivement prise et reprise par tous les peuples qui se rencontrèrent sur ce faîte de l'Asie Antérieure. Elle appartint à tous, si ce n'est à la nation sur le territoire desquels elle se trouve; même avant la première invasion des Russes, les Arméniens d'Erzeroum avaient à subir les pires humiliations de la part des Osmanli; maintenant, au contraire, ceux d'entre eux qui se réclament de la protection du consul de Russie bravent impunément les Turcs, mais sans pouvoir espérer autre destinée que celle d'un changement de maîtres. Suivant les alternatives de guerre, la population a singulièrement varié; avant le siège de 1829, Erzeroum eut, dit-on, 130 000 habitants; l'année suivante elle était réduite à 15 000 individus; les chiens ont été souvent les seuls occupants de quartiers abandonnés. La cité n'a plus de monuments remarquables, si ce n'est sa pittoresque citadelle de basalte grisâtre et la mosquée des Deux-Minarets, revêtue de faïences émaillées dans le style persan. L'industrie locale ne comprend plus guère que la chaudronnerie et la préparation des cuirs; le travail des armes, qui eut jadis si grande importance, n'occupe plus qu'un petit nombre d'ouvriers. Les mines ne sont plus exploitées, et pourtant ce pays est celui que les traditions représentent comme la patrie des premiers forgerons, ces Tibaréniens et ces Chalybes qui savaient déjà fabriquer des armes et des instruments de bronze et de fer alors que leurs voisins en étaient encore aux engins néolithiques[1].

A l'ouest d'Erzeroum, la route descend en suivant la rive du haut Euphrate Kara sou, dépasse bientôt les thermes d'Ilidja, les plus fréquentés de l'Arménie, puis traverse plusieurs bassins populeux, alternant avec d'étroits défilés; mais elle ne rencontre de ville qu'à la distance d'environ 200 kilomètres, dans une plaine fertile que parcourent plusieurs ruisseaux, tributaires de l'Euphrate. Erzendjan ou Erzingan est une antique cité; avant l'ère chrétienne, Erez était fameuse en Arménie comme sanctuaire de la déesse Anahid (Anaïtis), que les Hellènes confondirent avec Artémis, devenue ensuite la Diane romaine et enfin la Panagia des chrétiens; l'ancien temple d'Anahid fut transformé en église de la Vierge.

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. X; — François Lenormant, *Les Premières Civilisations*.

Erzendjan était avant Erzeroum la ville principale de cette région de Haïk, dont les Haïkanes ou Arméniens ont pris le nom, et dans les hautes vallées des alentours se trouvent quelques-unes des « montagnes saintes » les plus vénérées. Lorsque Marco Polo la visita, elle était une grande cité où se fabriquaient « les meilleurs bouquerans du monde », probablement des mousselines. Elle possédait aussi « les meilleurs bains de sources qui existent », bains qui aujourd'hui ne sont plus connus ou plus utilisés, mais il se peut que des commotions du sol les aient déplacés, cette région ayant beaucoup souffert des tremblements de terre; en 1667, une secousse renversa la ville, engloutissant la moitié des habitants. Située à 1366 mètres d'altitude, Erzendjan jouit d'un climat notablement plus doux qu'Erzeroum et les cultures de ses riches campagnes sont déjà celles de la zone tempérée : vergers, vignes, melonnières entourent la cité.

En aval d'Erzendjan, les rochers se rapprochent du lit et l'une des cluses dans lesquelles s'engage l'Euphrate, sans que la route puisse l'y suivre, est formée par des parois presque verticales, hautes de trois à cinq cents mètres. Un des promontoires qui précèdent la cluse porte au sommet et sur ses pentes la vieille cité de Kemakh, qu'entoure une forte muraille continuant les escarpements de la roche : c'est dans cette ville, jadis imprenable par l'escalade, que les rois arméniens du commencement de l'ère actuelle avaient leurs plus beaux temples, leurs trésors, leur prison d'État, leurs tombeaux. Au pied de la colline, des forêts de mûriers, qui longent le fleuve, attirent au printemps des myriades de cailles, dont la venue soudaine passe pour un miracle. Le contraste des jardins verdoyants et de la roche nue donne un aspect saisissant à Kemakh; mais bien plus remarquable encore est Eghin ou Akin, située sur la rive droite de l'Euphrate Kara sou, en aval de la vallée profonde par laquelle débouche le Tchalta-tchaï : en cet endroit le fleuve, cessant de couler à l'ouest et au sud-ouest comme pour aller se jeter dans le golfe d'Alexandrette, commence à décrire vers le sud la série de courbes par laquelle il échappe aux montagnes de l'Arménie. Quand on arrive au-dessus d'Eghin, sur le bord du plateau qui la domine à l'occident, et qu'on regarde la ville au fond d'un abîme de plus de 1000 mètres, elle paraît être entièrement dans la vallée, mais quand on est descendu sur le rivage du fleuve, que traverse un pont de bois, on la voit s'élever en amphithéâtre au milieu de rochers découpés en tours et en aiguilles; des peupliers, des platanes entourent la base des collines; des noyers au vaste branchage, des jardins, remplis de mûriers dont le fruit fournit aux habitants une part notable de leur nourriture, recouvrent les talus de débris appuyés sur les blanches parois de la falaise.

Eghin, que de Moltke dit être « ce qu'il a vu en Asie de plus grandiose et de plus beau », est un lieu de retraite pour un grand nombre d'Arméniens qui ont fait fortune à Constantinople ou dans les villes de la plaine : banquiers, négociants, portefaix viennent y jouir de leur fortune bien ou mal acquise ou prendre une retraite chèrement achetée. Dans la vallée tributaire du Tchalta-tchaï, la ville importante est Divrig ou Divrighi, que l'on croit bâtie sur l'emplacement de la Nicopolis ou « Cité de la Victoire », qui rappelait le triomphe de Pompée sur Mithridate[1]. Le goître est une infirmité très commune dans cette région des montagnes, surtout à Eghin.

A l'orient d'Erzeroum, la route de Perse franchit un col facile (2090 mètres), élevé seulement de 125 mètres au-dessus de la ville, le Deveh boïnou, — « col du Chameau », — jadis fortifié pour défendre la ville contre les Russes; le seuil sépare le bassin de l'Euphrate et celui de l'Araxe. De ce côté aussi une forteresse, maintenant impuissante contre les Russes, défendait le passage. Hassan-kaleh ou le « château de Hassan » n'est plus qu'un petit groupe de masures, au pied d'une colline où se voient les débris d'un fort, que la tradition unanime, mais erronée, attribue aux Génois[2] : les marchands italiens auraient bordé de châteaux la route des caravanes entre Trébizonde et Tabriz. Près de Hassan-kaleh jaillissent des sources thermales, qui sont parmi les plus fréquentées de l'Arménie, si riche en fontaines minérales d'une haute température.

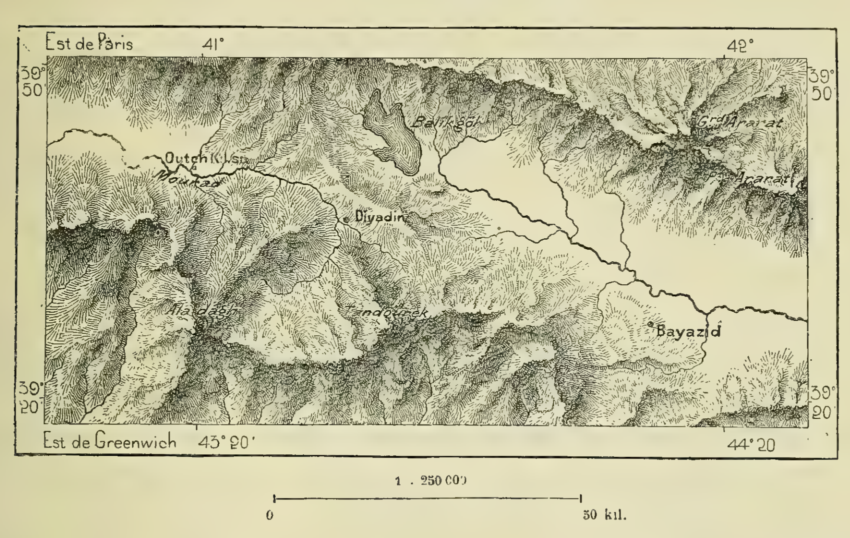
En aval de Hassan-kaleh, près de la frontière transcaucasienne, la route se bifurque : un chemin, se dirigeant au nord-est, suit l'Araxe jusqu'au bourg de Khorassan, puis gravit les plateaux pour gagner la place forte de Kars, tandis que le chemin de Perse, restant sur le territoire turc, franchit le fleuve sur le « Pont du Berger » que la légende attribue à Darius, fils d'Hystaspes, et par de nombreux circuits s'élève sur le seuil de Deli-baba ou du « Père Fou », d'où l'on redescend dans la vallée du haut Mourad-tchaï, l'Euphrate oriental. Là point de villes. Topra-kaleh, jadis centre de population arménienne, a été presque entièrement abandonnée après la première invasion des Russes et n'offre guère que des ruines. Outch-kilissa ou les « Trois Églises », située plus haut dans une cluse du Mourad-tchaï, n'est qu'un lieu de pèlerinage où les Arméniens viennent de toutes parts, même du fond de la Perse et des bords du Don, visiter les reliques de Sourgh-Oannes ou saint Jean-Baptiste, transmises de martyr en martyr, dit la légende, à Grégoire l'Illuminateur[3]. Plus haut encore, Diyadin, bâtie au pied

[1] Von Moltke, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei.*
[2] Brant, *Journal of the Geographical Society*, 1836; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[3] Moritz Wagner, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. VIII.

d'une ancienne forteresse, à l'endroit où viennent se réunir les premières sources du Mourad, issues de l'Ala-dagh, a perdu son rang de ville et n'est plus qu'un bourg ruiné, où s'arrêtent les caravanes, à l'entrée ou à la sortie du territoire persan. Près de là s'élevait la grande ville de Zahrawan, que détruisirent les Persans au milieu du quatrième siècle et qui aurait été peuplée à cette époque d'environ 80 000 habitants, dont 50 000 Juifs.

Bayazid, qui s'élève au sud de la route et du col de partage entre le bassin de l'Euphrate et celui du lac d'Ourmiah, remplace une autre cité arménienne disparue, Pakovan, fondée au premier siècle de l'ère vulgaire. La ville actuelle, qui doit son nom au sultan Bayazid I[er], son fondateur, est

N° 54. — HAUTE VALLÉE DU MOURAD.



1 : 250 000

0 — 50 kil.

un des groupes de décombres les plus pittoresques de l'Asie Antérieure. L'amphithéâtre des constructions recouvre des pentes très inclinées, que surmontent la double terrasse d'un palais à demi ruiné et l'élégant minaret d'une mosquée. Une citadelle enracinant ses murs sur d'étroites corniches domine le palais. Plus haut, un rocher de marbre rouge veiné de blanc dresse ses parois aux mille créneaux, et par delà se hausse une cime neigeuse. Le palais de Bayazid, œuvre d'un architecte persan, était naguère le plus beau de tout l'empire turc[1] : portiques, colonnades et murailles sont en entier du riche marbre rouge de la montagne voisine. Les sculptures, formées d'arabesques et de feuillages entrelacés, sont d'un fini merveilleux; mais, plus sobre de goût que la plupart des artistes persans,

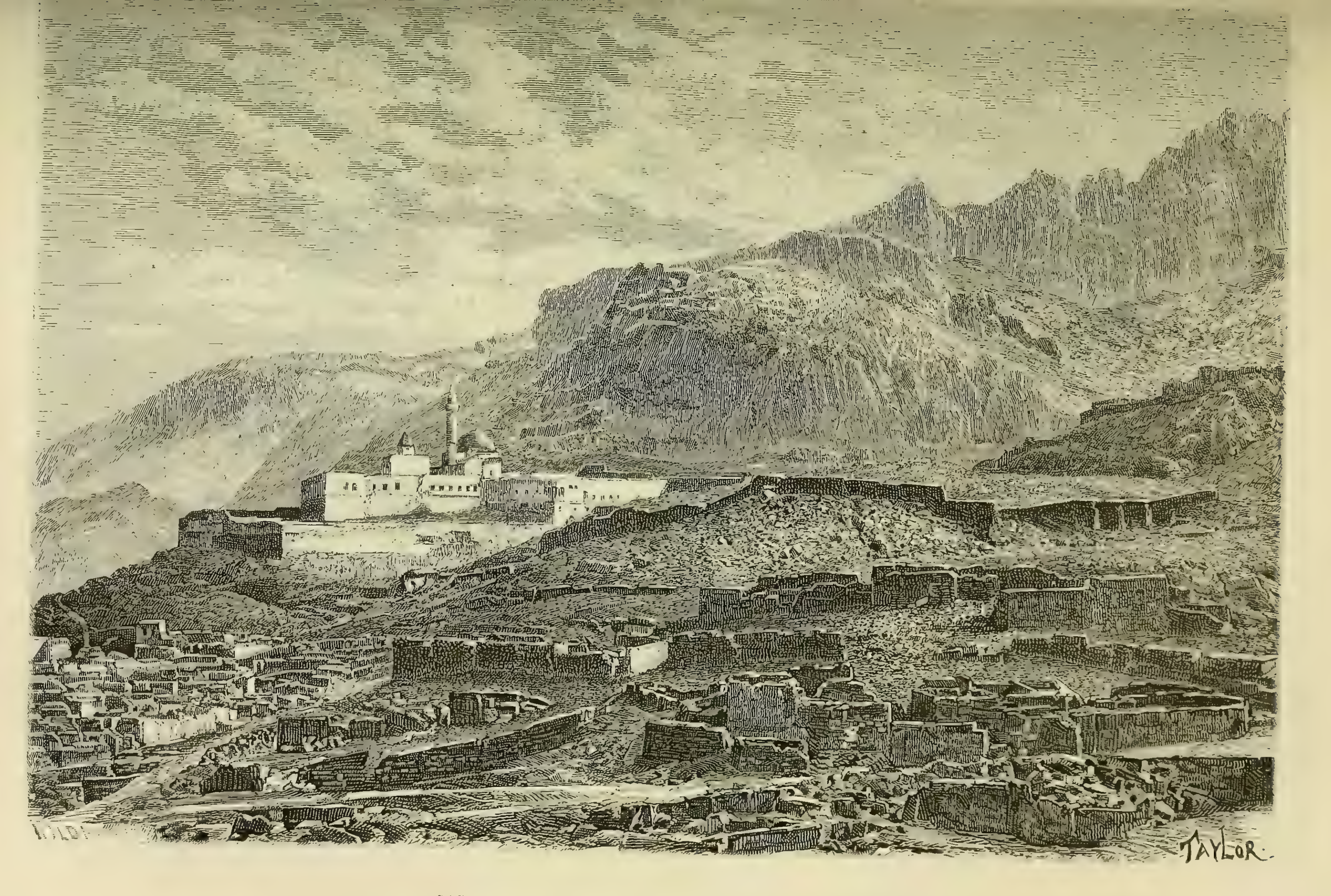
[1] Brant, *Journal of the Geographical Society*, 1836.

celui qui décora les monuments et le palais de Bayazid ne s'est pas laissé entraîner à recouvrir d'ornements toutes les parois. La mosquée est dégradée en caserne; les édifices voisins secoués par les tremblements de terre se sont lézardés, une partie de la ville s'est écroulée, mais le gracieux minaret a gardé son équilibre[1]. On envoyait jadis les fiévreux d'Erivan se guérir à l'air salubre de Bayazid [2].

Au sud et au sud-ouest du bassin, jadis lacustre, dans lequel s'unissent le Mourad-tchaï et le Charian-tchaï, venu des plateaux de Pasin, entre Hassan-kaleh et Topra-kaleh, le cours du haut Euphrate oriental n'a pas encore été exploré dans son entier, quoique de nombreux voyageurs l'aient traversé : nulle grande route de caravanes ne se dirige dans le sens de cette haute vallée fluviale, et les tribus kourdes, plus sauvages, y sont aussi plus redoutées qu'ailleurs; de grands vides se montrent encore sur les cartes détaillées de la région. D'ailleurs, bourgs et villages sont rares dans cette contrée montueuse, où la population a beaucoup diminué depuis que tant d'Arméniens se sont volontairement exilés de leur patrie. Melezgherd ou Manazgherd, qui se trouve au bord d'une « rivière Saline » (Touzla sou), tributaire méridional de l'Euphrate, fournit de sel une grande partie de l'Armenistan. Mouch, la capitale du pachalik qu'arrose le Mourad, n'est pas située sur le fleuve, mais dans une vaste plaine latérale, à l'issue d'une gorge de rochers rouges, que dominent des montagnes nues, blanches de neige pendant six mois. A une altitude moindre de 500 mètres que celle d'Erzeroum, Mouch jouit d'un climat moins rude, des arbres fruitiers croissent dans les jardins; des vignes même gravissent les talus qui s'appuient aux rochers. La citadelle ruinée fut autrefois la résidence de ces Mamigoniens, que gouvernaient des princes venus du Djenasdan, c'est-à-dire de la Chine, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire[3]. Deux illustres Arméniens sont nés dans le district de Mouch : Mezrop, l'inventeur d'un alphabet haïkane, et l'historien Moïse de Khorène.

Après avoir reçu l'affluent de la plaine de Mouch, un Kara sou qui s'épanche silencieusement d'un cratère « insondable » ouvert au milieu de la plaine, le Mourad s'engage dans un défilé où il tombe en cascade : le fracas de l'eau brisée retentissant sur les rocs a fait donner au village le plus rapproché de la chute le nom de Gourgour ou Kourkour. Le fleuve, quoique déjà fort abondant, n'est point navigable : en se heurtant contre les rochers, il tournoie en de longs remous, puis descend en rapides à tra-

[1] Chantre; Barry, *Mission scientifique dans la haute Mésopotamie, le Kourdistan et le Caucase.*
[2] M. Wagner, ouvrage cité.
[3] Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie.*



BAYAZID. — LA MOSQUÉE ET LE QUARTIER RUINÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre.)

vers les écueils; des montagnes transversales à son cours ne lui laissent en certains endroits qu'une fissure entre des parois verticales ou des escar-

N° 55. — CONFLUENT DES DEUX EUPHRATE.



D'après Haussknecht. C. Perron.

1 : 640 000

0 20 kil

pements abrupts, élevés de plusieurs centaines de mètres. Près du village d'Akraklî, le Mourad n'a plus qu'une largeur de « vingt pas »[1]. Il ne commence à prendre un caractère de fleuve à lit régulier qu'en aval de Palou, mais les tentatives de navigation faites de cette ville jusqu'au confluent des

[1] Mühlbach, *Karte von einem Theile des Euphrats bei Palu;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

deux Euphrate par Moltke et Mühlbach n'ont pas réussi; le courant du fleuve, qui se trouve encore à 868 mètres d'altitude devant Palou, est trop incliné pour qu'une barque puisse s'y aventurer sans danger; les pêcheurs ne se servent que de *kellek*, minces planches de lattes réunies par des cordes et soutenues par des outres en peau de mouton : six de ces flotteurs portent quatre hommes au-dessus des remous et des rapides. Le dernier pont du fleuve en amont de Hilleh est celui de Palou; au-dessus, sur la terrasse méridionale, se montrent les maisons, dominées par un pittoresque château, que la légende dit avoir été bâti par les génies, et près duquel se voient sur un rocher des inscriptions cunéiformes. La ville est environnée de vignobles, qui donnent le meilleur vin de l'Arménie; au sud-est, se trouvent les forges importantes de Sivan-maden, établies au milieu d'un pays si riche en fer, qu'il n'est pas même nécessaire d'y creuser des mines : collines et vallées sont parsemées de blocs d'un minerai noir, qui suffiraient pendant des siècles au travail de l'usine[1]. Près de Sivan-maden, le seuil de partage entre Tigre et Mourad est à un kilomètre à peine de ce dernier fleuve, profondément encaissé dans sa cluse de rochers. Le principal affluent du nord est le Mezour sou, que domine, près de la jonction, le massif igné de Takhtik. Le misérable hameau de Mazgherd, où Taylor reconnaît le nom iranien de Hormuz-gherd ou « Cité d'Ormuzd », groupe ses cabanes dans un bassin de cendres, au pied d'une plateforme de basalte où s'élevait jadis un autel du Feu, visible à une distance énorme. Les débris des constructions sacrées sont baisés avec dévotion par les Kizîl-bach et les Arméniens des alentours[2].

En aval du confluent des deux Euphrate, Mourad et Kara sou, le fleuve garde encore pour les indigènes le nom de Mourad, qui lui vient, dit-on, des nombreux châteaux forts que fit élever le sultan Mourad Ier sur les collines de ses bords; l'appellation de Frat, qui est celle du Kara sou, n'est donnée communément aux eaux réunies qu'à leur entrée dans la plaine. Nulle grande ville ne s'élève à la jonction : Kyeban-maden, qui se trouve à une faible distance en aval, sur la rive gauche, ne doit évidemment son origine qu'aux mines de plomb argentifère, récemment abandonnées, qui se trouvent dans les montagnes des alentours, car elle est bâtie au milieu des rochers, dans un cirque sans arbres, même sans broussailles, n'offrant aucun avantage naturel. Les falaises qui resserrent le fleuve de distance en distance empêchent aussi la construction des che-

[1] Von Moltke, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei.*
[2] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868.

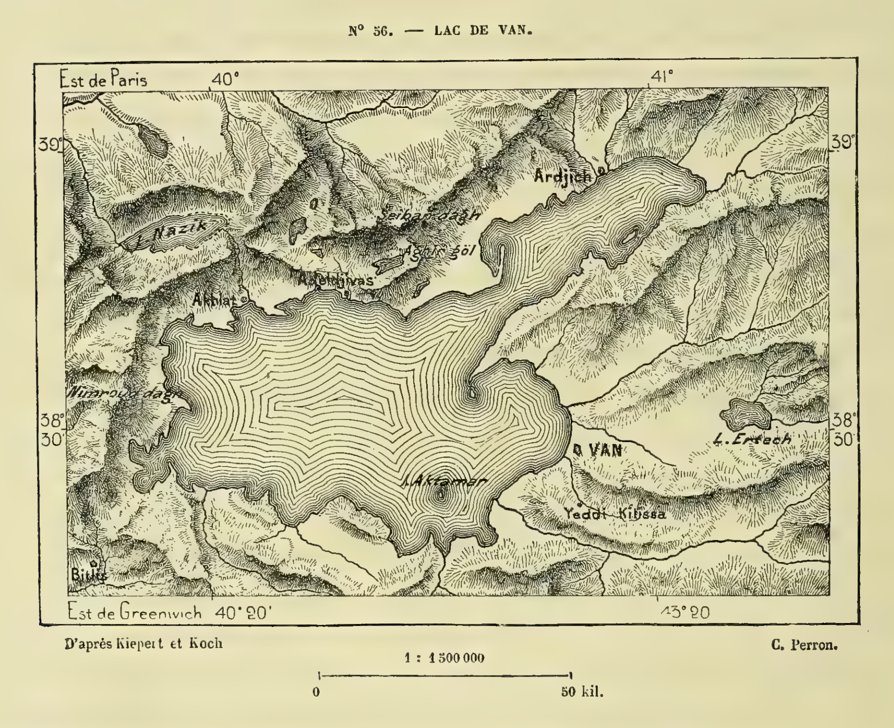
mins, et c'est plus haut, sur les plateaux et dans les vallées latérales, que passent les caravanes et que s'élèvent les agglomérations urbaines avec mosquées et forteresses. Dans l'espace triangulaire limité par les deux Euphrate, la ville principale est l'antique Hierapolis, Tchemech-gadzak ou « Patrie de Tzimiscès », qu'entourent de trois côtés des roches gréyeuses percées de grottes, qui servaient autrefois d'habitations. Sur les plateaux de l'ouest, la grande ville d'Arabkir, ou « Conquête Arabe », qui, dans la langue des compatriotes de Mahomet, est celui de toute la péninsule d'Anatolie[1], occupe, à 3 kilomètres au sud d'une « ancienne cité » ou Eski chehr, le fond d'une dépression environnée d'escarpements d'un basalte noir; mais l'industrie des habitants a changé le gouffre sombre en jardin; les murs formidables de l'enceinte de laves n'apparaissent qu'à travers la verdure des grands arbres. Non moins actifs que les jardiniers d'Arabkir, ses tisseurs importent même du fil d'Angleterre pour leurs métiers de cotonnades. La région péninsulaire limitée au nord par le Mourad, à l'ouest et au sud par le grand coude que forme l'Euphrate à sa sortie des montagnes tauriques, est commandée par la ville forte de Kharpout (Karberd), dont la colline escarpée se dresse au-dessus d'une plaine fertile et cultivée avec soin, qui produit tous les fruits de la zone tempérée. Au milieu de cette riche campagne est la ville de Mezereh, appelée aussi « Nouvelle Kharpout ». Le « collège d'Arménie », fondé à Kharpout par des missionnaires américains, est le principal établissement d'instruction publique dans les contrées de l'Arménie et du Kourdistan. Des bandes d'émigrants descendent chaque année des hautes terres d'Arabkir et de Kharpout pour chercher fortune à Constantinople, Diarbekir, Damas, Alep et les villes de la côte; presque dans chaque maison d'Alep on trouve des serviteurs venus d'Arabkir.

Dans la partie sud-orientale des plateaux de l'Arménie, la plus grande cité a donné son nom au lac de Van. Elle est située à 3 kilomètres environ de la rive, dans une plaine unie, entourée au nord, à l'est et au sud d'escarpements calcaires sans végétation. Une roche isolée, aride comme une scorie, coupée de failles dans toute sa hauteur, percée de trous et de cavernes, élève au-dessus des maisons à terrasses ses parois blanches et rouges qui brillent au soleil d'une lumière aveuglante. La cité proprement dite est limitée sur les trois côtés de la plaine par de larges fossés et par une double enceinte de murs crénelés, flanqués de tours. Mais la ville extérieure, celle des Baghlar ou « Jardins », est beaucoup plus considérable et s'étend à plusieurs kilomètres : c'est la région fertile qui a

[1] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868; — L. Metchnikov, *Notes manuscrites*.

donné naissance au proverbe : « Van dans ce monde et le paradis dans l'autre! » Des ruisseaux parcourent la plaine et y entretiennent une riche végétation d'arbres à fruits, de trembles et autres espèces à branchage étalé. En été, presque toute la population quitte la ville fermée pour se rendre dans le quartier des jardins, dont les merveilles restent inconnues du voyageur qui passe; les maisons et les murs élevés qui bordent les chemins et leurs rangées de saules, arrêtent la vue des massifs de verdure et de fleurs. Le vin que donnent les raisins de Van est léger et très

N° 56. — LAC DE VAN.



D'après Kiepert et Koch — C. Perron.

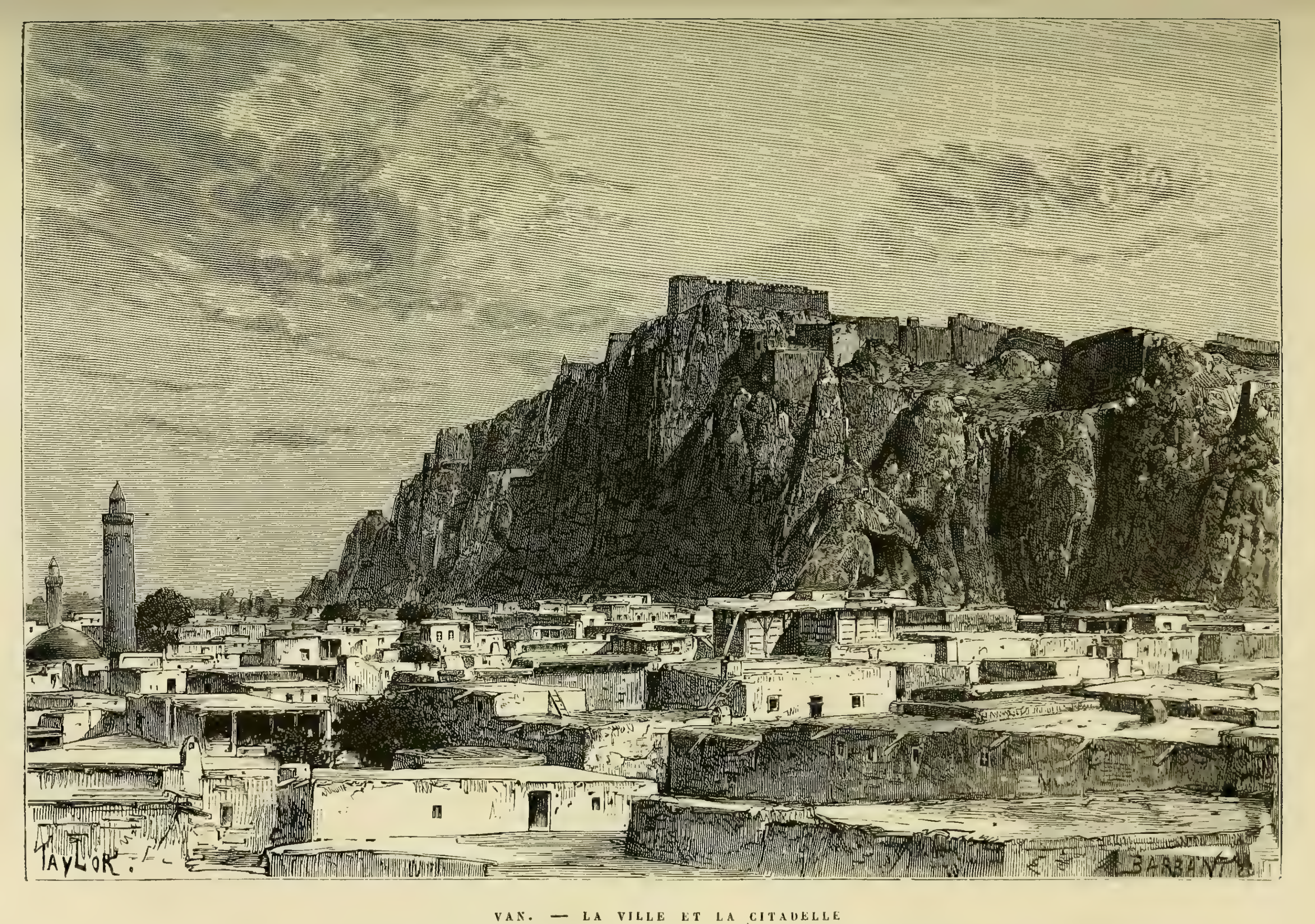
1 : 1 500 000

0 — 50 kil.

agréable au goût. Les femmes du pays tissent une espèce de moire en poil de chèvre, imperméable à l'eau et très justement appréciée, même à Constantinople[1].

La ville murée est parfois désignée sous le nom de Chemiran ou Semiram, comme tant d'autres lieux du Kourdistan et de la Perse, villages, vallées ou montagnes; l'histoire nous apprend en effet qu'avant de s'appeler Van, d'après un roi arménien, qui fut son deuxième fondateur, la ville était désignée spécialement comme la « Cité de Sémiramis » ou Semiramgherd. L'ancien historien Moïse de Khorène, qui vit les magnifiques palais dont la fondation était attribuée à la souveraine fameuse, raconte qu'elle avait

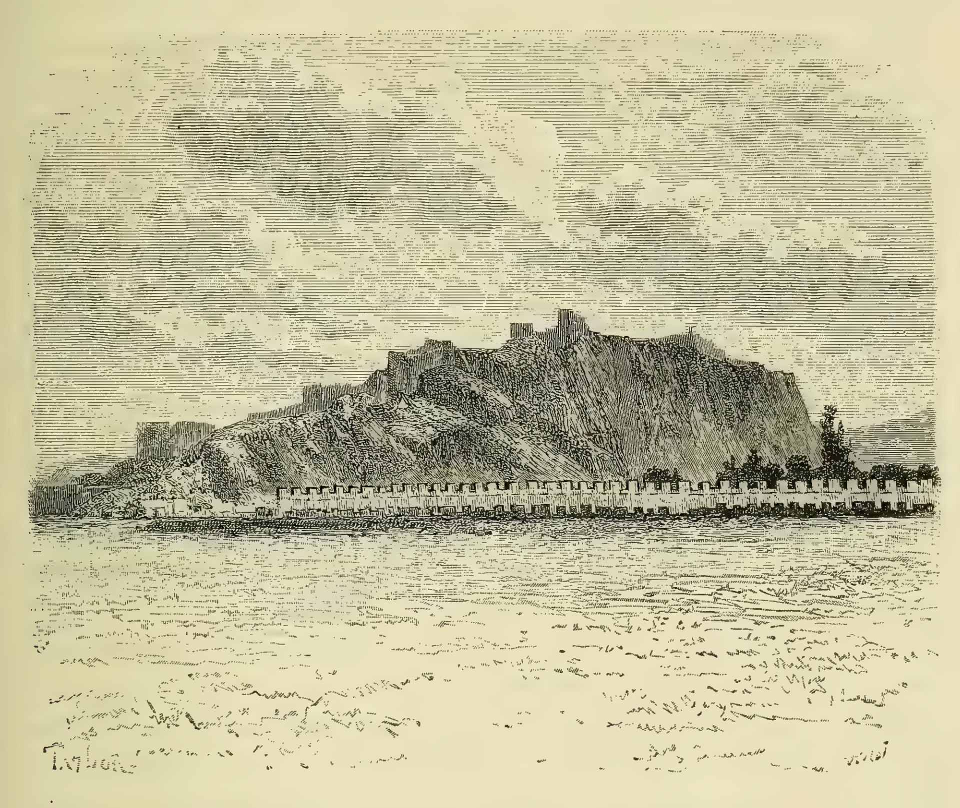
[1] Millingen, ouvrage cité.



VAN. — LA VILLE ET LA CITADELLE

Dessin de Taylor, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

fait venir d'Assyrie 60 architectes et 42 000 ouvriers, et que cette armée de maçons et d'artistes travailla pendant cinq années à la construction de palais et de jardins qui devinrent l'une des « merveilles du monde ». C'est là que Sémiramis établit sa résidence d'été pour jouir de l'air pur des montagnes. Il ne reste plus trace des édifices assyriens, mais le rocher de Van n'en offre pas moins une mine inépuisable de recherches. La puissante masse de calcaire nummulitique, longue de 600 mètres et s'élevant à près



ROCHER ET CITADELLE DE VAN. — VUE GÉNÉRALE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Barry (mission de M. Chantre).

de cent mètres au point culminant, se divise en trois massifs principaux, ayant chacun galeries, escaliers, cryptes, inscriptions. A toutes les hauteurs, des lignes de caractères cunéiformes se voient sur les parois. Le premier savant qui les copia, Schulz, assassiné peu de temps après en pays kourde, avait dû s'installer sur un minaret pour étudier les lettres au télescope; c'est au moyen de cordages et d'échelles suspendues au-dessus du vide que M. Deyrolle put les atteindre et en prendre les estampages. Une des inscriptions, trilingue comme celle de Bisoutoun, raconte presque dans les mêmes termes les hauts faits de Xerxès, fils de Darius; mais des écritures

beaucoup plus anciennes échappèrent longtemps aux tentatives d'explication. Grâce aux patients efforts de M. Guyard et du professeur Sayce, on en possède maintenant toute une série de lectures; ces textes en arméniaque ou vieil arménien ne sont plus un mystère et peu à peu se dévoileront les évènements racontés par les archives de marbre. Dans les environs de Van, d'autres rochers portent aussi des inscriptions, dont plusieurs attendent leurs interprètes. Dans une des salles intérieures du rocher de Van suinte une fontaine de bitume[1]. Au sud-est de Van, une autre forteresse assyrienne, Topra-kaleh, fière construction de blocs basaltiques posée sur un rocher calcaire, a été récemment explorée par MM. Chantre et Barry.

Du haut des fortifications, qui forment trois principaux groupes de murailles et de tours, on contemple le vaste amphithéâtre des montagnes et la nappe bleue du lac, dans laquelle se reflète le cône blanc du Seïban-dagh. Au delà, la bourgade d'Akhlat occupe le rivage d'une baie, à l'endroit où la route de Mouch et de l'Euphrate s'élève vers le seuil occupé par les eaux du Nazik. Ce n'est plus que le faible reste d'une cité jadis populeuse, dont les ruines sont éparses au milieu des jardins et qu'entourent des nécropoles creusées dans les roches gréyeuses des alentours. A l'orient de Van, le bourg d'Ertchek, autour duquel des corbeaux vénérés volent par myriades[2], domine la rive méridionale du lac d'Ertchek ou Ertech, et par delà se profile la rangée de montagnes qui sert de frontière entre les deux empires et que traverse le « col du Coupe-Gorge », bien connu des Kourdes pillards; sur le versant iranien se trouve le poste militaire de Kotour, appartenant jadis à la Turquie et réuni à la Perse par le traité de Berlin, avec un territoire d'un millier de kilomètres carrés. La dernière vallée turque, qui commence sur le revers méridional des montagnes de Bayazid, est l'admirable plaine d'Abaga, dont les campagnes verdoyantes contrastent avec les escarpements des monts neigeux.

Au sud-ouest de Van se montre l'île montueuse d'Aktamar, jadis péninsule, que la crue graduelle a séparée de la terre ferme et qui en est éloignée maintenant de 4 kilomètres. Là résidèrent longtemps des rois arméniens, auxquels est due l'église du dixième siècle, qui s'élève au milieu de l'île : c'est la plus belle, la plus riche de l'Arménie turque; ses patriarches prétendirent rivaliser en dignité avec ceux d'Etchmiadzin. Au sud de Van, dans une vallée tributaire du lac, est un autre monastère fa-

[1] Loftus, *Turko-persian frontier.*

[2] Ernest Chantre, *Mission scientifique dans l'Asie occidentale.*

meux, celui de Yeddì-kilissa ou des « Sept Églises » ; les jeunes Arméniens de riche famille y sont élevés dans un collège rival de l'école normale de Van, et comme elle établi sur le modèle des institutions scientifiques de l'Occident[1] ; dans ces régions écartées l'instruction est plus répandue qu'on ne pourrait s'y attendre ; souvent le voyageur européen est salué en français par les paysans haïkanes[2]. Les Arméniens de la contrée sont grands voyageurs : des milliers ont visité Bagdad, Alep, Constantinople, Vienne, Paris. Les villages de la côte méridionale du lac envoient chaque année des centaines de portefaix sur les quais de Stamboul et des cités de la mer Noire ; les tailleurs de pierre, très habiles dans leur métier, descendent aussi par groupes du haut de leur plateau. Il est naturel que les montagnards soient attirés vers les riches plaines qui s'étendent au pied de leurs montagnes et vers lesquelles les conduit le cours des ruisseaux, s'élançant vers le Tigre, l'Euphrate et le Pont Euxin[3]. En 1837, on évaluait à plus de trente mille le nombre des émigrés du district de Van, ouvriers ou commerçants, et le mouvement annuel de retour s'élevait en moyenne à 3000 personnes[4].

III

BASSINS DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE

BAS KOURDISTAN, MÉSOPOTAMIE, IRAK-ARABI

Quoique située en plein continent, la région de l'Asie Antérieure qu'arrosent les deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, est l'une des contrées

[1] Deyrolle, *Tour du Monde*, 1876.
[2] Fanshawe Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*.
[3] Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[4] Villes principales du Pont et de l'Arménie turque, avec leur population approximative :

VILAYET DE TRÉBIZONDE.	
Trébizonde, d'après Tozer . . .	32 000 hab.
Kerasonde, d'après H. de Hell .	4 000 »
Tireboli » » .	3 000 »
Gumich-khaneh.	3 000 »
Platana	2 500 »
Rizeh.	2 500 »
VILAYET DE VAN.	
Van, d'après Tozer	30 000 hab.
Mouch, d'après Tozer.	15 000 »
VILAYET D'ERZEROUM.	
Erzeroum, d'après Tozer . . .	20 000 »
Erzendjan, d'après Brandt . . .	15 000 hab.
Baïbourt, d'après Tozer . . .	10 000 »
Bayazid	2 000 »
VILAYET DE KHARPOUT.	
Arabkir, d'après Taylor. . . .	35 000 »
Kharpout, d'après Tozer. . .	25 000 »
Divrighi.	10 000 »
Eghin, d'après H. de Hell. . .	8 500 »
Palou, d'après Tozer.	7 500 »
Tchemech-gadzak, d'ap. Taylor.	4 000 »
Arghana, d'après Brant. . . .	3 500 »
Kyeban-maden, d'après Brant .	2 500 »

qui se distinguent le mieux des terres environnantes par ses traits physiques et par l'histoire de ses peuples. Nulle part l'aspect du sol ne montre mieux combien les destinées des nations s'harmonisent avec la terre qui les porte[1]. Sans le Tigre et l'Euphrate, comment expliquer la civilisation chaldéenne ou la puissance de l'Assyrie? De même que le nom d''Égypte suscite l'image du Nil, resserré entre les deux déserts, puis se ramifiant en delta, de même les mots de Babylone et de Ninive évoquent la vue des deux fleuves entourant les campagnes de la Mésopotamie de leurs eaux, blanchâtres ou jaunes de troubles. Ce n'est point à la valeur propre de telle ou telle race que les populations habitant les plaines comprises entre le Taurus et le golfe Persique ont dû l'importance de leur rôle historique, car les nations qui se sont constituées dans la région des deux fleuves ont les origines multiples et les éléments les plus disparates. C'est précisément le mélange de ces races, dans un milieu favorable à leur fusion, aussi bien qu'à leur développement intellectuel et social, qui valut à la Chaldée et à l'Assyrie leur longue prééminence dans l'histoire du monde antique.

Le plateau d'Iran qui domine à l'orient les plaines du Tigre est disposé relativement à ces campagnes comme un barrage transversal d'où s'épanchent les eaux. La Mésopotamie est comme un déversoir pour les populations des hautes terres voisines, qui pouvaient descendre facilement par l'une ou l'autre des vallées inclinées vers le Tigre et s'acclimater en s'arrêtant de gradin en gradin. De même les habitants des montagnes arméniennes et ceux du Taurus, au nord et au nord-ouest, étaient naturellement attirés vers les plaines qu'arrosent les deux grands fleuves. Enfin les montagnards des chaînes riveraines de la Méditerranée regardaient aussi vers l'Euphrate par delà l'étroite lisière du désert. Des trois côtés, le vaste croissant des plaines inclinées vers le golfe Persique est entouré de hautes terres dont les habitants se sentaient appelés, pour ainsi dire, vers les campagnes basses, vers les eaux abondantes et les plages fécondes. A tous ces immigrants venus de l'immense pourtour montagneux, la Mésopotamie offrait des conditions analogues; les éléments divers étaient assimilés en un corps de nation civilisée; de tous ces contrastes se formait l'unité supérieure.

Comme voie historique, la vallée de l'Euphrate fut, avec celle du Tigre, d'une importance capitale dans le monde ancien. Là passe le chemin qui réunit les lignes de navigation côtière entre l'Inde et les pays de la Méditerranée. La vallée qui prolonge à travers l'Asie Antérieure la coupure trans-

[1] *Ueber räumliche Anordnungen auf der Aussenseite der Erdballs.*

versale du golfe Persique va raser au nord-ouest la zone littorale de la Méditerranée et par une brèche des montagnes communique avec la basse vallée de l'Oronte : la dépression naturelle se maintient de l'une à l'autre mer. Dès que les hommes eurent appris à diriger leurs embarcations sur les flots, l'Euphrate devait être l'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident et remplacer les sentiers difficiles de l'Iran à travers les plateaux et les monts. La voie de l'Euphrate offre, quoique à un degré moindre, des avantages analogues à ceux du Nil et le mouvement de l'histoire s'y est accompli d'une manière parallèle. La Babylonie est la rivale naturelle de l'Égypte dans le commerce du monde; aussi les souverains puissants de l'une ou de l'autre contrée ont toujours tenté de conquérir le chemin rival pour en supprimer ou pour en utiliser la concurrence[1]. Au moins pendant une époque, la Mésopotamie paraît avoir eu l'avantage comme centre des échanges. Il y a vingt-cinq siècles, Babylone était l'entrepôt des richesses de l'Inde et, pour avoir en sa possession tout le chemin du transit, le roi Nabuchodonozor, déjà maître du port de Teredon, sur le golfe Persique, s'empara de Tyr, sur la Méditerranée. L'Euphrate, devenu alors la principale voie commerciale du monde, dépassa même en importance le chemin de la mer Rouge et du Nil. Les conquérants perses, habitués aux routes des plateaux et sans expérience des choses de la mer, arrêtèrent le mouvement des échanges entre l'Inde et la Mésopotamie; voyant dans les fleuves des lignes de défense et non des routes, ils en coupèrent le cours par des barrages, afin d'empêcher la navigation et se garantir contre les tentatives d'attaque. Devenu maître de l'empire des Perses aussi bien que des régions du Nil, Alexandre, qui comprenait la valeur des deux grandes voies commerciales tombées en son pouvoir, essaya de restaurer le chemin de l'Euphrate. Il détruisit les barrages qui arrêtaient les eaux, rectifia le cours des deux fleuves, rétablit le port de Teredon, fit construire des flottes et creuser à Babylone un bassin où pouvaient se remiser jusqu'à mille bâtiments. Ces efforts ne furent point inutiles, et non seulement sous la domination grecque, mais encore après les Séleucides, le courant de l'Euphrate resta le chemin entre l'Orient et l'Occident. Sous les califes, lorsque les Arabes avaient encore cette force du premier élan qui leur donna la moitié du monde connu, les marchés de la Mésopotamie reprirent leur activité dans le trafic international. Plus tard la solitude se fit dans cette région de l'empire turc, mais ne voit-on déjà les signes avant-coureurs d'un retour de fortune pour la Mésopotamie? Le reflux de la civili-

[1] Fr. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient.*

sation se propage vers les contrées d'où nous est venu le flot. Athènes. Smyrne et Alexandrie ont surgi de nouveau; de même, Babylone renaîtra.

Prise dans l'ensemble de son histoire, cette région de l'Asie Antérieure est une de celles qui ont joui de la plus longue civilisation. Lorsque les Mèdes et les Perses héritèrent de la puissance assyrienne, il y avait déjà des milliers d'années que les dynasties des Chaldéens, des Élamites, des Babyloniens, des Ninivites se succédaient dans les plaines de Mésopotamie et que leurs institutions, leurs cultes et leurs idiomes accomplissaient leur évolution. Les riverains des Deux Fleuves dataient leur histoire mythique des temps où se fit la grande inondation qui donna naissance à la tradition du déluge, empruntée par la Bible presque textuellement à leurs récits[1], et leurs annales authentiques commencent pour nous à plus de quarante et un siècles en arrière[2]. Mais par delà cette date désormais fixée, quelle longue période de culture dut s'écouler pour que les divers éléments représentés par les Scythes ou Touraniens, « les plus anciens des hommes »[3], par les Iraniens, les Sémites, les insulaires de Tilmoun, — peut-être le Bahreïn de nos jours, — aient pu se mélanger et donner naissance à des religions, à des mœurs, à des institutions politiques ayant un caractère d'unité ! Les recherches récentes ne tendent-elles pas aussi à prouver que la science des Chinois, si longtemps considérée comme ayant eu une origine spontanée sur le versant oriental de l'Ancien Monde, a pourtant une filiation chaldéenne et commence sur les bords de l'Euphrate[4]. La magie de Babylone se retrouve jusque chez les Toungouses.

Tel fut l'ascendant de la civilisation des Chaldéens, que, dans leurs légendes, les populations des alentours placèrent entre les deux fleuves ce lieu idéal où les premiers hommes auraient vécu dans l'innocence et dans la joie. Comme tous les peuples, ceux du bassin de l'Euphrate devaient reporter leur vénération particulière vers la contrée d'où leur étaient venus les arts et les sciences, et cette contrée se transformait à leurs yeux en une région de bonheur, un « paradis », un « Eden » où la mort ne régnait pas, où le serpent tentateur ne s'était pas glissé. Les Iraniens regardaient vers les vallées de l'Elbordj ou Elbourz; les Hindous se tournaient vers les « Sept Rivières » que domine le mont Mérou; de même les Hébreux, venus de la Mésopotamie, avaient les yeux fixés sur la région

[1] Fr. Lenormant, mémoires divers; — Haupt, *Sintflutbericht*, etc.
[2] Fritz Hommel, *Die Vorsemitischen Kulturen in Aegypten und Babylonien.*
[3] Richard Lepsius; — Wahrmund, *Babylonierthum.*
[4] Lenormant; — Terrien de la Couperie, *On the Shitting of the cardinal Points, as an illustration of the Chaldæn-Babylonian culture borrowed by the early Chinese.*

des fleuves et leur paradis avait pour limites les courants du Tigre, de l'Euphrate et ceux du Pison et du Gihon, restés inconnus. Les matelots qui remontent le Chat-el-Arab ne manquent jamais de désigner aux voyageurs comme les sites du paradis les arbres de Korna, au confluent des deux fleuves. Nombreuses sont les théories des archéologues et des exégètes qui tentent d'identifier avec précision l'endroit où les livres juifs plaçaient le jardin de félicité; mais n'y faut-il pas voir simplement la zone des cultures arrosées par les deux grands fleuves et par leurs canaux d'irrigation? Dans les inscriptions cunéiformes la Babylonie est toujours représentée par les noms de quatre cours d'eau, Tigre, Euphrate, Soumapi, Oukni, les mêmes probablement que ceux dont parle la Genèse. Le nom d'Eden ou Gan-Eden serait identique à celui de Gan-Douni, l'une des appellations qui désignaient le pays de Babylone, consacré au dieu Douni ou Dounia[1]. Depuis la découverte des littératures zend et sanscrite, le nom de « Paradis terrestre » que la légende localisait dans Aram Naharaïn, la « Syrie des deux Fleuves », est devenu une expression flottante s'appliquant au Kachmir, à la Bactriane ou à telle autre région fertile de l'Asie Antérieure.

La Chaldée, vers laquelle regardent encore, parmi les hommes de l'Occident, ceux qui cherchent l'âge d'or dans le passé, ne pouvait manquer d'exercer une influence capitale sur la religion des peuples qui reçurent sa civilisation. Les écrits sacrés des Juifs, devenus ceux des chrétiens, contiennent de nombreux passages transcrits des livres chaldéens et même des fragments rédigés dans le dialecte de Babylone; les légendes sur la vie des patriarches, le déluge, la construction de la Tour de Babel et la confusion des langues sont identiques[2]; la cosmogonie de la Genèse diffère peu de celle que rapportent les fragments de Bérose. Mais la Chaldée légua également aux Occidentaux son avoir scientifique, la connaissance des astres et de leurs mouvements, l'art de diviser le temps d'après la marche des cieux, elle leur apprit à peser et à mesurer les objets avec précision et leur enseigna mille notions premières d'astronomie et de géométrie, dont la trace se retrouve dans les termes techniques. Pour le commerce, les Chaldéens employèrent, probablement les premiers, des briques cuites sur lesquelles on inscrivait l'ordre de payement ; de Babylone, l'invention passa en Perse, d'où les Arabes la propagèrent en Europe[3]. Quant à la littérature et aux arts des populations qui vécurent dans les bassins du Tigre et de

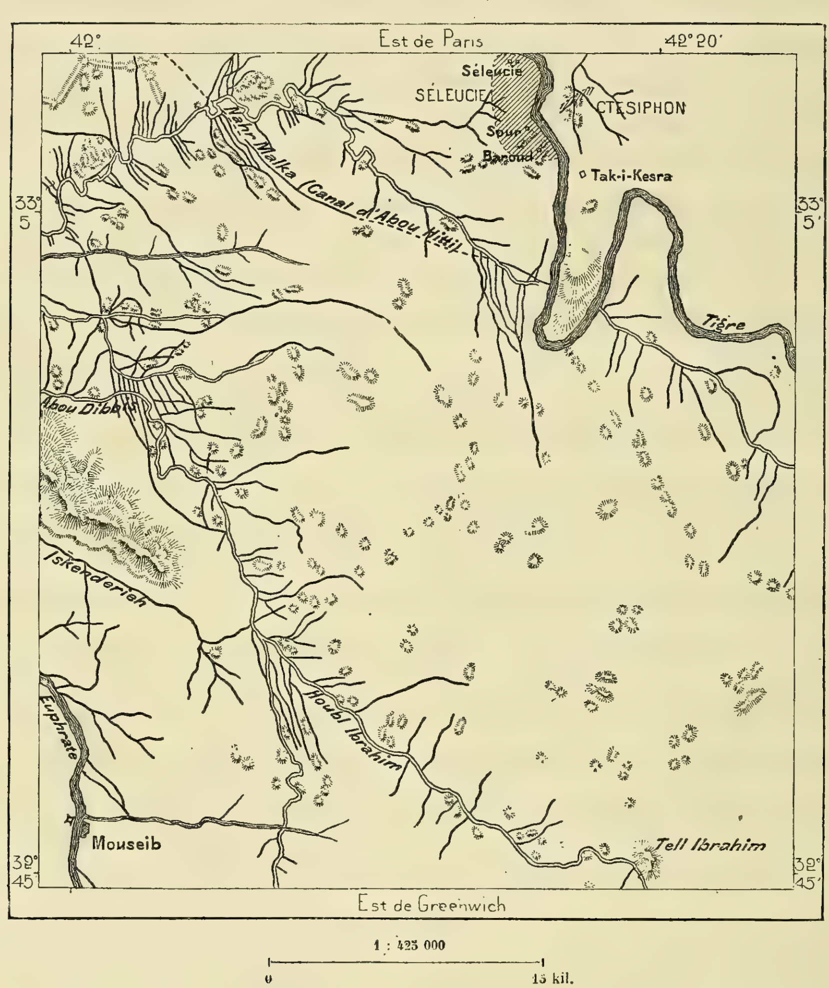
[1] H. Rawlinson, *Notes on the site of the terrestrial Paradise;* — Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*

[2] Fr. Lenormant; — Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*

[3] Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité.*

l'Euphrate, leur action fut aussi très puissante, mais par la lente élaboration que leur firent subir d'un côté les Juifs et les Phéniciens, de l'autre les Hittites, les Cypriotes, les Phrygiens. Leur part d'influence sur la marche de l'humanité fut longtemps oubliée ; mais elle s'est réveillée soudain, pour ainsi dire, pendant ce siècle-ci. Les premiers explorateurs

N° 57. — TELL DE LA PLAINE DU TIGRE, AU SUD DE SÉLEUCIE.



1 : 425 000

0 — 15 kil.

racontent le saisissement qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils virent ces taureaux ailés à la face impassible et formidable qui gardaient l'entrée des temples. Il est facile de comprendre l'effroi des Arabes qui, voyant se dégager ces figures augustes, prenaient la fuite ou tombaient à genoux, croyant qu'une divinité surgissait de terre.

En aucune contrée de l'Asie Antérieure le sol n'est couvert de ruines plus nombreuses que dans la Mésopotamie; sur de vastes étendues, la terre

est mêlée à des fragments de poteries et de briques. Les *tell* ou buttes de décombres s'élèvent par centaines et par milliers au-dessus de la plaine; quelques restes de tours, d'informes murailles rappellent les cités où se pressaient jadis les multitudes et dont le nom même est ignoré de nos jours. Comme les nations voisines, celles des Deux-Fleuves ont déchu par l'effet de la translation qui porta graduellement le centre de la civilisation d'Asie aux bords de la Méditerranée et de la Méditerranée vers l'Europe occidentale; mais, composées d'agriculteurs et de commerçants, épars dans une plaine ouverte de tous les côtés aux incursions, elles purent moins bien se défendre contre les attaques des hordes barbares, qui, suivant les traces des civilisés, marchaient aussi d'orient en occident. Les villes furent rasées, les habitants exterminés, et maintenant on ne compte plus guère que cinq millions d'individus dans cette région, vaste comme la France, et d'une fertilité bien autrement grande dans les campagnes où peuvent se ramifier les canaux d'irrigation ; plus de la moitié des habitants de la Mésopotamie, et précisément ceux des plaines inférieures, qui pourraient fournir les récoltes les plus abondantes, sont des nomades, campés sur les confins du désert et toujours prêts à lever leur tente[1].

Les limites naturelles de la Mésopotamie sont les montagnes qui forment à l'est et au nord les premiers degrés des chaînes bordières de la Perse et des plateaux du Kourdistan; au nord-ouest, ce sont les massifs et les chaînes tauriques, dont l'orientation générale est celle du nord-est au sud-ouest et qui vont se terminer en promontoires au bord de la Méditerranée. Mais dans l'intérieur du vaste croissant que décrivent ces plissements du sol autour de la Mésopotamie, et même dans l'île immense que circonscrivent les courants des deux fleuves, se dressent plusieurs rangées de hauteurs indépendantes ou du moins séparées des avant-monts du Taurus et du Kourdistan par des brèches profondes.

Le Karadja-dagh, au sud de l'isthme étroit de rochers qui s'élève entre les sources du Tigre occidental et le brusque méandre de l'Euphrate à

[1] Population des districts de la Mésopotamie, d'après le Salnameh ou almanach officiel de 1879 :

Vilayet de Diarbekir	818 000 hab.
Sandjak d'Orfa	56 000 »
» de Zor ou Deïr	240 000 »
Vilayet de Bagdad	3 210 000 »
» de Bassora	790 000 »
Ensemble de la population	5 114 000 hab.

Telek, aligne ses crêtes dans la direction du nord au sud, et forme, pour ainsi dire, la flèche de l'arc immense dessiné par les montagnes bordières du plateau d'Arménie; un col, haut d'environ 800 mètres, le sépare du Mehrab-dagh, contrefort avancé du Taurus, qui occupe l'angle extrême de la région interfluviale. Le Karadja-dagh est un puissant massif de basalte noir, dont les croupes, élevées d'environ 1900 mètres[1], versèrent jadis de leurs crevasses de grandes coulées de lave : les torrents qui descendent du Karadja ont creusé leurs lits dans ces roches ignées qui se dressent en falaises verticales. Ainsi le Karadja-tchaï, qui s'écoule des pentes nord-orientales vers le Tigre, en aval de Diarbekir, passe dans une cluse profonde, taillée en pleine lave, et rejoint, à une petite distance du fleuve, un autre torrent, le Koutchouk tchaï[2], dont la rive droite est dominée par un mur perpendiculaire de basalte, haut de 70 mètres[3]. La ville de Diarbekir est bâtie à l'extrémité d'une de ces coulées, qui s'épanchèrent avant la période géologique actuelle, car elles sont revêtues d'une légère couche de terres argileuses.

A l'ouest, les montagnes basaltiques de Karadja s'appuient sur des contreforts dont les chaînons peu élevés se ramifient vers l'Euphrate; quelques-uns atteignent 800 mètres, dépassant ainsi de quatre ou cinq cents mètres le niveau des plaines inférieures; ces hauteurs, — tel le Nimroud-dagh ou monts Nemrod, à l'ouest d'Ourfa, — ne doivent leur aspect imposant qu'à leurs escarpements de rochers. Mais dans une grande partie du parcours, vers l'ouest, ces hautes terres prennent le caractère de plateaux : à l'occident des monts Nemrod, le Kara seka est un causse, analogue à ceux de la France méridionale, quoique de formation moins régulière. Cette table calcaire, haute de 720 mètres en moyenne, est interrompue de distance en distance par des crevasses qui aboutissent à des cavités circulaires, gouffres d'effondrement dans lesquels s'amasse un peu d'eau pendant la saison pluvieuse.

A l'est, le Karadja-dagh est séparé des montagnes de Mardin par une large brèche, d'environ 800 mètres d'altitude, offrant un chemin facile aux voyageurs qui se rendent de Diarbekir aux steppes que contourne la rivière Khabour. Des deux côtés du col, le contraste géologique est complet : à l'ouest se dressent les falaises basaltiques, à l'est s'étendent les assises de

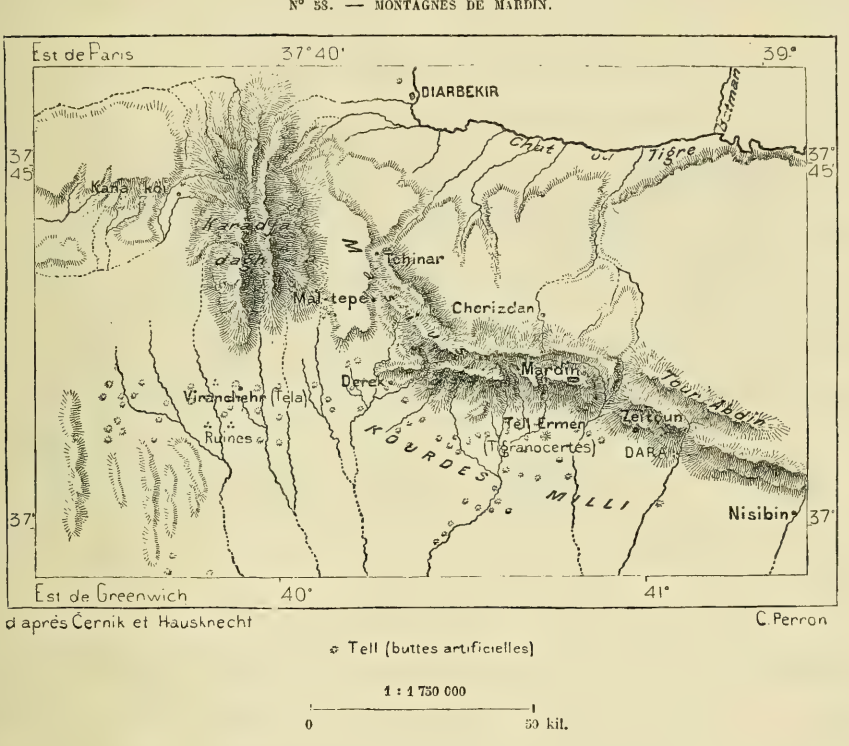
[1] Cameron, *Our Highway the India.*

[2] Il nous paraît logique d'écrire Koutchouk tchaï, « Petit ruisseau », sans trait d'union, et Karadja-tchaï, « ruisseau de Karadja », avec un trait d'union. Le premier nom géographique est un substantif qualifié, le deuxième un mot composé.

[3] Cernik und Schweiger-Lerchenfeld, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, 44, 45.

calcaires et de craies. La hauteur des croupes suprêmes est à peu près la même, de 1500 mètres environ; les unes et les autres ont parfois quelques stries de neige à la fin d'avril. Les monts de Mardin, le Masios des anciens, offrent, vers 1000 mètres, de nombreuses dépressions qui font communiquer le bassin de l'Euphrate avec celui du Tigre, et du côté de l'est une large vallée les sépare du massif dolomitique moins élevé de Tour-Abdin, qui se prolonge vers le Tigre par les basaltes de Hamka-dagh et d'Elim-dagh. Les sommets du Tour-Abdin sont presque tous sans arbres; en maints en-

N° 53. — MONTAGNES DE MARDIN.



droits, nul gazon ne recouvre la pierre; à peine dans les vallons se montrent quelques chênes clairsemés, mais, au pied des escarpements méridionaux, les campagnes, arrosées par des torrents ramifiés en mille canaux, sont un immense jardin où se pressent les villages, aussi nombreux que dans les contrées les mieux cultivées de l'Europe. Les talus sont utilisés jusqu'à la dernière motte, grâce aux murs en escalier qui enceignent chaque terrasse; en bas, les arbres fruitiers laissent à peine la place nécessaire aux chemins; des peupliers entourent les buttes qui portaient autrefois les tours de défense et les temples, acropoles rurales.

Le faîte de partage est beaucoup plus rapproché du Tigre que de l'Eu-

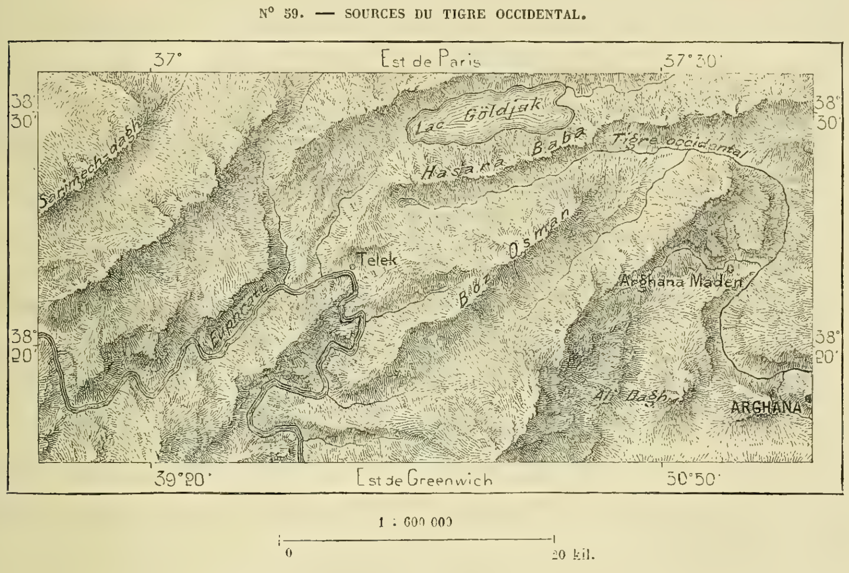
phrate ; au Leleki-baïr, où les eaux se séparent, les unes courant au Tigre, les autres allant former les affluents du Djakhdjakh et du Khabour, la crête est dix fois plus éloignée de l'Euphrate que du fleuve oriental. Elle se prolonge au sud pour former les massifs du Kara tchok et du Boutman, qui dominent le Tigre et le forcent à décrire des méandres vers l'est. De son côté, le Boutman se rattache à l'extrémité orientale d'une chaîne qui s'avance au loin vers le sud-ouest dans les steppes de la Mésopotamie moyenne : c'est le Sindjar, le Singali des Kourdes, arête peu élevée, et néanmoins d'un aspect grandiose, grâce à son isolement au milieu des solitudes : des rives fluviales, on ne voit, dans la région déserte, que les escarpements du Sindjar et des roches qui le continuent à l'ouest, le Djebel Akhdal et le Djebel Aziz, profilant leur crête inégale au-dessus des poussières du désert et recommençant au delà de l'Euphrate pour aller rejoindre l'Anti-Liban par le Djebel Amour et le Djebel Ruak[1]. Rarement visité, le Sindjar est pourtant un centre de population, à cause des pluies qui ruissellent sur les pentes; les grottes nombreuses qui s'ouvrent dans les rochers calcaires ont fréquemment servi d'asile aux Yezides pourchassés qui habitent les villages du pourtour. Les plaines qui s'étendent à l'ouest du Sindjar vers l'Euphrate ont vu s'accomplir, au commencement du neuvième siècle, un grand évènement scientifique : la mesure d'un degré du méridien par une réunion d'astronomes arabes; d'après leurs observations, la longueur du degré aurait été de 56 milles arabes et deux tiers. Mais quelle était à cette époque la valeur précise du mille? D'après Bœck, l'erreur des astronomes envoyés par Al Mamoun aurait été de près d'un dixième en trop; d'après Khanîkov, l'écart serait seulement d'un cinquantième[2].

Au sud du Sindjar, il n'y a plus dans la région mésopotamienne que des monticules peu élevés, presque tous artificiels, et des tables de rochers érodés par l'eau des ouadi. A l'est du Tigre, le sol se relève partout en remparts montagneux, mais ces roches, que traversent les affluents du fleuve, appartiennent au système iranien, orienté du nord-ouest au sud-est, et se prolongent parallèlement aux chaînes bordières de la Perse, dont on voit, des jardins de Bagdad, resplendir les sommets neigeux. Au nord-est de Mossoul, les diverses rangées de montagnes, beaucoup plus irrégulières que celles de l'Iran et s'unissant en plusieurs endroits pour former de hauts massifs, dépassent 4000 mètres par un grand nombre de cimes; le Toura Djelou, à l'orient du grand Zab, aurait, d'après Layard,

[1] Anne Blunt, *Among the Bedouins of the Euphrates.*
[2] Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde.*

plus de 4500 mètres. La chaîne principale, que des voyageurs ont franchie à des brèches fort éloignées les unes des autres, est celle qui domine les campements et les villages des Kourdes Hakkari; des lacs méridionaux du lac de Van, elle va rejoindre les arêtes bordières de la Perse entre les sources des deux Zab. La limite précise du pays des Kourdes au nord-est de la Mésopotamie est en même temps celle de la région montagneuse : c'est un rempart de grès, le Djebel Hamrin, prisme quadrilatéral d'une régularité géométrique, coupé par les eaux en cluses non moins régulières. Les Persans donnent à l'ensemble des montagnes qui dominent les plaines de la Mésopotamie le nom général de Poucht-i-kouh, que l'on trouve sur un

N° 59. — SOURCES DU TIGRE OCCIDENTAL.



1 : 600 000

0 — 20 kil.

grand nombre de cartes, mais qui ne s'applique à aucune chaîne particulière. Ce nom a simplement le sens de « Montagnes d'Au delà ».

Le Tigre, le moins long des deux fleuves qui vont s'unir au golfe Persique par les bouches du Chat-el-Arab, naît, on le sait, dans le voisinage de l'Euphrate. Près des mines de Sivan, les sources principales, dites Outch göl (les Trois Lacs), jaillissent à un millier de mètres à peine de la cluse profonde où coule le Mourad, et le torrent qu'elles forment se dirige au sud-ouest comme s'il allait se jeter dans l'Euphrate, à sa sortie des montagnes. Mais un autre cours d'eau, qui prend aussi son origine dans une haute vallée proche de l'Euphrate, vient à sa rencontre et l'entraîne dans la direction du sud-ouest et du sud : c'est le Didjlé, que l'on considère comme la branche maîtresse du Tigre; — d'où son nom de Chat ou « Fleuve » par excellence. — Il coule d'abord dans la région pé-

ninsulaire que limite l'Euphrate en décrivant une longue série de méandres au nord, puis à l'ouest et au sud des hautes plaines de Kharpout ; né à quelques kilomètres seulement d'un angle brusque de l'Euphrate, le Didjlé commence par chercher sa voie pour sortir du cercle immense que le fleuve rival trace autour de lui. Un « petit lac » d'eau saumâtre, le Göldjuk, Göldjik ou Gölendjik, occupe, à une petite distance au nord et à 200 mètres plus haut, une cavité du plateau dont le rebord circulaire envoie des ruisseaux au Tigre aussi bien qu'à l'Euphrate[1]. Récemment, à la suite d'années pluvieuses, le lac, élevant peu à peu son niveau comme la mer de Van, a fini par atteindre une brèche de rochers à son extrémité sud-orientale et par épancher son trop-plein dans le Tigre : on a même entrepris le creusement d'une tranchée pour régulariser l'écoulement du lac et en faire une source constante du fleuve[2]. Ainsi se rapprochent les deux bassins fluviaux, au point de s'entremêler en apparence, comme pour donner raison aux descriptions des anciens auteurs. D'après une légende locale, la source du Tigre aurait été visitée par Alexandre ; on la désigne comme le « Fleuve aux Deux Cornes », d'après le surnom que valut au Macédonien sa divinisation par les peuples de l'Orient.

Arrivé dans la plaine de Diarbekir, le « Fleuve » grossit rapidement par les affluents que lui envoient les montagnes du nord. Le Batman-sou, l'un des plus abondants, est un autre Tigre par la violence de ses eaux, et son bassin, comme celui du Didjlé, commence dans le voisinage même du haut Euphrate, sur le revers méridional des montagnes de Mouch. Puis viennent l'Arzen-sou et un autre Chat, le Botan-sou, dans lequel se jette la rivière de Bitlis, née dans le massif de faible élévation qui limite au sud-ouest le réservoir du lac de Van ; ce beau torrent de Bitlis est probablement le cours d'eau qui a donné lieu aux fables, répétées par Strabon et Pline, sur le passage du Tigre à travers un lac qui ne renfermerait qu'une seule espèce de poisson ; on voyait dans les eaux du Bitlis l'écoulement souterrain du lac de Van, mais le courant de Bitlis prend son origine à un niveau plus élevé que le lac et son eau n'est pas saline et chargée de soude comme celle du réservoir fermé : c'est par la composition de l'eau que l'on pourra reconnaître s'il existe vraiment parmi les affluents du haut Tigre un ruisseau issu du lac d'Arménie par des galeries souterraines.

En aval de la jonction des deux Chat, Didjlé ou Tigre occidental, Botan ou Tigre oriental, le fleuve, qui déjà roule la moitié de la masse

[1] Mühlbach ; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X ; — Hausknecht, *Routen im Orient*.

[2] Fanshawe Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor*.

liquide que son courant inférieur porte à la mer, tourne au sud-est pour s'engager dans une série de cluses ouvertes à travers d'âpres montagnes. Sur un espace d'environ 75 kilomètres, les sentiers abandonnent les rives et gravissent, soit à l'ouest, soit à l'est, les escarpements qui resserrent le courant : çà et là, du haut des promontoires, on aperçoit les eaux glissant à la base de parois calcaires ou de colonnades basaltiques. En aval de cette première percée, où n'osèrent pénétrer les Dix Mille de Xénophon, s'ouvre une large plaine, et le fleuve serpente à son gré dans les terres alluviales; mais bientôt après le courant traverse d'autres remparts, et là encore ses bords sont impraticables. Les falaises et les éboulis de calcaires, d'argiles, de conglomérats sont baignés par le flot; les sentiers, évitant le fleuve par de grands détours, s'éloignent même de la partie inférieure des affluents, qui coulent tous à 15 mètres de profondeur entre deux murs d'argile[1].

Dans la série de défilés qui commence au confluent du Botan-sou et qui se termine en amont de Mossoul, le fleuve garde la direction normale qu'il suit jusqu'à l'Euphrate, parallèlement aux chaînes bordières du plateau d'Iran. Dans cette partie de son cours, comme dans la région des sources, le Tigre ne reçoit de grands affluents que sur la rive gauche : le versant de la rive droite n'est qu'une mince lisière de terrain et c'est du côté de l'Euphrate que coulent presque toutes les eaux du faîte de partage; les nuages pluvieux qui viennent de la Méditerranée et de la mer des Indes se déchirent aux versants méridionaux des hauteurs du Kourdistan, et tandis que les pluies tombées sur les avant-monts, immédiatement au nord du désert, s'écoulent vers l'Euphrate, l'humidité que les vents du sud apportent sur les hautes montagnes de Van et de la Perse occidentale revient en torrents vers le Tigre. Parmi ces cours d'eau, il en est qui ont un bassin considérable : tel est le Grand Zab ou Zarb (Zarb el Kebir), dont les rivières supérieures égouttent la région comprise entre les deux lacs de Van et d'Ourmiah. Le Petit Zab (Zarb Saghir) roule aussi beaucoup d'eau, dont une partie lui vient du territoire persan. De même, la Diyalah, qui rejoint le Tigre en aval de Bagdad, reçoit de la Perse un grand nombre de ruisseaux, nés dans les dépressions parallèles des chaînes bordières. Les affluents, comme le Tigre lui-même, ont à traverser des remparts de montagnes parallèles avant d'échapper à leurs anciennes cavités lacustres pour entrer dans la plaine de la Mésopotamie. Le Grand Zab, issu des hautes vallées du pays kourde, vient se heurter, à l'est de Mossoul, contre des massifs de conglomérat, qu'il perce d'un large lit ayant en certains endroits un kilo-

[1] Černik und Schweiger-Lerchenfeld, mémoire cité.

mètre de rive à rive. Le Petit Zab gagne aussi le Tigre en passant successivement par des cluses de montagnes. Au sud-est d'une « Porte du Tigre », une entaille, dont les parois verticales ont 50 à 70 mètres de hauteur, ouvre un passage aux eaux de la Diyalah à travers les assises de grès rouge du Hamrin; pendant la saison des pluies, les eaux s'accumulent en lac temporaire dans la plaine de Kizîl-robat, située en amont de la cluse. Un autre affluent du Tigre, l'Adhim, né sur les pentes d'un mont sacré, le Pir Omar Goudroun (2500 mètres), forme un marais permanent au-dessus de la « Porte de Fer » ou Demir-kapou, qui le sépare des plaines alluviales de la Mésopotamie. En aval de toutes les rivières affluentes, le Tigre déborde en plusieurs parties de son cours et projette à l'orient un rameau marécageux, le Hadd, qui va s'unir à la Kerkha, la rivière du Louristan. En hiver, toute la plaine qui s'étend du Tigre inférieur aux avant-monts persans est une mer intérieure, appelée souvent par ironie Oumm-el-Bak ou la « Mère des Moustiques »; en été, il reste un réseau de sinueuses coulées, que des bateaux parcourent facilement, du Tigre à la Kerkha, sur plus de 150 kilomètres de distance[1].

Au confluent avec l'Euphrate, à Korna, le Tigre est, contrairement à ce que disait Strabon, le fleuve le plus abondant[2]. La rivière occidentale se perd dans son flot sans paraître l'augmenter : de là peut-être le nom de « Tigre sans Eau », Didjlat-el-Aoura, que l'on donnait jadis aux fleuves unis, comme pour indiquer la disparition apparente de l'Euphrate[3]. Le développement total du Tigre, entre la source du « Fleuve aux Deux Cornes » et son entrée dans le Chat-el-Arab, est d'environ 2000 kilomètres, deux fois moins que l'Euphrate, et l'étendue de son bassin est aussi très inférieure; mais, au lieu de serpenter dans le désert comme l'Euphrate à la sortie du Taurus, il ne cesse de longer la base des montagnes qui lui envoient leurs eaux de neige et de pluie. Naissant à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la vallée de l'Euphrate et suivant dans la direction du golfe Persique une vallée moins sinueuse, le Tigre a sa pente beaucoup plus inclinée; il fuit rapidement entre ses rives, d'où son vieux nom persan de Tigre ou de « Flèche », remplaçant l'appellation assyrienne de Hiddekel (Idiklat) ou « Fleuve aux bords élevés »[4], qui se retrouve dans l'arménien Dikla et dans l'arabe Didjlé. Courant plus vite, le

[1] Layard, *Nineveh and Babylon, Journal of the Geographical Society*, 1846.

[2] Débit moyen du Tigre à Bagdad, d'après Rennie . . . . 4656 mèt. cubes par seconde.
» de l'Euphrate à Hit, » » . . . 2065 » »

[3] Wüstenfeld, *Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft*, 1844; — Vivien de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*.

[4] Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*

Tigre perd moins d'eau par l'évaporation et se répand dans les campagnes riveraines en moins d'étangs et de marécages. Des bateaux à vapeur d'un faible tirant le remontent jusqu'à Bagdad, et pourraient même atteindre Tekrit, à près de 1000 kilomètres de la mer; en amont, jusqu'à Mossoul, le fleuve ne porte que des barques, et plus haut, entre Mossoul et Diarbekir, le seul véhicule flottant est le kellek ou plancher soutenu par des outres. De Moltke et Mühlbach furent les premiers Européens qui descendirent le fleuve de cette manière et qui reconnurent ainsi les défilés grandioses par lesquels le Tigre échappe à la région montagneuse[1].

En aval du confluent des deux rivières maîtresses, — le Mourad, qui a le plus d'eau, et le Frat (Kara sou), qui a pris le nom, — l'Euphrate, c'est-à-dire le « Fleuve par excellence »[2], a déjà la plus grande partie de la masse liquide qui s'unit au Tigre dans le Chat-el-Arab; les lits des deux Euphrate ont en moyenne plus de 100 mètres de largeur, 1 mètre de profondeur, et la rapidité du courant est de 3 mètres par seconde; en temps de crue, c'est-à-dire du milieu de mars à la fin de mai, le niveau s'élève ordinairement de 5 à 6 mètres, et bien plus haut encore lors des inondations exceptionnelles[3]; les cluses où passe le courant sont remplies de falaise à falaise et les sentiers des rives sont noyés par le flot. Avant de sortir de la région montagneuse, l'Euphrate se grossit encore de quelques affluents, qui viennent le rejoindre précisément au sommet de la grande courbe qu'il décrit à l'ouest des derniers chaînons du Taurus. En cet endroit, les eaux des hautes terres de l'Arménie s'étaient amassées en un lac dont on voit encore les anciennes plages sur les escarpements environnants et qui a laissé de nombreux marais dans les riches terres d'alluvions de Malatia, déposées par les courants de l'Euphrate et de ses tributaires : il est peu de contrées dans l'Asie Antérieure dont le sol soit aussi fécond, mais il n'en est guère de plus insalubres. Parmi ces rivières du versant occidental qui s'unissent à l'Euphrate, la plus abondante est le Tokma-sou, le Mélas des anciens, dont les sources s'entremêlent sur le faîte de partage avec celles du Djihoun ou Pyrame de Cilicie, affluent de la mer de Chypre. La plaine basse du Tokma et de l'Euphrate est située exactement à moitié chemin de Constantinople à Bagdad; c'est un lieu de repos sur cette route maîtresse de l'empire turc. D'autres voies historiques passent aussi

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[2] Friedrich Delitzsch, ouvrage cité.
[3] Mühlbach; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

par ce bassin, centre naturel de croisement entre l'Arménie et la Syrie, entre l'Asie Mineure et le bas Euphrate; cette dépression, qui continue à l'ouest la haute vallée du Tigre, était la route indiquée aux caravanes et aux armées se rendant de la Perse aux côtes de l'Ionie. Des inscriptions cunéiformes gravées sur un rocher qui domine l'Euphrate au lieu de passage rappellent à l'étranger quelque haut fait de guerre oublié et la gloire d'un conquérant perse dont les savants cherchent à déchiffrer le nom.

Dans le bassin de Malatia, le fleuve est encore à l'altitude de 847 mètres et le rempart du Taurus le sépare de la plaine inférieure. Se recourbant d'abord à l'est pour longer la base septentrionale des montagnes, le courant s'engage bientôt au sud-est entre des escarpements rocheux qui s'élèvent à plus de 500 mètres : là commencent les rapides ou « cataractes » de l'Euphrate, auxquelles les Turcs donnent le nom de « Quarante Défilés ». Les rapides, au nombre d'environ trois cents, se succèdent sur un espace de 150 kilomètres, si rapprochés en maints endroits, qu'après avoir dépassé un rapide on entend déjà les eaux gronder sur le barrage suivant. Parfois, pendant l'hiver, les glaçons s'arrêtent sur les écueils et s'accumulent en embâcles qui permettent aux villageois de traverser le fleuve. Suivant la hauteur des eaux, les rapides sont plus ou moins périlleux; tantôt le flot s'enfuit en formant un plan incliné de vagues successives, tantôt il s'abat en cascades; les tourbillons se déplacent, et tandis que dans une saison les eaux tournoient avec lenteur, à d'autres époques elles s'élancent d'un mouvement furieux et se creusent un entonnoir entouré d'écume. A droite et à gauche, les ruisseaux descendent des montagnes, les uns coulant en des ravins par lesquels le regard remonte jusqu'aux terrasses supérieures avec leurs prairies ombragées de noyers, les autres se précipitant en cascatelles bruyantes, ou bien même plongeant du haut d'une corniche d'où s'élancent aussi, mêlés à la colonne d'eau, des blocs et des pierrailles.

Un des rapides les plus dangereux est le premier que l'on rencontre en venant de la plaine de Malatia : c'est le « Remous du Serpent », ainsi nommé des ondulations du flot, qui descend de 5 mètres sur une longueur de 180. D'autres rapides formidables se succèdent près de Telek, là où l'Euphrate, tournant brusquement au sud et au sud-ouest, passe au-dessous du plateau sur lequel jaillit, à 400 mètres plus haut, la source du Tigre occidental; des eaux sulfureuses s'élancent d'une fissure du rocher près des cataractes et se révèlent de loin par leurs volutes de vapeurs; plus bas, un éboulis a rétréci le fleuve et le lit, dont la largeur moyenne. dépassant en amont 200 mètres, se réduit ici à une trentaine de mètres : cet étrangle-

ment est connu sous le nom de Geïk-tach ou « Saut du Cerf ». Un des derniers rapides, Gerger (Gourgour, Kharkar), bien nommé « Mugissement », est aussi redouté des radeleurs. Cependant on s'est hasardé plus d'une fois sur les cataractes. En 1838 et en 1839, l'officier de Moltke, chargé par le gouvernement turc d'étudier les moyens de transport pour les approvisionnements militaires, descendit le défilé sur un kellek : la première fois, il accomplit le trajet sans accident; mais dans le deuxième voyage, tenté dans la saison des crues, il ne put se sauver qu'à grand peine de l'un des remous de Telek; les outres furent brisées ou détachées du radeau par la force du courant, et plus d'une fois les vagues l'entraînèrent sous l'eau[1].

Échappé aux gorges du Taurus arménien, l'Euphrate contourne à l'est, puis au sud, cette chaîne de montagnes, qui lui envoie de nombreux torrents; en amont du petit village de Kantara, se voient encore quelques rapides. Le fleuve n'est pas encore entré dans la plaine; des falaises et des collines calcaires ou crayeuses d'une centaine de mètres ou même plus élevées, interrompues au confluent des rivières, dominent la vallée, principalement sur la rive droite, mais, du haut des escarpements, on aperçoit au sud, par-dessus les coteaux, les étendues régulières de la Mésopotamie et les longues serpentines du fleuve avec ses îlots et ses bancs de sable. Dans cette partie de son cours, l'Euphrate se dirige vers la Méditerranée, et vers sa courbe extrême, entre Roum-kalah et Biredjik, il n'en est plus qu'à 155 kilomètres. A ce méandre, si important au point de vue historique, viennent aboutir les voies naturelles entre la mer et le fleuve. Le nom même de Roum-kalah ou « Château des Romains » indique l'importance que Romains ou Byzantins attachaient à cette partie du fleuve, le *zeugma* des anciens ou la « jonction », le « lieu de passage » par excellence[2]. En amont, des ponts furent jetés sur l'Euphrate à diverses époques et Lynch vit en 1836 quelques débris dans lesquels il crut reconnaître les restes de l'une de ces constructions; plus bas, à Bir ou Biredjik, principal lieu de transit des caravanes, on a vu jusqu'à cinq mille chameaux attendre les bateaux de passage[3]. Jusqu'à Balis, à 150 kilomètres en aval, l'Euphrate maintient son cours à peu près parallèle à la Méditerranée et c'est là seulement qu'il se replie au sud-est pour traverser obliquement le territoire jusqu'au golfe Persique.

A droite et à gauche de la vallée, le sol des plaines est assez uni; cependant de hautes berges accompagnent le fleuve, principalement sur la rive

[1] Von Moltke, *Briefe über Zustande und Begebenheiten in der Türkei.*
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[3] Chesney, *Reports on the navigation of the Euphrates*, 1833.

droite, où l'action érosive des eaux se fait le plus sentir; quelques chaînes de collines viennent se terminer en promontoires au-dessus du courant et même rétrécir le lit. C'est ainsi qu'en aval de Deïr, le Djebel Abyad ou « Mont Blanc » force l'Euphrate à se reployer vers l'ouest jusqu'à la cluse par laquelle le fleuve va rejoindre le Khabour. En aval d'Anah et jusqu'à Hit, les rochers calcaires qui bordent la rive sont tellement rapprochés, qu'il ne reste pas même assez d'espace pour les maisons et les cultures; quelques villages se composent de grottes naturelles et artificielles creusées dans les parois : d'en bas on ne distingue les demeures des Arabes et les antres voisins où se réfugient les pigeons sauvages, que par les nuées de volatiles tourbillonnant dans l'air. Des villages, tels que Hadidha (Hadisah), El-Ouz, Djebah, sont construits dans les îles rocheuses au milieu du flot qui se heurte bruyamment contre les écueils. Pareils à des forteresses, ils s'élèvent au-dessus du niveau d'inondation, qui dépasse d'environ 7 mètres la hauteur des eaux d'hiver; les maisons extérieures ressemblent à des murs de citadelle et n'ont pas une seule ouverture par laquelle l'eau pourrait s'introduire; lors des inondations, le village est ainsi transformé en une sorte de puits circulaire en contrebas du flot[1].

Navigable pendant une partie de l'année, du moins pour les bateaux à vapeur d'un faible tirant, l'Euphrate n'a plus, en aval de Biredjik, qu'une très faible pente moyenne jusqu'à la mer : en tenant compte de toutes les courbes, l'inclinaison de la nappe d'écoulement dépasse à peine un décimètre par kilomètre; aussi l'eau descend-elle avec lenteur, surtout pendant la saison des maigres, à la fin de l'automne et au commencement de l'hiver. Lorsque la profondeur est seulement d'un mètre et demi dans la partie la plus creuse du lit, les chameaux peuvent se hasarder à traverser sur les fonds résistants; même devant Hadidha, les villageois passent à gué. Dans tout son cours de plaine en aval de Biredjik, le fleuve de l'Asie Antérieure diminue probablement en volume comme le Nil. Il est vrai que des affluents lui viennent de droite et de gauche; il reçoit le Sadjour des montagnes tauriques, le Nahr-Belik des hauteurs d'Ourfa, le Khabour qui vient des montagnes de Tour-Abdin; mais, à l'exception de ce dernier, les torrents qui se jettent dans l'Euphrate moyen n'ont un débit considérable que pendant la saison des pluies; les autres tributaires ne sont que des ouadi, à sec pendant presque toute l'année; les riverains s'empressent de conduire l'eau dans leurs champs, dès qu'elle fait son apparition sur les fonds de sable ou d'argile. Plusieurs de ces torrents temporaires s'éva-

[1] Černik, Schweiger-Lerchenfeld, mémoire cité.

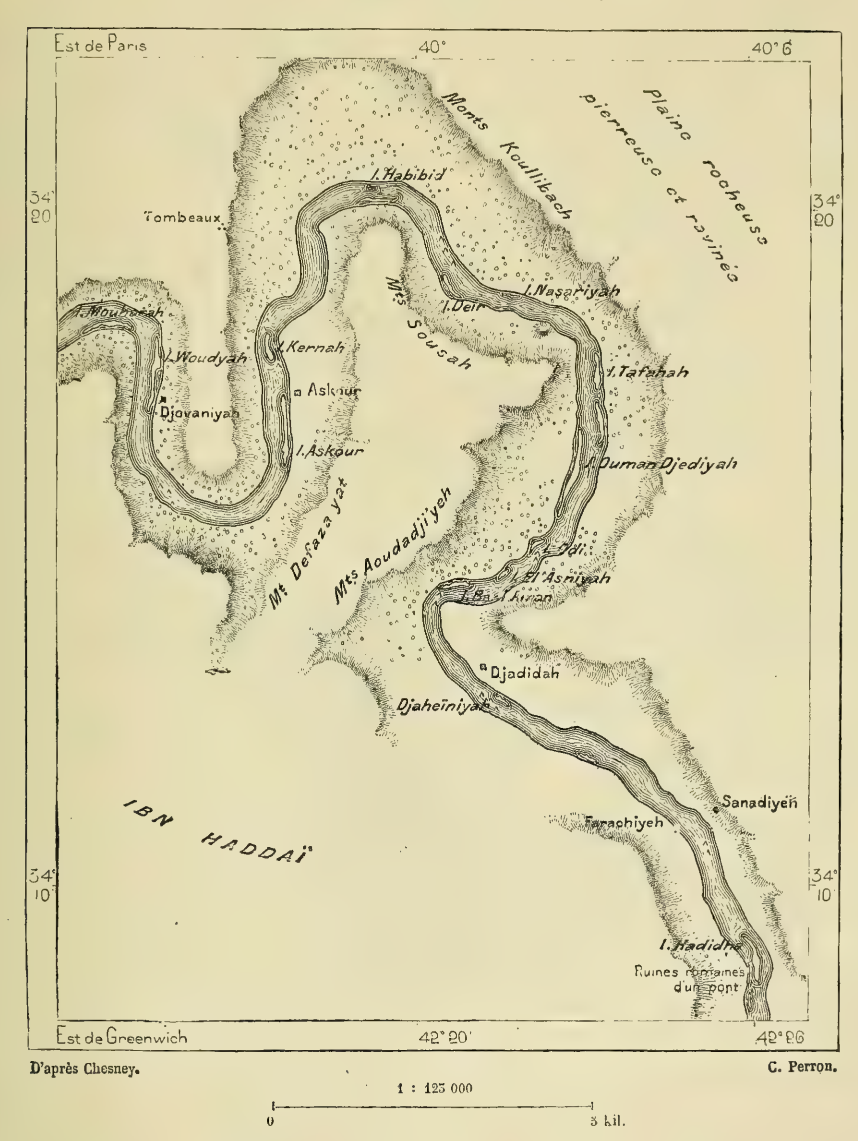


CARAVANE AU BORD DE L'EUPHRATE.

Dessin de Slom, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

porent dans les étangs ou se perdent dans les marais. Le oued Ali, qui commence dans le voisinage de Palmyre, est un de ces lits presque toujours

N° 60. — MÉANDRE DE L'EUPHRATE MOYEN.



D'après Chesney. C. Perron.

1 : 125 000

0 5 kil.

desséchés : il n'a pas moins de 300 kilomètres. Le oued Gharra, le oued Haouran ont aussi, par leurs hautes berges et leurs larges lits, l'apparence de fleuves, quoique l'on n'y trouve plus que des mares en été[1]. Mais ces torrents du désert syrien sont dépassés singulièrement par le lit du torrent

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey*.

El-Nedj ou Er-Roumem, qui prend naissance à cinquante kilomètres environ du littoral de Madian, puis décrit une grande courbe vers le sud dans l'intérieur de l'Arabie et vient aboutir au bas Euphrate, après un développement d'au moins 2000 kilomètres. Ce « fleuve sans eau » témoigne des changements considérables de climat qui se sont accomplis depuis l'époque où les pluies ont pu sculpter ainsi le versant oriental de l'Arabie. Si l'on tenait compte de toutes les eaux passagères qui, même du fond de l'Arabie, s'écoulent sur le versant mésopotamien, la superficie du bassin de l'Euphrate et du Tigre, évaluée à près de 500 000 kilomètres carrés, serait accrue d'un tiers environ. Les embouchures des ouadi sont quelquefois dangereuses à traverser, même lorsqu'il n'y a point d'eau et que le fond en paraît tout à fait uni. Pendant les fortes chaleurs, le sol se fend en crevasses larges et profondes, que les premières pluies, entraînant des sables fins, recouvrent de silicates en pellicules, minces comme des feuilles de papier. Les voyageurs ont à marcher avec la plus grande précaution quand ils se risquent sur ce terrain trompeur[1]. Entre deux de ces ouadi, le Koubeïssah et le Mohammedieh, qui descend des steppes occidentales, immédiatement au-dessous de la ville de Hit, s'étendent de vastes couches d'un sol bitumineux, revêtues de gypse et d'argile. D'innombrables buttes grises, qui s'élèvent au-dessus de la plaine comme les tentes d'un camp, épanchent à leur base de l'asphalte en sources fumantes, d'une température moyenne de 25 à 30 degrés centigrades. Le liquide visqueux serpente sur la terre noircie et descend lentement vers l'Euphrate.

A l'endroit où le fleuve occidental se rapproche le plus du Tigre et où les deux courants descendent parallèlement à la distance moyenne de 35 kilomètres, c'est l'Euphrate, plus élevé que la rivière de l'est d'environ cinq mètres, qui arrose la plaine intermédiaire. Il paraît probable qu'à une époque antérieure il allait rejoindre le Tigre, car la pente du premier fleuve à l'autre est uniforme, sans aucun seuil intermédiaire : c'est par l'érosion continuelle de sa rive droite et le dépôt des alluvions sur sa rive gauche que l'Euphrate s'est ainsi éloigné du Tigre, mais il lui envoie encore des courants latéraux[2]. S'appauvrissant ainsi au profit des campagnes de Bagdad et du Tigre qui reçoit l'excédent du flot, l'Euphrate diminue peu à peu; en outre, une grande partie de ses eaux dépasse les digues mal entretenues et se répand dans les marais de la plaine, dans

[1] Thielmann, *Streifzüge im Kaukasus, im Persien und in der Asiatischen Türkei.*
[2] Augustin Hausdorf; — Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*

ces « mers de roseaux » qui s'étendent à perte de vue sur des centaines de kilomètres carrés[1]. En amont de Babylone, le cours n'a cessé de se déplacer, tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois de son propre gré, sou-

N° 61. — L'EUPHRATE ET LA MER DE NEDJEF.



D'après Jones — C. Perron

1 : 875 000

0 — 50 kil.

vent par l'effet du travail de l'homme, obéissant à Nitocris, Cyrus ou Alexandre. Encore à l'époque des Séleucides, le lit principal passait à l'est d'un petit renflement du sol qui s'élève directement au sud-ouest de Bagdad et serpentait dans les campagnes à moins de 25 kilomètres du Tigre : c'est le long de cet ancien lit que se voient presque tous les amas de

[1] Bewsher, mémoire cité.

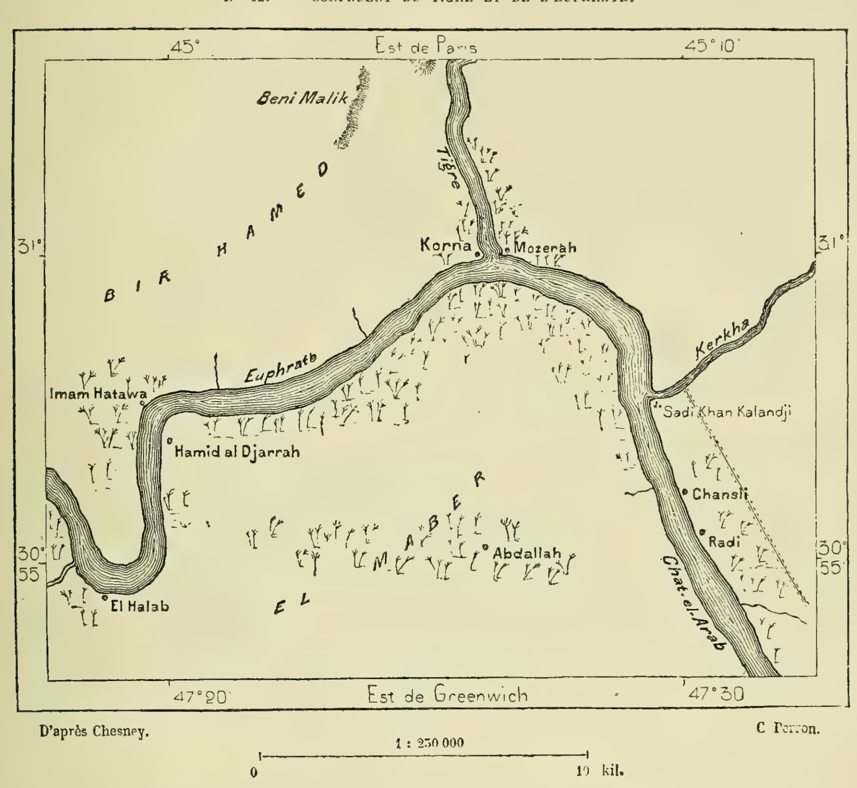
décombres qui restent des villes d'autrefois, tandis qu'on n'a point retrouvé de ruines au bord du fleuve actuel. A 80 kilomètres environ au sud de la bifurcation primitive commence le bras que l'on appelle canal de Hindieh, et qui devrait son nom à des travaux de réparation entrepris au dernier siècle par un nawab de l'Inde, mais il paraît avoir existé, sous d'autres appellations, à une époque antérieure; mainte coupure avait été déjà faite pour régulariser le lit changeant. Le canal de Hindieh emporte maintenant près de la moitié des eaux du fleuve principal et se déverse à l'ouest dans la vaste « mer » de Nedjef; ses eaux sont bien diminuées par l'évaporation quand elles sortent de ce vaste réservoir marécageux pour revenir vers le lit majeur. Par l'effet de ces diramations fluviales, il est arrivé que le bras auquel on conserve le nom d'Euphrate a cessé d'être reconnaissable. Au milieu des marécages de Lamloun, il n'a plus que 75 mètres de rive à rive; le chenal proprement dit n'a plus, dans la saison sèche, que 60 centimètres de profondeur et 3 à 4 mètres de large; en descendant en barque le cours du fleuve, les Anglais Kemball et Bewsher eurent fréquemment à traîner leur bateau dans la boue et à se frayer un passage à travers les roseaux, là où les vaisseaux à vapeur de Chesney avaient trouvé trente années auparavant 4 à 6 mètres d'eau.

En aval, l'Euphrate reprend sa largeur normale, grâce au retour du Hindieh et des eaux qui s'épanchent des canaux riverains, grâce aussi aux apports qui lui viennent du Tigre, car, par un singulier phénomène, le fleuve oriental, après avoir reçu les écoulements de l'Euphrate, devient à son tour tributaire de son rival : l'échange se fait de l'amont à l'aval. D'ailleurs le système de canalisation est aussi défectueux dans la zone riveraine du Tigre que dans celle du fleuve babylonien, et maint canal, au lieu de se ramifier en rigoles secondaires et en filioles, va se perdre en de vastes marécages, empoisonnant l'atmosphère. Lors des inondations, il arrive fréquemment que les digues se rompent en amont de Bagdad et la ville se trouve pendant des mois entiers séparée des hautes terres de l'est par une nappe, du milieu de laquelle s'élèvent des buttes insulaires, refuge des villageois que surprend le désastre. Le courant d'inondation n'est plus allégé comme autrefois par tous ces canaux latéraux, qui communiquaient avec des réservoirs creusés dans l'intérieur des terres et protégeaient ainsi les plaines d'aval en gardant l'excédent des eaux jusqu'à la fin de la crue. Les affluents orientaux du Tigre, qui se prêtent mieux au travail de canalisation que le fleuve principal à cause de leur moindre volume et de la plus grande déclivité de leurs pentes, sont aussi beaucoup mieux utilisés : c'est principalement aux eaux du Khalis, dérivé de la Diyalah, que les campagnes de

Bagdad doivent leur riche végétation. Sur les bords du même affluent se sont faites, avec succès, les premières irrigations d'après les méthodes des hydrauliciens d'Europe.

De tout temps, on a voulu établir une sorte de contraste mystique entre les deux fleuves; dans le mariage des eaux, l'Euphrate représenterait l'élément viril, tandis que le Tigre serait l'élément féminin[1]. Encore à plusieurs kilomètres en aval de la jonction dans le lit du Chat-el-Arab,

N° 62. — CONFLUENT DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE.



D'après Chesney. C. Perron.

1 : 250 000

0 10 kil.

on observe la différence des deux courants : moins abondant, l'Euphrate apporte une eau plus lente, plus chaude, plus claire, plus régulière dans son débit; ses alluvions se sont déposées dans les marais riverains, tandis que la « Flèche » maintient en suspension les troubles entraînés dans son courant. Le bec de Korna, que baignent les deux fleuves à leur jonction, est l'extrémité méridionale de la grande presqu'île ovale « Entre Deux Fleuves » ou Mésopotamie, la Djezireh des Turcs, l'Aram Neharaïn des Chaldéens et des Égyptiens aux temps des Toutmès et des

[1] A. Sprenger, *Ausland*, 1876, n° 43.

Ramsès[1]. Cette région insulaire commence, dans le sens strict du mot, au coude de Telek, là où les cataractes de l'Euphrate ne sont séparées des sources du Tigre que par un étroit rempart de rochers ; mais au point de vue géographique, pour l'aspect du sol, le climat, les productions, les habitants et l'histoire, la véritable Mésopotamie est simplement la plaine dans laquelle s'entremêlent les eaux d'irrigation dérivées des deux courants. Un rempart, qui commence au Tigre près du méandre de Samara, et qui se dirige au sud-ouest vers l'extrémité occidentale du canal de Saklaviyah, limite au nord cette région fertile de l'Entre Deux Fleuves. Ce mur, appelé « rempart de Nemrod », s'élevait à la hauteur moyenne de 11 à 15 mètres et des tours le flanquaient à 50 mètres d'intervalle; mais en beaucoup d'endroits, il n'en reste que d'informes débris[2].

L'Euphrate est peu utilisé pour la navigation, quoique depuis 1836 des bateaux à vapeur aient descendu le fleuve en aval de Biredjik. A diverses époques, depuis Alexandre, cette voie transversale de l'Asie Antérieure fut parcourue par des flottes de guerre; l'empereur Julien n'y réunit pas moins de onze cents navires. Pendant les périodes de paix, lorsque les bateliers n'ont pas à craindre les exactions des soldats ou les attaques des pillards, le commerce reprend entre les escales du fleuve pour le transport des fruits et autres denrées; les chalands, longs de 12 mètres et calant un mètre, naviguent sans danger sur l'Euphrate moyen pendant les deux tiers de l'année[3], avec un chargement de 15 tonnes. Depuis 1563, époque à laquelle un marchand vénitien, Cesare Federigo, descendit de Biredjik à Feloudja, le port de Bagdad sur l'Euphrate, des voyageurs européens ont fréquemment pris la voie fluviale pour se rendre du littoral méditerranéen aux villes de la Mésopotamie. Avant l'application de la vapeur à la navigation, le grand obstacle au trafic provenait de la difficulté de remonter les barques vers l'amont : la plupart des chalands étaient dépecés à l'arrivée, vendus comme bois de construction ou de chauffage, et, de même qu'au temps d'Hérodote, les bateliers s'en retournaient par terre, soit en longeant la rive, soit en prenant le chemin plus court, mais plus pénible, du désert[4]. La rareté du bois sur les montagnes de l'Arménie et sur le Taurus contribue à rendre la navigation batelière fort coûteuse, et sur le bas Euphrate, en aval de Hit et de ses sources d'asphalte, on se sert

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

[2] Chesney, *Expedition on the Rivers Euphrates and Tigris;* — Spiegel, *Eranische Alterthumskunde.*

[3] Josef Černik, mémoire cité.

[4] Chesney, *Expedition of the Survey of the rivers Euphrates and Tigris.*

principalement de corbeilles tressées en branches de tamaris; les interstices sont bouchés avec de la paille et le tout est revêtu à l'intérieur et à l'extérieur d'une couche d'asphalte, qui résiste parfaitement à la pression de l'eau. On voit parfois ces corbeilles, tournoyant au flot, voguer par centaines, chargées de marchandises que des caravanes de chameaux attendent sur la rive. Les bateaux actuels diffèrent donc des paniers en cuir que décrit Hérodote. Quant à la navigation à vapeur, le fleuve est



BARQUE SUR L'EUPHRATE.
Dessin de Th. Weber, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

suffisamment connu depuis les explorations de Chesney et autres officiers anglais pour que l'on pût, dans toute la partie inférieure de l'Euphrate, canalisée préalablement au passage des marais, régler le service des bateaux pendant la saison des pluies; mais les villes qui ont succédé à la puissante Babylone ne sont pas assez peuplées pour encourager de semblables entreprises. De temps à autre un bateau turc fait son apparition en amont de Hilleh jusque devant Anah, mais on peut juger de la faible importance actuelle du fleuve comme voie navigable par ce fait que presque tout le commerce d'Anah avec Bagdad se fait, non par la voie de

l'Euphrate, mais par le chemin du désert, qui se dirige à l'est vers Tekrit, sur le Tigre[1].

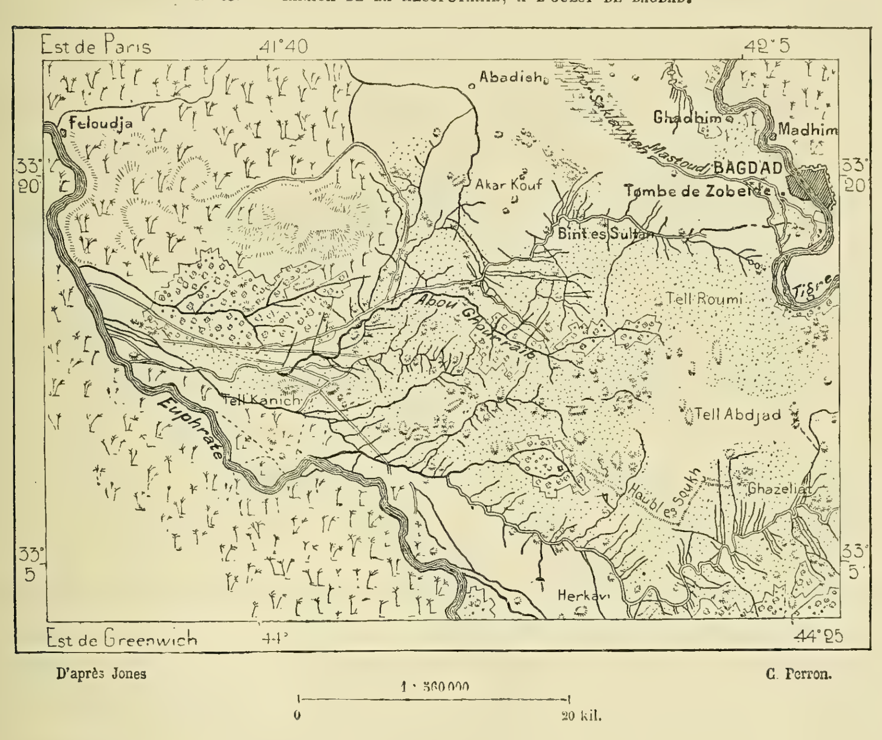
On sait quelle était la fécondité du sol babylonien lorsque les eaux fluviales étaient habilement distribuées dans les campagnes riveraines. Hérodote, qui pourtant avait vu le delta du Nil, ne voulait pas décrire la végétation sur les bords de l'Euphrate, de peur que ses récits ne fussent taxés d'exagération. Même après le passage de tant de conquérants et la destruction des travaux de canalisation qu'avaient faits les Assyriens, la Mésopotamie humide, bien différente de la Mésopotamie sèche, celle des steppes du nord, était d'une exubérante fertilité : les premiers califes en retiraient d'énormes profits lorsque les exactions n'avaient pas encore dépeuplé le pays et fait empiéter le désert sur les cultures. Une statistique, établie par l'ordre d'Omar, constate que les champs en rapport du Sawad ou « Terres Noires », d'une contenance totale de onze cent mille hectares seulement, fournissaient au trésor un revenu de 85 millions de francs, contrôlé par les sceaux de plomb que les cultivateurs portaient au cou après acquittement de l'impôt. De nos jours, la production a bien décliné, mais elle étonne encore, et l'on se demande comment la nature consent à récompenser le travail si primitif de l'Arabe. Il fait choix d'un *khor*, lisière de terrain marécageux dont le milieu est occupé par les boues et les roseaux, puis, sans labour aucun ou simplement après avoir gratté le sol avec un bâton recourbé, entamant la terre moins que la dent d'un rateau, et sans même se donner la peine d'arracher les mauvaises herbes, il jette la semence d'orge dans son champ. Dès que les feuilles se montrent, on lâche les bestiaux sur le khor pour leur faire brouter les premières pousses, puis on abandonne le tout jusqu'au jour de la récolte. Quatre mois après les semailles, en avril, la moisson est prête pour la faux. Jusqu'à trente et quarante épis naissent de chaque semence[2].

L'eau est encore assez utilisée dans les campagnes, quoique par des procédés barbares, pour que le fleuve soit considérablement amoindri en certaines parties de son cours. La plupart des riverains irriguent leurs champs au moyen d'un manège qui abaisse et soulève alternativement une outre en peau de chèvre. Dans les districts industrieux on se sert de roues que fait tourner le courant et dont les godets jettent l'eau dans les aqueducs en pierre construits au sommet de la berge. Enfin quelques canaux, réglés à l'entrée par des vannes, prennent au fleuve même l'eau d'arrose-

[1] Černik and Schweiger-Lerchenfeld, mémoire cité.
[2] Baillie Fraser, *Travels in Mesopotamia.*

ment et vont se ramifier au loin dans les campagnes : ce n'est là qu'un faible reste des gigantesques travaux hydrauliques décrits par Hérodote, alors que le réservoir latéral, où s'alimentaient les rigoles d'irrigation, était assez vaste pour recevoir pendant plusieurs jours sans se remplir tout le courant de l'Euphrate. Le canal attribué à Nabuchodonosor, qui se ramifiait parallèlement au fleuve, de Hit jusqu'à la mer, n'avait pas moins de 800 kilomètres de longueur ; il n'a été dépassé par aucun travail moderne du même genre. Les anciens canaux dont on voit les restes dans les cam-

N° 65. — CANAUX DE LA MÉSOPOTAMIE, A L'OUEST DE BAGDAD.



pagnes riveraines étaient de deux sortes : les uns, tels que le Nahr-el-Melek ou « courant du Roi », qui descendait obliquement de l'Euphrate et débouchait dans le Tigre à Séleucie, étaient creusés assez profondément pour que le flot y passât en toute saison et nettoyât son lit par sa force d'érosion ; c'étaient les voies navigables. Les autres canaux, qui servaient exclusivement à l'irrigation, ne recevaient l'eau que pendant la saison des crues, qui coïncide précisément avec la période la plus active de la végétation ; mais ces rigoles s'envasaient, et chaque année il fallait en retirer les vases, que l'on rejetait sur les bords ; les talus finissaient par atteindre une hauteur de 6 à 7 mètres au-dessus des campagnes ; on en voit

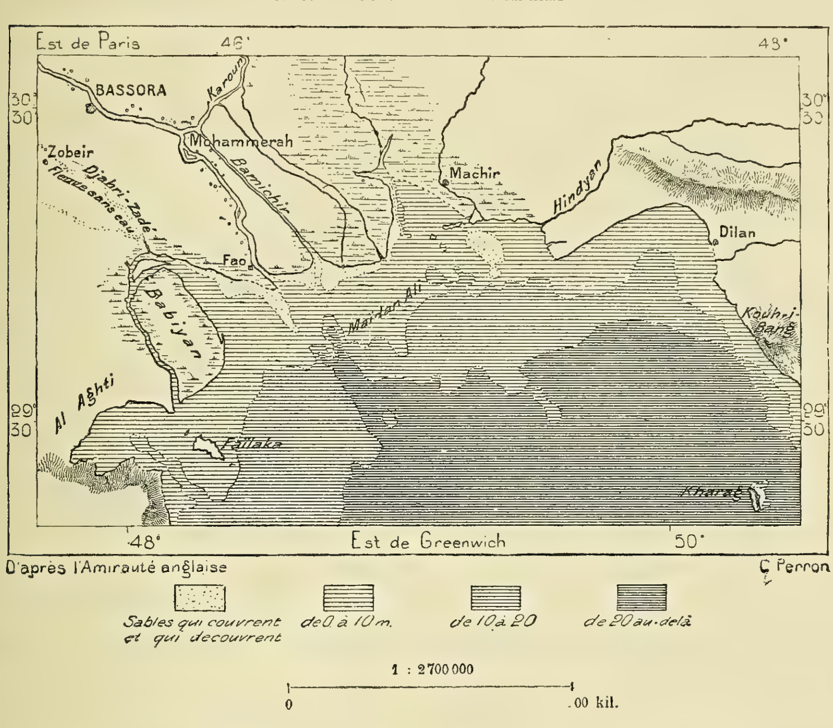
même qui dépassent 10 mètres. A la longue, les cultivateurs se fatiguaient d'entretenir ces canaux à double rempart latéral; ils en creusaient un second, puis un troisième, dont les levées se dressaient successivement au travers de la plaine; en maints endroits, cinq ou six de ces anciens canaux bordent l'horizon de leurs murs parallèles, qui ressemblent à des lignes de retranchements[1]. Rien ne serait plus facile que de remettre ces canaux en état par le déblai des sables et des vases qui les ont obstrués. Les exemples modernes de pareilles restaurations ne manquent pas : c'est ainsi qu'en juillet 1838 un bateau à vapeur descendit le canal de Saklaviyah jusqu'au Tigre à Bagdad. Depuis, on a réparé d'autres canaux babyloniens ; mais les rigoles d'arrosement que l'on creuse de nos jours sont pour la plupart de dimensions bien plus modestes que celles des anciens; elles n'ont pas cette largeur de 20 à 80 mètres qui en faisait de véritables fleuves, et ne sont point pourvues de réservoirs régulateurs pavés et maçonnés, comme ceux que l'on voit çà et là, perdus dans l'intérieur des terres; abandonnées depuis des centaines d'années, ces œuvres ne sont plus entourées de verdure comme jadis : tout autour la plaine s'étend à perte de vue, blanche d'efflorescences salines. Quant à la construction des levées fluviales, les riverains, Arabes ou autres, savent encore la pratiquer avec art : des branches de tamaris et des roseaux leur servent à former des fascines élastiques et par cela même plus résistantes que la pierre; les vases, se logeant dans les interstices, donnent un corps aux revêtements des berges et contribuent à leur solidité.

A quelques kilomètres en aval de la jonction, le Chat-el-Arab reçoit un affluent considérable, la Kerkha, la rivière persane qui descend des montagnes du Louristan. Large d'un demi-kilomètre en moyenne et profond de 6 à 10 mètres, le « Fleuve des Arabes » est un des grands cours d'eau de l'Asie, sans que toutefois on puisse le comparer à des courants tels que le Yangtze, le Gange, le Brahmapoutra; il est même très inférieur au Danube, le rival de l'Euphrate pour la longueur du cours, mais traversant un pays plus humide. Le débit moyen du Chat-el-Arab est évalué par Barns à 6696 mètres cubes par seconde, ce qui représente un écoulement d'environ 5 décimètres pour toute la surface du bassin : la profondeur du golfe Persique étant évaluée à 75 mètres, il faudrait aux eaux du Chat-el-Arab environ soixante-dix années pour remplir cette cavité, si elle avait été mise à sec par quelque phénomène de la nature. Les molécules argileuses qu'il tient en suspension se déposent à l'embouchure et forment au large

[1] Bewsher, *Journal of the Geographical Society*, 1867.

une barre en croissant qui n'offre à marée basse que 3 à 4 mètres de profondeur : les bateaux d'un plus fort tirant doivent attendre le flux, qui est de 3 mètres en moyenne, ou bien faire force de vapeur pour fendre de leur quille le seuil de boue qui défend l'entrée et que recouvre une couche d'eau de 3 à 4 mètres et demi de profondeur. Les alluvions empiètent graduellement et forcent la mer à reculer. De 1793 à 1833, dans l'espace

N° 64. — BOUCHES DU CHAT-EL-ARAB.



de soixante années, le progrès du delta aurait été, d'après Rawlinson, de 3200 mètres, soit environ 53 mètres par an, et l'on évalue à plus de 150 kilomètres, depuis trente siècles, l'avancement de tout le littoral vers le midi[1]. Les campagnes d'alluvions fluviales continuent les plaines de formation marine que l'on voit jusque dans le voisinage de Babylone et dont l'origine est révélée par des myriades de coquilles appartenant aux mêmes espèces que celles du golfe Persique[2]. Mais, en gagnant peu à peu sur le flot marin, le fleuve ne cesse de balancer son cours à droite et à gauche :

[1] Loftus, *Quarterly Journal of the Geographical Society*, aug. 1855 ; — Ainsworth, *Researches in Assyria*, etc ; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

[2] Lyell, *Principles of Geology ;* — Rud. Credner, *Die Deltas, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n° 56 ; — Loftus, *Chaldæa and Susiana ;* — Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?*

le lit se déplace de siècle en siècle et d'année en année. Il fut un temps où le Tigre, l'Euphrate, le Karoun, même la Kerkha, se jetaient séparément dans la mer; les « Deux Fleuves », unis par leur cours moyen, étaient distincts par leur cours inférieur; ils descendaient parallèlement à la mer et le lit où se réunissent leurs eaux se dédouble çà et là comme si les deux fleuves allaient encore se partager. Les inscriptions cunéiformes mentionnent une expédition de Sennachérib contre le pays d'Elam, dans laquelle le souverain dut braver les périls de la mer pour se rendre de la bouche d'un fleuve à l'autre. L'ancien lit indépendant de l'Euphrate, le Pallacopas des Grecs, désigné de nos jours par le nom de Djahri-zadeh, se retrouve à une vingtaine de kilomètres à l'ouest du Chat-el-Arab, et quoiqu'on lui donne fréquemment l'appellation de « Fleuve sans Eau », une branche de l'Euphrate y coule encore pendant huit mois de l'année[1]. Le courant maritime, qui rase le littoral du golfe Persique en se portant devant l'embouchure dans le sens de l'est à l'ouest, des côtes de la Perse vers celles de l'Arabie, a fini par oblitérer l'entrée du Pallacopas ou « bouche d'Abdallah »[2]. L'estuaire actuel, également obstrué, change aussi de place; depuis la construction des premières cartes marines anglaises il s'est rejeté vers l'est, se rapprochant de l'ancienne bouche du Karoun. Ce fleuve persan, jadis tributaire direct de la mer, est maintenant rattaché au Chat-el-Arab par un canal artificiel, le Haffar, creusé à 40 kilomètres en aval de Bassorah. Le lit primitif du Karoun existe encore sous le nom de Bamichir, donnant ainsi aux Persans une voie commerciale indépendante, dont ils ne cherchent point d'ailleurs à profiter, pour n'avoir point à nettoyer et à maintenir la passe.

Les bouches du Chat et du Bamichir, les lits abandonnés par le courant, les coulées des eaux supérieures, les étangs d'inondation, les plages vaseuses forment ensemble un espace indécis qui n'est plus la mer et qui n'est pas encore la terre : c'est une région que l'on peut comparer aux Sanderban du Gange, mais la végétation en est beaucoup moins riche; au lieu de fourrés impénétrables d'arbustes entrelaçant troncs et branchages, on ne voit que des roseaux dans la plaine inondée, et pendant les heures de la marée les voyageurs qui ont déjà franchi la barre et qui remontent le courant fluvial pourraient croire qu'ils sont encore sur la mer; seulement à l'horizon du nord, des rangées de palmiers, dont on n'aperçoit que les éventails, se montrent dans l'air comme des volées d'oiseaux. Des salsolées

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.
[2] Denis de Rivoyre, *Obock*, *Mascate*, *Bouchire*, *Bassorah*.

couvrent les espaces salins élevés au-dessus du niveau d'inondation, tandis que la terre déjà ferme, mais encore inondée périodiquement par les eaux douces, porte une espèce de roseau, le *mariscus elatus*, dont les racines fibreuses s'entremêlent en un tissu tellement épais, que le sol est transformé en une sorte de feutre résistant aux plus fortes crues; là où le mariscus s'est emparé du sol, il ne se fait plus d'érosion : l'eau glisse le long des rivages sans entamer le lacis inextricable des racines[1]. Dans les eaux basses et limoneuses qui bordent la zone des roseaux, vivent par myriades des grondins qui se creusent des trous dans la vase et la soulèvent peu à peu, facilitant ainsi l'empiètement des plantes. La faune du Chat-el-Arab est en partie marine. Les requins remontent avec la marée jusqu'à Bassorah, et même plus haut, dans le Tigre et dans l'Euphrate, mais ils entrent pour la plupart dans le Karoun, dont l'eau, descendue des montagnes du Khouzistan, est beaucoup plus fraîche; à quelques centaines de mètres, la température diffère de 8 degrés centigrades. Jusqu'au barrage d'Ahwaz, les bateliers rencontrent ces requins dans le Karoun; on en voit même dans le voisinage de Chouster[2].

Sur les rives des deux fleuves et dans les steppes, jusqu'au pied du Sindjar et des montagnes de Mardin, les chaleurs de l'été sont presque intolérables. Les froids de l'hiver y sont aussi fort pénibles à supporter, surtout dans la campagne rase; les mares gèlent pendant les nuits : quand souffle le vent du nord, les Arabes tombent de leurs chevaux comme des masses; les chameaux, aux membres raidis par le froid, ne peuvent plus avancer[3]. La région mésopotamienne ne doit qu'à ses deux fleuves sa remarquable individualité géographique : par le climat, elle est une zone de transition où s'entrecroisent les phénomènes météorologiques des régions voisines et où se rencontrent des faunes et des flores appartenant à des aires différentes. Tandis que les districts septentrionaux sont occupés par les avant-monts du Kourdistan et les premiers gradins du plateau de la Perse, de vastes espaces compris entre les fleuves sont des steppes d'argiles ou de rochers, et la végétation qui borde la rive droite de l'Euphrate est limitée par les sables du désert ou les efflorescences salines des marais desséchés. D'un côté, les pentes des montagnes se parent au printemps des

[1] Ainsworth, *Researches in Assyria.*
[2] Houtum Schindler, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1877; — Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey*
[3] Loftus, *Susiana and Chaldæa;* — Huber, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884

fleurs les plus variées et les troupeaux de gazelles se cachent dans l'herbe épaisse; de l'autre, le sol aride n'offre que de maigres broussailles et la faune sauvage n'est représentée que par les fauves rôdant autour de la tente du Bédouin. De Bagdad à Mardin on ne voit peut-être pas six arbres, si ce n'est dans les fonds cultivés et sur le sommet des collines. Cependant les steppes du nord offrent aussi des terrains d'une grande fertilité, où pourraient vivre des millions d'hommes s'ils utilisaient les eaux des torrents et détournaient à leur profit les courants du Tigre et de l'Euphrate; au printemps, les chiens de chasse qui parcourent la steppe reviennent tout jaunis par le pollen des fleurs[1]. La grande plaine, verdoyante de février en mai, jaune pendant le reste de l'année, appartient à la zone russe par ses armoises, à l'aire saharienne par ses mimeuses, au bassin méditerranéen par ses graminées[2]. D'après la plupart des botanistes, confirmant ce que disait Bérose il y a vingt-trois siècles, la plaine des Deux Fleuves est la contrée par excellence des céréales : c'est là qu'a été pétri le premier pain; dès le commencement du siècle, en 1807, le voyageur Olivier découvrit, dans un ravin impropre à la culture, du blé, de l'orge et de l'épeautre à l'état spontané, et depuis cette époque plusieurs botanistes ont retrouvé ces espèces dans la région de l'Euphrate moyen[3]. Du sud au nord et de l'ouest à l'est, la Mésopotamie offre une succession de zones, séparées les unes des autres par des lignes irrégulières. Les palmiers ne dépassent pas au nord la base méridionale du Sindjar; sur l'Euphrate, la dernière grande palmeraie est celle d'Anah; à Tekrit, sur le Tigre, se montrent les deux derniers dattiers à fruits, avant-gardes des forêts de la basse Mésopotamie : ils indiquent la limite naturelle de la domination arabe, et plus au nord commence le domaine de l'olivier kourde et arménien. Le cotonnier croît dans les plaines de Diarbekir, mais on ne le voit pas au delà; plus haut, les arbres fruitiers d'Europe, toutefois originaires de l'Asie antérieure, pommiers, poiriers, abricotiers entourent les villages, mais il n'y a point de cerisiers, comme dans l'Arménie du nord et sur le littoral pontique.

Dans les plaines d'Entre Deux Fleuves, le lion errait encore au milieu du siècle jusque dans le voisinage des montagnes de Mardin[4] : mais il a disparu des bords du Tigre moyen en amont des marais de la Kerkha. L'éléphant et le taureau sauvage, que les souverains d'Assyrie chassaient dans

[1] Layard, *Nineveh and Babylon.*

[2] Grisebach, *Végétation du Globe*, trad. par P. de Tchihatcheff.

[3] A. de Candolle, *Origine des plantes cultivées;* — Helfer, *Reisen in Vorder-Asien;* — Anne Blunt, *The Bedouins of the Euphrates;* — Ménant, *Babylone et Chaldée.*

[4] Von Moltke, *Das nördliche Vorland Kleinasiens;* — Anne Blunt, ouvrage cité.

les environs de Ninive, ne s'y rencontrent plus, au moins depuis plus de vingt-cinq siècles[1]. L'âne sauvage a également cessé d'appartenir à la faune mésopotamienne. Le pélican, naguère si commun dans les forêts de l'Euphrate, est menacé de disparaître très prochainement, son duvet servant à fabriquer des manchons très appréciés, surtout en Russie[2]. Dans la steppe, l'animal le plus commun est la gerboise, creusant le sol de ses terriers, qui rendent en certains endroits la course très dangereuse aux chevaux. L'Euphrate a gardé quelques restes d'une faune différente de celle des steppes; le fleuve a sa végétation propre, ses oiseaux, ses bêtes sauvages : sur ses bords on voit la perdrix, le francolin, la pie, le canard, l'oie et autres volatiles que l'on ne rencontre jamais à 2 kilomètres de distance sur la plaine déserte[3]. Sur les rochers de Biredjik niche l'*ibis comata*, oiseau de l'Abyssinie; il ne paraît point avoir de colonies en d'autres endroits de la vallée de l'Euphrate, et les habitants le protègent, voyant en lui comme un patron de leur cité[4]. Des castors se sont maintenus dans la partie moyenne du fleuve et les marais riverains sont habités par une tortue particulière, *trionix euphratica*, longue de près d'un mètre[5]. Chesney affirme que des crocodiles habitent l'Euphrate dans la région des méandres les plus rapprochés de la Syrie; cependant ce fait est mis en doute par quelques zoologistes[6].

De tout temps depuis les commencements de l'histoire écrite, la population de la Mésopotamie fut d'origine mêlée. Les Iraniens du nord et de l'est, les Sémites du sud et de l'ouest, se sont rencontrés dans les plaines du Tigre et de l'Euphrate et des nations nouvelles s'y sont formées, différentes des races originaires et se distinguant par des qualités propres, comme les alliages dont les propriétés ne sont point les mêmes que celles des métaux primitifs. Assyriens et Chaldéens ont eu leur génie particulier, contrastant avec celui de leurs voisins, Perses et Mèdes, Arabes, Syriens et Juifs; mais ils n'ont pas duré comme eux. Devenus les plus faibles, ils furent exterminés ou se mélangèrent avec leurs vainqueurs en perdant leur nom, leur langue, la conscience de leur nationalité; cependant il existe encore parmi les Kourdes une tribu qui porte le nom d'Aïssor et qui prétend des-

[1] Chabas, *Stèle d'Amenemheb;* — François Lenormant; — Layard.
[2] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*
[3] Anne Blunt, ouvrage cité.
[4] Ernest Chantre, *Notes manuscrites.*
[5] Chesney, *Official Reports*, etc; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X.
[6] Blanford, *Eastern Persia.*

cendre directement des anciens Assyriens. La ruine des civilisations de Babylone et de Ninive a permis aux éléments primitifs de reprendre le dessus, et de nos jours la Mésopotamie est entièrement partagée comme un terrain de conquête entre les domaines ethnologiques des Arabes de la plaine et des Kourdes et Turcomans montagnards[1]. Au milieu du dix-septième siècle, lorsque l'empire ottoman était en lutte avec l'Autriche, les Arabes Chammar ou Chomer du Nedjed profitèrent de l'éloignement des troupes turques pour s'emparer des quelques villes du bord de l'Euphrate et parcourir victorieusement les plaines jusqu'aux montagnes de Mardin. Une autre tribu d'Arabes, les Anazeh, les suivirent pour avoir leur part de la conquête, et, après de longues et sanglantes luttes, toute la région qui s'étend des montagnes de la Syrie aux avant-monts de l'Iran se trouva partagée entre les deux grandes peuplades et leurs alliés. Les Anazeh étaient les maîtres dans les steppes du nord-ouest, jusqu'aux portes d'Alep; les Chammar dominaient dans la Mésopotamie. La guerre proprement dite a cessé entre Chammar et Anazeh, mais la paix n'a pas été faite et les incursions sont fréquentes de territoire à territoire[2].

Depuis la guerre de Crimée, les villes riveraines de l'Euphrate ont été reconquises par les Turcs ; les pachas ont établi des postes militaires sur les routes de caravanes, et quelques tribus ont abandonné la vie nomade pour le travail des champs; elles ne portent plus la lance. Ainsi la puissante peuplade des Montefik ou des « Unis », jadis forte d'au moins trente mille tentes, se compose maintenant de fellahs établis à demeure sur le bas Euphrate et sur le Tigre. Les Beni Laam, comprenant quatre mille familles, les Battar, les Zigrit, les Abou Mohammed, les Chab du bas Karoun, qui d'ailleurs sont très mélangés d'éléments iraniens[3], sont aussi au nombre des Arabes agriculteurs qui peuplent les abords des villes; mais ils n'ont obéi qu'à l'appel du commerce : c'est en vain que le gouvernement a tenté d'agir par la force. Des tribus de Bédouins nomades, soudain environnées par les troupes, ont reçu l'ordre de se bâtir des cabanes et de labourer des terres voisines sous la garde des soldats; mais dès que la garnison était retirée, elles reprenaient le chemin des steppes. Les peuplades chez lesquelles la transition de la vie errante à l'existence sédentaire se fait de la manière la plus facile sont celles qui élèvent des troupeaux

[1] Anne Blunt, *The Bedouins of the Euphrates.*

[2] Anazeh et tribus alliées : 30 000 tentes, ou 120 000 individus.
Chammar » 28 000 » ou 112 000 »
(Anne Blunt, *The Bedouins of the Euphrates.*)

[3] Layard, *Nineveh and Babylon.*



TYPES ET COSTUMES. — ARABES DE BAGDAD.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Sébah.

de moutons et de buffles; les cavaliers habitués à manier la lance ne peuvent se résigner à quitter le désert. Certaines tribus se sont accommodées à vivre au milieu des marais, sous des huttes de roseaux : telles sont les Khozail et les Madan, que jamais conquérant n'essaya de poursuivre dans leurs fondrières[1] : il leur suffit de rompre les digues pour se trouver à l'abri. D'autres clans d'Arabes, les Zobéir par exemple, se composent uniquement de bateliers. La Mésopotamie n'a pas de plus beaux hommes que ces vigoureux matelots : aucun de leurs jeunes gens ne peut songer à se marier s'il n'a remonté au moins trois fois le Tigre du Chat-el-Arab à Bagdad.

Les Kourdes des avant-monts appartiennent probablement, comme ceux de la Perse et de l'Arménie, à des races différentes, mais ils se ressemblent par les mœurs et le genre de vie. En majorité ils sont mahométans, mais les Nestoriens sont aussi représentés par des groupes considérables, surtout dans la vallée du Grand Zab, autour de Djoulamerk; les Chaldéens ont à Mossoul et dans le district des alentours des communautés plus riches que celles du plateau d'Ourmiah ; les Souriyani ou chrétiens jacobites vivent au nombre d'environ 30 000 dans les montagnes de Tour Abdin, autour de Midiat et du couvent de Der Amer; les ruines de soixante-dix vastes monastères[2] témoignent de l'importance qu'eut autrefois la secte. Les Chemsieh, Yezidi ou « Adorateurs du Diable » ont aussi dans la haute Mésopotamie leurs retraites du Sindjar, où ils jouirent longtemps d'une indépendance presque complète. Des sectes spéciales, restes de gnostiques pourchassés, se sont également réfugiées dans les massifs isolés de la Mésopotamie : on parle d'une communauté des montagnes de Mardin, que l'on croit descendre des adorateurs du soleil, chassés de Harran, la ville d'Abraham. Menacés de mort par le calife Al-Mamoun parce qu'ils n'avaient pas « de Livre » comme les Juifs et les chrétiens, ils furent obligés de se convertir officiellement à l'une des religions tolérées; la plupart se rattachèrent en apparence à la secte des chrétiens jacobites, habitant avec eux une soixantaine de villages dans les montagnes de Mardin et de Tor. Avec cet art de simulation que pratiquent si bien les Orientaux, ils accomplissent régulièrement les cérémonies prescrites par le patriarche; mais en secret ils invoquent encore le soleil, la lune, toute l'armée des étoiles et règlent leur vie d'après les conjonctions des planètes et les conjurations magiques[3].

[1] Baillie Fraser, *Travels in Mesopotamia.*

[2] Soein, *Zur Geographie des Tur Abdin*, *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1881.

[3] Niebuhr;— Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.

Sur le bas Euphrate et dans la vallée du Karoun, vivent d'autres gnostiques chrétiens, que l'on croit aussi avoir conservé quelques pratiques du culte des astres : ce sont les Haranites ou Sabiens (et non Sabéens), ainsi nommés d'un de leurs prophètes; eux-mêmes s'appellent Mandayé ou « Disciples de la Parole », et généralement les missionnaires catholiques les désignent comme « chrétiens de saint Jean-Baptiste », d'après le Baptiseur du Jourdain, que les sectaires disent avoir fondé leur religion. Les Sabiens paraissent avoir été fort nombreux autrefois. D'après la carte de Thévenot[1], trente-six groupes de Mandayé auraient habité le district de Bassora, quelques-uns composés de deux mille familles; en 1875, on ne comptait plus qu'un millier de Sabiens sur les bords du Tigre, et huit mille environ dans toute la région mésopotamienne; sur l'Euphrate, leur chef-lieu est le village de Souk-ech-Chiok, dans le pays des Montefik[2]. Avant le milieu du siècle, la peste avait fait périr tous les prêtres mandayé des environs de Bassora; ceux qui leur avaient succédé pratiquaient seulement les rites extérieurs, parmi lesquels le plus important est le fréquent baptême des fidèles, condition première du pardon des péchés[3]. Il n'est pas permis aux Sabiens de vivre loin d'un fleuve ou « Jourdain » : c'est dans l'eau courante qu'ils célèbrent la plupart de leurs cérémonies et jusqu'à leurs mariages[4]. Ils adorent la croix, parce que le monde, divisé en quatre parties, forme lui-même la croix par excellence. Leur religion, sœur ennemie du judaïsme, du christianisme, du mahométisme, repose sur l'idée gnostique des deux principes, prêchée jadis par leurs théologiens et leurs philosophes, car les Sabiens eurent aussi une période d'activité littéraire. Comme les chrétiens, les juifs et les musulmans, ils sont les « hommes d'un Livre »; ils possèdent un « Trésor » nommé aussi « Livre d'Adam », — quoique postérieur à Mahomet[5], — et rédigé en une langue sémitique distincte, comme il convient à l'idiome d'une religion particulière. Toutefois cette langue n'existe que dans les recueils sacrés; les fidèles parlent l'arabe comme tous les habitants de la contrée; la polygamie ne leur est pas défendue, mais ils ne peuvent se marier que dans le sein de leur communauté. Dans la vie civile, ils ne se distinguent des mahométans que par leur plus grande honnêteté : il ne saurait en être autrement, puisqu'ils ont à conquérir le respect pour avoir la tolérance.

[1] *Recueil de divers voyages curieux*, Paris, 1863.

[2] Anne Blunt, ouvrage cité.

[3] H. Petermann, *Reisen in den Orient*; — Euting, *Ausland*, 1876; — Siouffi, *Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens*.

[4] Damien de Saint-Joseph, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1873.

[5] Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.

De même que le christianisme, le mahométisme a donné naissance à un grand nombre de sectes dans ce pays où s'entremêlent tant de traditions religieuses. Toutes les sectes de l'Orient ont leurs représentants dans la Mésopotamie. Les Wahabi d'Arabie y ont des communautés jalousement surveillées; les Babi de Perse y tiennent leurs conciliabules secrets; sur les bords du Tigre des milliers de musulmans se disent les disciples de l'akhound, l'humble et pauvre prêtre de la vallée du Swat, dans l'Afghanistan[1]; il existerait aussi chez les Montefik et autres Arabes du bas Euphrate et du Chat-el-Arab quelques adhérents de la confrérie religieuse des Senoûsîya, née en Algérie, où elle a suscité de sérieux embarras aux Français[2]. En dehors des sectes persécutées qui sont obligées de simuler en public une religion permise et qui pratiquent la leur propre en secret, il est des villages où deux cultes sont en honneur. Les habitants de Mossoul, musulmans et chrétiens, ont le même patron, Djerdjis ou saint Georges. En mainte région de la Mésopotamie, notamment à Orfa, les musulmanes font des offrandes à Notre-Dame pour obtenir des enfants; si leur vœu réussit, elles ne manquent pas de se rendre à l'église pour y présenter leurs actions de grâces et s'enquièrent soigneusement des rites qu'il faut accomplir à la mode chrétienne[3]. D'autre part, il est de nombreux Bédouins qui seraient en peine de dire à quelle religion ils appartiennent : ils redoutent le mauvais œil et le conjurent par des gestes comme les Napolitains; mais ils ne s'astreignent même pas à faire des prières, et n'ont de mahométan que le nom[4].

Dans les villes, la population arabe, mélangée d'éléments turcs et chaldéens, professe le dogme sunnite; cependant la Babylonie renferme les lieux les plus vénérés des chiites après la Mecque : Kerbela, où se trouve le tombeau de Husseïn; Nedjef, où s'élèvent les coupoles de la mosquée d'Ali. Les fidèles chiites assez heureux pour vivre et mourir dans ces lieux saints n'auront rien à craindre de l'enfer et ne seront même pas responsables des mauvaises actions commises ici-bas. Aussi des milliers de Persans et des centaines d'opulents Hindous de la secte chiite se sont-ils établis, soit à Bagdad ou à Ghadim, à proximité des tombeaux sacrés, soit même à Nedjef ou à Kerbela, et très nombreux sont les riches Iraniens qui, n'ayant pas eu le bonheur de vivre sur la terre bénie, demandent en mourant que

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*

[2] H. Duveyrier, *Notes manuscrites.*

[3] De Gobineau, *Les Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale;* — Guardiagrele, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1875.

[4] Anne Blunt, *Bedouin Tribes of the Euphrates.*

leurs restes y soient déposés. Le transport des cadavres à Kerbela et à Nedjef, quoique parfois interdit, est resté l'un des principaux éléments de commerce entre la Perse et la Turquie d'Asie; d'après une statistique récente, la moyenne des corps persans importés serait de 4000 par année; mais en 1874, après la famine et la grande mortalité qui la suivit, on enregistra 12 202 cadavres envoyés de Perse en Mésopotamie. En outre, plusieurs tribus arabes, entraînées par la force de l'exemple, ont pris l'habitude d'expédier leurs morts aux ville saintes des chiites, changées en vastes cimetières. Pour le long trajet, les corps ne sont enveloppés que d'un tapis ou d'une natte, sans ingrédients antiseptiques, et quand ils arrivent en lieu sacré, ils ne sont plus que d'informes débris; à plusieurs centaines de mètres, les voyageurs se sentent suffoqués par l'odeur que répandent les convois funèbres, transportant à la fois les cadavres et la peste[1]. L'Irak-Arabi est un des foyers de cette maladie terrible : sur les quarante dernières épidémies, vingt-deux y ont pris leur origine ou s'y sont propagées[2].

Dans le bassin supérieur du Tigre occidental, la ville la plus élevée est la cité minière de Khapour (Maden-Khapour), située à 1039 mètres d'altitude, soit à 250 mètres au-dessus du torrent; une montagne voisine, le Magharat, fournit en abondance du minerai de cuivre, que des ouvriers grecs, arméniens et turcs fondent en partie sur place, mais dont ils expédient la plus grosse part dans les cités industrieuses de la Turquie d'Asie, à Diarbekir, Erzeroum, Trébizonde; naguère presque tous les Orientaux, de Constantinople à Ispahan, s'approvisionnaient d'ustensiles en cuivre battu de Maden-Khapour. Au commencement du siècle, l'exportation annuelle des minerais du haut Tigre à Bagdad s'élevait à 400 tonnes[3], mais depuis cette époque la production du cuivre a beaucoup diminué; on exploite à peine les gisements de plomb argentifère, et l'on ne s'occupe plus d'extraire l'or et l'argent. La ville d'Arghana, située au sud-ouest de Khapour, sur un promontoire qui domine le torrent, doit au voisinage des galeries minières d'être aussi désignée par le surnom de Maden : Arghana-Maden ou « Arghana-les-Mines ».

Diarbekir ou Diarbekr, c'est-à-dire le « Pays de Bekr », ainsi nommée du clan arabe de Bekr qui la conquit au septième siècle, est l'ancienne

[1] Léonard Arnaud, *Peste en Mésopotamie;* — Mahé, *Notes manuscrites.*
[2] Alfr. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients.*
[3] Olivier, *Voyage en Perse fait dans les années* 1807, 1808 *et* 1809.



DIARBEKIR. — PONT SUR LE TIGRE.

Dessin de Slom, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

Amid ou Amida, et fréquemment encore on l'appelle Kara-Amid, « Amid la Noire », de la couleur du basalte dont elle est construite. Diarbekir a la position géographique la plus heureuse. Bâtie à 626 mètres au-dessus de la mer, altitude qui, sous le 38e degré, assure à la contrée un climat correspondant à celui de la France méridionale, cette ville est rapprochée de l'isthme qui sépare les deux fleuves; elle occupe l'extrémité supérieure de « l'île » mésopotamienne, où se trouve le croisement principal des routes entre les deux bassins; en outre, elle marque le point de contact entre plusieurs domaines ethnologiques : Turcs, Arméniens, Kourdes, Arabes viennent s'y rencontrer; c'est un peu au sud que passe la limite septentrionale de la langue arabe, et que commence la zone de l'idiome turc. Diarbekir a de plus l'avantage de dominer une vaste plaine alluviale d'une grande fécondité. De tout temps les campagnes d'Amid furent un des « greniers » de l'Asie Antérieure, et ce privilège local, joint à celui de la situation, valut à Diarbekir dans les années de paix une importance de premier ordre; elle eut dans ses murs des habitants par centaines de milliers et maint siège y fit plus de victimes qu'elle n'a de résidents aujourd'hui.

La ville est pittoresquement située à l'extrémité d'une coulée basaltique descendue des anciens volcans du Karadja-dagh. La falaise terminale qui domine les jardins de la rive droite ou occidentale s'élève à 30 mètres de hauteur au-dessus du Tigre, et des murs crénelés, flanqués de tours rondes, ajoutent à la fierté de son aspect. L'enceinte noire, encore bien conservée, se développe sur une étendue de 8 kilomètres, se rattachant d'un côté à la masse quadrangulaire d'une citadelle ruinée, de l'autre à un pont de dix arches, la dernière construction de ce genre qui franchisse actuellement le fleuve. A l'intérieur, la ville est sombre, triste, humide et insalubre, les rues sont étroites et boueuses; la voie principale, celle du bazar, où se porte tout le mouvement, n'a que 3 ou 4 mètres de largeur; le « bouton » de Diarbekir est encore plus redouté que celui d'Alep[1]. Les boutiques ne sont pas moins bien approvisionnées que celles de Bagdad en denrées du pays et marchandises européennes, et parmi les objets en vente il en est beaucoup de fabrication locale, vases de cuivre, bijoux de filigrane, pipes, maroquins, lainages, étoffes de soie et de coton; le nombre des métiers qui battent dans la ville est d'environ quinze cents. La foule qui se presse dans la rue du bazar est une des plus mêlées de l'Asie Antérieure : Kourdes, Arméniens, Turcs et Turkmènes,

[1] Ernest Chantre, *Notes manuscrites.*

Chaldéens, Nestoriens et Jacobites, Yezides et Juifs, Syriens et Grecs forment la population, à laquelle se sont ajoutés récemment un grand nombre de Bulgares exilés d'Europe par le gouvernement turc[1]. Près de la moitié des habitants se compose de chrétiens, et les mosquées ne sont guère plus nombreuses que les églises; l'une d'elles s'élève sur l'emplacement d'un édifice romain, du troisième ou quatrième siècle, dont il reste une façade, offrant au rez-de-chaussée des arcades légèrement ogivales et à l'étage supérieur d'élégantes colonnes, différant toutes par les arabesques du fût et les sculptures des chapiteaux.

Les hautes vallées du Tigre et de ses affluents sont riches en ruines et les bourgades modernes sont elles-mêmes bâties sur l'emplacement de cités antiques. Le débris le plus grandiose des constructions anciennes est le reste d'un pont dont les arcades rompues surplombent le Tigre à 25 mètres de hauteur, non loin du confluent de ce fleuve avec le Batman-sou; d'énormes blocs de grès épars dans la cluse voisine ont été creusés pour servir de demeures; l'éboulis est devenu un village, possédant même un bazar[2]. Maya-farkeïn ou Farkeïn, située au nord-est de Diarbekir, sur les débris d'une moraine[3], que contourne un tributaire du Batman-sou ramifié dans les jardins, est le Martyropolis des Byzantins, et l'on y voit encore les ruines imposantes du monument expiatoire bâti au commencement du cinquième siècle sur les ossements de plusieurs milliers de chrétiens massacrés par Sapor. Plus à l'est, sur le Batman-sou, un pont persan développe son ogive à 50 mètres au-dessus du torrent. La pittoresque Houzou (Khouzou, Khazou), aux maisons étagées, dresse son fort moderne sur les ruines d'un château, et dans un ravin des environs se voit une église arménienne qui daterait du cinquième siècle : chaque année des pèlerins viennent de Syrie, d'Arménie, de Russie y faire leurs dévotions devant un gros fragment de la « vraie croix ». Sert ou Saërt, sur le Botan-sou, est aussi construite sur des ruines, que d'Anville et autres historiens géographes croyaient être celles de Tigranocertes; des inscriptions cunéiformes, en langue arméniaque, se voient en différents endroits du pays, gravées sur les parois polies des rocs. De petites tours élevées dans la campagne, au milieu des melonnières et des champs de concombres, donnent à Sert l'aspect d'une place de guerre entourée de fortins. Après Diarbekir, la plus grande ville du haut Tigre est la charmante Bitlis, située à 1500 mètres d'altitude environ, non loin de l'angle sud-occidental du lac de Van.

[1] Černik und Schweiger-Lerchenfeld, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen*, n. 44, 45.
[2] Von Moltke, *Zustände und Begebenheiten in der Türkei;* — Carl Ritter, *Asien.*
[3] Ernest Chantre, *Notes manuscrites.*

Des coulées de lave rouge et brune, descendues du Nimroud-dagh, se terminent en promontoires abrupts et coupés de crevasses, au fond desquelles roulent bruyamment les eaux torrentueuses, en partie minérales et thermales, qui forment le Bitlis-sou. Un vieux château domine le confluent; des arches ogivales unissent les deux berges, et les tours rondes de larges minarets élèvent leurs galeries circulaires au-dessus des maisons à terrasses, des jardins et des bouquets d'arbres[1]. Bitlis, dont la population est en partie arménienne, fabrique et teint des étoffes, et comme principal lieu d'étape entre la vallée du Tigre et celle du haut Mourad, elle entretient un mouvement considérable d'échanges.

La ville fort ancienne de Djezireh-ibn-Omer ou « Ile du fils d'Omar », située en aval de la percée du Tigre, dans une île formée par le fleuve et par un canal artificiel, fut souvent, en dépit de son nom, le centre de communautés non musulmanes. Au quatorzième siècle, il s'y trouvait une grande colonie de Juifs et de ses écoles sortirent quelques rabbins devenus fameux. Au commencement du siècle, les Yezides en avaient fait une de leurs places fortes, mais ils ne purent la défendre contre les Turcs et presque tous furent passés au fil de l'épée. Des Kourdes musulmans les ont remplacés, mais sans rendre à la ville son ancienne importance. La forteresse dont les indigènes attribuent la construction aux Génois, comme on le fait pour presque tous les vieux châteaux de l'Asie Mineure[2], n'est plus qu'une ruine, d'ailleurs très pittoresque avec ses cordons réguliers de basalte brun et de calcaire blanc; le pont, jeté sur le Tigre à l'est de Djezireh, n'a laissé qu'une pile, autour de laquelle l'eau forme un dangereux rapide[3]. Plus bas, sur une terrasse crétacée qui domine la rive droite du Tigre, une autre cité, encore plus tombée que Djezireh, n'a plus même de nom qui lui appartienne en propre : c'est Eski Mossoul ou la « Vieille Mossoul ». Les serpents rampent par milliers dans les herbes et les murs lézardés. Dans la région montagneuse qui entoure Djezireh, croît en abondance un arbrisseau qui ressemble au cytise et que recouvrent parfois des milliers de cocons soyeux : les femmes du pays les utilisent pour en tisser de très durables étoffes[4].

Mossoul est une ville relativement moderne, puisqu'on la mentionne pour la première fois sous la domination mahométane, mais ne s'élève-t-elle pas sur l'emplacement que devait occuper jadis le faubourg occi-

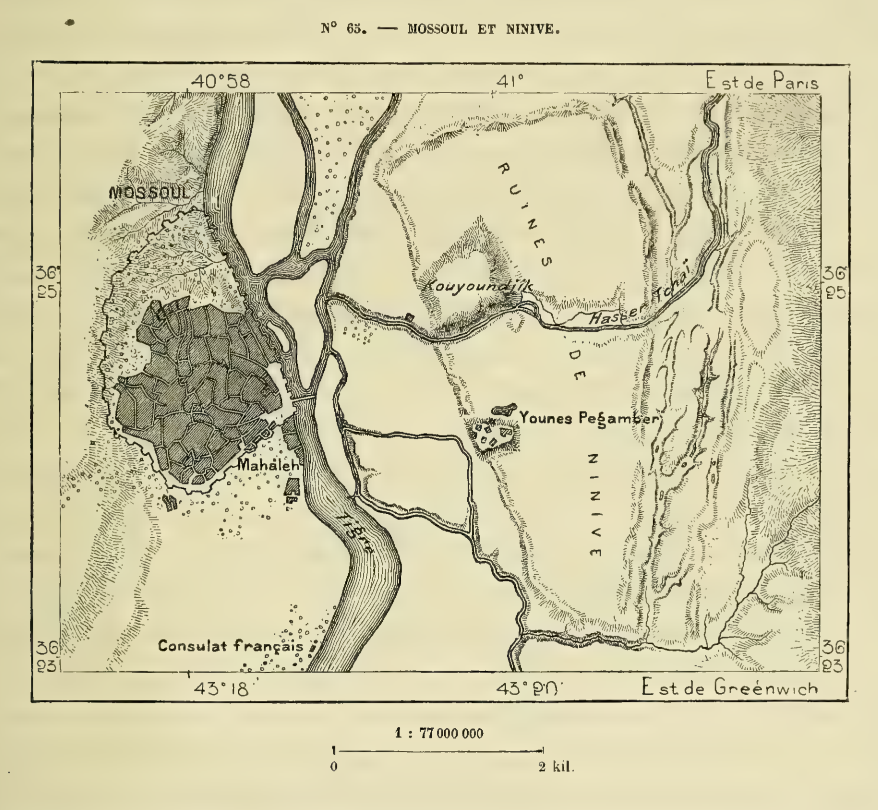
[1] Hommaire de Hell; Ainsworth; Deyrolle; Chantre; Barry.
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.
[3] Von Moltke, ouvrage cité.
[4] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1865.

dental de Ninive, sur la rive droite du fleuve? De même que Biredjik, sur l'Euphrate, Mossoul se trouve sur le Tigre dans une zone de passage forcé. La voie naturelle qui de la Méditerranée gagne l'Euphrate en contournant le désert, puis longe la base méridionale des avant-monts du Kourdistan, atteint le Tigre à Mossoul ou dans le voisinage de cette ville, et se dirige vers le Zagros pour s'élever sur le plateau d'Iran par le « chemin royal »; même pour se rendre d'Alep à Bagdad, les caravanes passent à Mossoul pour éviter le territoire occupé par les tribus pillardes des Anazeh. La plupart des étymologistes donnent au nom arabe de Mossoul le sens de « Traversée ». D'après un ancien auteur cité par de Guignes, « Damas est la Porte de l'Occident, Nichapour la Porte de l'Orient, et Mossoul le Passage de l'Orient à l'Occident. » Déchue, comme les autres villes du Tigre, Mossoul présente encore un aspect superbe. Bâtie à l'extrémité d'un chaînon du Sindjar, le Djebel-Djoubilah, elle élève ses maisons à terrasses en un vaste amphithéâtre qu'entoure une enceinte d'environ 10 kilomètres. Au sommet de la colline, les maisons, appartenant aux habitants aisés, sont éparses dans les jardins, où jaillissent des eaux thermales; en bas les demeures des artisans et des pauvres se pressent autour des bazars, des bains et des mosquées; en dehors de la muraille, la ville se prolonge au sud par le faubourg ou *mahaleh*, devant lequel les Kourdes arrêtent et dépècent leurs radeaux. Les édifices publics, constructions sans goût pour la plupart, se distinguent pourtant par la beauté des matériaux, entre autres par le « marbre de Mossoul », albâtre que fournissent les carrières du Mekloub-dagh, à l'orient de la plaine. Loin d'exporter dans le monde entier de belles étoffes comme aux temps des califes, Mossoul achète presque tous ses tissus à l'étranger; elle n'a plus guère d'autre industrie que le tannage des cuirs et la fabrication d'objets en filigrane; mais elle commerce en noix de galle, en céréales et diverses denrées qui proviennent des vallées kourdes et que les Yezides apportent de Tell Afar et des autres bourgs de la steppe.

Un pont de bateaux traverse le Tigre dans sa partie la plus étroite, d'environ 170 mètres, et se continue dans la plaine d'inondation par une levée serpentant entre les coulées fluviales. A 2 kilomètres de Mossoul, on gravit la berge orientale et l'on se trouve sur une vaste terrasse unie, d'environ 10 kilomètres carrés et limitée de tous côtés par des ravins obstrués de décombres : c'est le plateau qui porta Ninive. La vallée que parcourt le Hasser-tchaï, petit affluent du Tigre, coupe ce plateau de conglomérat en moitiés ayant chacune 9 kilomètres de tour. Une butte carrée, haute de 18 mètres, coupée de tranchées et percée de galeries en tous sens,

s'élève dans la moitié septentrionale, immédiatement au-dessus du Hasser-tchaï; c'est le fameux monticule de Kouyoundjik, dont la masse de briques est évaluée à 14 millions et demi de tonnes. Le quartier méridional est dominé, vers le milieu de sa berge occidentale, par une autre butte, le Younes-Pegamber ou Nebi-Younas, ainsi nommé en mémoire du prophète Jonas, que mahométans et chrétiens disent y être enseveli. Un troisième amas de décombres, moindre en dimensions, marque l'angle sud-occidental

N° 65. — MOSSOUL ET NINIVE.



1 : 77 000 000

0 — 2 kil.

de la terrasse de Ninive. L'ensemble de la cité, sans comprendre les faubourgs, qui devaient s'étendre en dehors des fossés d'enceinte le long des routes et du fleuve, représente environ la huitième partie de Paris : il est impossible que dans cet espace aient pu se presser les multitudes dont parle la légende de Jonas[1].

On savait depuis longtemps que sous les tertres qui font face à Mossoul se trouveraient de curieux débris provenant de l'antique capitale des Assyriens; les voyageurs y avaient reconnu des restes de constructions et de sculptures et en avaient rapporté des pierres écrites, des cylindres et

[1] G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, 2e volume.

autres petits objets. Les premières fouilles se firent seulement en 1843, sous la direction de Botta, consul français de Mossoul : ce fut le commencement de ces explorations souterraines qui ont révélé tout un art inconnu et fait naître une science nouvelle en déroulant les annales de l'Assyrie, en représentant les cérémonies et les fêtes de son peuple. Mais il reste encore de grandes découvertes à faire. Même le tertre de Kouyoundjik, fouillé surtout par les archéologues anglais, Layard, Loftus, Smith, n'est pas connu en son entier; on n'a que les plans partiels des deux palais qui y ont été découverts et d'où l'on a retiré les majestueux colosses, du poids de trente à quarante tonnes, placés maintenant dans les salles du musée Britannique, et, restes plus précieux encore, des bibliothèques entières, composées de tablettes en terre cuite, dont chacune était comme le feuillet d'un livre. Quant au tertre de Jonas, il resta inexploré jusqu'en 1879 : l'édicule qui le domine, les tombes musulmanes qui en recouvrent les pentes, le petit village qui se blottit à la base, seul groupe de maisons qui se trouve sur l'emplacement de l'antique Ninive, empêchèrent longtemps que ce lieu sacré ne fût « profané » par les mains des ghiaour. Le Chaldéen Hormuzd Rassam a reconnu récemment sous la butte les restes d'un palais de Sennacherib.

La ruine la mieux étudiée, parmi tous ces débris de cités assyriennes, est celle de Khorsabad ou Khos-robat, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Mossoul, bien en dehors des limites de Ninive : c'était, suivant l'expression de M. Perrot, le « Versailles d'un Louis XIV assyrien ». La ville était petite, ne couvrant pas même 3 kilomètres carrés, mais son enceinte est la mieux conservée de toutes, et le palais, exploré méthodiquement par Botta et le continuateur de son œuvre, Place, est de tous les monuments de la Mésopotamie le mieux connu dans ses détails. Les fouilles ne se sont arrêtées qu'aux limites mêmes de la plateforme, dont la superficie est d'environ dix hectares. Ce palais fut bâti entre les années 705 et 722 de l'ère ancienne, sous le règne de Sargon, dont les bas-reliefs et les inscriptions, se développant sur une longueur de 2 kilomètres, rappellent la gloire et la puissance, oubliées naguère. On peut juger du travail prodigieux que représentait une construction fastueuse comme la « ville de Sargon » (Hisr-Sargon ou Dour-Saryoukin), par ce fait, que les murailles extérieures n'avaient pas moins de 24 mètres en épaisseur et de 31 mètres et demi en hauteur. A côté du palais se dressait la tour à étages ou *zigurat*, peut-être un observatoire, qui rappelle les tombeaux d'Égypte par sa forme pyramidale. Place en a déblayé la base et reconnu les masses régulières de quatre étages superposés, ainsi que la rampe extérieure, ayant encore quelques

restes de sa bordure crénelée[1]. Les sculptures précieuses retirées des fouilles de Khorsabad n'ont pas toutes atteint le Louvre; il s'en est beaucoup perdu dans le Tigre. Une des trouvailles les plus remarquables de Place est un magasin de fer renfermant plus de 160 tonnes d'instruments de toute espèce : peut-être les fameux aciers de Damas sont-ils un legs de l'industrie assyrienne[2].

Le groupe des ruines comprend aussi à l'orient de Koyoundjik les monticules de Karamlis et autres villages de la « plaine des Chaldéens », ainsi nommée des chrétiens qui la peuplent. La plus fameuse de ces buttes, à une trentaine de kilomètres au sud de Mossoul, porte le nom légendaire de Nimroud. Les archéologues savent maintenant que ce monticule s'élève sur l'emplacement de Calach, première capitale de l'empire assyrien : il y a près de trente-deux siècles que Salmanazar Ier en jeta les fondements[3]; plus tard, quand Ninive la remplaça comme résidence, elle resta grande ville. Sa position est heureuse : elle était bâtie non loin du confluent du Grand Zab et du Tigre, à la rencontre des deux vallées, sur la haute berge de la rive gauche : on reconnaît encore au pied des ruines un ancien lit du Tigre, qui de nos jours s'est éloigné vers l'ouest, comme il lui est arrivé en beaucoup d'autres endroits de son cours[4]. Le palais d'Assour-Nazirpal, bâti au neuvième siècle de l'ère ancienne, est le principal édifice retrouvé sous les décombres, les sculptures qu'on y a recueillies sont le chef-d'œuvre de l'art assyrien et l'obélisque « noir » est le plus précieux monument épigraphique de l'empire. A 15 kilomètres au nord-est de Calach, sous la butte de Balawat, Hormuzd Rassam a découvert pour le Musée Britannique des plaques de bronze, anciennes portes d'un précieux travail dont les gravures et les inscriptions racontent tous les exploits accomplis par Assour-Nazirpal il y a vingt-sept siècles et demi.

Maint autre monticule attend les explorateurs pour leur livrer ses archives de pierre : dans la plaine il n'est pas de cité qui n'ait eu son temple et son palais, et dans les vallées de Khabour, du Grand Zab et de leurs affluents se trouvent de nombreux débris où l'on découvrira des édifices bâtis par les souverains d'Assyrie, car ils passaient une moitié de leur vie dans la région forestière des montagnes, où ils chassaient les bêtes fauves, et des villes s'élevaient autour de leurs rendez-vous de chasse. Quelques-unes des plus remarquables sculptures de la haute Mésopotamie

[1] Place, *Ninive*; — Perrot et Chipiez, ouvrage cité

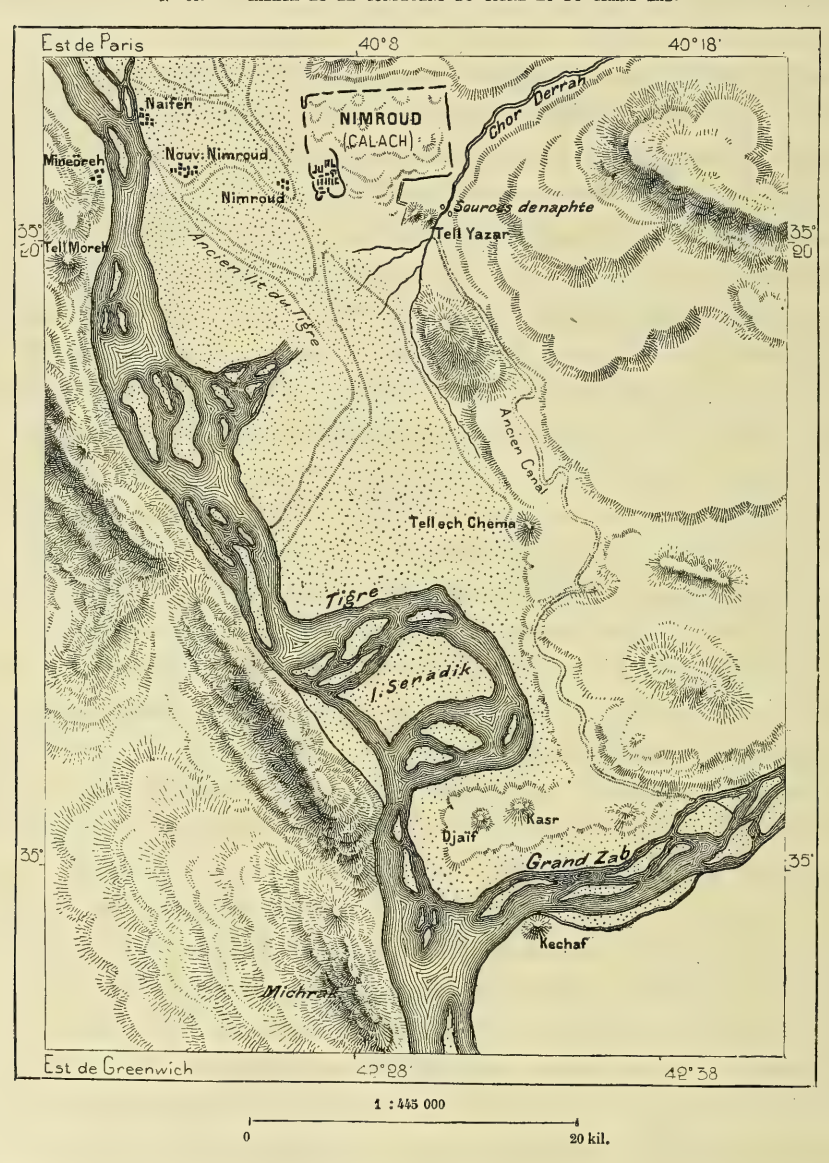
[2] Beulé, *Fouilles et Découvertes*.

[3] Smith, *Assyrian Discoveries*.

[4] Carl Ritter *Asien*. vol. X.

sont taillées, près de Maltaï, à 80 kilomètres au nord de Mossoul, sur un rocher qui domine le ruisseau de Doulap; des figures colossales, plus curieuses encore, ont été sculptées en relief par Sennacherib, sur une pa-

N° 66. — CALACH ET LE CONFLUENT DU TIGRE ET DU GRAND ZAB.



1 : 445 000

0 — 20 kil.

roi calcaire, dans l'étroite vallée de Bavian, que les montagnes de Mekloub séparent de la plaine de Mossoul. Ce tableau, protégé contre les intempéries par le rebord d'une niche haute de 9 mètres, serait encore parfaitement conservé, si des troglodytes, probablement des moines chrétiens, n'avaient eu l'idée d'y creuser leurs demeures; les fenêtres en plein cintre

de ces cavernes s'ouvrent, en diverses parties de l'immense cadre, sur le corps et la tête des personnages.

Actuellement, le bassin du Grand Zab est une des régions de l'Asie Antérieure où l'on ne se hasarde qu'avec prudence. C'est le pays de mon-

N° 67 — PAYS DES HAKKARI, VALLÉE DU GRAND ZAB.



1 : 1 000 000

0 — 30 kil.

tagnes où vivent les Kourdes les plus belliqueux, ayant le moins subi l'influence des musulmans, turcs et arabes, établis dans la plaine. Là aussi étaient les citadelles des monts où les tribus nestoriennes, habituées au pillage comme les autres, bravèrent le plus longtemps les pachas. L'histoire ne mentionne point de conquérants assyriens, persans ou grecs qui aient traversé ce pays redouté. Tous le contournèrent soit au nord, soit au

sud, pour gagner les plateaux de la Perse ou de la Médie, ou descendre dans les plaines du Tigre. Le premier voyageur européen, Schulz, qui pénétra dans cette contrée en 1829, y trouva la mort avec tous ses compagnons. Les chefs kourdes, jadis indépendants et maintenant assujettis à la Turquie, par l'effet de leurs dissensions jalouses, résident pendant une partie de l'année en des forteresses entourées de quelques maisons; en hiver, quand les tribus redescendent de leurs campements des montagnes, ces places fortes deviennent de véritables villes. La principale est Djoulamerk, la capitale des Kourdes Hakkari, bâtie sur un promontoire qui domine la rive droite du Grand Zab. A une petite distance au nord se montre le village de Kotch Hannés, résidence du Mar Chimoun ou « Maître Simon », le patriarche des Nestoriens ou Tiyari. Le cheikh des Hakkari fait exploiter quelques gisements de fer et de plomb dans le voisinage de Djoulamerk, mais les grandes richesses métalliques attribuées par les missionnaires aux montagnes des alentours ne sont pas exploitées.

Au sud de la contrée des Hakkari, la bourgade d'Amadiah, perchée sur un coteau, mais dans une région d'accès facile, près du seuil de partage entre la vallée du Grand Zab et le bassin du Khabour, fut longtemps un centre commercial, le rendez-vous des Kourdes de la montagne pour leurs échanges avec les marchands de la Mésopotamie; une colonie juive, qui forme près de la moitié de la population locale, rappelle cette période de trafic. Les Juifs du Kourdistan marient volontiers leurs filles à des Turcs [1]; ils se sont graduellement fondus avec la population environnante; d'apparence et de mœurs, ils se distinguent à peine de leurs voisins. Au sud d'Amadiah, dans un gracieux vallon boisé, s'élève l'humble temple de Cheikh Adi, à l'entrée duquel est sculptée l'image d'un serpent, symbole de l'ange déchu; autour du temple sont disposés des autels où s'allument, lors des grandes fêtes, les feux de naphte et de bitume. Une autre capitale religieuse, El Koch, résidence du patriarche des Chaldéens, apparaît à la base d'une colline, toute percée de grottes, anciennes demeures et tombeaux [2], et sur le sommet, difficile à gravir, se trouve le monastère de Rabban Ormuz, en partie taillé dans le roc. Maintenant Amadiah n'est plus qu'un petit chef-lieu de tribu, une bourgade en ruines, occupée par une garnison qui surveille les Kourdes des alentours. Mais Revandoz ou Rowandiz, située entre de profonds ravins latéraux du Grand Zab, en amont du défilé de sortie, est une véritable ville, et les habitants s'y pressent comme

[1] Millingen, *Wild Life among the Koords.*
[2] Rich. *Residence in Koordistan.*

dans une cité commerçante que gêne un mur d'enceinte; elle a plus d'un millier de maisons, contenant chacune deux ou trois familles, même davantage; aux mois d'été, toute la population, hommes, femmes, enfants, chiens et volailles, se presse sur les toits, garnis de branchages[1]. Les marchands de Mossoul visitent Revandoz pour y échanger des objets manufacturés d'Europe contre des noix de galle. Le tabac de Revandoz, presque toujours réduit en poudre, est expédié surtout aux Persans.

Le marché principal des Kourdes qui vivent dans les bassins des deux Zab est la ville d'Arbil ou Erbil, l'Arbelles des Grecs, située à 430 mètres d'altitude, en dehors de la région des montagnes, dans une plaine gracieusement ondulée qui ouvre à l'ouest vers le Grand Zab et le Tigre, au sud vers la vallée du Petit Zab; elle est placée exactement à la limite du territoire de langue arabe, sur la frontière ethnologique des Kourdes. Si importante que soit encore Arbil parmi les villes secondaires de la Mésopotamie, elle n'est évidemment qu'une ruine, comparée à ce qu'elle fut autrefois; on reconnaît les restes de l'ancien fossé de circonvallation dans lequel les maisons actuelles sont pour ainsi dire perdues. Le quartier antique est bâti sur une de ces buttes artificielles comme on en voit un si grand nombre dans la contrée; des commencements de fouilles ont suffi pour révéler des voûtes et des galeries, qui sont probablement d'origine assyrienne; à l'ouest, les massifs de conglomérat du Dehir-dagh sont coupés d'anciens canaux d'irrigation qui descendaient vers la plaine du Chemamlîk, entre Erbil et le Grand Zab. A l'endroit où cette rivière échappe à sa dernière cluse, entre le Dehir-dagh et l'Arka-dagh, fut livrée, à Gaugamela, la bataille dite d'Arbelles, qui ouvrit aux Macédoniens le chemin de la Perse[2]. Près de là, Akra se cache dans une forêt d'arbres fruitiers.

Une seule petite ville se trouve dans le bassin du Petit Zab, Altîn-Kiöpru ou le « Pont d'Or » : c'est le passage obligé des caravanes qui de la plaine d'Arbil se dirigent vers la vallée de l'Adhim ou celle de la Diyalah. Altîn-kiöpru, une des villes les plus pittoresques de l'Asie Antérieure, est bâtie dans une île de conglomérat, coupée en falaises verticales du côté d'amont et s'abaissant graduellement vers l'aval pour se terminer en pointe sablonneuse. Le pont de la rive méridionale, jeté de falaise à falaise, développe son arcade ogivale à une grande hauteur et de ses parapets on regarde sur les terrasses de la ville et sur l'eau rapide où s'enfuient les radeaux lancés au-dessus des cluses par les Kourdes de Khoï-

[1] Ainsworth, *Journal of the Geographical Society*, 1841.
[2] Rich; Ainsworth; Černik.

sandjak; dans les années de grand commerce, jusqu'à cent mille chameaux chargés passent sur le « pont d'Or ». A peu de distance au sud-est d'Altîn-kiöpru commence la vallée du Khaza-tchaï, où se trouve une autre ville, la plus considérable de tout le bas pays kourde. Traversée par les caravanes qui longent la base des grandes montagnes, à l'est du Tigre, Kerkouk se compose en réalité de trois villes distinctes : la forteresse, bâtie sur un monticule artificiel haut de 40 mètres, maçonnée sur tout le pourtour et recouvrant un labyrinthe de galeries; la cité basse, s'arrondissant en demi-cercle autour du tertre de la citadelle; le faubourg ou *mahaleh*, dont les maisons sont éparses au milieu des jardins de la rive droite. Un cheikh derviche, chef spirituel de cinquante mille murides ou disciples résidant en diverses contrées de la Mésopotamie, habite Kerkouk[1]. L'importance de cette ville ne provient pas uniquement des routes commerçantes qui s'y croisent : elle possède des thermes fréquentés et des sources salines abondantes; les albâtres des montagnes voisines sont exploités en carrières, et dans le voisinage, au nord, se trouvent, comme en Italie, de célèbres « champs phlégréens » où l'on adorait la déesse Anahit : les rumeurs du sol ont fait donner à cette région brûlante le nom de Baba Gourgour ou « Père du Murmure »; en enfonçant une épée dans le sol, on en fait jaillir la flamme[2]. Le naphte de Kerkouk, que l'on recueille en de nombreuses sources, sur les mares et jusque dans les fossés, est expédié à Bagdad et dans toute la Mésopotamie orientale. On utilise également les sources bitumineuses de Touz-Khourmatli, jaillissant plus au sud sur un affluent latéral de l'Adhim, et celles de Kifri ou Salahieh, bourg d'un vallon tributaire de la Diyalah, près duquel se voient les restes d'une cité abandonnée.

En aval des ruines de Calach et de la jonction des deux fleuves rivaux, Tigre et Grand Zab, les ruines se succèdent le long du fleuve, désignées de loin par les *tell* ou buttes de décombres revêtues d'herbes et de broussailles. Un de ces amas de débris, sur la rive droite, au-dessus de la bouche du Petit Zab, est la butte la plus haute de la Mésopotamie en amont de Bagdad. Un village, Kaleh-Charghat, s'élève dans le voisinage; c'est le reste de l'antique cité d'Assour, qui précéda Ninive et donna son nom à l'empire des Assyriens. Loin du fleuve, en pleine solitude des steppes mésopotamiennes, les bergers Chammar campent dans les ruines d'une ville qui fut aussi capitale et dont le nom même, El Hadhr ou Hatra, paraît avoir eu le sens de « Résidence ou « Cité » par excellence. Au bord du Tartar,

[1] Khourchid-Effendi, *Description de la frontière turco-persane*, traduit en russe par Gamazov.
[2] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey*.

ASSYRIE ET CHALDÉE

Hachette et Cie

Gravé par Erhard

Slom.

1 : 3.000.000

0 25 50 100 200 kil.

Imp. Fraillery

ruisseau descendu des vallées sindjariennes, se dresse le cercle des murailles d'une régularité parfaite, renfermant un temple du Soleil dont la façade est tournée vers l'orient. Cet édifice, somptueusement orné de sculptures, date de l'époque des Sassanides, mais il repose sur des fragments

N° 68. — KERKOUK.



beaucoup plus anciens et divers fragments rappellent les âges chaldéens[1].

Sur le Tigre, les rares groupes de maisons modernes s'annoncent de loin par des oasis de cultures. Entre Mossoul et Bagdad, une seule de ces zones de jardins, qui s'étend le long de la rive droite, offre une population assez dense : c'est l'oasis de Tekrit, située en aval de la percée ou *fattha* du

[1] Ainsworth, *Travels in Asia Minor;* — Rich; — Layard, *Nineveh and its Remains*

Hamrin, où l'on voit des sources de naphte jaillir du fond de la rivière en bouillons noirs et recouvrir au loin l'eau jaunâtre de leurs pellicules irisées [1]. Un énorme château ruiné, où naquit Saladin, domine les maisons basses de la bourgade moderne de Tekrit. Une des nombreuses Eski Bagdad ou « Vieille Bagdad », près de la prise d'eau du Nahrwan, occupe l'emplacement d'une ville inconnue, peut-être Harounieh, la cité du fameux calife Haroun ar Rachid; Samara, qui se voit également sur la rive gauche, dans la plaine qu'arrosent les canaux dérivés du Nahrwan, n'est plus qu'un faible village, mais elle fut au neuvième siècle capitale de l'empire des califes. Près de là se voient les restes d'un rempart de terre que les Arabes appellent la « muraille de Nimroud ». Est-ce un fragment de la « muraille Médique » le rempart qui défendait jadis les campagnes de la basse Mésopotamie contre les incursions des barbares du Nord?

Bagdad (Baghdad), qui porte officiellement le nom de Dar-es-Salam ou « Demeure de la Paix », s'élève sur l'emplacement d'une antique cité, dont Oppert explique l'appellation par le mot persan Bagadata ou « Dieudonné [2] »; mais il ne restait plus que des ruines lorsque Bagdad fut rebâtie dans la deuxième moitié du huitième siècle par Abou-Djaffar-Al-Mansour: elle se trouve dans une région où le croisement des voies historiques devait nécessairement faire surgir une grande cité. Détruite sur un point de la contrée, la capitale devait renaître sur un autre; tantôt c'était Ctésiphon, tantôt Séleucie: c'est ainsi que d'un arbre abattu surgissent les rejetons. En cet endroit le Tigre s'est assez rapproché de l'Euphrate pour que les deux fleuves, unis par leurs canaux, forment un même système hydrographique; la vallée de la Diyalah vient rejoindre le Tigre et présente la meilleure porte d'entrée pour s'élever vers le plateau d'Iran et y pénétrer par la brèche la plus facile des montagnes bordières. Comme Erzeroum pour la Médie, Bagdad est pour la Perse proprement dite le point de départ obligé des caravanes. Mais son importance même attirait les conquérants: il est peu de cités où tant de ruines aient exhaussé le sol. Tandis qu'en creusant la terre on trouve encore des restes de galeries dont les briques portent le nom de Nabuchodonosor [3], on ne sait pas même où l'on doit chercher les vestiges du palais qu'habitait le fastueux Haroun ar Rachid, contemporain de Charlemagne; Bagdad ne conserve plus de cette époque de richesse et de puissance que les murs dépouillés du tombeau de Zobéide, la femme préférée de Haroun.

[1] Thielmann, *Streifzüge in dem Kaukasus.*

[2] Jules Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie.*

[3] Layard, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon;* — Oppert, ouvrage cité.

La cité fondée par Al-Mansour s'élevait sur la rive droite; mais, trop à l'étroit dans son enceinte, elle se continua de l'autre côté par des faubourgs et des jardins, qui sont devenus la véritable ville : l'ancien quartier, déchu au rang de faubourg, a perdu son nom; c'est le bourg de Karchiaka, qu'ha-

N° 69. — BAGDAD.



1 : 70 000

0 2 kil.

bitent surtout des Arabes de la tribu des Agheïl. Deux ponts de bateaux, longs d'environ 250 mètres, unissent les deux rives, à l'endroit le moins large. Débordant jadis dans les campagnes environnantes, Bagdad formait une agglomération de quarante villes et bourgades qui se rattachaient par des avenues de maisons le long des routes[1]; de nos jours, elle ne remplit

[1] De Slane, *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun.*

plus l'espace rectangulaire enfermé dans ses remparts; une moitié du terrain est couverte de ruines, au milieu desquelles cheminent les caravanes comme dans un coin du désert. Dans l'enceinte même se voient des amas de décombres, alternant avec des bouquets de palmiers; plusieurs quartiers sont composés de misérables cabanes, aussi délabrées que celles des villages de l'intérieur; cependant la cité, prise dans son ensemble, est l'une des plus prospères de l'empire turc. Comme lieu de transit et d'entrepôt, elle reçoit les denrées et les objets précieux de toute l'Asie Antérieure, et les huit bateaux à vapeur turcs et anglais qui, en 1883, font le service du fleuve entre Bagdad et Bassora, ne suffisent pas au transport des marchandises, laines, grains, noix de galle. Par sa propre industrie, Bagdad contribue au commerce d'exportation; ses dattes, les légumes et les fruits de ses jardins sont vantés dans tout l'Orient; on achète à haut prix ses chevaux, et surtout ses ânes blancs, mouchetés de couleur par le henné. Bagdad a diverses institutions que l'on chercherait vainement dans les autres villes de l'Orient; outre les médressé musulmanes et les écoles ouvertes par les missionnaires européens, catholiques et protestants, elle possède une école professionnelle où l'on enseigne divers métiers pour le travail du bois, des métaux, des étoffes, du papier, des produits chimiques; après avoir été fermé pendant quelque temps, ce collège a été rouvert avec succès. Récemment il a été question de créer une école française en Orient pour l'enseignement de l'arabe[1]. Bagdad a même, — chose rare en Orient, — quelque souci de son hygiène : au nord, sur la rive gauche du Tigre, s'étend un beau « jardin du peuple », arrosé par des ruisseaux abondants qu'alimente une pompe à vapeur. Le plus grand désastre qui ait frappé Bagdad pendant le cours du siècle, est la peste de 1831; elle lui fit perdre, par la mort ou par la fuite, les trois quarts des habitants. La peste de 1849, celle de 1877, ont fait aussi des ravages dans la capitale de la Mésopotamie, mais une meilleure organisation sanitaire, de plus grandes facilités de déplacement et plus de bien-être diminuent régulièrement l'intensité du fléau. Bagdad est mieux protégée qu'autrefois contre les inondations : le mur d'enceinte est entouré d'une haute digue que ne peuvent franchir les eaux débordées; à la moindre alerte, les soldats vont camper sur la levée et travaillent à combler les brèches, à consolider les points faibles[2]. La « datte de Bagdad », autre forme du « bouton d'Alep », atteint presque tous les habitants de la cité, indigènes ou étrangers.

[1] E. Desjardins. *Notes manuscrites.*
[2] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*

Les Turcs sont restés des étrangers à Bagdad; leur nation n'est guère représentée en Mésopotamie que par des fonctionnaires et des soldats. La ville est arabe par le patriotisme local aussi bien que par le dialecte et les mœurs. Les Juifs forment au moins le quart de la population urbaine, assez nombreux pour avoir conservé l'usage de leur langue, qu'ils parlent aussi bien que l'arabe. La plupart des Iraniens, parmi lesquels les Babi sont nombreux[2], vivent en dehors de Bagdad, à Ghadim, Khatimaïm ou Imam-Mouça, située à 5 kilomètres au nord-ouest du pont supérieur du Tigre, au milieu d'un cercle de jardins bordant un méandre du fleuve. Ghadim, habitée par une population plus aisée que celle de Bagdad, est aussi mieux tenue, plus élégante, et ses beaux quartiers se composent de villas aux colonnades enguirlandées de fleurs. Au-dessus de la ville, s'arrondit la coupole dorée et se dressent les six minarets de la mosquée qui recouvre le tombeau d'un martyr chiite, l'imam Mousa-Ibn-Djaffar; Bagdad n'a pas de monuments comparables à ce sanctuaire des chiites persans. Les pèlerins zélés se rendent au sépulcre vénéré en marchant sur les genoux, tandis que les négociants qui retournent du comptoir à leur villa font commodément le voyage dans les voitures d'un chemin de fer américain. En face de Ghadim, sur la rive gauche, s'élève une autre ville de pèlerinage, Madhim, celle-ci visitée par les sunnites.

La petite voie ferrée de Ghadim est l'humble commencement du réseau qui aura Bagdad pour centre; mais jusqu'à ce jour le gouvernement turc s'est refusé à concéder les lignes de rails qui rattacheraient cette ville aux sanctuaires de Nedjef et de Kerbela, ainsi que la voie, non moins utile au trafic, qui se dirigerait au nord-est vers Khanakin ou Khanîkin, sur la frontière persane; de quarante à cinquante mille pèlerins persans, se dirigeant vers Kerbela, y passent chaque année. De toutes les vallées tributaires du Tigre, celle de la Diyalah est de beaucoup la plus riche et la plus populeuse; c'est également celle qui, au point de vue stratégique, a le plus de valeur pour la Turquie, car elle pénètre au loin dans la région des montagnes bordières de l'Iran. Souleïmanieh, ville moderne, bâtie seulement en 1788, dans le cœur des monts, au pied du sommet neigeux de l'Avroman, surveille la frontière et sert de marché aux tribus kourdes des alentours : on ne peut y atteindre qu'en traversant de hautes crêtes ou en s'engageant en d'effroyables gorges. Quelques gros villages se succèdent dans la vallée de la Diyalah; les plus populeux sont ceux qui se trouvent déjà dans la plaine, à la sortie des cluses du Hamrin. Bakouba, située à une

[1] H. Petermann, *Reisen im Orient.*

cinquantaine de kilomètres de Bagdad, est dans le vaste jardin sans lacune qui s'étend le long de la Diyalah, des bords du Tigre à la base des escarpements du Hamrin. Non loin se voient les ruines de Dastagherd, autre Eski Bagdad, qui n'ont pas encore été explorées. Mendeli, située sur un affluent du Tigre, est comme Khanakin, un lieu de passage des pèlerins chiites, et l'une des portes commerciales de l'empire du côté de l'Iran. Après la cueillette des dattes, son industrie principale est l'exploitation des sources de naphte, dont les produits sont expédiés à Bagdad pour l'éclairage de la cité. Mendeli a aussi de très abondantes sources de gaz, qui empoisonnent l'atmosphère. Les Arabes prennent soin de camper à distance et au vent de ces dangereuses fumerolles[1].

De nombreux *tell* ou buttes de débris dominent la plaine aux environs de Bagdad. Un de ces monticules, Tell Mohammed, s'élève aux portes mêmes de la cité, vers le sud-ouest; un autre, à 30 kilomètres à l'ouest, porte le nom de Kasr-Nimroud ou « Palais de Nimrod »; on l'appelle aussi Akerkouf : c'est l'un des plus élevés de l'ancienne Chaldée; il a plus de 40 mètres en hauteur et ressemble à un groupe de piliers énormes excavés à la base; comme les autres tell de la plaine, il se compose de briques cuites au soleil alternant avec des couches de roseaux. D'autres tertres en amont de Bagdad longent à distance la rive gauche du fleuve, comme une succession de postes militaires; enfin, au sud du confluent de la Diyalah, des amas de briques et de poteries indiquent les emplacements de capitales antérieures, les Madaïn ou les « Deux Villes » qui se font face sur les deux bords du Tigre. Séleucie, la cité de la rive droite, ainsi nommée en l'honneur du souverain qui la construisit après la chute de Babylone, n'a plus un seul monument; c'est à peine si l'on peut reconnaître les traces de l'enceinte carrée. Une partie de la ville occidentale, capitale syrienne, a été détruite par les érosions du fleuve, tandis que des plages nouvelles se sont ajoutées sur la rive gauche à la péninsule qui portait Ctésiphon, capitale des Parthes. De la cité même il ne reste que des briques et des tessons, mais le palais de Chosroès Nourchivan, bâti au milieu du sixième siècle de l'ère vulgaire, arrondit encore au-dessus de la plaine son prodigieux portail de 32 mètres de hauteur. Le Tak-i-Kesra ou Tak Kosrou, c'est-à-dire la « Voûte de Chosroès », donne entrée dans une nef de 50 mètres en profondeur, placée au centre d'un édifice à plusieurs étages, distribué en appartements de petites dimensions. Les ornements, les sculptures ont disparu, mais la majestueuse arcade, seul monument pré-

[1] Meissner, *Petermann's Mittheilungen*, IX, 1874.

islamite que possède encore la basse Mésopotamie, n'en est que plus grandiose dans sa nudité. Aucune autre porte de palais persan n'égale en hardiesse ce porche d'un monument ruiné. C'est sous la voûte de Chosroès que les Arabes, vainqueurs à la bataille décisive de Kadesia, trouvèrent le trône, la couronne, la ceinture et l'étendard du roi de Perse.

En aval des « villes Jumelles », maint autre monticule rappelle l'existence de cités disparues, mais les villages habités sont de moins en moins nombreux et la plupart des demeures ne sont que des tentes de nomades. Sur la route de 800 kilomètres qu'ont à parcourir les bateaux à vapeur de Bagdad à Bassorah, il y a seulement quatre lieux d'arrêt, dont une seule ville, Kout-el-Amara, fondée en 1860 et devenue le marché de centaines de tribus. Çà et là une coupole se montre au-dessus d'un tombeau de saint, qui partout ailleurs serait devenu le noyau d'une ville : tels sont, le tombeau d'Esaü, que visitent des pèlerins juifs, et, non loin du confluent de l'Euphrate, le tombeau d'Esdras, également vénéré par juifs, chrétiens et mahométans. Le canal Chat-el-Haï, qui se sépare du Tigre au bourg de Kout-el-Amara, et qui s'écoule directement au sud vers l'Euphrate, est plus important que le Tigre par la zone riveraine des cultures et des villages[1]. C'est au bord du Chat-el-Haï ou de ses filioles, déjà dans le voisinage de l'Euphrate, que se voient les restes de quelques-unes des plus anciennes villes de la Chaldée. Là se trouve Tello ou Tell Loh, le Sirtella (Sirburla) des archéologues, tout à coup devenu fameux par les fouilles de M. de Sarzec, qui, par delà les époques de Babylone et de Ninive, ont révélé une période remarquable de l'art. A cette époque, l'écriture n'avait pas encore pris son aspect cunéiforme, chaque caractère rappelait vaguement l'objet qu'il représentait sous sa forme hiéroglyphique[2]. Il n'y a point de

[1] Villes principales du bassin du Tigre dans la Turquie d'Asie, avec leur population approximative :

Bagdad	80 000 hab.	Sert, d'après Shiel et Ainsworth	5 000 hab.
Mossoul	50 000 »	Touz-Khourmatli, d'après Rich	5 000 »
Diarbekir, d'après Černik	40 000 »	Khanakin	5 000 »
Bitlis	15 000 »	Maden-Khapour	4 000 »
Kerkouk, d'après Černik	12 000 »	Khoï-Sandjak	4 000 »
Souleïmanieh, d'après Rich	10 000 »	Kifri, d'après Clément	4 500 »
Revandoz	10 000 »	Djezireh	3 500 »
Kout-el-Amara, d'après Denis de Rivoyre	10 000 »	Tell Afar, d'après Sachau	3 000 »
		Bakouba, d'après Clément	3 000 »
Gadhim, d'après Černik	8 000 »	Arghana	3 000 »
Arbil »	6 000 »	Akra, d'après Petermann	3 000 »
Mendeli, d'après Clément	6 000 »	Altîn-Kiöpru, d'après Černik	2 000 »
Tekrit	2 000 »		

[2] Heuzey et Oppert, *Rapport à l'Académie des Inscriptions*; — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*.

pierres dans la basse Chaldée, et c'est de pays très éloignés, peut-être de l'Égypte, qu'on importait les roches dures, pour les statues et les inscriptions. Les monuments de Tello ont été transportés au Louvre.

L'Euphrate, moins abondant que le Tigre, moins rapproché des vallées fertiles de la montagne, et limité sur sa rive droite par les sables ou les argiles du désert, a beaucoup moins de villes et de bourgades sur ses bords, entre la région des passages et la Babylonie proprement dite : quoique son cours forme la grande diagonale de l'Asie Antérieure entre le golfe d'Alexandrette et le golfe Persique, l'Euphrate est un fleuve mort, comparé au courant d'eau de la Mésopotamie orientale. Jadis il n'en fut pas ainsi. Dans l'histoire des nations un contraste géographique remarquable s'établit entre les deux artères fluviales. De l'issue des gorges jusqu'à la Susiane, les grandes cités bordaient le Tigre, le fleuve de l'Assyrie; mais dans la basse Mésopotamie, à partir de la muraille Médique, presque toutes les villes se succédaient sur les bords ou dans le voisinage de l'Euphrate[1] : le contraste des deux empires, Assyrie et Babylonie, correspond à celui des deux courants.

En aval du confluent des deux Euphrate et jusqu'à l'issue des cluses du Taurus, seulement de pauvres bourgades se sont bâties sur les bords du fleuve; mais dans le bassin latéral du Tokma-sou s'élèvent deux chefs-lieux, Malatia et Azbouzou, entre lesquels voyageait naguère, de six mois en six mois, presque toute la population urbaine. Malatia, la Mélitène des Romains, était la ville d'hiver; mais, entourée de canaux d'irrigation et de champs inondés, elle devient insalubre dès les premières chaleurs; les habitants l'abandonnent pour Azbouzou, la ville d'été, placée au sud dans une vallée plus haute[2]. Mais ces continuels va-et-vient ont en grande partie cessé; la population s'est principalement fixée dans la ville méridionale, charmant séjour, où chaque maison a sa fontaine, son jardin, son bosquet. Les deux villes de la haute vallée de Tokma, Gouroun et Derendah, sont, comme Malatia, presque désertes pendant l'été; toute la population se porte vers les bastides des environs. Les émigrants de Gouroun, que l'on rencontre dans toutes les parties de l'empire, se distinguent par leur esprit d'initiative.

L'ancienne capitale de la Commagène, Samosate, la patrie de Lucien, jadis si importante comme lieu de passage et comme forteresse des légions

[1] Ménant, *Babylone et Chaldée;* — Hommel, *Vorsemitische Kulturen.*
[2] Von Moltke, *Das nördliche Vorland Klein-Asiens ;* — Carl Ritter, *Asien.*

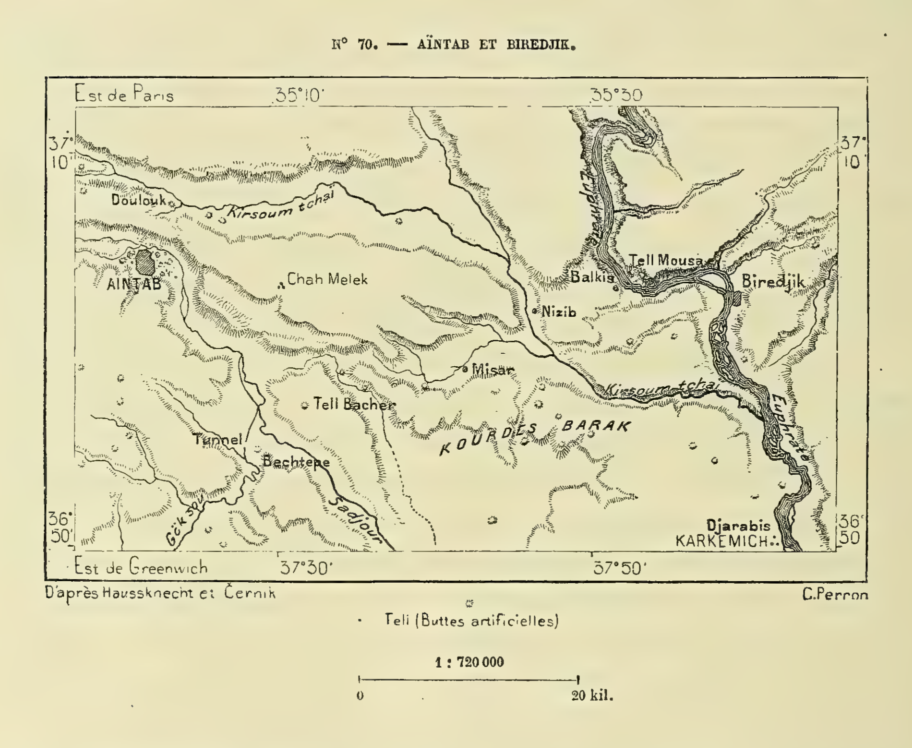
romaines à la sortie des gorges de l'Euphrate, n'est plus qu'un bourg ruiné, moins peuplé que la petite Souverek, située dans une vallée latérale, sur la route de Diarbekir. Dans ces deux villes on remarque seulement les énormes buttes artificielles sur lesquelles étaient élevées les acropoles; mais dans les environs, sur un massif qui s'élève à l'occident du fleuve, on a récemment découvert, à près de 1800 mètres d'altitude, les somptueux monuments funéraires des rois de la Commagène[1], ornés de statues ayant jusqu'à 17 mètres de hauteur. Les indigènes y ont vu le tombeau de Nemrod, le héros légendaire de la Mésopotamie : de là le nom de Nimroud-dagh qu'ils ont donné à ces montagnes.

En aval de Samosate, l'Euphrate reçoit le torrent qui descend de l'étroit bassin, entouré de monts calcaires, où se trouve la ville turque de Behesni. Plus bas, Roum-kalah ou le « Château des Romains », ancienne résidence du patriarche catholicos de l'Arménie, fut, comme Samosate, un lieu de passage très fréquenté; actuellement, la ville où se fait presque toujours le transit des caravanes de l'un à l'autre bord, est Bir, Bir al Birat ou Biredjik : c'est là, dit la légende grecque, que Bacchus jeta le premier pont sur l'Euphrate pour marcher à la conquête des Indes[2]. Une falaise isolée de la rive gauche porte les ruines pittoresques d'une vaste forteresse qui commandait autrefois le passage et se continue au sud par des collines, d'où les constructions descendent en amphithéâtre vers la berge de l'Euphrate; des maisons à terrasses, au-dessus desquelles se montrent des minarets blancs et de sombres cyprès, bordent le fleuve sur une longueur d'environ 2 kilomètres. Biredjik est surtout peuplée de Turcs, mais elle a aussi une colonie d'Arméniens, qui s'occupent principalement du commerce de transit, et près de la citadelle, de nombreuses familles kourdes gîtent dans les ruines et dans les grottes des rochers calcaires. Autour de Biredjik s'étendent des champs d'orge, où les nombreuses caravanes de passage s'approvisionnent de nourriture pour leurs chameaux. A l'ouest, au bord d'un méandre de l'Euphrate, se dresse le tertre de Balkis, où l'on a trouvé des mosaïques et des peintures romaines de prix; mais presque tous les objets de valeur ont été brisés et la butte sert de carrière aux habitants de Biredjik[3]. La plaine nue qui s'étend au nord de Biredjik, vers les avant-monts du Taurus, est remarquable par ses innombrables débris basaltiques parsemés sur les roches gréyeuses[4].

[1] Sester und Puchstein, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1882.
[2] Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie.*
[3] Černik und Schweiger-Lerchenfeld, mémoire cité.
[4] Von Moltke, *Das nördliche Vorland Klein-Asiens.*

La grande route de Biredjik à Alexandrette, qu'un chemin de fer remplacera tôt ou tard, traverse la petite ville de Nizib et ses plantations d'oliviers, où se livra en 1839 la bataille qui ouvrit aux troupes égyptiennes d'Ibrahim-pacha le chemin du nord et causa l'intervention de l'Europe : là ou dans les environs, sur le chemin stratégique de l'Asie Mineure et de la Syrie à l'Euphrate, s'étaient déjà rencontrées maintes autres armées, grecques, byzantines et persanes. La cité principale de cette région, qui appartient encore au bassin de l'Euphrate, est Aïntab, qui s'élève en amphithéâtre sur les pentes septentrionales dominant la vallée du Sadjour;

N° 70. — AÏNTAB ET BIREDJIK.



D'après Haussknecht et Černik — C.Perron

Teli (Buttes artificielles)

1 : 720 000

0 — 20 kil.

une butte artificielle, revêtue de dalles, comme la plupart des tertres de la Syrie et de la haute Mésopotamie, s'élève entre la ville et la rivière, portant les ruines d'une forteresse abandonnée autour de laquelle tourbillonnent les oiseaux. La ville, habitée surtout par des Turcomans, n'a d'autre industrie que le lavage des laines et le tannage des cuirs, mais, comme station principale entre Biredjik et la mer, elle fait un grand commerce de transit. Au sud-est d'Aïntab, le Sadjour se bifurque; un canal artificiel, qui se continue par un tunnel de 250 mètres de longueur, va rejoindre les sources abondantes du Gök sou, qui descend au sud vers les campagnes d'Alep : cette coupure, qui date du treizième siècle, mais qu'on a dû restaurer récemment, rattache ainsi le bassin de l'Euphrate à la dépression fermée



BIREDJIK ET L'EUPHRATE. — VUE PRISE EN DEHORS DE LA VILLE.

Dessin de Slom, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

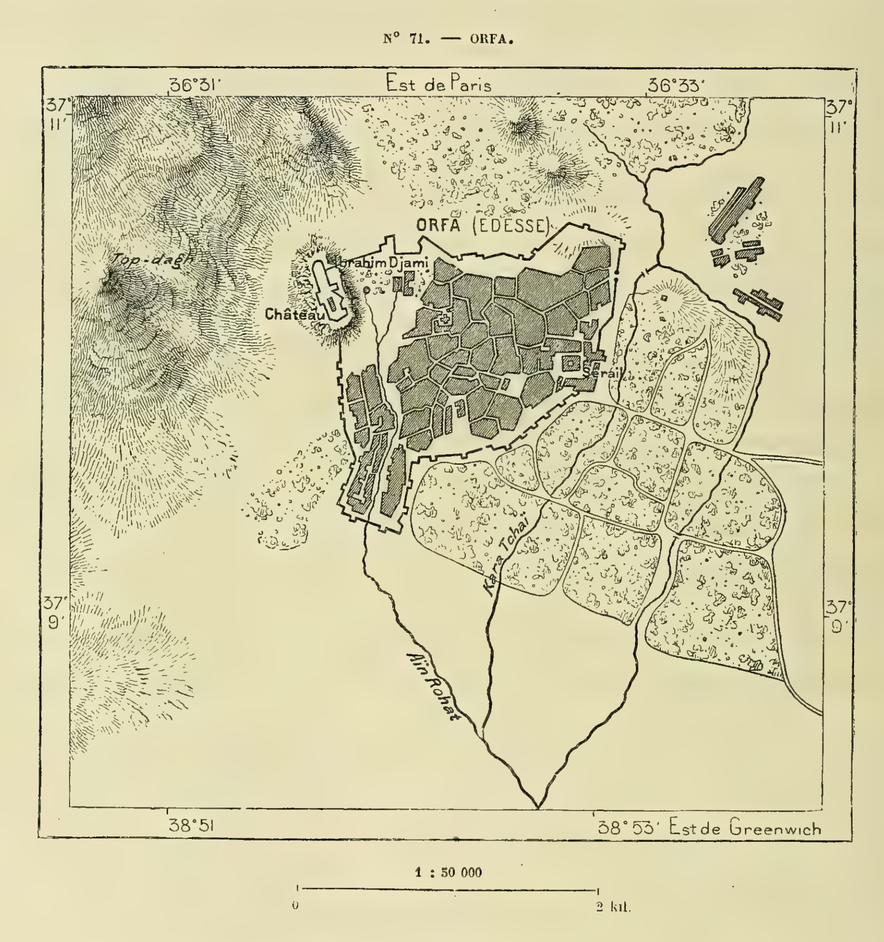
dont Alep occupe le fond[1]. Les ruines romaines sont nombreuses dans cette région, qui fut, pendant quatre siècles, frontière de l'empire : sur la rive droite de l'Euphrate, non loin du confluent de Sadjour, se voient sur la falaise, à Djarabis (ou Djerablous), les restes d'un temple que l'on croyait naguère être celui de l'ancienne Europus. Les fouilles des explorateurs anglais Henderson et Conder ont mis hors de doute que ce sont là les ruines de Karkhemich, la capitale si longtemps cherchée du peuple mystérieux des Hittites; les sculptures taillées sur les dalles de basalte et de calcaire sont d'un style qui rappelle celui de l'Assyrie, mais qui ont cependant un caractère original; les inscriptions ont été gravées en hiéroglyphes[2]. Au sud du Sadjour, limite commune des langues arabe et turque, est une autre cité ruinée, que visitent les archéologues, Bambyce, la Mambidj actuelle : c'est une des nombreuses Hierapolis jadis consacrées au soleil et à la « grande déesse » : on lui donnait aussi le nom de Magog.

A l'orient de Biredjik, Orfa (Ourfa), l'antique Rohas et l'Édesse des Croisés, est la première grande station des caravanes sur la route de Mossoul. Cette ville, située sur la rive occidentale du Kara tchaï, affluent de l'Euphrate par le Nahr Belik, s'appuie aux collines avancées du Top-dagh, connue au moyen âge sous le nom de « montagne Sainte », à cause des nombreux monastères bâtis sur ses pentes. Le château d'Orfa, construit, ainsi que de nombreuses forteresses sur la frontière, par Justinien, l'un des plus grands constructeurs qui aient existé[3], s'élève sur un contrefort escarpé, que des fossés taillés dans le roc vif à 12 mètres de profondeur, isolent de toutes parts[4]; une enceinte triangulaire, flanquée de tours carrées, se rattache aux fortifications du château et sépare la ville des bosquets verdoyants et des jardins fertiles au milieu desquels se ramifient les eaux du Kara tchaï; du terre-plein de la forteresse, on voit à ses pieds toute la ville, avec ses coupoles et ses minarets, la ceinture des vergers et les pentes des collines environnantes, couvertes de vignobles. Une source, l'antique Callirhoé, jaillit à la base du château et remplit un étang sacré où se jouent des cyprins également vénérés des juifs, chrétiens et musulmans; une mosquée, consacrée au patriarche Abraham, le Khalil ou « Ami de Dieu », reflète ses murs dans l'eau tranquille et des grenadiers, des cyprès, des platanes, ombragent les degrés de la margelle où viennent s'asseoir les

[1] Rousseau; — Carl Ritter, *Asien*, vol. X; — Cernik, ouvrage cité.
[2] Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*.
[3] E. Desjardins, *Notes manuscrites*.
[4] G. Rey, *Les Colonies franques de Syrie aux douzième et treizième siècles*.

pèlerins. Deux colonnes que la légende attribue au père des Hébreux se dressent près de la citadelle, et sous le rocher du fort, de même que dans les escarpements des alentours s'ouvrent au moins deux cents grottes taillées, dont quelques-unes se superposent en étages et se prolongent en galeries : ce sont des tombeaux transformés en habitations[1]. La ville même possède des restes de constructions du moyen âge, notamment quelques

N° 71. — ORFA.



1 : 50 000

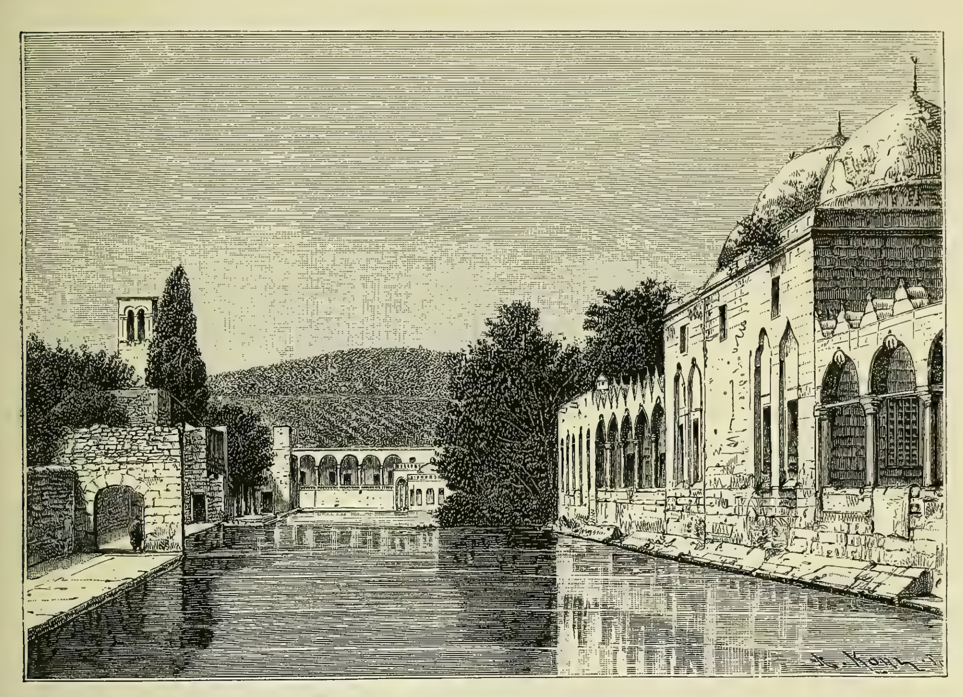
0 — 2 kil.

fragments du palais des princes de Courtenay, les suzerains d'Édesse aux temps des Croisades. Les édifices d'Orfa sont construits en pierres calcaires et en basaltes, déposés par assises alternantes, ce qui leur donne un aspect fort agréable; peu de villes dans l'Asie Antérieure peuvent se comparer à Orfa pour la propreté des maisons et des rues. Son industrie ne comprend guère que la fabrication des lainages et des poteries, mais le commerce de transit est très actif. L'exportation des blés est devenue consi-

[1] Olivier, *Voyage dans l'empire ottoman.*

dérable; des centaines de Bédouins et de Kourdes, à demi sédentaires, campent dans le voisinage et cultivent pour le consul français le vaste domaine de Medjeri-khan; outre les céréales, on y récolte le sésame, le chanvre, le coton et la ramie[1].

Toutes les villes de la haute Mésopotamie ont un nom dans l'histoire des religions. Au sud d'Orfa, cité de l'Ami de Dieu, Harran, l'antique Charræ, est mentionnée dans la Genèse comme ayant été la demeure d'Abraham,



ORFA. — FONTAINE D'ABRAHAM.
Dessin de Taylor, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

et le culte des astres s'y maintint longtemps. A l'est, Mardin est fameuse comme centre de populations sectaires refoulées dans les montagnes, d'abord par les chrétiens orthodoxes, puis par les musulmans; près de la moitié de sa population se compose de chrétiens, appartenant à des sectes diverses[2] : on y parle surtout l'arabe, tandis que le turc est l'idiome dominant à Orfa. Habitée par des Kourdes mahométans, des « Chaldéens », des Syriens, des Jacobites, des Arméniens et des convertis, catholiques et protestants, qui ne vivent pas en des quartiers séparés, Mardin est une ville de mosquées, de chapelles, de medressé et d'écoles. Les femmes de Mardin

[1] Ernest Chantre, *Notes manuscrites.*

[2] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*

sont renommées pour leur beauté. Très pittoresque, la ville est bâtie à 1190 mètres sur un rocher calcaire tout crevassé et couronné par une forteresse blanche, que la renommée dit imprenable; à cent mètres plus haut, une pointe de roc porte encore un fort, dressé comme un observatoire au-dessus de la contrée. Placée dans le voisinage du col qui fait communiquer directement Diarbekir avec les plaines de la Mésopotamie, et que traverse une route « presque carrossable », Mardin a de l'importance au point de vue stratégique, mais elle est trop difficile d'accès pour faire grand commerce; la route des caravanes longe la base de ses montagnes pour se diriger à l'est vers Nisibin et Mossoul. A 25 kilomètres au sud-est de Mardin, elle passe à l'issue d'un défilé que défendait la cité byzantine de Dara. Les tours crénelées, les volées de marches, les arcades et les colonnades taillées dans le roc se sont maintenues intactes; on cherche des yeux la foule qui devrait se presser à la porte des temples et sur les escaliers de la grande cité souterraine, mais toute la population se compose de quelques familles turkmènes, gîtant çà et là dans les grottes et les décombres. A l'est, dans les montagnes de Tour Abdin, Midyat est la métropole des Jacobites. Nisibin, la Nisibis qui fut la résidence de Tigrane et dont les Romains firent une citadelle contre les Parthes, la « seconde Antioche » que l'on dit avoir enfermé des centaines de milliers d'habitants, occupe une faible partie de l'espace entouré par l'ancien fossé de circonvallation; les colonnes d'un temple se sont conservées, ainsi qu'un pont romain jeté sur le Djakhdjakh, la bruyante rivière qui s'enfuit vers le Khabour. C'est dans ce même bassin du Khabour, au sud-ouest de Mardin, que l'explorateur Sachau croit avoir découvert l'emplacement si longtemps cherché de Tigranocertes : ce serait le Tell Ermen ou la « Butte Arménienne », près du village de Dunaïsir; mais on n'y a point remarqué de ruines. Ras-el-Aïn ou la « Tête de l'Eau », dans la plaine arrosée de Khabour, était naguère le centre de colonies de Caucasiens Tchetchenzes; mais, pourchassés par les Arabes des tribus environnantes, qui les accusaient de voler des chevaux et des enfants, la plupart des nouveau-venus ont été massacrés ou bien se sont expatriés pour entrer dans la gendarmerie turque[1]. Au fond de la plaine, jadis si populeuse, aujourd'hui presque déserte, où serpente le Khabour, se prolonge de l'est à l'ouest la chaîne interrompue du Sindjar, dont le chef-lieu, Sindjar, le Singali des Kourdes, le Beled des Arabes, est le marché principal des Yezides. On dit que dans les rochers du Djebel-Aziz, à l'ouest du Sindjar, s'ouvre un gouffre « sans fond » où les Yezides

[1] Sachau, ouvrage cité; — Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*

vont faire chaque année leurs offrandes au diable, en y jetant des joyaux et des pièces d'or et d'argent[1].

Sur les bords de l'Euphrate comme dans les steppes traversées par le Khabour, les cités ruinées, toutes indiquées par des *tell* qui portaient les acropoles, sont plus nombreuses que les bourgades encore habitées et celles-ci ne sont pour la plupart que les humbles restes d'agglomérations considérables. Balis n'est plus qu'un château délabré situé sur une falaise crayeuse, à l'endroit où le fleuve, cessant de couler parallèlement au littoral de la Syrie, descend au sud-est vers le golfe Persique. Thapsacus ou le « Passage » a cessé d'exister. Rakka, à peu de distance en amont de la jonction du Belik, n'a plus rien qui rappelle les villes grecques de Nikephorion, Kallinikon, Leontopolis, qui se succédèrent en cet endroit, et l'on n'y voit plus que de misérables fragments du palais qu'y avait fait bâtir Haroun ar Rachid, lorsque Rakka devint sa capitale. C'est près de là, dans les plaines de Seffin, que se livrèrent, entre l'armée d'Ali et celle de Moavieh, ces combats qui devaient décider de l'ordre de succession au califat. Jamais peut-être on ne vit pareil acharnement : la bataille ne fut décidée qu'après 90 rencontres, presque une par jour, et coûta la vie à 70 000 hommes, la moitié des combattants; dans cette contrée où se sont si souvent entrechoquées les nations, le « sol même est histoire[2] ».

Zelibi, l'ancienne Zenobia, haut perchée sur son roc, au pied duquel passaient les caravanes de Palmyre se dirigeant vers la Perse, n'a que des fragments épars de ses édifices, bâtis en albâtre translucide[3]. La ville qui commande maintenant le passage dans cette région est la place militaire de Deïr (Der, Ed-Der) ou le « Couvent », peuplée de Turcs, de quelques colons arabes et d'immigrants tcherkesses, auxquels est assigné un quartier spécial. Un pont, emporté par une crue en 1882, faisait communiquer la berge occidentale, sur laquelle est bâtie la cité, avec une grande île de l'Euphrate, couverte de jardins, de rizières, de plantations de cotonniers et de tabac. En aval de Biredjik, qui se trouve à 400 kilomètres par le cours du fleuve, Deïr est le premier centre de culture et de trafic. Plus bas, là où le Khabour et l'Euphrate se réunissent au pied d'un promontoire abrupt, toute la campagne est un vaste jardin; mais l'antique cité grecque de Kirkesion, que l'on croyait naguère être la Karkhemich des Hittites, où se heurtèrent les armées de l'Égypte et de l'Assyrie, a fait place à un groupe de masures, Bouseirah. En bas, dans la plaine, sur un

[1] Kinneir, *Voyage en Arménie*, etc.
[2] Walpole, *The Ansayris*.
[3] Helfer; — Chesney, *Report on Steam Navigation to India*.

méandre de l'Euphrate, le bourg de Mayadim est plus considérable; ses maisons en pierre sont presque entièrement construites des restes d'édifices qui s'élevaient dans cette région jadis si populeuse. Les ruines superbes du château de Rahaba, que l'on croit être le Rekoboth de la Bible, s'élèvent sur une roche escarpée, au-dessus de Mayadim.

Anah, l'ancienne Anetho, est une ville unique dans l'Asie Antérieure : elle ressemble à ces bourgades cinghalaises et malabares qui bordent la côte de l'océan Indien et dont les maisons se succèdent sans fin le long des routes ombreuses sous les bosquets de cocotiers. Resserrée entre une falaise, qui termine brusquement le plateau désert, et la rive sinueuse de l'Euphrate, Anah occupe à l'ouest du fleuve une zone d'environ 8 kilomètres de longueur, merveilleuse oasis de verdure, qui fait comprendre le ravissement d'Hérodote à la vue des campagnes de la Mésopotamie. Les hautes maisons, isolées les unes des autres, sont comme enfouies dans la végétation; au-dessous des bouquets de palmiers, croissent les figuiers, les orangers, les grenadiers; les vignes enroulent leurs pampres autour des arbres; les cannes à sucre alternent avec les cotonniers; en aval de la longue route bordée de maisons et de jardins, un vieux pont de pierre rattache à la rive la ville insulaire, d'origine antique, dont le nom est devenu celui de l'oasis entière. Anah est la capitale et le marché principal des Bédouins nomades qui campent dans les plaines entre la Syrie et l'Euphrate et le commerce y est considérable. En face, sur la rive gauche, le bourg de Ravah est le point de départ des nombreuses caravanes qui vont rejoindre le Tigre au bourg de Tekrit.

En aval d'Anah se succèdent les petites villes insulaires de Hadihah, el Ouz, Djibbah, puis vient Hit, fameuse par ses sources d'asphalte, qui fournissent le bitume pour la construction des bateaux : une des fontaines de naphte jaillit inépuisable du sommet d'une colline ouverte en forme de chaudière[1]. Hit est aussi une escale importante du commerce de transit entre les deux fleuves, mais le port par excellence est Feloudjah, où vient aboutir la route la plus courte de Bagdad à l'Euphrate. A l'ouest du méandre que décrit le fleuve s'étendent les plaines fertiles de Saklaviyah, où paissent par dizaines de milliers des chameaux et des chevaux arabes, célèbres dans tout l'Orient. Les pâturages de Saklaviyah se continuent au sud jusqu'aux marais qui bordent l'Euphrate dans l'ancienne Babylonie. Le bourg de Mosseïb, sur les deux rives du fleuve, est très animé comme lieu de passage des deux cent mille pèlerins qui chaque année se rendent de

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*

Bagdad à Kerbela. C'est à Mosseïb que, d'après les projets de Midhat-pacha, devait être jeté sur l'Euphrate le viaduc de la voie ferrée.

La « grande Babylone », dont le nom désigne encore dans le monde les cités immenses où s'élèvent les édifices somptueux, où s'engouffrent les richesses des contrées environnantes, n'est plus qu'une plaine parsemée de buttes, amas de briques écroulées qui furent autrefois des palais et des temples. L'espace de 24 kilomètres de côté — soit 576 kilomètres carrés — qu'enfermaient les murs prodigieux de Babylone, est maintenant un désert dans presque toute son étendue; néanmoins, dans la partie méridionale de l'antique Babel, s'élève une des villes considérables de la basse Mésopotamie. Ombragée de dattiers, entourée de jardins magnifiques, percée de rues plus propres que celles de Bagdad et possédant de riches bazars où se presse la foule des Arabes, Hilleh-et-Feïdah, « Hilleh la Vaste », borde la rive droite du fleuve et communique avec le faubourg de la rive opposée par un pont de bateaux, long de 200 mètres. Les avantages qu'offre cette partie du fleuve, vers laquelle convergent les routes de la Syrie et des campements arabes, ont été suffisants pour y faire renaître une ville, quoique les capitales héritières de Babylone, Séleucie, Ctésiphon, Koufa, Bagdad, lui aient enlevé les privilèges qui doivent appartenir à toute cité centrale de la Mésopotamie.

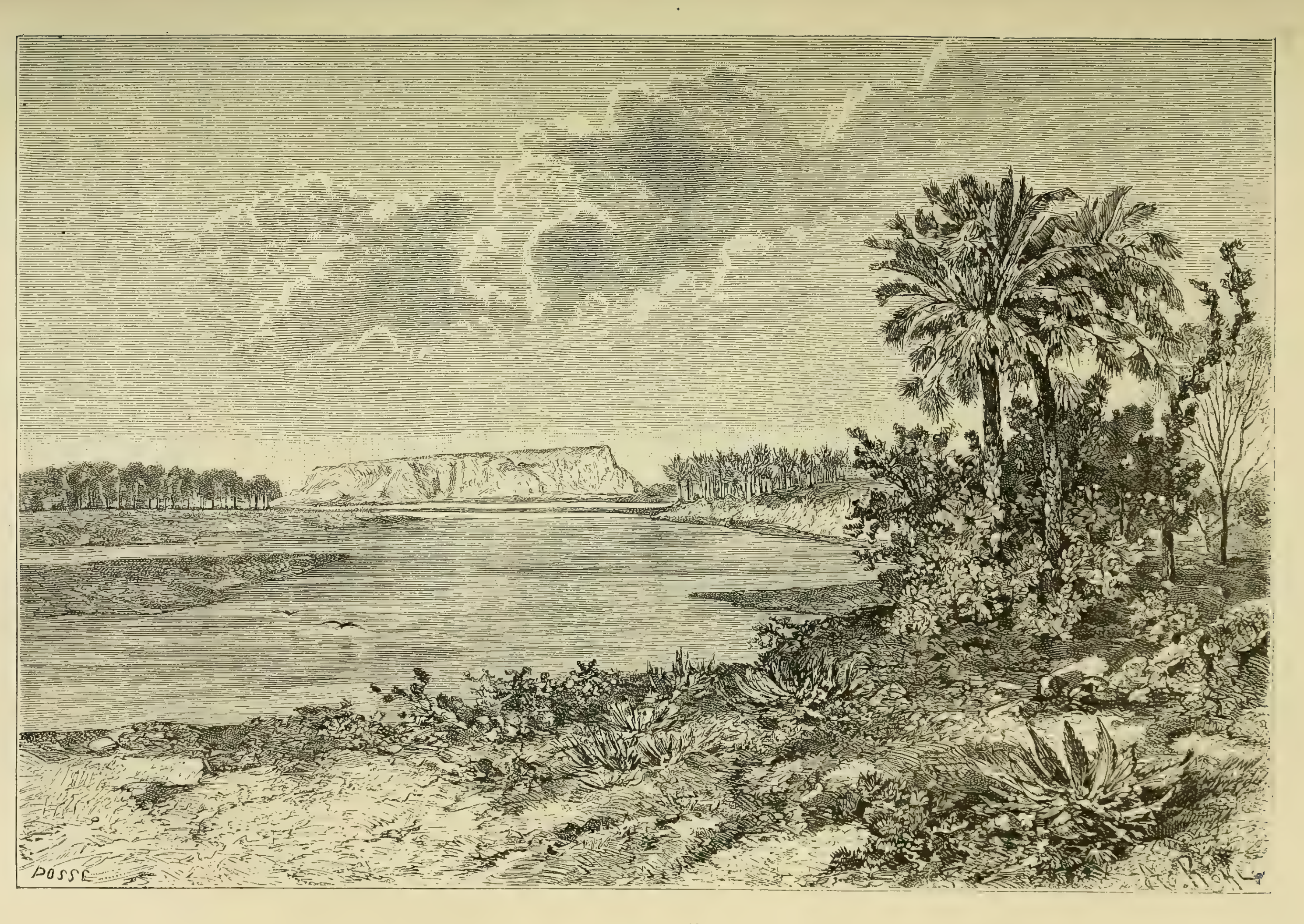
La butte babylonienne la plus rapprochée de Bagdad, à laquelle on donne spécialement le nom de Babil, la « Porte de Dieu », ou de Moudjelibeh, la « Renversée », sert de carrière depuis deux mille ans; ses briques ont été employées à édifier les villes environnantes. De nos jours encore, des familles entières, appartenant pour la plupart à la tribu des Babili, qui se disent héritiers des Babyloniens d'autrefois, n'ont d'autre métier que de fouiller ces amas de briques pour en retirer des matériaux de construction[1]. Le tertre le plus élevé de la rive gauche est le Kasr, ou le « Palais » par excellence, élevé par Nabuchodonosor; il n'a pas moins de 1500 mètres de tour. Plus au sud, et toujours sur la même rive, est la butte d'Amran, sur l'emplacement probable des jardins suspendus : aux temps qui suivirent la mort d'Alexandre, ce monticule servait de nécropole, sans doute à cause des avantages que présentaient, pour le dépôt des morts, les galeries voûtées sur lesquelles reposaient les terrasses[2]. Plus au sud, dans l'oasis de palmiers où se trouve aujourd'hui le village de Djoumdjoumah, se trouvent les ruines de ce qui fut le bazar de Babylone et l'on en a retiré

[1] Layard, *Nineveh and Babylon*.
[2] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, vol. II.

plus de trois mille tablettes qui révèlent l'histoire financière de la cité chaldéenne[1]. Sur la rive droite, où se trouve Hilleh, qu'Oppert croit avoir été le quartier industriel[2], les tertres sont rares, et l'on ne voit plus trace du palais que Sémiramis avait élevé en face du Kasr de la rive opposée. La cause de cette disparition complète des monuments de la partie occidentale de Babylone doit être attribuée aux érosions du fleuve, qui se sont principalement produites sur la rive de l'ouest. De vastes lambeaux de terrains ont été emportés avec les amas de poteries qui les couvraient, et à la place se sont déposées des terres nouvelles. Toutefois un monument subsiste encore, au sud-ouest, sur l'emplacement de l'ancienne Borsippa, près des marais qui longent à distance la rive droite du fleuve, et ce débris est précisément celui que la légende représente comme le reste de l'édifice le plus ancien du monde : Birs-Nimroud serait la « tour de Babel » dont le sommet devait « atteindre le ciel » et où se fit le prodige de la « confusion des langues » ; les lézardes de la butte seraient les traces de la foudre lancée contre les audacieux bâtisseurs. Pourtant le monticule, en entier composé de poteries, entre lesquelles ne croît pas un brin d'herbe, n'a livré aux explorateurs et aux chercheurs de richesses aucun débris antérieur à Nabuchodonosor ; c'est le nom de ce souverain que portent les briques du monument[3]. D'après Rich, la hauteur exacte de la butte est de 60 mètres et le pan de mur qui la domine augmente de 11 mètres la hauteur totale; Strabon lui donnait un stade, soit 185 mètres d'élévation. Autant qu'on peut en juger par l'aspect, le côté occidental de Birs-Nimroud semble avoir été un mur vertical, tandis que du côté de l'est des terrasses en degrés se succédaient à intervalles égaux. Que fut cette construction élevée par Nabuchodonosor? On sait maintenant que ce fut la « Tour des Sept Sphères », un *zigurat* ou observatoire comme celui de Khorsabad.

Il est probable que ni Babylone ni les autres cités disparues de la basse Chaldée ne révèleront de sculptures monumentales ni d'archives de pierre comme celles des villes d'Assyrie. Pays d'alluvions où l'on ne rencontre pas un galet, la Mésopotamie méridionale n'avait pour matériaux de construction que des roseaux, des branchages, de l'asphalte et ses boues, battues en pisé pour les masures de l'Arabe ou moulées en briques pour les constructions destinées à durer. Les pierres, qui servaient à la représentation des dieux et des souverains, devaient être importées des avant-monts de l'Iran, des côtes de l'Arabie ou même de la lointaine Égypte.

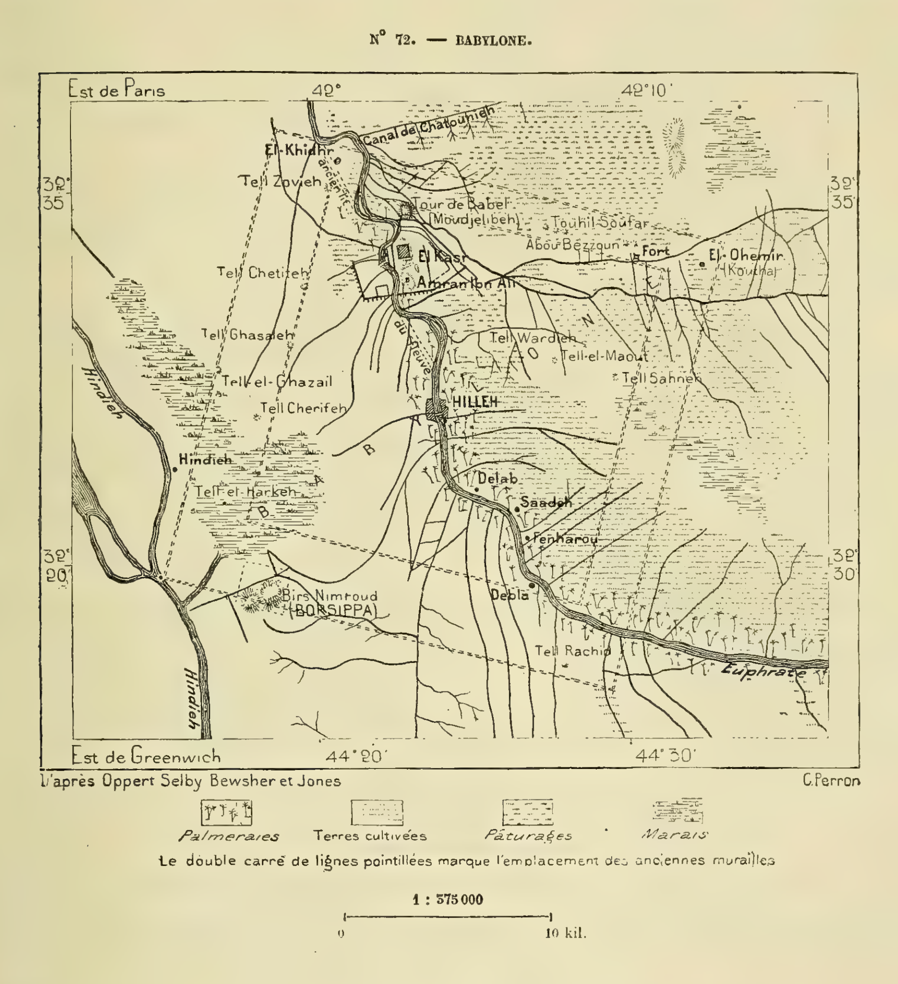
[1] George Smith et Hormuzd Rassam, *Weekly Times*, sept. 2, 1881.
[2] *Expédition scientifique en Mésopotamie.*
[3] Layard, ouvrage cité.



BUTTE DE BABIL

D'après un dessin inédit de Félix Thomas.

Mais si les ruines de la Babylonie promettent moins de statues et de bas-reliefs aux archéologues, elles leur ont conservé des archives de briques plus anciennes, et grâce à elles les historiens remontent de plusieurs siècles plus avant vers les origines de l'humanité. Au nord de Babel, sur un canal de l'Euphrate, les deux villes jumelles de Sippar et d'Aghadé s'élevaient, il y a bientôt quarante siècles, aux temps où les peuples de Soumir



N° 72. — BABYLONE.

et d'Akkad se disputaient l'empire; près de là, les buttes d'Abou-Houbba renferment les débris du temple du Soleil, où vivait Xisuthrus, le roi chaldéen. Au sud de Babel, sur le bas Euphrate, dans une région que les marais rendent inabordable pendant une grande partie de l'année, sont parsemées les buttes de l'ancienne Érehk (Ourouk), l'Orchée des Grecs, la Warka des Arabes actuels. C'est la ville des Livres : là se trouvait la plus ancienne bibliothèque de la Chaldée; c'est là qu'on espère trouver un jour l'épopée entière d'Isdubar, dont on ne possède encore que des frag-

ments[1]; les briques de Ninive, où l'on a retrouvé le récit du déluge, ont été copiées sur les tablettes d'Érekh. A en juger par les nécropoles immenses qui entourent Warka, aucune ville peut-être ne fut plus sacrée comme lieu d'ensevelissement. C'est à des lieues de distance que s'étend la nécropole; sans doute les cadavres étaient expédiés de toutes les régions de la Mésopotamie, comme ils le sont aujourd'hui de Perse à Kerbela; les corps descendaient en convois sur les eaux de l'Euphrate, de même qu'au moyen âge ils suivaient le cours du Rhône jusque devant Arles, où des mains pieuses les recueillaient pour les déposer aux Aliscamps[2]. Plus au sud, d'autres grandes cités s'élevaient aux premiers âges de la Chaldée : telle fut Our, qui était une ville puissante il y a plus de quarante siècles, et dont il ne reste plus qu'une butte imposante, haute de 60 mètres, le Mougheïr ou « Bitume » des Arabes, ainsi nommé du ciment de naphte qui en relie les assises de briques.

Babylone, héritière de toutes ces antiques cités, a gardé pour les populations le prestige que donne un long passé de culture et de puissance. Les Bédouins viennent contempler Babel; les Juifs, se rappelant les « saules de Babylone[3] » sous lesquels pleuraient leurs pères, voient dans ce lieu de captivité comme une seconde patrie; elle fut le siège d'une école fameuse, d'où sortit le savant docteur Hillel, dont les préceptes ont été en grande partie conservés par le Talmud, et la Kabbale y prit son origine[4]. Au douzième siècle, lors du voyage de Benjamin de Tudela, vingt mille Juifs résidaient dans ce qui fut l'enceinte de Babylone. Tous les prêteurs sur gages de Hilleh sont Juifs, et c'est à eux qu'appartiennent, sinon les terres environnantes, au moins les revenus du sol et des maisons. Le village de Kifil, au sud des ruines, est une de leurs colonies, groupée autour d'un tombeau qu'ils croient être celui d'Ézéchiel. Ce sanctuaire des bords de Hindieh n'est pas moins vénéré que le tombeau d'Esdras sur la berge du Tigre, et de toutes parts accourent les pèlerins; jusqu'à vingt mille fidèles ont parfois campé dans la plaine autour de la bourgade.

Le souvenir de la grande Babylone entre peut-être aussi pour une part dans la ferveur des pèlerins chiites qui, du fond de la Perse, de l'Inde, de la Transcaucasie, accourent vers les villes saintes de Kerbela et de Nedjef.

[1] Lenormant; Ménant; Hommel; Delitzsch, etc.

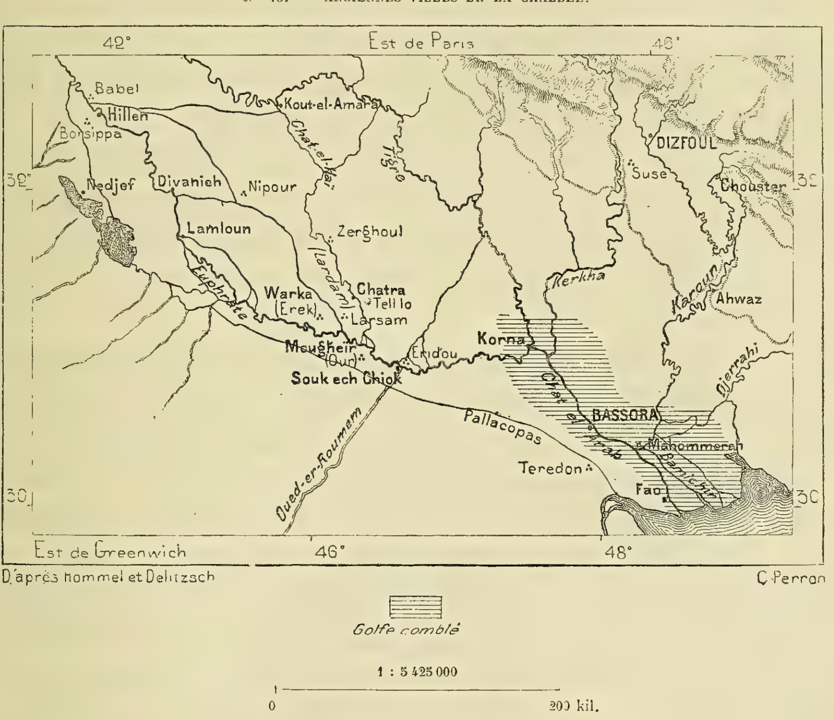
[2] Loftus, *Chaldæa and Susiana.*

[3] Le *salix Babylonica* est plutôt un peuplier : c'est le *gharab* des Arabes, le *bid* des Persans; on le rencontre plus dans la Susiane que dans la Babylonie proprement dite (Houtum Schindler).

[4] Munk, *Palestine*; — Delitzsch, *Jesus und Hillel.*

La première, située au nord-ouest de Babylone, à l'ouest de Tueridj, sur le Hindieh, est entourée de marais et d'étangs provenant des débordements du grand canal dérivé de l'Euphrate, qui va se déverser dans la « mer de Nedjef », alternativement douce et salée, suivant l'abondance des eaux fluviales qui l'alimentent. Des rideaux de palmiers entourent Kerbela et la défendent partiellement contre les miasmes paludéens, mais au centre de la ville, appelée aussi Meched-Housseïn, se trouve le cimetière; même les maisons servent de tombeaux, et la terre qu'on en retire, pour faire place aux morts, se débite en gateaux talismaniques pour les pèlerins.

N° 75. — ANCIENNES VILLES DE LA CHALDÉE.



L'industrie principale des habitants, parmi lesquels on compte quelques milliers d'Hindous, consiste à inhumer les cadavres qu'on leur apporte de toutes les régions du monde chiite, même de Bombay, par les bateaux à vapeur anglais ; dans la nécropole immonde, les vivants sont en contact continuel avec les morts, surtout au mois de février, quand les pèlerins viennent gémir sur le meurtre de Housseïn. Le mois suivant, ils se rendent à Nedjef ou Meched-Ali, la cité du « Martyr Ali », dont la haute mosquée, aux coupoles revêtues d'or, recouvre la nécropole sacrée par excellence, immense crypte divisée en trois étages, où les cadavres sont déposés par ordre de préséance, suivant le prix payé par les héritiers. On comprend

de quel danger pour la salubrité publique sont les charniers de Kerbela et de Nedjef, surtout en temps d'épidémie. Les recherches des médecins sanitaires ont établi que la peste, lorsqu'elle est importée du Kourdistan, a toujours son foyer d'expansion dans les villes saintes de la Babylonie[1]. A 2 kilomètres à l'est de Nedjef, un groupe de masures est ce qui reste de Koufa, qui fut jadis la capitale du califat et que l'on dit avoir été aussi considérable que Babylone ; la ville d'artistes et de lettrés n'est plus connue que par ces belles inscriptions en « lettres koufiques » dont sont ornés les palais et les mosquées de la grande époque architecturale de l'Islam. Les pèlerins qui se rendent à la mosquée d'Ali évitent de passer dans ce village, qu'ils considèrent comme maudit, car là s'élève la mosquée « sans voûtes, sans piliers, presque sans murs aujourd'hui », dans laquelle Ali fut frappé à mort. Cette horreur des pèlerins envers Koufa explique sa remarquable salubrité en temps d'épidémie. Hira, autre grande cité, n'a laissé que des ruines. Non loin de Kerbela se trouve le bourg d'El-Kadder, l'ancienne Kadesia, où se livra la bataille qui mit un terme à la monarchie nationale des Persans et en fit un peuple mahométan. En 1801, les Wahabites, au nombre de quinze mille, s'emparèrent de Kerbela, où ils firent un immense butin.

En aval de Babylone, les bords de l'Euphrate, jadis si populeux, ne sont pas complètement abandonnés. La petite ville de Divanieh, où passe une des routes de Nedjef, borde la rive gauche du fleuve, que longent des rizières; plus bas, au-dessous des marais de Lamloun, où l'Euphrate se ramifie en plusieurs fosses indistinctes qui se perdent dans les roseaux, Samava se montre sur la même rive, à l'embouchure du canal de Chenafieh, que remontent les barques de pèlerins se rendant à Meched-Ali. Nazrieh, entourée de rizières, est une ville moderne construite sous la direction d'un ingénieur belge, près de la jonction de l'Euphrate et du Chat-el-Haï; elle est habitée par des Arabes de la tribu des Montefik, de même que Souk-ech-Chiokh ou « Marché des Cheikh », située plus bas, dans le voisinage des marais. Ce bourg d'Arabes, presque entièrement composé de cabanes en roseaux, eut autrefois une grande importance, comme résidence du cheikh et principal marché de la puissante tribu des Montefik : d'après Wellsted[2], jusqu'à 70 000 individus auraient été réunis dans cet endroit sur les bords de l'Euphrate. De là sont exportées des nattes de roseaux et des laines soyeuses et élastiques, dont on se sert en France pour la fabrica-

[1] Léonard Arnaud, *Rapport officiel sur la peste en Mésopotamie;* — Mahé, *Notes manuscrites.*
[2] *Travels to the City of the Caliphs;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.

tion des tapis[1]. Souk-ech-Chiok est le seul endroit où les Sabiens possèdent une église.

Au confluent des deux fleuves s'élève le bourg de Korna, que les matelots désignent aux voyageurs comme la « ville du Paradis », où ils montrent même un tronc au branchage étalé comme « l'arbre de la science du bien et du mal »[2]. La navigation se faisant presque uniquement sur le Tigre, Korna ne profite pas des avantages qu'elle aurait comme entrepôt entre les deux cours d'eau qui viennent s'y réunir. Le marché fluvial est au sud, sur le Chat-el-Arab, presque à moitié chemin du confluent à la mer, là où s'arrête la navigation maritime et où commence la navigation du fleuve. Mais cette ville de commerce, Bassorah ou Basrah, est déchue comme les riveraines du Tigre, dont elle fut le port à l'époque des califes. Alors que Bagdad était l'une des premières cités du monde, Bassorah, qui se trouvait plus à l'ouest, sur un autre canal communiquant avec le Chat-el-Arab, était le port le plus animé de tout l'Orient; des habitants par centaines de milliers se pressaient dans ses rues. Les désastres qui frappèrent les populations de l'intérieur atteignirent aussi la ville maritime : elle diminua tellement, que l'histoire l'oublia. Comment disparut-elle? Par l'effet d'inondations et de tempêtes, comme le dit une légende locale, ou bien par le comblement graduel des canaux qui la rattachaient à l'embouchure fluviale[3]? On ne sait. Il n'en reste que des amas de briques, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui, au milieu des sables, le bourg de Zobeïr; ce n'est plus qu'un tell, comme le Djebel-Sinan voisin, identifié par les archéologues avec le Teredon de Nabuchodonosor et d'Alexandre[4]. La nouvelle Bassorah, qui date au moins du seizième siècle, est elle-même située à 3 kilomètres à l'ouest du « Fleuve des Arabes », sur un canal qu'emplit le flot à l'heure où la marée refoule les eaux fluviales; les maisons, comme celles de Venise, baignent alors leurs assises inférieures dans le courant. Les Anglais ont établi leurs entrepôts et leurs chantiers à la jonction du canal et du fleuve; une nouvelle ville s'y forme peu à peu. L'arsenal turc est situé à 5 kilomètres en amont, près de la petite ville commerçante de Maaghil[5].

Autour de Bassorah et de ses annexes les palmiers croissent par centaines de millions dans le sol humide. Les racines des dattiers trempent

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*
[2] Floyer, *Unexplored Baluchistan.*
[3] Ainsworth, *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldæa.*
[4] Niebuhr; — Carl Ritter, *Asien*, vol. XI.
[5] Denis de Rivoyre, *Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah.*

dans le fleuve, qui déborde deux fois par jour, et c'est à cette inondation journalière que les dattes de Bassora devraient leur incomparable saveur[1]; mais l'arbre a moins de durée que sur un terrain plus sec; en vingt années il est déjà pourri et la plantation doit être renouvelée. La palmeraie de Bassorah borde la rive droite du Chat-el-Arab sur une longueur d'une soixantaine de kilomètres, et sa largeur est en certains endroits d'un sixième de cette distance. Sur la rive opposée, appartenant à la Perse, on voit seulement quelques bouquets de dattiers, mal entretenus. D'ordinaire on attribue ce frappant contraste à la différence des administrations, et l'on en conclut que le régime turc est préférable à celui de la Perse. Mais les Ottomans ne sont pour rien dans la prospérité des palmeraies de Bassorah ; celles-ci appartiennent presque en entier aux Arabes du port de Koveït, constituant une sorte de république indépendante. A eux est due la beauté de ce jardin où croissent « soixante-dix variétés de dattiers », des arbres à fruits de toute espèce et des buissons de roses. Depuis l'ouverture du canal de Suez, la valeur des dattes de Chat-el-Arab a sextuplé, et pourtant dès le milieu du siècle la valeur totale de l'exportation s'élevait à 2 millions de francs. A distance du fleuve, dans les bas-fonds, on cultive surtout les céréales, et parfois les récoltes sont tellement abondantes, que, pour n'avoir pas à payer le transport, les Arabes donnent le blé à leurs bêtes ou s'en servent comme de combustible[2].

A l'embouchure du Chat-el-Arab, le bourg de Fao est l'avant-port de Bassorah, la résidence des pilotes et des employés du sémaphore, du télégraphe sous-marin, des douanes; le mouvement annuel, à l'entrée, dépasse un demi-million de tonnes. En face, la rive persane de l'estuaire est déserte; mais plus haut, au confluent du Chat-el-Arab et du canal dérivé du Karoun, la ville moderne de Mohammerah longe la berge septentrionale. Ce port fluvial de la Perse, situé dans une région si différente de l'Iran

[1] Grattan Geary, ouvrage cité.

[2] Villes turques du bassin de l'Euphrate, en aval du confluent de Mourad et Kara sou, avec leur population approximative :

Orfa, d'après Sachau	50 000 hab.	Divanieh, d'après Arnaud . . .	6 000 hab.
Aïntab »	20 000 »	Souverek, d'après Oppert . . .	6 000 »
Bassora, d'apr. Denis de Rivoyre.	20 000 »	Deïr, d'après Sachau	5 500 »
Mardin, d'après Sachau	20 000 »	Derendah.	5 000 »
Asbouzou, d'après Guardiagrele .	20 000 »	Mayadim, d'après Sachau . . .	5 000 »
Biredjik, d'après Chantre . . .	15 000 »	Mosseïb, d'après Geary	4 500 »
Hilleh, d'après Arnaud.	15 000 »	Anah, d'après Černik	4 000 »
Kerbela, d'après Geary.	15 000 »	Nazrieh, d'apr. Denis de Rivoyre	4 000 »
Behesni	12 000 »	Tueridj (Hindieh), d'après Mahé.	3 500 »
Nedjef, d'après Geary.	12 000 »	Midyat, d'après Sachau	3 000 »
Gouroun, d'après Brant	9 000 »	Hit, d'après Černik.	2 000 »

au point de vue géographique, est presque inutile pour les habitants du plateau et plus d'une fois l'Angleterre a été accusée de vouloir s'en emparer pour en tirer meilleur profit que ses maîtres.

IV

ASIE MINEURE.

Les noms d'Asie Mineure et d'Anatolie, employés actuellement dans un sens identique, sont des termes d'origine byzantine dont la signification s'est modifiée pendant le cours des siècles. A mesure que l'appellation d'Asie, qui fut d'abord celle d'une région de faible étendue sur le versant de la mer Égée, s'étendait à un ensemble plus vaste, grandissant de siècle en siècle avec les découvertes des voyageurs et les expéditions des conquérants, il devenait nécessaire d'employer d'autres termes pour éviter la confusion. C'est ainsi que, dès le commencement du cinquième siècle de l'ère vulgaire, le nom d'Asie Mineure était appliqué à la péninsule comprise entre le golfe de Chypre, le Pont-Euxin et le cours du Halys, pour la distinguer de tout le reste du continent, l'Asie Majeure ou Asie « profonde ». L'expression d'Anatolie, qu'on employait à Constantinople pour désigner une petite partie de la péninsule asiatique, et qui au seizième siècle, sous le règne de Souleïman le Magnifique, était encore officiellement celui d'une province spéciale, a fini par prendre un sens général et par remplacer le nom de Roum ou « Romanie » que l'usage avait donné aux provinces byzantines si longtemps disputées par les Turcs aux souverains de Constantinople. Les Osmanli eux-mêmes emploient sous la forme d'Anadoli ou Anadolou ce mot grec d'Anatolie, synonyme de nos termes vagues d' « Orient » et de « Levant » ; il est vrai que, par une confusion bizarre dont la nomenclature géographique offre beaucoup d'exemples, ce nom d'Anatolie ou Natolie peut avoir été pris par les Turcs comme celui de la cité de Natolia, capitale de l'une des principautés de Roum, et étendu par eux à toute la contrée[1].

Quoi qu'il en soit, les dénominations géographiques d'Asie Mineure et d'Anatolie ont de nos jours un sens assez précis et s'appliquent à une région physiquement bien délimitée. Le golfe d'Iskanderoun ou Alexandrette, pénétrant au loin dans l'intérieur des terres entre la Cilicie et la

[1] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure*, vol. I.

Syrie, indique nettement au sud-est l'angle extrême de la Péninsule. La chaîne de montagnes et les hauteurs qui continuent au nord les crêtes de la Syrie et qui constituent le faîte de partage entre le Djihoun ou Pyrame et les affluents de l'Euphrate, forment la ligne de démarcation naturelle à la racine de la Péninsule. Seulement à l'angle du nord-est, là où se développent parallèlement à la mer Noire les chaînes des Alpes pontiques, la limite devient indécise et c'est d'une manière conventionnelle que l'on trace une frontière géographique du plateau de Sivas au promontoire de Yasoun, à travers la vallée du Ghermili, affluent du Yechil irmak; cependant là aussi les contreforts des monts d'Arménie, contrastant par leur relief vigoureux et la richesse de leur végétation avec les plaines uniformes de l'ouest, sont une borne naturelle entre le Pont et l'Asie Mineure proprement dite. Dans ces limites, la Péninsule occupe une superficie à peu près égale à celle de la France, mais habitée par une population cinq fois moins nombreuse[1].

Certes, l'Anatolie pourrait facilement nourrir le même nombre d'habitants que les contrées les plus riches de l'Europe. Presque toute la surface du pays est, il est vrai, occupée par des plateaux élevés et des montagnes, et l'altitude moyenne de la contrée ne paraît être guère inférieure à 1000 mètres; mais que de millions d'hommes se trouveraient à l'aise dans la féconde vallée du Méandre ou de telle autre plaine inclinée vers la mer de l'Archipel! Même sur les hautes terres de l'intérieur les habitants pourraient se presser en multitudes : sur maint plateau où l'on ne voit aujourd'hui que des tentes de bergers, le sol est couvert de cités en ruines : à la même élévation que Montlouis et Briançon, ces places de guerre françaises si redoutées comme lieux de séjour, l'Asie Mineure avait des centaines de villes populeuses. La différence de latitude compense celle de la hauteur; la ligne isothermique de 12 degrés centigrades passe à Kaïsarieh, capitale de la Cappadoce, située à l'altitude approximative de 1200 mètres, tandis qu'en France, à 8 degrés plus au nord, cette même ligne de température traverse la région du littoral saintongeois[2]. Au bord de la mer de Chypre, sur le versant des monts tournés vers le midi, le climat est déjà presque tropical.

Un des grands avantages de l'Asie Mineure consiste dans le remarquable développement de son littoral maritime, comparé à la surface du territoire. A l'est, aussi bien sur la rive du Pont que sur celle de la Méditerranée, la

[1] Superficie et population de l'Asie Mineure, avec les îles du littoral et sans Chypre :
480 000 kilomètres carrés. 6 020 000 habitants. 13 hab. par kil. carré.

[2] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure*, vol. II.

côte se développe en longues ondulations semi-circulaires, scandées sur leur pourtour par d'autres flexions régulières du rivage. Vers les angles du nord-ouest et du sud-ouest de l'Anatolie, les indentations profondes de la côte remplacent les courbes à grand rayon; le littoral se ramifie en articulations, projetant elles-mêmes de petites péninsules dans la mer parsemée d'îles et d'îlots; toute la côte occidentale est découpée en presqu'îles montueuses qui se succèdent régulièrement de golfe en golfe, rythmant leur mouvement comme des vers à cadence harmonieuse. En ne tenant compte que des inflexions principales, le développement total de la côte ionienne entre les Dardanelles et le détroit de Rhodes est au moins quadruple de la distance directe; il est décuple, avec le littoral de toutes les îles habitées; les points du rivage où la mer a fait surgir les marchés et les villes se sont accrus dans une proportion considérable; partout s'ouvrent des baies et des ports : en se complétant par toutes ces articulations, la côte est devenue vivante.

La partie occidentale de l'Asie Mineure est un exemple frappant de ce que les divisions conventionnelles ont d'arbitraire. En effet, les îles, les péninsules, les vallées fluviales de l'Anatolie jusqu'aux montagnes et aux plateaux de l'intérieur n'ont nullement le caractère asiatique : elles appartiennent géographiquement aussi bien qu'historiquement à l'Europe. Des deux côtés le climat se ressemble, les rivages ont même aspect et même formation; des populations de même race se sont établies en face les unes des autres; un même mouvement historique les a entraînées vers de semblables destinées. Au lieu de séparer l'Hellade et l'Anatolie, la mer Égée les a réunies au contraire par des échanges incessants de denrées et de voyageurs; comme au temps d'Hérodote, Athènes et Smyrne, qui se regardent par-dessus les flots, sont restées villes grecques, en dépit des conquêtes et des invasions barbares dont les migrations se firent d'abord d'orient en occident, pour refluer ensuite d'occident en orient[1].

Mais les deux Grèces de l'Europe et de l'Asie offrent un remarquable contraste. Si l'Ionie asiatique n'est pas moins richement découpée que la Grèce d'Europe, la différence de sa position relativement aux terres avoisinantes lui donne un autre rôle historique. Tandis que le Péloponèse est, — ainsi que le dit son nom, — plutôt une île qu'une péninsule, et que la Grèce continentale est elle-même un pays presque exclusivement maritime, séparé des régions septentrionales par de hautes montagnes ne livrant passage que par d'étroits défilés, le littoral articulé qui borde en demi-

[1] Ernst Curtius, *Geschichte von Griechenland.*

cercle le corps péninsulaire de l'Asie Mineure, et qui forme cette région si favorable à la culture et au commerce que Lejean appelait le « fer à cheval anatolien », est une dépendance naturelle des plateaux de l'intérieur. Il est vrai que, des hautes terres du centre et même des vallées tributaires de la mer Égée aux plages du pourtour, les relations sont en maints endroits rendues difficiles par des massifs montagneux ne laissant aux populations du littoral qu'une zone étroite de terrain; on ne remonte de la région des côtes aux plateaux du centre que par les âpres rochers des *boghaz;* les campagnes riveraines et les steppes de l'intérieur sont des terres différentes, ayant leur population et leur histoire distinctes[1]. Même en certains endroits les bassins du pourtour étaient divisés en bassins ne communiquant qu'avec peine l'un avec l'autre : c'est ainsi que les Hellènes de la côte ont pu longtemps maintenir leur autonomie et leur civilisation originale à côté de puissants royaumes asiatiques, dont ils étaient à peine séparés par quelques lieues de rochers[2]; mais il n'en est pas moins certain, d'une manière générale, que des communications suivies, un échange continu de marchandises, d'hommes et d'idées devaient s'établir entre les régions du littoral et celles de l'intérieur. Là est l'originalité de l'œuvre accomplie dans l'histoire du monde par les habitants de la Péninsule anatolienne. On peut dire que cette contrée se compose de deux pays s'emboîtant l'un dans l'autre : c'est une terre d'Asie enchâssée dans un littoral d'Europe.

Comme région de passage pour les peuples de l'Orient, l'Asie Mineure forme le prolongement naturel des plateaux de l'Arménie et du « détroit médique »; mais à cette extrémité de l'Asie un temps d'arrêt devait avoir lieu pour les tribus en marche. Seulement au nord-ouest, là où la mer, au Bosphore et à l'Hellespont, se rétrécit aux dimensions d'un fleuve, les migrations pouvaient s'accomplir sans difficulté d'un continent à l'autre; partout ailleurs, les relations entre l'Europe et l'Asie, rendues difficiles par de vastes espaces maritimes, se faisaient, non par le déplacement des populations elles-mêmes, mais par l'entremise du commerce et des expéditions de guerre. Du reste, les différences du sol et du climat entre les plateaux de l'intérieur et le pourtour déchiqueté des terres basses avaient pour conséquence le contraste des habitants : la zone de transition entre l'Asie et l'Europe, entre Ioniens d'une part, Lydiens et Phrygiens de l'autre, se trouvait dans la Péninsule elle-même; c'est dans l'Asie Mineure que s'o-

[1] Ernst Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung.*
[2] G. Weber, *Le Sipylos et ses monuments.*



LE BOSPHORE. — VUE PRISE DEVANT ARNAOUT KÖI, VERS LA COTE D'ASIE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

péra, par le génie des Hellènes riverains, cette merveilleuse élaboration de tous les éléments d'art, de science, de civilisation provenant de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse, du monde sémitique et même, indirectement, de la lointaine Égypte; ils mirent en œuvre tous ces matériaux étrangers et c'est par eux que tout ce nouvel avoir fut transmis à leurs frères de race dans les îles de l'archipel et sur les côtes continentales de la Grèce. L'Anatolie a été comparée à une main tendue par l'Asie à l'Europe[1]; mais cette main n'aurait point répandu ses bienfaits si de l'un à l'autre rivage les Hellènes n'avaient servi d'intermédiaires.

Il est peu de contrées au monde où, suivant l'expression de Curtius, « plus d'histoire se soit pressée dans un espace plus étroit ». Sur cette zone du littoral si favorisée par le climat, sur ces rivages si bien découpés en golfes et en presqu'îles, dans ces plaines alluviales où la nature, aidée de l'homme, fait naître les plantes nourricières avec tant d'abondance, les populations devaient accourir en foule et se disputer le sol avec acharnement. D'un côté, les habitants des plateaux et des vallées de l'intérieur s'efforçaient de garder possession des terres riveraines de la mer Égée; de l'autre, les peuples de marins, commerçants ou pirates, cherchaient à prendre pied sur ces rives si pleines de promesses. Après de longues alternatives de luttes sanglantes et d'exterminations, que racontent les mythes et les poèmes antiques, ce furent les populations les plus mobiles, les plus vivantes, celles de la mer, qui remportèrent la victoire. Les Grecs de souches diverses, Lélèges, Ioniens, Doriens, s'emparèrent des ports les mieux situés, et les villes qu'ils fondèrent devinrent populeuses et puissantes. C'est là que, de tous les éléments appartenant aux civilisations distinctes de l'Égypte, de la Syrie, de la Perse, de l'Inde, des régions du Caucase, sortit ce mouvement d'art et de science qui nous entraîne : là sont nos véritables origines. Les Homérides y récitèrent les chants les plus anciens de notre littérature méditerranéenne; l'art ionien y atteignit son plus haut degré de grâce et de splendeur; les philosophes y émirent sur la constitution de l'univers des hypothèses que l'on discute encore; et c'est dans une ville de l'Asie Mineure, la fameuse Milet, qu'Anaximandre, Hécatée, Aristagoras dressèrent les premières cartes, il y a plus de vingt-quatre siècles, sur des tables de bronze. Pourtant il est rare que justice soit rendue aux Hellènes asiatiques. De même que pendant des siècles on vit la Grèce à travers le monde romain, de même, par un effet de perspective, on voit surtout l'Asie Mineure hellénique comme dans l'ombre de

[1] Curtius, *Geschichte von Griechenland.*

la Grèce; l'impression d'ensemble serait tout autre pour des populations asiatiques. Les découvertes des archéologues prouvent que la Grèce d'Asie ne fut pas inférieure à la Grèce d'Europe pour les œuvres de l'art et qu'elle la précéda. « La civilisation ionienne a été le printemps de la civilisation grecque, c'est elle qui a donné les primeurs, l'épopée et la poésie lyrique[1]. » L'Asie Mineure est la patrie d'Homère, celle de Thalès, d'Héraclite, de Pythagore et d'Hérodote. Seulement, tandis que dans la Grèce européenne toute la lumière semble se concentrer dans Athènes, elle se disperse en de nombreux foyers sur les côtes de l'Asie Mineure : Pergame, Smyrne, Éphèse, Milet, Halicarnasse.

Certes, la différence est grande entre ce qui fut l'Ionie et ce qui est de nos jours le territoire turc de l'Anadoli! La décadence est tellement évidente, que le nom seul de l'Asie Mineure évoque l'image de son glorieux passé et non celui de la triste époque contemporaine. La langue se refuse presque à nommer les provinces et les villes par leurs désignations actuelles; on les revoit telles qu'elles existaient il y a deux mille années. Cependant il ne serait pas juste de répéter les accusations ordinaires contre les Osmanli, comme s'ils étaient les seuls coupables dans le contraste que présente la contrée, comparée à ce qu'elle fut jadis. Ainsi que le fait remarquer Tchihatcheff, n'est-ce pas à l'état de ruine que les conquérants ont trouvé cet héritage? Que de massacres et de ravages se sont succédé dans ces contrées depuis les expéditions des Romains jusqu'aux croisades et aux incursions des Mongols! Et parmi les changements qui se sont accomplis, n'en est-il pas qui doivent être attribués à la nature ou aux conséquences d'une mauvaise gestion du sol? Actuellement l'Asie Mineure est, parmi les contrées qui pourraient être en grande partie couvertes de bois, une de celles qui ont été le plus dépouillées. Nombre de documents anciens parlent de forêts existant en des régions de l'Anatolie où l'on ne voit maintenant que la terre nue ou de misérables broussailles. Le déboisement a certainement accru les écarts entre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été; il agit aussi sur le régime des eaux courantes, en prolongeant les sécheresses et en rendant les crues plus soudaines; moins réglées dans leur cours, les eaux ont formé de vastes marécages qui ont empoisonné l'atmosphère et rendu de vastes étendues presque complètement inhabitables; dans certaines plaines basses, les villages qui s'élèvent sur l'emplacement d'antiques cités populeuses sont abandonnés en été sous peine de mort; dans quelques-uns des districts les plus dangereux l'action pestilentielle se fait

[1] G. Perrot, *Notes manuscrites*

sentir jusqu'à l'altitude de 1800 mètres[1]. Et non seulement la détérioration du climat a réduit le nombre des habitants par les maladies miasmatiques, l'Asie Mineure a souvent été un foyer d'épidémies pour les populations occidentales : que de fois les navires du Levant apportèrent la peste dans les ports de l'Italie, de la France et de l'Espagne!

Mais, en dépit de la triste situation présente de l'Anatolie, il ne manque pas d'indices qui permettent de croire à la prochaine restauration de la contrée et à sa reconquête par la civilisation. L'œuvre capitale de la géné-



N° 74. — ANCIENNES PROVINCES DE L'ASIE MINEURE.

ration contemporaine n'est pas seulement d'accroître par la colonisation la superficie du monde habité, de déverser en Afrique et en Australie le trop-plein des populations européennes; elle est aussi de retrouver l'Orient, de reconquérir par la culture ce pays de nos origines. Semblable à une marée dont le flot se propage en vagues circulaires, la civilisation occidentale envahit tous les pays qui l'entourent, et ne suit pas uniquement cette direction de l'est à l'ouest qui fut si longtemps la trajectoire du progrès. La vague puissante qui a roulé ses eaux à travers l'Atlantique et baigné les rivages d'un nouveau monde, reflue aussi dans

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité.

la Méditerranée et visite des plages qui semblaient abandonnées pour toujours. Déjà le travail d'exploration géographique est presque entièrement terminé dans l'Asie Mineure pour toutes les grandes lignes du réseau et à cette reconnaissance sommaire succèdent maintenant des recherches locales plus détaillées et plus précises; quelques villes du pourtour maritime appartiennent déjà au cercle d'attraction de l'Europe et ce mouvement se propage dans l'intérieur. Monticules de débris, tertres funéraires revêtus de gazon, colonnes brisées, châteaux démantelés, villes qui se confondent avec le rocher ou que recouvrent les alluvions, toutes ces ruines laisseraient une profonde impression de tristesse si l'on ne pressentait que les traces de la mort disparaîtront sous une vie nouvelle. Ce renouveau s'annonce déjà. Quand on voit avec quelle ardeur Hellènes, Arméniens, Juifs de l'Anatolie s'occupent de l'éducation de leurs enfants, on se prend à partager leur confiance dans l'avenir. La génération qu'ils préparent ne faiblira pas devant son œuvre.

Dans son ensemble, le rectangle de l'Asie Mineure est un plan incliné vers la mer Noire. C'est dans la partie méridionale de la Péninsule, au-dessus des plages de la Méditerranée, que s'élèvent les massifs les plus hauts et que s'alignent les chaînes maîtresses. Le versant septentrional de ce rebord méditerranéen se confond avec les plateaux du centre de l'Anatolie, et ces plateaux eux-mêmes sont découpés dans tous les sens par des rivières dont les vallées, graduellement élargies, débouchent à la mer Noire. Seulement au nord, là où la côte de l'Asie Mineure s'avance en une grande courbe convexe dans les eaux du Pont-Euxin, des massifs indépendants et comme insulaires se dressent entre les bassins des fleuves Kizîl irmak et Sakaria, limitant au nord une plaine centrale dont la dépression est encore emplie par les restes d'une mer intérieure. Les montagnes qui bordent à distance le littoral du sud et qui se partagent en massifs et en chaînons irréguliers, affectent d'une manière générale la forme d'un croissant dont la convexité est tournée vers la Méditerranée, correspondant ainsi à la courbe septentrionale du littoral de la mer Noire. Ces monts du sud de l'Asie Mineure sont en général désignés sous le nom de Taurus.

On sait qu'anciennement cette appellation de Taurus était, comme celle de Caucase, un de ces termes vagues qui s'appliquaient aux montagnes les plus distinctes et les plus éloignées. Dans toute la Péninsule, des sommets appelés Davr et Davri sont autant de Taurus, sous une déno-

mination à peine modifiée. D'après la plupart des écrivains de l'antiquité, le Taurus est l'ensemble de toutes les lignes de faîte qui, des promontoires occidentaux de l'Asie Mineure aux rivages inconnus de l'Extrême Orient, forment le diaphragme de l'Asie. De nos jours, ce nom est encore appliqué d'une manière générale à plusieurs chaînes distinctes de l'Asie Antérieure, mais on prend soin d'ordinaire de préciser chaque région des montagnes par la désignation de la province où elles s'élèvent. Ainsi le Taurus arménien est l'ensemble des massifs de l'Arménie sud-occidentale que traverse l'Euphrate pour s'échapper vers les plaines de la Mésopotamie; le Taurus cilicien est le bastion d'angle qui s'élève au sud-est du plateau de l'Asie Mineure au-dessus de la vallée du Seïhoun; puis les Taurus d'Isaurie, de Pisidie, de Lycie se succèdent de l'est à l'ouest. Les noms turcs locaux, dont le sens est moins vague, s'appliquent aux saillies montagneuses ayant une individualité précise.

Tandis que dans la haute Arménie et le Pont, au nord du Mourad, l'ossature continentale est formée par les chaînes pontiques, voisines de la mer Noire, c'est vers la Méditerranée que l'épine dorsale des terres émergées se reporte dans l'Anatolie; mais un faîte transversal réunit les deux systèmes de montagnes en suivant la direction du nord-est au sud-ouest, qui est celle de tous les traits du relief géographique dans cette partie de l'Asie Mineure, monts, vallées et plages. Le premier chaînon du faîte qui rattache les Alpes pontiques au système des Alpes ciliciennes est le Karabel-dagh, interposé entre la grande courbe de l'Euphrate à Eghin et les hauts affluents du Kizîl irmak. Son altitude est considérable, puisque la cime la plus élevée atteint 1764 mètres; mais le socle de hautes terres qui le porte est à 1500 mètres : relativement aux plateaux environnants, il n'est donc qu'une humble rangée de collines. C'est le commencement du système montagneux de l'Anti-Taurus, qui se développe vers le sud-ouest en remparts parallèles, d'autant plus hauts en apparence que leur base est plus profondément érodée par le Seïhoun et ses affluents. D'ailleurs ces murs de rochers, coupés de distance en distance par des brèches étroites et d'accès difficile, s'élèvent réellement en avançant dans la direction du sud; jusqu'au mois de juillet, les cimes du Khanzir-dagh ou « Mont des Sangliers », du Bimbogha-dagh ou « Mont des mille Taureaux » et autres chaînes de l'Anti-Taurus sont blanches de neige; dans mainte anfractuosité rocheuse, des névés persistent toute l'année. Un des sommets du Kozan-dagh a 2812 mètres; à l'est du Seïhoun, une des pointes du Kermez-dagh atteindrait même 3200 mètres. Les abondantes pluies que reçoit cette partie méridionale de l'Anti-Taurus, comparée aux plateaux

ondulés du nord, lui donnent aussi une végétation plus riche, de vastes forêts, des pentes gazonnées et fleuries. Quelques-unes des vallées où naissent les ruisseaux tributaires du Seïhoun contrastent singulièrement par la variété de leurs plantes et l'éclat de leur verdure avec la flore appauvrie des régions centrales de l'Asie Mineure[1].

Dans le pays même, les divers fragments de chaînes qui se succèdent du nord-est au sud-ouest, en formant une légère convexité du côté de l'Occident, ne sont pas désignés par un nom collectif. L'appellation d'Anti-Taurus qui leur est donnée par les géographes n'est point justifiée, car, au lieu de se dresser en face du Taurus cilicien comme un massif rival, ils appartiennent au même système orographique et n'en constituent qu'une continuation, quoique légèrement déjetée par une faille intermédiaire. L'Anti-Taurus continue les monts de Cilicie comme dans les Pyrénées la chaîne méditerranéenne continue celle de l'Atlantique, dont elle n'est séparée que par le val d'Aran. La coupure entre les deux moitiés des monts tauriques est la dépression dans laquelle passe le Zamantia-sou, l'affluent occidental le plus abondant du Seïhoun; à l'ouest s'alignent les sommets de l'Ala dagh, extrémité septentrionale du Taurus cilicien; à l'est le Ghedin-bali et le Kozan-dagh commencent l'Anti-Taurus, mais plusieurs rangées que l'on considère comme appartenant à cette moitié du système taurique se prolongent à l'ouest de la vallée du Zamantia-sou : telles sont le Kaleh-dagh et le Khanzir-dagh. A l'est, le Kermez-dagh se rattache par le groupe du Berut, haut de 2400 mètres, à d'autres remparts parallèles, non moins réguliers que ceux de l'Anti-Taurus, mais suivant une direction différente, celle de l'ouest à l'est : ce sont les chaînes du Taurus arménien qui repoussent l'Euphrate vers l'orient, avant de se fissurer en cluses pour laisser passer les eaux du fleuve. Au sud, une chaîne distincte, bien limitée par la vallée profonde de l'Ak sou, affluent du Djihoun, constitue le rempart sud-oriental de l'Asie Mineure : c'est le Ghiaour-dagh ou « mont des Infidèles », ainsi nommé des Arméniens et des Grecs qui en habitent les vallées. Il se dirige du nord-est au sud-ouest et se rattache par un chaînon transversal aux monts syriens de l'Amanus. Interrompu par de profondes dépressions, il reparaît au bord du golfe d'Alexandrette pour former les deux massifs du Djebel-Nour ou « montagne de la Lumière » et du Djebel-Missis. Le Djihoun contourne ces montagnes au sud en serpentant dans une large plaine d'alluvions, mais au delà quelques collines, jadis insulaires, qui s'élèvent au milieu des marais, continuent la chaîne,

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité.

ASIE GRECQUE

Nouvelle Géographie Universelle T. IX. Pl. III.

Hachette & Cie.



pour se terminer au promontoire abrupte de Kara tach ou de la « Pierre Noire ».

Le Taurus cilicien proprement dit commence par le superbe massif de l'Ala dagh ou « mont Bigarré », dont une cime, l'Apich Kardagh, dépasse 3400 mètres; mais ces montagnes dégagent leurs cimes d'un tel labyrinthe d'autres chaînes transversales ou parallèles, qu'il faut se trouver à une grande distance ou gravir quelque contrefort pour voir dans son ensemble la haute rangée des blancs sommets. Pourtant cette masse puissante, qui forme au sud-est le rempart extérieur du plateau de l'Asie Mineure, ne constitue point un faîte de partage pour l'écoulement des eaux. Deux rivières, qui naissent sur les hautes terres de l'intérieur, traversent l'Ala dagh de part en part pour aller rejoindre le Seïhoun, formé lui-même de tous les cours d'eau issus des vallées parallèles de l'Anti-Taurus. Les deux cluses dans lesquelles s'engagent les rivières Göklu-sou et Tchekid-sou sont absolument inaccessibles, et de l'un à l'autre versant il faut escalader la chaîne par de périlleux sentiers; une des hautes brèches est désignée en d'anciens itinéraires par le nom de Karghah-Kermez, « Infranchissable aux Corbeaux »[1]. Le seul chemin par lequel les chariots de l'artillerie puissent pénétrer de la zone du littoral dans l'intérieur de l'Anatolie remonte la rivière du Cydnus au nord de Tarse, puis entre dans une gorge latérale, celle du Gulek-boghaz, pour contourner les escarpements qui dominent à l'ouest la cluse du Tchekid-sou.

Ce passage des « Pyles » ou Portes Ciliciennes, dont l'altitude est de 966 mètres[2], fut toujours de la plus haute importance stratégique, car c'est là que vient aboutir la ligne diagonale de l'Asie Mineure entre le Bosphore et le golfe d'Alexandrette; là doivent passer les armées qui se dirigent de Constantinople vers le littoral syrien ou vers la grande courbe de l'Euphrate à son entrée dans la Mésopotamie. Nulle voie n'est plus fameuse dans les fastes militaires que cet étroit défilé où convergent les routes de la Péninsule. Avant Xerxès et Alexandre, la gorge avait été franchie par maint conquérant, et après eux passèrent de nombreux envahisseurs. En 1836, Ibrahim-pacha, le vainqueur de Nizib, avait puissamment fortifié le Gulek-boghaz pour barrer la route aux armées turques; en outre, tous les sentiers qui traversent la crête étaient rendus impraticables par des travaux d'art; tout le Taurus cilicien était transformé en imprenable citadelle. On voit encore quelques restes des redoutes égyp-

[1] Ainsworth, *Journal of the Geographical Society*, 1840.
[2] G. Favre et B. Mandrot, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janv. 1878.

tiennes, ainsi que des châteaux forts, construits par les Génois et les Arméniens; ces ouvrages se succèdent à mi-pente au-dessus de la zone du littoral et correspondaient jadis par des signaux télégraphiques; quelques traces de constructions se voient aussi dans le défilé. Au-dessus du chemin qui pénètre dans le Gulek-boghaz, on distingue parfaitement les restes d'une ancienne route taillée dans le roc par les Assyriens ou les Perses; dans la partie la plus étroite de la gorge se voient les débris d'un autel et de deux tables votives, dont les inscriptions sont effacées, ainsi que les marches d'escaliers au-dessus desquelles étaient les portes qui se fermaient en temps de guerre. De nos jours, les « Pyles Ciliciennes » n'ont d'importance que pour le commerce, malgré les douanes intérieures qui prélèvent un droit sur chaque charge de chameau. Toutes les gorges qui traversent la chaîne du Taurus présentent un phénomène météorologique analogue à celui qu'on observe dans la cluse du Sefid roud, entre le plateau persan et les plaines basses du littoral caspien : un vent furieux s'y engage, soufflant alternativement d'amont en aval et d'aval en amont, suivant les oscillations diurnes de la température[1].

Toute la partie occidentale du Taurus cilicien, limitée à l'est par la gorge du Tchekid-sou, est connue spécialement sous le nom de Boulgar-dagh : c'est la chaîne que les voyageurs longeant la côte contemplent à l'horizon du nord et qu'on leur désigne comme le « Taurus » par excellence. C'est en effet une des plus hautes chaînes de l'Asie Mineure, l'une de celles qui par le profil hardi de leur crête en dents de scie et par la richesse de leur végétation rappellent le mieux les montagnes de l'Europe occidentale. Le Boulgar-dagh ressemble aux Pyrénées, si ce n'est que ses pics suprêmes sont un peu plus élevés et qu'ils s'alignent parallèlement à une côte marine où les villes blanches se montrent sous les touffes de palmes. La plus haute pointe du Boulgar-dagh, qui s'élève à 3500 mètres, — cent mètres de plus que le massif pyrénéen de la Maladetta, — est désignée dans le pays par le nom de Metdesis. L'ingénieur Russegger, qui gravit le premier cette montagne, en 1836, l'avait appelée Allah-Tepessi ou « montagne de Dieu », en souvenir du « panorama de beauté divine » qu'il avait contemplé. De cet observatoire, coupé à pic du côté du nord par un effroyable précipice, on voit tous les grands pics de la chaîne dont on occupe le point culminant. Au nord-est, l'horizon est limité par un chaos de montagnes de toutes les formes et de toutes les couleurs, les unes en terrasses, les autres en pyramides ou en aiguilles, jaunes ou rouges, noires ou

[1] Th. Kotschy, *Reise in dem cilicischen Taurus.*

grises : ce sont les contreforts du Boulgar-dagh, où l'on exploite les riches mines du plomb argentifère de Boulgar-maden. Au delà se dressent d'autres montagnes, l'Ala dagh et l'Anti-Taurus, dont les chaînes parallèles tracent sur le ciel les lignes entrecroisées de leurs profils. Au nord, sur le plateau, miroitent vaguement les eaux des grands lacs et brillent en étincelles les neiges de l'Ardjich, la plus haute cime de l'Asie Mineure. Au sud, on domine tout le versant des monts avec leurs contreforts avancés et leurs remparts qui s'allongent sur le sol de la plaine comme les racines d'un chêne. Au delà du premier rivage se voient encore les côtes

N° 75. — BOULGAR-DAGH.



1 : 240 000
0 — 10 kil

de la Syrie, jusqu'à Latakieh, dessinées aussi distinctement que celles de Sicile, vues du sommet de l'Etna ; au milieu de l'eau bleue, des contours indécis entrevus à travers la brume indiquent les montagnes de Chypre. Quoique située dans la partie méridionale de l'Asie Mineure et pleinement exposée aux rayons solaires, la chaîne du Boulgar-dagh est blanche de neige pendant quelques mois et ses hautes brèches sont parfois complètement obstruées. Sur le versant septentrional, des névés parsemés de blocs et de débris se maintiennent pendant toute l'année : on avait cru reconnaître l'existence d'un petit glacier sur les pentes du Tchouban-houyou, l'une des montagnes voisines du Metdesis ; mais la formation de ces masses

de glace transparente et bleuâtre est due à une source considérable qui fond les neiges, bientôt transformées en glace pendant les froides nuits[1].

Tandis que d'un côté le Taurus cilicien se dresse de toute sa hauteur, puisque la mer en limite la base, de l'autre côté ses parois calcaires dominent un plateau dont l'altitude moyenne dépasse 1000 mètres et sur lequel s'élèvent de nombreux massifs que de hautes terrasses rattachent au Boulgar-dagh et à l'Ala dagh. Des monts se succèdent sans interruption entre le Taurus et les groupes du Hassan-dagh, mais ces hauteurs appartiennent à un autre système géologique, celui des volcans qui flambaient jadis au centre de la Péninsule, sur les bords de l'ancienne mer intérieure. Un sommet dominateur s'élève à l'extrémité nord-orientale de cette région volcanique : c'est le cône puissant de l'Erdjich (Ardjeh) ou mont Argée, qui dépasse toutes les autres cimes de l'Anatolie, ainsi que le savait déjà Strabon, né à quelques journées de marche au nord du volcan. D'après Tchihatcheff, le bord méridional du cratère est à 3841 mètres et quelques aiguilles de rochers perpendiculaires ou surplombants se dressent encore à une centaine de mètres plus haut[2]. Au rapport des rares voyageurs qui, au temps de Strabon, avaient escaladé la montagne, le regard, par un ciel clair, découvrirait à la fois les deux mers, le Pont-Euxin et la « mer d'Issus ». Il n'en est rien. Du sommet, on contemple, il est vrai, un immense horizon, mais au sud les remparts du Boulgar-dagh et de l'Ala dagh cachent la Méditerranée, et c'est à peine si au nord-est on aperçoit les vagues linéaments des montagnes pontiques.

Le mont Argée repose sur un socle très élevé : au nord, la plaine de Kaïsarieh, la plus basse du pourtour, a plus de 1000 mètres d'altitude, tandis qu'à l'ouest un col, qui sépare le massif central d'un autre groupe volcanique, dépasse la hauteur de 1500 mètres. Des contreforts, des cônes adventices, des coulées de roches fondues entourent la montagne proprement dite et donnent à l'ensemble du groupe une superficie qui dépasse 1100 kilomètres carrés. En montant par le versant du sud, que choisit Hamilton, le premier gravisseur moderne de l'Argée, on s'élève successivement sur de larges terrasses disposées en degrés autour de la cime. Le cône suprême, haut d'environ 800 mètres, est coupé de crevasses profondes et les intempéries y ont creusé des ravins divergents, qui dessinent au bord du cratère une collerette de neiges blanches, descendant en longues

[1] Th. Kotschy, ouvrage cité.

[2] Altitude du mont Argée, d'après Hamilton. . . . . 3962 mètres.
» » » Cooper. . . . . 3993 »
» » » Tozer . . . . 4008 »

traînées entre les scories rougeâtres. Sur ces talus ravinés le moindre changement de température pendant la nuit suffit pour les faire glisser dans les neiges; elles sont prises par le gel, mais au lever du soleil la

N° 76. — MONT ARGÉE.



1 : 540 000

0 — 20 kil.

chaleur les dégage : entraînées par la pesanteur, elles bondissent de rocher en rocher par-dessus les crevasses. Au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, cette artillerie est des plus dangereuses et l'ascension doit se faire de nuit, avant que la montagne se soit éveillée. En été, la neige disparaît complètement du versant méridional de l'Argée[1], mais il en reste

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — P. de Tchihatcheff, ouvrage cité; — Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor.*

toujours dans le profond cratère, où elles forment même de véritables glaciers.

Encore à l'époque de Strabon, le mont avait un reste d'activité volcanique. Les pentes étaient couvertes de forêts, — qui ont disparu, — mais la plaine était « minée par un feu intérieur », d'où jaillissaient fréquemment les flammes; au cinquième siècle de l'ère vulgaire, Claudien décrit les « sommets embrasés » de l'Argée. Tchihatcheff parle de monnaies retrouvées dans les environs de Kaïsarieh qui représentent la montagne en éruption. De nos jours, on n'a point observé de fumerolles ni de sources d'acide carbonique sur les pentes du volcan et des cônes d'origine ignée qui l'entourent; mais partout l'aspect des scories, des coulées de laves et des cratères est celui que présenterait un foyer d'explosions à peine refroidi. L'Ali-dagh au nord-est, le Sevri-dagh au sud-ouest, et d'autres montagnes par centaines, tertres ou simples buttes, qui s'élèvent dans la région volcanique, ont conservé leurs cratères. De tous les sommets volcaniques appartenant au système de l'Argée, les plus élevés, après le volcan principal, sont les cimes du Hassan-dagh, qui ont près de 3000 mètres; au sud-est, il se rattache à d'autres monts, à peine moins hauts, ceux du Yechil dagh, qui se termine au-dessus des plaines par de brusques parois et des colonnades basaltiques; au sud-ouest, la chaîne volcanique va rejoindre le Karadja-dagh, qui se prolonge jusqu'à 200 kilomètres de l'Argée. Un des cratères du Karadja présente une forme des plus curieuses et peut-être unique. La butte circulaire, que l'on voit à 8 kilomètres au sud-est de Karabounar, au milieu d'un petit lac salé, présente au sommet une coupe ovale dont le bord s'élève graduellement du côté de l'est et se termine en saillie surplombante[1]; sans doute les matières liquides projetées par le cratère se sont figées sur l'orifice et l'ont ainsi fait saillir en dehors du cône comme le déversoir d'une amphore.

A l'ouest du Taurus cilicien, toute la région avancée du littoral comprise entre le golfe de Tarse et celui d'Adalia est occupée par un labyrinthe de montagnes, le Taurus d'Isaurie ou de la Cilicie Trachée. Les géographes n'ont pu encore identifier sûrement, parmi ces massifs, ceux qui avaient reçu des anciens les noms de Cragus, Imbarus, Andricus. D'ailleurs ces noms s'appliquaient surtout aux montagnes qu'on voyait de la côte, quelle que fût leur importance relativement aux pics plus élevés de l'intérieur. Le groupe principal de toute la région est le Gök-kouh ou « montagne du

[1] Tchihatcheff, ouvrage cité ; — Ainsworth, *Travels in Asia Minor.*

Ciel », dont les hautes cimes atteignent 3000 mètres; la plupart des chaînons qui s'y rattachent se dirigent dans le sens du nord-ouest au sud-est, ainsi que les chaînes parallèles et la côte orientale du golfe d'Adalia. En dehors du Gök-kouh, peu de cimes dépassent 1500 mètres. Malgré la faible hauteur de ces montagnes, le littoral de l'Asie Mineure n'a guère de côtes plus abruptes que celles de l'Apre Cilicie ou Cilicie Trachée, ainsi nommée par opposition aux plages basses de la Cilicie « Champêtre », qui s'étendent au pied du Boulgar-dagh, vers le golfe d'Alexandrette. Des promontoires de schistes, de conglomérats, de calcaires, de marbre blanc, se succèdent presque sans interruption sur tout le pourtour de la courbe du rivage qui fait face à l'île de Chypre, et parmi ces promontoires il en est qui se dressent en falaises verticales à plus de 200 mètres au-dessus des flots. Le premier cap que double le navigateur après avoir dépassé les côtes basses de la Cilicie Champêtre est la superbe presqu'île de la Pointe Cavalière, le Manavat des Osmanli, aux strates rubanées du plus bizarre effet. Unie à la terre ferme par une simple plage coupée d'étangs, cette péninsule forme une citadelle naturelle, transformée en une place forte par des murs de défense et des fossés taillés dans la pierre vive; à quelques kilomètres à l'est, une autre roche de marbre, mais complètement entourée d'eau, l'île Provençale, est aussi couronnée d'une forteresse et l'on y voit en outre les débris de maisons et de chapelles. Ces restes de constructions militaires et religieuses, de même que les noms du cap et de l'île, encore usités par les mariniers de la côte, rappellent le séjour des chrétiens : ces deux rochers du littoral cilicien étaient au nombre des forteresses que Léon, roi d'Arménie, céda au pape, à la fin du douzième siècle, et où les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem établirent un refuge pour les esclaves chrétiens libérés[1]. A l'ouest de la Pointe Cavalière, les autres promontoires, moins curieux par les souvenirs historiques, ne sont pas moins beaux : le cap Kizliman, également rattaché à la terre ferme par un isthme bas, se compose d'assises de la plus parfaite régularité et présentant les couleurs les plus variées, rouge, violet, brun, jaunâtre, bleu sombre. Plus loin vient le cap d'Anamour, la pointe la plus méridionale de l'Asie Mineure.

Au nord du dédale montueux de la Cilicie Trachée, un massif isolé s'élève comme une île au milieu des plaines uniformes de Konieh. Ce groupe, qui porte le nom de Kara dagh ou « Noir mont », si commun dans les pays de langue turque, est situé dans le prolongement de l'axe des chaînes qui,

[1] F. Beaufort, *Caramania*.

au delà de Konieh, se continuent vers le nord-ouest, sur un espace d'environ deux cents kilomètres. Le rempart oriental, qui limite à l'occident la dépression centrale de l'Asie Mineure, est coupé par un grand nombre de brèches et ne s'élève en moyenne qu'à deux ou trois cents mètres au-dessus de la haute plaine; mais à son extrémité nord-occidentale il se termine par l'Emir-dagh et le Kechir-dagh, monts un peu plus hauts, où de nombreux pasteurs viennent camper pendant les chaleurs de l'été. Le rempart occidental, qui doit peut-être à sa plus grande élévation d'être appelé le Sultan-dagh, se présente en véritable chaîne du côté de l'est, au-dessus de lacs et de marécages; mais à l'ouest et au nord il se confond en maints endroits avec le plateau montueux où les affluents de la mer Égée, le Ghediz-tchaï, le Méandre et leurs tributaires commencent à creuser leurs vallées.

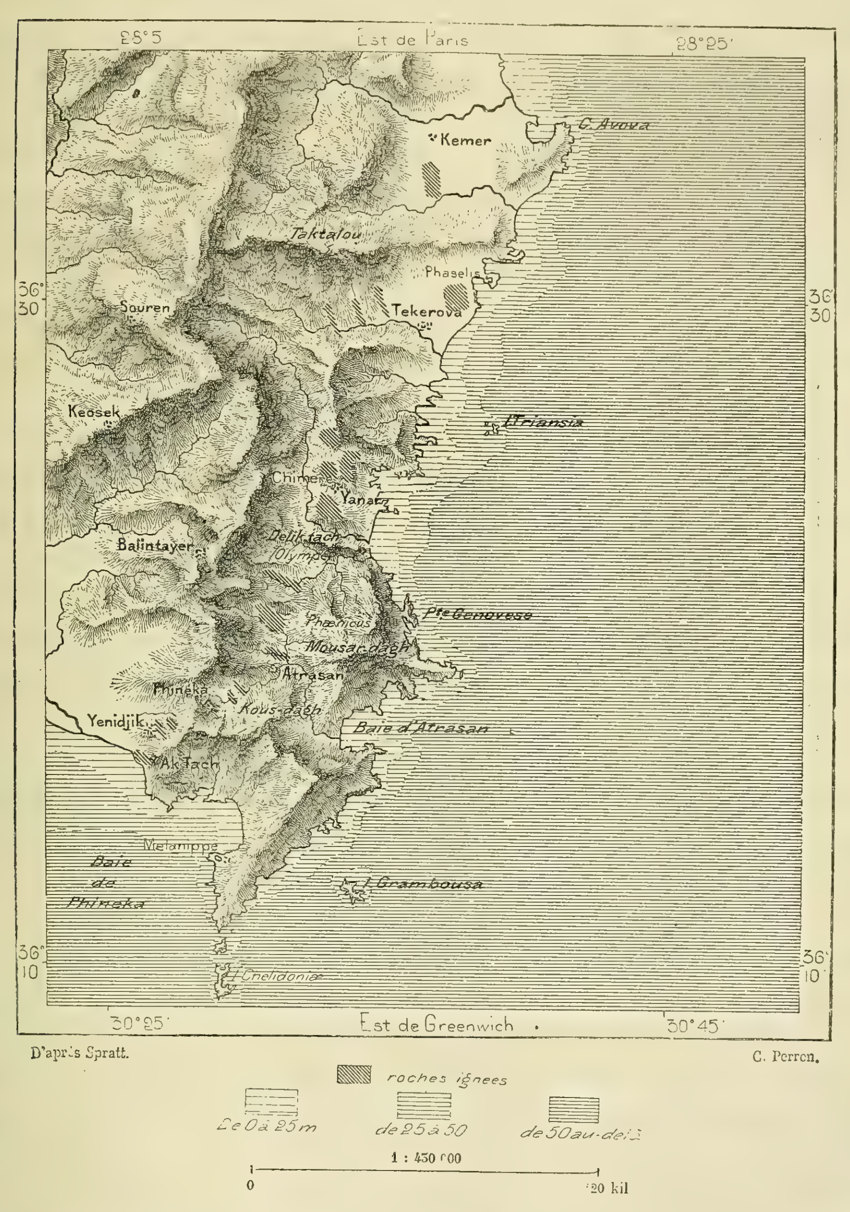
Au sud-ouest de la chaîne bordière du Sultan-dagh, les montagnes s'élèvent graduellement en se rapprochant de la mer. En Pisidie, où le Boz bouroun ou « Tête Grise » approche de 3000 mètres, la direction des chaînes est celle du nord au sud; en Lycie, elles sont orientées pour la plupart dans le sens du nord-est au sud-ouest. Un massif du Taurus lycien, l'Ak dagh ou « mont Blanc », atteint 3080 mètres, le Souzouz-dagh, qui lui fait face du côté de l'est, ne lui est guère inférieur, et le Beï dagh ou « Mont Chef », à l'est d'Elmalu, le dépasse peut-être : il aurait 3150 mètres. Après le Metdesis, le mont Blanc et le mont Chef de Lycie sont les plus élevés des sommets tauriques et leur plus grande proximité de la mer leur donne un aspect encore plus majestueux. Sur les pentes tournées vers le nord, les massifs du Taurus lycien sont couverts ou mouchetés de neige pendant toute l'année; c'est à la blancheur de leurs cimes que plusieurs montagnes dans cette partie de l'Asie Mineure devraient leur nom de *bali*, presque identique au mot slave qui a le sens de « blanc » et que l'on emploie également pour désigner les sommets neigeux[1]. L'appellation de Taurus s'est aussi conservée dans la nomenclature locale : la chaîne qui commence à l'extrémité méridionale du lac d'Egherdir et qui forme le tronc de tous les rameaux qui divergent vers les côtes de Lycie, porte le nom de Davras ou Daouras[2].

Sur la côte orientale de Lycie se dresse, à 2375 mètres, la montagne de Takh talou, le Solyma des anciens, à la base entaillée de gorges, aux pentes moyennes couvertes d'arbrisseaux : c'est sur le versant méridional

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité.
[2] Hirschfeld, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1877.

de ce pic superbe que brûle jour et nuit la « Chimère » dont parlent les géographes grecs et romains et qui a donné lieu à tant de fables. La source de feu, le Yanar ou Yanar-tach, jaillit d'une ouverture profonde

N° 77. — CHIMÈRE DE LYCIE.



d'un mètre environ, au-dessus de laquelle s'élèvent les débris d'un temple. Aucune fumée n'accompagne la flamme; à quelques mètres de distance, la roche serpentineuse d'où s'élance le feu mystérieux n'a pas une température supérieure à celle des terrains environnants; des arbres croissent

dans le voisinage immédiat et un ruisseau serpente sous l'ombrage. Souvent les pâtres des environs viennent préparer leurs mets à la flamme de la Chimère ; elle se refuse, dit la légende, à cuire les aliments volés. Une autre ouverture du rocher, semblable à celle du Yanar, est maintenant éteinte et l'on n'y observe aucun dégagement de gaz. Parfois, disent les habitants, on entend un mugissement sourd retentir dans la montagne de Takhtalou[1]. Cette région de la Lycie était connue jadis sous le nom de Mont Phénix et l'un des villages de la contrée en a gardé l'appellation de Phineka. Des aigles et des vautours planent incessamment au-dessus de la roche embrasée de la Phénicie asiatique. N'est-ce pas à ce fait, demande Fellows[2], qu'il faut attribuer la légende du phénix renaissant de ses cendres?

Les promontoires de la Lycie, comme ceux de la Cilicie Trachée, se terminent presque tous par de hautes parois, d'un calcaire blanchâtre qui contraste avec leurs sombres forêts de pins. Le littoral, découpé en nombreuses péninsules, s'essaye à former quelques îles, comme pour annoncer les archipels des côtes occidentales. Les noms donnés par les marins grecs ou italiens commencent à prédominer : ainsi l'île principale de la côte, Castel-Orizzo, doit probablement cette appellation (Castel-Rosso) aux nuances rougeâtres de ses rochers; le promontoire et les îles de Chelidan ou Chelidonia, à l'angle sud-oriental de la Lycie, prennent leur nom des hirondelles qui tournoient en nuages autour des rochers; plus loin, sur la côte orientale, s'ouvre le port Genovese. Il est peu de parages dans la Méditerranée où les courants maritimes aient plus de force que dans les détroits des îles Chelidan; le flot, qui se porte constamment des côtes de la Syrie vers l'ouest, en longeant le littoral de l'Anatolie, vient frapper au sud d'Adalia les falaises qui se présentent en travers de son cours comme une digue énorme, et, se rejetant vers la gauche, il s'échappe rapidement vers la haute mer par les issues que lui offre le petit archipel de Chelidan; en certains endroits, la vitesse du courant approche de 5 kilomètres à l'heure. Ces îles sont aussi fort curieuses par leurs fosses d'effondrement; trois sont coupées d'une rive à l'autre par une allée aussi régulière que si la tranchée eût été faite de main d'homme : on dirait que la roche a cédé immédiatement au-dessous et que les assises surincombantes se sont affaissées en bloc jusqu'à quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Une autre curiosité de ces parages est un petit ruisseau d'eau douce, qui coule dans

[1] Francis Beaufort, *Caramania;* — Spratt and Forbes, *Travels in Lycia.*
[2] *Travels and Researches in Asia Minor.*

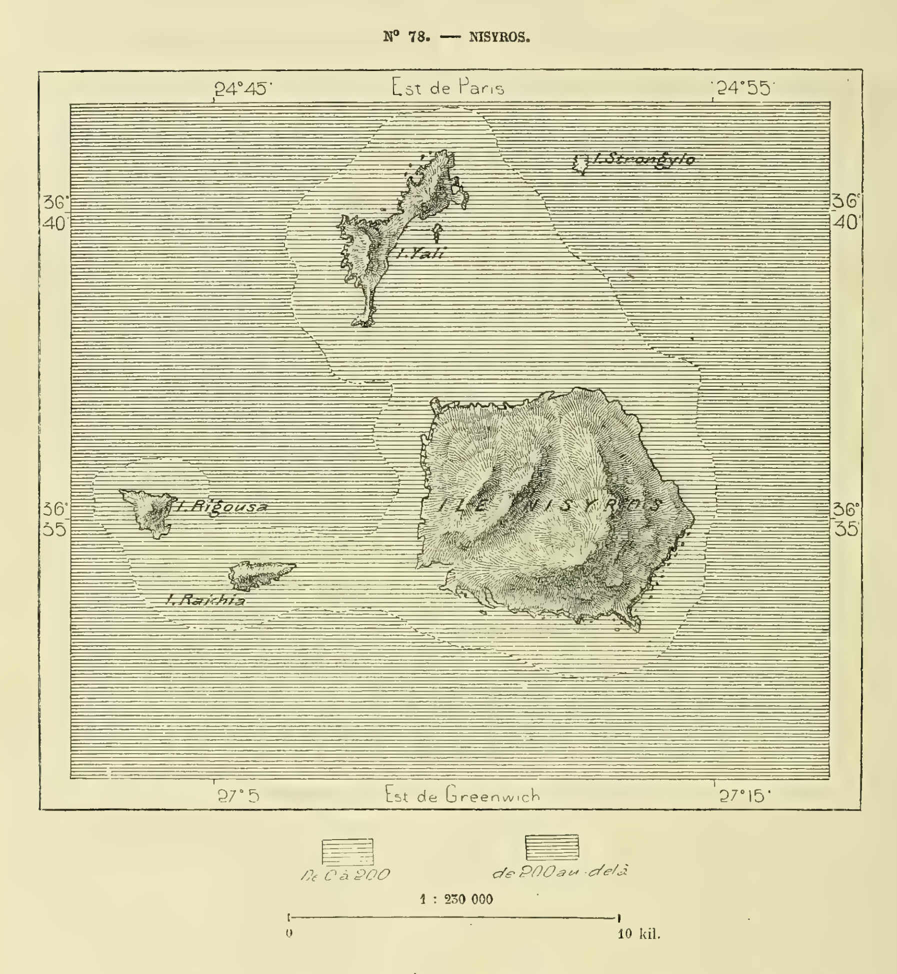
l'îlot de Grambousa, beaucoup trop étroit en apparence pour que les pluies puissent y alimenter une fontaine aussi abondante; il est probable que l'eau provient du continent et rejaillit en source artésienne après avoir passé au-dessous du détroit, qui n'a pas moins de 52 mètres de profondeur.

La région occidentale du plateau de l'Asie Mineure ne s'abaisse pas d'une manière uniforme vers les côtes de la mer Égée. Les nombreuses découpures du littoral se retrouvent sur le front du plateau, compliquées en outre de ramifications latérales, semblables à celles des fjords norvégiens. Les hautes terres se divisent comme une étoffe qui s'effile. Les arêtes, disposées pour la plupart en lignes parallèles, s'abaissent par degrés vers la mer, puis d'autres chaînes, séparées des premières par des brèches profondes, dressent leurs escarpements au-dessus des plaines et sont à leur tour interrompues par de larges espaces, détroits de verdure qui rattachent les unes aux autres les campagnes des deux versants; plus loin, les rangées de hauteurs reprennent, mais leur base inclinée est déjà recouverte par la mer, elles s'avancent en péninsules et leurs derniers promontoires plongent dans l'eau profonde; cependant la terre ne disparaît que pour surgir de nouveau en îles montueuses qui se continuent par des îles plus basses, puis par des îlots et des écueils. Montagnes du continent et massifs insulaires sont une même formation. Que la mer s'élève, et de nouvelles îles frangeront la terre ferme; que les eaux s'abaissent, et l'archipel du littoral se changera en péninsules.

La ramification montagneuse qui se dégage du plateau pour se développer vers le sud-ouest de la Péninsule commence au superbe massif du Baba dagh, le mont Père, le Cadmus des anciens (1860 mètres); il est contourné à l'est par une dépression qui fait communiquer la vallée du Méandre, affluent de la mer Égée, avec celle du Doulouman-tchaï, tributaire de la mer de Rhodes. Au midi du Cadmus, la chaîne du Boz dagh ou « mont Gris » s'abaisse graduellement à 1000 mètres, puis à 600 et à moins encore; les ramures qui s'avancent au loin dans la mer à l'angle de la Péninsule, n'ont que des collines peu élevées, du reste très hardiment coupées et d'une variété infinie de formes. Les montagnes des îles sont plus hautes que celles du littoral voisin; l'Attaïros, à Rhodes, atteint 1240 mètres; le Lastos, dans Karpathos, n'est que d'une vingtaine de mètres moins haut; de ce point culminant on voit parfaitement la pointe orientale de l'île de Crête, qu'unit à l'Asie Mineure, entre des abîmes de plus de 2000 mètres, un seuil recouvert de trois à quatre cents mètres d'eau. Au nord de Rhodes, une autre presqu'île se continue par l'île Symi; la longue branche noueuse qui se termine au cap Krio reparaît à Nisyros, dont le mont pyra-

midal s'élève à 692 mètres de hauteur. Plus loin, la presqu'île d'Halicarnasse est à peine séparée de Kos et de l'archipel de Kalymnos et de Leros par d'étroits passages obstrués d'écueils. C'est un fait remarquable que le mont de Nisyros, le seul volcan encore actif de l'Asie Mineure, se dresse exactement à l'angle de la péninsule d'Anatolie, entre la mer Égée et le

N° 78. — NISYROS.



bassin profond de la Méditerranée orientale. Des fumerolles dont la température dépasse 100 degrés, des jets de vapeur, et la formation de cristaux de soufre sont actuellement les seuls phénomènes apparents du laboratoire volcanique. L'activité du foyer augmente pendant la saison des pluies ; alors le fond du cratère est transformé en un lac sulfureux, ayant la température de l'eau bouillante[1]. Les chercheurs de soufre ont changé le cratère en usine. Une légende grecque disait que Nisyros était un fragment

[1] Gorceix, *Archives scientifiques.*

de l'île de Kos, lancé dans la mer par un dieu ; mais, au contraire, les terres environnantes sont en grande partie formées par les débris que la bouche du Nisyros a projetés dans ses explosions. L'îlot de Yali, situé entre Kos et Nisyros, est un amas de ces tufs volcaniques, alternant avec des travertins, très riches en fossiles. D'après M. Gorceix, cet îlot aurait subi une série d'oscillations de niveau qui se continuent de nos jours, témoignant ainsi du mouvement continuel des laves dans le foyer souterrain. Dans ces parages de la Méditerranée le flux et le reflux sont très sensibles : l'écart du niveau dépasse 30 centimètres dans le golfe de Symi[1].

Le même massif du Baba dagh qui forme le tronc commun des rameaux au sud-ouest de la Péninsule, projette aussi vers l'ouest une branche, interrompue de distance en distance par de profondes vallées. Plusieurs sommets ayant plus de 1000 mètres se montrent au-dessus des crêtes, et vers l'extrémité occidentale de cette rangée le massif de Bech Parmak ou des « Cinq Doigts » élève une de ses pointes à 1371 mètres et se rattache au « fier triangle du Latmus, semblable au fronton d'un temple »[2]. Au nord de la vallée du Méandre, la chaîne de montagnes qui s'avance en dehors du plateau est beaucoup plus régulière que le Baba dagh et ses prolongements. Cette chaîne, connue sous divers noms locaux, mais généralement désignée par les Grecs sous l'ancienne dénomination de Misoghis, se continue sans interruption sur une longueur d'environ 140 kilomètres, de la percée du Méandre, près de Bouladan, jusqu'aux promontoires de Scala Nova, dans le golfe d'Ephèse. La hauteur moyenne des croupes suprêmes ne dépasse guère 1000 mètres; nues et grises, elles se succèdent régulièrement de l'est à l'ouest, sans brèches intermédiaires; cependant la chaîne a dans son ensemble une apparence des plus variées, grâce aux terrasses de conglomérat qui en longent la base à 100 et 150 mètres de hauteur et que les torrents ont découpées en cubes et en pyramides : les cultures étagées et les arbres touffus qui remplissent les vallons contrastent par leur verdure avec les teintes rouges des éboulis. Toutes ces terres qui s'écroulent et se ravinent et dont les ruisseaux emportent les débris pour les déposer en alluvions dans la vallée du Méandre, sont évidemment les restes de dépôts qui se formèrent à une époque géologique antérieure, alors que les côtes de l'Anatolie étaient plus profondément immergées.

Vers son extrémité occidentale, la chaîne du Misoghis s'abaisse. Un seuil

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.
[2] Olivier Rayet, *Milet et le golfe Latmique*.

au-dessous duquel passe souterrainement, à 245 mètres d'altitude, la voie ferrée de Smyrne à la vallée du Méandre, sépare la chaîne principale du massif de Gumich-dagh ou de la « Montagne d'Argent », riche en gisements d'émeri et autres minerais. Au sud, des groupes de collines bordent le bas Méandre en face des escarpements du Bech-Parmak, puis on voit se profiler de l'est à l'ouest l'arête dentelée du Samsoun-dagh, le Mycale des anciens. La pyramide rocheuse du Rapana, qui se dresse au milieu de cette chaîne, au-dessus des grandes forêts de pins, des mâquis de lauriers et de myrtes, est le sommet le plus élevé du littoral asiatique de la mer Égée (1258 mètres); immédiatement à l'ouest, s'arrondit la croupe d'une autre cime, un peu moins haute (1208 mètres), mais considérée par les marins hellènes comme le mont sacré; le reste d'une chapelle dédiée au prophète Élie, qui succède dans la vénération des Ioniens au dieu solaire Apollon-Melkarth, s'élève au bord du précipice, dominant le merveilleux spectacle du littoral et de la mer avec ses golfes, ses détroits et ses îles. En face, comme à un jet de pierre, on voit l'île de Samos, se terminant à l'ouest par la masse du Kerki, plus haute encore (1750 mètres) que les sommets du Mycale; puis au delà se montrent des cimes de Nikaria, dépassant également 1000 mètres, et vers le sud-ouest, diverses îles, entre autres Patmos, apparaissent sur le fond violet de la mer, tantôt en ombres noires, tantôt en vapeurs lumineuses. Le détroit qui sépare de Samos le cap le plus avancé de Mycale n'a que 2 kilomètres de largeur; encore une petite île, où se reposent les déserteurs qui traversent le détroit à la nage, divise-t-elle le chenal en deux bras. De la ville de Samos, la population put voir se dresser la croix où le tyran Polycrate fut cloué « dans sa gloire ». Ce promontoire extrême de la terre ferme a gardé son nom antique de Mycale, changé par transposition de syllabes en Camilla ou Camello.

Au nord de la chaîne du Misoghis, se développe une autre chaîne de même hauteur, le Tmolus des anciens, qui se termine immédiatement à l'est de Smyrne par un énorme môle portant quelques villages à mi-pente. Ensemble, le Misoghis et le Tmolus s'arrondissent en un vaste demi-cercle enfermant la vallée du Caïstre. A l'ouest de cette vallée, les montagnes forment des massifs indépendants, jadis séparés des monts de l'intérieur par de larges détroits. L'Alaman-dagh, le Gallesion des anciens, a gardé son aspect insulaire : la verdure qui entoure ses talus et pénètre dans ses gorges limite le promontoire aussi nettement que le ferait l'eau de la mer; peu de montagnes ont plus fier aspect que ces roches dont les pyramides à pans coupés, s'appuyant sur des pentes d'éboulis revêtus d'herbes, ont la forme régulière de gigantesques monuments; les murailles qui longent les

arêtes, les forteresses qui se dressent au bord des précipices ont l'air d'appartenir à l'architecture de la montagne. Différent de presque toutes les autres chaînes de l'Ionie asiatique, dont la direction normale est celle de l'est à l'ouest, l'Alaman-dagh aligne ses pics dans la direction du nord au sud, de même que la chaîne, plus occidentale, qui traverse la presqu'île smyrniote pour aboutir aux sommets jumeaux des Deux Frères, dont les pentes boisées dominent l'entrée de la rade. Plus loin, une autre chaîne, supérieure en altitude, suit la même direction du sud au nord, du cap Karaka au Mimas ou promontoire de Kara bouroun; la longue rangée de monts se dresse comme un rempart dans la péninsule érythréenne en travers du golfe de Smyrne. L'île la plus rapprochée du littoral, Chio, est orientée de la même manière et se distingue ainsi des autres îles de l'archipel asiatique par l'alignement dans le sens du méridien; peut-être est-ce à la neige (*khion*), brillant sur ses montagnes pendant quelques jours ou quelques semaines d'hiver, que l'île devrait son nom[1]; la plus haute cime, le Saint-Élie, qui s'élève au nord de l'île, atteint 1267 mètres.

Les formations de Chio appartiennent à diverses époques géologiques et la terre est en travail pour en produire de nouvelles. Les roches d'éruption, serpentines, porphyres, trachytes, se rencontrent en maintes parties de l'île de même qu'en face, dans la presqu'île érythréenne : les deux massifs parallèles, que sépare un bras de mer ayant au seuil 25 mètres de profondeur seulement, se trouvent dans la même aire d'ébranlement volcanique. On sait que cette région de l'Ionie, l'une des plus riches de l'Asie Mineure en sources thermales[2], est une de celles qui ont le plus à souffrir des secousses intérieures. Pendant la deuxième moitié du siècle, peu de désastres ont été comparables au terrible tremblement qui renversa la ville de Chio. Au mois d'octobre 1883, le sol frémit de nouveau, principalement au-dessous de la région érythréenne, où se voit un petit cratère, près de Tchesmeh. Le sol s'entr'ouvrit dans le district de Latzata. Les sources tarirent, tandis que d'autres s'élancèrent du sol; plusieurs villages et des quartiers de villes furent renversés; plus de cinquante mille personnes eurent à camper près de leurs maisons démolies.

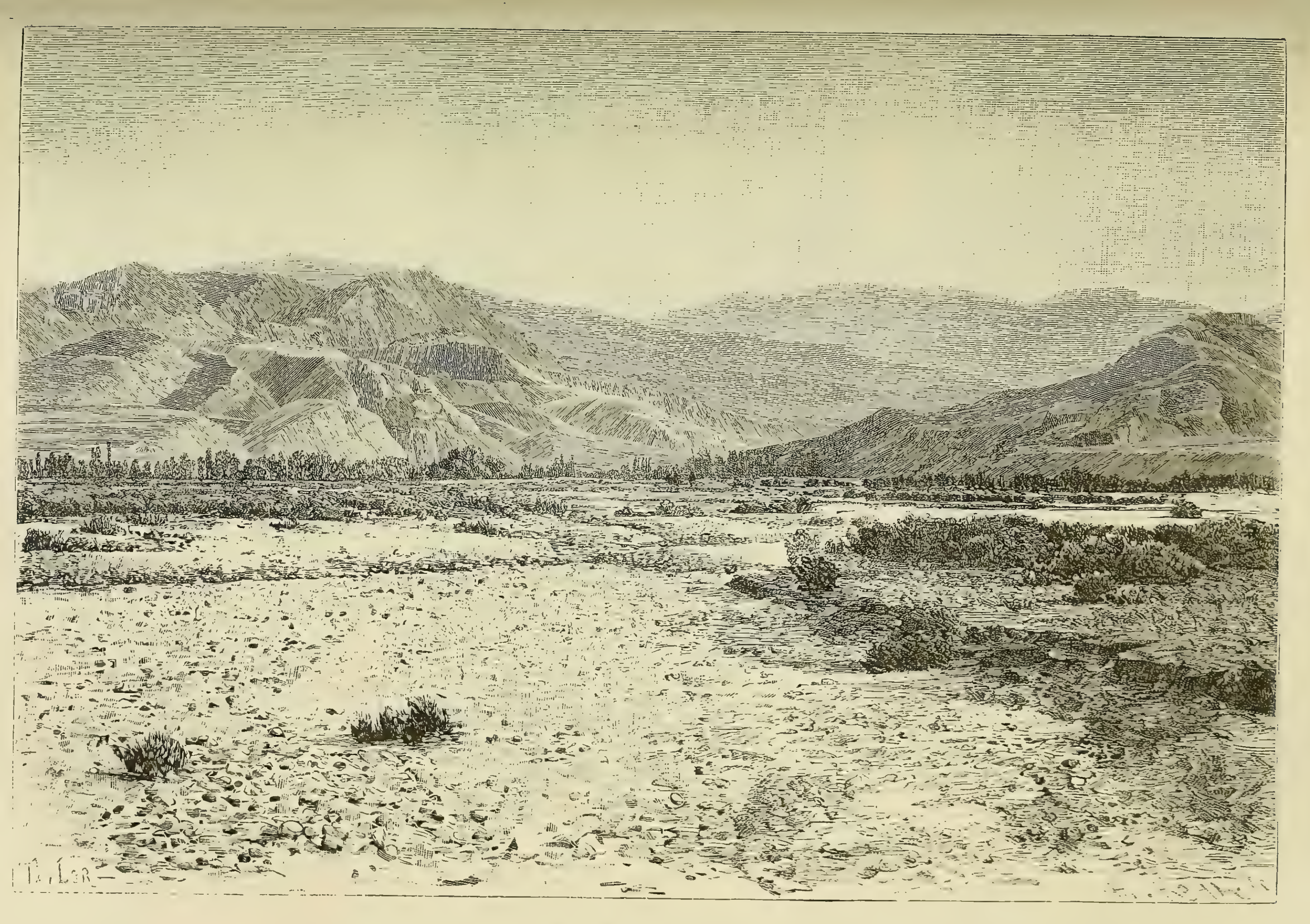
La chaîne qui se rattache par un seuil peu élevé aux monts du Tmolus et se recourbe vers l'ouest pour limiter au nord la baie de Smyrne n'est pas au nombre des saillies remarquables de l'Asie Mineure par la superficie qu'elle occupe et la hauteur de ses pics, mais elle a un grand nom dans le

[1] Pauli, *Mittheilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 1881-1882.
[2] G. Lattry, *Congrès médical à Athènes*, 1882.

mythe et l'histoire. C'est le Sipyle où régna Tantale, et la montagne la plus haute que l'on voit en face de Smyrne, profilant son cône émoussé au-dessus d'autres croupes plus rapprochées, est le « Trône de Pélops », où siégea le chef de la famille qui donna son nom au Péloponèse[1]. Les anciens auteurs parlent d'effroyables tremblements de terre qui renversèrent les cités et « dévorèrent » le mont Sipyle. On ne reconnaît aucune trace de ces cataclysmes, mais toute la partie occidentale de la chaîne, désignée par le nom turc de Yamanlar-dagh, est formée de roches éruptives; la partie occidentale du Sipyle, le Manissa-dagh, ou « Mont de Magnésie », se compose de roches crétacées, qui se terminent brusquement, sur le versant du nord, par de formidables parois, diversement colorées, percées de grottes, coupées de failles qui semblent traverser la montagne de part en part; de véritables tranchées, d'une régularité parfaite, s'ouvrent ainsi et pénètrent au loin dans les rochers entre deux murs verticaux. A l'est du Manissa-dagh, la plaine de Sardes, que parcourt le Hermus, longe le versant septentrional du Tmolus, connu en cet endroit sous le nom de Boz dagh, ou « mont Gris ». Ces pentes, comme celles du Misoghis au-dessus de la vallée du Méandre, sont flanquées de débris rougeâtres en terrasses, que découpent les rivières en massifs distincts et dont les pluies sculptent le rebord en pyramides et en obélisques. Plus hautes que celles du Méandre, les terrasses de la vallée de Sardes firent également partie de couches continues qui occupaient toute la largeur de la plaine, avant que le Hermus s'ouvrît un défilé vers la mer, entre le Sipyle et les montagnes de Hassan-dagh.

Les massifs qui font face au Tmolus, au nord de la vallée d'Alachehr, sont en partie de formation volcanique et l'une des plaines qu'ils enferment est le « Pays Brûlé », la Katakekaumené des Grecs. Un cône d'éruption, le Kara Devlit ou l' « Encrier Noir », qui s'élève à 150 mètres environ au-dessus de la plaine de Koula, est composé en entier de cendres et de scories noirâtres, qui cèdent sous le pied. A l'ouest de l'Encrier Noir, deux autres cônes d'éruption au cratère régulier se succèdent à 11 kilomètres d'intervalle et, comme le Kara Devlit, donnent naissance à des coulées de lave qui descendent du nord vers le Hermus; le cône le plus occidental, le Kaplan Alan, « Antre du Tigre », présente une coupe terminale de 800 mètres de tour. Depuis un nombre inconnu de siècles les « cheires » ont gardé les aspérités de leur surface; comme aux temps de Strabon, elles méritent pleinement leur nom de Pays Brûlé : stériles et noirs, ces fleuves

[1] G. Weber, *Le Sipylos et ses monuments.*



VALLÉE DE TMOLUS, PLAINE DE SARDES

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

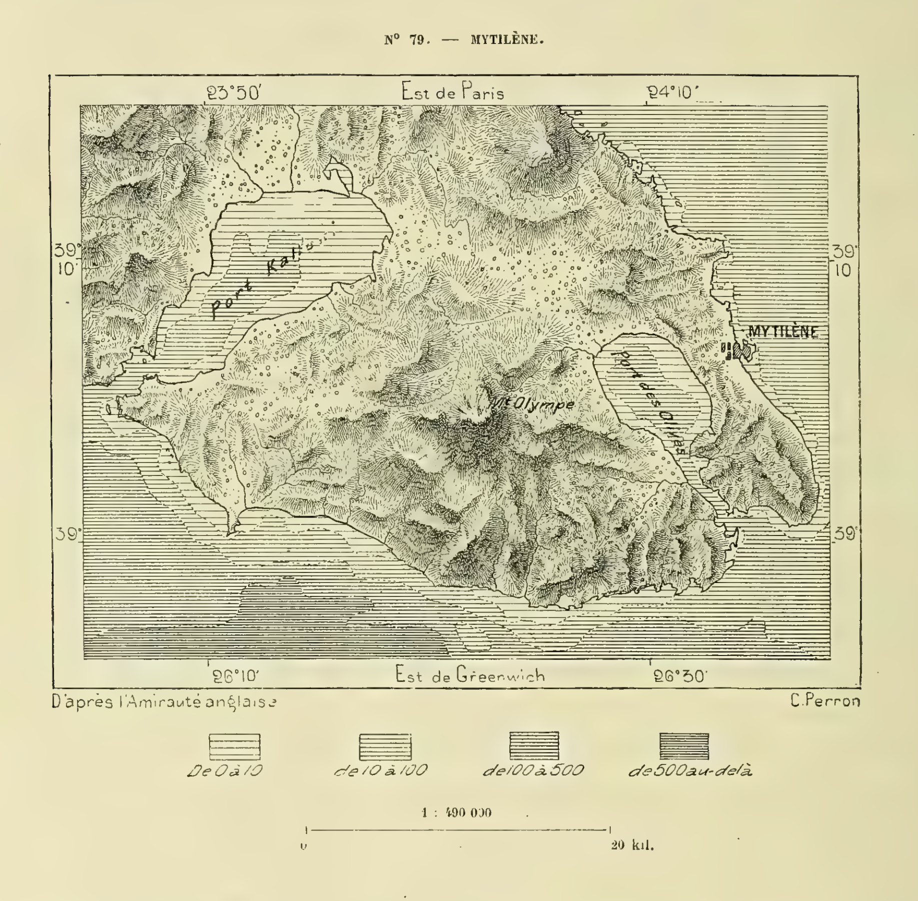
de scories contrastent d'une manière saisissante avec les verdoyantes campagnes qui les bordent. Outre les trois cônes d'éruption d'où s'épanchent ces laves relativement modernes, probablement du même âge que les volcans d'Auvergne, il en est plusieurs autres que l'on distingue seulement par leur profil et qui portent la même végétation que les pays environnants; leurs pentes sont couvertes de vignes et de champs cultivés comme la plaine qui les entoure; enfin, sur les plateaux de schiste et de marbre, se dressent d'autres volcans datant d'une époque antérieure[1]. A l'ouest de la Katakekaumené, une petite bordure de montagnes, le Kara dagh, accompagne au nord la vallée du Hermus; le plateau qu'elle supporte s'est effondré ou plissé vers le centre, enfermant comme dans un cirque ovale le lac de Mermereh, dont le niveau n'est que peu supérieur à celui de la mer[2].

Le Mourad-dagh, qui continue à l'ouest le faîte de l'Emir-dagh, sur le plateau central, peut être considéré comme le nœud montagneux d'où divergent les chaînes et d'où découlent les rivières principales au nord-ouest de la Péninsule. Le Méandre, le Hermus, le Thymbrius y prennent naissance. Le Mourad, une des hautes chaînes de l'Asie Mineure, dépasse 2000 mètres et se continue à l'ouest par l'Ak dagh ou « mont Blanc », qui atteint 2440 mètres. Plus loin, se prolongent les coupes régulières du Demirdji-dagh, projetant au sud des contreforts dont l'un est le superbe massif trachytique de Kayadjik, dressant ses parois verticales au-dessus des vallées ombreuses où serpentent les eaux. La chaîne du Hassan-dagh, qui continue le faîte principal à l'est et au sud-ouest, se recourbe vers le Sipyle comme pour fermer la vallée du Hermus; le chemin de fer de Smyrne à Magnésie s'ouvre passage à travers ces gorges, où ne pénétraient jadis que de périlleux sentiers. Les autres massifs qui se rattachent au Demirdji et qui transforment en un vaste labyrinthe toute la région qui s'étend vers la mer de Marmara arrondissent pour la plupart leurs cimes en longues ondulations : ce sont les *yaïla* ou plateaux de pâturages où les Yuruk campent en été. Cependant quelques chaînes ont les crêtes vivement découpées : telle est, en face de Mytilène, le Madara-dagh, rempart de syénite formé en grande partie de blocs empilés de manières fantastiques et présentant toutes les transitions entre la roche solide et le sable désagrégé; çà et là des rocs éboulés sont restés suspendus entre deux piliers résistants et servent de toit aux masures des bergers. Mytilène, que le golfe d'Edremid

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia.*
[2] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure.*

sépare de la haute mer, est aussi hérissée de montagnes; un « Olympe », parfois resplendissant de neige, se reflète dans une baie intérieure. Cette grande île de la côte anatolienne appartient évidemment à deux systèmes orographiques; sa côte occidentale continue celle de la Troade, tandis que celle de l'est court parallèlement aux rivages de la Mysie : c'est à cette double formation que l'île doit sa configuration bizarre d'éventail ouvrant ses branches au sud pour laisser pénétrer la mer en golfes circulaires.

N° 79. — MYTILÈNE.



Les monts de la Troade ont leur nœud principal, non au centre du territoire, mais à l'une de ses extrémités, immédiatement au nord du golfe d'Edremid. Là s'élèvent les escarpements boisés du Kaz-dagh, le « mont des Oies », l'Ida ou Gargare des anciens; toutefois ces deux noms doivent s'appliquer dans leur acception poétique à d'autres montagnes plus centrales de la Troade, car de la croupe suprême du Kaz-dagh, — haute de 1769 mètres, d'après Schmidt, — mais entourée d'autres cimes à peine moins élevées, on ne voit point la plaine d'Ilion; ce n'est pas de là que Zeus eût pu contempler les luttes des Troyens et des Grecs aux bords du Scamandre. Pour

les Hellènes contemporains, l'Ida est une montagne sacrée, comme elle le fut pour les fidèles de religions antérieures; près de la cime on voit les restes de cellules et de chapelles, et lors de la fête du prophète Élie, les villageois des alentours viennent passer la nuit sur le pic pour se prosterner dès que l'astre surgit au-dessus de l'horizon : sans doute la cérémonie n'a point changé depuis que les poètes anciens célèbrèrent le glorieux sommet que le soleil éclaire de ses premiers rayons et qui « répand une clarté divine[1] ». L'Ida est encore revêtu des magnifiques forêts qui lui ont valu son nom, mais la plupart des monts avancés, tels que le Kara dagh et le Karali-dagh, sont dépouillés de leurs bois et n'ont plus que des broussailles. Çà et là pourtant, les hauts pâturages ont gardé leurs bouquets de pins, non des conifères qui se ressemblent tous par le port et le branchage, comme ceux des forêts européennes, mais des arbres tous différents les uns des autres par l'attitude du tronc et le mouvement des ramures. Les grands pins du parc immense, parsemés en désordre sur la pelouse fine, ne se groupent pas en bois assez épais pour arrêter la vue; les campements des Yuruk se blottissent dans les fonds, les troupeaux de brebis mouchètent de taches blanches la verdure, les escarpements calcaires et les dômes trachytiques des montagnes voisines. En bas, dans la plaine de Troie, serpente le Mendereh, puis au delà se montrent le détroit sinueux des Dardanelles et plus loin la mer resplendissante avec ses îles, Ténédos, Lemnos, Imbros, Samothrace, parfois le profil triangulaire du mont Athos. Les dernières collines du système de l'Ida, comprises entre la baie de Besika et l'entrée des Dardanelles, forment le long de la mer un rempart insulaire limité au sud par la bouche du ruisseau qui fut le Scamandre, au nord par le delta du Mendereh ou Simoïs d'Homère. Au large, la tête aride de Tenedos, dont les collines ne portent pas un seul arbre, et quelques îlots moins dépouillés de verdure forment un petit archipel au devant du littoral troyen.

La rive méridionale de la mer de Marmara est également longée par un système orographique en miniature, que des alluvions et des formations tertiaires, indiquant le passage d'un ancien détroit entre la mer Noire et la mer Egée, séparent des montagnes du sud. La péninsule de Cyzique, rattachée à la côte par un étroit pédoncule, est aussi dominée par une masse imposante, le Kapou-dagh, et les îles de l'archipel de Marmara, ainsi nommées de leurs roches de marbre, sont des monts émergés. A l'est de la Propontide, la presqu'île limitée par les deux golfes de Ghemlik et d'Ismid porte également son massif insulaire, dont la cime principale, le

[1] Euripide; — Le Chevalier, *Voyage dans la Troade.*

Samanlu-dagh, s'élève à 830 mètres, et qui se termine à l'ouest par le formidable Boz bouroun ou « cap Gris », éruption de trapp, pareille à plusieurs autres massifs de roches ignées qui se dressent en cônes au bord de la mer et des lacs, ainsi que dans les plaines alluviales de la contrée. La péninsule de Bithynie, outre le golfe d'Ismid et la mer Noire, est aussi percée de roches volcaniques; en longeant les côtes du Pont Euxin, du Bosphore à l'embouchure du Sakaria, on voit se succéder maint promontoire de trachyte, à la base creusée de grottes où s'engouffrent les vagues.

L'Olympe, dont on voit de Constantinople la ligne azurée se profiler à l'horizon du sud, ne se rattache que par des croupes irrégulières au nœud du Mourad-dagh, dans les montagnes de l'intérieur. C'est un massif presque isolé de gneiss et de granit, revêtu sur les pentes de diorite et de marbre. Il est plus imposant par sa masse que par sa hauteur; on le gravit facilement, même à cheval, et nombreux sont les résidents et visiteurs de Brousse qui en ont fait l'ascension. Pourtant l'altitude du sommet central, le Ketchich ou mont des Moines, n'est pas encore connue; elle est probablement peu inférieure à 2500 mètres et donne à la cime vénérée des Hellènes le premier rang parmi les sommets de l'Asie Mineure septentrionale[1]. C'est, à l'ouest de l'Olympe galate, le premier qui ait reçu le nom d'Olympe, et parmi les quinze ou vingt montagnes qui ont reçu cette appellation, — « Brillant » ou « Lumineux », — c'est lui dont l'imagination populaire fit la principale demeure des dieux. Olympe de Bithynie par son versant du nord, Olympe de Mysie par son versant du sud, il se dresse entre les deux provinces, dominant un horizon immense, des eaux de la mer Noire aux îles de Marmara et aux rivages de la Thrace[2]. Au sud-est, le mont Olympe se continue par une crête étroite et régulière, qui se divise plus loin en remparts parallèles. A l'est de l'Olympe « aux plis nombreux », d'autres montagnes, moins hautes et ravinées par les torrents, se prolongent vers la vallée du Sakaria. Ce fleuve traverse d'étroits défilés, entre des parois verticales ou des escarpements rapides, mais les sommets voisins n'ont qu'une faible altitude au-dessus du plateau. Les montagnes proprement dites ne reprennent qu'à l'orient du Sakaria et de la région des steppes qui occupent le centre de l'Asie Mineure.

[1] Hauteur de l'Olympe, d'après la carte de Kiepert. . . . . 1888 mètres.
» » » Petermann . . . . 1950 »
» » » Stebnitzkiy. . . . . 2494 »
» » d'après les mesures barométriques de Marmont. . 2247 »
» » » » de Fritsch. . . 2120 »

[2] Gebhart, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1867; — Dutemple, *En Turquie d'Asie*; — Holinski, *Notes manuscrites*.

Dans leur ensemble, les divers chaînons montagneux qui s'élèvent sur le plateau, entre le bassin du Sakaria et celui du Kizîl irmak, de même qu'entre celui de Kizîl irmak et du Yechil irmak, sont des remparts d'une faible élévation relative, se dirigeant dans le sens du sud-ouest au nord-est. Seulement un petit nombre de ces chaînes atteignent la hauteur de 2000 mètres; plusieurs ne sont que des renflements allongés couverts de pâturages, *yaïla* fréquentés seulement par des bergers, mais destinés probablement un jour à recevoir de fortes populations sédentaires, car le sol est fertile, et l'air, sans cesse renouvelé par les courants supérieurs, qui passent au-dessus des bas-fonds et des steppes marécageuses, est d'une pureté parfaite; ces plateaux herbeux seraient d'admirables sanatoires pour les habitants de Constantinople et des villes du littoral[1]. Parmi toutes les chaînes de cette région, la plus haute est l'Ala dagh, un de ces nombreux « monts Bigarrés » ou peut-être « monts Divins » des pays de langue turque; ses points culminants ont plus de 2400 mètres. Il se compose de cinq remparts parallèles s'abaissant en pentes douces vers les hautes terres environnantes et renfermant de jolies vallées qui verdoient entre leurs parois. L'Ilkas-dagh, au sud de Kastamouni, l'Elma-dagh ou « mont des Pommiers », au sud d'Angora, dépassent aussi 2000 mètres; à l'ouest de Sivas, une chaîne, formée comme l'Ak dagh de murailles parallèles orientées du sud-ouest au nord-est, et séparées par des plateaux herbeux, a mérité par ses neiges d'hiver le nom d'Ak dagh ou « mont Blanc » ; Tchihatcheff évalue à 2200 mètres l'altitude de ses rocs les plus élevés. Le Yildiz-dagh ou le « mont des Étoiles », qui les continue au nord-est, n'a qu'un millier de mètres; mais plus loin les monts se redressent pour s'unir aux chaînes pontiques. Une haute arête longe le littoral au nord de la dépression profonde que parcourt le Lycus ou Ghermili. Des syénites, des porphyres, revêtus çà et là de roches sédimentaires, forment l'ossature de ces monts, que des laves percent en maints endroits : au nord de Chabin Karahissar, un volcan, le Kazan Kaya ou « Chaudron de Pierre », élève son cratère échancré à plus de 2500 mètres[2]. Cette chaîne du littoral est peut-être la plus riche de l'Anatolie en mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère, et des amas de scories, laissés par les anciens Chalybes, se rencontrent partout au milieu des fourrés : c'est là, dit la légende, que furent inventés l'enclume et le marteau.

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité.
[2] Briot, *Notes manuscrites*.

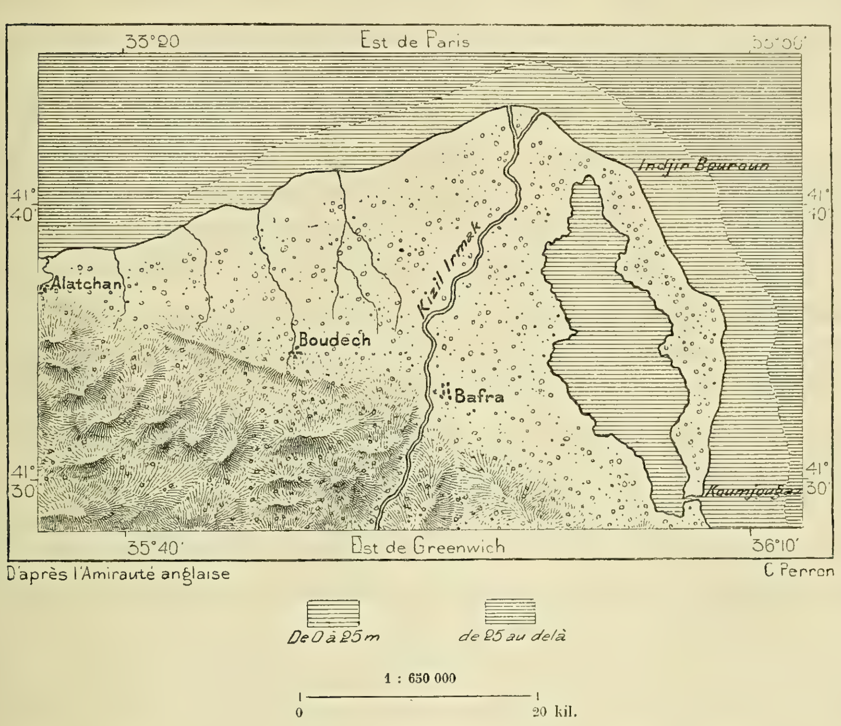
L'Asie Mineure ayant dans son ensemble la forme d'un plateau incliné vers le nord-ouest, il est nécessaire que l'écoulement des eaux se fasse surtout dans cette direction ; c'est à la mer Noire, par les bassins des deux Irmak et du Sakaria, que vont les eaux de plus d'une moitié de l'Anatolie; mais il reste encore dans le centre de la Péninsule de vastes dépressions fermées où les pluies s'amassent en lacs salés. A une époque antérieure, lorsque le climat méditerranéen était plus humide, ces cavités, mieux remplies, déversaient probablement leur trop-plein dans la mer; mais l'assèchement général du sol, l'excès de l'évaporation sur les apports ont peu à peu opéré la division des anciens lacs d'eau douce en nappes salines.

Le bassin le plus considérable au nord-est de l'Anatolie est celui de l'ancien Iris, le Yechil irmak, qui reçoit presque toutes ses eaux des ramifications occidentales de l'Anti-Caucase. Le Tosanli-sou, considéré comme la rivière maîtresse, à cause de la direction de sa vallée, prend sa source dans les vallons du Kös-dagh, dont le versant méridional donne naissance au Kizìl irmak, le plus grand fleuve de l'Asie Mineure. Il coule d'abord à l'ouest, puis se recourbe vers le nord et le nord-est en recevant à Amasia l'émissaire d'un lac, le Ladik-göl, qui est aujourd'hui peu considérable, mais qui occupait une vaste étendue au temps de Strabon. L'ancien Lycus, appelé par les Turcs Kelkit ou Ghermili, est le plus abondant des deux cours d'eau; il naît beaucoup plus à l'est que le Tosanli, sous le méridien de Trébizonde. En aval de la jonction, le fleuve ne reçoit plus d'affluent; il traverse en défilé une dernière chaîne de rochers qui barrait jadis son cours, puis, arrivé dans la plaine du littoral, il s'étale en un delta dont les alluvions ont conquis sur la mer plusieurs centaines de kilomètres carrés. L'eau du Tosanli, légèrement saline en été, est aussi chargée de calcaire, et les habitants d'Amasia sont obligés de changer fréquemment les conduites d'arrosage, obstruées par des incrustations. Immédiatement à l'est du Yechil irmak, coule une rivière, souvent difficile à traverser et beaucoup plus abondante qu'on ne pourrait s'y attendre d'après la faible superficie du bassin : c'est le Termeh, dont le nom rappelle la désignation grecque de Thermodon ; la haute vallée que parcourt ce torrent était fameuse dans l'antiquité par le souvenir des Amazones, dont parlent encore les légendes locales. Une des chaînes de rochers que traverse le Termeh se continue à l'ouest jusqu'au delà de l'Iris sous le nom de Mason-dagh ou « Mont des Amazones ».

Dans l'ensemble de son cours, le Kizìl irmak ou « fleuve Rouge » des Turcs, le Halys des anciens, décrit une vaste courbe concentrique au

Yechil irmak ou « fleuve Vert »; la longueur développée de son courant, entre les sources du Kös-dagh et son delta, est au moins quintuple de la distance directe entre les deux points extrêmes. Dans sa partie supérieure, le fleuve Rouge est parfois complètement desséché en été; même dans son cours moyen et jusque dans le voisinage du delta, il est guéable en maints endroits. L'excès d'évaporation sur les apports d'eaux pluviales lui donne un goût saumâtre qui justifie son nom grec ; dans la plaine

N° 80. — DELTA DU KIZIL IRMAK.



de Sivas il traverse des bancs de sel gemme d'où les habitants de l'Arménie occidentale reçoivent leur provision habituelle[1]. Comme le Yechil, le fleuve Rouge se divise à son embouchure en un grand nombre de branches empiétant au loin par leurs alluvions sur la mer Noire. Souvent les géographes anciens, suivant l'exemple d'Hérodote, ont pris le Halys comme limite de l'Asie Mineure : au delà du fleuve s'étendait pour eux la vaste Asie Transhalysienne. Le choix de cette limite s'explique par l'importance militaire de trois cours d'eau considérables, le Thermodon, l'Iris, le Halys, se succédant à peu de distance, comme les fossés d'une cita-

[1] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868.

delle[1]. Le progrès des alluvions du Kizîl irmak a été considérable : la ville de Pavrakhé, la Bafra de nos jours, était au bord de la mer il y a un millier d'années; au dix-septième siècle, elle était encore visitée par les navires[2].

Quoique plus long que tous les autres fleuves de l'Asie Mineure, le Kizîl irmak roule une masse liquide inférieure à celle du Sakaria, le Sagaris ou Sagarias des anciens. Le Sakaria est très sinueux, comme les deux Irmak de l'Anatolie orientale; tandis que, des sources à l'embouchure, sa distance en ligne droite est de 200 kilomètres, son développement total est au moins triple. La direction normale des montagnes de cette région courant de l'est à l'ouest, c'est dans le même sens que coulent le Sakaria et ses affluents, et, pour gagner la mer Noire, ils s'engagent en d'étroites cluses ou *derbent* ouvertes à travers les monts. Dans la plaine inférieure, le Sakaria, rapide et chargé d'alluvions, a fréquemment changé de lit, et les annales byzantines parlent de travaux hydrauliques considérables entrepris pour le rectifier. Plusieurs projets de canalisation du Sakaria ont été aussi présentés de nos jours au gouvernement turc; d'après un plan dressé en 1870 par des ingénieurs français, le fleuve devait être rendu complètement navigable en toute saison jusqu'à 250 kilomètres en amont de l'embouchure par une série de barrages éclusés; des canaux latéraux devaient être creusés en certaines parties difficiles du parcours et la barre du fleuve aurait été évitée par une coupure de la côte, prolongée jusqu'en eau profonde[3]. Ces projets n'ont point été réalisés et le Sakaria ne sert qu'à la petite batellerie locale et au flottage des bois et des charbons expédiés à Constantinople. Les projets de chemins de fer, projets qui n'ont pas été réalisés non plus, ont détourné l'attention publique des plans de canalisation; mais il est indispensable que la voie de Sakaria soit améliorée, car elle fait partie de la ligne transversale de l'Asie Mineure, fragment du chemin le plus court entre l'Inde et l'Angleterre.

La région lacustre de l'Anatolie centrale semble avoir fait jadis partie du bassin du Sakaria, au moins pour la grande moitié de son étendue. Touz göl ou le « lac Salé », appelé aussi Khodj-hissar-göl, d'après une cité voisine de sa rive orientale, est le plus vaste bassin lacustre de toute l'Asie Mineure; il n'a pas moins d'une centaine de kilomètres en longueur, du nord-ouest au sud-est, et nulle part moins de 12 kilomètres en largeur; il occupe une superficie de plus d'un millier de kilomètres car-

[1] Spiegel, *Eranische Alterthumskunde.*
[2] O. Blau, *Petermann's Mittheilungen*, XI, 1865.
[3] Vidal-Naquet, *Notes manuscrites.*

rés, mais il est probable qu'en été sa profondeur moyenne ne dépasse pas deux mètres. Vers le milieu du Touz göl on voit les traces d'une digue d'environ 12 kilomètres, qu'un sultan avait fait construire pour le passage de son armée, et l'eau qui borde ce remblai n'offre en aucun endroit plus d'un mètre d'épaisseur. En réalité, ce lac n'est qu'une immense nappe de saumure. Pendant la saison des sécheresses, on ne reconnaît le pourtour que par les plantes du rivage[1]; une dalle solide de sel se prolonge à des lieues de distance; mais il est rare qu'on puisse le visiter, à cause du manque d'eau et d'approvisionnements. En hiver, l'eau remplit toute la cavité, mais au-dessus s'étend une croûte saline dont l'épaisseur varie de 5 centimètres à 2 mètres; elle acquiert généralement assez de consistance pour qu'on puisse la traverser à cheval; on a pu ainsi se rendre d'une rive à l'autre comme à travers un lac gelé. Les sauniers qui exploitent le lac Salé se bornent à casser la dalle superficielle, que l'eau sépare du fond d'argile bleuâtre, et bientôt le sel se reforme. D'après l'analyse de Philipps, l'eau du Touz göl, plus pesante et plus saline que celle de la mer Morte, renferme plus de 32 parties de sel sur 100 parties d'eau et son poids spécifique est de 1,240. A l'est s'élèvent quelques collines, dont la verdure fait contraste avec la nappe étincelante de la plaine[2].

A l'ouest du Touz göl, la plaine est parsemée de nombreux étangs, nappes saumâtres, marécages et ruisseaux d'eau salée qui s'évaporent en été pour reprendre leur cours en hiver. Plusieurs diffèrent du Touz göl par la teneur saline. Ainsi le Boulouk-göl, non loin du village d'Eskil, renferme surtout des sulfates de magnésie et de soude. Les argiles bleuâtres, lits des lacs temporaires, qui s'étendent au sud et à l'ouest dans l'immense bassin des steppes, sont également imprégnées de sels amers magnésiens, sans mélange de chlorure de sodium : la proximité de lacs amers et de lacs salés, provenant de sources qui traversent des couches différentes, est un phénomène assez commun dans les bassins fermés; sur les bords du Boulouk-göl, un de ces ruisseaux magnésiens a été reconnu de l'origine à l'embouchure. Le limon imprégné de sel magnésien n'offre pas la solidité de celui que recouvrent les efflorescences de sel ordinaire; il se maintient dans un état pâteux qui rend la marche difficile, le terrain cédant à la moindre pression. Les parties les plus sèches de la steppe sont revêtues d'une herbe dont les vaches sont très friandes et qui répand une odeur délicieuse quand le cheval les écrase du sabot; à Konieh on en fabrique une

[1] Ainsworth, *Journal of the Geographical Society*, 1840.
[2] Tchihatcheff, ouvrage cité.

huile de senteur qui parut à von Moltke au moins aussi agréable que l'essence de roses. Vers le centre de la plaine, entre le Touz göl et Konieh, près de la station d'Obroukli, une mare apparaît au fond d'un trou de 60 mètres de profondeur.

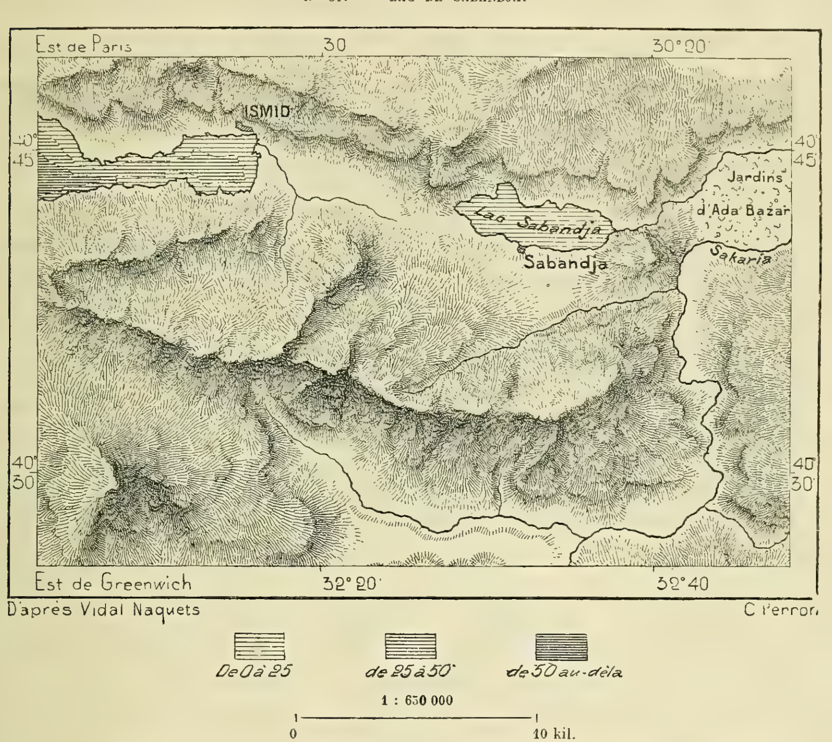
Outre les lacs de l'Anatolie Centrale qui se trouvent dans les steppes voisines du Grand Lac Salé et font évidemment partie d'un ancien bassin plus étendu qui s'écoulait au nord par le courant du Sakaria, il est d'autres réservoirs qui, tout en occupant des vallées distinctes en des cirques presque fermés, semblent appartenir au même versant du Pont-Euxin. Des seuils élevés au-dessus des bassins, des gorges où l'on voit les traces de courants fluviaux, indiquent en plusieurs endroits les traces d'anciennes communications. Les étangs épars dans la dépression qui sépare l'Emir-dagh et le Soultan-dagh et qui sont alternativement des nappes d'eau rappelant les lacs des Alpes, et de simples marais entourés de sel, paraissent également avoir appartenu au bassin maritime de l'Anatolie Centrale : au nord par le détroit de plaines qui s'ouvre d'Afioum-Kara hissar à Kiutayeh, au sud par une large brèche du rempart de l'Emir-dagh.

Dans la région du cours inférieur, le Sakaria reçoit les eaux d'écoulement d'un lac peu considérable, mais fort curieux comme reste probable d'une vallée d'érosion que s'était ouvert le flot de la mer Noire avant de percer plus à l'ouest l'étroite cluse du Bosphore. Ce lac est le Sabandja, l'ancien Sophon, dont la nappe est à 31 mètres au-dessus de la mer. Comparé aux bassins du plateau, il est d'une grande profondeur, car la sonde ne touche le lit qu'à plus de 36 mètres[1]; pourtant il n'est qu'un reste de mer intérieure, car le sol environnant se compose de terres pulvérulentes que déposèrent ses eaux et que le moindre vent soulève en nuages de poussière. Au sud, des collines élevées couvertes de futaies et de broussailles contrastent avec les escarpements arides de la rive opposée. Il semble à première vue que le lac de Sabandja soit indiqué d'avance comme le port intérieur pour une voie navigable entre la mer de Marmara et la mer Noire par le golfe d'Ismid et le cours inférieur du Sakaria; des hauteurs qui dominent la vallée, on dirait qu'il suffirait d'une faible excavation pour unir les deux mers. Pline le Jeune avait proposé à Trajan cette œuvre de canalisation et des traces que l'on voyait de son temps témoignaient que l'entreprise avait été déjà commencée par Mithridate, Xerxès ou tout autre souverain. Le projet fut repris à diverses époques, depuis le règne de Soliman le Magnifique, et les ingénieurs se mirent plus d'une fois à l'œuvre, mais sans

[1] Evlya Effendi; — von Hammer; — Tchihatcheff.

résultat. Le seuil de partage est trop élevé pour que dans un pays aussi peu commerçant que l'Anatolie il vaille la peine d'entreprendre ce percement ou la construction d'un escalier d'écluses entre le golfe d'Ismid et le lac de Sabandja. D'après le nivellement approximatif d'Hommaire de Hell, confirmé depuis par des études précises[1], le seuil, composé de mollasse qu'ont usée les eaux, est à près de 41 mètres; la voie du chemin de fer commencé passe un peu plus haut. C'est donc de 40 à 50 mètres au

N° 81. — LAC DE SABANDJA.



moins que s'est modifié le niveau relatif de la terre et de la mer depuis que s'est fermé le détroit maritime du Sabandja, évènement qui coïncida peut-être avec l'ouverture de la cluse du Bosphore. Le long des côtes de l'Euxin se voient encore en maints endroits et à diverses hauteurs, jusqu'à 30 mètres, des plages abandonnées, couvertes de coquillages qui appartiennent toujours à la faune de la mer Noire. Il n'est pas de région plus curieuse que ces isthmes et ces détroits changeants entre l'Europe et l'Asie, mais l'histoire géologique moderne n'en est encore qu'imparfaitement connue. On ne sait pas même avec certitude quel est le régime du

[1] Briot, *Notes manuscrites.*

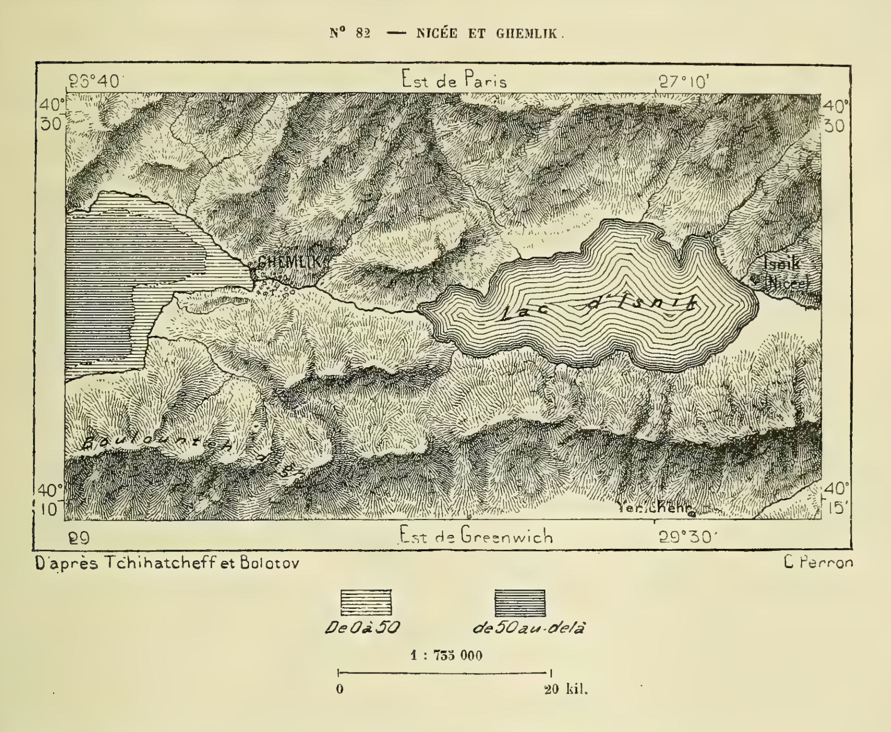
courant de sortie et du contre-courant de rentrée entre la mer Noire et la mer de Marmara ; on ignore même si le niveau des deux nappes maritimes ne présente aucun écart. Les eaux du Pont-Euxin qui affluent vers l'entrée du Bosphore en suivant les rivages de la Turquie, ne peuvent toutes pénétrer dans l'entonnoir du canal ; il se forme une sorte de remous ou contre-courant qui projette la masse liquide le long des côtes de l'Anatolie : la vitesse moyenne de ce courant, que l'on remarque jusqu'à Sinope, est de 2 à 3 kilomètres, même de 4 kilomètres devant Ineboli. C'est au pied du phare de ce port que l'on a constaté pour la première fois des marées régulières dans la mer Noire : sur les côtes voisines du Bosphore, M. Vidal-Naquet a reconnu que les deux oscillations diurnes du flot varient de 9 à 12 centimètres suivant l'état du vent. En pénétrant dans le ruisseau d'Ineboli, le flot remonte le courant en un mascaret très énergique jusqu'à 2 kilomètres de distance[1].

Le lac d'Isnik ou Nicée est un bassin d'eau douce comme le Sabandja, et communique aussi avec la mer par un effluent. A l'ouest, le golfe de Ghemlik se projette au loin dans l'intérieur comme pour s'unir au lac d'Isnik, qui sans doute fut lui-même un golfe à une époque antérieure : la distance de la mer au lac n'est que de 12 kilomètres, et la différence de niveau est de 30 mètres seulement. Au sud-ouest, un autre bassin lacustre, qui a conservé son nom grec d'Apollonia sous la forme d'Abolonta ou Abolounia, occupe une superficie à peu près égale à celle du lac de Nicée et comme lui semble avoir été plus étendu à une époque relativement moderne; des coquillages de nuances aussi vives que ceux des grèves de la mer voisine parsèment les rives du lac d'Apollonia et les îles naguère immergées. L'affluent de ce bassin lacustre rejoint la forte rivière de Sousourlu-tchaï, presque en face du confluent d'un autre ruisseau qui apporte le trop-plein du lac de Maniyas, l'ancien Miletopolites ou Aphanites. De mêmes dimensions que le lac d'Apollonia, celui de Maniyas se trouve également à une très faible élévation au-dessus du niveau de la mer[2]. Il termine à l'ouest la chaîne des lacs qui se succèdent parallèlement aux rivages méridionaux de la mer de Marmara et qui semblent être les restes d'une ancienne Propontide entre l'Égée et le Pont-Euxin. Des quatre grands lacs de cette chaîne, celui d'Apollonia est le plus utilisé pour la navigation; ses riverains, de race grecque, cinglent sur la nappe d'eau en des barques de commerce faisant escale de village en village[3].

[1] Vidal-Naquet, *Notes manuscrites.*
[2] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité.
[3] George Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure.*

A l'ouest du Sousourlu-tchaï et du lac de Maniyas, le petit bassin du Kodja-tchaï, l'ancien Granique, est en partie alimenté par les eaux de l'Ida et sépare les massifs de la Troade du reste de l'Anatolie. Le Kodja, de même que les rivières voisines, n'est un véritable fleuve qu'après de fortes pluies ou lors de la fonte des neiges, mais alors il est dangereux à traverser et ses flots jaunâtres se répandent au loin dans la mer bleue. Parmi ces cours torrentiels, qui sont alternativement des rivières furieuses et des filets serpentant dans les sables, il en est un que les chants d'Homère ont

N° 82 — NICÉE ET GHEMLIK.



à jamais rendu fameux, le Mendereh, et cependant on discute encore pour savoir s'il faut l'identifier avec le Simoïs ou le Scamandre. D'après la plupart des historiens et des archéologues, c'est le Simoïs; Schliemann, l'heureux explorateur des ruines de Hissarlik, en fait, conformément à l'étymologie du nom actuel, le Xanthus, ce fleuve dont les « belles eaux, resserrées par les cadavres amoncelés, ne pouvaient plus couler jusqu'à la mer divine »[1]. L'aspect du sol prouve que la plaine de Troie est une des régions de l'Asie Mineure qui ont le plus changé depuis les temps antiques. L'ossature des monts et des collines qui s'arrondissent en amphithéâtre autour des campagnes que parcourt le Mendereh, n'a pu subir que de faibles

[1] *Iliade*, chant XXI, 2.

changements par les éboulis ou les érosions, mais la plaine intermédiaire, jadis partiellement couverte d'étangs, s'est asséchée. Un cordon de dunes, dont la courbe gracieuse rattache les collines d'Eren-koï à la pointe de Koum-kaleh ou « château des Sables », a protégé le comblement qui s'opérait dans la plaine par les apports du Mendereh et d'autres cours d'eau. Les coulées sinueuses qui parcourent ce dédale de prairies marécageuses ne portent point d'embarcations, et Kalafat, le « bourg des Calfats », où se charpentaient autrefois les bateaux, n'est plus qu'une agglomération de cabanes peuplée d'agriculteurs et désormais perdue dans les terres. Maintenant les alluvions du Mendereh, entraînées dans la mer, sont saisies par le courant de l'Hellespont et portées au loin dans la mer Égée ; seulement une partie des sables est rejetée sur la pointe de Koum-kaleh, dont la forteresse est ensevelie jusqu'aux créneaux[1]. Jadis, la rivière de Bounarbachi, celle qui, d'après la plupart des voyageurs, serait le Scamandre d'Homère, s'unissait au Mendereh par des nappes marécageuses ; mais le seuil qui séparait le bassin du Bounarbachi et le versant de la baie de Besika, ayant seulement quelques mètres de hauteur, on eut l'idée d'y creuser une fosse d'écoulement et de rejeter ainsi les eaux dans la mer de Tenedos. La petite chaîne rocheuse du cap Sigée, surmontée de buttes funéraires, est ainsi changée en île. Une profonde tranchée, ouverte vers l'extrémité méridionale du chaînon, mais à un niveau supérieur à celui de la fosse actuelle, prouve qu'à une époque fort ancienne, peut-être même aux âges troyens, on s'occupait aussi de régulariser la distribution des eaux dans ces fertiles campagnes.

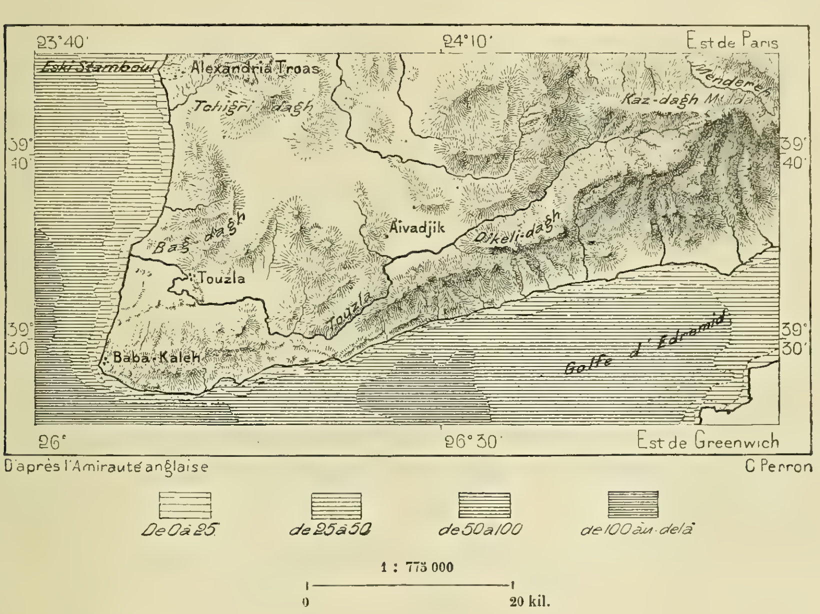
Les rivières qui se déversent du mont Ida et des massifs voisins dans la mer Égée n'ont pas un bassin assez considérable pour fournir un débit moyen de quelque importance ; mais, parmi ces cours d'eau, le Touzla-sou ou « Fleuve Salé », qui naît sur le versant méridional du mont Ida, se distingue par la forme bizarre de sa vallée : se creusant une ravine dans ces hauteurs neigeuses, il coule parallèlement au rivage du golfe d'Edremid, pour se jeter dans l'Égée, au nord du promontoire de Baba-kaleh. Au lieu de descendre directement vers la mer voisine, il en reste séparé par un mur de rochers, dont il longe le pied sur un espace d'environ 100 kilomètres. A l'issue de la vallée, les parois des montagnes, blanches et veinées de bleu, de rouge et de jaune, sont toutes désagrégées par une multitude de petits jets d'eau salée ; du sol de la plaine s'élancent de toutes parts des filets, dont la température est de 78 à 90 degrés et qui se réu-

[1] Émile Burnouf, *Archives des Missions scientifiques*, tome VII.

nissent en un ruisseau thermal, affluent du Touzla-sou. On pourrait en retirer une énorme quantité de sel, mais, d'après Tchihatcheff, la production annuelle atteindrait à peine 18 ou 20 tonneaux.

Madara-tchaï, Khodja-tchaï, Bakyr-tchaï se succèdent dans la direction du sud; mais le premier fleuve de ce versant qui roule des flots abondants est le Ghediz-tchaï, l'ancien Hermus, qui féconde les campagnes lydiennes. Né près de la ville de Ghediz, qui lui donne son nom, il s'échappe des montagnes par une succession de gorges, puis serpente en longs méandres dans la plaine de Sardes, jadis lacustre; le petit lac saumâtre de Mermereh,

N° 83. — VALLÉE DU TOUZLA-SOU

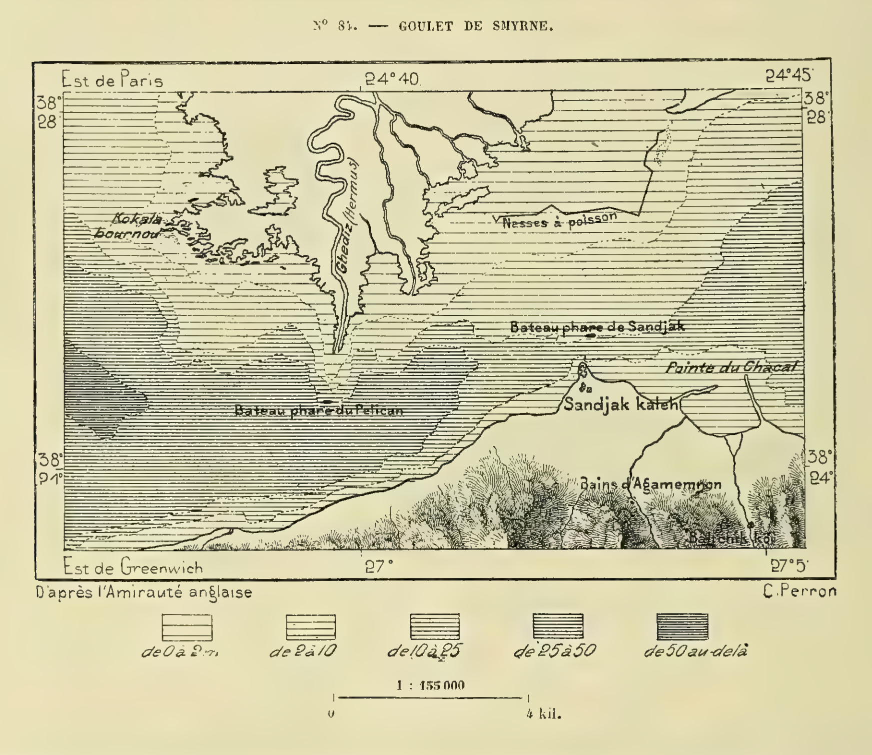


qui remplit une cavité des montagnes au nord de la plaine, et que l'évaporation a graduellement abaissé jusqu'à une cote à peine supérieure au niveau marin, est peut-être un reste de la mer intérieure qui occupait la plaine de Lydie et qui s'échappa par le défilé de Menemen, entre le Sipyle et le Hassan-dagh. A l'issue de ces gorges, le Ghediz, chargé de boues, n'a cessé d'agrandir le continent aux dépens du golfe; tout l'espace, de plusieurs centaines de kilomètres carrés, qui s'étend au sud de Menemen, entre les promontoires occidentaux du Sipyle et les montagnes de Phocée, est une conquête du fleuve, alternativement vaste champ de blé et nappe d'inondation. De petites buttes, qui furent autrefois des îles, sont rattachées à la terre ferme. Pline cite le promontoire de Levke (Leucé) comme ayant été ainsi pris sur les eaux, et cette pointe, connue par les Turcs sous le nom de

Tres-tepeh, se trouve de nos jours à plus de 4 kilomètres du rivage extérieur, séparée du golfe de Smyrne par des lagunes de pêche.

Divisé en plusieurs bras, le Ghediz-tchaï continue de faire reculer la mer sur tout le pourtour de son delta, mais d'une manière très inégale, suivant la direction des courants principaux. Autrefois il s'épanchait surtout du côté de l'ouest vers les collines de Phocée; actuellement les bouches du delta s'avancent au sud comme pour barrer l'entrée du port de Smyrne. Pendant la période des crues, la mer est jaune de troubles jusqu'à une

N° 84. — GOULET DE SMYRNE.



grande distance de l'embouchure. Du côté oriental, dans tout le port, l'eau a perdu sa transparence; il est rare que, par l'effet des courants et de circonstances météorologiques favorables, elle présente l'aspect des flots du large dans la mer Égée; la partie orientale du golfe a pris l'apparence d'un lac, et si les travaux de l'homme n'interviennent pour protéger le port, il se séparera de la mer et deviendra une nappe complètement distincte. Ce n'est là qu'une question d'années et l'on peut déjà calculer l'époque précise à laquelle le détroit se fermera. Devant la bouche principale du Ghediz, les navires trouvent encore une ouverture de plus de 2 kilomètres où la profondeur varie de 20 à 40 mètres, mais à l'est, le chenal, rétréci entre une pointe fortifiée de la rive méridionale et un banc de



GOLFE DE SMYRNE. — VUE GÉNÉRALE DE KARA TACH ET DE GIOZ-TÉPÉ

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

sable des plages du nord, n'a plus qu'une largeur de 45 mètres, et sa profondeur, d'environ 19 mètres, diminue annuellement de 2 à 5 centimètres; des tempêtes ont parfois approfondi brusquement le passage, mais, après ces retours soudains, le lent travail de comblement a repris et le fond s'exhausse de nouveau. D'après les évaluations des ingénieurs, le chenal serait réduit à 12 mètres vers l'an 2000; la grande navigation deviendra bien difficile, impossible même, avec le port de Smyrne, si jusqu'à cette époque on n'a pas pas rendu au bas Hermus son ancien cours vers Phocée, de manière à rejeter les alluvions dans le golfe extérieur[1].

Les fleuves méridionaux du versant de la mer Égée sont également parmi les cours d'eau « travailleurs » qui ont conquis de vastes étendues sur la mer, aidés peut-être par un soulèvement graduel du littoral. Tandis que le Ghediz menace seulement le port de Smyrne, le Caïstre ou Koutchouk Mendereh, c'est-à-dire le « Petit Méandre », l'ancien « Fleuve des Cygnes », a depuis longtemps comblé les ports d'Éphèse, et le Grand Méandre a changé en lac intérieur le port de Milet. Dans aucune autre partie du monde, le travail de comblement par les alluvions fluviales ne se fait avec une pareille rapidité, si l'on tient compte du faible débit de ces rivières, que l'on ne saurait comparer à des fleuves comme le Nil, le Rhône ou le Pô. Ainsi, quoique le Petit Méandre n'ait guère plus de 125 kilomètres en cours développé et que la superficie de son bassin soit de 5000 kilomètres carrés seulement, quoique les pluies y soient en moyenne moindres d'un cinquième que sur le territoire français[2], il a pu emplir les ports d'Éphèse, combler l'estuaire qui, d'après le témoignage de Léon le Diacre, existait encore au douzième siècle de l'ère vulgaire, et faire avancer la plage de 8 kilomètres. De tels changements ont fait supposer que les oscillations du sol ont leur part dans le déplacement du littoral. Des nivellements précis faits dans les substructions des travaux hydrauliques de l'ancienne Éphèse permettront de résoudre ce problème de physiographie.

Le Bouyouk Mendereh ou « Grand Méandre » est en effet l'un des cours d'eau les plus abondants de l'Anatolie; entre ses sources et son embouchure, la longueur développée du lit est d'environ 580 kilomètres et quelques-uns des affluents du Méandre n'ont pas moins de 100 kilomètres; l'ensemble du bassin comprend une superficie d'environ 25 900 kilomètres carrés, ce qui permet d'évaluer le débit normal du fleuve à plus de 200 mètres cubes par seconde, d'après la quantité moyenne des pluies qui

[1] Abrami, *Notes manuscrites.*
[2] Julius Hann, *Handbuch der Klimatologie.*

tombent dans la contrée. Le Méandre naît sur le plateau, dans le petit lac de Hoïran, à près de 1000 mètres d'altitude. A peine sorti du bassin, il disparaît dans une fissure de la roche calcaire, pour surgir à l'est de Dineïr, puis il s'engouffre encore et jaillit une seconde fois, tout près de la ville. Au pied des roches qu'il vient de traverser, il entre dans une vaste plaine, qui fut jadis un lac et, quoique coulant à l'air libre, cesse d'être visible entre les fourrés de joncs qui le bordent à des kilomètres de distance : ces roseaux, au milieu desquels serpente le Méandre caché, sont ceux que la fable nous montre s'inclinant sous la brise pour répéter sans fin la honte du roi Midas. Au sortir de cette plaine, le Méandre, doublé par le Banastchaï, traverse d'étroites gorges, puis entre dans les magnifiques campagnes qui, sauf de courts espaces rocheux, se prolongent jusqu'à la mer; en cet endroit, il semble avoir déjà tout son volume; en temps de crue, c'est un véritable fleuve, rongeant ses rivages, s'ouvrant de nouveaux lits, formant ou détruisant des îles. Une autre rivière, qui paraît à peine son inférieure, le Tchoruk-sou, l'ancien Lycus, vient à sa rencontre et mêle son courant au sien; des nappes, provenant d'infiltrations latérales, se répandent au loin dans la plaine et lui donnent çà et là l'aspect d'un marécage. Des fontaines incrustantes jaillissent par centaines aux bords du Lycus et lui versent leur flot d'un blanc laiteux. Il paraît qu'au temps d'Hérodote les concrétions formées sur chaque rive par ces eaux calcaires s'étaient rejointes de manière à s'étendre en voûte au-dessus du fleuve; le courant disparaissait sur une espace de cinq stades, environ un kilomètre. Le tunnel n'existe plus, mais on reconnaît encore les parois surplombantes que les incrustations avaient soudées au roc. L'Ak sou, ou « Eau Blanche », la rivière pétrifiante qui avait le plus contribué à former la voûte, s'est déplacée vers l'amont, les concrétions se sont effondrées et le Lycus coule de nouveau à l'air libre. En peu de temps les roues des moulins reconstruits au bord de l'Ak sou disparaissent sous un cercle de pierres et les arbres sur lesquels tombe son eau se changent bientôt en rochers[1].

La montagne qui domine le confluent du Méandre et du Tchoruk-sou est flanquée à sa base, sur une longueur de plusieurs kilomètres, d'une terrasse régulière à deux étages dont la hauteur au-dessus de la plaine est d'environ 90 mètres : cette terrasse, où l'on voit, à trente kilomètres, resplendir des coulées blanches comme des cascades de lait, a été en entier formée par les concrétions des fontaines pétrifiantes : la plupart des voyageurs lui donnent le nom de Pambouk-kaleh (ou Pambouk-kalessi), « château

[1] Hamilton. *Researches in Asia Minor.*

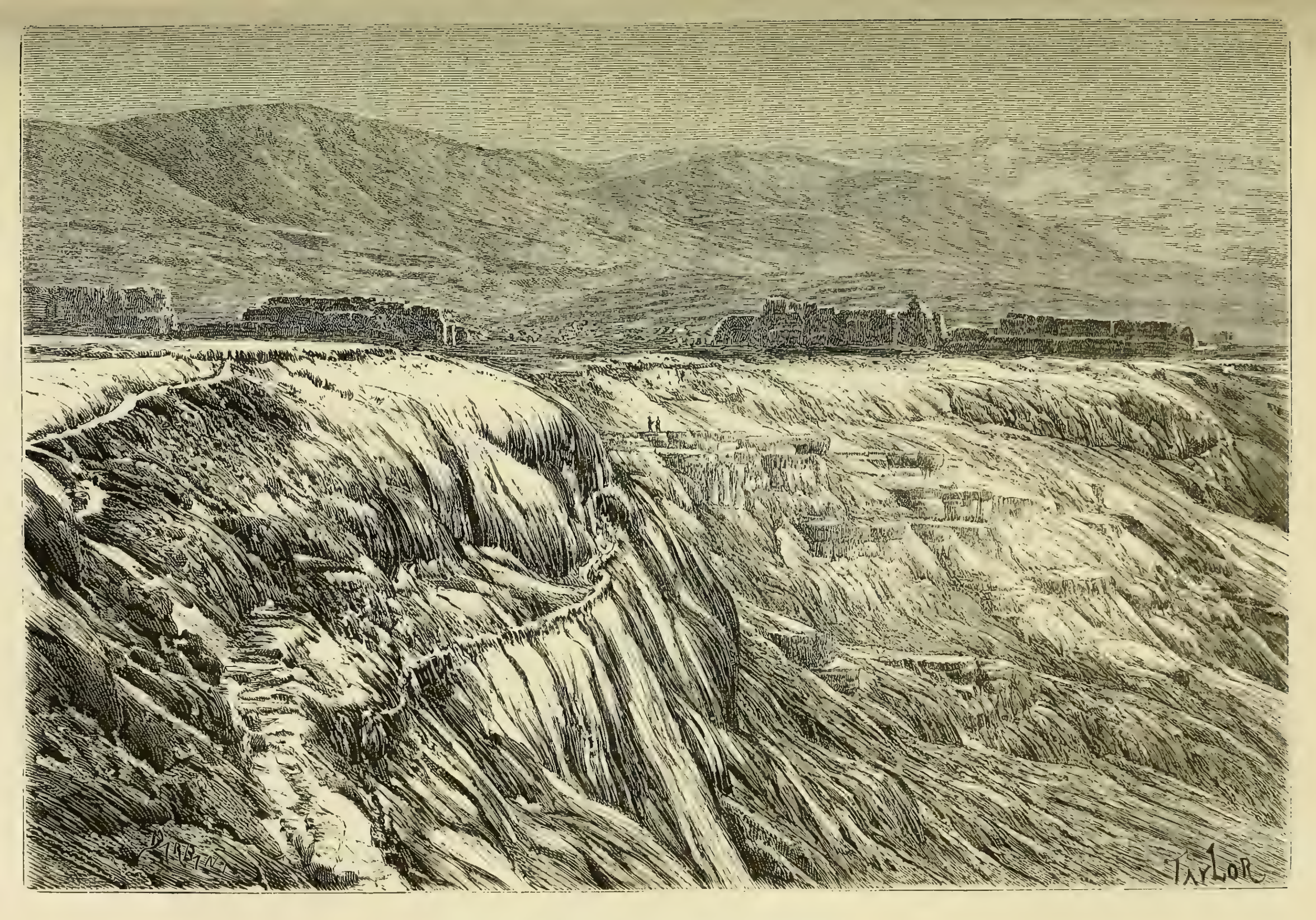
du Coton », sans doute à cause des amas blanchâtres qu'ont déposés les eaux; cependant les gens du pays l'appellent distinctement Tambouk[1] : c'est le Hierapolis des Grecs. De l'étage supérieur, qui borde la montagne sur une largeur de cinq ou six cents mètres, jaillissent les sources thermales les plus nombreuses et les plus abondantes; les unes ont une température de 60 degrés, les autres de 50 ou même seulement de 40 ou de 36 ; toutes ont un goût légèrement acidule et ferrugineux, toutes dégagent de l'acide carbonique. Le sol est recouvert par les couches de travertin mamelonné que ces fontaines ont déposées; partout se voient les traces d'anciens lits abandonnés par suite du déplacement des sources, qui, après avoir exhaussé leurs margelles et les bords de leurs canaux d'écoulement, se sont ouvert une issue plus bas. Des ruisselets thermaux qui n'ont pu s'échapper par une fissure latérale n'ont cessé de s'élever au-dessus du plateau et coulent dans la rainure supérieure d'une haute muraille que les dépôts du flot surabondant ont bordée de stalactites. Un de ces murs de concrétions, percé à sa base par un ruisseau d'origine récente, n'a plus gardé que son assise supérieure, travée naturelle, frangée de pendentifs qui ressemblent aux glaçons des cascades. Ces phénomènes de « transformation de l'eau en pierre » frappaient vivement les anciens. Strabon dit que l'eau de Hierapolis passe si rapidement à l'état solide, qu'en la conduisant en un canal, celui-ci est aussitôt remplacé par un mur monolithe. D'après Vitruve, les habitants auraient élevé ainsi des clôtures autour de leurs champs. Du temps de Strabon, il existait près de Hierapolis une caverne d'où se dégageaient des gaz acides carboniques, mortels à qui les respirait. Les explorateurs modernes ont vainement cherché cet antre de vapeurs[2].

Mais les anciens ne parlent pas de la vraie merveille de Tambouk. Tout le pourtour de la terrasse supérieure est rayé de cascades, et là même où les eaux ne descendent plus en nappes et en fusées, les parois voisines, formées de concrétions que d'autres ruisseaux déposèrent dans leur fuite, semblent elles-mêmes autant de cataractes : devant ces masses d'un blanc laiteux, dont les gradins se succèdent sur le flanc de la montagne, on se trouve comme devant un torrent figé : il semble que le Niagara vient de s'arrêter soudain. Des six grandes cataractes de pierre une surtout frappe le spectateur par ses dimensions prodigieuses : c'est la falaise méridionale, située immédiatement au-dessous des ruines de l'antique Hierapolis. Les

[1] Fellows; — Ernest Renan.
[2] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure*.

concrétions calcaires déposées par les fontaines de Tambouk sont au nombre des plus étonnantes formations de la Terre; nulle part le travail lent et continu de la goutte d'eau ne se montre sous un aspect plus grandiose. Dans un creux de la terrasse supérieure, au pied des longues pentes de la montagne, plusieurs sources s'unissent en une piscine de plus de 3 mètres de profondeur, parsemée de corniches brisées et de fûts de marbre blanc, débris d'un portique écroulé. Un ruisseau thermal, s'échappant de la piscine, traverse le plateau et pénètre sous les voûtes d'un palais ou gymnase dont il a recouvert les parois sous une couche de 5 mètres, puis s'unit à un autre filet thermal, et s'épanche de gradin en gradin sur le rebord de la falaise. La quantité d'eau qui tombe est peu considérable, peut-être 60 litres par seconde, mais d'en bas on croirait que la cascade, dont les nappes se confondent avec leur lit de pierre, est celle d'un fleuve immense; en hiver, au printemps et même pendant les matinées d'été, les vapeurs qui s'élèvent de l'eau tiède et flottent dans l'atmosphère ajoutent à l'illusion : à travers ce voile léger on croit distinguer la chute du flot tumultueux. Quand, en se rapprochant de la falaise, qui se développe en un vaste cercle d'un demi-kilomètre de tour, on reconnaît qu'il en tombe seulement une mince nappe transparente, c'est à l'écroulement d'un glacier que l'on compare alors les assises mamelonnées de la roche éblouissante. Comme la glace des Alpes, le travertin de Hierapolis mêle à sa blancheur les belles teintes d'un bleu délicat; en outre, il se nuance çà et là de rose et de vert comme les albâtres et les marbres. Grandiose dans ses proportions, l'amphithéâtre est charmant dans les détails de ses roches blanches ou faiblement colorées; en tombant, l'eau graduellement refroidie s'épand en vaguelettes dont la dernière s'arrête en déposant un ourlet calcaire; chaque gradin se trouve ainsi formé de vasques à margelle ronde, au-dessous desquelles se succèdent d'autres bassins en bénitier. L'eau descend de degré en degré comme par un immense « escalier de Neptune ». Mais dans son parcours elle brode et guilloche partout la surface de la pierre; il n'est pas un coin de la roche qu'elle ne sculpte d'arabesques.

En aval des ruisseaux qui lui apportent les eaux pétrifiantes de Tambouk et des hauteurs voisines, le Méandre serpente dans sa large plaine en formant ces tours et détours auxquels on a donné son nom. Il est vrai que le courant descend en « méandres » jusqu'à la mer, et semble maintes fois revenir sur lui-même; mais à cet égard le fleuve reste bien inférieur à d'autres rivières : il ne décrit point de boucles comparables à celles du Lot, de la Seine et du Chiers, il n'a point d'anses comme celles du Mississippi, dont la courbe d'aval se rapproche de celle d'amont et finit par la rejoindre.



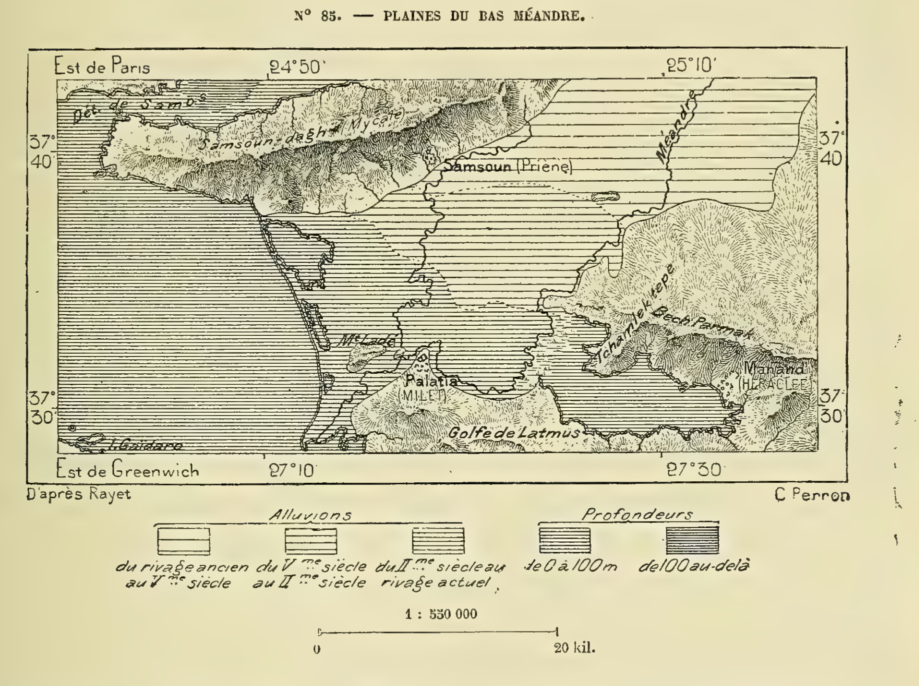
CASCADE DE PAMBOUK-KALEH OU TAMBOUK

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Héron

Dans son ensemble, le cours du Méandre n'a guère que des sinuosités locales et n'a point de grands écarts comparables à ceux du Kizîl irmak et du Sakaria, auxquels on pourrait appliquer bien plus justement ce que des géographes grecs disaient autrefois du Méandre, qu'il « coule en remontant vers sa propre source ».

C'est comme fleuve « travailleur » que le Méandre mérite surtout d'être cité. Son œuvre géologique dans les vingt-trois derniers siècles n'est égalée par aucun autre courant de même volume, et pour l'expliquer il n'est pas étonnant qu'on ait recours à l'hypothèse d'un soulèvement du sol, que

N° 85. — PLAINES DU BAS MÉANDRE.



d'ailleurs on n'a pas encore observé directement. L'ancien golfe Latmique, au bord duquel se trouvait la cité maritime de Milet et qui s'étendait au nord jusqu'au pied de la colline où s'élevait le temple de Priène, a cessé d'être un golfe ; il n'en reste plus qu'un lac, le Kapikeren Denizi ou Akis-tchaï, dont la plage occidentale est à 17 kilomètres de la mer en ligne droite[1]. Ce qui fut l'île de Ladé, à l'ouest de Milet et au nord du cours actuel du Méandre, n'est plus qu'une protubérance au milieu des marécages de l'intérieur. La superficie de l'espace conquis depuis vingt-trois siècles peut être évaluée à 325 kilomètres carrés ; l'avancement moyen du « bec » fluvial a été d'une douzaine de mètres par an. En admettant que, dans toute

[1] P. de Tchihatcheff, *Asie Mineure ;* — Olivier Rayet, *Milet et le golfe Latmique.*

cette région des alluvions nouvelles, la mer n'ait eu qu'une profondeur de 20 mètres, bien inférieure à celle des autres parages dans les golfes de l'Asie Mineure, et en donnant une dizaine de mètres d'élévation moyenne aux apports du Méandre, — exhaussés par chaque inondation successive, en proportion de l'allongement du delta, — la quantité totale des terres charriées pendant ces deux mille trois cents années aurait été d'environ dix milliards de mètres cubes, soit 500 mètres cubes par jour. Ce n'est point là une proportion extraordinaire, puisque la Brenta, dont le régime a été étudié avec le plus grand soin, dépose chaque jour dans la lagune de Chioggia une masse de boue huit fois supérieure, pour un débit qui n'égale pas celui du Méandre. Mais il est probable que la masse déposée par ce fleuve d'Asie dépasse de beaucoup l'épaisseur présumée de 30 mètres, car, d'après Tchihatcheff, le niveau du lac d'Akis-tchaï, incessamment relevé par le seuil grandissant des alluvions, se trouverait à 29 mètres au-dessus de la mer. Quoi qu'il en soit, le delta du Méandre est un de ceux où se trouvent réunis tous les éléments pour étonner par la grandeur des transformations accomplies : golfes comblés, îles rattachées au continent, cités enfouies sous les vases. Du haut des sommets qui dominent la plaine, et notamment des pics du Samsoun-dagh, qui s'élèvent directement au nord du littoral, on voit étalée à ses pieds et en perspective fuyante toute la région du delta avec les serpentines du Méandre actuel, les innombrables lits des fausses rivières ou « vieux Méandres » qui s'entrecroisent, les lèvres de l'embouchure qui s'avancent au loin dans la mer, jaunie jusqu'à l'horizon par les troubles du fleuve, les courbes régulières des cordons littoraux interrompues de distance en distance par les graus des pêcheries, et, dans l'intérieur des terres, les dunes concentriques d'anciennes plages successivement délaissées par le progrès des alluvions. Une ligne blanche au pied d'un monticule vert indique l'emplacement de Palatia, ce qui reste de la fameuse Milet.

Sur le versant de l'Asie Mineure tourné vers le midi, le premier lac dont le trop-plein s'épanche dans la Méditerranée paraît être, comme l'Akis-tchaï, la moitié d'un golfe fermé par des alluvions récentes et graduellement exhaussé par le seuil qui se formait en aval : c'est le Ködjez-liman, situé maintenant, d'après Tchihatcheff, à 29 mètres au-dessus du niveau de la mer. De même que l'Akis-tchaï, le Ködjez-liman, graduellement renouvelé par les rivières, est rempli d'une eau quelque peu saumâtre. Aucun témoignage historique ne parle de la séparation du liman de Ködjez d'avec la haute mer ; même au temps de Strabon, Caunus occupait une partie du seuil qui limite le lac du côté du sud : il y a donc au moins dix-huit ou

dix-neuf siècles que l'ancien golfe est devenu lac ; mais le tracé du littoral a changé, puisque la ville, alors située au nord de la mer, en est maintenant à 8 kilomètres. Non loin de là, près de Makri, se voit une preuve évidente des oscillations de cette partie du littoral. Un sarcophage bâti sur le le sol est couvert de serpules et foré par des animaux marins jusqu'au tiers de sa hauteur : après avoir baigné dans le flot, il se trouve de nouveau sur la terre ferme. Sur le littoral de l'Asie Mineure, les côtes de la Lycie sont les seules où des coraux, de l'espèce *cladæora cæspitosa*, bâtissent des récifs étendus ; du corail rouge naît aussi dans les fonds, mais ses ramures sont trop petites pour qu'il vaille la peine de les pêcher[1].

Sur la côte sud-occidentale de Lycie, le port de Patara est aussi devenu un lac ou plutôt un marais ; mais un changement bien plus considérable s'est accompli en Pamphylie, sur le littoral septentrional du golfe d'Adalia. Là, du temps de Strabon, s'étendait le lac « très vaste » de Capria, remplacé maintenant par des terres humides, ici marécageuses, ailleurs couvertes de broussailles ; des lagunes croupissantes emplissent les bas-fonds, séparées de la mer par une plage de sable jaune qu'ombragent des pins maritimes. Tchihatcheff évalue à 400 kilomètres carrés la surface du bassin lacustre de la Pamphylie, qui fait actuellement partie de la terre ferme. Mais ce ne sont pas seulement des alluvions qui ont comblé l'ancien réservoir : d'innombrables sources saturées de calcaire, comme les fontaines de Tambouk, l'ont déposé en croûte sur le sol, si rapidement que les herbes et les feuilles sont déjà pétrifiées avant d'avoir perdu leur couleur[2] ; même en certains endroits, l'eau s'écoule par-dessus les falaises jusque dans la mer, et d'énormes stalactites sont suspendues au-dessus des vagues. Près d'Adalia, on voit distinctement que le front des falaises s'est avancé d'au moins 300 mètres, grâce à ces continuels apports. Les rivières qui ont recouvert la contrée de couches de travertin changent incessamment de cours : élevant peu à peu leurs lits de pierre au-dessus de la plaine environnante, elles finissent par couler en de hauts aqueducs ; tôt ou tard, les berges cèdent en quelque point faible et le flot se précipite par la brèche latérale pour former un autre lit. Ailleurs, les eaux courantes disparaissent dans le sol poreux, sous des arcades naturelles. De siècle en siècle, la ramure hydrographique est complètement changée : c'est en vain qu'on a cherché à concilier les textes des auteurs avec l'état de choses actuel. Le Cataractès dont parle Strabon, comme d'une grosse

[1] Spratt and Forbes, *Travels in Lycia, Milyas and the Cibyratis.*
[2] Beaufort, *Caramania.*

rivière se précipitant avec fracas d'une roche très élevée[1], a cessé d'exister et s'est divisé probablement en de nombreux rameaux superficiels ou souterrains. Des fontaines d'eau douce qui jaillissent en pleine mer sont parfaitement visibles du haut de la falaise, grâce à la différence de réfraction dans les deux milieux[2].

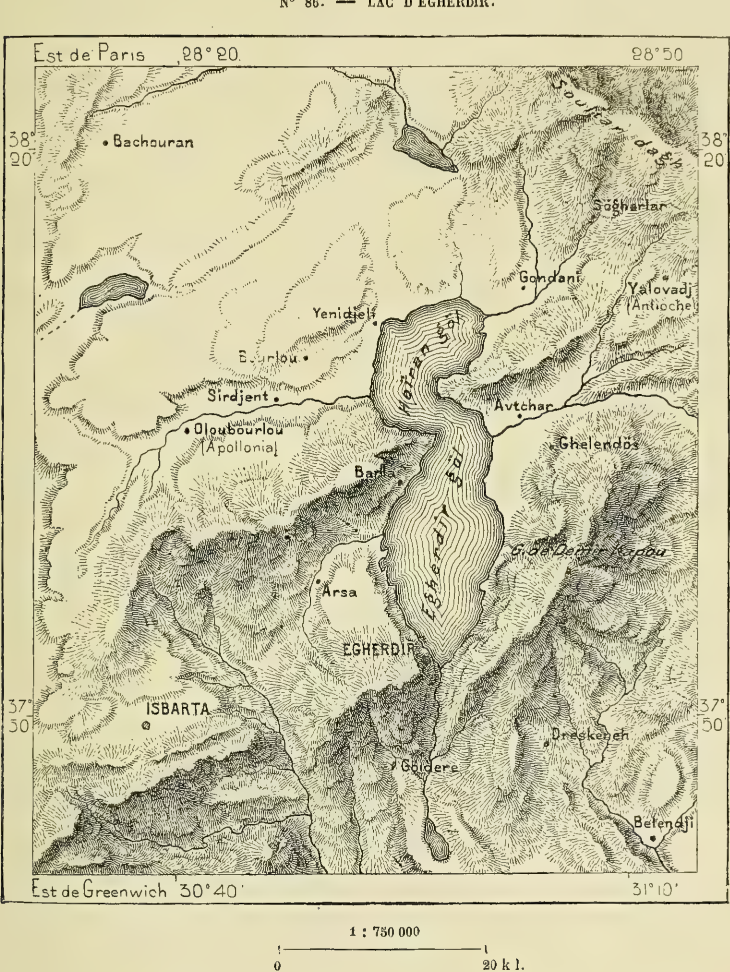
L'Ak sou, c'est-à-dire la « rivière Blanche », qui égoutte les campagnes occidentales du bassin pierreux, naît dans les montagnes à l'ouest du lac d'Egherdir, et peut-être que ce bassin écoule souterrainement son trop-plein par cette rivière, ce qui expliquerait pourquoi il n'est point salé comme presque tous les autres réservoirs fermés. Le lac d'Egherdir est probablement le plus considérable de l'Asie Mineure, quoiqu'il n'occupe point une surface aussi étendue que le grand Lac Salé de Lycaonie, mais il n'est pas comme ce dernier une nappe sans profondeur. La cavité lacustre d'Egherdir, ovale qui se prolonge du nord au sud et qu'une chaîne transversale divise en deux lobes, ressemble dans sa partie méridionale à un lac des Alpes; des escarpements aux terrasses boisées la dominent; de petites îles, où brillent des maisonnettes blanches entre des groupes de peupliers, se reflètent dans l'eau bleue; à chaque pas l'infinie variété de la côte dentelée transforme le paysage. Les deux lacs de Bouldour et de Tchourouk-sou, situés à l'ouest sur un plateau faiblement accidenté, diffèrent de l'Egherdir. Entourés de plages basses qu'ils couvrent et découvrent tour à tour, ils ont un aspect marécageux sur une grande partie de leur étendue. L'eau du Bouldour est jaunâtre; celle de Tchourouk-sou renferme des sulfates de magnésie et de soude associés au sel marin ; en été, l'eau se retire en laissant sur les bords ces substances cristallisées en dalles solides.

Quoique bien rapproché des pentes qui s'inclinent au sud vers le golfe d'Adalia, le Beïchehr-göl est au nombre des lacs appartenant au système des bassins fermés de l'Anatolie. Le Beïchehr, appelé aussi lac de Kereli, — nom qui diffère à peine de l'ancienne dénomination grecque de Karalitis, — est beaucoup moins vaste que le grand Lac Salé, mais peut-être contient-il une masse liquide plus considérable, car il offre quelques cavités profondes au pied des escarpements rocheux de sa rive occidentale; au sud, les blancs sommets des montagnes de Pisidie se reflètent dans l'eau bleue. Des torrents nombreux descendent des hauteurs voisines dans le Beïchehr-göl, mais la plupart des sources se perdent dans les fissures du sol avant de l'atteindre; le bassin est principalement alimenté par des

[1] Livre XIV, chap. IV.
[2] Fellows, *Travels in Lycia.*

sources qui sortent de la cavité lacustre ou des fissures de roches baignées par le flot : les bulles d'air qui s'élèvent des fontaines profondes au travers de l'eau tranquille révèlent le lieu du jaillissement, mais les riverains n'ont pas su capter ces eaux pures, qui vont se perdre dans l'onde fade et malsaine du Beïchehr-göl. En été, les habitants n'ont d'autre boisson que

N° 86. — LAC D'EGHERDIR.



1 : 750 000

0 — 20 k l.

l'eau de puits creusés dans le voisinage de la rive et fort éloignés les uns des autres; parfois des multitudes d'hommes et d'animaux se disputent l'accès de ces puits, aussi précieux que s'ils jaillissaient dans le désert, quoique non loin s'étende une mer d'eau douce.

La hauteur du Beïchehr-göl est, suivant Tchihatcheff, de 1151 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais ce lac n'occupe pas la partie la plus profonde du bassin fermé du plateau méridional de la Lycaonie. De l'extré-

mité du sud sort une rivière qui descend au sud-est par une cluse de rochers et va se perdre dans une cavité située à une quinzaine de mètres plus bas et qu'emplissait naguère un lac considérable, le Soghlou : ce vaste réservoir, dont la profondeur moyenne était de 6 à 7 mètres et qui s'étendait sur un espace d'environ 175 kilomètres carrés, se vida vers le milieu du siècle ; mais le sol est encore parsemé de coquilles bivalves et les habitants gardèrent longtemps une provision de carpes que leur avait fourni la dernière pêche. Cette disparition rapide d'un lac contenant plus d'un milliard de mètres cubes ne saurait s'expliquer par un excès de l'évaporation sur les apports; très probablement les débris qui obstruaient des galeries souterraines auront été déblayés par les eaux profondes et celles-ci se seront épanchées dans la mer. C'est à l'écoulement caché du Beïchehr et du Soghlou que ces deux bassins ont dû de ne pas être saturés de sel comme la plupart des lacs fermés de l'Asie Mineure. Les terres d'alluvions que les torrents avaient déposées dans la cavité du Soghlou ont été transformées en belles campagnes par les agriculteurs. D'après Hamilton, l'apparition et la disparition du Soghlou seraient des phénomènes alternant suivant une périodicité de dix à douze années. Conformément à une loi traditionnelle, les paysans deviennent les propriétaires du sol exondé, moyennant abandon de la moitié de la première récolte au gouvernement; les années suivantes ils n'ont à payer que la dîme[1]. Les petits lacs de la Lycie, dans le bassin d'Elmalu et les plaines voisines, ont un régime analogue à celui du Beïchehr; ils écoulent aussi leur excédent par des galeries souterraines creusées dans les roches calcaires. L'Avlan-Oghlou, au sud d'Elmalu, reçoit une rivière rapide ayant une dizaine de mètres en largeur et 2 mètres de profondeur, et son effluent s'engouffre avec fracas dans une caverne. Les sources abondantes qui rejaillissent près du village de Phineka, non loin de la côte, sont les eaux du lac Avlan-Oghlou[2]. Les « bétoirs » ou catavothres de cette région fissurée sont connus sous le nom de *douden*. D'après une tradition que rapporte Hamilton, la vallée que recouvrent actuellement les eaux du lac d'Egherdir auraient été à sec, il y a huit cents ans, et c'est l'obstruction d'une galerie souterraine qui aurait causé la formation du lac.

A l'orient de la dépression de la Lycaonie, quelques bassins lacustres, aujourd'hui fermés, paraissent s'être épanchés autrefois dans la Méditerranée. Un de ces lacs est le Kara bounar ou la « Noire Fontaine », qu'en-

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor.*
[2] Ch. Fellows, *Travels and Researches in Asia Minor.*

tourent des cônes volcaniques et des coulées de lave; en été, quelques-uns des bassins de sel qui le bordent sont taillés en carrière par les paysans des alentours, et chaque hiver la croûte se reforme. Au sud, le lac d'Eregli est plutôt une nappe d'inondation, qui se prolonge sur une centaine de kilomètres, parallèlement à la base septentrionale du Boulgar-dagh; ce vaste marécage est parsemé d'étangs, les uns qui sont toujours salins, les autres que de petits affluents remplissent d'eau douce en hiver, mais qui redeviennent un peu saumâtres en été. Le lac d'Eregli est encore le tributaire de la Méditerranée par un ruisseau qui descend au sud dans un bassin de marbre situé à une dizaine de mètres en contre-bas. On ne sait où rejaillit ce torrent, sur le versant opposé des montagnes, quoiqu'il emporte une masse liquide très considérable, surtout au printemps, lors de la fonte des neiges : alors les deux lacs d'Eregli et de Kara bounar, ainsi que tous les marais de la plaine basse, se changent en une vaste mer intérieure, large de 150 kilomètres, qui s'étend à l'ouest jusqu'aux portes de Konieh. Parmi les sources qui alimentent le bassin d'Eregli, un groupe de fontaines thermales se reconnaît de loin aux cônes que forment les eaux en déposant autour de l'orifice les substances en solution. Comme à Tambouk, la pierre finit par obstruer les issues, et l'eau jaillissante, cherchant d'autres ouvertures, dresse butte après butte; le plateau s'accroît peu à peu, maintenant une hauteur uniforme. Quoique appartenant en apparence au même lac souterrain, les diverses fontaines sont de température et de composition diverses; les unes ont plus de 50 degrés centigrades, les autres sont presque froides. Tandis que l'eau d'un bassin dépose du sel marin, celle d'un autre amène du soufre et la plupart s'entourent d'une margelle de gypse; une source forme un ruisselet d'eau pure. La matière pierreuse en solution dans l'eau des fontaines d'Eregli est si abondante, que les bulles de gaz, en contact avec l'atmosphère, se transforment immédiatement par l'évaporation en coquilles d'une ténuité infinitésimale qui, pressées les unes contre les autres, s'agglomèrent graduellement en une masse compacte, ayant la contexture de l'oolithe[1].

Du temps des anciens, le Cestros, l'Ak sou de nos jours et la rivière voisine, le Köpro-sou ou Eurymédon, étaient navigables à leur embouchure; maintenant ils sont fermés aux barques, tandis que le Mélas, appelé aujourd'hui Manavgat, porte des bateaux à voile, sans que les auteurs grecs et latins le mentionnent comme accessible aux embarcations.

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.

Quant au fleuve le plus abondant de tout le littoral, à l'ouest de la Cilicie Champêtre, l'Ermerek-sou (Gök sou) ou Calycadnus, il est trop violent pour avoir jamais été navigable, quoi qu'en dise Ammien Marcellin, seul parmi tous les auteurs. Plus à l'est, dans la Cilicie proprement dite, le Tarsous-tchaï ou « fleuve de Tarse », n'est qu'un faible cours d'eau, mais c'est la rivière fameuse dans l'antiquité sous le nom de Cydnus. Sa source est l'une des plus abondantes de l'Asie Mineure. De la paroi d'une roche inclinée, toute percée de crevasses, s'élancent d'innombrables filets qui se réunissent dans un bassin d'où la rivière, infranchissable déjà, descend en bonds furieux à travers les blocs écroulés et disparaît dans une cluse; des cèdres superbes ayant au moins cinq mètres de circonférence, des chênes, des platanes entourés de lierre et de houblon croissent à côté de la source. Descendant par de gracieuses cascades dans la plaine de Tarse, le Cydnus « aux eaux froides » arrose des jardins et des vergers, puis, se répandant en marais qui remplacent un ancien lac, entre dans la mer à une petite distance à l'ouest de l'embouchure du Seïhoun. Comme tant d'autres courants de l'Asie Mineure, le Cydnus a souvent changé de lit: il traversait autrefois la ville de Tarse; depuis la fin du seizième siècle il coule à l'orient des murs[1].

Mais les fleuves errants par excellence sont les deux rivières de la Cilicie orientale, le Sarus et le Pyramus, que les Turcs et les Arabes appellent Seïhoun (Sihoun, Sihan, Saran) et Djihoun (Djihan), soit en souvenir des deux grands fleuves du même nom dans le Turkestan, plus connus aujourd'hui comme le Sir et l'Amou, soit par allusion aux deux courants du Paradis mythique. Le Sarus est le plus abondant et celui qui a la plus grande longueur. Né vers le milieu de la racine péninsulaire, au nord-est du mont Argée, dans les montagnes qui dominent au sud la vallée du haut Kizîl irmak, il reçoit les eaux qui coulent dans les dépressions parallèles de l'Anti-Taurus et qui toutes échappent à la région montueuse par des cluses profondes et d'un aspect grandiose; à l'ouest, d'autres torrents descendent du plateau central vers le Sarus, après avoir traversé le Taurus par des gorges encore plus difficiles d'accès que les Portes Ciliciennes. Le Djihoun ou Pyramus naît dans la région faîtière de l'autre côté de laquelle coule l'Euphrate, mais jusqu'à nos jours Strabon reste le seul voyageur qui décrive la source du fleuve, « gouffre profond d'où l'eau s'élance tout à coup, si puissante qu'un javelot ne s'y enfonce qu'avec peine. » C'est aussi Strabon qui parle, et en termes d'une rare précision, de la gorge par

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité; — Kotschy, *Reise in den Cilicischen Taurus.*

laquelle le Pyramus échappe à la région des montagnes. « Les saillants d'une paroi correspondent exactement aux rentrants de l'autre, si bien que, rapprochés, ils se rajusteraient aussitôt; vers le milieu de la gorge, la fissure se rétrécit tellement, qu'un chien ou un lièvre pourrait la franchir d'un bond[1]. » Le Pyramus réunit dans son lit inférieur les torrents de tout le district montagneux qui s'étend à l'orient de l'Anti-Taurus; mais

N° 87. — BOUCHES DU SEIHOUN ET DU DJIHOUN.



ces hauteurs, moins exposées aux vents pluvieux que celles de la Cilicie occidentale, reçoivent une moindre quantité d'eau; aussi le Djihoun, quoique ayant un bassin plus étendu que celui du Seïhoun, lui est bien inférieur par le débit moyen. D'après les ingénieurs qui ont fait les études du chemin de fer projeté entre Mersina et Adana, il n'aurait guère que le tiers de la portée du Seïhoun[2]. Cependant le Djihoun est navigable dans sa partie inférieure; d'après Ainsworth, une barque pourrait le remonter à plus de cent kilomètres de l'embouchure.

[1] Livre XII, chapitre 4, édition Amédée Tardieu.

[2] Fleuves de la Cilicie :

	Longueur de cours.	Surface du bassin.	Débit moyen par seconde.
Cydnus (Tarsous-tchaï).	130 kilomètres.	1400 kil. carrés.	20 mètres cubes.
Sarus (Seïhoun). . . .	450 »	22 400 »	250 »
Pyramus (Djihoun) . .	450 »	24 150 »	95 »

Depuis les commencements de l'ère historique, les deux fleuves n'ont cessé d'errer dans les plaines d'alluvions qu'ils ont formées à l'ouest du golfe d'Alexandrette. Actuellement, les bouches du Sarus et du Pyramus sont distantes en droite ligne de 72 kilomètres, mais il ressort des documents anciens que souvent leurs courants se sont unis par une embouchure commune. Depuis vingt-trois siècles, sept grands changements de cours ont eu lieu : trois fois les fleuves se confondirent en un seul lit ; quatre fois ils se séparèrent[1]; une faible coupure latérale suffirait pour les réunir encore. En errant ainsi à travers la plaine, ils ne cessaient d'ajouter des terres nouvelles au continent. La « plaine des Turcs », Tchoukour ova, et la plus grande partie de l'espace qui se prolonge de Tarse à Sis, à la base orientale du Taurus, sur plus de 100 kilomètres de distance, est leur « présent ». Le promontoire de Kara tach ou la « Pierre Noire », qui sert de point d'appui méridional aux alluvions apportées, est une ancienne île rattachée à la terre ferme ; de même « le jour viendra », nous dit un oracle rapporté par Strabon, « le jour viendra où le Pyramus aux flots d'argent atteindra les bords sacrés de Chypre. » Les vases qui bordent les deux embouchures sont encore indécises entre la terre et la mer ; flore et faune rappellent le séjour récent de la vague marine ; les eaux sont remplies de poissons, dont les mouvements incessants se révèlent par les frémissements de la surface liquide ; des myriades d'oiseaux aquatiques, pélicans, cygnes, oies et canards, couvrent les bancs de sable, et d'énormes tortues cheminent dans les vases[2].

Considérée dans son ensemble, l'Asie Mineure est plus froide que les presqu'îles de l'Europe sous la même latitude et les températures y sont plus extrêmes. Le contraste s'explique : tandis que l'Espagne, l'Italie, la Thrace et la Grèce sont protégées contre les vents polaires par les Pyrénées, les Alpes, les Balkans, l'Anatolie est partiellement exposée à ces courants aériens, qui ne rencontrent aucun obstacle à travers les plaines de la Russie et l'étendue de la mer Noire. La partie même du littoral de l'Asie Mineure que baignent les eaux du Pont-Euxin fournit un exemple frappant du changement que l'abri d'une chaîne de montagnes produit dans le climat. Ainsi la zone occidentale de la côte comprise entre Constantinople et Sinope est exposée aux froids rigoureux de l'hiver, aux fortes chaleurs

[1] P. de Tchihatcheff, ouvrage cité ; — V. Langlois, *Voyage dans la Cilicie*.
[2] Fr. Beaufort, *Caramania ;* — Burckhardt Barker, *Lares and Penates*.

de l'été; mais à l'est le climat « byzantin » se modifie, à mesure que vers le nord-est, par delà la mer Noire, le haut rempart du Caucase s'interpose entre les courants du pôle et le littoral anatolien : les écarts sont moindres de l'hiver à l'été; les arbres qui ne se hasardent pas sur la côte inhospitalière de l'ouest prospèrent au bord des criques orientales sous le doux climat « trapézéen »; l'olivier, puis l'oranger font leur apparition autour des villes et des villages, et d'admirables pins *pinea* croissent à l'état sauvage sur les pentes des collines. La vallée du Tchorouk serait, d'après le botaniste Koch, la patrie de cet arbre, qui caractérise l'aire méditerranéenne[1]. »

Les côtes occidentales de l'Asie Mineure baignant dans la mer Égée sont traversées par des isothermes légèrement obliques aux degrés de latitude : il fait un peu plus froid en moyenne sur le littoral ionien que dans les ports situés en face sur les côtes de Grèce. Les oscillations du climat y sont aussi en général plus soudaines et plus inégales que de l'autre côté de l'archipel. Les îles parsemées au devant du littoral et les nombreuses découpures de la terre ferme modifient à l'infini le régime normal des vents; les foyers d'appel locaux divisent en mille filets distincts les courants atmosphériques; chaque cap, chaque détroit a son vent spécial redouté des marins; à l'entrée de chaque golfe s'établit un conflit entre les airs de température différente qui descendent des montagnes et qui remontent de la mer. Les rafales, les brusques sautes de vent rendent certains parages complètement innavigables en hiver. Ces inégalités de température, ces froids alternant avec la chaleur ne permettent pas à la végétation de prendre un caractère subtropical. Les palmiers chamærops, les dattiers n'appartiennent pas à la flore spontanée de l'Asie Mineure occidentale. En se dirigeant vers le sud le long des côtes de l'Anatolie, c'est à Patmos, appelée pour cette raison Palmosa dans quelques portulans, que l'on rencontre les premiers groupes de palmiers.

La zone méridionale de l'Asie Mineure, bien abritée par les divers massifs du Taurus, jouit naturellement d'un climat beaucoup plus chaud que celui du reste de la Péninsule : à distance égale, il est peu de contrées où la différence dans la température moyenne soit aussi grande qu'entre la côte de Tarse et celle de Sinope : entre les bords de la mer Noire et ceux de la mer de Chypre, l'Anatolie offre une largeur d'environ cinq degrés de latitude, mais les écarts de la température annuelle sont de sept degrés centigrades. La saison la plus agréable, sur les côtes de Cilicie, comprend

[1] *Reise nach dem pontischen Gebirge.*

les deux derniers mois de l'année; elle est séparée des chaleurs estivales par une crise d'automne, connue sous le nom de *kassim*, qui dure ordinairement une huitaine de jours; pendant cette période, des orages violents, accompagnés d'averses et de grêle, nettoient l'atmosphère des miasmes et des poussières, et les habitants, descendus de leurs campements d'été, n'ont plus à craindre de séjourner dans la plaine[1].

Les vallées des montagnes et les plateaux de l'intérieur offrent la plus grande diversité de climats, suivant l'altitude, l'exposition, la verdure ou la nudité du sol et les mille oppositions du relief. Mais un caractère général de toute la région de l'Asie Mineure comprise entre les saillies montagneuses du pourtour est la rareté des pluies. Les nuages ne portent aux plateaux anatoliens qu'une faible proportion d'humidité, et les côtes elles-mêmes reçoivent du ciel moins d'eau que l'Europe occidentale : quoique la superficie de l'Asie Mineure égale à peu près celle de la France, le débit total de ses fleuves ne saurait être évalué à plus de 2000 mètres cubes par seconde, environ le tiers de ce que roulent les rivières françaises. Par contraste avec la région pontique, où la précipitation d'humidité est très considérable pendant la saison chaude, la Péninsule appartient à la région subtropicale, qui se distingue par le manque ou du moins la rareté des pluies estivales; c'est ainsi qu'à Smyrne, où les vents de mer apportent cependant quelques ondées, la chute durant les trois mois de juin, juillet et août est de 4 centimètres seulement, pas même la quinzième partie de la pluie annuelle[2]; mais dans certains districts de l'intérieur six et sept mois se succèdent sans que le bleu du ciel soit animé par le vol des nuées. Tandis que le climat du littoral peut être assimilé dans son ensemble à celui de la France méditerranéenne, on retrouve dans les plateaux de l'intérieur un régime météorologique analogue à celui des steppes du Turkestan[3].

L'Anatolie est une des contrées du bassin méditerranéen où la malaria

[1] Julius Hann, *Handbuch der Klimatologie*.

[2] Températures moyennes probables de l'Asie Mineure, d'après Tchihatcheff :

	Année.	Hiver.	Été
Zone byzantine	14°	6°	24°
» trapézéenne.	14°	7°	22°
» de la Propontide.	14°	7°	22°
» iranienne.	16°	8°	24°
» méridionale.	21°	14°	29°
Ensemble de l'Asie Mineure. .	12°	4°,8	22°,6

[3] Climat de Smyrne, d'après Hann :

Janvier.	Avril.	Juillet.	Octobre.	Froid extrême.	Chaud extrême.	Année.	Pluie.
8°,2	14°,6	26°,7	16°,9	—4°,4	39°,6	18°,7	61mm

est le plus redoutable : la fièvre est la « souveraine de la Péninsule ». Tant de rivières ont changé de lit, parsemant la campagne d'étangs et de mares, tant de marécages se sont formés par les inondations ou le retrait de la mer, tant de lacs s'assèchent et se remplissent alternativement, mêlant les eaux douces aux eaux salées, qu'une grande partie de la plaine et du plateau est toujours baignée d'une atmosphère empoisonnée. Il n'est pas douteux que depuis les beaux temps de la civilisation ionienne le climat de l'Asie Mineure n'ait perdu de sa salubrité : les ruines de cités qui s'élevaient jadis en des contrées devenues inhabitables témoignent de ces changements; quand les plages des marais émergent au soleil, voir Milet, c'est mourir. Il fut un temps où les rivières étaient maintenues dans leur lit et où des rideaux d'arbres arrêtaient les vapeurs au passage; la destruction des forêts a détérioré le climat. Le déboisement a été si complet dans plus des trois quarts de la Péninsule, que l'air contaminé des plaines et des vallées est apporté par le vent jusque sur les hauteurs sans rencontrer un massif de végetation qui l'arrête. Les indigènes sont très habiles à choisir pour leurs *yaïla* ou campements d'été les sites des montagnes que les rochers ou des croupes protègent contre les émanations des marais inférieurs. En certains districts, les villages de la plaine sont complètement abandonnés pendant la saison chaude ; même les administrations se déplacent ; mendiants et voleurs suivent les villageois dans la montagne. Les campements des yaïla déboisées se composent de tentes ou de huttes en pierre ; ceux des régions boisées, dans l'Anatolie septentrionale, sont formés de cabanes construites à la mode des *izba* russes, en troncs de sapin entaillés aux angles pour le croisement des pièces. Plusieurs de ces villages temporaires, bâtis pour la plupart sur les ruines de cités anciennes, sont d'importants lieux de marché pour la vente du beurre, du fromage, des bestiaux, et les négociants du littoral s'y rencontrent avec ceux de l'intérieur[1].

De même que pour son climat, de même pour sa flore, l'Asie Mineure appartient à deux aires distinctes : le « fer à cheval anatolien » fait partie de la zone méditerranéenne; les plateaux de l'intérieur continuent à l'ouest les steppes de l'Asie Centrale[2]. Dans cet espace enfermé des hautes terres la flore est relativement pauvre et la végétation réduite à une courte activité printanière. Mais quelle variété sur le pourtour, grâce à la transition qui s'opère de chaque zone anatolienne à celles des contrées voi-

[1] Briot, *Notes manuscrites.*

[2] Grisebach, *La Végétation du Globe*, trad. par Tchihatcheff.

sines! Ainsi la flore du Pont, d'une extrême richesse, continue celle de la Mingrélie; la Troade, l'un des « paradis du botaniste », a toutes les plantes de la Macédoine et de la Thrace à côté de représentants de la flore asiatique[1]; les deux Ionies, en Asie et en Europe, ont échangé leurs espèces à travers la mer Égée; sur les côtes méridionales de l'Anatolie, la Cilicie prolonge le littoral syrien et mainte plante égyptienne s'y est acclimatée. Ainsi, pour l'histoire des espèces végétales comme pour celle des hommes, la Péninsule est un pays de passage entre les trois continents d'Europe, d'Asie et d'Afrique. La flore méditerranéenne est représentée surtout par des arbrisseaux qui prennent sur les pentes des montagnes d'Anatolie un développement extraordinaire : les arbousiers, les lauriers de Perse y deviennent de véritables arbres ; les troncs des myrtes ont en maints endroits un demi-mètre et jusqu'à un mètre de tour[2]. L'Anatolie est la région du monde la plus riche en espèces de chênes : la France en a 12 seulement ; entre le Pont-Euxin et la mer de Chypre on en compte 52, dont 26 ne se retrouvent point ailleurs[3].

La plus vaste forêt de l'Asie Mineure est l'Agatch-deniz ou la « mer d'Arbres », qui s'étend à l'est du Sakaria, dans les montagnes de Boli, et où de nombreuses scieries sont à l'œuvre, sans avoir encore fait perdre aux sommets leurs nappes de verdure. Tous les versants septentrionaux des chaînes parallèles au Pont-Euxin sont richement boisés, et l'on trouve aussi des forêts dans les vallées intermédiaires et dans les cluses des torrents[4]. La mer d'Arbres fournit des bois de construction et de mâture à la marine turque ; mais, en général, l'aménagement forestier est des plus mal compris. Dans les régions de l'intérieur, loin des routes, le bois ne peut être utilisé que pour le chauffage. On attend que l'arbre soit renversé par la tempête ou qu'il tombe de vieillesse, puis on en coupe les branches pour les emporter à dos de mulet et l'on creuse légèrement le tronc à la partie supérieure afin d'y faire séjourner l'eau de pluie et de hâter ainsi la décomposition du tissu ligneux. Quelques années se passent, l'arbre tombe en morceaux, et l'on n'a plus qu'à donner quelques coups de hache pour le dépecer en bois de chauffage. En Carie, on n'exploite pas autrement les forêts de l'intérieur, à moins qu'on n'ait recours au procédé plus expéditif de brûler les bois, pour en ramasser les débris carbonisés[5].

[1] Sentenis, *Notes manuscrites.*
[2] Ch. Fellows, *Travels and Researches in Asia minor.*
[3] Tchihatcheff, *Weekly Times*, sept. 1, 1882.
[4] G. Perrot, *Notes manuscrites.*
[5] Ch. Fellows, ouvrage cité.

L'étagement des zones de végétation sur les pentes des montagnes ne se voit en aucune partie de l'Anatolie mieux que sur les escarpements méridionaux du Taurus cilicien. A la base, des groupes de palmiers, des vergers entourés de haies d'aloès indiquent la région subtropicale; sur les premières collines se montrent les grands arbres à feuilles caduques; plus haut les conifères s'emparent du sol : d'abord, les pins de couleur sombre, puis les nombreuses espèces de genévriers, puis les sapins de la Cilicie et les cèdres. Dans aucune partie de l'Asie Mineure ou de la Syrie, même sur les pentes du Liban, on ne trouve de cédrières comparables à celles qui ceignent les escarpements du Boulgar-dagh jusqu'à 2000 mètres d'altitude. Plusieurs millions de cèdres admirables y croissent en groupes au-dessus de la mer des pins, des sapins et des genévriers; mais là aussi se propagent les incendies allumés par les pâtres dans les broussailles et souvent des milliers d'arbres flambent à la fois : on dirait un fleuve de lave s'épanchant de la montagne. Au-dessus de la zone forestière s'étend la brousse, qui remplace les hauts pâturages d'Europe. Dans le Taurus cilicien, on ne trouve que rarement des pentes gazonnées, si ce n'est au bord des sources; jusqu'au pied des rocs arides et jusqu'aux stries de neige, croissent des plantes ligneuses et des arbrisseaux au feuillage d'un beau vert. A une hauteur où les montagnes d'Europe n'offrent que la surface uniformément grise du pâtis, des touffes de fleurs aux couleurs éclatantes émaillent le sol, donnant à ces régions silencieuses une variété d'aspect dont les pâturages des Alpes ne peuvent donner aucune idée[1]. Au nord-est de l'Asie Mineure, les montagnes pontiques présentent une ressemblance beaucoup plus grande avec les monts de l'Europe centrale, mais elles sont plus riches; en mainte prairie on peut voir jusqu'à deux cents espèces de plantes alpines. Une même croupe peut appartenir par l'un de ses versants à la zone pontique et par l'autre à la zone des steppes : de ce côté les plantes sont espacées et d'un type uniforme; de loin leur vert grisâtre se détache à peine des couleurs ternes de l'argile ou de la pierre[2].

Les botanistes ont constaté que des colonies d'espèces étrangères se rencontrent sur les terrains où s'étaient établis des immigrants. C'est ainsi que, parmi les débris des forteresses élevées par les Génois et les chevaliers de Rhodes sur quelques promontoires et sur des îlots de la côte méridionale, naissent des saponaires et autres plantes d'Europe, descendant de celles que semèrent les Occidentaux, il y a six ou sept siècles; elles

[1] Kostchy, *Reise in den Cilicischen Taurus.*
[2] Griesbach, ouvrage cité.

ne fleurissent en aucun district éloigné des édifices bâtis par les Ghiaour[1]. Il est aussi des vergers que la tradition dit avoir été plantés par les Croisés ou par les Génois; noyers, pommiers et cerisiers se succèdent dans le même vallon sans avoir empiété sur le sol environnant ou sans que leur domaine ait diminué depuis la disparition des infidèles. Mais si l'Anatolie a reçu dans les derniers siècles quelques espèces végétales apportées par les Européens, elle a donné bien davantage. Au seizième siècle, les premiers jardins botaniques de l'Occident ne furent en réalité que des écoles d'acclimatement pour les végétaux levantins : c'est alors que Pierre Belon introduisit en France les chênes-verts, l'arbre de Judée, l'agnus castus, les sumacs, le genévrier d'Orient, les mûriers blanc et noir, le viburnum tinus, le jujubier, le diospyros lotus, le myrte et tant d'autres plantes de l'Anatolie[2].

Il ne se fait guère de plantations nouvelles en Asie Mineure, si ce n'est dans les régions de vignobles. Nulle part n'a commencé l'œuvre si nécessaire du reboisement; on se borne à élever autour des villes et des villages les quelques arbres qui sont devenus, pour ainsi dire, les compagnons inséparables de l'homme : le platane, qu'il associe à son repos, à ses prières, à ses jeux, à toute sa vie domestique; le cyprès, qui veille sur les morts. Il n'est pas de contrées où ces arbres soient plus beaux et plus respectés que sur le littoral anatolien. Le platane semble éveiller les idées riantes : son feuillage mobile, agité par la moindre brise, rafraîchit l'atmosphère; assez dense pour éteindre l'ardeur du soleil et ne laisser pénétrer qu'une lumière cendrée, il n'est pas assez touffu pour cacher la vue du ciel; le regard s'étend au loin entre les fûts et les rameaux à l'écorce claire, sans aucune régularité monotone. L'habitude a fait du platane un arbre presque sacré : maints villageois, trop pauvres pour dresser un minaret à côté de leur mosquée, érigent une plate-forme en bois sur la branche horizontale d'un platane, d'où le muezzin appelle à la prière, entouré de pigeons qui picorent les grains épars répandus à ses pieds. Le cyprès reçoit aussi une part de la vénération que l'on porte aux aïeux; mais il n'a point la rigidité morne de ses congénères de l'Occident : plus haut et plus large, il a le port moins régulier, la ramure plus libre, et forme des massifs admirables; le cimetière est d'ordinaire ce que la cité d'Orient a de plus beau.

Le déboisement a eu pour conséquence la disparition d'un grand nombre d'espèces animales. Ainsi le lion, que le témoignage des anciens nous

[1] Kotschy, ouvrage cité.
[2] Lavallée, *Société nationale et centrale d'Horticulture*, sept. 1883



CYPRÈS DANS LE CIMETIÈRE DE SCUTARI

Dessin de Slom d'après une photographie communiquée par M. Héron.

dit avoir habité toutes les régions de la Péninsule et qu'on vit encore au temps des Croisades, ne se rencontre plus, si ce n'est peut-être dans les gorges les plus écartées du Taurus de Lycie[1], où vivrait aussi un grand félin, auquel les Turcs donnent le nom de *kaplan* et qui serait un léopard : peut-être est-ce une panthère, comme celle qui rôde encore dans les montagnes du Tmolus[2]. L'hyène n'est pas complètement exterminée, et la nuit on entend partout le vagissement des chacals, auxquels répondent de chaque village les aboiements des chiens. Dans les régions orientales, le chacal est moins commun que sur les côtes ioniennes et dans le centre de la Péninsule : il est en partie remplacé par le loup brun et le loup noir; le renard n'est pas aussi fréquent en Asie Mineure que dans l'Europe méridionale : les carnassiers sont représentés surtout par diverses espèces de chiens à demi sauvages qui errent dans les rues des grandes villes. On sait qu'à Constantinople ces animaux faméliques, fouillant dans les tas d'ordures et s'assemblant en bandes, le museau tendu, la narine frémissante, autour des carcasses qui pendent devant les boucheries, sont rarement atteints d'hydrophobie, si même ils le sont jamais. Dans ses voyages à travers toutes les parties de la Péninsule, M. de Tchihatcheff vit fréquemment des chiens dits « enragés », mais jamais les personnes mordues ne succombèrent à leurs blessures. Dans les environs de Smyrne cependant il y aurait de rares exemples d'accidents mortels, survenus après la morsure de chiens, de loups ou de chacals hydrophobes : le remède employé par les bergers est une décoction de racines amères[3].

Le gros gibier que les chasseurs poursuivent dans les forêts d'Europe se trouve aussi en Asie Mineure. Le sanglier est très commun en certaines régions de la Péninsule, les Turcs ayant répugnance à le chasser. Le grand cerf est assez rare, mais le daim et le chevreuil se voient en trou peaux. La gazelle, que ne possède pas la faune européenne, parcourt les plaines de la Cilicie Champêtre, sur les frontières de la Syrie, et probablement d'autres espèces d'antilopes habitent les plateaux. L'ægagre ou chèvre sauvage parcourt les montagnes du Taurus cilicien et de l'Anti-Taurus, voisines des régions où la chèvre apparaît comme animal domestique dans les temps anciens. Or l'ægagre a les proportions, les formes extérieures, les cornes de la bête apprivoisée; il est donc probable qu'elle a donné naissance à la race domestique. Les hautes steppes et les montagnes sont également parcourues par des moutons sauvages, variété de moufflons que l'on

[1] Ch. Fellows, Tchihatcheff, ouvrages cités.
[2] G. Perrot, *Notes manuscrites*.
[3] *Impartial de Smyrne*, octobre 1883.

croit être la souche du mouton européen. La Péninsule, patrie de tant d'espèces végétales, a donné ainsi à l'humanité deux de ses animaux domestiques les plus précieux. Quant à la chèvre d'Angora, si remarquable par l'éclat et la finesse de son poil soyeux et frisé, les naturalistes se demandent si elle est bien d'origine anatolienne, car aucun auteur classique ne parle de cet animal, qui eût été cependant de nature à les frapper, et bien qu'ils mentionnent tous les moutons dont la laine servait à tisser des étoffes estimées, nul ne signale l'emploi du poil de chèvre pour la fabrication des tissus fins. C'est aux tribus turques immigrées dans la Péninsule, au onzième et au douzième siècle, que M. de Tchihatcheff attribue l'introduction des chèvres d'Angora, et il n'est pas éloigné de placer le lieu d'origine des émigrants et de leurs troupeaux dans une vallée de l'Altaï, celle de la Boukhtarma, affluent de l'Irtîch; cette région est célèbre dans toute la Sibérie par la beauté de ses chats, plus remarquables encore que ceux d'Angora, et se distinguant comme les chèvres du pays par les ondes soyeuses de leur poil, ce qui semble indiquer des conditions analogues dans le climat. Quoi qu'il en soit, la chèvre d'Angora occupe actuellement un territoire peu étendu, environ 40 000 kilomètres carrés, et dans ce domaine elle ne prospère que sur les plateaux et dans les vallées dont l'altitude n'est pas inférieure à 600 mètres et ne dépasse pas 1600. L'ensemble des troupeaux comprend quatre à cinq cent mille chèvres. L'acclimatement de ces animaux précieux est très difficile, le moindre déplacement détériorant la qualité de la laine; cependant la zone d'habitation de l'animal s'est récemment accrue. Quant à la race ovine, la variété la plus commune est celle des *karamanli* ou moutons à grosse queue, qui domine aussi en Syrie, dans la région des steppes asiatiques et jusque dans la Russie méridionale. Sur tous les plateaux unis et dans les plaines on ne voit guère que des troupeaux de moutons; la chèvre a pour domaine exclusif les escarpements des montagnes. Partout le sol des steppes est percé de galeries par les gerboises.

De tout temps les bœufs ont été rares en Asie Mineure, et dans certains districts il serait même difficile de les nourrir, les pâturages n'offrant qu'une herbe trop courte aux grosses lèvres de l'animal. Il paraît qu'il existe dans l'Anatolie sud-occidentale quelques zébus, semblables à ceux de l'Inde par la bosse dorsale et les petites cornes mobiles. Mais l'espèce bovine la plus commune est le buffle, qui peuple les bords de rivières et les régions marécageuses sur tout le pourtour de la Péninsule : il est même des contrées, — telles les marais formés par les lits errants du Seïhoun et du Djihoun, — où le buffle vivrait encore à l'état sauvage ou bien y serait retombé.

Le seul chameau que possède l'Anatolie est l'espèce à bosse unique, utilisée comme bête de somme et non comme animal de course. Tandis qu'ailleurs chameaux et dromadaires ne peuvent traverser que les sables, les argiles, les nappes salines du désert, les chameaux de l'Asie Mineure se sont graduellement accommodés à marcher sur les escarpements des monts, où d'ailleurs ils ne portent qu'une faible charge, à peine 100 kilogrammes. Ils sont devenus même plus habiles que le cheval à gravir les sentiers rocheux, mais aussi avec quelle précaution posent-ils leurs pieds sur le sol! ils marchent sans qu'on entende le bruit de leurs pas. La caravane ne se révèle que par le son des clochettes suspendues au poitrail des animaux adultes. Le convoi est généralement composé de sept à neuf bêtes, rattachées les unes aux autres par une corde comme des bateaux à la remorque; mais ce n'est point à un animal de haute taille que l'on a confié la tête du convoi : le conducteur est presque toujours un petit âne; l'homme qui le monte, tenant son fusil devant lui, touche presque le sol de ses pieds ballants, et au-dessus de sa coiffure le cou du premier chameau se recourbe en arcade. En Asie Mineure le chameau n'a plus cette antipathie contre le cheval, l'âne ou le mulet qu'il manifeste ailleurs ; le cheval, parfaitement familiarisé avec lui, paît à son côté et se laisse attacher à la même mangeoire ; M. Ernest Desjardins a vu des chameaux et des ânes attelés au même joug. Depuis le douzième siècle, époque de l'introduction probable du chameau comme bête de somme dans l'Asie Mineure, tous les animaux qui accompagnent le Turc nomade ont eu le temps de devenir amis.

L'immigration du chameau dans l'Anatolie est un des signes les plus frappants des changements territoriaux et politiques accomplis : il symbolise la substitution de la civilisation orientale à celle des races méditerranéennes. Même les chevaux actuels de l'Asie Mineure paraissent être pour la plupart le produit du croisement des races de l'Orient; comme les chevaux turkmènes, ils ont les jambes longues et la tête un peu forte relativement au corps, et ressemblent aux races de la Perse par le port de la queue; très forts, d'une rare endurance, ils gravissent les pentes les plus ardues; c'est dans les régions orientales, dans les provinces les plus rapprochées de l'Arménie et de la Perse, qu'ils se distinguent par les formes les plus élégantes. Ils sont relativement peu nombreux, et soit comme bêtes de somme, soit comme montures, peuvent être remplacés par les chameaux et les ânes. Ces derniers, petits, abâtardis, souvent couverts de plaies, ne ressemblent nullement aux baudets superbes de Syrie ou d'Égypte, ni aux onagres que les auteurs nous disent avoir parcouru en multitudes les plateaux du Centre et dont on trouverait encore quelques représentants dans les régions

boisées de l'Anatolie orientale[1]. Les habitants de l'Asie Mineure emploient aussi des mulets, qu'ils apprécient plus que le cheval comme bête de charge et comme monture. Des traditions, rapportées par l'Iliade, attribuent à une peuplade de la Péninsule les premiers élevages de mulets.

Une des espèces les plus caractéristiques de l'Asie Mineure est la cigogne : il est difficile de se représenter un paysage anatolien sans voir ces oiseaux, perchés sur un cyprès, ou bien volant, le cou tendu, les pattes allongées. Il est des villages où les familles de cigognes sont plus nombreuses que celles des hommes ; quand la charrue retourne le sillon, c'est par bandes que les échassiers suivent le laboureur pas à pas ; lors des migrations annuelles, des quartiers d'été en Asie Mineure aux quartiers d'hiver en Égypte, on en voit parfois jusqu'à vingt-cinq ou trente mille réunis au bord des marais[2]. Les cigognes, de même que les corneilles, les pies, les hirondelles, sont de précieux alliés pour le cultivateur quand les nuages de sauterelles s'abattent sur les campagnes ; mais l'oiseau que les indigènes accueillent le plus volontiers est le *smarmar* (*turdus roseus*), merle rose aux ailes noires, qui poursuit la sauterelle avec rage, tuant les insectes, non seulement pour s'en nourrir, mais aussi pour le plaisir d'exterminer. Un ingénieur français, M. Amat, a vu les habitants d'un village camper sous la tente pour laisser les oiseaux de carnage nicher commodément dans leurs maisons.

Les habitants de l'Asie Mineure sont très divers par l'origine. La Péninsule, extrémité occidentale de la partie antérieure du continent, était un lieu de convergence naturel pour les tribus guerrières, nomades ou commerçantes venues du sud de l'Orient et du nord-est. Des peuples sémitiques habitèrent les parties méridionales de l'Anatolie et, dans l'intérieur du pays, leur sang, leurs dialectes, leurs noms, semblent avoir prédominé chez des populations nombreuses ; au sud-ouest, ils paraissent s'être mélangés avec des hommes à teint noir, peut-être des Kouchites. Dans les provinces orientales, les principaux éléments ethniques étaient apparentés aux Perses, et parlaient des langues qui se rapprochaient du zend ; d'autres représentaient ces immigrants du Nord compris sous le nom de Touraniens. A l'Occident, des migrations se firent en sens inverse de celles qui descendaient des plateaux de l'Arménie ; des Thraces étaient en rapports

[1] Tchihatcheff, ouvrage cité

[2] Van Lennep, *Bible Lands and Customs.*

de commerce et de civilisation entre les deux versants de l'Europe et de l'Asie inclinés vers le Propontide et, de l'une à l'autre partie du monde, les Grecs étaient toujours en mouvement à travers la mer Égée. Même des contrées les plus lointaines de l'Europe vinrent des immigrants en grand nombre : les Gaulois s'établirent en Asie et pendant des siècles se maintinrent distincts des populations environnantes. Mais à aucune époque la Péninsule n'appartint à une nation homogène ayant même langue et même civilisation ; jamais l'hégémonie n'échut à l'une ou à l'autre de ses races. Ioniens, Lélèges, Cariens, Phrygiens, Paphlagoniens, Lyciens et Ciliciens, tous ces peuples divers cherchaient à sauvegarder leur autonomie, et mainte cité, réussissant à garder son indépendance, acquit en même temps la force et la gloire, mais l'unité ne se fit jamais par la fédération des villes ; elle ne s'accomplit, en apparence, que par les conquêtes étrangères, qui de citoyens faisaient des sujets et des esclaves [1].

Dans l'immense creuset de l'Asie Mineure, la plupart des anciennes nations ont perdu leur nom et jusqu'à la tradition de leur origine. Où sont les Chalybes qui enseignèrent jadis à leurs voisins l'art de fondre les métaux et de forger le fer ? Où sont les Galates, frères des Gaulois de l'Occident, qui donnèrent leur nom à l'une des grandes provinces de l'Asie ? Ces peuples et la plupart de ceux dont parlent les anciens comme habitant l'intérieur de la Péninsule n'existent plus à l'état distinct et se sont graduellement fondus avec les populations environnantes. Les Grecs à l'Occident, les Arméniens et les Kourdes à l'Orient, sont les seuls qui puissent faire remonter directement leurs origines jusqu'aux premiers temps historiques. Encore parmi ceux qui se disent Grecs en est-il plusieurs qui appartiennent aux anciennes peuplades du pays et que la langue et le culte « orthodoxe » ont rattachés à la nationalité dominante du littoral.

Dans l'intérieur, entre l'Arménie montagneuse et les côtes dentelées que baigne la mer de l'Archipel, la grande majorité des habitants est de race turque. Sur ces plateaux parsemés de lacs salins, les immigrants des steppes de l'Aral et du Balkach trouvèrent une nouvelle patrie, peu différente de l'ancienne, où ils pouvaient mener le même genre de vie. Parmi ces étrangers qui se sont substitués à la population primitive, il en est beaucoup dont les mœurs ont à peine changé depuis les temps de la migration, témoins vivants d'un état social qui a cessé d'exister dans les contrées du monde dit civilisé. Ainsi les Yuruk, descendants des premières tribus turques arrivées dans le pays, appartenant à la horde du « Mouton Noir »,

[1] E. Renan, *Histoire des langues sémitiques ;* — Vivien de Saint-Martin, *Asie Mineure.*

qui comprenait aussi les Seldjoucides, sont encore nomades, se déplaçant deux fois par an avec leurs troupeaux, entre les campements d'hiver et d'été. Quelques-uns possèdent de véritables maisons, comme les Turcs policés[1], mais la plupart n'ont que des tentes noires en poil de chèvre ou des huttes de branchages dans lesquelles on ne pénètre qu'en se courbant et qu'emplit presque toujours la fumée. Les Yuruk ne sont mahométans que de nom. La femme yuruk n'est pas voilée comme la Turque des cités, mais elle ne lève point la tête quand passe l'étranger, à moins qu'il ne demande de l'eau ou du lait; alors elle se précipite pour remplir la coupe demandée. D'ordinaire les cabanes sont disposées en rond, tournant leur ouverture vers la place commune où se font les gros travaux et où l'on délibère sur les intérêts de la tribu; aux alentours rôdent les chiens hargneux : chaque campement est un monde fermé qui n'invite pas l'étranger, et qui pourtant l'accueille. C'est par centaines que l'on évalue les tribus Yuruk éparses dans l'Asie Mineure; la seule province de Brousse en a plus de trente, subdivisées en groupes sans aucune cohésion géographique. Le nom générique de « Turcomans » est employé d'ordinaire pour indiquer ces classes de nomades : c'est un terme vague appliqué indistinctement aux bergers errants de toute race, et qui n'indique point identité d'origine avec les Turkmènes de l'Asie centrale; cependant plusieurs écrivains font une distinction entre Yuruk et Turcomans. Les premiers seraient les habitants de la tente, n'ayant aucune résidence fixe; les seconds ceux qui sont déjà devenus à demi sédentaires, principalement sur le plateau central et dans les monts de la région orientale[2]. D'ailleurs le passage de l'un à l'autre genre de vie est beaucoup plus commun qu'on ne le pense : en Anatolie comme en Perse, c'est de la sécurité générale que dépend l'accroissement ou la diminution des populations agricoles. Les Turcomans surtout changent facilement leur état de bergers pour celui d'agriculteurs; il suffit de quelques années de tranquillité pour que les villages remplacent les campements. Souvent les Tsiganes ou Tchingani, maquignons, maréchaux-ferrants, étameurs ou fabricants de tamis, qui errent en grand nombre dans l'Asie Mineure, campant d'ordinaire aux abords des cités, sont aussi confondus avec les Yuruk sous la vague désignation de Turcomans. Dans la Lycie, des tribus de Bohémiens s'occupent de l'élève des bestiaux et possèdent des villages permanents[3].

[1] G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure.*

[2] Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — De Moustier, *Tour du Monde,* 1er semestre 1864; — G. Palgrave, *Essays on Eastern Questions.*

[3] Fellows, *Travels and Researches in Asia Minor.*

Dans une même région les villages et les campements appartiennent aux populations les plus différentes : ici vivent des Grecs, plus loin des Tcherkesses, ailleurs des Turcs et des Yuruk. Dans les villes, chaque

N° 88. — VILLAGES DE NATIONS DIVERSES DANS LE DISTRICT DES DARDANELLES.



race a son quartier. Aucune carte générale ne saurait donner une idée de toutes ces populations entremêlées et cependant distinctes. Même là où les habitants appartiennent à la même race, ils sont fréquemment divisés en tribus, vivant à part les unes des autres et parfois se traitant en ennemies : telle peuplade afchar ou turcomane, qui rôde autour des villages turcs, ne

diffère des résidents que par son genre de vie et par ses traditions d'indépendance; elle constitue un monde à part et cherche à s'en distinguer par les armes et le costume. Ceux qui à cet égard ont le mieux réussi sont les Zeïbek des montagnes du Misoghis. Ces Turcs, descendants de l'une des premières bandes de conquérants arrivés dans le pays, ont gardé pleine conscience de la gloire des aïeux et, à l'exception des vieillards, qui prennent le costume simple des paysans turcs, ils cherchent à imposer par l'éclat de leurs vêtements. Presque tous grands et forts, il leur faut en outre étonner la foule par la richesse de leur veste brodée, l'ampleur de leur ceinture, la hauteur de leur bonnet d'étoffes diverses, les dimensions et la richesse de leurs armes. C'est à tort que l'imagination populaire voit en eux une population de bandits; ce sont des fils de guerriers, ayant leurs traditions d'honneur et la pratique de l'hospitalité, mais pleins d'orgueil : ainsi que le dit leur nom, ils sont « leurs propres princes »; ils croient que le monde leur appartient. C'est en vain que le gouvernement turc a voulu leur interdire le port de leur costume pour les assimiler au reste de la population : ils préféraient se faire brigands. On a eu recours à un autre moyen de les discipliner : presque tous leurs jeunes gens ont été enrôlés et des milliers d'entre eux sont morts sur les champs de bataille de la Bulgarie.

« Turcs », dans le langage usuel, sont tous les musulmans sédentaires de l'Asie Mineure, quelle que soit leur origine. Les nombreux Albanais dont le service militaire a fait malgré eux des habitants de la Péninsule sont tenus pour Turcs, quoique par leurs ancêtres pélasges ils soient les frères des Grecs; les Bosniaques et les Bulgares mahométans, que l'exil volontaire ou forcé a, depuis les récentes guerres, jetés par centaines de milliers au delà du Bosphore, sont aussi appelés Turcs, quoi qu'ils appartiennent à la même race que les Serbes, les Croates et les Russes qui les ont expulsés. Les Tartares Nogaï, immigrés de Crimée, reçoivent plus justement ce nom de Turcs, auquel ils ont droit par leur origine et leur langage; mais Turcs aussi sont les fonctionnaires, fils de Géorgiennes ou de Circasiennes, et descendant par leurs ancêtres de toutes les nations dont les captives ont peuplé les harems. Enfin, on classe aussi parmi les Osmanli les descendants des Arabes et ceux des Africains noirs de toute provenance qu'introduisit jadis la traite des esclaves; en mainte cité de l'Asie Mineure, une grande partie de la population est évidemment croisée de nègres. Dans le Djebel-Missis, près d'Adana[1], des villages sont entièrement

[1] Favre et Mandrot, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1er semestre 1878.



TYPES ET COSTUMES. — GROUPE DE ZEIBEK

Dessin de Zier, d'après des photographies communiquées par M. Héron.

peuplés de noirs. Quant aux Kourdes, tout mahométans qu'ils sont, ils se distinguent trop des Osmanli par leurs mœurs et par leur apparence pour qu'on leur donne jamais le nom de Turcs; comme ceux du Zagros et des hauts bassins du Tigre et de l'Euphrate, ils sont évidemment pour la plupart d'origine iranienne. Les Kizîl bach sont fort nombreux parmi les Kourdes de l'Asie Mineure.

Les Turcs proprement dits, c'est-à-dire la partie de la nation d'origine turcomane qui s'est assouplie aux mœurs sédentaires et qui se conforme aux préceptes de l'Islam, se voient beaucoup plus à leur avantage dans l'Anatolie que dans la Turquie d'Europe. Ils ont en général le teint brun, l'œil noir, la chevelure foncée, les pommettes légèrement saillantes, une grande force physique, mais peu d'adresse, la démarche grave et lente, alourdie par des vêtements trop amples : ils n'ont rien de l'élégance et de la prestesse de l'Iranien. Il est rare qu'on rencontre des infirmes parmi eux; l'habitude de la sobriété leur donne un sang très pur : la plupart ont la tête aplatie par derrière, ce qu'on explique par la position qui leur est donnée dans le berceau[1]. Sur le côté asiatique du Bosphore, notamment autour de l'Olympe, où la race est moins mélangée qu'ailleurs, les Osmanli se montrent encore avec leurs qualités naturelles; ils se sentent plus chez eux que dans la Thrace, au milieu de tant de populations étrangères, Grecs, Bulgares, Albanais. Le Turc que l'usage du pouvoir n'a pas corrompu, que l'oppression n'a pas avili, est certainement un des hommes qui plaisent le plus par l'ensemble des qualités. Jamais il ne trompe : honnête, probe, véridique, il est pour cela même tourné en dérision ou pris en pitié par ses voisins, le Grec, le Syrien, le Persan, le Haïkane. Très solidaire avec les siens, il partage volontiers, mais il ne demande point; quoi qu'on dise, l'abus du *bakchich* est bien plus grand en Europe que dans les pays d'Orient, en dehors des villes où se presse la foule des Levantins. Est-il un voyageur, même parmi les plus fiers ou les plus méfiants, qui n'ait été profondément touché de l'accueil cordial et désintéressé des villageois turcs? Dès qu'il aperçoit l'étranger, le chef de famille chargé de le recevoir vient l'aider à descendre de sa monture, le salue d'un bon sourire et d'un geste charmant, étend à la place d'honneur son tapis le plus précieux, l'invite à s'y reposer, et tout joyeux d'être utile, prépare aussitôt le repas. Respectueux, mais sans bassesse, comme il convient à un homme qui se respecte lui-même, il ne fait point de questions indiscrètes; d'une tolérance absolue, il se garde d'engager aucune discussion religieuse,

[1] Richard Battus, *Notes manuscrites.*

comme le Persan s'y laisse aller trop volontiers. Sa foi lui suffit; il lui semblerait malséant d'interroger l'hôte sur les secrets de la conscience.

Dans la famille, la bienveillance, l'équité du Turc ne se démentent point. En dépit de l'autorisation que donne le Coran et malgré l'exemple des pachas, la monogamie est de règle chez les Osmanli d'Asie, et l'on cite des villes entières, comme Phocée, qui ne présentent pas un seul cas de polygamie. Dans les campagnes, il est vrai, des Turcs prennent une seconde femme, « pour avoir une servante de plus[1] » ; de même, dans quelques villes industrielles, ils augmentent par le mariage le nombre de leurs ouvrières. Mais qu'il ait une ou plusieurs femmes, le Turc est en général beaucoup plus respectueux des liens conjugaux que les Occidentaux; quoi qu'on en dise par habitude, la famille n'est pas moins unie chez les Osmanli musulmans que chez les chrétiens d'Europe. Maîtresse absolue dans son intérieur, la femme est toujours traitée avec bienveillance; les enfants, si jeunes qu'ils soient, sont déjà considérés comme des égaux en droit, et sans forfanterie, avec une gravité naturelle qui semble au-dessus de leur âge, ils prennent part à la conversation des grands; mais vienne l'heure du jeu, ils courent, luttent, sautent, cabriolent avec non moins d'entrain que les enfants d'Europe. La bonté naturelle des Turcs s'étend presque toujours aux animaux domestiques, et dans maint district les ânes ont encore droit à deux jours de congé par semaine. La basse-cour, présidée par la « pieuse » cigogne, qui perche sur une branche de platane ou sur le faîte de la demeure, présente aussi le tableau d'une famille heureuse. Dans les villages où sont représentées les deux races prépondérantes, les Turcs et les Grecs, il n'est pas nécessaire d'entrer dans les demeures pour connaître la nationalité de ceux qui les habitent : c'est le toit du Turc qu'a choisi la cigogne[2].

Quoique descendants de la race conquérante, dans laquelle se recrutent surtout les fonctionnaires du gouvernement, les Turcs ne sont pas moins opprimés que les autres nationalités de l'Empire, et dans les ambassades personne n'intercède en leur faveur. L'impôt, affermé d'ordinaire à des Arméniens, devenus en réalité les pires oppresseurs de la contrée, pèse lourdement sur les pauvres Osmanli, accablés en outre de bien d'autres charges. Quand passent des fonctionnaires ou des soldats, les villageois sont obligés de fournir gratuitement à tous les besoins des visiteurs, et souvent cette hospitalité forcée les appauvrit autant que l'eût fait un pillage régulier.

[1] G. Perrot, *Notes manuscrites.*
[2] Spratt and Forbes, *Travels in Lycia.*

Lorsque la rumeur publique annonce le passage imminent d'employés ou de militaires, les habitants des villages abandonnent leurs demeures et vont se réfugier dans les forêts ou les gorges des montagnes[1]. La conscription pèse uniquement sur les Turcs, comme si le sultan voulait changer aux dépens de sa race le centre de gravité des populations, et chez un



FEMME TURQUE DE BROUSSE.
D'après une photographie communiquée par M. Héron.

peuple où les sentiments de la famille sont aussi développés, cet impôt du sang est tout spécialement abhorré. Aux temps de leurs conquêtes, les Turcs se déplaçaient par clans et par familles : vieillards, épouses, enfants, sœurs suivaient les guerriers à proximité du champ de bataille; vainqueurs ou vaincus, tous partageaient le même sort. Maintenant la conscription enlève les jeunes hommes à leur famille, non seulement pour quelques mois, pour trois ou cinq années au plus, comme dans les contrées de

[1] Georges Perrot, ouvrage cité.

l'Europe occidentale, mais pour une longue période et souvent pour la vie. Les conscrits turcs, même les Zeïbek, ne célèbrent point leur enrôlement par des chants ou des banquets; presque tous mariés depuis deux ou trois ans lorsque les sergents recruteurs viennent s'emparer de leur personne, ils ont à laisser parents, femmes, enfants; tous les liens de la famille sont brisés à la fois. Aussi, quelle que soit leur force d'âme, s'éloignent-ils en silence, comme frappés par le destin. Dans les parties de l'Anatolie occidentale où pénètrent les voies ferrées du réseau de Smyrne, on les transporte par centaines; à chaque station, le convoi s'arrête pour accroître son chargement de recrues. La foule des mères, des femmes et des sœurs se presse autour des portières, pour avoir un dernier baiser, un dernier serrement de main. Des sanglots et des cris s'élèvent quand la machine s'ébranle et les malheureuses courent en vain le long des voitures, tendant des fleurs et des rameaux d'olivier vers ces figures aimées que l'éloignement rend bientôt indistinctes.

Affaiblis, menacés dans leur existence nationale par les coupes réglées de la conscription, doués en outre d'une qualité qui, dans leur situation, est un défaut, la résignation, les Turcs courent un extrême danger, qui vient de la concurrence vitale avec une race douée d'une plus forte initiative. Ils ne peuvent lutter contre les Grecs, qui, sous les dehors de transactions pacifiques, se vengent de la guerre d'extermination dont Cydonie et Chio ont gardé les traces. Les Turcs ne combattent point à armes égales; pour la plupart ils ne connaissent que leur propre langue, tandis que le Grec en parle plusieurs; ils sont ignorants et naïfs en face d'adversaires habiles et rusés. Sans être paresseux, le Turc n'aime point à se presser : « La hâte est du diable, la patience est de Dieu! » répète-t-il volontiers. Il ne pourrait se passer de son *kief*, rêve incertain pendant lequel il se laisse vivre de la vie des plantes, n'ayant la fatigue ni de penser, ni de vouloir; mais son rival, gardant sa volonté instante et précise, sait utiliser même les heures du repos. Il n'est pas jusqu'aux qualités du Turc qui ne tournent contre lui : honnête, fidèle à sa parole, il travaillera jusqu'à la fin de ses jours pour acquitter une dette, et le commerçant en profite pour offrir de longs crédits qui l'assujétiront à jamais. C'est un principe du négoce en Asie Mineure : « Si tu veux prospérer, ne fais au chrétien qu'un crédit égal au dixième de sa fortune, risque le décuple avec le musulman! » Ainsi crédité, le Turc n'a plus rien qui lui appartienne; tous les produits de son travail iront à l'usurier; ses tapis, ses denrées, ses troupeaux, sa terre même passeront successivement dans les mains de l'étranger. Presque toutes les industries locales, à l'exception du tissage des

étoffes et de la sellerie, lui ont été enlevées; privé de toute participation au commerce maritime et au travail des manufactures, il est repoussé graduellement du littoral vers l'intérieur, ramené à la vie nomade d'autrefois; on ne lui laisse l'agriculture que pour lui faire labourer son propre sol en mercenaire; bientôt il ne lui restera qu'à conduire les caravanes ou à suivre les troupeaux de pâturage en pâturage. Les Turcs sont presque complètement expulsés des îles de la côte ionienne; dans les grandes villes du littoral, où ils avaient naguère la majorité, ils n'occupent plus que le deuxième rang. A Smyrne, la grande cité de leur empire péninsulaire, ils semblent plutôt tolérés que maîtres; même dans certaines villes de l'intérieur, l'élément hellénique balance déjà la population turque. Le mouvement semble irrésistible comme la marée montante et les Osmanli n'en ont pas moins conscience que les Grecs. Depuis longtemps le cri « Hors d'Europe! » a été poussé non seulement contre les gouvernants osmanli, mais aussi contre la masse de la nation turque, et l'on sait que le vœu cruel est en grande partie réalisé : c'est par centaines de mille que se sont réfugiés en Asie Mineure les émigrants de la Thessalie grecque, de la Macédoine, de la Thrace, de la Bulgarie, et ces fugitifs ne sont qu'un reste des malheureux qui ont dû quitter les demeures paternelles; l'exode continue et ne cessera point sans doute que toute la basse Roumélie ne soit devenue européenne de langue, de mœurs et de coutumes. Mais voici que les Turcs sont menacés même en Asie. Un nouveau cri s'élève : « Dans les steppes ! » et l'on se demande avec effroi si cette parole doit se réaliser aussi. N'y a-t-il point de conciliation possible entre les races en lutte et faut-il que l'unité de civilisation s'obtienne par le sacrifice de populations entières, et précisément de celles qui se distinguent par les plus hautes qualités morales, la droiture, la dignité, le courage, la tolérance!

Les Grecs, ces fils de rayas opprimés qui se considèrent déjà comme les maîtres futurs de la Péninsule, sont très probablement en grande majorité les descendants des Ioniens et autres Grecs du littoral; cependant ils ne sauraient, pris en masse, prétendre à la pureté du sang. Les populations de race diverse qui entrèrent dans le cercle d'attraction des petits États grecs et celles qui, plus tard, s'hellénisèrent sous l'influence byzantine, ont laissé leur descendance mêlée à celle des anciens Grecs, et la fusion a été complète. Le signe distinctif de la nationalité grecque, telle qu'elle se constitue en Asie Mineure, n'est ni la race, ni même la langue, mais la religion dans ses formes extérieures; les limites de la nation que l'on peut évaluer à un million d'hommes, se confondent avec celles des communautés orthodoxes. De même que dans l'île de Chio et dans la pres-

qu'île érythréenne, maint village est habité par des Osmanli, descendants des fugitifs du Péloponèse, qui ne parlent que le grec, de même un grand nombre de communes grecques ont le turc pour dialecte usuel et les lettrés qui écrivent leur ancienne langue se servent de caractères turcs[1]. Tels plusieurs villages des vallées du Hermus et du Caïstre, où le grec ne commence à se parler que grâce à la fondation d'écoles. En pénétrant dans l'intérieur, on rencontre à quelques heures des ports de nombreuses populations grecques ne connaissant que le turc; les noms des villages pourraient faire croire qu'on est au milieu de Turkmènes, et pourtant on se trouve en pleine « Grèce asiatique ». D'autre part, il existe des populations helléniques à peine modifiées depuis deux mille ans : tels sont les insulaires de Karpathos, de Rhodes, d'îlots voisins et de quelques vallons du littoral de Carie, où l'ancien idiome dorien a laissé un grand nombre de mots. Il existe encore dans les îles de l'Archipel des vestiges de coutumes antérieures à l'hellénisme : c'est ainsi que dans l'intérieur de Cos et de Mitylini les filles seules ont droit à l'héritage de leurs parents, et les propositions de mariage viennent de la femme; quand la fille aînée a choisi son époux, le père lui abandonne sa maison[2].

A la racine de la Péninsule, sur les confins de l'Arménie, se sont maintenus quelques groupes de Grecs qui ne se sont laissé entamer ni par Kourdes, ni par Arméniens ou Osmanli, et qui parlent la vieille langue hellénique, pleine d'archaïsmes disparus du grec usité dans la région du littoral. Ainsi Pharach ou Pharaza, nid d'aigle qui domine le cours du Zamantia-sou, sur les confins de la Cappadoce et de la Cilicie, est restée grecque, quoique entourée de peuplades turcomanes. Les Pharaziotes, fiers de parler une langue plus pure que le romaïque, prétendent être issus du Péloponèse; on peut du moins admettre que des colons hellènes se sont mêlés aux descendants des anciens Cappadociens soumis à la civilisation grecque; mais aucun chant populaire, aucun récit d'origine ancienne ne permet d'élucider ces questions d'origine[3]. Tant que les Pharaziotes restèrent comme bloqués dans leur haute forteresse par le brigandage des Kourdes et des Afchar, ils gardèrent intact l'héritage de leur langue; mais, libres désormais de parcourir le pays et d'émigrer en d'autres villages, ils se sont dispersés dans l'Anatolie centrale. Si des écoles ne rétablissaient l'équilibre, la langue grecque serait menacée de disparaître dans cette partie de la Péninsule; dans quelques villages jadis hellénophones les

[1] Th. Kotschy, *Petermann's Mittheilungen*, IV, 1863; — G. Perrot, ouvrage cité.
[2] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*.
[3] Karolidis, *Voyage à Komana* (en grec moderne).

chants grecs ne sont répétés que par les vieillards; en mainte famille, les enfants ne parlent plus l'idiome national[1]; même au commencement du siècle, des communes grecques, ayant perdu leur langue, perdirent aussi leur religion; M. Karolidis a traversé des villages, jadis de culte et d'idiome helléniques, devenus mahométans aujourd'hui. Il est probable que des conversions du même genre se sont faites antérieurement depuis les premiers temps de l'invasion turque. M. Karolidis ne semble pas même éloigné de croire que les Afchar de la Cappadoce, très différents des Afchar de la Perse, sont en réalité les descendants des indigènes jadis hellénisés; ils ne diffèrent pas des autres mahométans par le langage, mais leurs mœurs rappellent par mille détails celles des anciens Grecs. La décadence de l'hellénisme dans les villages de l'intérieur est probablement arrivée à son terme, car ceux des Grecs qui ont gardé leur nom gardent aussi la conscience et la fierté de leur origine réelle ou supposée, et maintenant ils se trouvent en relations directes avec leurs frères, qui les soutiendront dans la lutte pour l'existence.

Quoi qu'il en soit, les progrès de la nationalité grecque dans les régions du littoral sont tellement rapides, que l'on pourrait être tenté de calculer par une règle de proportion en combien de décades l'ancienne Asie grecque, jusqu'à la région des plateaux, sera reconquise sans effusion de sang par la substitution graduelle d'une race à l'autre. La dénomination religieuse est le cadre extérieur de l'envahissante société grecque, mais la propagande dogmatique n'est pas le mobile de cette conquête; au contraire, les Grecs de l'Asie Mineure, naguère désignés sous le nom général de « Chrétiens », se distinguent rarement par la ferveur de leur orthodoxie; les prêtres n'ont qu'une faible influence et, sauf dans les villages, ils ne sont guère consultés sur les affaires civiles de la communauté. Le lien des sociétés helléniques est le patriotisme; ils se sentent solidaires des autres Grecs du bassin de la Méditerranée, indépendamment des limites conventionnelles; s'ils regardent vers Athènes plus que vers Constantinople, on peut dire néanmoins qu'ils voient la patrie, non dans une ville quelconque, mais dans ce flot mobile qui baigne les îles de l'Archipel et qui, d'Alexandrie à Odessa, mouille les plages de tant de colonies grecques. Tous les Hellènes de l'Anatolie sont pénétrés de la « grande idée » et tous connaissent le moyen de l'accomplir. Nul peuple ne sait mieux assurer l'avenir par l'éducation des enfants; à cet égard, leur initiative égale même celle des Armé-

[1] G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage dans l'Asie Mineure*; — Karolidis, mémoire cité.

niens. Dans chaque ville, les écoles sont la grande affaire. Les négociants, après s'être entretenus du prix et de l'expédition des denrées, discutent les méthodes pédagogiques, apprécient le mérite des professeurs, encouragent le zèle des élèves. Quand un étranger les visite, ils s'empressent de lui faire les honneurs des établissements scolaires et des salles d'asile, ils le prient d'examiner les enfants, de donner son avis sur toutes les questions d'éducation, desquelles dépend l'avenir de leur race. Un point sur lequel tous sont d'accord, c'est qu'il s'agit avant tout de développer dans la jeunesse l'amour de leur nation et l'ambition de sa prééminence. Tous les élèves apprennent le grec ancien et lisent les classiques pour connaître ces temps de grandeur et de gloire qui firent de leurs ancêtres les éducateurs du monde; tous étudient leur histoire moderne et surtout les hauts faits de la guerre de l'Indépendance; sous l'œil complaisant du Turc qui les gouverne, ils s'exaltent à la pensée de le chasser un jour; le travail de la reconquête se prépare sur les bancs de l'école. C'est ainsi que s'accomplit peu à peu, pacifiquement, la révolution politique. Pour doter et entretenir les écoles, espoir de la nation, il n'est sacrifice que ne fassent les communautés. De son vivant, maint riche particulier construit des collèges à ses frais et dans les testaments des patriotes l'instruction des jeunes Hellènes n'est jamais oubliée.

Dans ce mouvement de transformation graduelle, les Grecs se sont emparés déjà, au détriment des Turcs, de nombreuses industries et de toutes les professions dites libérales. Dans les villes, ils se font médecins, avocats, professeurs; comme drogmans et journalistes, ils sont les seuls informateurs des Européens et font l'opinion publique de l'Occident. Pour chaque métier, c'est à leur nationalité qu'appartiennent les meilleurs artisans, et dans leurs demeures on peut voir du premier coup d'œil qu'ils ont conservé de leurs ancêtres le sens parfait de la mesure et du rythme des formes. Malgré les siècles de barbarie et d'oppression qu'a traversés la race, nombreux sont les produits de leur industrie qui pourraient servir de modèles aux objets similaires de l'Europe. Dans les maisons grecques, les boiseries, les plafonds, les parquets sont ajustés avec une précision étonnante et charment les yeux par la discrète opposition des couleurs et le goût des ornements. Dans le port de Smyrne, le bateau du plus humble rameur est un chef-d'œuvre par la solidité de la construction, l'élégance des formes, l'heureuse répartition de tout l'appareil; à l'enroulement de la corde autour de la proue, on reconnaît que le batelier appartient à un peuple artiste. Ce qu'il faut craindre, c'est que, par amour du changement, l'imitation des Occidentaux ne les entraîne à des écarts de

goût et ne leur fasse accepter des objets fabriqués à l'étranger bien inférieurs à ce qu'ils possèdent eux-mêmes. C'est ainsi que dans les villes d'Asie la plupart des Grecs s'habillent « à la française », de ce costume banal et sans grâce qui se fait pour l'exportation dans les ateliers d'Europe; ils rougiraient de porter la veste brodée, les braies, la ceinture, qui donnent pourtant à la démarche tant de grâce et de noblesse. Jadis ils étaient condamnés à n'endosser que des vêtements noirs.

Par une instruction supérieure, par la conquête des métiers et des professions, enfin par la richesse dont ils s'emparent, les Grecs sont puissamment armés contre leurs anciens oppresseurs. Ils les menacent aussi par leur ubiquité. Marin, voyageur comme au temps d'Hérodote, l'Hellène de nos jours est partout : par son activité, il vaut dix Turcs sédentaires, qui ne sortent du lieu natal que pour respirer l'air pur de la montagne dans un campement d'été. Parmi les Grecs qui habitent l'Asie, un très grand nombre viennent du Péloponèse, de la Grèce continentale et des îles; en retour, des multitudes d'Hellènes de l'Ionie asiatique, des bords de la mer Noire, de la Cappadoce, vont résider chez leurs frères d'Europe. Grâce à ces voyages fréquents, aux alliances de familles d'un continent à l'autre, grâce aussi à des falsifications de papiers auxquelles des employés turcs se prêtent moyennant finance, il est facile à maint Grec d'Asie de se transformer en sujet hellène. Muni du titre qui le soustrait, lui et les siens, à l'administration directe de la Turquie, il revient le front haut dans sa patrie d'origine. C'est ainsi qu'à Smyrne et dans les autres villes du littoral asiatique le consul grec se trouve avoir sous sa juridiction des populations entières : en plein territoire turc s'établissent des colonies d'Hellènes ayant, avec la force que donne l'initiative personnelle, les avantages inestimables de l'indépendance politique.

Parmi les immigrants européens de l'Asie Mineure, il en est un grand nombre que la religion rattache au monde grec et qui peu à peu se confondent avec lui. Tels sont les Bulgares et les Valaques; ils apprennent bientôt la langue grecque et presque tous, à la deuxième génération, sont devenus Hellènes par les mœurs. A ces nouveaux Grecs se joignent les représentants d'une race qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer en Anatolie : ce sont quelques centaines de familles de pêcheurs cosaques, établis les uns dans les deltas de Kizîl irmak et du Yechil irmak, les autres près du lac de Maniyas et sur le bas Caïstre, dans le voisinage d'Ephèse. Ces Cosaques sont, comme ceux du Danube, des « Vieux Croyants » qui, vers la fin du siècle dernier, fuirent les persécutions ordonnées par la tsarine. Mais, dans les dernières décades, le grand flot d'immigration fut celui des

Tcherkesses, nom général sous lequel on comprend tous les immigrants d'origine caucasienne, et certes ces étrangers ne sont pas de ceux avec lesquels les Grecs trouvent l'association facile. Il eût été naturel d'établir ces montagnards dans une contrée peu différente de celle qu'ils avaient quittée; les hautes vallées des montagnes pontiques, du Taurus cilicien, de l'Ak dagh de Lycie, ce sont là des régions qui leur eussent convenu pour le climat et les produits : ils s'y seraient trouvés mieux que dans la plaine et se seraient fait moins d'ennemis; mais le gouvernement turc, craignant qu'ils ne se rendissent trop indépendants, les a cantonnés en groupes épars. Installés pour la plupart sur des terres dont il avait fallu priver leurs voisins, Hellènes ou Turcs, pensionnés même aux frais des communes environnantes, les Tcherkesses furent accueillis comme des spoliateurs et bien peu prirent à tâche de se faire pardonner leur intrusion. Ignorant les langues du pays, dédaignant de les apprendre, toujours fiers et silencieux, les nouveau-venus n'avaient pas tous abdiqué leurs mœurs de pillards en arrivant dans le pays qui leur donnait hospitalité. Les vols de chevaux, même ceux de jeunes filles, coïncidèrent avec leur venue et les soupçons se portèrent aussitôt sur eux. « Le Tcherkesse vole même le pauvre! » tel est le cri général en Asie Mineure. Tous se liguèrent contre eux. La guerre éclata contre les étrangers, surtout dans les villages grecs, dont les plaintes n'avaient pas les mêmes chances d'être écoutées que celles des Turcs. En maints districts, la loi du sang règne entre les communautés limitrophes. Quand un Tcherkesse s'égare dans les limites des terres ennemies, il disparaît soudain, sans que personne puisse ou veuille donner d'explications. Les immigrants du Caucase, étant en minorité, ont dû en plusieurs endroits abandonner une lutte inégale et chercher un refuge dans une contrée moins populeuse; ailleurs, notamment près de Nicomédie, ils ont expulsé leurs voisins. Toutefois il ne manque pas de villages tcherkesses dont les habitants, suffisamment pourvus de terres et de bétail, vivent en paix avec leurs voisins, et s'accommodent graduellement au milieu nouveau. Dans la haute vallée du Méandre, quelques colonies caucasiennes pourraient servir d'exemple aux Turcs des alentours pour la bonne culture des champs et l'entretien des canaux d'irrigation. Les Abkhases sont ceux desquels les natifs ont le moins à se plaindre.

Jadis le commerce de l'Asie Mineure appartenait en grande partie aux étrangers, presque tous catholiques latins, établis à Smyrne et autres ports du littoral : on les comprend sous le nom collectif de Levantins. Avant le réveil de la nationalité grecque, ils étaient les seuls intermédiaires entre les Turcs de l'Anatolie et les ports de l'Occident; mais l'activité croissante

des Hellènes et les facilités que l'emploi des bateaux à vapeur a données au commerce direct, ont notablement diminué l'influence des Levantins. La plupart, établis dans la contrée depuis plusieurs générations, sont de race mélangée; beaucoup ne savent qu'imparfaitement la langue de la nation à laquelle ils appartiennent par leurs papiers d'origine; mais ils se réclament toujours de leur consul et jouissent du privilège d'être soustraits à la juridiction turque; c'est parmi eux que sont presque toujours choisis

N° 89. — POPULATIONS DIVERSES DE L'ANATOLIE.



les agents consulaires et les employés de bureau des représentants étrangers. Sans nul doute, ils disparaîtront tôt ou tard comme classe distincte, les uns pour se confondre avec la population du pays, les autres pour rentrer dans le sein de la nation de provenance. Bien avant la classe même, disparaîtra le jargon de « langue franque » qu'avaient fait naître les relations commerciales des Levantins avec les indigènes de toute race dans les ports de l'Orient. Ce patois, composé de quelques centaines de mots juxtaposés sans aucune flexion, était surtout italien, la plupart de ceux qui le parlaient étant natifs de l'Italie; mais il comprenait aussi des termes provençaux, espagnols, français, ainsi que les noms locaux, grecs et turcs,

des objets de commerce. On peut dire que le grossier assemblage de mots dit langue franque n'existe plus; il est déjà remplacé par un patois italien et par le français. Un autre jargon levantin est en voie de disparition : le spaniole, ce dialecte qu'emploient les descendants des Juifs chassés d'Espagne, en le mêlant de termes hébraïques, et que les Castillans ne comprendraient qu'avec peine. Peu à peu l'éducation substitue les langues policées aux parlers informes. C'est avec un joyeux étonnement que le Français débarquant à Smyrne entend partout résonner sa langue, que les gens instruits ont adoptée comme leur idiome commun et qu'ils prononcent d'ailleurs avec une remarquable pureté. C'est le français littéraire qui, pour les Arméniens et les Juifs, aussi bien que pour les Grecs et les Levantins, est devenu la « langue franque » de nos jours.

Le relief même du sol a groupé sur le littoral les populations les plus nombreuses; à mesure qu'on s'éloigne des côtes, les habitants se font plus rares et l'on finit par traverser de véritables déserts. Les villes, les villages populeux se trouvent en très grande majorité dans le voisinage de la mer; comme dans la péninsule Ibérique, avec laquelle l'Asie Mineure offre tant de ressemblance, la densité de population diminue du pourtour vers l'intérieur. Cependant les hauts plateaux de l'Anatolie ont, comme ceux de l'Espagne, un certain nombre de villes importantes, étapes forcées du commerce qui se fait d'un littoral à l'autre. La ligne de faîte entre le versant de la mer Noire et celui de la mer de Chypre est à peu près exactement la limite entre deux styles d'architecture : au nord sont des toits inclinés recouverts de tuiles; au sud, des terrasses en argile battue ou en cailloutis, quelles que soient d'ailleurs les conditions du climat[1].

A l'ouest du promontoire de Jason, considéré comme la limite orientale des côtes pontiques de l'Asie Mineure, la première ville du riche pays de Djanik est le port d'Ounieh, ayant quelque importance par ses chantiers de construction et par ses carrières, d'où l'on extrait des dalles calcaires rouges et blanches, expédiées à d'autres cités du littoral; les roches excavées par les carriers renferment des bancs d'un jaspe ondulé qui prend un très beau poli : c'est là, pense Hamilton, que Mithridate faisait tailler ces vases de jaspe qu'il aimait à montrer à ses hôtes. Les collines calcaires de l'intérieur sont recouvertes d'une argile jaunâtre dans laquelle se trouvent des nodules de pierre ferrugineuse, d'une assez faible teneur en métal,

[1] Von Moltke, *Das nördliche Vorland Klein-Asiens.*

que les gens du pays, peut-être descendants des anciens Chalybes, fondent et forgent en de rustiques usines; le fer, affiné au feu de charbon, est d'ailleurs d'excellente qualité et le gouvernement turc l'achète pour ses arsenaux. A la fois mineurs, forgerons et charbonniers, les « Chalybes » d'Ounieh mènent une vie errante, déplaçant leurs cabanes et leurs forges quand un gisement leur semble épuisé. Le pays est tout parsemé de fourneaux en ruines et de scories amoncelées[1]. A l'est, également sur la côte de la contrée des Chalybe, se succèdent quelques ports, Fatisa, Orlou, mais, ne servant de débouchés qu'à de courtes vallées, ils n'ont qu'un faible trafic : c'est dans cette région, abrité par le promontoire de Jason, que se trouve le meilleur ancrage de tout le littoral anatolien sur la mer Noire, Vona-liman : quelques navires s'y réfugient en hiver.

La haute vallée du Ghermili, le principal affluent du Yechil irmak, commence dans le cœur des montagnes pontiques, entre des pentes herbeuses. Le chef-lieu de cette région alpestre est un de ces nombreux Kara hissar ou « Château Noir », ainsi nommés de forteresses ruinées qui s'élèvent sur des rochers à pic. Le Kara hissar de l'Anatolie nord-orientale est désigné spécialement par le surnom de Cheb-khaneh, Chabanah ou Chabin, à cause des mines d'alun que l'on exploite dans le voisinage et dont les produits sont transportés à travers le Goumbet-dagh au port de Kerasoun; un tracé de route carrossable, non encore exécuté, rattache cette ville aux quais de Tireboli. Chabin Kara hissar, haut perchée sur une roche isolée, dans un cirque de montagnes, est à plus de 1600 mètres d'altitude. L'autre ville commerçante de la vallée, Niksar, l'ancienne Neo-Cæsarea, est à 500 mètres seulement; elle se trouve à 50 kilomètres à peine du confluent des deux branches maîtresses de l'Iris. Au milieu de sa vaste forêt d'arbres fruitiers se voient quelques restes des fortifications romaines de la Nouvelle Césarée. C'est dans cette ville, la Cabira de Strabon, qu'aurait été, d'après Hamilton, la résidence de Mithridate. Presque toute la population normale des alentours se compose de Kizîl bach[2].

Tokat, la capitale du haut bassin de l'Iris ou Tosanli sou, est l'une des grandes cités de l'Anatolie intérieure et l'un des principaux lieux d'étape sur la route de Constantinople à la haute Mésopotamie. Ses faubourgs se prolongent au loin dans les vallées latérales entre les jardins; à 12 kilomètres en amont s'élevait la somptueuse Comana pontique[3], où l'on voit encore quelques débris des temples maçonnés dans un pont byzantin jeté sur

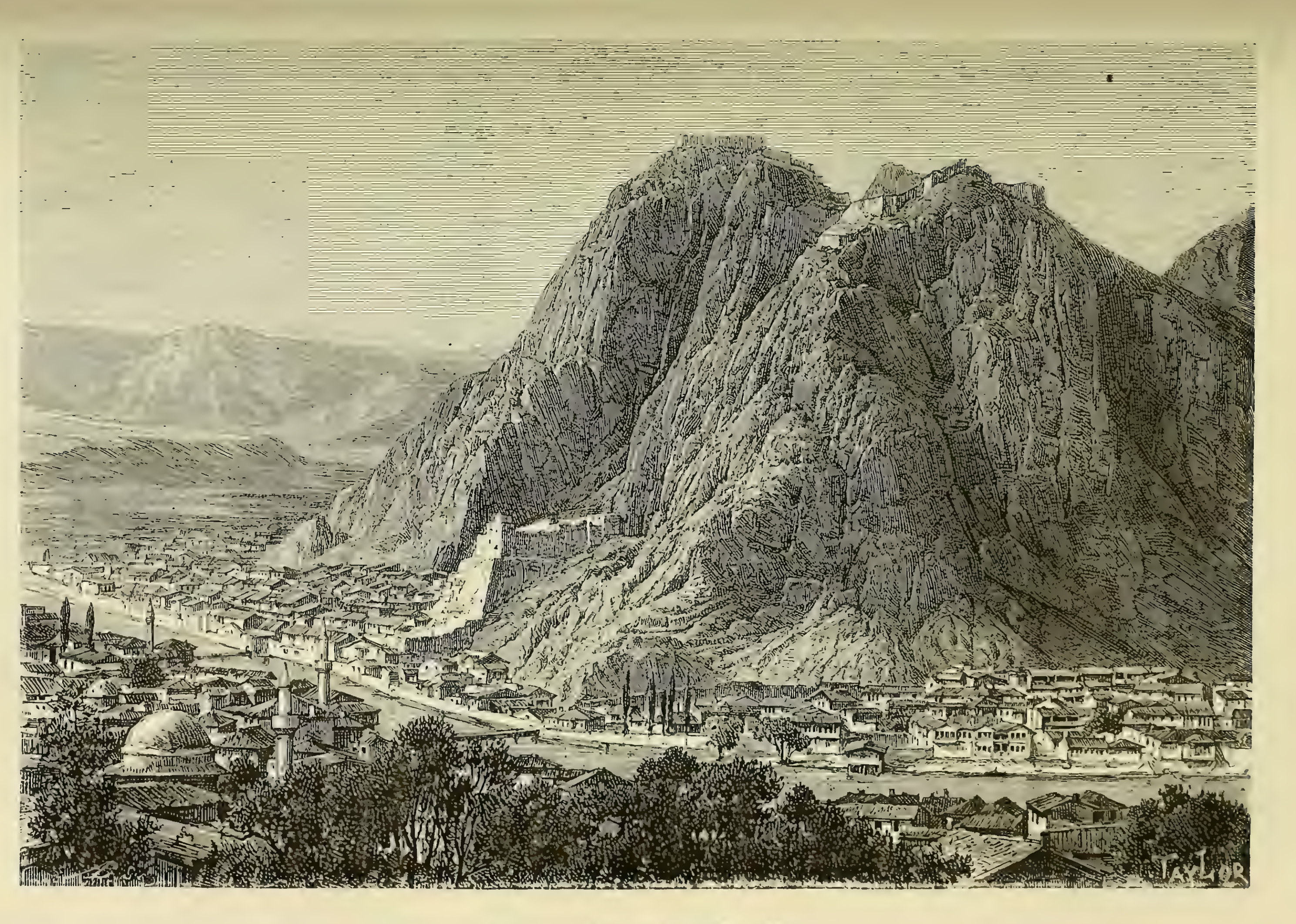
[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.
[2] Taylor, *Journal of the Geographical Society*, 1868.
[3] Briot, *Notes manuscrites*.

l'Iris. Agglomération de masures en terre et en briques cuites au soleil, Tokat pourrait être facilement reconstruite en marbre, car elle est dominée par deux sommets abrupts de calcaire cristallin, qui fournit les plus admirables matériaux de construction; les schistes fissiles sur lesquels reposent ces marbres se taillent en larges dalles, que les Turcs emploient pour les tombeaux. Le rocher du nord porte les ruines pittoresques d'un château byzantin, et sur l'une de ses parois s'ouvrent des grottes naturelles et artificielles qui servirent probablement de nécropole; un porche, au seuil duquel un reste d'escalier est suspendu, donnait jadis accès aux galeries souterraines. Les jardins qui reçoivent la chaleur reflétée des rocs de marbre et qu'arrosent des eaux abondantes, dérivées de l'Iris, donnent des produits excellents; leurs pommes et leurs poires sont encore meilleures et plus parfumées que celles d'Angora, renommées dans toute l'Asie Mineure et jusqu'à Constantinople. Tokat possède une fonderie de cuivre où l'on apporte du minerai extrait des gisements de Kaban-Maden, au delà de Sivas. Elle expédie des ustensiles de ménage jusqu'en Égypte, en Perse et dans le Turkestan.

En aval de Tokat s'étend, aux bords de l'Iris, la plaine fertile de Kaz-ova ou « Plan des Oies », dont le gros bourg de Tourkhal garde l'extrémité; au-dessus des maisons et des jardins, se dresse une roche complètement isolée, à forme pyramidale, que des saillies, contournant obliquement les parois, font ressembler d'une manière frappante à un temple assyrien, tel que nous les montrent les plans restaurés. Une forteresse ruinée couronne le rocher de Tourkhal. Au sud-ouest de la vallée, dans une plaine qu'arrose un tributaire de l'Iris, la ville considérable de Zilleh, l'ancienne Zela, presque exclusivement peuplée de Turcs, groupe également ses maisons au pied d'un haut rocher détaché des collines environnantes et portant une forteresse. Au sommet s'élevait un temple de la déesse Anahit, édifice vénéré que les anciens rois de Perse, dit Strabon, considéraient comme le sanctuaire par excellence de leurs divinités. C'est probablement la force de la coutume qui a fait de Zilleh un des lieux de foire les plus fréquentés de l'Asie Mineure; à la foule des pèlerins attirés jadis par la sainteté du temple a succédé le concours des marchands. Au nord de Zilleh, sur la route d'Amasia, on voit le champ de la bataille que César livra contre Pharnace, roi du Pont, et qu'il décrit si brièvement : « Venu, vu, vaincu[1] ! »

Amasia, où naquit Strabon et où fut rédigé son grand ouvrage, remplit un étroit bassin que traverse l'Iris, uni presque immédiatement en aval au

[1] G. Perrot, *Mémoires d'Archéologie, d'Épigraphie et d'Histoire.*

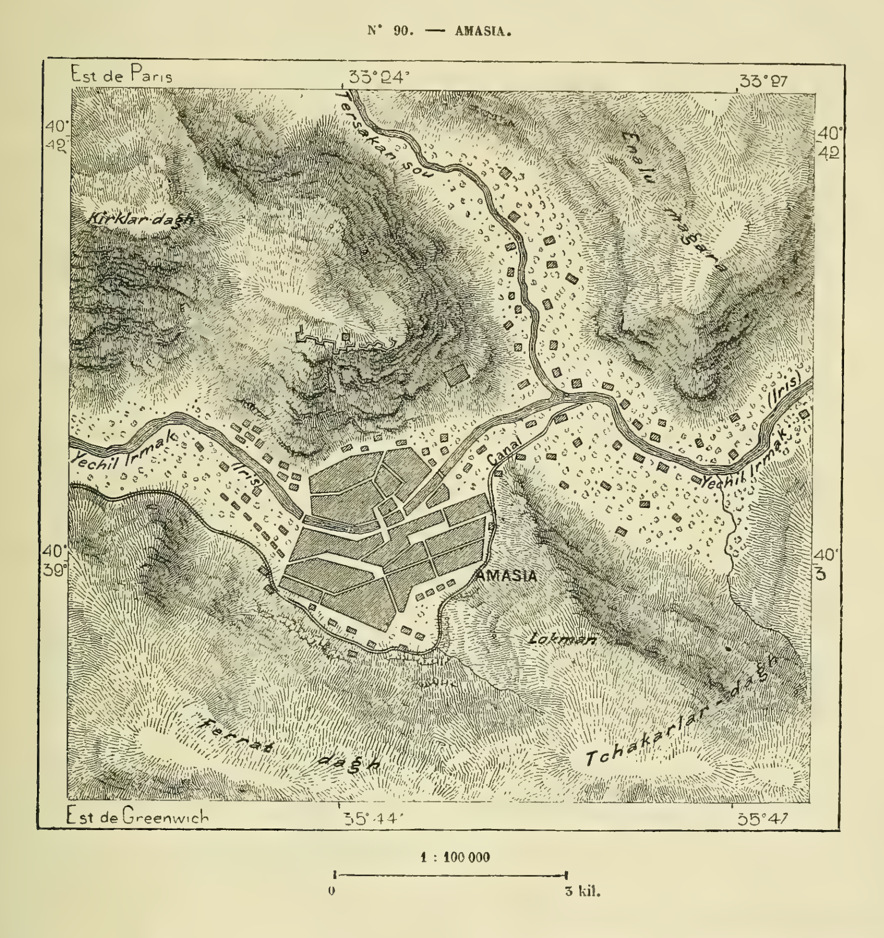


AMASIA. — VUE PRISE DU SUD-EST

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Delbet.

Tersekan-sou. A l'est, à l'ouest, se dressent de hauts rochers gris qui privent la ville des rayons du soleil pendant plusieurs heures de la journée. Les collines de l'est, moins escarpées, offrent quelques terrasses plantées en vignes et parsemées de maisonnettes. Les rochers de l'ouest, flanqués à la base d'un large socle sur lequel s'élevait le palais des rois du Pont, indiqué encore par de faibles débris, offrent une paroi presque verticale, que

N° 90. — AMASIA.



1 : 100 000

0 — 3 kil.

termine une arête aiguë portant la citadelle décrite par Strabon; pour y atteindre, il faut contourner le rocher et gagner à l'ouest une brèche ardue d'où un raide sentier monte vers l'enceinte. La forteresse actuelle est presque en entier de construction byzantine et turque, mais on y voit encore deux tours helléniques d'un beau travail, ainsi que des galeries taillées dans le roc, qui descendent à une source cachée, puis vont aboutir à l'air libre par un porche semblable à celui de Tourkhal[1]. Sur les parois du roc

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — G. Perrot, *Voyage en Asie Mineure.*

qui dominent l'ancien palais, se montrent cinq tombes royales, se détachant nettement sur le fond gris de la pierre, grâce à l'ombre des grottes taillées autour d'elles.

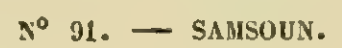
L'ancienne métropole du Pont ne possède pas d'autres restes antiques, si ce n'est les fragments de marbres sculptés qui ont servi à bâtir les piles de l'un de ses ponts; mais elle a une riche mosquée, de belles fontaines, des maisons pittoresques, des moulins soulevant l'eau d'irrigation par de grandes roues qui tournent avec lenteur, des groupes de mûriers qui s'entremêlent aux maisons, et des rues presque propres. Des vautours blancs, qui nichent dans les crevasses des rochers, nettoient la ville mieux que ne le feraient des escouades d'ouvriers turcs. Amasia, qui compte parmi ses habitants un grand nombre d'Arméniens et de Grecs, formant environ le quart de la population, est assez industrieuse; plusieurs usines se succèdent le long de la rivière et de ses canaux, moulins, ateliers pour le dévidage des soies, manufactures de draps grossiers. Néanmoins elle est aussi un boulevard du fanatisme turc. « Oxford de l'Anatolie », Amasia héberge environ deux mille étudiants, partagés en dix-huit médressé ou collèges, fondations pieuses qui possèdent des champs, des maisons, des boutiques, dont le produit entretient professeurs et élèves. Ces propriétés *vakouf*, gérées par un administrateur spécial, qui siège à Constantinople dans le conseil des ministres, ne rapportent aux écoles qu'une bien faible part de ses revenus effectifs[1].

Amasia et les autres villes du bassin inférieur de l'Iris, Tchoroum et Mersifoun (Mersiwan), n'expédient pas leurs denrées par l'embouchure du fleuve; les bateaux ne remontent point le courant, et le bourg le plus rapproché de la mer, Tcharchamba, à la tête du delta, ne se compose que de maisons dispersées sur les deux rives limoneuses du fleuve Vert. A l'occident du Yechil, Samsoun, le port moderne qui sert d'intermédiaire au commerce des deux bassins du Yechil irmak et du Kizîl irmak, se trouve presque à moitié chemin entre les deux deltas; il a succédé à l'antique Amisus des Grecs, qui s'élevait à 2 kilomètres plus au nord et dont on voit encore les môles et les restes de quais, bordant des terres alluviales cultivées en jardins. La cité actuelle, aux rues tortueuses et sales, n'est remarquable que par sa rade, comprise entre les deux vastes demi-cercles des alluvions fluviales. Depuis le milieu du siècle, son commerce a notablement augmenté, surtout avec la Russie, et dans les projets de nombreux ingénieurs, Samsoun est désigné comme futur point de dé-

[1] G. Perrot, ouvrage cité.

part d'un chemin de fer qui se dirigerait vers Tokat, Sivas et les plaines de l'Euphrate[1].

Sivas, capitale d'une grande province, est situé sur la rive droite du


N° 91. — SAMSOUN.

haut Kizîl irmak, dans une plaine gracieusement inclinée, de 1250 mètres d'altitude moyenne, dominée à l'ouest par les escarpements d'un causse qui s'élève à 300 mètres. Dans l'enceinte se voient quelques espaces

[1] Mouvement du port de Samsoun en 1880 : 310 000 tonnes.

couverts de décombres et des édifices dégradés, de construction persane, cependant la ville est l'une des plus prospères de l'Anatolie intérieure, grâce à la convergence des principales routes de caravanes entre la mer Noire, l'Euphrate et la Méditerranée; au sud, non loin du bourg d'Oulach, le gouvernement fait exploiter des salines très productives. Un cinquième de la population se compose d'Arméniens, qui possèdent dans le voisinage une église vénérée, ainsi qu'un riche monastère, et dans la cité de nombreuses écoles.

Kaisarieh, l'antique Césarée, la métropole de la Cappadoce, n'est pas située comme Sivas dans la vallée du Kizîl irmak; elle occupe au sud de ce fleuve un bassin, jadis lacustre, qu'abrite des rayons du midi la masse énorme du mont Argée et que parcourt un petit affluent méridional du fleuve Rouge; un marais, reste de l'ancien lac, épanche pendant l'hiver son trop-plein par l'Eau Noire ou Kara sou, qui reçoit aussi le torrent de Césarée; le défilé de sortie est certainement celui que Strabon dit avoir été barré par un souverain de la Cappadoce pour transformer la plaine en mer intérieure. Césarée, l'ancienne Mazaca, plus rapprochée du volcan que le Kaïsarieh de nos jours, n'a laissé que d'informes débris, et d'une ville du moyen âge, renversée par les tremblements de terre, on ne voit que les décombres. La Césarée actuelle, où les Arméniens et les Grecs forment plus du tiers de la population, est assez commerçante, grâce à sa position centrale, et les caravanes vont et viennent incessamment entre Constantinople et la plaine que domine l'Argée; néanmoins les services des paquebots, longeant d'escale en escale les côtes de la mer Noire et de la Méditerranée, ont ramené vers le littoral le mouvement des échanges, et Kaïsarieh a perdu de son importance comme marché central de l'Asie Mineure. Des maisons de campagne, où les riches négociants et les fonctionnaires passent l'été, parsèment les vallons ombreux de l'Argée et des montagnes voisines. Everek, situé dans une forêts d'arbres fruitiers, à la base méridionale du mont Argée, et peuplé exclusivement de chrétiens, Arméniens et Hellènes, est le bourg principal des alentours d'où sont partis tous les voyageurs qui tentèrent l'ascension du volcan. Beaucoup d'autres villages sont habités par des Grecs, ne parlant pour la plupart que le turc[1].

A l'ouest de Kaïsarieh, la grande route de Constantinople ne descend pas vers le Kizîl irmak, mais suit la vallée à distance, dans une dépression parallèle, séparée du fleuve par de hautes montagnes. Elle passe par les villes d'Indjeh sou, d'Ourgoub et de Nem chehr (Nev chehr), cette dernière, l'une

[1] Karolidis, mémoire cité; — Fanshawe Tozer, *Eastern Asia Minor*.

des plus riches et des plus populeuses de l'Anatolie intérieure, une de celles où les Grecs sont le plus nombreux; la moitié de la ville et presque tout son commerce leur appartiennent. Ourgoub, et le village voisin d'Outch hissar ou « Trois Châteaux », est située dans l'une des contrées les plus remarquables de l'Asie Mineure par ses curiosités naturelles et archéologiques. Dans cette région volcanique, les terrains, composés d'une couche de pierre dure, reposent en forme de table sur des assises de tuf, qui ont une certaine consistance, mais que les eaux érodent facilement. Le travail séculaire des vents, du soleil, des pluies a entamé la roche pour y creuser tout un réseau de vallées, de ravins et de barranques. Quelques-unes des collines ainsi découpées dans le tuf ont gardé leur chapiteau de pierre résistante : ce sont des « colonnes coiffées », comme ces obélisques d'argile que l'on rencontre dans les vallées d'érosion des Alpes; d'autres ont perdu leur bloc terminal et se présentent sous forme de cônes inégaux en hauteur, suivant la plus ou moins grande résistance opposée à l'érosion; il en est qui se dressent à près de 100 mètres, d'autres qui s'élèvent seulement à 50, d'autres encore à 10 ou 20 mètres; mais c'est par milliers qu'elles se voient, offrant l'aspect d'un camp prodigieux couvert de tentes où dormiraient des géants. La plupart de ces cônes, gris ou rougeâtres et ceints de verdure à leur base, sont perforés d'ouvertures donnant accès à des réduits intérieurs, demeures humaines, pigeonniers ou tombeaux. Parmi ces grottes, les unes sont de simples excavations quadrangulaires ou à plein cintre, d'autres sont précédées de vestibules sculptés, même de colonnades, et décorés de peintures; tout un peuple trouverait place dans ces cryptes creusées depuis les âges préhistoriques. Certainement les anciens aborigènes habitaient ces galeries souterraines, d'ailleurs toujours sèches et parfaitement salubres; c'est là qu'ils plaçaient leurs dieux et qu'ils ensevelissaient leurs morts. Les maisons actuelles d'Ourgoub ont gardé quelque chose des anciennes demeures du troglodyte; elles sont bâties sur de hautes arcades, au-dessous desquelles s'ouvrent de vastes caves évidées dans le tuf. Au sud-ouest du mont Argée, non loin de la petite ville de Kara hissar, les cendres volcaniques agglomérées de Soanli-dereh, qui se présentent sous forme de parois et de murs crénelés, sont percées de grottes si nombreuses, que l'ensemble du rocher prend l'aspect d'un immense édifice à étages irréguliers et à fenêtres inégales; plusieurs milliers d'ouvertures parsèment de leurs points noirs le fond gris de la roche[1]. Soanli

[1] Paul Lucas; — Hamilton, *Researches in Asia Minor;* — Ch. Texier, *l'Architecture byzantine en Orient.*

renferme une église d'où l'on peut monter, de galerie en galerie, presque jusqu'aux créneaux naturels de la crête.

Sur le versant septentrional de la vallée du Kizîl irmak, de même que sur le versant du sud, les villes s'éloignent de la profonde dépression dans laquelle coule le fleuve. Madjour, Kir chehr sont bâties l'une et l'autre en des vallées latérales. Une partie de la contrée est, sinon déserte, du moins sans résidents fixes : on n'y voit guère que les tentes des Turcomans ou des Kourdes. Quant aux villages permanents, ils sont formés de maisons que l'on distingue à peine du sol, enterrées aux trois quarts pour que leurs habitants aient moins à souffrir des chaleurs de l'été et des froidures de l'hiver; souvent les voyageurs, ne reconnaissant pas la rue, passent à cheval sur les terrasses, à côté des moutons et des chèvres qui en broutent le gazon[1]. Ce style d'architecture s'explique par la hauteur des plateaux, qui ont en moyenne plus de 1200 mètres d'altitude.

A l'endroit où le Kizîl irmak, décrivant sa grande courbe semi-circulaire, cesse de couler vers le nord et prend sa direction définitive vers le nord-est, une petite ville, Kalehdjik ou le « Châtelet », située sur la rive gauche, commande le passage, sur la route d'Angora à Sivas par Yuzgat. Une forteresse à demi ruinée domine un pic abrupt et pointu, qu'entoure un cercle de maisons. Un pont de bois traverse l'un des bras du fleuve, puis le chemin se continue par un gué vers la berge orientale. Un peu plus considérable que Kalehdjik, Yuzgat est située presque au centre géométrique de la courbe décrite de Sivas à la mer Noire par le Kizîl irmak. Cette ville, d'origine moderne, puisqu'elle a été fondée au milieu du dix-huitième siècle, est à l'altitude de 1792 mètres, c'est-à-dire presque à la hauteur d'Erzeroum et dans une région plus exposée au souffle glacial des vents polaires. Yuzgat ne serait probablement habitée que pendant la saison des chaleurs, et seulement par des pasteurs nomades, si elle n'avait été choisie comme centre administratif et militaire. Depuis le milieu du siècle, Yuzgat s'est enrichie par l'élève de la chèvre d'Angora, qui autrefois ne parcourait que les pâturages situés à l'ouest du Kizil irmak[2].

Jadis la contrée fut certainement plus populeuse qu'aujourd'hui, car on y trouve les ruines de nombreuses cités qui paraissent avoir été fort riches et où se dressaient des monuments somptueux. A moins de 40 kilomètres au nord-ouest de Yuzgat, près de Boghaz-köi ou « Village du Défilé », se voient les restes d'un temple de proportions magnifiques. Les roches voi-

[1] G. Perrot, ouvrage cité
[2] Fanshawe Tozer, *Turkish Armenia and Eastern Asia Minor.*

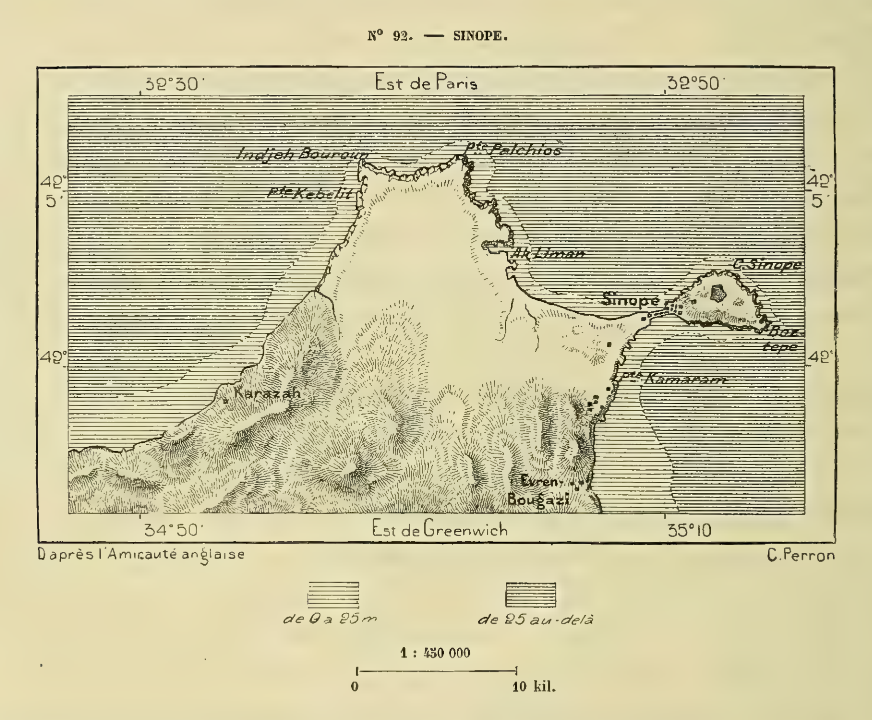
sines sont couvertes de bas-reliefs représentant des processions solennelles, peut-être deux souverains concluant un traité de paix, peut-être un Dieu allant à la rencontre d'un roi vainqueur; d'après Texier, le premier des explorateurs modernes qui visita la « pierre écrite », la ville qui se trouvait en cet endroit aurait été Ptérie, que détruisit Crésus, il y a plus de vingt-quatre siècles; d'après Hamilton, il faudrait y voir l'ancienne Tavium, que Strabon dit avoir été très commerçante. Mais à quel peuple appartenaient les artistes qui couvrirent ainsi les rochers de sculptures d'un grand style, encore à demi assyriennes d'aspect, et faisant déjà pressentir les œuvres helléniques? Non moins remarquables sont les ruines d'Oyuk, situées à une quarantaine de kilomètres plus au nord, sur le versant du Yechil irmak, près du roc trachytique de Kara hissar, pareil à une pyramide isolée. La porte de l'ancien palais est gardée par deux animaux gigantesques ayant la tête de la femme, le corps et les pattes du lion; par le style, ces colosses ressemblent aux sphinx de l'Égypte, tandis que les autres sculptures, parmi lesquelles se voit l'aigle à deux têtes reproduit sur les blasons des empires modernes, rappellent les scènes de chasse et de bataille figurées sur les monuments de la Perse et de l'Assyrie. Le village moderne d'Oyuk est construit sur les buttes de débris qui recouvrent le palais et, pour y faire des fouilles sérieuses, il faudra commencer par exproprier et démolir les maisons[1].

Tchangri et Iskelib, en des bassins fertiles tributaires du Fleuve Rouge, sont des cités populeuses; mais sur le cours moyen du fleuve les villes manquent, et dans la basse vallée elles sont peu nombreuses. Une des plus importantes est Osmandjik, située sur la rive droite, à l'extrémité d'un vieux pont de pierre de quinze arcades où passe la route directe de Constantinople à Amasia. Plus bas, on voit s'unir au fleuve la rivière qui descend de la haute vallée de Kotch hissar et qui vient d'arroser les jardins de Tosia, puis une rivière plus abondante apporte les eaux descendues des monts qui entourent Kastamouni. Cette ville, cercle de maisons, de tanneries, de filatures, de teintureries et de jardins, au centre duquel s'élève un rocher portant une forteresse du temps des Comnène, — d'où son nom de Castra Comneni, corrompu en Kastamouni, — est l'un des principaux lieux d'étape de la route qui va directement de Stamboul à Samsoun, sans longer les sinuosités du littoral. En aval, sur la même rivière, Tach-köpri ou le « Pont de Pierre » a remplacé l'ancienne Pompéiopolis. A l'est du fleuve Vizir-Köpri, entourée de cyprès et de peupliers, est également située en

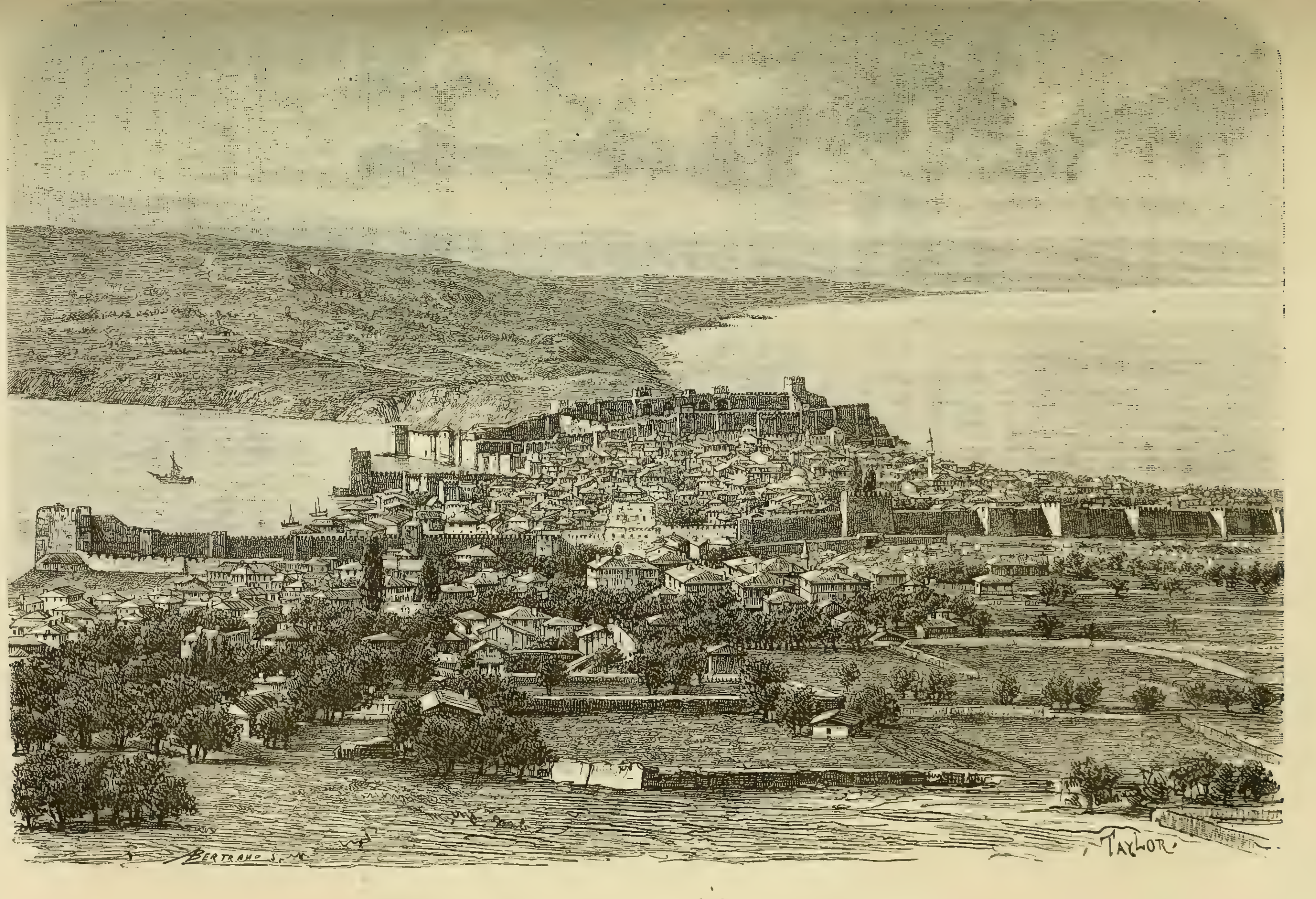
[1] G. Perrot, ouvrage cité.

dehors de la vallée maîtresse, sur le dernier affluent. Enfin Bafra, le marché du delta, se tient à distance du lit boueux et des marécages qui le bordent, sur un terrain élevé, souvent transformé en île par les inondations; les routes doivent toutes passer en chaussées au-dessus de la basse campagne. La principale culture de ces terrains humides et féconds est le tabac, qu'on expédie à Constantinople par le petit port de Koundjaz ou Koumjougaz, situé à l'est du delta, précisément à l'endroit où les terres alluviales font saillie sur la ligne normale de la côte.

La charmante Sinope, l'antique ville assyrienne, déjà colonisée par les



Milésiens, il y a vingt-sept siècles, fait moins de commerce avec l'intérieur que Samsoun. Tandis que ce dernier port communique facilement avec Erzeroum, Amasia, Tokat et Sivas, Sinope est séparée des vallées moyennes du Kizil irmak et du Sakaria par la chaîne du Maraï-dagh, abrupte, franchie seulement par de mauvais sentiers. Sinope, située près du promontoire le plus septentrional de l'Asie Mineure, et manquant de routes, est comme en dehors du continent; on doit y voir une sorte d'île ne devant son importance qu'à ses avantages maritimes. Le groupe des collines doucement ondulées auxquelles la ville s'adosse, fut en effet un massif insulaire formé d'assises calcaires, que recouvrent en certains endroits des trachytes et des tufs volcaniques. Un isthme étroit que les vents du



SINOPE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor d'après une photographie.

nord-ouest parsèment d'un sable fin, rattachent les hauteurs à la terre ferme : des coteaux qui dominent le pédoncule de Sinope, ses constructions et ses deux rades, on contemple l'un des tableaux les plus attrayants du littoral d'Asie. Les ondulations harmonieuses de la rive, comparées par les poètes orientaux au corps souple d'un adolescent, les groupes d'arbres épars qui ombragent les pentes, les maisons, les tours, les minarets, les navires qui se mirent dans le flot bleu, le contraste des deux ports ayant chacun son système d'ondulations et de courants, ses risées et ses reflets, ont fait de Sinope le joyau de l'Anatolie du nord. Mais à l'intérieur des murs, flanqués de tours lézardées et penchantes, on ne voit plus aucun débris des monuments qui s'élevaient dans la libre cité grecque, aux temps où naquit Diogène le Cynique; les édifices que construisit Mithridate, également fils de Sinope, n'existent plus, mais dans les murailles byzantines sont encastrés des fragments de sculptures et d'inscriptions antiques. Le port méridional, de beaucoup le plus fréquenté, n'est protégé par aucune jetée, mais les navires peuvent y ancrer en toute sécurité quand souffle le dangereux vent d'ouest. Le gouvernement turc a reconstruit à Sinope un arsenal et un chantier de construction, pour remplacer ceux que la flotte russe vint brûler, au commencement de la guerre de Crimée, en 1853, avec la petite escadre ottomane ancrée dans la rade. Le commerce local n'a d'importance que pour l'expédition des fruits et des bois[1]. On sait que la cité paphlagonienne fournissait jadis aux artistes cette « terre de Sinope » dont le nom s'est transmis dans le langage héraldique au vert « sinople » des blasons. L'extrémité du promontoire de Sinope est parsemée de gouffres et de trous d'effondrement.

A l'ouest du cap Syrias ou Indjeh bournou, limite des oliviers vers l'Occident, ainsi que le remarqua jadis Xénophon, se succèdent quelques petits havres entre les pointes rocheuses; telle est l'ancienne colonie grecque d'Ineboli, d'où part une route de montagnes pour Kastamouni, Kotch hissar et Tchangri. Plus loin vient Sèsamyus (Amastris, Amasra), où l'on voit les restes d'un jardin suspendu, porté par dix-neuf voûtes colossales[2]. Le port de Bartan, également d'origine grecque, est situé non sur la mer, mais sur un cours d'eau, l'ancien Parthenius, qui permet l'entrée jusqu'à une lieue dans l'intérieur aux navires d'un tirant de 2 mètres. La rivière de Filias — autrefois Billæus, — bien plus abondante que le Bartan ou Parthenius, est fermée à son embouchure par une barre que ne peuvent

[1] Mouvement du port de Sinope en 1880 : 115 000 tonnes.
[2] Eug. Boré, *Correspondance*.

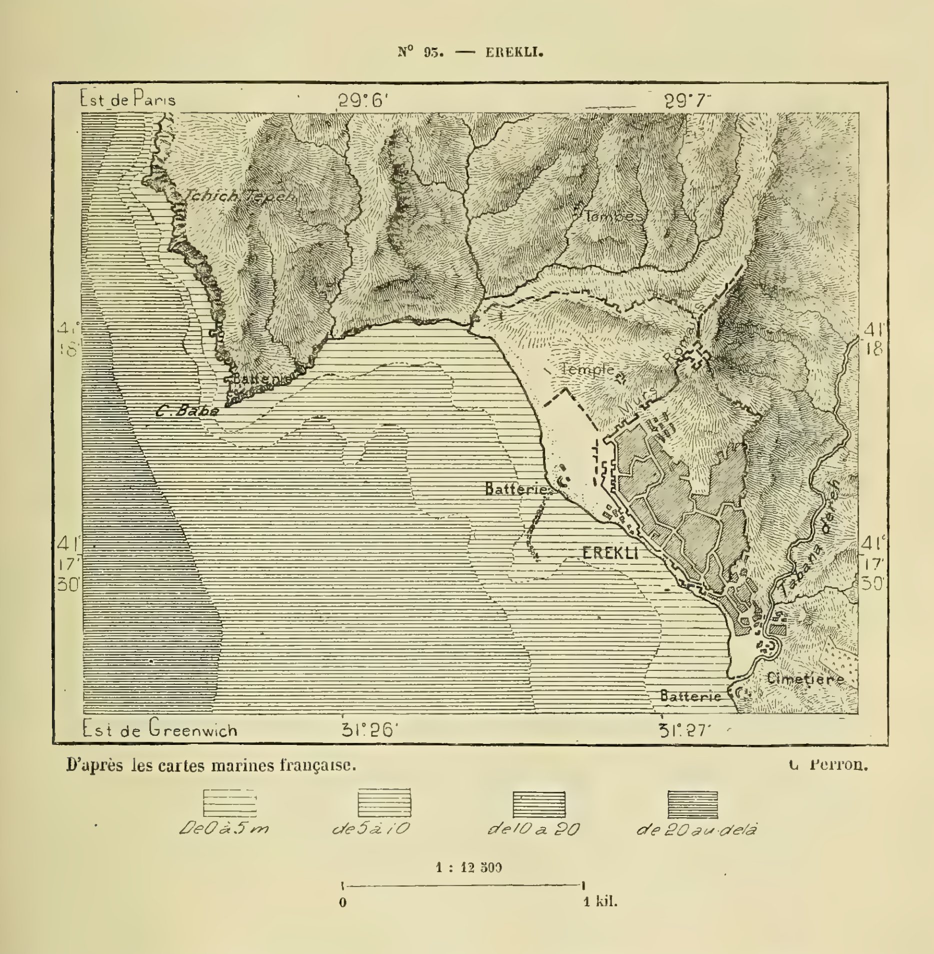
franchir les bâtiments; mais elle arrose les jardins de deux villes importantes, appelées l'une et l'autre Boli. La Boli de l'est, désignée spécialement sous le nom de Zafaran-Boli ou « Boli du Safran », est située dans un large bassin de campagnes fertiles que parcourt le Soughanli-sou, affluent du Filias; le safran, qui au mois d'octobre embellit de ses fleurs toute la plaine, s'exporte surtout en Syrie et en Égypte. La Boli de l'ouest, appelée simplement Boli, se trouve déjà dans le cœur des montagnes, à 860 mètres d'altitude, sur la route d'Erekli à Angora : c'est l'ancien Bithynium. La ville, grande et maussade, est dominée par un haut rocher portant les ruines d'un château fort; au sud se profilent les longues croupes boisées de l'Ala dagh, l'Olympe de Galatie. Sur le promontoire occidental qui domine la bouche du Filias sont éparses les ruines de la cité de Tium, temples, amphithéâtres, aqueducs, portes, murailles et tombeaux, à demi cachés par le feuillage des grands arbres et les guirlandes de lierre. Tium est la « Perle de l'Euxin[1] ».

Erekli, l'ancienne Héraclée ou « port d'Hercule », quoique déchue, est l'une des plus gracieuses villes de la côte. Située à l'issue d'une vallée verdoyante, au bord d'une crique abritée du nord par un promontoire, elle est entourée de vieilles murailles cachées çà et là par des arbres touffus; vues de la mer, toutes les collines, jusqu'à l'extrême horizon, sont couvertes de hêtres. Erekli est un des ports de la mer Noire qui semblent destinés à prendre le plus d'activité quand les ressources de la contrée seront utilisées comme elles devraient l'être. Dans le voisinage, on exploite faiblement, depuis la guerre de Crimée, des mines de houille, que des travaux plus sérieux, vainement proposés par des industriels européens, permettraient de rendre beaucoup plus productives. Les gisements, explorés sur un petit nombre de points, s'étendent sur un espace ayant au moins de 120 à 130 kilomètres de l'ouest à l'est, et une dizaine de kilomètres en largeur; une des couches est épaisse de 4 mètres. Quelques débris de l'ancienne Héraclée se voient encore dans l'enceinte moderne; au nord, parmi les roches du promontoire septentrional, on montre la grotte Acherousia, où descendit Hercule pour enchaîner Cerbère et vaincre la mort; les magiciens y évoquaient les fantômes. Au milieu de la région montueuse et boisée qui s'étend au sud vers l'Olympe de Galatie, le bourg d'Uskub, l'ancienne Prusa ou « Prusias ad Hypium », a conservé les restes intéressants d'un théâtre grec, ainsi que de longues et curieuses inscriptions[2].

[1] Ainsworth, *Travels in Asia Minor*.
[2] G Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*.

On sait que le bassin du Sakaria, à l'ouest des monts de la Galatie et de la vallée du Kizil irmak, se rattache par l'inclinaison du sol aux steppes et aux cavités lacustres de l'Anatolie centrale : malgré l'assèchement général du sol et la division en bassins fermés de la contrée qui s'étend au delà des sources du Sakaria jusqu'au sud du Grand Lac Salé, on peut dire que toute cette région appartient géologiquement au versant de la mer Noire. Ak seraï ou le « Palais Blanc » est l'humble bourg devenu capitale

N° 95. — EREKLI.



D'après les cartes marines française. C. Perron.

de la contrée infertile et presque déserte dont le Grand Lac Salé occupe la plus vaste dépression. Habité uniquement par des Turcs et n'ayant dans les environs que des campements de nomades, Ak Seraï n'a guère d'autre objet de commerce que le salpêtre recueilli sur les murs après les pluies ; mais la contrée fut autrefois beaucoup plus riche. Au sud, les contreforts du Hassan-dagh sont couverts de constructions cyclopéennes, acropoles, temples et tombeaux, dont il reste quelques débris superbes. Il est peu de contrées dans l'Asie Mineure où les populations anciennes, antérieures aux

conquêtes d'Alexandre, aient laissé de plus grandioses témoignages de leur séjour. Viran chehr, « ville Abandonnée », serait la Nazianze connue dans l'histoire de l'Église par la naissance de saint Grégoire[1].

Le bassin lacustre qui se trouve dans la dépression comprise entre l'Emir-dagh et le Sultan-dagh doit être considéré également comme se trouvant sur le versant de la mer Noire. Plus étroit, entouré de monts qui lui fournissent une plus grande quantité d'eau, ce bassin est beaucoup plus peuplé que les steppes salines de la Lycaonie, et renferme des agglomérations urbaines plus importantes : Ilgoun, Ak chehr, Boulvadin, Afioum-Kara hissar, le « Château Noir de l'Opium ». Cette ville grande et industrieuse où se fabriquent des maroquins, des tapis, des lainages, est l'un des principaux lieux d'étape sur la route du Bosphore à la Syrie, et, d'après les projets de la plupart des ingénieurs, c'est là que se rejoindront les deux lignes de Constantinople et de Smyrne sur le tronc commun du chemin de fer des Indes. Le roc qui a valu à l'importante cité son nom de Château Noir, est un cône de trachyte qui s'élève isolé dans la plaine, couronné de murailles et de tours; au nord, un demi-cercle d'autres buttes de trachyte forme cortège au roc central; les champs de pavot entourent les jardins, entremêlés de blés et d'autres cultures. Au nord, par delà les collines, une plaine étroite renferme une ville qui paraît d'origine très ancienne: Eski Kara hissar ou le « Vieux Château Noir ». On y voit quelques-uns des plus beaux marbres sculptés de l'Asie Mineure, tombeaux, bains et colonnes, qui proviennent de carrières abandonnées. Les marbres cristallins, entourés de trachytes qui ont modifié les assises des calcaires contigus, présentent une grande variété de nuances, blanc, bleuâtre, jaune veiné et tacheté[2].

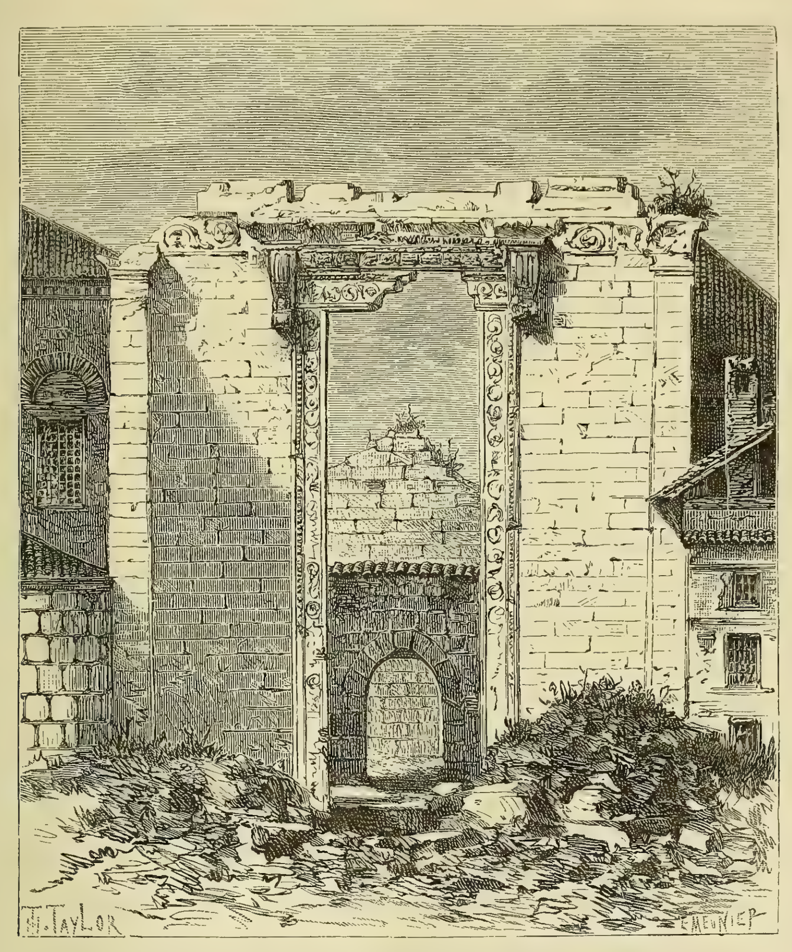
La région des sources du Sakaria, riche en ruines, n'est plus que très faiblement peuplée. Les débris de Hergan-kaleh, qui couvrent une vaste plaine, seraient, d'après Hamilton, ce qui reste de l'ancien Amorium, et Texier a reconnu dans les fragments de colonnes et de frises épars autour du village de Bala hissar les ruines de Pessinus ou Pessinonte, habitée par les Gaulois ou Galates qui avaient édifié un temple à Cybèle la « Grande Mère » ; leurs débris sont exploités comme une carrière. La ville moderne qui a succédé aux cités grecques et galates est Sevri hissar ou « château des Pitons », bâtie à plus de 1000 mètres d'altitude, à la base méridionale d'un rocher granitique, difficile à gravir, qui porte à mi-hauteur les débris

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor.*

[2] Hamilton, ouvrage cité.

d'un château. Parfaitement abritée contre les vents du nord et bien exposée au midi, elle occupe une heureuse situation pendant la saison d'hiver; mais en été, l'air tranquille qu'échauffe la réverbération des roches blanches semble être embrasé comme par un souffle de fournaise.

La branche orientale du Sakaria, l'Enguri-sou, arrose les campagnes de la fameuse Engurieh ou Angora, l'ancienne cité galate, devenue le



RESTES DU TEMPLE D'AUGUSTE ET DE ROME, A ANCYRE.
Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Perrot.

principal foyer de la civilisation occidentale dans l'Anatolie intérieure. La ville n'est pas belle; ses maisons grises, en briques crues, ont l'air de masures, et les collines des environs, peu élevées au-dessus de la plaine, qui se trouve déjà à plus de 1000 mètres, ne présentent qu'un profil monotone, à peine infléchi de quelques sinuosités; l'élément le plus pittoresque du paysage est le rocher de trap noirâtre qui porte une citadelle à triple enceinte. Mais Angora, l'Ancyre des Grecs et des Romains, possède les restes

d'un beau temple, celui d'Auguste et de Rome, enfermé maintenant dans les constructions de la mosquée Hadji Beirami; c'est là que se trouve le précieux « monument d'Ancyre », c'est-à-dire l'inscription bilingue dans laquelle Auguste, à l'âge de soixante-seize ans, raconte son règne, énumère ses actions, ses conquêtes, les édifices qu'il a construits : c'est en 1861 seulement que le texte latin et la traduction grecque de l'inscription ont été définitivement transcrits avec toute l'exactitude que demandait un document historique de cette importance[1]. Les murailles et les portes d'Angora sont en grande partie construites de débris d'édifices romains, temples, colonnades, amphithéâtres. Un lion d'un beau style est encastré dans une fontaine turque, presque aux portes d'Angora, et à une journée de marche au sud-ouest, dans un défilé des vastes plateaux de l'Haïmaneh. MM. Perrot et Guillaume ont découvert un précieux monument hittite, représentant deux grandes figures coiffées d'une tiare et la main droite étendue vers l'Occident. Au-dessus de ces sculptures se dressent les murs cyclopéens d'une forteresse, appelée Ghiaour-kaleh par les indigènes.

Près d'un tiers de la population d'Angora se compose d'Arméniens unis, qui ont oublié leur langue et parlent toujours turc, si ce n'est au séminaire, tandis qu'à l'ouest le bourg d'Istanos, situé sur l'emplacement de la ville où Alexandre trancha le nœud gordien, a conservé l'ancien idiome. Les Arméniens d'Angora se distinguent de ceux de Constantinople par une plus grande cordialité, par une humeur plus loquace et plus gaie, par moins de réserve dans les relations avec les étrangers. Le type diffère aussi : dans la capitale de la Galatie la plupart des Arméniennes n'ont pas ce teint brun, ces traits un peu grossiers, ce visage trop arrondi que l'on remarque d'ordinaire chez les femmes haïkanes de la Turquie; un grand nombre ont les cheveux blonds, les yeux bleus, la figure ovale, la physionomie des Occidentaux, type que l'on retrouve d'ailleurs fréquemment dans la Paphlagonie[2]. M. Perrot se demande s'il ne faut pas voir dans les Arméniens d'Angora une race mêlée descendant en partie des Galates, les « Français d'autrefois », comme disent les Arméniens. De même les musulmans de la Galatie, qui passent pour les plus doux et les plus sociables de l'Anatolie, auraient une faible part de sang gaulois dans les veines[3]. Toutefois il y a dix-huit siècles au moins que l'élément celtique s'est fondu définitivement dans la population d'Ancyre : on répète souvent, d'après saint Jérôme, que

[1] Perrot, Guillaume et Delbet, *Exploration archéologique de la Galatie.*

[2] Strabon, livre XI, chap. III, 9; — Vivien de Saint-Martin, *Description historique et géographique de l'Asie Mineure.*

[3] Perrot, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*

dans son temps, c'est-à-dire au quatrième siècle de l'ère chrétienne, la langue parlée par les Ancyriens était la même que celle des Trévires; mais depuis trois siècles déjà les noms grecs s'étaient substitués dans le pays aux noms galates, preuve que l'idiome gaulois avait disparu à cette époque; on n'a retrouvé dans le territoire galate aucune inscription celtique, aucun monument qui rappelât à aucun titre la lointaine patrie occidentale[1]. Les Arméniens d'Angora s'adonnent presque tous au trafic de détail. Le commerce d'exportation appartenait au siècle dernier à des négociants anglais, hollandais et français; leur place a été prise par des négociants grecs immigrés de Kaïsarieh, qui achètent et expédient en Angleterre le poil des chèvres d'Angora, cette laine presque aussi fine et soyeuse que le pachm des chèvres de Kachemir; c'est en vain que, vers le milieu du siècle, le gouvernement turc en concéda le monopole à des coreligionnaires : par la force des choses il est revenu aux Grecs. Ils expédient aussi d'autres denrées, surtout de la cire et du tchekeri (*rhamnus alaternus*), baie jaune qui teint les étoffes en une belle couleur verte. Deux fois par an, les négociants quittent leurs comptoirs pour aller séjourner dans leurs vignes; ils y montent en avril ou en mai, puis redescendent pendant les grandes chaleurs, et reprennent la route de leur maison de campagne pour les vendanges : il n'est si pauvre résident d'Angora qui ne possède son mazet.

La branche occidentale du Sakaria, le Poursak ou Poursadou, l'emporte sur la rivière d'Angora par la longueur du cours, l'abondance des eaux, le peuplement du bassin. La principale ville de sa haute vallée, Kiutayeh, rivalise avec Angora pour le nombre des habitants et jouit de plus grands avantages commerciaux, grâce à la proximité de Brousse et de Constantinople et à sa situation sur la ligne maîtresse de trafic qui coupe transversalement l'Asie Mineure. Située à 930 mètres d'altitude, dans une plaine fertile qui paraît avoir été un ancien lac, Kiutayeh est dominée, comme toutes les cités anatoliennes, par une haute forteresse, d'origine byzantine; c'est l'une des mieux entretenues et qui ressemblent le plus à une citadelle moderne; on y voit un jardin dit « des Français », tout rempli d'amandiers que plantèrent des prisonniers de l'armée d'Égypte. Il n'est point resté de ruines de l'antique Cotyæum, dont le nom s'est maintenu sous la forme turque de Kiutayeh. Comme la contrée d'Ouskoub et de Nev chehr, à l'ouest de l'Argée, la haute vallée du Poursak est remplie de tuf et de pierres ponces que les érosions ont découpés en buttes coniques, disposées en quelques endroits avec une régularité presque symétrique : dès la plus

[1] Perrot, *Revue celtique*, I, p. 179; — *Mémoires d'Archéologie et d'Histoire.*

haute antiquité, les habitants y creusèrent des excavations de toute espèce, tombeaux, demeures et sanctuaires.

Eski chehr ou la « Vieille Ville » est aussi d'origine grecque : c'est l'ancien Dorylæum, souvent désigné comme lieu de rassemblement des armées de Byzance contre les Turcs; Godefroy de Bouillon y remporta une grande victoire. Eski chehr a des eaux thermales fréquentées, mais son importance provient surtout des gisements d'écume de mer qui se trouvent à quelques heures de marche vers le sud-est. Elle a jusqu'à maintenant possédé le monopole de cette magnésite précieuse: le mauvais état des chemins, les exigences du fisc, la rapacité des intermédiaires ont entravé ce commerce sans jamais l'interrompre; il ne cessera qu'avec l'épuisement des couches, que l'on craint devoir être assez prochain. Les mineurs, presque tous persans, dépendent de leur consul et doivent lui payer une rente annuelle; en outre, le gouvernement turc prélève un double droit de douze et demi pour cent sur la production, droit que les fermiers accroissent à leur profit[1]. Les négociants autrichiens, arméniens et turcs expédient l'écume de mer surtout à Vienne, mais aussi à Ruhla, à Paris, à New-York, à San Francisco, pour la fabrication des têtes de pipes et des porte-cigares. Les progrès de la chimie ont permis d'obtenir des produits similaires, que seuls les habiles connaisseurs savent distinguer de l'écume de mer anatolienne; néanmoins l'exportation des nodules d'Eski chehr n'a cessé de s'accroître depuis le commencement du siècle : d'environ 5000 caisses vers 1850, elle s'est élevée en 1881 à 11 000 caisses, environ 2 millions de kilogrammes, d'une valeur de 4 à 5 millions de francs[2].

Il n'y a point de grandes agglomérations urbaines dans le bassin du bas Sakaria, mais plusieurs petites villes s'élèvent au bord du fleuve ou dans ses vallées latérales. Ayach et Beï-bazar, d'où proviennent les excellentes poires dites « d'Angora », puis Nalli khan, se succèdent de l'est à l'ouest sur la route d'Angora à Constantinople ; Moudourlou (Modzeni) commande le passage de l'Ala dagh sur le chemin d'Eski chehr à Boli; Sogoud (Chougchat) ou le « Saule », qui possède le tombeau d'Othman, le fondateur de la monarchie ottomane, groupe ses maisons au pied des collines boisées que traverse la route de Brousse à Eski chehr; Bilehdjik est peuplée d'Arméniens qui possèdent une quinzaine de filatures de soie; Lefké, l'ancienne Leucæ, occupe, au confluent du Gök-sou et du Sakaria, un bassin pittoresque et fertile, l'un des mieux cultivés de la Péninsule; Ada-bazar

[1] Edmond Dutemple, *En Turquie d'Asie.*
[2] *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux,* 18 décembre 1882.

ou le « Marché de l'Ile », bourgade prospère, parsème ses maisons de campagne au milieu des bosquets, près du ruisseau qui sort du lac de Sabandja pour rejoindre le Sakaria. L'un des beaux monuments que fit élever le grand bâtisseur Justinien, un pont de 267 mètres, en parfait état de conservation, traversait jadis le courant principal du Sakaria; le fleuve s'étant déplacé, le pont ne franchit plus que des coulées marécageuses, et le terrain s'est tellement exhaussé, que la naissance des voûtes est enfouie dans les alluvions. Déjà l'on se trouve dans la grande banlieue de Constantinople et les chasseurs viennent tirer le gibier dans les marais et les bois des environs. En 1880, près de deux millions et demi de kilogrammes de pommes et de poires ont été expédiés à la capitale par les jardiniers de Sabandja ; mais la plus grande partie du fruit se perd ou sert de nourriture aux animaux domestiques[1].

Les villes et les villages asiatiques des rives du Bosphore ne sont que des faubourgs de la ville européenne, qui recouvre de ses mosquées et de ses palais les hautes berges de la Corne d'Or. Au point de vue géologique, la péninsule à l'extrémité de laquelle est bâtie Constantinople appartient à l'Asie, puisqu'elle se compose des mêmes roches, qui se correspondent exac-

[1] Villes principales de l'Anatolie sur le versant de la mer Noire, avec leur population approximative :

VILAYET DE TRÉBIZONDE (Pont).

Chabin Kara hissar, d'après Brant.	12 500 hab.
Samsoun	10 000 »
Bafra, d'après Hamilton	5 500 »
Niksar, d'après Brant	5 000 »
Tcharchamba, d'ap. Tchihatcheff.	3 500 »

VILAYET DE SIVAS (partie de Cappadoce).

Sivas, d'après Tozer.	35 000 hab.
Tokat.	30 000 »
Amasia, d'après Perrot	25 000 »
Zilleh » Tchihatcheff. .	15 000 »
Mersivan	10 000 »
Vizir-Köpri	5 000 »
Tourkhal, d'après Hamilton. . .	3 000 »

VILAYET DE KASTAMOUNI (Paphlagonie).

Zafaran-Boli, d'apr. Vrontchenko.	25 000 hab.
Kastamouni	20 000 »
Tchangri, d'après Ainsworth . .	19 000 »
Iskelib, d'après Vrontchenko.. .	13 000 »
Boli, d'après Vrontchenko . . .	12 000 »
Tozia, d'après Vrontchenko . .	10 000 »
Sinope	9 000 »
Mondourlou	5 000 »
Tach-Köpri, d'après Ainsworth .	4 500 »
Erekli (Héraclée), d'après Perrot.	2 000 »
Ineboli, d'après Vrontchenko .	3 000 hab.
Bartan, d'après Boré	2 500 »

VILAYET DE KONIEH (Lycaonie et partie de la Cappadoce).

Nev chehr, d'après Hamilton. .	20 000 hab.
Ourgoub, d'après Barth	7 500 »
Kir chehr.	3 500 »
Ak seraï, d'après Hamilton . .	3 300 »
Madjour	3 000 »

VILAYET D'ANGORA (Galatie, partie de Cappadoce et de Phrygie).

Kaïsarieh, d'après Tozer. . . .	60 000 hab.
Angora, en 1873.	38 150 »
Yuzgat, d'après Tozer	15 000 »
Tchoroum » . . .	10 000 »
Indjeh-sou	4 500 »
Kara hissar, d'après Hamilton. .	3 500 »
Kalehdjik, d'après Perrot. . . .	3 000 »

VILAYET DE HOUDAVENDIGHIAR (Phrygie et Bythinie).

Afioum Kara hissar.	42 000 hab.
Kiutayeh, d'après Perrot. . . .	37 000 »
Eski chehr.	13 000 »
Sevri hissar, d'après Hamilton .	11 500 »
Ada-bazar, d'après de Moustier .	10 000 »
Bilehdjik (Barth)	10 000 »

tement par leurs saillies et leurs baies ; la limite géologique entre les deux continents est indiquée à une trentaine de kilomètres à l'ouest du Bos-

N° 94. — FAUBOURGS ASIATIQUES DE CONSTANTINOPLE.

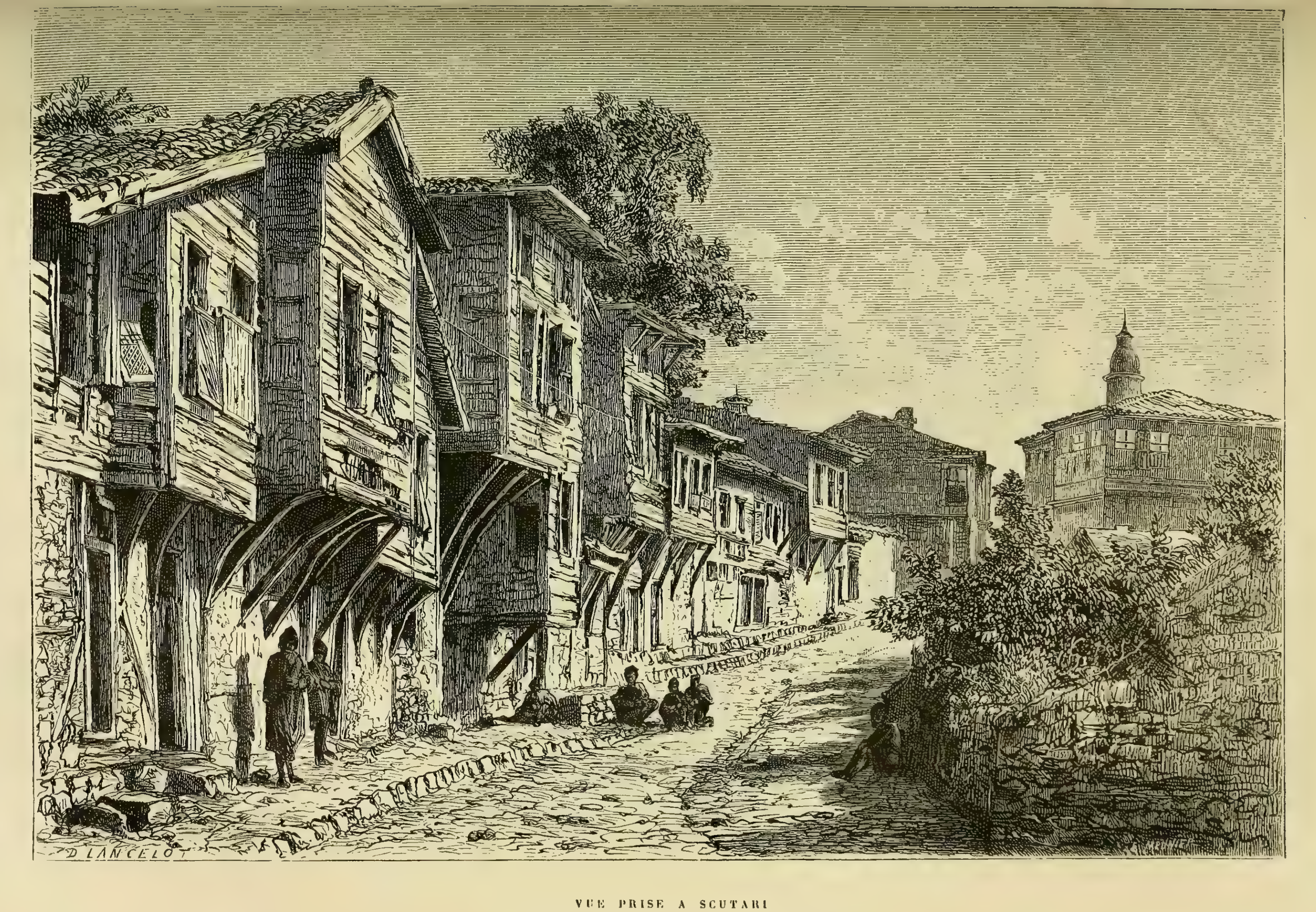
C. Perron

De 0 à 20 m — de 20 à 50 — de 50 à 100 — de 100 au delà

1 : 78 000

0 — 5 kil.

phore, là où la formation dévonienne du système anatolien se termine en promontoire dans les terrains modernes, tertiaires et quaternaires. Mais au point de vue historique, c'est à l'Europe que, depuis la fondation de



VUE PRISE A SCUTARI

Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

Byzance, doit être attribuée la possession des deux rives : fortifications, ports, mosquées, cimetières, promenades, villages de pêche et de plaisance, villes même, ne sont que les dépendances de la grande cité voisine, et de rive à rive il y a correspondance presque parfaite entre les constructions faites de main d'homme aussi bien qu'entre les traits naturels. A l'entrée du Bosphore, du côté de la mer Noire, le phare d'Anadoli fait face à celui de Roumeli, puis les batteries d'Asie croisent leurs feux avec celles d'Eu-



ENVIRONS DE SCUTARI. — FEMMES TURQUES EN PROMENADE
Dessin de Slom, d'après une photographie.

rope pour arrêter les vaisseaux russes, s'ils tentaient de pénetrer dans le détroit. Les deux tours génoises, Anadoli-kavak et Roumeli-kavak, surveillent de part et d'autre un des passages les plus resserrés du défilé marin. Les villes charmantes de Bouyouk-dereh et de Therapia, avec leurs maisons penchées sur l'eau, leurs palais de marbre, leurs jardins ombreux, leurs massifs de platanes, se reflètent, pour ainsi dire, du côté de l'Asie, dans les villages de Beïkos, d'Indjir-köi, de Tchibouklou, dont les colonnades blanches, les minarets et les coupoles brillent sur le fond verdoyant des vallons. Le milieu du détroit, que gardent, sur le littoral d'Europe, les tours puis-

santes du Roumeli-hissar, bâti par Mahomet II, est défendu, sur la pointe opposée, par l'Anadoli-hissar, que fit ériger le même conquérant. C'est là que les eaux rétrécies du courant marin frémissent comme un fleuve, attendant, semble-t-il, le pont que Michel-Ange voulait, d'un château à l'autre, jeter entre les deux continents. Mais si les ingénieurs doivent déshonorer le Bosphore par quelque affreux tube de fer, semblable à tant d'autres qui gâtent les plus beaux sites, puissent-ils tarder longtemps dans leur œuvre funeste !

Immédiatement au sud du château d'Anatolie s'ouvre un petit vallon gazonné où serpente un ruisseau, à l'ombre des frênes, des platanes et des sycomores : c'est la « vallée de l'Eau Céleste », désignée ordinairement par les étrangers sous le nom d'Eaux Douces d'Asie, par assimilation aux Eaux Douces d'Europe, où les dames de Stamboul aiment à venir s'étendre sous les ombrages, autour d'une fontaine murmurante. Les faubourgs asiatiques de Constantinople commencent au promontoire qui limite le vallon des Eaux Douces. Kandili, Vani-koï, Kouleli, Tchengel-koï, Beiler-bey, Istavros, Kouz-goundjouk, Scutari (Ouskoudar) se suivent en ligne continue sur une dizaine de kilomètres, opposant aux villes de la rive orientale palais à palais et mosquée à mosquée. Plus de cent mille habitants peuplent cette berge, se groupant en quartiers, suivant leur nationalité, Turcs, Grecs et Arméniens. Scutari, le faubourg d'Asie dont la pointe est directement en face de la Corne d'Or, renferme à lui seul plus de la moitié de cette population, et les Turcs y sont de beaucoup les plus nombreux. Oubliant les origines grecques de l'ancienne Chrysopolis, ils voient dans Scutari une ville sainte : là est le promontoire extrême de leur patrie ; c'est là, disent les prophéties, qu'ils se retireront quand on les chassera de Stamboul. En haut, sur la colline, se voient les grands cyprès qui abritent peut-être quelques millions de leurs morts, enterrés sur la poussière d'autres millions de cadavres, thraces et byzantins[1]. Jusqu'à maintenant les innovations européennes n'ont pas modifié la ville ottomane. De nombreuses rues ont gardé leur caractère original ; rien n'y est changé, ni les fontaines de marbre couvertes d'arabesques et surmontées d'un large toit recourbé, ni les préaux à fenêtres grillées où quelques pierres tombales à turbans sculptés se montrent au milieu des broussailles, ni les maisons en bois dont les deux étages s'avancent en surplomb, voilant toutes leurs ouvertures sous des treillis en losange, ni les chemins sinueux et montants sur lesquels les platanes étendent leur ramure. Le mont Boulgourlou, qui domine Scutari, est l'ob-

[1] Ainsworth, *Travels in Asia Minor*.

servatoire d'où se voit le panorama le plus grandiose de Constantinople, du Bosphore et de la Propontide.

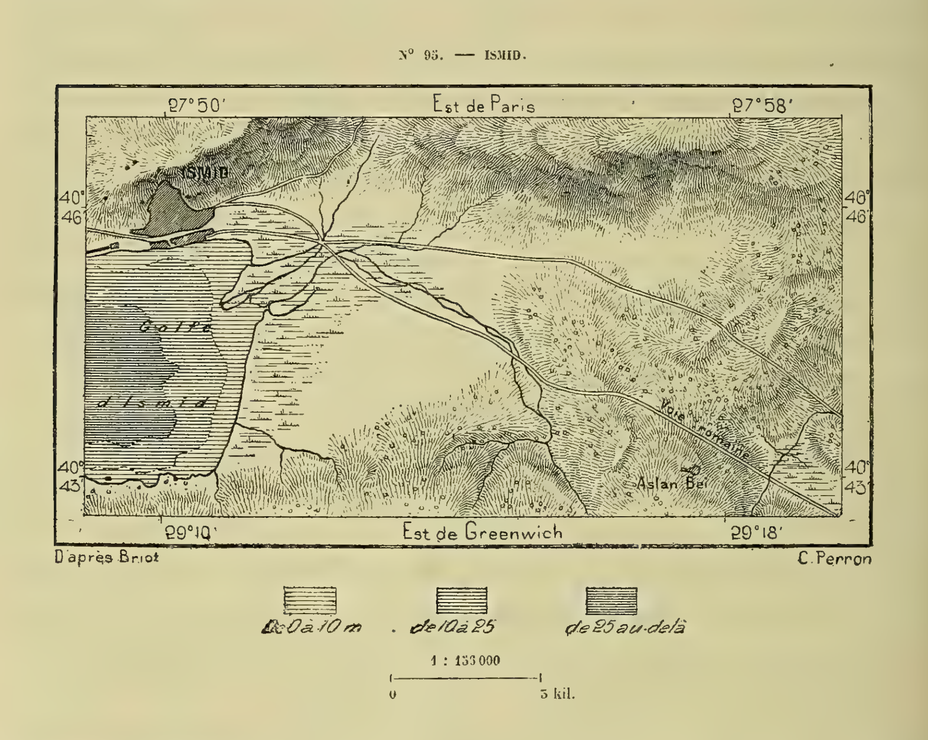
Au sud-est de Scutari, la chaîne des faubourgs se continue par d'énormes casernes et par des cimetières jusqu'au promontoire qui porte Kadi-koï ou le « Village du Juge », l'ancienne Chalcédoine. Là l'invasion européenne a commencé, transformant graduellement l'aspect de la ville : la population résidente se compose surtout de Grecs; des centaines de négociants constantinopolitains, surtout des Anglais, ont leurs maisons sous les ombrages de Kadi-koï; pendant le jour, des bateaux à vapeur vont et viennent incessamment entre la capitale et son faubourg asiatique. Les avenues boisées du promontoire qui s'avance au sud limitant un port naturel, le voisinage de l'archipel des Princes, où chaque jour de fête amène des milliers de visiteurs, la splendeur du pays qui se déroule de l'entrée du Bosphore et de la Pointe du Sérail aux côtes lointaines de la mer de Marmara, enfin l'abri que la colline de Scutari présente contre les vents du nord et du nord-est, contribuent à augmenter d'année en année la colonie européenne. Dans la plaine qui sépare Kadi-koï du grand cimetière de Scutari se rassemblaient jadis les armées du padichah pour ses expéditions d'Asie; là se trouve maintenant, à côté de « la plus grande caserne du monde », la gare de Haïder Pacha, point de départ du chemin de fer qui longe au nord le golfe d'Ismid et qui doit se continuer un jour jusqu'en Syrie, en Babylonie et dans les Indes. Elle touche aux petits ports de Mal-tepeh, Kortal, Pendik, d'où l'on expédie les primeurs à Constantinople. En face, sur la rive opposée du golfe, Karamoussal envoie les premières cerises. Le chemin de fer passe à Ghabize (Ghybissa), où mourut Hannibal : un monticule ombragé de trois cyprès garde, dit-on, les cendres du grand capitaine.

Ismid ou Iskimid, l'ancienne Nicomédie, que bâtit un « fils de Neptune », et dont Dioclétien voulait faire la capitale de l'empire, est admirablement située à l'extrémité orientale du golfe de ce nom, sur les terrasses avancées d'une haute colline exposée au midi et découpée à sa base par des ravins où des groupes de maisons multicolores se montrent à travers le feuillage. Une acropole à fondations helléniques du plus beau travail, qui porte des tours romaines et byzantines, ainsi qu'un kiosque impérial moderne, domine la cité, les chantiers et le port, où de petits bâtiments viennent charger du bois et des céréales. Nicomédie peut être considérée géographiquement comme le véritable port du fleuve Sakaria, dont elle est séparée par un seuil peu élevé, à l'ouest du lac de Sabandja; il est étonnant qu'une ville aussi heureusement située comme point de convergence des routes de l'intérieur et comme lieu d'expédition maritime

ait un si faible commerce : nul fait n'atteste plus éloquemment le régime d'oppression qui pèse sur la contrée et en tarit les ressources.

Ghemlik occupe une postion analogue à celle d'Ismid; située à l'extrémité orientale d'un golfe qui s'avance profondément dans les terres et sur les dernières pentes de collines tournées vers le midi, elle est aussi entourée de beaux ombrages et se trouve en communication facile avec la vallée du Sakaria par la dépression qui renferme les eaux du lac de Nicée. Ghemlik fait, comme Nicomédie, un petit commerce de détail et construit des embarcations d'un faible tonnage. Isnik ou

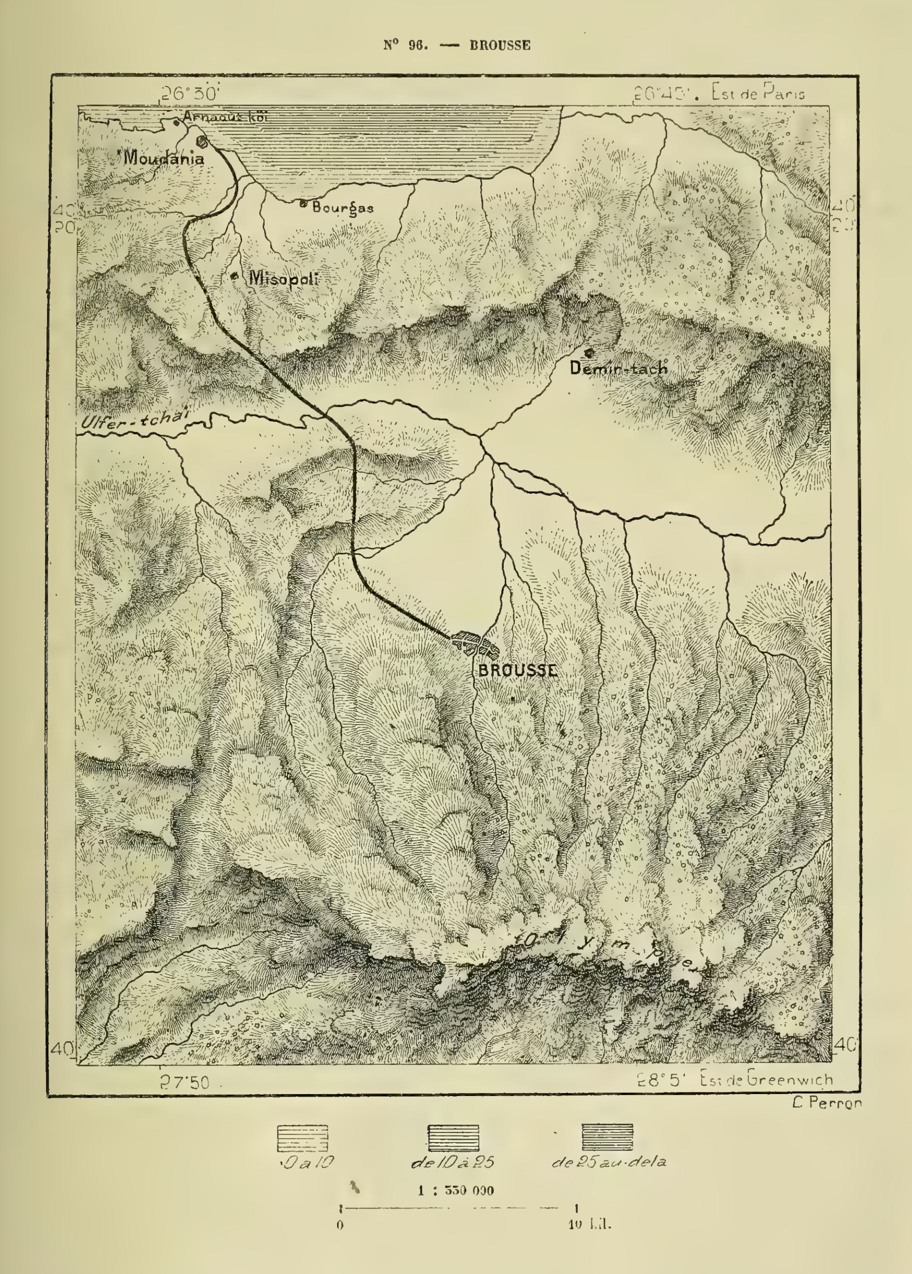
N° 95. — ISMID.



Nicée, qui jadis avait sa « marine » là où s'élève aujourd'hui la petite bourgade grecque de Ghemlik, n'est plus qu'un pauvre village perdu dans sa double enceinte romaine, et presque entièrement abandonné pendant la saison des fièvres. La « Ville de la Victoire », résidence des rois de Bithynie, lieu de naissance d'Hipparque, ne se compose que d'une centaine de masures et de décombres à demi cachées par les broussailles. De loin pourtant on croirait Nicée une grande cité; ses hautes murailles, que flanquent de grosses tours, sont assez bien conservées; mais en approchant on remarque les bouquets d'arbrisseaux qui naissent entre les brèches. Les mosquées sont abattues, il ne reste rien des monuments romains; la seule curiosité est une petite église grecque renfermant une grossière

peinture du concile de Nicée, qui proclama en l'an 325 presque tous les articles de foi connus sous le nom de « Symbole des Apôtres ». Nicée est l'une des villes fameuses de l'histoire des Croisades : en 1096, l'armée ca-

N° 96. — BROUSSE



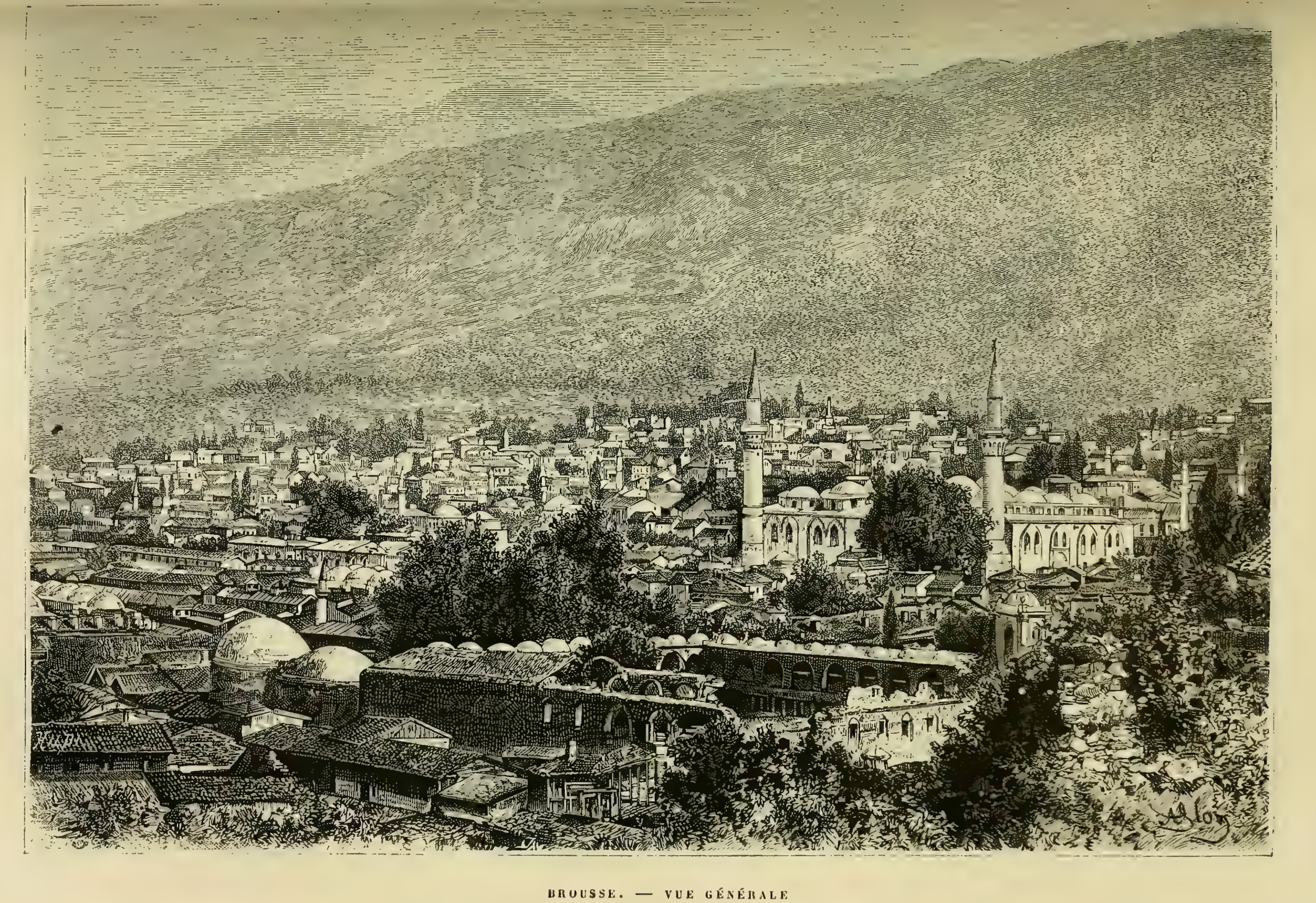
tholique laissa plus de vingt mille cadavres dans les défilés voisins; l'année suivante, elle s'empara de Nicée, en la bloquant au moyen d'une flottille transportée par terre dans le lac d'Isnik.

La capitale du vilayet de Houdavendighiar, Brousse, est l'une des grandes

villes de l'Anatolie; elle en est aussi l'une des plus gracieuses. Très vaste et divisée en quartiers distincts, que des vallons, ombragés de platanes et parcourus d'eaux vives, séparent les uns des autres, elle domine la campagne fertile de l'Oulfer-tchaï de ses maisons à toits rouges, de ses coupoles dorées et de ses minarets blancs; il n'est pas un groupe de constructions que n'embellisse la verdure : Brousse est un parc en même temps qu'une cité. Les puissants contreforts de l'Olympe, rayés de plis convergents, font ressortir par leur verdure sombre l'éclat des édifices; immédiatement au-dessus de la ville s'étend la zone des châtaigniers, puis viennent les forêts d'essences variées, noisetiers, charmes, hêtres et chênes, et plus haut les sapins et d'autres conifères ceignent la montagne d'un cercle noir. La plaine qui s'étend au pied des terrasses de la cité est un immense jardin où les sentiers et les routes serpentent à l'ombre de noyers gigantesques; les chèvrefeuilles et les jasmins suspendent leurs guirlandes aux branches des cyprès et des arbres fruitiers.

Brousse, qui garde, légèrement modifié, le nom de Prusium que lui donna son fondateur, le roi Prusias de Bithynie, n'a plus de débris de l'antiquité romaine; mais elle a toujours, malgré les tremblements de terre qui ont secoué ses édifices et détruit ou incliné ses minarets, quelques restes précieux de l'époque où elle fut la capitale de l'empire ottoman; dès 1328 elle appartint aux Osmanli, et c'est là qu'Orkhan « le Victorieux » reçut le titre de padichah des Osmanli. Brousse est la ville où les Turcs ottomans prirent la conscience de leur force, où la « tribu se changea en nation et où le chef de bande se fit chef d'empire »[1]. Après avoir succédé à sa voisine Yeni chehr comme résidence des sultans, elle fut remplacée à son tour par Andrinople, puis par Constantinople, mais elle reste toujours cité vénérée et l'on y visite religieusement le cénotaphe d'Osman, ainsi que les tombeaux de Mahomet II et des autres premiers souverains de l'empire. Parmi les « trois cent soixante-cinq » mosquées de Brousse, presque toutes lézardées par les tremblements de terre, plusieurs se font remarquer par la richesse et l'élégance de leurs faïences émaillées; l'une d'elles, le Yechil Djami ou « Mosquée Verte », a été réparée dans le goût primitif de l'art persan par un artiste français. Brousse est un centre de commerce et même une cité industrielle, grâce à ses minoteries, à la culture des mûriers; mais depuis 1856 les maladies qui ont attaqué les vers à soie ont diminué des deux tiers la production séricicole du Houdavendighiar; la valeur moyenne de la récolte, qui était de 28 à 30 millions de francs

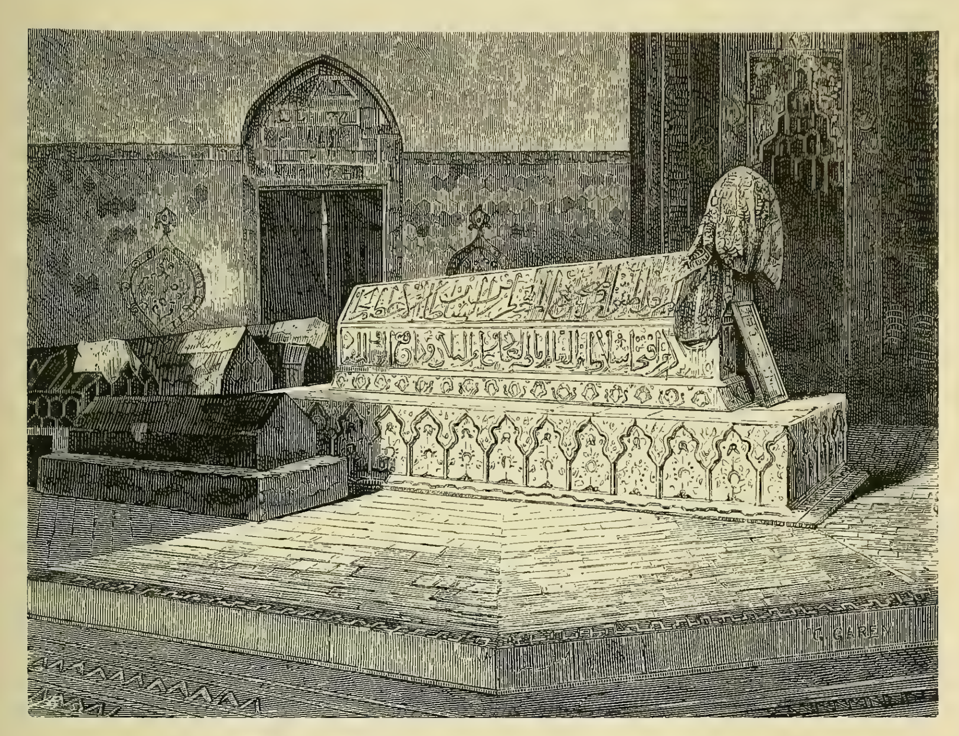
[1] G. Perrot, ouvrage cité.



BROUSSE. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

par an, n'atteint plus 10 millions[1]. Les fabriques, au nombre de 45 environ, ne filent guère la soie que pour la ville de Lyon; c'est uniquement avec la France. par l'entremise de maisons arméniennes, grecques et turques, que Brousse entretient des relations commerciales. Après la culture du mûrier, celle de la vigne est la plus importante du district[2]. Le raisin sert principalement à préparer un jus épais que l'on emploie pour les



BROUSSE. — TOMBEAU DE MAHOMET II DANS LA MOSQUÉE VERTE.
Dessin de Garen, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

confitures; une petite partie de la vendange est transformée en vin par des négociants grecs.

La colonie européenne de Brousse ne se compose pas même d'une centaine de personnes, mais elle augmente temporairement en mai et en septembre, mois recommandés pour l'usage des bains médicinaux. Les sources de Tche-

[1] Production séricicole de la province, dans la saison 1880-1881 : 455 040 kilogrammes.
Soies grèges : 928 balles, ou 85 520 kilogrammes
Valeur des soies et déchets : 9 049 500 francs
(Edm. Dutemple, *En Turquie d'Asie.*)

[2] Production des vignobles dans la région littorale du golfe de Ghemlik, jusqu'à 40 kilomètres de distance :
780 000 kilogrammes de raisin noir; 10 600 000 kilogrammes de raisin blanc.
(Edmond Dutemple, ouvrage cité.)

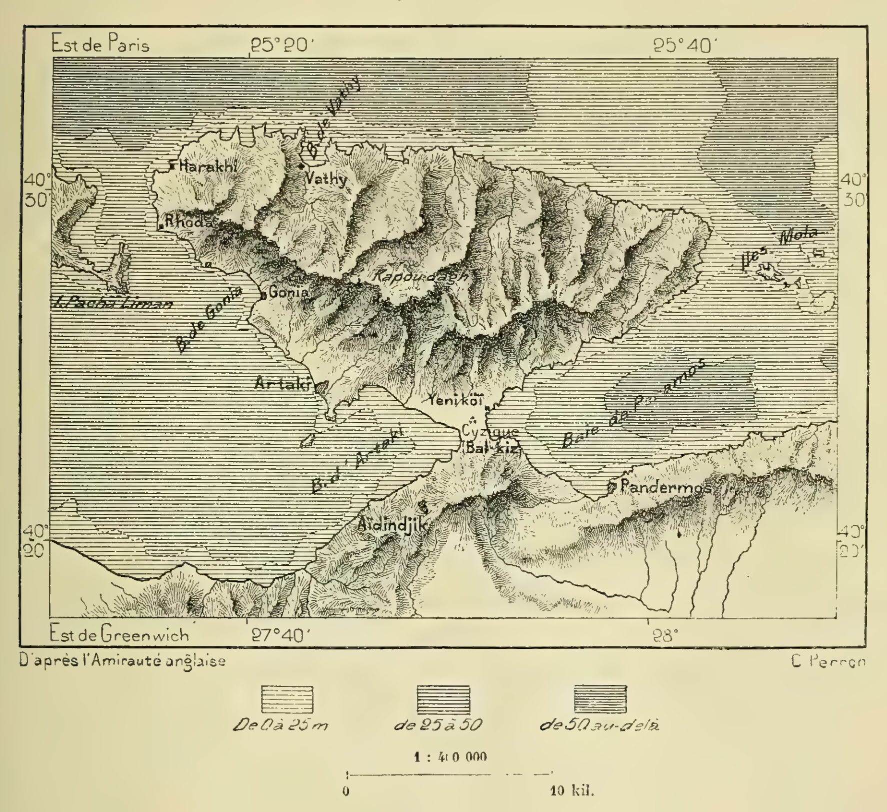
kirjeh, ferrugineuses et sulfureuses, d'une extrême abondance, offrent la plus grande variété de composition et toute la série des températures entre 55 et 80 degrés. Dans le fort de l'été, la saison des bains est interrompue par la chaleur; les habitants aisés et les visiteurs se retirent dans les villas parsemées sur les pentes de l'Olympe, ou bien se rendent sur la plage de la mer, à Moudania, à Arnaout-köi et autres endroits. Moudania, lieu de villégiature pour les habitants de Brousse, est aussi leur principal marché d'expédition, mais la rade est exposée aux vents du large et pendant les tempêtes du nord-est les navires vont se réfugier dans le port de Ghemlik. Des spéculateurs ont proposé de construire un port artificiel devant la plage de Moudania, et même on a déjà démoli dans le voisinage le théâtre grec de l'ancienne Apamée pour en employer les matériaux à la fondation d'un môle, resté presque inutile. Bien plus, un chemin de fer, long de 42 kilomètres, construit depuis 1875 entre Moudania et Brousse, n'a jamais été ouvert au public; la rouille en détruit les machines, rails et traverses sont emportés par les paysans et les pluies ravinent les remblais. Exemple de la sollicitude qui, dans les régions du pouvoir, préside au développement du bien public!

La vallée du Sousourlu-tchaï, le plus grand affluent de la mer de Marmara, pénètre au loin dans l'intérieur; les campagnes qu'arrose cette rivière sont parmi les plus fertiles de l'Asie Mineure et produisent en abondance le pavot, le tabac, le chanvre; les pentes des collines sont couvertes de chênes à vallonée, dont Smyrne expédie les cupules. Des bourgs importants et même des villes se succèdent dans la vallée. Près du lac d'où jaillit la source, déjà considérable, du Sousourlu, s'élève Simaou, voisine de l'ancienne Ancyre de Phrygie. Plus bas, près du grand méandre que forme la rivière en se reployant vers le nord et le nord-est, se groupent les demeures de la bourgade ou *cassaba* au nom slave de Bogaditch ou Bogaditza; Balikesri ou Balak-hissar, qui se voit ensuite à l'ouest du fleuve, dans une large plaine, jadis lacustre, est un lieu de foire très fréquenté; enfin Moualitch, située sur un renflement insulaire du sol, dans la région basse, où les effluents des lacs Manyas et Aboullion viennent rejoindre le courant principal, est une grosse bourgade, enrichie par les récoltes de sa plaine d'alluvions, mais très exposée aux miasmes des marais. Aboullion, l'ancienne Apollonie, recouvre complètement, de ses maisons pittoresques serrées les unes contre les autres, un îlot du lac rattaché à la terre ferme par un pont branlant et sinueux qu'ombragent les ramures avancées des platanes. Un château byzantin, construit en partie de fragments d'édifices antiques, commandait le passage. La population de cette ville de pêcheurs

et de marins est presque entièrement grecque[1]. Les Cosaques des environs sont hellénisés.

Il ne reste plus que d'insignifiants débris de la somptueuse Cyzique vantée par les anciens, et les substructions des édifices déblayés ne sont pas de ce beau travail grec que l'on admire à Pergame, à Ephèse, à Milet : les Turcs donnent à ces ruines le nom de Bal-Kiz ou « Fille de Miel », appellation dans laquelle Hamilton voit un calembourg involontaire, pro-

N° 97. — CYZIQUE ET PÉNINSULE D'ARTAKI.



venant de l'abréviation du nom grec Palaia Kysicos ou « Vieille Cyzique ». La cité hellénique occupait une position admirable sur la plage méridionale d'une île montueuse, transformée de nos jours en péninsule, et possédait deux ports bien abrités, s'ouvrant l'un vers l'Hellespont, l'autre vers le Bosphore; le détroit s'est comblé, et au lieu des deux ponts qui, du temps de Strabon, unissaient l'île à la terre ferme, s'est formé un isthme de plus d'un kilomètre de largeur. Actuellement, le port oriental de Cyzique est remplacé par celui de Pandermos ou Panormos, petite ville turque,

[1] Hamilton; — Perrot, etc.

grecque et arménienne, que visitent régulièrement les bateaux à vapeur de Constantinople. Au port occidental a succédé celui d'Erdek, l'ancienne Artaké, entourée de vignobles, qui produisent d'excellents vins, le meilleur de l'Anatolie. En face, sur la rive continentale, la grosse bourgade d'Aïdindjik montre de nombreuses inscriptions trouvées dans les ruines de Cyzique; près de là sont les carrières de marbre, d'où furent retirées les dalles qui recouvraient les édifices en granit de la cité voisine. Les musulmans émigrés de la « Vallée des Roses », dans le Balkan, se sont portés en grand nombre vers Cyzique et sa péninsule. Un gisement de boracite en blocs d'une grande richesse est exploité dans les environs.

A l'ouest du golfe d'Erdek et du groupe des îles de Marmara, la côte, en grande partie marécageuse, n'a que de pauvres villages; la seule ville, Bigha, est à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur, à l'endroit où le Kodja-tchaï ou Granique échappe à la région des montagnes et où Alexandre remporta sa victoire décisive, au passage du fleuve. Le rivage asiatique de l'Hellespont n'est guère mieux peuplé. Lamsaki, l'ancienne Lampsaque, donnée par Xerxès à Thémistocle exilé, pour lui fournir son vin de table, n'est qu'un petit bourg perdu au milieu des olivettes et des vignes; Abydos n'est plus même indiquée par des ruines et l'on n'y voit que des casernes et des batteries, pareilles à tant d'autres ouvrages militaires qui défendent l'entrée. Le château des Dardanelles, point central de toutes ces fortifications, s'élève sur la rive méridionale du détroit, à côté de l'embouchure du Tchinarlik, l'ancien Rhodius, petite rivière qui coule à l'ombre des saules et des platanes. Une ville, que peuplent des gens de toute race, Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens, Tcherkesses, Tsiganes, s'est bâtie au nord de la forteresse, entre la rivière et l'Hellespont, et souvent des équipages de toutes les nations commerçantes de l'Europe ajoutent à la confusion des langues. Sur la plupart des maisons qui bordent la grève, flottent les drapeaux de différents États, car Kaleh-Soultanieh ou le « Château du Sultan », ainsi que s'appelle officiellement la ville des Dardanelles, est comme la porte d'entrée de Constantinople, et tous les bâtiments sont tenus d'y jeter l'ancre avant de remonter vers la capitale. On donne aussi aux Dardanelles le nom de Tchanak-kalessi ou « Château des Poteries », à cause de ses fabriques de poteries vernissées, pour la plupart de formes bizarres. Les montagnes des environs sont riches en gisements métallifères, dont le gouvernement s'est en grande partie attribué le monopole.

Au sud du château des Dardanelles le détroit s'élargit; sur un promontoire se voient les talus réguliers d'une acropole qui fut celle de l'antique Dardanus, dont les marbres brisés parsèment les sentiers. Plus loin, le gros

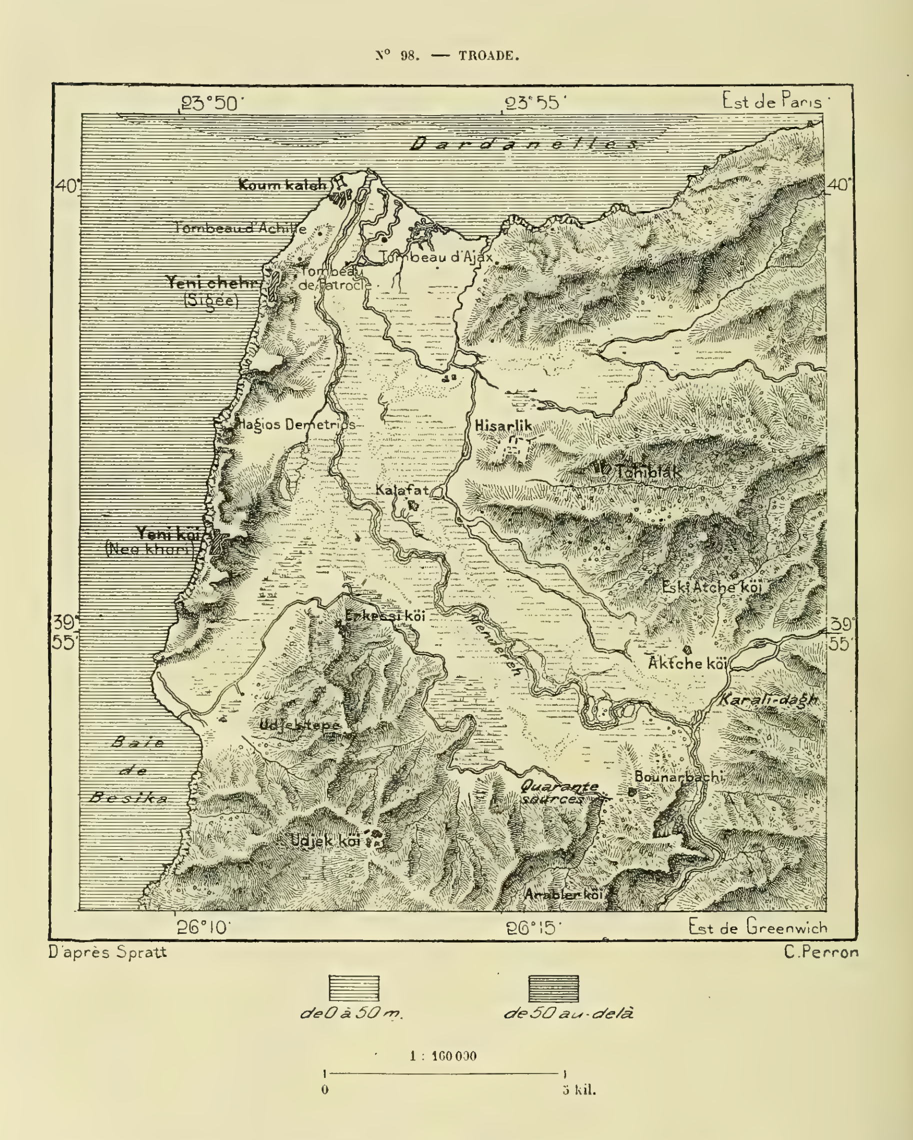
village d'Eren-koï ou Itghelmez, tout peuplé de Grecs, malgré ses noms turcs, s'élève sur une haute terrasse qu'ombragent les noyers et les chênes, et déjà l'on aperçoit dans le lointain la plaine de Troie et les tertres coniques érigés sur les collines des alentours. Une vallée, parcourue par un ruisselet que Schliemann croît être le fleuve Simoïs, sépare les hauteurs d'Eren-köi d'un chaînon de collines dont la dernière, dominant les campagnes marécageuses du Mendereh, est la fameuse terrasse de Hissarlik ou du « Châtelet », identifiée par la plupart des archéologues avec la nouvelle Ilion; l'heureux fouilleur y voit, contrairement à Strabon, l'Ilion d'Homère, et l'on comprend que ses travaux de déblai prodigieux sur le coteau le portent à exagérer la valeur de ses découvertes : quand on approche de Hissarlik, on croirait, à la vue de ces énormes tranchées, de ces puissants amas de débris, qu'on se trouve au pied d'une citadelle labourée par les obus.

En cet endroit, la roche dure est recouverte de décombres ayant une épaisseur totale de 16 mètres et disposés en couches provenant de différents âges. Les débris de six villes successives se seraient amassés en un immense remblai. La couche supérieure appartient à la période historique du monde grec; au-dessous, une strate très mince recèle des vases de provenance lydienne; puis viennent deux assises dont les maisons, de médiocre apparence, étaient construites en petites pierres unies par de la boue et badigeonnées d'argile à l'intérieur. C'est plus bas que se trouverait la Troie de l'Iliade, ville brûlée, dont les cendres renfermaient des milliers d'objets attestant l'origine hellénique des Troyens et leur culte spécial pour Athéné. Enfin, la couche inférieure indiquerait le séjour d'un peuple antérieur même à la légende. D'après la forme des objets que l'on a trouvés dans les ruines, l'incendie célébré par l'Iliade aurait eu lieu, il y a trente-six siècles environ, à l'époque du cuivre pur et des dieux à faces d'animaux. Toutefois la terrasse de Hissarlik, d'environ 79 hectares[1], est trop étroite pour que la ville bâtie en cet endroit ait jamais pu être considérable et fortement assise; en outre, elle manque d'eau, à peine un léger suintement d'humidité se voit au pied de la colline en temps de pluie. D'après Lechevalier et Forchhammer, l'emplacement de l'ancienne Ilion devrait être cherché sur la colline de Bounarbachi ou « Tête de l'Eau », au sud de la plaine alluviale : là s'élève une haute colline, toute parsemée de pierres brisées, qui domine à l'ouest le cours du Mendereh par des escarpements inexpugnables de 100 mètres en hauteur; de longues pentes

[1] Émile Burnouf, *Archives des Missions scientifiques*, tome VII.

douces où sont éparses les masures du Bounarbachi actuel, descendent au nord vers la plaine ; enfin à la base des rochers naissent « quarante sources », qui s'unissent en deux ruisseaux, puis en un seul courant, désigné par Lechevalier comme le vrai Scamandre de l'Iliade. On n'a point fait

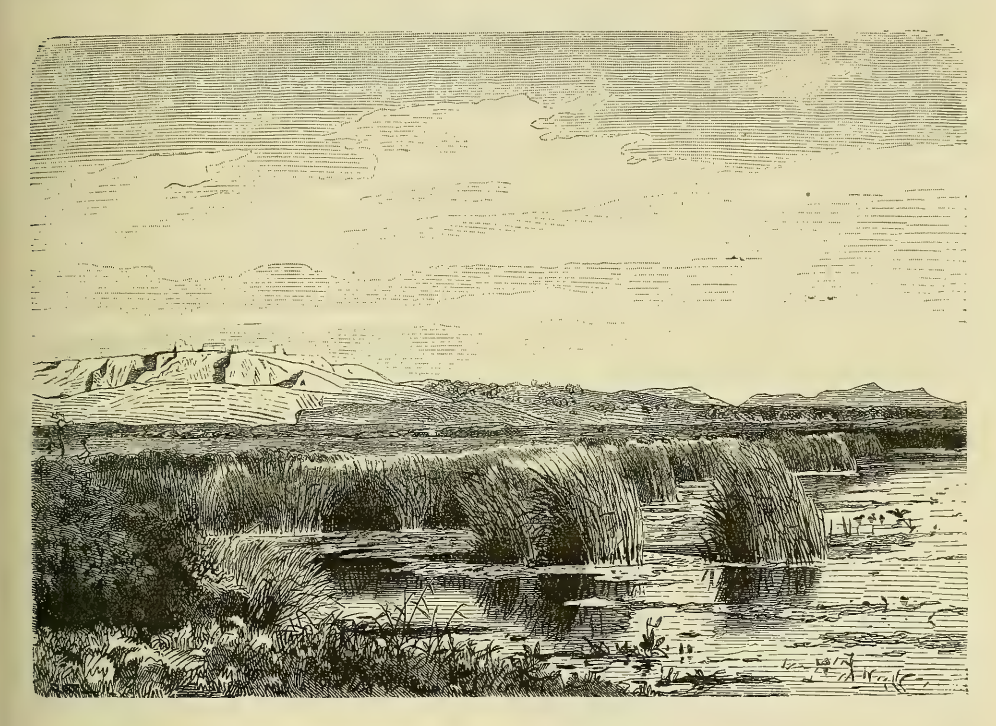
N° 98. — TROADE.



de fouilles profondes à Bounarbachi et les débris d'édifices qu'on y a trouvés n'appartiennent pas à l'antiquité proto-hellénique.

Il existe une troisième Troie, celle que bâtit Alexandre le Macédonien sur un promontoire de la mer Égée qui fait face à la grise Tenédos ; elle fut aussi considérée pendant longtemps comme ayant été la résidence de Priam, et le nom qu'elle porte, Eski Stamboul ou « Vieille Constantinople »,

témoigne de l'illusion qui faisait chercher dans toute la contrée une grande cité datant des origines de l'histoire. Alexandria Troas présente en effet des ruines imposantes, des fragments d'enceinte, des restes de thermes, de palais, de temples, d'aqueducs; dans le voisinage, une colline de granit est entaillée par des carrières où se voient encore des colonnes semblables à celles qu'ont mises à découvert les fouilles de Bounarbachi et de Hissarlik; une des colonnes monolithes a plus de 11 mètres de long. De nos jours, les principaux centres de population de la Troade se sont formés à l'angle même du continent, dans l'espace insulaire



COLLINE DE TROIE (HISSARLIK). — VUE PRISE DES BORDS DU MENDEREH.

limité d'un côté par le Mendereh, de l'autre par le canal de Besika. Au sud, le grand village grec de Neo khori, — en turc Yeni köi, — s'élève au sommet de l'abrupte falaise; plus au nord, à l'extrémité du chaînon de hauteurs, Yeni chehr ou la « Nouvelle Ville » a succédé à l'antique Sigée; enfin au pied de la crête, signalée de loin par sa longue rangée de moulins à vent, la forteresse et la petite ville de Koum-kaleh ou « Château des Sables », occupent la pointe basse qui sépare la bouche du Mendereh de la haute mer. De vastes cimetières sont épars dans la plaine, et des buttes funéraires, avec lesquelles se confondent d'aspect quelques cônes trachytiques, rompent de leur brusque saillie l'uniformité des pentes et des

croupes. Ces buttes, que la légende désigne sous les noms d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque, d'Ajax, d'Hector, n'ont probablement aucun droit à ces désignations, puisque les objets révélés par les fouilles datent seulement de l'époque macédonienne ou de l'ère impériale. Le plus haut des tertres artificiels, l'Udjek-tepe, fièrement posé sur le plateau qui domine à l'est la baie de Besika, était jadis consacré au prophète Élie, et tous les ans les Grecs des alentours s'y rendaient en pèlerinage. Lorsque Schliemann vint y faire ses fouilles, éventrant la terre sacrée, grande fut la colère, mais on n'osa l'arrêter; seulement, les fêtes religieuses sont interrompues : on ne revient plus honorer le saint sur le sol profané[1].

Baba-kaleh ou le « Château du Père », à l'angle aigu du promontoire méridional de la Troade, est un bourg pittoresque, étageant ses maisons grises sur une pente rapide et sans arbres; c'est à une petite distance à l'est que s'élève sur une roche escarpée l'ancienne ville d'Assus, « l'idéal parfait de la cité grecque », disait l'explorateur Leake en parlant de l'amphithéâtre de ses murailles de trachyte admirablement conservées ; du théâtre, le peuple assemblé voyait la mer s'étendre à ses pieds et se dresser en face les montagnes de Mytilène. Edremid, l'Adramytti des Grecs, située dans la plaine alluviale que dominent au nord les prolongements du mont Ida, est restée cité populeuse, mais elle a perdu son port, comblé par les boues des torrents, qui convergent de toutes parts vers la baie voisine. La ville la plus commerçante sur la côte est Cydonie, l'Aïvali des Turcs, — c'est-à-dire, dans les deux langues, la « Ville des Coings », — bâtie sur le rivage d'une baie que l'archipel des « Cent Iles » sépare du golfe d'Edremid et rattachée par un port à la ville insulaire de Moskhinisia. Peuplée surtout de Grecs, cette ville a beaucoup souffert pour la cause nationale pendant la guerre de l'Indépendance; en 1821, les Turcs la détruisirent en partie et massacrèrent les habitants. Longtemps elle resta presque déserte, mais d'autres Grecs la rebâtirent, et maintenant elle se distingue, comme autrefois, parmi les cités helléniques du littoral par son initiative, son amour de l'instruction, son activité commerciale. Nulle part dans l'Asie

[1] Villes du versant des détroits et de la mer de Marmara, avec leur population approximative :

Scutari et autres faubourgs constantinopolitains du Bosphore. . . . 110 000 habitants.

Brousse (Perrot)	35 000 hab.	Erdek ou Artaké (Perrot, Hamilton)	6 000 hab.
Balikesri (Kiepert)	12 000 »	Bigha (Kiepert)	6 000 »
Dardanelles, Kaleh-Sultanieh ou Tchanak-Kalessi (Battus) . . .	9 000 »	Bogaditch (Hamilton)	5 000 »
Manyas (Hamilton)	7 500 »	Ismid ou Nicomédie	3 000 »
Ghemlik (Kiepert)	6 500 »	Aboullion (Perrot)	2 700 »
Panormos (Perrot, Hamilton) . .	6 000 »	Moudania.	2 000 »
		Koum-kaleh.	2 000 »

Mineure on ne voit un contraste plus saisissant entre les deux races qui se disputent la prépondérance. A une quinzaine de kilomètres au sud-est d'Aïvali, près de la mer, s'élevait naguère la ville turque d'Ayasmat, dont les habitants se firent, en 1821, les bourreaux de leurs voisins aïvaliotes, et leur succédèrent comme propriétaires des vignobles et des olivettes. De nos jours, Ayasmat, déchue, ne se compose que d'une vingtaine de misérables huttes, à côté d'un vaste cimetière, tandis que les habitants grecs de Cydonie ont triplé leur nombre et racheté leurs anciennes propriétés[1]. Le port ayant été partiellement ensablé, les négociants ont fait creuser un canal de 4 mètres en profondeur, donnant accès aux navires qui viennent charger des huiles, des vins, des raisins secs.

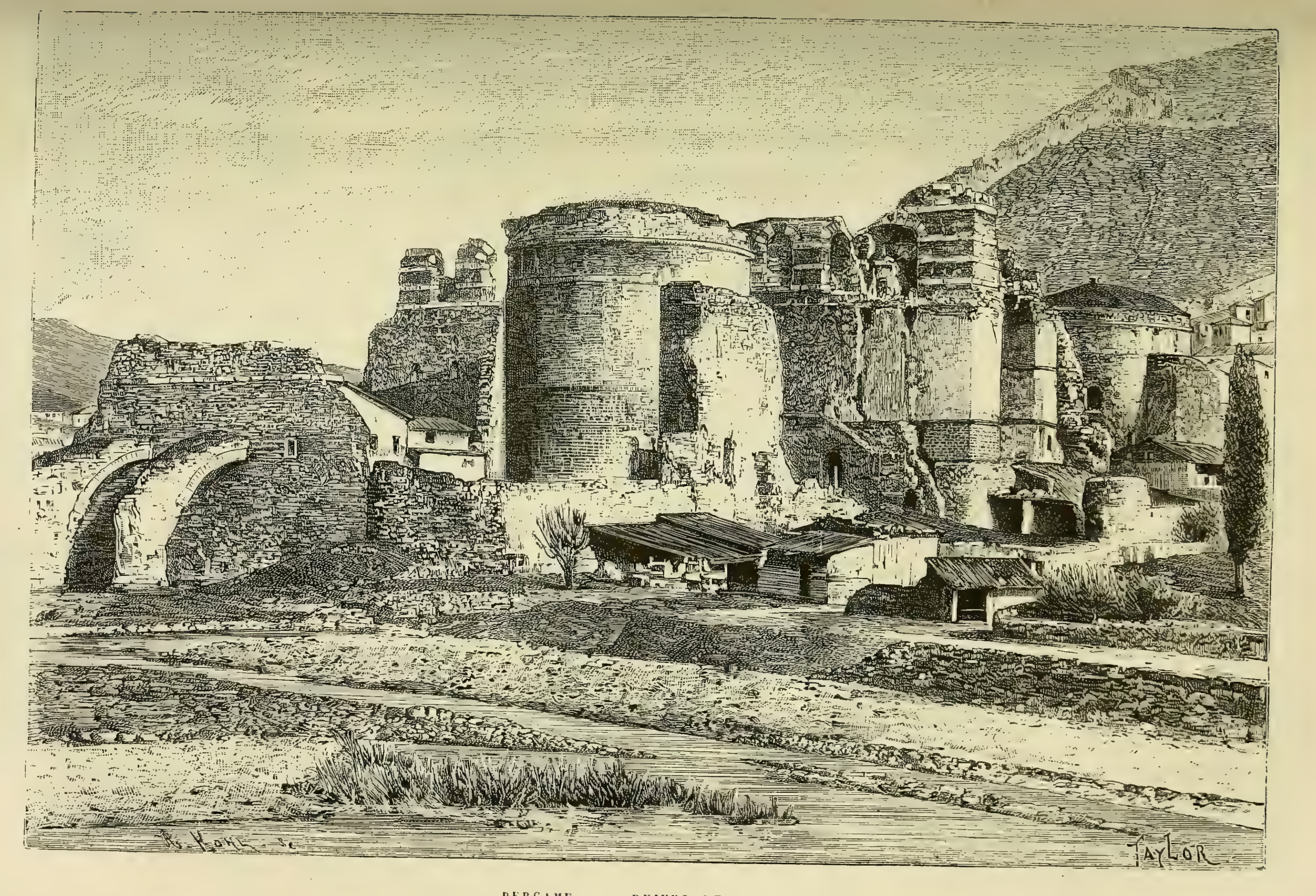
Le port de Mytilini, qui fait un grand commerce avec Aïvali et les autres marchés de la terre ferme, est situé sur la côte occidentale de Mytilini ou Lesbos, l'île fameuse qui vit naître Sapho, Alcée, Terpandre, Arion. Cette terre des poètes, cette île d'Or, a pour capitale une ville des plus agréablement situées. Une colline de faible élévation, qui fut jadis îlot, cache à demi la cité; sa crête, jusqu'à mi-pente, est couverte de fortifications irrégulières du moyen âge, qui semblent avoir été construites pour le plaisir des yeux, tant les massifs de murailles et de tours sont heureusement distribués et embellis par le contraste des bouquets d'arbres. Derrière ce vieux château gris, enchâssé dans la verdure, apparaît l'amphithéâtre de la cité, prolongeant sa base sur les quais de deux ports que sépare un isthme étroit, jadis « un canal que traversaient des ponts de pierre blanche »[2]; les maisons, peintes de couleurs tendres, s'étagent sur les pentes comme par une succession de gradins; où cessent les constructions commence la forêt d'oliviers que dominent les escarpements de rochers à pic. Mytilini ou Castro, comme on l'appelait naguère à cause de son château, renferme plus du tiers de la population lesbienne; les habitants, presque tous Grecs, ont le génie mercantile très développé, et leurs navires portent à Constantinople des vins, des figues, des huiles, du goudron et autres denrées; un cabotage très actif se fait entre Mytilini et Smyrne. Malheureusement les grands navires doivent mouiller en rade, à distance de la côte; les bâtiments d'un faible tirant peuvent seuls toucher quai. Il est vrai que l'île possède deux ports incomparables, le port des Oliviers et le port Kalloni, véritables mers intérieures ne communiquant avec le large que par d'étroits goulots, mais ils ne sont pas situés au bord

[1] Humann, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1877.
[2] Longus, *Daphnis et Chloé*.

de la route suivie par les navires, entre le golfe de Smyrne et celui d'Edremid; c'est donc sur une baie moins propice de la rive occidentale qu'a dû se fonder le port commerçant de Lesbos. Mytilini n'a que des vestiges de monuments antiques; sa plus belle ruine romaine est un aqueduc franchissant un ravin de ses hautes arcades, mais en diverses parties de l'île se voient des restes de temples et d'acropoles.

Entre Lesbos et le golfe de Smyrne, le golfe de Tchandarlik, redouté des navigateurs, s'avance au loin dans les terres : la rivière Bakir, le Caïcus des anciens, s'y déverse en formant un petit delta. Sa vallée, de population relativement très dense, se distingue par son industrie. Kirkagatch ou les « Quarante Arbres », dans le bassin qui se trouve à l'origine de la vallée, est entouré de champs de cotonniers qui donnent la meilleure fibre de l'Anatolie, utilisée en partie dans quelques ateliers locaux; Soma, que domine une forteresse byzantine, est aussi une ville considérable, le marché central de la vallée pour les céréales; plus bas, mais dans un vallon latéral, Bergama, où la population grecque l'emporte déjà sur l'élément turc, prépare les maroquins, et des tanneries nombreuses bordent le torrent de Bokloudjeh, le Selinus des Grecs.

Bergama est l'ancienne Pergame, jadis l'une des cités les plus puissantes de la Grèce d'Asie. Bâtie dans les temps mythiques, par « Pergamos, fils d'Andromaque », elle devint à l'époque macédonienne la propriété de Lysimaque et la capitale d'un royaume, que la dynastie des Attalides légua aux Romains : le temple appelé « Basilique » et les autres monuments dont on admire les restes datent de cette période. A plus de 300 mètres au-dessus de la plaine, se dresse la colline de l'acropole, très escarpée de trois côtés, et ne s'inclinant en pente accessible que du côté méridional, où serpente un sentier qui monte entre les débris des murs. Limitée à l'ouest par le Selinus, à l'est par un autre torrent, la roche de l'acropole, où jaillit une fontaine, est taillée en parois verticales qui se continuent par des murs se rattachant en une multiple enceinte; sur la face méridionale de la colline, des palais et des temples s'étageant en amphithéâtre unissaient la ville basse à l'acropole, elle-même couverte de monuments, dont les débris gisent sur le sol, recouverts de terre ou cachés par les broussailles. Dans la ville se voient des restes de temples, de quais, de ponts et un double tunnel, long d'environ 200 mètres, dans lequel passent les eaux du Selinus. Au nord-est, à la base des hauteurs qui font face à l'acropole, un stade, un théâtre, un amphithéâtre décorés jadis avec une grande splendeur, indiquent l'emplacement de l'Asklépeion, ancienne ville de bains et de plaisir, renommée dans le monde grec pour la salubrité de l'air et l'abondance

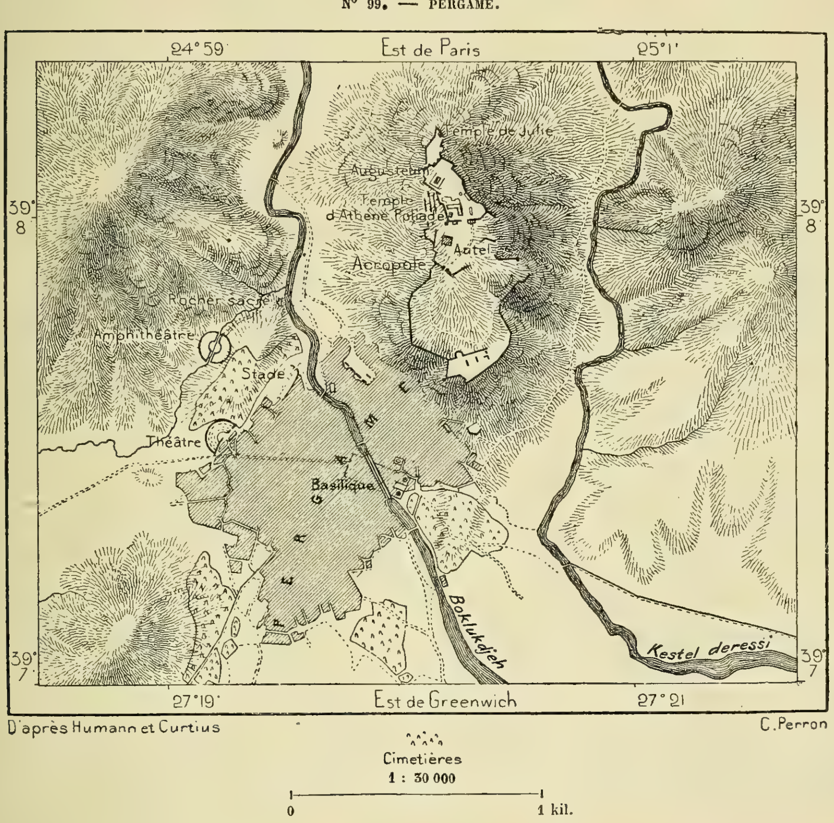


PERGAME. — RUINES DE LA BASILIQUE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

des eaux. Enfin Pergame possède aussi des monuments antérieurs à la période historique : des galeries creusées dans le roc, qui servaient d'habitations et de sanctuaires, et quatre tombelles, dont l'une se compose de deux cônes juxtaposés, entourés d'un large fossé; c'est là qu'aurait été enseveli le fondateur de la cité avec sa mère Andromaque[1]. Une des buttes funéraires, le Mal tepeh, ou « Tertre des Trésors », situé au sud, près de la route de Dikeli, s'élève à 32 mètres de hauteur; les fouilles ont prouvé que

N° 99. — PERGAME.



la butte avait été remaniée pour servir de tombe aux souverains de la dynastie des Attale.

Jusqu'en 1878, on ne connaissait qu'un petit nombre d'antiquités retirées de l'acropole de Pergame; on avait remarqué des bas-reliefs, des inscriptions, des fragments de statues dans les remparts byzantins, mais on ne s'était pas donné la peine de les extraire des murs où ils étaient solidement engagés, et l'on pensait que presque tous les marbres épars avaient

[1] Humann; — Ernst Curtius, *Beiträge zur Geschichte und Topographie Klein-Asiens.*

été recueillis et portés dans les fours à chaux pour être transformés en ciment. Divers indices ayant révélé à l'ingénieur Humann l'existence de sculptures du plus haut intérêt, le gouvernement germanique se fit accorder par la Porte l'autorisation de procéder à une exploration complète de l'acropole, et pendant quatre années consécutives les escouades d'ouvriers, dirigées par Conze et autres savants, fouillèrent la terrasse supérieure : environ la moitié du terrain, qui s'étend sur un espace de sept hectares et demi, a été retournée dans tous les sens, et le plan des édifices qui couronnaient la colline est désormais connu en détail. Au sud se dressait un autel de plus de 40 mètres de côté, entouré de colonnades; vers le milieu de l'acropole, le temple de Minerve Poliade s'élevait au bord de l'escarpement occidental, et plusieurs autres temples s'étaient groupés autour du sanctuaire, protecteur de la cité; plus loin, à la partie culminante de la colline, les Romains avaient bâti un Augusteum, et le promontoire septentrional se terminait par un temple de Julie. C'est autour de l'autel et du temple de Minerve que les fouilles ont mis à jour les bas-reliefs les plus précieux, devenus, avec ceux d'Olympie, la gloire du musée de Berlin; environ deux cents statues et piédestaux sculptés de la meilleure période ont été retirés des décombres; on a retrouvé aussi une frise admirable, longue d'une centaine de mètres, représentant une gigantomachie, la lutte suprême des Titans contre les Dieux; il n'est pas dans toute la sculpture grecque de sujet héroïque traité avec une plus grande variété d'invention, avec plus de puissance dans la conception de l'ensemble, plus d'habileté dans l'exécution[1]; ces Titans, pense-t-on, symboliseraient les Gaulois qui furent vaincus près de Pergame, en 168 de l'ère ancienne[2]. Une autre découverte, à peine moins intéressante, est celle d'une maison grecque de vingt siècles d'existence ayant encore sa distribution et ses peintures murales. Désormais le nom de Pergame aura dans l'histoire de l'art la même célébrité qu'il eut dans l'histoire des sciences, grâce à ses hommes illustres, tels que Galien, et aux manuscrits précieux écrits sur les « peaux de Pergame ».

Une route de 28 kilomètres, construite par Humann, l'explorateur des ruines, mène de Pergame à son nouveau port, Dikeli, devenu depuis quelques années une petite ville grecque prospère. Tchandarlik, sur la rive septentrionale du golfe de ce nom, dépérit depuis qu'elle n'est plus le port d'exportation de la vallée du Bakir-tchaï. De l'autre côté du golfe, un

[1] Conze, Humann, Bohn, *Ausgrabungen zu Pergamon.*
[2] W. C. Perry, *Fortnightly Review,* 1881.

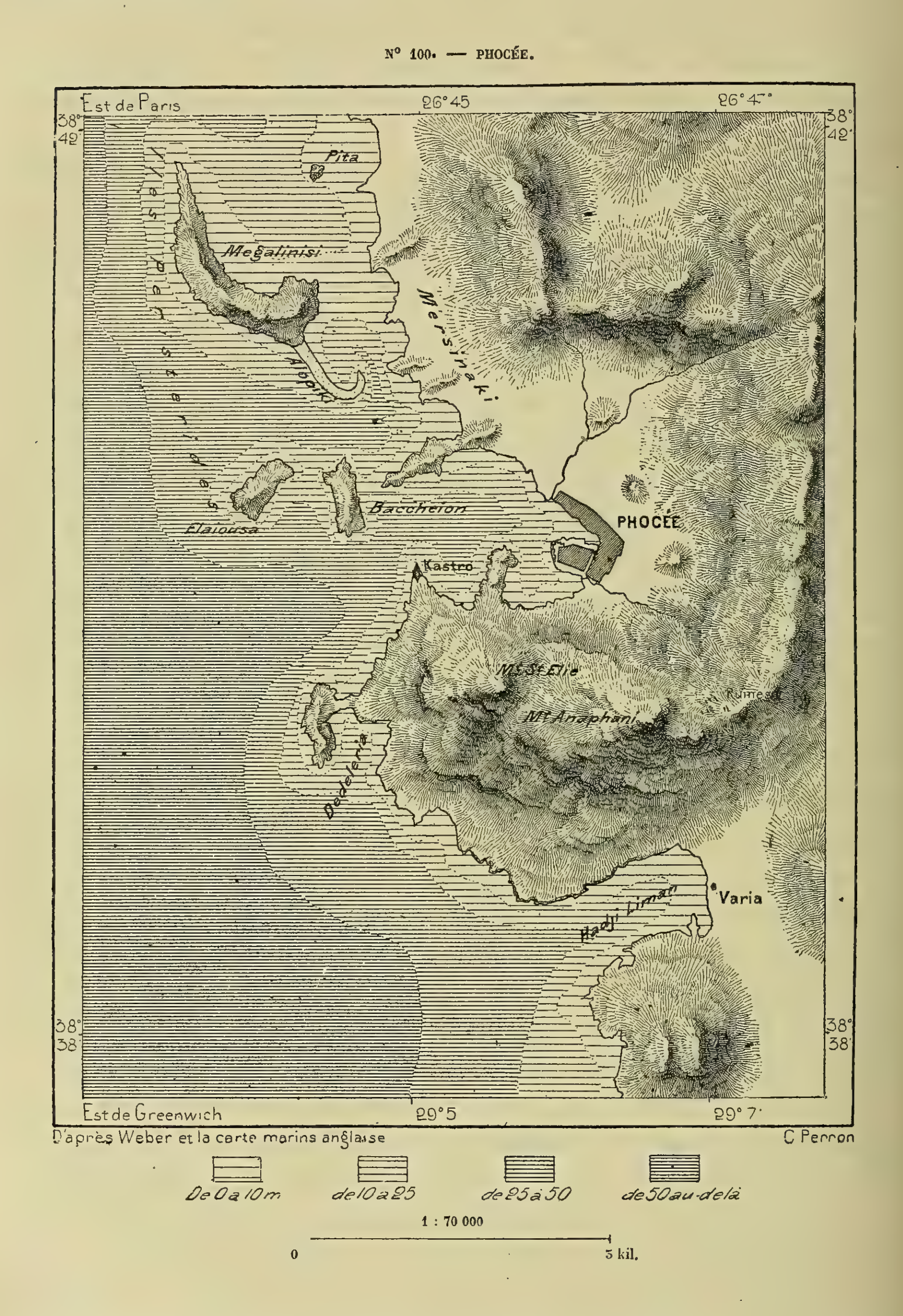
simple hameau, Lamourt-koï, indique l'emplacement de l'ancienne Cumes (Cymé), mère de cette autre Cumes d'Italie, où l'Énéide a placé une entrée des Enfers. Plus loin, sur la côte, au bord d'une rade ouverte aux vents du nord, s'est fondée Yenidjé Fokia ou la « Nouvelle Phocée »; ses habitants, Grecs en majorité, construisent un môle pour la protection des navires.

Karadja Fokia, ou simplement Fokia, Foudgès ou Foglerié, est la célèbre Phocée, dont les hardis émigrants fondèrent Marseille et tant d'autres colonies. La vieille Phocée, humble cité en comparaison de son opulente fille, ne lui est point inférieure pour la beauté du site et son port naturel est bien autrement vaste. Un groupe d'îles, les Péristérides ou « Colombes », protègent la rade au nord et au nord-ouest, ne laissant que deux entrées aux navires, celle du nord, peu profonde, celle du sud, large et praticable aux bâtiments du plus fort tonnage; un promontoire, occupé par une citadelle ruinée, défendait autrefois l'entrée du port. Le bassin circulaire, que les hauteurs des îles et de la terre ferme semblent enserrer de toutes parts, se divise lui-même en deux ports secondaires, au nord et au sud de la presqu'île qui porte la citadelle démantelée et la cité proprement dite. Naguère ce rocher était une île; mais les décombres tombés des murailles voisines, le lest des navires et les déblais de toute espèce, les alluvions d'un ruisselet, peut-être aussi, comme l'affirment les indigènes, un lent soulèvement du sol, ont asséché le détroit, et des maisons s'élèvent où mouillaient les embarcations. Le quartier moderne, habité presque exclusivement par les Grecs, s'arrondit autour de la grève, le long de la baie septentrionale. Des olivettes, entremêlées de cyprès, occupent la plaine ovale qui continue le golfe, enfermée de tous les côtés par des monts pierreux et nus, calcaires au sud et volcaniques au nord. Les restes d'une ville, qui fut l'acropole de Phocée, se voient au sud-est, dominant un autre port que le golfe de Smyrne projette dans l'intérieur des terres : c'est Varia, appelé Hadji Liman par les Turcs.

La population grecque de Phocée, devenue la plus nombreuse, montre moins d'initiative que n'en manifeste ordinairement la race hellénique : la cause en est sans doute aux conditions de leur travail; presque tous sauniers dans les marais salants qui bordent la mer au nord du Hermus, ils ont été maintenus dans la servitude par la surveillance continuelle des employés du fisc. Le seul commerce de Phocée est d'expédier les sels; dans le voisinage du quai, s'élèvent d'énormes entassements de cristaux, véritables collines dont une suffit au chargement de plusieurs navires. Pourtant la ville serait bien placée pour le grand trafic international, comme avant-

port de Smyrne : située à l'entrée du golfe, offrant aux embarcations un excellent mouillage et un parfait abri, elle n'a qu'un inconvénient, celui

N° 100. — PHOCÉE.



d'être séparé du Hermus par d'âpres collines, et Smyrne lui refuse un embranchement de chemin de fer qui détournerait au profit de Phocée une partie du commerce. Quoique très fiers de la ville fondée par leurs

aïeux sur la côte de Provence, les Phocéens d'Asie ne sont pas représentés parmi les Grecs émigrés à Marseille.

La vallée du Ghediz, dont les alluvions s'avancent au loin dans la mer, immédiatement au sud des collines de Phocée, est, comme celle de Caïque, très populeuse relativement à son étendue. La ville qui lui a donné son nom n'est pas considérable : située dans un cirque que dominent les escarpements neigeux du Mourad dagh et de l'Ak dagh, elle groupe ses maisons non loin d'une coulée de basalte qui s'est divisée en masses columnaires par l'effet du refroidissement et dans laquelle la rivière s'est ouvert un passage. Du haut de ces roches on voit à ses pieds les toitures plates, toutes surmontées d'un rouleau de marbre, fragment de colonne dont on se sert pour niveler et durcir la terre[1]. Ghediz est peut-être l'ancienne cité grecque de Cadi, mais les grandes ruines se trouvent en dehors de ce bassin, dans une haute vallée du Rhyndacus, affluent du Sousourlu-tchaï ; c'est là, près du village actuel de Tchardou-hissar, que s'élevait l'Aïzani des Grecs ; on y voit les restes d'un stade et d'un théâtre. A l'ouest, Demirdji, Gördiz, Ak hissar, que traversera prochainement un chemin de fer, occupent des positions géographiques analogues à celle de Ghediz, dans les hauts vallons qui s'ouvrent à la base méridionale des montagnes faîtières limitant au nord le bassin du Hermus ou Ghediz. Gördiz est une ville industrieuse; ses « tapis de Smyrne » sont ceux qui ressemblent le plus aux tapis persans pour la précision du point et le charme du coloris[2]. Ak hissar, l'ancienne Thyatire, n'a conservé de ses palais et de ses temples que des fragments de sculptures. Elle est dépassée aujourd'hui par Mermereh, bâtie sur un col qui domine au nord la profonde cavité dans laquelle se trouve le lac de même nom.

Au sud du Ghediz-tchaï, Koula, située au milieu de la région « Brûlée », que parsèment les « encriers » ou cratères de cendres noirâtres, expédie à Smyrne des « tapis de prière », d'un prix très modique, à cause du mélange de chanvre avec la laine. D'autres étoffes, d'un style original et d'une excellente qualité, que tissent des ouvrières de choix, sont réservées pour les trousseaux des mariages; on en voit rarement dans le commerce, à cause de l'élévation du prix[3]. Koula est un centre agricole, d'où l'on expédie de l'opium et d'autres denrées au chemin de fer du Hermus. La station terminale de cette importante voie, qui doit un jour se rattacher,

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.

[2] Industrie des tapis à Gördiz : 2000 ouvrières, 400 métiers. Ensemble des tapis : 10 000 mètres carrés (Ed. Dutemple, *En Turquie d'Asie.*)

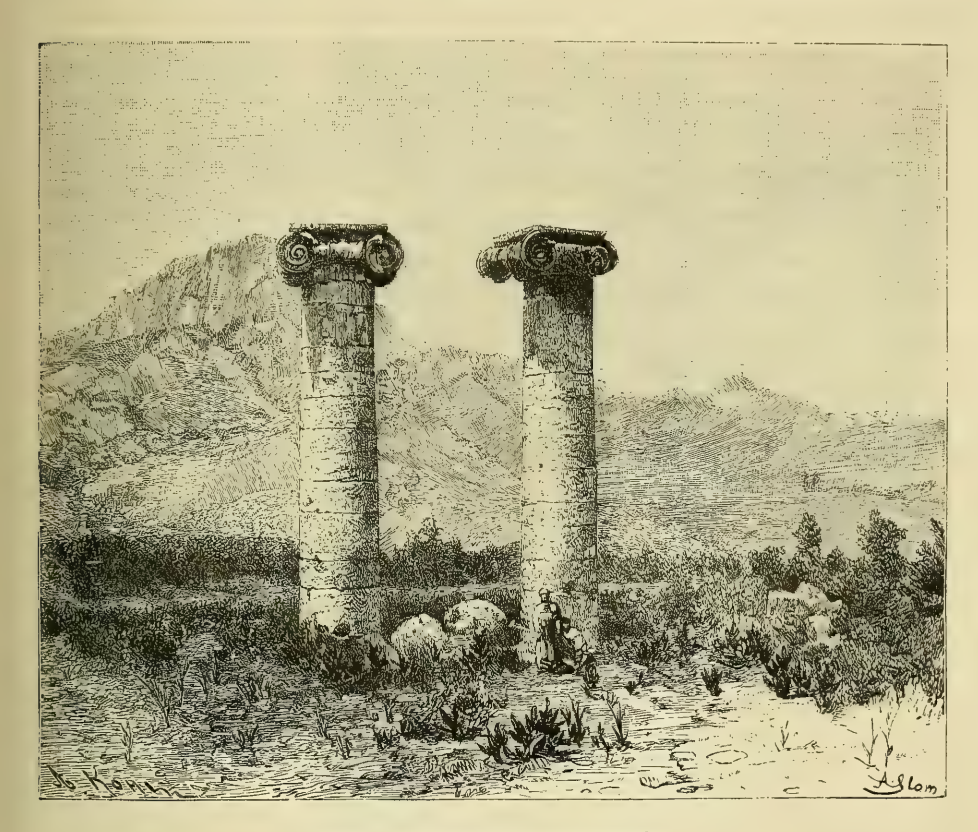
[3] E. Dutemple, ouvrage cité.

près d'Afioum Kara hissar, à la future ligne maîtresse de l'Asie Antérieure, est actuellement Alachehr, connue à l'époque hellénique et romaine sous le nom de Philadelphie, dû à son fondateur, Philadelphos, de la dynastie des Attale. Jadis cité considérable, Alachehr occupe dans la plaine du Cogamus ou Sari kiz-tchaï, affluent du Ghediz, la base d'un contrefort du Tmolus ou Boz dagh; la terrasse est couverte de jardins et d'ombrages, la plaine est un vaste champ où se ramifient à l'infini les canaux d'irrigation. Philadelphie fut une « petite Athènes » par ses monuments et par ses fêtes; quoique les tremblements de terre, très fréquents dans cette région de la Katakekaumène, l'aient souvent bouleversée, on y voit les restes de plusieurs temples, d'un stade, d'un théâtre et de deux enceintes, celles de l'acropole et de la cité. Philadelphie fut, au temps de Jean l'Apocalyptique, l'une des « sept églises » fameuses; mais, malgré toutes les recherches, on n'a point trouvé de débris qui se rapportent à cette première période du christianisme[1]. Philadelphie, la dernière ville de l'Asie Mineure conquise par les Ottomans[2], ne succomba qu'en 1390. De nos jours, elle croît rapidement en activité commerciale; la communauté grecque, qui se composait naguère d'un millier d'individus, augmente avec le trafic et l'industrie.

Sardes ou Sart, l'ancienne capitale de la Lydie, n'est actuellement qu'une station de chemin de fer, entourée d'humbles hangars et de deux ou trois cabanes; on y traverse sur une planche le fameux Pactole, étroit ruisseau qui coule au milieu des prairies; les contreforts qui dominent la vallée sont en entier composés de conglomérat et de terre rouge, que ravine la moindre pluie, partout où les radicelles entremêlées des plantes ne forment pas un tapis imperméable. Déchiquetées par les érosions, taillées en pyramides, en obélisques, en châteaux forts, les collines de Sardes ont un aspect bizarre et charmant, grâce au contraste de la verdure et des escarpements rougeâtres; c'est dans les débris entraînés de ces parois que se trouvent ces parcelles d'or qui ont servi à frapper les premières monnaies[3] et qui ont fait du nom de Pactole un synonyme de trésor inépuisable, mais il n'est plus de berger, turc ou grec, qui se donne la peine de laver les sables du ruisseau. Les terres, éboulées des collines ou portées par les eaux courantes, ont recouvert une grande partie de la ville antique, située entre la chaîne de Boz dagh et la colline de l'acropole; cependant on y voit encore les restes d'édifices. La plus belle ruine, celle d'un temple de Cybèle, — peut-

[1] Humann; Ernst Curtius, *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin,* 1872.
[2] Fellows, *Travels and Researches in Asia Minor.*
[3] Andree, *Ethnographische Parallalen.*

être d'un sanctuaire de Jupiter olympien élevé par Alexandre, — dresse deux hautes colonnes au-dessus de la pelouse inégale; lors du voyage de Chishull, en 1699, la porte, précédée de six colonnes, avec leurs architraves, existait encore; il est probable que des fouilles méthodiques entreprises dans la cité de Crésus révèleraient des sculptures précieuses. Au nord de Sardes et de la plaine du Hermus, non loin du lac de Gygès, — aujourd'hui lac de Mermereh —, des tombelles s'élèvent, en assez grand nombre



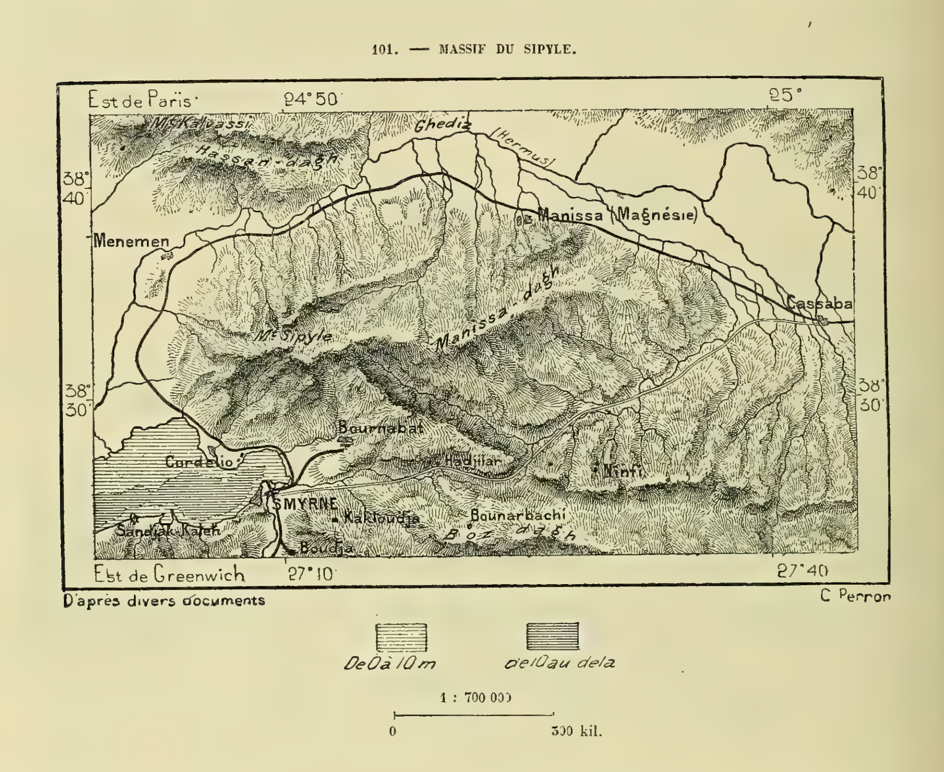
SARDES. — COLONNES DU TEMPLE DE CYBÈLE.
Dessin de Slom, d'après une photographie.

pour former toute une nécropole, le Bin Bir Tepeh ou les « Mille et une Buttes ». Le plus vaste, que la légende dit avoir été celui d'Alyatte, père de Crésus, n'a pas moins de 1100 mètres en circonférence; les fouilles qu'on y a faites récemment n'ont servi qu'à prouver la visite d'anciens explorateurs qui ont emporté les trésors.

La ville moderne de Durgutli, située à l'ouest de Sardes, et plus connue sous le nom de Cassaba — c'est-à-dire la « Bourgade », — est entourée de melonnières, de jardins, de champs de cotonniers et de céréales; occupant une sorte de baie dans la large vallée du Hermus, entre les contre-

forts de Boz dagh et les monts escarpés du Manissa-dagh, elle doit à la fertilité de sa plaine l'importance de ses marchés; son activité commerciale lui venait surtout de sa position relativement à Smyrne. C'est là que vient aboutir la route la plus facile menant de la capitale de l'Ionie à la vallée du Hermus; avant la construction du chemin de fer qui contourne à l'ouest le massif du Sipyle, tout le trafic de la haute vallée vers la mer se faisait par cette échancrure de la montagne, dont le seuil a seulement 200 mètres d'altitude[1]; on y voit de nombreux vestiges d'une route antique.

101. — MASSIF DU SIPYLE.



Non loin de ce col, mais déjà sur le versant du Hermus, des conquérants ont taillé dans une paroi de calcaire gris un bas-relief qu'Hérodote décrit comme une figure de Sésostris : c'est la stèle, dite de Nymphi ou Nymphio (Nif), d'après un village voisin où se trouvait un nympheum antique. Les pluies ont usé la pierre, et maints détails de l'armure et du vêtement ne sont plus reconnaissables ; cependant il paraît certain qne ce bas-relief ne portait point d'inscription hiéroglyphique, et le style de la sculpture n'est nullement égyptien; dans ce remarquable monument, d'origine lydienne, — ou peut-être hittite, — l'influence de l'art assyrien se fait sentir comme

[1] G. Weber, *Le Sipylos et ses Monuments.*

dans les autres bas-reliefs préhelléniques de l'Asie Mineure[1]. En 1875, l'ingénieur Humann découvrit sur un roc de la même vallée les vestiges d'une deuxième « stèle de Sésostris », dont parle également Hérodote; les feux allumés par les Yuruk au pied de ce bas-relief l'ont rendu presque méconnaissable.

La moderne Manissa (Manser), qui fut la Magnésie du Hermus ou du Sipyle, occupe une situation grandiose, à la base des monts escarpés qui la séparent du golfe de Smyrne : les minarets blancs qui se détachent sur le fond gris ou noir de la roche, les quartiers distincts qui se voient sur les pentes et sur les terrasses, les massifs de verdure épars dans les bas fonds et dans les cimetières du pourtour donnent à la ville un caractère étrange. L'intérieur plaît aussi par l'originalité d'aspect : le quartier turc a gardé sa physionomie particulière; nulle part on ne voit mieux ce que fut une ville ottomane au moyen âge, avec son dédale de bazars, khans, mosquées et medressé. Mais à côté de la Manissa turque s'élève une Magnésie hellénique, rapidement grandissante et destinée à distancer sa rivale dans un avenir prochain. A 8 kilomètres à l'est, une paroi de rocher porte, dans une niche, une statue colossale, d'ailleurs très fruste et tout à fait indistincte dans certaines parties du corps et des vêtements. Est-ce la Niobé de l'Iliade et les traces profondes qu'y a laissées la pluie sont-ils les sillons des intarissables pleurs de la déesse? Cette image est-elle celle de la roche Codine dont parle Pausanias, la « statue de Cybèle, la mère des dieux, la plus ancienne des déesses »? Quoi qu'il en soit, ce monument informe semble indiquer une des premières tentatives de la statuaire hellénique. Autour de la niche de Cybèle, la roche est en maints endroits percée de tombeaux, sans doute ceux de fidèles qui voulaient reposer près du sanctuaire[2]. Le terme scientifique de « magnétisme » est dérivé de Magnésie, célèbre dans l'antiquité par ses roches veinées d'aimant.

En aval de Magnésie, la seule ville de la vallée est Menemen, à l'issue des gorges du fleuve et à l'entrée de sa plaine alluviale. Elle peut être considérée comme étant déjà un faubourg de Smyrne, qu'elle alimente en partie de ses légumes et de ses fruits et qui lui envoie, aux jours de fête, des milliers de promeneurs.

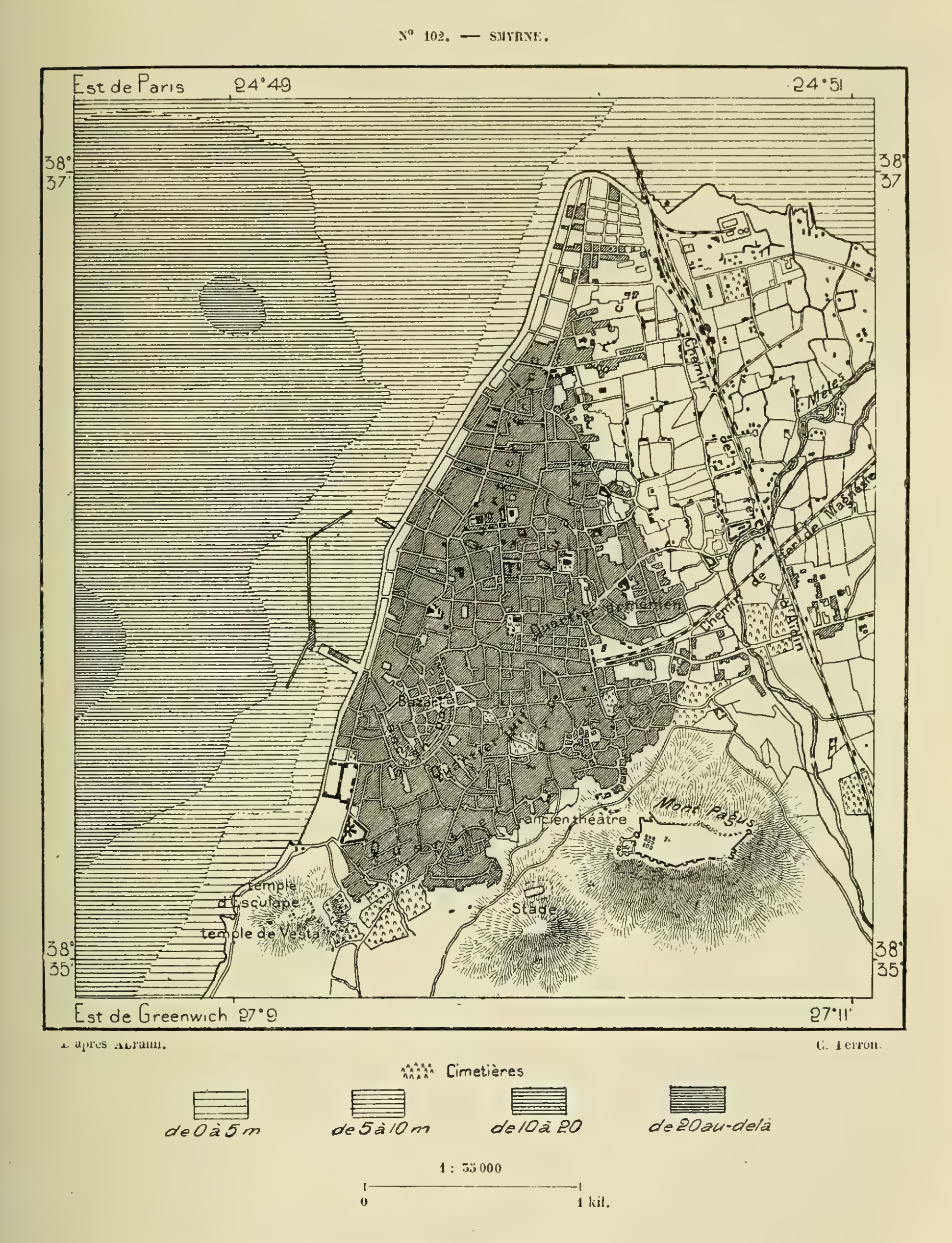
Smyrne, l'Ismir des Turcs, la grande cité commerciale de l'Asie Mineure, n'est pas située au bord de la mer libre; près de l'extrémité orientale de

[1] Perrot, Waddington, Maspero, Weber.
[2] G. Weber, ouvrage cité.

son golfe, que jaunissent les troubles du Hermus, elle est séparée des eaux bleues par l'étroite passe que dominent les murailles blanches du Sandjak-kaleh, le « Fort de l'Étendard ». La ville occupe une large zone de terrains en pente douce qui se relèvent au sud et vers le mont Pagus, portant encore les restes de fortifications du moyen âge bâties sur les fondements d'une antique acropole. Pour la beauté pittoresque, Smyrne est inférieure à la plupart des cités de l'Ionie asiatique et ne paraît pas mériter la parole de l'ancien oracle : « Trois et quatre fois heureux ceux qui habitent le Pagus au delà du Mélès sacré! » A peine quelques monuments élevés se montrent au-dessus de la mer des maisons; seulement, quand on approche de la ville par l'angle méridional, on voit se dessiner dans son entier l'amphithéâtre du quartier turc, avec ses coupoles, ses minarets et le bois de cyprès qui ombrage les morts. Toutes les montagnes qui bornent l'horizon sont dépouillées d'arbres et n'ont d'autre verdure que celle des pâturages ou des mâquis; elles ont du moins l'élégance des contours. Les « deux Frères », qui dominent l'entrée de la rade, le lointain Mimas, qui sépare le golfe de la haute mer, la chaîne du Sipyle, qui s'élève par degrés jusqu'à la masse pyramidale du Trône de Pelops, la croupe puissante du Tmolus avec les villages que portent ses contreforts, limitent le cercle immense qui se déroule autour de la rade.

La cité la plus considérable de l'Anatolie et de toute l'Asie Antérieure, Smyrne est, pour la population, la première ville du monde hellénique après Constantinople; pour l'influence, elle vient après Athènes. C'est avec raison que les Turcs lui ont donné le nom de « Smyrne l'Infidèle » : en entrant dans le port, on ne voit guère que des navires à pavillons européens, et tous les quartiers qui longent le quai, bâtis sur un terrain qu'une société française a conquis sur la mer, appartiennent à des Ghiaour. Tout porte la marque de l'initiative occidentale : ces quais pavés en laves du Vésuve, ces rails anglais, ces voitures d'Autriche, ces maisons bâties sous la direction d'architectes français par des maçons de l'Archipel, briques, marbres, fers, pilotis et cadres de bois qui permettent aux constructions de résister aux secousses du sol, tous ces matériaux ont été importés de par delà les mers. L'étranger ne connaît guère d'autre Smyrne que celle des Grecs et des Francs ; les Turcs sont refoulés dans l'intérieur de la ville, vers les pentes du mont Pagus; leur quartier n'est qu'un labyrinthe de pauvres maisons en bois, qui ne seraient jamais assainies si le feu n'y faisait parfois de larges percées. En jugeant par les écoles, qui assurent d'avance la suprématie aux plus instruits, il n'est pas douteux que l'ascendant des Grecs ne s'accroisse rapidement; leur grand collège, que la protec-

tion anglaise a longtemps défendu contre la jalouse intervention du gouvernement turc, occupe tout un quartier et s'accroît en étendue; il possède même un musée d'antiquités, qui augmente de jour en jour, grâce au



N° 102. — SMYRNE.

zèle patriotique de la communauté grecque, et sa bibliothèque est un trésor inappréciable, à l'entrée du vaste monde sans livres qui s'étend dans l'intérieur de l'Asie. Les Arméniens sont aussi très zélés pour leurs écoles, et les Juifs, naguère une classe des plus méprisées, se relèvent peu

à peu dans l'estime de tous par l'énergie avec laquelle ils s'occupent de l'éducation de leurs enfants[1]. Dans un grand nombre de familles israélites, le français a été substitué au spaniole comme langage usuel[2].

L'industrie de la ville ne fournit à l'exportation qu'un petit nombre d'objets. Les tapis dits « de Smyrne » proviennent des districts de l'intérieur, Gördiz, Koula, Ouchak ; dans la cité et aux environs on ne fabrique d'autres tissus que des cotonnades ordinaires, des tresses, des rubans et des soies légères brochées d'or; le produit principal est le *halva*, pâte faite avec de la farine de sésame et du miel ; elle est très appréciée comme aliment dans tous les pays orientaux, où les populations sont condamnées à des jeûnes fréquents; le halva de Smyrne s'exporte en Grèce, dans les régions danubiennes et en Russie. Presque toutes les expéditions du grand port de l'Ionie consistent en produits agricoles et industriels que les voies ferrées, pénétrant déjà à des centaines de kilomètres de distance[3], apportent des vallées de l'intérieur : raisins[4], figues, céréales, huiles, coton, tabac, opium, peaux brutes et ouvrées, tapis et nattes. L'importation consiste en tissus de coton et en toiles, qui viennent surtout d'Angleterre, en draps d'Allemagne, en soieries lyonnaises, en étoffes brochées, en métaux, en objets manufacturés de toute espèce; jadis les Arméniens de Smyrne avaient le monopole de la fabrication des mouchoirs et des voiles ; leur usine a été expropriée pour la construction d'une gare de chemin de fer. L'accroissement des échanges est considérable de décade en décade, quoique Smyrne n'ait plus le même rang relativement au reste de l'empire ottoman : en 1816, son commerce extérieur avec l'Europe, d'environ 70 millions de francs[5], représentait la moitié du trafic de toute la Turquie européenne et asiatique. La France, qui au siècle dernier avait presque le monopole du trafic levantin, est distancée actuellement par l'Angleterre pour

[1] « Nations » de Smyrne en nombres approximatifs :

Grecs raya	90 000
Citoyens hellènes	50 000
Turcs	40 000
Juifs	15 000
Arméniens	9 000
Levantins et étrangers	8 000
Ensemble	192 000

[2] Pariente, *Notes manuscrites*.

[3] Réseau des chemins de fer de Smyrne à la fin de 1885 : 570 kilomètres.
Recettes en 1882 : 3 050 000 francs.

[4] Valeur de l'exportation des raisins, en moyenne : 10 000 000 francs.
Récolte en 1882 : 34 000 tonnes.

[5] Jurien de la Gravière, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1872.



SMYRNE. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU MONT PAGU

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

la valeur des échanges[1], mais elle l'égale pour le mouvement maritime[2] et elle occupe encore une position privilégiée, grâce au produit des douanes, attribué en partie à la compagnie française qui a dragué le port actuel, construit les brise-lames, les môles et les quais. On ne voit plus que les traces de l'ancien port qui s'avançait dans l'intérieur des terres près de la pointe méridionale de la ville. Les contours ovales des anciennes berges du bassin se retrouvent dans les constructions du bazar, qui s'élevaient autour de la nappe des eaux graduellement rétrécies.

Comme toutes les grandes cités, Smyrne se complète par des faubourgs de plaisance où les habitants vont chercher les ombrages qui manquent à leurs places et à leurs avenues. Au nord-est, les cimetières offrent d'admirables groupes de cyprès; près de ces rideaux de verdure, les Smyrniotes, assis nonchalamment sur les terrasses des cafés qui longent le ruisseau, à côté du pont des Caravanes, assistent au spectacle changeant que présente le passage des chameaux avec leurs conducteurs yuruk, turcs ou tartares. Dans son cours supérieur, le modeste torrent, que l'on désigne à tort ou à raison sous le nom de Mélès, en souvenir d'Homère, coule dans le ravin du « Paradis » sous les arcades d'aqueducs anciens, tout festonnés de plantes. A l'est, dans un cirque ouvert sur les flancs du Tmolus, se niche la bourgade de Boudja, entourée des plus beaux massifs de verdure, d'allées de cyprès admirables. Plus loin, dans le même bassin du haut Mélès, Sevdi-köi ou le « village d'Amour » montre ses maisons blanches au milieu des platanes. Dans la plaine qui continue la dépression du golfe de Smyrne, vers le col de Nymphi, Bournabat, couvrant de ses jardins plusieurs kilomètres carrés, s'élève en pente douce à la base des montagnes : c'est la ville de plaisance la plus fréquentée des environs de Smyrne; sa

[1] Mouvement de la navigation à Smyrne, en 1880 :

Navires à voiles.	1253	jaugeant	165 650	tonnes.
Bateaux à vapeur	1668	»	1 787 250	»
Ensemble.	2901	jaugeant	1 952 900	tonnes.

Valeur de l'importation en 1882.	116 500 000	francs.
» l'exportation.	95 500 000	»
Ensemble.	212 000 000	»

Parts des diverses nations dans les échanges de Smyrne en 1882 :

Angleterre	75 750 000 fr.	Austro-Hongrie	19 500 000 fr.
France.	59 000 000 »	Italie.	7 750 000 »

Pellissier de Reynaud, *Bulletin consulaire français*, 1883, 3e fascicule.

[2] Parts des marines dans le commerce de Smyrne en 1880 :

France	21 p. 100	Italie.	7 p. 100
Autriche-Hongrie.	20 »	Turquie.	2 »
Angleterre.	17 »	Divers	33 »

population se double de mars en novembre; plus à l'est se montrent Hadjilar, entourée d'oliviers, et Bounar bachi, ou « Tête de l'Eau », qui doit son nom à ses fontaines abondantes ; le chemin de fer qui, les jours de fête, amène la foule dans les jardins de Bournabat, doit se continuer jusqu'au pied du col de Nymphi. Sur une terrasse du Tmolus, Kakloudja (Koukloudja) domine le panorama de la baie. De l'autre côté du golfe, en face de la cité, le bourg grandissant de Cordelio, composé de villas appartenant à la petite bourgeoisie, communique incessamment avec Smyrne par des bateaux à vapeur. Enfin le bourg de Kara tach, où se trouve un grand lycée, et les maisons de campagne de Göz-tepe continuent la ville au sud-ouest, le long de la côte méridionale du golfe; les pentes des collines, naguère vastes pâtis, sont déjà découpées de figures géométriques tracées par les murs des enclos.

Mais dans cette région smyrniote où les nouvelles villes naissent autour de la grande cité commerçante, où s'élevait la Smyrne grecque? Quel est le fleuve Mélès au bord duquel naquit Homère? Telle est la question que discutent les archéologues et sur laquelle ils sont encore loin de s'être mis d'accord. Les anciennes traditions ayant placé le Mélès sous les murs de Smyrne, et cette ville s'étant déplacée plusieurs fois, le nom de la rivière a toujours été transféré au cours d'eau de la cité nouvelle[1]. La plupart des voyageurs, acceptant la tradition populaire, voient le Mélès dans le ruisseau qui passe sous le pont des Caravanes et visitent religieusement près de l'aqueduc une excavation que l'on dit être la « grotte d'Homère »; d'autres explorateurs croient que le vrai Mélès débouche dans l'angle nord-oriental de la rade de Smyrne; les ruines du « tombeau de Tantale », les caveaux funéraires, la haute acropole qui couronne les escarpements voisins auraient appartenu à l'ancienne cité[2], et les restes du port se verraient encore dans un petit lac et des marais qui communiquaient jadis avec la mer; enfin, d'autres archéologues, contemplant la belle source, dite Kara bounar, la « Noire Fontaine » ou, plus communément, « bain de Diane », assurent que cette eau pure, s'étalant en nappe au milieu des herbes frémissantes et descendant à la mer d'un flot toujours égal, est bien le Mélès « à l'eau limpide et plein de joncs épais » que décrivent les auteurs anciens[3]. Que de sources sont ainsi qualifiées de « fleuves », titre plus mérité par une eau

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient.*

[2] A. von Prokesch, *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient;* — E. Curtius, *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1872; — G. Weber, *Le Sipylos et ses Monuments.*

[3] Bonaventure Slaars, *Étude sur Smyrne.*

toujours claire et courante que par un flot rapide au printemps, mais tari par les chaleurs d'été! La Seine, la Garonne, le Rhône, le Danube, le Jourdain, l'Euphrate en offrent de célèbres exemples.

L'antique Clazomènes, patrie d'Anaxagore, située sur le golfe extérieur de Smyrne, en dehors de la passe, a presque entièrement disparu, comme la cité d'Homère; mais du moins sait-on où elle s'élevait jadis : elle était située dans une île, à l'est d'une rade magnifique formée par une péninsule et par des collines insulaires; les colonnes et les divers fragments de sculpture qui s'y trouvaient ont été emportés à Smyrne et dans les autres villes du littoral. Clazomènes est devenue un lazaret, et les navires en quarantaine mouillent à l'abri de cet îlot; une digue, démolie maintenant jusqu'au ras de l'eau, fut construite par ordre d'Alexandre, de l'île de Clazomènes à la terre ferme. La « marine » ou « échelle » de Vourlah, située sur la côte continentale, en face de Clazomènes, envoie ses raisins directement à l'étranger; une belle route carrossable de 4 kilomètres l'unit à Vourlah, que l'on aperçoit au bord d'un plateau montueux, transformé depuis quelques années en un immense vignoble; mais une grande partie du territoire cultivé est déjà monopolisée par de grands propriétaires. Des milliers de travailleurs étrangers au pays viennent camper dans la campagne de Vourlah pendant la saison du sarclage et celle de la vendange.

N° 105. — ISTHME DE VOURLAH.

D'après la Marine française — C. Perron

De 0 à 25 — de 25 à 50 — de 50 à 100 — de 100 au delà

1 : 400 000

0 — 10 kil.

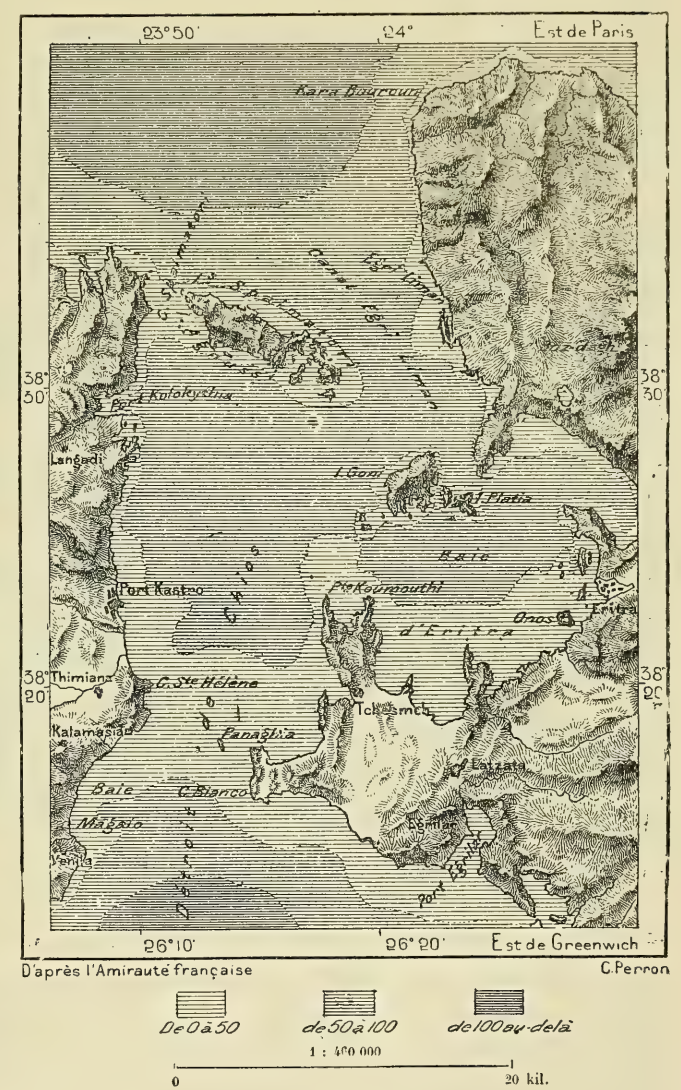
Ils sont répartis en chiourmes comme des esclaves; tous disposés sur une même ligne, ils sarclent le sol en cadence, s'abaissant et se relevant d'un même rythme; de temps en temps, le chef de file pousse un cri strident et tous lui répondent en prolongeant sa voix par une sorte de hennissement. A quelques sillons de distance, en face de la rangée des mercenaires, se tient le surveillant, souvent armé. Son cheval l'attend, tout sellé, sur le sentier voisin.

De l'autre côté de la péninsule, sur le littoral du sud, les deux villes de Sevri-hissar et de Sighadjik sont devenues, comme Vourlah, des centres agricoles. A 2 kilomètres au sud de cette dernière ville, à la racine d'une presqu'île rocheuse, se trouvent les ruines imposantes de Teos, la ville ionienne où naquit Anacréon; l'enceinte des murailles a 6 kilomètres de tour, et parmi les débris on distingue quelques restes de temples, un théâtre, d'où la vue s'étendait au loin sur les montagnes de Samos, et le sanctuaire de Dionysos, auquel la ville était consacrée : des traités conclus avec tout le monde hellénique lui avaient assuré le droit d'asile. Plus au sud-est, sur la même côte méridionale, les ruines de Lebedos ne sont que des amas informes, et dans la direction d'Éphèse, Claros, célèbre par son oracle, a disparu, de même que la cité de Colophon. Après Chandler, Arundel, Texier, M. Fontrier en a étudié avec soin tous les débris et a retrouvé quelques restes remarquables, entre autres ceux de deux lions gigantesques, datant de la grande époque de l'art ionien. La contrée, jadis très peuplée et célèbre par l'élève des chevaux, est aujourd'hui presque déserte, si ce n'est en hiver, quand elle est parcourue par des bergers nomades. Les monts qui la dominent ont encore quelques bouquets de pins, restes des grandes forêts dont parlent les auteurs anciens, comme produisant la résine de Colophon, la « colophane » des Français[1].

Aux époques helléniques et romaines, Lebedos était fréquentée par les étrangers à cause des thermes du voisinage, que l'on utilise encore. Peu de régions sont plus riches en sources chaudes que la péninsule déchiquetée comprise entre le golfe de Smyrne et celui de Scala Nova. Déjà dans le voisinage des villas smyrniotes, sur la côte méridionale du golfe, jaillissent les sources d'Agamemnon, près desquelles se voient des restes de thermes romains. Mais les bains les plus fréquemment visités sont ceux de Tchesmeh, près de l'extrémité de la presqu'île, en face de Chio, et non loin des ruines d'Érythrée, où coulent aussi des eaux chaudes abondantes. Tchesmeh, c'est-à-dire la « Fontaine » par excellence, est le lieu devenu célèbre

[1] Aristide Fontrier, *Etude sur l'identification de diverses localités en Ionie* (en grec moderne).

par la bataille navale de 1770, dans laquelle les Russes détruisirent complètement la flotte ottomane, et par les hauts faits de Canaris qui vint « arborer l'incendie » au vaisseau du capitan pacha. A côté de la cité commerçante, partagée en deux quartiers, celui des Turcs et celui des Grecs, s'élève une nouvelle ville pour les baigneurs smyrniotes. On attribue à l'énergie volcanique du sol la haute température des sources de Tchesmeh et de toute la péninsule; de fréquentes secousses font vibrer la terre de cette contrée; l'une de celles qui ont causé le plus de désastres est la plus récente, celle d'octobre 1883; plus de six mille maisons furent démolies à Latzata, Tchesmeh, Ritra, Reïs-dereh; les approvisionnements de raisins secs, denrée qui fait la richesse du pays, disparurent sous les amas de pierres écroulées : pendant de longues années se feront sentir les conséquences de l'appauvrissement général.



N° 104. — DÉTROIT DE TCHESMEH.

La ville de Chio, qui s'étend sur plusieurs kilomètres de longueur dans l'île de même nom, au bord d'un rivage dentelé, entre les jardins d'orangers et les olivettes, témoigne par son aspect des désastres que peuvent causer les tremblements du sol. En 1881, elle fut presque entièrement

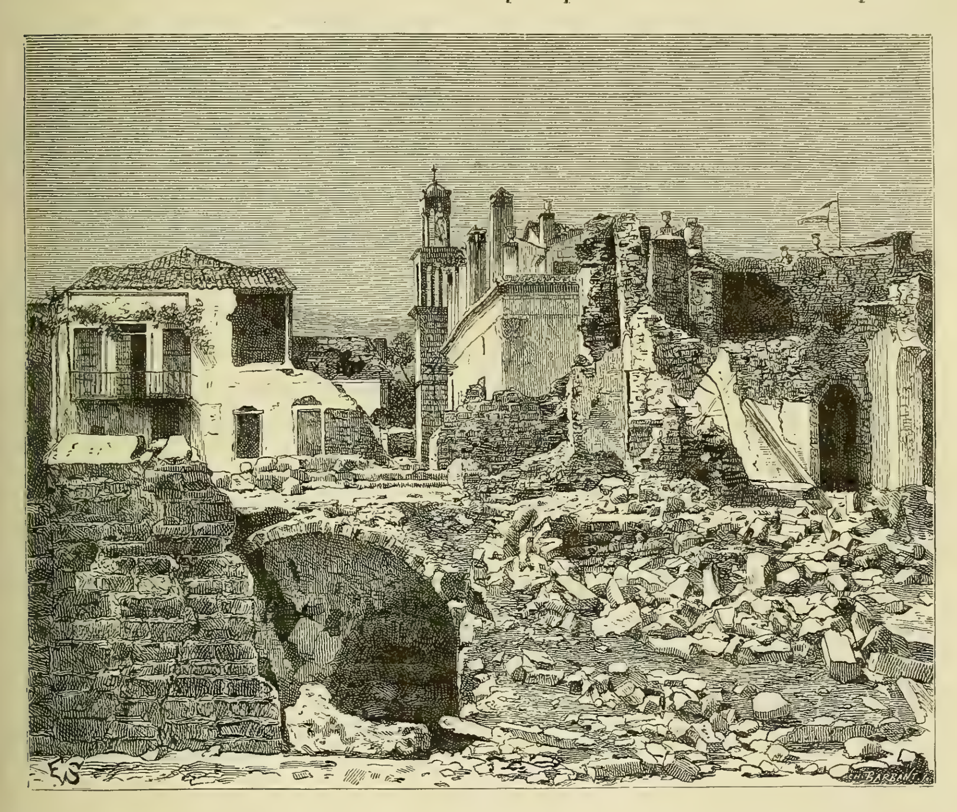
renversée et plus de 5800 personnes périrent sous les décombres; quoiqu'on ait en grande partie reconstruit la ville[1], on y voit encore nombre de tours penchées et de murs lézardés. Telle est l'industrie des Chiotes, qu'ils auront bientôt fait disparaître les traces de l'effroyable catastrophe, de même qu'avant le tremblement de terre ils effaçaient les vestiges d'un désastre plus grand encore. En 1822, aux premiers temps de la guerre de l'Indépendance, les Turcs « passèrent là », et lorsque l'œuvre de dévastation fut accomplie, villes et villages n'étaient plus que des ruines; 25 000 Chiotes avaient été massacrés et 45 000 emmenés comme esclaves à Smyrne et à Constantinople; 15 000 s'étaient réfugiés dans les îles et dans la Grèce continentale; le reste se mourait par la famine ou le typhus; de toute la population, qui avait dépassé 100 000 personnes, 2000 seulement survécurent. C'est ainsi que le gouvernement turc se vengea des défaites que les marins de Psara ou Ipsara, petite île voisine de Chio, au nord-ouest, avaient fait subir à ses vaisseaux.

Le « Paradis de l'Archipel » s'est repeuplé, sans que toutefois le nombre des habitants égale la moitié de ce qu'il était avant la guerre. La ville de Chio, ou Castro, — ainsi qu'on l'appelle du château génois qui la domine, — occupe une situation des plus heureuses sur le chemin des navires qui longent les côtes occidentales de l'Asie Mineure; elle est l'escale avancée de Smyrne sur la route d'Athènes et de l'Occident. Au nord, elle se prolonge par le faubourg ou plutôt par l'immense parc de Vrontados, habité surtout par les marins; au sud, elle se continue par les mille villas de Campos, où les négociants se retirent chaque soir. De tout temps, les Grecs chiotes se sont distingués par leur génie mercantile; ceux qui trouvèrent un refuge à l'étranger pendant la guerre de l'Indépendance, profitèrent de leur exil pour fonder des maisons de commerce en Occident, à Londres, à Marseille, à Livourne, et c'est à leur initiative que le trafic de l'île a dû de refleurir. « La nature, dit-on, les a faits négociants et banquiers; ils deviennent riches sans efforts. » Les autres Grecs se défient de ces frères de race si habiles et prétendent souvent qu'il faut voir en eux les descendants d'une colonie juive ou phénicienne; d'ailleurs les Chiotes ont réellement quelque chose du type sémitique, surtout les femmes, qui se distinguent par la noblesse et la régularité des traits. Comme les Juifs, les Chiotes évitent de se mêler aux étrangers ou aux Hellènes des autres îles; les mariages ne se font qu'entre eux et quand il s'agit de

[1] Restauration de Chio, jusqu'au mois de juillet 1883, d'après l'*Impartial de Smyrne :* 1321 maisons, églises et mosquées reconstruites; 1873 réparées.

choisir un correspondant de commerce, ils prennent toujours un membre de leur famille ; de cette manière, d'un bout du monde à l'autre, les affaires se traitent entre parents[1]. Souples et insinuants, les Chiotes sont aussi fort habiles à conquérir les honneurs : le nombre des hauts fonctionnaires originaires de l'île est très considérable à la cour et dans tous les pachaliks.

Si ce n'est dans les fonds, Chio n'est pas spontanément fertile. La pierre,



CHIO. — VUE PRISE APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.
Dessin de E. Schiffer, d'après une photographie.

composée presque partout de marbre bleuâtre à gros cristaux, n'est recouverte que d'une mince couche de terre végétale. Il a fallu créer le sol et le retenir sur les gradins étagés en escalier au flanc des montagnes ; il a fallu aussi chercher les sources dans le sein du rocher, les amener à la surface et les distribuer en canaux : si l'île est devenue féconde, c'est grâce au travail de l'homme. Les Chiotes sont parmi les Grecs les horticulteurs les plus habiles ; on les recherche comme jardiniers à Constantinople, à Smyrne et

[1] Fustel de Coulanges, *Archives scientifiques*, tome V.

jusqu'en Italie; c'est une expression proverbiale que « la terre s'améliore entre leurs mains ». Grâce à cet âpre travail et à son heureux climat, Chio, très riche en fruits de toute espèce, exporte de 35 à 40 millions d'oranges chaque année, de 40 à 50 millions de citrons, des raisins, des figues et les gommes du pistachier lentisque et du térébinthe, dont on se sert pour préparer le « mastic » que mâchent les Orientales, et cet autre « mastic » qui est la principale liqueur forte du Levant[1]. Une singularité remarquable de la végétation dans l'île de Chio est que l'olivier, l'arbre par excellence de l'Orient grec, ne donne de fruits que tous les deux ans. En revanche, le lentisque, stérile ou peu productif dans les autres îles et sur le continent, secrète dans les campagnes méridionales de Chio cette résine précieuse qui a valu à l'île entière son nom turc de Sakiz Adassi. Les Génois, qui possédaient l'île avant qu'elle ne tombât entre les mains des Turcs, attachaient un tel prix au monopole de la fameuse gomme, que, pour surveiller plus facilement les paysans et prévenir toute contrebande, ils avaient fait de chaque « village à mastic » une vaste prison. Encore de nos jours, les bourgades du midi de l'île sont de véritables forteresses carrées, ne communiquant avec les campagnes que par une étroite porte percée dans l'enceinte des hautes murailles et fermée la nuit par une grille en fer. A l'intérieur, les maisons sont serrées les unes contre les autres autour d'un donjon où l'on ne peut monter que par une échelle de cordes. Ni la ville de Castro, ni les autres lieux habités de l'île n'ont gardé de débris antiques, si ce n'est, à 8 kilomètres au nord de la ville, un banc sculpté dans le roc et porté par des effigies grossières représentant soit des lions, soit des sphinx : ce monument, peut-être préhellénique, est appelé « l'école d'Homère », d'après une tradition qui fait du poète un philosophe et le montre s'asseyant en cet endroit, entouré de ses disciples. Dans les temps modernes, comme dans les temps anciens, Chio eut des enfants qui marquèrent dans les sciences et les lettres : l'helléniste Coray, qui a tant fait pour la restitution des textes classiques, était Chiote. Les Turcs ont une garnison dans la citadelle et n'y laissent que rarement pénétrer les chrétiens; mais ils se mêlent peu du gouvernement de l'île. Les affaires de Chio, comme celles de la plupart des terres de l'Archipel, sont gérées par un patriciat presque autonome.

Au sud des montagnes de Smyrne, la vallée du Caïstre ou « Petit Méandre », qui se termine par les marais d'Éphèse, est la contrée de faible étendue que les anciens désignèrent spécialement sous le nom d'Asie, est

[1] Exportation de la gomme mastic : 50 000 à 60 000 kilogrammes par an.

l'une des régions les plus populeuses et les plus commerçantes de l'Anatolie; des centaines de villages et trois villes importantes, dont la population est encore turque en majorité, Œdemich, Thyra ou Tireh, Baïndir, expédient à Smyrne les denrées des environs, raisins, olives, figues, céréales. Thyra, attachée au réseau des chemins de fer smyrniotes, est l'une des plus jolies agglomérations urbaines de l'Asie Mineure; divisée en de nombreux quartiers que séparent des ravins boisés, elle est plutôt un groupe de villes qu'une cité unique; de toutes parts, les minarets sur-

N° 105. — ÉPHÈSE.



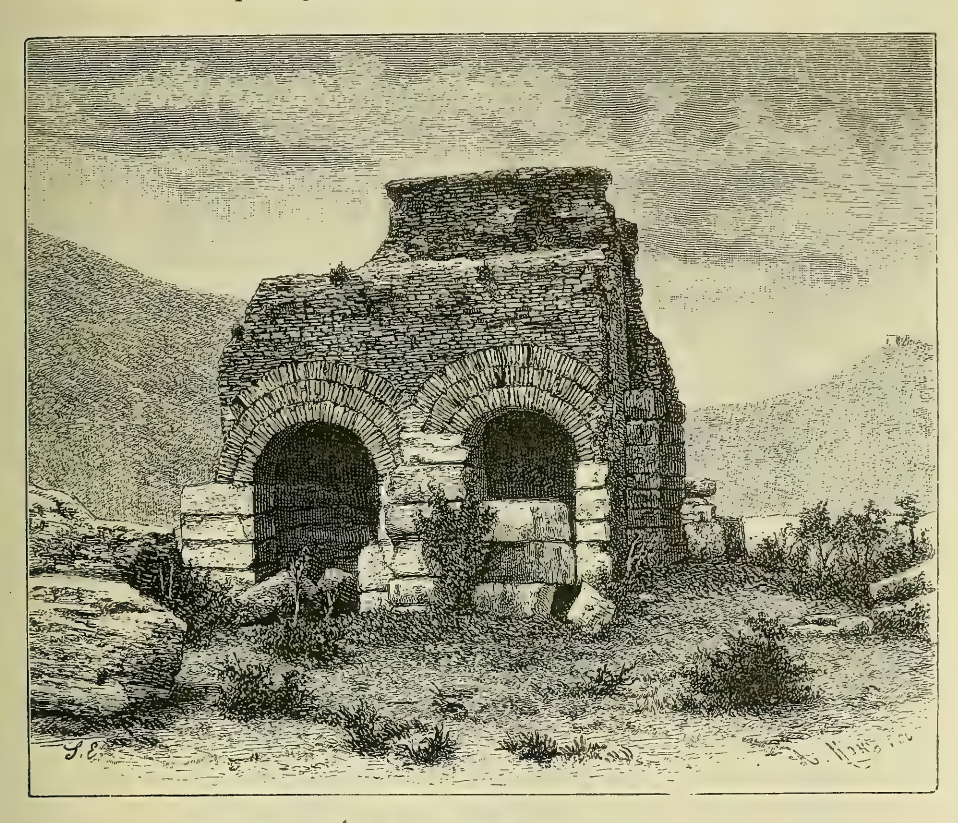
gissent au-dessus des massifs verdoyants. C'est à l'ouest de Thyra que se trouve le vaste *tchiftlik* de Machat, dont le sultan avait fait cadeau à Lamartine, mais que le poète ne mit point en culture.

La cité d'Éphèse, qui garde l'issue de la vallée de Caïstre, a cessé d'exister, et dans la plaine où se voient les débris de ses monuments, les seules habitations sont celles du pauvre village d'Aya soulouk, surplombées par les arcades d'un aqueduc romain sur lequel perchent les cigognes; c'est au péril de leur vie que les voyageurs s'aventurent en été dans la région marécageuse où s'élevaient autrefois quelques-uns des plus beaux édifices. Composée d'au moins trois villes originairement distinctes, Éphèse s'étendait

sur un espace considérable; à l'ouest, près de la mer, elle recouvrait les pentes escarpées du mont Coressos; une montagne isolée, le Pion (Prion), portant un deuxième quartier, était également compris dans l'enceinte, et plus loin, du côté de l'est, une autre roche était couronnée de constructions helléniques, auxquelles a succédé un château turc, résidence des sultans d'Aya soulouk. Dans cette vaste étendue, d'environ 4 kilomètres de l'est à l'ouest, ne se dresse plus aucun monument intact, mais les débris se rencontrent à chaque pas, témoignant de la puissance et de la splendeur de l'antique cité. Éphèse, « l'œil de l'Asie », n'était-elle pas, après Athènes, la capitale de la confédération ionienne et, comme métropole religieuse, la résidence de prêtres-rois, le séjour de la déesse redoutée, — à la fois Anahid, Artémis et Diane, — qui régnait sur l'Europe aussi bien que sur l'Asie, la « Mère de la Nature » et la « Source de toutes choses »? Aucune œuvre humaine ne pouvait la représenter dignement; sa statue la plus vénérée était un bloc de hêtre tombé du ciel. Huit années de fouilles incessantes dirigées par l'Anglais Wood ont fini par lui faire découvrir, en 1871, les fondements de l'Artemision, enfouis à plus de six mètres, non loin de l'endroit où s'élève la mosquée du village d'Aya soulouk, bâtie elle-même sur les restes d'une église. Dans ses recherches, l'explorateur s'était laissé guider par les limites des champs pour reconnaître la direction des anciennes voies : il eut raison dans cette occurence de se confier à l'esprit conservateur du paysan; les monuments sont détruits, mais les sentiers subsistent.

Le prodigieux édifice, quatre fois plus grand que le Parthénon, s'est révélé aux yeux des archéologues, qui peuvent le reconstruire par la pensée, avec ses rangées de colonnes cannelées reposant sur des soubassements à bas-reliefs, avec ses groupes de sculptures et ses autels, entourés d'ombrages qui laissaient entrevoir les collines d'un profil grave et doux. Les admirables fragments rapportés au Musée Britannique permettent de se faire une idée de ce qu'était la « septième merveille du monde ». Les débris du temple avaient été partiellement utilisés pour la construction de l'aqueduc et pour celle de la mosquée, qui d'ailleurs est un monument original et curieux de l'art turco-persan, orné de versets du Coran qui se groupent et s'enroulent en étonnantes arabesques. Sur les pentes mêmes du Pion et du Coressus, les fondations mises à découvert, les débris de muraille qui font saillie au-dessus du sol, révèlent aussi la prodigieuse richesse en monuments somptueux que présentait la ville des Éphésiens. Quel spectacle grandiose devait offrir la vue du théâtre, où plus de vingt-cinq mille personnes étaient assemblées sur les gradins et sous le péris-

tyle de la colonnade supérieure[1]! Du théâtre au port, les temples, dont les noms ont été conservés par les médailles, se succédaient sans interruption; les statues, aujourd'hui brisées en fragments ou réduites en mortier, s'élevaient par milliers le long des avenues; les carrières du Pion, d'où l'on retira les matériaux pour la construction de tant d'édifices, imposent par leurs dimensions prodigieuses. Comme toutes les villes de prêtres, Éphèse



ÉPHÈSE. — PRISON DE SAINT PAUL
Dessin de E. Schiffer, d'après une photographie.

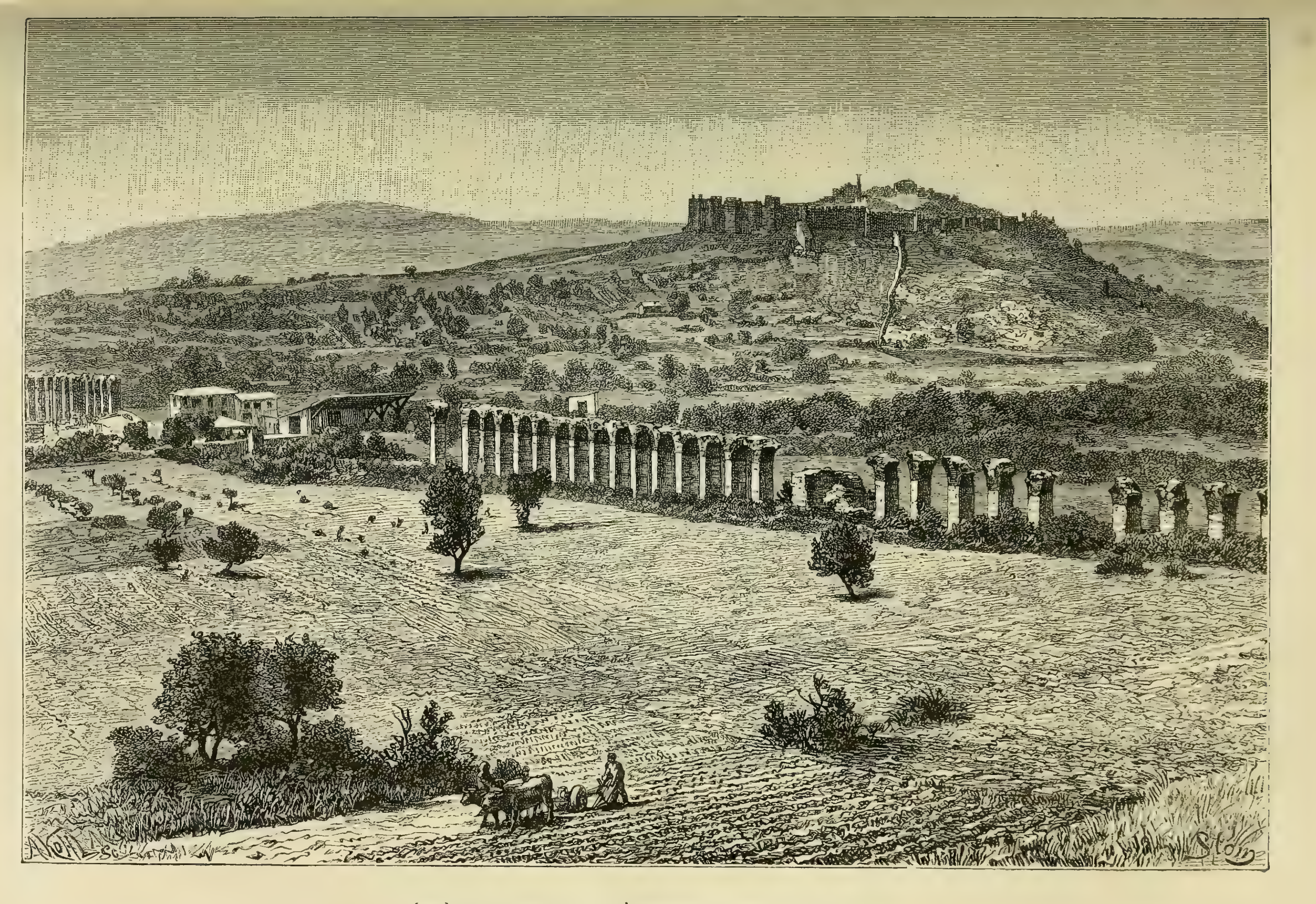
n'avait pas une pierre qui n'eût sa légende, et dans les montagnes environnantes, chaque site était célèbre par des miracles; tous les dieux y figuraient dans quelque scène mythologique. De même, les chrétiens, héritiers du monde grec, virent dans Éphèse une de leurs cités saintes; ici est la « prison de saint Paul », ailleurs la tombe de Marie-Madeleine; là, blottis dans une grotte, reposèrent pendant deux cents années les « Sept Dormants » avec leur chien fidèle, tandis qu'autour d'eux se suivaient les géné-

[1] Wood, *Discoveries at Ephesus*. D'autres explorateurs avaient évalué à 56 000 le nombre des sièges du théâtre (Falkener).

rations, et qu'à la religion païenne succédait un culte nouveau; graves sur une pierre précieuse, leurs noms sont, pour musulmans et chrétiens, le plus sûr des talismans. La légende donne Éphèse pour résidence à l'apôtre Jean le « Saint Théologien »; de là le nom du bourg, Haghios Theologos, devenu Aya soulouk dans la bouche des Turcs[1]. Après Héraclite, le plus illustre des Grecs nés à Éphèse fut Apelle, qui, moins heureux que les statuaires hellènes, n'a point laissé d'œuvre pour justifier sa gloire auprès de la postérité.

Les deux havres que possédait autrefois Éphèse ne se voient plus, mais se devinent. Le « port sacré », ainsi nommé parce qu'il était voisin des temples, n'est plus reconnaissable que par un coude soudain que fait le Caïstre. Le bassin de la ville, situé plus loin de la mer et communiquant jadis avec le grand port par un canal, peut-être artificiel, n'est plus qu'un marais entouré de débris. Ces ports envasés ont été remplacés par celui de la « Nouvelle Éphèse », plus connu sous le nom de Scala Nova ou « Échelle Neuve », que lui donnèrent les navigateurs italiens. La ville, qui porte le même nom, est d'un grand aspect; elle s'élève en amphithéâtre sur le versant septentrional d'une colline qui regarde obliquement la mer; d'anciennes murailles entourent le dédale des rues montantes; de vastes cimetières s'étendent dans la plaine qui borde le littoral, le port est profond et, du côté de l'ouest, l'îlot des Oiseaux le protège partiellement contre le vent du large; mais les tempêtes du nord-ouest y sont parfois dangereuses. Scala Nova était visitée par un grand nombre de navires avant l'ouverture du chemin de fer qui pénètre dans la vallée du Méandre et en emporte maintenant toutes les denrées à Smyrne; mais il est presque délaissé de nos jours, et si on ne lui accorde pas un embranchement avec la station d'Éphèse, sur la ligne maîtresse, l'isolement menace de lui faire perdre le petit trafic qu'il a conservé. Cependant des compagnies de bateaux à vapeur, en lutte d'intérêts avec la « société des quais de Smyrne », reprennent souvent l'idée d'établir à la Nouvelle Ephèse un grand port avec tout l'outillage industriel moderne, et de construire une voie spéciale vers la vallée du Méandre pour détourner les échanges à leur profit[2]. A l'ouest, non loin de la butte qui porte les ruines de Neapolis, la bourgade grecque de Tchangli se cache dans un petit bassin de verdure, au bord d'un torrent qu'ombragent les platanes: ce serait le Panionium où les délégués des cités ioniennes venaient déli-

[1] A. von Prokesch, *Denkwürdigkeiten aus dem Orient.*
[2] Loehnis, *Beiträge zur Kenntniss der Levante.*



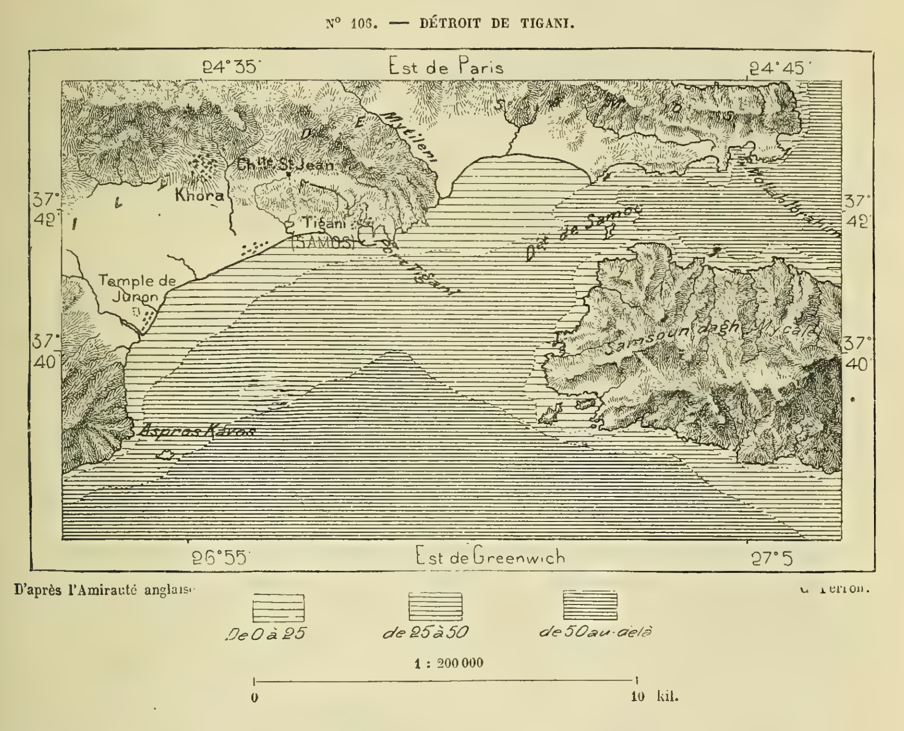
ÉPHÈSE. — RUINES DE L'AQUEDUC ET DE LA CITADELLE

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

bérer sur les intérêts de la confédération[1]. Au delà de Tchangli la côte n'a plus même un hameau, à peine des maisons isolées.

L'ancienne capitale de l'île de Samos, qu'un détroit de quelques kilomètres sépare de la péninsule de Mycale, a disparu comme Éphèse, et de tous ses temples ne s'est maintenue qu'une seule colonne, reste de l'Héreion, le sanctuaire le plus vénéré de Héra dans toute l'Ionie asiatique. Une petite ville, appelée Tigani ou la « Poèle », à cause de la forme circulaire de son port, s'est élevée à l'endroit même où se trouvait le quartier

N° 106. — DÉTROIT DE TIGANI.



D'après l'Amirauté anglaise.

commerçant au temps de Polycrate; sur une terrasse des montagnes, au milieu des vignes et des quinconces d'oliviers, une autre ville, aux maisons étagées et aux rues tortueuses, Khora, le « Lieu » par excellence, occupe l'emplacement d'un quartier de l'antique Samos, la patrie probable de Pythagore : le reste de la plaine, jadis couverte d'habitations, n'a plus que des ruines informes, éparses dans les marais et les terrains de culture. Sous la colline de l'acropole, encore surmontée de murs et de tours, on a récemment découvert la double galerie souterraine, d'environ 1200 mètres de long, qui portait à la ville les eaux d'une fontaine jaillissante; ce tunnel, longtemps cherché, était obstrué à l'entrée par des concrétions calcaires

[1] Tournefort, *Relations d'un Voyage du Levant*; — Chandler, *Voyage dans l'Asie Mineure*.

et recouvert par des éboulis; l'eau, à la sortie du gouffre bleu que recouvre le dôme d'une chapelle, coulait dans une étroite gorge pour se perdre dans les marais du littoral. On s'occupe de nettoyer la galerie, et bientôt la petite bourgade de Tigani, mieux pourvue que mainte grande cité, recevra

N° 107. — VATHY.



des eaux pures en abondance par un canal creusé il y a plus de vingt-quatre siècles.

Vathy, la capitale actuelle de la principauté de Samos, est située sur le versant opposé de l'île, au bord d'un golfe en forme d'entonnoir qui s'ouvre dans la direction du nord-ouest; les grands navires approchent des nom-

veaux quais dans l'eau profonde. La ville est triple : dans un cirque herbeux, au sud de la montagne escarpée que l'on gravit par des sentiers de chèvre, se voient les anciennes constructions de Palaio-kastron; à mi-hauteur, sur les contreforts, serpentent les rues en escalier de la ville proprement dite; en bas, le nouveau quartier du port longe les quais, là où quelques huttes seulement existaient au milieu du siècle. Le port de Vathy, visité régulièrement par des bateaux à vapeur, entretient un commerce très actif de fruits, d'oignons et de vins, muscats et autres. Autour de la ville, les défrichements et la culture modifient rapidement l'aspect du paysage; on plante des vignes non seulement dans les plaines et sur les pentes douces, mais encore sur les terrains pierreux, et les fragments de roche enlevés du sol labouré se dressent au pourtour des enclos en murailles et en tours. A quelques kilomètres de la côte d'Asie Mineure, presque entièrement déserte, on s'étonne de voir des populations acharnées au travail. Samos possède une large route carrossable, de Vathy à Tigani; elle a des ponts, des quais, des jetées dans les deux ports de l'est et sur la côte nord-occidentale, à Carlovassi; elle fait un commerce considérable, double de celui de la France proportionnellement au nombre des habitants. C'est que la population jouit d'une autonomie presque complète et n'a rien à craindre de la garnison turque de 156 hommes, troupe de parade maintenue pour la forme au nom du sultan suzerain. Un tribut annuel de 47 000 francs libère les Samiens de toute autre sujétion; le gouvernement est attribué à un certain nombre de notables, que préside un prince désigné par la Porte. Les insulaires ont leur pavillon, que toute une flotte de chaloupes montre fièrement dans l'Archipel. L'île de Samos jouit d'une grande prospérité matérielle, les naissances sont généralement doubles des décès, et chaque année s'accroît le nombre de ses habitants, recensé par une statistique rigoureuse[1]. Les habitants de Samos sont d'une telle sobriété, que la légende attribue au climat sec et vivifiant de l'île

[1]

Population de Samos en	1610	10 000 habitants.
»	1828	27 125 »
»	1864	35 998 »
»	1879	37 701 »

(Epaminondas Stamatiadis, *Annuaire de Samos pour* 1880.)

Budget de Samos en 1876 :

Recettes	3 053 729 francs.
Dépenses	2 923 429 »

Cultures de Samos en 1878 :

Champs labourés	6676 hectares
Olivettes	5219 »
Vignobles	2927 »
Vergers	593 »

une vertu particulière, qui dispenserait de se nourrir comme partout ailleurs[1].

Descendants de colons venus de tout l'archipel, des côtes de l'Hellade continentale et de l'Anatolie après la dévastation de l'île par les conquérants turcs, les Samiens contribuent à leur tour à peupler les côtes voisines; c'est par milliers qu'ils vont chercher fortune à Smyrne et dans les autres villes de l'Ionie; parmi eux aussi se recrutent trop souvent les bandes de brigands qui parcourent l'Anatolie : les mêmes individus, pacifiques et doux au milieu des populations laborieuses de l'île natale, deviennent des bandits redoutés sur la terre étrangère. On émigre aussi beaucoup de Nikaria et du rocher volcanique de Patmos, où vécut l'auteur de l'*Apocalypse*. La dernière île a perdu près de la moitié de ses habitants depuis le milieu du siècle.

Si la belle et fertile vallée du Méandre était peuplée et cultivée comme la montagneuse Samos, elle serait le paradis de l'Anatolie. Elle est déjà l'une de ses plus industrieuses régions : c'est de là que Smyrne importe la plus forte part des denrées agricoles et des produits manufacturés qui alimentent son commerce. Dineïr, à la source du Méandre, est la porte même des régions du plateau et doit prochainement, comme terminus du chemin de Smyrne, devenir l'entrepôt de la Phrygie et de la Pisidie. Située sur l'un des hauts affluents du Méandre, Ouchak, entourée de champs qui donnent le meilleur opium de l'Anatolie, brode les « tapis de Smyrne »; environ 4000 ouvrières, travaillant en plein air devant des cadres en bois qui portent la chaîne, sont occupées tout le jour à compter, à nouer, à égaliser les fils de la trame. La production s'accroît d'année en année, et représente une valeur moyenne de deux millions, payée par les importateurs d'Angleterre, de France et des États-Unis; des négociants français ont leurs agents à Ouchak et font directement les avances aux entrepreneurs, qui payent aux ouvrières 4 à 5 francs par semaine[2]. C'est également par des payements anticipés, très inférieurs à la valeur marchande des étoffes, que les négociants de Smyrne achètent les cotonnades, dites *alajas*, que tissent les femmes du bourg musulman de Kadi-koï, dans le bassin du Lycus, entre Saraï-koï et Denizli. On y compte un millier de métiers. Pour accroître leurs revenus par le nombre des ouvrières, les Turcs

[1] Valeur des échanges de Patmos en 1879 :

Importation.	15 701 318 francs
Exportation.	12 305 582 »
Ensemble.	28 006 900 francs.

Mouvement maritime : 3459 navires, jaugeant 77 C14 tonnes.

[2] Edm. Dutemple, *En Turquie d'Asie*.

de Kadi-koï ont presque tous les quatre femmes légitimes que leur permet le Koran[1].

Denizli, située à la base orientale du Baba-dagh, dans une plaine arrosée d'eaux vives, ne se compose guère que d'un bazar et de quelques tanneries; au milieu du siècle dernier, après un tremblement de terre qui renversa la ville, presque toute la population se dispersa dans les maisonnettes de la campagne environnante, à l'ombre des ormeaux, des chênes et des arbres fruitiers. Denizli sera tôt ou tard fréquentée comme centre d'excursions vers les sites admirables du mont Cadmus, les sources pétrifiantes des bords du Lycus et les ruines des cités gréco-romaines. Au nord, Laodicée, l'une des « Sept Églises d'Asie », très riche et très peuplée au commencement de l'ère vulgaire, a laissé les imposants débris de son aqueduc, de ses temples, de ses deux théâtres, désignés maintenant sous le nom collectif d'Eski hissar ou « Château Vieux »; à l'est, le bourg de Khonas a gardé quelques fragments des édifices de Colosses; à l'ouest, sur le versant opposé du Baba-dagh, les baraques de Geïra (Hiera) entourent les ruines d'Aphrodisias, dont le principal temple, transformé en église à l'époque byzantine, a toujours quinze colonnes ioniques en parfait état de conservation; mais les ruines les plus grandioses sont celles de Hierapolis, sur la terrasse de travertin qui domine la plaine alluviale où se rejoignent le Lycus et le Méandre. Des gradins du théâtre, l'un des plus somptueusement construits et des mieux respectés par le temps qui nous soient restés de l'époque d'Hadrien, on jouit d'une vue incomparable sur les montagnes bleues des alentours et sur la plaine du Méandre, qui va se confondre au loin avec les vapeurs transparentes de l'horizon, rendues plus légères par le contraste des édifices ruinés, d'un ton rouge ou noirâtre, qui s'élèvent sur la terrasse des sources.

Bouladan, sur un petit affluent septentrional du Méandre, Saraï-koï, sur le fleuve, en aval de la bouche du Lycus, sont, comme Denizli, des marchés agricoles, expédiant leurs denrées à Smyrne par le chemin de fer d'Aïdin. Plus bas, sur le versant exposé au midi, se montre Nazli, composée de deux bourgs distincts, dont l'un, le haut Nazli, peuplé de Grecs, et connu spécialement sous le nom de Bazar, a pris rang comme un des principaux marchés pour les figues dites « de Smyrne ». La campagne environnante est une immense forêt de figuiers, à l'ombre desquels croissent l'orge et le maïs; des geais bleus voltigent partout sous le feuillage. Naguère des bosquets d'orangers entouraient la station de Sultan-hissar, mais un petit

[1] Giudici; — Séjourné, *Notes manuscrites.*

nombre seulement de ces arbres ont échappé à la maladie, qui fit périr en même temps tous les orangers de Samos. Des ruines romaines se rencontrent presque à chaque pas. Les restes de Nysa la grecque se voient sur une colline, au-dessus de Sultan-hissar.

Aïdin Guzel Hissar ou le « Beau Château d'Aïdin », la grande cité de la région du Méandre, donne son nom au vilayet dont Smyrne est la capitale. Longue de plusieurs kilomètres, elle s'étend à la base et sur les pentes de collines d'un conglomérat rougeâtre couronnées de quelques villas; les maisons peintes, jaunes, vertes ou bleues, couvertes de tuiles dont le rouge a disparu sous la mousse, s'élèvent en amphithéâtre sur les escarpements; des coupoles, des minarets, des groupes de cyprès dominent le dédale des constructions basses; une vallée profonde s'ouvre au milieu de la ville entre deux promontoires, et sur les bords du ruisseau d'Aïdin-tchaï se penchent les platanes, abritant des cafés sous leur vaste ramure; d'abondantes sources minérales jaillissent dans les environs. Aïdin, ainsi nommée de l'émir indépendant qui s'empara de la vallée du Méandre après le passage des Mongols, est peuplée surtout d'Ottomans; mais les Grecs augmentent en nombre, en richesse et en influence, grâce à leur initiative, à leurs voyages, et surtout à leurs écoles, car s'ils ne forment qu'un cinquième de la population, ils ont la moitié des écoliers. Les Arméniens, dont le quartier, situé sur la pente de la colline, avoisine celui des Grecs, rivalisent avec eux pour les opérations de commerce, et moins redoutés par les Turcs que les entreprenants Hellènes, fournissent à l'administration turque presque tous ses employés. Les Juifs espagnols, qui vivent dans le faubourg inférieur, près de la gare, sont tous commissionnaires, changeurs, prêteurs sur gages ou comptables[1]. C'est à l'endroit même où finit Aïdin, c'est-à-dire au rebord de la colline dominant à l'ouest la gorge de l'Aïdin-tchaï, que commençait jadis la cité de Tralles. La terrasse qui la portait, parfaitement limitée par des escarpements et rattachée aux montagnes par un isthme de défense facile, constituait une forteresse naturelle de 2 à 3 kilomètres carrés, que des murailles rendaient presque inexpugnable[2]. La ville grecque fut somptueuse et riche en beaux édifices; mais ceux-ci étaient presque tous construits en briques, et depuis des siècles les habitants d'Aïdin n'ont pas d'autre carrière; des ouvriers fouillent toujours le sol pour en retirer les briques anciennes, les seules dont on puisse se servir pour la construction des

[1] Population d'Aïdin en 1883 : 23 000 Turcs; 6500 Grecs; 1800 Juifs; 1000 Arméniens

[2] Olivier Rayet et Albert Thomas, *Milet et le golfe Latmique.*

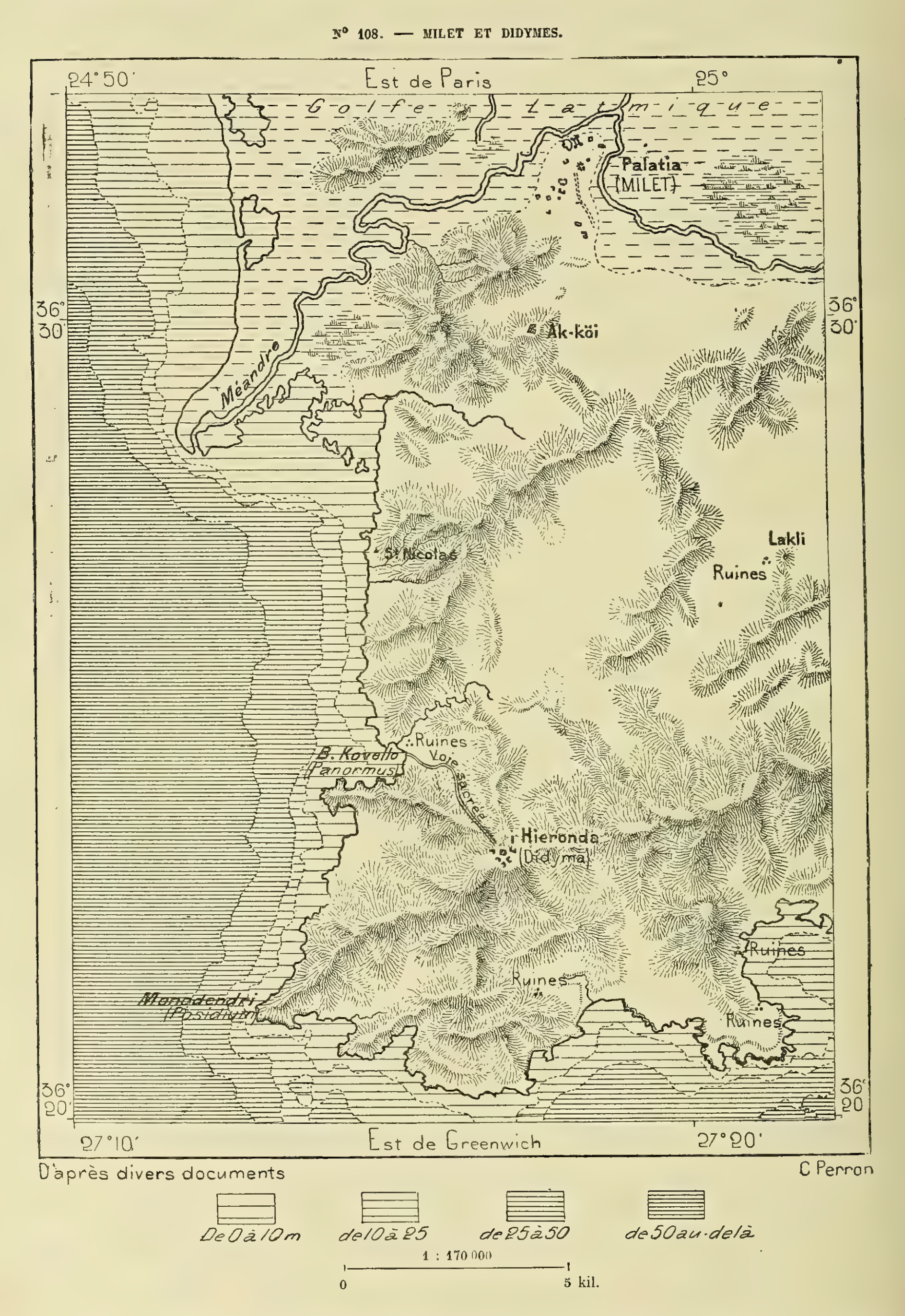
fours. Au milieu des oliviers de la terrasse, on ne voit que décombres et cimetières; seulement à l'extrémité occidentale se dresse encore la puissante façade du gymnase, mur épais de 8 mètres que traversent trois portes en plein cintre, les « Trois Yeux » (*Utch Göz*) par lesquels on contemple la vallée basse du fleuve. Le fief de Thémistocle, Magnésie du Méandre, qui succéda elle-même à une ville plus ancienne, a, comme Tralles, disparu par le travail incessant des carriers; toutes les maçonneries du chemin de fer entre Aïdin et le col d'Éphèse ont été faites avec les pierres prises à Magnésie. Près des amas informes de ruines, est la station de Baladjik, célèbre par son miel et ses figues, les meilleures de l'Anatolie[1].

A l'exception de Sokia ou la « Froide », ainsi nommée d'une brèche des montagnes par laquelle souffle le vent du nord, la basse vallée du Méandre n'a point de ville. Sokia, où les Grecs sont en majorité, a pris de l'importance, grâce aux ateliers pour la préparation des réglisses qu'y ont établis des commerçants anglais; ils exploitent aussi dans le voisinage des mines de lignite et d'émeri. C'est toute l'industrie de la contrée. Mais il n'est pas en Asie Mineure de région où se voient des restes plus précieux de l'art antique. Là où se trouve le village de Samsoun, au pied du Mycale, s'élevait la patrie de Bias, Priène, dont la mer venait jadis baigner les quais et que dominait une très haute acropole; au pied de la roche, sur une terrasse, se voient les ruines du temple de Minerve Poliade, « modèle de l'architecture ionique à la belle époque », ainsi qu'en témoignent les fragments déposés par M. Pullan au Musée Britannique, et la restauration qu'en ont faite MM. Rayet et Thomas. A une vingtaine de kilomètres au sud, sur un coude du Méandre, le hameau misérable de Palatia marque l'emplacement de la glorieuse Milet, patrie de Thalès et d'Anaximandre; les restes d'un théâtre, le plus grand que possédât l'Asie Mineure, sont, avec des amas de décombres, recouverts de broussailles, tout ce qui reste de la puissante cité à laquelle appartenait l'hégémonie de la confédération ionienne et qui osa résister aux armées d'Alexandre. Les fouilles dirigées par M. Rayet ont révélé le plan de somptueux édifices et ont ramené des sculptures qui se trouvent maintenant au Louvre. Myonte, sur une coulée du Méandre, au nord-est de Milet, a complètement disparu, mais la ville où naquit Zeuxis, Héraclée, située à l'extrémité orientale de l'ancien golfe du Latmos, devenu mer intérieure par les progrès des alluvions fluviales, a conservé son agora, mieux reconnaissable que celle de toute autre cité

[1] Récolte moyenne des figues dans la vallée du Méandre :
30 000 charges, soit 6 560 000 kilogrammes. En 1878 : 10 000 000 kilogr.
Récolte de la vallée du Caïstre : 2 120 000 kilogrammes.

grecque, et son enceinte hardie escaladant les rochers. Enfin, près du promontoire qui sépare le golfe du Méandre de celui de Mendelia, à Didymes,

N° 108. — MILET ET DIDYMES.



la moderne Hieronda, se voient les ruines du sanctuaire d'Apollon Branchides, le plus vaste de l'Asie Mineure, et l'un des plus remarquables, par les dispositions architecturales que nécessitaient les mystères de l'oracle.

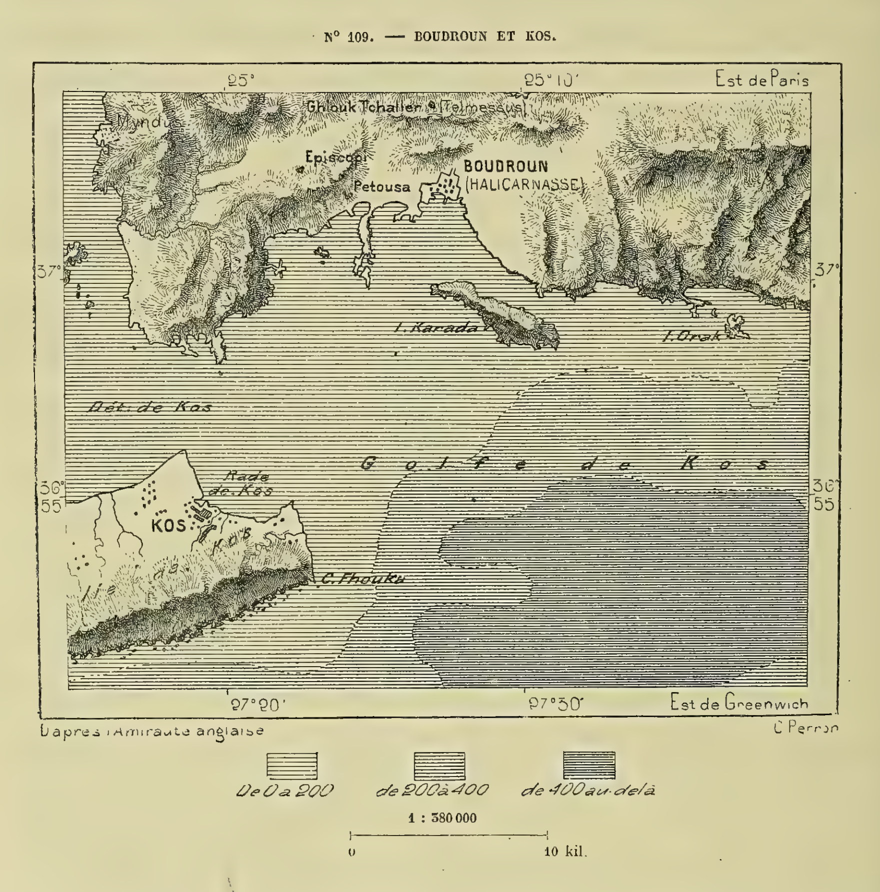
Une voie de 4 kilomètres, bordée de statues assises qui rappellent le style égyptien, unissait ce temple au port le plus rapproché. Le Louvre et le Musée Britannique possèdent des fragments de Didymes et de la voie Sacrée[1].

Le petit bassin du Sari tchaï ou « Fleuve Jaune », qui débouche dans le golfe de Mendelia, est aussi très riche en antiquités. Non loin de la ville qui a donné son nom au golfe et que dominent au nord les escarpements du Latmus, l'ancienne Euromus montre les restes d'un beau temple corinthien ; Melassa, la Mylasa des anciens, n'a pas une maison qui ne soit construite des matériaux retirés de temples, de palais ou de mausolées ; Asîn-kaleh ou le « Village du Château », qui se trouve au nord de l'embouchure du Sari tchaï, est au pied du promontoire péninsulaire qui porta Iassus, son beau théâtre, ses tombeaux, ses murs pélasgiques, utilisés plus tard pour une forteresse vénitienne. L'ancienne Caryanda, patrie de Scylax, est sur la rive opposée du golfe de Mendelia. De là il ne reste qu'à traverser un col pour redescendre à Boudroun, la ville qui fut Halicarnasse, où naquit Hérodote. Admirablement située au bord d'une baie sûre et profonde, elle présente, suivant l'expression de Vitruve, la forme d'un théâtre à gradins qui regarde la mer ; deux promontoires limitent la baie, l'un, à droite, qui portait le temple d'Aphrodite et d'Hermès, l'autre, à gauche, que couronnait le palais de Mausole, et que terminait une péninsule rocheuse ; dans ce vaste hémicycle s'élevaient les palais, les temples et le tombeau élevé par Artémise. Cette « merveille » du monde ancien à laquelle avaient travaillé Scopas et les autres sculpteurs les plus célèbres de son temps, fut respecté pendant dix-huit siècles par les conquérants qui se succédèrent sur les côtes de l'Asie Mineure. Quoique plusieurs fois secoué par les tremblements de terre, le socle avait encore toutes ses colonnades et ses sculptures au commencement du quinzième siècle. C'est alors que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, plus barbares que tous leurs devanciers, s'attaquèrent au monument pour en faire des pierres à bâtir et de la chaux. Sous la direction de l'architecte Heinrich Schlegelholt, ils démolirent le mausolée pour élever une forteresse, que d'ailleurs ils ne défendirent point contre Soliman. Les fouilles de MM. Newton et Pullan, en 1857 et 1858, ont révélé l'emplacement du mausolée et déblayé des fragments admirables : c'est à Londres maintenant qu'il faut aller voir ces restes du plus ancien monument ionique de l'Anatolie; d'après M. Rayet, il fut construit au milieu du quatrième siècle de l'ère ancienne.

[1] O. Rayet et A. Thomas, *Milet et le golfe Latmique.*

Le port de Boudroun ne fait qu'un petit commerce de figues; Djova, située à l'extrémité orientale du golfe de Kos, est simplement l'escale de Moughla, qui se trouve à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur, environnée de montagnes; enfin la fameuse Cnide, la cité principale de l'Hexapole dorienne, la ville aimée d'Aphrodite, qui possédait la statue de la déesse, sculptée par Praxitèle, n'a laissé que des ruines, des tombeaux,

N° 109. — BOUDROUN ET KOS.



des murs cyclopéens, dont les débris ont servi à bâtir des palais en Égypte pour Méhémet Ali; on n'y a trouvé d'autre fragment remarquable qu'une statue de lion transportée au Musée Britannique. L'Euripe ou canal qui faisait communiquer ses deux ports et que traversaient deux ponts est comblé. Actuellement le marché de l'Asie Mineure sud-occidentale est dans l'île de Kos : de la ville du même nom, située sur une grève arrondie en demi-cercle, l'on voit au nord la baie de Boudroun, au sud le cap Krio, l'ancien promontoire Triopium ou Cnide. Kos la grecque, l'une des plus riches îles de l'Archipel, exporte d'excellents vins, des oignons, du sésame; elle alimente de fruits, grenades, amandes, citrons, raisins, le marché

d'Alexandrie. Comme Boudroun, Kos est dominée par une forteresse des chevaliers de Saint-Jean qui renferme les bas-reliefs d'un temple grec; la grande place est ombragée par un platane de 19 mètres de circonférence, dont les branches latérales sont soutenues par des piliers de marbre : c'est là, dit la tradition, qu'Hippocrate donnait ses consultations; des sources, qui jaillissent au sud-ouest, sur les flancs de l'Oromedon, sont connues sous le nom du « Père de la Médecine ». Kos, voisine du volcan de Nisyros, abonde en fontaines thermales et la fécondité de ses campa-

N° 110. — PÉNINSULE DE CNIDE.



1 : 760 000

20 kil.

gnes est due principalement, ainsi que l'a démontré Gorceix, aux cendres volcaniques qui furent expulsées du cratère de Nisyros lors de quelque antique éruption. Les autres montagnes insulaires de ces parages de l'Archipel, Kalymnos, Astropalæa, Symi, ont pour richesse principale les éponges de leurs baies; les marins de Symi emploient à cette pêche une douzaine de grandes embarcations et 150 bateaux ordinaires. Tous les Symiotes sont habiles plongeurs et ne craignent pas de s'aventurer dans les eaux où nagent les requins; la coutume interdit au jeune homme de se marier avant qu'il sache cueillir une éponge à vingt brasses[1]. La scène que décrit la ballade de Schiller aurait souvent eu lieu à Symi : la plus belle

[1] Hamilton. *Researches in Asia Minor*.

fille du pays est promise par le père au jeune homme le plus audacieux et la foule s'assemble pour assister et juger les plongeurs[1].

Rhodes, la « terre des Roses », ou plutôt des « Grenades »[2], ainsi qu'en témoignent d'anciennes monnaies, est l'une des plus grandes îles de l'Archipel anatolien. A certains égards elle occupe une position privilégiée : abritée des vents du nord-est par les montagnes de la Lycie, ne subissant point le vent du nord, qui, par l'appel des foyers de chaleur d'Égypte et de Syrie, se change pour elle en vent de nord-ouest[3], rafraîchie en été par les brises marines, elle jouit d'un climat plus égal que les autres Sporades asiatiques et ses vallons ne sont pas moins fertiles que ceux de Chio et de Mytilini : c'est à Rhodes, mieux qu'à toute autre île de l'archipel, que s'applique le mot d'Hippocrate : « On n'y connaît guère de différence de chaleur et de froidure; les deux températures se fondent l'une dans l'autre. » Rhodes est l'« épouse du Soleil », le « séjour des Héliades », parce qu'il n'est pas un jour de l'année où le rayon lumineux ne perce les nues; « les arbres n'y sont jamais sans feuillage, ni les jours sans soleil. » Située à l'angle même de la Péninsule, Rhodes occupe un centre de convergence sur les routes de la mer, et dans l'antiquité, alors que les navires se hasardaient rarement loin des côtes, elle était l'escale nécessaire des flottes de commerce qui, arrivées à l'angle du continent, avaient à changer de route. Ainsi s'explique l'importance des échanges qui se faisaient autrefois dans la cité de Rhodes, « à laquelle, dit Strabon, nulle ne pouvait être égalée ». Au troisième et au deuxième siècle de l'ère ancienne, les Rhodiens étaient « les premiers marins du monde »; héritiers des Phéniciens, qui avaient eu des colonies dans leur île, ils établirent comme eux des comptoirs jusque dans l'Ibérie lointaine, et la ville de Rosas, les montagnes de Roda rappellent encore leurs visites aux promontoires pyrénéens. Ils faisaient un très grand commerce avec Sinope, qui leur fournissait du blé de Crimée, des esclaves, des poissons « pélamides » ou sterlets, et leur politique recherchait toujours l'amitié de Byzance pour s'assurer le passage du Bosphore[4]. La position de Rhodes lui donnait aussi une valeur stratégique de premier ordre, et les chevaliers de Saint-Jean, expulsés de la terre ferme, firent preuve de sagacité en établissant leur forteresse principale sur la pointe avancée de l'île, semblable à une proue de vaisseau heurtant le rivage; là ils balancèrent pendant

[1] Van Egmont and Heyman, *Travels*; — Schubert, *Reisen in das Morgenland*.
[2] V. Guérin, *Ile de Rhodes*.
[3] Ross, *Reisen in den griechischen Inseln*.
[4] E. Desjardins, *Notes manuscrites*.

plus de deux siècles la fortune des Turcs dans les mers du Levant, et l'on sait avec quelle vigueur ils résistèrent, en 1522, aux forces de Soliman le Magnifique. La ville actuelle, occupant à peine un seizième de l'ancienne



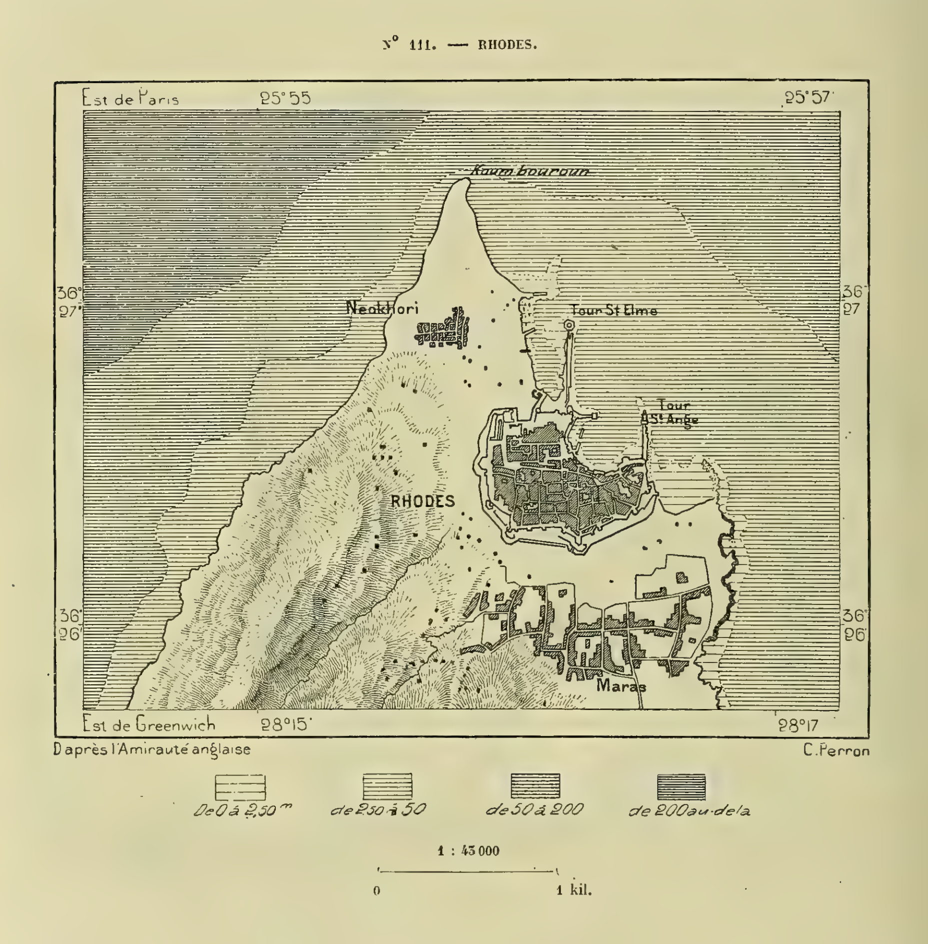
ENTRÉE DU PORT DE RHODES.

étendue, appartient encore, par l'un de ses quartiers, au moyen âge chrétien : en montant la rue tortueuse des Chevaliers, entre les portes blasonnées des « auberges », on se croirait transporté à quatre siècles dans le passé. L'île asiatique a conservé l'aspect d'une cité de l'Europe féodale; malheureusement les plus remarquables monuments de la Rhodes des

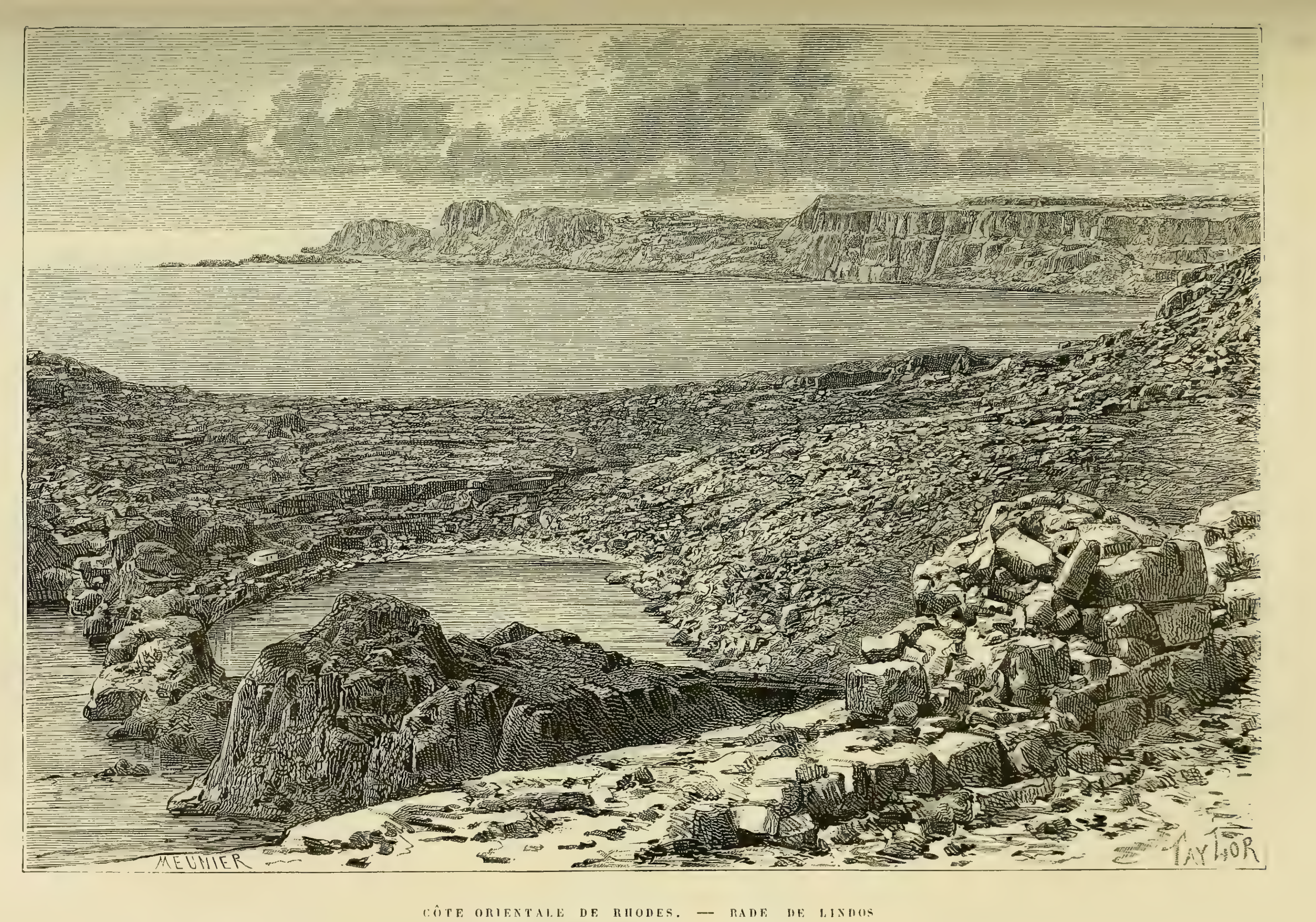
Chevaliers, l'église de Saint-Jean-Baptiste et le palais des Grands Maîtres, furent détruits en 1856 par une explosion : d'anciens documents étudiés par M. Guérin lui font présumer que les barils de poudre, cause du désastre, étaient ceux qu'avait cachés le traître d'Amaral pour hâter la reddition de la place, en 1522.

Les ports de Rhodes sont en grande partie oblitérés : le havre du sud,

N° 111. — RHODES.



situé en dehors des remparts, n'est plus utilisé par le commerce; celui du nord, dans lequel étaient remisées les galères des Chevaliers, ne reçoit plus que de faibles embarcations; les navires ordinaires ne pénètrent que dans le port central, au-dessus duquel s'arrondit l'amphithéâtre de la ville. Mais ce port même est mal protégé ; son entrée, qu'il serait facile d'abriter par un brise-lames, est largement ouverte aux vents dangereux du nord-est, et souvent les équipages doivent appareiller pour les criques du continent, surtout pour le havre magnifique de Mermeridje, bassin à tortueuse entrée qu'entourent de hautes collines. L'île, assez massive dans ses contours,



CÔTE ORIENTALE DE RHODES. — RADE DE LINDOS

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

n'a plus de ports fréquentés au sud de la cité des Chevaliers; les navires ne visitent plus la baie que domine l'ancienne acropole de Lindos, vers le milieu de la côte orientale. Près de là, au nord, se voient les restes de l'antique cité phénicienne de Camiros, dont la nécropole a livré aux chercheurs des milliers de poteries curieuses.

Au sud-ouest de Rhodes, l'île allongée de Karpathos fait quelque commerce, mais la plupart des habitants émigrent temporairement pour gagner leur vie comme charpentiers ou sculpteurs sur bois. Quant aux insulaires de la petite Kasos, qui continue la chaîne des îles vers la Crête, ils s'occupent presque exclusivement de navigation, et leur pavillon se montre dans tous les ports de la Méditerranée[1]. Après une descente meurtrière que firent les Turcs pendant la guerre de l'Indépendance, l'île avait été complètement abandonnée. La plupart des terres de l'Archipel se gouvernent elles-mêmes : on ne leur demande que l'impôt.

Sur la côte méridionale de la Péninsule, le port de Makri, assez vaste pour recevoir tous les navires de la Méditerranée, n'a pourtant sur ses

[1] Villes principales du versant anatolien de la mer Égée et des îles turques de l'Archipel, avec leur population approximative :

CONTINENT.

Smyrne	192 000 hab.	Gördiz	10 000 hab.
Manissa (Magnésie).	50 000 »	Nazli	10 000 »
Cydonia (Aïvali), d'ap. Humann.	35 000 »	Denizli	10 000 »
Aïdin, d'après Apostolidès . .	32 000 »	Koula.	9 000 »
Kirkagatch.	20 000 »	Edremid.	8 000 »
Ak hissar.	20 000 »	Baïndir	8 000 »
Tchesmeh, en 1882	16 285 »	Œdemich	8 000 »
Pergame, d'après Humann . .	16 000 »	Bouladan.	8 000 »
Alachehr (Philadelphie). . . .	15 000 »	Yenidje Fokia.	8 000 »
Ouchak, d'après De Moustier .	15 000 »	Ghediz, d'après de Moustier. .	7 500 »
Thyra.	15 000 »	Fokia (Phocée)	7 000 »
Latzata, en 1882.	13 880 »	Menemen	7 000 »
Kassaba.	12 000 »	Scala Nova.	7 000 »
Moughla, d'après Scherzer . .	11 000 »	Sokia.	7 000 »
Bournabat	10 000 »	Sighadjik	5 000 »
Vourlah.	10 000 »	Sevri-hissar.	4 000 »
Soma.	10 000 »	Dikeli, d'après Humann. . . .	4 000 »

Kadi-koï du Méandre. . . . . 4 000 hab.

ARCHIPEL.

Iles.		Capitales.	Iles.		Capitales.
Tenedos	7 000 hab.	3 000 hab.	Kalymnos.	16 000 hab.	15 000 hab
Mytilini	60 000 »	20 000 »	Kos.	25 000 »	11 000 »
Chio.	70 000 »	26 000 »	Nisyros.	2 500 »	
Ipsara (Psara). . . .	6 000 »		Symi.	7 000 »	7 000 »
Samos.	40 000 »	7 000 »	Telos.	1 000 »	600 »
Ikaria (Nikaria) . . .	7 000 »	1 000 »	Rhodes	27 000 »	11 000 »
Patmos.	3 000 »		Karpathos.	5 000 »	
Leros	3 000 »		Kasos	5 000 »	

bords qu'un village, presque abandonné pendant la saison des chaleurs, mais très commerçant en hiver. Là se trouvait Telmessus, la ville des devins, dont il reste d'importants débris. Les contreforts du Cragus qui dominent le port sont percés de tombeaux, dont quelques-uns taillés en forme de temple, avec porche, péristyle et fronton ; à l'entrée d'une de ces tombes, une colonne ayant perdu son soubassement par une rupture de la paroi reste suspendue au roc par le chapiteau[1].

De remarquables débris de l'architecture lycienne ont été trouvés dans les ruines de Xanthos, cité qui s'élevait jadis sur une colline isolée au milieu d'une plaine d'alluvions que parcourt l'Œren-tchaï avant d'entrer dans la mer, à l'est du massif superbe des Sept Caps. Les fragments les plus précieux de Xanthos, recueillis par le voyageur Fellows, occupent l'une des salles du Musée Britannique : ce sont des tombeaux et des bas-reliefs, très curieux dans l'histoire de l'art, car les sculptures, helléniques par la vérité des formes, la grâce des attitudes, l'élégance du vêtement et des armes, n'en ont pas moins un caractère original, comme il convenait à un peuple longtemps indépendant, qui s'était trouvé en relations avec les nations de l'Asie intérieure aussi bien qu'avec les Ioniens et les Doriens du littoral ; dans les ruines de ces régions montagneuses, toutes les sculptures ont l'élégance et la pureté de style. Les Termilaï ou Lyciens avaient leur écriture spéciale, ayant quelques caractères communs avec celle des Cypriotes[2] : leurs inscriptions sont gravées en caractères, qui tout en ressemblant beaucoup au grec archaïque et quoique accompagnées sur quelques tombeaux par une traduction grecque, n'ont pu être complètement déchiffrés. Dans leurs tombeaux sculptés, comme dans leurs temples, les architectes lyciens reproduisaient exactement tous les détails des cabanes en bois de chêne ou de pin que les paysans construisaient à cette époque et construisent encore : tout est scrupuleusement imité, troncs du support, poutres, poutrelles et bardeaux ; même les ornements des angles ressemblent aux touffes d'herbes qui croissent sur les bords des toits en terre mal aplanis par le rouleau[3]. Néanmoins la variété des formes architecturales reproduites est considérable et nombre de tombeaux lyciens se terminent par un faîte ogival.

Les ruines paraissent d'autant plus belles que les montagnes sont découpées en gorges sauvages, dominées par des escarpements grandioses. Ainsi

[1] Fellows, *Travels and Researches in Asia Minor*.
[2] Hamilton Lang, *Cyprus*.
[3] Fellows ; Spratt ; Forbes ; Hoskyns, Schönborn, etc.

Pinara, la Minara de nos jours, est environnée de sommets, dont l'un se dresse à plusieurs centaines de mètres en une immense tour, percée de tombeaux par milliers, autour desquels planent les aigles. Depuis que

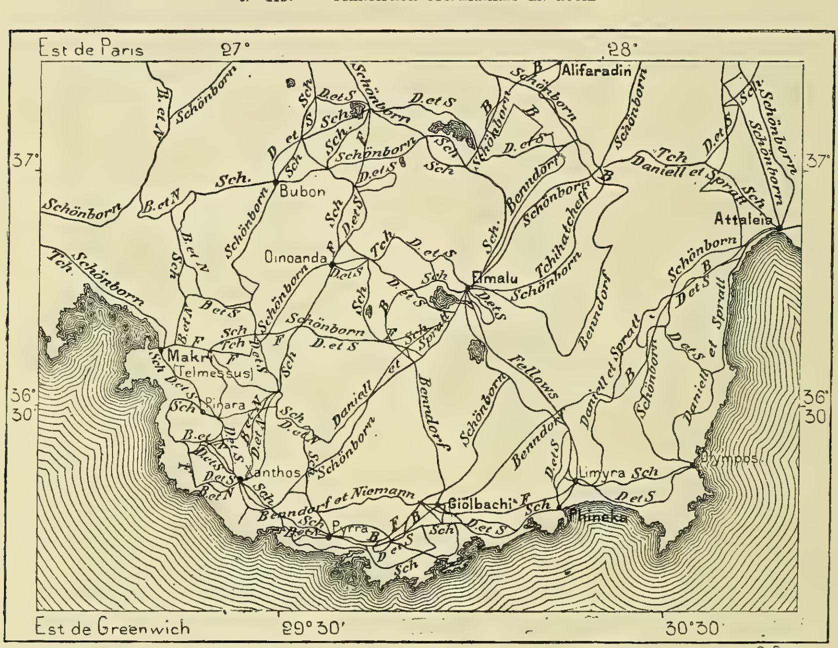
N° 112. — VALLÉE DU XANTHOS.



Fellows découvrit, pour ainsi dire, la Lycie, dans son mémorable voyage de 1838, c'est par dizaines que les explorateurs comptent les villes et les bourgades lyciennes qu'ils ont visitées dans les vallées et sur le bord de la mer. Voici Tlos, sur le flanc des montagnes qui à l'orient font face aux rochers de Pinara ; près de Xanthos, voici Patara, avec son grand théâtre

taillé dans le roc; plus loin, sur le rivage oriental, s'élevaient Phellus et Antiphellus; d'autres cités sans nom, ceintes de murailles parfaitement conservées, n'enferment que des arbres. Parmi les ruines récemment explorées, les plus remarquables étaient celles de Giöl-bachi, découvertes en 1842 par le voyageur Schönborn. Une montagne, dominant à l'ouest la vallée profonde du Dembra-tchaï, est surmontée par une petite acropole entourée de tombeaux, et par un monument rectangulaire, dont la façade

N° 113. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES EN LYCIE



Sch - Schonborn *D et S* - Daniell et Spratt *B et N* - Benndorf et Niemann *Tch* - Tchihatcheff *F* - Fellows

1 : 800 000

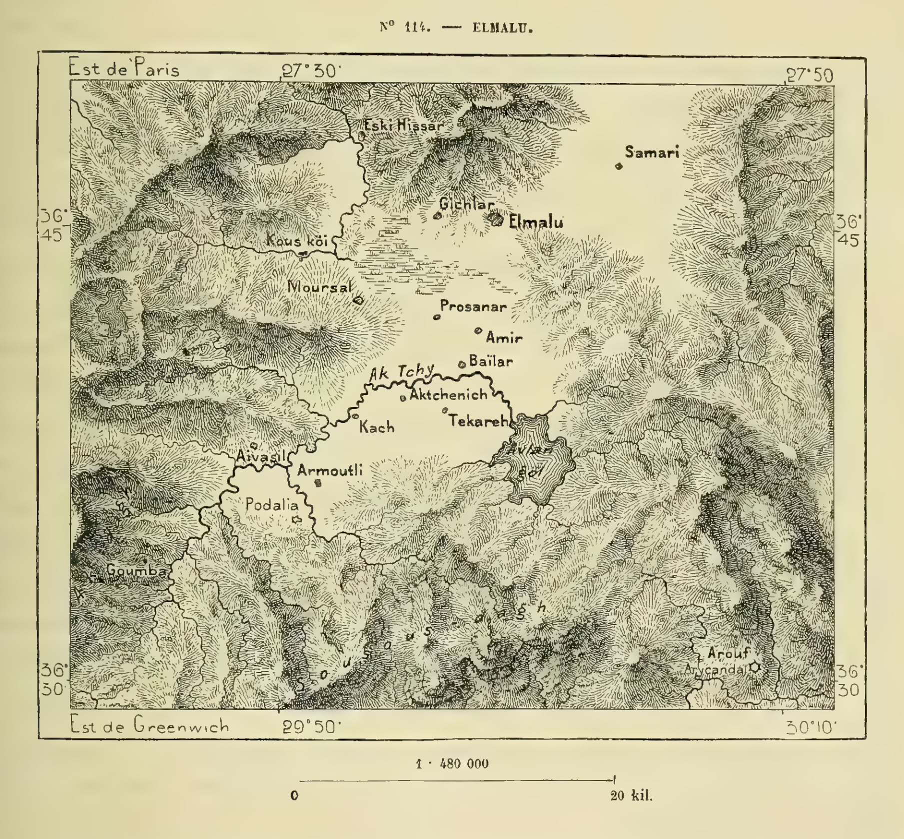
0 50 kil.

principale et les quatre parois de la cour intérieure étaient ornées de frises en bas-relief ayant ensemble un développement de plus de cent mètres. Là se déroulaient, ombragées par la ramure des arbres, toutes les grandes scènes de l'Iliade et de l'Odyssée, la chasse de Méléagre, les combats des Amazones et des Centaures[1]. C'est dans un musée de Vienne qu'on admire maintenant les frises de Giöl-bachi, sculptées avec toute la grâce hellénique et une singulière richesse d'invention. Le nom antique de la ville ruinée est resté inconnu.

[1] Benndorf, *Vorläufiger Bericht über zwei Oesterreich. Archeol. Expeditionen nach Kleinasien.*

Divisée en de nombreux bassins, dont quelques-uns n'ont pas même d'écoulement apparent vers la mer, la Lycie a dû se partager de tout temps en cantons ayant une existence économique distincte ; chaque vallée, chaque massif montagneux avait sa ville; nulle part ne se trouvait un centre naturel de commerce pour un vaste territoire; le lien politique était celui de la confédération. Mais si la Lycie est découpée à l'infini du côté de la mer, où florissait la civilisation hellénique, elle est de formes plus régulières et d'accès plus facile dans les régions du nord, où elle se confond avec les plateaux

N° 114. — ELMALU.



1 : 480 000

0 — 20 kil.

de l'intérieur, et c'est par là qu'a pénétré la domination turque, imposant la centralisation administrative. Une ville relativement considérable, Elmalu, s'est fondée dans un bassin fermé qui se trouve presque au centre géométrique du vaste demi-cercle décrit par les côtes de la Lycie, entre le golfe de Makri et celui d'Adalia. C'est une cité prospère, peuplée surtout de Grecs et d'Arméniens, mais ayant son quartier turc, dominé par une mosquée riche et gracieusement ornée. Elmalu s'occupe de la préparation des cuirs; toutefois ses tanneries, au lieu d'empester l'atmosphère comme celles des villes européennes, répandent une odeur agréable, due à

l'emploi de la vallonée. Des Smyrmiotes, grecs et levantins, y viennent faire directement leurs achats de maroquins, de peaux, de fruits, de matières tinctoriales. Les deux ports avec lesquels la capitale de la Lycie fait le plus grand commerce sont Makri et Adalia; elle trafique également avec Phenika, la « ville des Dattiers », qui justifie bien son nom. Maïs (Meis, Mégisté) ou Castelorizzo, pyramide insulaire de maisons et de fortifications ruinées, qui se dresse au large d'une baie, n'a guère d'importance que par son havre d'abri et par son commerce avec Alexandrie : les montagnes de la Lycie et de la Caramanie fournissent des bois à l'Égypte.

Adalia, la capitale de la Pamphylie, est considérée par la plupart des archéologues comme Attalea, la ville d'Attale Philadelphe, dont elle porterait le nom. Disposée en forme de théâtre grec, autour d'un port circulaire que deux châteaux forts défendaient à l'entrée, elle arrondit ses gradins sur la pente douce d'une colline ; d'en bas on voit d'un coup d'œil la ville entière enfermée par une double enceinte crénelée, flanquée de grosses tours; quelques débris romains sont encastrés dans les remparts et les murailles. Entourée de jardins et à l'issue d'une plaine très riche en céréales, Adalia fait un certain commerce, surtout avec l'Égypte, et l'apparence physique de sa population, de même que le dialecte local, témoignent de croisements entre les Turcs indigènes et les immigrants arabes ; presque tous les échanges sont monopolisés par des négociants grecs. Les ruines antiques sont nombreuses dans cette région de la Pamphylie : à l'orient d'Adalia, sur le rivage du golfe, Eski Adalia ou « Vieille Adalia », la Sidé grecque, montre les restes admirables d'un théâtre; au sud-ouest, les restes d'Olbia dominent un val verdoyant où les Adaliens ont bâti leurs maisons de plaisance près des cascatelles; au nord-ouest, sur un plateau isolé, les débris de Termessus major couvrent un espace considérable; comme dans presque toutes les cités grecques, le théâtre y occupe, au bord d'une falaise, l'endroit d'où la vue s'étend sur le plus vaste horizon de vallées et de montagnes.

Si les routes n'étaient pas si rares et si mal entretenues, Adalia serait un port très animé, comme débouché naturel des bassins fermés qui limitent au nord le Sultan-dagh et les monts où le Méandre prend ses sources. Dans cette région se sont fondées quelques villes industrieuses, dont les produits sont expédiés à Smyrne par le chemin de fer ou à Constantinople par la route d'Afioum-Kara hissar. Bouldour, sur la rive orientale du lac de même nom, s'étend sur plusieurs kilomètres carrés dans une plaine étroite : c'est le Polydorion des Grecs. Elle a, comme Elmalu, des tanneries, des maroquineries, elle tisse et blanchit des toiles,

expédie à Smyrne la gomme adragant retirée d'une espèce d'astragale qui ressemble à l'ajonc. Isbarta, l'ancienne Baris, que dominent les coupoles de trente mosquées, est encore plus commerçante que Bouldour et communique plus facilement avec la mer; on la compare à Brousse pour la beauté de l'aspect et la richesse des campagnes, couvertes de vignes, de pavots et d'autres cultures, qui contrastent avec les talus de pierres ponces et les escarpements de trachyte; dans cette plaine se réunissent les nombreuses sources de l'Ak sou (Fleuve Blanc), qui se déverse dans la mer entre Adalia et Eski Adalia, après avoir traversé les fertiles « plaines du Coton » (Pambouk-Ovassi). Un tributaire occidental de l'Ak sou passe à la base des rochers qui portent les ruines de l'antique Sagalassus; le village turc le plus rapproché s'appelle Aghlasan, nom dérivé de la forme primitive. Sagalassus, qui résista vaillamment à l'armée d'Alexandre, était une des plus fortes cités de l'Asie Mineure, et en même temps l'une de celles où, dans un espace restreint, se trouvait le plus bel ensemble de temples, de palais, de portiques, de théâtres et autres édifices publics que possédait chaque ville grecque[1]. La terrasse, parfaitement unie, est dominée au nord par une roche verticale, tandis qu'au sud elle est coupée par de raides escarpements ; une roche conique, régulière comme un volcan, se dresse en avant de la terrasse, qui projette vers elle un isthme étroit : cette roche qui commande tout le plateau porte les ruines de l'acropole ; à l'extrémité orientale du terre-plain, un théâtre, encore plus grand que celui de Hierapolis et non moins bien conservé, quoique des noyers aient inséré leurs racines entre les gradins, s'élève majestueusement au-dessus des édifices renversés ou croulants. Au sud de Sagalassus, une autre forteresse des Pisidiens, Cremna, occupait un plateau isolé et que l'on croirait inaccessible : au pied du roc s'étend le village moderne de Ghirmeh.

Egherdir, — du grec Akrotiri, — située à l'extrémité méridionale du lac de ce nom, est une cité charmante; l'amphithéâtre des pêcheries, des maisons, des mosquées, des remparts et des tours, les bouquets d'arbres au-dessus desquels se redressent les escarpements nus, la nappe des eaux bleues, les îles boisées, les promontoires qui se succèdent sur les bords jusqu'aux montagnes vaporeuses, lui donnent un aspect italien. Beï-chehr ou la « Ville du Bey », également bâtie au bord d'un lac, sur une rivière qui va se jeter dans le Soghla-göl, est aussi une ville pittoresque, mais sans grand commerce. Evidemment, la contrée était beaucoup plus riche et plus populeuse quand les cités romaines, Apamæa Cibotus, Apollonia,

[1] Arundel, *Visit;* — Hamilton, *Researches in Asia Minor.*

l'Antioche pisidienne, dont on voit encore d'imposants débris, s'élevaient dans la région des lacs. Les hautes arcades de l'aqueduc qui portait à la capitale de la Pisidie les eaux pures du Sultan-dagh, en traversant par une courbe gracieuse le plateau de la cité, offrent un spectacle grandiose. Aucune ville moderne n'a succédé à Antioche. Apollonia, sur un affluent du lac d'Égherdir, est remplacée par le gros bourg d'Ouloubourlou, connu maintenant par la découverte d'une inscription pareille à celle d'Ancyre.

Konieh, l'ancien Iconium, capitale de la province de Lycaonie, puis de l'empire Seldjoucide, occupe une position stratégique sur la route de la Syrie à Constantinople, à la base des montagnes qui dominent la région des plaines au sud du Grand Lac Salé. Les armées se sont fréquemment heurtées dans cette partie de l'Asie Mineure, pendant les Croisades, puis dans les guerres intestines des Turcs; en 1832, les forces égyptiennes commandées par Ibrahim-pacha y remportèrent une victoire qui leur eût ouvert la porte de Stamboul sans l'intervention des puissances européennes. Konieh, cité déchue, est plus curieuse par ses monuments du moyen âge que par son industrie présente. Ses murailles et ses tours ont gardé leurs sculptures et leurs inscriptions, grecques, arabes, turques, qui rappellent les différents régimes subis par Iconium; les mosquées du temps des Seldjoucides, presque toutes fort dégradées, sont les plus belles de la Péninsule par l'élégance des arabesques et la variété des émaux; le « minaret qui monte aux Etoiles » est un chef d'œuvre de délicatesse par la forme et le coloris des entrelacs. L'oasis de jardins qui entoure Konieh est comme assiégé par le désert; mais à quelques heures vers l'occident s'ouvrent des vallons ombreux qui approvisionnent la ville de légumes et de fruits. Au nord-ouest, Zilleh aux toits en terre rouge, que dominent des parois de trachyte, également rouges, est une bourgade prospère, entièrement peuplée de Grecs qui descendent de l'ancienne population hellénique expulsée d'Iconium[1]; dans les environs se trouvent des gisements d'écume de mer. Le service des postes en Anatolie est confié depuis un temps immémorial à une tribu tartare des environs de Konieh, dont tous les hommes peuvent dire avec orgueil que jamais un seul d'entre eux n'a démérité de la confiance publique. Si bon cavalier qu'il soit, rarement un voyageur a pu suivre ces courriers dans leurs rapides chevauchées à travers la Péninsule[2]. C'est aussi des environs de Konieh qui viennent la plupart des hammal ou porte-faix de Constantinople et de Smyrne.

[1] Hamilton, *Researches in Asia Minor*.
[2] Ed. Dutemple, *En Turquie d'Asie*.

A l'ouest de Konieh, les rares agglomérations de maisons ou de cabanes auxquelles on donne le nom de villes se succèdent à la base septentrionale du Taurus, là où les ruisseaux d'eau pure descendus des montagnes ne sont pas encore taris et où, pendant la saison des fièvres, les indigènes sont à proximité des hauts pâturages pour les migrations annuelles. Karaman, jadis capitale de la province de Karamanie, se trouve déjà presque au cœur des monts, à 1900 mètres d'altitude. Eregli n'a guère plus de 1000 mètres, mais ses maisons se groupent sur une colline au-dessus de la région marécageuse. Kara bounar ou « Noire Fontaine » est complètement abandonnée pendant l'été ; ses habitants quittent leurs exploitations de sel et de salpêtre dans les dépressions lacustres pour se rendre dans les *yaïla* du Karadja-dagh. Enfin, Nigdeh, à l'extrémité orientale du bassin, est à 1500 mètres environ, au pied des contreforts de l'Ala dagh. Non loin, le village de Kiz-hissar, « Château de la Fille », ou Kilisi-hissar, « Château de l'Église », s'élève sur la « chaussée de Sémiramis » où avait été bâtie l'ancienne Tyane, patrie du magicien Apollonius. L'explorateur Hamilton a pu identifier la position de Tyane par la découverte de la fontaine jaillissante que les auteurs décrivent sous le nom d'Asmabæus. Cette source, consacrée à Jupiter, forme un étang d'eau froide, saumâtre, légèrement sulfureuse, dont le bouillon central s'élève d'environ 50 centimètres au-dessus de la surface, sans que jamais le bassin déborde ; évidemment ce réservoir offre la même disposition que celle de nos jets d'eau ; le liquide s'élance par une ouverture centrale et fuit par une fissure du fond. La route commerciale et militaire suivie de tout temps d'Iconium à Tyane s'infléchit en demi-cercle pour longer la base des montagnes par Laranda et Cybistra, c'est-à-dire par Karaman et Eregli ; plus au nord, les marécages salins, le manque d'approvisionnements et d'eau pure rendent le voyage trop pénible pour qu'un nombre d'hommes considérable puisse s'y aventurer. Ainsi les contours du rivage et les crêtes parallèles des montagnes côtières se reproduisent exactement par la courbe de la grande route maîtresse sur les hauts plateaux. Dans cette région, le voyageur anglais Davis a récemment découvert des inscriptions hittites.

Séparés de l'Anatolie intérieure par de hautes montagnes, les rivages de la Cilicie Trachée n'ont que de petits havres, moins actifs que les ports d'autrefois, qu'alimentait alors le commerce de la populeuse Cypre. Alaya, l'ancien Corakesion, est un village blotti au pied d'une roche insulaire qu'un isthme de sable rattache au continent ; Selinti, la Selinos des Grecs, n'est qu'un hameau ; Anemourion, sur le promontoire le plus méridional de l'Asie Mineure, n'est plus qu'une vaste nécropole et la bourgade d'Ana-

mour s'élève à quelque distance des ruines, à l'embouchure d'un torrent. Plus loin, la crique de Tchalindreh, la Celenderis des anciens, est le port d'embarquement ordinaire pour l'île de Cypre. Quant à la roche du Port Provençal, fortifiée jadis par les chevaliers de Rhodes, nul ne l'habite, et l'ancienne Séleucie (Selevké), à l'embouchure du Gök-sou (Calycadnus), n'est plus qu'un amas de masures.

Le mouvement des échanges a dû se reporter à l'est, sur les rivages de la Cilicie Champêtre, où vient aboutir la route diagonale de l'Asie Mineure et où des plaines et de fertiles vallées offrent une vaste zone de culture. Mersina, le port commerçant de cette région, n'était, au milieu du siècle, qu'un petit groupe de cabanes entouré de myrtes, d'où le nom qui lui fut donné; c'est actuellement une cité commerçante, dont le port, trop exposé aux vents du large, est bordé de quais et pourvu de jetées[1]. La ville est en partie construite de fragments de marbre qui gisaient sur le sol, débris d'une cité grecque. A quelques kilomètres à l'ouest, d'autres ruines indiquent l'emplacement de la Soli des Argiens, où se parlait ce langage incorrect qui a fait donner aux tournures vicieuses le nom de « solécismes ». Plus loin se voient les colonnades romaines de Pompeiopolis, qui menaient à un port ovale dont le quai d'enceinte est parfaitement conservé; mais les boues ont comblé le bassin et les dunes du littoral se prolongent en travers de l'entrée. Un monument, plus curieux à certains égards, est le Derikli tach ou la « Pierre Debout », énorme pilier érigé peut-être avant les âges historiques : d'après Langlois, ce bloc, usé à la base par les chameaux qui viennent s'y frotter, a 15 mètres de hauteur, et son volume est de 120 mètres cubes[2]; il pèse au moins 300 tonnes et peut se comparer aux plus puissants mégalithes de la Bretagne. Serait-ce un menhir ou plutôt un de ces piliers que les Phéniciens élevaient ordinairement par paires, à l'entrée de leurs temples[3]?

Une excellente route moderne unit Mersina aux cités de Tarse et d'Adana. Tarse, située près de la rive droite du Cydnus ou Tarsous-tchaï, sur la déclivité mourante d'un contrefort du Boulgar-dagh, est, parmi les villes fameuses de l'Asie Mineure, une de celles qui prétendent à la plus haute antiquité : d'après une légende orientale, le site qu'elle occupe est la première plaine qui s'assécha lors du retrait des eaux diluviales. Avant que les alluvions n'eussent comblé le port et lorsque le Cydnus était encore navigable, Tarse était admirablement située pour devenir un centre de

[1] Mouvement du port de Mersina en 1880 : 110 000 tonnes.
[2] Victor Langlois, *Voyage dans la Cilicie.*
[3] G. Perrot, *Notes manuscrites.*

commerce, entre la Syrie et l'Asie Mineure, par les portes de Cilicie dont elle gardait l'entrée. Aux temps de César et d'Auguste, elle était la rivale d'Alexandrie, qu'elle regardait par-dessus la mer. Ses écoles étaient considérées comme les meilleures du monde, comme supérieures même à celles d'Athènes, et ses philosophes allaient porter leur science dans l'Occident[1]. La ville était devenue très riche et somptueuse, Marc Antoine en fit la capitale de son empire asiatique : c'est là qu'il épousa Cléopâtre; Julien fut enseveli à Tarse. Mais les guerres ruinèrent la cité, la rivière qui la traversait s'éloigna vers l'est et cessa de porter des embarcations, le port se combla, Tarse resta perdue dans les terres. On n'y voit même plus aucun vestige de son ancienne gloire; à peine quelques fragments antiques résonnent sous la pioche; l'édifice le plus curieux est une mosquée que la tradition dit avoir été bâtie à l'endroit précis où naquit Paul, « l'apôtre des Gentils ». Non loin des murailles on a découvert un énorme dépôt de terres cuites, représentant surtout des figurines votives : là se trouvait probablement une fabrique de ces objets de sainteté[2]. Après la Mecque et Jérusalem, un des principaux lieux de pèlerinage des musulmans est une grotte des environs de Tarse, une de ces nombreuses cavernes où la légende place le séjour des « Sept Dormants »[3].

En été, la ville devient insalubre et les habitants aisés s'enfuient dans les vallons du Boulgar-dagh, aux bains d'Ichmeh, à Kozneh, à Nemroun, à Gulek-bazar, près des Portes Ciliciennes. Ce qui fait la beauté de Tarse est son vaste jardin, verdoyante ceinture, d'où l'on entrevoit des arcades brisées, des piles chancelantes, débris d'un aqueduc romain; mais toutes ces ruines paraissent mesquines, quand, au détour d'un sentier ombragé, on se trouve en présence de l'énorme Dunuk-tach, ou « Pierre Tombée ». Ce vaste quadrangle de maçonnerie, vide à l'intérieur, a l'air d'un gigantesque bloc. Vu des bords du Cydnus, à travers le branchage des cyprès et des arbres fruitiers, le Tach ressemble à une falaise de grès : on dirait une œuvre de la nature, comme il s'en rencontre souvent dans les pays bouleversés par les agents géologiques. Cet étrange édifice, évidemment très antique, a près de 90 mètres en longueur, sans compter les constructions accessoires; sa largeur est de 42 mètres et sa hauteur de 8 mètres environ; les plaques de marbre blanc qui revêtaient les murailles sont éparses sur le sol. Ainsi que des médailles la représentent, la puissante masse aurait servi de piédestal à une statue de monarque portant l'arc et

[1] Heuzey, *Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 7 juillet 1876.
[2] Léon Heuzey; — Burckhardt Barker, *Lares and Penates*.
[3] V. Langlois, ouvrage cité.

le carquois et se tenant debout sur un animal symbolique armé de cornes. Les fouilles pratiquées n'ont révélé ni son âge ni sa destination. Quelques savants y voient un lieu d'oracles; d'après l'archéologue Langlois, qui s'appuie sur un texte de Strabon, ce serait le tombeau du premier Sardanapale, réfugié en Cilicie après la perte de son empire : l'édifice portait sans doute au sommet la statue colossale de style assyrien figurée sur de nombreuses monnaies de Tarse[1].

Adana a pris une part de l'importance commerciale de l'ancienne Tarse. Située comme elle dans une région des plus fertiles, entourée de jardins, de champs de cotonniers et de cannes à sucre, elle se trouve également sur la grande voie diagonale de l'Asie Mineure; en cet endroit, le Sarus ou Seïhoun, qui coule à l'est et que traverse un pont de dix-huit arches, échappe à la région des collines pour entrer dans la vaste plaine alluviale qui s'accroît chaque année, d'une quantité d'ailleurs peu appréciable, vers Cypre et la Syrie. Sa vallée supérieure et celles de ses tributaires sont autant de chemins qui s'ouvrent dans la direction de Kaïsarieh et du Kizil irmak. En outre, le Pyrame ou Djihoun se rapproche assez d'Adana pour que cette ville soit devenue le débouché naturel de tout le bassin; c'est là que vient aboutir la voie historique entre le haut bassin de l'Euphrate et le littoral de la Cilicie. Le fleuve offre de plus, sur presque toutes les rivières de l'Asie Mineure, l'avantage d'être navigable dans son cours inférieur; des embarcations, frétées à Cypre et en Syrie, mouillent devant les quais de la cité. Grâce à la fécondité de ses campagnes et à la convergence des routes, Adana est devenue le centre d'un grand commerce et l'on s'occupe de construire un chemin de fer à voie étroite, de 60 kilomètres de longueur, qui la rattachera au port de Mersina par Tarse. Plus salubre que cette dernière, la cité du Seïhoun est cependant dangereuse à habiter pendant la saison des fièvres et les villages des montagnes environnantes se peuplent alors d'immigrants.

Dans la haute vallée du Sarus, au nord de la ville arménienne de Hadjin et sur la limite des deux vilayet de Sivas et d'Adana, non loin de la nouvelle ville d'Azizieh, le petit bourg de Sar ou Sartereh occupe l'emplacement de l'ancienne Komana, appelée Hierapolis ou « ville Sainte ». La montagne qui domine les ruines s'appelle encore Koumenek-tepe, mais le nom même de Komana n'a pas encore été découvert sur les monuments. Tous les édifices, temples, théâtres, arènes, gymnase, datent de la période helléno-romaine; toutefois les sanctuaires offrent, probablement pour obéir aux

[1] G. Perrot, *Mémoires d'Archéologie, d'Epigraphie et d'Histoire.*

traditions sacrées, un caractère plutôt égyptien que grec; le temple proprement dit n'a point de colonnes et les demeures des prêtres l'entourent sans présenter d'unité architecturale. Des grottes s'ouvrent dans les parois des montagnes qui dominent la cité et sa riche plaine, que six mille esclaves cultivaient au temps de Strabon[1]. Les principautés turcomanes de Kozan-oglou et de Menementz-oglou, qui s'étaient constituées dans les vallées supérieures du Sarus et du Pyramus, ont perdu leur indépendance; encore au milieu du siècle, elles ne se rattachaient à l'empire turc que par des hommages de vassal à suzerain.

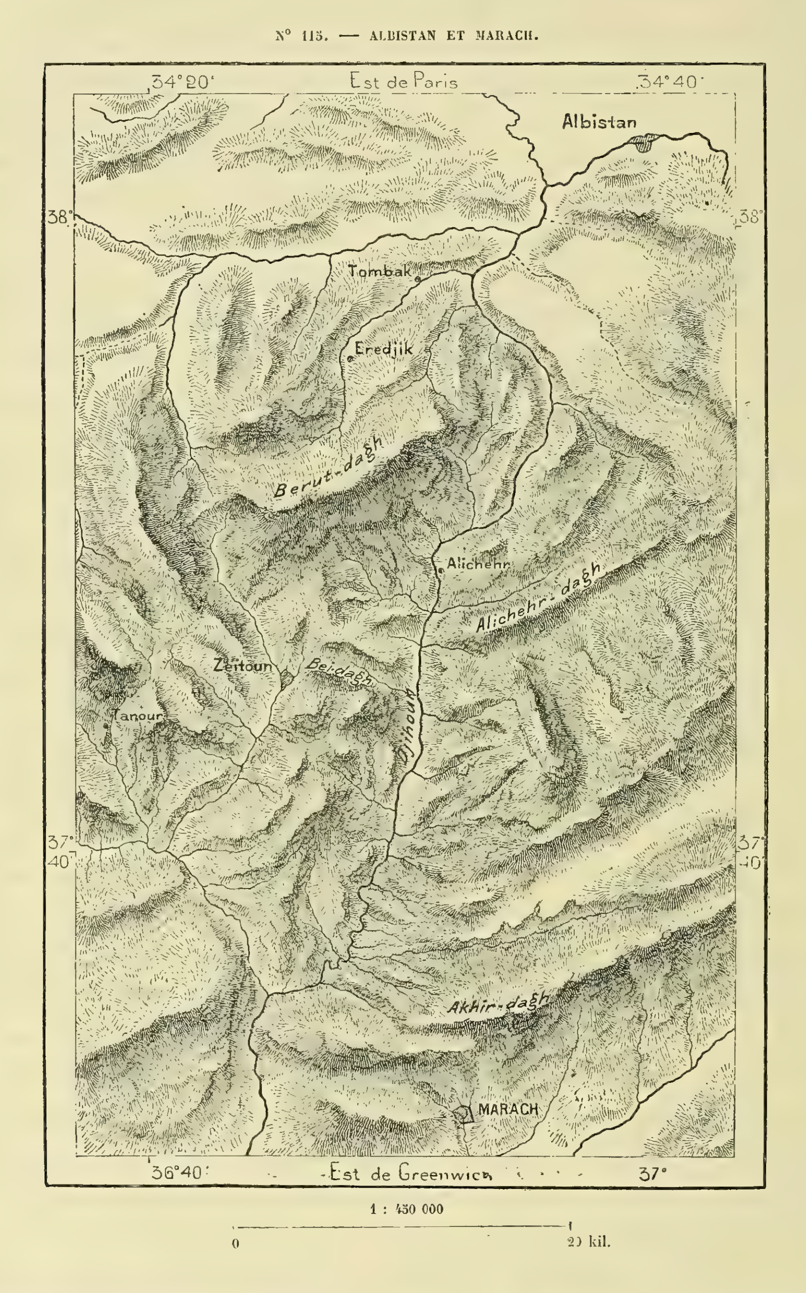
La ville principale, dans le haut bassin du Djihoun, est Albistan, souvent désignée par un jeu de mots sous le nom d'El Bostan ou « le Jardin »; elle est en effet entourée de verdure; la vaste plaine, bien arrosée, où viennent mourir en douces ondulations les pentes des monts environnants, paraît comme prédestinée à recevoir une grande cité, médiaire du commerce entre le haut Euphrate et la mer. Dans cette plaine s'unissent tous les hauts affluents du Djihoun, pour s'échapper au sud par une succession de défilés que termine la formidable cluse de l'Akhîr-dagh; mais pour les indigènes aucun de ces torrents n'est le vrai fleuve : avec la vénération instinctive de tous les peuples pour les sources permanentes, ils regardent comme la véritable origine du Djihoun un petit bassin où bouillonnent des eaux issues de fissures profondes et d'où sort un ruisseau toujours égal arrosant les jardins. Albistan a quelques familles arméniennes, mais au sud-ouest une confédération haïkane, composée de six petites communes républicaines, s'est maintenue jusqu'à une époque récente dans la haute vallée dite de Zeïtoun ou des « Oliviers », quoique ces arbres ne croissent point dans le bassin montagneux, haut d'au moins 1500 mètres. C'est un spectacle unique dans ce monde arménien, composé presque entièrement de sujets avilis, que celui d'une communauté de libres montagnards ayant gardé leur indépendance à travers les siècles. Au nombre d'environ dix mille, et parfaitement exercés au maniement des armes, ces Haïkanes ont limité leur territoire par quelques fortifications érigées aux défilés et naguère ils ne permettaient point aux musulmans de pénétrer chez eux; ils ne payaient au pacha d'Albistan d'autre impôt que le loyer de terres qu'ils avaient louées dans la plaine[2].

Marach, où la moitié de la population est arménienne, s'appuie aux contreforts de l'Akhîr-dagh qui dominent le confluent de l'Ak sou et du Dji-

[1] Karolidis, *Komana et ses ruines* (en grec moderne).
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. XIX.

houn, au sortir de sa grande cluse. L'industrieuse cité, dont les femmes tissent des cotonnades et brochent des étoffes d'or et d'argent, est en été

N° 115. — ALBISTAN ET MARACH.



1 : 450 000

0 — 20 kil.

la capitale temporaire du vilayet; c'est le *yaïla* que vient habiter le pacha, quand les chaleurs lui font quitter le *kichlak* d'Adana. Au sud-ouest, sur le versant occidental de la vallée du Djihoun, Sis, bourgade bâtie sur les flancs et à la base d'un monticule escarpé, fut aussi une capitale : les rois

d'Arménie y résidèrent pendant deux siècles, de 1182 à 1374, et l'on y voit encore les restes du *tarbas* ou palais des *takavor*. En cessant d'être résidence royale, Sis resta le chef-lieu religieux; au monastère règne un patriarche, dont le gouvernement turc a voulu faire un rival du sujet russe, le patriarche d'Etchmiadzin. Tous les évêques des alentours envoient au prélat de Sis la dîme que payent leurs paysans. Sur la route qui descend au Djihoun, une colline porte le château fort d'Anazarbe, la Haïn zarba des musulmans, qui fut avant Sis une résidence des rois arméniens et que ses ruines romaines ont rendue célèbre. Les deux aqueducs anciens, quoique rompus çà et là et privés de leurs sculptures et de leurs inscriptions, sont encore des monuments grandioses : on les voit se poursuivre sur une longueur respective de 12 et de 20 kilomètres jusqu'aux montagnes qui dominent la plaine au nord et au nord-ouest[1] : leurs eaux fécondantes avaient changé le désert environnant en un immense verger, si bien qu'au douzième siècle Edrisi pouvait comparer la campagne d'Anazarbe au « paradis » de Damas.

A l'est d'Adana, l'antique Mopsueste, la Mamistra des Croisés, la Missis des Arméniens et des Turcs, garde le passage du Pyrame, que traverse un pont de neuf arches : on se trouve déjà vers la racine de la Péninsule et les escarpements du Djebel-el-Nour ou « Montagne de la Lumière » indiquent la limite naturelle entre les deux contrées, l'Asie Mineure et la Syrie; dans cette marche se rencontrent des groupes de toute nation, Turcs et Grecs, Arméniens et Kourdes, Arabes, Circassiens, Ansarieh, nègres et Tsiganes. Mopsueste, à la frontière extrême du monde hellénique, appartenait également à la Syrie et à l'Asie intérieure par le mélange des cultes. Son Apollon était plutôt un Baal d'Orient qu'une divinité grecque; elle avait pour tous les dieux un sanctuaire et des adorateurs; de même Ægée (Ayas, Lajazzo), la « cité des Vagues », bâtie au nord du golfe d'Alexandrette, accueillait toutes les religions du bassin de la Méditerranée; pendant les guerres des Croisades, alors que les marins d'Italie en avaient fait leur principal entrepôt, elle était devenue ville chrétienne. Le port cilicien qui lui a succédé est à quelques kilomètres à l'ouest, non loin de la bouche du Pyrame : c'est le bourg de Youmourtalik (Tchoumour talek), que l'on parle de rattacher aussi à Adana par un embranchement de voie ferrée, qu'il faudra protéger contre les alluvions du fleuve en rejetant le courant vers l'ouest[2]. Ayas et Youmourtalik sont au nombre des ports que

[1] Texier, *Revue française*, 1838; — Carl Ritter, *Asien*, XIX.
[2] Ed. Dutemple, *En Turquie d'Asie*.

l'on propose de prendre comme points de départ du chemin de fer de la Méditerranée au golfe Persique. La voie serait plus longue, mais les constructeurs y gagneraient de pouvoir ménager les rampes d'accès pour la traversée de l'Amanus.

Sur le versant oriental du Djebel-el-Nour, près de la courbe du golfe qui s'avance le plus vers le nord dans l'intérieur des terres, deux rochers unis par une belle arcade en granit noir resserrent le chemin : comme le défilé de Gulek-boghaz, c'est aussi une « porte de Cilicie », désignée également comme la « Porte de Tamerlan », la « Porte de Fer » ou la « Porte Noire », Kara kapou. Que d'hommes ont été massacrés pour la conquête de cet étroit passage qui ouvre les chemins de l'Asie! Depuis les temps préhistoriques, nul siècle qui n'y ait vu des batailles[1].

Terre à la fois asiatique et européenne par sa géographie, sa population, son histoire, l'Anatolie présente dans son état social et politique un double mouvement de décadence et de progrès, prélude de révolutions inévitables. Les Grecs s'accroissent et les Turcs diminuent; les villes du littoral se peuplent et celles de l'intérieur tombent en ruines; l'industrie moderne est représentée à Smyrne par ses œuvres les plus grandioses, et dans le voisinage immédiat campent des tribus non moins dépourvues de tout confort matériel que les plus pauvres Kirghiz de l'Asie Centrale; certains districts de la côte sont cultivés avec autant de soin que les campagnes de l'Europe occidentale, tandis qu'ailleurs la crainte des brigands fait abandonner champs et villages. Telle ville, même dans le voisinage du littoral, est comme assiégée par les bandits, et les notables n'osent en sortir que sous la garde d'escortes nombreuses. D'immenses domaines se constituent, réduisant des populations entières à un servage déguisé. Des famines atroces, comme celles de 1874 et de 1878, dépeuplent des districts entiers. Dans l'intérieur on peut chevaucher pendant des journées sans voir d'autres vestiges hu-

[1] Villes du versant méridional de l'Asie Mineure, avec leur population approximative :

VILAYET DE KARAMAN.		Eregli	5 000 hab.
Konieh	40 000 hab.	Zilleh	4 000 »
Isbarta	30 000 »	VILAYET D'ADANA.	
Adalia, d'après Spratt	13 000 »	Adana, d'apr. Favre et Mandrot	45 000 hab.
Bouldour, d'après Hamilton	12 500 »	Marach	24 000 »
Elmalu, d'après Schönborn	10 000 »	Tarse, d'après Geary	12 000 »
Karaman, d'après Hamilton	7 500 »	Hadjin	10 000 »
Nigdeh »	6 000 »	Mersina, d'après Geary	6 000 »
Egherdir »	5 000 »	Sis	5 000 »

Albistan . . . . 3 000 hab.

mains que des tertres funéraires et des ruines helléniques ou romaines. Et pourtant le commerce, indice de l'activité agricole et industrielle, s'accroît d'année en année. Si la Turquie d'Asie a perdu ses exportations de garance, si la maladie des cocons a réduit la production des soies grèges, elle expédie plus de cotons, d'opium, de raisins; la seule place de Smyrne a maintenant un commerce extérieur plus considérable que celui de toute l'Anatolie au commencement du siècle. Il est probable que dans l'ensemble il y a progrès : la résultante générale de tous les élements en conflit semble indiquer un accroissement de la population et de son bien-être.

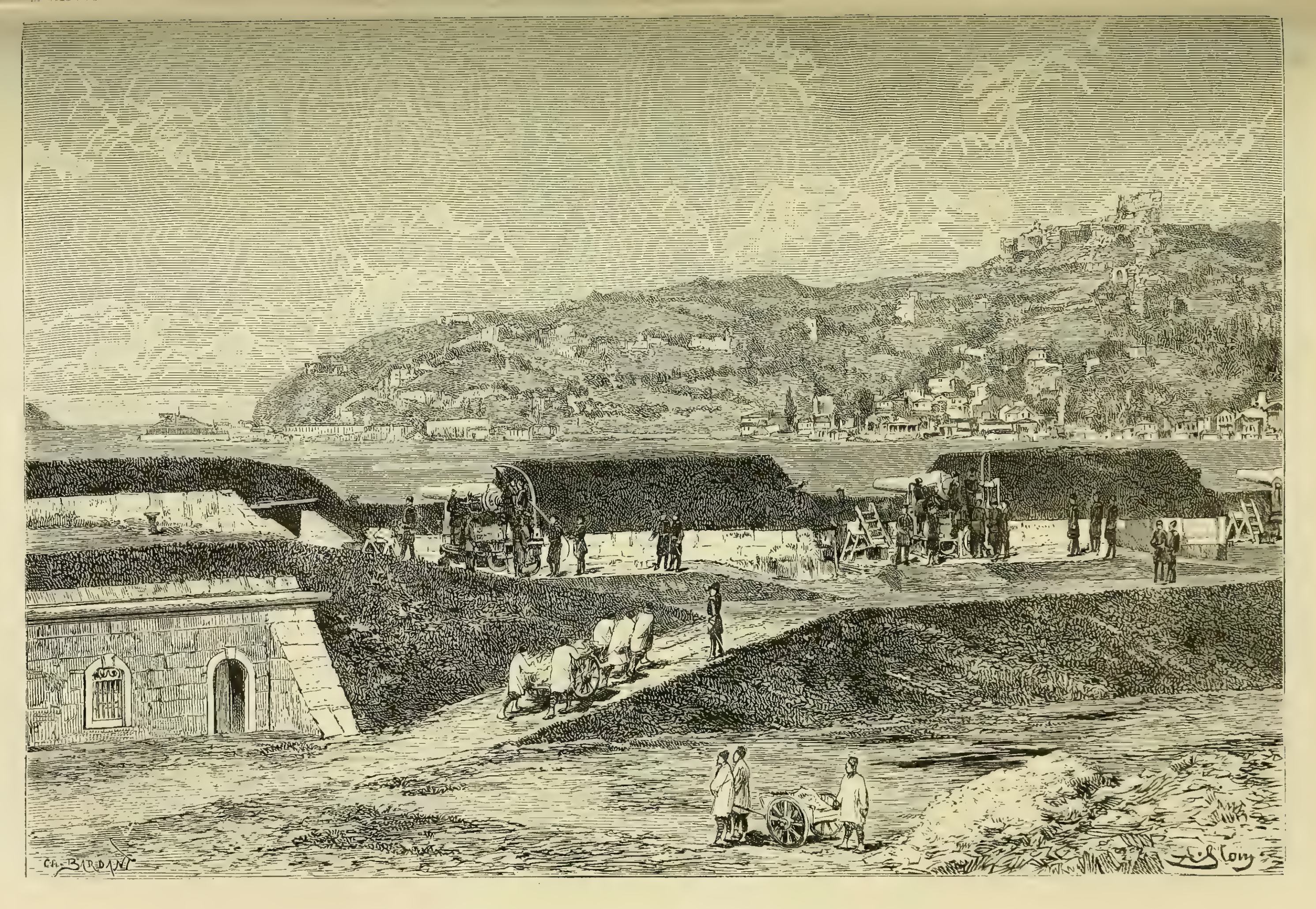
Le contraste violent entre les deux moitiés de l'Anatolie, celle du littoral, qui tend à devenir européenne, et celle des plateaux, qui appartient encore à l'Asie Centrale, ne peut manquer de s'atténuer dans un avenir prochain. Divisée en bassins divergents qui s'inclinent vers des mers distinctes et que séparent des cavités sans écoulement, la Péninsule n'avait point d'unité géographique : mais cette unité que lui refusa la nature commence à lui être donnée par l'homme. Le commerce, facilité par les voies de communication, nivelle les obstacles primitifs, enlève aux faîtes de partage, aux escarpements des montagnes, leur influence, autrefois décisive, sur les mouvements de l'histoire, relâche peu à peu les liens de dépendance qui rattachaient les populations à la glèbe natale. Déjà les wagons de chemins de fer commencent à faire concurrence dans l'Asie Mineure aux 160 000 chameaux de charge qui suivent les chemins des caravanes. Dès que l'intérieur de l'Anatolie sera devenu aussi facilement accessible que les contrées de l'Europe et de l'Amérique déjà pourvues d'un réseau de voies ferrées, on verra s'abaisser la barrière qui sépare l'uniforme plateau du pourtour dentelé des côtes : de proche en proche l'action du dehors se fera sentir jusque dans les hauts pâturages que parcourent les Yuruk. La forme même de l'Asie Mineure la livre d'avance aux entreprises des Européens. Sur trois faces elle est baignée par la mer et, de Batoum, devenu russe, à Mersina, situé en face d'une île anglaise déjà, tous les ports sont autant de points d'attaque; enfin, par sa face continentale, l'Anatolie, jadis en libre communication avec les tribus kourdes, turques et turkmènes des montagnes médiques, est maintenant limitrophe d'une puissance européenne; elle est prise à revers, et de ce côté aussi le réseau des routes s'accroîtra rapidement.

Dans l'œuvre de transformation graduelle, c'est à Smyrne « l'Infidèle » et non pas à Stamboul qu'appartient l'initiative. Il est naturel que les Ottomans de Constantinople s'occupent à contre-cœur de travaux publics dont hériteront les étrangers; le chemin de fer qui commence à Scutari

et que tant d'ingénieurs ont proposé de prolonger jusqu'à Bagdad, ne pénètre pas même encore dans la vallée du Sakaria, qui pour les approvisionnements journaliers fait presque partie de la banlieue du Bosphore. Mais la capitale de l'Ionie asiatique où, malgré les fictions politiques, l'hégémonie appartient réellement aux Grecs et aux Occidentaux, possède déjà tout un réseau de chemins de fer pénétrant à l'orient dans les vallées du Hermus, du Caïstre et du Méandre, et les travaux se continuent dans la direction des plateaux, que des rampes faciles permettront d'atteindre sans peine; même dans ces hautes steppes où les villes sont si clairsemées, les voies ferrées trouveront des éléments de trafic dans les produits chimiques, sel, salpêtre, borax, qui se sont élaborés sur les bords des lacs de la Phrygie et de la Lycaonie. Toutefois ces lignes, très utiles pour assurer la conquête industrielle des régions de l'intérieur, n'auront qu'une importance secondaire pour le commerce international : c'est à Constantinople que doit passer la grande voie diagonale unissant l'Europe et les Indes.

Mais quoi qu'il semble au premier abord, les Anglais, possesseurs de l'Hindoustan, n'ont aucun intérêt à construire cette ligne directe, commandée par les batteries d'un détroit qui n'est pas en leur pouvoir : l'ouverture de cette voie aurait pour conséquence immédiate de donner aux nations de l'Europe centrale une avance sur eux pour le commerce avec l'Orient. Maîtresse des chemins de la mer, la Grande-Bretagne aurait eu avantage à n'avoir d'autre route que celle du cap de Bonne-Espérance. Elle s'est opposée à l'ouverture du canal de Suez, parce qu'elle ne devait pas être la seule à s'en servir. De même, elle découragera toute entreprise pour la construction d'un chemin de fer de Constantinople à Bagdad : la ligne qu'elle favorise d'avance est celle qui partira d'un port de la Méditerranée situé en face de Cypre et qui aboutira au golfe Persique, mer fermée où commandent ses flottes; elle demande aussi que le tracé soit séparé des plateaux arméniens par le cours de l'Euphrate, car la prépondérance militaire des possesseurs du Caucase et de l'Anti-Caucase est trop bien établie pour que les Osmanli, même aidés des Anglais, puissent désormais tenter de barrer la route aux Russes, s'il plaisait à ceux-ci d'ajouter à leur domaine le Taurus et l'Anti-Taurus.

Ainsi la conquête industrielle et commerciale de l'Asie Mineure est grosse de conséquences pour l'équilibre politique du monde, mais que de changements à prévoir pour les populations mêmes de la Péninsule! On peut dire qu'au point de vue du gouvernement l'unité politique de l'Anatolie est faite : le pouvoir du sultan y est mieux établi qu'autrefois; partout les principautés vassales ou presque indépendantes des *derebey* ou « chefs



BATTERIES TURQUES A L'ENTRÉE DU BOSPHORE SUR LA MER NOIRE

Dessin de Slom, d'après une photographie communiquée par M. Héron.

de vallées » ont été supprimées ; il ne reste plus que des traces des républiques autonomes qui s'étaient maintenues çà et là dans les hauts massifs ; l'organisation administrative est la même dans tous les vilayet ; mais cette unité n'est qu'un phénomène extérieur : les « nations » anatoliennes n'en restent pas moins divisées. Bien plus, les facilités croissantes des communications augmentent les points de contact entre des populations hostiles ou du moins ayant des intérêts complètement distincts ; les Grecs entreprenants du littoral ne sont plus seulement les voisins des Turcs résignés :

N° 116. — VOIES FERRÉES OUVERTES ET PROJETÉES DE L'ASIE MINEURE.



ils rencontrent aussi les Turcomans de l'intérieur, encore jeunes d'énergie, les Kourdes, avec leurs qualités iraniennes, d'intelligence et de souplesse, les Arméniens laborieux et tenaces. Pas une ville de l'Asie Mineure qui n'ait quatre ou cinq « nations » entremêlées ; plusieurs en ont douze ou quinze, et chacune de ces nations cherche en dehors de la cité natale ses compatriotes ou coréligionnaires ; les habitants d'une même ville, conscients de leur origine différente, séparés par des haines ou des rivalités traditionnelles, ne se disent point concitoyens. Comment se fera l'annexion de tous ces éléments divers au monde européen ? Sans doute il ne manque point dans l'Asie Mineure d'hommes à larges vues qui comprennent les

droits égaux des nationalités orientales et qui font des vœux pour la confédération future des peuples de Taurus et de l'Ararat, mais la transition historique sera pénible. En assistant à la transformation de l'ancienne Turquie d'Europe, est-il possible d'espérer que celle de la Turquie d'Asie puisse se faire sans avoir aussi son cortège d'exodes et de massacres?

V

CYPRE

L'île de Cypre ou de Chypre[1], dont la superficie, calculée d'après les cartes marines, dépasse 9500 kilomètres carrés, est la plus grande de la Méditerranée, après la Sicile et la Sardaigne. Elle appartient géographiquement à l'Asie Mineure, dont elle est séparée par des mers beaucoup moins profondes que celles des parages syriens, et ses montagnes sont alignées précisément dans le même sens que les chaînes de la côte opposée, dans l'Apre Cilicie; sauf de petites indentations, le parallélisme est complet entre ses côtes septentrionales, du cap Kormakiti au promontoire de Saint-André, et les grèves ciliciennes, d'Anamour à l'embouchure du Calycadnus. Mais si l'île dépend de l'Anatolie par sa forme géographique, elle ressemble davantage à la Syrie du nord par sa flore et sa faune; les naturalistes en infèrent que vers la fin de l'époque tertiaire il y eut jonction entre sa pointe nord-orientale et la chaîne continentale de l'Amanus, dont la direction est aussi parallèle à l'axe du Taurus cilicien[2].

Historiquement, l'île de Cypre se rattache également aux deux régions, Asie Mineure et Phénicie. Par la mer et les îles de l'Archipel, elle se trouvait aussi dans le cercle d'attraction de la Grèce; la religion, l'industrie, les arts des anciens Cypriotes témoignent du mélange qu'ils avaient fait des éléments phéniciens et grecs : on y retrouve, comme au centre d'un tourbillon, des apports de toutes les terres avoisinantes. Mais la population était assez civilisée par elle-même pour que les importations prissent un caractère original. Facilement accessible aux marins de Sidon et de la Crète, Cypre était cependant trop isolée pour devenir simple dépendance de l'une des nations civilisées qui s'y rencontraient. Dès les premiers temps de l'histoire, les Cypriotes apparaissent comme un peuple dis-

[1] Conformément à l'étymologie, Kypre serait la vraie prononciation du mot (G. Perrot).
[2] Unger und Kotschy, *Die Insel Cypern.*

tinct des autres Grecs; ils possèdent un dialecte hellénique spécial, — assez rapproché de l'éolien. — et même une écriture propre qui ne semble pas avoir été d'importation phénicienne comme celle de la Grèce : leur alphabet syllabique, — chaque trait représentant une consonne accompagnée d'un son vocal, — paraît devoir se rattacher à celui des Hittites; peut-être a-t-il été tiré de l'écriture cunéiforme[1]. Dans les légendes helléniques, la lointaine Cypre se montre toujours comme un pays des origines; c'est là que les Grecs prirent leur culte de l'Aphrodite paphienne, sœur de l'Astarté des Phéniciens, et que peut-être ils s'instruisirent dans les procédés métallurgiques et l'art de la poterie.

Au point de vue politique, Cypre eut fréquemment une destinée différente de celle des terres voisines, Syrie et Asie Mineure; elle eut son autonomie en plusieurs États : elle fut égyptienne et persane, mais sans être jamais complètement soumise aux grands empires continentaux, puis sous Alexandre elle fit partie de l'empire macédonien; elle appartint ensuite à Rome et à Constantinople. Lors de la dislocation de l'empire byzantin, elle devint un royaume distinct, et pendant deux siècles et demi elle fut gouvernée par la famille des Lusignan, qui ajoutaient à leur souveraineté effective de l'île le vain titre de « rois de Jérusalem ». Les Vénitiens héritèrent des Lusignan et gardèrent Cypre pendant un siècle. Ils la perdirent en 1571, et depuis cette époque l'île appartient officiellement à l'empire ottoman; mais en fait elle obéit à un autre maître que le sultan. En vertu du traité de 1878, elle est « gérée » par l'Angleterre qui en paye à la Porte le loyer annuel, mais qui se substitue au titulaire pour l'exercice de tous les droits de souveraineté. Pour une nation qui possède de puissantes flottes, la position de Cypre est d'une grande importance stratégique : embossée comme un vaisseau à l'entrée d'une baie, elle commande à la fois les côtes de l'Anatolie et celles de la Syrie et sa proue se dirige précisément vers le point vital de l'Asie Antérieure, c'est-à-dire vers le grand coude de l'Euphrate, centre de convergence de toutes les routes entre la mer Noire et le golfe Persique, l'Ararat et le Liban. Mais Cypre est encore trop pauvre en population, trop dépourvue de ressources matérielles, pour être, au point de vue colonial, une précieuse acquisition : pendant de longues années, elle coûtera beaucoup plus à la Grande Bretagne qu'elle ne lui rapportera; tout est à créer ou à refaire, routes, ports, chantiers, forteresses, arsenaux[2]. Le levé topographique de l'île est commencé et déjà quelques cartes ont été publiées.

[1] G. Perrot, *Notes manuscrites*.

[2] Superficie et population de Cypre en 1881 :

9180 kilomètres carrés.	235 540 habitants.	25 hab. par kilomètre carré.

Le massif principal, connu jadis, comme tant d'autres montagnes, sous le nom d'Olympe, et plus généralement désigné de nos jours par l'appellation de Troodos, s'élève dans la partie sud-orientale de Cypre. D'après Graves, sa croupe suprême dépasserait légèrement 2000 mètres; des neiges y séjournent pendant la plus grande partie de l'année et les rois Lusignan avaient fait creuser de vastes glacières dans quelques creux bien abrités, toujours remplis, même dans la saison chaude[1]. A l'est du Troodos, la chaîne de l'Olympe, coupée de profondes ravines, se redresse pour former les cimes jumelles des deux Frères (1640 mètres), auxquelles succèdent les pics du Makheras (1442 mètres) et le promontoire presque isolé de Stavro Vouno (700 mètres), le Santa Croce des marins d'Italie. Quoique beaucoup moins élevée que les autres sommets, la montagne de la Croix doit à sa position en avant de la chaîne, et près de la côte la plus fréquentée, d'avoir été longtemps considérée comme le pic culminant; de même que le Troodos, elle était un « Olympe » et porta un fameux temple de Vénus, où les hommes seuls avaient le droit d'entrer et que remplaça un monastère de Bénédictins[2]; c'est dans les cavernes de cette montagne, et non dans le Venusberg de la Thuringe, que, d'après une légende des Croisades, vivrait le chevalier Tannhäuser, attendant auprès de la déesse le son fatal de la dernière trompette. A l'extrémité occidentale de la chaîne, une autre cime, celle de Kikho (1100 mètres), passe également pour un lieu sacré et les chrétiens grecs s'y rendent en pèlerinage comme jadis les adorateurs d'Aphrodite.

Les roches de l'Olympe, d'origine éruptive, ont redressé les calcaires et les marnes, de formation tertiaire, qui s'étendent à leur base. Aux lignes de contact, les strates inférieures se sont diversement modifiées et, de part et d'autre, se voient des gisements de métaux, et notamment le cuivre, le métal « cypriote » par excellence, puisque dans nos langues il porte le nom de l'île; en maints endroits, le sol est recouvert de scories, dans lesquelles il ne reste qu'une très faible proportion de métal, preuve que les habitants étaient fort habiles dans leurs procédés métallurgiques[3]. Çà et là on rencontre aussi des mines de fer, toutes abandonnées aujourd'hui. Dans l'antiquité, les Cypriotes partageaient avec les Chalybes et les Tibaréniens la gloire d'avoir été les premiers forgerons : ils attribuaient la découverte des minerais de cuivre et de fer au héros national Kinyras, qui le premier aurait façonné le marteau, les tenailles, l'enclume, et forgé

[1] L. de Mas-Latrie, *L'Ile de Chypre.*
[2] Adolf Bastian, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1870.
[3] Albert Gaudry, *Géologie de l'île de Chypre.*

la cuirasse : la victorieuse épée d'Agamemnon, celle d'Alexandre, étaient les présents de rois de Cypre[1].

La partie septentrionale de l'île, qui se termine au nord-est par la longue péninsule de Karpasos, dite par les anciens « Queue de Bœuf », est en entier occupée par une chaîne de montagnes, complètement distincte des massifs de l'Olympe. En réalité la terre de Cypre se compose de deux îles

N° 117. — RELIEF DE CYPRE.



que séparerait un abaissement d'une centaine de mètres; la large plaine de terrains modernes qui fut jadis le détroit porte le nom de Mesaria, ou mieux Mesorea, c'est-à-dire « Entremonts », comme tant d'autres plaines de même origine qui se trouvent en diverses îles de l'Archipel hellénique[2]; c'est la campagne « Bienheureuse », la Makaria des anciens[3]. La chaîne du nord, plus régulière que celle de l'Olympe, se développe en un croissant de 160 kilomètres de longueur; fort étroite et longeant de près la rive de

[1] Unger und Kotschy, *Die Insel Cypern.*
[2] Ross, *Reise nach Kos, Halikarnassos, Rhodos und Cypern.*
[3] G Perrot, *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1878.

la mer d'Anatolie, elle offre sur une grande partie de son parcours la forme d'une muraille crénelée, et sous la domination des Lusignan elle servit en effet de rempart à la plaine de Nicosie; toutes les brèches qui auraient pu donner accès aux ennemis avaient été soigneusement fortifiées. La plus haute cime, consacrée de nos jours au prophète Élie, héritier du dieu solaire, s'élève près de l'extrémité occidentale; elle dépasse 1000 mètres. Vers le milieu du croissant, le sommet dominateur est couronné d'un château fort, le Buffe vent (Buffa vento), ainsi nommé des rafales qui sifflent sur les croupes, à mille mètres au-dessus du flot blanchissant. Le Pentodactyle, puis d'autres pics se succèdent jusqu'à la péninsule de Karpasos, que commande à sa racine le sommet du Kantara (634 mètres). Au delà se prolonge un petit chaînon, dont la plus haute crête fut aussi un Olympe, la moins élevée des trois montagnes homonymes de Cypre. M. Gaudry a donné à l'ensemble des crêtes du nord l'appellation de chaîne de Cérines, d'après la ville qui se trouve au pied septentrional des monts, à l'issue de la seule route carrossable qui les traverse; quelques hommes résolus pourraient défendre contre une armée le chemin qui serpente dans la gorge[1]. En certains endroits, les promontoires s'avancent en escarpements verticaux que baigne le flot, mais presque partout les caps de l'Ile « Cornue » sont bordés d'un cordon de roches calcaires ou sablonneuses ayant en moyenne un kilomètre de largeur. Cette banquette circulaire, analogue à des formations du même genre qui se voient à Rhodes, en Sicile et sur divers littoraux de la Méditerranée, est évidemment d'origine moderne, puisque ses coquillages appartiennent à la faune maritime actuelle : ou le sol de Cypre s'est exhaussé, ou la mer s'est retirée[2]. La « marine » de Larnaka est bâtie sur une de ces plages modernes; en dehors de la ville on distingue nettement le tracé de l'ancien rivage[3].

Le cours d'eau le plus considérable de l'île naît dans la chaîne du grand Olympe, et descend au nord-est dans les campagnes d'Entremonts pour se déverser dans le golfe de Famagouste : c'est le Pedias ou « Fleuve de la Plaine ». Malgré sa longueur, qui dépasse 100 kilomètres, et le nombre de ses affluents, le Pedias n'est point une rivière permanente; en été, son lit est à sec, quelques flaques seulement se montrent au pied des berges affouillées. Cypre a quelques lacs, mais ce sont des étangs salins sans écoulement vers la mer. La plupart furent des estuaires ou des baies, que des cordons littoraux ont séparés de la Méditerranée; telles sont les

[1] L. de Mas Latrie, ouvrage cité.

[2] A. Gaudry, ouvrage cité.

[3] De Cesnola, *Cyprus;* — Thomson, *Procedings of the Geographical Society*, feb. 1879.

salines qui bordent le littoral au sud de Larnaka, et celles de Limassol, que limitent deux plages basses en demi-cercle rattachant à la grande île la petite chaîne rocheuse de l'Akrotiri. Ces salines, d'où l'on extrait chaque année la quantité considérable de 25 à 30 mille tonnes, se trouvent alternativement plus hautes et plus basses que le niveau de la mer. En hiver, des ruisseaux temporaires remplissent les dépressions et forment de véritables lacs, plus élevés que les eaux marines; en été, l'évaporation réduit peu à peu les étangs, et la nappe, s'abaissant graduellement au-dessus du flot, finit même par se dessécher, ne laissant qu'une couche de sel. Chaque année, les molécules salines entraînées par les eaux courantes dans les bassins d'évaporation suffisent pour maintenir la salure normale et l'on n'a point encore observé que la production moyenne diminuât; peut-être aussi, comme le suppose Unger, la lente infiltration des eaux marines à travers les plages, quand les étangs sont presque desséchés, suffit à rétablir la proportion du sel. Quoi qu'il en soit, les terres du littoral, même loin des étangs, sont tellement salées, que les cultures y périssent lorsque d'abondantes pluies n'ont pas lessivé le sol[1].

Dans l'économie agricole de Cypre, les sources pérennes qui jaillissent à la base ou dans les vallons des montagnes sont plus appréciées que les « fleuves » et mainte ville doit sa fondation au voisinage de ces eaux jaillissantes. Paphos n'eût pas existé sans la belle source qui s'élance des roches et fuit entre les pelouses, sous les branches entrelacées. Sur le pourtour du massif de l'Olympe, qui pourtant reçoit de beaucoup la plus grande quantité de neiges et de pluies, les sources sont peu nombreuses et peu abondantes pour la plupart. On en conclut que les eaux tombées ne trouvent leur issue que dans le lit marin. C'est dans la chaîne de Cérines que jaillissent les plus belles fontaines, et quelques-unes, telles les « Cinq Yeux » de Kythoka, au nord-est de Nicosie, forment des ruisseaux considérables. Toutes les sources de la chaîne septentrionale naissent entre 150 et 200 mètres d'altitude, au contact des calcaires et des grès; l'étroite arête qui s'élève au-dessus ne forme pas une aire de réception suffisante pour expliquer dans une contrée si pauvre en pluies l'existence de fontaines aussi abondantes. D'où peuvent-elles donc venir? Leurs eaux descendent-elles de l'Olympe et passent-elles sous les couches superficielles de la Mesorea pour rejaillir sur les pentes de la chaîne septentrionale? Ou bien, comme le disent les insulaires, et comme le naturaliste Unger n'est pas éloigné de le croire, ont-elles pour lieu d'origine les montagnes de la Cilicie et passent-elles

[1] Samuel Baker, *Cyprus.*

au-dessous du détroit, pour reparaître sur le versant méridional des Cérines[1] ? Dans ce cas les eaux souterraines auraient un cours d'au moins 100 kilomètres et passeraient à plus de 300 mètres au-dessous de la surface de la Méditerranée. Dans les parties de l'île où les sources manquent pour l'irrigation des champs et l'approvisionnement des villes, les indigènes sont très habiles à capter les eaux sur la ligne de pente : ils creusent de distance en distance jusqu'à l'argile étanche qui constitue le sous-sol et réunissent les trous par une galerie souterraine : l'eau de suintement remplit peu à peu ces conduites, analogues aux karez de l'Afghanistan et aux kanat iraniens, et s'élève dans le puits d'orifice, où la reçoivent les canaux d'aqueducs ordinaires ; c'est ainsi qu'est alimenté le canal de 15 kilomètres qui porte les eaux des collines à la ville de Larnaka.

Cypre, comme resserrée entre les côtes de la Cilicie et celles de la Syrie, n'a point un climat maritime : pour la répartition des pluies aussi bien que pour la variation de la température, elle présente les mêmes phénomènes que le continent voisin. En hiver, elle est exposée au souffle des vents qui viennent de passer sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure, la neige tombe sur les montagnes et jusque dans les prairies ; les pluies sont fréquentes, surtout pendant les trois derniers mois de l'année, et les rivières débordent ; souvent les communications sont interrompues dans la plaine de Mesorea. Mais de l'hiver à l'été le changement se fait soudain, presque sans transition printanière ; pendant plusieurs mois, le ciel est sans nuages, l'air à peine rafraîchi par quelques brises marines ; le sol est brûlé par une chaleur implacable, que symbolise peut-être le lion à gueule béante des anciennes monnaies[2] ; la température estivale de Larnaka est plus élevée que celle du Caire[3]. C'est alors que dans le voisinage des étangs du littoral la malaria devient redoutable ; une brume malsaine pèse sur les campagnes et rampe à la base des monts[4]. Dans cette saison funeste, la plaine poussiéreuse et brûlée est laide à voir, et les collines marneuses, nues, ou n'ayant pour végétation que des arbustes épineux et des pins rabougris et clairsemés, offrent un triste aspect, bien différent de celui qu'avait rêvé le voyageur débarquant dans l'île de Cypris. Les beaux paysages comparables à ceux des Apennins toscans ne se voient que dans

[1] Ali-bey, *Voyage au Maroc, à Tripoli, Chypre*, etc. ; — Unger und Kotschy, *Die Insel Cypern.*

[2] De Luynes, *Numismatique et Inscriptions cypriotes.*

[3] Unger und Kotschy, ouvrage cité.

[4] Climat de Larnaka, d'après Fonblant, Unger, Pascotini, Sandwith (3 années) :

Mois le plus froid, février 11°,95 ; mois le plus chaud, août 31°,33.
Moyenne de l'année, 20°,72. Pluie : 320 millimètres.

(E. G. Ravenstein, *Cyprus.*)

les hautes vallées de l'Olympe, dont le sol conserve toujours un fond d'humidité : là s'élèvent les monastères dressant leurs tourelles entre les bouquets de pins. Dans la plaine, les végétaux, privés d'humidité, deviennent si durs et si coriaces qu'ils rendent la marche très pénible ; les animaux s'habituent à sauter pour éviter la piqûre des herbes, des chardons, des plantes épineuses ; aussi les chiens à hautes pattes, comme les lévriers, se font-ils plus facilement au milieu que les autres races[1]. Parfois les vents transportent des côtes d'Asie, par-dessus le bras de mer, des nuages de sauterelles (*stauronatus cruciatus*) qui s'abattent sur les rives septentrionales et dévorent toutes les cultures. Vers le milieu du siècle, les Cypriotes avaient à souffrir de ce fléau une fois en moyenne tous les deux ans ; ils ont appris à défendre leurs champs au moyen de fossés qu'ils bordent de planches glissantes sur lesquelles les insectes n'ont pas de prise[2]. La sauterelle de Cypre et de la Cilicie diffère de l'*acridium* qui ravage la Syrie et la Palestine[3].

La flore insulaire, fort riche, comprend plus de mille espèces phanérogames : on y retrouve presque toutes les plantes de la Crète et de l'Archipel, ainsi que beaucoup d'autres appartenant au continent voisin ; quatre espèces seulement, parmi lesquelles le chêne « à feuilles d'aune », constituent la flore spéciale. Les forêts manquent presque complètement d'arbres feuillus ; l'essence la plus commune est le pin de Caramanie, laricio dont la ramure dépasse en hauteur celle de tous les autres conifères. Le cyprès, qui doit son nom à l'île, — de même que le cuivre ou « métal de Cypre » et le cyprin ou « poisson de Cypre », — est encore à l'état sauvage dans la région orientale, où il forme quelques bosquets, mais il est menacé de disparaître, les constructeurs le préférant à tous autres bois à cause de sa dureté et de son excellente odeur : ce sont les cyprès de Crète qui fournirent le bois pour les flottes d'Alexandre sur l'Euphrate et le Tigre. D'après la plupart des étymologistes, le nom de l'île serait celui d'une plante, le *kopher*, dont les produits étaient autrefois l'objet d'un grand commerce. Mais quelle est cette plante? Une description de Pline a fait admettre généralement que c'est le *lawsonia* ou troène, dont les feuilles macérées fournissent le henné ; mais ce végétal n'est pas originaire de l'Europe et n'a jamais été cultivé que dans les jardins. Kotschy pense que le kopher était le *cistus creticus*, qui croît dans les montagnes, entre 600 et 1500 mètres ; les poils de la plante exsudent une résine odoriférante qui s'attache à la barbe des

[1] Albert Gaudry, *Revue des Deux Mondes*, sept. 1877.
[2] *Journal officiel de la République française*, 10 sept. 1875.
[3] Kotschy, *Die Insel Cypern*.

chèvres et finit par la changer en masse solide : les anciens appréciaient fort cette résine, le baume ladanum, que l'on recueille encore pour les pharmacies[1].

Les animaux sauvages ont presque entièrement disparu. Le mouflon de Cypre, *ovis cyprius*, se rencontre encore dans les cirques rocailleux des montagnes ; les chats sont fort nombreux dans les forêts, et les sangliers ravagent les champs; des serpents venimeux, très redoutés par les moissonneurs, s'enroulent dans les fissures du sol. On dit que, vers l'extrémité occidentale de l'île, la région du cap Epiphani est parcourue par des chevaux, des ânes et des bœufs redevenus sauvages, à la suite de guerres et d'épidémies. Un des premiers soins des Anglais, en s'emparant du gouvernement de Cypre, a été de se réserver le gibier en imposant une taxe élevée sur la chasse. Le long des côtes, on pêche des éponges communes.

Comme les plantes dans l'ensemble de la flore, de même dans la population cypriote les divers éléments ethniques proviennent de toutes les terres riveraines de la Méditerranée orientale : Grecs et Turcs, Syriens, Égyptiens et Arabes se rencontrent, sans qu'il soit possible de discerner leur origine première. Les insulaires se groupent, non d'après la race, mais d'après la langue et bien plus encore d'après la religion. Les Grecs, qui forment les quatre cinquièmes de la population, sont tous les Cypriotes qui parlent le dialecte hellénique de l'île, assez différent de la langue romaïque moderne, et qui observent les fêtes et les jeûnes commandés par le rite orthodoxe. Tous les mahométans sont classés comme Turcs, même ceux qui n'ont d'autre langage que le grec cypriote. Enfin, il est une classe intermédiaire que l'on ne sait où ranger, bien qu'elle ne diffère nullement par la race, l'aspect ou la langue des autres « Grecs » de l'île : ce sont les Linobambaki ou les « Fil et Coton », qui se conforment extérieurement aux rites de l'Islam, mais qui font baptiser leurs enfants et se disent chrétiens dans leurs familles. A Cypre comme dans les autres îles et en Asie Mineure, l'initiative appartient aux Grecs; cependant ils sont considérés comme beaucoup plus routiniers que leurs frères de l'Archipel et l'on se complaît à leur appliquer l'épithète de « bœufs », que leur avaient donnée les anciens Hellènes. Jamais les Cypriotes n'ont été entraînés dans le mouvement patriotique des autres insulaires, des Crétois par exemple; jamais ils n'ont fait de sacrifices pour

[1] Mariti, *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine.*

la « grande idée »[1]. Ils vivent paisiblement, sujets fidèles des maîtres qui se sont succédé chrétiens ou musulmans. Du moins, parmi les pratiques qu'ils ont conservées religieusement, en est-il de gracieuses, qui datent sans aucun doute des temps où l'on adorait Aphrodite. A l'étranger qui franchit le seuil, l'hôte présente une pomme, symbole d'amitié, et quand il s'éloigne, la fille aînée le parfume en balançant un encensoir où brûlent des feuilles d'olivier et des résines odorantes.

Jadis les Maronites furent assez nombreux dans toute la région septentrionale de Cypre. Émigrés avec les chevaliers francs, lorsque ceux-ci furent obligés de quitter la Palestine, ils fondèrent plusieurs villages sur les pentes des Cérines et surtout dans la longue péninsule de Karpasos; mais, entourés de Grecs et de Turcs, la plupart ont cédé à la pression du milieu : presque tous, en apprenant le grec, ont appris aussi les formules orthodoxes; quelques-uns sont entrés dans le giron de l'Islam. Les seules communautés maronites qui subsistent, comprenant environ cinq cents personnes, occupent le promontoire de Kormakiti, à l'extrémité occidentale de la chaîne de Cérines : on y parle encore un mauvais arabe, mais les prêtres, venus des couvents de Damas et d'Alep, sont obligés de prêcher en grec pour se faire comprendre[2]. Quelques milliers d'esclaves nègres introduits dans l'île ont laissé leur descendance dans la population mahométane. Depuis la prise de possession de l'île par les Anglais, d'autres immigrants se sont mêlés à la population cypriote, Levantins de Constantinople et de Smyrne, Arméniens, Juifs, Occidentaux de toute nation; mais ces nouveau-venus sont pour la plupart des spéculateurs et non pas des colons : il ne s'agit pour eux que de prélever comme intermédiaires la plus forte part de l'argent apporté par les « milords » ; c'est ainsi qu'à la veille du traité de Berlin un banquier de Péra fit acheter d'un coup pour un million de francs une partie de Larnaka, qu'il revendit pour un prix septuple au gouvernement et aux dignitaires anglais.

Mais l'invasion des marchands n'a pas accru la richesse; l'agriculture et l'industrie sont encore ce qu'elles étaient sous le régime turc, à l'état rudimentaire : à peine un dixième du sol est en culture. La production a beaucoup diminué depuis l'époque des Lusignan et des Vénitiens. La canne à sucre, jadis cultivée sur le littoral du sud, ne se voit plus que dans les jardins; les bananiers, les dattiers, sont devenus rares; le cotonnier, qui fournissait à l'exportation jusqu'à 6000 balles par an, n'en donne plus un

[1] G. Perrot, mémoire cité.
[2] Ross, *Reisen nach Kos, Halikarnassos, Rhodos und Cypern.*

millier. De même la culture de la vigne a considérablement décru depuis l'expulsion des Vénitiens, et pourtant l'île entière pourrait être transformée en un immense vignoble jusqu'à l'altitude de 1200 mètres, et la qualité du vin est toujours bonne; dans certains terroirs, comme ceux de la Commanderie, près de Limassol, elle est exquise; c'est aux Cypriotes que les Portugais ont demandé les premiers ceps de vigne qui aient été plantés à Madère[1]. De quinze à vingt-cinq mille hectolitres, telle est actuellement la production totale de Cypre. Tous les villages ont leur bosquet d'oliviers, dont le fruit constitue avec le pain la nourriture du paysan pendant les jours de jeûne. Après les céréales, la vigne et l'olivier, la principale culture est celle du caroubier, arbre précieux qui croît sur les pentes les plus arides; les caroubes, que l'on exportait jadis pour la nourriture du bétail, et dont Odessa achète une certaine quantité pour l'alimentation des paysans russes en carême, sont employées surtout dans les distilleries. L'ensemble du commerce, pour l'île entière, est de douze à quinze millions de francs.

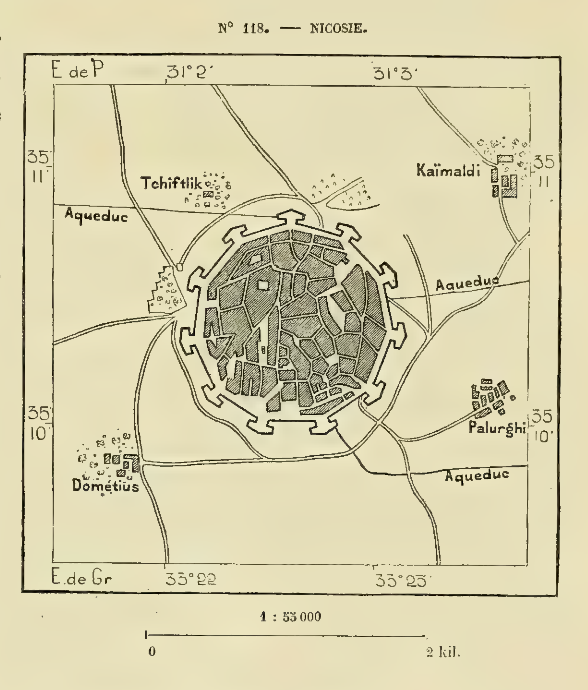
La capitale, Levkosia ou Nicosie, est fort bien située sur un léger renflement du sol, au milieu de la plaine de Mesorea, qu'arrose la rivière Pedias; un canal dérivé de ce cours d'eau traverse la ville. A égale distance environ de la baie de Morfou à l'occident, de Famagouste et de Larnaka à l'orient, Levkosia est le centre naturel des deux zones maritimes; en outre, elle communique facilement avec le littoral du nord par la gorge de Cérines. La muraille vénitienne de Nicosie, polygone régulier d'environ 5 kilomètres, flanqué de onze bastions, est encore parfaitement conservée, quoique des arbustes poussent entre les pierres et que des gazons fleuris recouvrent les talus; mais l'espace qu'elle enferme n'est plus rempli de maisons, et des bouquets de dattiers s'élèvent au milieu de vastes jardins. La garnison anglaise qui surveille la cité campe au nord-ouest, sur les pentes du mont Machaera, au-dessus de la région des fièvres. En été, tous les étrangers et les indigènes aisés fuient la ville et vont respirer un air plus pur dans les hautes vallées.

Près de l'endroit où s'élevait le palais de campagne des rois Lusignan, dans une plaine accidentée, mais de nos jours presque complètement dépouillée de verdure, le village de Dali marque le site de l'ancien Idalium, le « lieu sacré à la déesse », — car tel est le sens du mot phénicien. —

[1] G. Perrot, mémoire cité.

Les champs et les buttes où verdoyaient jadis les « bosquets d'Idalie », et dont la terre but le sang du chasseur Adonis, ont livré aux archéologues des restes précieux. M. de Vogüé, qui le premier identifia l'emplacement d'Idalium, y découvrit des inscriptions cypriotes ; c'est de là aussi que vient la fameuse tablette de bronze déposée maintenant à la Bibliothèque de Paris; M. Lang y trouva un monument bilingue, phénicien et cypriote, qui a permis à Georges Smith de déchiffrer la langue des insulaires, inconnue jusqu'à lui ; enfin M. de Cesnola fouilla plus de quinze mille tombes de l'immense nécropole où l'on enterrait les morts de la région environnante; les objets les plus curieux et les plus riches retirés de ces hypogées sont placés au musée métropolitain de New-York. A l'ouest de Dali, Athieno, villages de muletiers qui prétendent descendre des Lusignan[1], a livré aux chercheurs d'autres trésors archéologiques : là s'élevait le temple d'Aphrodite Golgia, où de toutes parts les pèlerins venaient offrir des ex-voto. On y a trouvé des figures colossales, d'un caractère hiératique, représentant des personnages drapés en Égyptiens ou en Ninivites, mais les visages ressemblent à ceux des Cypriotes contemporains. Plus au nord, près des fontaines de Kythræa, dont le nom rappelle un temple de la déesse de Cythère, de remarquables débris ont été mis au jour.

N° 118. — NICOSIE.



A l'ouest de Nicosie, les campagnes de la Mesorea n'ont plus de port; celui de Morfou est complètement ensablé et toutes les denrées sont expédiées vers le nord ou vers l'est. Kerynia, Ghirneh ou Cérines, ville jadis forte, le port de Nicosie sur la côte septentrionale, n'a plus pour recevoir les vaisseaux qu'une crique semi-circulaire de 3 à 4 mètres de profondeur, dominée, à l'ouest par le promontoire qui porta l'acropole grecque, à l'est par le pittoresque château des Lusignan. Dans le district de Cérines, comme

[1] Thomson, mémoire cité.

dans les autres circonscriptions, les ruines offrent plus d'intérêt que les villes actuelles. Immédiatement à l'ouest de l'acropole et du port, le rocher est percé de grottes et de tombeaux; plus loin, près de l'ancienne Lapethos et du grand couvent moderne d'Akteroperithi, des roches entières ont été taillées en dehors et en dedans, de manière à former de gigantesques tours avec galeries intérieures et palais étagés. Les plus beaux châteaux forts de l'époque des Lusignan se dressent au sommet des montagnes voisines, la forteresse d'Hilarion ou du Dieu d'Amour, et celle de Buffevent ou « château de la Reine », dont les tours se distinguent à peine des aiguilles de la crête voisine. L'abbaye de Lapaïs ou Bel paese, perdue dans une forêt d'oliviers et de citronniers, est aussi une ruine. Lors de la conquête ottomane, tous les couvents latins furent dévastés et partiellement démolis : il est probable que les destructeurs ne furent pas les soldats turcs, mais les paysans grecs, heureux de se venger enfin des religieux étrangers qui les avaient réduits en servage[1].

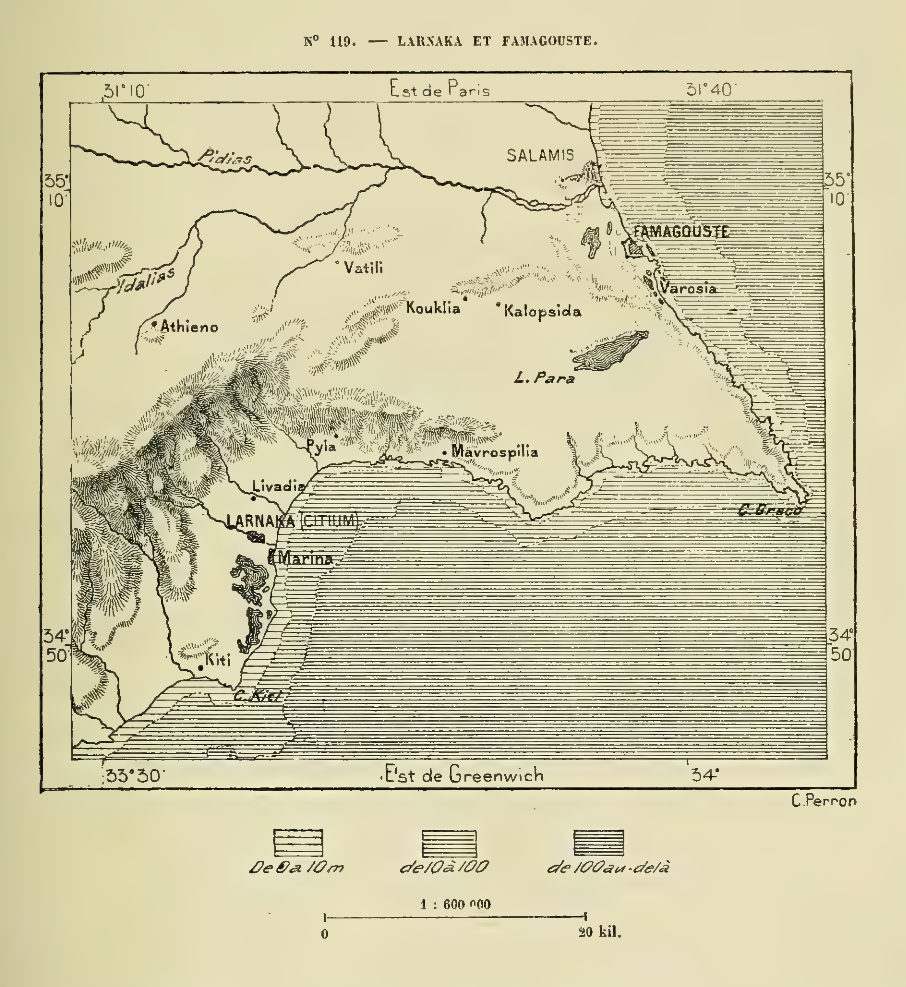
A l'époque hellénique, le grand port de la côte orientale était Salamis, colonie de l'île grecque de même nom, et comme elle rendue fameuse par les guerres persanes. Les fouilles n'ont rien révélé aux archéologues : les pierres des monuments et des quais furent employées par les Vénitiens à la construction des formidables remparts de Famagouste, l'ancienne Ammakhostos, l'Amta Khadasta ou la « Sainte Femme », la « Grande Déesse » des Assyriens[2]. La fière citadelle, qui se dresse à huit kilomètres au sud de Salamis, n'est plus qu'une grande ruine; des églises délabrées de style ogival, contrastant avec des masures à toit plat, sont éparses dans l'enceinte; mais celle-ci, encore intacte, se montre telle qu'au jour fatal de 1571, où les Vénitiens signèrent une capitulation cruellement violée. Les navires emportant les familles chrétiennes furent coulés dans la rade, les soldats mis à mort, et leur chef, Bagradino, fut écorché vif : la république de Venise racheta sa dépouille à prix d'or. Le port des Vénitiens est presque entièrement comblé, mais au nord de ce bassin, qui pourrait devenir l'emplacement de magasins et d'une cité nouvelle, se prolonge une rade d'environ 2 kilomètres de longueur, abritée à l'est par une chaîne d'écueils et de bancs de sable parallèle au littoral. Ce mouillage, d'une profondeur moyenne de 15 mètres, est indiqué d'avance comme le port d'où les Anglais surveilleront les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie : Famagouste sera le Malte de la Méditerranée orien-

[1] De Cesnola, ouvrage cité.
[2] H. Rawlinson, *Proceedings of the Geographical Society*, feb. 1879.

tale[1]. Les descendants des Grecs expulsés de Famagouste vivent dans plusieurs villages de la banlieue, désignés par le nom général de Varosia; plus prospères que les Turcs enfermés dans les hautes murailles, ils alimentent de légumes et de fruits le port de Larnaka.

Cette ville, par laquelle se fait actuellement presque tout le commerce

N° 119. — LARNAKA ET FAMAGOUSTE.



de l'île, est double. Une longue et irrégulière rangée de maisons borde une plage basse de formation récente : c'est la marine, la ville grandissante; Larnaka proprement dite se trouve à un kilomètre de distance, dans une plaine nue, où s'élèvent quelques maigres bouquets de palmiers; au sud s'étendent les nappes d'eau qui lui valent son nom turc de Touzla ou « Saline ». Le port de l'époque grecque a complètement disparu et des maisons s'élèvent sur les substructions des quais; les navires mouillent au

[1] Evans, *Proceedings of the Geographical Society*, 1879.

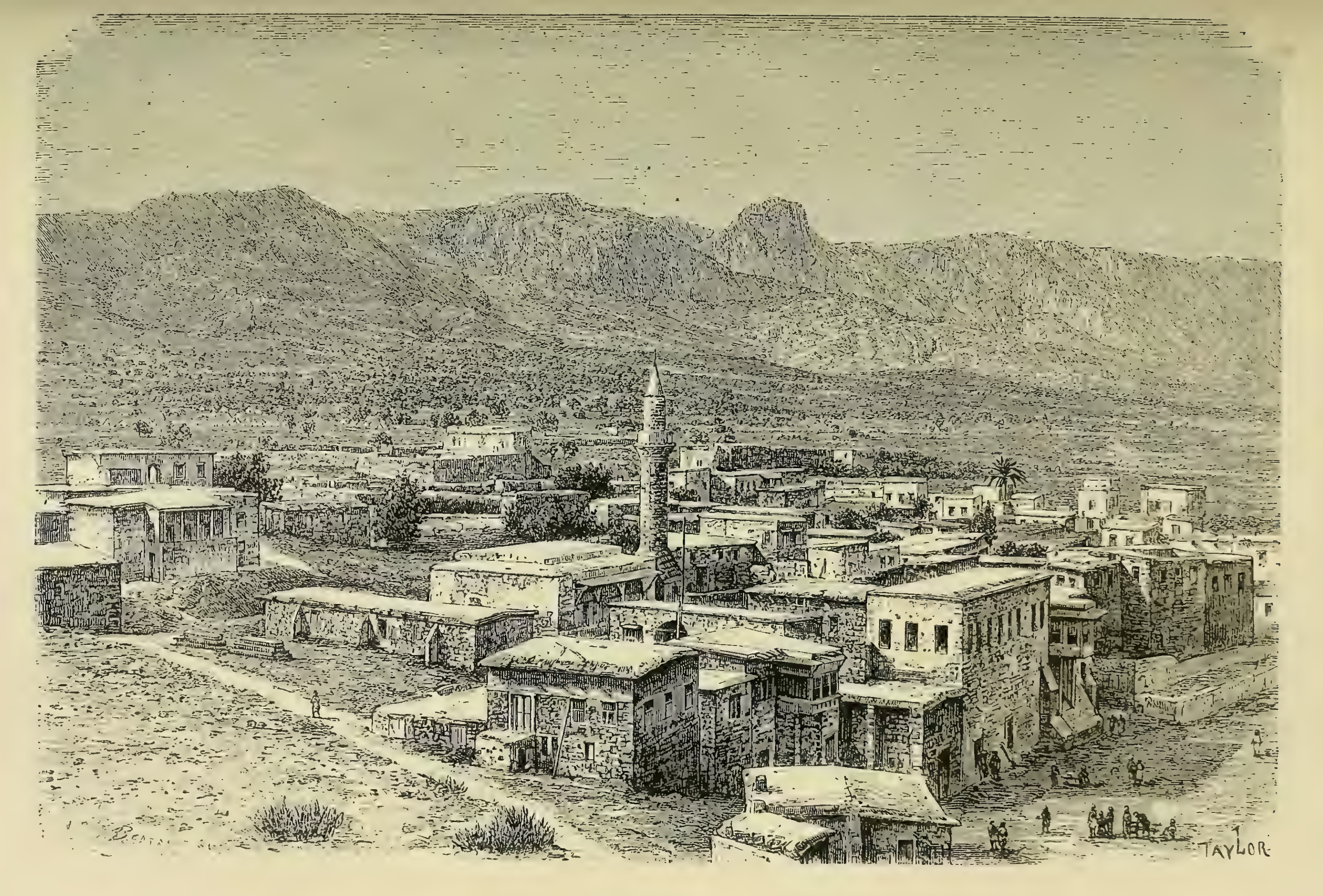
large dans la rade[1]. La marine occupe l'emplacement de Kittim, la ville phénicienne où l'on a trouvé le précieux bas-relief assyrien envoyé par le roi Sargon II, ainsi que l'explique l'inscription en lettres cunéiformes. Parmi les milliers de grottes, sépulcrales ou autres, qui ont valu à Larnaka son nom, « Ville des Tombeaux », la plus curieuse est l'hypogée dite Phaneroméné par les paysans des alentours, qui viennent y faire leurs prières à la Panagia : elle porte une construction phénicienne. Pendant des siècles, Kittim, appelée Kition par les Hellènes, fut considérée par les Cypriotes comme une cité syrienne; Zénon, qui naquit dans cette ville, est appelé « le Phénicien » par Cicéron et d'autres auteurs.

Limisso ou Limassol, sur la plage de la baie semi-circulaire que limite au sud le promontoire du cap Gatto, est le deuxième port de l'île par l'activité de son commerce; comme à Larnaka, les navires mouillent au large sur un fond de sable. L'exportation consiste surtout en sels, en raisins frais et secs, en eaux-de-vie et vins, qui viennent en partie des environs de Kolossi, village que domine une « commanderie » des chevaliers de Rhodes : c'est là que l'on obtient le premier cru de Cypre, fameux depuis des siècles[2]. A 13 kilomètres à l'est, le village de Palæo-Limisso ou « Vieux Limassol » est situé sur l'emplacement de l'ancienne Amathos ou Amathonte, jadis si célèbre par le culte de Vénus. Amathos ou Hamath fut, comme Kittim, une cité phénicienne; son nom est presque identique à celui de Hamah, sur les bords de l'Oronte, et l'on présume qu'elle fut colonisée par des émigrés de la cité syrienne; à côté de la Vénus Astarté, les habitants d'Amathonte adoraient aussi l'Hercule tyrien ou Melkart (Melecertes) et, à l'exemple des Syriens du continent, ils offrirent longtemps à leurs dieux des sacrifices humains. Sur l'acropole d'Amathonte se voient quelques débris d'un énorme vase taillé dans la roche gréyeuse, le pareil de celui qui a été transporté au Louvre. Les vestiges de l'antique cité et de ses tombeaux disparaissent rapidement, le rocher de l'acropole étant exploité en carrière pour les constructions et les quais de Port-Saïd : c'est de Cypre que les ingénieurs du canal importent une partie de leurs pierres.

A l'ouest de la petite presqu'île d'Akrotiri, l'ancienne Curium, bâtie sur un rocher taillé au ciseau, dominait une baie semi-circulaire correspondant à celle de Limassol. Les ruines qui couvrent le promontoire avaient échappé

[1] Mouvement du port de Larnaka en 1876 : 914 navires, jaugeant 185 852 tonneaux.
Valeur des échanges : 9 064 250 francs.
Commerce de l'île entière en 1879 : 13 265 625 francs.

[2] Mouvement du port de Limassol en 1876 : 68 000 tonnes.
Valeur des échanges : 2 770 000 francs.

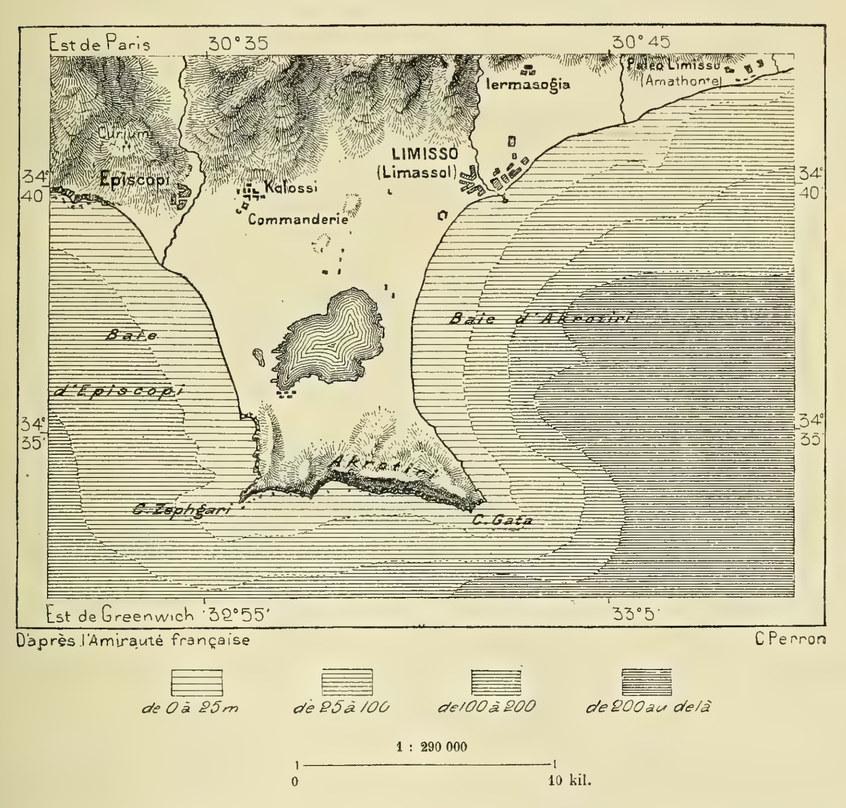


KERYNIA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

aux explorateurs jusqu'en 1870, et pourtant c'est là que les fouilles ont révélé les « trésors royaux » qui renfermaient les bijoux cypriotes les plus riches par la matière et les plus curieux par le travail : M. de Cesnola en a retiré tout un musée de joyaux assyriens, égyptiens, phéniciens et grecs; les uns apportés par les marchands, les autres évidemment fabriqués dans le pays, car l'imitation est quelquefois imparfaite et, dans la plupart des cas, les hiéroglyphes, mal reproduits, ne présentent aucun sens[1].

N° 120. — LIMASSOL ET LA PÉNINSULE D'AKROTIRI.



Le district de Paphos, où s'accumulèrent jadis des richesses beaucoup plus considérables que dans la cité de Curium, longe la partie sud-occidentale de l'île, découpée en vallées divergentes par les contreforts de l'Olympe. Il reste à peine quelques débris de l'ancien temple de Vénus que les marins voyaient de loin se dresser sur une haute colline; les fouilles qu'on y a faites n'ont point ramené à la surface de monuments comparables à ceux d'Idalie. Sans doute les plus belles statues de Palæo-Paphos furent transportées à Neo-Paphos, lorsque cette ville, peuplée de marchands étran-

[1] Cesnola, ouvrage cité.

gers, succéda comme capitale à la cité primitive; là, sous la domination romaine, s'élevèrent temples, palais, gymnases, colonnades de granit égyptien. Sur une vaste étendue, on ne voit que pierres taillées, restes de murs, tombes, ouvertures de souterrains; mais aucun édifice n'est resté debout. Un petit village, Bafa ou Papho, s'élève sur l'emplacement du lieu célèbre où de toutes parts accouraient les fidèles pour entrer sous l'ombrage mystérieux des arbres saints et pour offrir, en procession solennelle, leurs hommages au cône sacré, symbole de la force créatrice qui renouvelle incessamment le monde. Les femmes cypriotes se rendent encore religieusement une fois par an au bord de la mer comme aux temps où elles allaient célébrer la naissance de la Déesse : l'écume des flots n'est plus consacrée à Vénus, mais les Cypriotes y trempent encore pieusement la main : « Nous avons, disent-ils, trois patrons supérieurs à tous les autres, saint Georges, saint Lazare et la sainte Mer. »

En vertu du traité conclu en 1878, l'Angleterre se charge exclusivement d'administrer l'île, moyennant une somme annuelle de 11 468 000 piastres turques, dont la valeur actuelle, au cours du change, est d'environ 2 250 000 francs; les revenus annuels varient de 4 à 5 millions; en 1882, les dépenses ont été de 7 millions et demi. Le commissaire anglais a pleins pouvoirs, quoique assisté d'un conseil de dix-huit personnages, dont six choisis par le gouvernement, et douze, — neuf chrétiens et trois musulmans, — élus par le suffrage restreint. Les deux langues officielles sont l'anglais et le grec. La Porte garde la propriété des terres vagues et des forêts, c'est-à-dire plus des trois quarts de l'île, mais le gouvernement anglais a droit d'achat sur tous les terrains qui lui conviennent; il gère même les biens vakouf appartenant aux mosquées et aux écoles, avec le concours d'un résident musulman nommé par le bureau des vakouf à Constantinople; les affaires musulmanes doivent être dirigées par un tribunal de coréligionnaires; enfin, — pour mêler la note ironique aux conventions sérieuses, — le gouvernement anglais s'engage à baisser son pavillon et à rendre Chypre à la Turquie, quand les Russes évacueront Kars, Batoum et toutes leurs conquêtes en Arménie. La garnison britannique est d'environ 600 hommes.

L'archevêque de l'église cypriote est indépendant du patriarche de Constantinople. C'est un riche personnage; mais les prêtres de villages sont pour la plupart de pauvres paysans, obligés de ravauder eux-mêmes leurs vêtements et de mener leurs chèvres à la pâture.

L'île de Cypre est divisée en six provinces, qui se subdivisent en districts :

PROVINCES.	DISTRICTS.	PROVINCES.	DISTRICTS.
Levkosia.	Levkosia. Orini et Tyliria. Kythræa.	Papho.	Papho (Bafa). Avdimou. Kilani. Kouklia. Khrysoko.
Larnaka.	Larnaka.		
Limisso.	Limisso. Episcopi.		
Famagosta.	Famagosta. Mesorea. Karpaso.	Kerynia.	Kerynia. Morfou. Levka.

Villes principales de Cypre avec leur population en 1881 :

Levkosia ou Nicosie.	11 555 hab.
Larnaka.	7 827 »
Limassol	5 994 »
Morfou, d'après Thomson.	5 000 »

VI

SYRIE, PALESTINE, SINAÏ

L'étroite zone de pays habités qui longe la rive orientale de la Méditerranée, entre le golfe d'Alexandrette et les plages égyptiennes, est une région naturelle bien délimitée. Le cours de l'Euphrate, dans son grand méandre occidental, forme, à l'est du petit bassin d'Alep, une frontière précise, que prolongent au sud les pierres, les laves, les argiles et les sables du désert. A l'orient de la mer Morte, des montagnes arides s'élèvent en rempart, et la contrée presque entièrement déserte du midi se termine en un triangle régulier entre les deux golfes allongés de la mer Rouge. Mais toute cette région, qui, de l'Amanus au Sinaï, s'étend du nord au sud sur un espace d'environ 1000 kilomètres, avec une largeur moyenne de 150, se divise elle-même en contrées distinctes par le relief, le climat et l'évolution historique : au nord le bassin de l'Oronte; au milieu la vallée du Jourdain et les terres limitrophes; au sud, la péninsule sinaïque. Ainsi qu'on en voit beaucoup d'autres exemples, l'extrême longueur du territoire, comparativement à sa faible largeur, a diminué sa force de cohésion; les populations, dépourvues d'un centre commun, vivant en des bassins que

séparent de hautes montagnes, se sont divisées en groupes distincts; les périodes d'indépendance ont toujours coïncidé avec le fractionnement en petits États monarchiques ou en confédérations de tribus. Mais les habitants de l'étroite zone du littoral étaient trop peu nombreux et surtout trop peu unis pour qu'il leur fût possible de résister à l'attaque des grands empires qui se formèrent successivement dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre, sur les plateaux de la Perse, dans le delta du Nil, dans le monde grec et romain. La conquête étrangère fit une seule province de la Syrie et de la Palestine; elles ne connurent l'unité que dans une commune servitude. Seule la péninsule du Sinaï, défendue par le manque d'eau et par l'aridité de ses roches, n'a point eu de maîtres, quoiqu'elle ait eu aussi sa petite part d'influence dans l'histoire, grâce aux deux golfes qui la baignent à l'ouest et à l'est et qui, à diverses époques, furent visités par les flottes; mais elle se trouve en dehors de la voie des nations, et les conquérants n'ont jamais eu aucun intérêt à se détourner de leur route pour s'enfoncer dans le périlleux désert, à la poursuite d'insaisissables pillards.

La zone du littoral syrien, avec les terres limitrophes qui s'étendent à l'orient jusqu'au désert, a pour une grande part influé sur l'histoire de l'humanité. La Syrie, la Palestine, sont traversées par le chemin naturel qui relie le Nil égyptien aux Deux-Fleuves de la Chaldée. Il se peut qu'à une époque antérieure à celle que racontent nos annales, alors que le ciel était moins avare de pluies, le sol moins desséché, des communications faciles aient existé directement entre le littoral du golfe Persique et le delta du Nil; mais, depuis les origines connues, l'espace compris entre le cours du bas Euphrate et les montagnes transjordanes est un désert qui s'arrondit vers le nord en un vaste demi-cercle; il n'est traversé que par des eaux temporaires, telles que le Haouran, qui descend des montagnes de même nom : nulle part il n'est habité par des cultivateurs; les nomades le parcourent dans tous les sens, surveillant les rares chemins des caravanes. L'hémicycle des villes et des régions cultivées se développe autour des steppes et des sables, de Bagdad à Damas, et c'est en suivant la même courbe que se sont propagés les grands mouvements des peuples. Les chemins qui traversent l'Asie Mineure viennent aussi rejoindre en Syrie la route de l'Égypte : des monuments de tous les styles et de tous les âges y indiquent un carrefour des nations. Sur telle paroi de rochers, près de Beïrout, on lit des inscriptions gravées par les conquérants qui se sont succédé dans la contrée depuis Ramsès; où tant d'hommes ont laissé la trace de leur passage, il semble que la terre ait gardé quelque chose de leur vie.

A l'importance de la côte syrienne, comme lieu de passage par terre, s'ajouta, pendant le cours des siècles, la supériorité commerciale pour les échanges par la voie de mer. Dès les commencements de l'histoire écrite, les Phéniciens apparaissent comme de grands navigateurs, et, par une illusion d'optique bien naturelle, on est porté à voir dans les Cananéens un peuple de matelots allant demander au trafic étranger des ressources que leur refusait un sol trop avare. Cette idée est en désaccord avec les faits, qui nous montrent dans les Phéniciens primitifs un peuple surtout agricole. Les campagnes de la côte et les vallées qui remontent à l'est vers le Liban étaient cette contrée de Canaan « découlant de lait et de miel », que l'on a souvent confondue avec les terres arides de la Palestine méridionale, et c'est même pour exporter les produits surabondants de leur contrée que Tyriens et Sidoniens devinrent navigateurs[1]. Les plus grands restes d'architecture qu'ils ont laissés sont des pressoirs monolithes à huile et à vin, des meules, des citernes, des cuves creusées dans le roc pour conserver l'eau, l'huile ou les grains. Les débris qui permettent de reconnaître l'architecture des villes et des monuments publics sont fort rares, ce qui, du reste, doit être attribué en partie à la nature géologique des roches; le calcaire de la côte syrienne, à surface rugueuse, à texture inégale, ne se laisse point tailler comme les marbres de la Grèce : les habitations des premiers Cananéens furent des cavernes, dont les architectes imitèrent la forme quand ils surent ériger des temples monolithes[2]. Mais, après s'être hasardés sur les mers, les Phéniciens inventèrent des constructions hydrauliques, pour lesquelles la nature ne leur offrait d'autres modèles que les môles de rochers et d'écueils; sur leur longue côte presque rectiligne, manquant de golfes et de havres, battue par une houle redoutable, ils creusèrent ou endiguèrent des ports artificiels, dont il ne reste plus guère de traces aujourd'hui : des apports de sable et peut-être aussi les changements du niveau ont modifié la forme de l'ancien littoral. Les villes que bâtirent les Phéniciens sur la côte, Aradus, Byblos, Béryte, Sidon, Tyr, se succèdent à peu près à égale distance les unes des autres, — à une journée de marche; — toutes sont placées d'une manière uniforme sur les saillies avancées de la côte, de sorte que les bateaux peuvent, suivant la direction du vent, chercher à droite ou à gauche la baie qui leur offre le meilleur abri; les îlots, les écueils furent utilisés pour la construction de brise-lames, et les rivières furent détour-

[1] Movers, *Die Phönizier;* — Prutz, *Aus Phönizien.*
[2] E. Renan, *Mission en Phénicie.*

nées en canaux d'irrigation dans les campagnes des alentours. Après trois mille années, les villes bâties par les Phéniciens sont encore les centres commerciaux du littoral syrien; malgré les guerres et les sièges, la population s'est toujours reportée dans ces endroits si parfaitement choisis[1].

Devenus marins, les Phéniciens se firent bientôt les commissionnaires de peuples nombreux. Les riverains de l'Euphrate et du Tigre ne pouvaient commercer avec les régions de la Méditerranée qu'en expédiant leurs marchandises aux ports syriens par les brèches des montagnes côtières, et l'Égypte elle-même, quoique baignée par la mer et pourvue d'entrées fluviales sur tout le pourtour de son delta, eut les Phéniciens pour intermédiaires, car le bois lui manquait pour la construction des navires, et l'importation des matériaux était plus difficile que de nos jours. Les marins de Tyr et de Sidon se réservaient jalousement la propriété des forêts de cèdres qui, en fournissant les bois les plus solides et les plus résistants, leur donnaient le monopole de la grande navigation. Ils gardaient aussi avec soin le secret de leurs voyages dans les pays lointains; pour eux, le « silence était d'or », surtout auprès des Grecs, leurs rivaux en entreprises; on ignorait même d'où provenaient les objets les plus précieux, les métaux, l'ambre, l'ivoire, qu'ils vendaient aux souverains de l'Orient[2]. Mais, si discrets qu'ils fussent, ils n'en finirent pas moins par communiquer à leurs voisins de Syrie et de Palestine les découvertes et les idées qu'ils avaient rapportées des pays étrangers, et par leurs colonies, éparses sur tous les rivages de la Méditerranée, ils agrandirent incessamment le cercle de civilisation dont ils étaient le centre et dans lequel ils avaient répandu l'usage de l'alphabet, l'intermédiaire par excellence pour la transmission de la pensée. De leur côté, les tribus d'Israël, quoique vivant à l'intérieur, et cherchant à se tenir à l'écart de leurs puissants voisins afin de rester indépendantes, avaient aussi, par leurs migrations forcées, contribué au mélange des cultures dans l'étroite région du littoral syrien. Venus d'Égypte par les campements du désert et des vallées transjordanes, puis transportés en Babylonie et sur les pentes des plateaux iraniens, les Juifs reflètent dans leur génie ceux des peuples parmi lesquels ils ont vécu; en dépit de leur haine et de leur méfiance pour l'étranger, ils finissent par lui ressembler quelque peu, par accepter ses idées et les mélanger aux leurs. Puis, comme marchands voyageurs dans toutes les contrées du monde méditerranéen, ils prennent une part de l'héritage commercial de Tyr et

[1] Prutz, *Aus Phönizien.*
[2] E. Renan, *Journal officiel de la République française,* 20 mars 1877.

SYRIE ET PALESTINE

Hachette et Cie Paris.

33° E. de P.
34°
35°

Tortose (Antaradus)
I. Ruad
Amrit
Kalat el Hosn
Homs
Nahr el Kebir
L. de Kadès
Nahr el Berid
Ruines de Kadech
ANAZEH
Tripoli
(Orontes)
Batroun
Col des Cèdres
Djebail (Byblos)
Nahr Ibrahim
L. Yamouneh
Nahr el Kelb
LIBAN
ANTI-LIBAN
EL BEKA
Jebroud
Baie de St Georges
BEÏROUT
Bâlbek
Zahleh
MER MÉDITERRANÉE
ROALA
Nahr el Litani
Saïda (SIDON)
DAMAS
Racheya
Baharet el Ateïbeh
Harran
Barada
(SAREPTA) Sarfend
Housbeya
Pharphar
M. Hermon
Nahr Kasimiyeh
Beaufort (Ruines)
Hasbani
Sour (Tyr)
(Dan)
Banias
Kana
Birket er Ram
El Mousmiyeh
El Safa
Iskanderoun
Bahr el Houleh (Merom)
DJAOULAN
LEDJA
Zib
Safed
Akka (PTOLEMAÏS)
Capharnaoum
Chakka
El Krâ
El Rouhbeh
Baie d'Akka
Choubba
Lac de Tibériade
Mar Elias
Khaïfa
Tabariyeh
Kenawat
Djebel Hauran
En Nacira
Athlit
Mt Tabor
Cheriat el Mandhour
Plaine d'Esdraelon
Djebel Mar Elias
Mt Carmel
Oum Keis
Soueïdeh
Tantourah
Djelboa
Bosra
El Harrâ
Zerïn
Kaïsariyeh (Césarée)
Beisan (Scythopolis)
Djenin
DJEBEL ADJLOUN
Jourdain
Route des Pèlerins
Sirhan
Djerach
Samarie
Oum el-Koutein
Nablouse (Sichem)
Salem
Zerka
Akraba
Kalat Zerka
Jaffa
Sarona
Es Salt
Loudd
Bethel
Ammân (Philadelphia)
Ramleh
HAMAD OU BADIET-EL-CHAM
Riha
Bet Haran
Ezdoud (Asdod)
JERUSALEM
Hesban
Bethanie
Mar Saba
Mt Nebo
Betlehem
Machita
El Djoura (Askalan)
MER MORTE
El Khalil (Hebron)
Zara
Gaza
Oued Modjib
Dhiban
Sebbeh
Rabba
Beerseba
Kerak
CHERARAT
Roheba
Kournoub
31°
32°
33°
34°
35° E. de Gr.
36°
37°

Gravé par Erhard
Slom.

Profondeurs

de 0 à 100 m. — de 100 à 200 m. — de 200 à 1000 m. — de 1000 mèt. et plus.

au-dessous de la mer.

1 : 2.300.000

0 — 50 — 100 — 200 Kil.

de Sidon et, comme eux, ils font de leur pays le centre commun du monde ancien. C'est ainsi que l'influence gréco-romaine s'ajoute à celles de l'Égypte, de la Chaldée, de la Perse, de l'Arabie. Partout les populations, tentées de se considérer comme ayant seules droit au nom d'hommes, s'exagèrent la grandeur de leur patrie et veulent y trouver le milieu de l'univers; mais on peut dire que, dans la région comprise entre l'Euphrate et l'isthme de Suez, cette prétention à occuper le centre des terres est jusqu'à un certain point justifiée. Là ne se trouve point, il est vrai, le milieu géométrique des trois continents, Asie, Afrique, Europe; toutefois nul lieu de passage n'est plus important dans le monde méditerranéen que la route dont les lieux d'étape sont Damas et Jérusalem.

On sait quel nom cette dernière ville s'est fait dans l'histoire des religions : c'est vers une colline proche de la cité, vers le mont Golgotha, que se tournent les chrétiens pour y voir leur dieu crucifié. La contrée habitée jadis par les douze tribus d'Israël est leur « Terre Sainte »; Nazareth et Bethléem, le lac de Tibériade et le mont Tabor, le puits de Sichem, le mont des Oliviers, sont à leurs yeux les lieux sacrés par excellence; ils y recherchent les origines de leur culte, et dans l'avenir ils y voient se dresser cette « Jérusalem nouvelle » dans laquelle il n'y aura plus de souffrance. Pourtant la foi chrétienne, qui dispute au bouddhisme le premier rang pour le nombre des sectateurs, n'eut jamais qu'une faible prise dans le pays où elle cherche son origine. Jusqu'à la destruction de Jérusalem, les habitants de la Judée convertis au nouveau culte restèrent clairsemés. Mais déjà l'hellénisation du pays avait commencé : les dieux de la Grèce et de Rome eurent leurs autels dans tous les temples; le polythéisme triompha dans la contrée où le dogme du « Seul Dieu » avait longtemps régné. Le christianisme ne s'introduisit victorieusement en Syrie et en Palestine que pendant la courte période comprise entre la conquête du pouvoir politique par les chrétiens et la soudaine irruption des Arabes, apportant une religion nouvelle[1]. Mais alors même que tous les lieux saints de la Judée étaient envahis par les moines, l'ancien paganisme, mélangé diversement, modifié par les idées et les cultes de la Grèce, d'Alexandrie, de la Chaldée et de l'Iran, se manifestait par d'innombrables hérésies, dont les traditions se retrouvent de nos jours dans les régions montagneuses de l'Asie Antérieure. Avec l'Islam, la conversion des Syriens fut soudaine, et c'est en vain que, pendant deux siècles de guerres acharnées, les Croisés tentèrent de les reconquérir à leur foi. Tandis que le

[1] Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*.

christianisme s'étendait sur l'Europe entière, puis sur le Nouveau Monde et dans toutes les colonies européennes, il s'arrêtait au seuil du pays d'origine ou ne s'y implantait qu'en humbles colonies. C'est qu'en réalité le christianisme s'est élaboré beaucoup plus dans le monde aryen que dans le monde sémitique : s'il prit son nom et ses titres dans les contrées du littoral syrien, il s'était préparé longuement dans toutes les régions circonvoisines; l'arbre immense étend ses racines, d'un côté, jusqu'à l'Iran et dans les Indes, de l'autre vers Athènes et vers Alexandrie.

Comme les autres provinces de la Turquie asiatique, la Syrie est bien déchue, couverte de ruines, à côté desquelles n'ont pas surgi de nouvelles cités. Le désert a gagné sur les cultures, et même les routes les plus fréquentées ont à traverser mainte solitude. Mais une grande partie de la région est explorée d'une manière complète au point de vue géographique. Toute la Palestine cisjordane, sur une étendue de 15 000 kilomètres carrés, a été mesurée trigonométriquement, et le travail des cartographes anglais se continue à l'est dans le pays de Moab. Les trois quarts des noms anciens cités dans la Bible, dans Josèphe et dans le Talmud sont identifiés[1]; même on a retrouvé la plupart des noms de lieux cananéens avant l'établissement des Juifs dans la Palestine : en déchiffrant les hiéroglyphes du pylône de Karnak, Mariette a pu dresser une carte de la terre de Canaan à l'époque de la bataille de Meghiddo, il y a plus de trente-sept siècles. Au nord, le Liban a été aussi étudié avec soin par l'état-major de l'expédition française, en 1860 et 1862, et vers l'Euphrate les levés se prolongent le long des tracés de voies ferrées. A l'exception de certaines vallées du Liban, aucune région de la Syrie n'est peuplée en raison de sa fécondité. La population totale de la contrée qui s'étend des Portes Ciliciennes à la péninsule de Sinaï, et qui avait au moins dix millions d'habitants, il y a trois mille années, ne paraît pas dépasser un million et demi d'individus : la seule ville de Londres, avec sa banlieue, a trois fois plus d'habitants[2].

Les monts de l'Akma-dagh, l'Amanus des anciens, qui constituent le premier massif syrien, au sud du golfe d'Alexandrette, peuvent être considérés à maints égards comme faisant partie du système orographique de l'Asie Mineure : ils se rattachent au massif du Ghiaour-dagh par un plateau montueux, dont une cavité renferme le « lac des Infidèles » ou Ghiaour-

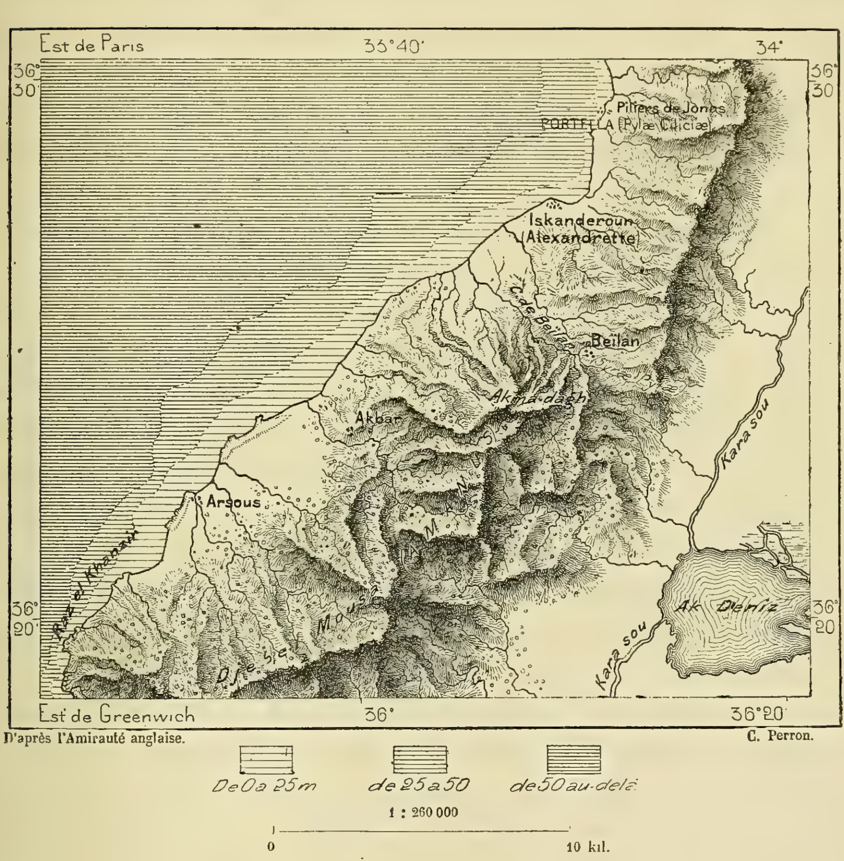
[1] Clermont-Ganneau; Conder; Wilson; Tyrwhitt Drake, etc.

[2] Superficie et population de la Syrie et de la Palestine :

183 000 kil. carrés. 1 450 000 habitants. 8 hab. par kil. carré.

göl, et sa direction moyenne est celle du nord-est au sud-ouest, parallèle aux chaînes du Taurus cilicien et de l'Anti-Taurus. Les anciens y voyaient une des arêtes tauriques; pour eux, la Syrie ne commençait qu'à l'Oronte. La hauteur de l'Amanus dépasse à peine 2000 mètres sur quelques points[1]; mais ses pentes sont très escarpées sur le versant maritime, et de distance en distance le chemin du littoral escalade des contreforts qui s'avancent

N° 121. — PASSAGES DE L'AMANUS.



dans la mer en promontoires. Au nord d'Alexandrette, la roche est coupée par un défilé, que Justinien avait fait élargir par le fer afin de le rendre praticable aux chars : des restes d'un porche en marbre blanc se voient à côté du passage de la « Portelle » ou des « Portes Amaniques ». On leur donne le nom de « piliers de Jonas », la légende locale désignant cet emplacement comme le lieu où le prophète fut vomi par la baleine; d'après une autre tradition, le corps d'Alexandre aurait été déposé au sommet de

[1] Favre et Mandrot, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1878

l'arcade, afin que tous les rois et les princes, en passant au-dessous de la voûte, eussent à se reconnaître les inférieurs du héros. Au sud d'Alexandrette, la route évite la chaîne déchiquetée des « monts Rouges » et des « montagnes de Moïse » qui prolongent l'Amanus et qui se terminent par le cap formidable appelé Ras-el-Khanzir ou la « Hure du Sanglier »; on s'élève directement sur la crête pour franchir le col de l'Amanus aux « Portes Syriennes » et l'on redescend dans la plaine d'Antioche. Cette vaste campagne, par laquelle les eaux de l'Oronte s'épanchent dans la Méditerranée, est la véritable entrée de la Syrie : la limite géographique est nettement tracée par le fleuve, le lac d'Antioche et ses affluents orientaux. Vers l'orient, quelques renflements de collines et des tables rocheuses, d'une hauteur moyenne de 400 mètres, entourent le bassin fermé dont Alep occupe le centre.

Les montagnes des Ansarieh, au sud d'Antioche, dressent leur massif le plus élevé immédiatement au sud des bouches de l'Oronte : c'est le Casius ou Djebel-Akra, le « mont Chauve » (1769 mètres), à la cime pyramidale, d'où l'on voit les pics de Cypre et les sommets neigeux du Boulgar-dagh, à plus de 200 kilomètres au nord-ouest. Le Casius est l'un des monts sacrés des Phéniciens; les Grecs en firent un Olympe, un séjour de Zeus, si haut, disaient-ils, que sur l'un des versants on voyait le jour, tandis que l'autre moitié de l'horizon était encore dans la nuit. En se prolongeant vers le sud, les monts des Ansarieh, composés en grande partie de roches crayeuses aux croupes faiblement ondulées, à travers lesquelles se sont fait jour quelques roches dioritiques[1], n'atteignent nulle part à la hauteur du Djebel-Akra; en plusieurs endroits, ils sont même inférieurs à 1000 mètres, très pénibles à franchir néanmoins, à cause des innombrables ravins qui les découpent en un vaste labyrinthe. A l'orient, l'Oronte les sépare des collines bordières du désert, et leur extrémité méridionale est limitée par le val du Nahr-el-Kebir, qui naît comme l'Oronte sur le versant oriental du Liban; entre les deux vallées, on n'a qu'à traverser un petit seuil de coteaux.

Au sud du Nahr-el-Kebir ou « Grande Rivière » commence la haute chaîne du Liban, le Djebel-el-Libnan des Syriens. L'arête, plus régulière encore que la côte, se prolonge du nord-est au sud-ouest, accompagnée à l'orient, par delà les plaines de la Cœlé-Syrie, d'une autre chaîne parallèle, le Djebel-ech-Chark ou l'Anti-Liban. Vue de la mer, la longue crête du Liban, bleue en été, argentée de neiges en hiver et au printemps, est d'un

[1] G. Rey, *Archives des Missions scientifiques*, tome III, 2e série, 1866.

aspect grandiose; les vapeurs de l'espace prêtent aux monts éloignés une transparence aérienne, mais à cette douceur se mêle la force que donnent les puissants contours des sommets et les escarpements des pentes. De près, la montagne paraît moins belle. Le long rempart ne présente guère, dans son parcours de 150 kilomètres, que des croupes jaunâtres et sans arbres, des vallées monotones, des sommets à rondeur uniforme. A l'extrémité septentrionale, principalement sur le versant qui regarde la Cœlé-Syrie, on ne voit que parois nues dominant de longues pentes de terre rougeâtre, restes morainiques d'avalanches et de coulées de glace. A l'extrémité méridionale, les vallées sont plus fertiles, plus riantes, mieux cultivées; çà et là on rencontre quelques paysages pittoresques, surtout au printemps, quand la partie supérieure des monts resplendit encore, blanche ou rose, aux rayons du soleil. Sous les débris morainiques du Narh-ed-Djoz, on a découvert des silex travaillés et les ossements des animaux de l'âge quaternaire, que chassaient les montagnards du Liban avant l'extension des glaciers[1].

Dans son ensemble, la chaîne de montagnes est composée de dolomites, de calcaires grossiers, de marbres, de grès et de marnes, que des basaltes ont percés sur d'innombrables points sans en déranger les assises. Les roches sont coupées de fissures d'une grande profondeur, qui affectent en général la direction du nord au sud ou de l'est à l'ouest et qui partagent le Liban en massifs distincts, formant comme des citadelles. Ce relief des montagnes explique l'état d'indépendance relative dans lequel se sont maintenues les populations : en plein pays musulman, dans un massif isolé, que longent même à sa base maritime des cités où commandaient Arabes et Turcs, les montagnards du Liban ont pu garder leurs religions, à peine modifiées pendant le cours des siècles. Ces monts de la Syrie n'avaient point de riches mines qui pussent attirer des colonies de conquérants avides de métal. Près de Beïrout, on trouve quelques gisements de charbon d'une faible valeur. Çà et là coulent des fontaines de bitume d'une plus grande importance économique; les principales se sont fait jour non loin des sources du Jourdain, au nord de la dépression qui se termine par le lac Asphaltite[2].

Mont Liban est, en hébreu et en arabe, synonyme de « montagne du Lait » ou « montagne Blanche ». Cependant aucune de ses croupes ne s'élève jusqu'à la zone des neiges persistantes. Le plus haut sommet, qui se

[1] Lewis; L. Lartet; Oscar Fraas; Lartet, *La Syrie d'aujourd'hui.*
[2] Oscar Fraas, *Aus dem Orient*, 2er Theil.

dresse à l'extrémité septentrionale de la crête, ne dépasse guère 3200 mètres; seulement trois autres atteignent 3000 mètres; la grande route carrossable de Beïrout à Damas, construite par une compagnie française, passe à 1800 mètres au-dessus de la mer. La hauteur moyenne de la chaîne est légèrement inférieure à celle des Pyrénées; mais la température beaucoup plus élevée du climat explique la faible étendue relative des champs de neige et l'absence actuelle de glaciers[1]; cependant, ainsi que le dit un poète arabe, « le Sannin porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, et l'automne dans son sein, tandis que l'été dort à ses pieds[2] ». Les roches calcaires du Liban sont percées de grottes, dont quelques-unes se prolongent à des lieues de distance dans l'intérieur de la montagne et où l'on trouve des restes d'animaux et des traces d'habitations humaines; il en est qui ne sont pas encore abandonnées, d'autres se sont complétées par des constructions extérieures suspendues au flanc de la montagne : c'est ainsi que, dans la vallée de Kadicha, le couvent de Kannobin a débordé de son antre primitif. En s'écoulant des sommets, les torrents ont découpé la montagne en énormes cirques d'érosion, ainsi qu'on en voit de remarquables exemples à l'orient de Beïrout ; mais ailleurs ils n'ont pu déblayer les roches : ils les ont percées pour former de gigantesques arcades comme celles du Nahr-el-Leban, le « Ruisseau du Lait », ou bien ils disparaissent dans les fissures du sol; aussi nombre de vallées sont-elles presque toujours à sec; en revanche, des ruisseaux souterrains jaillissent en sources magnifiques au pied de la montagne. Les deux versants diffèrent pour l'abondance de l'eau : la pente tournée vers l'orient n'a presque pas de sources; à peine tombée, la neige s'évapore dans l'air pur; sur le penchant occidental, au contraire, les flocons, qui tombent d'ailleurs en plus grande quantité, sont humectés par les vapeurs tièdes qui montent de la Méditerranée; ils fondent sans s'évaporer et forment aussitôt des ruisselets[3]. Même en beaucoup d'endroits où le sol semble complètement aride, les montagnards sont très habiles cultivateurs; surtout dans la partie méridionale, généralement connue sous le nom de « montagne des Druzes », d'après la nation qui l'habite, ils escarpent le sol en terrasses, y dirigent des canaux d'irrigation et le plantent de vignes et d'arbres fruitiers.

[1] Hauteur des principaux sommets du Liban :

Timaroun ou Tiz Maroun.	3210 mètres.	Djebel Makmal . . .	3040 mètres.
Muskiyah.	3080 »	» Sannin. . . .	2711 »
Zahr el-Kazib	3046 »	Cèdres du Liban. . .	2240 »

(R. Burton et Tyrwhitt Drake.)

[2] Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie.*

[3] Lortet, *Tour du Monde*, 2e semestre 1882.

Sur les pentes occidentales du Liban, les zones de climat et de végétation sont désignées par les habitants sous des noms spéciaux. La région du littoral, l'ancien Canaan des Hébreux, est le Sahil, étroite bande de terrain, d'une extrême fertilité, où s'élevaient les cités commerçantes de l'antique Phénicie. Au-dessus s'étend la région moyenne ou Wusut, un peu moins peuplée que la zone basse, mais encore parsemée de villages : les habitants du littoral y cultivent le tabac, des céréales, la pomme de terre; là

N° 122. — MONTAGNES DE BEÏROUT.



aussi croissent les arbres en plus grand nombre; certaines pentes, revêtues de pins, y prennent un aspect verdoyant. La limite supérieure du Wusut est d'environ 1200 mètres. La troisième zone, le Djurd, est celle de la stérilité, des vents furieux et des avalanches; les cultures se montrent encore à 1800 et 2000 mètres, mais seulement dans les vallons et les bassins abrités; çà et là s'élèvent des bouquets de chênes au tronc rabougri, aux glands énormes, des térébinthes, des érables, des poiriers sauvages, des genévriers, dont quelques-uns ont de puissantes dimensions. En été, les troupeaux de brebis et de chèvres montent des plaines vers le Djurd pour paître les herbages et les feuilles des arbrisseaux.

Les fameux cèdres dont l'odeur pénétrante avait fait jadis du Liban la « montagne des Parfums » croissent dans la région supérieure, à plus de 2000 mètres, près d'un col ouvert au sud du Djebel-Makmal. Les plus hauts sommets de la chaîne se dressent dans le voisinage, et les arêtes des monts offrent en cet endroit des lignes pittoresques et grandioses. Jadis un glacier descendait des hauteurs et remplissait un cirque à l'entrée duquel s'élèvent aujourd'hui les cèdres; leurs racines s'enfoncent entre les blocs de la moraine terminale. Le nombre des arbres à proportions colossales n'a cessé de diminuer. Au milieu du seizième siècle, lors du voyage de Belon, ils étaient vingt-cinq; actuellement ceux qui méritent vraiment le titre de géants ne sont plus que cinq; on en compte quelques centaines de dimensions moyennes. Suivant la disposition d'esprit des visiteurs, les cèdres, « monuments naturels les plus célèbres de l'univers », provoquent l'admiration ou le désappointement; c'est ainsi que, d'après Burton, ils ne seraient « pas dignes de figurer dans le parc d'un modeste *gentleman* anglais ». D'ailleurs les troncs sont nus, tailladés et défigurés par le couteau des touristes; la plupart des voyageurs en emportent des morceaux et tiennent à honneur de graver noms ou initiales sur l'écorce; enfin, lors des grandes fêtes, on allume des feux au milieu des arbres. Ainsi maltraités par les hommes, plus maltraités encore par les intempéries, les cèdres ne peuvent que diminuer en nombre chaque année, car les vieux arbres périssent, et toutes les pousses nouvelles sont broutées par les chèvres jusqu'au ras du sol.

A l'orient, le Liban est coupé par de brusques escarpements vers la longue vallée de la Cœlé-Syrie ou « Syrie Creuse », la partie la plus régulière du sillon creusé du nord au sud de la contrée, du lac d'Antioche à la mer Morte et au golfe d'Akabah. La Cœlé-Syrie, désignée de nos jours sous le nom de El-Bekaa ou « Val des Mûriers », est une plaine à double pente, parcourue au nord-est par les eaux de l'Oronte, au sud-ouest par celles du Léontès ou Nahr-el-Leïtani; un seuil presque insensible, à 1170 mètres d'altitude, forme la ligne de faîte entre les deux versants ; la hauteur moyenne de la Bekaa peut être évaluée à 1000 mètres; de part et d'autre, les monts se dressent à 1500 mètres au-dessus de la dépression intermédiaire : des marais, reste de l'ancien lac qui s'étendait autrefois entre le Liban et l'Anti-Liban, sont parsemés dans la plaine.

L'Anti-Liban, le Djebel-ech-Chark ou « Montagne Orientale » des Syriens, présente dans son ensemble une remarquable analogie avec le Liban, qui lui est parallèle. Composé des mêmes roches calcaires, revêtu de la même terre rouge, d'origine glaciaire, il n'est pas moins aride et nu

dans sa partie septentrionale, et de fertiles vallées comme celles du Liban le découpent vers son extrémité du sud. A l'ouest, c'est-à-dire du côté que domine la Cœlé-Syrie, il est, comme la chaîne occidentale, percé d'innombrables fissures, dans lesquelles s'enfuient les eaux. Enfin, la plus haute cime de l'Anti-Liban, le Cheïkh-el-Djebel ou « Roi de la Montagne » se trouve précisément en face du massif le plus élevé du Liban[1]. Inférieur à la chaîne principale de trois à quatre cents mètres en moyenne, l'Anti-

N° 123. — ROUTE FRANÇAISE



Liban se distingue cependant par des formes plus pittoresques, des cimes plus fièrement dressées, des ravins plus sauvages, des teintes plus vives, des contrastes plus saisissants. Au sud, les pentes sont moins déboisées : la désespérante nudité des roches ou la triste végétation des chardons et des genévriers rampants fait place à des bois un peu clairsemés, qui prennent çà et là l'aspect de forêts. La végétation des deux chaînes

[1] Hauteur des principaux sommets de l'Anti-Liban :

Cheikh-el-Djebel (Fatli ou Talaat Mousa), au milieu de la chaîne.	2670 mètres.	
Halimat-el-Kabou, au nord.	2510	»
El Akhyar, ou montagne de Bloudan, au sud.	2352	»

(Mesures de R. Burton et Tyrwhitt Drake.)

parallèles présente aussi un remarquable contraste. Tandis que les pins, les sapins, les cèdres sont les essences caractéristiques du Liban, le peuplier est l'arbre par excellence de l'Anti-Liban. Dans les vallées du Taurus, dans toutes celles de la Syrie septentrionale, des noyers, des platanes superbes ombragent les hameaux; dans l'Anti-Liban, les peupliers forment un rideau à l'entour des demeures et les signalent de loin[1]. Coupé brusquement du côté de la Bekaa, comme l'est aussi le Liban, l'Anti-Liban incline vers l'orient sa longue contre-pente, ou plutôt ses gradins parallèles, s'abaissant par degrés vers le désert. Au sud s'ouvre la profonde brèche que parcourt la rivière Barada, née entre deux des hautes terrasses de la chaîne. La route dite française traverse, à 1500 mètres d'altitude, l'étroit plateau qui forme le faîte de partage entre le versant de la Cœlé-Syrie et les plaines de Damas.

La large ouverture qu'utilise ce chemin sépare l'Anti-Liban d'une autre chaîne, que l'on pourrait considérer comme un simple prolongement de la rangée du nord : c'est le Hermon ou Djebel-ech-Cheïkh, le « mont du Roi », qui mériterait aussi l'appellation de « mont des Dieux, » en souvenir des divinités dont les temples se dressaient au sommet des rochers. D'après les antiques légendes, les anges coupables y tombèrent lorsqu'ils furent précipités du ciel. Le Hermon, comme le Liban, est une montagne sacrée, et partout des chapelles s'élèvent sur les emplacements des sanctuaires anciens : les hauts-lieux sont tenus dans la même vénération qu'autrefois; seulement saint George, Élie et le prophète Jonas ont remplacé Baal, Adonis ou Elioun[2]. Le mont lui-même était tenu pour un dieu et l'on a constaté que les temples des alentours étaient tous orientés dans la direction de la cime principale; de même que le musulman prie les yeux tournés vers la *kiblah* de la Mecque, de même les Syriens adoraient en regardant le Hermon[3]. Très escarpé sur ses deux versants, le mont du Roi est couronné par un pic à trois pointes qui s'élève à 2827 mètres au-dessus de la Méditerranée, à une hauteur plus grande encore au-dessus de la profonde dépression dans laquelle coule le Jourdain; de cette puissante cime, inférieure seulement aux croupes suprêmes du Liban, on embrasse un immense panorama s'étendant de la Méditerranée au grand désert[4]; un gouffre d'effondrement, dans lequel disparaissent les eaux de pluie et de neige, s'ouvre à côté de l'une des trois pointes,

[1] Barth, *Becken des Mittelmeeres.*
[2] Robinson, *Physical Geography of the Holy Land.*
[3] Jules Soury, *Études historiques sur l'Asie Antérieure et la Grèce.*
[4] R. Burton, *Unexplored Syria.*

qui porte les ruines d'un ancien temple, probablement celui de Baal-Hermon. De toutes les montagnes de la Syrie, le Djebel-ech-Cheïkh est la plus boisée; ses pentes offrent des bosquets, même de petites forêts, et l'Européen peut avoir le plaisir, bien rare en Orient, d'y faire bruire les feuilles mortes sous ses pieds[1]. Le Hermon est en grande partie composé de roches basaltiques et vers sa base méridionale s'étend une dépression marécageuse, aux bords légèrement relevés, que l'on croit être une ancienne bouche d'éruption : c'est le Birket-er-Ram, probablement le lac Phiala des anciens, considéré jadis comme l'une des sources du Jourdain. Au sud se dresse le cône volcanique de Tell-el-Akhmar.

Un massif de montagnes volcaniques, le Djebel-Haouran, domine les solitudes, à une centaine de kilomètres au sud-est du Hermon, auquel le rattache un plateau accidenté. Dans la partie orientale, le plus haut piton s'élève à 1853 mètres, et quelques autres sommets dépassent 1000 mètres. Tous ces rochers de lave et ces amas de cendres se dressent en cônes rouges, qui ressemblent aux blocs calcinés sortis des fours; une seule montagne, le Koulaïb, vers l'extrémité méridionale, est ombragée de quelques arbres à la cime. Les monts du Haouran forment un massif dont l'axe se dirige à peu près du sud au nord. De ce côté, le Djebel-Haouran se termine par des pentes assez raides que surmonte une cime arrondie, le Tell Abou Toumeïs (1600 mètres) : on croirait voir la chaîne des Puys d'Auvergne se terminant par la coupole du Puy de Dôme[2]. Quatre cônes latéraux, le Tell Cheïhan, le Garrarah el-Kebir, le Djemal, le Garrarah el-Kiblieh s'alignent sur une longueur de dix kilomètres en une « batterie de volcans »; c'est de là que sont sorties les énormes coulées qui forment une mer de laves, l'Argob des Hébreux, s'allongeant vers le nord-ouest, dans la direction de Damas. L'épaisseur des matières fondues qui se sont épanchées sur les argiles et les calcaires est évaluée à 200 mètres; l'œuvre des intempéries sur les roches friables, les fissures et les grandes crevasses produites par la contraction des laves, les trous de fumerolles, les vides produits par des explosions de gaz, ont découpé l'immense cheire en un labyrinthe de défilés, où maintes fois des fugitifs ont trouvé un asile : de là le nom moderne de Ledja, ou « Refuge » qu'a reçu la contrée[3].

Le Safa ou la « montagne Nue » est un autre massif de volcans éteints, situé au bord de l'ancienne mer qui limitait à l'orient les hautes terres de

[1] Richard Burton, *Unexplored Syria.*

[2] G. Rey, *Notes manuscrites.*

[3] Wetzstein. *Reisebericht über Hauran und die Trachonen;* — R. Burton and Tyrwhitt Drake, *Unexplored Syria*; — G. Rey, *Voyage dans le Haouran.*

la Syrie. C'est un ensemble de bouches, dont les laves, vomies à gros bouillons, se sont épanchées en vagues noires : chaque coulée ressemble à un lit de fonte, hérissé d'énormes boursouflures par l'explosion des gaz. La formidable région, où ne se sont hasardés que de rares voyageurs, mérite bien l'appellation de Trachone ou d' « Apre Contrée » que lui avaient donnée les anciens, comme au Djebel-Haouran. Le Safa apparaît encore aujourd'hui tel qu'il était à l'époque de sa formation. Ses coulées de lave brillent comme du métal fondu; du flanc des cratères semblent couler des torrents aux flots noirs et rouges, des arches jetées d'une roche à l'autre paraissent comme figées au-dessus d'un fleuve brûlant. La rangée méridionale du Safa présente un aspect effroyable : en abordant ces montagnes, on se demande si le feu n'y couve pas toujours. Les bords du Suetaa, ceux de l'Abou-Ghanim sont hérissés de laves floconneuses semblables à des flammèches et diversement inclinées, comme sous l'effort du vent; il est probable qu'elles se déposèrent en arborisations légères et qu'elles se sont en effet recourbées sous l'impulsion des courants aériens. Le Suetaa n'est qu'un « squelette de volcan »; les parois extérieures du cratère se sont partiellement écroulées et la cheminée supérieure, soutenue par quelques piliers, reste suspendue au-dessus d'un abîme; de minces lames de verre, des stalactites de lave frangent la surface d'arrachement[1]. Presque tous les cratères du Safa s'ouvrent, non au sommet des cônes épars sur la noire surface du plateau, mais dans l'épaisseur même des laves. Partout on voit des gouffres arrondis semblables aux vides formés par les scories dans les bulles de gaz; mais ces vides ont jusqu'à 300 mètres de largeur et 20 à 50 mètres de profondeur. Les uns sont isolés; d'autres sont tangents ou bien séparés seulement par des murs étroits, simples parois de verre rouge ou noirâtre. Ailleurs la masse des laves est coupée de fissures rectilignes ayant plusieurs centaines de mètres en longueur. Sur le Safa, la seule végétation est celle de lichens blanchâtres qui s'attachent au basalte et que de loin on croirait partie intégrante de la roche : cependant M. Wetzstein vit une fougère au fond d'une crevasse. L'eau qui tombe sur les scories et les cendres est bue par les pores et ne reparaît qu'à la base des laves, au contact des argiles, çà et là transformées en roches cristallines par la chaleur des matières ignées. Toutefois sur le versant nord-occidental du Safa s'ouvre une grotte naturelle, partiellement élargie par l'homme, au fond de laquelle coule un petit ruisseau, bien connu des Bédouins : c'est la caverne d'Oum-Niran ou de la « Mère du Feu »[2].

[1] Wetzstein, mémoire cité.
[2] Burton, *Unexplored Syria ; — Journal of the Geographical Society*, 1872.



LE GRAND HERMON. — VUE PRISE DE RACHEYA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. G Rey.

Dans son ensemble, le Safa occupe un espace d'environ 1200 kilomètres carrés et dresse ses cônes de quatre à six cents mètres au-dessus des plaines environnantes, qui sont elles-mêmes à plus de 500 mètres d'altitude moyenne. Quelques étendues argileuses où dans les années pluvieuses s'amasse un peu d'eau, limitent la base de cette région brûlée, au nord-ouest vers Damas, au sud-est vers les plaines de l'Euphrate; mais la plus grande partie des alentours est occupée par des coulées de lave. Au sud-ouest, le désert de Krâ, ou le « pays Apre », qui sépare le Safa du

N° 124. — DJEBEL-SAFA.



1 : 540 000

0 — 10 kil.

Djebel-Haouran, est un de ces champs de scories parsemés de cratères secondaires et de trous d'explosion. Plus au sud s'étend le désert de Harra ou le « pays Brûlé », redouté des Bédouins. C'est une plaine circulaire remplie de sables d'une extrême ténuité qui se sont accumulés autour d'un haut rocher noir. Les Arabes s'accordent à dire qu'en posant le pied sur ce sol trompeur, les animaux, gazelles, chevaux ou dromadaires, s'y enlisent : le sable est, pour ainsi dire, devenu fluide par sa finesse, et l'on y enfonce comme dans un lac. Après les fortes pluies, la couche superficielle s'agglutine en une croûte où l'homme peut encore s'aven-

turer, mais qui ne porte pas le poids du chameau. C'est, en de bien plus vastes proportions, un phénomène analogue à celui qu'offrent certaines « blouses » de sable dans les landes françaises. Le Harra fait déjà partie du désert, rarement franchi, qui s'étend vers les bouches de l'Euphrate et que limite, au sud de Palmyre, une ancienne berge maritime de grès et de calcaires.

Le bas Leontès, que l'on appelle ordinairement Nahr-Kasimiyeh ou « rivière de la Séparation », limite au sud la chaîne du Liban proprement dit. Au point de vue orographique, cette brèche est un simple accident : au sud, vers la Palestine, les montagnes peuvent être considérées comme appartenant au système du Liban; mais elles n'ont pas la même régularité d'allures : leurs croupes, peu élevées, et formant des chaînes à peine distinctes, occupent toute la largeur du territoire compris entre la Méditerranée et la dépression du Jourdain. Dans ce labyrinthe des vallées galiléennes les cartes permettent de reconnaître pourtant une ordonnance générale. A l'est, une rangée de montagnes, qui n'atteint nulle part la hauteur de 1000 mètres, se maintient dans l'axe du Liban, formant l'arête bordière de la dépression dans laquelle coule le haut Jourdain. Transversalement à cette chaîne se profilent plusieurs rangées, dont l'orientation générale est celle de l'ouest à l'est, et que rattachent les unes aux autres des chaînons latéraux; vers leur extrémité occidentale surtout, les diverses arêtes de la Galilée se rapprochent par de puissants contreforts, qui semblent être les restes d'une ancienne chaîne bordière parallèle au littoral méditerranéen; les rivières nées dans l'intérieur l'ont rompue de distance en distance, n'en laissant que le squelette, pour ainsi dire. Le plus haut sommet des monts galiléens, le Djebel-Djarmouk (1189 mètres), s'élève au nord-ouest de Safed, sur la ligne de faîte entre la vallée du Jourdain et le versant de la Méditerranée; mais cette croupe suprême, entourée de cimes à peine moins hautes, qui ne permettent pas de la voir dans ses vraies proportions, n'est pas la montagne fameuse de la contrée : le sommet le plus vénéré est le mont Tabor, le Djebel-Tor ou « Montagne Montagne » des Arabes, qui se dresse, presque isolé, au sud de la chaîne de Nazareth. Haut de 561 mètres seulement, — de 595 mètres d'après Guérin, — il dépasse à peine les crêtes des collines crayeuses qui l'entourent en amphithéâtre; toutefois sa position au bord de la grande plaine d'Esdraelon, que parcourent le Nahr-el-Moukattah et ses affluents, lui donna jadis une certaine importance stratégique, et sur le large plateau du sommet se voient les restes de fortifications du moyen âge, qui succédèrent à celles des Romains et des Juifs. Une légende, qui s'est formée au qua-

trième siècle de l'ère vulgaire, a fait succéder le Tabor au Hermon comme montagne de la Transfiguration et, dès le sixième siècle, trois églises et trois monastères s'élevaient sur la terrasse du sommet, en souvenir des trois tentes que Pierre voulait dresser pour Jésus, pour Moïse et pour Élie. Les fouilles ont révélé quelques substructures.

L'entrecroisement des arêtes de la Galilée a formé des cavités intermédiaires où les eaux s'amassèrent jadis en bassins lacustres, qui depuis se sont vidés par l'ouverture de cluses latérales; seulement quelques marais, pendant la saison pluvieuse, indiquent les anciens lacs. Mais au sud des monts galiléens le relief montagneux est presque complètement interrompu, de la Méditerranée à la vallée du Jourdain, par une large plaine qui paraît devoir son origine au passage de grandes nappes d'eau. Cette plaine, orientée du sud-est au nord-ouest, est parsemée de quelques tertres ou tell qu'ont laissés les masses liquides en déblayant le sol des alentours, mais l'aspect général est celui d'une campagne unie, et les fonds, où des cendres volcaniques se mêlent à l'humus, sont d'une grande fertilité; les champs cultivés donnent de magnifiques récoltes de céréales et les terres en friche se hérissent de gigantesques chardons. Au sud de Nazareth, la vaste dépression connue sous le nom de Merdj-ibn-Amir ou « plaine du Fils de l'Émir » n'a pas moins de 26 kilomètres de largeur : c'est l'étendue appelée jadis plaine de Meghiddo, d'Esdraelon ou de Jezrael. Le seuil, qui se trouve à une petite distance au nord-ouest de Zerin, l'ancienne Jezrael, est à l'altitude d'environ 120 mètres. Sur le versant de la Méditerranée, la pente est fort douce, tandis qu'à l'orient, vers le Jourdain, le sol s'affaisse rapidement; d'un côté de Zerin s'étend la plaine, en apparence horizontale; de l'autre côté, les pentes s'inclinent brusquement et le torrent qui coule au pied des collines est déjà plus bas que le niveau méditerranéen. C'est par le seuil de Zerin que, d'après le bizarre projet d'industriels anglais, devrait passer un jour le canal à niveau rattachant le golfe de Saint-Jean-d'Acre à celui d'Akabah, dans la mer Rouge, en empruntant la dépression profonde du Jourdain et du lac Asphaltite. La plaine d'Esdraelon, coupant la Palestine en deux moitiés distinctes, et commandant les deux versants de la contrée, fut de tout temps un champ de bataille entre les tribus ou les armées, — de là le nom de la rivière, Nahr-el-Moukattah, « Eau du Massacre ». — Juifs et Cananéens, Sarrasins et Croisés s'y heurtèrent fréquemment; pendant les guerres de la République, Kléber et Bonaparte y défirent une armée turque, près du village d'El-Affouleh, dans le voisinage du seuil de partage : c'est la « bataille du mont Tabor ». Là, disent les exégètes de l'Apocalypse, est le champ d'Armagheddon, où se

livrera la suprême lutte qui doit assurer l'empire du monde aux Hébreux.

La longue baie semi-elliptique de Saint-Jean-d'Acre, d'une courbe si gracieuse, est limitée au sud par le promontoire du Carmel, extrémité du Djebel-Mar-Elias ou « mont de Saint Élie ». La chaîne, composée principalement de calcaires, est la plus régulière de la Palestine; au sud, un seuil peu élevé la sépare des monts de la Samarie : de la mer jusqu'à ce col l'axe de chaîne se maintient dans la direction du nord-ouest au

N° 125. — SEUIL DE ZERIN.



sud-est. La pente orientale s'incline brusquement vers la plaine d'Esdraelon, tandis qu'à l'ouest la montagne s'abaisse, du côté de la Méditerranée, par une longue déclivité. En moyenne, la hauteur de la crête est de trois à quatre cents mètres; le sommet le plus élevé, le Carmel proprement dit, au centre de la chaîne, atteint 551 mètres. De grands arbres ombrageant les pentes supérieures, des arbrisseaux, des gazons fleuris ont valu à la montagne son nom hébreu de Carmel ou « Verger »; mais vers l'extrémité septentrionale, la seule que visite le flot des voyageurs, les rochers, plus âpres, sont en certains endroits dépourvus de verdure et n'ont guère pour végétation que des chênes verts et les arbustes communs aux

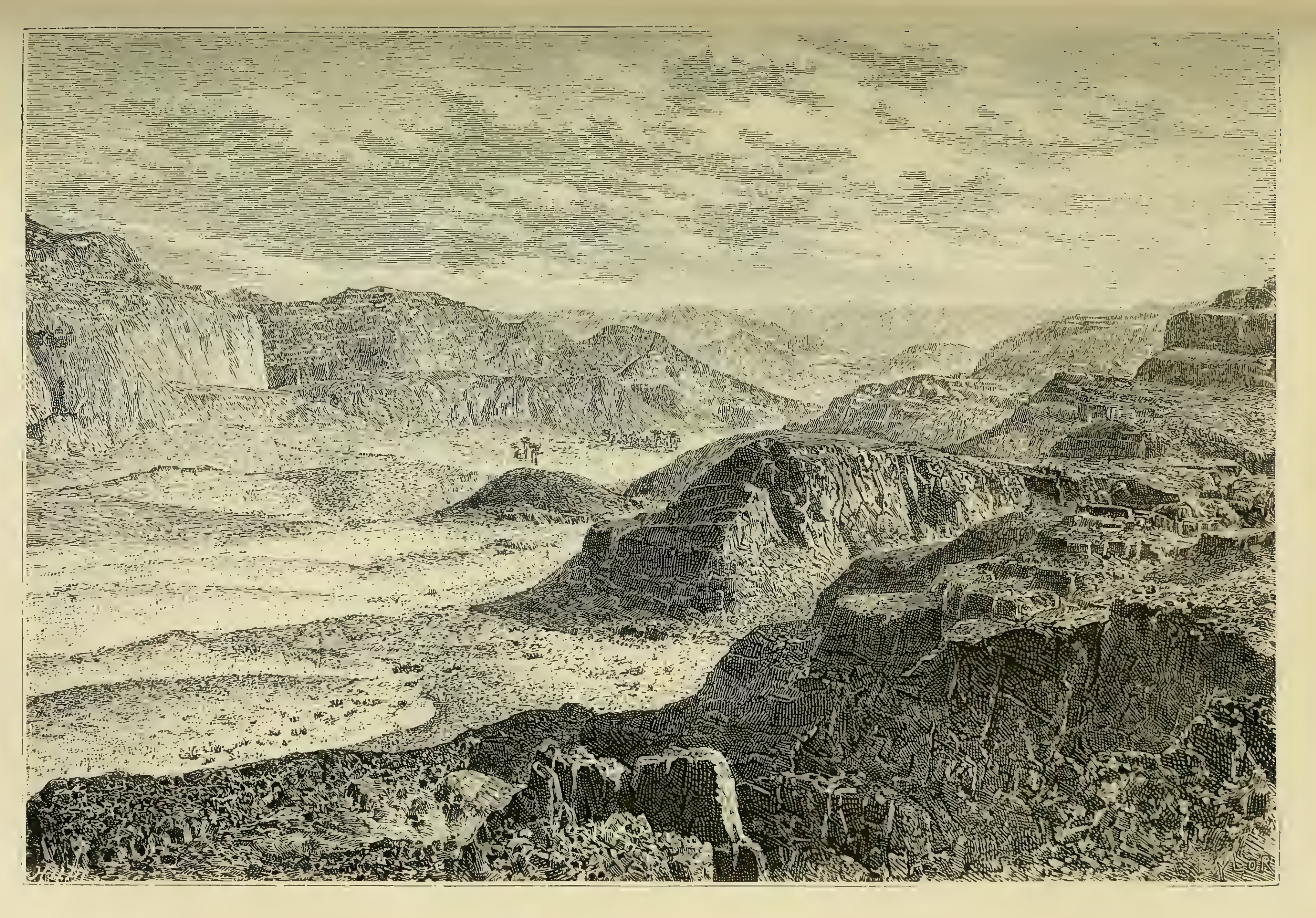
mâquis orientaux. Sur le roc du promontoire siégeait un antique oracle que visita Pythagore et où Vespasien vint se faire prédire sa fortune. En cet endroit, situé sur les limites du pays cananéen et des terres juives, eut lieu, d'après la tradition juive, cette lutte entre Élie et les prophètes de Baal, qui symbolise les incessantes guerres religieuses de la Palestine et de la Syrie entre les dieux topiques. Au-dessus de la « grotte d'Élie », où ses disciples rendaient les oracles, s'élève un couvent somptueux, de construction récente.

Au sud-est de la plaine d'Esdraelon, le massif des collines de Gilboa, appelées Djebel-Fokouah par les Arabes, commence la crête médiane de la Palestine qui, sauf quelques irrégularités de détail, se maintient parallèle à la vallée du Jourdain et à la Méditerranée ; composée principalement de roches crayeuses, que des éruptions de basalte ont interrompues en quelques endroits, elle est d'un relief uniforme et sans pittoresque, mais leurs fonds sinueux sont d'une grande fertilité. Le faîte de ces monts, qui coïncide avec la ligne de partage des eaux, est, comme le mont Carmel, beaucoup plus brusquement incliné par ses pentes orientales que par celles de l'ouest. En moyenne, son arête est deux fois plus éloignée des plages de la Méditerranée que des rives du Jourdain : aussi de ce côté les hauteurs de la Judée se dressent-elles en montagnes, tandis que sur le versant opposé elles apparaissent seulement comme des collines; d'ailleurs elles sont en réalité plus élevées par leurs déclivités orientales, puisque de ce côté s'ouvre la dépression du Jourdain. A l'est de la voie historique du littoral, qu'ont suivie presque tous les conquérants, le massif de la Judée constituait un massif isolé, d'attaque difficile : ainsi s'explique le constant antagonisme entre la région basse de la Palestine, habitée par des populations plus civilisées, et le haut pays, où vivaient les rudes montagnards de Juda. Dans cette contrée supérieure, découpée latéralement par des vallées profondes, qui se subdivisent en ravins pierreux, le faîte même offre, du nord au sud, le chemin le plus accessible : c'est dans le voisinage des plus hauts sommets que serpente la route historique, suivie de tout temps par marchands, guerriers ou pèlerins, et que sont bâties les villes les plus considérables. La hauteur moyenne des cimes de la crête médiane varie de 600 à 800 mètres. L'Ebal et le Garizim, les deux monts fameux qui dominent la plaine de Sichem, dépassent 900 mètres. La montagne la plus haute de la Judée, le Tell-Asour, au nord de Jérusalem, atteint 1011 mètres et domine un nœud central d'où les chaînons rayonnent dans tous les sens. Au sud de Jérusalem, quelques sommets approchent encore de 1000 mètres, mais peu à peu les collines s'affaissent dans la direction de la pé-

ninsule du Sinaï et vont se perdre dans le plateau raviné de Badiet-et-Tih, parsemé de craus et de dunes

Les montagnes transjordanes sont, comme celles de la Palestine proprement dite, un plateau raviné, de 750 à 900 mètres de hauteur au-dessus de la Méditerranée, n'offrant qu'en de rares endroits l'aspect d'une véritable chaîne. A l'ouest du haut Jourdain, les plateaux du Djaoulan, l'ancienne Gaulanitide, n'ont même l'apparence de monts que par leur berge occidentale, descendant en gradins vers le lac de Houleh et la mer de Tibériade. Le torrent de Yarmouk, dont la ramure de ouadi s'étend à l'est jusqu'au Djebel-Haouran et aux arêtes bordières du désert de l'Euphrate, limite le plateau de Djaoulan comme un large fossé, puis au delà recommence la région montueuse. De même, le torrent de Jabok, et plus au sud, sur le versant de la mer Morte, le Modjib (Arnon) et ses affluents coupent dans toute leur épaisseur la zone des monts transjordans et divisent ainsi les hautes terres en fragments inégaux; en outre, des ouadi secondaires ravinent profondément les massifs rocheux et les sculptent en promontoires des formes les plus variées, mais dont le sommet, çà et là revêtu de laves basaltiques, semble de loin se confondre en une table uniforme, à peine dépassée par quelques pointes pyramidales. A l'orient du Ghor proprement dit, c'est-à-dire de la vallée du Jourdain comprise entre la mer de Tibériade et la mer Morte, les hauteurs, connues sous le nom général de Djebel-Adjloun ou de Galaad, sont d'accès facile : les berges tournées vers le fleuve se divisent en gradins de terre rouge et fertile, recouverts çà et là de bosquets où prédomine le chêne; dans les années pluvieuses, les dépressions donnent d'abondantes récoltes de céréales, très recherchées dans toute la Syrie. A l'est de la mer Morte, les escarpements sont plus difficiles à gravir; les monts se dressent en parois abruptes et les ravins des ouadi pénètrent dans l'intérieur comme d'étroites rues entre des murs verticaux. La végétation est rare sur les pentes et sur les plateaux de cette région d'El-Belka, plus généralement désignée par les noms des anciens peuples qui l'habitaient, Ammon et Moab. Cependant la nudité de ces monts n'est pas comparable à celle du massif calcaire de la Judée, à l'ouest de la mer Morte : non seulement les fonds bien arrosés sont remplis de fourrés verdoyants, mais des bouquets de chênes, des térébinthes, des lauriers, croissent sur les terrasses tournées vers les vents humides de la Méditerranée. En moyenne, les montagnes transjordanes sont plus élevées que celles de la Palestine. Le Djebel-Ocha ou « mont

[1] Tristram, *The Land of Moab.*



PÉNINSULE SINAIQUE. — AÏN-EL-HOUDERAH.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith

d'Osée », situé à peu près en face du Tell-Asour, a 1058 mètres; un sommet de Moab atteint 1170 mètres, et, plus au sud, les monts qui bordent à l'orient le Oued-Arabah et qui vont rejoindre les montagnes de Madian, dépassent l'altitude de 1200 mètres. Parmi tous ces pics d'outre-Jourdain ou de la Pérée, le plus fameux, mais non le plus élevé, est le Djebel-Neba, que la tradition désigne comme le mont Nebo, d'où Moïse aurait contemplé, par delà le Jourdain, la terre promise à son peuple et à lui défendue.

Les montagnes du système sinaïque sont bien nettement séparées des massifs de la Palestine. L'Arabie de Pétra, appelée aussi « Pétrée » dans le sens de « Pierreuse », est en effet parsemée de roches et de collines irrégulières, hautes de 400 à 600 mètres, que de larges ravins séparent en massifs distincts. Dans son ensemble, la région limitée à l'ouest et à l'est par le canal de Suez et par la dépression d'Arabah forme un plan doucement incliné vers la Méditerranée et limité brusquement au sud par une chaîne bordière, le Djebel-et-Tih, qui se compose de deux rangées se rencontrant à angle droit; cet angle de montagnes est tourné du côté du sud, dans le même sens que la pointe aiguë de la Péninsule, terminée par le cap effilé du Ras-Mohammed. Le pourtour de la région du Sinaï est donc formé de lignes ayant une régularité presque géométrique, en pointe de flèche. Au sud des montagnes bordières de Djebel-et-Tih, dont quelques croupes ont près de 1000 mètres, de larges ouadi longeant les rocs, comme des fossés ouverts au pied d'un rempart, contribuent encore à séparer nettement les massifs sinaïques du plateau de l'Arabie Pétrée. A l'est, le Oued-el-Aïn, avec ses mille ramifications, le ravin d'Aïn-el-Houderah, le Ouad-Nesb s'inclinent vers le golfe d'Akabah; à l'ouest, d'autres lits de torrents, presque toujours à sec, se rejoignent dans la zone sablonneuse appelée Debbet-er-Ramleh, qui communique avec le littoral de la mer Rouge par une étroite cluse. Plus au sud, un autre ouadi, dont les premières ramifications commencent aussi dans le voisinage du Djebel-et-Tih, serpente également au nord des montagnes du Sinaï; des terrasses d'argiles jaunâtres qui des deux côtés du torrent s'appuient sur les rochers, jusqu'à la hauteur de 30 mètres, sont probablement des alluvions d'origine lacustre qui se déposèrent à une période géologique antérieure, lorsque le Feïran ne communiquait pas encore avec le golfe de Suez[1].

Les collines du littoral de la mer Rouge, à l'ouest du Djebel-et-Tih, sont

[1] Lepsius. *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien.*

composées d'assises crayeuses, masses blanches et régulières d'un aspect monotone, hautes de quelques centaines de mètres. Mais les premières montagnes qui appartiennent au groupe sinaïque et qui s'élèvent au sud de la chaîne bordière, du golfe de Suez à celui d'Akabah, sont formées de grès au profil bizarre et au coloris varié, qui se groupent en paysages pittoresques. Au sud s'élèvent les granits, les gneiss et les porphyres. Uniformes par la composition de leurs roches, les monts du Sinaï ne le sont pas moins par l'aridité de leur surface; ils sont d'une nudité formidable; leur profil à vives arêtes se dessine sur le bleu du ciel avec la précision d'un trait buriné sur le cuivre. Ainsi la beauté du Sinaï, dépourvue de tout ornement extérieur, est-elle la beauté de la roche elle-même : le rouge brique du porphyre, le rose tendre du feldspath, les gris blancs ou sombres du gneiss et du syénite, le blanc du quartz, le vert de différents cristaux donnent aux montagnes une certaine variété, encore accrue par le bleu des lointains, les ombres noires et le jeu de la lumière brillant sur les facettes cristallines. La faible végétation qui se montre çà et là dans les ravins et sur le gneiss décomposé des pentes ajoute par le contraste à la majesté de formes et à la splendeur de coloris que présentent les escarpements nus; sur les bords des eaux temporaires dans les ouadi, quelques genêts, des acacias, des tamaris, des petits groupes de palmiers ne peuvent en rien voiler la fière simplicité du roc. Cette forte nature, si différente de celle qu'on admire dans les contrées humides de l'Europe occidentale, agit puissamment sur les esprits. Tous les voyageurs en sont saisis; les Bédouins nés au pied des montagnes du Sinaï les aiment avec passion et dépérissent de nostalgie loin de leurs rochers. L'étrange existence des anachorètes, qui passaient leur vie contemplative dans les cavernes de la Péninsule, s'explique peut-être aussi par la beauté des monts qui les entouraient et qu'ils ne pouvaient plus quitter[1].

Les roches gréyeuses du Sinaï septentrional, qui s'appuient en certains endroits sur des granits et des porphyres, sont fort riches en minerais de fer, de cuivre et en gisements de turquoises, difficiles à exploiter à cause du manque de combustible et de moyens de transport; l'Anglais Macdonald s'acharna inutilement à cette entreprise pendant plusieurs années. Cependant il est une vallée, celle de Magarah, où des Bédouins viennent parfois fouiller les veines cuprifères pour y chercher ces turquoises éparses qui « écartent les mauvaises influences, fortifient le regard, procurent la faveur des princes, assurent la victoire, mettent en fuite les mauvais son-

[1] Oscar Fraas, *Aus dem Orient*.

PÉNINSULE DU SINAÏ

Hachette et Cie Paris.

30° E. de P. 31° 32°

MER MÉDITERRANÉE

Port Saïd
Partie desséchée du lac Menzaleh
Tineh
Ruines de Péluse
Faramch
Sebkha Berdaouil
SOWAKI
El-Arich
Gaza
Rafieh
Beerseba
Roheba
Kantara
Sables mouvants
Dj. Magharа
El Ballah
Ismaïlia
L. Timsah
Mahada
Ouadi el-Arich
Dj. Helal
Frontière conventionnelle entre la Syrie et l'Égypte
O. el Abyad
Lacs Amers
Canal de Suez
Dj. Yeleg
Dj. Ekhrim
Dj. Rahah
Badiet et Tih
Suez
Sources de Moïse
Route des Pèlerins
Nakhl
Ouadi el-Arich
Ligne de Coraux
O. Wardan
Djebel et Tih
Debbet er Ramleh
Djebel et Tih
O. el-Araba
Dj. Ytm
Akabah
GOLFE DE SUEZ
POSEIDION FARAN
Maghara
Ouadi Mokatteb
Ouadi Feiran
FARAN FOINIKON
Aïn-el Houderah
El Ghaeh
O. el-Aïn
GOLFE D'AKABAH
Dj. Serbal
Couvent du Mt Sinaï
Djebel Mousa
Dj. Katherin
Dahab
Dj. Mazhafeh
Dj. Tayib Ism
(MADIAMA)
Makna
Rte des Pèlerins
SINAÏ
Dj. Gabeliyeh
El Gaah
Dj. Oum Chomer
Dj. Nakous
Tor
Dj. Thebt
Cherm Dabbab
Ras Fartak
ARSINOÉ
I. Tiran
Ras Mohammed
MER ROUGE

31° 30° 29° 28°

33° E. de Gr. 34° 35°

d'après Palmer, Holland, Kiepert etc

Slom.

Profondeurs

de 0 à 10 mètres | de 10 à 50 m. | de 50 à 100 m. | de 100 à 1000 m. | de 1000 m. et plus

1 : 2.315.000

0 50 100 200 Kil.

ges, rappellent les délices de l'amour et en promettent de nouvelles »[1]. Dès les premiers âges historiques, les Égyptiens s'approvisionnaient à Magarah de cuivre et de substances minières tinctoriales[2] : on voit encore de profondes carrières, de longues galeries, des amas de débris qui prouvent l'ancienne importance de ces travaux de mine; on remarque même des restes de fourneaux et jusqu'aux formes dans lesquelles on coulait le cuivre brut. Mais les vestiges les plus précieux sont les inscriptions hiéroglyphiques nettement conservées qui se trouvent sur les parois polies du porphyre, et que l'on croit être les plus anciens documents écrits de l'Orient égyptien et même de la terre. Sur ces archives de pierre, Snefrou, le premier Pharaon, est représenté assommant un indigène, à la tête ornée d'une plume d'oiseau. Plus loin, dans la série des rois, viennent aussi Choufou (Chéops), le constructeur de la grande Pyramide, et Ramsès II, père de Menephta, sous le règne duquel les Israélites s'enfuirent de la terre d'Égypte : l'histoire écrite de ces Pharaons comprend plus de quinze siècles[3]. Près de Magarah, entre des parois hautes de 200 mètres, s'ouvre une large vallée, celle du Oued-Mokattab ou « Val de l'Écriture », devenue fameuse par ses *graffiti* et dessins de toute espèce, gravés presque tous par des burins peu exercés; d'innombrables silex travaillés, que l'on ramasse à la base des rochers, semblent avoir servi à polir les sculptures[4]. C'est en un dialecte araméen, mélangé de termes arabes, que paraissent être rédigées la plupart des inscriptions et l'on croit pouvoir en fixer la date au dernier siècle de l'ère ancienne et aux commencements de l'ère chrétienne[5]; Palmer émet l'hypothèse qu'un champ de foire, où se réunissaient les tribus de la Péninsule, existait jadis au Val de l'Écriture. Depuis cette époque, nombre de voyageurs, musulmans et chrétiens, ont aussi voulu éterniser leur mémoire en gravant leur nom sur les parois polies du Oued-Mokattab; seulement presque toutes les incriptions se trouvent du côté de l'ombre : les pèlerins cherchent à partager l'immortalité de Sésostris, sans s'exposer à la lumière aveuglante et à la chaleur torride que réverbère la paroi tournée vers le midi.

Avant que les explorateurs modernes n'eussent parcouru la Péninsule et révélé la forme véritable de son relief, on se représentait le Sinaï comme un mont pyramidal, complètement isolé, et se dressant au mi-

[1] Vambery, *Sittenbilder aus dem Morgenlande.*

[2] Georg Ebers, *Von Gozen zu Sinaï.*

[3] Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten and Aethiopien;* — De Laborde et Linant, *Voyage dans l'Arabie Pétrée.*

[4] Bauermann; — Palmer, *The desert of the Exodus.*

[5] Georg Ebers, ouvrage cité.

lieu d'une plaine où auraient pu camper des nations entières. Peut-être que cette opinion est vraie relativement au Sinaï des Hébreux, car il n'est pas certain que la montagne de la « Loi » s'élève dans la région méridionale du désert, et des géographes la cherchent dans les solitudes d'El-Arich, en Idumée ou même en Arabie[1] : aucune tradition hébraïque continue ne se rapporte aux monts de la péninsule du sud et les Juifs n'ont jamais eu pour eux de vénération particulière. Quoi qu'il en soit, le massif appelé de nos jours Sinaï est, pris dans son ensemble, un groupe de montagnes rapprochées les unes des autres et s'élevant sans ordre apparent au-dessus du lacis entremêlé des ouadi; vue de l'un des sommets, la région ressemble à une mer agitée dont les vagues s'entrecroisent sous l'influence de vents opposés et tournoyants. La partie la plus élevée, que l'on peut considérer comme le nœud central, occupe à peu près le milieu géométrique de la Péninsule : c'est le Djebel-Katherin; on y voit les traces d'anciens glaciers[2]. Une rangée de montagnes s'en détache vers le nord-ouest pour former le massif du Serbal, limité par le Ouadi-Feïran; au sud, un autre groupe lève sa tête presque au niveau du Djebel-Katherin; plus loin s'alignent d'autres monts, qui s'affaissent par degrés vers le Ras-Mohammed. Tout le versant oriental est occupé par un labyrinthe de hauteurs, que dominent les groupes du Djebel-Farani et de l'Abou-Mesoul. Seulement, au sud-ouest, les montagnes se présentent en forme de sierra régulière au-dessus d'une étendue caillouteuse, appelée par excellence El-Gaah, c'est-à-dire la « Plaine ». On la considère comme un ancien fond marin graduellement soulevé; haute de 300 mètres environ à la base des montagnes, elle s'incline d'une pente égale vers le rivage actuel et la déclivité se continue sous les eaux du golfe de Suez, dont la profondeur moyenne, au milieu du chenal, est de 75 mètres. Quelques buttes insulaires, telles que les « Cornes de Bouc », se dressent dans la plaine, et, longeant le littoral, les crêtes parallèles du Djebel-Gabeliyeh s'avancent en presqu'île à l'ouest du golfe septentrional formé jadis par le bassin d'El-Gaah.

Quel est, parmi les divers pics des monts Sinaï, celui qui le premier fut vénéré par les chrétiens comme le mont sacré d'où seraient descendues les paroles de la Loi au milieu des éclairs et des tonnerres? En désaccord avec les moines qui ont bâti leur couvent au centre du massif, près du mont le plus élevé, la plupart des explorateurs ont accepté l'hypothèse de Lepsius, qui considère le Serbal ou la « Cime de Baal[3] » comme le vrai Sinaï

[1] R. Burton, *Journal of the Geographical Society;* — Beke, *Sinaï in Arabia.*

[2] Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*

[3] Oscar Fraas, ouvrage cité.

(2046 mètres). D'ailleurs les ruines d'églises et de monastères qui se voient au pied septentrional de la montagne, les débris de la ville de Pharan Phoïnikon ou « Pharan des Palmiers », les milliers d'inscriptions laissées

N° 126. — MONT SERBAL.

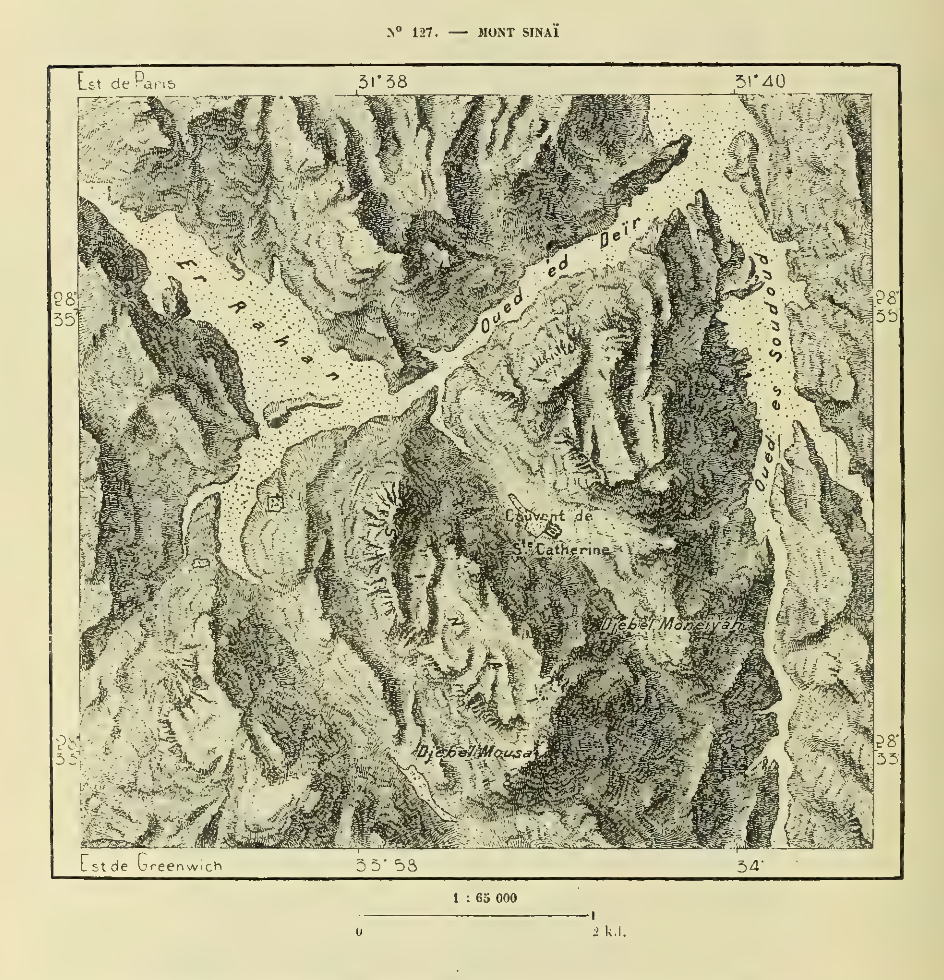
1 : 55 000

0 — 2 kil.

par les pèlerins sur les roches voisines dans le val des Pierres Écrites témoignent de la sainteté qu'avait autrefois cette région. La tradition ne changea qu'après Justinien, lorsqu'il eut fait construire une forteresse près du Djebel-Katherin et que dans le voisinage s'éleva le nouveau couvent. Jadis les Arabes allaient y sacrifier des brebis et y porter des touffes

d'herbes, — ce que la nature leur donne de plus précieux[1], — mais ils n'ont aucune tradition qui fasse du Serbal le « trône d'Allah » ou le « Siège de Moïse »; leur vénération se porte sur un petit sommet, situé au nord-est, le Djebel-Monneïdja, ou le « mont de l'Entretien », qu'ils disent être la cime où Moïse conversait avec Dieu »[2]. Entouré de ouadi inférieurs

N° 127. — MONT SINAÏ



1 : 65 000

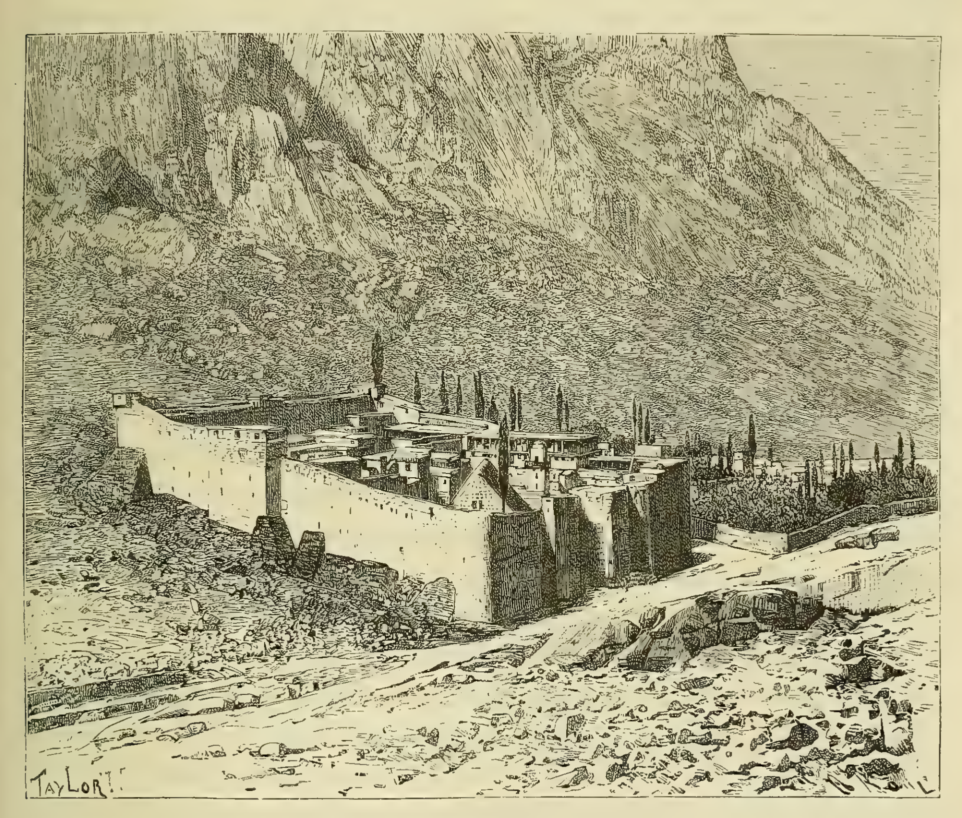
0 2 kil.

en altitude à ceux de Djebel-Katherin, le Serbal se dresse à une plus grande hauteur relative, et de tout temps les Arabes y virent le géant de la Péninsule. C'est du moins le plus grandiose : au-dessus des contreforts s'élèvent ses parois nues, coupées de précipices et se terminant par une crête, ingravissable en apparence, déchiquetée en aiguilles et en pyramides. On peut y monter cependant, et depuis Burckhardt plusieurs Européens

[1] Burckhardt, *Travels in Syria*.

[2] Georg Ebers, ouvrage cité.

en ont fait l'ascension. Par suite d'un phénomène minéralogique assez rare dans le granit, il se trouve que certaines parties du Serbal sont percées de grottes naturelles. Les cristaux de feldspath se sont disposés dans la roche sous forme de rayons divergents, et, se trouvant les premiers attaqués par l'action du temps, ils laissent en se désagrégeant des cavités profondes que les anachorètes ont utilisées pour en faire leurs demeures.



COUVENT DE SINAÏ.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.

D'ordinaire les fidèles regardent ces cavernes comme l'ouvrage des ermites eux-mêmes, mais la nature en a fait presque tous les frais : l'homme n'a eu qu'à en compléter l'aménagement en taillant dans la pierre des bancs et des autels grossiers[1].

Sur les pentes du Serbal, on a fréquemment l'occasion d'entendre les sons pénétrants qu'émettent les sables cristallins en mouvement. Un couloir de la montagne, incliné dans la direction de l'ouest et large d'environ 15 mètres, est empli de débris menuisés des parois de quartz : on nomme ce

[1] Oscar Fraas, ouvrage cité.

couloir le Djebel-Nakous ou la « Montée des Cloches », parce qu'on y entend, disent les Bédouins, le son des cloches d'un couvent fantôme qui se promène dans l'intérieur du Serbal. Le voyageur perçoit un son délicieux, tantôt faible, comme celui d'une flûte lointaine, tantôt plus fort, comme celui d'un orgue rapproché; suivant l'ardeur du soleil, l'humidité de l'air et de la terre, la quantité de sable qui se détache, la force de la brise qui précipite ou ralentit les sons, la musique semble un soupir harmonieux ou comme la voix mugissante de la montagne[1]. Un autre Djebel-Nakous (Nagus) s'élève à quelques kilomètres de Tor, à l'extrémité méridionale du Gabeliyeh : c'est aussi un couvent, dit la légende, et la cloche ne manque jamais d'y sonner les vêpres[2].

Le Djebel-Katherin, le plus haut sommet du groupe sinaïque (2599 mètres), hausse déjà sa croupe de granit dans les frimas d'hiver; en décembre, Palmer y dormit sur la neige. De cet observatoire, on voit à ses pieds la route immense dessinée par les ouadi de la Péninsule et les rivages des deux golfes; au loin se montrent même les montagnes de l'Afrique. A l'est, l'Oum Alowi, la « Mère des Sommets », se dresse presque isolé : serait-ce un ancien Djebel-Elohim ou « Montagne de Dieu[3] »? Au sud, l'Oum-Chomer ou la « Mère du Fenouil », est seulement de quelques mètres inférieure au Djebel-Katherin; le Thebt, à une trentaine de kilomètres plus loin vers la pointe de la Péninsule, est aussi l'un des hauts sommets du groupe sinaïque; mais les autres cimes sont beaucoup plus basses. Le Djebel-Mousa ou la « montagne de Moïse », que les moines du couvent voisin considèrent comme le sommet où fut promulguée la Loi des Hébreux, s'élève seulement à 2243 mètres; ce pic et la pointe jumelle de Ras Safsafeh ou « mont du Saule », qui se dresse plus au nord, dominent une étroite vallée, tributaire du Ouadi-ed-Deïr, au bord de laquelle se groupent les constructions du monastère de sainte Catherine (1530 mètres), entourées d'une haute muraille; naguère on ne pouvait pénétrer dans l'enceinte qu'en se faisant hisser dans un panier qui se balançait dans les airs. La communauté, protégée par un prétendu firman de Mahomet, n'a pu se maintenir pendant des siècles sous la domination mahométane qu'à la condition de bâtir une mosquée à côté de l'église[4]; elle est fort riche : ses palmeraies sont parsemées dans les diverses oasis de la Péninsule et, jusque dans les îles de Crète et de Cypre elle a des propriétés considérables. Les religieux possé-

[1] Holland; — Holinski, *Notes manuscrites.*
[2] Charles Didier, *Visite au Grand Chérif de la Mecque;* — Palmer, *The Desert of the Exodus.*
[3] Holland, *On the Peninsula of Sinaï.*
[4] Oscar Fraas, *Aus dem Orient;* — Lenoir, *Le Fayoum, le Sinaï et Petra.*

daient quelques manuscrits précieux, qui se trouvent maintenant à Saint-Pétersbourg[1]; d'après les Bédouins indigènes, ils sont les maîtres de la pluie par le livre de la Thora; les lettres saintes ouvrent ou ferment les portes de l'eau dans le firmament[2]. Lieu sacré pour chrétiens et mahométans, la montagne de Moïse est le centre de tout un cycle de légendes, relatives non seulement au législateur des Hébreux et aux pérégrinations des douze Tribus dans le désert, mais aussi à tous les patriarches, les saints et les prophètes.

Les plissements parallèles des montagnes de la Syrie se dressant vers le milieu de leur parcours en deux remparts symétriques, le Liban et l'Anti-Liban, ont donné une forme correspondante aux fleuves des sillons intermédiaires. La longue dépression du sol que limitent les montagnes bordières de l'ouest, se divise en deux versants, dont l'un s'incline au nord et l'autre au sud; d'un côté coulent les eaux de l'Oronte, qui vont rejoindre le golfe d'Alexandrette; de l'autre, s'épanche le Jourdain, qui traverse successivement deux lacs avant de se perdre dans la mer Morte. A droite, à gauche de cette dépression médiane, parallèle au rivage de la Méditerranée, les rivières permanentes et les ouadi n'ont pas l'espace nécessaire pour s'unir en bassins d'une étendue considérable. Les cours d'eau du versant occidental tombent dans la Méditerranée, immédiatement au sortir de leurs défilés; les rivières du versant oriental tarissent à leur entrée dans le désert. La hauteur du Liban et de l'Anti-Liban, qui leur permet d'arrêter au passage les vents humides de la mer et la nature caverneuse de leurs roches, dans lesquelles l'eau circule en des conduits souterrains, où l'évaporation est presque nulle, expliquent la plus grande abondance des rivières qui s'en épanchent, vers la Méditerranée et vers les plaines désertes. Parmi les affluents syriens de la mer, le plus considérable après l'Oronte est le Leïtani; d'autre part, c'est le Barada qui, de tous les ouadi, roule le plus d'eau vers les steppes orientales. Or l'une et l'autre rivière naissent précisément dans la même région que l'Oronte et le Jourdain : les traits généraux de l'hydrographie syrienne représentent l'image d'une croix; l'Oronte et le Jourdain en constituent le tronc, le Leïtani et le Barada en sont les branches. Les seuils peu élevés d'El-Bekaa ou de la « Syrie Creuse », entre le Liban et l'Anti-Liban, forment le faîte général du pays, le centre de

[1] Lenoir, ouvrage cité.
[2] Burckhardt, *Travels in Syria;* — Georg Ebers, *Durch Gozen zum Sinai.*

rayonnement des eaux. Près de la croisée des bassins se trouve, sur les pentes nord-occidentales du Hermon, le petit bassin fermé du Kefr-kouk. D'après les indigènes, l'eau qui s'y amasse donnerait naissance à l'une des sources du Jourdain[1].

L'Oronte est connu par les Syriens sous le nom de Nahr-el-Asi ou « Fleuve Rebelle », soit parce que son courant « impie » fuit à l'opposé de la Mecque, soit à cause de ses brusques détours, soit, comme le dit Aboul Féda, parce qu'il coule entre de hautes berges, dans un lit profond, où il est difficile de puiser l'eau d'irrigation. Il naît sur le flanc occidental de l'Anti-Liban, à une petite distance au nord de Baalbek, mais ses premières eaux, fournies par la fonte des neiges, sont irrégulières dans leur débit; les indigènes voient la vraie source dans un bassin d'eau permanente qui se trouve à 35 kilomètres en aval des premiers ravins. En cet endroit, la roche s'ouvre en entonnoir et de la bouche de pierre, entourée de broussailles, s'élance un ruisseau considérable, auquel se joint aussitôt le torrent supérieur; les parois du roc qui dominent la source au midi ont été excavées en cavernes où aurait vécu Maron, le fondateur légendaire de la secte maronite; aussi la fontaine a-t-elle pris le nom de Magharat-er-Rahib ou « Grotte du Moine ». En aval, le Nahr-el-Asi rencontre plusieurs obstacles qui retardent ses eaux et les font refluer en lacs et en marécages. En amont de Homs, il forme un vaste lac, qui s'étend en moyenne sur plus de 50 kilomètres carrés, grâce à une digue romaine[2], qui relève le niveau de plus de 3 mètres; plus bas, au-dessous de Hamah, il s'étale aussi en marécages riverains, reste d'un autre lac formé par un barrage construit près d'Apamée, aujourd'hui Kalat-em-Medik; enfin, il contourne les contreforts du Casius et baigne les murs d'Antioche; mais, avant de se jeter dans la Méditerranée, il descend en rapides sur des écueils, restes d'un seuil de rochers qui fit autrefois refluer les eaux en amont et les retenait en un grand lac. A la place de l'ancienne mer intérieure s'étend une vaste plaine inondée, d'environ 40 mètres d'altitude, dont la cavité centrale est désignée sous le nom d'Ak Deniz ou « Mer Blanche ». Cette nappe marécageuse, bordée de roseaux où se cachent par myriades les canards, les sarcelles et autres oiseaux aquatiques, s'étend au nord-est d'Antioche, à la base méridionale de l'Amanus. Elle reçoit quelques ruisseaux, dont les plus importants sont le Nahr-Afrin et un courant paresseux appelé Kara sou, « Eau Noire », comme tant d'autres émissaires

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*; — G. Rey, *Notes manuscrites.*
[2] Conder, *Palestine Exploration fund,* july 1881; — Ernest Chantre, *Notes manuscrites.*

de bassins marécageux. L'Amk, c'est-à-dire la plaine du lac d'Antioche, est menacée de n'être plus bientôt qu'un immense marais, le déversoir du lac ayant été obstrué et relevé de 4 mètres par deux barrages construit pour la pêche des anguilles[1]. L'embouchure de l'Oronte a de tout temps été considérée comme la limite septentrionale de la Syrie : la profonde dépression est une limite géographique ; elle est aussi une frontière de races : ni Kourdes ni Turcomans ne la franchissent; elle forme à peu près la zone de séparation entre les deux langues, arabe et turc.

A l'est de l'Oronte, tous les cours d'eau, jusqu'au versant de l'Euphrate, appartiennent à des bassins fermés. Tels le Koveïk (Kouaïk), qui naît près d'Aïntab et coule du nord au sud pour aller se perdre au delà d'Alep dans un marais dont les dimensions changent suivant l'abondance des pluies et les irrigations, et le Nahr-el-Dahab, rivière parallèle au Koveïk, et qui alimente la grande *sebkha* de Djaboul, lac salé dont les bords sont frangés de dalles cristallines. Il est possible que ces rivières à bassin fermé fussent autrefois des affluents de l'Euphrate; la chaîne des marais est peut-être le reste d'un ancien lit fluvial qui se repliait vers l'est, à la base d'un chaînon de rochers, et rejoignait le grand fleuve dans le voisinage de Balis. De nos jours, c'est au contraire un affluent de l'Euphrate qui est devenu le tributaire de la rivière d'Alep : une galerie souterraine du treizième siècle, récemment restaurée, lui apporte une partie des eaux du Sadjour[2].

La rivière de Damas, l'ancien Chrysorhoas ou « fleuve d'Or », se perd dans les marais comme celle d'Alep. Formée de deux affluents principaux, nés l'un à l'est, l'autre à l'ouest du Djebel Zebdani, haute crête de l'Anti-Liban, elle s'échappe d'un ancien lac pour traverser ces montagnes par de profondes coupures où l'on entend mugir les eaux, souvent invisibles entre les parois. Mais pour les Syriens ce flot sauvage descendu de l'Anti-Liban n'est qu'un affluent du ruisseau paisible, et d'ailleurs plus abondant, qui sort d'un abîme d'eau bleue, dont la profondeur est encore insondée. C'est la fontaine El-Fidjeh, sur le versant oriental des monts : dans la géographie populaire la source permanente est constamment tenue pour la « tête de l'eau » ; là s'élevaient les nymphées et se célébraient les fêtes religieuses. Un aqueduc recevait le ruisseau du Fidjeh et l'apportait directement à Damas; de nos jours, l'eau pure se mêle à l'onde laiteuse du torrent supérieur et de défilé en défilé descend avec elle vers la

[1] G. Rey; Séjourné; Chantre, *Notes manuscrites*.
[2] Voir ci-dessus, page 445.

plaine. En amont des jardins, elle se divise en canaux d'irrigation pour se ramifier au milieu des cultures; puis les eaux d'égout se réunissent de nouveau dans les prairies marécageuses. Lorsque plusieurs années humides se sont succédé, l'eau du Barada et des canaux qui en dérivent, de même que celles de la rivière Pharphar ou Nahr-el-Arouad, descendue du Hermon, s'étale en nappes, désignées même sous le nom de « lacs » ou de « mers »; mais ces prétendus lacs, qui ont fourni aux poètes de l'Orient de si brillantes comparaisons, ces « bleus saphirs entourés d'émeraudes », ne sont que de tristes plaines alternativement couvertes d'eau et desséchées. D'ordinaire elles sont à sec. Pendant des années consécutives, le voyageur n'y trouve d'autre eau que celle des puits creusés par les Arabes. Çà et là des vasières se montrent dans les bas-fonds et les fourrés de roseaux où gîtent les cochons sauvages; ailleurs, ce qui fut la rive est indiqué par des lignes de tamaris. Des efflorescences salines couvrent le sol et se mêlent au sable et aux débris de coquillages que le vent emporte au loin dans la plaine[1].

Sur le versant occidental du Liban, les rivières sont réglées en partie par les eaux souterraines qui serpentent sous les assises calcaires de la montagne. Ainsi le Nahr-el-Kebir ou « Grande Rivière » reçoit un affluent, le Nahr-el-Arous, dans lequel se jette un ruisseau intermittent, le Nahr-Sebti, ou « Rivière du Septième Jour » : c'est le « fleuve Sabbatique » de Josèphe. D'après la tradition, qui n'est pas conforme à la réalité, la source serait tarie pendant six jours et coulerait le septième, le vendredi d'après les musulmans, le samedi d'après les Juifs. En réalité, les intermittences sont moins régulières et varient suivant l'humidité ou la sécheresse de l'année; d'ordinaire, c'est chaque troisième jour que reprend le flot du Nahr-Sebti[2]. Au sud, le Nahr-Kadicha ou « Rivière Sainte » reçoit les eaux des plus hautes cimes du Liban, le Timaroun et le Makhmal : c'est la « Rivière du Paradis », et l'un des villages de son bassin porte le nom d'Ehden.

Une autre rivière abondante, le Nahr-Ibrahim, est, dans une grande partie de son cours, un fleuve souterrain. Elle naît sur le versant oriental du Liban et coule dans les fissures au-dessous de la montagne pour reparaître en source sur le versant méditerranéen : phénomène analogue à celui de la Garonne occidentale que forment les neiges de la Maladetta et qui s'engouffre dans le « Trou du Taureau », pour surgir en gros bouillons à quelques kilomètres au nord et à 600 mètres plus bas, au « Goueil de Djouéou ».

[1] Richard Burton, *Unexplored Syria.*
[2] Robinson, *Physical Geography of the Holy Land.*

Mais le torrent supérieur de Nahr-Ibrahim n'est pas un cours d'eau constant. La caverne de la source, située près du village de Yamouneh, est à sec vers la fin de l'été et au commencement de l'automne; son cours est intermittent; quand elle paraît, presque toujours vers le 8 mars, c'est en « éruption »; elle forme alors un gros ruisseau qui s'échappe de la roche en cascade bruyante et roule dans un lit de cailloux vers un profond entonnoir appelé le « gouffre » ou *balaou*. Au printemps, lorsque la fonte des neiges accroît la masse liquide, les galeries cachées ne sont pas assez larges pour recevoir toute l'eau qui s'y précipite; l'entonnoir de Yamouneh

N° 128. — LAC YAMOUNEH ET NAHR-IBRAHIM.



D'après la carte du Corps expéditionnaire de Syrie — C. Perron

déborde rapidement et toute la cavité environnante s'emplit : à la place de la plaine caillouteuse on voit un lac ayant de 3 à 4 kilomètres de longueur, d'après Lortet, — 6 kilomètres même d'après Burton et Tyrwhitt Drake, — et 1800 mètres de largeur. Paul Lucas dit que le lac était de formation récente, à l'époque de son voyage, au dix-septième siècle : au fond se voyaient encore les restes d'une ville engloutie; en s'y baignant, il se reposa sur la terrasse d'une maison noyée et put examiner les ruines de la cité, qui était « belle et bien bâtie ». Avant l'année 1870, le lac Yamouneh, quoique soumis à de grandes oscillations de niveau, n'aurait jamais disparu complètement, grâce aux puissantes couches de boue qui recouvraient le fond de la cavité et en obstruaient les fissures. Les rive-

rains ayant enlevé ces vases, rouvrirent ainsi les écluses souterraines, et le lac, s'abaissant brusquement, finit par disparaître[1]; depuis cette époque, il n'a plus qu'une existence temporaire. Au sud, un autre lac, le Legmia, qui n'a pas non plus d'émissaire visible, a probablement aussi des effluents cachés dont l'eau reparaît en sources sur le versant occidental du Liban. Les eaux souterraines sont peuplées d'un très petit poisson, le *phoxinellus Libani*, qui reflue de l'entonnoir du Yamouneh avec la masse liquide débordée[2].

L'altitude moyenne du lac de Yamouneh est évaluée à 1375 mètres et les eaux qui reparaissent à l'ouest, de l'autre côté du Djebel-Mneïtri, s'échappent à plus de 150 mètres au-dessous de l'entonnoir de fuite. L'une des sources, celle d'Akoura, jaillit au fond d'un vaste cirque, ouvert directement à l'ouest du lac de Yamouneh; la plus abondante, connue sous le nom spécial de Mahrah ou « Caverne », naît beaucoup plus au sud, dans la haute vallée d'Afka, à la base occidentale de la crête qui domine le lac Legmia. La Vaucluse du Liban est un des sites grandioses de la Syrie. Autour de la fontaine se développe un vaste amphithéâtre de rochers à six ou sept cents mètres de hauteur; les parois crétacées, presque verticales, n'offrent qu'une maigre végétation d'arbrisseaux, sortant des fissures en touffes, mais de distance en distance la roche est coupée en gradins sur lesquels croissent des pins et des genévriers : la muraille blanche est ceinte jusqu'au sommet d'hémicycles de verdure. A la base de la paroi orientale s'ouvre la caverne, à peu près quadrangulaire, large et haute d'environ 60 mètres, d'où s'échappe l'eau cristalline descendant en cascades bruyantes. Au-dessous d'un ancien pont, le torrent plonge de nouveau par trois chutes, si régulières qu'on a pu croire, à tort, que les assises de rochers avaient été taillées par la main de l'homme[3]. De grands arbres se penchent au-dessus de l'eau pure, où jadis se reflêchissait la figure d'Adonis, quand Vénus, dit la légende, s'éprit du jeune chasseur. La rivière qui s'échappe de la caverne d'Afka pour entrer dans la Méditerranée à 6 kilomètres au sud de Djebaïl, l'ancienne Byblos, était l'Adonis des Phéniciens et des Grecs; les mahométans et les Juifs, rejetant la tradition païenne, ont donné à la rivière sacrée le nom de leur patriarche Abraham. L'Adonis est devenu le Nahr-Ibrahim; le temple de Vénus qui s'élevait sur un promontoire au-dessus de la source est démoli, mais les paysans des alentours vont encore, aux anniversaires des fêtes anciennes,

[1] Burton and Tyrwhitt Drake, ouvrage cité.

[2] Lortet, *Tour du Monde*, 2e semestre 1882.

[3] Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui;* — de Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier.

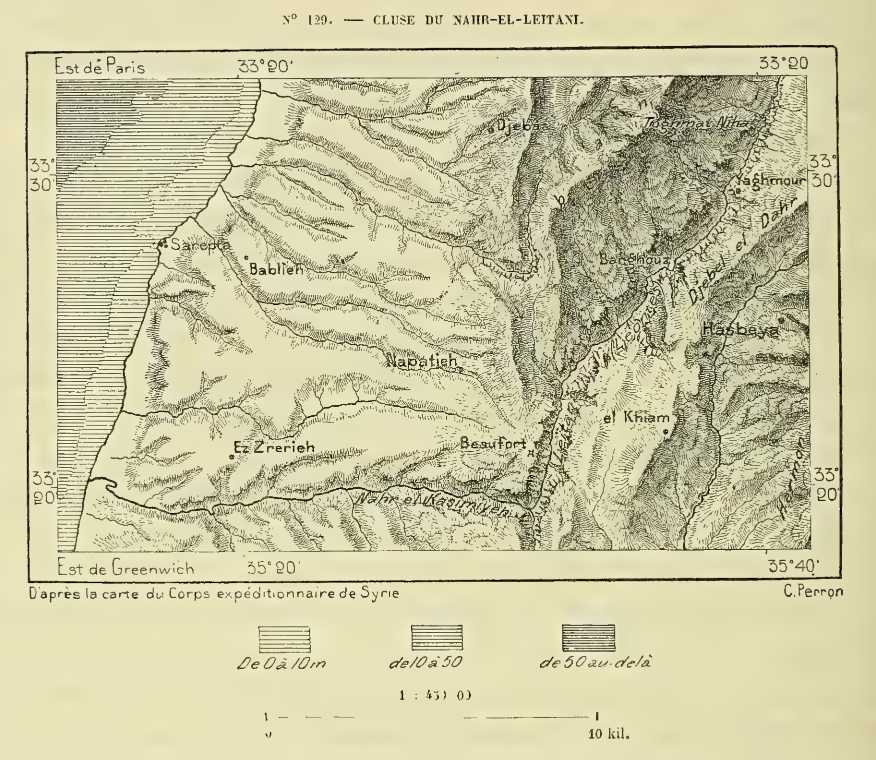
attacher des chiffons aux arbustes qui croissent entre les pierres. Chaque année, après la saison des pluies, les eaux du Nahr-Ibrahim, chargées de limon, prennent une teinte rougeâtre et la mer se colore au loin : cette argile était le sang d'Adonis, mis à mort par la dent du sanglier. Le Nahr-el-Kelb ou « rivière du Chien », appelé Lycus ou « rivière du Loup » par les anciens, s'écoule dans la mer au nord de Beïrout et alimente cette grande ville de ses eaux; fort remarquable, comme l'Adonis, par les grottes, les arcades, les entonnoirs de son bassin, il s'échappe d'une caverne profonde où l'on entend mugir les eaux : de là peut-être son nom. Les ingénieurs anglais, qui en ont capté le flot pour l'amener à Beïrout, ont pénétré jusqu'à 1200 mètres de distance dans la galerie souterraine, emplie du fracas des cascades.

Le Leontès, grand fleuve en comparaison de l'Adonis, naît au nord de Baalbek, à quelques centaines de mètres des premières eaux torrentielles qui descendent vers l'Oronte; mais, comme pour tous les autres cours d'eau syriens, on cherche l'origine du fleuve, non dans les torrents supérieurs, souvent sans eau, mais dans la principale source permanente du haut bassin. L'onde maîtresse, à jets intermittents, que l'on considère comme le vrai Leontès ou Nahr-el-Leïtani, jaillit dans une gorge de l'Anti-Liban, à 25 kilomètres environ au sud de Baalbek; à l'endroit où ce ruisseau rejoint le torrent de la plaine, il est de beaucoup le plus abondant. Gonflé par les mille fontaines qui du Liban et de l'Anti-Liban lui envoient leurs filets d'eau, le Leïtani, qui roule en moyenne 143 mètres cubes à la minute[1], semblerait devoir continuer son cours dans la direction du sud en longeant la base de l'Anti-Liban et de son prolongement le Hermon. Il est probable qu'autrefois les eaux méridionales de la Bekaa s'épanchaient en effet dans la vallée que parcourt actuellement le Jourdain; mais une fissure a permis au Leïtani de traverser le Liban et de se diriger vers la Méditerranée. La vallée se creuse et se transforme en cluse; à droite et à gauche, les parois de la montagne s'élèvent. Au-dessous de la terrasse qui porte le village de Yaghmour, les précipices entre lesquels glisse la rivière écumeuse ont plus de 500 mètres en profondeur; des blocs tombés des corniches de la falaise se sont arrêtés à des saillies au-dessus du torrent et forment un pont naturel, revêtu de broussailles[2]. Une autre cluse, puis d'autres encore succèdent à celle de Yaghmour; rien n'indique la fissure où coule le torrent, tant les ondulations du sol se correspondent de l'un à

[1] Messedaglia, *Esploratore*, 1880, n° 3.
[2] E. Robinson, *Physical Geography of the Holy Land; — Biblical Researches*.

l'autre versant; en certains endroits la fente est si étroite que les arbres entremêlent leur branchage avec les ramures de la rive opposée; un homme hardi pourrait franchir le torrent par ce pont aérien. Un superbe château du moyen âge, Beaufort ou Kalat ech-Choukif, réédifié pendant la deuxième moitié du douzième siècle par un seigneur de Sagette[1], dresse ses murs au sommet d'une crête de la falaise occidentale. C'est à 3 kilomètres en aval de cette forteresse ruinée qu'un brusque détour du fleuve indique

N° 120. — CLUSE DU NAHR-EL-LEITANI.



la fin de la cluse à travers le Liban. Le Nahr-el-Leïtani, connu désormais sous le nom de Nahr-Kasimiyeh ou « Fleuve de la Séparation », coule directement à l'ouest, et va s'épancher dans la mer à 7 ou 8 kilomètres au nord de la péninsule de Tyr.

Au-dessus de ce fleuve des Limites, il n'y a plus en Galilée et en Palestine que de faibles cours d'eau : le plus important, non par la longueur du cours, mais par l'abondance de la masse liquide, est l'Aoudjeh, qui naît dans un marais de la plaine, et, après un cours d'une quinzaine de kilomètres, atteint la mer au nord de Jaffa; il n'est guéable que sur un petit nombre de points. Quelques cours d'eau souterrains n'arrivent à la Médi-

[1] G. Rey, *Architecture militaire des Croisés.*

terranée qu'en dehors du rivage, comme ces fontaines d'Arad qui jaillissent dans le port et qui permettaient aux insulaires de braver les efforts des ennemis espérant les réduire par le manque d'eau [1]. La plupart des rivières de Palestine qui descendent à la Méditerranée sont arrêtées à leur embouchure par les sables que la houle accumule en dunes le long du rivage. Poussée par le vent presque constant qui souffle de l'ouest, l'arène avance peu à peu vers l'intérieur du continent. Sur les côtes de la « Philistie » proprement dite, entre Jaffa et Gaza, elle gagne en moyenne d'un mètre par an [2]. Au sud, sur la frontière d'Égypte, les sables rejetés par la houle et longés par le courant côtier ont formé un cordon littoral qui sépare de la haute mer la vaste lagune appelée Sebkha Berdaouil. C'est l'ancien lac Serbonis, souvent presque desséché, où, d'après Brugsch, se serait effectué le passage des Juifs, poursuivis par Pharaon [3].

Le Jourdain, c'est-à-dire, en ancien hébreu, le « Coulant, ou le « Fleuve » par excellence, est unique au monde par la profondeur de sa vallée relativement au niveau de la mer. Dans presque toute la longueur de son cours, entre le bassin marécageux des « Eaux de Merom » et la Mer Morte, il coule dans une dépression, le Ghor, inférieure à la surface de la Méditerranée, et dans la partie méridionale de la vallée la différence est à peine moindre de 400 mètres. Le Ghor continue le sillon de la Bekaa, entre le Liban et l'Anti-Liban; mais au point de jonction, marqué par des plissements du sol à l'ouest du Hermon, la longue vallée longitudinale change d'orientation : tandis que le Leïtani coule du nord-est au sud-ouest, parallèlement au Liban et au littoral de la Méditerranée, le Ghor se prolonge directement au sud, en s'écartant de plus en plus des côtes de la Palestine, qui vont se raccorder par une grande courbe régulière à celles de l'Égypte.

De même que les autres rivières de la Syrie, Oronte, Leontès et le fleuve de Damas, le Jourdain est considéré comme prenant son origine là où d'abondantes fontaines lui donnent un cours permanent. Les torrents supérieurs, parfois roulant une masse d'eau considérable, mais souvent à sec, qui naissent dans les vallées septentrionales du Ouadi-et-Teïm, terrasse avancée du Hermon, ne sont pas le Jourdain : le fleuve ne commence que près de Hasbeya, par une puissante fontaine, retenue par le barrage d'un étang. Le ruisseau qui s'en échappe, le Nahr-el-Hasbani, descend au sud,

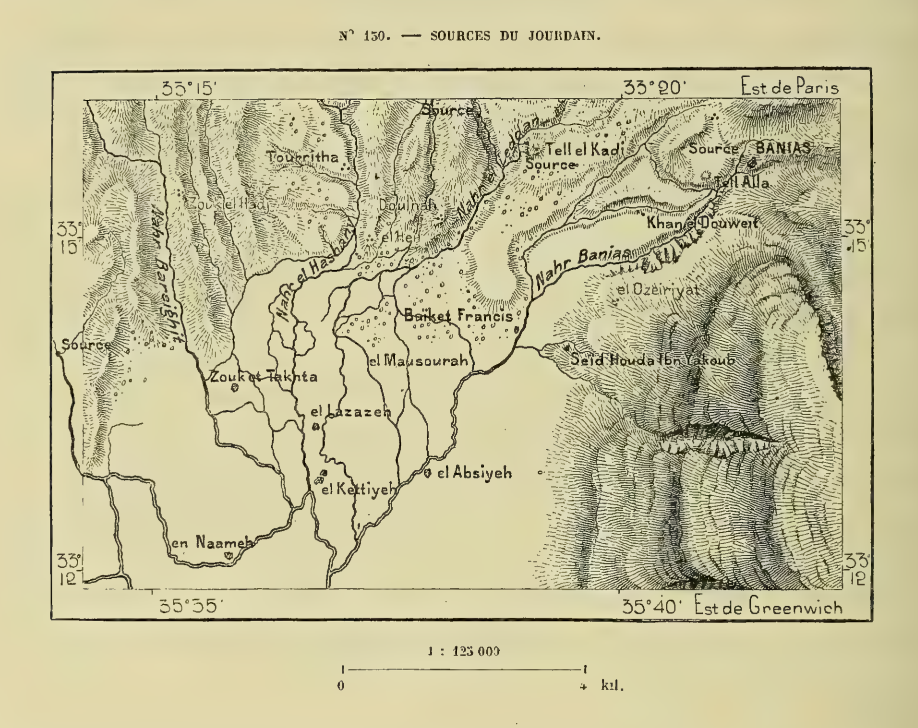
[1] Fellows, *Travels in Lycia;* — Gaillardot, Renan, *Mission en Phénicie.*

[2] Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte;* — Conder, *Tent-work in Palestine;* — Warren, *Palestine Exploration fund*, april 1874.

[3] G. Ebers, *Durch Gozen zum Sinai.*

en se creusant une gorge étroite et profonde à travers des coulées de lave : c'est le Jourdain occidental. Une butte située à 25 kilomètres plus au sud, au contact des basaltes et des calcaires, le Tell-el-Kadi, donne naissance à l'une des plus grandes fontaines du monde[1], qui s'étale d'abord dans une caverne, puis descend en rapides à travers les blocs amoncelés de l'entrée : une fontaine moins abondante naît dans une cavité supérieure et fait tourner les roues de plusieurs moulins ; ces deux sources sont celles du Jourdain central ou Nahr-el-Leddan et en même temps les premières eaux

N° 150. — SOURCES DU JOURDAIN.



1 : 125 000

0 — 4 kil.

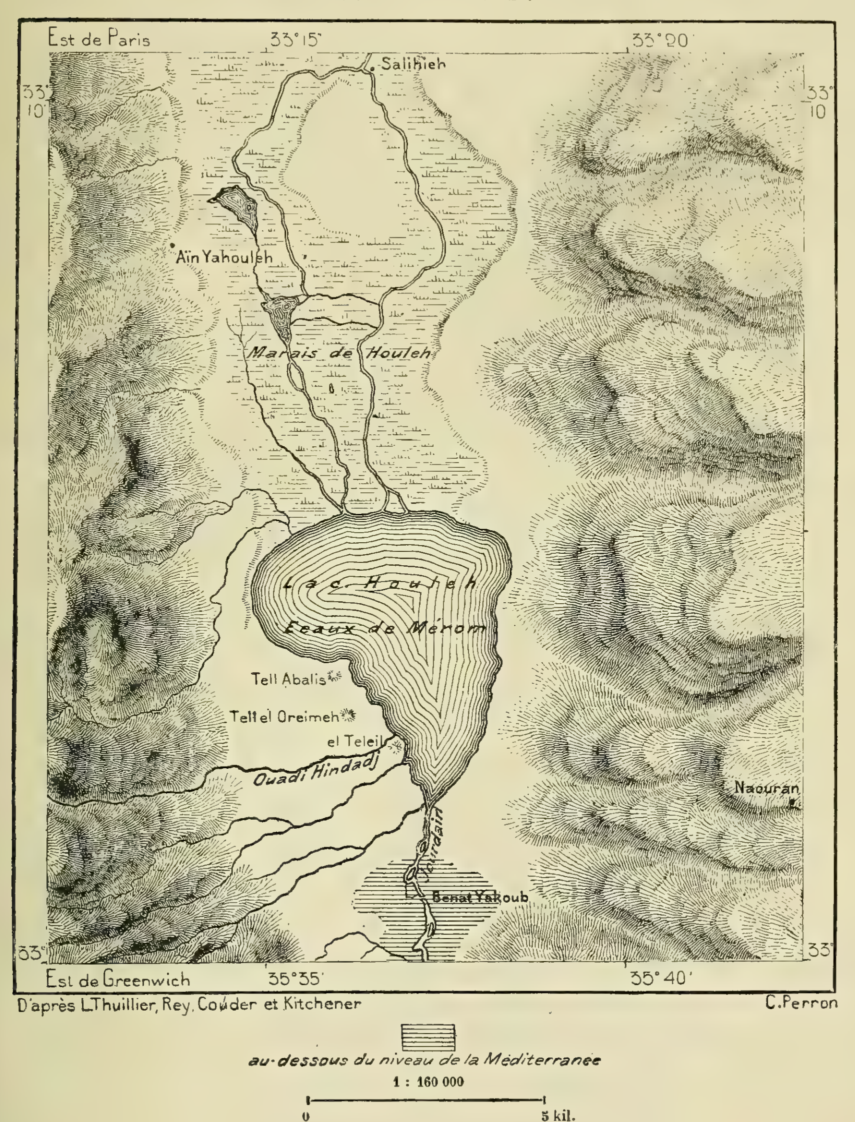
courantes de la Palestine proprement dite, car le Tell-el-Kadi paraît être la hauteur qui portait autrefois la ville de Dan, limite septentrionale de la « Terre Promise » ; le nom de Leddan donné au Jourdain du milieu est sans doute le mot transposé Ed-Dan ou fleuve « de Dan ». Enfin, un troisième Jourdain, le plus fameux, mais non le plus abondant, naît à l'est, dans la gorge de Banias, au pied d'un escarpement de rochers, haut d'environ 40 mètres. La caverne d'où s'élançait le courant est partiellement écroulée et les débris de la ruine divisent l'eau en mille jets écumeux, qui se réunissent en torrents entre des rives bordées de lauriers-roses et parsemées de débris antiques ; une chapelle de Saint Georges a succédé

[1] Robinson, ouvrages cités.

près de la caverne du Jourdain à un temple d'Auguste, qui lui-même avait été précédé par un autre sanctuaire.

Réunis à 8 ou 10 kilomètres au sud de Tell-el-Kadi, les trois Jourdains

N° 131. — LAC DE HOULEH.

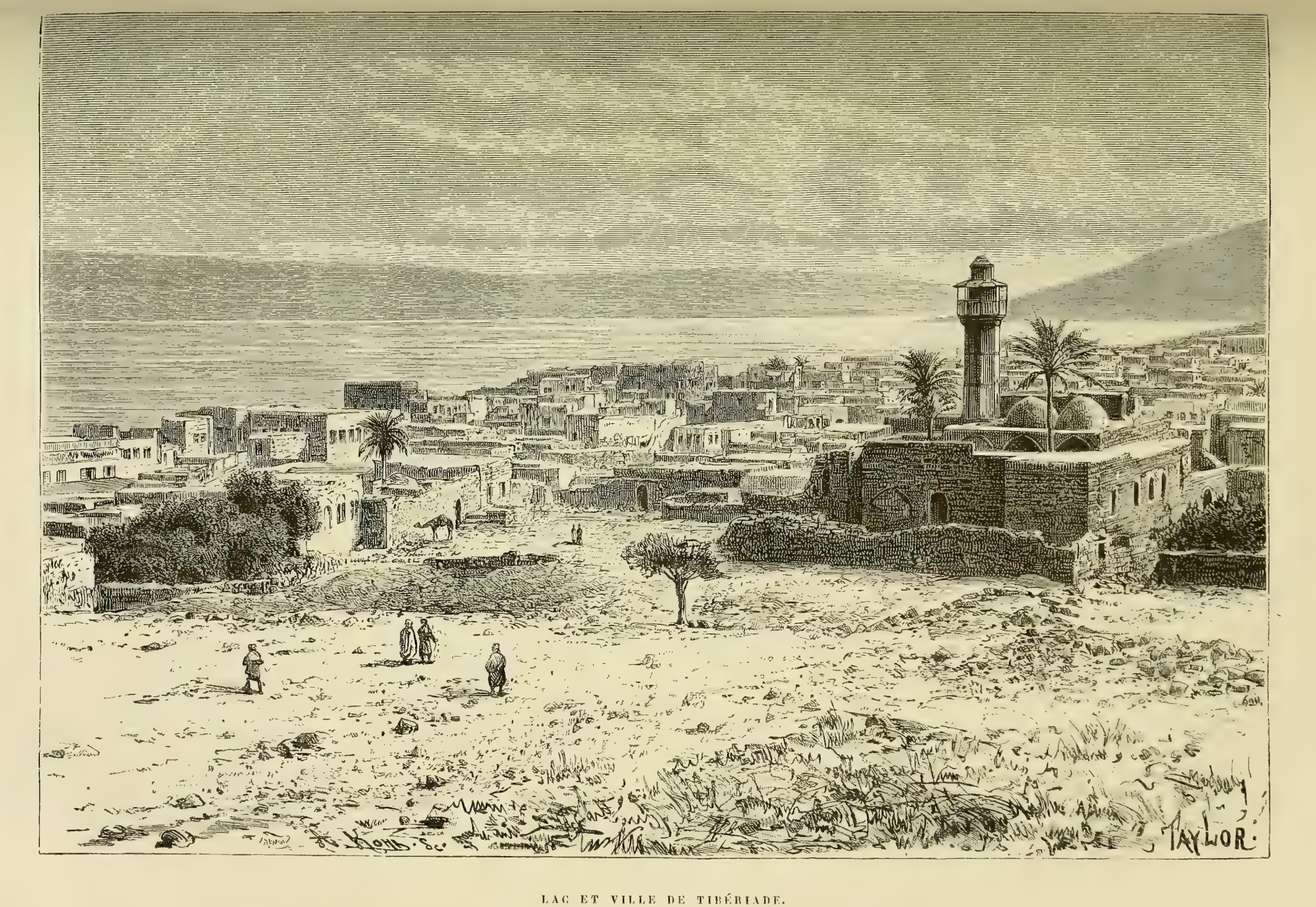


serpentent au sud dans une large vallée et bientôt disparaissent dans une forêt de roseaux papyrus où l'explorateur Mac Gregor s'est ouvert un passage en barque[1]. Les roselières occupent une zone de plusieurs kilomètres en largeur et se continuent au sud par un lac sans profondeur, les « Eaux

[1] *The Rob-Roy on the Jordan.*

de Mérom », appelées de nos jours le Bahr-el-Houleh ou la « Mer de Houleh » ; d'après les nivellements des explorateurs anglais, la surface de ce bassin est seulement de 2 mètres au-dessus de la Méditerranée. A la sortie, le Jourdain coule d'abord avec lenteur, puis glisse rapidement sur le plan incliné de la vallée, entre des parois basaltiques. A 40 kilomètres au sud, là où il s'épanche dans le bassin du lac de Tibériade, il est déjà à 208 mètres en contre-bas de la Méditerranée, et la cavité qu'emplit le lac se creuse encore à 250 mètres plus bas : telle est la profondeur qu'a trouvée M. Lortet en draguant le lit du lac dans les parages voisins du Ouadi-es-Semak ou Ferka, vers le nord-ouest du bassin ; l'épaisseur moyenne de la couche liquide est d'environ 40 mètres. Le lac de Tibériade, l'ancienne mer de Génézareth ou de Galilée, s'étend sur un espace évalué à 1750 kilomètres carrés ; mais on voit sans peine, en explorant les rivages, que le niveau du lac était jadis plus élevé et que les eaux occupaient un bassin beaucoup plus vaste ; sur tout le pourtour des collines, monotones et nues, se succèdent des terrasses couvertes de cailloux roulés, anciennes plages formées par le retrait des eaux. La plus haute de ces rives correspond au niveau méditerranéen. Il est probable que le lac de Tibériade communiquait jadis avec la mer de Syrie par la grande plaine d'Esdraelon, dont l'aspect est encore celui d'un détroit maritime ; un exhaussement du sol et peut-être les laves sorties des volcans qui s'élevaient précisément dans le voisinage du seuil, auront fermé le goulet d'entrée et transformé le golfe de Tibériade en bassin fermé. En se séparant de la mer salée, et en renouvelant incessamment sa masse liquide par le flot limpide du Hermon et le réservoir d'eau jadis marine qui déverse son trop-plein dans la mer Morte, le golfe se transforma graduellement en un bassin d'eau douce : à peine le liquide offre-t-il un léger arrière-goût saumâtre[1]. Parmi les espèces animales recueillies dans le lac de Tibériade, plusieurs représentent une faune de transition entre celle des eaux salées et celle des eaux douces. Un des poissons particuliers au lac est le *chromis paterfamilias*, qui recueille ses œufs dans la cavité buccale, d'où les alevins s'échappent en bandes, parfois au nombre de deux cents, dès qu'ils sont assez forts pour mener une vie indépendante. Comme au temps où Jésus de Nazareth allait chercher ses apôtres parmi les pêcheurs de Génézareth, les riverains de la mer de Galilée recueillent encore dans leurs filets des myriades de poissons ; mais les barques sont devenues plus rares : parfois les voyageurs n'en ont pas trouvé une seule ; en 1880, elles étaient au nombre de trois.

[1] Lortet, *Académie des Sciences*, 13 sept. 1880.



LAC ET VILLE DE TIBÉRIADE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Réglées par le lac de Tibériade, les eaux du Jourdain, que traverse un seul pont, à 10 kilomètres au sud de la mer de Galilée, descendent en serpentines dans une vallée à berges abruptes, elle-même creusée dans une autre vallée, la large dépression du Ghor. En deux endroits seulement, des rapides interrompent le cours du fleuve; mais les barques des explorateurs, tenues par des escouades de Bédouins, ont pu les franchir; l'ensemble de la déclivité fluviale est d'une grande régularité; la pente, d'environ 200 mètres, se répartit uniformément sur la longueur du cours, qui est de 105 kilomètres. Mais, avant d'entrer dans la mer Morte, le courant s'élargit et se retarde sur les bas-fonds; il n'a pas même 1 mètre de profondeur sur 75 de large, et son débit moyen est évalué diversement, et sans aucune précision dans les calculs[1], de 50 à 70 mètres cubes par seconde. A une petite distance en amont de la bouche fluviale, les pèlerins passent à gué le Jourdain et se baignent dans l'eau sacrée, où Jean le Précurseur baptisait les néophytes; mais la tradition diffère pour les Grecs et les Latins : ils ne se font pas ondoyer au même endroit. D'après la tradition, les eaux du Jourdain, comme celles du Gange, étaient tenues pour « incorruptibles »; pour se guérir, les lépreux se jetaient sept fois dans ses eaux. Quelle transformation de la Palestine si le courant de ce fleuve, qui se perd sans utilité dans un lac sans issue, était capté en amont du lac de Génézareth et se ramifiait en canaux d'irrigation au-dessus de la dépression du Ghor!

La mer Morte, ainsi nommée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, probablement par allusion aux villes que la légende dit être englouties dans ses profondeurs, mérite bien ce nom par l'aridité de ses rivages, par le manque presque complet de vie animale, par la lourdeur de ses vagues, que soulève difficilement la brise, par l'aspect morne de sa vaste étendue, sur laquelle pèse souvent une brume épaisse. Néanmoins l'ensemble du paysage que l'on contemple de ses rives n'a pas l'apparence funèbre que lui prête l'imagination : les escarpements, se dressant à pic hors de l'eau bleue en s'élevant par gradins successifs, la forme hardie des crêtes qui se profilent dans le ciel à 1000 ou 1200 mètres au-dessus du lac, la variété de coloris que présentent les roches, du rouge sombre à la blancheur éclatante, donnent au tableau un caractère grandiose, adouci çà et là par le contraste de petits massifs de verdure, saules, tamaris, acacias, qui se pressent autour des fontaines.

La superficie du lac, qui change suivant l'abondance d'eau que lui

[1] Voir Eugenio Falcucci, *Il mar Morto e la Pentapoli del Giordano.*

apporte le Jourdain, peut être évaluée en moyenne à 926 kilomètres carrés et son altitude oscille entre 392 et 395 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée; depuis le milieu du siècle, le niveau s'est élevé : l'îlot de Ridjm-el-Bahr, près de la côte septentrionale, était naguère un promontoire; le chemin qui l'unissait à la rive est maintenant sous l'eau[1]. La plus grande profondeur marine, non loin de l'embouchure du torrent de Zerka Maïn, près de la rive nord-orientale, est de 399 mètres[2]; l'épaisseur moyenne de la couche liquide est d'environ 330 mètres dans la partie du bassin que limite au sud la péninsule de Lisan, petite chaîne rocheuse qu'un isthme de sable pur rattache à la côte de Moab. Quand les eaux sont fort basses, on peut passer à gué de la péninsule à la rive occidentale; nulle part, le golfe circulaire qui forme l'extrémité méridionale du lac n'a plus de 4 mètres de profondeur; ce n'est qu'une nappe d'inondation, prolongeant au sud la cavité qui seule mérite le nom de mer par ses abîmes, par les mouvements de ses ondes et même par ses courants, qui se portent du nord au sud, en suivant le milieu du bassin, et par ses contre-courants, qui refluent à droite et à gauche, parallèlement au littoral[3]. Au sud, la dépression du Ghor se continue par d'anciens fonds inondés que recouvrent en partie des fourrés de roseaux; à la base occidentale des monts s'étend une forêt de minces troncs d'arbres serrés les uns contre les autres, « comme les bâtons d'un fagot », s'entrelaçant même et s'entortillant de leurs branches épineuses : dans les clairières, la terre humide et grasse porte des moissons de céréales[4].

La contenance totale de la cavité lacustre peut être évaluée approximativement à 130 milliards de mètres cubes, soit environ deux fois le lac de Genève, bassin auquel la plupart des voyageurs comparent la mer fermée de la Palestine. De même que le lac de Tibériade, celui qu'alimente le Jourdain s'élevait autrefois à un niveau bien supérieur. Sur tout le pourtour se prolongent à diverses hauteurs des *sidd* ou des terrasses de galets qui furent évidemment d'anciennes rives et qui renferment des coquillages d'espèces vivant actuellement dans la Méditerranée; sur les escarpements occidentaux on ne compte pas moins de neuf rivages successifs, dont le principal, en partie composé de strates bitumineuses, continue la plaine du Ghor; le plus haut correspond exactement au

[1] Conder, *Tent-work in Palestine.*

[2] Lynch, *Expedition to the Dead Sea.* D'après Molyneux, la profondeur serait de 411 mètres en cet endroit.

[3] Vignes, *Voyage d'exploration à la mer Morte.*

[4] De Saulcy, *Voyage en Terre Sainte.*

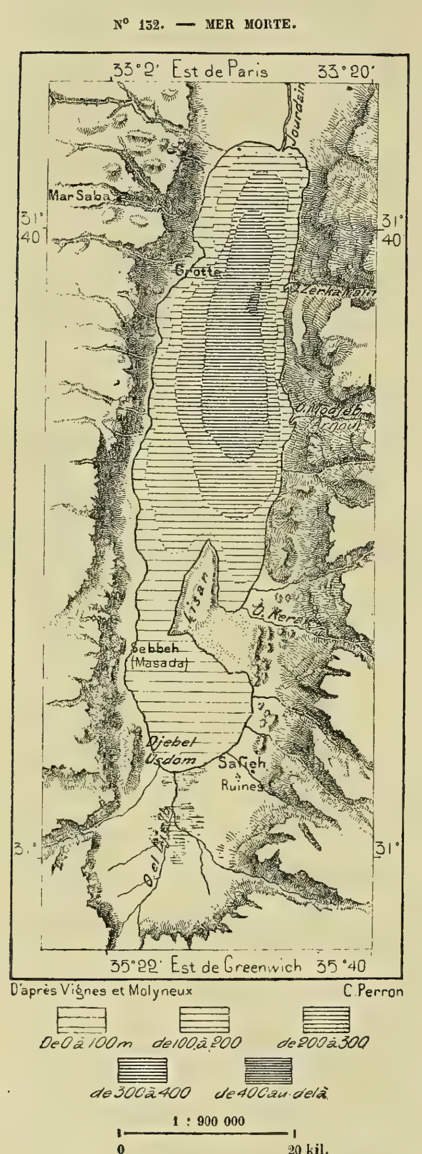
niveau de la Méditerranée. A la vue de ces berges, l'idée se présente naturellement à l'esprit que la mer Morte formait autrefois avec le lac de Tibériade et toute la dépression du Ghor un golfe s'unissant à la Méditerranée par le détroit d'Esdraelon. En se séparant de la mer, le réservoir lacustre, rapidement amoindri par l'évaporation, aura successivement occupé les niveaux indiqués par les plages en gradin; puis le lac de Tibériade, délaissé dans une cavité supérieure, se sera graduellement dessalé par la formation de son effluent, tandis que les substances salines se seront concentrées dans le bassin rétréci qui occupe la partie la plus profonde du Ghor. Quant à la dépression méridionale qui prolonge au sud le bassin de la mer Morte, il n'est pas probable qu'elle ait jamais été un détroit par lequel les eaux intérieures de la Palestine auraient communiqué avec le golfe d'Akabah : les mesures d'altitude prises par M. Vignes ont établi que le seuil de partage s'élève à 240 mètres au-dessus de la mer Rouge, soit à deux fois la hauteur du seuil de Zerin au-dessus de la baie de Haïfa.

S'il est vrai que le grand lac de la Palestine ait fait autrefois partie de la Méditerranée, la composition des eaux s'est notablement modifiée depuis l'époque de la séparation. Beaucoup plus dense que l'eau de mer, celle que l'on puise à la surface de la mer Morte, même dans le voisinage du Jourdain, est en moyenne plus lourde d'un sixième que l'eau douce[1]. Le corps humain ne s'enfonce point dans le flot de la mer Morte : l'embrun laisse sur tous les objets une légère couche de sel; on ne peut s'exposer sans danger à l'action prolongée du liquide salé sur la peau. Le point de saturation est bien près d'être atteint : l'eau dépose des cristaux sur les rivages et dissout à peine la base d'une falaise de sel gemme qui borde la côte sud-orientale. Mais la proportion des substances n'est pas la même que dans les mers voisines : ce n'est point par la grande abondance de sel marin, mais par son extrême richesse en chlorure et en bromure de magnésium que se distingue la mer Morte. M. Lartet attribue à l'abondance de ces sels l'absence presque complète dans le bassin de tous les poissons et autres animaux qui vivent dans les affluents. Les crustacés et les insectes, aussi bien que les poissons transportés par le Jourdain, périssent dès qu'ils sont entrés dans

[1] Poids spécifique de l'eau de mer en moyenne 1,027
» » de la Méditerranée 1,029
» » de la mer Rouge 1,033
» » de la mer Morte à la surface 1,162
» » » à 338 mètres 1,227
» » » sur des plages d'évaporation . 1,256
(Lynch, ouvrage cité; Lartet, *Exploration géologique*.)

le lac. Une lagune de la rive occidentale, qu'alimente une source thermale dont la salure est presque aussi forte que celle du grand bassin, renferme des multitudes de petits cyprinodons, qui sont tués par une immersion de quelques minutes dans l'eau du lac. Telles sont les raisons qui ont fait admettre à plusieurs géologues, malgré l'existence des hautes plages, que la mer Morte n'aurait jamais communiqué avec la Méditerranée et qu'elle se serait formée d'une manière indépendante, par la chute des pluies, mêlées aux substances que dissolvent les eaux thermales. Si la proportion de brome est très forte, en revanche l'iode paraît manquer complètement; on n'y trouve pas davantage le phosphore, l'argent, le cæsium, le rubidium et le lithium. D'autre part, M. Dieulafait, analysant les eaux de la mer Morte, a reconnu que, par l'ensemble de leurs caractères, et notamment par la présence simultanée de la lithine et de l'acide borique, le bassin de la Palestine présente l'analogie la plus complète avec les eaux mères de nos marais salants. Ainsi la question est encore indécise, mais il est probable qu'elle sera prochainement résolue, car les substances chimiques contenues dans la mer Morte, notamment le chlorure de potassium, sont d'un haut prix industriel, et des études approfondies ne manqueront pas de se faire dans ce vaste laboratoire du Ghor [1].

N° 132. — MER MORTE.



Au nombre des produits naturels recueillis dans le bassin se trouvent aussi des matières bitumineuses, qui lui ont valu le nom de « lac Asphaltite ». Les anciens racontent que de grandes plaques de bitume flottaient à la surface, mais ce phénomène est rare de nos jours; on le remarqua

[1] Laurence Oliphant, *The Land of Gilead*.

seulement en 1834 et en 1837, lors de tremblements qui les détachèrent sans doute d'assises profondes[1]. Sur la côte occidentale, d'anciennes alluvions contiennent aussi une forte proportion d'asphalte en couches épaisses, et vers le nord-ouest du lac se trouvent des assises de calcaire mêlé au bitume; c'est la « pierre de Moïse », que l'on sculpte en objets de sainteté. Les sources de naphte qui existent probablement dans les profondeurs semblent indiquer des formations géologiques analogues à celles des assises de la Perse occidentale et de la Mésopotamie, d'où suintent des matières bitumineuses. Les roches volcaniques ne sont représentées dans le bassin et sur le pourtour que dans les montagnes transjordanes; mais nulle part on n'a remarqué trace d'action volcanique récente; aucun indice ne justifie l'hypothèse, encore défendue par de savants auteurs[2], d'une éruption qui aurait enseveli, il y a quatre mille années, Sodome, Gomorrhe et trois autres villes de la contrée. Ni couches de cendres, ni coulées de laves, sous lesquelles on pourrait chercher des ruines de cités, ne se voient autour du lac. D'ailleurs on a vainement cherché les « cités maudites » : les sites désignés comme les villes englouties par les Arabes et montrés à MM. de Saulcy et Delessert et autres voyageurs sont d'insignifiants débris. Le Djebel-Usdom ou « montagne de Sodome », longue et étroite colline d'une centaine de mètres en hauteur, s'élève, complètement isolée, dans la plaine du littoral, vers le sud-ouest du lac; elle se compose entièrement de sel gemme, çà et là coloré en vert et en rouge, et revêtue au sommet d'une couche argileuse d'un blanc sale[3]. Des aiguilles qui hérissent la crête offrent une vague ressemblance avec des statues drapées : les Arabes en désignent une comme la « femme de Loth », changée en bloc de sel quand elle se retourna pour voir flamber les « villes de l'enfer ». Parmi les espèces de la flore locale, on montre aussi les plantes maudites qui portent des fruits n'ayant qu'une âcre poussière sous une enveloppe appétissante. Tel est un ilex dont les fruits ressemblent à des prunes mûres; telle est surtout une asclépiadée qui porte de magnifiques pommes éclatant avec bruit comme des vessies. Ces plantes se retrouvent en d'autres pays que la basse vallée du Jourdain : l'ilex appartient à la flore de la Troade et de diverses provinces dans l'Asie Mineure; l'asclépiadée est un végétal du Yemen et de la Nubie[4].

La région triangulaire comprise, au sud de la Palestine, entre les

[1] Robinson, ouvrage cité

[2] Eugenio Falcucci, *Il mar Morto e la Pentapoli del Giordano.*

[3] De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte;* — Tristram, *The Land of Moab.*

[4] Seetzen, *Reisen;* — E. Robinson, ouvrage cité.

deux bras de la mer Rouge, n'a point de cours d'eau permanents : le régime hydrographique n'y est représenté que par des fontaines et les lits sinueux des ouadi. L'Arich, dont le cours inférieur forme la frontière entre la province turque de Syrie et la vice-royauté d'Égypte, serait, d'après la carte, un fleuve considérable, recevant les eaux d'un bassin d'environ 25 000 kilomètres carrés; ce n'est en réalité qu'une ramure de lits fluviaux où l'on suit bien les traces d'anciens courants, mais où l'eau, versée par les orages, n'apparaît que rarement. En voyant ces lits de torrents desséchés, on se demande comment les eaux ont pu accomplir le travail d'érosion dont témoigne la nature, niveler de larges vallées, combler des plaines de leurs alluvions ; mais quand le ouadi s'emplit, c'est par un flot irrésistible, qui descend comme une avalanche, rasant les tamaris et les palmiers, emportant les tentes des Bédouins, qui s'enfuient sur les berges rocheuses[1]. Pour l'homme qui s'aventure au désert, un filet d'eau pure jaillissant du rocher a plus de prix que tous ces bassins fluviaux sans flot permanent, malgré leur œuvre géologique immense, méandres, défilés, confluents et delta. Ainsi que le rappelle l'histoire des Juifs errant dans la péninsule de Sinaï à la recherche des fontaines, l'eau « vive » est bien la source même de la vie dans le désert; autour d'elle naissent les arbres, se groupent les animaux et les hommes : c'est la propriété par excellence de la tribu; y jeter des cailloux équivaut à une déclaration de guerre[2]. Ceux que l'onde pure fait revivre en célèbrent l'apparition comme un miracle: c'est la « baguette » d'un *nebi* qui a fendu la roche et fait jaillir l'eau des profondeurs.

Les plus fameuses sources de l'Arabie Pétrée sont les fontaines dites « de Moïse », Aïn-Mousa, qui jaillissent, non loin du golfe, à vingt kilomètres de Suez. Les eaux, qui jadis étaient amères, dit la légende, et que le Prophète transforma en eaux douces en y plongeant un rameau, sourdent du sommet de buttes argileuses qu'elles ont elles-mêmes formées par leurs dépôts successifs; d'autres tertres, dont les plus grands s'élèvent à 30 mètres au-dessus de la plaine, sont abandonnés par l'eau, qui, n'ayant pas une pression suffisante pour monter à cette hauteur, a dû se chercher de nouvelles issues. C'est au travail des infusoires que serait dû, d'après Fraas[3], la croissance graduelle de ces tertres; les animalcules, par leurs innombrables dépôts calcaires, transforment peu à peu le sable en une croûte que l'eau doit percer avec effort, en rejetant les sables hors de l'ori-

[1] Holland, *Journal of the Geographical Society*, 1868.
[2] Hepworth Dixon, *The Holy Land*.
[3] *Aus dem Orient*.

fice ; ce double travail de construction et de rupture se continue pendant des siècles, et c'est ainsi que peu à peu se dressent les monticules. Les sources de Moïse, légèrement thermales (27 à 29 degrés centigrades), entretiennent une riche végétation dans les jardins qui les entourent et que des bouquets de palmiers signalent aux navigateurs. Les buttes sont alignées dans le sens du nord-ouest au sud-est, parallèlement au rivage, et précisément sur la continuation de cette ligne jaillissent dans la péninsule de Sinaï les sources thermales sulfureuses de Pharaon, et plus loin celles de Tor[1]. D'après la tradition, l'endroit où sourd l'eau de Pharaon indiquerait le point où le premier Israélite toucha la rive après la traversée de la mer Rouge et où disparut le chef de l'armée poursuivante : le fantôme du prince englouti s'agiterait encore dans les profondeurs et causerait les déplacements continuels de la colonne ascendante. Signalée par un tourbillon de vapeurs, l'eau chaude (73 degrés centigrades) s'élance du sable marin immédiatement au-dessous de la laisse de haute mer[2].

Dans la Syrie et la Palestine, les phénomènes du climat diffèrent singulièrement, à cause de la forme allongée du pays, que traversent neuf degrés de latitude, et des grandes inégalités du relief, dominant de 3000 mètres la nappe de la Méditerranée par les croupes du Liban, et descendant à près de 400 mètres au-dessous par la dépression du Ghor. Tandis que le désert syrien et la péninsule de Sinaï ressemblent au Sahara par leurs extrêmes de température, et surtout par leurs chaleurs, certaines vallées bien protégées contre les vents du nord et du sud et s'inclinant vers la Méditerranée ont un climat maritime, à faibles variations mensuelles[3]. Les lignes isothermiques n'ont aucunement la direction normale de l'ouest à l'est comme les degrés de latitude; elles sont au contraire dirigées de manière à contourner les chaînes de montagnes qui s'alignent en sens inverse, parallèlement au rivage de la Méditerranée. Dans la dépression du Ghor, les lignes d'égale température sont disposées en ovales concentriques sui-

[1] Steudner, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1861.
[2] Holland, *Journal of the Geographical Society*, 1868.
[3] Température moyenne à Beïrout et à Jérusalem :

Beïrout. .	12°,9 (mois le plus froid, janvier);	27°,8 (mois le plus chaud, juillet);	20°,6 (année)
Jérusalem.	8°,5 »	24°,5 »	17°,2 (»)

(Hann, *Handbuch der Klimatologie*.)

Moyenne de pluie à Jérusalem (de 1863 à 1881) : $0^{m},92$;
» à Beïrout » $0^{m},55$.

vant le pourtour des escarpements; en moyenne, la température est de 6 degrés plus élevée sur les bords de la mer Morte que sur le plateau de Jérusalem.

Il n'y a que deux saisons en Syrie, l'été et l'hiver, qui est en même temps la période des froidures et des pluies. Pendant toute la saison chaude le ciel est d'une pureté inaltérable; les pluies ne tombent que de la fin d'octobre ou du commencement de novembre au mois d'avril. Il est rare que cette saison rigoureuse apporte de la neige, mais on cite des années exceptionnelles. C'est ainsi qu'en 1755 les neiges recouvrirent une grande partie de la Palestine, et le froid fut si intense, que des personnes gelèrent dans le voisinage de Nazareth; en février 1797, les collines de Jérusalem restèrent complètement blanches pendant douze ou treize jours; même au milieu d'avril, notamment en 1844, on a vu tomber des flocons de neige. Ce sont presque toujours les vents de l'ouest ou du sud-ouest qui apportent la pluie. Les autres courants aériens sont accompagnés de sécheresse : on redoute surtout les vents du sud et du sud-est, le siroco ou *chourkayeh* — l'oriental, — souffle du désert qui brûle et dessèche la végétation. L'aspect de la nature change avec les pluies : au printemps, quand la terre a reçu beaucoup d'eau, elle se recouvre de verdure et de fleurs; dans le pays de Moab, on voit parfois jusqu'à soixante-dix espèces fleuries en un même vallon; les sables disparaissent sous un tapis multicolore; quelques semaines après, on n'aperçoit plus un brin d'herbe verte[1]. Malgré l'abondance des pluies d'hiver, les campagnes sont grises dès les premières semaines de l'été; nulle part on ne voit de prairies, ni d'autre végétation spontanée que celle des arbrisseaux et des arbres épineux. D'ailleurs l'humus, la terre végétale proprement dite, manque absolument en Palestine; le sol même le plus fécond n'est autre chose que du sable ou de l'argile, avec mélange de débris calcaires[2].

Les météorologistes se demandent si le climat du littoral syrien et de la Palestine ne s'est pas légèrement modifié depuis l'époque où la contrée était deux ou trois fois plus peuplée que de nos jours. Assurément, la température est à peu près restée la même, puisque la limite septentrionale de la zone où mûrissent les dattiers et la limite méridionale des vignes coïncident encore sur les bords du Jourdain[3]; dans le Ghor une température de 21 degrés à 21 degrés et demi s'est donc maintenue depuis vingt-cinq siècles. Toutefois, dans un pays dont le relief est si accidenté, il se peut que

[1] Tristram, *The Land of Moab;* — Conder, *Palestine Exploration fund*, jan. 1872.
[2] Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*
[3] Gay Lussac et Arago, *Annales des Longitudes*, 1834.

les limites des aires végétales se soient légèrement déplacées en hauteur sans que les annales permettent de le constater; or il suffit du plus léger écart d'altitude pour amener un changement, puisque 200 mètres d'élévation correspondent à un degré en latitude. Autrefois, aussi bien que dans ce siècle, les eaux fluviales étaient fréquemment insuffisantes pour les cultures; la construction d'aqueducs et de citernes pour l'alimentation des villes et l'irrigation des campagnes était le plus indispensable des travaux publics; les prières se faisaient à la même époque pour implorer la pluie, en octobre, où tombent ordinairement les premières averses, et en avril, où l'on s'attend aux pluies du printemps[1]; mais, si désireux que fussent les habitants de voir des pluies abondantes féconder leurs cultures, l'aspect même du pays semble prouver que ces contrées « découlant de lait et de miel » avaient jadis un climat plus humide. Les auteurs s'accordent à dire que la Palestine était couverte de forêts sur une grande partie de son étendue; maintenant elles ont entièrement disparu, si ce n'est dans le voisinage de la mer et sur quelques pentes bien exposées aux souffles humides; les seuls débris qu'on en retrouve ailleurs sont des racines que les indigènes retirent pour en faire du charbon ou du bois de chauffage. Les cultures s'étendaient autrefois bien au delà des limites actuelles; jusqu'en plein désert, où l'eau nécessaire à l'irrigation manquerait aujourd'hui, on voit les traces d'anciennes plantations. La Palestine entière, actuellement si aride et si pierreuse dans toute la région méridionale, était couverte de végétation : les montagnes étaient façonnées en terrasses, semblables à celles de la Provence et de la Ligurie; de Dan à Beer-sebah, même dans la péninsule de Sinaï[2], on voit sur tout le pourtour des collines les ruines de murs qui soutenaient la terre des vignobles. Du moins, si la Syrie et la Palestine ont changé de climat, si l'atmosphère y est, comme dans toute l'Asie Antérieure, devenue moins humide, la salubrité générale s'y est maintenue; les terrains en pente facilitent l'écoulement des eaux et les marais sont peu étendus. Là où ils occupent une superficie considérable, comme aux environs d'Antioche, la contrée, dangereuse à habiter même en hiver, se dépeuple complètement pendant l'été.

Quelques changements, correspondant à ceux du climat, se sont produits dans la flore syrienne. Si les dattiers croissent à Jéricho, ils y sont devenus bien rares; M. Conder n'en a trouvé que deux dans l'oasis. Le bananier, que l'on cultivait encore à la fin du seizième siècle sur les bords du

[1] Conder, *Tent-work in Palestine.*
[2] Holland, *Journal of the Geographical Society*, 1868

lac de Genezareth, ne s'y rencontre plus[1]. On sait que les cèdres, jadis l'arbre par excellence du Liban, n'y sont représentés aujourd'hui que par de rares bouquets; l'essence qui les remplace dans les montagnes syriennes, le *pinus bruttia*, s'accommode d'une moindre humidité dans l'atmosphère ; le climat de l'Europe occidentale leur est plus favorable[2]. La végétation des forêts n'a gardé son aspect primitif que dans certaines parties de l'Amanus, qui ressemblent au Taurus cilicien par leurs futaies de chênes et de hêtres, de cèdres et de pins, dont quelques-uns dressent leurs troncs à 50 mètres de hauteur. La faune de la Syrie et de la Palestine s'est également modifiée : la plupart des animaux domestiques sont d'une taille bien inférieure à celles de leurs congénères d'Occident ou de l'Asie Mineure. Les sangliers gîtent encore dans les fourrés, et les chacals errent autour des villages, mais le lion a disparu ; les panthères et les onces, communes dans l'Amanus, sont devenues rares dans le Liban et l'Anti-Liban. L'ours ne rôde plus que dans les solitudes du Djebel-ech-Cheïkh et autres monts de la Syrie. L'ours syrien est un bon compagnon, moins dangereux pour les troupeaux que pour les vignobles et les champs de pois. Les Syriens croient même à l'existence d'une espèce d'ours exclusivement frugivore, laissant paître, sans y toucher, les brebis et les agneaux. Pendant la saison des vendanges, les indigènes protègent leurs vignes en frappant brusquement sur des vases de métal pour intimider l'ours et ses compères, le chacal et le renard : on entend résonner ce bruit lugubre sur toutes les pentes cultivées[3].

On a longtemps douté que le crocodile appartînt à la faune de la Palestine, mais le témoignage précis de quelques voyageurs, notamment celui de M. Guérin, et tout récemment l'envoi de sauriens empaillés offerts par M. Ziphros aux musées de Londres et de Königsberg, ont résolu la question. Le Nahr-Zerka, au sud du mont Carmel, mérite bien le nom de *Flumen Crocodilum* que lui donne Pline, et d'autres sauriens de la même espèce se trouvent aussi dans le Nahr-el-Falek, sur les côtes de Samarie. Seulement, ces animaux, n'ayant point de Nil pour s'y ébattre, ne ressemblent pas aux monstres de l'Égypte : ce sont de petits crocodiles longs d'un mètre et demi. Au mois de mars, ils sortent de l'eau pour déposer leurs œufs et l'on dit qu'ils sont alors dangereux pour les troupeaux. La faune fluviale et lacustre de la Palestine offre un caractère beaucoup plus égyptien qu'asiatique. En étudiant les poissons du Jourdain et du lac de Tibériade,

[1] Ritter, *Asien ;* — Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?*
[2] Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*
[3] Richard Burton et Tyrwhitt Drake, *Unexplored Syria.*



PAYSAGE DE LA PÉNINSULE DU SINAÏ. — VUE PRISE A RAPHIDIM.

Dessin de Slom d'après une photographie de M. Frith.

le naturaliste Tristram se demandait si le fleuve de la Judée n'avait pas appartenu au bassin du Nil. Les eaux syriennes ont aussi quelques espèces qu'on ne retrouve point ailleurs. Ainsi la rivière Koveïk, qui coule dans la vallée fermée d'Alep, a, parmi les dix-sept formes de poissons qui peuplent ses eaux, trois espèces qui lui sont particulières. La dépression du Ghor, dont le climat est africain, ressemble également à l'Afrique par sa faune : sur 322 espèces d'oiseaux connues jusqu'à ce jour en Palestine, 58 sont communes à la Judée et au nord-ouest de l'Afrique, et ces espèces se trouvent presque exclusivement dans le Ghor et sur le pourtour de la mer Morte. De charmantes petites tourterelles roses perchent sur les hautes branches des arbres.

La population dite « arabe » de la Syrie et de la Palestine ne mérite ce nom que par son dialecte; elle descend des anciens habitants de la contrée. Les conquérants venus d'Arabie n'exterminèrent point les indigènes; ils leur laissèrent champs et demeures, n'exigeant d'eux que le tribut, ne leur demandant même pas de se convertir à l'Islam. La plupart des Syriens s'empressèrent de se faire mahométans, comme ils s'étaient faits chrétiens sous le régime de Byzance, mais la conversion à la foi de Mahomet ne fut pas plus profonde que ne l'avait été quelques siècles plus tôt le changement du paganisme au christianisme. Avant tout, il s'agissait de garder le sol, et les nouvelles formes extérieures de religion gênaient d'autant moins les fellah que le fond des cultes antiques, antérieurs même au judaïsme, leur est toujours resté. Comme aux temps où les prophètes hébreux prononçaient leurs malédictions contre les adorateurs des hauts-lieux, ils ont encore pour fétiches de grands arbres et des buttes de rochers; seulement il leur a fallu déguiser le culte païen sous des formes strictement musulmanes : les lieux saints, désignés sous le nom de « stations » ou *makam*, — à peine différent de celui de *makom*, maudit par la loi de Moïse, — sont ornés de petites coupoles blanches abritant, dit-on, les tombeaux de chefs ou de prophètes. Mais ces cheïkh et ces nebi, qui portent pour la plupart le nom même de l'endroit, sont-ils autre chose que les anciennes divinités topiques, bien que plusieurs aient des appellations récentes, même d'origine chrétienne, tels que Paul, Pierre et Mathieu? Ces prétendus saints musulmans sont fréquemment associés par couples, comme l'étaient les divinités phéniciennes; il a suffi, pour les accommoder au nouveau milieu religieux, de changer les épouses en sœurs. Les pratiques d'adoration sont les mêmes qu'il y a trois mille années : on égorge encore des agneaux devant

les édicules; le rocher sacré ou la pierre supérieure de la porte, à l'entrée du tombeau, est encore oint de henné; les anciens du village exécutent devant la « station » leurs danses solennelles; des morceaux d'étoffes sont attachés en ex-voto aux arbustes des alentours; chaque branche qui tombe de l'arbre sacré qui l'ombrage est précieusement recueillie; on allume des lampes dans les makam et, sur toutes les collines environnantes, la pointe d'où on l'aperçoit est signalée par une petite pyramide. Dans l'enceinte sacrée, l'hospitalité est inviolable, même pour l'infidèle. Le nom de la divinité topique n'est jamais prononcé aussi légèrement que celui d'Allah; rien n'est plus rare qu'un faux serment prêté sur le sanctuaire local[1] : la mort en serait la conséquence inévitable.

Les anciennes religions cananéennes élevaient aussi des dolmen, des menhir, des cercles de pierre. On n'en trouve plus dans la Judée, où les rigides observateurs de la loi les auront tous démolis, oubliant que Moïse et Josué en avaient eux-mêmes dressé. En Samarie on croit avoir retrouvé les traces d'un de ces monuments primitifs; les explorateurs anglais en ont signalé quelques-uns dans la Galilée, la « terre des Païens » ; on en voit un autre près de Tyr et c'est par centaines qu'on les a découverts dans les montagnes du Trans-Jourdain[2] et la péninsule sinaïque; en la seule année 1881, on en a reconnu plus de sept cents dans le pays de Moab. Chaque sommet de colline avait sinon son temple, du moins son amas de blocs. La plupart des monuments sont formés de pierres brutes; cependant il en est aussi que le fer a touchés. Les Arabes considèrent encore les dolmen comme des autels et viennent y saluer le soleil à son lever. Autour de ces mégalithes, on a ramassé des pointes de flèches et de nombreux silex travaillés[3].

La population de la Palestine et du Trans-Jourdain, comme celle de l'Asie Mineure, se compose de deux éléments bien distincts, quoique juxtaposés dans presque toute la contrée : ce sont les Bédouins errants et les fellah, habitants des villages et des banlieues urbaines. En quelques villes, qui sont plutôt des groupes de bazars et de jardins, comme Gaza, on trouve, à côté les unes des autres, la maison du citadin, la barraque du fellah et la tente de l'Arabe. Les Bédouins diminuent en nombre dans la Cisjordanie : à peine en rencontre-t-on encore quelques-uns dans la plaine littorale de Saron, entre le Carmel et Jaffa ; mais on se rappelle encore l'époque où des pillards franchissaient le Jourdain pour ravager les

[1] Clermont Ganneau, *Palestine inconnue;* — Conder, *Tent-work in Palestine.*
[2] Conder, *Exploration of Palestine;* — Wilson; — Holland, etc.
[3] E. Cartailhac, *L'âge de la pierre en Asie.*

villages de la plaine d'Esdraelon. Sur les plateaux du Trans-Jourdain, les principales tribus de Bédouins sont les Adwan, comprenant environ 11 000 individus, et les Beni-Sakhr ou « Fils des Rochers », moins nombreux d'un tiers, mais plus puissants : ils se disent immigrés de l'Arabie centrale et se rattachent aux Hymiares, dont ils ont encore quelques mots dans leur langage[1]. Les Bédouins de la péninsule sinaïque, compris sous le nom général de Towarah ou « Arabes de Tor », disent, peut-être avec quelque exagération, qu'ils sont environ 8000 : on les croit descendants des Amalékites que les Hébreux, sortis d'Égypte, vainquirent à Raphidim, au pied du mont Serbal. Très attachés au lieu natal, les Towarah reviennent toujours aux mêmes campements d'hiver et d'été. Leurs femmes, comme celles des Adwan, se tatouent en bleu la lèvre inférieure et se bariolent le visage de quelques traits géométriques[2]. D'après Éliseyev, les tribus de Bédouins sont d'origines très diverses : il en est qui ressemblent à des Européens du nord par leur chevelure blonde et leurs yeux bleus. Parmi les Bédouins de la Palestine, on rencontre des Algériens réfugiés en Orient pour éviter la domination française ; cependant ils se considèrent presque comme les compatriotes des voyageurs français et se présentent à eux comme ayant droit à leur aumône[3]. Des Tsiganes, connus sous le nom de Naouri, errent aussi au milieu des Bédouins.

Les fellah de la Palestine, appelés généralement *Koufar* ou « gens des Villages », sont méprisés par l'Arabe à cause de leur langage incorrect et bien plus à cause de leur servilité, conséquence forcée de leur genre de vie ; il est rare que des mariages aient lieu entre jeunes gens des deux groupes de population. Cependant les fellah sont pour la plupart bien faits et leurs traits sont agréables : les femmes de Nazareth et celles de Bethlehem sont même renommées pour leur beauté, ce qu'on explique, à tort ou à raison, par un mélange de sang avec des éléments européens. On voit très rarement des personnes contrefaites dans les villages de la Syrie et de la Palestine, mais la lèpre règne encore sur les fellah, et chaque grande ville a son faubourg pour les malheureux rongés par l'horrible maladie. Dans certaines parties de la Palestine, les femmes adultères sont lapidées comme il y a deux mille ans, et l'on montre des abîmes où, récemment encore, des malheureuses furent précipitées par les anciens du village[4].

Si dans les campagnes la population s'est peu modifiée, il n'en est pas

[1] Conder, *Heth and Moab*.
[2] Palmer, *The Desert of the Exodus*.
[3] Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*.
[4] Conder, *Tenk-work in Palestine*.

de même dans les villes, où se sont établis les conquérants arabes, puis ceux que l'on désigne sous le nom de Turcs et qui sont Kourdes, Arméniens ou Tcherkesses; l'esclavage, qui n'est point aboli, — car Damas a toujours ses marchés où se vendent des Africains, — contribue au croisement de la population. La race est très mélangée, cependant elle se distingue par des traits caractéristiques. Les Syriens ont en général la figure régulière, mais un peu trop large, un nez bien dessiné, quoique sans finesse, des lèvres légèrement saillantes; les yeux, fendus en amande, sont toujours beaux, et la physionomie d'une extrême mobilité. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les Syriens, vraiment dignes de leurs ancêtres phéniciens, sont un peuple intelligent entre tous; d'après Burton, ils seraient « la race la mieux douée qui existe. » Malgré les longs siècles de servitude qu'ils ont subis, ils ont une merveilleuse initiative, en même temps qu'une extrême facilité de compréhension. Leurs aptitudes se portent tout naturellement vers le commerce et déjà nombre de négociants syriens sont établis à Marseille, à Liverpool, à Manchester; il s'en trouve même en Amérique et en Scandinavie. Commerçants nés, ils n'ont guère de conversation qui ne roule sur l'argent. En outre, on reproche à presque tous les « Arabes » de Syrie leur peu de souci de la vérité. « Le mensonge est le sel de l'homme! » dit un de leurs proverbes [1] justifiant le vice de la fourberie, si commun chez les gens opprimés. Un autre défaut capital des Syriens est leur intolérable vanité; ils s'enorgueillissent si volontiers de leur savoir, qu'ils n'ont plus la volonté d'en apprendre davantage; ils s'arrêtent, tout fiers d'être arrivés si loin. Du reste, chaque ville se distingue par des caractères spéciaux, provenant de la diversité des croisements et du milieu. Les dictons locaux mentionnent ces différences en les exagérant : « *Halebi, tchelebi! Chami, choumi!* Alépins, faquins! Damasquins, coquins! » se renvoient les habitants de l'une à l'autre cité. Les gens de Damas sont les plus arabes des Syriens, ce qui s'explique par leurs relations constantes de commerce avec la Mecque. Le dialecte arabe y est plus pur que dans le reste de la Syrie; mais l'ancien syriaque s'est maintenu dans quelques bourgs voisins. Alep est dans le voisinage des pays de langue turque et la ville d'Antioche fait partie du domaine glossologique de l'Asie Mineure.

Le long de la côte septentrionale de la Syrie, du golfe d'Alexandrette au Nahr el Kebir, la plupart des monticoles appartiennent aux peuplades des Nosaïri (Petits Chrétiens [2]) ou Ansarieh, évalués diversement à 120 000

[1] Conder, *Tent-work in Palestine.*
[2] Ernest Renan, *Mission de Phénicie.*

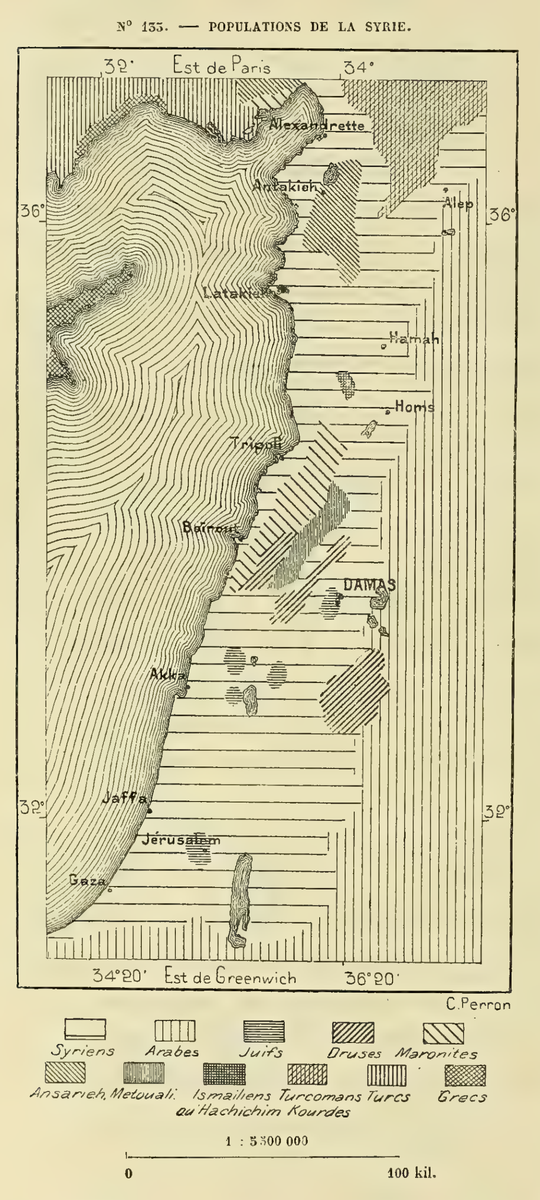
ou 180 000 individus; ils sont pâtres dans les montagnes, excellents laboureurs dans la plaine; mais ceux qui vivent dans les campagnes ouvertes se tiennent à l'écart de leurs voisins et ne s'allient point avec eux par les mariages; cependant ils parlent arabe; un grand nombre d'entre eux ont les cheveux blonds et les yeux bleus[1]. Les Ansarieh des villes se disent mahométans, afin d'échapper à la persécution; ils circoncisent leurs enfants et pratiquent avec ostentation les cérémonies du culte officiel, faisant toutes les ablutions prescrites et se soumettant aux jeûnes. Mais ils ont un culte particulier, mélange de sabéisme et de christianisme, par lequel ils se rattachent aux Manichéens : le secret qui constitue la base de leur religion et qui est révélé oralement aux adeptes se nomme le « Mystère des Deux »[2]. D'ailleurs, les diverses tribus ou *achaïr* ne professent pas exactement les mêmes dogmes et les écrivains varient beaucoup dans leurs récits, suivant les groupes d'Ansarieh avec lesquels ils se sont trouvés en relation. On dit que la plupart adorent un dieu en cinq personnes; ils se prosternent devant les arbres et surtout devant le soleil et la lune, les deux « princes des abeilles » ou des étoiles. Pour eux, la femme est un être particulièrement immonde. « Dieu, disent-ils, a créé les diables avec les péchés de l'homme, et la femme avec les péchés des diables. » Plus vile que le démon, la femme n'a pas même le droit de prier. Du reste, elle est si peu respectée par les autres Syriens, qu'il est convenable de s'excuser quand on mentionne le nom d'un de ces êtres impurs. L'habitude de déformer la tête des enfants par un bandage est très commune chez les Ansarieh[3].

Les Druzes, dont le nombre est évalué diversement de 80 000 à 150 000, habitent les vallées du Liban méridional et le Hermon, et s'entremêlent à d'autres communautés dans les plaines qui entourent leurs citadelles de rocs. Le population druze se déplace graduellement dans la direction de l'est; dans plusieurs districts du Liban, où ils étaient jadis fort nombreux, on n'en voit plus que des familles isolées, tandis que le Djebel Haouran est graduellement envahi par eux; ils confinent aux steppes, où ils se sont alliés aux Anazeh et aux Chammar[4]. Il y a cent cinquante ans, ce massif volcanique ne donnait asile qu'à des Bédouins, maintenant il est en grande partie peuplé de Druzes. Dans ce pays écarté, les fiers montagnards, encore soumis nominalement à la Turquie, retrouvent

[1] Blanche; — Conder, *Heth and Moab.*
[2] Victor Langlois, *La Cilicie.*
[3] Ernest Chantre, *Rapport sur une Mission scientifique dans l'Asie occidentale.*
[4] Conder, *Fortnightly Review*, aug. 1863.

l'indépendance qui leur est chère; ils ont des pâturages, des terres fertiles, de l'eau en abondance, un climat salubre, et d'antiques cités abandonnées leur fournissent en quantité la pierre pour construire leurs masures. Comme les Ansarieh, ils se disent musulmans, mais ils sont rejetés à bon droit du sein de l'Islam par les autres mahométans, car leurs doctrines religieuses ne s'accordent point avec le Coran. Les Ed-Deruz, ou sectateurs du prophète Mohammed Ed Derazi, professent une religion que la plupart ne sauraient même étudier, tant la théologie en est compliquée, tant ses fondateurs, rompus à toutes les subtilités de la métaphysique, ont mélangé leurs doctrines chiites de réminiscences gnostiques et mazdéennes. C'est un mage persan qui fonda la secte à la fin du troisième siècle de l'hégire; c'est un autre mage iranien, Hamza, qui résuma et modifia le corps de doctrine. Les Druzes se nomment eux-mêmes les « Unitaires » et leur premier dogme est en effet l'unité de Dieu, mais ce Dieu s'est fréquemment manifesté sous forme humaine; Ali fut une de ces apparitions; de même, le terrible calife Hakim, dont la folie et la cruauté sont encore légendaires chez les musulmans. Hamza, le « centre du cercle », est la dernière de ces incarnations divines; il fut la lumière, dont Mahomet était l'ombre, et contre chaque disciple du mal naquit un disciple du bien. La lutte est éternelle entre les deux principes, guerre sans fin dans laquelle les Druzes et la foule innombrable de « Gog et Magog », au fond

N° 133. — POPULATIONS DE LA SYRIE.





PRINCESSE DRUZE ET DAME DU LIBAN.
Dessin de Zier, d'après des photographies.

de la Chine lointaine, représentent l'armée de Dieu. Le nombre des âmes ayant été fixé de toute éternité, elles passent indéfiniment de corps en corps, reprenant le combat dans chaque nouvelle existence : « L'âme est comme un liquide qui passe de vase en vase » ; sa destinée est écrite d'avance et le contrat des élus avec Dieu est déposé dans une des pyramides d'Égypte ; au dernier jour, Hakim confiera son glaive à Hamza pour qu'il fasse triompher la vraie religion et distribue les peines et les récompenses. Une grande partie de la doctrine est ésotérique, voilée pour les ignorants par des formules, des signes et des nombres dont les initiés ou *okkal* possèdent seuls la clef. Peine de mort est prononcée contre celui qui révèlerait les cérémonies mystérieuses célébrées sur les « hauts-lieux » devant un veau sacré.

Les premiers préceptes moraux inculqués aux Druzes sont la véracité et la solidarité : ils se doivent naturellement une parole sincère et des actes de bon vouloir. Envers les étrangers ils n'ont pas la même obligation ; ils peuvent même les tuer sans crime, si leur mort est nécessaire à la cause nationale ; cependant ils se distinguent en général de tous leurs voisins par une plus grande droiture, plus de dignité dans les manières, une cordialité plus durable, un langage moins affecté. Ils sont généralement très sobres, vêtus avec goût, mais sans ostentation, discrets dans leur langage, et se donnent respectueusement les uns aux autres le titre de cheïkh : ils tiennent à devoir d'être les meilleurs, puisqu'ils sont les élus. Nulle part chez les Orientaux les femmes ne sont plus respectées ; leurs droits dans le mariage et comme propriétaires en font les égales des hommes ; par l'intruction, elles sont en général les supérieures, car presque toutes connaissent au moins la lecture et l'écriture et font partie de la classe des « savants » ou initiés. Les familles, strictement monogames, se limitent à un certain nombre d'enfants : la coutume ne permet pas à l'homme opulent d'avoir plus de quatre filles, au pauvre d'en élever plus de deux ; il ne faut pas que les soucis domestiques empêchent la femme de vaquer à ses devoirs civils et à ses prières. L'influence politique des Druzes dépasse de beaucoup les limites de la tribu ; les émirs des « Unitaires » ont parmi leurs sujets des paysans de sectes différentes, qu'ils traitent d'ailleurs avec beaucoup de modération. Très vaillants, les Druzes n'ont pas, à nombre égal, d'ennemis dont ils ne puissent d'avance se dire les vainqueurs[1].

Parmi les sectes non chrétiennes de la Syrie, les Métouali, qui vivent

[1] Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses;* — Guys, *La nation druse, son histoire sa religion ;* — H. Petermann, *Reisen in Orient.* — Wolff, *Die Drusen und ihre Vorläufer.*

à Tyr, à Sidon, dans la plaine de Cœlé-Syrie et dans les vallons des alentours, se sont fait une place à part par leur intolérance. Ce sont des chiites, ayant, comme les musulmans iraniens, une vénération spéciale pour le calife Ali, qu'ils placent sur le même rang que le Prophète, ou même au-dessus de lui; partout où ils vont, ils portent avec eux un peu de terre persane[1]. Ils se croiraient souillés par le contact d'un hérétique, sunnite ou chrétien, et brisent le vase dont un étranger s'est servi. Plus au nord, dans les montagnes qui séparent Homs de Tripoli, une autre secte, celle des Bathéniens ou Ismaïliens, a gardé les traditions des Hachichim ou « Assassins », les séides du « Vieux de la Montagne », trônant dans sa forteresse d'Alamout, au centre de l'Elbourz. Les monts syriens, comme ceux du Kourdistan et de l'Arménie, ont été le refuge de toutes les religions persécutées. Sur les espaces peu accidentés de la plaine et du plateau règne l'unité de la foi; dans les régions montueuses, les inégalités du relief ont protégé la variété des cultes.

Les Maronites, qui se rattachent maintenant à l'Église latine, malgré la différence originaire de leurs dogmes et de leurs rites, sont au nombre des chrétiens que les escarpements des montagnes ont préservés de la destruction. Groupés solidement en corps de nation, ils habitent surtout le versant occidental du Liban, entre le Nahr-el-Kelb ou « rivière du Chien », qui se jette dans la mer un peu au nord de Beïrout, et le Nahr-el-Barid ou « rivière Froide », qui s'épanche des contreforts septentrionaux du Liban; quelques groupes de Maronites vivent aussi dans le pays des Ansarieh et dans les villes de la plaine où ils trouvent le point d'appui de communautés catholiques; enfin il reste encore dans l'île de Cypre un faible résidu de leurs anciennes colonies. Ainsi nommés d'un patriarche Maron, qui constitua leur église au septième siècle, les Maronites se firent pendant les Croisades les alliés naturels des Occidentaux contre les mahométans, et peu à peu ils modifièrent leur doctrine pour la mettre d'accord avec celle des étrangers qu'ils accompagnaient sur les champs de bataille ; en 1215, ils reconnurent l'autorité du pape, et depuis cette époque ils sont considérés comme les protégés spéciaux des catholiques de l'Occident; quelques familles de la montagne portent des noms européens, ce qui permet de penser que des Francs du temps des Croisades se sont mêlés à la peuplade du Liban[2]. Les Maronites montrent avec orgueil deux lettres de Louis XIV et de Louis XV qui leur promettent l'appui constant de la France, et pendant le cours de

[1] Conder, *Fortnightly Review*, aug. 1883.
[2] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*.

ce siècle ils ont toujours été considérés comme les « Français du Liban ». De là l'extrême importance qu'a prise la question des Maronites dans la lutte des influences diplomatiques en Orient. En vertu des traités, le pacha du Liban doit professer la religion chrétienne, celle de la majorité des montagnards. La France protégeant les Maronites, la Grande-Bretagne a pris les Druzes sous son patronage et les dissensions locales, attisées par les résidents étrangers et par les pachas musulmans eux-mêmes, heureux de diviser pour régner, ont dégénéré en guerre ouverte et en massacres. En 1860, treize mille chrétiens furent égorgés dans le Liban et dans les contrées voisines. On accusa les Druzes d'être les auteurs de ces exterminations en masse, mais ils n'y prirent qu'une faible part; les principaux coupables furent les soldats turcs, réguliers et irréguliers[1]. Quoique nombreux et défendus par les escarpements de leurs forteresses naturelles, les Maronites n'osèrent point résister et le calme ne se rétablit qu'après l'envoi d'une expédition française. Attirées sur les lieux de massacre par les amas de cadavres mal ensevelis, les bêtes fauves, onces, hyènes et loups, reprirent possession du pays et longtemps encore après le carnage il y eut danger à voyager sans escorte[2].

Le clergé est extrêmement puissant en pays maronite : plus du quart de la contrée appartient à l'Église; au moins deux cents couvents, disposés généralement par couples, ceux des hommes à côté de ceux des femmes, sont épars dans les vallées du Liban, entourés de noyers et d'autres arbres touffus, dominant des terrasses de vignobles et les plaines fertiles. Les prêtres se marient, mais, devenus veufs, ils ne peuvent plus prendre une nouvelle épouse; ils sont élus par les moines, de même que les évêques, qui à leur tour nomment le patriarche ou *batrak*, sous réserve de l'approbation du pape. La messe se dit en syriaque, langue qui n'est plus comprise ni des fidèles, ni des prêtres. Un très grand nombre de Maronites apprennent le français et le parlent avec facilité, mais ils en étudient rarement la littérature, leur ambition se bornant d'ordinaire au métier de dragoman ou de commis aux écritures. Ceux qui s'occupent de commerce le font généralement sans esprit d'entreprise; ils s'en tiennent au petit trafic de détail. La masse de la population est restée au travail héréditaire et routinier des vignes, des champs et des vergers : l'initiative lui manque. Des artistes étrangers, Grecs pour la plupart, construisent et ornent ses édifices; ce que le Maronite bâtit est lourd et disgracieux; son costume a

[1] Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui.*
[2] Van Lennep, *Bible Lands.*

moins d'élégance que celui de ses voisins arabes et druzes[1]. Toutefois l'art maronite du moyen âge a laissé quelques édifices d'un style original, ornés de peintures à fresques. Les tisserands maronites de Zouk Mikaïl fabriquent de belles tentures de soie et les orfèvres du pays, qui ont gardé les procédés de l'orfèvrerie phénicienne et grecque, font des bijoux très appréciés, d'un grand caractère artistique[2].

D'autres catholiques-unis résident dans le voisinage du désert, au sud et à l'ouest de Damas, et ceux-ci sont de pure race arabe. Immigrés du Yemen bien avant l'ère chrétienne, et renforcés par des colons du Hedjaz et du Nedjed, ces « Arabes Arabes », ainsi qu'ils se nomment pour attester leur origine immaculée, se convertirent au christianisme vers la fin du quatrième siècle et le nouveau culte leur valut le nom de « Grecs » ; après la conquête arabe, un certain nombre gardèrent leur religion, mais la domination des orthodoxes finit par leur peser, et, par amour de l'indépendance, ils se rattachèrent à un maître lointain, le pape, qui leur permit d'avoir leur propre hiérarchie et de remplacer dans leurs cérémonies la langue grecque par l'arabe ; on leur donne le nom de « Grecs-Unis », quoiqu'ils ne se rattachent aux Hellènes ni par l'origine, ni par la religion. Ils sont appelés aussi Melkites ou « Royaux » ; leur chef spirituel, qui réside à Damas, prend le titre de patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. De tous les chrétiens de l'Asie, latins et grecs, les Arabes melkites sont les plus respectés ; leur vaillance est à toute épreuve ; leur intelligence naturelle est développée par l'instruction ; ils connaissent admirablement leur langue, et même ceux qui n'en ont pas étudié la littérature parlent un arabe élégant et pur. Pleins d'une juste confiance en eux-mêmes, ils ne reculent devant aucune entreprise et l'on s'étonne de voir quelle part un si petit peuple, certainement inférieur à 100 000 individus, prend au maniement des grandes affaires[3].

Les Juifs sont des étrangers dans le pays qui appartint à leurs ancêtres et qu'ils considèrent comme leur patrie ; à Damas seulement ils forment une communauté qui paraît descendre directement d'une colonie antique ; de 6 millions d'Hébreux, 40 000 à peine, soit environ la cent cinquantième partie de la nation, résident dans leur patrie première : c'est la Pologne et la Galicie qui sont devenues maintenant le centre du judaïsme. Naguère les Hébreux de Palestine étaient tous des Maugrabins et des « Spanioles », descendants des Juifs expulsés de l'Espagne par l'Inquisition : ce sont les

[1] G. Palgrave, *Essays on Eastern Questions.*
[2] G. Rey, *Notes manuscrites.*
[3] G Palgrave, ouvrage cité.

Sephardim ou « Gens du Livre ». Quelques Karaïtes vivent aussi en Palestine. Mais depuis le milieu du siècle les immigrants juifs se dirigent en foule vers la « Terre Promise », et ceux-ci appartiennent presque tous à un autre groupe, celui des Achkinazim, ou Juifs de l'Europe orientale. Vers 1840 déjà on évaluait à une centaine par an le nombre des Juifs qui, sentant l'approche de la mort, quittaient la Russie pour aller s'éteindre en Palestine. C'était alors une croyance générale qu'au jour du Jugement les morts enterrés en « Terre Sainte » ressusciteraient immédiatement, alors que tous les autres seraient obligés de se creuser comme des taupes un passage souterrain jusqu'au lieu sacré d'où les ferait surgir la voix divine[1]. D'après la tradition talmudique acceptée par les Juifs allemands, polonais, russes et roumains, c'est à Safed que le Messie établira son trône lors de sa venue : telle est la raison qui a groupé à la base de l'ancien volcan la principale colonie hébraïque de la Palestine[2]. Tibériade, où renaîtra le Messie, a reçu aussi de nombreux colons, qui « tiennent toujours leur lampe allumée », et des milliers se sont groupés autour du temple de Jérusalem. Les récentes persécutions qu'ont subies les Juifs de l'Europe orientale ont précipité le mouvement d'émigration vers la Judée et plusieurs colonies agricoles ont été fondées dans le pays, notamment au pied du Carmel, dans la plaine d'Esdraelon; des philanthropes anglais s'étaient occupés aussi de se faire concéder pour des colons hébreux les excellentes terres du pays de Galaad, dans le Trans-Jourdain[3]. Les débuts de ces entreprises ont été lamentables : la faim, la misère, les maladies ont plus que décimé les malheureux fugitifs; en maints endroits, ils ont dû se disperser pour mendier leur misérable vie; quelques convois de ces malheureux ont été rembarqués par ordre du gouvernement turc. Néanmoins l'immigration en masse aura certainement eu pour conséquence d'accroître l'importance de l'élément hébraïque dans la Palestine. Les Sephardim, naguère condamnés à porter le turban noir, se distinguent par la noblesse du maintien, la beauté des traits; mais, plus routiniers, moins actifs, moins instruits que les Achkinazim, ils sont condamnés à devenir le prolétariat de la nation.

Champ de bataille entre les diverses confessions religieuses qui se réclament de Jésus-Christ et qui revendiquent la possession de son tombeau, la terre des anciens Juifs a reçu non seulement de nombreux missionnaires, mais aussi des colonies d'agriculteurs européens. Les plus riches sont celles des protestants souabes établis près de Jaffa et à Khaïfa, au pied du

[1] J. G. Kohl, *Reisen in Süd-Russland;* — Voir aussi *Voyages* de Chardin.
[2] De Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, février 1875.
[3] Laurence Oliphant, *The Land of Gilaad.*

mont Carmel; ces colons appartiennent à la secte des « templiers », qui attend la venue du Messie et veut être la première à répondre à son appel au jour du Jugement. Après diverses péripéties, leurs établissements, soutenus par des contributions volontaires envoyées de la mère-patrie, ont pris une certaine importance comme centres industriels et commerciaux d'où les routes rayonnent vers les alentours; ils perdent peu à peu leur caractère religieux pour se changer en entreprises économiques et plusieurs colons travaillent pour leur propre compte en dehors de la communauté. Des spéculateurs, Grecs et Européens, se font concéder de vastes territoires dans les régions les plus fertiles; un seul marchand a reçu pour sa part la moitié de la plaine d'Esdraelon, avec vingt villages; la propriété change de mains, au grand détriment des fellah; les anciennes communautés dans lesquelles chacun avait au moins un droit virtuel à la possession du sol, et où la *chtora* de l'invalide était cultivée par les villageois[1], ont cessé d'exister. La misère s'accroît dans les campagnes; des villages se dépeuplent d'indigènes, tandis que dans les villes s'accroissent les colonies étrangères. Les famines dévastent souvent la contrée. Que de fois les paysans, manquant de pain, sont obligés de prendre pour aliments des graines de mauves, bouillies dans l'huile ou le lait[2]!

La contrée de l'Amanus est la région du littoral méditerranéen, entre l'Asie Mineure et l'Égypte, qui a le plus perdu en population et où les agglomérations urbaines sont le plus éloignées les unes des autres. L'antique ville d'Issus, qui donna son nom à la victoire d'Alexandre, n'existe plus, et l'on ne sait, parmi les nombreuses ruines, quels débris identifier avec ceux de la cité grecque. Iskanderoun ou Alexandrette, la « Petite Alexandrie », est partiellement abandonnée pendant l'été : les marécages qui l'entourent, et dont on a essayé d'arrêter les miasmes par un rideau de peu-

[1] Conder, *Tent-work in Palestine.*

[2] Population de la Syrie et de la Palestine, classée par religions, en nombres approximatifs :

Musulmans	Sunnites	650 000
	Métouali	40 000
Druzes		120 000
Ansarieh		150 000
Grecs orthodoxes		100 000
Catholiques Latins	Maronites	200 000
	Melkites	80 000
	Syriens-Unis et autres	40 000
Arméniens		20 000
Juifs et Samaritains		40 000
Protestants de sectes diverses		10 000

pliers[1], lui font une atmosphère empestée, mortelle pour les Européens : durant la saison des chaleurs, ceux-ci se réfugient dans la ville pittoresque de Beïlan, bâtie à 500 mètres d'altitude, à mi-pente d'une montagne, que contourne une pittoresque vallée franchie par un aqueduc à double rang d'arcades. Un travail urgent serait d'assainir le port d'Alexandrette, le plus favorablement situé pour devenir le point de départ d'un chemin de fer unissant l'Euphrate à la mer de Cypre ; les vents descendus des montagnes voisines s'engouffrent parfois avec fureur dans la rade ; néanmoins elle offre l'abri le moins périlleux de la côte syrienne et les négociants en ont fait choix pour l'exportation des blés provenant des fertiles campagnes comprises entre le Taurus, l'Euphrate et l'Oronte : dix mille chameaux vont et viennent constamment entre Alep et Alexandrette[2]. Il est vrai que le rempart de l'Amanus sépare la plage d'Alexandrette des plaines de l'Oronte, mais le chemin de fer d'Alep, passant en tunnel au-dessous du col de Beïlan (686 mètres), aurait sur la ligne de Séleucie l'avantage d'être plus court. Un des viaducs de la voie projetée franchirait le « ravin du Diable » à 167 mètres de hauteur au-dessus du torrent. Dans la plaine de l'Amk, la voie se bifurquerait pour aller rejoindre Aïntab par la ville de Killis, entourée d'oliviers.

Alep ou Haleb, la station intermédiaire des caravanes entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate, est l'une des grandes villes de l'Asie turque, grâce à sa position au centre de convergence des routes; elle a de plus le privilège de posséder des eaux courantes; une large zone de cultures borde les deux rives du Koveïk; les jardiniers aleppins avaient jadis presque le monopole de l'exportation des pistaches[3]. Alep, l'antique Bérée, qui succéda elle-même à une cité plus ancienne, dont le nom, Khalebon ou Khalebo, se retrouve dans celui de la ville actuelle, eut toujours de l'importance comme entrepôt des marchandises : avant la découverte du cap de Bonne-Espérance et de la route maritime vers les Indes, elle était parmi les cités les plus commerçantes de la Terre. Encore très populeuse au commencement du siècle, elle perdit en un jour, lors du tremblement de 1822, plus de la moitié des habitants. Depuis cette époque la ville ne s'est pas complètement relevée; même elle a décliné après l'ouverture du canal de Suez, qui lui a pris une partie de son trafic. Alep la « Bariolée » a reçu des immigrants de toutes races et de toutes religions : les deux tiers de la population

[1] Kotschy, *Petermann's Mittheilungen*, 1865, n° XI.

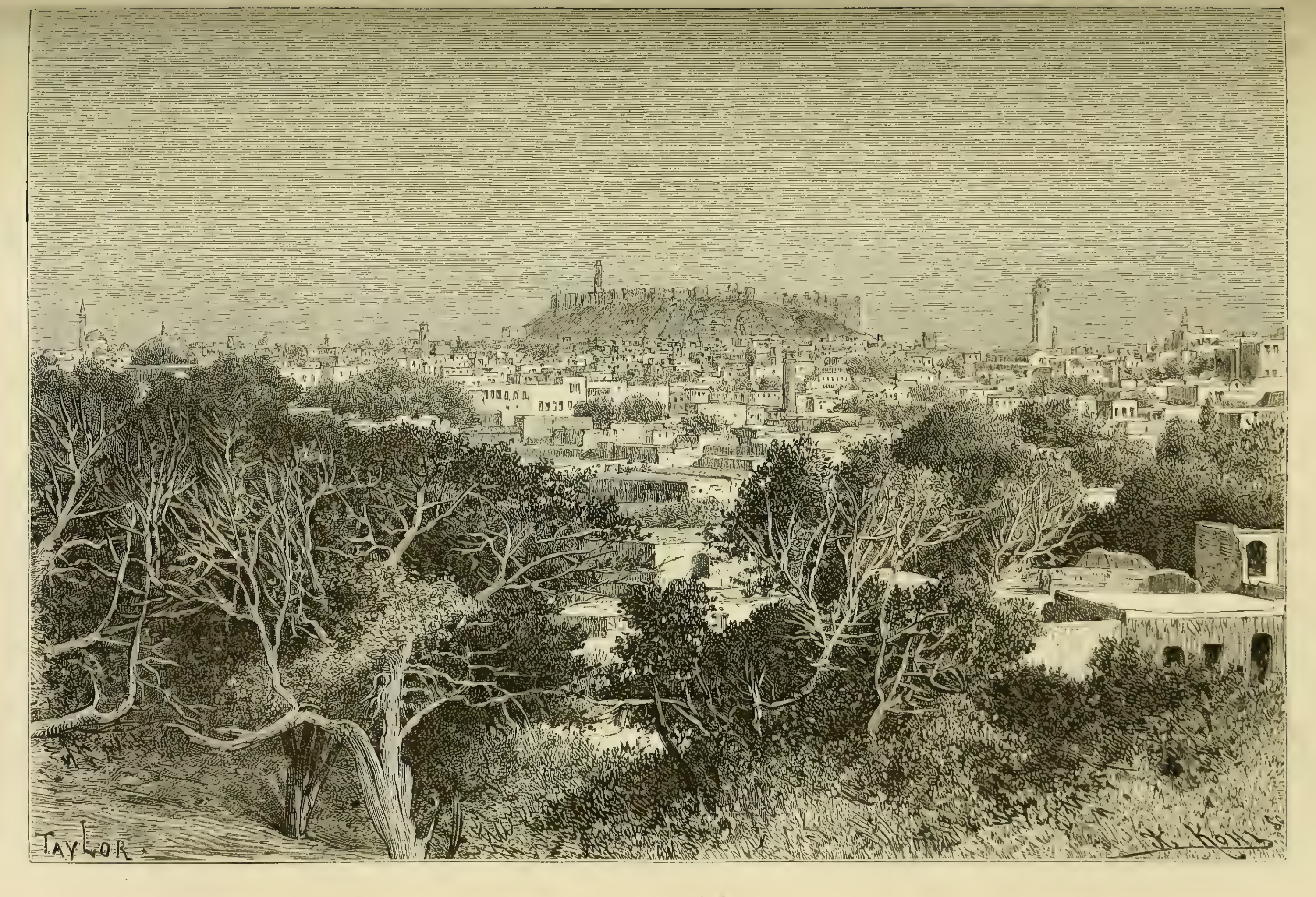
[2] Valeur de l'exportation d'Alexandrette en 1882 : 31 250 000 francs.
Mouvement du port : 130 000 tonnes.

[3] Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman*; — Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie.*

sont musulmans de langue arabe, mais les chrétiens, haïkanes et autres, les Juifs, les Ansarieh, les Druzes y sont nombreux, surtout dans les faubourgs; des centaines de Tcherkesses expulsés de Bulgarie y ont trouvé un refuge. La ville proprement dite, enfermée dans une enceinte de 5 kilomètres, est percée de rues étroites, dont quelques-unes entièrement voûtées par les saillies des maisons opposées qui se rejoignent. Au centre de toutes les constructions, khans des marchands et des chameliers, mosquées à coupoles et à minarets, demeures à fenêtres grillées et à moucharabiés surplombants, se dresse une butte artificielle, haute d'environ 60 mètres, dont les talus très inclinés sont revêtus d'un perré régulier de gros blocs : cette butte porte la forteresse qui résista aux Croisés en 1124. Ruinée par le temps et par les secousses du sol, la citadelle d'Alep n'a plus aucune valeur militaire, mais elle a toujours grand aspect avec ses larges tours carrées, ses poternes, ses tourelles d'angle et ses bastions. Les casernes fortifiées, construites en dehors de la ville par Ibrahim-pacha, le vainqueur de Nizib, ont remplacé le château d'Alep comme ouvrage de défense : on peut y loger jusqu'à 10 000 hommes. Dans l'histoire médicale, la cité syrienne est bien connue par la maladie cutanée appelée « bouton d'Alep ». Ce mal, auquel peu d'habitants échappent, indigènes ou étrangers, et qui attaque même les chiens et les chats, n'est point spécial à la ville qui lui a donné son nom; on le retrouve à Orfa, à Bagdad, en beaucoup d'autres villes de l'Orient et surtout au midi de la Perse.

La cité principale dans le haut bassin de l'Oronte est l'ancienne Emesse, dont le nom a été modifié en celui de Homs. De même qu'Alep, elle naquit du commerce; en cet endroit se croisent les voies naturelles du trafic, celle qui longe le cours de l'Oronte et la route transversale qui rejoint la Méditerranée à l'oasis de Palmyre et à l'Euphrate par la vallée du Nahr-el-Kebir; la brèche que forme la vallée de cette rivière entre les massifs de l'Amanus et la chaîne du Liban indique le tracé d'un futur chemin de fer entre le port de Tripoli et le bassin de l'Euphrate[1]. Pendant le mois d'automne, après la récolte, plus de 10 000 chameaux passent sur la route de Tripoli[2]. Homs, comme Alep et presque toutes les autres villes de la Syrie situées entre les montagnes et l'Euphrate, est dominée par une butte artificielle qui porte d'anciennes fortifications, presque entièrement ruinées. Située à 4 kilomètres à l'orient du fleuve, la cité n'a plus que de faibles restes de ses édifices du moyen âge; de l'antiquité païenne, elle n'a gardé

[1] V. Lovett Cameron, *Our future Highway*.
[2] Savoye, *Bulletin consulaire français*, 8e fascicule, 1883.



ALEP. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

que des fragments de colonnes et n'a pas un seul débris du temple somptueux consacré au Soleil, dont les prêtres étaient rois et qui montèrent avec Héliogabale sur le trône impérial. Homs n'était qu'une petite ville au commencement du siècle[1]; elle a pris récemment de l'importance comme ville industrielle; elle fabrique, comme autrefois, de belles soies brochées d'or; en outre, elle tisse des cotonnades et des étoffes grossières pour la consommation de la Syrie et des Bédouins; les soies grèges qu'elle importait pour ses métiers du Djebel-Ansarieh ne lui suffisant plus, elle en demande à des pays plus éloignés : c'est à l'Égypte, à l'Arabie et à l'Asie Mineure qu'elle envoie presque tous ses produits[2]. Située sur les confins du désert de Syrie, Homs est envahie par les Bédouins pendant les jours de marché : nulle ville de Syrie n'est plus intéressante à étudier par la réunion de gens de races et de religions diverses. Aux tribus arabes qui campent dans le voisinage, sont venus s'ajouter récemment des clans circassiens. Au sud-ouest de Homs, et en amont du lac que traverse l'Oronte, l'explorateur Conder a découvert, sur la butte insulaire du Tell-Nebi-Mendeh, de vastes ruines qu'il identifie avec Kadech, la « ville Sainte » des anciens Hittites, où Ramsès II remporta, en 1361 de l'ère ancienne, la grande victoire représentée dans le Ramesseum de Thèbes; le nom de Kadech est encore appliqué à un moulin voisin de la butte. Les marbres des temples et des sarcophages ont été récemment brisés

N° 154. — HOMS.



1 : 580 000

0 — 10 kil.

[1] Seetzen, *Reisen durch Syrien, Palästina*, etc.

[2] Population industrielle de Homs en 1883 : 12 000 personnes.

Métiers.	4 000
Valeur des produits en francs	9 000 000

(Savoye, *Bulletin consulaire français*.)

pour servir à la construction d'une fabrique de sucre[1]. Près de là s'ouvre un abîme d'où s'échappe l'eau jaillissante : d'après la tradition musulmane, c'est de là que s'élancèrent les eaux du déluge ; un tertre quadrilatéral qui se trouve au bord du lac est désigné comme l'arche de Noé[2].

Hamah, bâtie à 46 kilomètres au nord de Homs, sur les deux rives de l'Oronte, est aussi d'origine antique ; son nom actuel diffère à peine de celui qu'elle portait, il y a quatre mille ans, à l'époque où les Hébreux entrèrent dans la Terre Promise. C'est une ville charmante ; vue des hauteurs, elle semble divisée en plusieurs bourgs par des jardins et des vergers, qui serpentent en détroits verdoyants entre les maisons blanches ; des bords de l'Oronte, elle apparaît plus curieuse encore, grâce aux terrasses fleuries du rivage et aux énormes roues des norias, dont quelques-unes ont 68 mètres de circonférence ; le Nahr-el-Asi coulant entre deux berges élevées, il a fallu recourir à ces lourdes machines pour amener l'eau du « fleuve Rebelle » au niveau des jardins. En amont et en aval, la hauteur moyenne des rives au-dessus du lit fluvial est de 60 à 70 mètres ; aussi l'irrigation est-elle très difficile et les riverains se bornent pour la plupart à cultiver les *zhor* ou « étroits », c'est-à-dire les lisières de sol bas qui longent le courant au-dessous des falaises et qui ont, en certains endroits, jusqu'à 500 mètres de largeur : ces terrains d'alluvion, d'une extrême fertilité, produisent des légumes de toute espèce, surtout des oignons, le cotonnier, le sésame ; les terrains de la haute plaine, jusqu'au désert, sont cultivés en orges et en froments, d'une excellente qualité et très recherchés pour l'exportation. L'industrie de Hamah, inférieure à celle de Homs, consiste principalement dans la fabrication d'étoffes de soie et de coton ; environ 5000 tisseurs s'occupent à ce travail, qui représente une valeur annuelle d'un million de francs[3]. Hamah est devenue célèbre dans l'histoire de l'épigraphie par des inscriptions que découvrit Burckhardt en 1812, sur des blocs de basalte encastrés dans les murs du bazar ; elles sont maintenant au musée de Constantinople. Des trouvailles postérieures faites en diverses parties de la Syrie et de l'Asie Mineure ont permis de reconnaître que ces inscriptions hiéroglyphiques, encore indéchiffrées, étaient dues à ce peuple des Hittites dont la ville sacrée se trouvait au sud, près du lac de Kadès[4]. Les deux bourgs naguère fortifiés de Massiad et de Kadmous, qui s'élèvent sur des promontoires de la montagne des Ansaryeh, au

[1] Tawnsley, *Palestine Exploration Fund*, april 1881.
[2] Conder, *Heth and Moab.*
[3] Savoye, mémoire cité.
[4] Richard Burton and Tyrwhitt Drake, *Unexplored Syria.*

sud-ouest de Hamah, sont les centres religieux de la secte des « Assassins ».

Au nord de Hamah, la population s'éclaircit dans la vallée, où les marais insalubres alternent avec les gorges d'accès difficile. Les routes d'Alep passent à l'est des montagnes bordières de l'Oronte, sur un plateau faiblement accidenté, dont l'élévation varie de 550 à 400 mètres; les bourgs, entourés de champs de céréales, se sont élevés aux lieux d'étape. Maarah-en-Noaman, Sermin, Riha, méritent même le nom de villes; Edlip ou Idlib est une cité prospère, entourée de riches cultures et possédant de grandes savonneries et des ateliers de tissage. Cette région de la Syrie est des plus remarquables par ses restes de l'architecture chrétienne aux premiers siècles. El-Barah, situé dans le cœur des montagnes, au sud-ouest de Riha, est une Pompéi pour l'étonnante conservation de ses édifices, églises, villas et tombeaux; quelques-unes des maisons particulières ont encore chambres, fenêtres, plafonds et toits, et les inscriptions sont d'une parfaite netteté; les portes sont des dalles d'un seul bloc tournant sur des gonds de pierre[1]. Dana, sur la route d'Alep à Antioche, a gardé le plus gracieux tombeau légué par les Romains de Syrie; M. de Vogüé a pu en déchiffrer la date : il fut élevé en l'an 324 de l'ère moderne. Dans le vaste triangle compris entre Alep, Hamah et Antioche, se voient, sinon « trois cent soixante-cinq cités », comme disent les Arabes, du moins plus de cent villes chrétiennes du quatrième au septième siècle, presque intactes ; sans les secousses des tremblements de terre qui çà et là ont lézardé les murs et fait crouler les voûtes, il ne manquerait aux édifices que les charpentes, précieux héritage dont les bâtisseurs des cités modernes ne pouvaient manquer de se saisir. Les autres matériaux, basaltes très durs, qu'on trouve facilement dans les carrières de la contrée, auraient été trop coûteux à enlever.

En aval de la grande percée de l'Oronte et de son détour au nord du Djebel-Kosseïr, une puissante cité gardait autrefois la porte de la Syrie intérieure : Antioche « la belle », la « troisième ville du monde », qui n'était dépassée que par Rome et Alexandrie. Le site était admirablement choisi pour l'emplacement d'une grande capitale. Près de là, à l'angle nord-oriental de la Méditerranée, le golfe de Cilicie avance le plus profondément dans l'intérieur des terres; là se trouve l'endroit précis où se rejoignent trois voies des nations. L'une se dirige vers Constantinople en traversant obliquement la péninsule de l'Asie Mineure; l'autre gagne

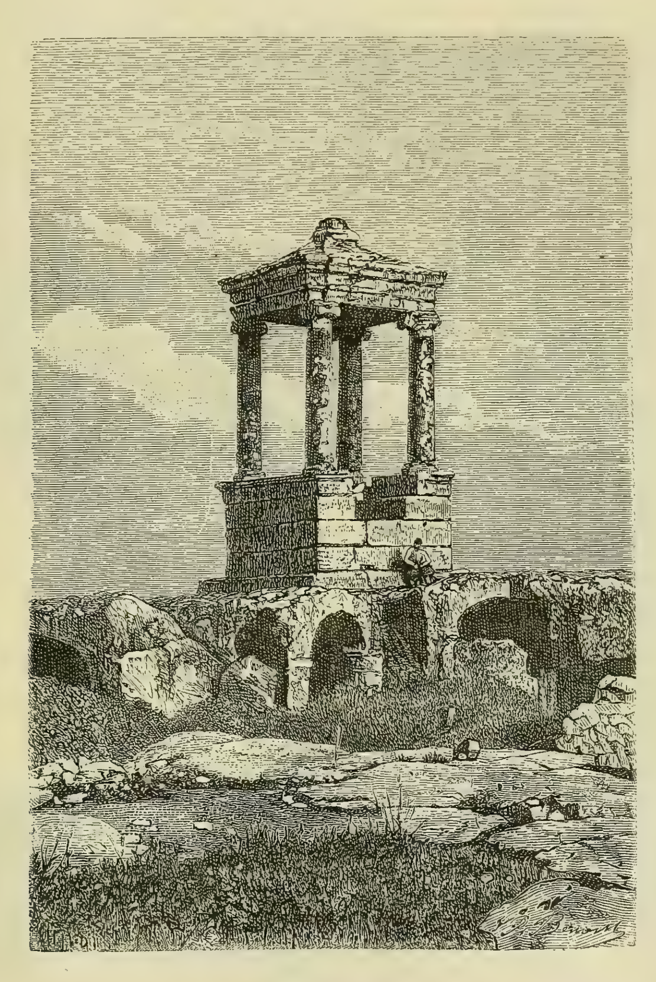
[1] De Vogüé et Waddington, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse;* — Selah Merill, *East of the Jordan.*

l'Égypte et l'Arabie par le littoral de la Syrie et de la Palestine; la troisième enfin pénètre dans la Mésopotamie par la vallée de l'Euphrate, qui, par le travers d'Antioche, décrit un énorme circuit du côté de la Méditerranée. La nature même indiquait en cet endroit la position d'un grand centre de commerce. Antioche fut en effet à deux époques différentes l'une des cités les plus actives pour le mouvement des échanges, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne et sous la domination des Croisés : alors les caravanes y apportaient les denrées précieuses de l'Inde et des multitudes d'ouvriers y fabriquaient les riches étoffes connues en Occident sous le nom de drap d'Antioche; des marchands italiens s'y étaient établis en colonies. Mais le sol y frémit souvent : nulle cité n'eut plus à souffrir des vibrations terrestres. En l'an 115, le nombre des personnes écrasées par la chute des édifices aurait été de 260 000 : c'est probablement la catastrophe de ce genre la plus meurtrière dont l'humanité ait eu jamais à souffrir. En 583, un autre tremblement renversa la ville, et les survivants essayaient vainement de reconnaître la place de leurs demeures au milieu des décombres. Encore récemment, en 1822, en 1872, des secousses soudaines jetèrent bas une moitié des maisons. Les sièges, entre autres celui de 1098, qui la fit tomber au pouvoir de Bohémond, contribuèrent à changer l'aspect de la cité. Aussi la capitale des Séleucides ne garde-t-elle que de bien faibles restes des périodes antérieures; elle n'a guère que son enceinte élevée par les Croisés, — des Normands d'Italie, — et celle-ci même a été partiellement détruite par les Égyptiens d'Ibrahim-pacha, qui en exploitaient les matériaux en carrière pour la construction de leurs casernes. La muraille, jadis flanquée de cent trente tours, se développe au bord de la rive gauche de l'Oronte, puis escalade au sud les premières pentes des montagnes où s'élevait une puissante citadelle; l'immense quadrilatère de murs représente un « sépulcre vide; c'est le tombeau d'Antioche, tout ce qu'il renfermait est devenu poussière[1] ». Les tours de l'enceinte sont désignées par leurs anciens noms du temps des Croisades, qui rappellent la part considérable que prit Antioche dans l'histoire du Christianisme : c'est là que la religion nouvelle se constitua en religion distincte. Jean Chrysostome y naquit; un des quatre grands patriarches de l'église grecque y a sa résidence.

La ville d'Antakieh, située dans l'angle nord-occidental de l'enceinte, au bord de l'Oronte, est comme perdue au milieu des jardins et des vergers : du haut des collines qui la dominent au nord et au sud, elle res-

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient.*

semble à un de ces grands cimetières d'Orient où chaque tombe a son cyprès, comme ici chaque maison a son mûrier, son figuier ou son platane; elle reprend graduellement une certaine importance pour l'expédition des denrées et la fabrication des savons; des compagnies se sont fondées pour l'exploitation agricole des campagnes environnantes. Le monument le



DANA. — TOMBEAU ANTIQUE.

Dessin de P. Benoist, d'après une photographie du capitaine Barry (mission de M. Chantre).

plus remarquable des alentours est le barrage que Justinien avait fait construire à l'ouest de la citadelle en travers du profond ravin de l'Onopnietès : cette digue est encore presque intacte. A l'ouest d'Antioche, la vallée de l'Oronte, ici s'ouvrant largement, plus loin rétrécie par les cluses, est admirable; les vallons latéraux, d'où s'échappent des eaux courantes, sont emplis de verdure; un groupe de maisons, Beït-el-Ma, indique l'emplacement de l'ancienne Daphné, où s'élevaient les temples d'Apollon et d'autres

divinités. Les montagnes qui ferment la vallée au nord sont connues sous le nom de Djebel Seman ou « monts de Saint-Siméon ». Le souvenir du célèbre stylite, le « fakir chrétien », se retrouve dans toute la contrée. La

N° 135. — ANTIOCHE ET SOUEDIEH.



colonne de 30 coudées de hauteur sur laquelle il mourut se trouvait au nord d'Antioche, près des ruines de Kalat-Seman, ou « château de Siméon ».

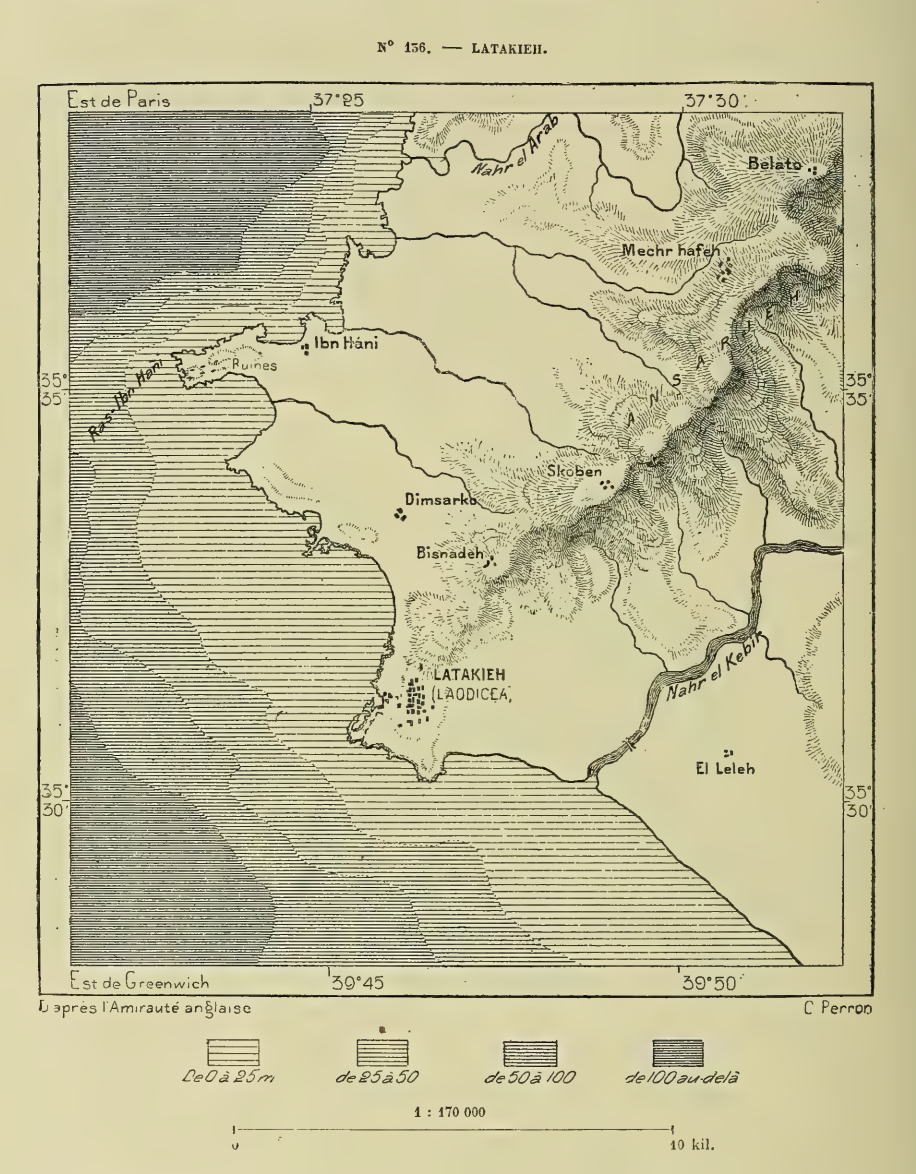
Le port actuel d'Antakieh est le charmant village de Souedieh, situé sur les pentes méridionales et à la base d'une colline que contourne au sud la

bouche de l'Oronte; les bateaux arabes abordent sur la plage à une dizaine de kilomètres au sud du port comblé de Séleucie. La rade, au sud du Ras-el-Khanzir, a l'avantage d'être voisine de l'Oronte; elle serait le lieu d'exportation naturel pour toute la riche vallée fluviale si la côte y offrait un abri contre les vents. A la base du promontoire calcaire qui limite au nord la plaine basse de l'Oronte, les anciens avaient creusé un bassin dans la plage de Séleucie, et l'on voit encore les blocs disjoints du môle[1]; on pourrait déblayer ce petit port, très insuffisant pour le commerce actuel, mais, pour les gros bâtiments que l'on construit de nos jours, il faudrait prolonger les jetées jusqu'à plus d'un kilomètre en mer, et les abords en seraient toujours périlleux. Le port projeté doit se construire en face du hameau de Souedieh, près de la bouche fluviale, et se rattacher à Antioche par un chemin de fer, récemment concédé. La colline de Séleucie est percée de tombeaux, et l'un des chemins qui se dirigent vers l'intérieur traverse la roche en tranchées et en tunnels : c'est l'un des plus grands travaux de ce genre qu'aient laissés les anciens.

A l'époque où des centaines de milliers d'habitants se pressaient dans les murs d'Antioche, son port le plus actif n'était pas le bassin de Séleucie, aux abords trop dangereux : les navires se dirigeaient surtout vers Laodicée, située pourtant à une centaine de kilomètres vers le sud, près d'un petit golfe tout dentelé de criques : l'une d'elles, partiellement comblée depuis, était assez vaste et assez profonde pour recevoir de nombreux bâtiments, et du côté du large des môles et des écueils la protégeaient contre la houle. Malgré la difficulté des communications avec l'intérieur, à travers la montagne des Ansarieh, l'ancienne Laodicée, appelée maintenant Latakieh, est l'une des « échelles » d'Alep, et une petite colonie européenne s'y est établie. La ville est bâtie sur une terrasse, à un kilomètre de la « marine », dont les maisons bordent la plage circulaire. Latakieh fait un grand commerce des tabacs très forts que produisent les campagnes environnantes; ils se distinguent des autres par une couleur noire et une odeur particulière, dues à des fumigations sur des brasiers de bois de cèdre[2]. Elle expédie aussi des fruits, des huiles, des céréales et du coton. Latakieh est un des ports de la côte que l'on a proposés comme points de départ du chemin de fer de l'Euphrate. Le tracé proposé franchirait à 500 mètres environ le seuil de l'Amanus et traverserait l'Oronte devant la riche bourgade d'Ech-Chougr.

[1] Ernest Renan, *Origines du Christianisme, Saint Paul.*
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*

A peu près à moitié chemin de Latakieh à Tripoli, au large de la côte des Ansarieh, s'élève un écueil de 800 mètres de long sur une largeur de 500 mètres, où se pressent les maisons. C'est l'îlot de Ruad, l'ancienne Arad ou Arvad, qui commandait, il y a quatre mille ans, à tout un

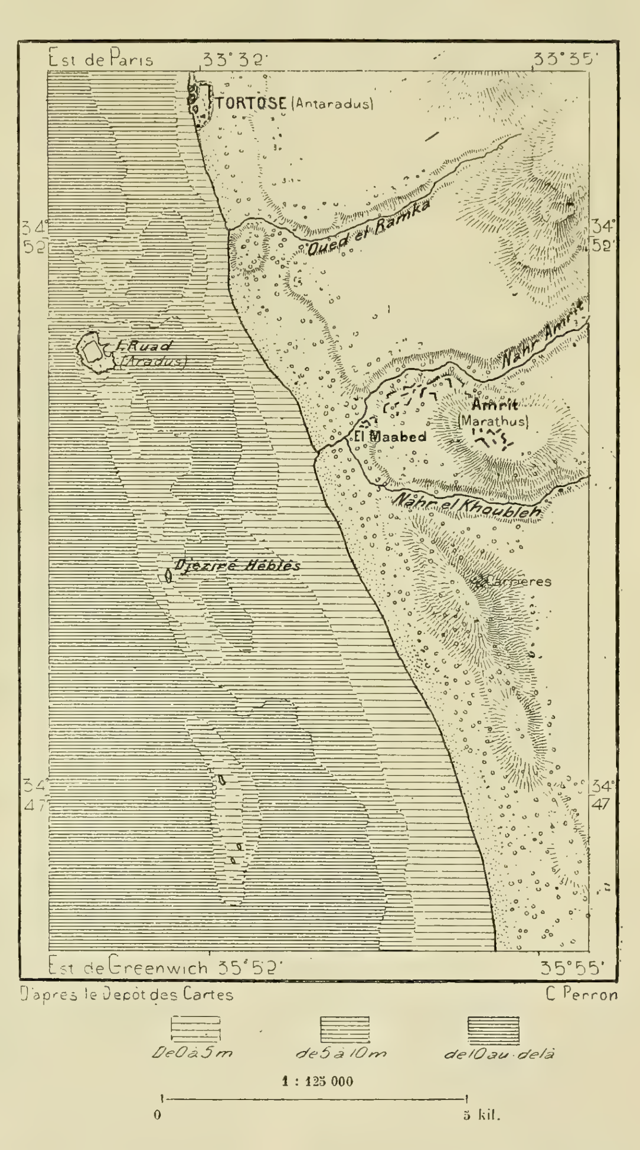


N° 136. — LATAKIEH.

royaume s'étendant par delà les montagnes jusque dans la vallée de l'Oronte. Tandis que tant d'autres capitales d'empire ont disparu, Arad existe encore, à peine moins populeuse qu'elle ne l'était aux temps de sa gloire, mais elle n'a d'autre industrie que la pêche des éponges et ne possède point de monuments, si ce n'est les débris de ses murs phéniciens,

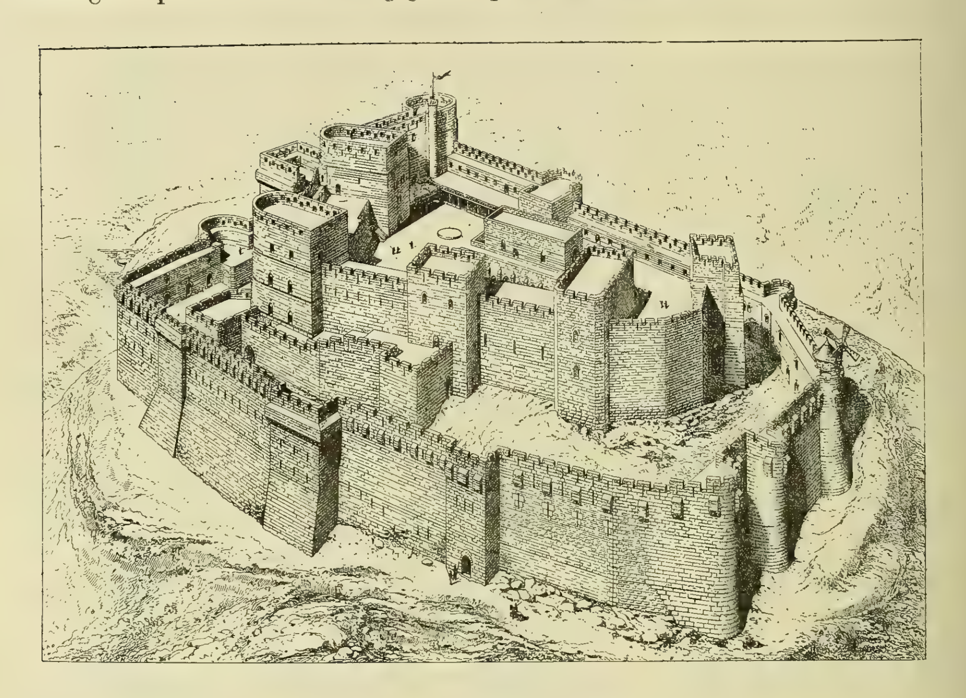
composés d'énormes blocs reposant sur des roches taillées[1]. Autrefois, la ville, trop à l'étroit sur son rocher, avait dû prolonger au loin ses quartiers sur le littoral, et l'on voit encore les ruines de ces « filles d'Arad » sur un espace continu de plus de quinze kilomètres. Le quartier du nord prit le nom d'Antaradus ou « Contr'Arad » : c'est la ville devenue célèbre au moyen âge sous le nom de Tortose, la forteresse qui résista victorieusement à Saladin en 1188 et qui fut la dernière place du continent évacuée par les Croisés en 1291, quand ils se retirèrent à Cypre. La puissante forteresse et les murailles de Tortose sont construites en gros blocs ayant sans doute appartenu à des monuments phéniciens. Mais tous les restes de l'architecture aradite n'ont pas complètement disparu. Dans l'un des quartiers méridionaux de la Ruad continentale, Marathus, désignée de nos jours sous le nom d'Amrit, se trouve un monument que l'on croit être le plus ancien de toute la terre de Canaan et le seul temple sémitique encore facile à reconnaître : les gens du pays l'appellent fort justement El-Maabed, c'est-à-dire le « Sanctuaire ». Ce temple s'élève en forme de cube sur une cour carrée taillée dans le roc

N° 137. — RUAD ET TORTOSE.



[1] E Renan, *Mission en Phénicie*.

et jadis partiellement emplie par les eaux d'un étang sacré où flottait une « arche » semblable à celle des Hébreux[1]. D'autres débris phéniciens se voient dans la plaine aradite; sur les hauteurs, les routes sont commandées par de fières citadelles, telles que Safita ou le Chastel Blanc, que se disputèrent les Croisés et les Sarrasins. Une des terrasses de cette région des montagnes porte les restes gigantesques de Hosn-Souliman, l'enceinte



KALAT-EL-HOSN. — VUE GÉNÉRALE.

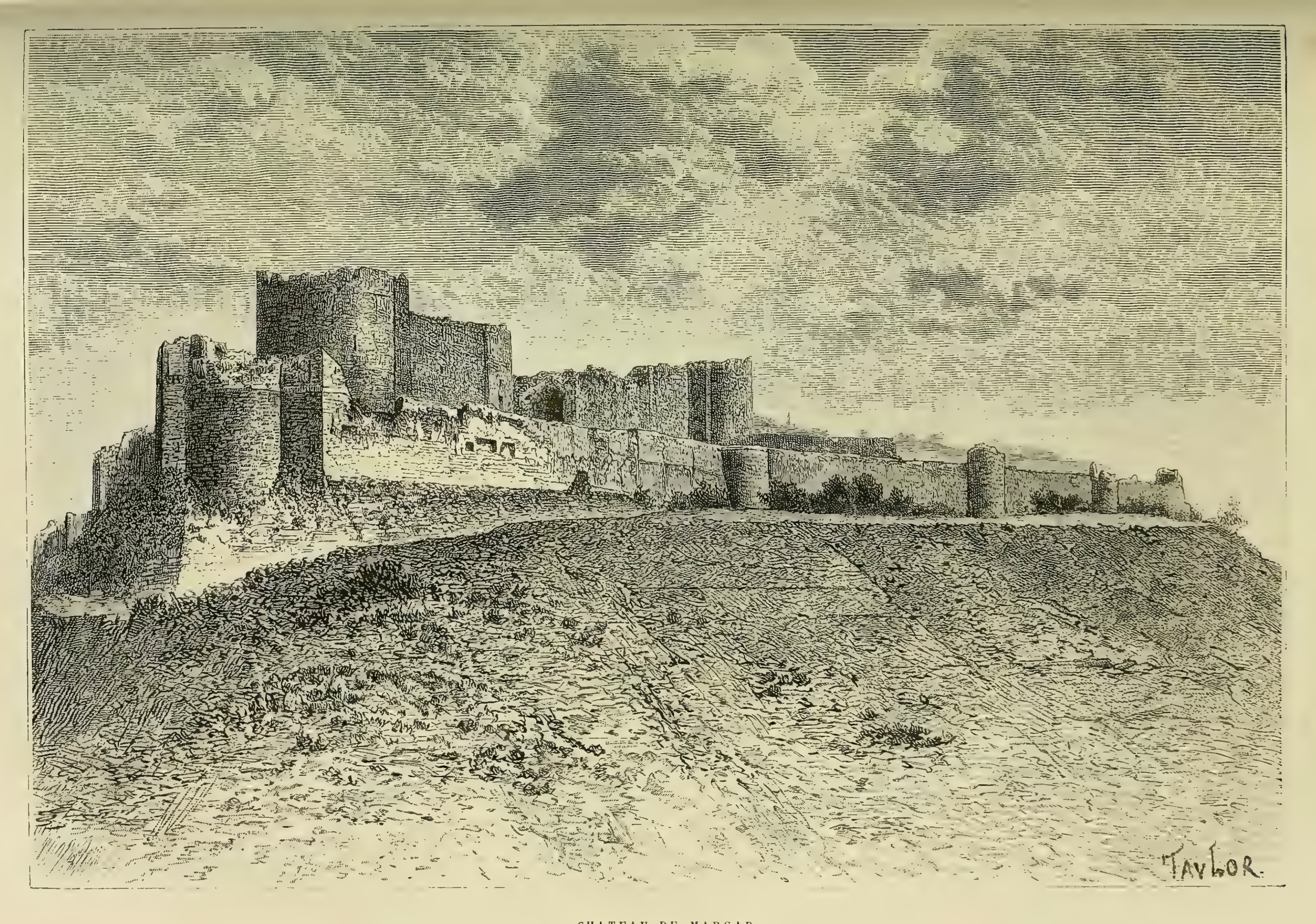
D'après la reconstitution de M. Rey.

sacrée la mieux conservée de la Syrie : c'était un *haram* comme celui du « Sanctuaire Auguste » de Jérusalem; le temple qu'il enfermait était consacré à Jupiter Baotécétien[2]. La puissante forteresse de Kalat-el-Hosn, appelée le Krak par les historiens des croisades, commandait les passages de Nahr-el-Kebir à l'occident de Homs. Au nord de Tortose, le chemin du rivage était commandé par le château de Margat, le Margab de nos jours, qui appartint aux Francs de 1140 à 1285. Tous ces châteaux ont été en

[1] Villes principales de la Syrie septentrionale, avec leur population approximative :

Alep, en 1874.	64 000 hab.	Latakieh (Lortet).	14 000 hab.
Hamah (Savoye)	39 600 »	Alexandrette.	10 000 »
Homs »	30 000 »	Killis	9 000 »
Antakieh ou Antioche (Séjourné).	22 000 »	Riha.	5 000 »
Edlip (Cameron)	20 000 »	Ruad (Renan)	2 500 »

[2] G. Rey, *Essai géographique sur le nord de la Syrie; Notes manuscrites.*



CHATEAU DE MARGAB

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. G. Rey.

grande partie construits par des maçons d'Europe; les marques pour l'appareillage des pierres sont presque toutes des lettres latines[1].

Taraboulous ou Tripoli, une de ces « triples cités » qui s'élevèrent en


N° 158. — TRIPOLI.

D'après les cartes marines françaises. C. Perron.

diverses parties du monde ancien, est le port du Liban septentrional, en même temps que l'échelle de Homs et de Hamah, sur le haut Oronte. A l'époque phénicienne, elle fut le comptoir commun des trois villes Tyr, Sidon, Arad : de là son nom, qu'elle mérite actuellement d'une autre manière. Elle se compose de trois parties distinctes : le château de Sandjil

[1] G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire des Croisés.*

ou « Saint Gilles »[1], ancien palais des comtes de Tripoli, qui se dresse sur la colline au-dessus de la sinueuse et verdoyante vallée du Nahr-Kadicha; la ville haute, le « Mont Pèlerin des Croisés », qui occupe, sur la rive gauche du torrent, la terrasse la plus avancée des contreforts du Liban; la « Marine » ou El-Mina, bâtie à 2 kilomètres au nord-ouest, sur une étroite péninsule où se voient des restes de fortifications du moyen âge. Quelques écueils, à 500 mètres de la côte, sont les débris d'un môle, le Bakar, qui protégeait autrefois le port contre les vents redoutables de l'ouest et du nord : rompu sur plusieurs points, ce brise-lames ne défend plus le mouillage, et des naufrages ont fréquemment lieu dans la rade quand souffle l'aquilon. Au temps des Croisés, Tripoli, qu'occupaient des Languedociens et des Provençaux, était le centre principal du commerce de l'Occident sur les côtes syriennes; quatre mille métiers y battaient pour la fabrication des étoffes de soie et des camelots ou tissus en poil de chameau; on y coulait le verre, on y entreposait les denrées précieuses qui rendirent le nom d'Orient synonyme de « région des Trésors » : c'est de là que la canne à sucre fut transportée en Sicile, d'où elle se propagea en Andalousie et dans le Nouveau Monde. Tripoli, ville savante, dont les Croisés, dès leur arrivée, avaient commencé par brûler la bibliothèque, devint une grande école de science pour les Occidentaux; Arabes, Nestoriens, Jacobites y enseignaient la philosophie, l'histoire, la médecine. De nos jours, la ville syrienne n'a plus d'université, mais comme place de trafic elle s'accroît rapidement. Désignée comme terminus futur de la voie ferrée qui franchira la crête de partage à 535 mètres d'altitude et se dirigera vers Alep par Homs et Hamah, Tripoli reçoit déjà de ces deux dernières villes, par convois de chameaux, plus de vingt mille tonnes de marchandises[2]. Elle expédie des soies grèges et des étoffes grossières, des oranges exquises, du tabac, des vins renommés qui proviennent des campagnes d'El-Mardj, entre les deux cités, et fabrique des savons, qui sont expédiés principalement à Cypre et dans l'Asie Mineure. Tripoli et le petit port de Batroun, au sud-ouest, recueillent les éponges les plus fines de la côte syrienne, et la pêche y prend d'année en année une plus grande extension. Les initiateurs de cette industrie nouvelle étaient des Grecs de l'Archipel, mais leur nombre est réduit actuellement à quelques équipages : les pêcheurs syriens sont devenus aussi habiles que leurs maîtres et ont sur eux le privilège de se trouver dans le voisinage immédiat des lieux de

[1] G. Rey, *Les Colonies franques de Syrie aux douzième et treizième siècles.*
[2] Savoye, *Recueil consulaire français*, 8° fascicule, 1885.

pêche[1]. La situation de Tripoli, à proximité de la « vallée Sainte », des bourgs maronites d'Ehden et de Bcharreh, et du plateau des Cèdres, augmente aussi le mouvement des voyageurs étrangers. Jadis ils traversaient rapidement la plaine de jardins qui sépare la Marine du « Mont Pèlerin », craignant les miasmes des marécages, mais une meilleure distribution des eaux a rendu la campagne moins dangereuse.

L'ancienne Botrys, l'el-Batroun de nos jours, n'est plus qu'une pauvre bourgade de pêche. Djebaïl, qui fut le Gebal des Hébreux et le Byblos des Grecs, est aussi bien déchue, et ne remplit qu'une faible partie de l'enceinte carrée qu'avaient construite les Croisés. Byblos, la « Ville Sainte », où l'on adorait Baalat, c'est-à-dire la « Dame » et où naquit le dieu Tammouz, le « Fils de la Vie », l'Adonis des Grecs, est l'une des plus anciennes villes du monde; elle avait précédé Tyr et Sidon, et son antiquité même en fit la sainteté. Un petit havre, n'ayant guère qu'un hectare de superficie, s'arrondit au devant de la ville, protégé des vents et de la houle par un môle dégradé. Djebaïl, dont tous les monuments antiques furent méthodiquement détruits par les chrétiens, n'a plus que des ruines du moyen âge, mais les rochers des environs sont taillés à vif en vastes nécropoles; quelques sépultures sont des cavernes naturelles, fermées par de larges dalles sans inscriptions ni ornements. On voit encore dans le rocher l'ancien lit creusé pour amener à Byblos les eaux du fleuve sacré d'Adonis, le Nahr-Ibrahim des Arabes[2]. Les campagnes de Djebaïl produisent un tabac renommé, que l'on envoie à Latakieh pour lui faire subir la dernière préparation. Au sud, les riches vallées maronites du Kesrouan expédient une partie de leurs denrées par la baie de Djouni.

Beïrout, la cité la plus commerçante et la plus populeuse du littoral syrien, et l'une des belles par son admirable panorama, « qu'il faudrait citer à côté de ceux de Naples et de Constantinople[3], est aussi d'une haute antiquité : c'est la Béryte des Phéniciens, fondée par le dieu El le même jour que Byblos. Elle fut la première que le Temps, créé avec elle, ait vu paraître sur la terre; c'est la racine de la vie, la nourrice des cités, la reine primitive du monde[4].... » La ville phénicienne et romaine se trouvait plus à l'orient, près de la rivière appelée de nos jours Nahr-Beïrout;

[1] Industrie des éponges à Tripoli et à Batroun en 1874 :
300 bateaux; valeur des produits : 600 000 francs.
Valeur des éponges apportées à Beïrout en 1880 : 2 000 000 de fr.
(Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui.*)

[2] Renan, *Mission en Phénicie.*

[3] Fr. Lenormant, *Exploration*, 15 juin 1883.

[4] Nonnos, *Dyonisiaques*, chant 41.

elle s'est graduellement portée vers l'ouest, dans la direction du promontoire qui forme la saillie la plus aiguë du littoral au nord du mont Carmel. Pourtant la côte est mal abritée dans ces parages, et les navires, mouillés dans la rade ont fréquemment à souffrir des gros temps. La ville, non enfermée dans une enceinte, longe la mer sur plusieurs kilomètres, et ses quartiers se prolongent dans l'intérieur sur les premières pentes des collines; plus loin, des villas par centaines sont parsemées sur les hauteurs, au milieu des jardins et des bouquets de palmiers. Du côté de l'ouest, des dunes de sable rouge empiètent sur les jardins; les monticules ne sont complètement arrêtés qu'au sud, là où se pressent les fûts des grands pins, bruissant au vent de la mer : cette « sapinoie », ainsi que la nomme Guillaume de Tyr, l'historien des croisades, est la gloire de Beïrout et lui a valu probablement son nom. Au milieu du cercle de maisons et de cultures qui entoure la forêt, on pourrait se croire en pleine solitude : le bruit de la cité se confond avec celui de la houle lointaine. Il est probable que tout le massif de Beïrout au sud des sables fut une île jadis[1].

Comme Smyrne, Beïrout a déjà pris un aspect presque européen. Sa colonie étrangère est considérable, et des milliers de Levantins, de Grecs, de Syriens même, ressemblent aux Occidentaux pour le costume et le langage; une moitié de la population se compose de chrétiens appartenant à diverses sectes, Maronites et Latins, Arméniens unis, Grecs orthodoxes et catholiques, protestants de toute dénomination. Dans les rues, les voitures élégantes croisent les convois de chameaux; sur la route « française », qui gravit par des rampes faciles les escarpements de la montagne, passent les diligences et les chars, tandis que sur les sentiers poudreux qui serpentent à côté du chemin, se suivent les ânes et les mulets de charge. La population a quadruplé depuis le milieu du siècle. Beïrout, port de Damas, reçoit toutes les denrées des villages étagés par centaines sur les terrasses du Liban, le « vin d'or », les fruits, les laines et ce que la maladie des vers à soie laisse encore de cocons et de soies grèges « barathines » aux éleveurs de la montagne[2]. L'importation des marchandises étrangères[3] n'a cessé de

[1] Prutz, *Aus Phönizien*.

[2] Production séricicole de la Syrie en 1877 : 1 925 000 kilogrammes de cocons.
140 000 » de soies grèges.

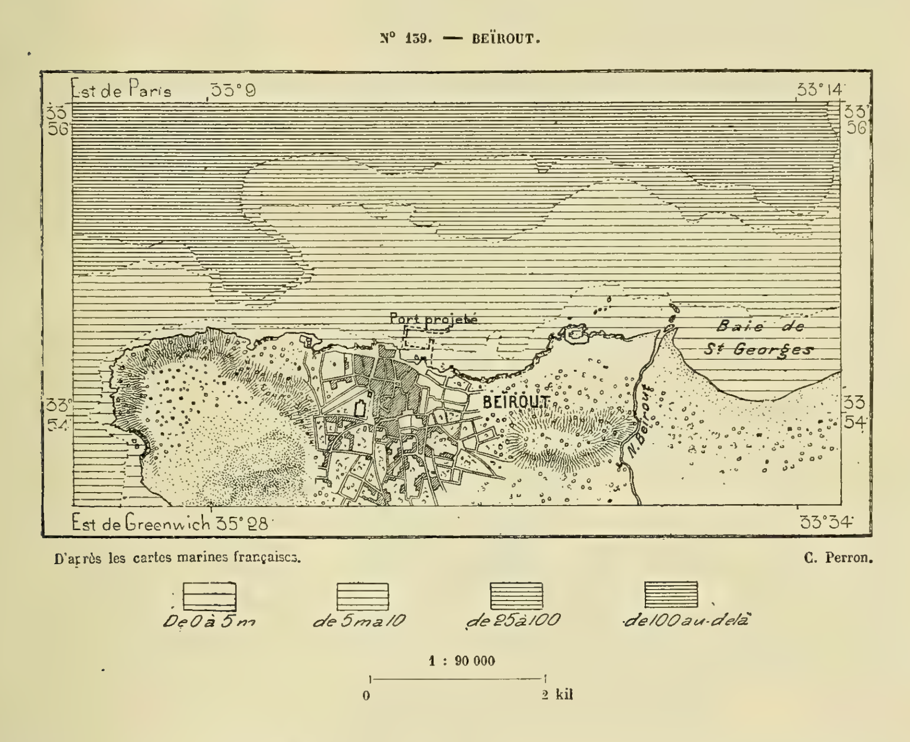
[3] Valeur des échanges à Beïrout en 1878 : Importation, 24 250 000 francs.
Exportation, 32 500 000 »

Mouvement des navires dans le port en 1879 :

	392	bateaux à vapeur,	jaugeant	291 420 tonneaux.
	2300	» à voile	»	62 000 »
Ensemble	2692	navires,	jaugeant	353 420 tonneaux.

s'accroître; dans le commerce extérieur, une part à peu près égale pour le tonnage des navires appartient aux trois marines de l'Angleterre, de la France et de l'Austro-Hongrie. L'augmentation du trafic ne permet plus aux marins de se contenter de la rade ouverte où mouillent les bâtiments, exposés à la fatigue du roulis et privés des engins modernes qui facilitent le déchargement. Un nouveau port est devenu indispensable; d'après le projet élaboré par M. de Perthuis, une partie considérable de la rive actuelle avec ses criques rocheuses et ses écueils serait remblayée, et des

N° 139. — BEÏROUT.



D'après les cartes marines françaises. C. Perron.

môles, appuyés sur le terre-plein, suffiraient pour recevoir un tonnage annuel d'environ 200 000 tonnes[1].

L'influence européenne se manifeste à Beïrout autant par les écoles que par le commerce. Fameuse à l'époque romaine par son université de droit, Béryte l'est aujourd'hui par ses établissements d'instruction, qu'ont fondés les diverses communautés religieuses, aidées par les subsides envoyés de l'étranger : deux de ces collèges, pourvus d'observatoires, de musées, d'ateliers, d'imprimeries, prétendent au titre d'universités et se sont annexé des écoles de médecine. Le collège américain s'élève en dehors de la ville, sur le cap occidental, qui domine la rade de Beïrout et la côte dé-

[1] Loehnis, *Beiträge zur Kenntniss der Levante.*

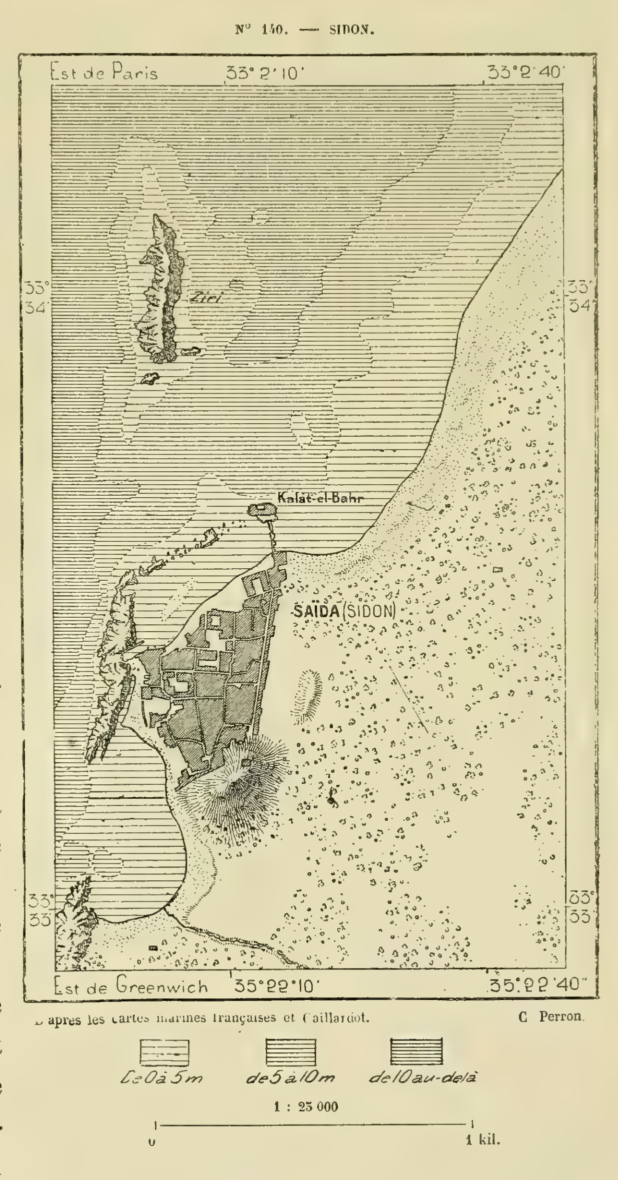
chiquetée en péninsules rocheuses; le collège des Jésuites dresse au centre de la cité ses constructions énormes. Presque tout est moderne à Beïrout; de l'antique ne se voient plus que des fragments : pavés, colonnes, sarcophages; il n'existe de restes curieux des temps phéniciens qu'au défilé voisin de l'embouchure du Nahr-el-Kelb, où se succèdent des bas-reliefs et des inscriptions de tous les âges. Un aqueduc nouvellement construit amène à Beïrout une partie de la rivière. Les archéologues ont retrouvé quelques vestiges d'un autre canal, qui traversait le golfe sur une double ou triple rangée d'arcades; les travaux hydrauliques modernes ont fait découvrir en 1878, sur la rive droite du Nahr-el-Kelb, de précieuses inscriptions cunéiformes, énumérant les provinces soumises à Nabuchodonosor. A l'est de la cité, sur un contrefort du Liban que contourne la vallée profonde du Nahr, à Deïr-el-Kalah, subsistent les restes d'un temple considérable de l'époque gréco-romaine, bâti évidemment sur les fondations d'un sanctuaire phénicien, dont l'enceinte est reconnaissable à ses blocs énormes de plusieurs mètres de hauteur.

Deïr-el-Kamar, la capitale du pays druze, et peuplée cependant de chrétiens, est située dans le cœur de la montagne, sur une terrasse haute d'environ 900 mètres; elle domine à une grande élévation le cours du Nahr-el-Kadi ou Nahr-ed-Damour, qui va se jeter dans la Méditerranée entre Beïrout et Saïda. Le « Couvent de la Lune », — car tel est le sens du nom de Deïr-el-Kamar, dû sans doute à une église de la Vierge, que symbolise toujours le croissant[1], — n'est pas une ville, mais plutôt un groupe de villages et de hameaux épars sur les terrasses au-dessus de merveilleux jardins suspendus que soutiennent des gradins taillés et maçonnés au flanc de la montagne. Les femmes de Deïr-el-Kamar s'occupent surtout du tissage des étoffes, et les chefs druzes leur demandent ces robes de soie brochées d'or qu'ils revêtent les jours de grande cérémonie. Au sud, de l'autre côté d'un ravin, une roche escarpée porte le Beït-ed-Din ou Bteddin, palais qu'habitait le fameux Béchir, souverain presque indépendant des Druzes jusqu'à l'arrivée d'Ibrahim-pacha dans le pays, en 1839. Cette résidence, qui appartient de nos jours au gouverneur du Liban, est un des édifices mauresques les plus remarquables par la légèreté des arcatelles, l'élégance des dômes, la variété des constructions superposées en escaliers, chacune avec ses tours, ses galeries et ses jardins.

Au sud de Beïrout se succèdent deux villes qui, toutes proportions gardées entre l'ère ancienne et l'époque contemporaine, eurent jadis un rôle

[1] Chauvet et Isambert, *Itinéraire de l'Orient.*

immense dans le commerce du monde. L'une et l'autre, Sidon et Tyr, Saïda et Sour, également ruinées, ne sont plus que d'humbles cités. Sidon, enfermée dans une enceinte délabrée, n'a plus même de port, si ce n'est pour les barques des Arabes. Le bassin du nord est envasé, et les enfants, dit M. Guérin, le traversent en se jouant : c'était un véritable dock, limité de deux côtés par des rochers et des écueils, et au nord-est par un pont de neuf arcades ogivales qui rattache au continent le pittoresque « château de la Mer » ou Kalat-el-Bahr. Il communiquait par un détroit, presque comblé de nos jours, avec le port du sud, trop exposé maintenant aux vents du large pour que les navires viennent y mouiller. La ville moderne, où Métoualis, Maronites, Grecs, Levantins et Juifs vivent à côté des musulmans sunnites, est en grande partie construite des débris de l'ancienne ; un petit musée se trouve dans le khan « français », qui s'élève près de la plage du port septentrional, et qui fut, au dix-septième siècle, l'entrepôt du commerce de la France en Syrie. Si l'ancienne métropole du vaste empire colonial des Phéniciens n'a plus de monuments, du moins est-elle, comme aux temps d'autrefois, « Sidon la Fleurie » ; aucune autre ville syrienne, si ce n'est peut-être Damas, n'est entourée de plus beaux jardins, nulle n'a de plus belles fleurs et de meilleurs fruits ; depuis quelques années, Sidon fait concur-



N° 140. — SIDON.

rence à Jaffa pour la production des oranges : l'hectare de jardins est estimé à la valeur moyenne de 15 000 à 18 000 francs. C'est en dehors de la ville, dans la nécropole qui s'étend au sud-est, à la base des coteaux calcaires, que se trouvent les restes les plus curieux de l'antique Sidon, puits, caveaux et sarcophages : un de ces tombeaux, celui du roi Echmounazar, de style purement égyptien, a mérité d'être transporté au Louvre par sa précieuse inscription phénicienne. Dans le voisinage immédiat, sur les plages qui se prolongent au nord et au sud, s'élèvent, en amas énormes, des couches de coquillages laissées par les fabricants de pourpre, jadis les plus fameux et les plus riches représentants de l'industrie sidonienne. Un tas composé uniquement de coquilles de *murex trunculus*, qui servait à teindre les étoffes grossières, n'a pas moins de 120 mètres de longueur sur une hauteur de 7 à 8 mètres; d'autres amoncellements, fort nombreux, consistent en débris de *murex brandaris* et *purpura hemastoma*, qu'on employait pour la teinture des tissus somptueux. Une ville située au nord de Sidon, sur une plage de sable fin, avait pris le nom de Porphyrion ou « Cité de la Pourpre », à cause de ses teintureries [1] : c'est la côte sur laquelle, d'après juifs et musulmans de la Syrie méridionale, le prophète Jonas aurait été vomi par la baleine ; de là le nom de Khan-Nebi-Younas donné au village voisin. Quand le grand commerce maritime de Sidon fut en décadence, l'activité des Sidoniens se tourna vers l'industrie, et ils y devinrent les premiers du monde : c'est ainsi que Venise chercha une compensation à la perte de son trafic avec l'Orient [2]. « Habiles en toutes choses, » suivant l'expression d'Homère, les Sidoniens étaient aussi fort adroits dans l'art de fabriquer le verre, comme le furent plus tard les Vénitiens : leurs usines se trouvaient dans la ville de Sarepta ou de la « Fusion », située à trois heures de marche vers le sud. Le village moderne de Sarfend est voisin des ruines.

Tyr, la « fille de Sidon » et sa rivale, est encore plus déchue : on n'y reconnaît plus la puissante capitale fondée par Baal lui-même. Elle n'occupe qu'une petite partie de l'îlot rocheux qui résista dix ans aux Assyriens de Salmanasar et de Souryakin, treize années à Nabuchodonosor, et qui tint Alexandre arrêté pendant sept mois. A l'ouest de cette île, qui a probablement valu à la cité son nom de Tyr ou « Rocher », quelques débris qu'on aperçoit sous les eaux transparentes seraient les restes d'une

[1] Gaillardot; Robinson ; de Saulcy.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*

ancienne ville bâtie sur une terrasse de remblais que les vagues ont démolie dans une tempête; peut-être y aurait-il eu aussi quelque phénomène d'affaissement. Au nord, à un kilomètre environ, se montre un écueil, rattaché jadis à Tyr par une digue dont on ne voit plus les vestiges. Au sud, le môle, qui reliait d'autres îlots en un rempart continu et qui se prolongeait dans la direction du Ras-el-Abiad ou « cap Blanc », a disparu également. Mais la chaussée que construisit Alexandre pour rattacher l'île à la terre ferme existe toujours, grâce aux flots et aux vents qui, de part et d'autre, ont apporté des sables pour la consolider; l'isthme a maintenant 600 mètres de largeur dans sa partie la plus étroite, et çà et là les sables s'y élèvent en monticules. De la cité continentale, Paleo-Tyr, qui se prolongeait entre les collines et le littoral sur une longueur de 12 kilomètres du nord au sud, entre la bouche du Leontès et les magnifiques sources de Ras-el-Aïn ou « Tête de l'Eau », il ne reste plus un seul édifice, si ce n'est des tombeaux, effondrés pour la plupart. L'un d'eux est désigné comme le « sépulcre d'Hiram » : la légende, en effet, devait trouver dans l'ancienne Tyr au moins une pierre qui rappelât le nom du roi constructeur dont la mémoire préside encore aux assemblées des « maçons » désireux de reconstruire le monde. De même, elle indique comme « puits de Salomon » des réservoirs antiques dans lesquels se déversent les eaux abondantes du

N° 141. — TYR.

D'après les cartes marines françaises et Gaillardot

De 0 à 5 m — de 5 à 10 — de 10 à 25 — de 25 au-delà

1 : 84 000

0 — 2 kil.

Ras-el-Aïn pour se ramifier dans les mille canaux de la plaine; elles alimentaient jadis un aqueduc, maintenant en débris, qui se dirigeait au nord vers la butte ou tell Maachouk, et s'y bifurquait. L'un des bras pénétrait dans la ville insulaire : deux sources qui jaillissent près de Sour, dans l'isthme sablonneux, sont probablement en communication souterraine avec les puits de Salomon. Quoique petite, la Tyr actuelle, habitée par Sunnites, Métoualis, Juifs et Grecs des deux rites, est une ville assez prospère; son havre, simple crique de l'ancien port septentrional, fait un certain commerce de coton et de tabac. Des fouilles entreprises en 1874 dans les ruines de l'ancienne cathédrale pour y chercher la tombe de Frédéric Barberousse ont ramené de magnifiques colonnes simples et géminées en granit et en syénite égyptien.

Le bassin du Leontès ou Kasimiyeh, dont les exportations se font encore par l'échelle de Tyr, n'a point de ville dans sa partie inférieure. Il faut remonter jusque dans la dépression de la Bekaâ, et même en dehors de la région des sources du Leïtani, avant d'atteindre des agglomérations urbaines. La principale, pour le nombre, l'activité industrielle et commerciale des habitants, est Zahleh, ville de chrétiens syriaques et grecs, bâtie en amphithéâtre sur les pentes d'une colline que partage la chute d'un torrent; au nord, les escarpements se redressent vers le Djebel Sannin; le nom de la ville rappelle un « glissement » du sol qui la fit descendre d'un niveau supérieur[1]. Des vignobles entourent Zahleh, et dans la plaine voisine tous les ruisseaux sont bordés de peupliers. Lieu d'étape intermédiaire entre Beïrout et Damas, Zahleh est habitée par de nombreux muletiers et convoyeurs, qui jouissent de la confiance universelle.

Baalbek n'est pas, ainsi que mainte description porterait à le croire, un simple débris de temple se dressant au milieu du désert : c'est une petite ville, ayant même un khan pour les Arabes, un hôtel et un télégraphe pour les voyageurs européens; un mur d'environ trois kilomètres entoure quelques centaines de maisons où vivent, comme dans les autres villes de la Syrie, des communautés appartenant à des religions diverses. Quoique les guerres et l'oppression expliquent suffisamment la décadence de Baalbek, comme de tant d'autres cités de l'Asie turque, on s'étonne pourtant qu'une ville aussi heureusement située, dans cette région favorisée de la Cœlé-Syrie, sur le seuil de partage à peine marqué qui sépare le bassin du Leïtani et celui de l'Oronte, n'ait pas gardé une population plus considérable, un mouvement commercial plus actif. Sans nul doute, Baalbek

[1] Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*.

reprendra son rang parmi les villes de la Syrie; les anciennes terrasses de culture que l'on aperçoit sur les pentes des environs n'attendent que les cultivateurs pour verdoyer et refleurir; une partie de la plaine appartient déjà à des spéculateurs européens qui y font cultiver les céréales, les fèves, les cotonniers, la vigne. Une route carrossable, embranchement du chemin de Beïrout à Damas, rattachera bientôt Baalbek à la Méditerranée[1].

Les monuments ruinés qui font la gloire de la cité du Soleil s'élèvent à l'ouest. Un temple circulaire très dégradé se dresse isolément dans la plaine; plus loin, tous les autres édifices, temple du Soleil, temple de Jupiter, propylées, murs cyclopéens, se trouvent réunis. « Ce sont les plus belles ruines peut-être qui existent au monde![2] » Ce qui reste est peu de chose en comparaison de ce que les tremblements de terre et les hommes ont renversé; les fûts gisant épars sur les dalles sont plus nombreux que les colonnes qui portent encore dans l'air bleu leurs chapiteaux corinthiens et leurs entablements; mais ces débris sont d'une grandeur imposante. On admire la beauté des proportions, la hauteur des colonnes, la richesse, peut-être un peu lourde, des sculptures; mais, devant les murs cyclopéens, on reste confondu à la vue des blocs que le travail de l'homme a pu mettre en œuvre. Ces masses sont uniques en Asie par leurs prodigieuses dimensions. On s'étonne que des milliers de travailleurs, même aidés de machines, aient pu se grouper par escouades de traction assez bien ordonnées pour soulever, transporter, mettre en place de pareilles pierres. Les assises présentent des blocs monolithes ayant jusqu'à 22 mètres de longueur sur plusieurs mètres de largeur et d'épaisseur; il en est dont la contenance a été évaluée à plus de 300 mètres cubes et le poids à 800 tonnes[3]. Une seule pierre, que l'on montre encore dans la carrière, à un kilomètre de distance, et qui était sans doute destinée à servir de soubassement dans la colonnade intérieure, est de 432 mètres cubes et son poids dépasse 1000 tonnes; un obélisque défectueux, resté dans une autre carrière, a plus de 30 mètres de longueur! Le plus grand menhir de la Bretagne, à Loc Maria ker, ne pesait que 250 tonnes[4], pas même un quart du bloc taillé dans la carrière de Syrie : le seul dolmen de l'Europe qui dépasse les monolithes de Baalbek est celui d'Antequera, cubant 945 mètres; le bloc erratique sur lequel est dressée la statue équestre de Pierre le Grand pèse environ 1500 tonnes. Que sont, en comparaison de ces

[1] Lovett Cameron, *Our Highway to India.*
[2] Lortet, *Tour du Monde*, 2e semestre 1882.
[3] Sepp, *Geographische Gesellschaft zu München*, 1875.
[4] Gabriel de Mortillet, *Le Préhistorique.*

masses gigantesques, transportées sans l'aide d'autres engins que les câbles, leviers et rouleaux, les énormes cubes de béton amoncelés dans nos brise-lames[1]?

Damas, dont la position stratégique et commerciale est analogue à celle de Baalbek, n'a pas décliné comme la ville de la Bekaâ. Jadis inférieure à la seule Antioche, elle est maintenant la première cité de la Syrie; dans l'Asie turque, elle n'est dépassée en population que par Smyrne : aussi lui donne-t-on le nom d'Ech-Cham ou « la Syrie », comme si toute la province s'y trouvait concentrée. Elle occupe une plaine très fertile, admirablement arrosée, précisément en face de la brèche qui sépare le Hermon de l'Anti-Liban; par la Bekaâ, elle commande toutes les positions du nord et du centre, d'un côté par le versant de l'Oronte, de l'autre par celui du Leontès. « Damas est l'œil de l'Orient, » disait l'empereur Julien. Mais, tout en dominant stratégiquement la région du littoral et en lui servant d'intermédiaire pour le commerce avec les confins du désert et la Mésopotamie, Damas occupe une situation indépendante et peut se suffire, même quand ses communications avec la mer se trouvent interrompues. Pendant les guerres des Croisades, elle fut vainement attaquée par les Européens et ne les admit en qualité d'alliés que pendant un petit nombre d'années. Elle fut la résidence de Salah-ed-Din et de Melek-ed-Dhaher Bibars, les deux illustres adversaires des Croisés, et leurs tombeaux se voient encore dans le voisinage de la grande mosquée. A cette époque, Damas était une ville savante, fameuse par son école de médecine.

Ech-Cham se vante d'être la cité la plus ancienne du monde; quoi qu'il en soit, elle figure déjà sur la liste du pylône de Karnak parmi les cités soumises à Toutmès III, il y a bientôt trente-huit siècles[2]. Suivant la légende arabe, le sol de la plaine a fourni la « terre vierge » ou « rouge » dont a été formé le premier homme et dont les vertus médicinales seraient toujours merveilleuses; les jardins embaumés qui entourent la ville étaient le paradis; près de là coula le sang d'Abel et fut construite l'arche de Noé. On montre encore la maison d'Abraham, et les juifs de Damas se rendent chaque samedi à la synagogue érigée sur le tombeau d'Élie. Si importante dans l'histoire de la religion juive et de la religion musulmane,

[1] Villes du Liban et de l'Anti-Liban, avec leur population approximative :

Beïrout	80 000 hab.	Djebaïl (Byblos)	8 000 hab.
Tripoli avec El-Mina	24 000 »	Sour (Tyr)	5 000 »
Zahleh	15 000 »	Baalbek	4 500 »
Saïda (Sidon)	9 500 »	Bcharreh	3 000 »
Deïr-et-Kamar	8 000 »	Batroun (Botrys)	2 000 »

[2] Mariette; — Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*



DAMAS. — VUE PRISE DU QUARTIER CHRÉTIEN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bonfils

Damas ne l'est pas moins dans le développement du christianisme, car c'est là que Paul se convertit à la foi nouvelle et commença l'apostolat qui devait avoir de si grandes conséquences pour le monde : on désigne, — en deux endroits, il est vrai, — le lieu précis où se fit l'illumination soudaine qui transforma l'ardent persécuteur en apôtre zélé. Une caverne des Sept Dormants s'ouvre dans la montagne voisine. Damas participe aussi à la sainteté de la Mecque et de Médine, car c'est là que se forme tous les ans la plus grande caravane de pèlerins vers les villes sacrées; des milliers de

N° 142. — DAMAS.



1 : 120 000

0 — 4 kil.

fidèles accompagnent le chameau sacré qui porte à la Kaaba les cadeaux du sultan.

La vue de Damas est une des merveilles de l'Orient. Des hauteurs qui la dominent au nord et à l'ouest, elle apparaît blanche et rose au milieu de la verdure ; ses faubourgs, se prolongeant au loin entre les jardins, sont cachés çà et là par les massifs de grands arbres; quelques nappes d'eau étincellent sous les palmiers. Mais le contraste est soudain quand on pénètre dans les rues tortueuses. Comme dans les autres villes d'Orient, les maisons, même les plus somptueuses, ne sont belles qu'à l'intérieur, autour des eaux jaillissantes et des parterres fleuris. La cité proprement dite, occupée à l'angle nord-occidental par un château quadrangulaire, a la forme d'un ovale dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest ; elle

est traversée dans ce sens par une longue rue, la « Voie Droite », qui a remplacé une superbe avenue de colonnes construite à l'époque romaine. Elle est encore l'artère du commerce, mais les rues tortueuses qui s'y rattachent sont presque désertes; la nuit, les divers quartiers sont séparés par des portes qui les transforment en autant de villes distinctes[1]. Au nord le faubourg d'El-Amara se ramifie sur la rive opposée de la principale branche du Barada ; au sud, un autre faubourg plus considérable, le Meïdan, se prolonge à plus de deux kilomètres sur la route de la Mecque. Le principal édifice de Damas est la « grande mosquée », ancienne basilique romaine, dont il reste quelques colonnes, les unes isolées, les autres engagées dans les constructions de la mosquée et des bazars environnants. Quoique les chrétiens aient à peine depuis quelques années la permission d'entrer dans cet édifice, ils en parlent avec beaucoup de vénération, car il fut leur église, et quelques-uns de leurs saints y reposent, entre autres, disent-ils, Jean et Zacharie. L'un des trois minarets de la mosquée s'appelle la « tour de Jésus », et c'est là, selon l'opinion des Damasquins, qu'au jugement dernier se tiendra le « Fils de l'Homme » pour faire comparaître devant lui les vivants et les morts. Ces hauts minarets de la mosquée des Ommiades, célèbres dans l'histoire de l'architecture, sont les modèles imités à Séville pour la Giralda, à Venise pour le campanile de Saint-Marc, à Crémone pour le Torrazzo[2].

Damas est pour la Syrie centrale l'entrepôt nécessaire comme Alep pour la Syrie du nord. Cinq ou six caravanes en partent chaque année pour Bagdad; d'autres se rendent à Biredjik, à Rakka, à Bassora, dans le Nedjed et autres contrées de l'Arabie. Mais parmi les marchandises transportées il en est peu qui soient dues à l'industrie damasquine. Quelques fabriques de soieries, dont les produits sont des plus appréciés en Orient, des ateliers de bijouterie pour les filigranes d'or, des selleries nombreuses, telles sont les manufactures locales. Depuis le passage de Tamerlan, qui massacra presque tous les habitants, en 1401, Ech-Cham n'a plus d'armuriers; les « lames de Damas », si renommées après les premiers siècles de la domination arabe, se voient plus souvent dans les bazars du Caire que dans ceux de la cité syrienne; mais c'est dans les palais de Damas et d'Alep que l'on trouve peut-être les plus belles céramiques anciennes de la Chine, importées au moyen âge par les marchands de la Bactriane; à cet égard, la Syrie serait même plus riche que le « royaume fleuri[3] ». L'es-

[1] Alf. von Kremer, *Kulturgeschichte des Orients*.
[2] Sepp, *Geographische Gesellschaft zu München*, 1875.
[3] Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*.

sence de roses du paradis damasquin, si fameuse jadis, ne se prépare plus sur les bords du Barada, depuis que les chèvres ont brouté les buissons de roses sur le Liban; la supériorité pour la préparation du précieux *attar* appartient aux versants méridionaux des Balkans et au Fayoum d'Égypte. Les communautés religieuses de Damas, aussi distinctes que si elles étaient de nations différentes, — ce qui, du reste, est vrai pour la plupart d'entre elles, — se partagent les professions et les industries. Les Juifs, d'autre origine que les Spanioles qui habitent les villes de la côte et que les Hébreux d'Allemagne et de Russie récemment immigrés en Palestine, descendent directement des Beni-Israel de la Terre Promise. Les chrétiens, trois fois plus nombreux, ne présentent aucune cohésion, et, lors des massacres de 1860, ils se laissèrent presque tous égorger sans résistance; seuls les « Grecs » arabes se défendirent vaillamment. Malgré le fanatisme des musulmans, les étrangers qui visitent chaque année Damas au nombre de plusieurs centaines, n'ont point d'insultes à redouter et se promènent sans crainte dans les bazars et les faubourgs. Plusieurs écoles du gouvernement, telles que l'institut militaire et l'école des arts et métiers, sont dirigées par des Européens [1].

Salahiyeh, long faubourg qui s'élève sur les premières pentes du Djebel Kasioum, au nord de la plaine, peut être considérée comme une ville distincte; son extrémité méridionale, la plus rapprochée de Damas, en est à 2 kilomètres. Élevée au-dessus du brouillard qui rampe quelquefois sur la campagne humide, Salahiyeh est plus salubre que la cité; les principales écoles s'y trouvaient autrefois; de nos jours, la plupart des Européens y résident; d'autres vont, plus loin dans la montagne, s'établir à Bloudan, sur la pente de l'une des principales cimes de l'Anti-Liban. En bas, on voit dans toute son étendue la merveilleuse plaine. Tout ce que la terre peut contenir de désirable et de beau, l'Arabe se l'imagine réuni dans le nom magique d'El-Gouta, le vaste jardin qui entoure Damas. D'après les Orientaux, les eaux d'irrigation se diviseraient en sept fleuves et en trois cent soixante-cinq canaux répandant la fécondité dans trente mille jardins.

[1] Population de Damas par religions, en nombres approximatifs :

Musulmans sunnites	125 000
Métouali	4 000
Chrétiens grecs	7 000
» grecs-unis	7 000
» syriens et autres	3 000
Juifs	6 000
Divers	8 000
Ensemble	160 000

Grâce à l'abondance de l'eau et au mélange des climats produit par le voisinage des fraîches montagnes et celui du désert brûlant, les flores diverses se trouvent réunies, et forment les massifs les plus charmants : les chênes et les noyers s'élèvent à côté des oliviers et des cyprès; au-dessous des palmiers, au-dessus des buissons de roses, les pommiers étalent leur branchage. Les prunes de Damas sont les fruits les plus renommés de l'immense jardin[1].

A l'orient de Damas, non loin du grand marais Bahr-el-Ateïbeh, le village de Harran-el-Aouamid ou « Harran des Colonnes », aurait été jadis une ville importante, que des commentateurs de la Bible identifient avec la cité où vécut Abraham[2]. Mais c'est plus à l'orient, au milieu des solitudes du Hamad, que s'élèvent les grandes ruines. L'antique Tadmor, lieu d'étape dans le désert entre Damas et l'Euphrate, a gardé le nom sous lequel elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, aux temps d'Hiram et de Salomon : l'appellation de Palmyre n'est qu'une traduction latine, ignorée des indigènes. La grande cité n'est plus; le pauvre hameau qui lui succède est caché dans les ruines d'un temple dont on barre la porte pendant la nuit pour se garder des Bédouins rôdeurs; mais au douzième siècle, lors du voyage de Benjamin de Tudèle, la population, comprenant deux mille marchands juifs, était encore considérable. La cité des Odeïnath et de Zénobie n'est plus qu'une étroite oasis que l'on atteint en cheminant dans le lit desséché des ouadi; il faut même faire une provision d'eau pour la traversée des espaces desséchés. On ne pourrait comprendre la fortune prodigieuse de Palmyre à l'époque ou son empire s'étendait sur la Syrie, l'Asie Mineure, la Mésopotamie, si des sources en abondance n'avaient alimenté la ville, si une rivière n'avait arrosé ses campagnes. Ptolémée dit, en effet, qu'un cours d'eau pareil au Chrysorrhoas, — le Barada de Damas, — passait à côté des temples, et jusqu'au dixième et au douzième siècle des auteurs parlent des eaux courantes de Palmyre, de ses vergers et de ses champs. Encore au milieu du siècle dernier, le voyageur anglais Wood vit à Tadmor deux petits ruisseaux, mais l'eau en était devenue sulfureuse et l'on ne pouvait la boire qu'en la laissant reposer[3]. De nos jours, un seul ruisselet coule au sud de la ville et va se perdre au pied de collines crayeuses : évidemment le sol s'est desséché; le désert s'est agrandi; la cité bruyante n'est plus qu'une vaste nécropole. En 1691, des voyageurs anglais la découvraient, après l'avoir cherchée treize ans, et

[1] Barth, *Das Becken des Mittelmeeres.*
[2] Beke; — Mrs Beke, *Jacob's Flight.*
[3] *Ausland*, 5 nov. 1877.

longtemps après eux il fut encore difficile de l'atteindre à travers les solitudes. C'est avec émotion que les premiers explorateurs virent tout à coup, après la longue traversée des sables, des argiles, des rochers nus, se dresser la merveilleuse colonnade de Palmyre.

Palmyre était la ville des colonnes, et maintenant encore, quoique la plupart, renversées par les tremblements de terre, présentent avec leurs soubassements, leurs fûts, leurs chapiteaux entremêlés, l'aspect d'une moraine de marbre, l'horizon de Tadmor paraît de toutes parts borné par des colonnes. Des quatre cents qui ornaient le temple du Soleil, cinquante sont encore debout; des quinze cents qui formaient la grande avenue centrale, se prolongeant entre les palais sur une longueur de 1200 mètres, on en voit encore cent cinquante, mais il n'existe plus une seule des statues que soutenaient des consoles appliquées sur les colonnes. Les tombeaux sont nombreux et l'on y a trouvé beaucoup d'inscriptions en langue araméenne, peu différente du syriaque moderne; quelques-unes sont bilingues, à la fois grecques et palmyrènes [1].

Au sud de Damas, dans la région du Trans-Jourdain, toutes les anciennes cités sont, comme Tadmor, tombées à l'état de hameaux ou de ruines. Pourtant les villes s'élevaient autrefois par centaines dans cette région que parcourent maintenant les Arabes et où les Druzes ont fondé un assez grand nombre de villages. En mainte solitude on voit se dresser des colonnades, des arcs de triomphe, des tombeaux comme ceux de Palmyre; les monuments des premiers siècles du christianisme y sont à peine moins nombreux que dans la Syrie du nord. A l'ouest du Haouran se succèdent les cités abandonnées, groupes de beaux édifices, avec portes et fenêtres en pierres sculptées [2], auxquels ne manquent même pas çà et là quelques toitures; on dirait que les habitants les ont à peine quittés : El-Mousmiyeh, Chakka, Chouhba ne sont que des ruines; Kanavat, Soueïdeh sont d'humbles villages entourés de débris superbes; la vigne n'y est plus cultivée, mais les coteaux environnants sont encore ceints des terrasses où les pampres s'enroulaient aux branches des arbres fruitiers. Plus loin, Bosra, la Bostra des Romains, située près de l'angle sud-occidental du Djebel-Haouran, sur un oued tributaire du Jourdain par le Yarmouk, ressemble à une capitale, grâce à la masse puissante de son château fort arabe, à ses remparts et à ses mosquées; théâtre, arcs de triomphe, naumachie, portiques, restes de palais se montrent dans l'enceinte presque

[1] De Vogüé, *Inscriptions sémitiques.*
[2] Wetzstein, *Reisebericht über Hauran und die Trachonen.*

déserte et les débris imposants d'une cathédrale dominent les masures de quelques familles de Bédouins. A l'ouest, près de Derat, l'ancienne Edreï, toute une ville souterraine, explorée par Wetzstein, est creusée dans la roche. Au delà, sur le plateau qui domine la berge orientale de la vallée du Jourdain, Oumm-Keïs (Mkeïs), l'ancienne Gadara, montre toujours les restes d'une de ces « rues droites » ou colonnades que l'on re-

N° 143. — DJEBEL-HAOURAN ET BOSRA.



1 : 500 000

0 — 20 kil

trouve en tant de cités syriennes des premiers temps de l'ère vulgaire, de Pompeïopolis à Tadmor. Djerach, la Gerasa des Romains, au nord de la haute vallée du torrent de Jabok, est, après Palmyre, la ville du désert dont les rues droites, les places et les édifices se sont le mieux conservés. Cette avenue, croisée de distance en distance par d'autres voies que bordaient aussi des colonnades et des statues, a plus d'un kilomètre et l'on y voit encore plus de deux cents colonnes, verticales ou penchées.

La ville moderne de la contrée transjordane, Es-Salt, fut aussi probablement une antique cité, la Ramoth-Galaad des Hébreux. Chef-lieu du district de Belka et résidence d'une garnison turque, elle est située sur les pentes méridionales du massif de Djebel-Ocha, qui domine toute la contrée.

Vers les sources du torrent de Jabok, les ruines d'Amman rappellent l'ancien royaume des Ammonites, ennemis héréditaires des Hébreux. En cet endroit s'élevait la capitale, Rabbath-Ammon, que les Romains nommèrent Philadelphie. Peu de forteresses ont une situation plus fière que l'ancienne citadelle des Ammonites, roc isolé de tous côtés par la nature, excepté au nord-ouest, où les escarpements ont été taillés par la main de l'homme. Au sud du château s'étendait la ville proprement dite, au bord d'un ouadi, et sur la rive opposée, regardant la cité et les rochers de la forteresse, s'arrondissent les gradins d'un théâtre, un des plus grands et des mieux conservés qu'aient laissés les Romains. De malheureux Tcherkesses, déportés dans ce pays dont le climat est si différent de celui de leur patrie, campent dans les bas-fonds environnants.

Hesban, l'ancienne Hesbon des Amorites, souvent en guerre avec les Hébreux, n'a plus que des ruines informes, mais à l'orient, dans la même région du plateau, se trouvait la cité de Ziza, remarquable par ses grandes citernes et ses puits d'ensilage. Près de là, sur la route des Hadji, Tristram a découvert les restes somptueux d'un palais isolé que les Arabes appellent Machita et dont les bâtisseurs sont inconnus. Les sculptures de la façade, d'une richesse étonnante, encore plus variées que celles de l'Alhambra, sont attribuées par Fergusson aux Sassanides : Chosroès aurait fait élever ce palais au commencement du septième siècle, lors de ses expéditions victorieuses en Syrie et en Egypte[1]. Machita n'est pas éloigné des sources du Zaïn-Merka, profond ouadi qui, dans le voisinage de la mer Morte, reçoit les eaux thermales sulfureuses de Callirhoé, ainsi nommées par Hérode. Les cascatelles fumantes des sources brillent entre les lauriers-roses et se réunissent en un ruisselet ombragé de palmiers. Les concrétions déposées par l'eau s'appuient à la falaise en terrasses : l'une d'elles n'a pas moins de 50 mètres d'épaisseur et des troncs de palmiers s'y sont pétrifiés. Une flore spéciale croît dans le voisinage des fontaines, dont la température varie de 65 à 70 degrés centigrades. Jadis une digue de basalte barrait la vallée ; le ruisseau thermal a dû la contourner par une cluse d'érosion.

La capitale des Moabites, Rabbath-Moab, appelée actuellement Rabba, est beaucoup moins riche en antiquités que le Rabbath des Ammonites, mais

[1] Tristram, *Land of Moab*.

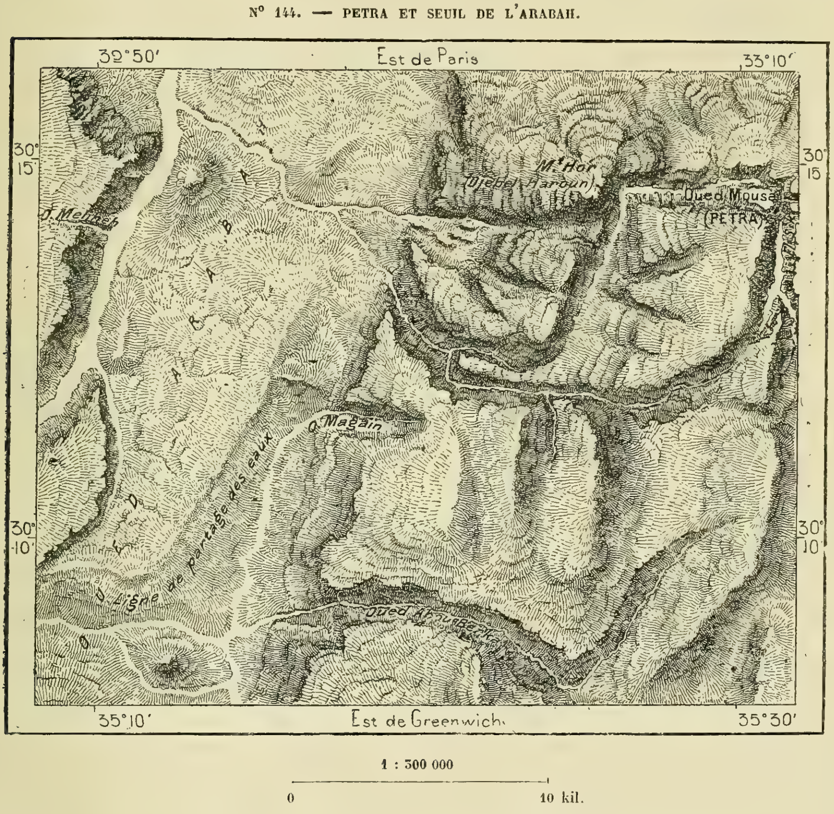
plusieurs autres villes de Moab ont livré des trésors aux archéologues. La plus remarquable trouvaille faite dans cette région est la fameuse stèle de Mesa, roi de Moab, qui se trouvait au milieu des vastes ruines de Dhiban, bourg situé au nord du torrent d'Arnon : on la voit aujourd'hui dans le musée du Louvre, grâce à M. Clermont-Ganneau, qui réussit à la sauver de la destruction. Ce précieux monument, qui malheureusement n'est plus intact, portait une inscription de trente-quatre lignes, rédigée dans un dialecte peu différent de l'hébreu et gravée en caractères ressemblant au type phénicien. Le langage que Mesa parlait il y a vingt-huit siècles, témoigne d'une similitude parfaite d'idées et de mœurs entre les Moabites et leurs voisins les fils d'Israël. En lisant l'inscription de la stèle on croit reconnaître un chapitre des Juges ; seulement le nom de Jéhovah est remplacé par celui du dieu Kamoch. Au sud de Rabbath-Moab, le bourg le plus considérable est celui de Kerak, situé près d'un ouadi tributaire de la mer Morte, sur un roc escarpé dont le bord est ourlé d'un rempart; l'extrémité méridionale de ce rocher, séparée du massif par une tranchée profonde, porte une citadelle, l'une des plus fortes qu'aient construites les Croisés dans leurs conquêtes d'Asie : c'est là que se dressait aussi le plus solide château de Moab, mentionné dans la Bible sous le nom de Kir-Hareseth ou « ville de la Colline ». Kerak résista à Saladin, et en 1844 à Ibrahim-pacha. Au delà s'étend la terre rouge de l'Idumée ou pays d'Edom : il ne s'y trouve plus d'agglomérations urbaines habitées; toutes ses cités sont en ruines. Les chrétiens de Kerak se distinguent à peine des Bédouins ; ils habitent également la tente[1].

Petra, qui, sous le nom de Selah, fut la capitale de la contrée dès les origines de l'histoire, est par excellence la ville de la « Pierre ». Cette ville, découverte, pour ainsi dire, en 1812 par le voyageur Burckhardt, est située dans une espèce de cirque, ouadi Mousa ou oued de Moïse, que des rochers et des montagnes de grès ferment de toutes parts. A l'est, à l'ouest se dressent des parois abruptes; au nord, les hauteurs découpées par des ravins parallèles limitent l'horizon d'une arête continue; au sud, les pentes sont plus douces, mais là aussi une muraille de grès forme le rebord du bassin. Une gorge de quelques mètres de largeur, simple fissure ouverte entre des parois de 80 à 100 mètres d'élévation, est le corridor d'entrée : en plein jour, la lumière ne descend au fond de cette cluse qu'en un terne crépuscule; une arcade romaine franchit le défilé comme les ponts jetés au-dessus des tranchées sur les chemins de fer. A l'ouest de Petra, une autre

[1] Klein, *Palestine Exploration Fund.*

gorge reçoit les eaux temporaires du ouadi, soit pour les porter dans un abîme, comme le disent les Arabes, soit pour les déverser dans la dépression de l'Arabah, comme semblerait l'indiquer le relief de la contrée; mais nul explorateur moderne n'a encore suivi jusqu'au bout la vallée du ouadi, obstruée par une épaisse végétation de lauriers-roses. Des restes d'édifices, une colonne isolée, des tombeaux, s'élèvent en divers endroits du cirque et des abords, mais les monuments les plus remarquables sont taillés dans le roc. Petra est pour l'époque romaine de la Syrie ce qu'Ellora

N° 144. — PETRA ET SEUIL DE L'ARABAH.



1 : 300 000

0 — 10 kil.

et Adjanta sont dans l'Inde pour les temps bouddhiques. Des temples avec colonnades et frontons s'ouvrent dans la masse rosée de la pierre; partout les façades des rochers sont sculptées en édifices superposés, palais ou nécropoles. Dès les premiers âges, les habitants de la contrée étaient des Horim, c'est-à-dire des Troglodytes, mais les premiers antres, cavités informes creusées dans la pierre, ont été transformés en galeries architecturales décorées de bas-reliefs et de statues. Puis la population disparut, oubliée, et la ville du désert n'est plus qu'un immense tombeau dont on n'a point encore terminé l'exploration. A l'ouest de Petra se dresse la

croupe du mont Hor, vénérée par juifs, chrétiens et musulmans comme le tombeau du grand-prêtre Aaron[1].

La vallée du Jourdain n'est relativement populeuse que dans sa partie septentrionale, où les eaux vives coulent avec abondance, où les pentes des coteaux sont revêtues de végétation et où l'élévation du sol donne, même pendant l'été, une certaine fraîcheur au climat. Racheya, Hasbeya, occupant des terrasses de cultures dans la région montueuse et fertile du Ouadi-et-Teïm, qui forme le versant occidental du Hermon, méritent presque le nom de villes; mais il reste à peine quelques maisons de Banias, la ville du « dieu Pan », l'ancienne Césarée, fameuse par son fier château et par la source du Jourdain, son gouffre où disparaissaient les victimes égorgées par le couteau du sacrificateur. Encore moins peuplés que la haute vallée du fleuve, les bords de la mer de Galilée n'ont plus qu'une seule ville : Tabariyeh, l'ancienne Tibériade, sur la rive occidentale du lac Bethsaïda, près de l'entrée du Jourdain dans le bassin de Tibériade, n'est plus qu'un *tell*, recouvert de broussailles. Au sud-ouest, près du rivage lacustre, un autre monticule, Tell Houm, formé de débris d'édifices, serait la ruine de Kapharnaoum. Tabariyeh est une cité sainte des Hébreux; son école rabbinique, célèbre pendant tout le moyen âge, avait succédé à celle de Jérusalem et fit longtemps autorité dans l'explication des textes; la ville, où l'on montre la tombe du grand docteur Maïmonidès, est peuplée surtout de juifs spanioles et russes, qui attendent la venue du Messie.

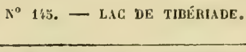
Safed, située au pied et sur les pentes d'une haute colline fortifiée, près d'un ouadi qui descend au lac de Tibériade, doit à la même prophétie sa population d'immigrants juifs. Les secousses du sol, fréquentes dans ce terrain volcanique, leur semblent être des signes avant-coureurs de l'approche de leur roi. Ces frémissements de la terre ont été souvent désastreux : en 1837, tout le quartier juif, bâti en amphithéâtre sur une pente escarpée, fut renversé, et quatre mille personnes furent écrasées sous les débris des maisons descendant en éboulis sur la rapide déclivité. Non loin de Tabariyeh, les sources thermales de l'ancien Emmaüs, Hammam Souleïman et Hammam Ibrahim, sont très fréquentées; à l'ouest, les terres ondulées qui s'étendent près du village de Hattin furent le champ de bataille où Saladin remporta la victoire décisive de 1187 qui lui donna Jérusalem. Au sud des collines de Tibériade, dans le vallon fertile du Ouadi-

[1] Villes principales des bassins fermés de la Syrie centrale et du Trans-Jourdain avec leur population approximative :

Damas avec Salahiyeh . . .	170 000 hab.	Es-Salt	4 000 hab.
Kerak.	3 000 hab.		

Djaloul, l'une des « portes du Paradis », est le hameau de Beïsan ; ce fut la cité de Beth-san, qui résista aux conquérants hébreux et garda son

N° 145. — LAC DE TIBÉRIADE.

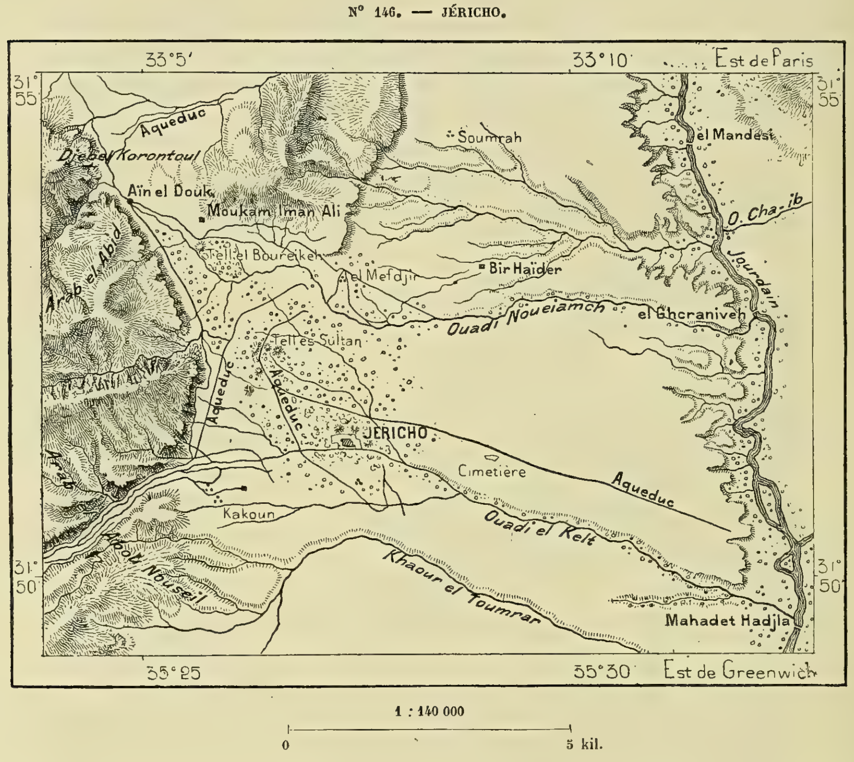


culte pendant des siècles : à l'époque romaine, elle s'appelait Scythopolis, nom dû sans doute à une colonie de « Scythes » ou gens du Nord.

Dans le Ghor, fosse profonde du Jourdain, entre le lac de Tibériade et la mer Morte, il n'y a point de villes. Riha (Eriha), élevée sur l'emplacement

de la Jéricho d'Hérode, mais à quelque distance à l'est de celle que détruisirent les Hébreux à leur entrée dans la terre de Canaan, n'est plus qu'un groupe de cabanes. La ville fameuse qui devint, après la captivité de Babylone, la deuxième cité de la Judée, qui fut l'école des Prophètes, et dont Hérode I[er] fit sa résidence, a dépéri en même temps que s'obstruaient les canaux d'irrigation dérivés du Jourdain et de l'abondante fontaine dite d'Élisée ou du Sultan (Aïn-es-Soultan) : ce n'est plus la « ville des Pal-

N° 146. — JÉRICHO.



1 : 140 000

0 — 5 kil.

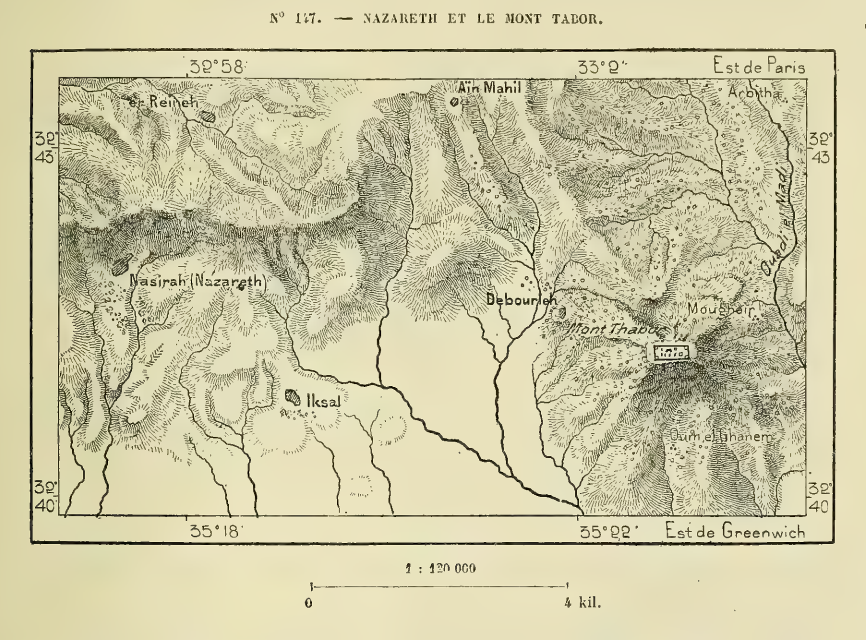
miers » ; elle n'expédie plus les *caryopes* ou « dattes-noix » dont elle avait le monopole[1]. En perdant ses dattiers, ses plantations de cannes à sucre, ses roseraies, Jéricho perdit aussi ses habitants, que ne manquerait pas de lui rendre une nouvelle ramure de canaux. Très redouté à cause des fièvres pernicieuses qui y règnent et qui ont été fatales pour de nombreux explorateurs de la Palestine[2], Jéricho est cependant un des villages les plus fréquemment visités de la Terre Sainte. Des pèlerins de religion grecque, presque tous de nationalité russe, y viennent en caravanes pour se baigner

[1] Fournier et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités.*
[2] Claude R. Conder, *Tent-work in Palestine.*

dans les eaux saintes du Jourdain et se prosterner en divers endroits sacrés. Quelques dévots abyssins ont leurs quarante jours de jeûne dans les grottes d'une montagne voisine, en imitation de la « quarantaine » de Jésus-Christ : de là l'appellation de « Mont de la Quarantaine » que l'on donne à ce pic escarpé. Divers oiseaux des tropiques vivent dans l'oasis de Jéricho, et l'on y voit aussi des plantes de la zone torride appartenant à la zone du Soudan et du Sahara[1].

La champêtre Galilée, divisée par ses nombreuses chaînes de montagnes en un labyrinthe de vallées sans communications faciles, n'a guère que des

N° 147. — NAZARETH ET LE MONT TABOR.



1 : 120 000

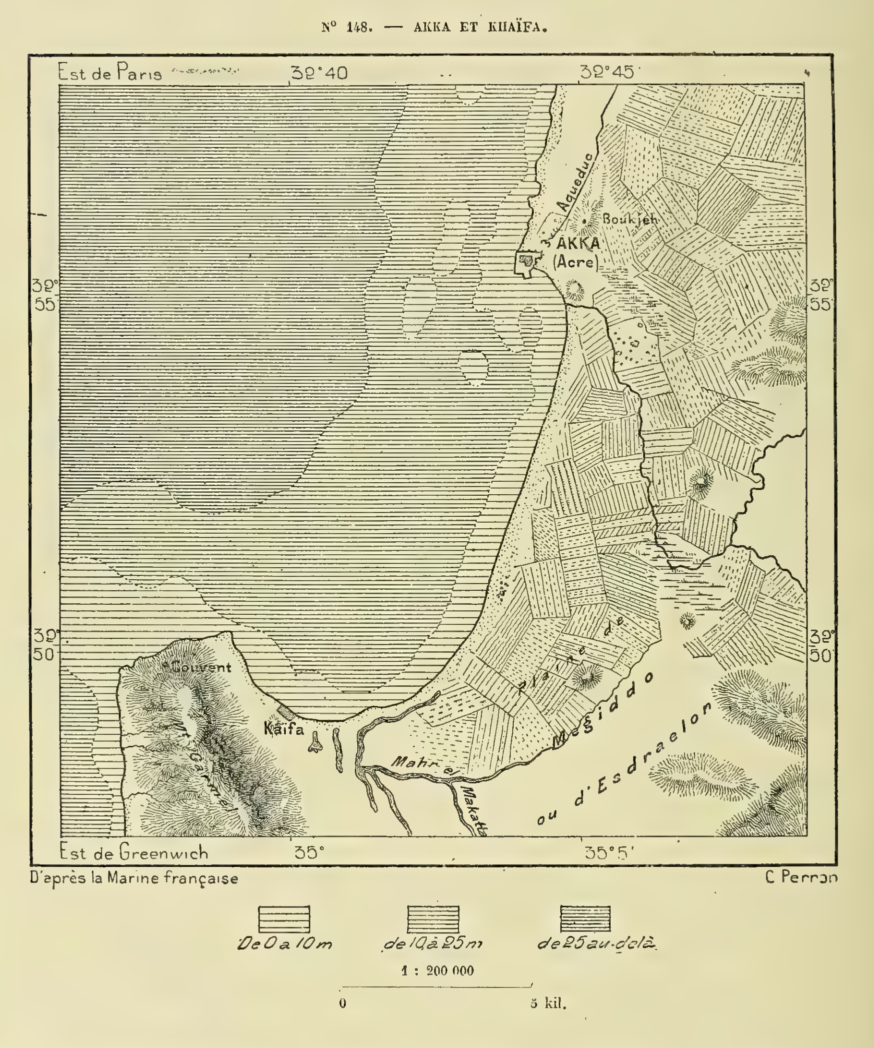
0 4 kil.

bourgades : sa ville principale, Nazareth ou En-Nacira, est en dehors de la région montagneuse et regarde au sud vers la plaine d'Esdraelon; d'ailleurs c'est aux souvenirs religieux éveillés par son nom qu'elle doit la plupart de ses habitants. Encore au commencement du dix-huitième siècle, elle n'était qu'un pauvre village musulman; l'immigration des chrétiens en a graduellement fait une ville : des églises de tous les cultes, des couvents, des hospices, des écoles confessionnelles s'élèvent dans les deux quartiers grec et latin de Nazareth; les musulmans sont relégués au sud-est, dans le voisinage des jardins. En-Nacira est une des rares cités de la Palestine qui sont pourvues de routes; un chemin carrossable l'unit à Khaïfa, au pied du Carmel.

[1] Grisebach, *Végétation du Globe*, trad. par Tchihatcheff.

Akka ou Saint-Jean-d'Acre appartient à la Galilée, mais, comme Nazareth, elle est située en dehors des massifs montagneux. Elle occupe, au bord de la mer, la pointe rocheuse qui termine au nord la baie semi-circulaire dont le Carmel occupe l'autre extrémité. La position d'Akka, l'Akko des Phéniciens, la Ptolémaïs des Lagides, est naturellement forte

N° 148. — AKKA ET KHAÏFA.



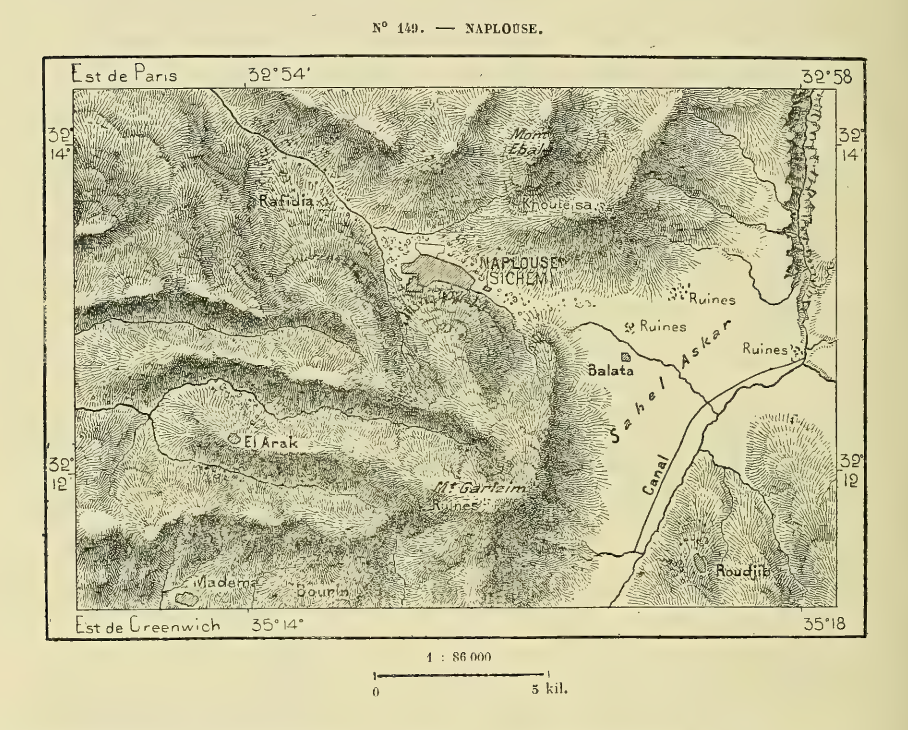
contre des ennemis qui ne sont pas maîtres de la mer, et la ville lui dut son rôle essentiellement militaire. Jamais les Hébreux ne s'emparèrent de cette forteresse phénicienne. Pendant les croisades, elle fut prise et reprise par chrétiens et musulmans, et son importance fut considérable comme quartier général des ordres militaires; les chevaliers de Saint-Jean ont même laissé leur nom à la ville, qu'ils durent quitter pour toujours en 1291. En 1799, Bonaparte l'assiégea vainement : sa fortune se brisa

contre ces murs soutenus au large par la flotte anglaise. Depuis, Akka eut à subir d'autres assauts de Turcs, d'Égyptiens, d'Anglais; en 1840, la flotte britannique la démolit presque en entier. Des fortifications nouvelles enserrent la place comme dans l'attente de futurs assaillants. Le port d'Akka, très commerçant sous la domination des Croisés, est aujourd'hui presque nul : le havre est ensablé et quelques navires ancrent au large pour charger des céréales, des fruits et autres denrées du pays. Khaïfa, sur la rive méridionale de la baie, au pied du Carmel, est un marché plus actif, grâce à la colonie de trois cents « templiers » souabes qui s'y est établie et aux bateaux à vapeur qui y font escale : c'est le port de toute la plaine d'Esdraelon, jusqu'à Nazareth et à la riche bourgade de Djenin. Un des villages les plus importants de la plaine est Ledjoun, l'ancienne Legio des Romains, peut-être le Meghiddo où se livra la grande bataille entre les Égyptiens et les Hittites. Il a été question de prendre Khaïfa pour point de départ des chemins de fer de la Syrie et de la Palestine. Une ligne remonterait vers Damas par le haut Jourdain; l'autre gravirait par des rampes faiblement inclinées le faîte sur lequel se trouve Jérusalem.

Dans la région montueuse de Samarie, au sud de la plaine d'Esdraelon, s'élève la riche Nablous ou Naplouse, l'antique Sichem. Jadis rivale religieuse de Jérusalem, elle occupe une situation beaucoup plus heureuse que la ville sainte des juifs et des chrétiens. Placée à 570 mètres d'altitude, précisément sur le point de partage entre les vallées, qui descendent à l'ouest dans la direction de la Méditerranée, à l'est vers le Jourdain, riche en sources qui s'épanchent en cascades, entourée de campagnes verdoyantes, de vergers touffus, de jardins odorants, Sichem est une de ces villes qui par leur situation et leurs avantages naturels devaient se reconstruire après chaque désastre : ancienne comme l'histoire elle-même, elle garde pourtant le nom de Neapolis ou « Nouvelle-Ville » que lui donna Vespasien : c'est une des rares cités dont l'appellation grecque ou romaine se soit maintenue. Deux montagnes se dressent au-dessus de Sichem : au sud, le Garizim, aux parois escarpées, où les lévites, en vêtements somptueux, étendaient le bras pour bénir le peuple; au nord, le mont Ebal, où se tenaient d'autres sacrificateurs, prononçant des paroles de malédiction. Que de fois, dans cette lutte, qui rappelle la guerre éternelle entre Ormuzd et Ahriman, les maudisseurs parurent l'emporter! Que de fois fut renversé le temple de Garizim, que de fois ses défenseurs passés au fil de l'épée! On adora Jupiter, puis la Vierge, puis Allah sur la « montagne bénie », et cependant le culte que l'on croyait à jamais détruit a toujours fini par reparaître; avec une ténacité sans

exemple, la petite secte s'est reformée, conservant ses traditions et ses dogmes. Religion du « Livre », comme le mosaïsme, l'islam et les cultes chrétiens, elle possède un manuscrit du Pentateuque et quelques autres documents précieux qu'ont utilisés les théologiens et les hébraïsants. Au nombre d'environ cent soixante[1], les Samaritains de Naplous se distinguent par un costume spécial : ils portent un turban rouge et se purifient avec soin de tout contact impur; ils observent avec rigueur les prescriptions de leur loi, s'abstiennent de tout labeur le jour du sabbat, et font encore

N° 149. — NAPLOUSE.



des sacrifices sur le Garizim, suivant les prescriptions du Lévitique et du Deutéronome. Eux aussi attendent un Messie qui descendra sur la montagne sacrée pour ressusciter les justes et les emmener dans sa gloire.

Samarie qui, sans avoir la sainteté de Sichem, fut néanmoins pendant quelque temps la capitale du royaume des Samaritains, a perdu son nom ancien, remplacé par l'appellation grecque de Sébaste, Sebastiyeh dans la bouche des indigènes. L'humble village ne mérite plus ce titre de « ville Auguste »; mais on y voit les restes d'une « rue droite » comme celles de Palmyre et des cités transjordanes; quelques colonnes marquent encore la

[1] En 1881, ils étaient 98 hommes et 62 femmes. (Conder, *Reports Palestine Exploration Fund*, July 1881.)

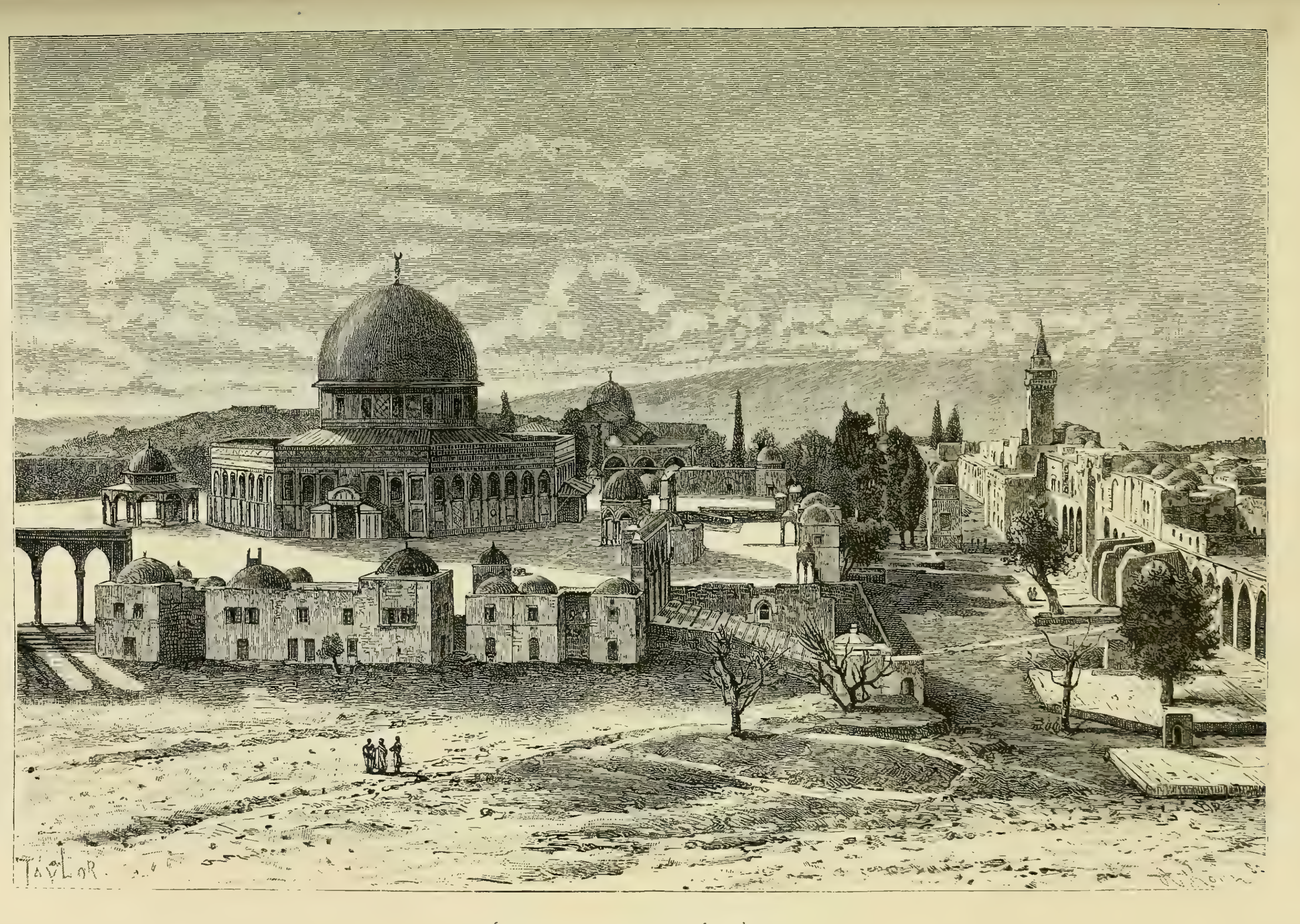
direction de l'ancienne avenue triomphale. Située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Sichem, Samarie, qu'entourent aussi de riches cultures, avait l'avantage de se trouver en pays ouvert, disposant de communications plus faciles avec la mer. Son port sur le littoral fut également une Sébaste, plus connue sous le nom de Césarée ou Kaïsariyeh, toujours en l'honneur d'Auguste. En cet endroit, le littoral, bordé de dunes, est déchiqueté en criques rocheuses, dont l'une, pourvue de môles et de brise-lames, devint sous Hérode le havre le plus animé de la côte de Palestine. Après la destruction de Jérusalem par Titus, Césarée fut la capitale de la Judée, et les fêtes d'inauguration commencèrent par le massacre de milliers de juifs dans l'arène. Prise et reprise pendant les diverses guerres qui ravagèrent la Syrie, Césarée fut définitivement ruinée à la fin du treizième siècle; elle n'est guère visitée que par les Arabes qui viennent y chercher des pierres pour les constructions de Jaffa, de Ramleh, de Beïrout. L'enceinte, occupée jadis par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, a été donnée à l'empereur d'Allemagne par le sultan.

Malgré son nom, Jérusalem, « Héritage de la Paix », doit son origine à sa position stratégique sur un rocher facile à défendre et commandant le faîte de la Judée méridionale entre le versant de la Méditerranée et celui de la mer Morte. Conquise par le roi David sur les Jébusites, la forteresse fut transformée en une puissante capitale, qui bientôt, sous le règne de Salomon, devint probablement la cité la plus populeuse de toute la région syrienne. Mais peu d'années après cette époque de domination, la « cité de David » ouvrait ses portes aux Égyptiens. Les Philistins, les Arabes, puis encore les Égyptiens l'occupèrent plus tard; les Assyriens à leur tour s'en emparèrent : le temple fut rasé et les murailles démolies. Au retour de la captivité, les Juifs rebâtirent la « maison de Dieu », mais ils ne retrouvèrent plus leur indépendance, et leur ville appartint successivement à tous les conquérants de passage; les Parthes même y firent leur entrée, lorsque, déjà soumise à Rome, elle était gouvernée par un client de l'empire. Pleins de confiance dans les prophéties qui leur annonçaient la venue d'un Sauveur, héritier du trône de David, les Juifs osèrent se soulever contre Rome. Réfugiés dans Jérusalem, que protégeait une triple enceinte, ils se défendirent en désespérés; mais la faim, le typhus, l'incendie étaient les alliés de Titus : tour après tour, quartier après quartier furent occupés par ses troupes; le cercle se rétrécissait autour de la haute ville; les fuyards étaient crucifiés devant les murs, les captifs massacrés ou jetés dans les flammes : quand la dernière forteresse fut prise, à peine, d'un demi-million d'êtres humains, restait-il

quelques milliers de malheureux, réservés aux plaisirs du peuple romain. Rebâtie par Hadrien après un nouveau siège destructeur, mais désormais interdite aux Juifs, Jérusalem était destinée à d'autres malheurs. Le plus terrible est celui que lui firent subir les Croisés en 1099. Alors la ville était arabe et musulmane. Après s'être ouvert un chemin sanglant jusqu'au Saint-Sépulcre, les assaillants se donnèrent à peine le temps de réciter une prière, et le massacre commença : plus de soixante mille mahométans furent égorgés. Depuis les croisades, la capitale de la Palestine, tombée au rang de petite ville, a été prise et reprise, mais elle n'a plus été l'enjeu de conflits entre les nations ; les guerres de religion ne se continuent autour des « Lieux Saints » que sous forme d'intrigues diplomatiques ; récemment encore, une rivalité d'influence entre couvents grecs et latins fournit le prétexte à la guerre de Crimée.

La « ville Sainte », — car tel est le sens du nom de Kouds (*El-Kods*) que lui donnent les Arabes, — est située à près de 800 mètres d'altitude, sur un plateau en pente douce qui s'incline vers le sud et que des ravins profonds entourent de trois côtés. La gorge de l'est, le Oued-en-Nar, — « Val du Feu, » — où coulent parfois les eaux du Cédron, tributaire de la mer Morte, et où se groupent les huttes et les cavernes de Siloam, est la vallée dite de Josaphat, qui sépare Jérusalem de la montagne des Oliviers ; à l'ouest, au sud, coule le torrent de Hinnom ou de la « Géhenne », ainsi nommé du gouffre, symbole de l'enfer, dans lequel passent ses eaux. Par delà cette gorge, d'autres croupes font enceinte au promontoire de la ville et la cachent aux yeux des voyageurs. Naguère, avant que des faubourgs se fussent construits le long des routes convergentes, l'aspect d'El-Kods était saisissant : au détour d'un col, elle se montrait soudain, entre les oliviers poudreux, avec le polygone irrégulier de ses murailles flanquées de tours et la multitude de ses dômes. Jérusalem est par excellence la ville des coupoles : c'est là ce qui fait sa beauté. Le bois de charpente est si rare dans la haute Judée, qu'elle a dû prendre un style d'architecture dans lequel la pierre fût l'élément principal. Au-dessus des constructions irrégulières et des rues sinueuses de la ville, la coupole de la mosquée, dite d'Omar, se dresse au centre de l'Haram-ech-Chérif ou « Enceinte Sacrée », flanquée à l'angle nord-oriental de la haute tour Antonia.

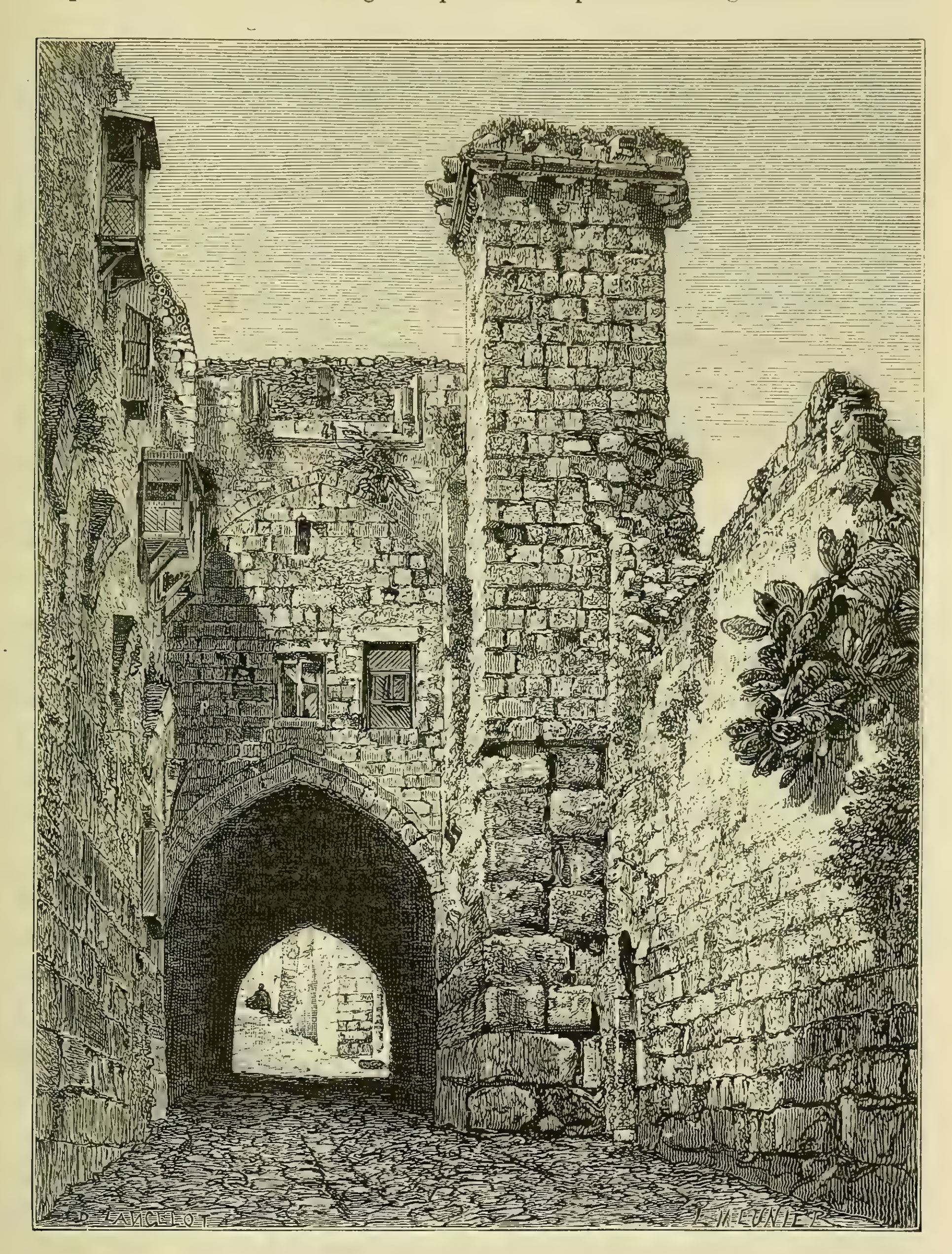
Là s'élevait jadis le temple de Salomon, vers lequel « montaient » les Juifs de toutes les tribus ; à ce premier temple succédèrent ceux de Néhémie et d'Hérode, puis un sanctuaire consacré à Jupiter, une église dédiée à sainte Marie, et la fameuse « coupole du Rocher », Koubbet-es-Sakhra, bâtie à la fin du septième siècle. Ce monument, d'une extrême sim-



JÉRUSALEM. — LA MOSQUÉE D'OMAR

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

plicité, est cependant un des plus élégants et des plus harmonieux de l'Asie turque. C'est un vaste hexagone, percé de sept fenêtres ogivales à chacune



JÉRUSALEM. — RESTES DE LA FORTERESSE ANTONIA.
Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

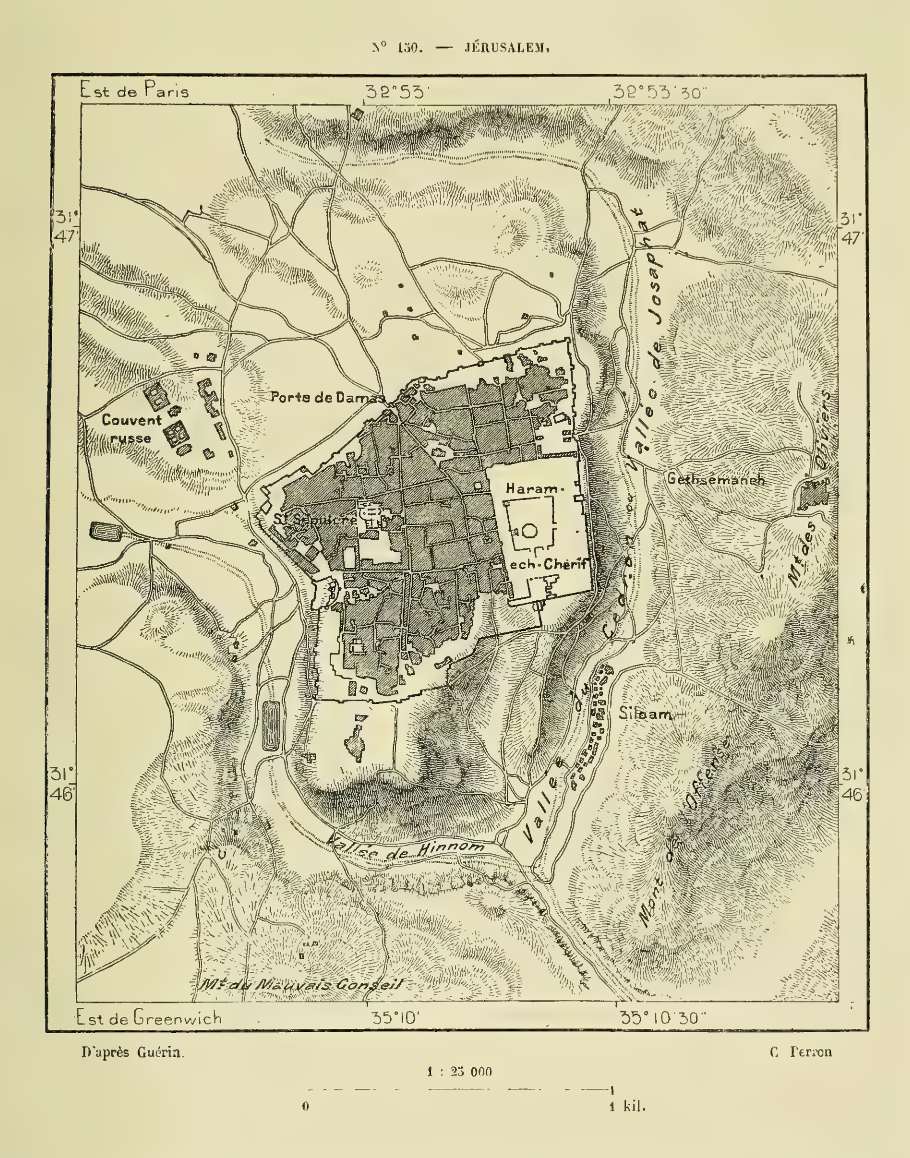
de ses façades ornées de marbres et de faïences émaillées ; au milieu de l'édifice est inscrite une nef circulaire à deux colonnades concentriques, au-dessus de laquelle s'arrondit la coupole; ce dôme léger, quelque peu

bombé au-dessus de la base, repose sur un mur que décorent à l'extérieur des versets du Coran en caractères éblouissants sur un fond d'émail azuré. A l'intérieur se maintiennent les belles proportions de la mosquée; seulement, au centre, le pavé régulier est brusquement interrompu par la saillie d'un rocher, la fameuse Sakhra, que l'on identifie avec la cime du mont Morijah : c'est là que les sacrificateurs égorgeaient les victimes, dont le sang s'écoulait par des cavernes dans le torrent du Cédron; de là Mahomet s'élança vers le ciel; de là jaillissaient autrefois les quatre sources du Paradis; c'est la pierre de fondation du monde. Dans l'espace d'environ 14 hectares, que limite le mur quadrilatéral de l'Enceinte Sacrée, s'élèvent d'autres mosquées et divers monuments qui reposent sur des fondations antiques. Des fouilles récentes ont permis de reconnaître une grande partie des substructions, et notamment les souterrains dans lesquels se réfugièrent des centaines de Juifs, lors de la prise du temple par les soldats de Titus; ces galeries voûtées faisaient partie des travaux gigantesques entrepris pour transformer en une terrasse unie le sommet que couronnait le temple; en certains endroits on a retrouvé les premières fondations à 30 et même à 38 mètres de profondeur au-dessous de la surface actuelle. Avant la guerre de Crimée, les chrétiens, qui explorent maintenant dans tous les sens le sol et le sous-sol de Jérusalem, étaient rigoureusement exclus de l'Enceinte Sacrée; seulement un petit nombre, déguisés en musulmans, y avaient pénétré au péril de leur vie. Actuellement encore, l'entrée de l'Haram-ech-Chérif est interdite aux Hébreux; tous les vendredis, ils se réunissent sur la place « des Pleurs », en dehors du mur occidental, pour réciter les lamentations de Jérémie et toucher du moins ces murailles qu'ils ne peuvent plus dépasser. Pendant des siècles, après la réédification de Jérusalem par Hadrien, la ville même leur était fermée, et sous la domination chrétienne, avant Omar, c'est à prix d'argent qu'ils obtenaient la permission de venir, une fois par an, pleurer sur leur temple profané. Au siècle dernier, le nombre des habitants juifs de la ville était limité à trois cents.

Les monuments religieux des chrétiens s'élèvent dans la partie nord-occidentale de la cité, entre la porte de Bethléhem et celle de Damas, sur l'emplacement d'un temple de Vénus. Là se trouvent réunis en un même ensemble de constructions, différentes d'âge et de style, presque tous les lieux vénérés que des traditions diverses, les unes récentes, les autres datant de l'époque des croisades et du siècle de Constantin, désignent comme ayant été le théâtre des scènes de la Passion. Des églises, des chapelles et des cryptes, jadis distinctes, forment un dédale de nefs et de gale-

ries n'appartenant pas au même culte ; à l'exception des protestants, les grandes confessions religieuses représentées en Palestine ont chacune leur part de propriété autour du tombeau. La nef principale, où se trouve le « centre du monde », marqué par un pilier dans un cercle de marbre

N° 130. — JÉRUSALEM.



D'après Guérin. C. Perron

1 : 25 000

0 1 kil.

blanc, est possédée par les orthodoxes grecs ; les franciscains ont aussi leur église; la salle du Calvaire est divisée en deux chapelles, dont l'une est aux Latins et l'autre aux Grecs; la crypte de Sainte-Hélène appartient aux chrétiens d'Abyssinie, mais les Arméniens y ont droit de location, et les Latins en détiennent une chapelle latérale. Coptes et Syriens jacobites prient en un réduit particulier; la pierre dite de l'Onction est la propriété

commune de tous les fidèles, Latins et Grecs, Arméniens et Coptes. Enfin, les Turcs eux-mêmes ont, en leur qualité de suzerains et d'arbitres, un poste de surveillance près de la porte d'entrée. La rotonde, au centre de laquelle est placé le Saint-Sépulcre, est de construction récente; elle a été bâtie aux frais communs de la Turquie, puissance souveraine, de la France et de la Russie, représentant les deux orthodoxies rivales du monde chrétien. L'édicule du tombeau est l'œuvre des Grecs : la veille de Pâques, ils se pressent autour de la pierre, attendant la venue du « feu sacré » qu'un « ange » tend à l'évêque par un trou de la muraille. Au moment où paraît cette flamme, les fidèles se précipitent pour allumer leurs cierges à celui de l'évêque; les chants, les prières éclatent, se mêlant parfois aux cris des blessés, aux râles des malheureux qu'on écrase. En 1854, plus de quatre cents cadavres restèrent sur le pavé de la rotonde, et c'est grâce à l'intervention de la garde musulmane, commandée par un colonel qui brandit la courbache, que pareille catastrophe ne s'est pas renouvelée depuis[1]. Il est d'usage pour chaque fidèle de promener rapidement la flamme sur son visage; elle ne doit brûler que les impies. Autrefois les fidèles apportaient des toiles dont ils faisaient roussir les plis et qui devaient, au jour de la mort, devenir leur suaire[2].

Non loin du Sépulcre se montrent le portail et les ogives de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, habité jadis par « sept nations » de chevaliers, Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Angleterre, Allemagne. C'est la dernière qui, seule, depuis 1869, est représentée dans le palais de l'ordre. A l'exemple de la France et de la Russie, l'Allemagne a voulu sa part de propriété dans le voisinage des Lieux Saints, pour y bâtir une église et des écoles, y planter son drapeau. Les Russes se sont installés en dehors de la ville, près de la porte de Damas, sur la partie haute du plateau qui commande la cité, et qui, de tout temps, fut le lieu d'attaque pour les assiégeants : c'est là qu'ils ont bâti leur quartier religieux, dont les édifices sont à la fois des couvents et des casernes. De toutes parts, dans la ville et en dehors, se voient des établissements religieux et des écoles confessionnelles appartenant aux Grecs, aux Latins, aux sectes protestantes de toute dénomination ; les subsides envoyés d'Europe et du Nouveau Monde ont permis de reconstruire la ville presque en entier et d'en doubler l'étendue. Comme au temps de la domination juive, Jérusalem est une cité de prêtres et de desservants qui, sous un autre nom,

[1] Conder, *Tent-work in Palestine.*
[2] *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, 1660.

vivent aux frais des communautés lointaines. Elle n'a d'autre industrie que des fabriques de savon, et point de commerce, si ce n'est le petit trafic de revendage pour la consommation locale. Les Juifs, devenus les plus nombreux depuis le milieu du siècle, sont pour la plupart des Achkinazim, immigrants de l'Europe orientale, entretenus par la *halouka*, c'est-à-dire par les secours en argent qu'envoient à Jérusalem les israélites du monde entier; nombre de Juifs se portent chaque matin en dehors des murs pour acheter les denrées au passage des convois et les colporter dans les rues de la cité[1].

Du mont des Oliviers, dont une croupe porte la mosquée de l'Ascension, la vue s'étend sur une grande partie de la Palestine, d'un côté jusqu'aux croupes de Samarie et aux plateaux de Galaad, de l'autre jusqu'aux sommets de Moab et de l'Idumée, par delà le gouffre profond où se montre l'eau plombée de la mer Morte. A l'ouest, la Méditerranée est cachée par les hauteurs voisines de Jérusalem. A ses pieds, on voit la vallée de Josaphat, avec ses innombrables pierres tombales, les premières, disent les prédictions juives, qui se briseront au son de la « trompette du Jugement ». Les plus remarquables monuments antiques des alentours de Jérusalem sont les cryptes funéraires, notamment les tombeaux dits des « Juges » et ceux des « Rois », où l'on a trouvé de remarquables sarcophages, déposés au musée du Louvre. Partout se montrent des édifices religieux, dont chacun a sa légende, et que Latins ou Grecs visitent en pèlerinage. Le couvent le plus curieux des environs est celui de Mar-Saba ou « Saint-Saba », ancienne retraite des Esséniens, perchée sur une arête de rocher calcaire, au-dessus de la profonde « Cluse du Feu » dans laquelle coulent les eaux du Cédron; un petit jardin, avec un palmier solitaire, est suspendu à côté des murailles du couvent, mais ailleurs on ne voit pas un arbre, pas une touffe d'herbe, seulement la pierre blanchâtre et la sombre crevasse. Rebâti aux frais de la Russie, le monastère de Mar-Saba est l'un des plus riches de la Palestine : il n'en est pas moins un lieu d'exil, et les moines qui s'y trouvent y ont été envoyés en punition de fautes ou d'hérésie[2].

Bethléhem, la « Maison du Pain », est située à 8 kilomètres au sud de Jérusalem, au milieu de collines couvertes de vignes et d'oliviers; sa population est composée en majorité de Latins et vit surtout des bénéfices que lui procure la vente des objets de sainteté, médailles, rosaires, chapelets,

[1] Population de Jérusalem en nombres approximatifs en 1881 :

Juifs	15 000 hab.	Musulmans.	7 000 hab.
Chrétiens de dénominations diverses.	8 000 hab.		

[2] Conder, *Tent-work in Palestine*.

croix de toute espèce, jusqu'à la poussière des lieux sacrés! Le groupe des églises et des couvents de Bethléhem, de même que l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, est un ensemble de constructions sans aucune symétrie, appartenant à diverses communautés religieuses : telle galerie, tel escalier, telle porte ne laissent passer que des Grecs; ailleurs, les Latins ou les Arméniens ont seuls le droit de pénétrer. La principale nef, la basilique de la Nativité, bel édifice de la première moitié du quatrième siècle, est la propriété commune des Grecs et des Arméniens; les catholiques sont autorisés seulement à traverser le chœur. Au-dessous de l'église est la grotte pavée de marbre et ramifiée en labyrinthe où descendent les fidèles pour s'agenouiller devant l'anfractuosité du rocher qu'indique la tradition comme lieu de naissance de Jésus.

Au sud de la Judée, sur le même faîte de hauteurs que Jérusalem et Bethléhem, la dernière ville populeuse dans la direction du désert est Hébron, la cité d'El-Khalil ou de « l'Ami de Dieu », ainsi nommée, comme Orfa, en souvenir d'Abraham. D'après une légende, qui ne trouvait point d'incrédules parmi les chrétiens du moyen âge, mais qui est violemment combattue par les Arabes de Damas, plaidant, eux aussi, en faveur de leur ville, ce serait dans le voisinage d'Hébron, près du tombeau d'Abraham, que sont les couches de terre rouge qui servirent à former le premier homme. Jadis les pèlerins se rendaient en foule à Hébron pour contempler ce lieu natal du genre humain et recueillir un peu de cette terre dont ils se croyaient issus. Le lieu saint d'Hébron est la mosquée d'Abraham, qui s'élève à l'est du torrent d'El-Khalil, au sommet de l'amphithéâtre de maisons que forme le principal quartier. Cette mosquée, en partie creusée dans le roc, fut jadis une église, et antérieurement une synagogue; les édifices se sont succédé sur cet emplacement, mais l'enceinte extérieure, bâtie en gros blocs, paraît être de construction fort ancienne : les archéologues lui assignent près de trois mille années. Au-dessous de la mosquée s'étend une caverne double qu'une longue tradition dit être celle de Macpelah, où Abraham, Sarah, Isaac, Rebecca, Jacob, Léa furent « recueillis vers leurs pères ». Naguère la mosquée n'était ouverte qu'aux mahométans seuls; mais eux-mêmes ne visitent point les grottes; il est probable que, depuis les croisades, personne n'a pénétré dans les hypogées, si ce n'est peut-être en 1834, quand les gens d'Hébron, assiégés par Ibrahim-pacha, cachèrent sous la mosquée leurs objets les plus précieux[1].

Le torrent « de l'Ami » descend au sud-ouest vers Beer-Sebah, la der-

[1] Conder, *Tent-work in Palestine*.

nière bourgade de la Palestine sur la limite du désert, puis va se perdre dans un ouadi tributaire de la Méditerranée. Immédiatement à l'est d'Hébron, située près du faîte de partage, plus haut que Jérusalem, d'autres ravins s'ouvrent dans la direction de la mer Morte. De ce côté, les frontières de la Palestine étaient gardées jadis contre les pillards par la forteresse de Masada, dont Hérode avait fait un réduit imprenable en apparence, afin de s'y réfugier en cas de danger. Ce rocher, connu aujourd'hui sous le nom de Sebbeh, est une table calcaire, de forme ovale, presque



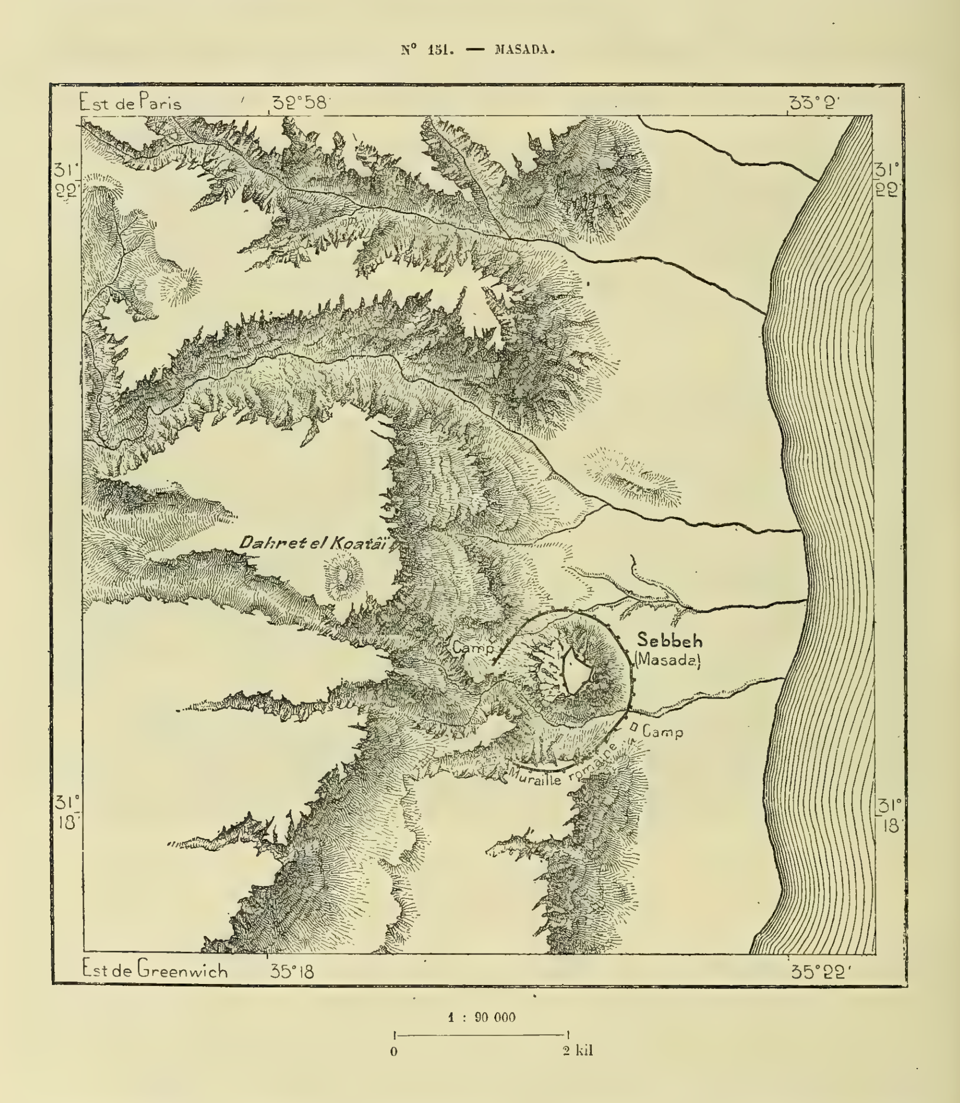
ROCHER DE MASADA.
Dessin de Taylor, d'après une photographie.

inaccessible sur tout son pourtour, si ce n'est à l'ouest, où un isthme étroit la rattache au plateau de l'intérieur. Après la chute de Jérusalem, près d'un millier de Juifs, sous la conduite d'Éléazar, s'étaient jetés dans cette enceinte, d'où ils bravaient les Romains. Ceux-ci vinrent mettre le siège devant le roc de Masada; ils en ceignirent la base d'un mur de circonvallation, qui existe encore, dressèrent en face de l'isthme occidental une large plateforme pour l'assiette de leur camp, et sur le ravin qui les séparait du château jetèrent un pont d'attaque. La première enceinte fut bientôt forcée; puis vint l'assaut suprême, mais derrière les murs ne se montrait plus un défenseur : préférant la mort volontaire des hommes

libres à la mort vile par la main de l'ennemi, tous les Juifs s'étaient entr'égorgés; lorsque les Romains pénétrèrent dans la forteresse, il n'y restait plus que deux femmes et cinq enfants. Ce fut le dernier épisode de l'indépendance juive.

Jérusalem est reliée à la mer par une route carrossable, d'environ

N° 151. — MASADA.



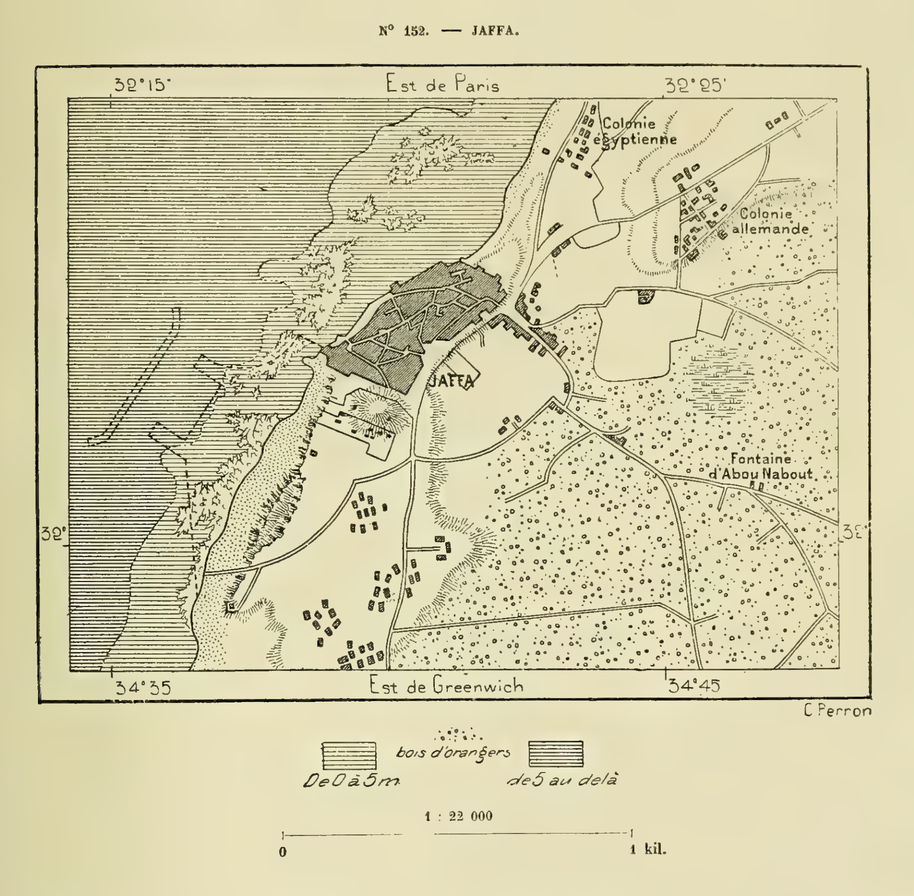
1 : 90 000

0 — 2 kil

60 kilomètres, que suit une ligne de télégraphe et que doit remplacer une voie ferrée, depuis longtemps tracée sur la carte, mais non encore entreprise; elle sera d'ailleurs assez coûteuse, à cause de l'inégalité des rampes, qui seront en moyenne de 12 à 13 mètres par kilomètre. A la base occidentale des monts, dans la plaine du littoral, non loin de l'ancienne Modin, la patrie des Machabées, deux bourgs voisins, Loudd et Ramleh.

sont entourés de cultures ; mais, ainsi que l'indique le nom de Ramleh, là commencent les sables et jusqu'à Jaffa l'on ne voit plus de végétation qu'aux abords des villages, où des réservoirs reçoivent l'eau des ouadi. La ville même de Jaffa ou Yafa, c'est-à-dire la « Colline », est située sur un monticule, dans une oasis d'environ 8 kilomètres carrés que des rangées de dunes assiègent au nord et au sud ; des canaux dérivés des ouadi

N° 152. — JAFFA.



et quelques puits dans lesquels s'amassent les eaux de suintement fournissent à ses jardins l'humidité nécessaire. Les arbres de la zone tempérée, amandiers, abricotiers, pêchers et mûriers, y donnent d'excellents fruits ; on y cultive aussi le bananier, la canne à sucre, mais la plupart des enclos, bordés de nopals gigantesques, ne renferment que des citronniers et des orangers, dont les fruits sont expédiés jusque dans les villes de l'Occident[1]. Depuis le milieu du siècle, l'étendue des jardins de Jaffa a quadruplé.

[1] Orangeries de Jaffa en 1880 : 765 000 arbres. Récolte : 30 000 000 oranges.

Port de Jérusalem et de toute la Judée méridionale depuis les origines de l'histoire, Jaffa, l'antique Joppé, n'offre pourtant aux navires qu'un abri précaire; l'ancien bassin, comblé par les sables qu'apporta le vent de la mer et probablement soulevé par les forces souterraines, se trouve maintenant dans la zone des jardins au nord du monticule de la ville[1]. La côte, presque rectiligne, se prolonge du nord-est au sud-ouest, incessamment heurtée par la vague de houle, où se jouent les requins : c'est là que, suivant la légende rapportée par Pline et Josèphe, se dressait le rocher où était enchaîné Andromède[2]. Devant Jaffa, une chaîne d'écueils, d'environ 300 mètres, forme brise-lames et protège un petit havre où les barques et les bâtiments d'un tirant de 2 à 3 mètres trouvent un refuge. Mais les navires ordinaires et les bateaux à vapeur qui font le service du littoral mouillent à un kilomètre de la rive, toujours prêts à la fuite si le vent s'élève, menaçant de les pousser à la côte. Dans ces parages, la mer est presque toujours agitée; quand soufflent les dangereux vents du nord-ouest, les paquebots ne peuvent s'arrêter devant Jaffa et continuent leur route vers Port-Saïd ou Khaïfa pour y débarquer leurs marchandises. Mais le mouvement des voyageurs, qui est de 80 000 personnes, et le trafic de Jaffa avec Jérusalem, d'environ 150 000 tonnes par an et s'accroissant d'année en année, justifieraient la construction d'un port artificiel en eau profonde : d'après le projet des ingénieurs, ce port, avec deux entrées, l'une au sud, l'autre au nord, protégées par un brise-lames de 360 mètres, s'ouvrirait en dehors de la chaîne des écueils, offrant aux navires une surface de plus de 3 hectares par 8 mètres de profondeur; de vastes terrains conquis sur les rochers et sur la mer permettraient de déplacer en partie la ville, enfermée actuellement dans une enceinte trop étroite[3]. Le commerce de Jaffa est exclusivement entre les mains des chrétiens indigènes et des étrangers; il consiste principalement à l'exportation en céréales, en oranges, citrons, et autres denrées naturelles[4], et pourrait doubler sans peine si les eaux abondantes du Nahr-el-Aoudjeh, qui coulent à 6 kilomètres au nord de la ville, étaient détournées par un aqueduc et servaient à féconder la plaine, infertile aujourd'hui, qui s'étend au nord des jardins. On pourrait ainsi reconquérir à la culture tout le littoral de Saron, célèbre dans l'antiquité biblique par ses « roses », que l'on croit être les narcisses,

[1] Oscar Fraas, *Aus dem Orient.*

[2] V. Guérin, *Description de la Palestine.*

[3] Loehnis, *Beiträge zur Kenntnis der Levante.*

[4] Mouvement des échanges à Jaffa en 1878 : 22 500 000 francs.
Exportation : 15 000 000 francs. Importation : 7 500 000 francs.



JAFFA. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

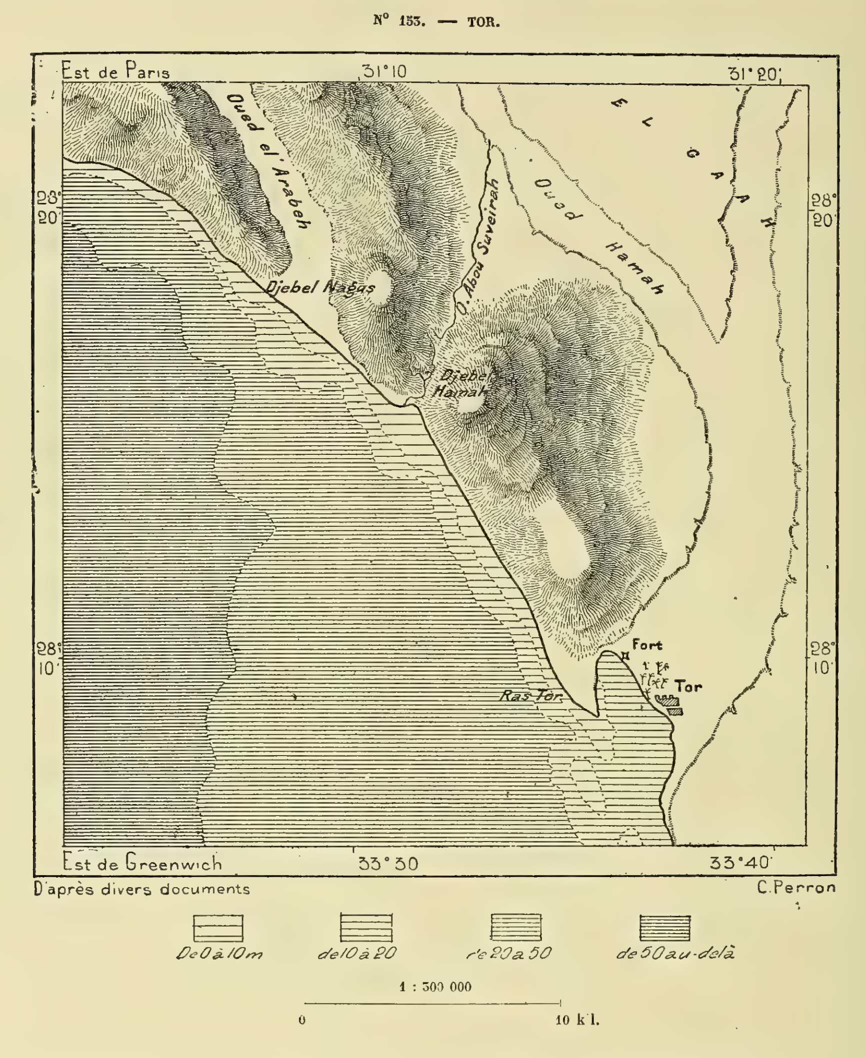
couvrant les sables gris de leurs étoiles blanches[1]. La colonie wurtembergeoise de Sarona, composée d'environ 250 personnes, s'est établie dans cette campagne et, grâce à l'arrosement, y a fait naître une oasis nouvelle. L'Alliance Israélite possède aussi dans les environs de Jaffa un institut agricole, où des centaines d'enfants juifs apprennent le jardinage. Près de la ville, quelques grands oliviers, rangés symétriquement, appartenaient jadis à une ferme-école fondée par Colbert[2].

Au sud de Jaffa, la plupart des places fortes des Philistins sont remplacées par de pauvres villages. Askalon, la « Fiancée de la Syrie », qui, malgré les fréquentes vicissitudes des guerres et des assauts, continua d'être une grande ville jusqu'à l'époque des Croisades, est de nos jours complètement abandonnée; il n'en reste que d'informes débris et le demi-cercle de son rempart, qui se termine au nord et au sud par les brusques escarpements d'une falaise dominant les flots de la Méditerranée; l'enceinte est occupée en entier par des jardins où les habitants d'un village voisin, Djourah, cultivent encore l'espèce d'ail qui doit à l'ancienne Ascalon son nom d'*ascalonium* ou échalote. Au sud du pays des Philistins, et déjà dans le voisinage du désert, Gaza (Ghazzeh), la cité méridionale de la Pentapole, que mentionnent les annales égyptiennes il y a près de quatre mille ans, est restée grande ville, grâce à sa situation, qui en fait l'intermédiaire entre l'Égypte et la Palestine, entre l'Afrique et l'Asie. Lors des commencements de l'empire de Byzance, elle était célèbre par ses écoles et des Arabes y venaient de fort loin pour apprendre à connaître le monde hellénique et ses idées[3]. Gaza est moins une cité qu'un ensemble de villages et de jardins disposés en cercle irrégulier autour d'une butte à large terrasse aplatie, qui paraît être en partie composée de décombres : c'est le quartier des Escaliers, où s'élèvent le sérail du gouverneur et la principale mosquée, ancienne église du douzième siècle. La ville s'est fréquemment déplacée en cheminant vers l'est au-devant des dunes; entre le cultivateur et les sables la lutte est constante; on déblaye les sables autour de chaque arbre fruitier, croissant comme au fond d'un cratère[4]; mais souvent les dunes mobiles, hautes de 10 à 15 mètres en moyenne, ont recouvert les vergers et les demeures; en maints endroits, à l'ouest de la ville, on a retrouvé sous les sables des fragments d'édifices, des amas de poteries, des statues romaines d'un beau travail. L'ancienne « marine »

[1] Conder, *Palestine Exploration Fund*, jan. 1878.
[2] E. Melchior de Vogüé, *Syrie et mont Athos*.
[3] Stark, *Gaza und die philistäische Küste*.
[4] Warren, *Palestine Exploration Fund*, april 1871.

est aussi presque complètement oblitérée par la fine arène de la plage ; à peine quelques bateaux bravent-ils le violent ressac du flot qui se heurte

N° 153. — TOR.



sur la côte à peine infléchie. Tout le mouvement des échanges se fait par terre, sur la route de l'Égypte : Gaza est à moitié chemin de la frontière à Jaffa et à Jérusalem[1].

[1] Villes de la Palestine et de la haute vallée du Jourdain avec leur population approximative :

Jérusalem	50 000 hab.	Bethlehem	5 500 hab.
Gaza, d'après Conder	18 000 »	Akka (Saint-Jean-d'Acre)	5 000 »
Hebron (El-Khalil), d'ap. Conder.	17 600 »	Hasbeya	4 000 »
Naplouse (Sichem)	13 000 »	Loudd	4 000 »
Jaffa	12 000 »	Tibériade	3 500 »
Nazareth (En-Nacira)	8 000 »	Ramleh	3 500 »
Safed, d'après Guérin	8 000 »	Djenin	3 000 »
Khaïfa	6 000 »	Racheya	3 000 »

Il n'y a point de villes dans la péninsule sinaïque. Suez, le port du golfe occidental de la mer Rouge, est sur la rive africaine du canal maritime. Nakhl ou la « Palmeraie » dans le désert de Tih est surtout une station militaire et un rendez-vous de caravanes. Dans le désert de Sinaï, le Pharan des Dattiers est remplacé par un campement de Bédouins. Un autre Pharan, à l'embouchure du Ouadi-Feïran, n'existe plus. Le port de la péninsule sur le golfe occidental est le bourg de Tor, qu'on aperçoit au détour d'un cap, à demi-caché par un bouquet de palmiers; la commission sanitaire internationale en a fait choix comme station de quarantaine pour les navires de pèlerins revenus de Djeddah. Akabah, à l'extrémité du golfe oriental qui limite le triangle du Sinaï, est un château dominant quelques tentes d'Arabes pêcheurs et de groupes de palmiers doum aux troncs bifurqués. Près de là s'éleva jadis une ville commerçante, Elath, qui existait encore à l'époque des Croisés et qui fut pendant cinquante ans au pouvoir des rois chrétiens de Jérusalem. Il y a trois mille ans, elle avait pour port la ville d'Ezion-gheber, l'escale où les Phéniciens apportaient pour Salomon l'or, les étoffes et les riches denrées de l'Inde. Plus tard, quand la ville somptueuse de Petra se creusait dans les montagnes de l'Idumée et que se dressaient les cités de la Décapole dans les pays de Moab et du Trans-Jourdain, le golfe d'Akabah devait être également parcouru par les flottes de commerce, et l'îlot rocheux de Gouriah, situé près de l'extrémité du golfe, eut une grande importance militaire pour la protection de la rade. Ses eaux s'animeront encore si la vallée du Jourdain se repeuple et prolonge ses routes au sud dans la dépression de l'Arabah.

VII

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA TURQUIE D'ASIE

Les vastes possessions asiatiques du sultan sont divisées comme celles de la Turquie d'Europe en *vilayet* ou provinces, qui se subdivisent en *sandjak*, c'est-à-dire en « bannières ». Quelques circonscriptions administratives, moins étendues que les vilayet, mais ayant une importance particulière au point de vue stratégique ou par suite de l'intervention diplomatique des puissances européennes, sont constituées à part en *moutaseriflik*. Les contours des gouvernements de la Turquie d'Asie et de leurs cercles ont fréquemment changé, suivant les vicissitudes des guerres extérieures et les révolutions de palais : les domaines s'accroissent ou dimi-

nuent selon le degré de faveur dont jouissent les pachas auprès du souverain. D'ailleurs les divisions administratives ne coïncident point avec les régions naturelles. Les îles de l'Archipel voisines du littoral d'Asie font partie du même vilayet que celles des parages européens; le vilayet de Bagdad comprend, sur la rive occidentale du golfe Persique, une vaste lisière de la péninsule d'Arabie, et toute la presqu'île de Sinaï, attribuée politiquement à l'Égypte, quoiqu'elle continue le littoral syrien, est limitée par une ligne droite tracée géométriquement à travers ouadi, plaines et rochers.

Le tableau suivant donne la liste des circonscriptions administratives de la Turquie d'Asie (non compris Samos et Chypre), avec leur population approximative et leurs cités principales :

RÉGIONS NATURELLES.	VILAYET ET MOUTASERIFLIK.	SANDJAK.	POPULATION. APPROXIM.	VILLES PRINCIPALES.
I. ARMÉNIE ET PONT.	Trébizonde (Trapezount).	Trébizonde.	250 000	Trébizonde.
		Djanik.	260 000	Samsoun, Bafra.
		Gumich-khaneh.	80 000	Gumich-khaneh.
		Lazistan.	200 000	Rizeh.
	Erzeroum.	Erzeroum.	260 000	Erzeroum.
		Erzindjan.	120 000	Erzindjan.
		Bayazid.	50 000	Bayazid.
		Baïbourt.	50 000	Baïbourt.
	Van.	Van.	25 000	Van.
		Mouch.	15 000	Mouch.
		Hakkari.	80 000	Djoulamerk, Revandoz
	Kharpout.	Mamouret-el-Aziz.	220 000	Kharpout.
		Argana.	80 000	
II. HAUT TIGRE ET MÉSOPOTAMIE.	Diarbekir.	Diarbekir.	65 000	Diarbekir.
		Mardin.	25 000	Mardin, Nisibin.
		Sert.	15 000	
		Malatia.	45 000	Asbouzou.
	Mossoul.	Mossoul	290 000	Mossoul.
		Chehr zor.	250 000	
		Souleïmanieh.	250 000	Souleïmanieh.
	Bagdad.	Bagdad.	460 000	Bagdad.
		Amara.	140 000	
		Kerbela.		Kerbela, Nedjed.
		Hilleh.		Hilleh
	Bassora.	Bassora.	13 000	Bassora.
		Montefik.	660 000	Souk-ech-Chiok
		Nedjed (Hasa).	65 000	Hofhof, El-Katif.

RÉGIONS NATURELLES.	VILAYET ET MOUTASERRIFLIK.	SANDJAK.	POPULATION.	VILLES PRINCIPALES.
III. Asie Mineure	Sivas	Sivas.	420 000	Sivas, Tokat.
		Amasia.	210 000	Amasia, Mersivan.
		Chebin Kara hissar	190 000	Kara hissar.
	Kastamouni	Kastamouni.	350 000	Kastamouni, Tosia.
		Boli.	260 000	Zafaran-Boli.
		Sinope.	110 000	Sinope.
		Tchangri.	140 000	Tchangri.
	Angora	Angora (Engurieh).	200 000	Angora.
		Yuzgat.	190 000	Yuzgat.
		Kaïsarieh.	150 000	Kaïsarieh.
		Kir chehr.	45 000	Kir chehr.
	Houdavendighiar	Brousse.	270 000	Brousse, Ghemlik.
		Karassi.	210 000	Balikesri.
		Afioum Kara hissar.	200 000	Kara hissar.
		Kiutayeh.	250 000	Kiutayeh, Ouchak.
	Aïdin	Izmir (Smyrne).	310 000	Smyrne.
		Aïdin.	250 000	Aïdin, Thira.
		Saroukhan.	230 000	Kirkagatch, Pergame.
		Menteche.	80 000	Moughla.
	Ak Diniz (Mer Bl.)	Mitylini.	90 000	Kastro.
		Chio (Sakiz).	40 000	Kastro.
		Kos (Istankoï).	45 000	Kos.
		Rhodes.	130 000	Rhodes.
	Konieh	Konieh.	290 000	Konieh, Karaman.
		Tekke.	170 000	Adalia, Elmalu.
		Hamid.	100 000	Isbarta, Egherdir.
		Nigdeh.	200 000	Nigdeh.
		Bouldour.	80 000	Bouldour,
	Adana	Adana.	140 000	Adana, Tarse.
		Kozan.	65 000	
		Itchil.	90 000	
		Bayas.	20 000	
IV. Syrie	Alep	Alep.	260 000	Alep.
		Marach.	150 000	Marach.
		Orfa.	80 000	Orfa.
		Zhor.	140 000	Biredjik, Deïr.
	Syrie	Damas (Ch.-i-Cherif)		Damas.
		Beïrout.		Beïrout.
		Hamah.		Hamah.
		Akka (S. Jean d'Acre)		
		Belkaa.		
		Haouran.		
		Tarablous (Tripoli).		Tripoli.
	Djebel-i-Libnan		220 000	
	Kouds (El-Kods)	Jérusalem.	240 000	Jérusalem, Naplouse.
V. Arabie	Hedjaz	Emaret Mekka.	650 000	La Mecque.
		Mucheikhat Medine.		Médine.
	Yemen	Sana.	190 000	Sana.
		Hodeïdah.	130 000	Hodeïdah.
		Assir (Ebha).	160 000	Konfoudah.
		Taïz.	50 000	Taïz.

CHAPITRE VI

ARABIE

I

Cette péninsule massive, grande comme un tiers de l'Europe, est au centre même de l'Ancien Monde. Suspendue, pour ainsi dire, à la masse continentale par les arêtes de montagnes qui rejoignent le Sinaï au Taurus, elle appartient à la fois, comme pays de transition, à l'Asie et à l'Afrique. Par les contours, l'orientation des montagnes, les phénomènes du climat, elle est surtout une terre africaine; par la pente de ses ouadi, par sa contiguïté de plus de 1000 kilomètres avec le bassin de l'Euphrate, elle est une des contrées de l'Asie; mais quoique rattachée ainsi aux deux continents, l'Arabie constitue un monde à part : les routes historiques ne la traversent point; elles l'évitent, au contraire. La voie principale de communication entre l'Asie et l'Afrique, où se fit de tout temps le flux et le reflux des hommes, commerçants ou guerriers, longe le littoral syrien et passe au nord de la presqu'île de Sinaï. Contournée d'un côté par cette route des nations, baignée des trois autres côtés par la mer des Indes et par ses golfes, la péninsule est justement nommée Djezireh-el-Arab, « Ile des Arabes ». Malgré les traits extérieurs, la plupart des véritables îles dépendent plus que l'Arabie des continents voisins.

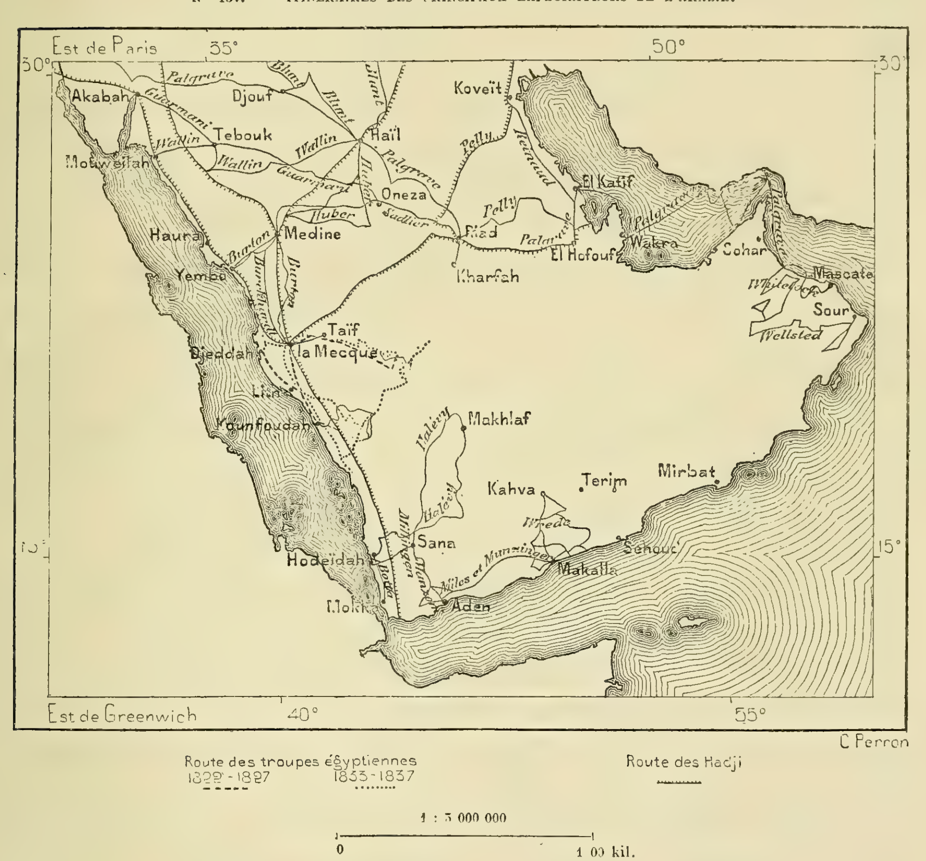
Presque fermée au reste des hommes, l'Arabie n'était connue aux anciens que dans le voisinage du littoral. Les conquérants que mentionne l'histoire n'y pénétrèrent point; Rome n'y envoya qu'une seule expédition militaire, en l'an 22 de l'ère ancienne, et ses légions, commandées par Aelius Gallus, ne s'avancèrent à une certaine distance dans l'intérieur que dans la région du sud-ouest, relativement peuplée, que Ptolémée désigne sous le nom d'Arabie Heureuse; le géographe d'Alexandrie ne connut que par les rapports des caravanes les routes et les stations commer-

ciales éloignées de la côte. Depuis l'hégire, et jusqu'au milieu du siècle dernier, les seuls renseignements qui parvinrent en Europe sur l'Arabie centrale étaient dus aux pèlerins des villes saintes. Les Turcs, bien que leur souverain porte le titre de « chef des croyants », n'ont jamais occupé qu'une étroite zone du littoral arabe, à l'ouest le long de la mer Rouge, à l'est au bord du golfe Persique. Plus heureuses, les armées égyptiennes, commandées, il est vrai, par un vassal de la Turquie, réussirent, de 1810 à 1820, à pénétrer victorieusement jusqu'au centre de la Péninsule, dans le pays des Wahabites; mais, au midi, nulle région ne fut visitée par eux. Il n'est pas de contrée où les expéditions de conquête aient laissé moins de traces qu'en Arabie. Des centaines de peuplades n'ont jamais entendu le sabot d'un cheval étranger résonner aux approches de leurs tentes.

Si les Arabes sont admirablement défendus par les solitudes sans eau qui les entourent, ils ne sont pourtant pas complètement séparés du monde. Habitués à la marche dans les sables, connaissant les chemins et les puits du désert, il leur est plus facile de sortir de leur domaine qu'aux voisins d'y entrer. L'histoire ancienne parle des triomphantes incursions des Hyksos dans le delta du Nil. On sait avec quelle force d'expansion irrésistible les Arabes, descendants de ces pâtres guerriers, se révélèrent aux autres peuples en convertisseurs et en conquérants. L'énergie accumulée de siècle en siècle dans les tribus ignorées se montra tout à coup, avec une intensité supérieure encore à celle des Grecs, lorsque ceux-ci, sous Alexandre, débordèrent sur l'Asie. Ce fut une explosion comparable à celle de l'aloès poudreux qui laisse passer des générations d'hommes avant de fleurir, mais dont la corolle, apparue soudain, émerveille par son éclat. Égypte, Syrie, Babylonie, Perse, Asie Mineure, Afrique septentrionale, Sicile, Espagne, plages de la mer des Indes, devinrent des terres arabes et toutes les régions conquises eurent avec leurs envahisseurs un renouveau de civilisation. L'ardeur de la foi religieuse, la puissance de l'abnégation, ne suffisent pas à expliquer les succès prodigieux des Arabes; ils eurent aussi pour cause le bon accueil des populations elles-mêmes; en maintes contrées, ils apparurent, non pour opprimer, mais pour affranchir; plus équitables que les anciens maîtres, plus tolérants, malgré l'âpreté de leur zèle, ils attirèrent à eux des millions d'hommes : en moins d'un siècle, le nombre de ceux qui se disaient Arabes, du Guadalquivir aux îles de la Sonde, avait probablement décuplé. Porteurs de la science et des arts, précieux héritage que les Byzantins laissaient dépérir, les Arabes le firent fructifier, au contraire : ils suscitèrent une nouvelle flamme de ces braises qui s'éteignaient lentement sous la cendre des monastères orientaux. Ainsi

les Arabes, malgré l'isolement de leur patrie, ont eu néanmoins une part considérable dans l'œuvre collective de l'humanité : c'est injustement que des écrivains, fiers de leur propre origine « aryenne », nient le service immense que rendirent les « Sémites » en abrégeant pour l'Europe la longue nuit du moyen âge.

A l'époque où les Arabes étaient la nation dominante dans l'Asie Antérieure et le bassin de la Méditerranée, leurs géographes s'intéressaient plus



N° 154. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX EXPLORATEURS DE L'ARABIE.

aux pays nouveaux conquis par les armées de l'Islam qu'aux régions de la Péninsule, d'où les disciples de Mahomet s'étaient élancés à la conquête du monde. Néanmoins ils décrivirent les chemins de pèlerinage vers la Mecque et Médine, et sur le reste de l'Arabie ils ajoutèrent de précieux renseignements à ceux qu'avaient laissés Ptolémée et autres écrivains de l'antiquité; l'étude de leurs ouvrages révèlera sans doute encore bien des faits ignorés. L'exploration géographique de la contrée par les Occidentaux ne commença qu'en 1762, avec le voyage de Carsten Niebuhr dans le Yemen.

Seetzen, Burckhardt, Ali-bey, Chédufau, Tamisier, Ferret et Galinier visitèrent les villes saintes ou les districts avoisinants, et pénétrèrent dans l'intérieur du pays; Sadlier, en 1819, traversa la Péninsule dans toute sa largeur, du golfe Persique à la mer Rouge; Fulgence Fresnel et Arnaud étudièrent surtout dans leurs voyages les côtes occidentales et le midi de l'Arabie, tandis que de Wrede pénétrait dans l'Hadramaout, où nul voyageur n'a encore suivi ses traces. Wellsted étudia l'intérieur de l'Oman et Wallin, comme Sadlier, traversa l'Arabie de part en part en passant au centre même de la Péninsule, dans le Djebel-Chammar. Suivant une ligne diagonale, du nord-ouest au sud-est, Palgrave se rendit, en 1862, de la Méditerranée au golfe Persique en visitant l'intérieur du Nedjed. En 1864, Guarmani alla de Jérusalem au Kasim. Doughty erra aussi dans les déserts du nord. Les époux Blunt ont récemment parcouru l'Arabie septentrionale de Damas à Bagdad par le Djebel-Chammar, suivis, dix-huit mois après, par M. Huber, qui a fait aussi de fructueuses explorations dans les déserts du nord et de l'ouest et s'est avancé jusque dans le Kasim. Le réseau des itinéraires croise ses mailles à travers toute la région septentrionale de l'Arabie; mais les parties du sud-est sont encore terre inconnue. Les provinces les mieux étudiées sont celles qui avoisinent les ports de mer, et notamment les territoires de l'Arabie Heureuse limitrophes d'Aden, de Moka, de Hodeïdah : c'est la contrée dans laquelle a pénétré M. Halévy, pour redescendre à l'est sur le versant du désert, copiant par centaines les inscriptions himyarites gravées sur les rocs et les monuments.

Les contours extérieurs de l'Arabie sont de formes massives, d'une régularité presque géométrique. A côté de la lourde Afrique, l'Arabie semble plus lourde encore. La côte occidentale, de la manche d'Akabah au cap Bab-el-Mandeb, est presque rectiligne; celle du sud-est, tournée vers le pays des Somali et l'océan Indien, n'est guère plus découpée; seulement elle offre de distance en distance quelques courbes allongées, et dans son ensemble elle se développe en une légère convexité vers la haute mer. Au delà d'une brusque saillie, le Ras-el-Hadd, la côte se dirige vers le nord-ouest comme pour courir parallèlement à l'axe de la mer Rouge et faire de l'Arabie un vaste quadrilatère; mais, au cap Masandam, le littoral maritime est brusquement interrompu : un barrage d'îles et d'îlots limite le golfe d'Oman et semble former le vrai littoral du continent. Le golfe Persique proprement dit n'est qu'un bassin de faible profondeur, interrompant de ses baies et de ses anses la régularité des contours péninsulaires. Anciennement, lorsque les terres de la Mésopotamie n'avaient pas encore été déposées par les fleuves, la mer presque fermée dans laquelle se déversent

le Tigre et l'Euphrate séparait l'Arabie et l'Iran sur un espace au moins double en étendue. Le golfe baignait la base orientale des monts syriens, et, du côté de l'Asie Mineure aussi bien que vers l'Égypte, la presqu'île Arabique ne tenait au continent que par un isthme étroit.

Considérée dans son ensemble, l'Arabie présente un relief à peine moins régulier que ses contours. Une chaîne bordière et des plissements parallèles, qui continuent les montagnes de Moab et de l'Idumée, suivent le littoral de la mer Rouge et constituent le faîte général de la contrée, tournant leur longue pente vers l'Euphrate et le golfe Persique. La côte méridionale est également accompagnée d'une chaîne bordière, dont les promontoires font saillie en dehors de la ligne normale des rives. A l'est, du Ras-el-Hadd au Masandam, des montagnes élevées bordent aussi le rivage. Du côté de la mer, toute la péninsule est ainsi comme enfermée dans un rempart régulier, dépassant en plusieurs endroits la hauteur de 2000 mètres. Le centre de cette vaste enceinte est occupé par une région montueuse que plusieurs arêtes rattachent au mur occidental : c'est le Nedjed ou le « Haut Pays ». Au nord de ce plateau central, les terres s'inclinent vers les plaines de l'Euphrate; au sud, d'autres espaces de moindre élévation, déserts dans presque toute leur étendue, séparent le Nedjed des montagnes du sud. En dehors des arêtes bordières, l'étroite zone de terrain formée par les collines et les plages est appelée le Tehama ou « Pays Chaud » : c'est un Ghermsir, comme celui de la Perse, une Tierra Caliente, comme celle du Mexique. D'une manière spéciale, ce nom de Tehama s'applique au littoral de la mer Rouge entre les montagnes de Madian et le Yemen.

La superficie de la Péninsule ne peut être évaluée que d'une manière approximative, d'après le tracé des côtes que les navigateurs ont relevées, tout en laissant encore çà et là des parages inexplorés. Au nord, l'Arabie n'a point de limites naturelles, si ce n'est la zone de cultures qui borde le cours de l'Euphrate; les steppes que parcourent les Bédouins, s'étendent jusqu'à la région des passages que suit la voie historique d'Antioche à Babylone. De ce côté, il ne peut y avoir non plus aucune délimitation politique, les nomades déplaçant leurs tentes dans le Hamad ou Badiet-el-Arab suivant l'abondance ou la disette de l'eau, la richesse ou la pauvreté des pâturages, les amitiés ou les haines de tribu à tribu. Enfin, on compte d'ordinaire la péninsule du Sinaï et la terre de Madian comme appartenant à l'Arabie; mais ces contrées, attribuées politiquement à l'Égypte, leur sont aussi annexées comme parties intégrantes en de nombreuses statistiques. On le voit, le sens de l'expression géographique Arabie

varie suivant les auteurs : de là ces différences de plusieurs centaines de milliers de kilomètres carrés que présentent les diverses évaluations. Tandis que Behm et Wagner donnent à l'Arabie, en retranchant les territoires soumis à la Turquie, une surface d'un peu plus de deux millions et demi de kilomètres, on trouve pour l'ensemble de la Péninsule, limitée par le golfe d'Akabah, par les montagnes de l'Idumée, celles du Trans-Jourdain et la vallée de l'Euphrate, une superficie d'environ 3 100 000 kilomètres carrés[1].

La population est très clairsemée sur cet espace immense : les appréciations sommaires des voyageurs, contrôlées les unes par les autres, ne permettent pas de fixer à plus de six millions d'individus la population totale de l'Arabie. La densité de peuplement est quarante fois moindre qu'en France.

II

Les montagnes de l'Idumée, que domine la cime du Hor, portant le tombeau d'Aaron, se continuent vers le sud en bordant la côte orientale du golfe d'Akabah, puis la mer Rouge, mais sans former de crête régulière. Des massifs, dont quelques-uns ne sont que des grands rochers, tandis que d'autres sont de véritables montagnes, se succèdent dans le voisinage de la côte, les uns complètement isolés par de larges ouadi ayant des centaines de mètres de rive à rive, les autres se rattachant par des arêtes rocheuses aux montagnes faîtières qui suivent le littoral à une distance variable de 50 à 100 kilomètres : on donne le nom de Djebel-el-Chafah ou « montagne de la Lèvre »[2] à ce faîte qui constitue la limite orientale des possessions égyptiennes. La limite naturelle de toute la région madianique, au nord du Hedjaz, est indiquée par la dépression dans laquelle passe la route des pèlerins de Syrie entre Damas et La Mecque. Ce chemin, marqué par une ligne de puits, sépare le Harra et ses puissantes coulées volcaniques des grès du Hismah, qui forment le rebord du plateau, et des montagnes de granit et de porphyre qui dominent le littoral de Madian. Une autre route, celle des pèlerins d'Égypte, passe sur le versant occidental des monts, se rapprochant de la mer en certains endroits, mais,

[1] D'après Engelhardt, dont l'évaluation est reproduite par Behm et Wagner : 3 156 558 kilomètres carrés. La presqu'île de Sinaï est comprise dans ce calcul.
(*Die Bevölkerung der Erde*, 1874.)

[2] Richard Burton, *Journal of the Geographical Society*, 1879.

à la traversée des promontoires, pénétrant à une assez grande distance dans l'intérieur. A l'est du golfe d'Akabah, elle laisse le rivage à plus de 50 kilomètres pour éviter la péninsule montueuse qui s'avance à l'entrée du golfe en gigantesque digue et qui se continue en mer par de nombreux îlots, entourés de coraux; la grande île de Tiran, appartenant à cet archipel, est visible de loin par sa montagne à triple cime.

Les hauteurs qui s'élèvent, isolées ou en chaînes, près du littoral de Madian, portent le nom spécial de Djebel-el-Tehamah. Ces « monts des Terres chaudes » se distinguent nettement de la crête parallèle du Djebel-el-Chafah, que Burton appelle du nom hindou de « Ghat », et se dressent à une altitude plus considérable : le mont Arnoub, terminé à l'orient par une paroi verticale, haute de 300 mètres et surmontée d'obélisques naturels, aurait 1929 mètres d'après la carte de l'amirauté anglaise; plus au sud, le Harb, le Dibbagh, dépasseraient 2000 mètres; la masse granitique énorme du Char, longue d'une trentaine de kilomètres, et de tous côtés entourée de ouadi sablonneux, est indiquée par la carte marine comme ayant plus de 2700 mètres; d'après Wellsted et Burton, elle n'en aurait pas tout à fait 2000. Très inégaux par la forme et l'altitude, les pics du Tehama le sont aussi par la constitution géologique et la couleur des rochers. Quelques pitons, d'origine volcanique, semblent se rattacher par des crevasses d'éruption aux volcans du Harra, situés de l'autre côté de la chaîne bordière. La plupart des sommets sont de granit ou de porphyre; mais toute la série des rochers secondaires est également représentée, même celle des coraux contemporains, qui ne cessent de franger le littoral, obstruant les anciens ports et en formant de nouveaux. Des veines de quartz blanc, faisant saillie en dehors d'escarpements usés par les météores, rayent les montagnes soit en lignes parallèles, soit en lacis géométriques, et contrastent par leur éclat lumineux avec les teintes roses, jaunes, bleues, grises ou noirâtres des autres roches. Les montagnes de Madian ont aussi leurs sables musicaux comme la péninsule du Sinaï et l'Afghanistan. Non loin du mont Arnoub, ainsi qu'à la base d'un contrefort du Char, des Goz-el-Hannan ou « Buttes de la Plainte » bordent l'ancienne route des pèlerins : quand les fidèles approchent de ces monticules sablonneux, ils entendent résonner une douce musique, comme celle du vent dans les cordes d'une harpe. Depuis un temps immémorial, les Arabes vont sacrifier des agneaux au pied de ces collines harmonieuses[1].

A la diversité des roches de Madian correspond celle des gisements

[1] Richard Burton, mémoire cité.

miniers. Cette contrée est l'une des plus riches qui existent en minéraux de toute espèce, et les amas de scories que l'on rencontre çà et là prouvent que les anciens poursuivaient de grands travaux d'exploitation. M. Burton et ses compagnons découvrirent trois collines de soufre offrant des couches à l'état pur. Plusieurs montagnes sont remplies de minerai ferrugineux, facile à reconnaître de loin par la couleur de la roche; le sol de presque tous les ouadi est parsemé de couches de grenaille déposées par les eaux. Dans le Madian du nord, la plupart des veines métallifères renferment du cuivre et de l'argent; dans le Madian du sud, elles contiennent de l'argent et de l'or. Les plans pour la reprise des travaux sont prêts, les chemins de fer et les embarcadères sont proposés; il ne reste plus qu'à former les compagnies d'exploitation, ce que facilitera peut-être la prise de possession de Madian, terre égyptienne, par la Grande-Bretagne. Le principal obstacle à ces entreprises est le manque d'eau de source, et, de même que sur la côte péruvienne, on devra certainement avoir recours aux machines pour dessaler l'eau de mer.

Un oued de plusieurs kilomètres de largeur, le Hams, qui naît sur le plateau de Kheïbar, et que le voyageur Huber a traversé non loin de sa source, sépare dans son cours inférieur les possessions égyptiennes, ou plutôt anglaises, de la province turque du Hedjaz. Ce nom, comme ceux de Tehama et de Nedjed, n'a pas une signification géographique précise, et les auteurs, tant Arabes qu'Européens, l'ont appliqué à des régions très différentes les unes des autres. Le Hedjaz est le « pays de la Séparation », soit parce que ses montagnes séparent la région littorale des plateaux de l'intérieur, soit parce qu'il est placé entre la Syrie et le Yemen, soit encore parce qu'il est fragmenté par ses massifs et ses chaînons de montagnes en une multitude de vallées distinctes[1]. Actuellement, l'appellation de Hedjaz, coïncidant avec les divisions politiques, est employée pour toute la région occidentale de l'Arabie comprise entre la terre de Madian et le Yemen, des bords de la mer Rouge aux limites indécises de l'intérieur où cesse la juridiction du grand-chérif de la Mecque. D'ailleurs le relief montagneux présente le même aspect dans le Hedjaz que dans le pays de Madian. Là aussi des massifs distincts se dressent au-dessus de la zone du Tehamah, parallèlement à une chaîne faîtière, interrompue de brèches nombreuses; mais aucun des sommets du Hedjaz n'atteint la hauteur de 2000 mètres; le plus élevé est celui de Rodwa, qui aurait environ 1800 mètres d'après la carte de l'amirauté anglaise. Dans le Hedjaz,

[1] Carl Ritter, *Asien*, XII.

comme dans le Madian, des coulées de laves interrompent les formations granitiques et les roches d'origine secondaire. On y entend aussi la « musique des sables », comme en tant d'autres régions du désert : en passant devant un de ces monticules chanteurs, au sud-est du port de Yambo, les Bédouins racontèrent à Fulgence Fresnel que la voix mystérieuse est celle d'âmes infidèles enfermées jusqu'au jour du Jugement.

En certaines régions du Hedjaz, les pentes du plateau sont très douces et le relief du sol n'offre pas l'apparence de montagnes : c'est ainsi qu'on monte de Yambo à Médine sans avoir à traverser de crête proprement dite. La Mecque est d'accès encore plus facile, mais elle se trouve sur le versant de la mer Rouge, dans la plaine qui s'incline vers le port de Djedda. La chaîne faîtière de la Péninsule, connue en cet endroit sous le nom de Djebel-Kora, s'élève à l'orient de la ville sainte; c'est une arête de granit, de porphyre et d'autres roches anciennes, dont les contreforts, du côté de la mer, se composent d'assises sédimentaires ayant de 500 à 1000 mètres de hauteur. Le seuil du Kora, que l'on gagne par un âpre sentier pour se rendre de la Mecque à la place d'armes de Taïf, sur le versant oriental des monts, est, d'après le botaniste Schimper, à 1600 mètres d'altitude : au nord, la chaîne s'abaisse peu à peu; mais vers le sud elle se redresse, et la haute montagne de Gurned ou des Beni-Sufyan, que l'on aperçoit au sud-est, n'aurait pas moins de 2500 mètres[1]. Sur ces monts élevés, on se croirait transporté dans les Apennins ou sur les Balkans. Des eaux courantes murmurent dans les ravins, entre les blocs de granit; un gazon frais, émaillé de fleurs, tapisse les rochers; des arbres fruitiers ombragent les maisonnettes : on s'étonne de voir passer les chameaux poudreux, les Bédouins hâlés au milieu de ces paysages gracieux qui semblent faits pour les bergers et les troupeaux d'Arcadie.

La partie méridionale du Hedjaz, dont le littoral est connu spécialement sous le nom de Tehamah, est désignée dans la région montagneuse par l'appellation d'Assir. Là aussi la crête est une saillie de granit, sur laquelle reposent des grés et des calcaires et çà et là se sont épanchées quelques nappes basaltiques[2]; prise dans son ensemble, elle forme le prolongement de la longue chaîne côtière, mais elle paraît être plus élevée que celle du Hedjaz septentrional : on y voit fréquemment des neiges pendant l'hiver, et même au mois d'avril le médecin Chédufau, qui accompagnait l'armée égyptienne d'invasion, vit les ruisseaux des hautes pentes bordés de gla-

[1] Schimper; — Burckhardt; — Carl Ritter, *Asien*, vol XIII.
[2] Millingen, Zitterer; — Mahé, *Notes manuscrites*.

çons. Deux cols seulement sont d'accès assez facile pour que les Égyptiens de Mehemet-Ali aient pu les utiliser dans leurs expéditions : les autres brèches de la montagne ne sont franchies que par les tribus des deux versants, habituées à l'escalade. La région de l'Assir que défendent les roches les plus escarpées, dans la partie méridionale, est celle qu'habitent les tribus du même nom, naguère indépendantes; les hautes vallées qu'elle occupe ne forment qu'une partie bien peu considérable du territoire désigné d'après eux sur les cartes de l'Arabie.

Le Yemen, considéré d'une manière générale, est le territoire de forme triangulaire qui termine l'Arabie au sud-ouest et que limitent, à l'ouest la mer Rouge, au sud le golfe d'Aden, au nord-est les pentes inclinées vers le désert. Ce vaste espace, qui correspond à l'Arabie Heureuse des anciens géographes, est presque entièrement occupé par un plateau montueux, sur lequel se dressent des chaînes distinctes, s'alignant pour la plupart parallèlement au golfe Arabique et continuant ainsi les montagnes du Hedjaz. Ces crêtes de granit, de trachyte et d'autres roches atteignent à des élévations considérables, mais on ne saurait encore avec certitude indiquer la plus haute cime. Dans son voyage d'Aden à Sana, Renzo Manzoni traversa successivement plusieurs cols à plus de 2000 mètres d'altitude; le Nakil-el-Hadda, entre les villes de Kattaba et de Sedda, est à 2225 mètres; le Nakil-Lessel, au sud de Sana, capitale du Yemen, échancre la crête à 335 mètres plus haut. La principale route commerciale du Yemen passe donc à une altitude plus grande que le mont Saint-Bernard et que la plupart des chemins carrossables des Alpes. Le juif Shapira, qui visita, comme Halévy, ses coreligionnaires du Yemen, donne aux monts du Kaoukeban, au nord de Sana, une hauteur de 3050 mètres. De nombreuses villes du Yemen sont à plus de 2000 mètres d'élévation; Sana, la cité la plus populeuse, serait à 2130 mètres, hauteur à laquelle ne se sont groupés les chalets d'aucun village européen. Les montagnes du Yemen, comme celles de l'Assir, pénètrent dans la zone d'un climat tout différent de celui des plaines, et maint haut plateau, revêtu de gazon, ombragé d'arbres, rappelle des paysages de l'Italie. En des centaines de vallées, les pentes sont cultivées en terrasses, formant d'immenses amphithéâtres de verdure. Dans cette contrée montagneuse, les conditions mêmes du sol et du climat rendaient la vie nomade presque impossible. Peuplée d'habitants sédentaires, que nourrissent les produits de l'agriculture et qui récoltent quelques-unes des denrées les plus précieuses de l'Asie, l'Arabie « Heureuse » était par cela même condamnée à subir les attaques des potentats. La division du pays en un grand nombre de petits États, souvent en guerre

les uns avec les autres, facilita les incursions de l'étranger, et tandis que les habitants des plaines basses gardaient leur farouche indépendance, ceux de la haute citadelle des montagnes devenaient les serviteurs de conquérants. Sous le principat d'Auguste, il y a plus de dix-neuf siècles, des légions romaines parcoururent le pays du versant de la mer Rouge, jusque dans l'Hadramaout, sur la déclivité tournée vers la mer des Indes. Actuellement, le Yemen est une province turque, fortement occupée par des garnisons, et depuis 1839 les Anglais se sont emparés d'Aden, le meilleur port de la côte, de manière à s'assurer les profits du commerce avec tout le Yemen sans avoir les difficultés de la conquête. Plusieurs petits sultans de l'intérieur ont gardé titre, cérémonial, simulacre d'indépendance; mais, pensionnés par la Grande-Bretagne, ils ne sont en réalité que ses humbles vassaux.

Quoique la péninsule arabe n'ait plus un seul cratère actif, elle est parmi les contrées où les foyers volcaniques sont le plus nombreux. En dehors des massifs montagneux du Yemen, dans le Tehama qui borde la mer Rouge, de même que dans celui du littoral d'Aden, se dressent plusieurs sommets entièrement composés de roches ignées. C'est même grâce à la rupture du sol dans le voisinage immédiat du littoral que le continent doit la formation de ses promontoires les plus hardis et de ses découpures les plus profondes. Le Djebel-Chamchan (551 mètres), qui abrite la ville d'Aden et qu'un mince pédoncule rattache au continent, est un de ces volcans qui jaillirent d'une crevasse de la côte; de même, à l'ouest, le Djebel-Hassan, qui s'avance aussi en dehors de la terre ferme et que signalent de loin les deux aiguilles appelées « Oreilles d'Ane » par les marins. Le Djebel-Khaou dresse au-dessus d'un cap sa croupe en forme de selle, et plus loin, séparé de la mer par des bancs de sable, apparaît le massif puissant du Djebel-Kharaz (845 mètres). La roche péninsulaire qui forme la pointe extrême de l'Arabie, entre la mer Rouge et l'océan Indien, et que contourne le détroit de Bab-el-Mandeb, est également d'origine volcanique; enfin, l'île de Perim, d'où les Anglais commandent l'entrée de la mer Rouge, n'est qu'un amas de scories rougeâtres disposées en demi-cercle autour d'un cratère d'éruption.

La partie méridionale de l'Arabie est uniforme d'aspect et de relief. La zone du littoral est presque partout assez basse; parsemée de buttes volcaniques, elle s'élève graduellement en terrasses jusqu'à des monts calcaires d'une hauteur approximative de 1000 mètres. De l'autre côté de cette chaîne, éloignée en moyenne de 150 kilomètres du littoral, le sol s'affaisse vers une grande plaine centrale, connue sous le nom de Djof.

Cependant quelques hauts massifs interrompent l'uniformité de ces contrées. Les montagnes de Yafia, qui terminent au midi le système orographique du Yemen, se prolongent à l'orient, parallèlement au littoral, et d'autres chaînes les continuent. Un des sommets du Djebel-Faddhli, à 125 kilomètres au nord-est d'Aden, s'élève à 1659 mètres. Plus loin, le Djebel-Kor, et, dans l'intérieur, le Djebel-Kern, le Djebel-Aoulaki, portés sur un plateau dont l'altitude moyenne est d'environ 1000 mètres, dépassent probablement par leurs cimes les crêtes plus rapprochées du littoral; le Tsahoura et le Kaour-Saïban, au nord-ouest de Makalla, atteignent 2400 mètres[1]. Une vallée profonde, que parcourt, après les rares averses, le flot du ouadi Hadjar ou Mossileh, prend son origine sur le versant oriental du Yemen et traverse de part en part la région montagneuse du sud pour déboucher dans la mer près du Ras-el-Kelb, à plus de 400 kilomètres d'Aden. Les massifs que contourne à l'orient la dépression du ouadi appartiennent à deux formations distinctes. Les monts occidentaux, aux sommets arrondis ou coniques, et presque partout faciles à gravir, sont composés de quartz, de gneiss, de roches ardoisées, que revêtent en maints endroits des herbes et des broussailles. Les hauteurs orientales, formées de calcaires et de grès, disposés par assises régulières, ont un aspect tout différent. Le long des ouadi, qui s'inclinent vers la mer d'une pente égale, soit de 1 mètre sur 80, s'élèvent des monticules de 100 à 150 mètres de hauteur, alignés comme des tentes de soldats. Derrière cette première rangée il s'en dresse une seconde, quatre ou cinq fois plus élevée, dont chaque bloc ou *ambas* a l'apparence d'un cône tronqué; de cime à cime, toutes les terrasses se correspondent : elles constituaient évidemment la surface d'un plateau continu que les eaux d'averse ont découpé en tours distinctes. Le travail de désagrégation se poursuit d'année en année; les grès s'effritent sous l'action des météores; il ne reste plus que des squelettes de rochers, sur lesquels ne pousse pas un brin d'herbe[2]. Une de ces rangées se compose de vingt-deux montagnes si régulièrement découpées et si peu différentes les unes des autres, que Miles et Munzinger leur donnèrent le nom de « Vingt-deux Frères ». Dans cette région, les seuls terrains de culture sont les alluvions déposées au pied des collines, le long des ouadi : des champs de cailloux descendus des ravins latéraux coupent de distance en distance ces oasis longitudinales. Certaines vallées des Basses-Alpes ont des paysages analogues.

[1] Adolf von Wrede, *Reise in Hadhramaut.*
[2] Munzinger, *Journal of the Geographical Society*, 1871.

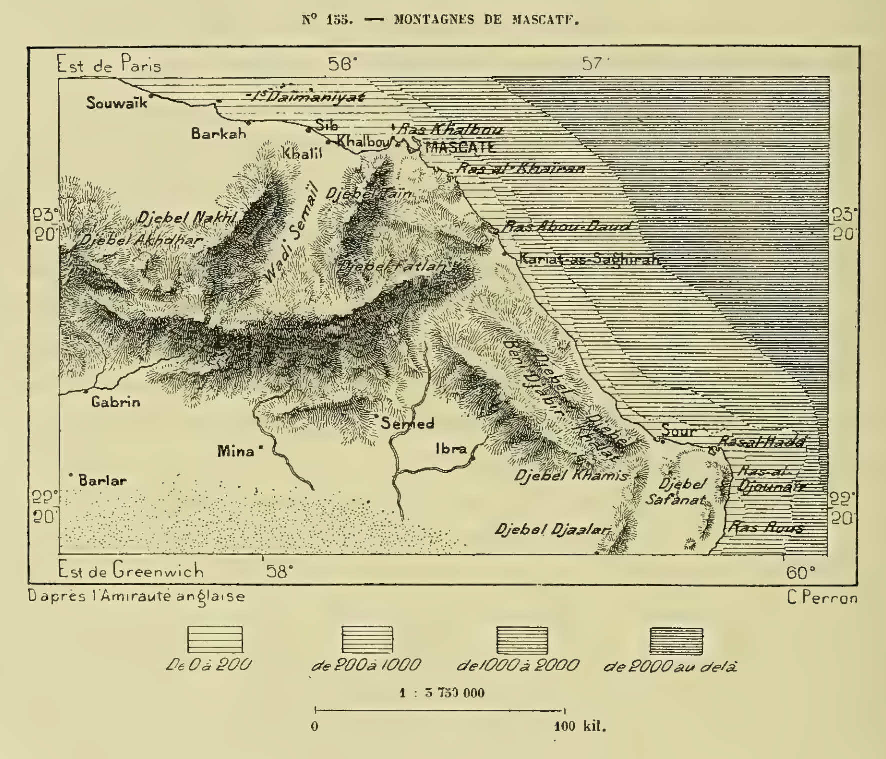
Au delà du Ras-Fartak, qui fait face au cap africain Guardafui ou Ras-Asir, et dont la falaise formidable domine l'entrée du golfe d'Aden, la côte arabe, découpée en grandes baies semi-circulaires, s'abaisse graduellement. Deux chaînes riveraines, le Djebel-Kamar et le Djebel-Sabhan, dressent encore leurs rocs pelés à plus de mille mètres, mais de larges brèches s'ouvrent entre les rangées des montagnes côtières et les déserts sablonneux de l'intérieur viennent se confondre avec les plages. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire devant les côtes basses, le lit marin s'incline lentement au large de ces plaines désertes. Tandis qu'à la base du Djebel-Sabhan on trouve déjà les profondeurs de 2000 mètres à 6 ou 7 kilomètres du rivage, la baie de Kouriyan Mouriyan, qu'entourent des terrasses peu élevées, n'a pas même 100 mètres de fond à 50 kilomètres du littoral. Les trois îlots, les rochers, les écueils et l'île granitique d'Hullaniyah, qui se prolongent de l'ouest à l'est au devant de la baie, forment le véritable rivage. Au sud de cette côte, le lit marin s'abaisse brusquement; à quelques kilomètres au sud d'Hullaniyah, que domine un piton de 502 mètres, la sonde ne touche le fond qu'à plus de 3000 mètres. Au nord-est, la grande île Masirah (Mosera), qui se développe parallèlement au littoral sur une longueur de 70 kilomètres, se distingue à peine du continent voisin; seulement de légères embarcations peuvent se hasarder dans la manche, parsemée de bancs de sable, qui sépare l'île de la terre ferme.

Les grandes montagnes recommencent au Ras-el-Hadd, le cap oriental de la Péninsule, où la côte tourne soudain vers le nord-ouest. Là se dresse le massif de l'Oman, correspondant à celui du Yemen : de moindre étendue, il s'élève à une hauteur égale : c'est là peut-être que les géodésiens mesureront un jour le point culminant de la Péninsule. Du Ras-el-Hadd au Ras Masandam, pilier terminal de l'Arabie qui commande l'entrée du golfe Persique, les montagnes se dressent presque partout en escarpements abrupts au-dessus de l'eau profonde; la plaine côtière du Tehamah manque à la base de la plupart des monts, si ce n'est à l'ouest de Mascate, où les campagnes de Batna ou El-Batinah bordent la concavité d'une vaste baie. Les rochers de l'Oman contrastent avec ceux du Yemen par leur effroyable nudité aussi bien que par la raideur de leurs pentes. En comparaison des montagnes de Mascate, celles du Sinaï sont un « jardin », dit le botaniste Aucher Eloy. Les parois grises, brunes, rouges et vertes, calcaires, ardoises et serpentines, se montrent à vif avec leurs saillies, leurs anfractuosités, les mille détails de leurs assises et de leurs géodes aux couleurs et aux formes diverses.

Considérées d'une manière générale, les montagnes de l'Oman se com-

posent d'une première chaîne qui longe la côte du Ras-el-Hadd à Mascate, d'une rangée transversale de monts qui, des hauteurs de Mascate, se prolonge dans la direction de l'ouest, et d'une troisième chaîne qui se reploie vers le nord-ouest et vers le nord pour se terminer aux promontoires basaltiques du Ras Masandam. En réalité, ces trois chaînes font partie d'un même système orographique dont les inflexions convexes et concaves, d'ailleurs compliquées d'irrégularités de détail par les massifs et les chaînons latéraux, se développent parallèlement au littoral de l'océan

N° 155. — MONTAGNES DE MASCATE.



Indien. Au sud de Mascate, l'altitude moyenne des monts est d'un millier de mètres; mais un des sommets, situé au sud de Mascate, au nœud où vient se souder la chaîne transversale, atteindrait, d'après la carte marine, la hauteur de 1920 mètres : c'est le Djebel-Fatlah ou le Kariat. A l'ouest, la rangée centrale dresse ses pointes à plus de 2000 mètres; même un sommet, visible de la mer, atteindrait 3017 mètres : c'est le pic le plus haut que l'on ait signalé jusqu'à maintenant dans le pays d'Oman. Une ville, Chirazi, au pied méridional des montagnes, est à 1885 mètres d'altitude[1]. Souvent, en hiver, ces monts de l'Oman sont blancs de neige; mais

[1] Wellsted, *Travels in Arabia.*

ce qui frappe le plus les Arabes, ce n'est pas la blancheur temporaire des cimes, mais la verdure parsemée sur les pentes : de là le nom de Djebel-Akhdar ou de « Vert Mont » qu'on leur a donné, comme à la pointe la plus élevée. Toutefois la vue que l'on embrasse des croupes de l'Akhdar n'offre qu'un bien petit nombre de taches vertes sur les pentes, si

N° 156. — PÉNINSULE DU RAS MASANDAM.



ce n'est là où des canaux d'irrigation se ramifient sur les terrasses de culture.

L'étroite presqu'île qui, à l'entrée du golfe Persique, s'avance en pointe aiguë vers le littoral persan et qui, par la pression des couches sous-jacentes, semble en avoir fait ployer les roches, termine superbement les monts de l'Arabie orientale. La plus haute cime, le Djebel-el-Harim, se dresse à 2057 mètres. A l'extrémité, la roche, composée de basaltes et de phonolites, est découpée comme une ramure de cerf; des criques profondes se

ramifient en labyrinthe entre les rochers; le cap le plus avancé, le Ras Masandam, est lui-même coupé en deux par une énorme fissure, sombre allée où peuvent voguer les grands navires entre deux parois verticales, hautes de 500 mètres, et distantes seulement d'un jet de pierre. Au large, d'autres rochers s'élèvent perpendiculairement hors des flots. De tout temps, ce haut promontoire, qui sépare les parages abrités du golfe Persique et les redoutables abîmes de l'océan Indien, fut tenu par les marins comme un lieu sacré. La roche la plus avancée du Masandam est la « Pierre du Salut » ou « de l'Accueil », sur laquelle planent les génies protecteurs. En se hasardant sur la pleine mer, le navigateur arabe offre un sacrifice au rocher; quand il revient, il lui présente ses actions de grâce. L'Hindou jette dans l'eau des fleurs et des noix de coco en hommage aux divinités ou bien il lance sur les vagues un modèle de bateau avec sa voilure bariolée et sa petite cargaison de riz. Le présage est favorable si la miniature d'embarcation atteint heureusement la rive; mais que les flots la submergent, tous les dangers sont à craindre : la prudence ordonne de revenir au port.

Le montagnes qui forment au centre de la Péninsule les divers massifs du Nedjed se rattachent aux chaînes côtières de la mer Rouge et aux monts de l'Idumée. On peut dire qu'elles commencent à l'ouest des déserts de l'Euphrate par les cratères et les coulées de laves du Harra ou de la « région Brûlée », qui se prolonge au sud du Djebel-Haouran. Le Harra est inexploré dans presque toute son étendue, à cause des pierres qui le recouvrent et le rendent impraticable aux montures : quelques sentiers, suivant les cours de ouadi tortueux, serpentent néanmoins au milieu de ce chaos; évidemment les bergers ont dû autrefois déblayer ces chemins pour faciliter le passage des troupeaux entre les fonds herbeux. Les pierres du Harra sont en maints endroits distribuées d'une manière régulière, comme si les vibrations fréquentes du sol les avaient disposées en figures géométriques; en outre, on dirait qu'elles ont été distribuées par ordre de dimensions et de contours : ici de gros blocs, ailleurs des pierrailles, plus loin des terres qui se décomposent en cendres, ou bien des dalles luisantes. Les pierres ne sont pas disposées en amas; elles recouvrent la terre, mais d'une simple couche de fragments contigus, comme si une immense couche de pierre avait été brisée en éclats de grandeurs diverses. Çà et là s'étendent aussi des *ka*, c'est-à-dire des espaces nus, dont le sol dur, comme brûlé par le soleil, est découpé en pentagones ou hexagones comme les basaltes columnaires. Aucun brin d'herbe ne pousse entre les carreaux noirs; mais des gravois apportés par le vent remplissent les interstices du réseau géométrique : on

dirait une étoffe de tulle jetée sur la face du désert[1]. Dans certaines parties de l'étendue, le contraste des couleurs donne aux blocs épars un aspect de régularité singulière : tandis que l'extrémité méridionale des pierres tournées vers le brûlant soleil reste polie, celle du nord, exposée aux vents du nord, s'est recouverte d'un lichen grisâtre : le voyageur parti de Damas ne voit devant lui que des roches grises, et derrière que des blocs à la surface éclatante; rien n'est plus facile que de s'orienter dans les solitudes de ce Harra[2].

A l'est de la terre de Madian s'étend un autre Harra, également volcanique, connu seulement des Arabes : c'est de là que proviennent les mortiers et les meules de basalte dont se servent les indigènes de la côte voisine. Le dictionnaire géographique de Yakout ne signale pas moins de vingt-huit « Harra » entre le Djebel-Haouran et Bab-el-Mandeb. Le seul que l'on mentionne comme ayant été en activité pendant la période historique est le « Harra de Feu », qui s'élève au nord-est de Médine, près de la ville de Kheïbar. La tradition raconte qu'il était en éruption six siècles avant Mahomet et qu'il vomit encore des laves sous le califat d'Omar; la montagne sacrée d'Ohod appartient à ce massif de volcans. L'explorateur anglais Beke, cherchant à reconnaître le Sinaï des Hébreux, pense l'avoir trouvé parmi les monts à cratère d'un Harra d'Arabie : c'est ainsi qu'il explique le nuage, de fumée pendant le jour, de flamme pendant la nuit, qui guidait les Israélites dans le désert[3]. La plupart des bouches d'éruption qui, sous un autre climat, seraient des bassins lacustres, offrent parfois dans leur fond des mares boueuses bientôt évaporées; il en reste des couches d'argile glissante, très difficiles à traverser. Les chemins qui sillonnent la région « Brûlée » ne se reconnaissent que par un léger reflet produit à la surface des pierres par le passage des caravanes pendant des centaines et des milliers d'années; en certains endroits, la roche est tellement dure que les pas n'ont pu lui donner le moindre poli; le chemin à suivre est indiqué seulement par les crottes de chameau que les Bédouins aplatissent en marchant pour les coller au roc. Le district du Habir, que traversa Huber, ressemble au Safa de Syrie par son aspect de matière en fusion : on dirait une masse de fer bouillonnante et couverte d'énormes bulles, les unes encore entières, les autres crevées et présentant à leur pourtour des arêtes tranchantes comme du verre[4]. En certains endroits, on

[1] Wetzstein, *Reisebericht über Hauran und die Trachonen.*
[2] Anne Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. par Derome.
[3] Beke, *Mount Sinaï a Volcano ; — Sinaï in Arabia.*
[4] Huber, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.

dirait, aux stries circulaires des laves, qu'elles sortirent en tournoyant des chaudières souterraines[1].

C'est précisément au nœud de montagnes où s'élève le « Harra de Feu » que se rattache la chaîne la plus septentrionale du Nedjed, le Djebel-Adja. La plaine sur laquelle s'alignent les rangées du Nedjed ont déjà de 1000 à 1200 mètres d'altitude, et la hauteur relative des crêtes est de 5 à 600 mètres seulement; d'après M. Blunt[2], les plus hautes croupes dépasseraient à peine 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les avant-monts sont composés d'assises gréyeuses, rouges ou jaunes, mais se noircissant aux intempéries : vue de la plaine, mainte paroi est complètement noire; on n'y distingue plus les inscriptions araméennes et arabes et les images de chameaux, de chèvres sauvages et autres animaux qu'y gravèrent d'anciens voyageurs. Au sud de ces contreforts se profile la crête principale, le Djebel-Chammar (Chomer) proprement dit, dont les roches de granit rose gardent leur éclat, se confondant le soir avec les reflets du soleil couchant; les veines d'un rouge éclatant sont, disent les Arabes, le sang de Caïn qui coule du front de la montagne. Au-dessus de l'oasis de Haïl, la montagne de granit est coupée brusquement, et plus à l'orient aucune autre chaîne ne la continue; mais une rangée parallèle se dresse vers le sud, le Djebel-Selmâ, flanquée au sud par le plateau de Kasim. M. Huber a constaté l'existence d'anciens cratères dans la chaîne du Selmâ; un des massifs, très pénible à traverser, est connu sous le nom de « Géhenne » ou « Enfer ».

Une dépression, partiellement emplie par les sables, et dont l'altitude varierait de 1200 à 1500 mètres d'après M. Blunt, limite le massif septentrional du Nedjed et le sépare d'un autre groupe de montagnes, le Djebel-Toweïk, auquel le nom de Nedjed est plus spécialement réservé[3]. Le Toweïk ou la « Guirlande » doit probablement cette appellation à sa forme en croissant. Il se développe en un vaste demi-cercle dont l'extrémité septentrionale est parallèle au rivage du golfe Persique, puis il se reploie vers le sud et le sud-ouest pour se confondre avec le plateau, à l'orient des montagnes de la Mecque. Palgrave évalue la hauteur moyenne du Toweïk de 300 à 600 mètres seulement au-dessus des plaines environnantes; néanmoins il présente sur le pourtour un aspect grandiose, d'abruptes falaises le terminant de toutes parts au-dessus du désert. Dans le labyrinthe sans fin des vallées et des cluses, les escarpements des roches se

[1] Buckingham, *Travels in Mesopotamia.*
[2] *Proceedings of the Geographical Society,* feb. 1880.
[3] Gifford Palgrave, *Central and Eastern Arabia.*



MONTAGNES DE GRÈS PRÈS DE MESKAKEH

Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de Mme A. Blunt

dressent aussi en parois verticales : presque en entier composé d'assises calcaires, le Toweïk apparaît comme un ensemble de pyramides dont chacune est formée de deux ou trois gradins; la terrasse supérieure est unie, si ce n'est en deux ou trois endroits où des noyaux de granit font saillie en dehors du calcaire ; au printemps, les tables supérieures et plus encore les degrés du pourtour se tapissent d'herbages; çà et là, des arbres se montrent dans les régions les plus humides du plateau, et même la province septentrionale du Nedjed, le Sedeïr ou Sidr, doit son nom à une essence dont la ramure ressemble à celle du chêne. A l'orient, la terrasse sablonneuse qui forme le piédestal du Nedjed se termine du côté du golfe Persique, au-dessus des plaines côtières, par des escarpements que l'on pourrait appeler la berge continentale.

La région de plus d'un demi-million de kilomètres carrés qui occupe toute la racine de la Péninsule, entre les monts du Trans-Jourdain, ceux de l'Idumée et des Harra à l'ouest, le Djebel-Chammar au sud, les plaines de l'Euphrate à l'est et au nord-est, forme le Hamad, appelé aussi Badiet-el-Arab, « Étendue de l'Arabe », ou Badiet-ech-Cham, « Étendue Syrienne ». C'est le Chol redouté, que les riverains de l'Euphrate, gravissant les hautes berges de la vallée, viennent contempler parfois, mais dans lequel ils n'osent s'aventurer. Pourtant une grande partie de cette contrée n'est qu'une steppe où les Bédouins nomades trouvent de l'herbe en abondance pour leurs troupeaux ; mais il est aussi des régions du Hamad, même en dehors des districts de laves, qui sont entièrement couvertes de pierres : ici, ce sont des cailloux comme ceux d'une grève ; ailleurs, le sol est pavé de fragments, granit, grès, silex, calcaires, unis comme par une espèce de mortier; en d'autres endroits, des sables se déroulent en longues vagues, séparées par des lèdes de galets ; enfin, certaines parties du plateau sont des tables régulières surmontées de cônes et de prismes, restes d'un plateau supérieur désagrégé : ce sont des *hamada* comme dans le Sahara maurétanien[1]. Ces régions solitaires, que traversent, de Bagdad à Damas, en suivant la ligne des sources et des puits, les courriers du consulat anglais et du gouvernement turc, sont la contrée redoutable que, dans les premières années des guerres de l'Islam, Khaled franchit à la tête de neuf mille hommes. Jamais pareille marche n'avait été faite auparavant ; jamais une semblable n'a été faite depuis. Après avoir suivi la dépression du Ouadi-Sirhan, il se lança dans le désert, en évitant la région du Haouran, que gardait une armée byzantine, et marcha directement sur Tadmor;

[1] Huber ; — Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1883.

pendant cinq jours, hommes et chevaux n'eurent d'autre boisson qu'un peu de lait des chamelles et l'eau contenue dans l'estomac des chameaux égorgés. L'armée arriva pourtant dans l'oasis de Tadmor, et, bientôt après, ses forces, unies à l'armée de Syrie, culbutaient les multitudes de soldats byzantins[1].

Au nord, à l'est, au sud du Djebel-Chammar et du Nedjed s'étendent les déserts, et même entre les deux massifs se prolonge une langue de sable comme un détroit entre deux îles. Ces espaces sablonneux qui longent les montagnes et qui ne sont pas assez larges pour qu'on ne puisse en risquer la traversée, d'oasis en oasis, sont les Nefoud, branches du grand désert qui s'étend au sud-est, entre le Nedjed, l'Hadramaout et l'Oman, et qui occupe près d'un quart de la Péninsule : comme les golfes, les baies et les avenues ramifiées des fjords, les Nefoud interposent entre les massifs de montagnes leurs lits de sable rouge ou blanc, anciens fonds marins graduellement soulevés. Le Nefoud le mieux connu est celui que traversèrent Palgrave, Pelly, Guarmani, Doughty, les caravanes de Wilfrid Blunt et de Huber; néanmoins, les descriptions des voyageurs diffèrent notablement, ce qui provient sans doute en grande partie de ce que les traversées du désert se firent à des époques différentes de l'année. Palgrave le franchit en deux jours à la fin du mois de juillet, pendant la saison torride; les Blunt voyageaient au milieu de janvier, mieux pourvus de vivres et d'eau, et leurs étapes étaient de moitié moins longues; cependant eux aussi manquèrent périr dans la dernière journée. Huber traversa le Nefoud sans danger.

La lisière septentrionale du désert est une étendue pierreuse, pareille à une grève abandonnée, et quelques dunes de sable blanc longent le littoral de l'ancienne mer; d'autres étendues, au pied des monts du Nedjed, sont composées de gravier granitique, connu sous le nom de batha[2]; mais le Nefoud proprement dit consiste uniquement en un sable à gros grains, de couleur rouge, presque cramoisi après les pluies d'orage, ou le matin, sous l'humidité de la rosée : en plein soleil, quand le voyageur sent déjà le frisson de la fièvre le gagner et que ses yeux à demi aveuglés cherchent en vain un point de l'espace qu'ils puissent regarder sans souffrir, il lui semble qu'il traverse une mer de sang ou de feu : ce sont des « vagues de flamme » qu'entremêlent les vents. Les ondulations du sable qui se succèdent à la surface du Nefoud, atteignant en certains endroits la hauteur de 100 mètres, parurent à M. Blunt n'avoir aucune direction précise et parsemer l'espace en désordre. Palgrave les compare à de longues vagues

[1] William Muir, *Annals of the Early Caliphate.*
[2] Huber, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* 1884.

marines, semblables à ces longs plissements réguliers qui se forment sous le souffle des vents alizés; d'après lui, leur orientation normale serait celle du nord au sud. Il cherche même à expliquer ces vagues parallèles de sable, non par l'action des courants atmosphériques, mais par le mouvement de rotation de la Terre : en se déplaçant d'occident en orient, la surface rigide de la planète éprouverait une certaine résistance de la part des couches mobiles du sable qui repose sur elle; de même que dans la zone équatoriale l'eau des océans retarde sur le mouvement de la Terre et donne ainsi la première impulsion aux courants maritimes, de même dans les déserts de l'Arabie, les sables, en retard sur la rotation terrestre, se déplaceraient graduellement de l'est à l'ouest, quoique avec une extrême lenteur.

Les physiciens qui parcourront les déserts de la Péninsule après Palgrave, Blunt et Huber auront encore à expliquer le mode de formation des *fouldj* ou gouffres que l'on rencontre en grand nombre dans le Nefoud et qui descendent jusqu'au sol ferme, roc, argile ou même terre végétale, à travers toute l'épaisseur des masses sablonneuses. Palgrave parle d'entonnoirs qui auraient 240 mètres ; Blunt n'a trouvé que 70 mètres pour la hauteur verticale du fouldj le plus creux dans lequel il soit descendu ; Huber en a vu un de 80 mètres, au fond duquel sont creusés trois puits. En largeur, les dimensions de ces abîmes varient comme en profondeur; les uns ont quelques dizaines, les autres quelques centaines de mètres. Leur forme normale n'est pas celle d'un cirque régulier à pentes d'une égale inclinaison; ils ressemblent tous aux traces qu'eût laissées un sabot de cheval gigantesque; tous ont leur convexité tournée vers l'ouest ou le nord-ouest, et, du côté de l'est, un ravin tracé par le passage des eaux d'averse. La raideur des pentes est inégale; celles qui regardent le sud sont en général plus rapides que celles de la face orientale. Une dune en croissant que le vent dresse à l'orée du gouffre s'élève de trois à dix mètres au-dessus du bord, en pente douce vers le désert, escarpée du côté de l'abîme; de temps en temps, les molécules arénacées s'écroulent, et l'on se demande comment tous les fouldj n'ont pas été graduellement comblés par cette chute des sables; cependant la plupart ont encore un espace libre au fond, et sur leurs pentes croissent des broussailles qui témoignent de la lenteur avec laquelle se modifient leurs contours. Du haut d'une butte rocheuse qui perce comme une pyramide l'étendue des sables, Blunt put embrasser d'un coup d'œil toute une série de fouldj et il lui sembla que leur direction normale est celle de l'est à l'ouest, mais qu'elle forme une courbe serpentine analogue à celle des ouadi. Peut-être doivent-ils, en effet, leur origine au cheminement des eaux dans les profondeurs : dès que les ruisseaux d'averse

s'y sont engouffrés, ils disparaissent, entraînant avec eux des sables dans les fissures du sol. Il est aussi des cavités où les traces d'anciens lacs sont encore visibles : tel est le cirque d'environ 40 kilomètres carrés dans lequel se trouve le village de Djobba, à la lisière méridionale du Nefoud, non loin des premiers contreforts du Djebel-Chammar; sa profondeur est d'au moins 60 mètres au-dessous du niveau de la plaine, de 120 mètres d'après Palgrave. Toutefois, M. Huber ne voit dans les « plages concentriques » du bassin que des rainures creusées par les intempéries dans les couches de grès les plus friables[1].

Le Nefoud septentrional n'est point complètement dépourvu de végétation ni de vie animale. Une euphorbiacée, la ghada, hérisse le sol en buissons; la yerta, liane qui ressemble à la vigne, y entremêle ses sarments; des herbes savoureuses naissent dans le sable, associées pour la plupart, à l'exclusion de toute autre espèce : au printemps, les nomades peuvent mener leurs troupeaux paître dans le désert; ils y vivent parfois des semaines entières, n'ayant d'autre boisson que le lait de leurs chamelles. Il est vrai que des ossements d'hommes et d'animaux épars sur la piste des caravanes, entre les oasis, témoignent des dangers que présente la traversée des sables; mais la vie dans le désert n'en passionne pas moins les Arabes : c'est là qu'ils se sentent heureux et libres; c'est là que l'homme atteint à la concentration la plus profonde de son être, à la possession la plus complète de toutes ses forces morales; aussi n'est-il pas étonnant que la plupart des religions de l'Orient aient été révélées à leurs fondateurs dans le désert[2]. « Plus la terre est aride, plus l'homme regarde en lui-même, » dit un ancien. Les voyageurs européens subissent, comme les Arabes, l'impression profonde de la nature déserte. Quand ils reviennent dans les régions divisées en mille compartiments par les enclos des propriétés et les murs des villes, ils éprouvent comme les Bédouins un sentiment de gêne et de tristesse[3].

Mais personne n'ose s'aventurer dans le « désert rouge » de la Dahna, qui s'étend au sud du Nedjed vers le littoral de l'Hadramaout. Dans cette région, les cartes montrent encore un espace vide de tout nom géographique. Peut-être des explorations futures révèleront-elles quelques oasis sur le pourtour de cet océan de dunes. Là où de Wrede l'aborda, au nord de l'Hadramaout, le désert, appelé en cet endroit El-Akhaf, n'a pas un arbuste, pas une herbe; du haut du plateau, qui domine d'environ 300 mètres

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* mémoire cité.
[2] Georg Ebers, *Aegypten.*
[3] Ali-bey, *Voyage en Tripoli,* etc.



FOULDJ. — VUE PRISE DANS LE NEFOUD DU NORD.

Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis de Mme Blunt.

l'étendue sablonneuse, on ne voit que vague après vague sur la mer immense des sables : nulle part on ne distingue une trace de végétation; aucun oiseau ne vole au-dessus de la plaine silencieuse. Dans cet océan de dunes s'ouvrent les abîmes redoutés que l'on appelle Bahr-el-Safi ou « mer de Safi », du nom d'un roi, probablement légendaire, qui y fut englouti avec toute son armée. Les Bédouins disent que des trésors immenses se trouvent au fond de ces gouffres sous la protection des génies, mais ils ne tentent point de conquérir ces richesses, et dans leurs excursions sur la lisière du désert ils évitent soigneusement ces « blouses », reconnaissables de loin par la blancheur éclatante des sables, qui contrastent avec l'arêne jaunâtre des dunes environnantes. De Wrede dut en approcher seul. Muni d'un bâton pour sonder le sol à chaque pas, il arriva jusqu'au bord pierreux du gouffre : le bâton s'enfonça dans la poussière blanche comme dans l'eau; une pierre d'un kilogramme, attachée à une ficelle longue de 110 mètres, disparut aussitôt; cinq minutes après, l'extrémité de la ficelle, entraînée par le poids, disparaissait à son tour. Les Bédouins, pâles d'effroi, assistaient de loin à l'entretien du voyageur avec les esprits[1]. La fluidité du sable dans le Bahr-el-Safi ne peut s'expliquer que par l'existence de courants, de nappes d'eau ou d'autres corps liquides, tels que le naphte. Des sources de pétrole, qui coulent sur les flancs des roches voisines, vont peut-être former des lacs souterrains dans les cavités profondes; toutefois il est plus probable que des ruisseaux passent sous les sables, révélés de distance en distance par des puits où s'amasse la fine poussière apportée par le vent; d'après le rapport des Bédouins, la rangée serpentine des gouffres se prolongerait à huit journées de marche sur la lisière du désert.

III

La péninsule d'Arabie est comprise dans la zone des moussons du sud-ouest. Toutes les pluies qu'elle reçoit, si ce n'est dans la région voisine de la Méditerranée, lui sont apportées par ce courant aérien; mais il vient de traverser ou du moins de longer le continent africain et l'humidité dont il s'était saturé dans les mers équatoriales s'est en grande partie reversée sur les monts qu'il a baignés dans son parcours. La part d'averses que reçoit l'Arabie est insuffisante pour la couvrir de végétation : seuls les massifs montagneux, s'élevant dans les hauteurs de l'air, arrêtent les nues au pas-

[1] Adolf von Wrede, *Reise in Hadhramaut.*

sage et reçoivent une quantité d'eau qui s'épanche en torrents temporaires ou même en sources et en ruisseaux permanents : en bas, dans les plaines, la limite des cultures est marquée par les derniers filets d'eau qu'alimentent les pluies ou les neiges tombées sur les montagnes. Quelquefois le premier souffle de la mousson, vers la fin de mars ou le commencement d'avril, apporte quelques averses, très désirées par les cultivateurs ; mais d'ordinaire les grandes pluies coïncident avec la période des fortes chaleurs. La saison normale des orages varie singulièrement dans les diverses régions de la Péninsule suivant la latitude, le relief du sol, la proximité de l'une ou de l'autre mer, les déviations et les remous qui se produisent dans le déplacement des airs. Dans les montagnes du Yemen, les fortes pluies tombent ordinairement à l'époque normale pour le climat des tropiques, c'est-à-dire à la fin du mois de juin et en juillet. Parfois en cette saison le rocher d'Aden reçoit de 16 à 18 centimètres d'eau[1]; mais il arrive aussi que les ondées manquent complètement; en trois années, de 1869 à 1872, les citernes d'Aden ne furent emplies qu'une seule fois[2]. Dans le Hedjaz, on attend la pluie surtout en décembre ; à Mascate et dans les massifs de l'Oman, c'est en décembre et janvier que se fait la plus grande précipitation d'humidité. En moyenne, la chute d'eau est assez abondante dans les régions habitées de l'Arabie méridionale jusqu'au seizième degré de latitude : aussi les prières pour la pluie, qui prennent une si large place dans le culte ordinaire des tribus septentrionales de la Péninsule, ne se retrouvent-elles pas dans le rituel des méridionaux[3]. Mais que les pluies soient abondantes ou non, la zone montagneuse qui les reçoit n'est pas assez étendue pour qu'un excédent d'humidité descende jusqu'à la mer, du moins par des cours d'eau superficiels. Il n'est pas une seule rivière du versant occidental qui pendant toute l'année traverse la zone entière du Tehama pour atteindre la mer Rouge : toutes sont des *misyal* (*masil*, *masilah*), analogues aux *fiumare* de l'Italie, aux *nallah* de l'Inde. L'eau s'épuise en route dans les cultures riveraines et que de fois elle est insuffisante pour arroser les champs! Souvent les populations attendent pendant des semaines et des mois l'eau vivifiante ; on regarde le ciel, on interroge le vent et tous les phénomènes de l'atmosphère ; les affaires sont interrompues ; la guerre même s'arrête entre les tribus. La foule s'assemble pour étudier le nuage qui se forme à l'horizon, et quand il se déchire, que l'eau ruisselle dans les ravins et que le lit sablonneux du

[1] Grisebach, *La végétation du Globe*, trad, par Tchihatcheff.
[2] W. Kropp, *Annales hydrographiques*.
[3] Von Maltzan ; — Hann, *Handbuch der Meteorologie*.

ouadi s'emplit d'un flot rapide, tous l'accompagnent de leurs chants et de leurs cris de joie. La foule lutte de vitesse avec l'inondation : on lui fait cortège comme à une divinité.

Mais à l'issue des montagnes les agriculteurs ne disposent que d'une part de l'eau tombée. Là où commencent les sables et les cailloux du désert, là disparaissent les courants. Quelques-uns surgissent de nouveau dans les bas-fonds et forment des oasis, quand l'eau ne s'est pas saturée de sel dans les profondeurs : il en est aussi qui s'amassent en lacs permanents ou temporaires dans les cavités argileuses. Quand l'eau de ces bassins s'est évaporée, les uns sont blancs d'efflorescences salines, les autres, dont l'eau était douce, n'offrent que la surface brune de la cuvette, craquelée en lézardes régulières; mais à une faible distance on voit encore la lumière s'y réfléchir comme sur une nappe liquide : nulle part le mirage de l'eau ne se produit plus fréquemment et de manière à causer une illusion plus complète qu'aux endroits où l'on devait s'attendre naturellement à trouver de l'eau, c'est-à-dire dans les bassins des lacs desséchés : on dirait qu'en s'évaporant la nappe lacustre laisse du moins son image[1]. Non moins précieuse en Arabie qu'en Perse ou qu'en Afghanistan, l'eau n'y est pas aménagée avec autant d'industrie : dans la Péninsule, si ce n'est dans quelques vallées de l'Oman, dans certaines parties du Nedjed et dans la région des villes saintes, on ne connaît pas l'art de capter les ruisseaux à la sortie des montagnes et de les conduire aux terrains d'irrigation par des canaux souterrains, percés de puits à distances égales. Mais dans presque toutes les contrées de l'Arabie on a construit des *birket* ou réservoirs maçonnés et creusé des puits profonds. Les plus remarquables sont ceux que Zobéide, la femme d'Haroun-ar-Rachid, fit tailler dans le roc, sur la route des Hadji, de la Mecque à Bagdad : il en est qui ont jusqu'à 70 mètres de profondeur, mais la plupart sont sans eau ou n'ont plus qu'un peu de vase au fond[2].

Les *feledj* de l'Oman, analogues aux kanat des Persans et creusés probablement sous leur direction, au siècle dernier, permettent d'étendre les limites des oasis dans les vallées : aussi les communes, qui en sont généralement propriétaires, les entretiennent-elles avec le plus grand soin, et dans les régions exposées aux incursions de tribus pillardes, défendent-elles les prises d'eau par des fortifications régulières : là chaque source a son castel[3]; il est plus urgent de défendre l'eau que le village lui-même,

[1] Anne Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. Derome.
[2] Huber, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1884.
[3] Wellsted, *Travels in Arabia*.

car c'est d'elle que dépend la vie. Le creusement de feledj dans toute l'Arabie doublerait la population sédentaire; les ouadi où se perdent les « eaux sauvages » se borderaient de champs et de villes; les lits des anciens fleuves, dont quelques-uns, tels que le Oued-Ermek ou Roumma, tributaire de l'Euphrate, traversent la Péninsule dans toute sa largeur, seraient partiellement restaurés par des cultures riveraines. Il est certain que des rivières de l'Arabie, nées dans les montagnes du Nedjed, coulent souterrainement jusqu'au golfe Persique. Sur toute la rive occidentale de cette mer des fontaines d'eau douce jaillissent sous la couche d'eau salée : l'île de Bahreïn doit en grande partie sa parure de plantes, et par conséquent sa population, aux sources abondantes qui s'y font jour et dont l'origine première est sur la terre ferme. En maints endroits, les plongeurs descendent au fond du détroit peu profond qui sépare Bahreïn du continent pour y remplir leurs outres au jet d'eau douce qui s'élance des fissures du roc. Dans l'îlot de Moharek, les femmes et les jeunes filles, portant sur la tête une jarre de faïence, passent à gué un petit détroit pour aller à une cinquantaine de mètres dans la mer, puiser à la gerbe limpide qui s'échappe d'une roche insulaire[1]. Sur le littoral du continent presque toutes les sources sont thermales et un très grand nombre sulfureuses, ce que Palgrave attribue à un reste d'activité volcanique; en maints endroits, l'eau fumante jaillit des cendres ou des laves. A côté de la plupart des sources s'élèvent de petites collines, monticules formés probablement par les sables que l'eau a rejetés des profondeurs[2].

L'Arabie est une des contrées « brûlantes » de la Terre : l'équateur thermométrique, reployé vers l'hémisphère septentrional par le foyer de chaleur que forment les sables du Dahna, longe les côtes méridionales de la Péninsule : Aden, Makalla, Mascate sont au nombre de ces « enfers » que mentionnent les dictons des marins, et plus d'une fois les Européens se hasardant en plein soleil entre des murs blancs qui reflètent la chaleur ont été frappés d'insolation mortelle. Dans l'île d'Aden, la température moyenne de l'hiver est supérieure à celle des étés européens. Les températures de 40 degrés centigrades à l'ombre ne sont pas rares à Mascate, même au mois d'avril, et par un calme parfait[3]; dans le Tehama de l'Assir, elles s'élèvent souvent à 42 degrés[4]; mais en plein été et lorsque le vent souffle du désert, la chaleur devient beaucoup plus forte : elle dépasse 50 degrés et

[1] Gifford Palgrave, ouvrage cité.
[2] Palgrave, ouvrage cité; — Carl Ritter, *Asien.*
[3] Wellsted, ouvrage cité.
[4] Millingen; — Mahé, *Notes manuscrites.*

les Européens, malgré toutes leurs précautions, risquent de succomber sous cet ardent climat[1]; souvent l'ardeur du soleil fait éclater la pierre[2]. Dans les plaines de l'Arabie centrale, la température moyenne des sources, qui ne peut guère différer de celle de l'air, est de 28 à 29 degrés centigrades[3]. Même les indigènes ont beaucoup à souffrir dans l'atmosphère brûlante de l'Arabie : les maladies sont aussi communes sur le littoral arabe que sur le versant iranien du golfe Persique; le rachitisme, les infirmités de toute nature, la cécité surtout frappent la population du littoral. Sur dix individus de la côte d'Oman, dit Keppel, il y aurait au moins un borgne ou un aveugle. Mais, d'autre part, il est certaines régions dans l'intérieur de l'Arabie qui sont parmi les plus salubres de la Terre. Tels sont les plateaux du Nedjed. Grâce à l'altitude du sol, les chaleurs n'y sont pas aussi intenses que dans le désert et dans la zone du Tehamah; exposées à tous les vents, les hautes croupes de granit ou de grès sont soumises à l'influence des courants aériens du pôle; les alternatives de température du jour à la nuit et de l'été à l'hiver, si utiles au complet développement des forces physiques, se succèdent régulièrement, l'air est toujours pur, sans la moite humidité qui règne sur le littoral. La population du Nedjed se compose d'hommes vigoureux, au teint coloré, au regard clair et ferme. A hauteur correspondante et à température égale, les villes du Yemen sont beaucoup moins salubres que celles du Nedjed : l'air, chargé de vapeurs marines, se déplace moins librement que sur les plateaux du centre; arrêté d'un côté par les montagnes de l'Abyssinie, de l'autre par celles de l'Arabie, il tournoie au-dessus de la mer dans le golfe d'Aden et le détroit de Bab-el-Mandeb : les fièvres sont très communes dans le Yemen, aussi bien sur les montagnes que dans la zone basse de la côte.

Bien que l'Arabie soit comprise dans l'aire météorologique des moussons du sud-ouest, les vents y présentent de très grandes diversités, causées principalement par le cercle de mers qui entoure la Péninsule et qui fait dévier les courants réguliers. Au sud et au sud-est le golfe d'Aden et la mer de Socotora, à l'ouest la mer Rouge, à l'est et au nord-est le golfe d'Oman et le golfe Persique, enfin au nord-ouest la Méditerranée, sont autant de laboratoires pour la formation de vents secondaires qui modifient les courants primitifs des alizés et des contre-alizés. Suivant le dé-

[1] Température moyenne de Djeddah, évaluée par Stanley, après cinq années d'observations :

Température du jour.	30°,92
» de la nuit	28°,28

[2] Wetzstein, mémoire cité.

[3] Huber, mémoire cité.

placement des foyers de chaleur, qui tantôt se trouvent sur la terre ferme, tantôt sur la mer, les brises locales modifient incessamment leur direction le long des côtes, soit pour ajouter leur force à celle des courants généraux, soit pour les retarder, les neutraliser ou en changer la marche. Des courants aériens différents par l'origine acquièrent des propriétés analogues en traversant les mêmes régions : tandis que le vent du sud apporte ici l'humidité, ailleurs c'est le vent du nord qui est celui des pluies; le simoun desséchant, le chelouk empoisonné, vient de l'est pour les habitants du Yemen; pour ceux de Bagdad, il souffle de l'ouest. Dans les Nefoud, les courants atmosphériques dominants sont ceux de l'occident; on le reconnaît à la forme des buttes sablonneuses et à l'inclinaison de toutes les plantes, penchées vers l'orient[1].

Mais le fait capital dans la circulation des airs au-dessus de la Péninsule est le reploiement de la mousson du sud-ouest dans le sens du sud-est. Les deux avenues de montagnes entre lesquelles sont enfermées les deux mers latérales de l'Arabie, le golfe Persique et le golfe Arabique, sont les chemins tracés pour le mouvement des airs. En pénétrant dans les manches d'Oman et de Bab-el-Mandeb, le vent normal se reploie pour remonter les deux golfes dans le sens de leur grand axe; de même, les courants qui descendent des plateaux de l'Iran et des montagnes de Moab ou de Madian s'engouffrent dans les fosses qui s'ouvrent devant eux et les suivent jusqu'à l'entrée. Ainsi se produit une alternance régulière de vents montants et descendants qui ont singulièrement facilité le commerce; d'avance, le souffle des vents indiquait aux Arabes les chemins de la mer. Mais il ne leur fallait pas moins une étonnante audace pour se lancer en dehors des « portes » sur une mer bouleversée par les tempêtes et dont les courants, rapides et irréguliers, ne semblent obéir à aucune loi précise[1]. Les marins de l'Oman, de l'Hadramaout, du Yemen eurent ce courage, et de la côte de Mozambique aux îles de la Sonde ils furent jadis les porteurs de marchandises pour toutes les populations riveraines de l'océan Indien; longtemps aussi ils en disputèrent l'empire aux Portugais. Aux premiers temps de l'Islam, les Arabes eurent même une grande part au commerce de la Méditerranée. Kremer a retrouvé plusieurs mots sémitiques dans la langue des marins d'Europe.

[1] Huber, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* 1884.
[2] Wellsted, *Journal of the Geographical Society,* 1806.

IV

Les deux mers de la Péninsule, le golfe Persique et le golfe Arabique, se ressemblent par le régime des vents et par la température élevée de leurs eaux; mais à d'autres égards elles diffèrent beaucoup. Le golfe Persique n'a droit au nom de mer que par son étendue, évaluée à 248 000 kilomètres carrés ; mais il n'est pas profond : en moyenne, les cordes de sondage touchent le lit après s'être déroulées de 40 à 80 mètres, et l'on pourrait, en supposant que le niveau et les conditions géographiques ne changent pas, calculer approximativement l'époque à laquelle les alluvions apportées par le Chat-el-Arab auront comblé le bassin maritime, comme elles ont déjà rempli la moitié septentrionale du golfe, devenue la Mésopotamie. La masse liquide est trop peu considérable pour que les courants généraux de l'océan Indien puissent s'y propager. A l'entrée du golfe, dans la mer d'Oman, les mouvements de l'onde correspondent à ceux de l'air : un courant montant pénètre dans le détroit d'Ormuz de mai à septembre, c'est-à-dire pendant la période de la mousson méridionale; le reste de l'année, qui est la saison des vents septentrionaux, un courant descendant sort du détroit pour se porter vers la haute mer; mais dans l'intérieur du golfe on n'a pu constater aucune régularité dans l'oscillation des courants : ils sont tout superficiels et chaque brise, chaque risée de vent en modifie la marche. Les îles s'élèvent en grand nombre au-dessus des eaux peu profondes, mais elles diffèrent de l'une à l'autre rive : tandis que celles du littoral persan, situées près d'une côte escarpée, sont elles-mêmes des terres montueuses se dressant isolément dans une mer libre d'écueils, celles de la côte arabe, situées près d'une zone basse, sont peu élevées et des bancs de sable les entourent en archipels. La vaste baie semi-circulaire comprise entre la péninsule du Ras Masandam et la pointe de Katar est parsemée de ces îles basses, qui ont peut-être valu à ces parages le nom de Bahr-el-Benat ou « mer des Filles ». A l'ouest de Katar, le golfe de Bahreïn est également rempli d'îles, d'îlots, de sables à fleur d'eau. L'une de ces terres, la plus grande île arabe du bassin Persique, est connue spécialement sous le nom de Bahreïn ou les « Deux Mers », appartenant sans doute autrefois aux deux grandes baies qui baignent à l'est et à l'ouest la presqu'île de Katar. D'après Oppert, Bahreïn serait le Tylos ou Tilvoun des anciens, l'un des lieux sacrés où la civilisation chaldéenne, au delà des temps de l'histoire écrite, avait pris son

origine : c'est de Tylos que provenait ce « dieu-poisson » qui conduisit l'arche de l'humanité sur les eaux du déluge.

Le golfe Persique, la mer d'Oman sont parmi les eaux marines les plus riches en vie animale. Des milliers d'embarcations arabes voguant au milieu des bancs animés ne font dans ces multitudes que de faibles trouées, bientôt comblées de nouveau; on jette jusqu'à deux cents brasses de profondeur de grands filets que ramènent, toujours remplis, de trente à quarante hommes. Les poissons, que l'on sèche au soleil et qui prennent en quelques heures l'apparence de morceaux de bois, servent, avec de la pâte de dattes, à l'alimentation de tous les Arabes du littoral et sont expédiés au loin dans l'intérieur de la Péninsule, dans l'Hindoustan, à Zanzibar, sur les côtes de l'Afrique orientale. Quant au fretin, qu'il serait difficile d'exporter, on le rejette dans la mer ou on ne l'emploie que pour engraisser les jardins de Mascate et les campagnes du Batina. D'après le dire de Néarque, les baleines devaient être aussi très communes dans la mer d'Oman, puisque les « ichtyophages » de la côte de Mekran bâtissaient leurs maisons en ossements du cétacé; maintenant, ces animaux sont devenus rares, mais les marins rencontrent encore dans ces parages la *balænoptera indica*, qui peut-être est le monstre marin des plus énormes dimensions : il atteint 27 mètres de longueur[1]. Les infiniment petits pullulent par myriades, assez nombreux parfois pour changer la couleur de la mer sur des milliers de kilomètres carrés, et la transformer en « lait » ou en « sang ». La nuit, elle n'est que « flamme »; les embarcations y tracent un long sillage de feu et des deux côtés les rames laissent leurs remous phosphorescents : on dirait un dragon lumineux. Des méduses, pareilles à des braises, flottent sous les vagues en longues traînées de lumière qui se reflètent sur les voiles[2]. Les Wahabites voient dans ces flammes marines un reflet de l'enfer[3]. La plupart des marins disent que ce sont les joyaux des sirènes; mais ils ne reluisent qu'au fond des mers; à l'air, ils se ternissent et s'évaporent[4].

Dans les eaux de Bahreïn, de même que dans la « mer des Filles » et sur presque toute la côte arabe du golfe Persique, la grande occupation des riverains, de mai en octobre, est la pêche des perles. Les concrétions des huîtres perlières ne sont pas aussi blanches dans les mers d'Arabie que dans celles de Ceylan et du Japon, mais elles sont plus grosses et d'une

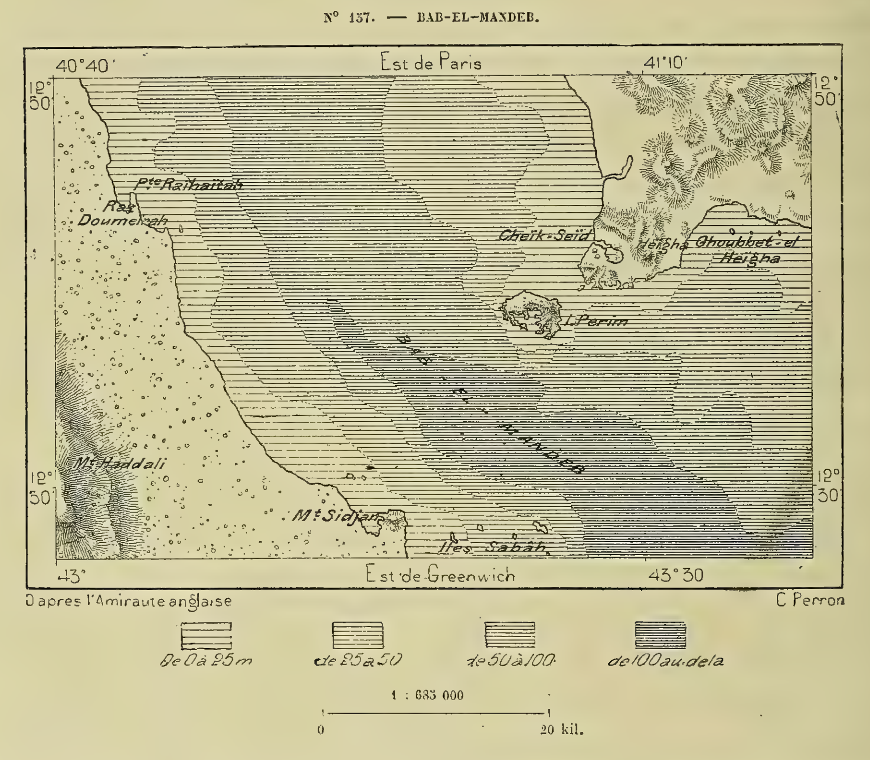
[1] Blyth, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1859; — Blanford, *Eastern Persia.*
[2] Denis de Rivoyre, *Aden, Obock et Mascate.*
[3] Gifford Palgrave, ouvrage cité.
[4] R. Burton, *Pilgrimage to Mekka.*

forme plus régulière; elles conservent aussi plus longtemps leur eau dorée, tandis que les perles blanches de Ceylan perdent rapidement leur éclat, surtout dans les pays chauds. Les perles de Bahreïn sont les plus estimées, même au point de vue médical, les Arabes et les Persans attribuant une grande vertu de guérison aux débris pilés des gemmes. L'industrie de la pêche n'a pas décru dans le golfe Persique comme en tant d'autres parages. Dans le seul archipel de Bahreïn, environ cinquante mille marins s'occupent en même temps de pêcher les huîtres perlières, et sur toute la côte comprise entre Koveït, près des bouches du Chat-el-Arab et la côte des Pirates, non loin de l'entrée du golfe, des stations secondaires sont établies dans le voisinage des bancs. En vertu des usages, origine du droit, les perles appartiennent à tous les habitants du littoral; eux seuls peuvent aller ramasser les huîtres sur le fond marin et tout plongeur étranger serait ignominieusement chassé; cependant presque tous les profits de la pêche appartiennent d'avance aux prêteurs, Hindous ou Arabes, qui, par des prêts usuraires, ont fait de l'équipage de pêcheurs une chiourme d'esclaves. Les parts de profit sont réglées : tant au patron de la barque, tant aux plongeurs et aux servants; mais toutes ces parts, avant d'être distribuées, sont déjà saisies par le bailleur de fonds; la pitance journalière du pêcheur est des plus misérables[1]. Le mode d'exploitation des bancs est encore rudimentaire : les plongeurs, alourdis par une pierre qu'on leur attache aux pieds, les narines fermées par un obturateur en corne, les oreilles bouchées par un tampon de cire, descendent sur le fond par 10, 20 ou même 30 mètres; puis, après 50 ou 60 secondes de recherches, ils remontent à la surface avec leur butin; huit ou dix fois par jour ils recommencent ce voyage périlleux, exposés aux attaques des requins et des espadons, qui font chaque année une trentaine de victimes parmi les pêcheurs. C'est principalement dans le voisinage des sources de fond que l'on trouve les plus belles perles et la nacre la plus éclatante; c'est même aux substances apportées par l'eau douce que les Arabes attribuent l'origine des concrétions perlières : les grandes pluies leur font toujours espérer une récolte fructueuse.

La mer Rouge, qui sépare l'Arabie de l'Abyssinie et de l'Égypte sur une longueur de 2200 kilomètres, comptée en droite ligne de la rade de Suez

[1] Nombre des pêcheurs sur la côte des Perles : 70 000, montant 6000 barques;
Valeur totale des produits : 12 500 000 francs, soit 178 francs par tête.
(Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey*.)

à la « Porte de Ceux qui vont mourir », mérite bien le nom de « mer » par ses profondeurs considérables. Énorme fissure entre les deux masses continentales, elle présente dans sa partie médiane une cavité continue d'un millier de mètres et davantage, et en deux endroits, sous le 23e et sous le 20e degré de latitude, la sonde descend jusqu'à plus de 2000 mètres : au large de Lith, on n'a trouvé le fond qu'à 2271 mètres. Des deux golfes qui terminent la mer Rouge à droite et à gauche de la presqu'île de Sinaï, celui de Suez, qui se maintient dans l'axe de la mer, ne la continue point par la forme de son lit : nulle part sa profondeur ne dépasse 67 mètres;

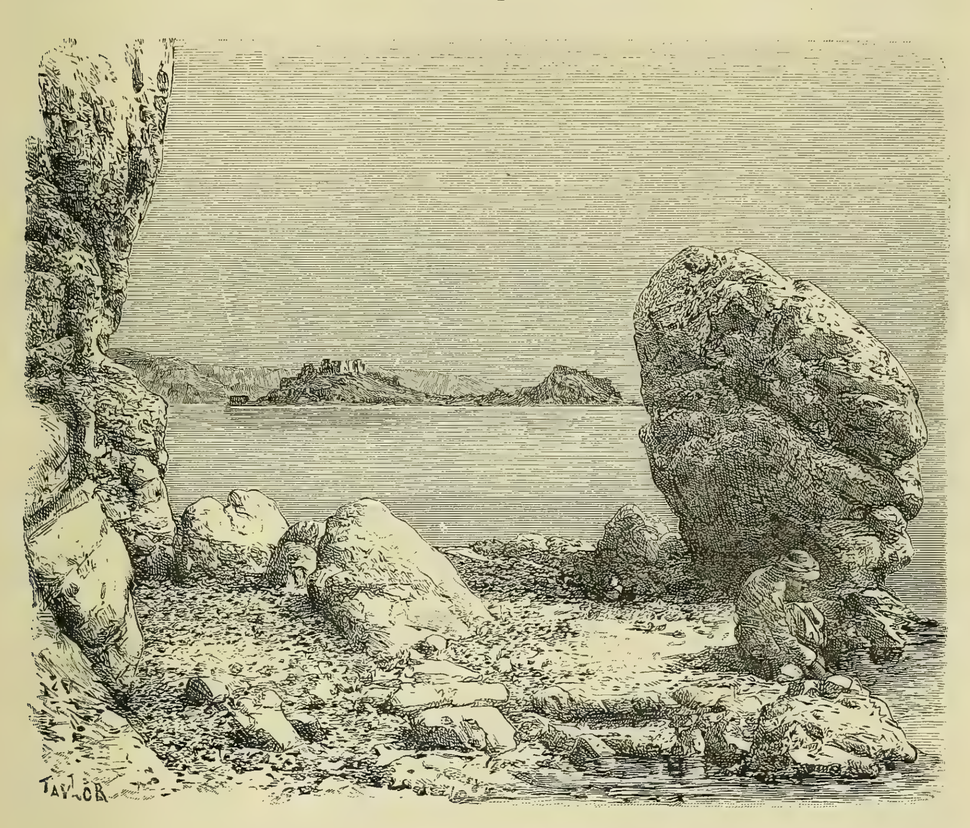


N° 137. — BAB-EL-MANDEB.

en moyenne, la sonde n'y descend qu'à 50 mètres; ce n'est qu'un simple fossé d'érosion latérale. Le véritable prolongement de la mer Rouge est le golfe d'Akabah : à proximité immédiate des côtes, la profondeur est de plusieurs centaines de mètres; au milieu de la cavité, Moresby, en 1833, ne ramena la boue du fond que par des sondages de plus de 500 mètres. Évidemment la mer Rouge, le golfe d'Akabah, la dépression du Ghor, où coule le Jourdain et où s'est formé le lac Asphaltite, ont la même origine géologique : ce sont des crevasses longitudinales s'ouvrant dans un sillon de 5000 kilomètres. Que le seuil du golfe d'Akabah, que celui de Bab-el-Mandeb s'élèvent au-dessus des eaux, comme le seuil d'Arabah dans l'Idu-

mée, et les bassins intérieurs seront aussitôt transformés en « mers mortes ». Au sud, la longue fissure « érythréenne » se termine, non loin de Moka, par l'archipel de Hanich et le Djebel-Zoukour, qui forme une barre n'ayant pas 100 mètres d'eau aux endroits les plus profonds. Dans la grande passe de Bab-el-Mandeb, le lit, nettoyé par les courants de l'océan Indien, n'a pas moins de 200 mètres à l'entrée.

De même que dans le golfe Persique, les courants maritimes corres-



ILE GOURIAH, DANS LA BAIE D'AKABAH.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Frith.

pondent dans le golfe Arabique aux mouvements de l'atmosphère. Quand souffle la mousson régulière, c'est-à-dire pendant l'été, les eaux pénètrent dans le détroit en venant de l'océan Indien; quand les vents du nord ont repris la prépondérance, pendant l'hiver, les courants se portent dans la direction du sud et la mer Rouge devient un affluent maritime du golfe d'Aden : la différence du niveau marin sur les plages de l'Arabie et de l'Abyssinie est d'environ 60 centimètres, suivant la marche de la mousson[1].

[1] Wellsted, mémoire cité.

mais, outre ces mouvements généraux et les ondulations superficielles du flot, causées par les brises locales, il se produit un déplacement général des eaux dans la direction du sud au nord. Le golfe Arabique ne recevant qu'une très faible quantité d'eau, puisqu'il n'a pas un seul affluent pérenne, peut être considéré comme un immense bassin d'évaporation. Répartie à sa surface, la couche liquide apportée par les pluies et les ouadi n'a qu'une épaisseur infinitésimale, tandis que la masse d'eau changée en vapeur serait assez forte pour abaisser sensiblement de mois en mois le niveau de la mer Rouge, si l'océan Indien n'envoyait un courant pour remplacer les eaux perdues. Maury, dans sa *Géographie de la mer*, évaluait à 7 mètres la couche liquide s'évaporant chaque année à la surface de la mer Rouge : on sait, depuis les expériences faites par M. Salles sur de vastes bassins, que cette évaluation de l'hydrographe américain était beaucoup trop forte ; mais la perte annuelle du golfe Arabique fût-elle seulement d'un mètre, les riverains verraient l'énorme bassin se vider dans l'espace de quelques générations. En admettant que l'ensemble de la cavité ait une profondeur moyenne de 400 mètres, il suffirait de quatre siècles pour vaporiser toute l'eau qui s'y trouve renfermée, et bien avant cette époque ce qui resterait du flot salé, arrivé au point de saturation, serait bordé de berges cristallines. Il faut donc que les ondes du golfe d'Aden, entraînées dans les deux passes de Bab-el-Mandeb, viennent réparer les pertes annuelles de la mer Rouge : un volume d'au moins mille milliards de mètres cubes doit ainsi pénétrer chaque année dans le détroit; c'est un flot égal à celui d'un fleuve comme le Gange. Bien plus, les eaux superficielles du golfe Arabique étant poussées vers l'Océan pendant une moitié de l'année par les vents du nord, il faut que la compensation s'établisse par un accroissement du courant sous-marin qui se porte vers la mer Rouge. Mais, quelle que soit la vitesse de ce flot qui se dirige de Bab-el-Mandeb vers les golfes de Suez et d'Akabah, une part du liquide s'évapore en route, et la salure de l'eau s'en accroît d'autant. D'Aden à Suez la proportion du sel contenu dans l'eau de mer augmente graduellement : d'un peu plus de 39 parties sur 1000 à Aden, elle s'élève à 41 et même à 43 dans les golfes de l'extrémité septentrionale. Depuis que le canal de Port-Saïd a mis la mer Rouge en communication avec la Méditerranée, des échanges se font aussi entre le golfe de Suez et le bassin des lacs Amers. La mer Rouge a commencé par remplir ce bassin, dont l'eau était presque complètement évaporée; elle y a versé 900 millions de mètres cubes d'eau, en propageant en même temps sa flore et sa faune; puis elle renouvelle incessamment la masse liquide du canal, par les oscillations du flux et du reflux. A l'heure



ADEN. — STEAMER-POINT.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

de la marée, insensible dans la rade de Port-Saïd, le niveau de la mer Rouge à Suez est d'un mètre plus élevé que celui de la Méditerranée à l'autre extrémité du canal : en moyenne, l'écart d'altitude est de 80 centimètres en plus pour le golfe de Suez. Dans le golfe d'Akabah, la marée est beaucoup moins sensible.

Les voyageurs européens qui se rendent dans les Indes par le canal et la mer Rouge redoutent fort la haute température de ce golfe pendant les mois d'été. En plein soleil, quand l'atmosphère est calme, et plus encore quand souffle le vent du désert, les quelques jours de passage dans l'avenue du golfe sont fort pénibles à supporter. Parmi les diverses hypothèses que l'on a faites pour expliquer l'origine du nom de mer « Rouge », l'une des plus plausibles est celle qui donne à cette appellation le sens de « Torride. » La mer « Érythréenne » des anciens était beaucoup plus vaste que le golfe Arabique; elle comprenait aussi toutes les étendues marines dans lesquelles s'avancent les péninsules méridionales de l'Asie; c'était notre mer des Indes, l'ensemble des eaux de la région tropicale. La rougeur du ciel qui se reflète dans la mer, la lumière éblouissante des monts et des rochers qui la dominent, l'atmosphère brûlante qu'on respire dans ces parages, telles auraient valu son nom de « mer Rouge » à l'océan Indien et plus spécialement au golfe Arabique[1]. Mais, d'après la plupart des commentateurs modernes, l'origine de l'appellation devrait être attribuée aux Pount, les hommes « rouges », qui vivaient sur les deux rivages opposés du golfe, en Afrique et en Arabie, et dont les descendants, émigrés au nord, sur le littoral de la Méditerranée, devinrent les Pount ou Phéniciens[2]. D'ailleurs, nul phénomène spécial à la mer Rouge ne pourrait donner la raison du nom qu'elle porte de toute antiquité.

De nombreuses îles s'élèvent du fond de la mer Rouge et bordent en archipels les deux rivages d'Arabie et d'Afrique. Parmi les îles de la côte asiatique, il en est quelques-unes, cimes de montagnes à la base immergée, qui appartiennent au continent : telles sont les îles de Hasani, au nord de Yambo, de Disan, de Karaman, dans l'archipel de Loheïyah ; mais il en est aussi qui se sont dressées loin de la côte, en surgissant de grandes profondeurs. Ainsi le Djebel-Teïr, qui s'élève à l'ouest de Loheïyah, précisément au centre de la cavité médiane de la mer Rouge, est un cône de laves et de cendres volcaniques, dont la base est à 200 et 250 mètres au-dessous de la mer, tandis que la cime émerge à 275 mètres de hauteur. Le Teïr est le

[1] Carl Ritter, *Asien*, vol. XIII.
[2] Lepsius, *Nuba-Sprache;* — Hommel, *Vorsemitische Kulturen.*

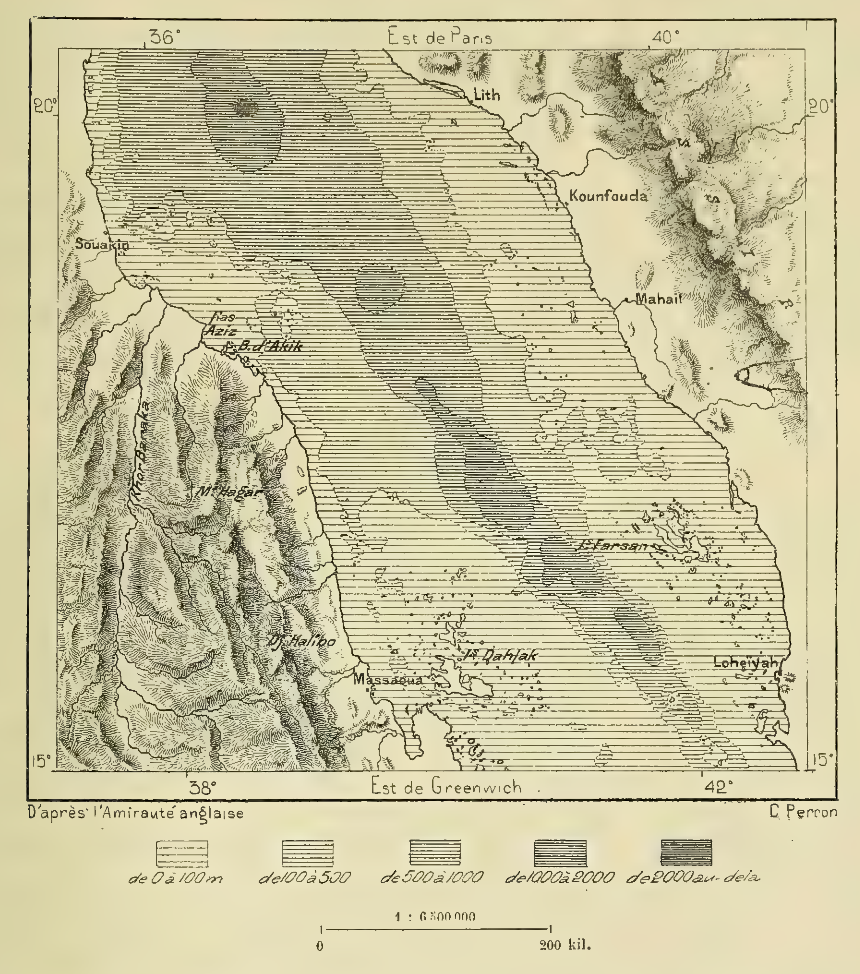
seul volcan des mers d'Arabie qui fume encore : en 1883, il eut une violente éruption de vapeurs, et les marins qui en longent le rivage s'attendaient à y voir un autre Stromboli[1]. Les volcans insulaires qui se dressent dans la partie méridionale du golfe, le Djebel-Zebaïr, le Djebel-Zoukour (605 mètres), le petit Hanich et le grand Hanich, le cratère de Perim, entre les deux passes de Bab-el-Mandeb, sont des amas refroidis de laves rouges et noires.

Les îles hautes de la mer Rouge, d'origine volcanique ou sédimentaire, sont rares en comparaison des roches basses, dues au travail des coraux. Près d'un tiers du golfe est encombré de ces îlots ou écueils de formation moderne, signalés de loin par la ligne blanche des brisants. Le long de la côte arabe, la chaîne des bancs coralligènes est presque continue de la baie de Loheïyah à l'entrée du golfe d'Akabah; seulement les récifs sont interrompus de distance en distance par des baies profondes ouvertes au large des ouadi; le flot d'eau douce et peut-être les impuretés apportées de l'intérieur par ces torrents éphémères empêchent la croissance des polypiers qui travaillent à la construction des roches[2]. Sur la rive africaine, le *cheb*, c'est-à-dire la frange de coraux, est moins continue que sur la côte opposée, mais en certains endroits elle s'avance plus au large; au travers de Massaouah, les bancs occupent plus de la moitié de la mer; le chemin des navires entre les écueils se réduit à un chenal d'une centaine de kilomètres de largeur. La navigation est fort dangereuse au milieu du cheb, dans ce labyrinthe infini de détroits et de rues marines. Les bateaux à vapeur voguent sur les eaux profondes de la cavité médiane, mais les embarcations arabes, qui suivent le littoral, doivent mouiller pendant la nuit; malgré leur prudence et leur sagacité, les meilleurs pilotes peuvent se perdre dans ce dédale de récifs qui change d'année en année : telle ouverture par laquelle ils se glissaient dans un voyage précédent se trouve obstruée quand ils se présentent de nouveau et les oblige à de longs détours. Peu de mers offrent un spectacle comparable à celui que l'on contemple sur les fonds de la mer Rouge, à travers l'eau transparente et cristalline, à 20, 25 et même 28 mètres au-dessous de la surface. Les « prairies » sous-marines des zoophytes apparaissent avec leurs milliards de rameaux, de lanières, de bourgeons et de fleurs, les unes irrégulières, les autres de formes géométriques, et toutes rayonnant du plus merveilleux éclat, comme diamants, rubis et saphirs : c'est un monde infini de formes et de

[1] *Proceedings of the Geographical Society*, 1883.
[2] Rüppell, *Reise in Abyssinien;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. XIII.

couleurs. Au milieu des plantes animales se balancent les algues, et des centaines d'autres espèces végétales[1]. Aucun brisant des lames n'indique la présence des récifs, à cause des mille cavernes de la masse coralline

N° 158. — BANCS DE CORAUX DANS LE BASSIN CENTRAL DE LA MER ROUGE.



et des forêts d'herbes dans lesquelles se propage la vague en s'amortissant peu à peu et en perdant sa violence[2].

Lors du changement de la mousson, principalement en octobre ou en novembre, des milliards de poissons morts de toute espèce sont rejetés par la vague sur les côtes de Perim et d'Aden. Afin que l'air n'en soit point empesté, il faut que tous les habitants se mettent à la besogne pour enfouir ces amas de chair putréfiée. Quelle est la raison de cette mortalité

[1] Fulgence Fresnel, Botta, Decaisne ; — Carl Ritter, *Asien*, vol. XIII.
[2] Wellsted, *Journal of the Geographical Society*, 1836.

des poissons? Les indigènes l'attribuent à une laitance vénéneuse, tandis que King y voit l'effet de phénomènes électriques causés par le changement des saisons[1]. Les myriades d'organismes qui périssent sous les couches incessamment renouvelées d'organismes successifs suffisent en maints endroits pour alimenter des sources de matières huileuses suintant au bord des plages[2]. Un certain travail de poussée doit se faire sentir au-dessous du littoral, puisque le niveau de milliers d'îles coralligènes dépasse actuellement de plusieurs mètres le niveau de la mer. A cet égard, le témoignage des voyageurs, depuis Niebuhr, est unanime. Tous ont observé d'anciens bancs de corail et des fonds salins rattachés maintenant à la terre ferme; des baies sont devenues des mares fermées aux navires, et d'anciens îlots se sont changés en promontoires[3]. Sur la côte orientale de l'Arabie, près du détroit d'Ormuz, c'est le phénomène contraire, l'affaissement du sol, qui paraît probable[4].

V

Si la flore marine de l'Arabie est d'une richesse extrême, celle de la terre ferme est proportionnellement moins variée. Par la région qui sépare l'Idumée de l'Euphrate, l'Arabie septentrionale appartient à la zone des steppes. Les arbres y manquent presque complètement, et la végétation des herbes et des basses plantes ligneuses ne dure que les mois de printemps; dès la fin de mai, la nature a pris son aspect de morne sécheresse; à l'exception des armoises et des mimeuses, tous les végétaux sont fanés et prennent la teinte du sol environnant[5]. Au sud des steppes syriennes, l'Arabie centrale fait partie de la zone du désert, également pauvre en espèces végétales; cependant les arbres n'y sont pas inconnus: les oasis ont leurs dattiers en variétés nombreuses; le Nefoud même a le gadha, au tronc blanc, à la frondaison grisâtre; le talh, aux feuilles rondes, clairsemées sur les branches épineuses; le nebaa, à la verdure éclatante; le sidr, espèce d'acacia, dont chaque rameau ressemble à une aile de plumes fines. L'ithel, mélèze qu'on trouve seulement en Arabie, croît dans les vallons et sur les plaines sablonneuses. Une espèce de truffe, la *tchema*, se forme en

[1] *Geographical Magazine*, 1877.
[2] Oscar Fraas. *Aus dem Orient*.
[3] Niebuhr; — Tamisier; — Valentia; — Lejean.
[4] Blanford, *Records of the Geological Survey*, 1872.
[5] Grisebach. *La Végétation du Globe*, trad. par P. de Tchihatcheff.

abondance dans le sable du Hamad. Certaines régions du désert sont absolument nues, sans arbrisseaux, sans herbes; seulement des lichens s'étendent sur les rochers, simples pellicules adhérentes à la pierre. Même dans le Tehama, sur le littoral marin, la flore est d'une extrême pauvreté ; dans la péninsule d'Aden, on n'a pu trouver que quatre-vingt-quinze espèces, dont un tiers environ sont particulières à l'Arabie. L'ensemble de la végétation offre un caractère saharien; mais diverses plantes indiquent la transition de la flore du Sahara au Soudan et à l'Inde.

La région de l'Arabie qui se rapproche le plus de celle du Soudan par ses espèces végétales est le rebord montagneux qui limite les déserts sur les trois faces de la mer Rouge, de l'océan Indien et du golfe d'Oman. Les hauteurs de l'Assir, celles du Yemen et de l'Hadramaout peuvent être considérées comme appartenant à la même zone que les montagnes opposées en Abyssinie et sur la côte des Somali ; pour ses plantes et pour ses animaux, de même que pour ses habitants et son histoire, le Yemen est une terre africaine plutôt qu'asiatique : la vraie limite n'est pas la coupure du détroit, c'est la marche du grand désert. Les forêts des montagnes sud-occidentales de l'Arabie consistent principalement en diverses espèces d'acacias, presque tous plus ou moins gummifères; les euphorbiacées et les plantes grasses y sont aussi très communes ; parmi les espèces inconnues jusqu'à lui, le botaniste Hildebrandt y signale un type intermédiaire entre le buis des Baléares et celui de Madagascar. Une des plantes précieuses dans l'économie domestique des habitants du Yemen est le kât, *catha* ou *celastrus edulis*, buisson dont les bourgeons et les feuilles naissantes ont une action plus excitante que le thé sur le système nerveux; il aurait même, quoique à un moindre degré, les propriétés enivrantes du hachich[1]. Les monts de l'Arabie méridionale étaient fameux dans l'antiquité comme le pays des drogues et des aromates : de là provenaient surtout la casse et le séné, encore bien connu dans le commerce sous le nom de « séné d'Alexandrie ». La myrrhe, gomme qui suinte de l'écorce du baumier ou *basalmodendron*, est aussi l'une des productions de l'Arabie et de la côte des Somali, énumérées autrefois avec les perles et l'encens parmi les trésors qu'allaient chercher les Phéniciens sur les bords de la mer Érythréenne; maintenant, c'est par Bombay que s'expédie cette denrée. L'arbre qui produit l'*olibanum* ou l'encens croît aussi dans les montagnes du littoral d'Hadramaout; mais on le dit originaire des collines africaines, sur l'autre versant du golfe d'Aden; la gomme exsudée par la plante arabe

[1] Rochet d'Héricourt; — Maltzan; — Renzo Manzoni, etc.

est inférieure en qualité au produit similaire de l'Afrique. Les Arabes ne se donnent point la peine de la recueillir : ce sont des Somali, venus du littoral opposé, qui gemment l'arbre d'encens et en vendent la gomme à Makalla et dans les autres ports du littoral.

Sur les plateaux et les montagnes de l'Arabie, on cultive les plantes de la zone tempérée, le froment, le maïs, l'orge, le millet, la lentille, la vigne et les arbres fruitiers d'Europe, ainsi que diverses espèces tinctoriales. Le cotonnier, le tabac sont au nombre des plantes industrielles de l'Arabie ; mais la canne à sucre, jadis l'une des principales cultures du midi de la Péninsule, ne se rencontre plus que dans les jardins. Dans la région basse, l'arbre nourricier est le dattier, dont on compterait cent trente variétés dans le Hedjaz, suivant un auteur arabe cité par Burckhardt : « Honorez le dattier, » disait Mahomet, « car il est votre mère! » C'est peut-être l'Arabie qu'il faut considérer comme la patrie du *phœnix*[1], l'arbre que les Phéniciens propagèrent dans le monde méditerranéen après l'avoir eux-mêmes porté dans la Syrie à l'époque de leur migration vers le nord. Mais la plante arabe par excellence, le cafier, est d'origine éthiopienne : avant le quinzième siècle de l'ère vulgaire, aucun auteur arabe ou étranger ne mentionne la fève aromatique parmi les produits de l'Arabie ; elle n'apparaît dans le commerce de la Péninsule et dans celui du monde que lors des expéditions portugaises dans la mer des Indes ; mais elle se montre alors comme la baie la plus précieuse de l'Arabie « Heureuse », et l'opinion unanime attribua la plante aux campagnes de Moka, la ville d'où le café était expédié en Europe. Les recherches des botanistes ont établi que l'Arabie n'a point de cafiers sauvages et que la plante est originaire du pays africain de Kaffa, dont elle porte encore le nom ; du moins est-ce dans la Péninsule qu'a commencé l'exploitation industrielle de cette plante qui a pris une si grande importance dans le trafic du monde, dans son histoire économique, et même, disent les panégyristes du café, dans son développement intellectuel et moral. Pour étendre les cafèteries, des guerres européennes ont été entreprises, de vastes territoires ont été conquis dans le Nouveau Monde, en Afrique, dans les îles de la Sonde ; des millions d'esclaves ont été capturés et transportés dans les plantations nouvelles[2] : une révolution s'est faite, entraînant avec elle des conséquences incalculables par leur complexité, où le mal se mêle au bien, où les tromperies, les guerres, l'asservissement de populations entières, les exterminations

[1] Burckhardt, *Travels in Arabia.*
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. XIII.

en masse accompagnent les échanges du commerce, l'accroissement du savoir, le rapprochement des continents et des peuples.

Actuellement l'Arabie n'a plus qu'une bien faible part dans ce commerce qui a reçu d'elle sa première impulsion ; à peine la deux-centième partie du café que l'on consomme dans le monde entier provient de ces montagnes du Yemen[1]; à l'orient, il ne croît pas dans l'Hadramaout, au delà du Djebel-Yafia. Mais le café du Yemen, que les Arabes prennent en décoction et non en infusion comme les Européens, est encore parmi les meilleurs, et peut-être n'est-il dépassé en arome que par celui des Yungas, dans la Bolivie. Les plantations de l'Arabie sont fort soigneusement entretenues : entre les altitudes de 400 à 1300 mètres[2], elles s'étagent sur le flanc des collines en larges terrasses portant chacune un vivier d'où l'eau d'irrigation se ramifie en d'innombrables canaux pour aller baigner les racines des cafiers. Ceux-ci s'élèvent à dix et douze mètres, protégeant contre les rayons du soleil les jeunes plants, destinés à remplacer les vieux arbres, épuisés par vingt-cinq années de récoltes. Toujours en fleurs, toujours en fruits, les vergers resplendissent de couleurs variées ; en frémissant à la brise, les feuilles mêlent le vert délicat de leur face inférieure au vert plus sombre de l'autre côté ; la neige des fleurs, le corail des baies brillent au milieu de la verdure changeante ; des papillons, avides de miel, s'agitent en nuées multicolores autour du feuillage ; des oiseaux éclatants, qu'attire la fraîcheur de l'ombre, voltigent de branche en branche. C'est un spectacle délicieux, contrastant par sa gaieté avec l'implacable monotonie du ciel bleu.

Pauvre en espèces végétales, l'Arabie est également une des contrées de l'Asie les moins riches en formes animales. Là où manquent les plantes, là manquent aussi les animaux, et, sur les confins du désert, les fauves ne trouvent guère d'abri au milieu de ces vastes espaces libres que les rapides chevaux de l'Arabe peuvent parcourir facilement dans tous les sens. Cependant la Péninsule a toujours des lions, des panthères, des léopards, des hyènes, des renards, et, comme dans la Turquie d'Asie, les chacals rôdent autour des campements. Le bouquetin et l'ibex vivent dans

[1] Production du café dans les diverses parties du monde, d'après Neumann-Spallart :

	Quintaux métriques.		Quintaux métriques.
Brésil, en 1880.	2 600 000	Haïti, en 1879.	232 000
Java, en 1879	1 128 800	Autres Antilles, en 1879.	352 000
Ceylan, en 1880	350 000	Autres pays du Nouveau Monde, 1879	250 000
Venezuela, en 1879.	276 000	Arabie	30 000

[2] Botta ; — Halévy ; — Maltzan ; — Mazuchelli, *Esploratore*, septembre 1882.

les régions de sables et de rochers; de grandes antilopes, dites « vaches sauvages », errent dans les monts du Nedjed, et des marmottes *webber* y grimperaient aux arbres[1]. Les gazelles sont nombreuses dans les solitudes, même dans les déserts où l'on ne trouve point d'eau; les indigènes prétendent qu'elles ne boivent jamais[2]. Encore dans la première moitié du dix-neuvième siècle, des ânes sauvages et des autruches parcouraient le Hamad, et plus au sud, dans les plaines qui entourent le Nedjed, il en existe toujours[3]. Le Yemen, dont la flore est celle des monts africains de la côte opposée, possède aussi la même faune, et l'on trouve, jusque dans le Djebel-Kora, à l'orient de la Mecque, plusieurs espèces de singes. Sur tout le long des rivages et des baies poissonneuses, les oiseaux rapaces, aigles, vautours et faucons, sont fort nombreux, et dans les fourrés de l'intérieur perchent les tisserands[4], les tourterelles, les poules, les faisans : quelques îles du golfe Persique, où vivent des oiseaux par myriades, sont recouvertes de guano comme les îlots de la côte péruvienne. La faune arabe comprend aussi des serpents, tels que le cobra-capello, des lézards, des scorpions, des araignées venimeuses, et, d'après l'opinion générale en Perse et en Babylonie, c'est dans le territoire d'Oman et sur les confins des Nefoud et du désert Rouge que naîtraient ces prodigieux essaims de sauterelles, ces « armées du Seigneur, » que le vent apporte dans les contrées voisines. Celles du Ghermsir iranien proviennent du Tehama d'Arabie. Il arrive parfois que les cordages des navires ancrés dans le port de Bouchir sont couverts de sauterelles entraînées par le vent du sud. Au détroit d'Ormuz, un bâtiment sous voile qui portait le voyageur Bruce fut assailli soudain par une nuée de sauterelles arabes, qui en peu de temps eurent rongé voiles et grelins; il fallut arrêter la marche du navire[5]. Les Bédouins se nourrissent volontiers de ces insectes.

Pour les animaux domestiques de charge, de selle et de course, l'Arabie est le premier pays du monde, quoiqu'elle ne possède point l'éléphant et seulement de rares bœufs de somme. Le chameau n'a pas été retrouvé à l'état sauvage en Arabie comme dans les steppes du Turkestan; mais si la race aborigène a disparu, le Nedjed, appelé fréquemment la « Mère des Chameaux », est du moins la contrée d'où proviennent les variétés les plus nombreuses de l'animal domestique, inséparable compagnon de l'homme.

[1] Anne Blunt, ouvrage cité.
[2] Palgrave, ouvrage cité.
[3] Chesney, *Expedition to the Euphrates.*
[4] Tamisier, *Voyage en Arabie*, I, p. 379.
[5] Carl Ritter, *Asien.*

Le pays d'Oman est la patrie des dromadaires les plus rapides ; les montagnes d'Hadramaout voient naître les plus intelligents ; chaque province a les siens, dont les habitants vantent les qualités et les vertus. La légende arabe dit que le chameau et le dattier furent créés par Allah de la même terre qu'Adam ; ils étaient dans le paradis terrestre avec le premier homme, ils l'accompagneront aussi dans le monde futur, ainsi que le symbolisait l'ancienne coutume de laisser un chameau périr de faim à côté de la tombe de son maître. Cette cruelle pratique n'est plus observée depuis Mahomet ; mais si l'Arabe n'associe plus le chameau à sa mort, il lui fait partager son existence, il l'admet à ses fêtes, même à ses rites religieux : c'est monté sur un chameau que Mahomet proclamait ses lois, et quand la foule des pèlerins s'assemble au pied du mont Arafat, c'est encore du haut d'un chameau que parle le prédicateur. La première mosquée fut bâtie à l'endroit où se coucha la chamelle du Prophète après l'hégire : là où la monture d'Ali déposa le cadavre de son maître a été dressée la coupole de Meched-Ali ou Nedjef ; c'est à dos de chameau que Mahomet monta vers le ciel. A sa naissance, le chamélon est porté dans les bras de l'Arabe : « Un enfant nous est né ! » s'écrient les membres de la famille, comme s'il s'agissait de l'un des leurs. On le soigne, en effet, comme un fils ; on lui pend au cou des amulettes pour détourner de lui le mauvais œil. Jamais l'Arabe ne frappe son chameau ; il ne l'encourage à la marche que par la voix et le chant ; il lui parle en camarade et lui fait de longs récits[1] ; il ne permet point qu'on l'insulte et considère comme ayant été adressée à sa personne toute mauvaise parole dite à sa bête. Comme le frère, dans la famille ou le clan, l'animal fidèle peut devenir une cause de vendette : le sang du chameau demande le sang de l'homme[2]. Six cents noms et épithètes, d'après Bochart, mille, d'après Chardin, désignent et glorifient le chameau. L'Arabe du désert paye sa dette de reconnaissance envers l'animal sans lequel il n'eût pu fuir dans les solitudes et maintenir sa fière indépendance. S'il n'avait pas eu le chameau, lui aussi serait tombé sous le joug des conquérants ; il eût été ravalé au niveau de ces fellah méprisés qui traînent la charrue sur les bords du Nil ou de l'Oronte !

L'Arabe se contente de peu, dit-on ; mais tout ce qu'il possède est excellent ; ses dattes, ses parfums, son café sont les « meilleurs » qu'il y ait dans le monde ; de même ses animaux domestiques sont les plus beaux, et nulle part ils ne sont plus attachés à l'homme. Les chiens, comme les chameaux,

[1] Tamisier, *Voyage en Arabie.*

[2] Burckhardt ; — Wellsted ; — Carl Ritter, *Asien*, vol. XIII.

appartiennent à la tribu, au clan, à la famille, et en partagent le sort avec un dévouement sans bornes. L'âne de l'Arabie, surtout celui du Hasa, est aussi un noble animal, et son nom n'est pas une insulte, comme dans les pays de l'Occident, où la bête dégénérée, tout en ayant gardé sa sobriété merveilleuse, sa patience, sa ténacité, n'a plus ni la taille, ni la fierté d'allures qui le distinguent dans la Péninsule. Mais la monture par excellence est le cheval, et pour cet animal la supériorité de l'Arabie sur tout autre pays est reconnue. C'est dans les Nefoud et dans les steppes arabes voisines de la Syrie et de l'Euphrate que se voient les coursiers les plus élégants de formes, les plus vifs et les plus ardents à la marche, les plus fiers d'aspect et en même temps les plus doux et les plus souples à la main ou à la voix du cavalier. Mais ces chevaux admirables manquent à la plus grande partie de l'Arabie, car il leur faut les pâturages savoureux et les eaux abondantes. Tout en gardant la pureté de leur race dans le Nedjed et dans l'Arabie méridionale, grâce à l'isolement dans lequel ils se trouvent, ils y dégénèrent peu à peu; dans le Hasa, ce ne sont plus que de petits animaux, presque des ponies par la taille; mais pour l'ardeur, ce sont de « petits lions ». Leur vraie patrie est la région des herbes, dans l'Arabie du nord; dans ces vastes plaines, qui ressemblent aux pampas de l'Argentine, où la race chevaline s'est si admirablement développée depuis les premiers temps de la colonisation, les chevaux ont la nourriture et le climat qui leur conviennent; ils ont aussi l'espace illimité. Il est vrai que dans cette région, rapprochée des grandes voies historiques, la race est exposée à de nombreux croisements. Les anciens bas-reliefs des monuments de la Chaldée montrent des animaux, peut-être de race « touranienne », qui différaient singulièrement des chevaux arabes et qui semblent avoir été surtout des bêtes de trait : ce sont les ancêtres des lourds porteurs qu'on voit dans l'hémicycle de montagnes autour de la Mésopotamie, et qui, aux yeux des Bédouins, ne méritent même pas le nom de chevaux. Dans l'Arabie septentrionale, la plupart des tribus veillent, avec le plus grand soin, à la pureté du sang; seulement les Montefik et d'autres peuplades de la basse Mésopotamie se sont laissé entraîner par l'amour du gain à croiser leur race chevaline avec celles de la Perse et du Turkestan, pour obtenir des animaux de plus grande taille, qu'ils vendent très cher aux marchands hindous. L'arabe pur sang, tel qu'on le voit surtout chez les Anazeh, est de taille beaucoup plus petite que le cheval anglais; il a la tête plus grosse, la bouche plus fine, l'œil plus grand et plus doux, le dos plus court, les muscles plus saillants, les jambes plus minces : un des signes caractéristiques de la race est le port de la queue, toujours horizontale pendant la course. Certainement ces che-

vaux seraient distancés sur un hippodrome par les chevaux de course européens; mais, à taille égale, ils seraient toujours vainqueurs, et, pour un long voyage, ils reprennent aussitôt l'avantage, grâce à leur endurance et à leur sobriété : ils « vivent de l'air, » dit le poète. Les chevaux arabes, élevés dans la famille, camarades des enfants, qui jouent entre leurs jambes, n'ayant jamais reçu de leurs maîtres que des caresses et de bonnes paroles, sont la douceur même ; on ne les voit jamais ruer ou se cabrer pour jeter à terre leur cavalier; pleins de confiance dans celui qui les mène, ils ne sont effrayés de rien et se précipitent joyeusement dans le danger[1].

Malheureusement, cette admirable race est menacée ; les animaux sans défaut deviennent de plus en plus rares ; dans quelques tribus, on en chercherait vainement un seul. La cause principale en est aux guerres incessantes qui divisent les peuplades et qui se terminent par des razzias et la vente hâtive des bêtes capturées; mais les superstitions relatives à la pureté du sang sont aussi une cause de dégénérescence pour la race. Le blason du cheval a plus de valeur aux yeux de l'Arabe que sa force ou sa beauté. On s'occupe avant tout dans les haras de maintenir une généalogie glorieuse. Le cheval estimé doit appartenir à la *khamsa*, c'est-à-dire à l'une des cinq races *kehilan*, que la tradition dit être descendues des cinq juments favorites montées par le Prophète ; seize autres races secondaires, classées au-dessous de l'aristocratie chevaline, sont de sang assez noble pour que l'état civil de chaque poulain soit régulièrement attesté devant témoins et que l'animal porte à son cou, dans un sachet, les preuves authentiques de son origine : sur cette question-là, il n'y a point de fraude en Arabie ; la généalogie d'un cheval est une chose sacrée que le plus vil menteur n'oserait falsifier. En dehors des cinq grandes et des seize moindres races, tous les chevaux sont *kadich*, des « inconnus » : si beaux qu'ils soient, ils ne comptent point, et jamais Arabe, fidèle aux traditions, ne consentirait à mésallier des animaux de sang par un croisement avec ces bêtes sans aïeux. Il en résulte que la race pure s'épuise peu à peu, et c'est à grand peine maintenant que les cheïkh les plus puissants parviennent à posséder de beaux haras. Lors du voyage de Palgrave, en 1862, c'est à Riad, chez les Ibn Saoud, maîtres du Nedjed, que se trouvaient les animaux de choix; en 1878, quand les époux Blunt visitèrent le centre de la Péninsule, les émirs de Haïl, dans le Djebel-Chammer, étaient devenus les plus riches possesseurs de chevaux dans toute l'Arabie.

[1] Anne Blunt, *The Bedouins of the Euphrates;* — *Voyage en Arabie,* trad. par Derome.

VI

L'Arabe des steppes, des Nefoud, du Nedjed, tient à la pureté de sa race comme à celle de son cheval. Très simple dans ses mœurs et dans son langage, il n'en est pas moins aristocrate par l'orgueil de l'origine, fier du « sang bleu » qui coule dans ses veines, depuis les temps antérieurs à l'histoire. Jamais il n'a porté de joug comme les autres peuples; pour la jouissance immémoriale de la liberté, il n'a point d'égaux parmi les nations. Depuis des milliers et des milliers d'années, ses ancêtres ont parcouru les solitudes comme il le fait lui-même; ils ont toujours connu l'enivrement de la course dans le libre espace. Comment les hommes de la tente, le « peuple de la toile ou du feutre », comme ils s'appellent, ne mépriseraient-ils pas les timides habitants des cités, le triste « peuple de l'argile » ? Mais aux Turcs, qui prétendent à la domination et veulent les forcer à payer l'impôt, ils vouent leur haine. L'Ottoman est l'ennemi.

Le nom de Bédouins, que les Européens prennent généralement en mauvaise part, l'appliquant surtout aux métis de races diverses qui errent dans le voisinage des villes du littoral, et vivent de rapine ou de mendicité, appartient à ces nobles races des pasteurs qui se croient les premiers nés des hommes. Les Bédouins sont les Arabes par excellence, les « Hommes de la Plaine », les « Sarrasins », s'il est vrai que ce nom ait eu primitivement le sens de « Gens du Sahara » ou du désert[1]. Les vrais Bédouins sont pour la plupart de taille moyenne et bien prise, d'une singulière maigreur, ainsi que l'explique leur genre de vie, mais très agiles et beaucoup plus forts qu'on ne le croirait en voyant leurs membres grêles. Presque noirs ou d'un gris cendré, ils ont les traits réguliers, la figure d'un bel ovale, le crâne souvent irrégulier et pointu, le front haut, des yeux noirs et perçants ; mais l'habitude de froncer le sourcil et de cligner des yeux, pour s'abriter du soleil en regardant au loin vers l'horizon, donne un éclat inquiétant à leur pupille: comme les Peau-Rouge, ils ont l'œil du loup, dit-on fréquemment, et l'on est tenté de leur attribuer une férocité qui n'est point dans leur caractère. Le mariage entre cousins est la règle chez les Arabes, comme chez les Persans, et dans la conversation polie le nom de « cousine » a le sens d'épouse[2]. Les Bédouins vieillissent rapidement : leur peau

[1] Reinaud; — Carl Ritter, *Asien*.
[2] Richard Burton, *Pilgrimage to Mekka*.

se ride et se raccornit au grand air; à quarante ans, leur barbe grisonne; à cinquante ans, ce sont des vieillards; un bien petit nombre d'entre eux atteignent la soixantaine. Du moins leur courte vie est-elle rarement interrompue par la maladie : les plus sobres des hommes, les Bédouins sont aussi parmi ceux qui ont la santé la plus robuste, la tête toujours libre, l'esprit clair et dispos. Dès leur enfance, ils ont appris à coucher sur la dure, à subir la chaleur du midi, à se passer de long sommeil et de nourriture abondante; ils ne boivent point de liqueur forte, si ce n'est le *lebben* ou lait aigre, qui stimule légèrement sans jamais enivrer; ils ne mangent qu'une fois par jour, et la somme de leurs aliments est bien minime, en comparaison des repas journaliers de l'Occidental : c'est à six onces seulement, soit à 170 grammes environ, que Volney évaluait la nourriture quotidienne du Bédouin, en viande, fruits ou grains. L'Arabe a des chants pour glorifier sa victoire sur la faim, comme la plupart des peuples en ont pour célébrer leurs jouissances gastronomiques ou l'ivresse du vin et de la bière[1].

« Je suis le Fils de la Patience, » dit un poème héroïque de l'Arabie, et telle est, en effet, la vertu cardinale du Bédouin; mais cette patience, il la met au service de sa passion ou de son enthousiasme. Il doit braver la faim et la soif, le froid et la chaleur, la fatigue extrême dans les longues marches, et rarement il lui arrive de pousser une plainte. Malade ou blessé, il se retire dans un coin comme l'animal et souffre en silence, également préparé à la guérison ou à la mort. Très doux envers les femmes et les enfants, il ne s'abandonne à la colère que contre les forts; mais il est rare que, dans les razzias ou les guerres, on puisse l'accuser de cruauté. D'après le droit des gens, reconnu dans la région des steppes depuis un temps immémorial, chaque tribu peut « lever la main » contre les tribus voisines et chercher à lui prendre ses troupeaux; mais la coutume veut que ces pillages à main armée se fassent, s'il est possible, sans effusion de sang; même lorsqu'il est répandu dans le combat, le sang doit se payer tôt ou tard par le *tar* ou vendette, et fait naître pour des siècles les guerres de ruses et d'embûches : les plus hardis reculent devant cette obligation redoutable du meurtre pour le meurtre ou de l'énorme *diyah* ou « prix du sang » qu'impose la loi du talion. Le vice capital du Bédouin est l'avidité : il aime les pièces luisantes et sonnantes, plus encore l'argent que l'or; mais il les aime, comme un enfant, pour en admirer l'éclat. D'ailleurs, si avide qu'il soit, l'Arabe de la steppe place les devoirs de l'hospitalité au-dessus de l'amour

[1] Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*.

du gain; « l'argent perdu se retrouve, mais l'honneur ne se retrouve pas.[1] » Le Bédouin du Hamad laisse aux demi-castes de la Syrie les pratiques honteuses du marchandage avec l'étranger quand celui-ci vient demander la nourriture et l'abri. L'hôte est sacré dans le campement de l'Arabe; même l'ennemi est le bienvenu quand il a saisi la corde de la tente.

Le Bédouin n'a point de maître; il ne dépend même pas du clan ou de la tribu. Il ne se rattache à ses frères de race que parce qu'il y trouve son plaisir, son intérêt ou son honneur : il est rare que dans un même clan tous ne se déclarent pas solidaires : bien que la plupart des gens de la famille de Mahomet ne partageassent pas sa doctrine, ils refusèrent de l'abandonner, et, à l'exception d'un seul, ils se condamnèrent pendant deux ans à l'exil volontaire[2]. Mais s'il convient à l'Arabe de se séparer des compagnons et de vivre à part dans le désert, à ses risques et périls, personne ne conteste son droit. Quand l'ensemble de la tribu ne se met pas d'accord pour une expédition de guerre, un traité de paix, le choix d'un nouveau campement, la majorité et la minorité se séparent à l'amiable, et c'est ainsi que les peuplades se divisent à l'infini pour se grouper suivant leurs affinités nouvelles : la patrie collective que constitue l'association des intérêts se déplace incessamment comme les groupes de tentes; les tribus s'entremêlent comme les vagues de la mer; tel clan qui vivait dans une vallée du Nedjed campe maintenant sur le haut Euphrate ou dans les ravins du Sindjar; des centaines, un millier de kilomètres séparent les deux groupes d'une même famille. Chaque tribu a son cheïkh, et, généralement, ce personnage appartient à quelque descendance illustre par une longue série d'aïeux, ou bien il est tenu par ses richesses de remplir, au nom de toute la commune, les devoirs de l'hospitalité. Mais il ne possède aucun droit d'hérédité; il est élu par ses égaux et n'est point virtuellement leur supérieur : on le dépose quand il a cessé de plaire. Sa fonction spéciale, outre les honneurs à rendre aux hôtes, est de juger les différends, d'accord avec les anciens : c'est un conciliateur et un arbitre, mais ses décisions n'ont point force de loi; appuyées en général sur le droit coutumier, soutenues par l'opinion commune de la tribu, elles sont ordinairement obéies, mais aucune sanction pénale ne s'attache à son verdict, et le condamné peut s'y soustraire, soit en quittant la tribu, soit en bravant la réprobation publique; il devient *baouak*, un homme « hors l'honneur ». Certains cheïkh, à la

[1] Hassan-ibn-Tabit; Alf. von Kremer, *Kulturgeschichte des Orients.*
[2] Stanley Lane Pool, *Le Koran, sa poésie et ses lois.*



TYPES ET COSTUMES. — FEMMES ARABES.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau

fois nobles, riches, soutenus par de puissants alliés, arrivent à exercer une autorité considérable, lorsqu'ils savent identifier leurs intérêts avec ceux de la tribu ; mais celle-ci n'oublie jamais son droit primordial, et souvent l'occasion se présente d'avoir à l'exercer. Il arrive fréquemment que le cheïkh ne soit élu que pour le temps de paix : c'est l'homme de la sagesse. Pour la guerre, il faut avoir recours à l'homme de ruse et d'audace ; alors la tribu fait choix d'un aghid, — d'où probablement le nom de « guide » dans les langues occidentales, — qui mène ses égaux au combat, préside au pillage ou couvre la retraite. Ses pouvoirs temporaires prennent fin à la conclusion du traité de paix[1].

Les Arabes sédentaires, occupant l'immense pourtour de la Péninsule et des steppes de la Mésopotamie, sont naturellement très divers par l'origine et par les éléments divers qui s'y trouvent mélangés : l'usage commun de la langue les groupe en un même corps, dans lequel ne se retrouvent plus toutes les différences originelles ; mais il est certain qu'à l'est de l'Arabie les Persans et les Hindous, au sud et à l'ouest les Somali, les Abyssins et diverses peuplades nègres ont contribué pour une forte part à modifier les éléments primitifs ; même les grands personnages, chérifs et autres, affectent d'épouser seulement des négresses esclaves, comme pour témoigner ainsi que parmi leurs compatriotes arabes nul n'est digne de leur donner sa fille[2]. La population la plus pure serait celle du haut Yemen et de l'Hadramaout : c'est là que vivent les Arab-Ariba, les « Arabes-Arabes », tandis que les autres Péninsulaires, différents par le sang, par les alliances, aussi bien que par l'ancienne culture, seraient les Ismaélites, les Arabes Mousta-Ariba ou « Arabes Arabisés »[3]. Les traditions locales et l'histoire s'accordent pour reconnaître dans l'Arabie sud-occidentale l'existence d'une souche ethnique différente des nomades de l'intérieur. Désignée sous divers noms par les légendes et les généalogies mythiques, elle a reçu de nos jours la dénomination générique de race hymiare : c'est la nation des « Rouges », — les Homérites des Grecs, — que l'on croit être identique à celle des Pount ou Pouna, les ancêtres des Phéniciens. Aux origines de l'histoire, les Hymiares ou Sabéens, habitants de l'Arabie Heureuse, étaient au nombre des nations civilisées, et c'est peut-être à la renommée de leur culture, aussi bien qu'à la beauté de leur pays et à la valeur de leurs précieuses denrées, que la contrée doit le surnom de Felix qui lui est resté dans la nomenclature géographique. Depuis un temps immémorial,

[1] Burckhardt; — Anne Blunt; — Sachau.
[2] Richard Burton, ouvrage cité.
[3] Huber; — Henri Duveyrier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 2e semestre 1883.

les Rouges, peuple civilisé en relations avec les Abyssins et les Hindous[1], connaissaient l'art de l'écriture ; les roches du Yemen et de l'Hadramaout portent des inscriptions qui datent des siècles antérieurs à la période chrétienne, et c'est pour recueillir ces fragments épars des annales hymiares que des savants, Arnaud, Maltzan, Halévy, ont entrepris des voyages pénibles et périlleux dans le Yemen, jusque sur le versant oriental des monts, dans le voisinage du désert. Grâce à ces hardis explorateurs, une nouvelle science est fondée, et la perspective de l'histoire se prolonge à quelques siècles plus avant dans le passé. Il n'existe plus de nation hymiare ; sa civilisation s'est confondue avec celle des musulmans arabes, mais il est encore des tribus de l'Hadramaout — tels les Deaïbir ou les « Loups » — qui disent appartenir à cette race antique et dont la descendance est attestée par tous leurs voisins[2]. Dans le Yemen méridional, non loin de Sana, une longue vallée porte le nom de Ouadi-Hymiar[3]. L'idiome sabéen n'a pas non plus complètement disparu ; il se continue dans un dialecte du pays de Mahra, médiaire entre l'arabe et l'éthiopien[4] : tandis que les Hymiares seraient, d'après Maltzan, d'un brun tirant sur le noir, Langer dit que les habitants du ouadi qui porte leur nom sont presque blancs.

Le type physique des Arabes du sud-ouest, que l'on croit être les descendants des Hymiares, et celui des nomades de l'intérieur ne diffèrent pas assez pour qu'on puisse en indiquer les caractères avec précision, ou plutôt les différences de mœurs, d'habitation, de climat, de genre de vie suffisent pour expliquer les contrastes que l'on remarque entre les tribus sédentaires et les tribus errantes. Les Bédouins de l'Arabie centrale offrent une plus grande unité de type, car ce sont les moins mélangés et ceux qui, dans leurs perpétuels déplacements, mènent cependant l'existence la plus uniforme. Les Arabes du littoral, plus divers les uns des autres par les professions et les industries, diffèrent aussi davantage par l'aspect physique. En moyenne, la blancheur du teint correspond à l'altitude : sur les montagnes du Yemen, la nuance de la peau est généralement assez claire, et les femmes, enfermées dans l'ombre du harem, n'ont pas un teint plus foncé que les Italiennes, tandis que, dans les villes du Tehama, les visages sont presque noirs. D'ailleurs, un très grand nombre de nègres et d'autres Africains à peau noire ont été importés dans le pays comme esclaves ou comme soldats et se sont acclimatés dans le pays en

[1] Lassen; — Renan, *Histoire des Langues sémitiques.*
[2] Fulgence Fresnel ; — von Maltzan.
[3] Siegfried Langer, *Reise nach Sanaa.*
[4] Von Maltzan, *Petermann's Mittheilungen*, 1872.

se croisant avec la population originaire; même sur le plateau de l'Arabie centrale, à Kheïbar, M. Huber a rencontré des populations nègres. Il en est de même sur la côte orientale de l'Arabie : dans certains districts du Hasa, on se croirait sur les côtes du Mozambique. L'importation des esclaves noirs continue; d'après Malcolm, elle a été d'au moins 2000 dans le Yemen en 1878.

Tous les Arabes se disent mahométans et tous bâtissent leurs maisons en l'orientant vers la *kiblah*. Les dernières tribus qui avaient maintenu les cultes antérieurs à l'Islam ont été réduites au commencement du siècle par les armes des Wahabites : c'étaient des peuplades de l'Assir, que leurs citadelles de montagnes avaient protégées contre les convertisseurs. L'ancienne religion polythéiste consistait principalement dans le culte des astres, représentés ici-bas par des idoles; mais les Sabéens d'Arabie n'avaient point la théologie savante que les prêtres babyloniens imaginèrent pour expliquer tous les arcanes de la terre et des cieux. Leur pratique était fort simple : l'adoration de la pierre noire de la Mecque et des trois cent soixante idoles qui l'entouraient, des prières, des génuflexions devant les objets saints, à cela se réduisait la religion des Arabes avant Mahomet. Le livre des musulmans se distingue aussi par la simplicité de sa doctrine. Les récits, les miracles et les saints du judaïsme et du christianisme sont admis dans le Coran, tels que les avait reproduits ou figurés la tradition locale; le reste se compose de préceptes, souvent contradictoires. Le fond de la doctrine est l'unité de Dieu, le plus strict monothéisme, représenté par l'ancien dieu topique, Allat ou Allah, victorieux de tous les dieux voisins, comme Jahveh l'avait été dans la Palestine, de Baal, de Kamoch et autres protecteurs des tribus en lutte avec les Juifs. L'adoration du Dieu unique, et, pour le fidèle, le droit de « marcher sur la tête de ses ennemis », de les asservir, de les exterminer même, la mainmise sur les richesses de la terre, l'assurance d'avoir un jour celles du paradis, là est toute la foi du musulman. Les soudains triomphes des disciples de Mahomet, l'immense butin qu'ils conquirent dans les premières années, et qui valait à chaque enfant des vainqueurs une rente annuelle de deux cents *dirhem* d'argent[1], semblèrent leur donner raison contre le monde et leur valurent un singulier prestige auprès des populations environnantes. De toutes parts accoururent les convertis; les Syriens, les Égyptiens, qui n'appartenaient que pour la forme au christianisme et qui gardaient toujours, sous des apparences orthodoxes, leur ancien culte poly-

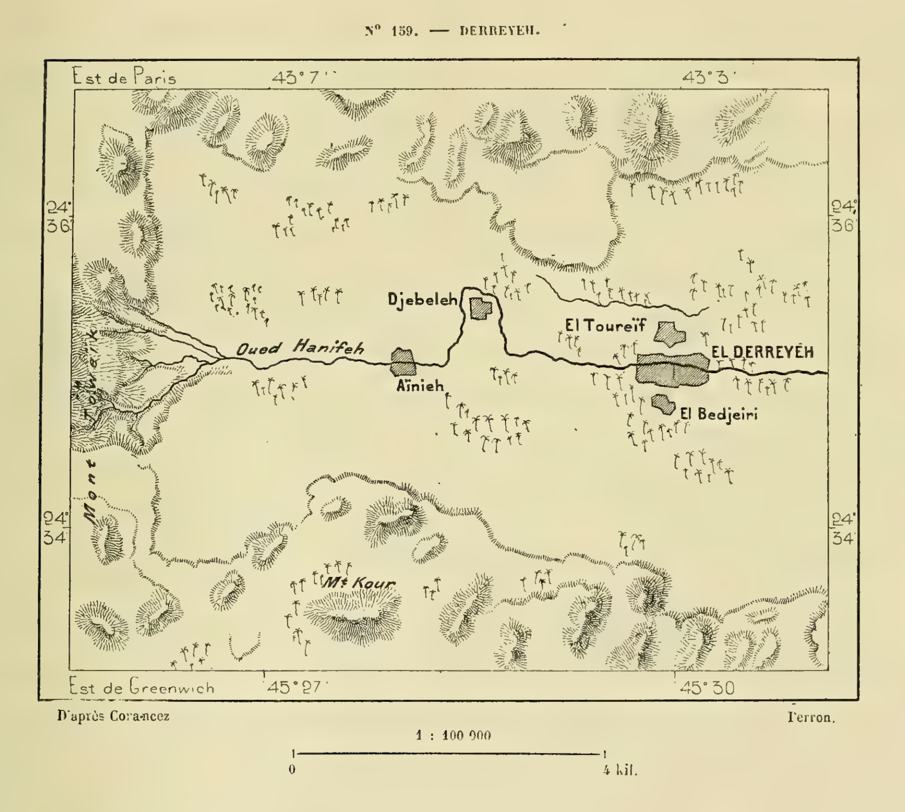
[1] Sprenger, *Mohammed;* — Alfred von Kremer, *Culturgeschichtliche Streifzüge.*

théiste, changèrent sans peine leur foi. Grâce à la simplicité de sa doctrine, comprise de tous, le mahométisme maintient chez ses adhérents une grande force de cohésion, et sa propagande se continue en Afrique, dans les Indes, jusqu'en Chine. Tandis que la conversion d'un mahométan au christianisme est un fait presque inouï, malgré les centaines de missionnaires qui prêchent en Orient, il arrive assez fréquemment que des chrétiens, par conviction ou par intérêt, entrent dans le sein de l'Islam.

Pourtant, la ferveur des premiers siècles n'existe plus que chez un petit nombre de fidèles, et la plupart des musulmans ne le sont que par la pratique routinière des cérémonies usuelles et la répétition de formules consacrées. Aussi de temps en temps le mahométisme eut ses réformateurs qui le rappelèrent au zèle de l'ancienne foi et à la rigueur des observances. Le dernier et peut-être le plus important de ces réveils est celui que provoqua un Arabe du Nedjed, Mohammed Ibn Abd-el-Wahab, d'après lequel ses sectateurs ont été désignés sous le nom de Wahabites. Il naquit probablement dans les dernières années du dix-septième siècle et paraît avoir commencé sa prédication entre les années 1740 et 1750, après avoir étudié la théologie à Damas, à Bassora et à Bagdad. Persécuté par ses compatriotes du Nedjed à cause des controverses et des dissensions religieuses qu'il suscita, il se réfugia chez le cheïkh Saoud, chef d'une tribu des Anazeh, et s'unit à lui comme frère : l'un fut la parole, l'autre le glaive du « nouvel Islam ». Cependant il ne s'agissait point, à leurs yeux, de fonder une secte nouvelle ; ils ne voulaient autre chose que de ramener les musulmans à la simplicité de la foi et à la pureté de la vie. « Jansénistes » de l'islamisme, ils blâmaient la pompe des cérémonies, le luxe des mosquées, l'usage des étoffes somptueuses, l'habitude « vaine et malpropre » de fumer le tabac; ils ne reconnaissaient aucun privilège à la prêtrise, repoussaient comme abominable toute prière faite à Dieu par des intermédiaires, tels que le Prophète, et s'engageaient à reprendre la guerre contre tous les infidèles ; eux seuls, fidèles observateurs de la loi, avaient droit au titre de musulmans : tous les autres n'étaient que d'impurs kafir, des *mouchrikin* ou polythéistes. La réforme religieuse se compliquait d'une révolution sociale. Des multitudes d'Arabes misérables, fugitifs ou repoussés par de puissantes tribus dans les solitudes infertiles, se rattachèrent à la nouvelle secte pour reconquérir leur place au soleil, retrouver à la fois des terres, des troupeaux et l'orgueil de la race. Dès le milieu du dix-huitième siècle, presque tout le Nedjed, autour de la capitale, Derreyeh, était converti par l'épée aux doctrines des Wahabites; puis le cercle de conquêtes s'étendit graduel-

lement en dehors du plateau central. En 1785, dans les dernières années de la vie de Wahab, les sectaires osèrent, à l'effroi de tout le monde musulman, attaquer les caravanes de *hadji* se dirigeant vers la Mecque; en 1799, ils étaient assez puissants pour faire eux-mêmes le pèlerinage de la Kaaba, sous la conduite de Saoud, petit-fils du compagnon de Wahab, et bientôt après, en 1801, vingt mille d'entre eux pillaient la mosquée chiite de Kerbela, où, depuis Nadir-chah, s'étaient accumulés d'immenses trésors apportés par les Persans. Enfin, en 1803, ils s'emparèrent de la Kaaba, et, l'année

N° 159. — DERREYEH.



D'après Corancez Perron.

1 : 100 000

0 4 kil.

suivante, ils entraient à Médine; les quatre routes des pèlerins, celles de l'Égypte, de Damas, de la Perse et du Yemen, étaient coupées par eux, et, pendant quelques années, les hadji ne purent visiter la sainte pierre qu'en débarquant à Djeddah, dont les Wahabites n'avaient pas réussi à s'emparer. A cette époque, le nouvel État représentait les peuples de l'Arabie en face des Turcs et des Persans : le pouvoir de Saoud s'étendait sur la plus grande partie de la Péninsule, et ses bandes s'avançaient dans le désert syrien jusque sur l'Euphrate et dans le voisinage d'Alep et de Damas. Toutefois, l'Oman, l'Hadramaout, restaient en dehors des limites du « nouvel Islam », et le Yemen n'eut à subir que de rapides incursions. D'ailleurs la préé-

minence des Wahabites ne dura qu'une dizaine d'années ; les autres musulmans ne pouvaient tolérer leur exclusion des villes saintes, et, de son côté, le sultan, héritier des califes, avait à craindre de perdre le prestige de son titre s'il ne parvenait à rétablir son autorité à la Mecque et à Médine. En 1812 et en 1813, une armée égyptienne reconquit le littoral du Hedjaz, puis elle pénétra dans l'intérieur avec des fortunes diverses, et enfin, en 1817, El-Derreyeh, la capitale du nouvel empire, était forcée par Ibrahim-Pacha. Le vaillant Saoud, le « Père des Moustaches », était mort trois années avant le désastre.

Depuis la défaite des Wahabites, leur royaume s'est reconstitué, mais il n'est pas le plus puissant de l'Arabie centrale; l'État de Djebel-Chammar, dont Haïl est la capitale, a pris la prééminence, et les mœurs n'y ont rien du fanatisme des voisins; les chiites de la Perse y jouissent d'une tolérance parfaite, et l'on y appelle même des Juifs du Yemen, ces descendants méprisés des colonies jadis puissantes qui s'étaient établies dans l'Arabie occidentale et dont l'influence se retrouve d'une manière si évidente dans les récits et les préceptes du Coran. La propagande du wahabisme se continue par-delà les limites de l'Arabie, surtout dans l'Inde, et peut-être même le nombre des « réformés » musulmans est-il plus considérable actuellement qu'à l'époque des victoires de Saoud ; mais le mouvement est surtout religieux, et, jusqu'à maintenant, les précautions prises par les Anglais pour éviter les soulèvements ont réussi : ce n'est pas de leurs sujets mahométans qu'est venu le danger.

Dans l'Arabie même, une grande partie de la population dite musulmane est restée complètement en dehors des guerres religieuses suscitées par le nouvel Islam. Les Bédouins nomades ne se laissèrent point entraîner dans le mouvement wahabite, si ce n'est, plus d'une fois, pour les accompagner à des expéditions de pillage. Leur mahométisme consiste simplement à dire que « Dieu est Dieu » et à le prendre à témoin dans leurs affirmations; mais ils ne le prient ni ne lui rendent d'actions de grâces. De toutes les « nobles » tribus des steppes, une seule, les Chammar, a son mollah, aux gages d'un cheïkh qui a pris les habitudes des citadins. Les demi-castes des fellah, qui cultivent les campagnes au bord des fleuves, sont méprisées par les Bédouins, non seulement à cause de leurs mœurs sédentaires et de l'oppression qu'elles endurent, mais aussi à cause de leurs pratiques religieuses, considérées par eux comme un signe d'abaissement. Il est probable que les vestiges de l'ancien sabéisme l'emportent encore chez les Bédouins sur l'influence mahométane, car, d'après plusieurs voyageurs, diverses tribus auraient l'habitude de s'incliner devant le soleil à

son lever ; une peuplade, celle des Zediyeh, dans les plaines septentrionales, invoquerait aussi l'ange déchu, comme les Yézides ; mais leurs voisins ne sont nullement scandalisés de cette « adoration du diable » ; on s'étonne davantage de ce que les Zediyeh portent leurs chemises échancrées en carré autour du cou[1]. Si les Bédouins sont parmi les peuples de la Terre qui se préoccupent le moins de dogmes religieux, ils sont aussi au nombre de ceux dont la vie est le moins gouvernée par des pratiques superstitieuses; quelques-uns portent des amulettes, mais ils ne l'avouent pas volontiers ; ils ne s'occupent point de la valeur mystique des nombres et des couleurs, ne consultent point le vol des oiseaux ni la course des fauves, ne perdent pas leur temps à interpréter les songes. L'idée de l'immortalité de l'âme est étrangère à l'habitant des steppes arabes ; pourtant il a une vague idée de la métempsycose, et c'est pour cette raison qu'il recueillerait les chiens errants[2]. Sa vie de courses, d'incessante activité, ne lui laisse pas le loisir nécessaire pour les spéculations métaphysiques, et d'ailleurs peu de Bédouins ont eu l'occasion de se trouver une ou plusieurs fois dans leur vie, comme la plupart des Européens, aux « portes de la mort ». Leur première maladie est celle qui tue; leur jeunesse, leur âge mûr sont des périodes de santé constante, pendant lesquelles leur imagination n'a point à redouter le « roi de l'épouvante[3] ». Le Bédouin ne cherche pas la sanction de la morale dans l'idée de récompenses ou de punitions à venir : il lui suffit de se conformer à l'opinion générale de la tribu sur le bien et le mal. Mais cette opinion est beaucoup plus sévère que celle des sociétés européennes : les abus de confiance, les petites tromperies, les larcins honteux, si communs en Occident, ne se commettent pas chez les nomades si injustement méprisés : on chercherait vainement parmi les Bédouins l'infâme capable de nier le dépôt fait par un ami : la stricte probité en affaires est la règle chez les peuples du désert, même chez ceux qui, à l'occasion, pratiquent le brigandage à main armée.

On répète souvent que, depuis trois mille années, les Arabes n'ont pas changé. Sans doute, pour les tribus du désert, les transformations sont minimes : les conditions du milieu sont telles, que le genre de vie ne peut guère se modifier. Mais dans les villes et les campagnes cultivées il n'en est pas ainsi, et pour les Bédouins mêmes les mouvements de l'histoire ne se sont point accomplis sans modifier le cours des idées. La forme du gouvernement varie beaucoup chez les Arabes sédentaires, suivant les mille con-

[1] Anne Blunt, *Among the Bedouins of the Euphrates.*

[2] Rampendahl, *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, 5ter Jahrgang, 10.

[3] Anne Blunt, ouvrage cité.

ditions provenant du degré de civilisation, du genre de vie et des traditions historiques. Un grand nombre de peuplades ont gardé une organisation politique analogue à celle des nomades : elles se composent d'égaux élisant un magistrat toujours révocable, qui règle les différends et prononce les sentences. D'autres groupes de familles se sont constitués en oligarchies; d'autres sont des monarchies tempérées ou absolues; enfin, la Mecque est sous le régime théocratique. La plupart des États, composés seulement d'un petit nombre de tribus, n'ont qu'une faible étendue; parfois une seule oasis, une seule vallée, un seul massif de collines constitue le domaine d'un corps politique distinct; les peuplades sont les éléments primitifs et les relations établies entre elles ne sont pas suffisantes pour les unir en un groupe ayant même cheïkh et mêmes lois. Les États considérables, tels que l'Oman, ne ressemblent point aux grandes agglomérations centralisées des nations occidentales : ils se composent de tribus séparées ayant leur organisation particulière et ne se rattachant au gouvernement suzerain que par le payement de la dîme. Un patriotisme commun ne relie plus entre elles les diverses peuplades : aussi les groupements politiques se modifient-ils sans cesse; la moindre occasion suffit pour faire varier le réseau des limites. Si l'histoire de l'Arabie était assez connue pour que l'on pût dessiner sur la carte le lacis changeant des frontières, ces lignes entrecroisées présenteraient chaque année un aspect différent. Seulement dans le voisinage d'Aden et sur les côtes du golfe Persique, où domine l'influence anglaise, les changements politiques sont rares; les vassaux du puissant empire n'ont rien à craindre de leurs sujets ni de leurs voisins.

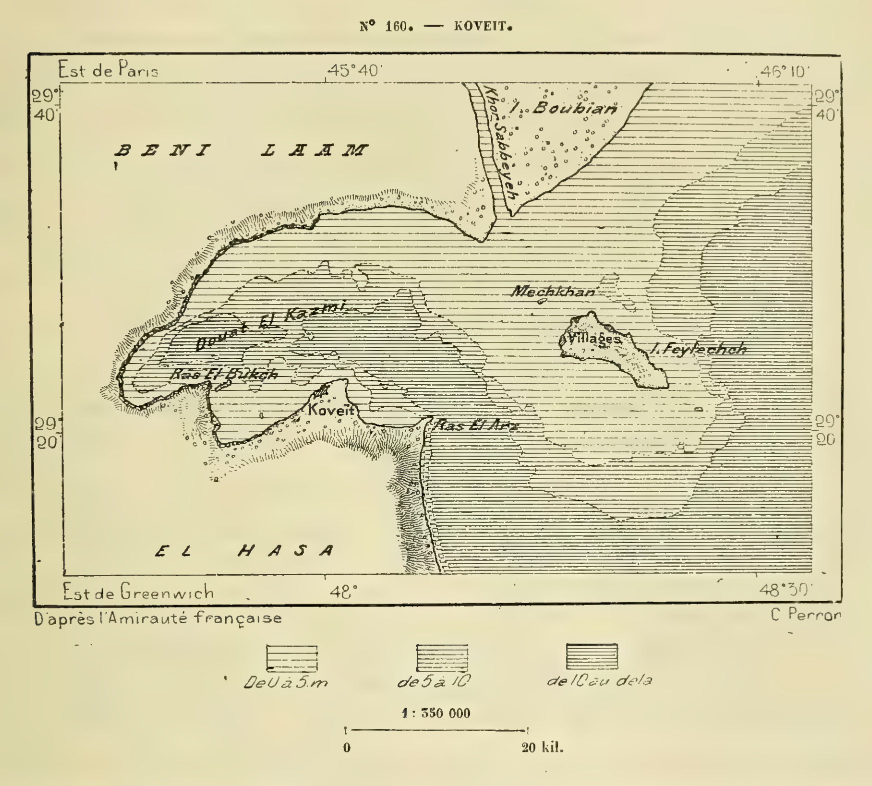
VII

La partie septentrionale de la côte d'Arabie qui se prolonge au sud de la Mésopotamie appartenait naguère à l'empire des Wahabites : elle est aujourd'hui province turque, du moins nominalement, et dépend de Bagdad ou de Bassora; d'après un de ses districts, elle est désignée sous le nom d'El-Hasa : c'est le pays compris entre la chaîne bordière des plateaux du Nedjed et la côte occidentale du golfe Persique, entre les bouches du Chat-el-Arab et l'archipel de Bahrein.

Le port le plus animé du littoral, sur la plage de la grande baie qui s'ouvre au sud-ouest du Chat-el-Arab, est Koveït; il faut y voir le havre maritime du bassin de l'Euphrate; le bourg de Fao, à l'embouchure du fleuve, est son avant-port. La ville arabe occupe une posi-

tion analogue à celle d'Alexandrie, de Venise et de Marseille : comme les grandes cités, elle est située à distance du fleuve, dont les riverains lui expédient leurs denrées. Mais la bouche du Chat-el-Arab étant plus accessible aux navires que celles du Nil, du Pô, du Rhône, le port latéral qui en dessert le commerce a relativement une moindre importance. Cependant le mouvement des échanges s'y accroît d'année en année, et ce port, qui trafique avec Bombay et la côte de Malabar, est celui que désignent

N° 160. — KOVEIT.



ordinairement les ingénieurs comme le point terminal du chemin de fer transmaritime de la Méditerranée au golfe Persique[1]. Mais, aux yeux des Anglais, il a le grand désavantage de se trouver à l'ouest du Chat-el-Arab, ce qui l'empêchera d'être choisi comme station de la ligne future des Indes[2]. Sans l'aide des Arabes de Koveït, les Turcs, manquant de marine dans le golfe Persique, n'eussent pu conquérir le littoral du Hasa. La république commerçante leur prêta des navires pour le transport des troupes, des approvisionnements et des canons, et en échange la Turquie leur concéda la zone de palmeraies qui longe la rive droite du Chat-el-Arab

[1] Valeur des échanges à Koveït, d'après Pelly : 1 600 000 francs.

[2] Lovett Cameron, *Our Highway to India.*

et que les gens de Koveït cultivent avec tant de soin[1]. La population de la république est une des plus libres du monde ; elle est aussi, d'après Pelly, une de celles où l'on jouit de la santé matérielle la plus robuste.

El-Katif, port peu éloigné des îles Bahreïn, fut jadis la capitale de l'empire des Karmathéens, chiites soutenus par l'influence persane, qui, au neuvième et au dixième siècle, disputaient aux mahométans sunnites la possession de la Péninsule. Au commencement de ce siècle, elle fut aussi l'arsenal militaire des Wahabites, et des flottilles de pirates s'y armèrent pour la gloire du nouvel Islam ; de nombreux villages groupés autour de la ville en font une agglomération considérable. Devenue ville turque, El-Katif n'est plus qu'un havre de commerce, mais elle ne reçoit plus que de petits bâtiments, les boues ayant comblé une partie de la rade. Plus au sud, un autre port, Akir (Okeïr, Aghir), est l'échelle de Hofhof (Hofhouf), la capitale du Hasa, située à une centaine de kilomètres de la plage, au pied de la chaîne bordière ; elle groupe ses milliers de demeures à toit plat autour d'une forteresse karmathéenne. L'oasis de Hofhof, désignée par quelques auteurs sous le nom de Hadjr, est une des plus considérables du Hasa et produit, dit-on, les meilleures dattes de l'Arabie[2] ; une grande partie de la population y est dispersée en des hameaux cachés sous la verdure. Les maisons blanches de Moubarrez, ville presque aussi grande que Hofhof, s'élèvent à cinq kilomètres au nord de la capitale. D'abondantes sources thermales jaillissent autour des deux villes, à l'ombre des palmiers.

Menamah, la capitale de Bahreïn, est située à l'extrémité septentrionale de l'île, en face d'une autre ville, Moharek, bâtie sur la plage d'un îlot. Pendant la saison de la pêche, Menamah, centre du commerce des perles et de la nacre, est visitée par de nombreux étrangers, parmi lesquels les plus riches sont des Hindous banyah. Plus de quinze cents bateaux appartiennent au port, qui sert en outre de lieu de rendez-vous à trois ou quatre mille embarcations[3]. Les seize clans de la tribu des Attabi, formant une population d'environ 50 000 individus, sont d'habiles agriculteurs, et l'île est devenue un immense jardin où le froment, la luzerne, les oignons et diverses espèces de légumes croissent à l'ombrage des dattiers. Le cheïkh de Bahreïn est un des riches potentats de l'Orient ; chaque plongeur, chaque marchand de perles lui doit un impôt. Autrefois le sultan de Mascate, le padichah de Constantinople, le chah de Perse se disputaient l'avantage d'avoir cet opu-

[1] Grattan Geary ; — Wilfrid Blunt.

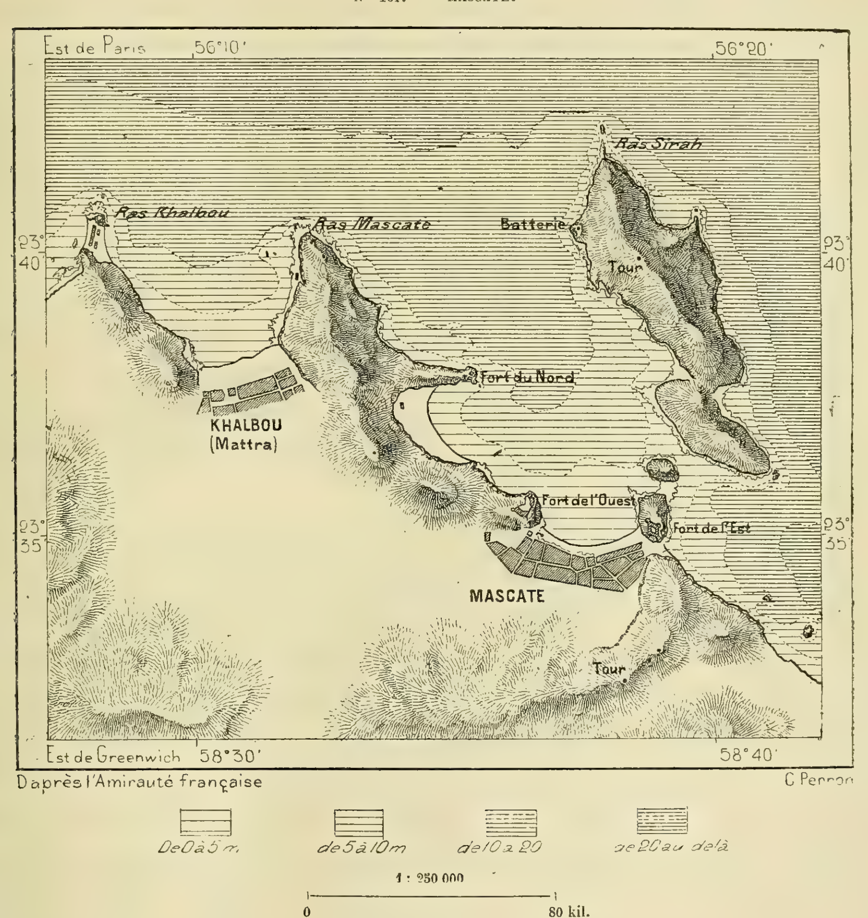
[2] Dattiers du Hasa : 2 000 000 ; d'El-Katif : 1 200 000.
(Destrées, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, sept. 1874.)

[3] Valeur moyenne de la pêche dans le golfe Persique : 12 500 000 francs.

lent seigneur parmi leurs vassaux, mais le protectorat appartient maintenant à l'Angleterre. Une flottille britannique maintient l'ordre dans l'essaim des pêcheurs, et ceux-ci, en cas de différend, ont à se faire juger par le consul anglais de Bouchir[1].

Mascate, la capitale de l'Oman, ne se découvre aux yeux des matelots qu'au détour d'un promontoire escarpé que surmonte une forteresse. Des

N° 161. — MASCATE.



rochers nus et rouges, anciennes laves qui semblent à peine refroidies, se dressent en croissant au-dessus de la ville; des murs flanqués de tours escaladent les escarpements et se terminent aux deux extrémités de la place par des châteaux forts de fière apparence; l'un d'eux, celui de Mirani, qui couronne à l'ouest une roche haute de 120 mètres, a quelques restes de l'architecture portugaise; la ville a seulement deux mosquées, con-

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey*.

struites sur les ruines d'un ancien couvent d'Augustins. A l'étroit dans son enceinte, la ville se compose de hautes maisons séparées les unes des autres par des ruelles qu'obstrueraient deux hommes marchant de front; mais en dehors de la cité se prolongent des faubourgs construits en pieux et en nattes où gîtent des gens de toute race et principalement des Baloutches du Mekran[1]. Bien que les rues ressemblent à des fossés plutôt qu'à des avenues, elles sont pourtant d'une grande propreté; mais on y chemine comme dans l'intérieur de la terre : des nattes, tendues d'une maison à l'autre, sont recouvertes de quelques centimètres d'argile pour empêcher le passage de la chaleur solaire; seulement, de distance en distance sont pratiquées des ouvertures par lesquelles la lumière darde ses jets éblouissants. Les habitants couchent sur les terrasses des maisons, pour éviter l'extrême chaleur des appartements, et quand souffle le vent embrasé du désert, ils s'arrosent mutuellement, comme des plantes, pour remplacer l'eau perdue par la transpiration. Aussi les rhumatismes sont-ils une des maladies les plus communes à Mascate. Le climat est trop énervant pour les Européens; seulement deux ou trois y résident; les autres ne sont que des étrangers de passage. Dans les montagnes voisines, quelques bourgs, tels que Rostak, ont été choisis comme sanatoires par les négociants de la cité.

La population de Mascate, attirée par le commerce, appartient aux races les plus diverses. Aux Arabes du littoral et de l'intérieur, qui constituent le gros des habitants, se mêlent Baniah de l'Inde, Baloutches, Persans, Abyssins, Somali et nègres de toute la côte d'Afrique, hommes admirables pour la taille et la musculature herculéenne. Le port, qui a valu à ce point du littoral l'avantage d'être choisi comme lieu de rendez-vous des marins de l'Océan des Indes, est très profond, de 20 à 50 mètres, et les navires y trouvent un bon mouillage, sauf pendant les vents du nord-ouest : alors les embarcations, risquant d'être jetées à la côte, doivent prendre le large ou chercher un autre abri. Le mouvement des échanges est fort considérable, surtout à l'exportation : les commerçants de Mascate expédient du poisson, des dattes et d'autres fruits, des pâtes de halva, supérieures à celles de Smyrne et de Constantinople, et même quelques étoffes de coton[2]. A deux kilomètres à l'ouest de Mascate, le petit port de Mattra ou Khal-

[1] Grattan Geary, *Through Asiatic Turkey.*

[2] Mouvement commercial de Mascate, en 1878 :

Importation.	7 500 000 francs.		
Exportation	27 500 000	»	
Total	35 000 000	»	(Grattan Geary.)

bou, qui en est séparé par un promontoire élevé, difficile à gravir, est l'annexe arabe du havre international : c'est à Mattra que s'arrêtent les caravanes des Bédouins venus de l'intérieur ; ils y laissent leurs chameaux et leurs ânes et transportent leurs denrées à Mascate par de petits esquifs ; on en voit des centaines aller et venir en longs convois entre les deux villes.

Comme le Yemen, le pays d'Oman eut une histoire presque indépendante de celle des autres contrées de l'Arabie. Séparée du reste de la Péninsule par le désert, cette région est unie par la mer aux côtes voisines de la Perse et de l'Inde : par l'Océan, beaucoup plus que par la terre ferme, s'établirent les relations de ses tribus avec les nations environnantes. Les Arabes qui, au moyen âge, visitaient les ports de la Sonde et de la Chine étaient des marins d'Oman. Ceux auxquels les Portugais disputèrent la domination de la mer des Indes étaient les mêmes Arabes du littoral de l'est. C'est aussi contre eux qu'eurent à lutter au siècle dernier les armées persanes de Nadir-chah, lorsque le maître de l'Iran voulut conquérir la domination de la mer. Depuis la retraite des garnisons iraniennes, un empire s'est constitué sur la côte d'Oman, mais ce domaine, gouverné par le sultan de Mascate, ne comprend guère que des régions côtières. En Arabie même, il s'étend sur un littoral de plus de 3 000 kilomètres, de la péninsule de Katar, dans le golfe Persique, à la baie de Mirbat, sur l'océan Indien ; à quelques kilomètres dans l'intérieur, les tribus ne payent plus d'impôt et ne rendent pas hommage au sultan. Aux temps de sa prospérité, jusqu'au milieu du siècle, l'empire d'Oman possédait aussi les îles du golfe Persique sur la côte iranienne, ainsi que les ports du Baloutchistan et ceux du littoral d'Afrique jusqu'à Zanzibar. La flotte de Mascate était la plus puissante de l'océan Indien ; aucun bâtiment n'entrait dans le golfe sans lui payer tribut. Les souverains d'Europe recherchaient l'amitié du sultan. Toutefois il eut aussi fréquemment à lutter contre ses propres sujets, groupés en associations de corsaires. Leurs flottilles se tenaient en embuscade sur le revers occidental de la péninsule qui se termine au Ras Masandam et de là guettaient les navires qui pénétraient dans le golfe. Malheur à ceux qui n'étaient pas accompagnés de vaisseaux de guerre ! les marchandises étaient capturées, l'équipage égorgé, les femmes et les enfants vendus en esclavage. Trois fois, en 1809, en 1819, en 1821, la Compagnie des Indes dut envoyer des expéditions contre les corsaires d'Oman ; en 1819, les Anglais capturèrent sur la « côte des Pirates » plus de 200 navires ou *daou* d'un tonnage moyen de 200 à 350 tonnes, appartenant pour la plupart

à la redoutable tribu des Djewasini[1]. Le souverain de l'Oman a vendu frégate, corvettes et bricks; il ne lui reste plus qu'un petit nombre de chaloupes armées. Ses revenus sont évalués à 600 000 francs, dont 150 000 payés par le gouvernement anglo-indien, vrai souverain de Mascate[2].

La résidence du sultan n'est pas la seule cité populeuse de l'Oman ou Aman, le « royaume de la Félicité ». A l'ouest de Mascate, la côte de Batnah (El-Batinah), plaine en croissant que dominent les cimes bleues du Djebel-Akhdar, semblables aux Apennins, n'est qu'un vaste jardin, long de 200 kilomètres : en cheminant sur la rive, on voit une suite non interrompue de cultures et d'habitations à demi cachées par le feuillage : plus de cent villes, disent les Omanites, se succèdent sur ce littoral fortuné, et, dans le nombre, il en est de considérables, telles que Barka, Soveïd, Soham, Sohar, Lowa, Chinaz, Fadjrah. Sohar, située précisément au milieu de la courbe concave formée par la côte de Batnah, est la capitale de cette riche province, et son aspect rappelle aux Anglais celui d'une ville du Goudzerat ou du Konkan : on se croirait plutôt en Hindoustan que dans la péninsule arabe. Une place bien ombragée s'étend de la grève jusqu'à la colline du château, entourée d'une triple muraille; le palais du gouverneur est orné de balcons, de tourelles, de colonnes et d'arcades qui le font ressembler à un édifice hindou; les maisons sont crépies de tchounam, ce beau stuc indien d'un blanc de marbre, et, dans les rues, quelques Parsi prouvent que le commerce de cette partie de l'Oman se rattache à la place de Bombay. Les artisans de Sohar, tisserands, forgerons, chaudronniers et orfèvres, les plus habiles de la Péninsule, ne le cèdent guère à ceux de l'Hindoustan. Le commerce maritime de Sohar est bien inférieur à celui de Mascate. La ville n'a pas de port, mais seulement une rade ouverte où les navires mouillent à une certaine distance de la plage; toutefois les eaux poissonneuses sont couvertes d'embarcations de pêche. Vers l'intérieur, des jardins s'étendent à perte de vue jusqu'aux villages voisins, groupes de huttes en branches perdus dans la verdure. Un de ces villages, Mawah, a plus d'habitants que bien des villes murées.

Sur la côte occidentale de la Péninsule, qui ferme à demi l'entrée du golfe Persique, la ville de Chardjah, — ou bien Charkah, c'est-à-dire « l'Orientale », — rivalise avec Sohar pour la population et la dépasse en commerce. Située sur la « côte des Pirates, » Chardjah ne fait plus maintenant qu'un paisible trafic avec les ports de la Perse et de l'Inde. Les

[1] Fraser; — Wellsted; — Carl Ritter, *Asien,* vol. XII.
[2] Edward Stack, *Six Months in Persia.*

étrangers y sont nombreux et y vendent des châles, des armes, des produits manufacturés du Bengale ; la ville possède aussi une industrie propre, et l'on y tresse autour des objets de prix les plus délicats filigranes d'or et d'argent ; les tisserands fabriquent les manteaux rouges qu'aiment à porter les Omani, les tuniques en coton que recherchent les gens du Nedjed, et des tapis fort appréciés sur tout le littoral du golfe. Chardjah, et plus au sud la ville de Dobeï, dont le port, semblable à un lac, se rattache à la mer par un grau ouvert dans une plage blanche, où la vague apporte des grains d'ambre, se trouvent à peu près sur la limite occidentale de la zone des huîtres perlières, et leurs flottilles vont prendre part à la pêche, sur les bancs de la « Mer des Filles », au delà du port d'Abou-Debi. Le petit port de Ras-el-Kheïma, l'ancien nid des pirates Djewasini, est maintenant une cité pacifique de pêche et de commerce. A l'ouest, sur la péninsule de Katar, les deux petites villes de Wokra et de Bedaa ont aussi leurs ports emplis de barques noires, au bordage rayé de sillons creusés dans le bois par la corde des plongeurs.

Quelques villes importantes se trouvent aussi dans l'intérieur de l'Oman, mais il en est peu que les voyageurs européens aient visitées. Bireïmah, chef-lieu du pays de Dahirah, sur la route de Sohar à Abou-Debi, est un marché agricole très actif ; Neswah, sur le versant méridional du Djebel-Akhdar, est une bourgade industrieuse où l'on fabrique des objets en cuivre avec le minerai retiré des monts avoisinants ; Minnah est entourée de cultures dont la richesse émerveilla Wellsted, accoutumé à ne voir en Arabie que des espaces déserts[1]. Au sud-est, dans le district de Djaïlan, le bourg de Beni-Abou-Ali, habité par une tribu d'Arabes wahabites, rappelle la défaite d'une petite force anglaise, que vengea une armée de trois mille hommes, en 1821. Sour, le port de cette région, est situé à une faible distance à l'ouest du promontoire extrême de l'Arabie sud-orientale, le Ras-el-Hadd : on dit que le nom de Sour provient des Syriens qui s'établirent jadis dans l'Oman ; de nos jours, le commerce local est entre les mains des Baniah de l'Hindoustan.

Sur la côte méridionale de l'Arabie, le port de Mirbat, échelle du Ouadi-Doan, presque en face de l'île de Socotora, appartient encore à l'Oman : c'est l'échelle d'une antique cité, Dhafar ou Dofar, qui eut jadis une population considérable : Ibn Batouta la décrit au quatorzième siècle comme une ville commerçante et très industrieuse[2] : les ruines en sont toujours

[1] *Travels in the province of Oman.*
[2] Carter, *Journal of the Geographical Society*, 1846.

désignées par les tribus des environs sous le nom d'el Balad ou « la Ville » par excellence. L'arbre à encens, l'aloès, le sang-dragon croissent en abondance dans les montagnes voisines; mais leurs produits, jadis si recherchés, ont perdu de leur prix, et le commerce s'est détourné de ces parages. Les petits villages de la côte entre Sour et Mirbat ne sont habités que par des pêcheurs, dont la plupart n'ont pas même d'embarcations. Les vingt insulaires d'Hullaniyah n'ont que des lignes et des paniers[1]. Les Djennabi se hasardent sur des branchages tressés que soutiennent des outres gonflées : ce sont des kellek pareils à ceux des riverains du Tigre et de l'Euphrate.

Le mouvement des échanges s'est reporté plus à l'ouest devant les côtes du Mahrah et de l'Hadramaout, au delà du formidable promontoire, le Ras Fartak. Chehr ou la « Ville », située au bord de l'Océan, est presque déserte, mais à l'intérieur s'est fondé le marché considérable de Souk-el-Bazir, ville très animée, quoique dépourvue de port; les marins intrépides du Mahrah possèdent une soixantaine de bâtiments d'un faible tonnage qui partent au premier souffle de la mousson du nord et trafiquent le long des rives; avant le milieu du siècle, ces boutres servaient principalement à l'importation des esclaves. A l'ouest de Chehr, Makalla, située au bord d'une crique profonde et bien abritée, n'est dépassée en mouvement commercial que par la ville anglaise d'Aden; dominée par des escarpements rougeâtres et par une paroi d'un calcaire éblouissant, se dressant à 400 mètres de hauteur, elle regarde la côte des Somali par-dessus le golfe d'Aden, et c'est, en effet, avec le continent africain que se fait principalement son trafic : des Somali, des Abyssins, des nègres, des gens de Zanzibar habitent ses faubourgs, ainsi que des Hindous; gommes, cuirs, séné, sésame, encens, tabac, ailerons de requins, tels sont les principaux objets d'exportation de la cité. Makalla sert de marché maritime à de très riches vallées, où, d'après de Wrede, le seul voyageur qui les ait parcourues jusqu'à nos jours, les villes seraient plus nombreuses qu'en toute autre partie de la Péninsule : c'est par dizaines qu'on y compterait les agglomérations de six mille habitants ou davantage; en certaines vallées, les jardins et les rues se suivraient en une ligne continue pendant des journées de marche. Même en ajoutant aux habitants des bourgs ceux de la banlieue et de toutes les campagnes qui leur appartiennent, on s'étonne de la densité extraordinaire qu'aurait, d'après ce voyageur, la population de l'Hadramaout : on pourrait la comparer à celle de l'Europe occidentale. Terim, l'une des capitales du pays, est située à

[1] Hulton, *Journal of the Geographical Society*, 1841.

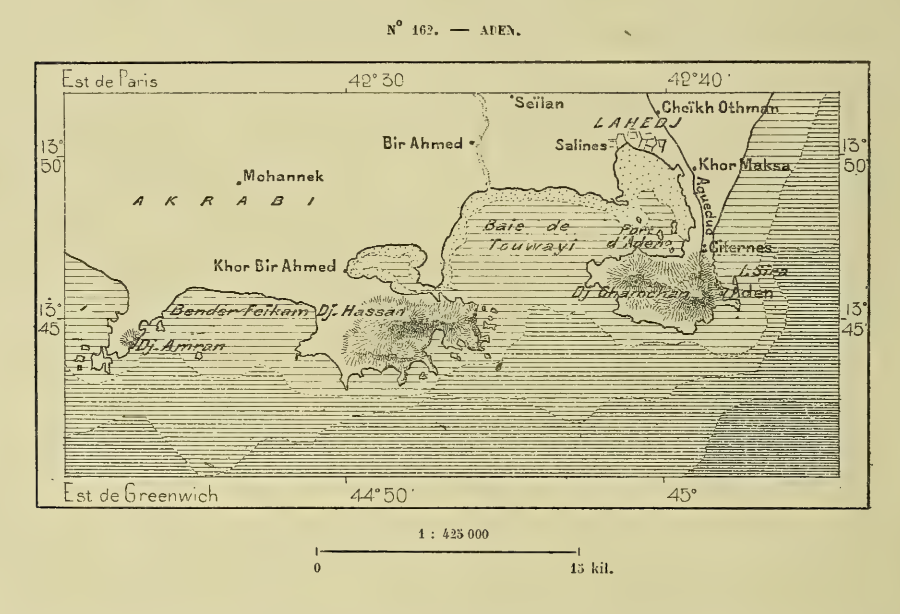
plus de 200 kilomètres au nord de Makalla, au confluent des ouadi Rachiyeh et Kasr, qui forment le Ouadi-Mossileh. L'autre capitale, Chibam, à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Terim, est dans le bassin du Ouadi-Kasr, et d'autres villes populeuses, telles que Haoura, Beda, Amid, se trouvent plus haut, sur des branches de la même ramure fluviale; non loin de Haoura, près de Meched-Ali, s'élèvent les « quarante tombeaux », chambres sépulcrales portant des inscriptions hymiariques. De Wrede ne réussit point à visiter ces tombes célèbres, son guide ayant juré « par le pain » qu'il n'y mènerait point l'étranger. Dans l'Hadramaout occidental, sur les confins du Yemen, les cités principales, Habban, Yechboum, Nisab, fameuse par ses mines de sel gemme, restèrent également en dehors de l'itinéraire de l'explorateur allemand. Les deux ports de Bir-Ali et de Megdeha, dans le pays des Wahidi, se complètent d'une manière bizarre. Situés aux deux extrémités d'une grande baie qui s'ouvre au sud, ils n'offrent l'un et l'autre d'abri que pendant une mousson : Megdeha, à l'orient, reçoit les navires en hiver, quand soufflent les vents du nord-est; Bir-Ali, à l'occident, est le havre choisi pendant la mousson du sud; toute la population se déplace avec les barques des marins; de saison en saison, elle voyage de l'une à l'autre capitale[1]. A l'ouest, Chougra est aussi une échelle très fréquentée. Les Arabes du littoral émigrent en grand nombre pour se louer comme soldats chez les radjah de l'Hindoustan.

La ville anglaise d'Aden, devenue la plus populeuse de toute l'Arabie, est située dans une île qu'une langue de sable a rattachée à la terre ferme : son admirable position, à la base d'une citadelle de rochers facile à défendre, près de deux ports naturels profonds et bien abrités, fut appréciée par les Anglais dès qu'ils levèrent la carte du littoral d'Arabie, et, en 1839, ils se firent céder la presqu'île d'Aden, moyennant une pension de quelques centaines d'écus à l'effigie de Marie-Thérèse, payée au sultan de Lahedj. Le petit village redevint une ville comme Adana l'avait été au temps des navigations phéniciennes, puis avant la découverte de la route maritime des Indes : actuellement Aden est même formé de deux villes différentes : la « Marine » ou Steamer-point, située près du port occidental où touchent les bateaux à vapeur et où des flottes entières pourraient faire leurs évolutions, et la cité proprement dite qui, des pentes d'un volcan éteint, domine le port oriental abrité par l'îlot de Sirah, qui se rattache maintenant à la terre ferme; de puissantes fortifications, rappelant celles de Gibraltar, ont été construites dans le cratère même du Djebel Cham-

[1] *Petermann's Mittheilungen*, 1872.

chan. Les monuments les plus remarquables d'Aden sont les vastes citernes excavées dans le flanc de la montagne, pour suppléer à l'eau trop rare qu'amène un aqueduc des collines du continent; les bassins peuvent contenir plus de 40 000 tonnes d'eau, mais sont souvent à sec, et l'on doit avoir recours à la distillation de l'eau de mer pour l'alimentation de la cité. Les Arabes, anciens maîtres du pays, sont en minorité dans Aden : l'élément principal de la population est fourni par les Hindous, tant Baniah que musulmans, et par les Somali de la côte opposée : en hiver, dix mille de ces Africains habitent la ville anglaise, à laquelle ils apportent des brebis, du suif, du beurre, des bois de construction, pour acheter en

N° 162. — ADEN.



1 : 425 000

0 — 15 kil.

échange des étoffes et du tabac[1]. Des Juifs, quelques Parsi, enfin des Européens, sans compter la garnison, vivent aussi dans cette ville, considérée officiellement, et non sans raison, comme une dépendance administrative de l'Hindoustan. N'est-elle pas, en effet, une simple escale sur la route maritime de Londres à Bombay? Avec le territoire des roitelets arabes qui en dépend, elle n'est pour les Anglais qu'un anneau de la chaîne immense tendue par eux autour du monde. Le territoire annexé officiellement à la colonie comprend, au nord de la presqu'île, la petite oasis de Cheïkh-Othman. Immédiatement à l'entrée de la mer Rouge, protégée par le promontoire rocheux de Bab-el-Mandeb, s'ouvre, en face de Perim, la crique

[1] Mouvement commercial d'Aden en 1880 :

Importation.	40 000 000 francs.
Exportation.	15 000 000 »



CITERNES D'ADEN

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Cotteau.

presque circulaire de Cheïkh-Saïd, que l'on a proposée comme station de quarantaine pour les pèlerins de la Mecque. Les négociants de Marseille avaient eu le projet d'y établir un port.

Sana, capitale du vilayet turc qui s'étend sur la plus grande partie du Yemen, est une cité considérable, l'une des plus populeuses de l'Arabie; elle est située pourtant à 2150 mètres d'altitude, à une hauteur plus grande que la ville la plus élevée de l'Europe. Très propre, percée de larges rues, parsemée de jardins publics et privés ouverts à tout le monde, elle se

N° 163. — SANA.



compare avantageusement aux plus riches cités de l'Orient, et quelques-uns de ses édifices sont d'une architecture fort belle, qui fait penser à la fois aux monuments du Radjpoutana par le style des sculptures et à ceux de Florence par la fierté des contours. Au-dessus des branchages entremêlés apparaissent les masses énormes des palais, formées de corps de bâtiment en retrait les uns sur les autres et tous de hauteur inégale, tous différents par l'ornementation, par la forme et les dimensions des ouvertures, le dessin et la couleur des arabesques. La plupart des fenêtres sont en plein cintre, d'autres sont oblongues ou en ogive; les unes sont largement ouvertes, les autres treillissées ou percées de trous en quinconce comme ceux des pigeonniers; les cordons qui séparent les étages et les

rebords des terrasses supérieures sont guillochés d'entrelacs. Quelques-unes des cinquante mosquées de Sana sont de proportions grandioses : l'une d'elles est tenue pour la rivale de la Kaaba en sainteté, même par les orthodoxes du Yemen. Des ruines pittoresques s'élèvent en diverses parties de l'enceinte ; le mortier que fournit la chaux des carrières avoisinantes maintient des fragments d'édifices en surplomb pendant des siècles.

La ville se divise en trois quartiers bien distincts, enfermés dans une enceinte commune, partiellement détruite, et possédant chacun sa muraille particulière. En dehors de l'enceinte, longue d'environ 7 kilomètres, s'élèvent les casernes qui commandent la ville, mieux que l'ancien château délabré [1]. A l'est s'étend la cité proprement dite, qui se termine par le château d'El-Gasser, et au centre de laquelle se groupent les boutiques du bazar. Le quartier central, qu'un boulevard sépare de la cité, est désigné sous le nom de Moutuakil : là s'élève l'hôpital militaire, grand édifice installé sur le modèle des établissements hospitaliers d'Europe : on s'étonne de rencontrer dans le pays des Hymiares un hôpital aussi bien tenu, ayant un corps médical élevé dans les écoles d'Occident, un laboratoire de chimie, des salles de dissection. Le français est la langue officielle de l'hôpital de Sana pour la correspondance, la statistique, la comptabilité. A l'est de Moutuakil se prolonge, entre les jardins, la belle rue de Bir el-Azeb, habitée par des fonctionnaires turcs ; puis, à l'extrémité occidentale de la ville, se pressent les maisonnettes de la « Juiverie », Gaé-el-Yahoud, jadis entourées d'un mur que les habitants ne pouvaient franchir qu'à certaines heures. Avant la conversion des Arabes du Yemen à l'islamisme, des tribus entières s'étaient judaïsées, mais il ne paraît point qu'il y ait eu mélange de races : Arabes et Yahoud forment deux classes parfaitement distinctes par l'apparence. Les Juifs sont à peine moins méprisés que les Akhdam et les Choumr, parias qui ressemblent aux Tsiganes de l'Europe et ne sont pas même admis aux prières publiques [2].

Située dans la région la plus élevée des montagnes du Yemen, Sana est un point stratégique très bien choisi pour dominer militairement toute la région sud-occidentale de l'Arabie, aussi bien le versant oriental qui s'incline vers le désert que les versants du sud et de l'ouest, tournés vers le golfe d'Aden et vers la mer Rouge ; des routes bien tracées relient la capitale du Yemen à quelques-uns des ports du littoral. Pour la facilité des communications et la surveillance militaire qu'exerce un gouverne-

[1] Renzo Manzoni, *Esploratore*, vol. II, 1879.
[2] Maltzan, *Petermann's Mittheilungen*, 1878.

ment central, Sana est mieux placée que ne l'était l'ancienne « métropole des Sabéens », Mareb ou Mariaba, l'antique Saba, si longtemps cherchée par les explorateurs. Arnaud l'atteignit enfin en 1843, et, depuis, l'archéologue Halévy la vit aussi dans son mémorable voyage à la recherche des inscriptions hymiariques. Mareb est située dans la dépression du Djof, sur un ouadi dont les eaux s'écoulent vers l'Hadramaout; il en reste une enceinte ronde et les débris d'un édifice de forme ovale connu dans le pays sous le nom de « Palais de Balkis » : c'est là, d'après la légende, qu'aurait habité la reine de Saba, l'alliée de Salomon. A l'ouest de Mareb s'ouvre entre deux rochers, hauts de 400 mètres, la cluse de Balak, où se voient les restes d'un barrage, construits en blocs énormes avec un art parfait et présentant encore les rainures des portes d'écluse. Vers le commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne, le magnifique ouvrage, épais de 175 pas à la base, céda pourtant à la pression des eaux de « soixante-dix » torrents[1] unis dans le réservoir, et, du coup, l'histoire du pays changea brusquement : il fallut abandonner les cultures, la ville se dépeupla; l'équilibre politique de la contrée se modifia ; pendant de longs siècles, on compta les années dans le Yemen en prenant pour date première la rupture du barrage de Mareb. Des inscriptions nombreuses, trouvées dans le palais de Balkis, et, non loin de là, dans les ruines de Medinet-en-Nebas ou la « Cité de Bronze », ont permis de reconstituer en partie l'histoire et la mythologie sabéennes. M. Halévy poussa plus au nord par delà la contrée des antiques Minéens, jusque dans le Nedjran, dont les habitants, chiites pour la plupart, se rattachent à la grande école karmathéenne et sont flétris du nom d'infidèles par les Wahabites[2]. Au sud de Sana et de Dhamar, sur la route qui traverse successivement plusieurs chaînes de montagnes pour descendre au port d'Aden, s'élevait une autre ville célèbre, appelée Dhafar comme celle de la côte méridionale de l'Oman; ce fut le Sephar de la Genèse, que les auteurs grecs et romains disent avoir été la métropole et la cité royale des Homérites (Hymiares) : il n'en reste que des ruines, situées près de la moderne Djerim, à peu près à moitié chemin de Sana à Aden. Au nord, sur les plateaux, la ville principale est Amran, non loin de la puissante forteresse de Kaoukaban qui résista pendant sept mois aux Turcs en 1872. Les villes de la contrée sont pour la plupart des groupes de châteaux forts avec tours, terrasses et créneaux, s'élevant au milieu de cabanes en branches.

[1] Jomard, *Etudes géographiques et historiques de l'Arabie.*
[2] Palgrave, ouvrage cité.

Le café du Yemen méridional est expédié surtout par le port d'Aden; Moka, sur la côte du golfe Arabique, n'a plus le monopole de cette denrée. La ville, jadis très commerçante, qui a donné son nom aux meilleurs cafés, a perdu son mouvement d'échanges, et son enceinte de murs renferme plus de ruines que de maisons habitées; mais elle expédie encore les produits des cafèteries d'Uddeïn, les plus renommées de toute l'Arabie. D'autres ports du littoral de la mer Rouge ont prospéré : tandis que déclinait Moka, Hodeïdah, située à proximité de Beït-el-Fakih et de Zebid, qui étaient au dernier siècle les marchés les plus actifs des cafés, est devenue une ville importante, ayant une colonie turque, plus que décimée annuellement par les fièvres, les dysenteries, les maladies de foie[1] : elle est le havre de Sana, de Manacha et des autres cités populeuses du haut Yemen. Ghalefka, Loheïyah sont aussi des ports animés. L'île de Camaran, entre Hodeïhah et Loheïdah, a été choisie par la commission sanitaire internationale pour l'établissement du lazaret de quarantaine où doivent séjourner de dix à quinze jours les pèlerins de la Mecque pour s'y faire examiner par les médecins ottomans[1]. C'est à tort que, sur un grand nombre de cartes, Camaran est désignée comme île anglaise; elle appartient à la Turquie. Vers la frontière septentrionale du Yemen, le marché principal est celui d'Abou-Arich.

Les bourgades sont petites et clairsemées dans le pays d'Assir. L'ancienne capitale de la contrée, Mihaïl, est presque abandonnée à cause de l'insalubrité du territoire; les fonctionnaires turcs ont fait choix pour chef-lieu d'un autre bourg, Epha, situé à 860 mètres de hauteur, sur une terrasse avancée des grandes montagnes; mais l'agglomération urbaine la plus considérable est plus à l'orient, à 2000 mètres environ, près du faîte de partage entre le littoral de la mer Rouge et le désert : c'est Namuz, capitale du territoire des Beni-Cheïr. Le port principal d'Assir est la ville de Konfoudah; plus au nord, Lith est en relations de commerce par terre avec la Mecque. Les villages de l'Assir ressemblent en maints endroits à ceux du Kourdistan : ils se composent de tanières creusées dans le sol, n'ayant qu'une seule ouverture à l'air et à la lumière et recouvertes de gazons et de broussailles : c'est dans ces cachots souterrains que les indigènes habitent avec leurs troupeaux. Les châteaux forts des cheïkh ont la forme de pyramides tronquées à quatre côtés et à deux ou trois étages; en bas son les étables, mais un escalier en pente très douce permet aux bêtes de monter jusqu'à la terrasse : c'est là qu'on les garde en cas d'attaque; les

[1] Mahé, *Notes manuscrites.*

murs, épais de plus de deux mètres, sont à l'épreuve des balles et des boulets turcs. Dans le voisinage des *kabilet* ou tribus de Bédouins pillards,

N° 164. — HODEIDAH ET LOHEIYAH.

D'après l'Amirauté anglaise C. Perron

De 0 à 25 — de 25 à 50 — de 50 à 100 — de 100 au-delà

1 : 000 000

0 — 40 kil.

les demeures des paysans sont de grosses tours dont la porte est très élevée et où l'on ne peut avoir accès que par une échelle, retirée dans l'intérieur en cas de danger[1].

[1] Zitterer; Millingen; Mahé, *Notes manuscrites*.

Les habitants de l'Assir sont wahabites, mais ils gardent mainte coutume qui rappelle les pratiques païennes observées à la fin du siècle dernier. Jadis des kabilet avaient l'habitude de vendre leurs filles à l'encan : aucun mariage n'était conclu sans avoir été précédé d'une vente formelle sur le marché public, en présence de la foule[1]. De même qu'en Afghanistan, dans certaines tribus des Hezareh, les gens de l'Assir poussaient l'hospitalité jusqu'à céder leurs femmes à l'étranger pendant la durée de son séjour. Le pays d'Assir semblerait devoir être un des plus salubres de l'Arabie, cependant c'est l'un des foyers principaux de la peste bubonique; en 1874, en 1879 et en 1880, cette maladie, qu'on appelle l'« aînée », peut-être à cause de ses ravages traditionnels, enleva près du quart des habitants dans le district de Namuz[2].

La Mecque, la « ville sainte » pour cent cinquante ou deux cents millions d'hommes, la cité vers laquelle se dirigent, à l'heure de la prière, les regards et les mains des musulmans de toutes sectes et de toutes nations, Hindous ou Persans, Arabes, Berbères ou nègres, n'est pas une grande agglomération comme la plupart des capitales d'État : c'est une ville de peu d'étendue, où la foule ne se presse que pendant les trois mois du pèlerinage, après le ramadan ; Mekka ou Bekka, ainsi que l'appelaient les tribus à l'époque pré-islamite, est pourtant désignée comme la « Mère des Villes », et l'on a pu composer tout un livre des titres qui lui sont donnés par les fidèles : c'est à la pierre sainte qu'elle doit d'être devenue, malgré les inconvénients de sa position géographique, la métropole de l'Arabie, le rendez-vous des nations, la cité du beau langage. Elle est située entre des collines nues et des espaces sableux, dans une vallée ou plutôt sur le sol desséché d'un ouadi qui s'incline faiblement du nord au sud et dont les eaux, qui coulent rarement, vont se perdre dans le sable, sans atteindre la mer; parfois elles descendent en déluge, emplissant la vallée, et les maisons, fouillées à la base, s'écroulent dans le courant ; en 1861, un tiers de la ville fut renversé par l'inondation : une digue bâtie en amont de la ville la protégeait autrefois contre ces débordements soudains. L'ensemble des quartiers se prolonge dans la direction du ouadi et se continue par des campements, amas de huttes, où gîtent entre autres les Koreich, descendants appauvris de la peuplade, jadis si puissante, à laquelle appartenait Mahomet. Une citadelle domine la Mecque. Les rues, plus larges que celles de la plupart des villes arabes, afin de donner passage à la foule

[1] Burckhardt, *Travels in Arabia.*

[2] Mahé, *Notes manuscrites.*

énorme des pèlerins, convergent toutes vers la place centrale, occupée par la masse quadrilatérale de la sainte mosquée, Mesdjid-el-Haram.

L'édifice, monument sans beauté, que l'on a dû souvent réparer et même reconstruire à cause des inondations, est un ensemble de constructions basses avec coupoles et minarets, formant colonnade du côté d'une vaste cour intérieure. Des écoliers se groupent sous les arcades autour de leurs maîtres ; les prédicateurs y pérorent, et, pendant les fêtes du pèlerinage, la foule des étrangers s'y presse en flots entrecroisés. Au centre de la cour s'élève la Kaaba ou le « cube », masse quadrangulaire d'une douzaine de mètres de hauteur, fermée d'une porte d'argent, qui s'ouvre trois fois par an pour les pèlerins. Dans le mur extérieur, près de la porte, est encastrée la fameuse pierre noire, aérolithe dont les morceaux brisés sont retenus par un cercle d'argent. C'est la pierre sainte qu'un ange remit à Ismael, le père des Arabes, et qui, au jour du Jugement, prendra une voix pour témoigner en faveur de ceux qui l'ont baisée de lèvres pures. Au-dessus de l'édifice, assimilé poétiquement à une fiancée[1], un voile de soie noire, présent du padichah de Constantinople, flotte en longs replis ; ce frémissement de l'étoffe, disent les pèlerins, est causé par le mouvement d'ailes des anges qui volent autour du Cube, et qui l'emporteront un jour devant le trône d'Allah. Quatre oratoires s'élèvent aux quatre coins de la tour : ce sont les lieux de prière des quatre sectes orthodoxes des mahométans sunnites : les Chafites, qui vivent surtout en Syrie et entre les Deux Fleuves ; les Hanafites, pour la plupart Boukhares, Baloutches, Afghans et Turcs ; les Malekites, presque tous Africains, et les Hanbalites, qui sont en grande majorité d'origine arabe. Dans une des chapelles jaillit une abondante fontaine, le Zemzem, eau sainte qui s'élança du sol pour Agar et Ismael, quand ils erraient désespérés dans le désert. Cette eau, qui d'ailleurs est un peu saline, est censée guérir de tous les maux, et dans les villes de l'Orient, les riches musulmans se la procurent à grands frais ; pourtant le chimiste Frankland, qui l'a analysée, dit que « jamais il ne vit d'eau tellement souillée de matières organiques »[2]. Mais jadis elle n'était pas, comme de nos jours, mêlée aux eaux d'égout. Pendant la saison du pèlerinage, le nombre des hadji, hommes et femmes, qui se pressent devant la Kaaba et la fontaine, s'élève parfois à six ou huit mille individus. Quand tous s'inclinent à la fois comme sous un vent d'orage, se frappant la poitrine et récitant leurs prières avec frénésie, cette multi-

[1] Burckhardt, *Travels in Arabia*.
[2] Mahé, *Notes manuscrites*.

tude bigarrée, où se rencontrent des hommes venus de tout le monde musulman, des îles de l'Inde, de la Chine, des steppes sibériennes, des bords du Nil et du Niger, présente un spectacle unique; nulle impression n'est plus forte, et l'on a vu des extatiques invoquer la mort pour que le paradis continuât cette joie divine qui les emplit; d'autres se crever les yeux, pour que leur regard ne fût point souillé par une autre vue que celle du lieu sacré. A l'entrée des pèlerins dans l'enceinte, une de leurs premières cérémonies est de courir sept fois autour de la Kaaba, en tournant de droite à gauche et en touchant chaque fois la pierre noire : c'est ce qu'on appelle « faire le touaf ». Au temps pré-islamite, les fidèles couraient en état de nudité complète ; ils étaient censés avoir rejeté leurs péchés en même temps que leurs habits. Mahomet confirma la cérémonie du touaf, mais en supprimant l'obligation de la nudité ; néanmoins, en arrivant à la dernière station avant la Mecque, les pèlerins sont tenus d'abandonner leurs vêtements ordinaires pour se couvrir d'une simple chemise, l'*ihram* ou *mohram*, et c'est dans ce simple appareil qu'ils ont à braver le froid des nuits et la chaleur des jours, jusqu'à ce que toutes les cérémonies de la visite soient accomplies[1].

Le nombre des pèlerins varie singulièrement d'année en année, suivant l'état politique de la Péninsule et des États circonvoisins. Dans les premiers temps de la ferveur mahométane, alors que l'obligation de faire le pèlerinage de la Mecque, au moins une fois en sa vie, était tenue pour sacrée, et que les certificats de visite ne se vendaient pas à prix d'argent, les étrangers venaient par centaines de mille. Des califes firent bâtir des villes pour leur servir de lieux d'étape dans le désert, et c'est par millions qu'ils distribuaient les pièces d'or aux habitants de la Mecque et de Médine. Au treizième siècle, la caravane du dernier des Abassides se composait de 120 000 chameaux et de toute une armée de soldats, de serviteurs et de marchands. Sous le régime turc, les souverains n'ont point donné l'exemple du même zèle : aucun des padichah de Constantinople n'a fait le voyage de la Mecque. Ils se contentent d'envoyer des cadeaux et de se faire représenter devant la pierre noire par quelque personnage de la cour. Lors des guerres entre Turcs et Wahabites, les pèlerinages furent presque complètement interrompus; depuis le rétablissement de la paix, l'affluence moyenne dépasse cent mille personnes chaque année, presque tous zélés pour leurs intérêts mercantiles aussi bien que pour le salut de leur âme;

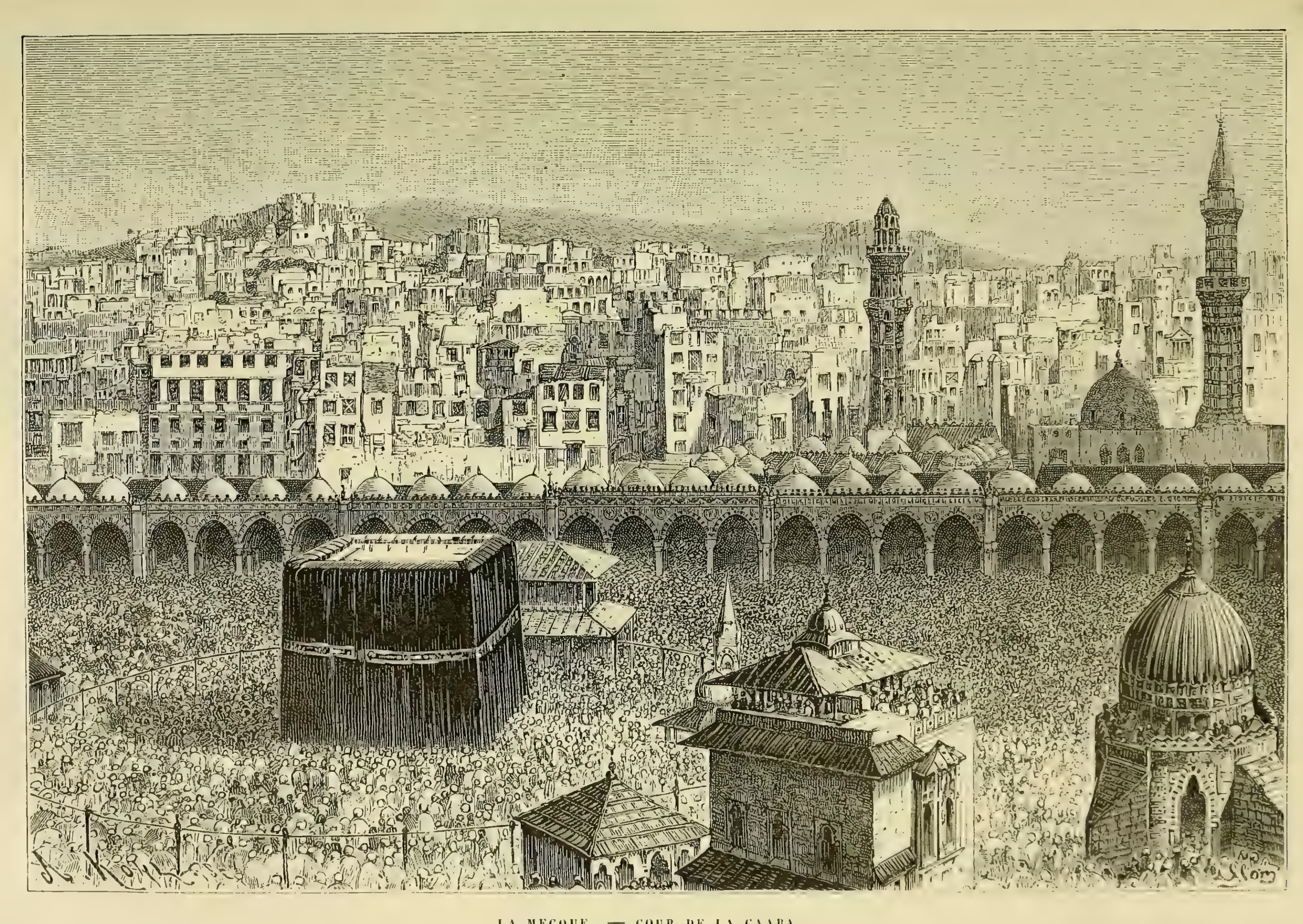
[1] Burckhardt, *Travels in Arabia;* — R. Burton, *Pilgrimage to Mecca;* — Maltzan, *Wallfahrt nach Mekka;* — Keane, *Six Months in Mecca.*

pendant leur présence, la ville est changée en un immense bazar; le trafic envahit jusqu'aux colonnades du temple. Mais l'introduction des bateaux à vapeur sur la mer Rouge et l'ouverture du canal de Suez ont eu pour conséquence de changer les conditions du voyage pour des pèlerins et de faire abandonner certaines routes jadis très fréquentées. Les hadji d'Égypte qui traversent la péninsule de Sinaï pour contourner le golfe d'Akabah et suivre le littoral de Madian et du Hedjaz sont peu nombreux; la caravane de Damas, jadis peuple en marche à travers les solitudes, n'emplit plus les vallées de ses tentes et ne tarit plus les sources au passage; la caravane du Yemen, qui longe la côte du sud, a également diminué; il n'en vient plus de Mascate; seulement la route transversale qui se dirige de la Mésopotamie vers la Mecque par le Nedjed a maintenu son importance relative, la circumnavigation de la Péninsule étant beaucoup trop coûteuse pour la foule des pèlerins. Les femmes sont aussi invitées à faire le pèlerinage de la Mecque, et la coutume permet aux veuves de contracter des mariages temporaires avec des habitants de la Mecque pendant la durée de leur séjour. Quant aux non-musulmans, l'entrée de la Kaaba, celle même de la cité sainte, leur sont interdites, et c'est exceptionnellement qu'ils ont pu y pénétrer, soit pendant la guerre contre les Wahabites, dans le cortège de Mehemet-Ali et de ses officiers, soit sous le déguisement de hadji; c'est ainsi que Badia ou Ali-bey, Burckhardt, Maltzan, Burton, Keane, ont pris part aux cérémonies du touaf. Mais si les Européens ne sont pas admis dans le sanctuaire de l'Islam, leur influence ne s'en est pas moins exercée d'une manière prépondérante sur les réunions des pèlerins : par l'entremise de la commission sanitaire internationale, ils surveillent les assemblées, règlent la marche des caravanes, s'occupent de la police et de l'hygiène des camps. Les pèlerins ne sont plus toujours accompagnés, comme autrefois, du choléra, de la peste ou du typhus.

Les cérémonies du pèlerinage ne sont pas complètes, et les visiteurs de la pierre noire n'ont pas le droit de prendre le titre de hadji, s'ils ne vont aussi prier Allah sur les pentes de la sainte montagne d'Arafat, qui s'élève à sept ou huit heures de marche au nord-est de la Mecque. C'est une croupe granitique, haute de 60 mètres seulement au-dessus de la plaine environnante, mais ayant plusieurs kilomètres de tour à la base; elle doit peut-être sa sainteté traditionnelle aux yeux des Arabes à la source abondante qui jaillit d'une fissure du roc et que fit capter la sultane Zobéide, femme de Haroun-ar-Rachid, pour l'amener à la Mecque par un aqueduc en partie souterrain; mais le canal, mal réparé, laisse suinter l'eau hors des réservoirs établis sur son parcours, et la cité n'en reçoit plus qu'une

faible part. Le jour où la foule des pèlerins, accrue des habitants et de la garnison de la Mecque, se porte vers le mont Arafat, la vallée du Ouadi Mouna, que remonte le chemin, est trop étroite pour recevoir ces multitudes, et dans les cluses la presse est telle que le flot ne peut s'écouler en entier qu'après des heures de retard. En 1816, lors de la visite de Burckhardt, et en 1882, d'après la commission sanitaire internationale, environ 70 000 pèlerins se pressaient avec leurs montures autour de la montagne, et la plaine était couverte de Bédouins, surtout de gens de l'Assir, ayant amené leurs troupeaux de brebis pour les vendre aux hadji comme victimes du sacrifice. Mais, quel que soit le nombre de ceux qui viennent prier en sincérité sur le mont Arafat, où le père universel Adam aurait appris des anges la première invocation, tous y trouvent place : elle se gonfle indéfiniment, dit la légende, pour recevoir la foule des adorateurs. Les mendiants y sont installés déjà par centaines et par milliers quand se présentent les fidèles; assis sur les corniches, ils étendent leurs mouchoirs pour que les passants y jettent leurs dons. « Pense à ton devoir, pèlerin! » lui disent-ils en réclamant ce qu'ils croient leur appartenir de droit. Quand la cérémonie commence, tous se pressent sur les pentes, de manière sinon à entendre, du moins à voir le cadi de la Mecque parler et gesticuler du haut de son chameau; les caravanes de hadji sont elles-mêmes représentées au sommet du mont Arafat par les mahmal ou chameaux sacrés des caravanes, qui portent de hauts échafaudages et de somptueuses draperies. Dès que le prédicateur a levé les bras vers le ciel pour invoquer la bénédiction d'en haut sur la foule assemblée, des milliers de voix poussent ensemble le même cri : « Lebeïk Allahouma Lebeïk! » — « Nous sommes à tes ordres, ô Dieu! » Puis tous se précipitent vers le bas de la montagne; de loin, en voyant cette multitude d'hommes en chemises blanches s'élancer de gradin en gradin, on dirait une cataracte d'écume. Le lendemain, après une bruyante nuit, une autre prière se fait à l'aube, et la foule reprend le chemin de la Mecque. Au passage d'un défilé, il est d'usage de jeter des pierres à la base d'une paroi pour simuler la future lapidation du diable. D'énormes amas de débris se sont accumulés en cet endroit, où depuis des milliers d'années sans doute s'accomplit le simulacre de l'extermination d'Eblis. Plus loin se font les sacrifices, et suivant sa fortune chaque pèlerin égorge une ou plusieurs bêtes; le sang ruisselle à flots sur le sable, et des nuées de vautours s'abattent sur les charognes, sans attendre que les derniers pèlerins aient quitté le champ de carnage.

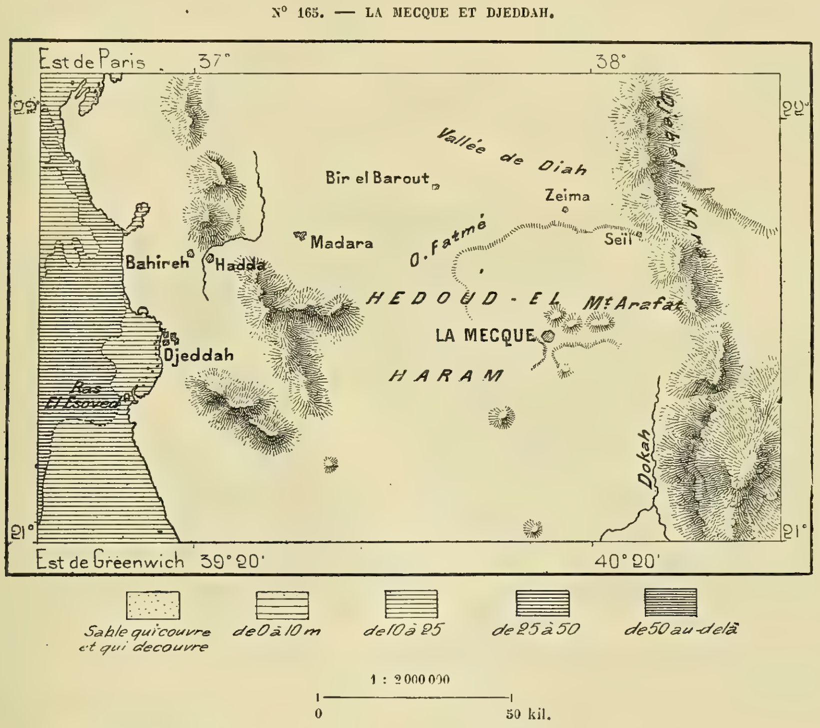
La Mecque occupe le centre d'un territoire sacré, le Houdoud-el-Haram.



LA MECQUE. — COUR DE LA CAABA

Dessin de Slom, d'après une photographie du rev. Canon Tristram, collège Durham

Elle se complète à l'orient par la place forte de Taïf, posée sur le rebord du plateau central, dans un vallon empli de la verdure des arbres fruitiers : c'est le carrefour de toutes les routes qui se dirigent vers l'intérieur de l'Arabie. A l'occident, l'autre place avancée de la Mecque est la ville maritime de Djeddah, bâtie au bord de la mer Rouge, sur une ancienne plage où l'on voit encore les traces du séjour des eaux; aussi, quoique les maisons soient bien construites et que l'air circule facilement dans les rues,



N° 165. — LA MECQUE ET DJEDDAH.

Djeddah est insalubre; même la brise marine lui apporte les émanations impures de mares laissées par le reflux au milieu des coraux. Foyer d'infection d'où les pèlerins ont fréquemment porté le choléra sur les bords de la Méditerranée, Djeddah est la station principale de la commission sanitaire internationale, et tous les pèlerins qui débarquent ont à contribuer, par l'acquittement d'une petite taxe, environ 2 francs, à l'application des mesures de salubrité. Djeddah est la cité la plus riche des bords de la mer Rouge[1]. Le commerce, très considérable, s'accroît ou diminue suivant

[1] Nombre des pèlerins débarqués à Djeddah dans l'année fiscale 1880 à 1881 : 59 659.
» » » » 1881 à 1882 : 37 785.
(Mahé, *Notes manuscrites.*)
Mouvement des échanges, en moyenne, 120 000 000 francs.

l'affluence des hadji. La population urbaine, composée en grande partie de pèlerins restés dans le pays, est essentiellement cosmopolite; les Takrouri, — nom sous lequel on désigne la plupart des Africains de Nubie, — occupent plusieurs quartiers; on voit à Djeddah environ 2 000 Hindous, jusqu'à des Chinois, des Malais et des Dayak de Bornéo, attirés par la foi aussi bien que par l'amour du lucre; plus d'un quart des habitants sont des esclaves[1]. Vivant de la piété des hadji, les habitants du port de la Mecque sont en majorité très fanatiques; en 1858, les puissances européennes eurent à venger la mort des consuls de France et d'Angleterre, massacrés par la foule. De même que la Mecque, Djeddah a dans le voisinage quelques lieux sacrés par la tradition : tel est, à l'est, sur la route de Hadda, une butte longue d'environ 60 mètres, que l'on dit être le tombeau d'Ève, la « mère de tous les vivants ». D'après les pèlerins, le corps dépassait de beaucoup l'espace indiqué par la saillie du sol : la tête d'Ève reposait à Médine, tandis que les pieds atteignaient l'Afrique. C'est en l'honneur d'Ève que le port de la Mecque a reçu son nom de Medinet-el-Djeddah ou « Ville de la Grand'Mère »[2].

Medinet-en-Nebi, c'est-à-dire la « Ville du Prophète », ou simplement Médine, la « Ville » par excellence, ne le cède en sainteté dans le monde musulman qu'à la seule Mekka. Elle ne confère pas le titre de hadji à ceux qui la visitent, et les musulmans stricts ne sont pas tenus d'y aller au moins une fois dans leur vie comme à la Mecque; mais « une prière faite dans sa mosquée en vaut mille prononcées ailleurs »; cent noms, qui ont remplacé l'ancienne appellation de Yatreb, considérée comme de mauvais augure, témoignent de la haute dignité de Médine parmi les autres cités. De même que la Mecque, la « Ville du Prophète » occupe le centre d'un territoire sacré, le Houdoud-el-Haram, espace d'environ 300 kilomètres carrés, où les « péchés sont interdits, « où l'on ne peut chasser ni tuer d'autres animaux que les infidèles ». La plupart des pèlerins de Médine sont des Maugrabins, c'est-à-dire des « Occidentaux » d'Afrique, car, outre la tombe du Prophète, ils viennent aussi vénérer celle de l'imam Malek ibn Anès, le fondateur de la secte des Malekites, à laquelle ils appartiennent presque tous. A Médine, on est plus intolérant envers les femmes qu'à la Mecque : l'accès de la grande mosquée ne leur est pas interdit, mais naguère elles ne pouvaient s'y présenter que de nuit.

La ville est située sur le revers oriental des montagnes bordières qui sé-

[1] G. Rohlfs, *Voyage en Abyssinie.*
[2] Ramidien; — Burton; — Gobineau, etc.

parent le Tehama du plateau central; à peu de distance au nord s'arrêtent les coulées de lave poreuse sorties du cratère de l'Ohod, la montagne fameuse qui doit être un jour transportée au Paradis, comme théâtre de la victoire remportée par Mahomet sur ses ennemis; à l'est, à l'ouest s'élèvent aussi quelques cimes, dont l'une est celle d'Aïra, où le Prophète manqua

N° 166. — MÉDINE.



1 : 15 000

0 — 500 mètres.

périr de soif, et qui sera précipitée dans l'enfer. Vers le sud, la plaine prolonge à perte de vue ses étendues grisâtres, où les argiles alternent avec les sables et la craie. Des bouquets de palmiers égayent la campagne partout où l'eau des puits suffit à l'irrigation; cependant les froidures sont très sensibles à cette altitude, qui approche probablement de 1000 mètres; ainsi que le répète un dicton attribué à Mahomet, « l'homme qui supporte patiemment le froid de Médine et la chaleur de la Mecque mérite une récompense dans le Paradis. » La ville proprement dite, beaucoup moins

grande que la Mecque, est un ovale entouré de murs se terminant au nord-ouest par un château fort; à l'ouest et au sud, un large boulevard sépare la ville de faubourgs plus étendus, entremêlés de jardins, qu'un misérable rempart en pisé limite du côté des campagnes. Un ouadi, dont les inondations soudaines ont souvent ravagé Médine, traverse les faubourgs et va se perdre au loin dans la plaine; en outre, un canal souterrain, semblable aux karez de l'Afghanistan, apporte à la ville une eau un peu dure, qui sert pourtant à l'alimentation des Madani et à l'arrosement de leurs jardins : c'est à l'eau de Médine qu'on attribue souvent l'origine de ce ver parasite de l'homme, la « filaire » *medinensis*, si commun en certaines régions de l'Arabie; mais, d'après Burton, il atteint assez rarement les habitants de la ville du Prophète[1]. La cité, qui ressemble à celles de la Syrie par l'aspect de ses maisons à moucharabié, n'a point d'édifices remarquables, et même la fameuse mosquée El-Haram est une construction des plus simples : c'est là que se trouve le tombeau du Prophète, entouré d'un grillage que les plus grands dignitaires peuvent rarement franchir. Mais tous les pèlerins constatent que la légende si répandue, d'après laquelle le tombeau sacré flotterait dans l'air, dépourvu de support, n'est pas justifiée. La grande mosquée de Médine possède aussi les dépouilles d'Abou-Bekr, d'Omar et de quelques autres des saints les plus illustres de l'Islam; parfois des pèlerins chiites ont souillé ces tombeaux en y lançant des ordures enveloppées d'étoffes de prix : ces actes de fanatisme ont été généralement suivis du massacre de tous les Persans de Médine.

La « porte » de Médine sur la mer Rouge est Yambo, située à plus de 200 kilomètres en ligne droite au sud-ouest : on lui donne ordinairement le nom de Yanboua-el-Bahr ou « Yambo de la Mer », pour la distinguer de Yanboua-el-Nakhl, la « Yambo des Palmeraies » qui se trouve dans une oasis à plus de 30 kilomètres dans l'intérieur. Vue de la mer, Yambo apparaît, sur le fond gris du désert, comme une ligne blanche entre l'azur des flots et celui du ciel. D'ailleurs elle n'a point de monuments remarquables; ce qui la rappelle le mieux au souvenir des voyageurs est l'eau pure et fraîche de ses sources, trésor inconnu à presque toutes les autres villes du littoral.

Yambo est la dernière agglomération urbaine des bords de la mer Rouge. Au nord, le seul port de la côte fréquenté par les navires est celui d'El-Wedj, déjà situé sur territoire égyptien. La commission sanitaire internationale avait fait choix de cette baie profonde et bien abritée pour

[1] *Pilgrimage to El-Medinah and Meccah.*

station de quarantaine, sur la route de Suez à Djeddah; mais c'est à Tor que s'arrêtent les pèlerins maugrabins pour subir la visite des médecins, comme les hadji du sud dans l'île de Camaran. Le bourg d'El-Wedj est en terre ferme, mais il n'est pas moins isolé que s'il se trouvait en pleine mer; autour de la crique ne se voient que sables et rochers; çà et là, quelques ruines de cités bâties au temps des Pharaons ou des Romains rompent l'uniformité des solitudes. Les villes des anciens Nabatéens, que Burton songe à relever dans le pays de Madian pour l'exploitation des mines d'or, ne sont toujours que d'informes ruines se confondant avec les rocs.

Tout le Hamad, au sud de Palmyre, entre la vallée de l'Euphrate et les montagnes du Haouran, appartient aux tribus errantes, Anazeh, Chammar, Roala, Moali, Haddadin, Beni-Sakhr et Cherarat. Les villes ou plutôt les groupes de villages qui s'élèvent dans une même palmeraie ne se rencontrent qu'au sud du Hamad, aux approches des montagnes côtières de l'Arabie occidentale et du Djebel-Chammar. Au nord-ouest du grand Nefoud, l'une des cavités qui font partie de la dépression du Ouadi-Sirhan, le bassin du Djof, reste d'une ancienne mer qui serpentait entre les steppes du Hamad et le désert, renferme deux villes populeuses. Le lit desséché du lac où se trouve l'oasis de Djof est à l'altitude moyenne de 560 mètres : des puits creusés dans la partie la plus profonde du bassin fournissent assez d'eau pour servir à l'irrigation d'une oasis de 3 kilomètres carrés, au milieu de laquelle se groupent quelques centaines de maisons entourées d'un mur crénelé et d'un rideau de palmiers. Quelques maisonnettes sont éparses en dehors de l'enceinte, et tout l'espace environnant est une étendue saline resplendissante de blancheur, où çà et là, près des puits, des bouquets de palmiers font des taches sombres. Deux châteaux forts dominent le dédale des ruelles et des places. Au nord-est, une autre ville, Meskakeh, un peu plus populeuse que le Djof, occupe le fond d'un autre creux, jadis lacustre, moins régulier et plus coupé de ravins; elle est également commandée par un château pittoresqne, flanqué de tours rondes; des jardins occupent jusqu'à la dernière motte des terres irrigables, et les maisons sont propres et parfaitement entretenues. Le Djof et Meskakeh, dont la population est presque aussi mélangée que celle du bassin de l'Euphrate, est une dépendance politique du Nedjed. Les Turcs occupèrent temporairement les oasis du Djof, et le souverain de Nedjed paye un léger tribut annuel au chérif de Médine, en hommage pour ces posses-

sions extérieures[1]. L'eau diminue dans l'oasis de Djof, dit-on à M. Huber; les habitants décroissent en nombre dans la même proportion. Des villages de cette partie de la Péninsule envoient chaque nuit à vingt kilomètres de distance chercher l'eau, pure ou vaseuse, qui doit servir à l'alimentation journalière.

A l'ouest de la chaîne d'oasis peu étendues qui se développe du sud-est au sud-ouest, le long du Ouadi-Sirhan, une autre ligne de campements et de villages suit la même direction sur le revers oriental des montagnes côtières : elle est traversée par la grande route des pèlerins de Damas à la Mecque. Teïma, l'ancienne Thaïma, entourée d'arbres fruitiers, est une des stations les plus importantes de ce chemin; elle est fameuse dans toute l'Arabie par un réservoir de 20 mètres de côté, empli d'une eau légèrement thermale, où puisent 75 norias, et qui pourtant se maintient toujours au même niveau; dans les environs, à Touma, M. Huber a découvert des inscriptions en plusieurs langues sur les tombeaux, et les édifices d'une cité ruinée, construite en basalte dans le même style que les villes du Djebel-Haouran. Plus au sud, Doughty et Huber ont visité une autre cité de troglodytes, Al-Hidjr, dont les nécropoles sculptées ressemblent à celles de Petra. Une oasis voisine, El-Ala, et vers l'extrémité occidentale du Djebel-Adja, l'ancienne ville de Kheïbar, groupant ses maisons autour d'un fort qui se dresse sur un roc de basalte, sont fameuses par leurs forêts de dattiers : « Porter des dattes à Kheïbar » est le proverbe de l'Arabie centrale équivalent à celui des Occidentaux : « Porter de l'eau à la rivière ». Mais les fruits de Kheïbar sont bien inférieurs en goût et en teneur de sucre à ceux du Djof. Kheïber et El-Ala furent jadis des cités juives, et leur population semble être encore d'origine israélite, mais elle est fortement croisée d'éléments nègres[2]. Grâce à l'abri que présentent des collines, El-Ala n'a point d'hiver : la température froide ne s'y fait jamais sentir.

Haïl, la résidence de l'émir du Nedjed septentrional, est à plus de 1000 mètres d'altitude, dans une vallée que dominent au nord les « montagnes de Saphir », le Djebel-Adja. C'est une ville entourée de murs et renfermant un vaste palais fortifié, qui est lui-même toute une cité. Ses rues sont d'une propreté admirable. Haïl est le lieu principal d'étape des pèlerins persans, à moitié chemin entre les deux villes saintes de Nedjef et de la Mecque : aussi fait-elle un commerce assez considérable;

[1] Anne Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. par Derome.
[2] Huber, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1884.

elle possède une certaine industrie; on y fabrique des étoffes, des armes, des bijoux. A l'ouest, le bourg d'Agdah, situé dans un vallon granitique où l'on ne peut avoir accès que par une cluse fermée de murs, est considéré par les Chammar comme une citadelle assurée en cas d'invasion. Les palmiers d'Agdah, croissant sur un fond de gravier granitique, sur un sous-sol toujours humide, ne sont jamais arrosés[1].

D'après Palgrave, dont les évaluations sont, probablement à tort, plus élevées que celles de tous les autres voyageurs, les diverses provinces du Nedjed seraient les plus riches de l'Arabie en grandes agglomérations urbaines. Kefar, dans les montagnes du haut Kasim, est une bourgade populeuse qui fut, avant Haïl, la capitale de l'émirat; Rass, plus au sud, dans le Kasim inférieur, Ayoun et Bereïdah sont des villes; mais cette dernière est mobile, pour ainsi dire; menacée par les sables, elle doit de temps en temps se déplacer vers l'est, et quelques palmeraies des alentours dressent au-dessus de la dune les sommets de leurs troncs dépouillés de feuilles[2]. Oneïzah, presque indépendante, est une véritable cité, surtout dans la saison de la cueillette des dattes; alors toutes les boutiques sont ouvertes dans le bazar, et mille tentes se dressent autour de laville. Dans la Péninsule, Oneïzah ne serait dépassée en population que par la Mecque, Aden, Mascate; à moitié chemin, entre la mer Rouge et le golfe Persique, elle est le principal centre de croisement pour les caravanes, dans cette grande vallée du Oued-el-Ermek qui divise l'Arabie en deux moitiés égales; Chakra, la capitale du Wochem, est aussi une grande ville, ainsi que, dans la province de Zedeïr, les marchés de Zalfah, de Medjmag et le chef-lieu Toweïm. Au sud, le pays d'Arid et tout le Nedjed avaient, au commencement du siècle, une cité supérieure à toute autre agglomération de la Péninsule : c'était Deria ou Derreyeh, la capitale des Wahabites, prise en 1817 par l'armée égyptienne. On y voit encore des restes de murailles et de tours, des casernes abandonnées, et çà et là des maisons presque intactes; le réseau des rues est reconnaissable comme sur un plan géométrique. Lors du passage de Palgrave, les Nedjdéens, trop fiers pour habiter une ville détruite par l'étranger, n'avaient pas une seule demeure dans l'enceinte, mais les jardins sont parfaitement entretenus, et un collier de hameaux entoure le cercle de ruines; un nouveau village, à l'intérieur des murs, grandit peu à peu; il est probable que la cité se reconstituera tôt ou tard.

[1] Huber, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1874.
[2] Huber, mémoire cité.

Riad ou « les Jardins », la capitale actuelle de la province d'Arid, a succédé à Derreyeh comme résidence des souverains du Nedjed méridional. Du haut des collines qui ceignent la vallée, elle offre un aspect qui rappelle celui de Damas ; comme la cité syrienne, elle dresse ses murailles et ses tours au milieu d'un paradis de verdure. Les hautes montagnes du Yemanah, comparées par un poète arabe à des épées levées contre le ciel, limitent l'horizon du sud; d'autres monts moins élevés cachent de toutes parts la vue du désert[1]. Riad, fortifiée après la prise de Derreyeh par les Égyptiens, est une des places arabes les mieux défendues; les murs sont épais et flanqués de hautes tours; le palais est lui-même une vaste citadelle présentant au dehors l'apparence d'une prison, plus que celle d'une résidence princière. La grande mosquée de Riad, assez grande pour contenir quatre mille personnes, est une simple nef, privée de tout ornement par l'austérité wahabite, n'ayant pas même de tapis et surmontée seulement d'une plateforme : c'est de là que tous les habitants des maisons voisines sont appelés par leur nom, afin que l'accomplissement de leurs devoirs religieux soit dûment constaté : telle est la règle chez les partisans de l'Islam. Riad n'a plus le magnifique haras qu'y vit Palgrave[2].

Au sud de Riad et à la distance de quelques kilomètres à peine, Manfouhah, également entourée de jardins et de palmeraies, est presque aussi populeuse que la capitale ; mais les villes des autres provinces sont beaucoup moins importantes. Houtah, le chef-lieu du Harik, fut la rivale de Riad; mais la zone du territoire fertile qu'elle occupe entre deux déserts, dont l'un est l'immense étendue sablonneuse de l'Arabie méridionale, est trop peu considérable pour que cette ville puisse jamais devenir très populeuse. Kharfah, capitale de l'Afladj, au sud-ouest de Riad, est une petite agglomération urbaine dont la population est pour une moitié composée de nègres d'Afrique portant un pagne au lieu de la tunique arabe[3]. Au delà, vers la Mecque, le Ouadi-Dowasir est une longue vallée sablonneuse ne renfermant que de pauvres villages, et plus loin le pays de Kora, ceux des Beni-Harb et des Beni-Kahtan, attendent encore les explorateurs qui indiqueront la position de ses oasis et en dénombreront les habitants. On dit que la ville principale de cette région, Kalat-el-Bicha, située sur le revers oriental des montagnes de l'Assir, est une cité considérable. Soleyel, sur les confins du grand désert, serait beaucoup moins populeuse.

Au delà de l'Hadramaout et de la Mahdrah s'étendent les sables encore

[1] G. Palgrave, *Central and Eastern Arabia.*
[2] Anne Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. par Derome.
[3] G. Palgrave, ouvrage cité.

infranchis du Dahnah. Au bord de cette mer des sables se termine la contrée qui, avec la région du littoral de la mer Rouge, constitue la véritable Arabie. Partagée en de nombreux États, entamée par la conquête sur tout son pourtour, elle n'a plus d'unité, pas même celle que lui donnaient, avant le mahométisme, les jeux nationaux, les concours de poésie, auxquels accouraient les représentants de toutes les tribus[1]; mais il n'est pas de contrée où l'équilibre actuel soit plus instable que cette région de l'Asie Antérieure : la haine de l'oppresseur étranger réconciliera peut-être les habitants de la Péninsule, « Arabes » ou « Arabisés ». Les traditions de l'ancienne indépendance ne suffisent pas; il faut aussi que les tribus apprennent à s'entr'aider.

VIII

Dans la péninsule Arabique, la plupart des divisions politiques et administratives n'ont qu'une valeur fictive . les frontières sont mobiles comme les tribus, et comment tracer des limites à travers les vastes étendues désertes que plusieurs maîtres revendiquent et que nul ne possède? C'est d'une manière tout à fait générale que l'on peut énumérer les États et les provinces de l'Arabie conquise et de l'Arabie indépendante, sans tenter d'ailleurs de donner approximativement la superficie de leur territoire changeant.

DIVISIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES DE L'ARABIE.

ÉTATS OU RÉGIONS.	TRIBUS OU PROVINCES.	POPULATION PROBABLE.	VILLES PRINCIPALES AVEC LA POPULATION APPROXIMATIVE.
	ARABIE INDÉPENDANTE.		
El-Hamad, ou Badiyeh ech-Cham, Désert de Syrie	Anazeh	120 000	
	Roala	300 000	
	Chammar	112 000	
	Autres groupes	100 000	
Djebel-Chammar	Oued-Djof	12 000	Djof, Meskakeh.
	Kheïbar	25 000	Kheïbar, 2500 hab. (Guarmani).
	Teïma	12 000	Teïma, 1500 hab.
	Djebel-Chammar	162 000	Haïl, 15 000 hab. (Huber); Kefar, 8000 hab. (Huber).
	Haut Kasim	35 000	

[1] Fulgence Fresnel; — Kremer; — Sprenger, etc.

ÉTATS.	TRIBUS OU PROVINCES.	POPULATION PROBABLE.	VILLES PRINCIPALES AVEC LA POPULATION APPROXIMATIVE.
Nedjed	Bas Kasim	30 000	Oneizah, 20 000 hab. (Huber); Bereïdah, 15 000 (Guarmani); Rass, 5000 hab. (Huber); Henakyah.
	Wochem	30 000	Chakra, 15 000 hab. (Sch.)
	Sedeïr	50 000	Toweïm, 14 000 hab. (P.); Medjmaa, 12 000 (P.); Zalfah.
	Ared	15 000	Riad, 25 000 hab. (P.); Manfouhah, 20 000 (P.), 12 000 (Sadlier).
	Afladj	25 000	Kharfah, 8000 hab. (Palgrave).
	Harik	20 000	Houtah.
	Oued-Dowasir	20 000	
	Kora	5 000	Kalat-Bicha; Soleyel.
Koveït	Koveït	50 000	Koveït, 20 000 hab.
Oman	Katar	100 000	Bedaa; Wokra.
	Chardjah	80 000	Chardjah, Dobeï.
	Rous-el-Djebel, Kalhat	25 000	
	Dahirah	50 000	Bereïmah.
	Batnah	65 000	Sohar, Chinaz, Lowa, Soham, Soweïk, Barka, Malwa.
	Djebel Akhdar	400 000	Nezwah.
	Mascate	100 000	Mascate, 30 000 hab.; Mattrah, 10 000 hab.
	Sour	70 000	Sour.
	Djailan	90 000	
	Côte méridionale	10 000	Mirbat.
Hadramaout	Mahra	40 000	
	Hadramaout	300 000	Terim, 20 000 hab. (de Wrede). Chibam, 20 000 hab. (de Wrede); Haoura, 8000 (Wr.)
	Beled-Beni-Issa	150 000	Tsahi, Kahdoun, Saïf, Makalla, 7000 hab. (Wellsted).
	Beled-el-Hadjar	100 000	Habban, 3000 hab. (Miles.)
	Beled-el-Djof	60 000	Marim.
	Beled-Yafya	100 000	Yechboum, 10 000 hab. (Wr.); Nisab, 2000 hab. (Maltzan); Sougra.
	Nedjran	50 000	Makhlaf.
ARABIE TURQUE.			
	El-Hasa	250 000	Hofhof, 25 000 hab.; Moubarrez, 15 000; El-Katif, 6000.
	Bahreïn	75 000	Menamah, 40 000 hab.; Mobarek, 10 000 hab.
	Yemen	580 000	Sana, 28 500 hab. (Manzoni); Amran, 10 000 (Schapira); Moka, 5000; Menacha, 8000 (Halévy); Taïz, Hodeïdah, 5000; Loheïyah, 10 000; Abou-Arich.
	Assir	165 000	Epha, Namuz, Mihaïl, Konfoudah, Lith.

ÉTATS.	TRIBUS OU PROVINCES.	POPULATION PROBABLE.	VILLES PRINCIPALES AVEC LA POPULATION APPROXIMATIVE.
ARABIE TURQUE (*suite*).			
	Hedjaz	240 000	La Mecque, 45 000 hab. (Cole); Djeddah, 17 000; Taïf, 8000 (Cole); Médine, 16 000 (Burton); Yambo, 7500.
ARABIE ÉGYPTIENNE.			
	Madian	20 000	El-Wedj.
ARABIE ANGLAISE.			
	Aden. . . . . . . États subventionnés.	35 000	Aden, 35 200 hab. Lahedj, 5000 hab.

En terminant ce volume, qui complète la description de l'Asie, j'ai, comme tous les ans, à remplir l'agréable devoir de remercier les personnes bienveillantes qui m'ont aidé de leurs renseignements ou de leurs critiques. En premier lieu, je dois ma reconnaissance à ceux qui me secondent depuis le commencement de l'ouvrage, M. Ernest Desjardins, mon frère M. Élie Reclus, M. Metchnikov, M. Charles Schiffer, M. Polguère, MM. Perron et Slom. Ceux auxquels je me suis adressé spécialement pour diverses parties du volume et auxquels j'offre ici l'expression de ma gratitude sont MM. Polak, Duhousset, Dieulafoy pour la Perse, MM. Chantre et Barry pour l'Arménie, MM. George Perrot, Briot, Séjourné, Héron, Weber, Karolidis, Alexakhi, Stamatiadès, Apostolidès pour l'Asie Mineure, MM. Lortet et Guillaume Rey pour la Syrie, M. Mahé pour la Mésopotamie et l'Arabie.

La carte de l'Asie Antérieure, comprenant aussi presque tout le bassin du Nil, sera publiée dans la première livraison de l'Afrique.

INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux ou des peuples désignés.

B

C

D

E

F

G

L

M

N

O

P

T

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES


L'ASIE ANTÉRIEURE
CAPITALE
MER NOIRE
MÉDITERRANÉE
GOLFE D'ADEN
CONSTANTINOPLE
ANDRINOPLE
ANGORA
KONIA
ADANA
SIVAS
ERZEROUM
AZERBEIDJAN
TÉHÉRAN
KOURDISTAN
LOURISTAN
KHOUSISTAN
ISPAHAN
BAGDAD
CHOUSTER
MECHED
HÉRAT
KANDAHAR
BOKHARA
SAMARKAND
TACHKENT
KHIVA
AMOU DARIA
NEDJED
HADRAMAUT
KOVEIT
MASCATE
ADEN
SANA
ALEXANDRIE
LE CAIRE
KHARTOUM
Berbera
Yambo
Manamah
Bender Abbas
Mirbat



TABLE DES MATIÈRES

7840. — Typographie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.



